

La Revue blanche (Paris. 1891)




LA REVUE BLANCHE



SLATKINE REPRINTS

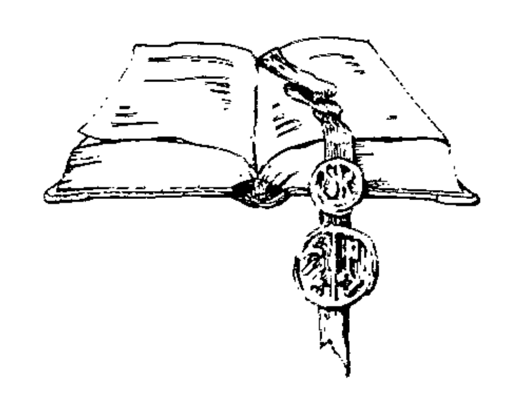
La
revue blanche

Réimpression de l'édition de Paris, 1889-1903. 30 vol.

La revue blanche

TOME XII

PREMIER SEMESTRE 1897



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

Sur le jeu

Le Sénat belge a donné récemment quelques représentations morales à propos du jeu ; M. le ministre de l'agriculture et des beaux-arts (ces deux mamelles de la Belgique), M. Le Jeune, M. Bara, M. Picard, s'y sont particulièrement distingués. Si l'on ne veut lire au compte-rendu de ces séances qu'un pastiche de l'histoire parlementaire de la France sous Louis-Philippe, on y trouvera quelque agrément. Du reste, des interludes personnels relevaient heureusement la gravité du débat et le poids des sentences. — Ainsi, dans la séance du 9 décembre :

M. LE MINISTRE. — M. Le Jeune a qualifié le pari mutuel de jeu de hasard : c'est au contraire un jeu d'habileté, puisqu'il faut étudier la performance du cheval.

On nous dit de subsidier les courses : cela coûterait près d'un million ! Nous ne pouvons, dans l'état de nos finances, consentir à un pareil sacrifice, d'autant que l'agriculture n'a aux courses qu'un intérêt indirect. Il faut voir les courses, mais il faut voir aussi l'entraînement. Le gouvernement, quoi qu'en pense M. Le Jeune, ne retirera rien du pari mutuel.

M LE JEUNE. — Je ne l'ai pas dit.

M. LE MINISTRE. — Vous avez semblé le dire.

L'orateur fait l'éloge des courses ; elles font du bien aux carrossiers, aux commerçants, elles développent les « festivités » communales. Et il y a peu de parieurs.

M. LE JEUNE. — Allez à Auteuil !

M. LE MINISTRE. — Oh ! vous avez des grâces d'Etat : on vous a transporté pour rien à Auteuil ; moi, j'ai dû payer ; vous avez de la chance ! (Rires.) Nous ne sommes pas en France ; nous n'avons pas l'énorme public français ; mettez un prix d'entrée élevé.

VOIX DIVERSES. — Mettez-le dans la loi !

M. LE MINISTRE. — Si le Sénat insiste, je ne m'y refuse pas !

M. LE JEUNE. — Y a-t-il des gens qui vont aux courses rien que pour regarder courir les chevaux ? (Rires prolongés et protestations.) Je ne m'inquiète pas du parieur ; je m'inquiète de l'exploitation du populaire. Dans le Hainaut, il y a des tirs à l'arc où l'entrée coûte 100 francs et qui ne sont fréquentés que par des ouvriers.

M. BARA. — Et les combats de coqs.

M. LE JEUNE. — Partout il y a des coqs qui plument ! (Rires.)

M. BARA croit qu'on ne pourra réprimer la passion des courses ; mais nous pouvons et devons supprimer l'occasion de jouer aux courses.

M. JANSON. — *Et ne nos inducas in tentationem !* (Rires)

M. BARA. — Je veux la liberté ; mais jouer n'est pas un droit naturel ; il n'y a pas de liberté d'exploiter la passion du jeu.

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — Evidemment.

N'est-ce pas charmant de ton, avec l'accent spécial ? Et la discussion dure encore, et les journaux belges semblent rédigés par un syndicat d'humoristes, et cependant nous nous obstinons aux chroniques fantaisistes et nous éternuons dans la poussière des « pas mal semaines ». Ah ! si nous n'avions pas la critique dramatique, la musicographie et les voyous de lettres, le crépitement des fusillades de forteresse pour de vrai et les cablogrammes espagnols, 10.000 Ubus et 33 Shakespeares, qui seront quelqu'un, une histoire d'amour qui date de 1834, et la réception de M. Anatole France à l'Académie en manière fleurie de conte de Noël, comme on s'amuserait à lire le Petit Bleu !

Pour l'agrément de la discussion au Sénat belge, on ne contestera pas que la majorité délibérante devait être de joueurs et la minorité d'actionnaires de casinos, mais cela n'empêcha pas la conscience nationale de parler haut comme une affiche. Sur les questions de moralité publique les assemblées sont toujours d'accord, personne n'ayant le courage de s'élever contre les théories acceptées du bien et du mal, et chacun se réservant de suivre telle autre règle de conduite qui lui conviendra. Il s'agissait d'être vertueux en apparence, de prendre des mesures d'utilité générale, de salubrité publique, de prophylaxie nationale et de protéger le peuple, comme on protège chez nous l'agriculture : on a donc interdit l'entrée aux moutons étrangers qui iront se faire tondre ailleurs ; cela ne va pas plus loin, car il n'est pas encore question d'interdire les bouillottes de famille et d'étendre aux manœuvres du jeu la rigueur de nos lois touchant les propos éversifs. Comment le faire d'ailleurs ?

Quelle que soit la rigueur des principes sur quoi elles s'appuient, nos sociétés sont très empêchées d'atteindre l'escroquerie adroite et même l'exploitation du vice, pour parler comme un sénateur, car de jeu à spéculation et de spéculation à commerce la distinction est trop subtile, et l'on ne peut sans bouleverser la situation économique toucher aux lois mêmes de la circulation de la richesse.

Le jeu sera donc interdit en Belgique sous toutes ses formes, mais c'est trop dire ; officiellement on n'y pourra plus perdre un sou, mais la morale n'y gagnera rien. C'est que l'inclination au jeu n'est pas une passion qui rabaisse l'individu, mais un sentiment noble et nécessaire qui l'exalte puissamment. Les sénateurs belges veulent assainir leur pays par des lois sur les mœurs ; les lauriers de Bérenger et Frédéric Passy empêchent nos voisins de dormir : c'est dire qu'ils veulent convertir le populaire à la saine morale conservatrice ; mais il ne leur suffira pas d'atteindre le jeu : toutes les passions sont révolutionnaires. L'idéal conservateur serait de perfectionner la bête humaine jusqu'à en obtenir un rapport certain et régulier, quasi mécanique ; les conditions de ce bon fonctionnement, chacun doit le savoir, sont l'ordre, l'épargne, la patience, la sobriété, l'endurance et la sagesse élémentaire qui nous tient en défiance de cet esprit d'aventures dont le jeu n'est qu'une manifestation, la moindre.

Frédéric Passy dit très bien : « Tout ce qui détourne les hommes de l'examen rigoureux et sévère des opérations dans lesquelles ils mettent leur argent ou leur temps est mauvais ; tout ce qui remplit les esprits d'illusions et d'espérances dans un risque est plus mauvais encore. »

On voit en effet que les sociétés paisibles supportent mal cette « espérance dans un risque » : elles composent sans doute jésuitiquement avec les bons principes en autorisant l'émission des valeurs à lots, mais elles atteignent des manifestations plus franches au nom même de la Loi.

En temps de guerre elles utilisent cependant le dévouement et l'aveuglement des « risque-tout » ; elles ont besoin de ces imprévoyants qui n'examinent pas trop rigoureusement la nature

de l'opération dans laquelle ils gagent leur temps et leur vie. Mais quelle raison y a-t-il dans l'amour du danger ? Cela renverse en fait tous les systèmes de jouissance sur lesquels on prétend fonder l'édifice social. Quelle folie à braver la tempête comme un pompier de naufrages, à tenter le hasard des voyages, à jouer avec le feu des révolutions, à s'immoler obscurément, à rechercher sa perdition, à se suicider pour rien, pour le plaisir, comme un sage ou comme un superhomme. Cela est assez absurde au sens ordinaire et les disciples d'Aristippe devront y réfléchir deux fois. Mais il y a de grands jouisseurs ou d'humbles instinctifs, de grands raisonneurs ou des sceptiques à sentiment dont l'âme est capable de ces courses au delà du sens commun.

La pure beauté du jeu c'est qu'il est absurde de la même façon, et qu'il contredit la vaine politique des fourmilières. Qu'importe les émotions du gain vite porté « aux tavernes et aux filles » ? l'émotion particulière du jeu plus âcre et vraiment noble, c'est de perdre ; oui, la ruine sans effort, sans but, comme le suicide, par le seul fait d'une volonté libre qui lutte, se débat et succombe, brisée par le hasard souriant. L'amour du danger pour lui-même apparente le jeu avec les dévouements définitifs, et le tragique éternel, et l'inutilité des énergies dépensées.

Quel vif sentiment de s'éloigner des choses et de rester nu en face de soi-même peut ressentir le joueur, après les luttes du tapis vert, quand il se retrouve, les poches vides et l'âme béante par un matin clair de juillet, les vitres du cercle flambant encore, et les balayeurs inondant les chaussées. Quels appels vers l'inconnu, l'inconscient, l'insondable ! et quel chant de sirène vers les plaines trompeuses de la mer ! Baudelaire a dit l'idéal vengeur et salubre de ces aubes.

D'ailleurs le jeu est encore moral parce qu'il offre au riche une occasion de se ruiner et au pauvre celle de s'enrichir. Les joueurs, les aventuriers et les courtisanes, seuls survivants des âges héroïques, ont mené le monde jusqu'aujourd'hui ; il est peu probable que cela cesse jamais et qu'enfin la raison triomphe avec la justice, car ce jour-là la planète sera froide. En attendant, sous le *sweating system*, il est bien que la force sociale de l'or ne soit jamais définitivement acquise. Un nom, un passé, une race, cela se perdait moins facilement ; devant le jeu, le fruit des laborieuses rapines n'est jamais qu'un château de cartes, — et la hiérarchie des classes n'est pas si bien établie qu'on n'en puisse passer quelques échelons, comme en songe. Ce n'est pas une justice, mais une chance, une ironie, une chose légère et philosophique, le seul éclat de rire au nez de la divinité. Certes l'instinct du jeu est assez diabolique, mais quand l'argent panthéonise, il n'est pas étonnant qu'on en appelle au diable. Cependant la Belgique se convertit.

VICTOR BARRUCAND

Quatrième lettre de Malaisie

Jupiter, octobre 1896.
Palais des Hôtes.

Mon cher ami.

... Je me rappelle celui dont vous parliez et qui, durant vos vacances de lycéen, s'acharnait à gâter les heures par le nombre de ses questions relatives au problème des trois fontaines, ou à la rencontre de deux locomotives parties à des minutes successives et munies de vitesses différentes. Il éprouvait votre savoir en interrogeant sur les longitudes et les latitudes des îles, sur la classification des insectes. Pareils à ce parent, ceux d'ici ne distribuent que des propos de pédanterie. La beauté d'un décor naturel les excite à quantifier la valeur des pigments, la courbe des lignes, la radiation de la chaleur et de la lumière. Un nuage passe. Je dis : voici un nuage. On me réplique en estimant la densité approximative de sa vapeur et en calculant sa célérité. Un tiers renchérit. Il communique une hypothèse sur la formation des vents. Cinq ou six théories se croisent. On crie. Quelqu'un résout la question par l'algèbre. Des textes sont cités. Les voix aiguës des femmes percent le nom des chiffres. Je reste ahuri de mon ignorance, parmi ce tapage de méthodes d'ailleurs contradictoires.

Pas plus que nos institutions politiques, leurs institutions scientifiques n'établissent l'accord parfait entre leurs âmes. Dans la ville de Diane, m'assure-t-on, un groupe d'ouvrières avides de connaître l'astronomie commence à prouver que la terre et le soleil demeurent immuables. Le mouvement en général ne serait qu'une illusion des sens. Vous pensez bien que je ne vous rapporterai pas dans cette lettre les raisons avancées par les jeunes personnes. Mais elles semblent conquérir très vite une multitude de croyants. Ah! cette pauvre planète. Avant Galilée, c'était le soleil qui bondissait au-dessus d'elle, d'orient en occident; depuis Galilée, c'est elle qui valse autour de l'astre. Demain il sera démontré que ni l'un ni l'autre ne dansent, et cela par les adeptes pratiques de la philosophie positive qui s'appuyait, elle, sur l'immuabilité du savoir.

Donc, ici comme en Europe, les luttes, les concurrences, les rivalités, l'acrimonie et la haine ne se dérobent pas au scrupule de l'histoire. Seulement le motif a varié. Ni pour la conquête de la femme, du luxe, ni pour l'ambition, l'humanité ne se déchire. Le besoin spirituel de certitude agite aussi durement les convoitises que nos besoins matériels. Le gouvernement tombe lorsqu'une nouvelle découverte dément par son évidence les assertions théoriques qu'il soutenait.

En cette ville du Pouvoir, Jupiter, les oligarchies se succèdent assez rapidement. Leur durée moyenne est d'un an. Cruauté en moins, leur façon de régir l'État se rapproche de celle usitée par le Conseil des Dix, à Venise. Dès qu'une inven-

tion, un livre, une œuvre d'art met en vedette un groupe de créateurs, ce groupe devient, sans qu'il le demande ou puisse se dérober à ce devoir, candidat à la succession de *l'Oligarchie* régnante, laquelle espère aussitôt se démettre. Car de tout le service social, celui du gouvernement passe pour le moins agréable. On ne rend à ces *commis* suprêmes, nul honneur. Leur tâche est considérable. Elle exige un travail bien plus fort que les autres métiers, sans aucun avantage compensateur. D'abord limitée à vingt membres, l'Oligarchie fut portée à trente, puis à cinquante. Aujourd'hui ces cinquante employés accomplissent péniblement leur besogne, dont le principal consiste à écouter les phonographes réciter les plaintes, les critiques et les conseils adressés par n'importe quel groupe du Travail. Il faut classer ces documents, résumer chaque jour leurs prétentions, et dire la logique officielle qui les fait admettre ou repousser. Rien n'oblige le Pouvoir à satisfaire une réclamation des citoyens, cette réclamation fût-elle unanime ; mais il lui faut expliquer nettement pourquoi. Si le public insiste, l'Oligarchie demande à démissionner. Les citoyens accordent ou refusent la démission. Dans le premier cas, le rare, le groupe candidat succède.

Pas une œuvre de science, d'art ou de lettres n'est reconnue comme le résultat d'un seul effort personnel. Un homme écrit-il un livre ; le numéro de son groupe signe. A tous, il semble évident que s'il put écrire ce livre, c'est que les propos de ses camarades et les observations dont ils furent, pour son esprit, l'objet, servirent infiniment cet effort.

Imaginez la France gouvernée, en série successive, par plusieurs oligarchies composées, l'une, des savants attachés au Laboratoire Pasteur, l'autre, des écrivains que révélèrent les Soirées de Médan, une troisième, du général Négrier et de son état-major, une quatrième, de Francis Magnard et de la rédaction du Figaro, une cinquième, de Claude Monet et des impressionnistes..., une sixième, de M[gr] d'Hulst et de son clergé, etc...

Evidemment chez nous ce système s'écroulerait vite. Chaque coterie parvenue au pouvoir s'efforcerait de détruire tout l'œuvre de la coterie précédente, stupidement. Il n'en est pas de mêmeici. Moins barbares, les gens se disent trop sceptiques pour se vouloir sectaires. Une oligarchie de chimistes arrive-t-elle au pouvoir, elle ne s'inquiète pas de défaire ce que les ethnographes établirent avant elle. Elle s'occupe surtout à appliquer le bénéfice de ses connaissances chimiques à l'universalité des choses. Elle transforme à la fois la charge des torpilles, les recettes culinaires, et la composition des parfums. Survienne à la suite, une oligarchie de mécaniciens, elle améliore l'outillage des usines, les armes des soldats, le glissement des tramways. Un groupe d'artistes le remplace-t-il, les édifices sont embellis, les cortèges mieux parés; on décore les rues. En somme l'Etat reste toujours tel qu'une bâtisse en construction où passent successivement les divers corps de métier. Il n'existe pas de politique. Convenons de louer cette absence de lutte, dans la pratique.

Ainsi, et peut-être par cause de mollesse, le peuple n'insiste presque jamais pour obtenir une réforme, si le pouvoir lui en a démontré les inconvénients. Moins encore celui-ci la refuse s'il n'en reconnaît pas l'essai absolument impossible. Le combat se livre dans le domaine des idées. Lorsqu'une théorie a produit son chef-d'œuvre, les adversaires eux-mêmes portent au pouvoir les hommes et les femmes de la théorie.

A ses soldats, Jérôme le Fondateur inculqua tout d'abord cette manière de penser. L'épreuve eut lieu au sujet de la religion. Les uns exaltaient l'athéisme, les autres professaient le déisme. Afin de terrasser l'esprit de triomphe, Jérôme décida que l'enseignement officiel serait religieux, bien que les déistes fussent en minorité certaine. Seulement, il s'inspira des hérésies propagées par Manès, par les gnostiques. Il invoqua les interprétations dues à des kabbalistes, commeFabre d'Olivet; il élargit le dogme catholique autrefois établi selon les besoins d'esprits barbares, selon les curiosités de l'ignorance, puis devenu trop naïf pour les exigences de l'intellectualité moderne.

Avant de quitter Minerve, lors de ma visite au gymnase des filles, j'eus l'occasion de comprendre comment on forme les opinions de la race. Voici.

La scène se passe dans une salle ouverte par des arcades sur la richesse des végétations tropicales. Cent adolescentes chinoises, malaises, européennes, mulâtres, quelques-unes blondes, la plupart brunes, sont assises sur une estrade à gradins. Dame quadragénaire, en costume de Trissottin, l'institutrice interroge une mignonne petite japonaise, aux mains menues.

— Qu'est-ce que Dieu?

— C'est l'ensemble des Forces, balbutie la petite voix grêle et musicale.

— Qu'est-ce qu'une force?

— Ce qui crée le mouvement, la chaleur, l'électricité, tous les états et les aspects de la nature, par conséquent, les lois physiques universelles, les rapports attractifs des astres, les nébuleuses, les soleils, les planètes, les vapeurs, les mers, les eaux, les végétations, les cellules plasmatiques, les mollusques, les poissons, les amphibies, les quadrupèdes, et l'homme.

— Dieu a donc créé l'homme?

— Oui, à travers les séries des trois règnes et pour que l'homme à son tour, après l'évolution des races, le connaisse et adore l'harmonie des Forces.

— Que savez-vous sur Adam et Eve?

— Adam, c'est la terre rouge, la terre incandescente avant le refroidissement graduel de la planète. Eve, c'est Aïscha, ou la faculté volitive, l'énergie qui permet l'évolution de la vie, depuis l'humble cellule de plasma végétal, jusqu'au savant et au héros. A cause de cela les prêtres enseignèrent qu'Eve fut tirée de la côte d'Adam, c'est-à-dire que l'intelligence humaine fut tirée par évolution de la matière refroidie.

— A vous, Mademoiselle! Adam et Eve sont donc les origines, ou les parents, de toute l'humanité. Dites-nous comment ils furent chassés de l'Eden.

— Adam et Eve vécurent en béatitude tant qu'ils ne s'inquiétèrent pas de juger. Ils acceptaient comme une splendeur l'équilibre entre la vie et la mort qui engendre la vie de sa corruption fertile. Ils admiraient et adoraient. Mais le serpent Nakasch, leur instinct, conseilla la volonté d'Eve, et lui vanta la précellence de la vie sur la mort. « Car, disait-il, en prolongeant la vie individuelle, Eve et Adam prolongeront la jouissance égoïste, et la vie sera le bien, et la mort sera le mal. » Adam et Eve perdirent toute confiance dans la mort, quand ils eurent goûté le fruit offert par le mensonge du serpent, leur instinct. Ils méconnurent aussitôt le bonheur d'admirer l'Harmonie du Monde. Ils restreignirent à eux leurs vues, leurs admirations, et leurs soins. Ils s'aperçurent de leur réalité chétive, de leur nudité, de leur faiblesse; et ils se cachèrent avec des feuilles de figuier, pour que les autres Forces ne leur fissent pas honte. La préoccupation d'exister longuement comme individus leur fit perdre le sens de la vie éternelle et divine où les forces s'entrecroisent, se heurtent et se tranforment et périssent sans jamais mourir. Pour défendre leurs vies, ils admirent la haine. Ils distinguèrent le Bien du Mal, ce qui les aidait de ce qui leur nuisait. Adam et Eve perdirent la félicité du paradis.

La jeune enfant d'une quinzaine d'années répéta la leçon, sans trop de fautes, les yeux attachés au stuc bleu qui recouvrait le sol.

— Il ne faut pas craindre la mort? reprit l'institutrice.

— Il ne faut pas craindre la mort, dirent ensemble les cent voix des disciples, sur un ton joyeux.

— Pourquoi ne faut-il pas craindre la mort?

— Il ne faut pas craindre la mort, répondit une grasse petite blonde au signe de la maîtresse, parce que l'idée est immortelle, et que notre conscience faite d'idées unies est immortelle.

— L'âme est donc immortelle?

— L'âme de l'humanité est immortelle, reprirent en chœur les cent voix joyeuses des enfants, et leurs petites mains tracèrent un centuple signe de croix.

— Comment expliquez-vous que l'idée est immortelle?

— Les philosophes de notre temps continuent seulement l'évolutionnisme des sages d'Ionie, *le perpétuel devenir* des grecs. A travers les races, les idées grandissent, siècle par siècle. Elles s'expriment par la bouche de l'Homme, par le développement des cités, par l'amour social qui multiplie la présence des hommes dans les cités, par les raisons des guerres, par celles du conflit social. L'Idée est Dieu.

Levées, l'une après l'autre, sur le gradin, les jeunes filles continuèrent :

— Le Père est la cause inconnue des causes, l'œuf des lois universelles, le centre qui se développe jusqu'aux limites infinies de la sphère. Il existe, centre, parce que coexiste la sphère. Il est le centre et la périphérie, le commencement et la fin.

— Qu'est-ce que le Fils ?

— Le Fils est la reconnaissance de Dieu dans l'âme humaine après les péripéties de l'évolution planétaire. Aussi il s'engendra de la race de David, qui descendait d'Adam, comme le montrent les Ecritures.

— Connaissez-vous plusieurs incarnations du Fils ?

— Tous les dieux de toutes les religions. Le Fils est le Verbe ; la parole du monde.

— Le Verbe est-il Dieu ?

— Oui ; car le Mot seul est réel. Nous ignorons si les vocables correspondent à des réalités. Par exemple, la mère qualifie rouge, devant son bébé, un objet que celui-ci voit peut-être vert. Au cours de toute sa vie, cet enfant nommera rouge des choses perçues vertes par son organe. Nul ne le détrompera. En effet, les autres disciples s'ils perçoivent jaune l'objet que qualifia rouge l'éducateur, ou s'ils le perçoivent noir, ou bleu, l'appelleront tous rouge, comme le leur indiqua l'autorité du maître. Depuis les origines peut-être, nul ne perçoit les couleurs de façon pareille à celle d'autrui ; mais par tradition tous nomment d'un même mot des sensations contraires. Le daltonisme prouve que certains ne distinguent pas les cerises du feuillage par la couleur. Les erreurs des sens sont innombrables, que révèle la science. Le proverbe dit : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer », tant il semble vrai que mon âme connaît le monde spécialement. L'univers de chacun diffère ; et les philosophies des époques indiquent l'incertitude des rapports entre les noms et les objets. Aucune philosophie ne peut dire si le monde extérieur correspond à ce que nous pensons de lui. L'homme vit dans la prison des sens. Il suit aveuglément la fatalité du Verbe. Le Verbe est Dieu.

— La Cause, le Verbe et l'Idée sont-ils les trois personnes distinctes du seul Dieu, Un et Triple ?

— Un est le centre ; deux est la périphérie de la sphère illimitée ; trois est le rapport entre le cercle et le centre. Un est le Père. Deux est le Verbe. Trois est l'Esprit qui rayonne du Père au Fils ; de la force originelle à l'être humain qui la reconnaît.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il.

L'institutrice fit un geste. Les adolescentes quittèrent les gradins et se répandirent par les arcades du cloître, en devisant. Elles sautillaient sur leurs guêtres : les courtes boucles blondes ou chataines, les raides mèches sautillaient aussi vers l'éclat frais de leurs yeux.

Elles s'assemblèrent dans le soleil, et tournèrent en ronde, les mains unies.

Auprès de la maîtresse, je m'inquiétai de cette religion abstraite.

— Monsieur, répondit la dame, ceci est une étape suprême de l'enseignement religieux. Toutes petites elles apprirent les réponses ordinaires du catéchisme. De classe en classe on ajouta

des explications qui rendent acceptables les dogmes chrétiens. Dimanche elles communieront. En absorbant l'hostie, je crois que pas une ne doutera de la Présence Réelle. A cette minute, on pensera que, faite du froment, fruit du sol, lui-même fécondé par l'Harmie-des-Forces, définition de Dieu, l'hostie contient la Présence Réelle de ce Dieu qui sanctifiera le sacrement de la Sainte Table. Je leur enseigne aussi qu'Abel incarne la force centrifuge, la dilatation chimique des corps, l'élan de l'âme amplifiée vers les vérités pures, que Caïn renferme la force centripète, le froid qui resserre, les tendances de l'égoïsme menant l'esprit à concevoir le seul bien immédiat de l'instinct.

Je contemplai les rondes, les jolis gestes des adolescentes, leurs jeux.

— Certes, me dit encore l'institutrice, si nous ne comptions que des élèves européennes, l'enseignement de ce christianisme eût été sans résultat. Notre Jérôme le Fondateur, envoyant des émissaires recueillir, par la Chine et les Iles, les enfants des familles malheureuses, délaya la minorité des âmes occidentales, trop mobiles, parmi le nombre décuple des esprits orientaux aptes à saisir l'abstraction. Le désir de s'égaler les unes les autres, anima ces jeunes intelligences, et le commerce de leurs idées mutuelles façonna un esprit moyen très capable de s'intéresser à nos leçons, pour revêches qu'elles vous paraissent. D'autre part, la pédagogie se fonde, ici, sur un système excellent, amusant. Elle diffère de vos disciplines latines. Par la grammaire, les déclinaisons, les conjugaisons, la syntaxe, par mille règles numérotées et rébarbatives vos professeurs rebutent d'abord l'enfance. De force, sous peine de pensums et de retenues, vous obligez à retenir par cœur, sans qu'on s'intéresse, les avatars du participe passé. Au contraire, nous commençons par amuser l'élève. Nous lui lisons l'histoire. Nous disons comment se forme la pluie, l'orage, et pourquoi l'encre tache ses doigts. Il aime tout de suite les aventures de Romulus et celles de Noé. Il appelle sa poupée Cléopâtre, et son polichinelle César. Par l'histoire, il apprend la géographie, qui n'est plus une triste énumération de sous-préfectures, mais l'évocation des lieux où luttèrent les hommes. Bien plus tard, nous adjoignons aux certitudes historiques la classification des dates, les thèses de l'économie sociale, la présentation des idées philosophiques dont s'inspirèrent les gouvernements et leurs adversaires, enfin l'enseignement des langues que parlèrent les grands peuples. Mais tout cela s'encadre dans des faits objectifs. Jamais nos programmes ne comporteront de choses analogues à vos thèmes et à vos discours latins. La grammaire n'est apprise qu'à l'adolescent comme la mathématique, lorsque l'esprit de l'enfant, éveillé par les récits de l'histoire, recherche spontanément une mesure exacte de ses connaissances. Aussi les abstractions philosophiques, mathématiques, grammaticales n'effarent point. Elles complètent des notions antérieures. Elles viennent satisfaire une curiosité, une véritable convoitise, tandis que votre élève ahuri trop jeune, dégoûté par les déclinai-

sons, les syntaxes, les exemples, ne retrouve au bout de ses cours, dans la philosophie et la science, qu'une somme de ses ennuis passés. Il apprend mal, mécaniquement. Il se gave la mémoire en vue de l'examen ; il prend, pour jamais, la haine des sciences dont il ne veut plus rien connaître, passé le collège. Il ne lira plus que des romans ou des journaux. Nos élèves gardent, pour la vie, l'avidité d'accroître leur intelligence. C'est un plaisir.

De fait, quand fut fini le temps du repos, les élèves revinrent à leur estrade sans maussaderie.

— Quel est le second mystère, après celui de la Trinité ? demanda la dame.

— Le mystère de l'Incarnation.

— Expliquez-le.

— Marie contient en elle les deux principes contraires : la virginité, la maternité. Si nous ne pouvons concevoir une chose comme Etant et n'Etant pas à la fois, dans le même temps et sous le même rapport, cela vient de la faiblesse de l'esprit humain. Par le mystère de l'Incarnation, Dieu nous enseigne que le Phénomène pur, l'absolu, existe en dehors de ces deux formes de conception. La Vierge Mère engendre Dieu, ou l'absolu, par l'opération du Saint Esprit, car l'intelligence peut réussir à faire concevoir le Phénomène Pur, l'Etre, en dehors de ses apparences temporaires d'existence et de non-existence, de vie et de mort, de bien et de mal. Ainsi la Sainte Vierge conçut sans péché, parce qu'elle conçut, grâce à l'Esprit, sans différencier l'être du non-être, en l'état même où pensaient Adam et Ève, avant le péché originel. La virginité de Marie nie en elle l'existence de Dieu, et sa maternité affirme cette existence. Pour cela, elle engendre l'Absolu, l'Homme-Dieu, l'identité du microcosme au macrocosme.

— Qu'est le péché originel ? Est-il vrai que nous portions son châtiment ?

— Adam et Eve, ayant différencié la vie de la mort, toute leur faiblesse apparut, toute haine leur naquit. Par atavisme nous continuons à connaître cette faiblesse, à craindre la mort, à haïr.

— Expliquez le mystère de la Rédemption.

— Le macrocosme, ou la plus grande expansion de Dieu, s'identifie au microcosme, à la planète dont l'homme est la cérébralité. Dieu s'est fait homme. Illimité il accepte la limite. Eternel, il meurt sur la croix. Vie universelle, Jésus souffre la mort individuelle, part de La Vie. Il rachète l'homme de sa peur et de sa science, en rétablissant, par le supplice du Calvaire, l'identité de l'être et du non-être, de l'infini et du limité. Quiconque meurt pour le triomphe de la vie universelle, pour la gloire de l'idée immortelle, recommence le sacrifice de Jésus et rachète le péché d'Adam. Il devient illimité dans l'éternité.

— Qu'est la croix ?

— C'est le Centre, le point où se croisent les rayons du cercle, c'est aussi le signe de la fécondité, le phallos, le jod horizontal

traversant le cteïs vertical, l'origine de toute vie ; c'est la Cause, ou le Père. Sur Lui mourut le Fils par l'opération du Saint-Esprit. LaTrinité de Dieu, le monde, fut ramené au seul point de l'Un, au Centre.

— Qu'était Marie ?

— La forme ou l'apparence des choses, l'illusion mère du Verbe... Comme Isis, Marie est le monde sensible qui engendre le Verbe, lequel disparaît sur la croix, absorbé en Dieu...

Une cloche sonna. L'église appelait ses fidèles. Les disciples se rangèrent sur deux files, entonnèrent un cantique, et nous les suivîmes par les allées du jardin.

A l'image des nefs byzantines, la basilique supporte plusieurs coupoles. Sur le ciel de la plus grande, une Vierge centrale est peinte ; gigantesque, avec, sur sa robe, des montagnes, des fleuves, des villes, des mers, des animaux, des peuples. Jusque l'iconostase, des chapelles latérales contiennent, à droite et à gauche, selon l'éclectisme banal des panthéons, plusieurs autels élevés, l'un au Bouddha dans un décor japonais, les autres à Mahomet dans un décor mauresque, à Siva dans un décor hindou, à Isis dans un décor égyptien, aux dieux de l'Olympe dans un décor hellène, à Adoni dans un décor phénicien, à Astarté, à Moloch, aux dieux du Mexique, du Pérou, à Manès. Cela donnerait la sensation d'un bazar, n'étaient les proportions de l'édifice imposantes par leur immensité.

Les orgues jouent. L'iconostase s'ouvre. Paraît un autel catholique où officie un prêtre en chasuble. Le service de la messe ne diffère pas sensiblement du nôtre.

On goûte l'odeur de l'encens, la fraîcheur des voix chorales. J'ai cru remarquer une sincère attitude de méditation parmi les jeunes filles à genoux sur de petits coussins rebondis...

Pour copie :

PAUL ADAM

Questions de théâtre

Quelles sont les conditions essentielles du théâtre? Je pense qu'il ne s'agit plus de savoir s'il doit y avoir trois unités ou la seule unité d'action, laquelle est suffisamment observée si tout gravite autour d'un personnage un. Que si ce sont des pudeurs du public que l'on doive respecter, l'on ne peut arguer ni d'Aristophane, dont maintes éditions ont en note à toutes les pages : Tout ce passage est rempli d'allusions obscènes ; ni de Shakspeare, de qui l'on n'a qu'à relire certaines paroles d'Ophélie et la célèbre scène, coupée le plus souvent, où une reine prend des leçons de français. A moins qu'il ne faille suivre comme modèles MM. Augier, Dumas fils, Labiche, etc., que nous avons eu le malheur de lire, avec un ennui profond, et dont il est vraisemblable que la génération jeune, après les avoir peut-être lus, n'a gardé aucun souvenir. Je pense qu'il n'y a aucune espèce de raison d'écrire une œuvre sous forme dramatique, à moins que l'on ait eu la vision d'un personnage qu'il soit plus commode de lâcher sur une scène que d'analyser dans un livre.

Et puis, pourquoi le public, illettré par définition, s'essaye-t-il à des citations et comparaisons? Il a reproché à *Ubu Roi* d'être une grossière imitation de Shakspeare et de Rabelais, parce que « les décors y sont économiquement remplacés par un écriteau » et qu'un certain mot y est répété. On devrait ne pas ignorer qu'il est à peu près prouvé aujourd'hui que jamais, au moins du temps de Shakspeare, on ne joua autrement ses drames que sur une scène relativement perfectionnée et avec des décors. De plus, des gens ont vu dans *Ubu* une œuvre « écrite en vieux français » parce qu'on s'amusa à l'imprimer avec des caractères anciens, et cru « phynance » une orthographe du XVIe siècle. Combien je trouve plus exacte la réflexion d'un des figurants polonais, qui jugea ainsi la pièce : « Ça ressemble tout à fait à du Musset, parce que ça change souvent de décors. »

Il aurait été aisé de mettre *Ubu* au goût du public parisien avec les légères modifications suivantes : le mot initial aurait été Zut (ou Zutre), le balai qu'on ne peut pas dire un coucher de petite femme, les uniformes de l'armée, du premier Empire; Ubu aurait donné l'accolade au tsar et l'on aurait cocufié diverses personnes ; mais ç'aurait été plus sale.

J'ai voulu que, le rideau levé, la scène fût devant le public comme ce miroir des contes de Mme Leprince de Beaumont, où le vicieux se voit avec des cornes de taureau et un corps de dragon, selon l'exagération de ses vices; et il n'est pas étonnant que le public ait été stupéfait à la vue de son double ignoble, qui ne lui avait pas encore été entièrement présenté ; fait, comme l'a dit excellemment M. Catulle Mendès, « de l'éternelle imbécillité humaine, de l'éternelle luxure, de l'éternelle goinfrerie, de la bassesse de l'instinct érigée en tyrannie; des pudeurs, des vertus, du patriotisme et de l'idéal des gens qui ont

bien dîné. » Vraiment, il n'y a pas de quoi attendre une pièce drôle, et les masques expliquent que le comique doit en être tout au plus le comique macabre d'un clown anglais ou d'une danse des morts. Avant que nous eussions Gémier, Lugné-Poe savait le rôle et voulait le répéter *en tragique*. Et surtout on n'a pas compris — ce qui était pourtant assez clair et rappelé perpétuellement par les répliques de la mère Ubu : « Quel sot homme !... quel triste imbécile » — qu'Ubu ne devait pas dire « des mots d'esprit » comme divers ubucules en réclamaient, mais des phrases stupides, avec toute l'autorité du Mufle. D'ailleurs, la foule, qui s'exclame avec un dédain simulé : « Dans tout cela, pas un mot d'esprit », comprend bien moins encore une phrase profonde. Nous le savons par l'observation du public des quatre années de l'Œuvre : si l'on tient absolument à ce que la foule entrevoie quelque chose, il faut préalablement le lui expliquer.

La foule ne comprend pas *Peer Gynt*, qui est une des pièces les plus claires qui soient ; elle ne comprend pas davantage la prose de Baudelaire, la précise syntaxe de Mallarmé. Elle ignore Rimbaud, sait que Verlaine existe depuis qu'il est mort, et est fort terrifiée à l'audition des *Flaireurs* ou de *Pelléas et Mélisande*. Elle affecte de considérer littérateurs et artistes comme un petit groupe de bons toqués et il faudrait d'après certains élaguer de l'œuvre d'art tout ce qui est l'accident et la quintessence, l'*âme du supérieur*, et la châtrer telle que l'eût pu écrire une *foule en collaboration*. C'est son point de vue, et de quelques démarqueurs et assimilateurs. N'avons-nous pas le droit de considérer au nôtre la foule — qui nous dit aliénés par surabondance, par ceci que des sens exacerbés nous donnent des sensations à son avis hallucinatoires — comme un aliéné par défaut (un idiot, disent les hommes de science), dont les sens sont restés si rudimentaires qu'elle ne perçoit que des impressions immédiates ? Le progrès pour elle est-il de se rapprocher de la brute ou de développer peu à peu ses circonvolutions cérébrales embryonnaires ?

L'art et la compréhension de la foule étant si incompatibles, nous aurions si l'on veut eu tort d'attaquer directement la foule dans *Ubu Roi*, elle s'est fâchée parce qu'elle a trop bien compris, quoi qu'elle en dise. La lutte contre le Grand Tortueux, d'Ibsen, était passée presque inaperçue. C'est parce que la foule est une masse inerte et incompréhensive et passive qu'il la faut frapper de temps en temps, pour qu'on connaisse à ses grognements d'ours où elle est — et où elle en est. Elle est assez inoffensive, malgré qu'elle soit le nombre, parce qu'elle combat contre l'intelligence. Ubu n'a pas décervelé tous les nobles. Semblable à l'Animal-Glaçon qui bataille contre la Bête-à-Feu, de Cyrano de Bergerac, d'abord elle fondrait avant de triompher, et triompherait-elle qu'elle serait fort honorée d'appendre à sa cheminée le cadavre de la bête-soleil, et d'éclairer sa matière adipeuse des rayons de cette forme si différente d'elle qu'elle est à elle, quoique extérieure, comme à un corps une âme.

La lumière est active et l'ombre est passive et la lumière n'est pas séparée de l'ombre mais la pénètre pourvu qu'on lui donne le temps. Des revues qui ont publié les romans de Loti impriment douze pages de vers de Verhaeren et plusieurs drames d'Ibsen.

Le temps est nécessaire parce que ceux qui sont plus âgés que nous — et que nous respectons à ce titre — ont vécu parmi certaines œuvres qui ont pour eux le charme des objets usuels, et ils sont nés avec une âme qui était assortie à ces œuvres, et garantie devant aller jusqu'en l'an mil huit cent quatre-vingt... et tant. Nous ne les pousserons pas de l'épaule, n'étant plus au XVII[e] siècle ; nous attendrons que leur âme raisonnable par rapport à elle-même et aux simulacres qui entouraient leur vie, se soit arrêtée (nous n'avons pas attendu d'ailleurs), nous deviendrons aussi des hommes graves et gros et des Ubus et après avoir publié des livres qui seront très classiques, nous serons tous probablement maires de petites villes où les pompiers nous offriront des vases de Sèvres, quand nous serons académiciens, et à nos enfants leurs moustaches dans un coussin de velours ; et il viendra de nouveaux jeunes gens qui nous trouveront bien arriérés et composeront pour nous abominer des ballades ; et il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

ALFRED JARRY

VI

FEUILLETON PHILOSOPHIQUE (1)

La religion intellectuelle

Au début de cette introduction à la Vie intellectuelle, l'Intellectualisme a été dénoncé l'état religieux par excellence. Ceci vaut d'être expliqué et il faut dire tout d'abord ce qu'on entend par religion.

La religion, au sens où l'on emploie ici ce mot, est l'attitude adoptée par la Vie pour se renier et s'abolir. Elle ne doit être confondue avec la morale. La morale enseigne comment on se comporte dans la vie ; la religion, comment on s'en libère.

Religions sociales.

C'est dire qu'il ne sera question ici des religions sociales que pour les écarter. Car celles-ci sont, au contraire de la nôtre, une attitude adoptée par les sociétés pour durer ; leur but est de conservation ; elles maintiennent et perpétuent telles modalités de la Vie, arrêtent et fixent l'évolution en une de ses phases, cimentent les contrats formés entre des groupes d'hommes pour en assurer l'exécution. Elles ne sont en réalité que des morales qu'illustrent des mythologies.

Impuissantes à produire elles-mêmes le principe religieux qui les soutient, elles le tirent des religions d'absolu renoncement. Mais elles ne leur empruntent qu'une parcelle de leur poison mortel et ce principe de mort, dilué dans l'économie de ces corps organiques que sont les sociétés, devient pour celles-ci, germe de vie. L'exemple du christianisme est près de nous pour nous faire sentir le mode de cette action. Religion véritable à son origine, issu d'un pessimisme définitif, il fut avec son fondateur une posture de renoncement, enseigna comment on échappe à la Vie en la niant. Or, toute la civilisation de l'Occident s'est emparée de cette doctrine d'agonie et, se l'inoculant, en a tiré sa vitalité. Les préceptes de détachement qu'elle a puisés à la source chrétienne n'ont agi que pour atténuer la personnalité trop forte de ces races vives. Celles-ci n'admirent du principe altruiste que ce qui était indispensable pour concilier les égoïsmes individuels, pour leur permettre de s'organiser et de durer. Ainsi, cette doctrine chrétienne qui, dans sa pureté, ne supporte aucune des conditions de la vie, qui n'accepte pas l'inégalité des êtres, qui prohibe l'acquisition et répudie la possession des richesses, transformée en religion d'État, fonde les hiérarchies et devient le soutien de la suprême vertu sociale, le respect de la propriété. Lorsque le catholicisme donne naissance au mysticisme de l'Imitation, résurrection

(1) Voir La revue blanche des 1er décembre 1895, 15 janvier, 15 mars, 1er mai et 1er août 1896.

du christianisme des origines, la Vie sociale menacée répond par un schisme : le protestantisme ressaisit comme en un étau les consciences et les ramène à la pratique des vertus utiles. Pour qui entreprendrait une étude du rôle social des religions, l'importance du protestantisme à notre époque est considérable; car les races auxquelles incombe la mission de continuer la Vie sont groupées sous sa loi. Il sait exactement selon quelles doses le désintéressement religieux doit être administré pour le faire tourner au plus grand profit des intérêts. Il est devenu à ce titre la religion sociale par excellence ; c'est à lui qu'il appartient de développer, sur le thème du progrès, l'intrigue banale du combat pour la vie matérielle et le confort. Cette forme du mensonge vital comporte des recommencements sans fin ; telle, — ainsi qu'un mauvais feuilleton, — la vie américaine.

Religions biologiques.

C'est à ces religions sociales que s'appliquèrent les développements consacrés précédemment à la forme religieuse du Mensonge vital. Bien que le mot *religion* soit le plus communément employé dans ce sens, bien qu'il implique par son étymologie qu'il a pour action de relier les hommes entre eux, il n'aura d'emploi ici que dans son sens biologique, seul réel et profond ; car toute religion sociale n'est qu'un compromis entre le renoncement religieux et la folie vitale au profit de celle-ci.

En nommant biologiques ces religions que je distingue parmi les autres, j'entends par là signifier qu'elles sont fonctions de la Vie elle-même et non plus de la Vie sociale qui n'est qu'une phase particulière de la Vie. En ce sens, la Religion n'est pas un lien ; elle est un lieu de refuge ; elle est l'attitude prise par la Vie en tout individu qui a épuisé son pouvoir d'évoluer, c'est-à-dire en tout individu qui, abandonné par la Folie, au sens d'Erasme, a perdu la faculté de substituer, à un mensonge vital évanoui, un nouveau Mensonge.

Aussi le phénomène religieux trouve-t-il son emploi à chacun des tournants de l'évolution.

a. Les religions de l'acte.

La vie humaine nous a conservé un état complet des phases de son évolution, et, bien que ces modalités diverses demeurent encore exposées sous nos yeux et semblent ainsi coexister sur un même plan de la durée, il est possible de fixer, d'après leur degré de complexité, quel fut l'ordre de leur succession. Muni de ce critérium, on voit poindre tout d'abord dans les bas fonds des origines la vie instinctive, et, c'est le règne du *besoin*, qui est en cette phase rudimentaire, le ressort unique de l'acte. Parmi ce paysage premier, Caliban déjà s'ingénie, ayant pour aiguillon la faim, pour idéal manger. L'amour même n'est pas né, l'acte générateur n'étant tout d'abord qu'un accident de la digestion. Pourtant sur ces frustes mobiles, toute la civilisation matérielle peut recevoir son développement. Car

l'élasticité de la nature humaine est telle, que chaque besoin, sitôt assouvi, réclame des satisfactions plus délicates et nécessite de nouvelles recherches. Aussi, après avoir taillé dans le silex les pointes des piques et des flèches qui abattront plus sûrement les proies, après avoir bu, à même les plaies, le sang des bêtes égorgées, le même Caliban va-t-il bâtir des maisons, construire des cités, fabriquer des vêtements, imaginer les échanges commerciaux, les banques et l'agio, fonder les industries, découvrir les lois scientifiques qui lui permettront d'utiliser à son profit les forces naturelles ; en sorte que, de nos jours encore, Caliban, toujours semblable à lui-même, parcourt en train rapide et en paquebot la surface de son domaine. Ce matin, par téléphone, il a commandé de New York le morceau de bœuf cuit à point qu'il ira manger ce soir à Boston, en frac, avec la cérémonie des fourchettes, le condiment des épices et le stimulant des alcools.

Mais tandis qu'une certaine race d'hommes, à travers l'infini des siècles, demeure confinée dans la sphère du besoin, quelques-uns plus impatients et plus riches en métamorphoses, sentent croître en eux un pouvoir qui va leur permettre de s'écarter des routines anciennes et d'inaugurer, sur un thème différent, une phase nouvelle et supérieure de la Vie. Ce pouvoir est celui d'imaginer. Par lui le besoin s'amplifie ; déraciné de la minute et du lieu immédiats, il s'épand agile et multiplié à travers le temps et l'espace, et voici sur un crescendo formidable du pouvoir d'imaginer, la symphonie du *monde passionnel*.

Déjà, tandis que le monde de la vie instinctive s'affinait, l'acte générateur, différencié du phénomène de la digestion, est devenu un plaisir autonome ; il a cessé d'être la fonction brutale et quasi-solitaire des premiers âges et une importance a été attachée au partenaire, distingué comme circonstance extérieure. L'imagination, transportant sur toute l'étendue de la durée, la volupté aiguë d'un moment, multiplie à l'infini la violence de cet instinct, suscite l'amour et l'attise de la jalousie.

Appliqué à toutes catégories, ce coefficient de l'imagination multiplie tous désirs possessifs et exaspère les convoitises. Chaque désir devenu continûment présent, hors même le temps du besoin, s'érige en passion. Mais l'imagination continue encore de s'hypertrophier et voici ces passions admirables qui retranchent le besoin, à force d'en reculer à l'infini l'assouvissement, — l'ambition, le jeu, l'avarice, l'amour de la gloire. — L'humanité, désormais est pourvue d'un nouveau pouvoir, celui des jouissances virtuelles. Intervenue tout d'abord pour amplifier le besoin, le rendre présent dans le passé et dans l'avenir, l'imagination en est venue à l'annihiler dans la pratique, à donner la suprématie sur les réelles jouissances au souvenir et à la perspective des jouissances.

La passion ambitieuse de dominer a pour racine le dessein prémédité d'assurer mieux l'assouvissement du besoin en ployant au service d'un seul un grand nombre d'énergies étrangères. Ainsi, l'échéance du plaisir est reculée d'un degré. Il faut

tout d'abord qu'une contrainte soit imposée à autrui. Mais bientôt la condition du plaisir va prendre la place du plaisir et voici que l'orgueil de dominer ne consiste plus en la satisfaction même du besoin, mais en un acte d'imagination : la considération de l'énormité des jouissances que pourraient procurer tant d'activités asservies. De même l'avare et le joueur essentiels ne métamorphosent jamais en une réalité le signe représentatif qu'ils ont amassé ou conquis : car ce serait diminuer leur pouvoir de se procurer dans l'avenir ces réalités, atténuer par conséquent sur l'heure l'intensité de leur jouissance virtuelle. De là la fureur de ces passions que ne limitent jamais les assouvissements et qui, aiguisées par les privations, s'exaspèrent à l'infini. Et que dire enfin de l'amour de la gloire, de cette passion fastueuse et chimérique qui, abolissant le temps, perçoit les clameurs laudatives des siècles devancés, coquillage aux lèvres de nacre emplissant les oreilles du bruit nostalgique des houles lointaines. Et quel abîme déjà de la bête humaine primitive à cette bête de gloire!

Pourtant, quel que soit le degré de raffinement de ces passions, les plus quintessenciées ont ceci de commun avec les plus rudimentaires qu'elles ont pour support le désir et la promesse de sa réalisation par l'*acte*. Il n'est entre elles que des différences de degré, non de nature. Un même assouvissement semble toujours en jeu, dont l'imagination plus ou moins tendue fixe l'échéance plus ou moins proche.

Il en est de même de toutes les religions biologiques autres que l'intellectualisme, que l'on peut nommer, pour cette raison, *les religions de l'acte*. Comme les passions, elles ne semblent jamais avoir en vue que l'acte ; comme elles, elles n'interviennent que pour en proroger la réalisation. Elles se distinguent en ceci : tandis que les passions supérieures assignent à cette réalisation une date temporelle, les religions lui assignent toujours une date posthume. Cet artifice fait leur force ; en situant en un lieu inaccessible, hors la Vie, le refuge qu'elles ouvrent au désœuvrement du rêve, elles se placent à l'abri des déceptions et défient le contrôle de l'expérience. Leur mécanisme aussi est semblable ; il est mis en mouvement par un acte d'imagination. Aussi dès que l'imagination est née, les religions peuvent-elles se former, et de fait, leurs lieux d'asile commencent à s'élever à l'issue même de la phase instinctive de la Vie. C'est dire qu'on les trouve également à chacune des issues multiples du Monde passionnel. En tous ces postes, leur rôle est pareil, et elles ouvrent leurs portes à des êtres soumis à des conditions identiques. A quelque degré de l'évolution biologique qu'un être soit parvenu, s'il est incapable d'une nouvelle métamorphose, si toute virtualité est épuisée en lui, il réalise la condition nécessaire à l'éclosion du phénomène religieux. Toutefois, cette condition nécessaire n'est pas suffisante ; encore faut-il pour susciter cette germination que l'une ou l'autre survienne des deux circonstances que voici : ou que cet être, ayant reconnu l'impuissance de sa volonté à lui procurer l'objet de son désir, souffre ; ou, qu'ayant au contraire rassasié son désir, il cesse d'en retirer joie. Dans l'un et l'autre cas la Re-

ligion lui offrira l'asile de ses promesses et substituera à un mensonge vital irréalisable ou étiolé, un nouveau mensonge indestructible. Elle intervient ainsi comme phénomène d'utilité. Elle est une attitude de défense adoptée par la sensibilité qui, impuissante à se transformer, se rétracte au contact de la douleur ou de l'ennui et, tandis qu'elle fait mine de se réfugier en une croyance chimérique, en réalité se nie et parvient à s'abolir sans souffrance. Par un mécanisme coutumier, le *moyen* s'érige en sa propre *finalité*. La compression immédiate du désir, prescrite comme moyen de réaliser le désir, devient par l'accoutumance de l'exercice sa propre fin à elle-même et réalise l'abolition du désir. Et toujours le phénomène religieux a cette même signification, soit qu'il se produise à l'issue des phases les plus élémentaires de la Vie, soit qu'il éclose à l'issue des plus complexes, — qu'il se propose en lieu d'asile à la faiblesse de l'esclave humilié, au désespoir d'un Rancé ou à la lassitude d'un Charles-Quint. Toujours il intervient pour retirer, ainsi qu'en un garage, hors la voie droite de l'évolution tous ceux qui ont épuisé leur pouvoir de se transformer avant d'avoir épuisé toutes les métamorphoses de la Vie. Qu'on imagine un service d'ambulances, ramassant sur le champ de bataille et emportant sur des civières, les combattants blessés, avant la fin de l'affaire.

On a noté déjà que toutes les religions biologiques, autres que l'intellectuelle, demeurent confinées dans la région des actes. Ce fait apparaît avec évidence en toutes les religions inférieures, fétichisme, religion de Mahomet, catholicisme ou protestantisme. Car, parmi celles-ci, les plus élevées n'ordonnent jamais qu'un renoncement provisoire à la volonté ; elles nient seulement l'opportunité du désir, non le désir lui-même; qui ne semble proscrit temporairement qu'au profit de lui-même et en vue de sa réalisation plénière en un royaume futur. Et il importe peu que le désir soit reconstitué en cette région imaginaire sous les formes mêmes qu'il revêtait dans la vie ou sous les espèces d'une sensation de bonheur indéterminé. Le rêve du fétichiste qui anime son paradis de joies précises, — chasses victorieuses, massacres d'ennemis, rythme des danses qui miment le rut, — et le rêve plus circonspect du moine occidental qui s'en tient à espérer au-delà des données connues de la vie un bonheur indéfinissable, l'un et l'autre rêve, ne visent que l'assouvissement du vouloir. Mais d'autres religions plus hautes, le bouddhisme et le christianisme essentiel semblent échapper à cette catégorie ; car elles prêchent un renoncement définitif à la volonté individuelle mère des actes ; elles visent son anéantissement total sans espoir d'une résurrection triomphale du désir. Aussi diffèrent-elles des précédentes qu'en ce qu'elles relèvent d'une sensation plus violente de la douleur qui leur fit prendre en haine la Vie et toutes ses manifestations. Cette haine, à la vérité, les exhaussa jusqu'à imaginer la formule d'un suicide métaphysique. Mais si, réprouvant le désir et l'acte, elles résolvent de mettre fin à la Vie, c'est précisément parce qu'elles sont impuissantes à concevoir de la Vie une autre modalité. C'est pourquoi ces religions malgré la beauté qui les distingue.

doivent être situées ainsi que les précédentes dans la sphère du monde passionnel ; car elles n'en franchissent les limites et leur plus haut effort, allant à supprimer cette attitude de la vie, ne sait pas lui substituer une attitude nouvelle. Elles remplissent leur rôle de religions en ce qu'elles offrent à l'individu un refuge hors la Vie, mais le moyen qu'elles préconisent n'est qu'un expédient, la porte qu'elles poussent n'est qu'une porte dérobée ouverte à des comparses qui ne prendront pas part au dénouement du drame biologique.

b. La religion de l'Intellect.

L'attitude intellectuelle, au contraire, est la posture prise par la Vie, parvenue à son apogée, pour s'abolir en une éclipse définitive. Elle consacre la transformation en joie spectatrice de toute joie active défaillante. Ainsi, elle se déploie au-delà de la région des actes.

Elle est dans la série des phases successives de l'évolution biologique et, dans cette série, elle occupe un rang déterminé, le dernier. Elle est le terme naturel de la Vie, la forme ultime et la plus haute du Mensonge vital. Car c'est encore un Mensonge vital, un don suprême de la Folie, ce plaisir visuel qui, se manifestant en la joie causée par le spectacle, maintient la réalité du spectacle. Il est le dernier support de la conscience de l'Univers. Que s'évanouisse ce plaisir, et voici la volonté spectatrice qui, ayant absorbé en elle toute la sève de la volonté en acte, va tomber à l'indifférence. Il n'est plus de sensation pour susciter la perception, pour en éveiller le sujet, et la Vie n'étant plus divisée avec elle-même, étant résorbée tout entière dans le Regard, va s'éteindre avec ce Regard flottant solitaire sur le vide et qu'aucun objet ne détermine plus.

On ne saurait se préoccuper ici de rechercher par quelles voies il est possible de s'élever à la pratique de la religion intellectuelle. Le souci de conseiller et de prescrire incombe aux autres religions qui n'ayant pas dépassé la région de la volonté en acte ont adopté une attitude morale et croient que les individus ont quelque pouvoir pour diriger eux-mêmes leur évolution. Mais, du point de vue qui est le nôtre, l'attitude intellectuelle est, au même titre que les autres états de la Vie, un moment particulier d'une croissance naturelle : une plante pousse droite vers le ciel, ou sa tige s'atrophie ou se tord en une irrémédiable déviation.

Notre rôle se borne donc à décrire l'état intellectuel, à indiquer à quel signe il peut être reconnu. Or de même que la Vie, pendant qu'elle traverse la période du besoin, et tandis qu'elle s'affine en sa phase passionnelle, donne naissance aux commerces, aux industries, aux sciences, aux constitutions politiques, aux religions sociales, — elle se traduit aussi, au cours de la période intellectuelle, par une manifestation extérieure ; cette manifestation est le phénomène artiste.

L'œuvre d'art proclame en effet de la façon la plus claire la métamorphose de la volonté en acte en volonté spectatrice. Elle annonce que l'attitude du désir a fait place à une attitude contemplative. Elle consacre le triomphe définitif de l'Imagination

parvenue à déraciner le désir du monde du besoin et à le transplanter modifié dans le monde intangible qu'elle a formé. C'est elle que nous vîmes, durant les phases précédentes de l'évolution, se fortifiant peu à peu ; — sous couleur de servir le besoin, reculant de plus en plus le jour de son assouvissement et réussissant, avec les passions supérieures telles que le jeu, l'avarice, l'ambition, l'amour de la gloire, à le détrôner et le réduire au rôle d'un roi fainéant, dont elle usurpait en réalité la puissance.

Pourtant elle lui laissait son titre honorifique, et il pouvait sembler encore que tous ses efforts eussent pour but, si lointain que ce but apparût, la glorification et le service du besoin. Or, voici que cette feinte est maintenant rejetée. Le désir ne sera point réalisé, le besoin ne sera pas assouvi. L'Imagination, reine désormais, substitue aux réalités sur lesquelles elle a pris le point d'appui de son élan, la beauté de ses propres mirages. Voici qu'elle cueille, sur l'arbre vivace où il mûrit, l'objet du désir, voici qu'elle le retire du monde réel et avec des matériaux spirituels, les mots, les lignes, les couleurs les sons et les rythmes, en reconstitue l'apparence dans le ciel artiste.

A considérer cette fin, ne semble-t-il pas que l'entraînement progressif de l'imagination sur le parcours du monde passionnel n'eût d'autre utilité que de la préparer à devenir l'instrument parfait de l'art ? Aboutissant à cette hypertrophie, cette longue évolution ne révèle-t-elle point sa signification ? Elle apparaît, la période de gestation après laquelle, le désir des possessions toujours prorogé, couvé et métamorphosé par la ferveur de cette tension vers le futur, va devenir un être et s'objectiver en ce phénomène nouveau qu'est l'œuvre d'art. Mais il a fallu pour que cet enfantement eût lieu que l'être humain renonçât définitivement à réaliser le désir grossi par son imagination. Il a fallu qu'un détachement s'opérât, la rupture du lien ombilical qui attachait à l'ancien mode de la Vie, — au monde des activités, — ce mode nouveau s'individualisant l'Art.

L'artiste, par la mise en œuvre du don qu'il a reçu, pratique donc, soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, la vie intellectuelle ; et l'œuvre d'art, fille de son cerveau, manifeste par un signe extérieur qu'une phase nouvelle de la Vie est inaugurée. Toutefois l'artiste appartient encore à l'acte par sa faculté d'exécution. Qu'on le dépouille encore de ce pouvoir, que ce goût lui soit retranché et voici un être parvenu au dernier terme de l'intellectualisme et que rattache à la Vie le seul plaisir de la contemplation esthétique. Nous ne pouvons rien voir au-delà puisque supprimer ce plaisir, c'est rompre le dernier lien qui met en rapport le sujet avec l'objet, c'est défaire les conditions du phénomène *Vie* tel que nous le connaissons et tel seulement qu'il peut être connu.

Ainsi l'être en qui se développe la religion intellectuelle sous cette forme dernière de la contemplation esthétique, est le représentant de la Vie parvenue à son apogée après avoir suivi le mode normal de sa croissance. En lui toutes les phases de l'évolution ont été élaborées et du sommet de la vision sereine

à laquelle il est parvenu. il a de ses paysages le spectacle complet.

Pourvu par la Folie d'une entière virtualité, le mensonge vital ne lui fit jamais défaut, à mesure qu'il se dérobait à ses yeux sous une forme, se muant fidèlement en une autre. Il évolua ainsi de la Vie instinctive à tous les modes de la vie passionnelle et jamais l'impuissance de se métamorphoser n'interrompit en lui le cours de l'évolution, ni ne le contraignit, avant la chute du rideau à figer la Vie, par un roidissement du vouloir, en un décor prématurément définitif. Cette faculté protéïque le dispensa de l'expédient des religions. S'il séjourna dans leur refuge, elles ne furent pour lui qu'un lieu transitoire, l'écluse où vint affluer l'énergie vitale jusqu'à l'exhausser vers la possibilité d'un nouveau mensonge. A l'issue de la vie passionnelle, le prestige du désir aboli lui fut sitôt compensé par la joie esthétique ; l'art lui paya la vie. Parvenu donc en la région où la volonté renonce à elle-même, tout détachement d'une forme quelconque de la vie lui fut rançonné par la joie de contempler cette forme détachée. Il ne cessa d'être acteur que pour devenir aussitôt spectateur ; toute attitude morale abandonnée fit place à une attitude intellectuelle et tout ce qui fut sa joie ou sa douleur se transposa en plaisir visuel. C'est par cette voie que la Vie individuelle et diverse accomplit sa parfaite évolution et s'éteint de sa fin naturelle, au moment précis où le plaisir même de la contemplation, dernière manifestation de l'activité, se métamorphose en conscience, en une conscience que rien ne détermine plus et que son énormité même abolit.

S'il ne convient pas de donner une recette de la religion intellectuelle, il est permis du moins à l'issue de cette étude qui lui fut consacrée toute entière, d'en rechercher la formule. Or, si l'on observe les modalités coutumières de l'Intellectualisme, depuis sa première genèse jusqu'à son apogée, il semble que son essence réside en ce miracle constamment répété : *Transmuer en perception la sensation*. Opérant pour l'anéantir sur la joie dernière de la contemplation esthétique, l'ensorcellement de cette métamorphose apparaît donc l'acte définitif par lequel la Vie, se dérobant à elle-même. dissipe la subtile magie qui créait l'illusion du spectacle.

Jules de Gaultier

Le progrès en Hongrie

L'Exposition du Millénaire de la Hongrie vient de fermer ses portes. Quels sont les enseignements que l'on peut tirer de cette entreprise, qui, organisée par l'Etat, portant l'estampille officielle, n'ayant pas été un concours international d'industries diverses, (les produits étrangers en ont été rigoureusement exclus,) tenait du musée à la fois historique, commercial, industriel, où, pour la grande commodité du visiteur, on avait réuni les objets de provenance ou d'intérêt hongrois de quelque nature qu'ils fussent, susceptibles de donner une idée nette, une image aussi exacte que possible de la Hongrie passée, présente ou future.

C'est ce caractère général, humanitaire, qui fixe notre curiosité.

Quelques mots d'histoire d'abord.

En raison de circonstances qui ont beaucoup d'analogie avec l'histoire de la Pologne, sauf le cinquième acte, les Hongrois ont été, pendant plusieurs siècles, non pas un peuple abandonné, comme l'étaient les Roumains et les Bulgares, comme le sont encore les Arméniens et d'autres races chrétiennes de la Turquie, mais une nation sacrifiée, d'une part à la sécurité de l'Europe, pour lui servir de tampon, de bouclier contre le choc des invasions turques, et, de l'autre, à la rapacité de l'Autriche, qui avait besoin d'agrandissements en Orient pour étayer le pouvoir qui lui échappait en Occident.

Or, ainsi courbés sous le double joug d'un tyran européen et d'un conquérant asiatique, obligés de gaspiller leurs forces en d'éternelles luttes, toujours le sabre à la main, sans jamais pouvoir songer un instant aux bienfaits que donne la possession des libertés qu'ils revendiquaient, les Magyars perdirent bientôt contact avec les civilisations occidentales et s'égarèrent longtemps dans un esprit social tenant à la fois du moyen âge et de l'esprit de clocher.

Ce n'est que vers le commencement du siècle actuel que leur surgirent les premiers hommes d'Etat capables de s'apercevoir que les libertés constitutionnelles si chères à la nation, que l'Autriche avait confisquées, et dont on poursuivait la restitution depuis plusieurs centaines d'années, au prix de luttes effroyables, ne valaient en somme plus les os d'un *honvéd*, étant surannées, passées de mode et sans rapports avec les besoins de l'époque.

Or, il est évident, et tous ceux qui ont eu l'occasion d'aller en 1896 en Hongrie, ont été unanimes à le constater, que l'œuvre de régénération est aujourd'hui accomplie et que la Hongrie est entrée à pleines voiles parmi les nations qui se disputent la civilisation.

Comment donc cette métamarphose s'est-elle opérée en si peu de temps en dépit de tant d'obstacles ?

A l'inverse des nations occidentales où le progrès part d'en bas

pour arriver en haut le progrès en Hongrie s'est propagé de haut en bas parceque les couches supérieures seules avaient les moyens de s'instruire, de voyager et de passer outre à la muraille d'obscurantisme que l'Autriche avait érigée autour de ce pays.

Ce fut Bessenyey, de la garde noble de Marie-Thérèse, qui rapporta de la cour de Vienne les premières notions, les formes et les idées de la littérature française, ce furent le comte Etienne Széchényi, les Tréfort, les comte Aurel Desewffy, les baron Eotvoes, qui créèrent l'Académie des Sciences, des routes, des lignes de navigation, des chemins de fer, des bibliothèques, des musées, des théâtres, etc., etc.

Lorsque 1867 apporta à la Hongrie les moyens de prendre son vol plus à son aise et que ces hommes des hautes couches, initiateurs de tant de réformes, arrivèrent au pouvoir, cette tradition se continua et, dès lors, ce fut le gouvernement reconnu et officiel qui, conformément au programme de son parti exposé plus haut, se chargea de marcher à la tête du progrès. Pendant longtemps la population déshabituée de l'usage de la liberté, profondément ignorante des progrès accomplis en Occident, demeura sinon hostile, du moins réfractaire aux efforts régénérateurs des autorités : tandis que partout ailleurs l'opinion publique était en avance sur l'Etat personnifiant la puissance immobile et inerte, en Hongrie ce fut l'Etat qui, souvent, était obligé d'engager une lutte chaude contre l'inertie et l'indifférence des couches moyennes, et l'on a vu l'Etat hongrois se faire, tour à tour, banquier, constructeur, entrepreneur en bâtiments, marchand, commissionnaire en marchandises, agent de publicité, et non pas par esprit d'accaparement de monopole, mais simplement pour subvenir au manque absolu de capitaux et d'initiative privée.

Mais il s'agissait de faire entrer le progrès dans le sang du peuple qui lui était encore réfractaire.

La bourgeoisie hongroise, en effet, n'existait pour ainsi dire pas ; à peine en voie de formation et manquant de droits, de drapeau et de liberté, elle ne pouvait jouer le rôle de pont, de véhicule de transmission entre l'élite intellectuelle et de naissance.

Le premier effort pour remédier à ce déplorable état de choses, une auto-amputation de ses privilèges exorbitants en faveur des classes inférieures pratiquée par la noblesse hongroise non sans une certaine pression d'en bas, entendons-nous, remontait à l'âge des élans héroïques d'avant 1848. La barrière tombait, mais ce qui débordait vers les hautes sphères ce fut l'élément démagogique et non pas la bourgeoisie. Privée d'instruction, sans moyens d'enseignement, issue de toutes les immigrations possibles auxquelles la Hongrie avait servi de réceptacle au cours de son histoire agitée, par conséquent appartenant à toutes les nationalités représentées sur le territoire de la couronne de saint Etienne, avec cependant l'élément magyar en minorité en raison de ses origines nomadiques et rustiques, elle manquait d'idée directrice, de lien, de ciment et de force.

C'est dans ce sol mou, vague, diffus, kaléidoscopique, sinon anti du moins extra-magyar, que l'initiative de l'Etat nationalement hongrois est venu porter des lumières générales orien-

tées vers le magyarisme, cela va sans dire, et l'idée d'une patrie hongroise une et indivisible.

Sans entrer dans des discussions de nationalités et prendre fait et cause pour telle ou telle race, nous constatons simplement que cette bourgeoisie s'est laissé faire et a accepté le régime intellectuel aux couleurs rouge, blanc et vert avec un empressement qui ressemble, à s'y méprendre, à du patriotisme magyar.

On sait ce que vaut la violence dans cet ordre d'idées ; rien ou moins que rien. Logiquement raisonné, ce n'est donc pas par la force qu'a été accompli ce changement à vue. C'est plutôt par la force des choses.

Plusieurs facteurs sont en effet venus faciliter le travail aux hommes dirigeants.

Nous avons dit plus haut que, vu le caractère rustique des masses magyares, celles-ci avaient, pendant longtemps, manifesté peu d'empressement à se fixer dans des villes. Il en est de même des Roumains, des Slaves et en général de tous les éléments d'origine orientale ou nomadique. Il en résultait que les populations citadines de la Hongrie se composaient, en grande majorité, d'Allemands immigrés, aux différentes époques de l'histoire, soit d'Autriche, soit des parties septentrionales ou occidentales de la Germanie, en vue d'introduire les arts et les métiers, majorité dans laquelle il faut comprendre bon nombre d'Israélites.

Or, séparés sans espoir de retour depuis de longs siècles de leur pays d'origine, ces éléments eussent accepté une idée unificatrice de patrie et un drapeau et lorsque 1867 apporta à la Hongrie l'émancipation, une constitution parlementaire, un gouvernement indépendant et responsab le devant le peuple, et qu'ils virent les conséquences heureuses qu'aurait pour eux, pour leur commerce, leurs industries et leur avenir en général, une Hongrie libre de ses destinées, c'est avec un empressement ressemblant à s'y méprendre à un enthousiasme patriotique qu'ils abjurèrent leur ancienne nationalité pour voler dans les bras du magyarisme, non sans entraîner dans ce vol les minorités roumaines, serbes, slovaques et ruthènes de leurs villes.

Voilà la véritable cause du triomphe du magyarisme et de la formation rapide d'une bourgeoisie en Hongrie.

Le bourgeois à quelque race qu'il appartienne, soit intérêt, soit amour-propre ou esprit de caste, se fait Magyar, et les populations non magyares des campagnes ainsi privées d'éléments représentatifs, militants et instruits — car il y a longtemps que la noblesse issue de leur sein a précédé la bourgeoisie dans sa volte-face vers le magyarisme — ne peuvent plus lutter à armes égales et deviennent la proie de la démagogie de profession.

Une autre circonstance favorisa la formation d'une bourgeoisie magyare, ce fut la malléabilité extrême de l'élément magyar des campagnes.

Cette malléabilité dégénérant facilement en absorbabilité

constitue un des côtés psychologiques les plus intéressants de cette race : elle mérite une parenthèse explicative.

Il suffit d'implanter une idée nouvelle, une doctrine quelconque au milieu des populations de race magyare pure, que l'on ne rencontre plus guère que dans les campagnes, pour trouver instantanément des adeptes.

Voici quelques preuves historiques dans cet ordre d'idées :

Dans sa longue pérégrination anté-historique à travers les plaines du Volga et de la mer Caspienne, le peuple magyar glissa lentement à travers des territoires habités par des populations de religion juive, et, lorsqu'au bout de plusieurs siècles il arriva sur les bords du Tisza, une bonne partie des contingents pratiquait encore le judaïsme, qu'il avait presque intégralement embrassé à la suite de ce contact.

C'est ce qui explique l'extrême diversité des sectes religieuses en Hongrie et surtout dans ces districts magyars.

La Hongrie nomade, pillarde, barbare et asiatique, réduite au rôle de peuple sédentaire par sa défaite d'Augsbourg en 955, était puissance catholique et fervente quarante-cinq ans après.

Le luthéranisme, le calvinisme firent tâche d'huile, se greffèrent l'un sur l'autre à quelques années d'intervalle, dans la plaine de Tisza qui est comme la forteresse du magyarisme.

A la fin du dix-septième siècle toute la Hongrie magyare était calviniste, mais il a suffi d'une tactique intelligente du clergé catholique, d'une propagande douce, persuasive et tolérante d'une cinquantaine d'années pour faire revenir les trois quarts de la population dans le giron de l'église romaine.

Parmi la multiplicité des sectes de deuxième et de troisième plan qui existent en Hongrie, ne citons à titre de phénomène que les Samedistes de *Bozód* Ujfalu en Transylvanie, des Magyars qui ont embrassé le judaïsme et le pratiquent avec ferveur. Cette extrême facilité de perdre ses convictions les plus intimes devient un danger pour l'idée du magyarisme partout où des Magyars se trouvent noyés au milieu d'autres populations. La race roumaine, par suite de la beauté et de la grâce de ses femmes, de même que l'irréductibilité immuable du caractère roumain aussi inabsorbable que le caractère magyar l'est peu, exerce sous ce rapport une influence extrême et dans les contrées où les deux races se touchent, les statistiques relèvent de dix en dix ans des faits de roumanisation de villages entiers.

Or — nous revenons aux effets que ce trait de caractère a produit sur la formation rapide d'une bourgeoisie instruite — c'est par suite de ce même principe aussi que l'élément magyar fut plus assidu et moins réfractaire à appliquer la loi sur l'instruction obligatoire, et à en bénéficier.

Aujourd'hui, forte de l'enseignement que lui a fourni l'Etat et une presse libre, clairvoyante et patriote, la bourgeoisie hongroise réfléchit, combine, regarde à droite et à gauche, voyage, s'instruit et s'enrichit; néanmoins les grands efforts, les grandes initiatives, les entreprises destinées à accroître la richesse publique portent encore aujourd'hui en Hongrie l'estampille officielle comme en France du temps de Sully, de Colbert et de

Richelieu, c'est ce qui leur donne ce caractère général, national, large et imposant qui frappe le visiteur de la Hongrie et que l'on ne trouve plus dans les vieux pays où l'Etat s'est peu à peu départi en faveur de l'initiative privée de quantité d'institutions d'utilité nationale.

Un autre événement est venu contribuer au progrès d'une façon incalculable ; ce fut l'invention de la machine à vapeur.

Or, la Hongrie ne possédait pas de chemins et, ce qui pis est, ne pouvait en posséder jusqu'au jour où la vapeur vint révolutionner de fond en comble tous les anciens moyens de locomotion, à cause de la nature mouvante, sablonneuse, peu solide, vague et incalculable des quatre-vingt-dix pour cent de son sol qui représente le fond alluvial d'un ancien bassin marin, jadis, il y a des milliers de siècles, le troisième dans la série des mers intérieures orientales, dont il nous est resté la mer Noire et la mer Caspienne.

Là aussi, la régénération est aujourd'hui complète.

Dans aucun pays, sinon depuis quelque temps en Russie, les chemins de fer ne font davantage l'impression d'un outil puissant de civilisation qu'en Hongrie. Dans aucun pays comme ici la moindre innovation, la moindre amélioration d'où qu'elle vienne n'est instantanément mise à l'essai et appliquée largement si elle est bonne. Nous n'en voulons comme preuve que le tarif zonal appliqué pour la première fois par la Hongrie en 1889 et dont le bon marché extrême mettant le prix des parcours à vingt francs en première classe pour toutes les distances au delà de 225 kilomètres, permet à tout Hongrois de se déplacer, de s'instruire et de faire ses affaires ailleurs que chez lui avec une facilité prodigieuse.

Nous résumons : trois facteurs ont donc contribué à généraliser le progrès en Hongrie en peu de temps, ce sont l'initiative gouvernementale, l'idée nationale créatrice de la bourgeoisie et l'établissement d'un réseau considérable de chemins de fer.

Est-il besoin de dire que beaucoup reste encore à faire dans ce pays ? Non. Comme tous les pays civilisés, il a ses plaies, ses vices, ses défauts. Sous ce rapport, une des principales réformes réservées à l'avenir c'est la refonte complète du code de la procédure. La procédure Hongroise est trop longue, souvent illogique et beaucoup trop entre les mains des avocats pour profiter au public. La réforme a commencé par la procédure criminelle, mais l'on n'a pas encore touché à la procédure civile et c'est dommage. La Hongrie devra aussi compléter son industrie ce qui n'est qu'amorcé, elle devra mettre au niveau de sa capitale et tirer de l'oubli quantité de provinces reculées où sont encore enfouies d'énormes richesses naturelles. Sous certains rapports, elle aura encore à corriger son esprit public d'une quantité de défauts rendant difficiles les grandes entreprises d'initiative privée. Nous l'attendons à l'œuvre.

Raoul Chélard

La Vie mentale

L'Art au théâtre

Toute année théâtrale se ressemble : aussi importe-t-il assez peu que ce tome I des chroniques de Catulle Mendès n'embrasse qu'une partie (la plus étendue) de 1895. Car c'est tous les ans la même chose, le défilé de pièces gaies, de pièces tristes, de pièces plates, de pièces qui ne sont rien, pas même des canevas où nos bouffons de Paris, les meilleurs, les dignes successeurs des bouffons italiens, font tout de toute pièce et même laissent trainer une certaine confiance, une certaine crédulité à l'existence de l'auteur, des auteurs, du syndicat d'auteurs. *L'Art au théâtre!* mais qui en apporte? Sans doute le chroniqueur en y venant, et c'est ici largement le cas ; mais pour prendre cette année 1895 seraient-ce MM. Chivot, Duru, Blum, Ferrier, Michel Carré, etc... je prends au hasard, M. Jacques Normand ou même M. Henri Lavedan ? A côté des grosses machines lacrymatoires où se trainent les secrets de M. Dennery, côte à côte des pièces adroites mi-rire, mi-pleurs, l'un d'abord, l'autre après *ad libitum*, où trottine Monsieur Sardou, des pièces amères selon une recette déterminée, inspirée des antiques mots de la fin de la nouvelle naturaliste, qu'exécutent d'une inlassable patience les théâtre-libristes, qu'y a-t-il d'où se lève d'une péripétie, d'un dénouement, d'une pensée, je dirais même d'un entr'acte, quelque souffle de nouveauté? Eh oui, d'un entr'acte ; car il pourrait y avoir en quelque théâtre des pièces gauches, mal écrites, mal équarries, mais où la subtilité d'un auteur nous poserait, comme l'actualité s'y amuse, tel problème sur lequel il faudrait tout de suite réfléchir et prendre parti.

Et les théâtres à côté, comme disent les soiristes, les théâtres d'audace, d'aventure, d'essai, de début, comme disent les écrivains, eh bien, je l'avoue, j'y trouve autant qu'aux autres de l'insuffisance, de l'ennui, un grand manque d'initiative, suivi de brusques départs en avant, enthousiasmes à faux, élans de prudents affolés vers des audaces auxquels ils ne comprennent rien, et j'y vois surtout de petites compagnies théâtrales fondées pour une ambition ou deux, ou trois, des ambitions très calmes, très bourgeoises, l'espoir de dominer un jour dans un second, ou même un troisième théâtre français, à la rigueur de présider à un Ambigu qui donnerait des matinées littéraires, ou un Déjazet attendri. Que cela serve par hasard à l'auteur, que les applaudissements de ses camarades et l'accueil bienveillant de quelques critiques l'aident le jour où une porte s'entrebâille un peu, et pèsent sur un directeur qui accepte de le jouer avec de vrais décors, de vrais acteurs, des costumes, des figurants dressés, et s'il est possible quelques jours, de façon à ce que le public vienne, — soit ; mais en somme l'initiative et le goût consistent dans ces différents théâtres, — il y en a dix des plus connus, — à traduire ce qui

s'impose à l'étranger, à rechercher dans les récentes publications celles qui ont plus ou moins forme de drame et de comédie. C'est toujours cela, cela peut être utile par hasard, mais que c'est peu de chose !

Il est fort possible que Catulle Mendès ne voie pas les choses d'une façon si découragée. Le robuste optimisme qui est sien, à tel point qu'il en a fait une des marques distinctives du parnasse, composé (sauf lui) de mélancoliques et de pessimistes, s'y opposerait; et puis il aime le théâtre, pour le théâtre même, pour sa mobilité, son action, et sa chance aussi qu'il s'y passe un jour quelque chose ; c'est très certainement pour cette chance, cet espoir, que ceux qui aiment le théâtre, l'aiment avec intempérance, et suivent les représentations, toutes, de plus d'attention qu'un banquier des variations de cours, ou un alchimiste (puisqu'il y en a toujours) des transmutations. Dans *la Femme-Enfant* Mendès a longuement analysé l'emprise du théâtre sur ceux qui en font plus ou moins partie, les reliefs effulgents que prend n'importe quel maraud, besogneux, quinze fois banqueroutier, aux genoux de sa blanchisseuse pour un crédit, mais ayant, à ses propres genoux, de la beauté, de la jeunesse, de l'ambition et du talent, parce qu'il ouvre le soir la porte de derrière qui amène en pleine lumière, en oripeaux brillants et quelquefois devant des spectateurs, ceux qui aiment cette gloire légère du théâtre et le plaisir du déguisement, qu'ils prennent pour celui des métamorphoses. Mais, dans ces pages où Mendès a analysé aussi l'auteur qui suit les quinquets et les régisseurs de faubourgs en faubourgs avec sa pièce et les décors tels qu'il les voit en rêve, et le mirage de sa pièce telle qu'il la voit à l'Empyrée, en la relisant, — il a oublié le critique qui va partout, au cas où il arrive quelque chose, car s'il n'était pas là ce soir-là, la guette patiente de toute sa vie serait perdue.

C'est d'une simple logique de confier la critique dramatique dans un journal à un homme de lettres. La Palisse l'aurait fait que je viens vingt fois de voir évoquer comme le parangon de toute raison contre les hommes de théâtre, directeurs et chefs de claque, ceux qui sont les confrères de cette entité, et savent où la trouver quand elle se cache, à leur dire, des poètes, en réalité des huissiers, de sûrs connaisseurs, d'après le criterium de l'argent fait par la pièce et des pronostiqueurs sans défaillance. Pourtant cela est très rare. Non qu'il soit exigible que le critique dramatique soit spécialement un auteur dramatique (sans que cela puisse nuire), mais il y faudrait toujours des producteurs. Eux seuls sont juges, eux seuls comprennent l'effort donné, connaissent les sources, — car enfin c'est désagréable qu'un auteur dramatique puise ses idées dans les pièces déjà faites, et ce n'est pas beau, et la recherche de la paternité des idées est nécessaire, — eux seuls entendent si c'est de la littérature. Ceci c'est l'essentiel; sérieusement, il n'y a pas de milieu entre le music-hall et le théâtre littéraire, entre le cirque et le théâtre-Shakespeare, ou le théâtre-Corneille qui pourrait exister un peu au-dessus (esthétiquement) de la maison de Molière; qu'on y introduise la farce, elle n'est nulle part plus

qu'à *la Mégère apprivoisée* la parodie et la caricature ; que de matamores avant le Matamore définitif de *l'Illusion*, celui dont les héros purent imiter du moins le langage ; mais qu'il y reste cette marque littéraire que le critique poète, artiste, reconnaît de suite, cette allure, cette nécessité, cette raison d'être, ce droit au pardon, enfin, car sans cela le livre et le poème pourraient (ils le peuvent) se plaindre qu'on leur retire les heures de méditation dues, pendant le repos cérébral après le travail. Ce n'est pas vrai peut-être pour une salle de première composée de critiques, de lettrés, et de fanatiques de théâtre, qui ne liraient pas. Sait-il lire seulement, ce public mêlé qui vient pour se montrer et pour se moquer parfois, et avoir en masse du goût avant la tutelle du journal du lendemain, du goût par contagion et par audition, et des opinions émises d'abord à mi-voix comme on se rassure, des opinions de quête ? Mais c'est vrai pour ceux qui aiment l'art. Et ceux qui ne tiennent point à trouver tout d'abord cet accent littéraire, qu'ils aillent dans les cirques, qu'ils transportent en France ces gigantesques cirques américains, ces arènes des nouvelles Romes, avec leur triple spectacle d'acrobates dans les hauteurs, brumeuses malgré toutes lumières, du hall, leur triple spectacle d'éléphants, leurs centaines de chevaux, tout cela simultané jusqu'à ce qu'arrive le colossal ballet, réduit presque à une longue marche variée, ou cheminent mille figurantes qui multiplient jusqu'à l'énorme cent costumes différents, paillonnés, brillants, avec des palmes, autour des bêtes de triomphe, aux sons d'une musique italienne et assourdissante, musique de plein air, de foirail à Babel, et ces immenses cirques ont des clowns pour la gaieté et la tristesse, et la pitié ils l'attirent, de par la curiosité âpre et sombre qui pousse les gamins vers les morgues, avec un chapelet de monstres, de disgraciés, de maigreurs plus que diaphanes, d'obésités qui dépassent l'attente du regard, disposé au couloir intérieur du hall pendant les entr'actes.

Et c'est cela varié, augmenté, que la musique soit par hasard confiée à un compositeur, qu'un truc nouveau décèle un clown ou se crée une danseuse, remarquable comme jeu de la nature heureuse qui est le théâtre, si le théâtre ne reste pas hautement littéraire. Des Variétés, et souvent un Gymnase, des Vaudeville à certains soirs, et n'importe quel théâtre des jours où se trouvent sur l'affiche des noms de producteurs que réprouvent tous les écrivains, à cause de l'influence grande qu'exercent sur leurs cerveaux les illettrés, ne sont que des cafés-concerts où l'on ne fume pas.

Qu'on ne me taxe point d'exagération, qu'on ne m'accuse point de me targuer d'une inutile sévérité, car tous ceux qui aiment le théâtre, le beau théâtre de rêve, de passion, le théâtre héroïque, le théâtre de conscience qui peut par des émotions profondes racheter sa terne vestiture contemporaine, sont de cet avis, qu'ils le disent plus ou moins ; et la preuve que cette confusion existe fâcheuse entre de gais amuseurs, de gentillets fournisseurs de rire, de malins constructeurs de surprises et les gens de lettres qui s'occupent de théâtre, c'est que les premiers, les gentils garçons de lettres, accaparent parfaitement l'honneur

institué pour les autres, et c'est eux qui représentent l'art dramatique à l'Académie, institution littéraire au premier chef. Je ne dis pas qu'ils prennent la place de quelqu'un ou de quelques-uns qui y devraient être. Cela est certain, mais je ne veux développer aujourd'hui aucune personnalité et restreindre ainsi la question, mais, évidemment, il y a là des gens pas à leur place ; l'habitude s'est créée vers 1830 ; aux assaillants romantiques on opposait les vaudevillistes, quand on avait choisi l'auteur de *Geneviève*, *l'Ours et le Pacha*, on lui faisait signe, il brochait *les Doigts de fée* en collaboration, ou semblable merveille, et c'était un théâtre de moins, une place de moins, une résistance prolongée un peu contre les grands romantiques, et maintenant l'habitude s'est perpétuée, malgré les efforts incontestables sinon excellents de cette société pour se rajeunir, un tout petit peu, *intellectuellement*.

Autrefois la critique donnait une fois par semaine ; cela était défendable ; maintenant, sauf quelques rares cas, la critique est à peu près simultanée à l'audition de la pièce. Pourquoi donne-t-on moins de loisir au critique actuel qu'à Théophile Gautier ou ses contemporains moins fameux ? C'est très probablement parce qu'il y a beaucoup plus de pièces ; c'est d'une logique adéquate à nos habitudes. En tous cas il n'y a pas grand mal, et Mendès prouve que l'homme de talent peut se trouver sans préparations et sans délais mis en présence d'un compte-rendu. L'écrivain, l'artiste, en effet, n'a pas besoin de temps devant tous ces phénomènes prévus ; les plus lointaines chimères des directeurs bien conseillés passent rarement hors le cercle de son érudition, et si les critiques étaient des écrivains, ou des évocateurs, des historiens de littérature, des poètes comme c'est le cas dans si peu de journaux, il faudrait presque dire un journal, on aurait, le lendemain des vraies pièces, de curieuses improvisations à comparer ; ce n'est pas le cas.

Je ne discute pas par le menu un livre déjà si lu ; le tenir en main, c'est feuilleter des souvenirs.

Encore l'art social

M. Gaston Deschamps a l'idée singulière d'appeler les poètes à la prédication ; il cite le bel exemple des Philhellènes romantiques et évoque la beauté des *Orientales* ; il loue M. Pierre Quillard d'avoir, seul parmi eux, abandonné un instant ses vers pour s'intéresser aux événements d'Orient. A entendre M. Deschamps, la tour d'ivoire se serait muée en ateliers, bien clos, bien discrets : c'est en résumé tout ce que l'on a dit avant nous aux Parnassiens, ce que l'on redira encore, et que nos descendants rencontreront dans le T e m p s des périodes futures, si les catastrophes auxquelles songe le critique dudit journal en laissent vivre l'occasion.

Mais voyez comme les choses changent avec un peu de recul. Voici Leconte de Lisle, l'impassible qui est proposé comme le plus proche exemple : il fut anti-clérical et phalanstérien. Il est probable que les poètes actuels ont des opinions, et que plusieurs.

souvent ou à l'occasion, vont même jusqu'à les exposer dans des articles; seulement ils ne les riment pas.

Le dernier mouvement a apporté à la poésie française le vers libre, grâce à quoi elle n'est pas morte ou au moins cessa de languir, et l'a débarrassée de la déclamation. Je sais bien que des personnes, et non sans valeur ni autorité, préfèrent dire qu'on en a exilé l'éloquence, mais franchement éloquence et déclamation, cela voisine, et c'est plus souvent la pire qui l'emporte. La poésie y a sans doute perdu de ne point s'intéresser à des contingences contemporaines très intéressantes en elles-mêmes, mais cela demeure très heureux. Pour quelques belles indignations et quelques beaux coups de clairon, quel exemple fâcheux de nature à légitimer quelles vulgaires prosopopées et des odes en manière de pas redoublés. Il y a du côté de chez l'éditeur Lemerre tout ce qu'il faut pour ces besognes.

Remarquez que, sur ce cas local des Arméniens, les revues ont fait ce qu'elles ont pu. Il en fut fort question dans les trois revues importantes que lit cette jeunesse, ici même, au *Mercure* et à la *Société Nouvelle* qui, depuis longtemps, aborde les problèmes sociaux avant que les grands quotidiens ou les revues académiques n'y pensent. C'est vraiment tout ce que les jeunes écrivains pouvaient faire, étant donné que les rubriques leur étaient fermées dans les autres endroits où l'on possède toujours des spécialistes.

En tout cas, il est peu probable que l'incitation de M. Deschamps porte des fruits. Le lyrisme actuel aura comme marque distinctive de restreindre son territoire aux justes bornes et de versifier des sentiments et non des faits. C'est sa mission.

Une jeune et vaillante revue, l'*Enclos*, qui désirerait aussi voir les écrivains entrer dans des vies militantes, objecte à mon dernier article sur l'Art social, une définition : l'Art social, c'est « l'expression de la vie d'un peuple, d'un groupe, d'un individu, lesquels évoluent collectivement et particulièrement, suivant une série d'idées vers un type ». Je ne demanderais pas mieux que d'admettre cette définition, mais elle me semble d'une telle amplitude et si vague que je ne saurais lui attribuer le mérite de me convertir.

GUSTAVE KAHN

Tombeau

Anniversaire — Janvier 1897.

Le noir roc courroucé que la bise le roule
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Ici presque toujours si le ramier roucoule
Cet immatériel deuil opprime de maints
Nubiles plis l'astre mûri des lendemains
Dont un scintillement argentera la foule.

Qui cherche, parcourant le solitaire bond
Tantôt extérieur de notre vagabond —
Verlaine? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine

A ne surprendre que naïvement d'accord
La lèvre sans y boire ou tarir son haleine
Un peu profond ruisseau calomnié la mort.

STÉPHANE MALLARMÉ

Notes dramatiques

L'Œuvre : *Ubu Roi*, par M. Alfred Jarry. — **Théâtre Francais :** *L'Evasion*, par M. Brieux. — **Vaudeville :** *Divorçons* (reprise), par M. Sardou. — **Nouveautés :** *Le Sursis*, par MM. Sylvane et Gascogne. — **Odéon :** *Plutus*, par M. Gavault, d'après Aristophane ; *les Syracusaines*, par M. Marcel Collière, d'après Théocrite. — PETITES RÉCLAMES.

Ah ! ce fut une bien belle soirée que la première d'*Ubu Roi*, et historique donc ! Depuis, la littérature, l'art, la politique sont imprégnés d'Ubu ; de toutes parts il odore de l'Ubu ; on se bat pour Ubu et pour Ubu l'on s'étripe. Il pleut des premiers-Paris formidables destinés à écraser les infâmes ; les infâmes se démènent comme de beaux diables dans des bénitiers, et quels bénitiers ! C'est vraiment une heure exquise et que de si tôt nous ne saurions retrouver. Savourons-la, cette heure incomparable en remerciant la Providence qui vraiment ne nous prodigue pas les distractions ; mais cette fois elle a bien fait les choses.

M. Jarry a été fortement houspillé et la presse l'a férulé de belle sorte ; il se défend ici-même et je vous renvoie à son discours. Mais me permettra-t-il de lui dire qu'il est un peu responsable du charivari qu'a déchaîné son Ubu ? Il lui était si facile d'empêcher le public de se méprendre, puisqu'il avait décidé de présenter lui-même son œuvre aux spectateurs. Il me semble que la soirée se fût écoulée sans incidents tintamarresques si, son papier posé sur le sac à charbon qui lui tenait lieu de tapis oratoire, il avait conférencié de la sorte : « Mesdames, messieurs, je prends la précaution de vous prévenir, et dans l'espèce ce n'est pas la précaution inutile. Vous vous imaginez peut-être que vous allez assister à une tentative d'art destinée à révolutionner l'esthétique théâtrale pour des milliers d'années. Cette opinion serait très préjudiciable à *Ubu* et je vous supplie de la laisser au vestiaire. Mais voici : j'ai conservé pour Guignol et les farces guignolesques une passion vivace. Vous aussi, je pense : les fantoches sont des êtres délicieux, irréels et fantasques, mille fois plus suggestifs que des personnages vivants parce que ce sont des hommes simplifiés et que leurs gestes mécaniques évoquent les gestes éternels de l'humanité. Je me suis donc diverti à mettre en scène des marionnettes caricaturales, déformations énormes de la réalité qui ne prétendent à aucune *vérité* et qui, cependant, pour les esprits inventifs, pourront signifier quelque chose. Cela regarde vos imaginations respectives ; moi, je me suis contenté d'habiller des bonshommes et de leur faire tenir des discours concordants à leurs trognes et à leurs bedaines.

« Toutefois je m'expliquerai sur le compte du père Ubu. Ce n'est ni Monsieur Thiers, ni le Bourgeois essentiel, ni le général Boulanger, ni Francisque Sarcey, ni vous, ni moi, ni personne : c'est le père Ubu, c'est-à-dire un épouvantail destiné à terroriser les petits garçons. Car c'est très amusant de faire peur aux gosses qui viennent voir un spectacle de guignol, et d'ailleurs ils s'en vont ravis quand ils ont eu la frousse jusqu'à déshonorer leurs fonds de culottes. Le père Ubu, d'autant plus terrible que grotesque, ne doit pas être d'une psychologie plus compliquée que le môme le plus inepte ; il faut que les plus obtus s'en puissent amuser et effarer. Il aura donc comme les enfants, comme tous les enfants, des passions très simples et très violentes ; la gourmandise (il bâfrera comme quatre et mangera tout seul le dîner) ; la férocité (il déchirera les gens, enfoncera le petit bout de bois dans les oreilles, tordra nez et décervellera) ; la cupidité (il tuera tout le monde pour avoir de la *phynance*, et ce mot ne cessera de sonner sur ses lèvres sagouines) ; enfin la grossièreté et le goût de l'ordure (il injuriera les uns, engueulera les autres et embrènera l'univers entier). Je sous-entends qu'il est lâche, poltron,

vantard, bête comme un régiment de pieds et qu'il fait des calembours idiots. C'est donc le héros de toutes les guignolades : vous l'avez vu maintes fois et le reconnaissez. Il est ici particulièrement brutal et d'une violence d'exception, parce que notre farce s'adresse à des enfants un peu plus âgés et qu'il faut secouer dans leur apathie digestive.

« Je veux insister sur un dernier point. Le père Ubu adore dire, comme tous les potaches, le mot cambronnesque. Il l'excrète à propos de tout et de rien. Cela n'a pas d'importance et je vous supplie de ne point voir dans cette défécation verbale continue la moindre hardiesse. C'est une façon de parler qui ne prétend même pas à la drôlerie. Là où un homme de monde dirait « N. de D. ! », il s'écrie « M... ! ». Cela prouve simplement qu'il n'a pas fréquenté chez madame Aubernon. En outre il élargit l'exclamation héroïque d'un r additionnel, parce qu'il trouve un plaisir puéril à déformer les mots les plus élémentaires. Ne riez donc pas au premier M..., vous siffleriez au quinzième. Acceptez cette façon toute naturelle d'apostropher chez un bouffre en bois et en carton, par conséquent aussi près que possible de la nature primitive et de la matière universelle.

« J'ajouterai que les délicats étant gens volontiers malheureux et mon guignol ne voulant contrister personne, les dits délicats sont priés de passer au contrôle où il leur sera remis en échange un bon pour le Théâtre-Blanc, de la vénérable madame Samary. »

D'ailleurs M. Jarry n'accepterait probablement pas un mot de cette conférence ; mais je m'imagine qu'elle eût découragé certaines clés et empêché tels et tels de prendre Ubu pour Falstaff et de réclamer Shakespeare. Quoiqu'il en soit, on s'est fort amusé ce soir-là et depuis donc ! Aussi M. Jarry n'a-t-il pas médiocrement droit à notre reconnaissance.

Toutefois je n'aime *Ubu Roi* qu'à demi et voici pourquoi : j'aurais voulu plus de véhémence et d'inattendu dans la fantaisie ; le genre admis, il ne me semble pas que l'auteur ait tiré tout le parti possible de l'absolue, de l'intégrale liberté qu'il s'était octroyée. Lorsque le père Ubu dans la cène épique du 2e tableau s'écrie « j'ai une idée ! », je suis trop sûr qu'il s'en va quérir le petit balai pour en barbouiller les groins. Loin de reprocher à M. Jarry l'excès, je suis tenté de me plaindre qu'il n'ait pas poussé jusqu'à l'extravagance sa verve outrancière. En un mot il a le tort, à mon sens, de ne pas déconcerter assez violemment.

En outre, le langage qu'il prête à ses bougres pouvait être excessif, d'un emportement et d'une truculence toute rabelaisienne. Je l'ai trouvé trop classique, trop correct et trop sage. Il m'aurait plu qu'il usât du néologisme et de déformations verbales plus intéressantes que la substitution d'*oneilles* à *oreilles*. A tous points de vue, l'œuvre manque de lyrisme et ce reproche contient tous les autres.

Cependant il est certain qu'à titre d'exception et présenté comme une chose *unique*, Ubu Roi constituait un spectacle curieux auquel on a fait un accueil un peu sot. On a été généralement déçu, comme si Jarry avait promis au monde l'évangile de l'art futur. Ce n'est certes pas de sa faute et l'on a été injuste envers lui. A ma connaissance il n'a jamais prétendu que sa pièce était une initiation et que dans quatre ans le théâtre universel, français et étranger, relèverait de ses formules. Alors ?

Gémier, avec cette volonté rageuse de créer que nous admirons en lui, a fait du père Ubu un type inoubliable. Il a eu des trouvailles de voix, de gestes, de maintien, des contractions de mains et de pieds vraiment extraordinaires. Je ne sache pas d'acteur qui eût su présenter avec un pareil relief ce personnage horrifique. La mère Ubu-France s'est, vers la fin surtout, montrée la digne femelle, la nécessaire femelle

du gros père. Le personnage de la Reine Rosemonde a mis en lumière les qualités auvergnates de Mlle Irma Perrot. Quant au capitaine Bordure, il a été simplement exécrable. Il convient de signaler certains détails de mise en scène particulièrement heureux. Le décor ne changeant pas, il s'agissait d'*évoquer*, au lieu de les présenter directement, les divers lieux où évoluait l'action ; pour cela on a eu recours à un certain nombre de *signes* susceptibles de suggérer ce qu'on ne pouvait montrer : quelques-unes, actions en raccourci et très expressivement synthétiques — la course ; la montée de la colline ; la bataille ; — constituent une sorte de langage théâtral nouveau sur lequel il y aura lieu de revenir.

—

Ce qui caractérise nettement M. Brieux parmi les auteurs de pièces à thèses, ce qui le spécifie et consolide son originalité, c'est qu'il démontre ses thèses à l'envers et qu'il aboutit à des conclusions rigoureusement contradictoires à celles que comporte la logique de son sujet. Cette façon de s'y prendre ou plutôt de s'y méprendre m'avait stupéfié à la représentation des *Bienfaiteurs*. A *l'Evasion*, je n'ai plus éprouvé que de la surprise. La prochaine fois que M. Brieux nous convoquera, je m'y attendrai, et si par impossible son sujet se développe normalement et s'ordonne à peu près, mon sentiment sera, je l'avoue, voisin de la déception.

L'Evasion est un réquisitoire comme toutes les autres pièces de M. Brieux, réquisitoire véhément, mais d'une terrible incohérence. Cette fois ce sont les médecins qui écopent et dans les prix élevés ; mais, s'il vous plaît, quels médecins ? Dès le début nous sommes en pleine équivoque. Si elle est volontaire, voilà toute la pièce en déconfiture ; car on n'a vraiment pas le droit de faire reposer une démonstration en règle sur un mensonge initial conscient. Si elle est involontaire, signalons-la à M. Brieux, et qu'il se remette au travail. Nous repasserons. Or, ses médecins (Docteurs Bertry, La Belleuse, Morienval) sont à la fois des imbéciles et des charlatans. Ils se conduisent comme des serins et tous leurs discours sont d'idiots. Soit ! mais j'estime alors qu'il y a de la mauvaise foi à en faire les champions de l'hérédité et les seuls partisans d'une théorie scientifique sérieuse contre laquelle on va fulminer. Il est vraiment trop facile de triompher dans de semblables conditions. Or, c'est là un procédé familier à M. Brieux. Dans les *Bienfaiteurs*, les amis des ouvriers et de la charité sont confondus ; mais tous ces amis sont des esprits nuls, des sectaires étroits ou des perruches provinciales.

J'insiste sur ce qu'il y a de sophistique dans cette position du sujet, parce que j'ai vu nombre de gens chagrinés de l'irrespect avec lequel leurs recherches *désintéressées* étaient raillées et tournées en ridicule. Qu'ils se rassurent : les gens que tue M. Brieux se portent assez bien pour l'excellente raison qu'il s'imagine les avoir exterminés quand il leur a crié : « Vous êtes morts ! » Cela n'est peut-être pas suffisant.

Donc au début de la pièce tous les personnages antipathiques sont partisans de l'hérédité ; tous les personnages sympathiques lui sont hostiles ou en sont victimes. Charmant ! concluez. En effet, M. Bertry (P. Mounet) déclame et tirade contre elle ; le vieux Père Richon, le sempiternel et rococo médecin de campagne, rappelle à la modestie et au sentiment de notre ignorance *nécessaire* ses présomptueux confrères. Enfin, Jean Belmont, fils d'hypocondriaque, est voué par les théoriciens de l'hérédité à la mort volontaire, et Lucienne Bertry, fille de grue, à la gruerie inévitable. Jean et Lucienne se considèrent comme des condamnés qui doivent être guillotinés au premier jour et qui savent la nature moins miséricordieuse encore que les présidents des

Républiques. Donc pas de grâce à espérer : le pourvoi est à l'avance rejeté.

Ici encore je m'arrête pour me demander avec anxiété si l'auteur se moque de nous ou barbote à son insu. A quelle hérédité s'attaque-t-il? L'hérédité physique ou l'hérédité morale. La première est-elle contestable et les dégénérés de toute nature sont-ils des illusions ou des inventions médicales? Toutefois, même ici, il peut y avoir répit, et l'atavisme, c'est-à-dire l'hérédité croisée ou intermittente vient corriger la terrible loi de la transmission des tares. Un fils d'alcoolique peut n'être pas un alcoolique, mais ses prédispositions peuvent reparaître impérieusement et tyranniquement chez ses enfants. Or, la manie du suicide ne saurait être rapportée à cette première sorte d'hérédité, moins encore, ce semble, le besoin de se prostituer. Mais alors, je vous prie, quels médecins, si ce n'est des ânes sinistrement bâtés, ont jamais d'un fils de suicidomane *décrété* qu'il se supprimerait ou d'une fille de fille qu'elle finirait à Saint-Lazare? Et la jolie *évasion*, bien démonstrative en vérité, que celle de ces gens *sains* qui ne s'évadent de rien du tout, si ce n'est d'un milieu de faux savants et de faux médicastres !

Toutefois admettons le point de départ de M. Brieux et consentons que Jean et Lucienne, parias modernes, s'unissent pour lutter contre la fatalité qui les écrase. Nous serons une fois encore ébaubis au second acte de l'inaptitude presque agressive de M. Brieux à suivre ses idées et à démontrer ce qui est en question. Lucienne et Jean s'évaderont-ils? Voilà le sujet. Comment s'y prendront-ils? Ils nous sont sympathiques et nous les aiderons dans leur résistance qui est courageuse et vraiment noble. Ah! ouich! Jean mange de l'ail et lâche sa femme et c'est un ménage *quelconque* de maladroits qui s'aiment peut-être, mais ne savent pas s'aimer. Ce devait être un couple à part, exceptionnel : c'est Joseph Patuchard et Noëmie, née Bornichon. Qu'arrive-t-il ? Ce qui arriverait fatalement à Noëmie née Bornichon, si Joseph Patuchard mangeait de l'ail et la délaissait. Elle tombe dans les bras du premier bicycliste venu ! Par vice ou hystérie? Nullement : parce qu'elle ne sait pas se tenir sur une bicyclette. Et l'aimable enfant de s'écrier : « Je suis une fille ! » et le délicieux mari de hurler : « Je devais bien m'y attendre ! » Eh bien ! il a de la chance ! nous ne pouvions pas nous attendre, nous, à ce que les choses prissent cette invraisemblable tournure.

A la fin, Jean et Lucienne qui me semblent simplement des suggestionnés, des victimes de l'idée fixe, supplient le docteur Bertry de leur jurer qu'il ne croit pas à l'hérédité. Le bonhomme, très malade, dit ce qu'on veut, ennuyé seulement de ne plus pouvoir prier. Et vous devinez les intentions secrètes de l'auteur : banqueroute de la science, triomphe de la foi. Mais si cette démonstration suffit au parterre, pour notre part nous nous réservons jusqu'au jour où pour nous convaincre on nous montrera des renégats moins suspects que le docteur Bertry, et où l'on invoquera des arguments moins frelatés.

Et maintenant je m'en voudrais de ne pas déclarer que je crois M. Brieux plein d'une extrême bonne volonté et peut-être même d'une bonne volonté capable de générosité. Mais voilà, il ne sait pas s'y prendre, si habile auteur dramatique qu'il soit déjà ; et d'ailleurs ses défaillances ne consistent nullement dans la plus ou moins heureuse ordonnance technique de ses pièces, mais dans la conception même de son sujet et de ses personnages, conception toujours confuse, obscure et mal cohérente.

Le succès moyen, remporté par *l'Evasion*, a été dû (est-ce assez significatif?) à une scène hors du sujet et simplement intéressante, quoique banale, par une certaine violence, à savoir la scène du 3e acte entre Lucienne et P. de Beaucourt. Mlle Lara l'a jouée avec beau-

coup d'emportement et elle lui a dû d'être vivement applaudie. L'ensemble de l'interprétation est d'ailleurs excellent. Prudhon et Joliet ont trouvé leurs rôles, et sauf Delaunay et Truffier, bien agaçants, l'un et l'autre, tous les hommes ont fort réussi. Et puis il y a Mlle Moreno qui est charmante et dit délicieusement, Mme Amel qui a du talent, Mme Reichenberg qui en eut et Mme Nancy-Martel qui en aura.

—

En attendant *la Douloureuse* de Donnay, le Vaudeville nous offre sa petite reprise traditionnelle. *Divorçons* n'est plus d'une actualité outrageuse ; mais malgré ses rides la pièce contient de jolis détails. Elle est de l'époque où notre Sardou, n'étant pas encore spirite, se contentait d'être spirituel. On s'apercevra dans quelques semaines de la différence. L'interprétation ne laisserait rien à désirer si Huguenet était un Adhémar un peu plus désinvolte. Il est vrai qu'il n'a pas joué le rôle de gaîté de cœur. Nous retrouvons l'ancienne Réjane d'avant *Germinie*, *Amoureuse*, *Nora* et *le Partage*. Elle nous intéressait davantage dans un art moins superficiel. Noblet est exquis. Mlle Avril est une Mme de Brionne charmante, et Galipaux, le verveux et fantaisiste Galipaux, ne suscite pas assez longtemps le rire, pour notre goût.

—

Gros succès aux Nouveautés pour *le Sursis*. Et c'est justice ; car ce vaudeville a la plus essentielle qualité des œuvres vraiment gaies : la bonne humeur. Le second acte a été presque aussi chaleureusement accueilli que le second acte de *Champignol*, de triomphante mémoire. D'ailleurs MM. Sylvane et Gascogne procèdent très évidemment de Feydeau. Mais peut être, ce dont il faut les féliciter, ont-ils un moindre goût pour la complication et l'enchevêtrement.

Germain est un Lestamboudois admirable, prodige d'ahurissement et de gesticulation ; Tarride d'un comique plus compassé, mais plus sûr, a composé excellemment le type du commandant Lagriffoul. Guyon fils, peu varié de ton, n'évite pas quelque monotonie dans le rôle de Manillon. Quant à Colombey, décidément son talent m'échappe. Mlle Cassive, transfuge des Folies, me paraît une comédienne encore bien novice et Mme Jenny Rose une duègne rien moins que folâtre. Seuls quatre prénoms ont réveillé notre courtoisie sommeillante : Mmes Emma Georges et Blanche Andrée...

—

A l'Odéon : Conférence houleuse de M. Becque qui distribue du boutoir de droite et de gauche, conférence d'ailleurs pleine de vérités drûment assénées. Représentation très applaudie du *Plutus* de P. Gavault. Car ce spirituel Plutus lutécien est loin du Plutus aristophanesque. M. Collière nous ramène à l'antiquité véritable avec son heureuse traduction des *Syracusaines*. Et le public des matinées du jeudi se pourlèche les babines : on lui sert des fricots de choix !

—

Petites réclames.

Bodinière. — Excellente série de conférences de G. Vanor avec auditions de Félicia Mallet. 1re représentation de *la Faute*, trois actes peu personnels, mais où s'annoncent déjà des qualités de sérieux et d'émotion qui permettent d'attendre de M. Loriot-Lecaudey une œuvre intéressante (interprètes : Mlle Syma et M. Vois).

—

Théâtre Mondain. — Trois conférences très commentées de M. J. Joseph-Renaud sur la *Femme future*.

—

Chat-Noir. — Foules montmartroises et autres, accourez ! On vous offre une fantaisie de Courboin, une sotie en vers de Richepin et une

féerie de Fragerolle ; dessinateurs : Morin et Rivière. Talentueux, tous ces félins !

—

La Rampe. — Revue simiesque, mais très divertissante, de MM. Schmoll et Alphandéry : *Les Singeries de l'Année.*

—

L'Olympia. — Succursale de l'Olympe. Le seul endroit du boulevard où des déesses consentent à paraître snr une scène. Ces dames immortelles sont les interprètes de la délicate pantomime de Jean Lorrain : *Rêve de Noël.* Leurs noms sacrés sont Liane de Pougy et Rose de l'Eternel May.

—

Et cependant dans *Chand d'Habits*, la saisissante pantomime de C. Mendès, Séverin triomphait toujours.

—

D'ailleurs paraissaient chez Ollendorff, *Amants*, l'exquise comédie de Donnay ; et chez Stock, la *Faute*, de M. Loriot-Lecaudey, et *la Révolte*, le drame de Villiers de l'Isle-Adam qui triomphe en ce moment à l'Odéon.

—

Reçu à l'Odéon : *Pour le Roi*, un acte en prose de Victor Barrucand sur Choudieu et la Révolution.

Coolus

Musique

Bien peu savent et nul ne s'étonne qu'un Barbedette, commis d'Heugel, crachotte contre Wagner et vitupère (en 1896 !) le « recul » imprimé à l'Art par ce néfaste compositeur dont l'orchestre « mugissant » emploie « tous les instruments jadis connus, et beaucoup d'autres qu'on a inventés depuis ». (Quoi ! Depuis?... Ils ont du style au Ménestrel!) Mais, qu'en Allemagne il se rencontre encore d'analogues paquets, c'est aplatissant!... Ce docteur Foltz de qui un lecteur bien intentionné — ou taquin, plutôt — m'envoie par lettre recommandée les vaseux bafouillages antiwagnériens, tenez-le pour une indubitable andouille. Ses objections musicales, c'est de l'Hanslick remâché ; à l'exemple de Monsieur Anatole France dont on sait la coutume d'agrafer sur sa prose quelque citation pour rejoindre les paralogismes de sa dialectique déhiscente, le pauvre Foltz, afin de soutenir sa flasque argumentation, recourt au tuteur Nordau. Mais quoi ! il ignore l'admirable fausse bonhomie du successeur à Lesseps, et les roueries de son sourire ; il cite gros, convaincu qu'il prouve; *Entartung* est sa Bible; bien Foltz est qui s'y fie!

Lui aussi, il accable les divagations vésaniques *(sinnlosen Umherschweifen)* de *Parsifal*. et discutaille — à la suite. « Kundry ne peut être rédimée que par un homme ayant résisté à ses charmes. Or Klingsor lui a résisté. Et pourtant elle n'est point sauvée. Pourquoi donc? » Allons, comme à Nordau, répondons-lui que Klingsor a vraiment trop peu de mérite à repousser les caressantes invites de Kundry, puisqu'il a trouvé origénal, impuissant à tuer en lui la concupiscence, de se mutiler. Le cher Alfred Ernst (1) expose avec une éloquence définitive que ce renoncement infâme est l'antithèse du véritable, de celui qui sanctifiera Parsifal : « Klingsor a voulu tromper ses frères, se

(1) *L'Art de Richard Wagner*, chez Plon, comme vous savez.

tromper lui-même, tromper Dieu. Il a tenté de substituer l'apparence à la réalité, la lettre à l'esprit, de parodier la vertu. Il est celui qui, confondant les sentiers, tente d'aller au Saint des Saints par le crime... » Que ce castrat ne puisse valablement concourir pour le prix de chasteté, M. Foltz lui-même le comprendra, j'espère.

Servilement, ce caudataire brandit les gaffes que N. lui-même, aujourd'hui, délaisse, et rigole parce que le vieux Titurel, « de même que tous les personnages de l'œuvre », redoute la Mort qui, pourtant, ouvre les portes du Paradis... Gros malin, va! Titurel, ayant vu déchoir Monsalvat, serait excusable de le vouloir contempler, avant de mourir, dans sa splendeur première, dont la restitution fut promise à Amfortas; mais, en fait, il demande seulement s'il lui faudra mourir « sans être assisté par le Sauveur », il implore de n'être point privé de la célébration du sacrifice, de ne point expirer dans la tristesse spirituelle, privé du Graal qui lui est sa seule raison de vivre comme sa seule force pour mourir.

Quant aux autres personnages, depuis Kundry qui aspire à la Mort libératrice, jusqu'à Gurnemanz qui l'attend l'âme en paix, M. Foltz fera bien de relire, ou de lire, les déclarations que leur prête Wagner; et, ma foi, s'il trouve dans l'explosion de douleur d'Amfortas « Mourir! grâce que j'implore... » des traces de thanatophobie, c'est qu'il est mûr pour le Ménestrel.

—

Comprimés dans les inconfortables fauteuils de la Grrrande Salle du Conservatoire de Musique et de Prostitution, on nous servit Taffanel dirigeant l'Envoi de Rome d'Alfred Bachelet avec cette fermeté qui n'exclut point la douceur... *Fiona*, poème de Durocher, fuit le coco des bons élèves qui broutent le pré Rossini, et craint aussi l'abrupt de la Nationale. De cette composition juste-milieu qui fut très applaudie, il faut louer, surtout, la partie fantastique, d'instrumentation savoureuse, avec d'indécises harpes, des chœurs d'esprits congrûment mystiques, un flageolet persifleur pour souligner la narquoiserie du nain Turl, et, batifoleuse, la fanfare en sons bouchés d'une trompette preste.

—

Cependant que l'onctueux capellmeister du Châtelet conduisait, comme un pied, *Rédemption*, je lisais dans une impudente Notice que m'avait glissée l'Ouvreuse, ceci : « Cet oratorio a marqué d'un sceau glorieux l'inauguration des Concerts Colonne... (*aux frais d'Hartmann, d'ailleurs*). C'est ainsi que dans une sorte de fraternité artistique (!) se trouvent rapprochés les noms du compositeur et du chef d'orchestre, deux vaillants et deux patients qui ont lutté sans défaillance, triomphé de maints obstacles, et finalement conquis, chacun en son domaine propre et par des voies diverses (*j' t'écoute!*) une large place dans l'histoire musicale de notre temps. »

Assez vendu, Edouard! Si vous vous attendrissez encore sur la tombe du Méconnu, après l'avoir savamment évincé de son vivant, on sera contraint de vous rappeler des souvenirs pénibles, l'historiette de la « Quatrième Béatitude », l'anecdote de la répétition de *Rédemption* payée par Franck et employée au fignolage d'une massenetade, etc., etc. Jouez ce que vous voudrez, jouez mal, c'est votre droit, mais pas de battage, n'est-ce pas?

Et toi, Vidal, monte donc à l'Opéra cette admirable *Rédemption*, au lieu de la *Damnation de Faust*, puisque tu chipes au Châtelet son répertoire!

WILLY

Les livres de sociologie

Jacques Sautarel : *Philosophie du déterminisme* (Bibliothèque sociologique, Stock, éd., Paris). — **Jean Grave :** *La Grande Famille* (id.). — **Charles Malato :** *Les Joyeusetés de l'exil* (id.) — **A. Hamon :** *Le Socialisme et le Congrès de Londres* (id.). — **Léopold Lacour :** *Humanisme intégral* (id.). — **Gustave Nercy :** *La Future débâcle* (Stock, éd., Paris). — **Georges Weill :** *L'Ecole saint-simonienne* (Alcan, éd., Paris).

Prendre après les circulaires et la bibliothèque du « Musée Social » la « Bibliothèque sociologique » de l'éditeur Stock, c'est passer des faits aux doctrines. La nuance de ces doctrines est indiquée par le sang-de-bœuf des couvertures. Le symbole et la chose commencent à n'être plus neufs. Je ne nie pas les tendances révolutionnaires des collaborateurs de M. Stock, mais je constate qu'elles restent dans la métaphysique ou dans la morale, c'est-à-dire hors de la réalité. Que l'on ait commencé par une propagande vague, mais accessible, imprécise mais universelle, rien de mieux; mais que l'on s'obstine à demeurer là, c'est ce que je ne puis comprendre. On a préparé les esprits ; il faudrait porter en eux la conviction et, pour y réussir, remplacer les généralités par les monographies de faits, et les constructions de sociétés futures par l'étude approfondie des événements présents, poussée, s'il est possible, jusqu'à la découverte des germes d'avenir qu'ils renferment.

Certaines écoles conservatrices, par exemple celle de Le Play, se donnent à l'étude des faits et proposent une méthode pour les recueillir et les exposer. Il faudra lutter contre elles avec des observations et non plus avec des raisonnements et des généralités.

Beaucoup l'ont compris dans le mouvement ouvrier, puisque syndicats et bourses du travail promettent depuis quelques années des statistiques et des enquêtes; rien de semblable n'a encore été publié. Peut-être les travailleurs attendent-ils que les intellectuels de la Révolution leur donnent l'exemple et passent enfin de la logique pure à la méthodologie.

M. **Jacques Sautarel**, auteur de *Philosophie du déterminisme, réflexions sociales*, aime la philosophie, ou du moins son vocabulaire. Et pourtant M. Sautarel affirme (p. 159) : « Nous ne sommes pas des négateurs sophistes saturés de pyrrhonisme ». M. Sautarel paraît avoir ambitionné d'être l'Izoulet de l'anarchisme. Qu'on en juge par ce passage (p. 158) : « Nous fragmenterons l'héritage du capital qui nous revient à tous; qu'importe que nous soyons dénommé voleur, puisque notre but est toujours le même que celui qui fit garrotter et brûler les meilleures âmes que l'histoire rapporte, c'est-à-dire vivre et aimer l'idéal indéfini. Nous serons les semeurs de vérités toujours nouvelles, car si l'esprit négatif nous fait détruire ce qui existe, l'énergie des rudes sapements qui écroulent ces vieux fétiches et dialectes et qui nous meut, ne se produit puissante que par l'esprit positif qui nous fit rêver dans une atmosphère de haine et édifiera demain les solides constructions éphémères, mais moins exiguës, plus vastes et dont les émanations seront moins léthifères. L'idéal seul nous fait insurger. » — M. Sautarel a sans doute espéré renouveler par l'obscurité et parfois l'impropriété des termes les théories bien connues sous les désignations claires de reprise individuelle et d'affranchissement par la révolte. Son langage est si tourmenté par une recherche louable, mais pas toujours heureuse, que je n'ai pas très bien compris pourquoi son livre s'appelle *Philosophie du déterminisme.*

La Grande Famille de M. **Jean Grave** est un roman militaire que l'auteur a tiré de ses souvenirs personnels. Si M. Grave n'avait consacré

toutes ses années à la propagande, il aurait raconté plus tôt ce qu'il avait vu et son livre eût été beaucoup plus remarqué. Les critiques n'ont pas été justes en affectant de le considérer comme une production tard venue du genre roman contre l'armée qui commence à s'user. Il y a dans *la Grande Famille* une chasse à la malpropreté et la bassesse de la caserne qui sont étalées en plein jour, avec franchise, mais sans grossièreté voulue. Il y a des tableaux neufs, par exemple les ouvriers civils de la marine travaillant dans l'ex-bagne de Brest à peu près sous la même discipline que les forçats d'autrefois (pp. 269-287). On y trouve enfin des jugements et des conclusions. C'est un roman à thèse où l'idée générale se déduit de l'anecdote. Par exemple le récit d'une manœuvre se termine par ces conclusions : « La privation rend égoïste et gourmand ; l'absence de tout travail méritant véritablement ce nom rend fainéant; l'habitude de la discipline et l'obéissance aux caprices des gradés rend couard, et de là à être cafard il n'y a qu'un pas; le manque de femmes rend libidineux en parole et en action. *L'armée est une famille.* Une famille, oui, mais il y a certaines familles dont les rejetons ne sont pas des plus sains. » Et voilà comment cette œuvre d'imagination entre dans le cadre d'une « Bibliothèque sociologique ».

Les Joyeusetés de l'exil, de M. **Charles Malato** entrent dans le même cadre à titre de document historique. C'est la suite des mémoires de l'auteur, dont la première partie avait paru sous le titre *De la Commune à l'Anarchie*. Le présent volume comprend la période 1892-1895, c'est-à-dire l'exil à Londres, les voyages clandestins à la recherche de la révolution en Belgique pendant l'agitation pour le suffrage universel (1893), en Italie pendant la période d'émeutes de 1893-94.

Le récit est très gai et pourtant très véridique, plein d'intérêt et cependant voilé par une discrétion parfaite. Voici l'une des notes sur la Belgique. « En route montent des grévistes très éméchés qui hoquètent la Marseillaise..... Si nous leur disions ce que le suffrage universel nous a donné, ils nous conspueraient comme réactionnaires; si nous leur prêchions la révolte, ils nous prendraient pour des agents provocateurs et se jetteraient sur nous ou détaleraient à la prochaine station, car l'organe officiel du Parti Ouvrier a engagé les grévistes à se défier des gendarmes habillés en civil..... Ne croirait-on pas entendre Joseph Prudhomme parler? Du reste, ce sont les Joseph Prudhomme de demain » (p. 123). Mais pourquoi M. Malato s'amuse-t-il quelquefois à imiter le style des *Aventures de ma vie*? Exemple : « le général d'Andlau dont le nom seul était l'ennemi des pots de vin », etc., etc.

Le Socialisme et le Congrès de Londres de M. **A. Hamon** a pour sous-titre *Etude historique*. « Nous nous sommes efforcés de garder la sérénité de l'historien, » écrit l'auteur. Cette qualité ne consiste pas seulement à parler de soi-même à la 3e personne, comme César en ses *Commentaires*. Ex. (p. 17) « Les hommes les plus en vue du communisme anarchique sont P. Kropotkine, J. Grave, E. Reclus..... A. Hamon »; ou encore (p. 244) : « M. A. Hamon, s'exprimant dans un mauvais anglais, dit que c'est ridicule ». En outre, la méthode est une qualité historique plus nécessaire encore que « la sérénité ». La méthode consiste à se servir de l'observation et de la critique pour contrôler tous les faits, et à ne conserver dans l'exposition que les traits caractéristiques. M. Hamon garde trop de détails inutiles, « caractère violent, emporté » de M. B..., « voix aigre » de Mme C. Z..., rivalités des groupes d'étudiants de Paris, etc. Enfin, les très importants sommaires des discussions du Congrès anarchiste sont écourtés (pp. 176-177). Que M. Hamon me pardonne ces chicanes. Elles viennent de ce que je m'intéresse très fort à ce qu'il écrit. Elles viennent de ce que je crois au but scientifique qu'il poursuit, de ce que je voudrais le voir réaliser complètement son espoir d'être un parfait « scientiste, travaillant strictement avec une méthode positive, sans faveur ni haine. »

L'Humanisme intégral de M. **Léopold Lacour** est l'exposé et la revendication des droits féminins. Mon but, écrit l'auteur (p. 38), « c'est l'harmonie dans la cité future par l'amour fraternel de l'homme et de la femme réconciliés, égaux devant la loi et devant leur conscience..... C'est l'avènement du Couple-Citoyen. La thèse se divise en deux parties. La première est le *Duel des sexes* : 1° Dans la vie sensuelle (*La Sonate à Kreutzer*), 2° dans la vie du cœur (*Madame Bovary*), 3° dans la vie de l'esprit (*Nora*), 4° dans la vie sociale. Ce dernier chapitre (pp. 172-211) est une excellente exposition des inégalités imposées à la femme par la Loi et le Devoir. La deuxième partie, qui s'intitule *La Cité future*, a le mérite de n'être point la construction arbitraire que le titre semble promettre. M. Lacour ne livre « qu'une partie de sa vision certaine ». Il réunit le texte des principaux cahiers de revendications féministes (pp. 217-252), il fait l'apologie de la coéducation, moyen d'établir l'égalité des sexes. Il conclut à l'abolition des guerres par l'avènement des femmes à la vie sociale. Un peu trop d'arguments pris à des œuvres littéraires, quelques décisions artificielles, sont les seuls reproches qu'on peut faire à ce beau livre éloquent et positif tout ensemble.

Gustave Nercy : *La Future débâcle* (Stock).

Réquisitoire d'un engagé volontaire, fait officier sur le champ de bataille en 1871, remis sous-officier pendant huit ans par la Commission des grades, lieutenant et capitaine à l'ancienneté, ne pouvant obtenir le quatrième galon parce qu'il est sorti du rang, qu'il manque d'*allant*, qu'il est noté par le général inspecteur « officier sans fortune, sans avenir ». Il a beau étudier « toutes les campagnes depuis Gustave-Adolphe », son général lui fait observer que « ces choses-là sont trop fortes pour lui ». Obligé de quitter l'armée pour avoir refusé de marcher contre les grévistes, l'ex-capitaine Nercy a employé ses loisirs a prédire dans un gros livre la future défaite de l'armée parce qu'elle est commandée par des Saint-Cyriens, des membres du Jockey-Club et aussi parce que notre Gouvernement est « opportuno-judéo-maçonnique ». On peut laisser de côté les idées et les argumentations de M. Nercy. Il faut lui accorder que la situation des officiers de fortune sur lesquels il appelle l'attention est vraiment émouvante. Mais quel remède, si les maux sont dans l'institution?

Georges Weill : *L'Ecole saint-simonienne* (Alcan).

M. Weill, auteur d'un volume sur Saint-Simon, a exposé l'histoire des disciples du maître. Il les montre après la mort de Saint-Simon (1825), portés plutôt à suivre la doctrine religieuse du *nouveau christianisme* que les conseils d'organisation pratique du catéchisme des industriels. Il étudie le triomphe des mystiques sur les positifs, l'organisation de la religion Saint-Simonienne de 1829 à 1831 sous la direction de Rodrigues. Bazard, Enfantin, les deux schismes qui laissent Enfantin seul pape, et enfin la dispersion des Saint-Simoniens après la fermeture du couvent de Ménilmontant. A partir de 1833, les Saint-Simoniens, suivant la doctrine du maître qui voyait l'avenir de l'humanité dans le progrès de la classe industrielle (qu'il ne distinguait pas en ouvriers et patrons), se font banquiers et hommes d'affaires. Enfantin devenu secrétaire général de la Cie P.-L.-M., meurt en 1864. Une quinzaine d'années plus tard, les derniers Saint-Simoniens disparaissent après avoir publié l'édition des œuvres complètes de Saint-Simon et Enfantin (1865-1877).

L'ouvrage de M. Weill est bien distribué, allégé du menu détail. Les caractères des principaux Saint-Simoniens y sont esquissés avec beaucoup d'adresse. La psychologie des personnages est le meilleur du volume.

Albert Métin

Expositions

XIVe Exposition annuelle de la Société Internationale de Peinture et Sculpture (1).

Combien déchue de splendeurs d'antan !

On avait, l'an dernier, accroché au tableau d'honneur que constitue le panneau du fond des souvenirs de Bastien Lepage. Cette année c'est la mémoire de Baudry qu'on honore. Un grand portrait de jeune homme, à la manière sombre que des maîtres ont illustrée, est là sans doute pour rappeler quels emprunts ce peintre fit, sans éclat, aux écoles italiennes. Un autre, tout petit, enferme Edmond About dans un cadre dont les préciosités de miniature nous avertissent que l'auteur donna lui aussi dans la mode de ce faire minutieux, sec, dont le *trompe-l'œil* pauvre s'autorise des œuvres de quelques grands allemands ou flamands et davantage de l'exemple plus fâcheux d'un Gérard Dow, ou d'un Metzu, mode où triomphait à son tour Meissonier, et que peut-être l'appât de prix exorbitants mit en honneur aux Salons de soixante-quinze à quatre-vingt et quelques.

Des dessins ou un carton pour une de ces décorations qui ont fait la renommée de Baudry, eussent du moins présenté plus d'intérêt.

Les préoccupations actuelles des sociétaires, dont quelques-uns sont doués, se maintiennent au niveau de ce genre que les couvertures des publications illustrées popularisent. Le ragoût est comme il convient, Venise, la Norvège. Il rehausse les automnes mélancoliques, les paysages de neige et les printemps décents, les paysannes rêveuses, couchers de soleil, délicates scènes populaires, sites lunaires, même des danseuses et les élégantes études *néo-whistlériennes*. Panneaux soigneusement dessinés, peints sans fougue, de ce bon ton discret, indispensable pour qu'ils ne détonnent parmi les mobiliers cossus, pour quoi on les destine, et fournissent, entre le piano, un lustre, les images qu'il faut aux yeux que les romances ou les vers rendent après dîner rêveurs.

Le triomphateur à qui va sans conteste le prix, cette année, est l'auteur d'*Une Vision d'Autrefois*. Dans un jardin il assied en robe sombre une charmante grand'mère attendrie non moins qu'édentée, souriant à des spectres irisés et transparents, à travers quoi l'on n'a négligé ni une feuille, ni une ramure, et qui à sa droite l'habillent de sa grâce de jeunesse, souriant d'un sourire pareil, mais soutenu par des dents qu'elle regrette non moins sans doute que les propos galants murmurés par l'autre spectre, en habit aussi suranné : couple de fantômes prêt peut-être à entonner des *Chansons d'Autrefois*.

M. J. Simon, recrue récente, apporte ici les qualités qu'on a célébrées à la précédente exposition du Champ-de-Mars.

Le talent de M. Thaulow, celui de M. Bartson et de quelques autres surprend agréablement.

M. Brandgwyn a un marché espagnol dont la couleur, du peintre qu'il demeure égal à lui-même, peut-être un peu trop exactement, papillote plus qu'elle ne miroite.

Dans l'envoi de M. Cottet qui chaque année rehausse l'exposition de cette Société, on remarque une grisaille d'effet heureux, tout à fait nouvelle, et d'une inspiration dont il semble qu'il faille le féliciter.

Thadée Natanson

(1) Galeries Georges Petit, Paris.

Le Gérant : Léon Frémont.

Malthus et les néo-malthusiens


MALTHUS

Des précurseurs théoriques et pratiques de Malthus (1), nous ne voulons pas parler aujourd'hui. Leur histoire, d'ailleurs fort curieuse, nous entraînerait trop loin ; nous avons hâte d'arriver à la question utilitaire dont on commence à parler beaucoup, à notre grande satisfaction, bien qu'un peu à tort et à travers.

Il est rare qu'une découverte sociologique et même biologique ait été accomplie par un travailleur sans préjugés, n'ayant pas fait d'hypothèse *a priori* sur le résultat probable de ses recherches. Celle de Malthus n'a pas fait exception. Il existait à la fin du XVIII[e] siècle une école inspirée par les œuvres de J.-J. Rousseau, ayant pour chef W. Godwin (2), en Angleterre, partant de ce principe que l'homme était né bon, que la civilisation et les institutions sociales seules l'avaient rendu mauvais.

Cette affirmation, en grande partie fondée, est excessive, si on la veut absolue ; car enfin, malgré les violences et les tricheries de la minorité intéressée qui profite des institutions politiques, des lois, des coutumes, celles-ci doivent se ressentir quelque peu de l'état mental de la masse qui a contribué à les établir, ou tout au moins n'y a pas fait obstacle

Les partisans du retour à l'état de nature étaient assez mal pensants. Malthus, bon chrétien, prit la thèse contraire avec le même absolutisme, et travailla ardemment à prouver l'*a priori* opposé : qu'il était impossible d'espérer un perfectionnement illimité de l'homme, de l'humanité ; que des obstacles, naturels, *invincibles*, s'y opposaient. Ces obstacles se résumaient dans la tendance de la population à s'accroître plus vite que les moyens de subsistance.

Si on lit sans préjugé l'œuvre entière de Malthus, on est bientôt convaincu qu'il était bon, et n'avait d'autre but que d'atténuer le plus qu'il pourrait les *inévitables* souffrances de ses semblables.

(1) Thomas-Robert Malthus, né près de Dorking, Surrey, en 1766, mort en 1834. Le titre entier de son principal ouvrage qui a été publié en 1798, a eu grand nombre d'éditions en Angleterre, et a été traduit dans toutes les langues, est :

« Essai sur le Principe de Population, en vue de ses effets passés et présents sur le *Bonheur humain*, avec une enquête sur nos chances de *supprimer ou de mitiger* les maux qu'il occasionne ».

Le V[e] et dernier chapitre de cet ouvrage se termine ainsi :

« Tout lecteur équitable doit, je pense, reconnaitre que *l'objet pratique* que l'auteur a eu en vue par dessus tout, *est d'améliorer le sort et d'augmenter le bonheur des classes inférieures de la société.* »

(2) William Godwin : *An inquiry on political justice* (Recherches sur la justice politique), 2 vol. in 4°, Londres 1793.

Ceux qui, au contraire, étendirent à toute la série des êtres vivants, végétaux et animaux, les théories de Malthus avec des moyens d'observation et d'expérience scientifiques que celui-ci ignorait, Darwin en tête et ses disciples Huxley, Haeckel, de Lanessan, et tant d'autres, furent ou sont des savants au cœur peu sensible à qui la *lutte pour l'existence* apparaît comme une heureuse loi naturelle, nécessaire à la conservation et à l'amélioration des espèces, et qui se soucient fort peu des moyens atrocement cruels pour les individus par lesquels l'aveugle nature arrive à ses fins.

A quoi tient-il que ceux-ci soient si populaires, et que le premier le soit si peu ? Etudions les causes de cette injustice.

D'abord l'école darwinienne s'occupe en général des végétaux et des animaux. Or, nous admettons comme Linné, et avec raison selon moi, malgré des affirmations métaphysiques contraires, que les végétaux ne sentent pas, et nous nous soucions fort peu, en général, des souffrances des animaux, oubliant que nous en sommes, et que les mêmes fatalités nous accablent. Avec cette aggravation que nous avons à un degré infiniment plus élevé que nos « parents pauvres » la prévision et le souvenir de nos maux.

La seconde cause est minime, et par suite a été étonnamment puissante. Prêtre chrétien, imbu de la mauvaise rhétorique des prédicateurs, Malthus se crut obligé, à son début, pour impressionner plus vivement l'esprit des pauvres humains au bien desquels il travaillait, les formes littéraires détestables de l'éloquence sacrée. De là ces tirades qui semblent dénoter une férocité impitoyable :

« Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut plus le nourrir ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit de réclamer une portion quelconque de nourriture, et il est réellement de trop sur la terre. — Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. — La nature lui commande de s'en aller et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. »

Ces passages emphatiques qui ne se trouvent du reste que dans le premier jet, furent supprimés dans les éditions suivantes, mais sont reproduits par tous les contradicteurs de Malthus. C'est à peu près ce que connaissent de lui les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ceux qui parlent de ses théories. Au lieu d'étudier et de réfléchir, il est plus commode de répéter le couplet populaire de Pierre Dupont :

> Suivons le peuple et sa science,
> Sifflons Malthus et ses arrêts !

Il y a cependant encore un détail quelque peu connu. C'est la forme mathématique donnée par Malthus à sa loi, non comme vérité absolue, mais comme simple illustration.

La population, disait-il, si aucun obstacle ne l'en empêchait, s'accroîtrait en progression géométrique (ceci est indéniable), tandis que les moyens de subsistance s'accroîtraient tout au plus en progression arithmétique (ceci est de pure fantaisie).

Parlons d'abord de la seconde proposition. En général la production des *subsistances réelles* reste stationnaire ou ne s'accroît qu'avec

une extrême lenteur. Parfois, une découverte, une pratique nouvelle donnent à la production une immense poussée, mais de courte durée. On atteint vite un maximum après lequel reviennent le lent accroissement, le stationnement ou même le recul. Ainsi l'introduction des engrais chimiques, de la machinerie agricole, l'exploitation de nouveaux terrains jusqu'alors en friche.

Ces progrès exceptionnels masquent un moment les lois de Malthus et font croire à leur fausseté. Nous avons vu de ces causes agir par exemple au Canada, il y a un siècle, en Australie, il y a cinquante ans, un peu partout, il y a vingt-cinq ans. Maintenant la dépression générale est devenue très inquiétante, et la folie de nos gouvernants protectionnistes contribue à accélérer le désastre. Les subsistances réelles sont rares, mal distribuées, et la grande majorité des humains n'en ont pas leur part congrue.

De plus, on est porté à se faire illusion sur la nature des subsistances *réelles*, et à confondre avec elles une foule d'objets de luxe qui ne servent qu'à augmenter le superflu déjà excessif d'une infime minorité. L'introduction des viandes conservées ou congelées, l'hippophagie, l'usage de quelques nouveaux légumes, sont d'estimables progrès de l'alimentation ; mais le bien-être qu'ils ont apporté à la masse est presque insignifiant par rapport à celui qu'elle réclame encore. Les industries du vêtement, de l'ameublement et leurs annexes, ont créé, pour les rares privilégiés, des objets de véritable valeur artistique, parfois même utilitaire, mais elles n'ont produit pour la masse qu'une quantité infinie de camelote, d'objets à vil prix, bons pour la vente, mais non pour l'usage, coûtant en réalité fort cher, quand on tient compte de leur mauvais service, de leur peu de durée. Leur fabrication a absorbé les forces vives des producteurs surmenés de travail, auxquels leur maigre salaire ne permet que peu d'acheter les produits si médiocres destinés à leur usage. D'où cette antimonie, cette absurdité : surproduction et misère !

Il n'y a certes aucun doute, et le calcul en a été fait souvent de diverses manières donnant des résultats concordants, qu'avec les ressources actuelles des sciences agricoles et industrielles, il suffirait que tous les êtres humains donnassent trois ou quatre heures par jour, en moyenne, de travail modéré, facile, pour que tous jouissent du confort actuel des familles bourgeoises ayant de 15 à 1800 francs de revenu par personne. A la condition de ne fabriquer que d'excellente marchandise dans tous les genres, et d'en user largement mais sans aucun abus ou gaspillage.

Malheureusement, les choses ne se passent pas ainsi, et en présence du travail excessif du grand nombre, et cependant du travail inutile de presque tous, ouvriers industriels, fonctionnaires, police, armée, clergé, magistrature, oisifs et oisives, parasites capitalistes, la production des *subsistances réelles* aussi bien que celle des *objets industriels* de *véritable valeur utilitaire* non seulement ne s'accroît pas en imitant une progression arithmétique, comme l'imaginait Malthus, mais stagne ou rétrograde !

D'autre part, la première partie de la loi de Malthus, la *tendance* incontestable de la population à s'accroître en progression géomé-

trique, est bien autrement terrible qu'il ne le supposait, et la raison de la progression est bien supérieure à celle qu'il avait déduite de ses observations. En effet, le maximum qu'il ait pu observer en compulsant les rares statistiques de son temps, en estimant des recensements plus ou moins défectueux, ne s'élevait pas au-dessus du doublement de la population en un quart de siècle. C'est celui qu'il avait accepté comme *tendance* générale (1).

Malthus manqua d'audace; il aurait déjà pu observer de son vivant, au Canada, de vigoureux jeunes couples allant avec un bon outillage, un capital de roulement convenable, établir des exploitations agricoles, dans de vastes territoires pratiquement illimités. De quinze à quarante-cinq ans, nos braves fermières faisaient leurs quinze à dix-huit enfants, avec la même facilité que leurs poules leurs œufs, et pouvaient accoucher une dernière fois pendant que leur petite fille accouchait pour la première, être le même jour mère et bisaïeule! Cela n'a été, sans doute qu'exceptionnel, et n'a pas duré longtemps, mais cela a été, là, et plus tard en Australie, en Nouvelle-Zélande; et si les enfants sont bien nés, sains et robustes, s'il ne leur manque ni air, ni espace, ni nourriture, ni soins matériels, il n'y a aucune raison pour que cela n'ait pas lieu partout et toujours.

Or, faites simplement le tableau basé sur ces données de l'accroissement de la population pendant un siècle. Vous trouverez que le couple primitif est remplacé au bout de ce temps par 10.000 personnes. Le festin familial du centenaire serait médiocrement à l'aise dans la Galerie des Machines de l'Exposition de 1889!

Population au bout d'un siècle multipliée par 5.000, c'est-à-dire doublée plus de 13 fois. Population doublée entre 7 et 8 ans. En 25 ans, non pas doublée, comme le croyait Malthus, mais plus que trois fois doublée, — décuplée en 25 ans!

Réduite à sa forme modeste, simple, scientifique, « la population *tend* à s'accroître au delà des moyens de subsistance », la loi de Malthus est épouvantablement vraie.

On remarque souvent que jamais tel accroissement n'a été observé sur un territoire de quelque étendue et pendant un temps assez long, et on en conclut à la fausseté de la loi. C'est qu'on confond la notion de loi tendancielle et celle de loi positive. La loi *tendancielle* est vite masquée par les obstacles, sans lesquels elle deviendrait une loi positive (2). La nature n'attend pas en effet habituellement que la population se soit grandement augmentée pour en détruire le superflu par quelque terrible catastrophe. Cela s'est produit pendant les famines de 1878 dans l'Inde, de 1886 en Chine, où des millions d'êtres humains sont morts sans qu'il eût aucune possibilité matérielle de les secourir. Pour leur apporter chaque jour de loin les millions de kilogrammes nécessaires il eût fallu des flottes, de nombreux trains de chemins de fer... dans des pays montagneux où n'existaient que des sentiers. Ce sont là de grands faits exceptionnels

(1) Dans son ouvrage *Political Arithmetic*, sir W. Petty suppose possible qu'une population se double en quelque *dix* ans.

(2) Voir *Lois positives et Lois tendancielles*, communication à la Société d'Anthropologie, par Paul Robin (mai 1896).

qui terrifient, tandis que l'on fait beaucoup moins attention, que parfois même on affecte de ne pas croire aux nombreuses et continuelles destructions de détail, de tous les faibles qui sont douloureusement supprimés sitôt que la population dépasse, tant soit peu, les fatales limites.

Voici la dernière et plus importante cause de l'impopularité de Malthus. Ce philanthrope avait découvert ou, si l'on veut, popularisé la loi fatale, l'antinomie entre la faim et l'amour ; mais il n'avait pas trouvé d'autre remède que de sacrifier le second pour satisfaire la première. Ses préjugés religieux et l'ignorance de son époque en physiologie ne lui permirent pas de faire mieux.

Comme le font encore aujourd'hui une foule de gens qui se défendent avec rage d'être malthusiens, Malthus ne séparait pas l'idée de l'amour de l'idée de procréation. Pour lui sincèrement, pour les autres plus ou moins hypocritement, c'est une loi que tout contact amoureux doit, ou au moins peut, aboutir à la création de l'enfant. Et s'il y a des raisons personnelles ou sociales pour ne pas faire d'enfants, il faut s'abstenir de tout rapport sexuel.

D'où cette conclusion que Malthus enlève au pauvre le seul plaisir qui lui reste, et ne permet l'amour qu'au riche, possédant déjà tous les autres biens.

Et remarquons que le pauvre répétant cette objection, ou celui qui parle en son nom, confond, comme Malthus, la volupté d'amour que tous recherchent et la procréation qui est considérablement moins désirée. « Le seul plaisir qui ne coûte rien », dit-on souvent aussi. « Cela leur fait tant de plaisir et nous coûte si peu », disait je ne sais plus quelle insouciante.

Tout au contraire, ces enfants ainsi amenés par hasard à la vie, non désirés, coûtent en quantité infinie, sang et larmes. Ils l'éprouvent, eux, les premières victimes, et aussi leurs malheureuses mères, leurs compagnes de souffrance et trop souvent leurs bourreaux. Ils coûtent encore matériellement à leur groupe social, à l'humanité tout entière.

La nature réprime cruellement par la mort de faim, la misère, l'excès de la population. La société ajoute fatalement à ces moyens répressifs, les meurtres, les guerres, les mutilations, la prostitution, l'esclavage, le crime, le vice.

A ces obstacles naturels, et il faut ajouter sociaux, Malthus opposait le *moral restraint* (1), abstention de tout rapport sexuel, excepté dans des conditions telles qu'il ne pût en résulter que des enfants heureux.

D'où, bien entendu, chasteté absolue hors du mariage, mariage tardif, grande modération même dans l'union légitime, et retour à la rigoureuse abstention sitôt nés un très petit nombre d'enfants.

L'humanité n'a pas accepté ce remède presque aussi affreux que le mal qu'il prétendait guérir. Mourir de faim ou mourir d'amour, ce n'était pas résoudre le problème, il fallait lui trouver une autre solution.

(1) Malthus, Essai. . V. IV. ch. II : *Moral restraint*, traduit par Contrainte morale.

Les libre-penseurs modernes l'ont donnée. Par pieux souvenir historique, les premiers qui ont osé proclamer la nouvelle « Religion sexuelle », les Anglais, se sont dénommés Néo-Malthusiens. Ils laissaient au maître la découverte de la terrible fatalité, mais ils donnaient le moyen parfait de la vaincre. Franklin découvrit la cause de la foudre et les moyens de la dompter : l'humanité l'en a béni. Malthus n'a découvert que le mal (1) : l'aveugle opinion publique l'en a presque partout maudit, et cette folle malédiction s'attache aussi à ses successeurs plus instruits, plus habiles, grâce aux progrès des sciences, plus audacieux que le maître, aux heureux vainqueurs de ce fléau bien autrement redoutable que la foudre. — la natalité surabondante, les naissances non désirées.

Cette réprobation de la masse irréfléchie passera comme tant d'autres préjugés, plus vite que beaucoup d'entre eux : tout le monde y est intéressé.

Les Néo-Malthusiens, tendres philosophes humanitaires, viennent rendre à tous les félicités de l'amour, à tous ceux qu'en privaient les fatalités naturelles non encore vaincues et aggravées par les institutions dues à la fourberie de quelques-uns et à la résignation de la masse.

Il faut lire tout entier, dans l'admirable livre qui est la véritable bible du Néo-Malthusianisme (2), le chapitre justement intitulé : « La pauvreté, sa seule cause et son seul remède ». La cause, c'est la surpopulation, le remède, la copulation préventive (c'est le mot de l'auteur), ou la stérilité volontaire. C'est la substitution des naissances voulues, avec prudence, en nombre sagement limité, après mûre réflexion, aux naissances dues au hasard et si souvent maudites ! Et cela sans priver des douces voluptés de l'amour, mais bien au contraire en les rendant possibles à ceux qu'empêchait de les goûter la crainte d'avoir des enfants qu'ils ne pourraient convenablement nourrir et élever.

Laissant de côté la liberté de l'amour, question qui a son tour ailleurs et qui, du reste, demeure inséparable de la liberté de la maternité, les premiers Néo-Malthusiens, gens modérés, ne jugeant pas utile de compliquer leur action en bataillant contre des institutions anciennes que plusieurs d'entre eux approuvent sans doute, ont résumé leur doctrine en ces mots déjà si différents des sévères prescriptions du Maître : mariage précoce, prudence après le mariage.

Au grand scandale des gens religieux, et de ceux qui, abondonnant les mythes, ont conservé l'état mental ancien, les idées incrustées

(1) « C'est la nature et non Malthus qui a mis un précipice sous les pas de l'humanité ; et pourtant c'est ce pauvre savant qu'on en rend responsable ; comme s'il fallait punir une sentinelle de son cri d'alarme et des avis qu'elle donne pour éviter le danger ! » Joseph Garnier, avant-propos de la traduction française de Malthus, chez Guillaumin, 1852.

(2) *Eléments de Science sociale, ou Religion sexuelle, physique et naturelle*, par un docteur en médecine. 1re édition anglaise, par un *étudiant* en médecine, chez Truelove, décembre 1854 ; cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues. La première édition française a paru en 1869. Troisième édition chez Alcan éditeur et à la Ligue de la Régénération humaine, 6, passage Vaucouleurs à Paris.

par la série des croyances asiatiques, judaïques et chrétiennes sur la pureté, la chasteté, la virginité, la décence, les Néo-Malthusiens n'ont pas hésité à sacrifier dans la mesure nécessaire, ces préjugés variant suivant les temps et les lieux, à la conception objective, réelle et immuable de la douleur. Au risque de faire quelque peine morale aux braves gens, conservateurs des anciennes règles, ils ont travaillé et réussi à calmer les maux physiques de tous, en faisant appel aux petits moyens matériels dérivant de la science physiologique.

Aux grands maux les petits remèdes ! De même que Jenner nous a appris à supprimer le fléau de la petite vérole, en faisant une insignifiante piqûre aux bras des petits enfants, les Néo-Malthusiens ont préconisé contre le fléau de la surpopulation, des naissances non désirées, de petits procédés d'hygiène intime que seuls, les attardés dans les ornières religieuses peuvent prétendre contraires à la morale. C'est au perfectionnement, à la simplification de ces procédés qu'ont travaillé des médecins et physiologistes, philanthropes allemands, américains, néerlandais, Condom, Knowlton, Mensinga, Hellmuth... Et l'on peut dire qu'aujourd'hui la technique résultant de leurs travaux est très satisfaisante, et que si elle peut encore être perfectionnée dans les détails, elle a surtout besoin d'être popularisée. Assez mal connue même par les gens des classes riches, elle est presque inconnue de ceux à qui la prudence parentale serait plus nécessaire, aux pauvres d'argent, et surtout aux pauvres de santé.

C'est entre 1820 et 1825, du vivant même de Malthus, que des hommes de grand courage osèrent ainsi compléter sa découverte. Nous pourrons peut-être reprendre un jour leur histoire complète. Mais, comme les précurseurs, il faut laisser en ce moment de côté les nombreux et vaillants successeurs de Malthus. Tous furent en même temps les apôtres, et trop souvent les martyrs de la pensée, de la parole, de la presse libres. Saluons d'un mot Richard Carlile (1), un « enfermé » pendant la moitié de sa vie, Robert Dale Owen (2), fils du célèbre expérimentateur communiste de New Lanark (Ecosse), le Dr Knowlton (3), puis l'auteur encore, hélas, sous le voile de l'anonymat, des « Eléments de la Science sociale », les effrayants lutteurs Bradlaugh (4), Annie Besant (5), vainqueurs dans l'héroïque lutte de 1876-77, Truelove, l'ami de tous, l'éditeur du grand nombre, martyr avec d'autres humbles, Cook, Williamson, les membres de la Ligue Malthusienne fondée en 1877 (6), et tant d'autres infatigables missionnaires qui, par leurs écrits, leur propagande

(1) Principal ouvrage, *Every woman's book*, Londres, vers 1825.

(2) *Moral physiology*, vers 1828.

(3) *Fruits of Philosophy*, Boston, 1833.

(4) Un des plus ardents propagateurs de la libre pensée et du (Néo) Malthusianisme dans son journal *National Reformer*, et d'innombrables brochures.

(5) *Law of population*, ouvrage pratique répandu par centaines de mille exemplaires dans les pays de langue anglaise, et retiré de la librairie après la régression religieuse de son auteur, devenue théosophe.

(6) Président depuis l'origine, le Dr R. Charles Drysdale ; secrétaire général, W.-H. Reynolds, Camplin House, New-Cross, London, S. E.

orale, publique ou privée, ont mis en bonne voie le salut de l'Angleterre.

En Néerlande, pays relativement le plus libre du globe, la propagande dont nous nous occupons a été non seulement libre, mais même favorisée par les personnes les plus influentes (1).

En Allemagne, le mouvement est mené avec une fermeté et une science remarquables depuis quatre ans (2).

En France, la prudence parentale pratique a pris depuis longtemps un grand développement chez les plus intelligents, mais malheureusement pas chez ceux qui en auraient eu le plus besoin. La question de trop forte natalité *moyenne* est ici à peu près écartée. Reste celle de l'amélioration de l'espèce, et en présence de tant de causes qui tendent à l'amoindrir, à l'abaisser, à l'avilir (3), on peut même dire qu'il s'agit de sa *régénération*.

C'est sous ce titre que des Néo-Malthusiens français ont réuni leurs efforts en fondant le 30 août dernier la Ligue de la Régénération humaine. Ils développent leurs théories dans leur périodique actuellement minuscule et encore à son Numéro programme, dans des feuillets, dans des brochures ; ils les résument dans ces mots : Bonne naissance, éducation intégrale (4).



PAUL ROBIN

Peut-être un jour donnerons-nous plus de détails ici sur cette propagande mélioriste spéciale (5). Aujourd'hui, il nous suffit d'avoir montré comment la découverte du philanthrope méconnu, Malthus, a été complétée par ceux qui ont trouvé le remède infaillible au mal qu'il avait si bien diagnostiqué sans savoir le guérir.

Nous espérons qu'en méditant ce sujet, nos lecteurs arriveront, comme nous, à cette conclusion que la diffusion des nouvelles doctrines est le seul moyen de mettre l'humanité sur la voie de l'abondance, de la félicité, de la bienveillance universelles.

PAUL ROBIN

(1) Le Nieuw-Malthusianische Bond, secrétaire général : E. Kempe, 70, Barentzstraat, La Haye, a publié de nombreuses brochures, et notamment les « Moyens d'éviter les grandes familles », dont la traduction se trouve à la Ligue française.

(2) Sozial harmonische Verein, président : M. Max Haussmeister, à Stuttgart.

(3) *Dégénérescence de l'Espèce humaine, causes et remèdes*, communication à la Société d'anthropologie, chez J.-V. Stock, et à la Ligue française.

(4) 6, passage Vaucouleurs à Paris, président ; Paul Robin. Le numéro-programme du périodique est adressé à toute personne qui envoie sa carte à la Ligue.

(5) *Pour et contre le Néo-Malthusianisme*, la communication de M. le Dr Javal à l'Académie de médecine, et réponse par Paul Robin, brochure chez J.-V. Stock et à la Ligue française.

Frédéric Nietzsche

Etude et fragments

Nietzsche naquit en 1844 à Rœcken, village de Prusse. Il avait six ans quand son père, qui était pasteur, mourut fou. Il resta seul avec des femmes, qui l'élevèrent.

L'agonie et la mort de son père, le pressentiment de la vie l'avaient fait à sept ans grave et recueilli. Il fréquentait l'école. Mais il ne jouait, ne riait jamais. Il s'isolait, et ses camarades le surnommaient : Le petit pasteur. Quand on le punissait, il se retirait à l'écart, et méditait. Puis, selon sa conscience, il demandait pardon, où subissait sa peine en silence.



Son éveil fut rapide. A neuf ans, il fit des vers. A onze, il composa. «Quand on est maître de soi, écrivait-il à treize ans, on est maître de l'univers.» A quatorze ans, il avait assez vécu pour résumer ses efforts en une autobiographie qui n'est pas sans beauté. Nous en publions un fragment à la suite de cette note.

La date est importante : Nietzsche quitte la maison paternelle, il entre interne dans un gymnase. Il apprend la solitude du cœur, la discipline, la sécheresse, la dureté de la vie quotidienne. Chaque jour il écrit à sa mère, à sa tante ou à sa sœur. Ce sont de courts mots de prose, des vers, parfois quelques mesures de musique, improvisées sur les bancs de l'école. C'est à quinze ans, comme plus tard à quarante, la même production fiévreuse, jetée au hasard de l'instant. L'enfant se plaint, se résigne, ou s'exalte. Il pleure, puis tout à coup s'écrie : « Pour s'instruire, je sais qu'il faut souffrir. » Et il se console de souffrir en s'instruisant passionnément. Il lit Shakespeare, Schiller, Humboldt, les tragiques grecs, Tacite. Il s'assimile avec une avidité d'enfant toutes les idées naturalistes ou mystiques du Romantisme Allemand — mais tant de poésies, tant d'idées s'amassent en lui et s'harmonisent mal. Il pense avec peine, il ne peut écrire. Il a dix-sept ans, et, pressentant ses sensibilités, ses violences, ses contradictions, il a peur pour la première fois. « Je regrette, écrit-il alors, d'avoir été élevé par des femmes. » Trois ans d'études, d'examens, le retinrent encore. A vingt ans, il entra dans la vie.

C'était en 1860. Les temps n'étaient pas beaux. Après l'immense effort de 1848, l'Europe lasse s'était abandonnée. C'était le pessi-

misme en France, le réalisme en Allemagne, toute foi niée, la vie sans cause, raison, ni but. Les premières années d'étude de Nietzsche, à Bonn, à Leipzig, furent terribles. Il s'était d'abord lié avec quelques camarades. Il rompit, vécut seul, et souffrit de la solitude. « Sommes-nous faits pour chercher le repos ? écrivait-il à sa sœur, qui tentait d'apaiser sa pensée. » Non — mais pour trouver la vérité, fût-elle dure et haïssable. » Pourtant il fallait travailler. Nietzsche choisit une science naissante, la philologie, et se voua avec un plaisir amer à la critique et à l'histoire.

C'est alors, qu'âgé de vingt et un ans, Nietzsche eut la révélation de Schopenhauer. Il aperçut un jour Le monde comme volonté et comme représentation *à la devanture d'un bouquiniste : il l'ouvrit, le feuilleta, l'acheta aussitôt et courut s'enfermer et lire dans sa chambre. Dans ce livre inconnu, c'est lui-même que Nietzsche découvrit. Cette gaieté du vieux maître, cette joie presque cruelle avec laquelle il se détruit de ses propres mains, c'est la gaieté, c'est la joie de Nietzsche. « Je crus avoir trouvé mon père », écrivit-il. Il l'avait si bien trouvé, qu'un jour, dans son exaltation, il sentit monter en lui la folie : il se souvint de son père, frémit, et reprit ses travaux médiocres de philologie.*

Sans consolation, sans repos, il se serait dès lors brisé : il découvrit Wagner. En la philosophie de Schopenhauer, il avait connu sa douleur. En la musique de Wagner, il connut sa beauté. Cette musique exprimait son âme tout entière, orgueil, humilité, exaltation, sensibilité maladives — et la transfigurait toute en beauté. Nietzsche voulut connaître celui qui lui faisait tant de bien. Il devint le disciple préféré de Richard Wagner — un disciple tendre, ardent. Il l'appelait en lui parlant : « mon père ». C'était un sentiment étrange, plus que de l'admiration — presque de l'amour (1).

« Sommes-nous faits pour chercher le repos ? non — mais la vérité, fût-elle dure et haïssable. » Nietzsche avait écrit son destin dans cette phrase de ses vingt ans : sans cesser un instant de se croire wagnérien, silencieusement, inconsciemment il travaillait, par le subterfuge de l'histoire, à s'affranchir. Helléniste, historien, il crut étudier les temps Homériques. C'est en réalité sur lui-même et sur son temps qu'il médita. A travers la Grèce tragique, il comprit notre Europe Tragique : Elle est tragique, pensait-il ; nul rationalisme, nulle foi, ne justifie plus la vie, n'encadre nos efforts d'une métaphysique. Nous passons solitaires dans la vie sans clarté. Ainsi vécurent les héros de la Tragédie Grecque. Mais le mystère, qui nous accable, les exaltait. Nous nous abandonnons, ils se fortifiaient. De leur détresse a surgi le héros, dont Schopenhauer a ri, que Wagner a pris en pitié : Nietzsche soudain se reconnut en lui.

C'était en 1874. Il avait trente ans. Il fut saisi par cette agitation fébrile qui précéda chacune de ses crises. Il abandonna ses travaux commencés, s'isola, et d'un trait écrivit ces quatre étranges brochures, les Unzeitgemaesse Betrachtungen. *Traduisons littéralement : « Con-*

(1) *La traduction Française de* Richard Wagner à Bayreuth, par Mme Marie Baumgarten, *est en vente chez Fischbacher. C'est le dithyrambe d'amour le plus beau, le plus déchirant.*

sidérations non conformes au temps. » Nietzsche s'exprime tout entier dans ce titre révolté. Pour la première fois, il est lui-même. Nous voudrions pouvoir parler des quatre livres qui composent la série (1). Mais ils sont, dans leur étrangeté, rebelles à toute analyse. Ils relèvent à la fois de la poésie, de la critique, de la confession, de la philosophie. Ils sont pessimistes et enthousiastes, désespérés et glorieux. Tous quatre forment un hymne lyrique, ironique ou colère. « Une vie heureuse est impossible. Seule, une vie héroïque est possible.... la plus belle vie, pour le héros, est de mûrir pour la mort dans le combat. » La vie est dure : Alleluia! Tel est le ton de ces petits livres. L'ensemble est cahoteux, impatient, d'un ton bien âpre pour être d'un disciple bien fidèle. Les « Considérations » sont toutes enfiévrées par l'attente d'une révélation nouvelle, toutes pénétrées du pressentiment d'un avenir inconnu.

Ce pressentiment seul devait être heureux. Vague, incertain, il permettait de tout aimer. Mais bientôt, la situation, plus définie, commanda des sacrifices. Il fallut choisir : c'était, d'une part, le passé, ses admirations, ses beautés reposantes, Wagner et son art magique, Schopenhauer et la pitié; d'autre part, l'inconnu, le travail, la création, l'orgueil, des possibilités infinies de joie — ou de douleur. Mais c'était trop de douceur, trop de beauté, opposée à trop de hasards. Nietzsche ne pouvait pas se décider au sacrifice.

En vain il voulait être lâche. Tout concourait à l'affranchir, même contre son gré. Wagner, se transformant, en même temps que lui devenait de jour en jour plus chrétien, et préparait Parsifal. Ainsi, des deux parts, l'abîme se creusait. Nietzsche s'arracha. Il y eut entre les deux hommes une explication violente — quel en fut le sujet? C'est un point obscur. Une légende wagnérienne existe, qui fait de Nietzsche un très méchant enfant vaniteux et désobéissant, puni comme il le mérite par l'imbécillité et la folie (2). Wagner ne la démentit pas. Nietzsche ne s'expliqua jamais. Presque aux derniers mois de sa vie consciente, quelqu'un ayant prononcé devant lui le nom de Wagner, il pleura.

« Alors, a-t-il écrit, j'entrai dans mes temps d'ombre. » Il était seul, de cœur et d'esprit : sans lien avec le passé, sans clarté sur l'avenir. Ses crises cérébrales s'exaspéraient. Sa vue était atteinte. Moralement, matériellement, il était seul. En touchant le fond de la douleur humaine, Nietzsche se comprit et ressaisit toute son énergie. La douleur devint dès lors la compagne et l'inspiratrice de sa vie — presque la méthode de sa pensée. « Mes livres, a-t-il écrit, sont les récits de mes victoires sur moi-même. Toujours je prends parti pour ce qui est dur, et me fait mal », et, commentant le mot de meister Eckardt : « Pour arriver à la vérité, la plus rapide monture, c'est la douleur », — le critérium de la vérité, dit-il, c'est la souffrance!

De 1876 à 1878, Nietzsche s'enveloppe de mystères, comme une haute montagne, un jour d'orage, s'enveloppe de nuages. C'est une obscurité profonde, que d'instant en instant déchirent des éclairs

(1) David Strauss, Schopenhauer comme éducateur. Richard Wagner à Bayreuth. De l'utilité et de l'inconvénient de l'Histoire pour la vie.

(2) Cf. un article de M. Schuré, Revue des deux mondes, 15 août 1895.

d'ironie, de colère, de gaieté étrange. Par quelle folie de contradiction ce lyrique se condamne-t-il à ne plus aimer que Voltaire — particulièrement ses tragédies — et La Rochefoucauld, Champfort, Galiani, Stendhal, Hume, Mill, Spencer?

Il nous faut parler aussi d'un court roman d'amitié qui se noua et se dénoua entre ces deux années. Nous avons déjà dit comme se mêlaient étrangement en Nietzsche l'orgueil intellectuel, la tendresse du cœur. Il ne pouvait pas ne pas aimer. Il avait besoin de soumettre à l'amour jusqu'à cet orgueil, et de se créer, par l'imagination, des directeurs de pensée. Richard Wagner fut le premier. Le second fut le docteur Paul Rée. C'était un jeune médecin positiviste. Nietzsche le rencontra par hasard et se donna à lui. Le docteur Paul Rée vint le voir chaque jour et l'initia à la physiologie, à la psychologie expérimentale, et aux œuvres des sensualistes français, Condillac, Helvétius, d'Holbach.

C'est en ce temps-là que Nietzsche trouva la forme définitive de sa production : non pas l'aphorisme classique, comme il se plaisait à le croire; mais le fragment — le fragment jeté à la Pascal, lyrique, rapide, d'autant plus beau que plus bref. Il écrivait constamment, sans plan, sans but; en 1878, deux volumes se trouvèrent achevés. Nietzsche les publia sous ce titre : Humain, trop humain, « dédié aux disciples de Voltaire pour la célébration du centenaire de sa mort ».

Humain, trop humain, comme plusieurs autres œuvres de Nietzsche, date, par sa publication, « l'adieu » aux pensées qu'il exprime (1). Nietzsche était négatif par une sorte d'artifice intellectuel, pour se défaire de toute idée romantique ou chrétienne. Mais la vérité de sa nature, affirmative et lyrique, se développait sans cesse au plus profond de son âme : tout y était ruines, et soudain tout y redevint beauté. Il n'y a ni Dieu, ni raison? Du moins le monde existe, et s'il n'existe pas, du moins je crois qu'il existe, et pour moi c'est assez. Rien n'est vrai? Du moins il est certaines choses que j'aime, et d'autres que je n'aime point : ces goûts seront, d'instant en instant, mes vérités. Le monde est néant? pourquoi? Le monde est tout. « J'avais dit non; je dis oui; je m'étais pénétré de tous les pessimismes, abreuvé de tous les nihilismes; voici que mon œil s'ouvre à l'idéal contraire — je veux l'homme le plus orgueilleux, le plus vivant, le plus affirmatif; je veux le monde, et le veux tel quel, et le veux encore, le veux éternellement, et je crie insatiablement : Bis! et non seulement pour moi seul, mais pour toute la pièce et pour tout le spectacle, et non pour le spectacle seul, mais au fond pour moi, parce que le spectacle m'est nécessaire — parce qu'il me rend nécessaire — parce que je lui suis nécessaire — et parce que je le rends nécessaire — comment? n'est-ce pas là — circulus vitiosus Deus? » Deus : le mot est dit. Le monde est Dieu, ou l'homme, ou tous deux. Nietzsche n'en est pas à la précision près. Mais il est rendu au mysticisme, qui est toute sa nature; il est fécondé. En quatre ans, il écrit six volumes.

(1) « Chacun de mes livres est un adieu. »

Livres triomphants, livres douloureux. Dans le même temps qu'il écrivait le premier d'entre eux — Aurore *— Nietzsche fut frappé d'une dernière blessure : Le docteur Paul Rée, restant positiviste, cessait de penser d'accord avec lui. Il le vit moins, lui écrivit moins — et les deux amis rompirent bientôt d'eux-mêmes ces liens qui avaient été si chers. Nietzsche venait de perdre sa mère. Sa sœur mariée vivait en Amérique. Il se trouva définitivement seul. Il s'enfuit dans les montagnes de l'Engadine, où l'air est si pur, la neige si éclatante, l'eau des lacs si bleue — et c'est là qu'il écrivit son livre du « gai saber » —* « La gaya scienza. »

*Dès lors sa vie se développe égale. Une double nécessité l'entraîne, d'une part à la souffrance toujours plus aiguë et à la folie; d'autre part vers un enthousiasme lyrique toujours plus ardent. L'hiver en Italie, il lit Stendhal, Machiavel, Bandello, il se grise de vie énergique et réelle. L'été, dans la montagne, il médite, s'inspire et crée. C'est là qu'il imagine son héros fabuleux, l'*Uebermensch. *C'est là qu'il imagine aussi le prophète Zarathusta qui, par mépris pour les hommes de la plaine, vit seul dans les glaciers.*

« Les yeux ronds et fixes presque sortis de la tête, écrit quelqu'un qui le vit alors, les cheveux hérissés, l'air hagard, il semblait un chat en colère. » — En 1882, Wagner donna Parsifal. *Nietzsche, qui s'était longtemps interdit d'ouvrir les partitions de son vieux maître, ne put se retenir d'ouvrir celle-là. Il l'aima comme lui seul savait aimer les partitions de Wagner. Le souvenir de son bonheur perdu lui ravagea le cœur. Sa colère éclata. « Parsifal, s'écria-t-il, vous châtre sous des buissons de roses. Il faut être cynique pour entendre cette musique. Il faut mordre pour n'être pas mordu. » Et ce sont bien des œuvres de morsure et de rage, ces trois livres qu'il écrivit alors :* Le Cas Wagner, Le Crépuscule des faux Dieux, L'Antéchrist (1).

Un jour enfin, affolé de ses souffrances, il écrivit à ses amis qu'il était le Christ, et que, pour la seconde fois, il venait de mourir sur la croix : c'était la fin.

(1) Notre traduction du *Cas Wagner* a été publiée en 1893 chez Albert Schulz.

Dès lors, sa conscience faiblit, s'obscurcit, s'éteignit. Une nuit, il fut lucide pour la dernière fois : il s'éveilla, s'assit sur son lit, et murmura par deux fois : « Ich biu dumm. »

Il disparaît à l'âge de quarante ans. Qu'eût-il aimé, qu'eût-il écrit encore ? Nous le connaissons que par six années de sa vie (1878-1884). C'est une rapide lueur jetée sur sa nuit. Nous l'entrevoyons, nous le pressentons. Mais il nous échappe toujours. Peut-être la crise qui l'emporte n'était-elle qu'un prélude à des métamorphoses nouvelles : Il y a, vers la fin de Zarathusta, des accents de douceur qui étonnent, et comme l'aurore d'une joie nouvelle, d'un nouvel « au-delà » de pure contemplation — quelles surprises ne recevait-il pas, celui dont les denières notes projettent une « Philosophie de la Résurrection éternelle » ?

Premier fragment.

Début d'une petite autobiographie intitulée AUS MEINEM LEBEN, *écrite au mois d'août 1858 et publiée récemment par Mme Elisabeth Fœrster-Nietzsche.*

Il allait avoir quatorze ans.

Quand on est grand, on ne se souvient d'ordinaire que des points les plus saillants de la première enfance. A vrai dire, je ne suis pas encore grand, j'ai à peine derrière moi les années d'enfance et de gamin, et pourtant que de choses se sont évanouies déjà de ma mémoire, et le peu que j'en sais ne s'est conservé que par tradition. La file des années s'envole à mes yeux comme un rêve confus : aussi m'est-il impossible de m'attacher aux dates pour les premières années de ma vie. Néanmoins quelque chose de clair et de vif se dresse à mon âme, et que je veux peindre uni à l'obscurité et à l'ombre. Qu'il est toujours instructif d'observer la formation graduelle de l'intelligence et du cœur, et en cela la direction toute-puissante de Dieu !

Je suis né à Rœcken, près Lützen, le 15 octobre 1844, et je reçus au saint baptême le nom de *Frédéric*-Guillaume. Mon père était pasteur de ce lieu et aussi des villages voisins de Michlitz et de Bothfeld. Image accomplie d'un prêtre de campagne ! Doué d'esprit et d'âme, orné de toutes les vertus d'un chrétien, il vivait une vie silencieuse, simple et heureuse, et il était respecté et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Ses manières fines, son tact enjoué le faisaient aimer partout dès qu'il apparaissait. Les belles-lettres et la musique occupaient ses heures de loisir. Il jouait du piano et improvisait surtout avec une facilité remarquable.

[*Ici manquent quelques feuillets. A dix-sept ans, Nietzsche les déchira dans un mouvement de colère, et sa sœur Mme Elisabeth Fœrster-Nietzsche eut beaucoup de peine à sauver tout le manuscrit des flammes. Leur père avait été gouverneur chez le duc d'Altenburg avant d'être nommé pasteur en ce « village idyllique » de Rœcken. L'évocation de ce souvenir déplut, paraît-il, à Nietzsche, alors dans le premier feu de ses sentiments républicains. Il rougit d'avoir peint le « serviteur d'un prince » en un père si vénéré.*

On lit plus loin :]

Le village de Rœcken est à une demi-heure de Lützen, près de la grande route. Tout voyageur, qui le rencontre sur sa route, lui jette un regard ami, car il s'étend là vraiment aimable, avec ses bocages et ses étangs. Le clocher de l'église, couvert de mousse, frappe tout d'abord les yeux. Je me souviens encore très bien avoir été un jour de Lützen à Rœcken avec le cher père, et comment au milieu du chemin les cloches aux sons élevés se mirent à saluer les fêtes de Pâques. Ce son retentit si souvent en moi, et me rend la mélancolie de la chère et lointaine maison paternelle... Le cimetière voisin vit encore devant moi ! Que de questions j'ai posées, lorsque s'ouvrait

la vieille, vieille maison des morts, sur les bières et les crêpes noirs, sur les vieilles épitaphes et les monuments! Mais quand toute image s'enfuirait de mon âme, je n'oublierai jamais le presbytère chéri, car des rêveries puissantes l'ont gravé dans mon âme. La demeure ne fut construite qu'en 1820 ; aussi était-elle disposée avec beaucoup d'élégance. Plusieurs marches conduisaient au rez-de-chaussée. Je puis me souvenir encore de la salle d'étude au premier étage : les rangées de livres, parmi lesquels de nombreux ouvrages illustrés, faisaient de ce lieu l'une de mes places de prédilection. Derrière la maison se déployaient le verger et la prairie, dont une partie était d'habitude inondée au printemps, et ordinairement la cave était alors immergée aussi. Devant l'habitation s'étendait la cour, jusqu'au jardin-fleuriste, sous les berceaux, sur les bancs duquel je me reposais presque toujours. Derrière la haie verte étaient les quatre étangs, entourés d'oseraies. Aller entre ces pièces d'eau, voir jouer sur ce miroir les rayons du soleil et aussi les poissons fringants, cela était mon grand plaisir. Je dois rappeler quelque chose encore, qui m'emplissait d'un frisson intime : c'était dans la sombre sacristie de l'église — sur l'un des côtés se dressait l'image surhumaine de saint Georges, creusée dans la pierre par une main habile. Sa forme sublime, ses armes terribles et le mystère de la demi-obscurité soulevaient mes terreurs...

Deuxième fragment.

[*Voici maintenant le dernier feuillet d'un* JOURNAL DE NIETZSCHE, *à la date du 25 octobre 1859.*
Il venait d'avoir quinze ans.]

Je suis maintenant bien différent de ce que j'étais lorsque j'écrivis ce qui précède (1). Alors verdoyait et s'épanouissait la fin de l'été — maintenant, hélas ! c'est la fin de l'automne. Alors, j'étais en quatrième, maintenant j'ai avancé d'une classe. Alors maman et Lisbeth étaient encore à Naumbourg, etc.



J'ai dépassé ma fête de naissance et je suis devenu plus vieux — le temps passe comme la rose du printemps, et le caprice comme l'écume du ruisseau.

Me voici saisi d'une ardeur singulière pour la science, la culture universelle ; Humboldt a stimulé cette tendance en moi. Puisse-t-elle être aussi durable que mon goût pour la poésie !

J'ai eu dès la plus tendre enfance mes chevaux de bataille ; ce furent d'abord les fleurs et les plantes, manteau de la terre. Mais je ne sais cela que par tradition.

(1) Nietzsche n'avait rien écrit depuis le 11 septembre dans son journal.

J'en vins ensuite à l'amour de l'architecture (étayé, bien entendu, sur une boite de construction) ; je l'ai développé de toutes les manières. Encore très petit, au temps du presbytère de Rœcken, je me souviens avoir bâti une petite chapelle. Plus tard ce furent des temples magnifiques, avec des enfilades de colonnes, de hautes tours avec des escaliers en spirale, des mines avec des lacs souterrains et un éclairage interne, et enfin des villes fortes, en rapport avec ma troisième passion pour le militaire (suscitée par la grande guerre russe) (1). D'abord j'inventai des machines de siège (j'ai écrit un opuscule sur les ruses de guerre), je me procurai des livres sur l'art militaire et naval, je fis de grands plans pour armer un bateau, j'entrepris des combats et des sièges sans nombre, et tout cela n'était proprement que le moyen d'un grand but, d'une grande bataille des nations, mais qui s'arrêta aux préparatifs. La passion pour le métier de soldat s'indiqua aussi par la préparation d'une grande encyclopédie militaire, mais tout cela finit avec la prise de Sébastopol. Mais un prétendu « théâtre des arts » (2) me conduisit à l'art dramatique ; nous tentâmes même de composer et de jouer quelque chose, premièrement : *les Dieux de l'Olympe*. En même temps me vint le goût de la poésie (à neuf ans déjà !) De petits essais se reproduisirent chaque année. A onze ans, se déclara le goût de la musique religieuse et enfin de la composition ; ma passion de la peinture aussi date d'une époque antérieure, elle fut dégagée par les expositions annuelles de tableaux. — Ces goûts ne se succédaient pas directement l'un à l'autre, mais s'enlaçaient l'un l'autre, si bien qu'il est impossible de leur marquer un début et une fin. A présent s'y joignent encore des inclinations tardives pour la littérature, la géologie, la mythologie, la langue allemande (vieux haut allemand). Cela fait naître le tableau suivant :

1. *Jouissances dues à la nature :* a) Géologie, b) Botanique, c) Astronomie.

2. *Jouissances d'art :* a) Musique, b) Poésie, c) Peinture, d) Théâtre.

3. *Imitations* (3) *de l'action et du mouvement :* a) Art militaire, b) Architecture, c) Art naval.

4. *Goûts favoris dans les sciences :* a) Bon style latin, b) Mythologie, c) Littérature, d) Langue allemande.

5. *Instinct intime de culture universelle*, qui embrasse tout le reste et y joint beaucoup de nouveau :

A. *Langues :* a) Hébreu, b) Grec, c) Latin, d) Allemand, e) Anglais, f) Français, etc.

B. *Arts* : a) Mathémathiques, b) Musique, c) Poésie, d) Peinture, e) Sculpture, f) Chimie, g) Architecture, etc.

C. *Imitations* (1) *:* a) Science militaire, b) Science navale, c) Connaissance des divers métiers, etc.

D. *Sciences :* a) Géographie, b) Histoire, c) Littérature, d) Géologie, e) Histoire naturelle, f) Antiquités, etc.

(1) La guerre de Crimée.
(2) Ces mots sont en français dans le texte.
(3) *Nachahmungen.*

Et par dessus tout *Religion*, base de toute science !

Grand est le domaine de la science, *infinie* la recherche de la vérité !

[*Ici se termine le journal tenu au gymnase de Pforta, du 6 août au 25 octobre 1859, par Nietzsche enfant.*]

Troisième fragment.

LE PROBLÈME DE SOCRATE

I

Sur la vie, à toutes les époques, les plus sages ont pensé de même: *cela ne vaut rien*. Toujours et partout on a entendu le même son de leur bouche, — un son plein de doute, plein de mélancolie, plein de fatigue envers la vie, plein de résistance contre la vie. Même Socrate disait, en mourant : « Vivre — cela veut dire être longtemps malade : je dois un coq à Asklepios libérateur. » Même Socrate en avait assez. — Qu'est-ce que cela *démontre ?* Qu'est-ce que cela *montre ?* — Autrefois on aurait dit (oh ! on l'a dit, et assez haut, et nos pessimistes en tête !) : « Il faut bien qu'il y ait ici quelque chose de vrai ! Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » — Parlerons-nous ainsi aujourd'hui encore? le *pouvons*-nous ? « Il faut bien qu'il y ait ici quelque chose de *malade*, » — voilà *notre* réponse : ces sages entre les sages de tous les temps, il faudrait d'abord les voir de près! Peut-être n'étaient-ils plus, tant qu'ils sont, fermes sur leurs jambes ? et décrépits ? branlants ? décadents ? Que paraisse peut-être la sagesse sur la terre comme le corbeau, qu'une petite odeur de charogne inspire ?...

2

A moi-même, cette irrévérence, que les grands sages soient des *Types de Décadence*, m'est venue précisément d'abord en un cas, où elle soulève avec le plus de force le préjugé lettré et illettré : je reconnus Socrate et Platon comme symptômes de décadence, comme instruments de la décomposition grecque, comme pseudo-grecs, comme antigrecs (*Origine de la Tragédie*, 1872). Ce *consensus sapientium* — je l'ai toujours mieux compris — ne prouve pas le moins du monde qu'ils eussent raison, là où ils s'accordaient : il prouve bien plutôt qu'eux-mêmes, ces sages entre les sages, avaient entre eux quelque accord physiologique, pour prendre à l'égard de la vie cette même attitude négative, — pour *être tenus* de la prendre. Jugements, appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent en fin de compte jamais être vraies : elles n'ont qu'une valeur de symptômes, elles ne viennent en considération que comme symptômes — en soi de tels jugements sont stupidités. Il faut donc étendre entièrement les doigts, et tâcher de saisir cette finesse étonnante, *que la valeur de la vie ne peut être appréciée*. Ni par un vivant, parce qu'il est partie, même objet de litige, et non juge : ni par un mort, pour une autre cause. De la part d'un philosophe, voir un problème sur la

valeur de la vie demeure même une objection contre lui, un point d'interrogation envers sa sagesse, une sottise. — Quoi ? et tous ces grands sages — ils n'auraient été que des décadents, ils n'auraient jamais été sages ? — Mais je reviens au problème de Socrate.

3

Socrate appartenait, par son origine, au plus bas peuple : Socrate était peuple. On sait, on voit même encore, comme il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. Socrate était-il en somme un grec ? La laideur est assez souvent le signe d'un croisement. En d'autres cas, elle apparait comme phase de décadence. Les criminalistes anthropologues nous disent que le criminel-type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate fut-il un criminel-type ? — Du moins cela n'est pas contredit par ce fameux jugement physiognomique qui résonnait avec tant de scandale pour les amis de Socrate. Un étranger, qui se connaissait en physionomie, vint à Athènes, et dit en pleine figure de Socrate : ce *doit être* un monstre, — il cache en lui tous mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement: « Vous me connaissez, monsieur ! »

4

Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la décadence chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté rachitique*, qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe, qui furent ensuite interprétées au sens religieux, comme « démon de Socrate ». Tout est excessif, bouffon, caricatural en lui. Tout est en même temps sournois, sous-entendu, souterrain. — Je cherche à saisir de quelle idiosyncrasie provient cette équation socratique : Raison = Vertu = Bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

5

Avec Socrate, le goût grec sombre au profit de la dialectique : qu'advient-il là proprement ? Avant tout, un goût supérieur est ainsi vaincu ; avec la dialectique, le peuple s'élève à la surface. Avant Socrate, on écartait dans la bonne société les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles compromettaient. On en détournait la jeunesse. Les honnêtes choses, comme les honnêtes gens n'ont pas ainsi leurs principes à la main. D'abord, ce qui se laisse démontrer, est peu précieux. Partout où l'autorité appartient encore aux bons usages, où l'on ne « discute » pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de Jean-Saucisse (1). Socrate fut le Jean-Saucisse, qui se fit *prendre au sérieux*. Qu'advint-il là proprement ?

(1) *Hanswurst*, Jean-Saucisse, personnage comique des contes allemands. Il est beaucoup question de lui chez les frères Grimm.

6

On choisit la dialectique, lorsqu'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle on excite la méfiance, qu'elle persuade peu. Rien n'est plus facile à esquiver qu'un effet de dialectique : la pratique de ces assemblées, où l'on parle, le démontre. Elle ne peut être qu'une *défense* aux mains de ceux qui n'ont plus d'autres armes. Il faut avoir à *arracher* son droit : auparavant on ne s'en sert pas. Aussi les juifs furent-ils dialecticiens ; le renard Reinecke le fut : quoi ? et Socrate le fut-il aussi ?

7

L'ironie de Socrate est-elle un signe de révolte ? de ressentiment populaire ? Savoure-t-il comme opprimé sa propre férocité dans le coup de couteau du syllogisme ? se *venge*-t-il des grands, qu'il fascine ? — On a, comme dialecticien, un instrument sans pitié en main ; on peut avec lui faire le tyran. Le dialecticien laisse à son adversaire la preuve de n'être pas un idiot : il rend furieux, il désole. Le dialecticien *dépossède* l'intellect de son adversaire. — Quoi ? la dialectique est-elle une forme de la *vengeance* chez Socrate ?

8

J'ai donné à entendre comment Socrate pouvait éloigner : il reste d'autant plus à éclaircir, qu'il *fascinât*. — Qu'il ait découvert une nouvelle espèce de *combat*, qu'il y fût le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes, c'est un motif. Il fascinait, en touchant l'instinct combatif des Hellènes, — il apporta une variante aux luttes des hommes jeunes et des jeunes gens. Socrate fut aussi un grand *Erotique*.

9

Mais Socrate devina plus encore. Il vit *derrière* son Athènes supérieure ; il comprit que *son* cas, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas d'exception. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en silence : la vieille Athènes allait à sa fin. — Et Socrate comprit que tout le monde le *réclamait*, — son moyen, sa cure, sa méthode personnelle de culture du moi... Partout les instincts étaient en anarchie : partout on était à cinq pas de l'excès : le *monstrum in anicus* était le péril universel. « Les instincts veulent faire le tyran : il faut trouver un *un contre-tyran*, plus fort... » Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il était, une caverne de tous les mauvais désirs, le grand irmiste avança encore une parole, qui donne sa clef : « Cela est vrai, dit-il, mais je fus votre maître à tous... » Comment Socrate fut-il *son* maître ? — Son cas ne fut au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux de ce que commençait à être alors la détresse universelle : que personne ne fût plus son maître, que les instincts se tournassent l'un contre l'autre. Il fascinait comme étant ce cas extrême — sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela se comprend de soi-même, encore plus fort comme réponse, comme délivrance, comme apparence de *cure* de ce cas.

10

Lorsqu'on est forcé de prendre la *Raison* pour tyran, comme fit Socrate, le danger ne doit pas être mince qu'autre chose fasse le

tyran. Le raisonnement fut alors deviné *sauveur*, il ne dépendit ni de Socrate, ni de ses malades, d'être raisonnable, — cela fut de rigueur (1), cela fut leur *dernier* moyen. Le fanatisme, avec lequel toute la méditation grecque se jette sur le raisonnement, trahit une détresse : on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler à fond, ou être *absurdement raisonnable*.... Le moralisme des philosophes grecs à partir de Platon est conditionné pathologiquement ; de même leur estime de la dialectique. Raison = Vertu = Bonheur, cela veut simplement dire : il faut imiter Socrate et établir en permanence un *jour lumineux* contre les appétits obscurs — le jour lumineux de la Raison. Il faut être sensé, clair, lumineux à tout prix : toute concession aux instincts *abaisse* vers l'inconscient...

11

J'ai donné à entendre comment Socrate fascine : il apparut comme un médecin, comme un sauveur. Est-il nécessaire encore de montrer l'erreur qui était dans sa croyance en la « Raison à tout prix ? » — C'est la duperie par soi-même des philosophes et des moralistes, qui s'imaginent échapper à la décadence, par cela seul qu'ils lui font la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme moyen, comme salut n'est lui-même qu'un nouveau signe de la décadence — ils en *métamorphosent* le signe, ils ne l'éliminent pas elle-même. Socrate fut une méprise ; *toute la morale de perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut une méprise*... La trop vive lumière du jour, la Raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, sans instincts, en lutte contre les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une autre maladie — et non une issue vers la « Vertu », vers la « Santé », vers le Bonheur... Il *faut* vaincre les instincts — c'est la formule pour décadence : si longtemps que la vie *s'élève*, le bonheur lui-même est un instinct.



12

— A-t-il même aussi compris cela, cet homme le plus sage de tous ceux qui se dupèrent eux-mêmes ? S'est-il dit finalement cela, dans la *sagesse* de son courage envers la mort ?... Socrate *voulut* mourir : — ce ne fut pas Athènes, mais lui-même il se donne la coupe de poison, il força Athènes à la coupe de poison... « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin... Socrate lui-même fut seulement longtemps malade... »

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Traduit par Daniel Halévy et Robert Dreyfus.)

(1) Ces deux derniers mots en français dans le texte.

Vème Lettre de Malaisie

Jupiter. Novembre.
Palais des Hotes.

Sous un soleil lourd, reflêchi dans les verreries des toits, des dômes, des baies, des serres ; la ville se fête.

De hauts pans de soie violette, pourpre et blanche frissonnent le long des façades. Sur beaucoup, les dieux sont peints. On retrouve sans cesse la grande figure de la Vierge avec sa robe pleine de cités et de peuples en marche. A la surface de ses yeux de métal, les navires voguent, gravés. Le lait fuyant de sa mamelle contient les noms des Noumènes, mêlés aux créatures des trois règnes, et Jésus, assis sur son giron, porte inscrites par toute la nudité de son corps les maximes qui résument les spéculations des philosophes. Généralement derrière Elle, les deux directions de la croix, se traversent. Peintes ou sculptées elles reproduisent l'emblémature de courants éthéréens. Les planètes semblent y être entraînées dans une course descendante, remontante, horizontale, qui les roule, et les unit aux comètes, aux soleils, aux noyaux des nébuleuses, aux hordes d'astres.

D'une aile, le Saint Esprit touche la cime de la Croix ; de l'autre il atteint le front du Christ. Les pennes de ce volatile sacré, vastes comme celles de nos archanges enveloppent le Fils et la Vierge-Mère d'une même protection presque blanche, bien que chaque septenaire de plumes porte les nuances du prisme. Enfin le triangle de la Trinité encadre lumineusement la complication du symbole.

Cela se répète partout, sur les pans de soie, hauts comme les façades, sur les litières où le clergé le porte en groupes de métal, d'ivoire, et de bois. La statue de Manès, celle du Bouddha, ornent aussi les reposoirs. Aux trépieds, enguirlandés de fleurs fraîches, de roses et de violettes, de dahlias, fument les parfums.

Le tramway qui entraîne mes deux amies et moi ne glisse point sur roues, mais sur une sorte de quille en acier s'emboîtant dans un seul rail. Les coussins sont moelleux. Avec rapidité nous filons parmi le murmure joyeux des avenues. Les uniformes corporatifs, s'assemblent sous les portiques, autour des nymphées : les scribes noirs, les usiniers cramoisis, les chinois des services publics en costume national, les malais de la voirie, porteurs de cannes, la tête sous une mitre jaune. Nous glissons entre les édifices, indéfinis, tout ouverts, et laissant voir, dans leurs salles, des assemblées. Naturellement, les orgues glorifient le jour. Les insurgés des Philippines viennent de battre nos troupes espagnoles ; et la Dictature oligarchique fête cette victoire qu'il nomme celle de la Liberté contre la Tyrannie. Voici la procession, pareille à toutes les processions catholiques. Seulement les costumes, et les objets du culte sont d'un luxe indicible. A cheval, cent très belles filles en bas de cuir violet, le torse nu, la tête couronnée de fleurs énormes, précèdent le Saint-Sacrement, et balancent des encensoirs d'or. Depuis les hanches jusque le dessous des

seins, elles portent des corselets de tissus que garnissent des joyaux composant par leur assemblage la forme de plantes fabuleuses. Leur chevelure répandue coule d'un petit bonnet en treillis d'argent. Aux cimes de leurs seins de gros rubis scintillent. Les courtes jupes de lanières noires et vertes terminées par des boules d'or creux, flottent contre les selles de velours. Aux mors des chevaux se suspendent des éphèbes, nus également depuis les mamelles jusqu'aux caleçons de satin blanc qu'un soleil en pierreries illustre à l'endroit du sexe. Des bottes souples en peau blanche couvrent leurs jambes et leurs cuisses. Les dextres tiennent un thyrse, ou un caducée. Surmontés par les ailes décloses de colombes, de petits casques coiffent leurs chevelures.

D'autres, montés sur des chevaux noirs, soufflent dans de fines trompettes. Des femmes robustes marchent contre leurs étriers. Elles ont la gorge soutenue par des réseaux de pourpre, la robe faite de canevas noir où s'engagent des roses jaunes. A la tête, elles portent des tiares de myosotis.

Viennent des hommes géants, aux barbes ondulées et semées de paillettes. Des couronnes royales les sacrent. Les poils de leur torse sont jaunis de henné. Ils montrent toute la beauté de la vigueur virile. Ils retardent l'impatience des lévriers en laisse, des molosses, des lionceaux, des antilopes, et des cerfs. Certains portent des pelles, d'autres des pioches brillantes, ceux-ci des leviers de cuivre fourbi, ceux-là des marteaux dorés, d'autres élèvent des équerres et des truelles au bout de hampes écarlates. En un char bas qu'ils traînent, une machine de métal rouge s'avance. Son volant, ses bielles d'acier poli, luisent plus froidement contre l'autre métal qui garde l'éclat sombre du fer incandescent. Dans leurs vêtements cramoisis, les usiniers défilent, en armée, derrière ce char. Tous ont au chapeau la ramille verte et sur l'épaule un caducée de bois. Suivent les scribes, vêtus de noir, puis les chinois en robes de soie brune, et deux cents fillettes à pied, avec des oiseaux privés sur les doigts, des cannes d'ivoire, des tuniques blanches à traîne, des couronnes de lauriers aux cheveux. Ensuite mille ballerines, par essaims, qui dansent chacun, un pas différent. Les doigts sonnent sur les tambourins. Les ongles frôlent les cordes des lyres. Les poings menus agitent les sistres et choquent des cymbales. D'aucunes, dans des gaînes écailleuses, se tordent comme les ophidiens ; et des perruques d'argent frissonnent contre leurs joues. Au milieu d'ailes violettes, d'autres bondissent sur leurs jambes vigoureuses, les seins passés à travers les ouvertures oblongues des corsets bleus. Corolles aux jambes vertes, des fleurs tournent. Tout un escadron représente les minéraux. Il passe des idoles de diamant, de topaze, de saphir ; de vivantes statues en granit, en malachite, en marbre clair. Avec une fille d'or, une d'argent, une de fer, une de cuivre, les métaux s'irradient. Des adolescentes simulent les créatures de l'eau, algues et poissons. Leur lente chorégraphie marque l'indolence des corps qui flottent.

O cette armée de danseuses ! Elle se déroule durant une heure entière. Hors des collèges, des lycées, des gymnases, toutes les filles de quelque beauté s'étaient rendues à la parade. Sur la nudité de leurs membres une sorte de fard met une moirure miraculeuse, en

sorte que nul défaut d'épiderne ne se décela. Leurs chairs semblaient d'une fraîcheurs éclatante, un peu vernie. Parfums qui vous échappiez de leurs gestes, et vous, fleurs, fleurs, fleurs jetées, fleurs des costumes, fleurs des tiares, fleurs des guirlandes, fleurs de bouquets, couleurs innombrables des fleurs!

Entre les façades d'émail, les escouades de danseuses comblent l'avenue. Avec leurs évolutions, marchent des éléphants blancs porteurs de tours où s'ébattent, au faîte, des aigles apprivoisés. Il glisse sur la rainure du rail maintes quilles de hauts chars dont la file présente succcessivement les dieux de tous les cultes connus, avec leurs prêtres et leurs prêtresses en costume sacerdotal officiant autour des autels. Le palanquin d'une Mère oscille aux épaules de douze vierges en maillots de soie rayée. Parmi des voiles blancs et jaunes, la femme enceinte étendue, sous le dais, et sous le mouvement des chasse-mouches montre un visage pâli que bande un diadème. Autour d'elle, les danseuses vont, les chœurs chantent un hymne et des litanies; les cymbales retentissent, les harpes vibrent. Brancards de fleurs, tentures d'étoffes lourdes à broderies illustrées, dais de brocart blanc, les palanquins se succèdent entre les chars des dieux, les bataillons de danseuses, les chœurs d'enfants aux robes de pourpre.

Enfin l'image colossale de la Vierges termine le centre du cortège, derrière un clergé d'évêques, de diacres, de bonzes, de lamas, de muftis, de softas, de bayadères entourant l'altière blancheur d'un vieillard qui, Pape, offre, sous un dais de métal rouge, l'Ostensoir, image des cycles universels, et du grand Feu Védique.

Sur son manteau bleu comme une montagne lointaine, la chevelure de LA MÈRE, est une forêt d'arbres minuscules. Ses genoux sont deux cascades. Le miracle d'un parfait mécanisme lance, derrière elle, dans la haute croix de verre, les boules lumineuses des astres, des soleils, et des comètes.

Ensuite, se suivent encore des cavaleries de belles filles sur des étalons blancs. Elles sonnent par de longues trompettes fines. Et voici, de plus, les jeteuses de fleurs, les palanquins des Mères, les ballerines, les harpistes, les chœurs d'enfants somptueuses.

Et cela se perpétue. Je ne saurais tout vous dire. Mes yeux d'ailleurs se lassèrent. Je reportai mes regards sur Pythie et Théa. Elles ne parurent en extases, ces créatures d'une froideur et d'un mépris insupportable envers toutes choses! Je les interrogeai.

— Vous ne comprenez pas, me dirent-elles. Ces corps harmonieux, ces jeux de nuances unies aux plis des robes, ces symboles des religions évoquent en nous tant d'idées subtiles et universelles, à la fois. L'histoire totale des Evolutions se lit de geste en geste, de groupe en groupe. Le cortège est pour nous un volume qui se déroule. L'immense poème des Forces est chanté dans la splendeur des antilopes, des aigles, des ballerines, et des mâles. Nous sentons Dieu et Tout. Une semence vigoureuse jaillit dans nos imaginations, les féconde. Le point, le centre, l'*i*, le jod, le phallos et Dieu nous pénètrent à cet instant, et nous font hennir et cabrer pour des jouissances mémorables. Evidemment, avec votre éducation d'Europe, vous ne voyez ici que des femmes nues, et le passage des bêtes empruntées à un jardin

zoologique. Pour nous c'est l'Harmonie qui passe, c'est le jet de la création qui fuse. Ne parlez plus. Laissez, nous vous en supplions, panteler nos Esprits...

Je me dressai sur la hauteur de la voiture. Alors je vis l'ensemble du défilé. A travers la courbe de l'avenue, cela s'étendait et se mouvait selon la forme du phallos créateur, le long de deux ou trois milles. Les groupes de statues, éternisant les visages des inventeurs, regardaient du haut de leurs socles, autour de leurs machines de bronze, ce passage monstrueux de La Vie.

Les grandes voix des phonographes alternaient avec celles des orgues, et déclamaient des strophes. Les chœurs répondaient, dans le cortège, puis les lyres, les trompettes et les danses.

Sottise ou bon sens, j'avoue ne pas m'être réjoui autant que mes compagnes, ni les autres gens amassés dans la voiture. Tout cela me parut bien obscur, bien pédant... et pas mal pornographique. Malgré tout, le cœur de l'honnête homme se révolte à ces spectacles de nudité. Si large d'esprit que l'on puisse se dire, il ne convient pas d'approuver la débauche, lorsqu'elle s'érige en principe de gouvernement et de religion.

Le lendemain, à l'audience qui me fut accordée par la Dictature, je ne pus m'empêcher de le soutenir à l'Oligarque me reprochant les pratiques usitées jadis par l'Inquisition et rétablies dans la province de Cavite, par notre général Blanco, afin de punir les insurgés philippins.

Grande femme, habillée en mousquetaire blanc, l'oligarque sourit à mon réquisitoire et changea la conversation.

On me recevait dans une pièce vaste, extrêmement simple. Les murs de stuc ne m'étonnèrent que par leur altitude élevant un dôme de verre bleuâtre. L'oligarque, m'examinait de ses petits yeux pareils à des parcelles d'argent vif. Elle se tenait dans un fauteuil de velours blanc et, derrière elle, contre la muraille se déployait la bannière de l'Etat. mi-noire, mi-rouge.

— Et si, me dit-elle brusquement, nous usions de notre supériorité mécanique, pour fondre sur l'Europe, anéantir ses armées à l'aide des projectiles lancés par nos frégates aériennes, lui imposer ce que nous croyons l'Intelligence, l'Harmonie, le Meilleur Sort ?..

— Bah !

— Ce serait ; ce sera notre devoir...

La grande femme se leva, et se mit à marcher de long en large sur le caoutchouc du plancher. Elle avait des cheveux incolores et roides, une figure défraîchie, des lèvres mortes, des mains osseuses. Une subite colère enflamma ses joues plates. Elle revint sur moi, criant :

— Oui, oui... Les temps viennent. Vous, les Espagnols, avec la cruauté des âges anciens, vous activez la hâte de nos projets. Ne croyez pas que notre âme voie sans passion votre injustice écraser l'ardeur cubaine depuis trente ans, fusiller les anarchistes de Xérès et de Barcelone, réinventer pour les Philippines les instruments de l'Inquisition. Le sang répandu sur le monde fume jusqu'à nous, et notre force tremble d'impatience. Le voile d'hypocrisie sera dure-

ment arraché de la figure du monde... L'immoralité de la Puissance devient trop grande partout. Ce n'est pas seulement pour nous réjouir et cesser de pâtir que Jérôme le Fondateur mena sur ce sol notre race, et sema la vérité dans les esprits de sa descendance. Il nous a créé des devoirs aussi. Cent trente mille Arméniens périssent égorgés, et les Pouvoirs Chrétiens, par une ignoble avidité et par une ignoble défiance mutuelle, menacent de guerre qui osera fermer l'écluse du sang faible. Jamais, en aucun temps, cela ne fut. L'histoire nomme les Croisades. Pour quel exemple ?...

— L'Europe serait bien heureuse, dis-je, ironiquement, si la Dictature pouvait prescrire un moyen de terminer ces massacres, sans ouvrir le conflit européen.

— La Belgique et la Suisse ne peuvent-elles agir au nom du Concert chrétien, puis établir la Confédération Byzantine sur l'exemple de la Fédération helvétique, avec les petits Etats des Balkans, la Grèce... Mais laissons cela. La note que l'on a fait remettre à la Dictature, de votre part, demande, au nom de l'Espagne, des explications sur l'aide prêtée aux libertaires de la province de Cavite. Notre Oligarchie compose en ce moment la réponse. Je crains qu'elle ne soit pas de nature à satisfaire entièrement les ministres de l'Espagne.

— Ah !

Je me levai. D'un signe la grande femme me fit rasseoir. Elle continua de marcher, gardant un silence fâcheux. Plus lointaine, elle me parut une autruche à ailes blanches, à pattes rouges; ses guêtres étant de maroquin ainsi nuancé. De multiples pas étroits la faisaient sautillante. Elle atteignit le mur, et revint vers moi, rapidement, les mains étendues, tel un volatile en colère.

— Oui, oui ; il vaut mieux tout dire. Il faut tout dire, reprit-elle. Sachez-le donc. Il y a trois ans déjà, nos prédécesseurs préparèrent un plan pour la conquête de l'Europe et l'extinction graduelle de l'injustice sociale. Je ne vous parlerai pas des projets militaires, mais je puis indiquer les principes généraux qui doivent guider la conduite de nos stratèges au lendemain de la victoire.

— Cela m'intéresserait fort, dis-je.

— Dans un an ou deux, cela vous intéresserait plus encore, cria-t-elle durement, de sa voix aigre ; et un écho rejeta d'angle en angle la sonorité de sa prophétie.

Je laissai le sourire animer ma lèvre. La folle s'exaspérait, de plus en plus semblable à une autruche de basse-cour qu'un dindon frustra de sa provende.

Elle déclama tumultueusement :

— Supposez un instant ceci. Nos escadres aériennes planent sur Paris. Elles ont franchi toutes vos lignes militaires, réduit en miettes les forts, les parcs d'artillerie, les arsenaux, les casernes et les prisons, épargnant le plus possible la vie des soldats. L'épouvante produite par l'effet matériel de nos explosifs maîtrise l'opinion. Autour de la ville, nos torpilles défoncent encore les terrains inhabités, creusent dans le sol des strooms de cent mètres, font se briser toutes les vitres de la ville au bruit de leurs détonations qui, perturbant l'at-

mosphère, noient de pluie la contrée. La résistance est devenue évidemment impossible...

— La force prime le droit! énonçai-je à propos.

— Oui, puisque les hommes ne reconnaissent que l'évidence de la force, puisque. sans la terreur d'une force plus grande, ils n'allégeraient pas le sort de ceux que leur propre force écrase. Qu'est-ce qu'une majorité et une minorité? Deux armées en présence, dont la plus faible numériquement. trop lâche pour entreprendre la lutte, renonce tout d'abord. Qui triomphe là, sinon la stupide force numérique; sans que la minorité vaincue obtienne rien de son espoir?... Oui, nous serons la force des minorités, la force brutale des minorités enfin victorieuses. Nous jetterons dans le plateau le plus léger de la balance assez de poids pour que l'équilibre se rétablisse de manière stable... Sachez-le...

L'autruche battit comiquement des ailes devant moi. De la salive sautait de son bec avec les mots...

— Eh quoi, reprit-elle, craindrons-nous, en imposant notre force, d'écraser l'intelligence et l'esprit? Non, vraiment. Il est des diplomates que vos journaux d'Europe louangent, que vos Académies invitent comme des esprits notables à siéger parmi elles. Ayant l'honneur de représenter la pensée chrétienne devant le monde, ils applaudissent à tous les massacres, à toutes les injustices des Pouvoirs. Les diplomaties s'arrangent pour laisser le Turc égorger, étriper, éventrer à l'aise, en lui opposant des phrases d'absurde élégie. On atteint à ce génie de protéger les Arméniens, en paroles, sans les protéger en fait, tout en les livrant au sabre du bachi-bouzouk, sans approuver un crime, dont on demeure les complices évidents. Cette sinistre niaiserie leur vaut la flatterie des lettres, des arts, des nations. Croyez-vous qu'en écrasant ces sortes d'intelligences notre force écrasera une pensée véritable, un honneur véritable, une noblesse d'âme?... Oui, nous serons la force brutale contre l'idée basse de ceux-là... Mais notre force tuera moins qu'ils ne massacrent...

L'autruche s'arrêta, essoufflée. Elle tira de sa poche un mouchoir, s'éventa.

— Mais, dis-je, il est une chose que je m'explique peu. Soigneusement vous fermez aux intrus l'accès de notre pays. Comment parviennent les télégrammes qui vous avertissent de la physionomie du monde?

— Nous avons à Hong-Kong une maison de correspondance et un câble sous-marin. Dans certains massifs inaccessibles des Alpes, de l'Himalaya, de l'Oural, des montagnes rocheuses, nous avons des postes qui communiquent avec les télégraphes des villes et nos nefs aériennes.

— Et aucune indiscrétion?

— Nous payons assez cher pour que les consciences affidées restent hors de prix.

— Alors, si cette expédition eût été faite, si l'Europe, vaincue par les explosifs de frégates aériennes, eût imploré la paix, la Dictature faisait table rase de nos institutions latines, du jour au lendemain?

— A peu près; mais pas immédiatement. Vos foules sont encore si dépourvues d'altruisme et d'énergies qu'elles ne supporteraient

pas l'opération de la table rase, sans périr dans les guerres civiles. Nos plans ménageraient une période transitoire... Oui. Si cela vous intéresse, je puis vous faire remettre une des affiches imprimées à l'avance et qui devaient être collées sur les murs de Paris, aux préliminaires de l'armistice.

— J'aimerais en connaître la teneur...

La dame me promit cet envoi.

— Vous verrez, ajouta-t-elle, que nous nous étions servis de l'organisation de l'armée, seule organisation fonctionnant bien, et mise à l'usage depuis des temps, pour les premières applications du nouveau régime. A l'armée militaire se substituait simplement, sans choc, l'armée agricole et industrielle. Les exercices étaient changés ; voilà tout.

— Alors, repris-je, rien de la mission que m'a conférée mon gouvernement, ne paraît devoir réussir.

— Vous m'excuserez, Monsieur. La Dictature ne peut encore répondre définitivement. Hier ont été fusillés, à Cavite, huit insurgés. Le gouverneur de Manille dénature la vérité dans les dépêches, comme son collègue de Cuba. Le Japon lui-même s'émeut de ces injustices et se prépare à doter le mouvement insurrectionnel d'une aide effective. Les conjonctures s'aggravent. Il faut de la prudence aux diplomates.

L'audience allait finir. La dame nerveuse se réinstalla dans son fauteuil blanc, s'éventa du mouchoir, croqua des pastilles, et, avec une de ces sautes de l'esprit familières à son sexe, me parla de mes compagnes. Pythie, Théa, demanda si leur fréquentation me séduisait. Je les louai de mon mieux.

Elle me dit encore que sa fonction sociale, à l'ordinaire l'occupait comme télégraphiste dans une gare de chemin de fer. Son groupe, ayant trouvé le moyen de simplifier la transmission téléphonique et télégraphique, avait été mis en candidature pour l'Oligarchie. On réforme partout les récepteurs des appareils, et c'est une œuvre énorme, d'autant que les pétitions publiques réclament la pose de téléphones en toutes les salles de tous les lieux habités.

La dame s'emballa sur la théorie téléphonique : non sans la pédanterie désobligeante dont semblent infectés tous les gens d'ici. Néanmoins je réussis à prendre congé.

La ville de Jupiter ne renferme rien de particulièrement remarquable. Elle possède un théâtre pareil à celui de Minerve, des restaurants-serres, des avenues courbes, des édifices à coupoles de verre, des nymphées, des docks énormes, des façades à émaux imagés, un temple assez riche, où l'on remise d'habitude la colossale image de la Vierge-Mère qui sert à orner les processions.

Dans les rues les vêtements blancs des oligarques n'attirent le respect ni le salut de personne, non plus que l'ironie. Ils sont des passants comme les autres. J'ai négligé de voir l'intérieur du théâtre, et de prendre part à la fête hebdomadaire, tant il est vrai que la pratique libre du plaisir vous lasse et rend vertueux.

Le nombre des statues de groupes est la chose curieuse de la cité.

A tous les coins d'avenues, sur les places, au fond des squares innombrables, se dresse toujours un socle, où apparaissent, en taille naturelle, dix ou vingt figures d'hommes et de femmes portant le costume d'usinier. Ces images sont très proches du réel, trop proches même. On croirait voir les résultats de très habiles moulages pris sur les personnes. Généralement les corps et les habits sont de bronze, les têtes et les mains en pâte de verre colorée. Au centre du groupe s'élève le modèle de l'objet que créa l'invention. Du socle jaillissent des fontaines.

J'ai appris, en outre, que les splendides costumes de la procession ne se reverraient plus à Jupiter. En toutes les villes de la Dictature ils apparaîtraient successivement pour une cérémonie semblable, et puis seraient détruits. Les artistes imaginent, à chaque fête, une décoration nouvelle des créatures et des chars. Elle ne resert jamais. Cela donne un motif d'apprécier la richesse folle de la production sociale. Comme je m'émerveillais, Théa dit :

— Ici nous produisons joyeusement pour consommer nous-mêmes. Vous produisez tristement pour vendre. Comment voulez-vous que notre labeur ne rende pas le centuple du vôtre.

A évaluer ce que coûterait en Europe, avec le système des salaires et du commerce, un cortège pareil, on atteint vite le chiffre de cinquante ou soixante millions.

La Semaine Sainte à Séville, ni votre Bœuf-Gras parisien ne rivaliseraient à leur avantage. Mais un tel travail est-il utile pour une joie si médiocre ? Je sais bien que j'ai prononcé le mot *utile*, et que Pythie m'a ri au nez en toute impertinence. L'une et l'autre me considèrent comme un indécrottable imbécile. Je les déteste à peu près.

Vous trouverez, ci-joint, un fragment de l'affiche imprimée d'avance et que les stratèges des nefs aériennes devaient coller sur les murs de Paris, lors de la prise... J'ai supprimé le préambule.

« Après les signatures de ces préliminaires, le gouvernement de Paris agira comme il suit :

ART. I. — Il prononcera la dissolution de la Chambre et du Sénat. Leurs membres actuels seront remplacés par les officiers les plus âgés des armées de terre et de mer (1).

ART. II. — Ces nouveaux fonctionnaires n'auront pas à délibérer sur les lois. Ils seront chargés de classer les pétitions des communes, sans les discuter.

ART. III. — Le mariage civil est aboli.

ART. IV. — L'imputation de la paternité étant illusoire et ne reposant sur aucune certitude naturelle, l'enfant nouveau-né prendra sur les registres de l'état civil, le nom de sa mère.

ART. V. — Le seul héritage légal est celui de la mère aux enfants.

ART. VI. — Cet héritage sera transmis dans les conditions suivantes :

A. Il sera fait une expertise de la valeur des biens légués, meubles

(1) Dès la promulgation de la présente loi, les fonctions occupées par ces officiers, seront transmises, avec les grades afférents aux officiers exemptés, par leur jeune âge, de la mission législative.

et immeubles. L'héritier sera inscrit pour une somme correspondante sur le Grand-Livre. La rente au taux de trois pour cent, lui en sera versée sa vie durant. Cette rente ne sera pas transmissible.

B. Les autres legs à des tiers, ne seront valables que par clauses testamentaires. Ils subiront les mêmes formalités. Mais l'Etat prélèvera cinquante pour cent sur le tarif de la rente, et les sommes dues à ce prélèvement seront versées dans les caisses de l'Instruction publique.

Art. VII. — Toute femme qui se pourra croire en état de maternité prochaine devra déclarer sa situation à la mairie de l'arrondissement. Elle sera immédiatement hospitalisée dans une ville maritime au climat doux et salubre. Le temps de cette hospitalisation sera compté depuis le troisième mois de la grossesse jusqu'au sevrage du nourrisson. A cette époque l'enfant sera admis dans un établissement d'éducation publique pour être élevé, instruit aux frais de la Nation.

Art. VIII. — La mobilisation générale des armées françaises est décrétée.

Art. IX. — L'armée cultive le sol de la patrie, sème, laboure et récolte, élève les troupeaux, exploite les richesses des mines, produit dans les usines et ateliers, construit les édifices, partage et distribue entre les citoyens les richesses du pays.

Art. X. — Les usines de l'Etat et celles réquisitionnées à cet usage fabriqueront immédiatement un outillage agricole conforme aux progrès des sciences, tel que charrues et batteuses à vapeur, semoirs, herses, etc. Cet outillage sera livré dans l'espace de trois mois aux intendants militaires.

Art. XI. — Une commission d'agronomes et d'ingénieurs choisis au concours, pour la moitié des membres, élus par leurs collègues diplômés, pour l'autre moitié, dirigeront le travail de l'armée sociale, afin que le rendement du sol devienne le plus fort.

Art. XII. — Les années de stage à l'école de Saint-Cyr et à l'école Polytechnique sont portées à cinq ans. Les élèves devront, pendant ce laps, ajouter aux connaissances exigées jusqu'à ce jour, celles nécessaires à l'application générale des principes scientifiques pour améliorer la culture du sol, et la production de l'industrie.

Art. XIII. — Quiconque importera, fabriquera, vendra ou achètera de l'alcool, sera poursuivi conformément aux lois, sous le chef de tentative de meurtre. L'Etat pourvoira aux besoins des laboratoires de chimie et de pharmacie, pour la production de l'alcool.

Art. XIV. — Tout individu convaincu de vol, meurtre ou tentative de meurtre, incendie, banqueroute, abus de confiance, escroquerie, quiconque aura par des faits ainsi qualifiés, fait preuve du désir de conquête, sera incorporé, pour cinq ans au moins, dans les armées coloniales. Les armées coloniales jouent, sur leurs territoires militaires, ce même rôle que les armées régulières sur le territoire métropolitain.

Art. XV. — Par voie de décès du détenteur, tous les biens immeubles redeviennent propriété de l'Etat, seul possesseur légal du sol.

Art. XVI. — Les colonies sont soumises au même régime social transitoire que la métropole.

. . . . . .

ART. XVII. — Le système du gouvernement direct par le peuple est substitué au système de la représentation parlementaire.

A. Tous les dimanches, sur un registre déposé à cet usage, dans les mairies, les citoyens de la commune écriront le texte des pétitions concernant les sujets qu'ils jugeront utile à l'intérêt général.

B. Le dimanche suivant, les citoyens de la commune voteront sur ces textes par *oui* et par *non*.

C. Les officiers du corps Législatif classeront par analogies les pétitions communales, en indiquant le nombre des suffrages exprimés, pour ou contre.

D. Dans un délai de six mois au plus, le Pouvoir fera connaître par le Bulletin des Communes les raisons qu'il croit devoir favoriser ou combattre les principes des pétitions.

E. Après un nouveau vote communal, et la sanction du Conseil d'Etat, ces pétitions prendront force de loi ; mais leurs dispositions ne seront appliquées que dans les communes où elles auront été rédigées d'abord.

F. Néanmoins si d'autres communes réclament cette application, elle leur sera octroyée.

ART. XVIII. — Les hommes et les femmes jouissent des mêmes droits civils et politiques.

ART. XIX. — Toute femme de vingt à quarante-cinq ans doit le service social à l'Etat.

ART. XX. — La journée de travail est de six heures. »

Telle est, mon cher ami, la loi du vainqueur dont je prie, fervemment Dieu, de vous faire grâce.

Pour copie :

PAUL ADAM

(Sera continué.)

Stéphane Mallarmé

.. puis, par curieuse leçon et méditation fréquente rompre l'os et sucer la substantifique moelle ..
RABELAIS.

Nul plus que lui n'aura appartenu aux risées : nécessaire hochet conquis à la foule par les exploits de quelques plaisantins et devenu sa chose, en tant qu'un spectacle favori. Il n'exhibe de poème, voire un sonnet, que leur boniment n'attroupe le public et lui propose suivant la saison, des prix à distribuer, ces étrennes. Un livre a paru, ils vont, les camelots ! vous verrez, le reprocher aux baraques accusées d'encombrer le boulevard, non sans qu'on les jalouse, de déployer, elles aussi, leur fructueuse quatrième page, à l'entour des vendeurs de pauvretés.

Aussi, outre la piété qu'il garde à son ami, et un comparable prodige d'élégance nouvelle, le sort, pareil, empêche qu'on sépare, comme fit le Destin, de Manet, dont, morte la caricature, vit la splendeur, le poète instruit peut-être, à consoler autrui, de la vanité des blessures où persévère l'inutile effort de l'Ignorance.

D'avoir surpris un dimanche, il le raconte, l'empressement d'une toilette de jeune maman — imaginez justement une de celles dont le peintre nous lègue l'immortelle ressemblance — attirer par la main, rire dans la salle déserte où s'irisait la toile, son collégien, qu'il ne perdît sa part de la liesse générale, n'arrête plus le survivant qu'au tendre souci de fournir une distraction, à la mode, irrésistible, au jour de sortie de l'enfant.

Lui-même enseigne la mansuétude en quoi son savoir transmue toute misère, dont il s'égaye.

—

Un mystère qui se rit des rieurs le proclame illustre et fait envier sa notoriété aux auteurs féconds d'éditions centuplées, encore que le petit nombre de ceux qui ont, je ne dis pas pénétré, lu ses rares écrits, n'aligne, bien peu, à leur louange, de zéros. Miracle où s'attesterait la beauté de la Gloire, au mépris des humains, soufflant où bon semble à sa divine fantaisie les inspirations qui transfigurent ses élus.

En réalité, elle use, comme toujours, de peu de hérauts, quelques meneurs qui se comptent les tyrans de la foule, les sacrant de par le droit de leur génie ou de leur audace, au-dessus de tous, sans constitution, dans la République des Lettres, qui, de l'autre, imite engouement, violence, passions, révolutions, tout, sauf un suffrage même restreint.

Mais, enfin, voici les volumes, recueils, sûrs ceux-ci, d'à peu près tout ce que jusqu'ici écrivit en prose l'auteur : leurs précieux secrets, tant vantés, mal défendus, aux étalages par l'enseigne populaire qui

impose leur couverture à la curiosité de tous, requise, les ayant parcourus, le temps de les mettre à mal d'un couteau qui en macule les plis, d'encre fraîche, de se prononcer, entre deux services sur l'événement littéraire de la quinzaine.

Tel se plaint ou se désole, comme frustré d'un profit qu'il n'aurait pas fait, lésé au moins du prix du tome. Qui, saisit par un bouton celui-là, s'il passe pour savoir, et le somme d'expliquer.

Les moins attendrissants appellent à l'aide de leur néant le secours éventé des plaisanteries coutumières.

Un éventail écarte du sourire d'une dame le souvenir d'une migraine, qu'elle avoue, mais ne s'agite pas tant qu'il ne ramène à la joue l'importun souci qui l'empourpre à hésiter entre se consentir dupe ou se livrer sotte.

Or, il ne s'agissait que de lire.

Ingénument.

Car, comprendre, quoi ?

Celui-ci est, à défaut d'autre mot — *écrivain* s'étant distendu de l'échoppe publique aux produits de tout polygraphe, jusqu'à se fausser en la banalité, *artiste de lettres* évoquant en chaque métier des confrères, ridicules, et il n'est pour le moment question des volumes de vers — un littérateur qui ne vise pas tant à nous instruire qu'à nous faire jouir, rêver, par des procédés, subtils, licites, que sa recherche revendique, mais qui doivent à une illustre lignée où brille Baudelaire, les lettres de noblesse d'un essor, pour le moins aussi bon fils d'une langue que son aptitude à servir sans les compromettre toutes les chancelleries.

Au même titre qu'un musicien, l'auteur tisserand d'une tapisserie.

Loin, qu'il s'agisse, par exemple, de confronter à nos connaissances antérieures l'énoncé d'un théorème nouveau et appliquer, à en vérifier la démonstration, les moyens communs du mécanisme intellectuel.

Notre seule contemplation est requise.

Une heure se vide des préoccupations habituelles, emplissons-la de lecture. Mais il ne faudrait pas lire ses écrits à la façon du journal ou d'un précis. Plutôt comme notre œil, nos doigts, amoureusement manient une faïence, à attendre que se dégage et nous enveloppe l'atmosphère bienfaisante où nous renaissons, dans notre plénitude, sans limites, nous-mêmes. Effort dont le miracle diffère de toutes les autres besognes qui ne parviennent qu'à distraire qui s'y livre, l'enfermer hors de soi.

Le thème alors sur quoi le poète enroule ses variations ou le sujet qui supporte l'ampleur éloquemment déployée des *Divagations*, leur importance recule jusqu'à n'être plus que l'exquis prétexte.

Pas moins, le haut enseignement — il ne saurait faire défaut à une œuvre ardente, — se condense cependant que s'évapore le délicieux artifice littéraire. Nous le resaisirons si nous avons lu comme il faut. Il s'empreint dans la mémoire, qu'elle ne bégaye plus que de splendides lambeaux.

Mais, d'abord, devant l'*Automne*, dit la *Grappe Miraculeuse*, ou que notre auteur confronte au soleil l'œuvre du chemineau à celle du lettré, nous ne voyons que des harmonies que l'art et le goût ont gra-

duées. Ici se dispose un agencement de lignes, savamment combinées, de rapports que le génie inspire ou renouvelle, là aussi leur couleur aux métaphores, aux épithètes et leur nouveauté, le balancement des phrases suivant un dessin de syntaxe, leur support. Dans l'un et l'autre cas que des formes, des signes, s'ils nous enchantent, jusqu'à faire évanouir le sujet.

Quelqu'un observerait-il que, parfois, des accords savants et leur complexité n'ensevelissent en leurs variations que tel thème d'une vérité éternelle, ou rien, qui l'exalte, que n'écoute-t-il la seule mélodie et le son de l'instrument.

—

Même d'écrire des choses sublimes, encore qu'il n'en manque dans le recueil, ne lui suffirait à l'auteur, puisqu'aussi bien on peut les dire. Il ne s'est proposé que d'écrire avec art. Voilà son objet. Au moins laissez-le, comme dit telle illustre préface, choisit ses sites en Orient.

D'ailleurs tranquillisez-vous, tous ceux à qui son art est fermé. De même peut-être vous échappe ou à tel autre, la céramique ou la danse, ne goûtez-vous pas la fraîcheur d'une joue ou le tapis rutilant des forêts en automne. On ne les peut davantage *comprendre* si le mot signifie *s'assimiler*, du moins à la façon d'un ordre ou d'une question. Avouez. Il n'y a pas plus de honte qu'à être pauvre. Cessez de donner le change par d'équivoques plaisanteries. Celui-là vous donne l'exemple d'assez haut, qui, ayant accaparé tous les rythmes, méprisa la musique, jaloux peut-être qu'elle ravît au vers le privilège, qu'il lui voulait, exclusif, de chanter.

Confessez — sinon votre cécité — que le terrible mot *comprendre* ne vise, s'il a trait à une œuvre d'art comme celle-ci, que la conscience plus ou moins profonde de son effort, de ses moyens, une pénétration du dessein que les signes assemblés expriment, le bonheur de le rencontrer, jusqu'à la véritable critique. Mais de l'objet, livre ou ballet, et fût-il sous le bras du collectionneur, le triomphal « je comprends ! » n'emporte avec lui rien, en dépit de l'étymologie, qu'au plus un reflet en la mémoire.

Au surplus lire, relire et relire le livre, même distinguer avec précision l'enchaînement des mots, aussi vain pour en jouir que parcourir au Louvre des milliers de lieues et s'immobiliser jusqu'au vertige face au panneau, pour s'épanouir à Chardin.

Faut-il descendre ici ! jusqu'à relever l'injure de duperie ou mystification, trop nigaude. On ne peut pourtant, bonnes gens, piper le plaisir. Il se goûte ou pas. Or il est seul en question.

Restent ceux qui assez poliment se plaignent de l'obscurité, de leur peine à parvenir jusqu'aux beautés dont ils veulent leur part, pour qu'on n'élude leur placet.

Assez de livres traînent à la portée du premier venu, moins vêtus que nus aux plis de la langue en usage à tous, la plus banale. Ces *Divagations*, plus pudiques, prétendent échapper à la convoitise du passant et ne se livrer qu'à celui dont la cour assez fervente les aura

méritées. C'est le dessein de l'auteur. Au surplus il s'en explique. Libre au public de dédaigner une récompense que n'acquerront qu'une longue étude et des méditations.

D'autres ont eu recours à des pratiques analogues dont le poète accepterait le parrainage, qui pour échapper à l'autorité, qui pour s'abriter des badauds.

Au moins lui doit-on le respect, à défaut d'admiration, de préférer le modeste abri du mystère à tous ces avantages, qu'à condition d'en faire un métier, on trouve dans la littérature, grâce à la publicité.

Ne voit-on pas qu'il risqua son existence et ce plus formidable enjeu d'un poète, la gloire, eût-il échoué dans sa dangereuse magie en quête d'une pierre inconnue, sa prose, dont le talisman transmuât à son gré en richesse d'art, en or précieux, vierge, qu'il lui fallait pour ciseler ses poèmes, le métal avili des mots.

Opération peu commune et point à proposer pour distraire ou amuser la foule.

—

J'accorde à présent que le livre est malaisé à comprendre. Mais pas à lire. Pas pour son aspect d'obscurité.

Celle qui enroule presque malicieusement des voiles, dont embarrasser jusqu'à la faire choir la démarche trop précipitée de qui prétend parcourir le tome tout d'un trait, elle est aisément réductible au prix de quelques précautions.

Un peu de bonne volonté ou seulement d'attention aura tôt fait d'observer par exemple que la ponctuation, qui s'évanouit dans les vers, à qui doivent suffire leurs ailes, ne guide que la voix du lecteur, peu occupée d'étayer le sens ou méthodiquement clouer, en ajustant les incidentes, tous les morceaux de la phrase. Elle n'est un soutien que pour la déclamation, qui éprouve son aide efficace, pour lire, à livre ouvert, et, sans mérite, étonner les moins savants.

De même,

Des allusions, des incidentes, suppléent à de fastidieux développements.

Les blancs aussi, candides, en effacent la trace. Ou bien ils laissent vide la place de transitions, que reste à chercher, si elles échappent.

Un souci de concision encore et le goût d'élégantes difficultés recourt à de fréquentes ellipses, sous-entendant des commentaires, un ou plusieurs termes de comparaison, tel point déjà élucidé, jusqu'à de vastes connaissances.

Toutes les métaphores, dont la hardiesse requiert toujours toute l'attention, elles sont rigoureusement nouvelles et il faut de toute nécessité prendre la peine de les éprouver.

Pas un cliché sur quoi les yeux puissent glisser.

Un peu comme chacun de ses vers tente de faire vibrer un mot nouveau, qu'il instaure, le moule de chaque phrase refait exprès pour elle. Ils agencent des timbres nouveaux qui, chacun, dispersent le lecteur et se perdent savamment dans l'orchestration totale.

La garantie d'une syntaxe, sûre, en ses entrelacs ondoie, mais use de toutes ses prérogatives, qu'elle sait bien, depuis les origines.

Cent thèmes différents se mêlent, dont cette incidente, brillent dans l'éclair d'une allusion, là se développent à l'aise, alternent avec les mineurs des explications les tons majeurs de l'éloquence, se combinent, devinés, tus, tonnés, tout à coup faisant sonner des notes aiguës d'ironie, tissent un motif et ses accompagnements qui se développent.

Une tonalité générale, comme un fonds, qui, plus ou moins transparaît, se développe d'un bout à l'autre de chaque poème, anecdotes du début, grands faits divers où aboutit le volume, qu'il faut entendre.

Mais, qu'est-ce encore que tout cela ?

De quoi parvenir jusqu'à la surface de son élégance concise comme au bord d'un miroir où la pure onde de sa prose transparaît sans que la lèvre avide trouve seulement à y boire son reflet.

Ce n'est qu'une connaissance superficielle et il faut aller bien plus avant pour découvrir autre chose, en prendre conscience.

Cependant félicitons-nous, ceux qui l'aimons et qu'il enivra. Tout s'use. Les idées meurent comme les enthousiasmes. Félicitons-nous qu'avec sa concision et son souci d'élégance à briser les formules ordinaires pour n'en sertir que les mots comme des éclats et des épaves, il enferme son charme dans une forteresse bâtie contre les atteintes de notre propre lassitude. Le mystérieux trésor de ses phrases garde à nos maturités encore quelque splendeur ignorée comme d'un bouclier qui désarme leurs redoutables ironies.

—

Voici l'essentiel dont les autres observations, partielles, firent prévoir l'aperçu.

L'effort de Stéphane Mallarmé tente un art pur de transposition mentale.

Est-ce à ceux, imbus de son enseignement jusqu'à ne pouvoir échapper à sa hantise, de dire s'il y réussit ?

Omis les moyens, tout art apparaît une transposition gratuite, jeu suprême, de l'acquis de nos sens. A l'inverse de ce que ceux-ci en font, l'utilisant pour vivre, lui ne l'applique qu'à se jouer à son gré. Suivant les lois, absolues, essentielles, d'où relève notre entendement, ici, vitales, là, ne régissant que la superfluité du plaisir esthétique.

C'est le cas de toute littérature. Mais jusqu'ici et trop souvent au gré d'un instinct aveugle, dont le minerai composite acceptait trop d'alliage.

Lui, a reculé jusqu'à l'absolu la recherche d'un jeu désintéressé qu'on ferait avec les mots, employés dans le langage. Or, ayant pratiqué la peinture, la musique, jusqu'en le tréfonds, où ne vibre que leur loi essentielle, il les confronte aux Lettres, à leur source, ivre de leur conquérir une égale autonomie, en tant qu'art.

Une anecdote, plutôt fable, d'autant qu'elle fournit l'appui d'un apologue : un directeur de journal, charmé, séduit, par tout ce qui étincela dans une heure de conversation avec le poète, lui commanda des articles ; dès le premier, sursaute, se récrie, pour n'avoir pas re-

connu, superposée au degré subtil intellectuel où l'art la raréfie, l'essence des propos qui l'avaient charmé.

L'erreur, commune, d'imaginer qu'il emprunte à d'autres arts leurs moyens, alors qu'il en récuse l'alliage pour ne s'approprier que, nue, l'indépendance, désintéressée de façon absolue, des pratiques qui brillent selon le génie propre de chacun d'eux. Il bannit toute description, comme tout procédé trop direct de la peinture, de même une simple mélodie de mots, une musique de phrases, situant plus haut l'harmonie de sa prose.

C'est à la source même de leurs esthétiques qu'elle rejoint les autres arts dont elle n'envie que les lois absolues, contente d'agencer suivant la syntaxe d'une langue, scrutée jusqu'à ses origines, des mots en tant que signes, dont les combinaisons, par allusion, mirage, ont moins souci d'évoquer, grâce aux secrets de la magie littéraire, ils ne savent plus quelle réalité, que, plutôt, en le cercle qu'elle trace, amuser l'esprit en leurs méandres, avec quoi sa mentalité se confond, jusqu'à se perdre et s'enivrer au gré de leur caprice.

Lui apportât-on un livre bourré, de choses, même excellentes, jusqu'à éclater, voilà ce qu'il conseillerait que, non content d'effacer, on oublie. Ces matériaux, abolis, ils sont l'inutile préambule de l'œuvre littéraire qui ne saurait prétendre qu'à les masquer du balancement de lointaines, pures, mystérieuses, mentales analogies. Sans, certes, comme il dit, le ridicule de vouloir dans une ligne, évoquât-elle un site, planter l'énormité d'un arbre. La nature n'enterre que ses racines, les lettres il faut qu'elles ensevelissent jusqu'au souvenir d'une radieuse verdure.

L'effort le plus ardu pour parvenir jusqu'à un jeu si haut, je ne dis pas le goûter, est qu'il faut nous dépouiller des habitudes que la vie fait peser à notre esprit. Au lieu qu'il s'agit, à tout instant d'établir entre les choses, les sensations comme les idées, des rapports intéressés dont l'existence est le prix, il faut avec lui renoncer à tout jugement, à toute pensée qui n'est pas un sens, superflu et vain, mais pur, spirituel, assigné à tout geste, à tout spectacle. Comme dans une supérieure fantasmagorie idéale donnant à notre rêve grisé, le talisman d'une clef qui explique l'autre, réelle, où erre ridiculement, se disperse, s'use et trop souvent sanglote notre activité.

Voilà quel poison ou tutélaire essence il nous verse ; goutte à goutte, en haine du bavardage.

—

Mais l'œuvre en prose de Mallarmé n'apparaît pas seulement le suspens évanoui de ce nénuphar que son génie fait flotter dans nos souvenirs délicieux, ni l'éloquente évocation de tel illustre d'entre ses amis. Les fêtes somptueuses et ces offices qu'anime son enthousiasme musicien, où bercer le nécessaire dégoût de toute réalité, et ses commentaires du livre ou ce que délicieusement il extrait des aspects accoutumés, il ne nous suffit pas d'en considérer le précieux enseignement.

Il ne nous suffit pas non plus que quelque chose de lui s'attarde en

tant d'écrits récents ni qu'il ait fécondé tant de cerveaux, que les souvenirs qu'il laisse se mêlent au meilleur de nos actions.

Toutes les séries de ce tome qui s'ouvre sur des poèmes en prose et aboutit au poème critique — sa véritable nouveauté — où ne s'est pas dépensé tout l'effort des laborieuses années du poète, il arrive qu'on les entrevoie comme les épreuves d'une œuvre future dont, par place, aux dernières pages, luit comme l'espoir.

Il n'aura pas, ce livre, différent de tous les livres, jailli de l'ardeur sourde d'un don juvénile. Le poète en sa patiente et folle recherche de l'œuvre suprême aura, jeté au feu, pour le cuire, sa jeunesse, tous les matériaux de son esprit, toutes ses forces, tous ses espoirs, et, comme cet autre, ses meubles, jusqu'à son existence, attendant, sans une défaillance, que se décèle ce à quoi il aura tout sacrifié.

Toute l'attention requise par le creuset où il se penche, l'enferme à l'abri des vociférations de la foule, furieuse qu'il méprise son ricanement, et d'être réduite à n'attiser qu'un piteux crépitement de sarcasmes, sans que s'y consume seulement la Sottise ou que sa fumée monte jusqu'à irriter le sourire apitoyé du bon Sorcier.

THADÉE NATANSON

Au-delà des Forces

(DEUXIÈME PARTIE.)

La première partie du drame de Bjœrnstjerne Bjœrnson, Au-delà des Forces, *vient d'être représentée par le* Théâtre de l'Œuvre.

La seconde partie, dont la traduction est encore inédite, sera jouée bientôt par le même théâtre. Nous en publions ici les deux scènes culminantes.

Après la mort de Sang et de Clara, Elias et Rachel ont quitté le pays. Ils sont allés dans le Sud, trouver Bratt, qui a abandonné la carrière ecclésiastique pour se consacrer au Socialisme.

Il ne tarde pas à convertir Elias à sa cause, tandis que Rachel se borne à fonder un hôpital pour les malheureux. Au commencement du 1er acte, nous sommes dans un village houiller de la côte, en pleine grève. Une femme vient de se tuer avec ses deux enfants, pour ne pas mourir de faim. Bratt en profite pour faire comprendre aux ouvriers qu'il est temps d'en finir. — Mais entre Bratt et Elias un dissentiment a surgi : Elias n'a plus foi dans la grève, il n'y voit plus qu'un moyen enfantin ; le remède est plus haut, Elias agira seul. Justement le soir même doit avoir lieu au Vieux-Château une réunion de tous les industriels du pays.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE

Réunion des industriels dans le Vieux-Château de la ville, sous la présidence de Holger, dans le but de former un syndical des patrons contre les Grévistes. — Plusieurs discours dans ce sens ont été prononcés, entre autres par Anker, qui a pris ensuite congé de l'assistance.

(Anker rentre subitement par le fond, l'air bouleversé.)

ANKER. — Impossible de sortir, messieurs.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne pouvez pas sortir ?

ANKER. — Non, toutes les portes sont fermées.

LE PRÉSIDENT. — Mais... le concierge est là ?

ANKER. — Le concierge est introuvable.

LE PRÉSIDENT. — En tous cas, les domestiques doivent être là.

ANKER. — Nous n'en avons vu nulle part.

LE PRÉSIDENT. — Il n'y a qu'à enfoncer les portes.

ANKER. — Les portes sont fermées en dehors par des barres de fer.

(Inquiétude dans l'assistance.)

MO. — En voici un.

(Un domestique entre.)

LE PRÉSIDENT. — Allons, explique-toi. Que veut dire ceci ?

LE DOMESTIQUE (1), — Laissez-moi !... Vous voulez savoir ce que c'est ?

TOUS. — Oui.

(Le domestique monte à la tribune.)

MO, *(étonné)*. — Il monte à la tribune !

(1) Elias Sang qui, déguisé en domestique, s'est introduit dans le château d'Holger, après l'avoir miné et avoir mis le feu aux mèches.

LE DOMESTIQUE. — Vous voulez savoir ce que c'est ?

TOUS. — Oui.

LE DOMESTIQUE. — Nous sommes enfermés.

HOLGER. — Mais le concierge, les autres ?

LE DOMESTIQUE. — Ils sont partis.

HOLGER. — Partis ! volontairement, ou bien...?

LE DOMESTIQUE. — L'un et l'autre. Les premiers se sont chargés des seconds. Il n'y a plus personne ici !

(Silence. Tous paraissent terrifiés.)

QUELQUES-UNS. — Mais la police ! Appelez la police !

(Ils courent aux fenêtres qu'ils ouvrent violemment en se courbant au-dessus des balustrades.)

UNE VOIX. — Il n'y a pas de police !

PLUSIEURS, *(sur le balcon)*. — Nous ne voyons personne. Il n'y a pas une âme dehors !

D'AUTRES, *(dans la salle)*. — Comment ? Et nous sommes enfermés ?

(Ils vont vers la fenêtre.)

MO, *(au domestique)*. — Voyons, expliquez-vous ! Il n'y a plus de police ici ? Il n'y a plus personne dehors ?

(On entoure de nouveau le domestique.)

KETIL. — Vous vous êtes donc chargés de la police ?

LE DOMESTIQUE. — Oui. La police forme maintenant la haie plus loin.

HOLGER. — Qui en a donné l'ordre ?

LE DOMESTIQUE. — L'ordre a été donné en votre nom.

QUELQU'UN. — C'est infernal !

UN AUTRE. — Que faire ?

UN TROISIÈME. — Que va-t-il arriver ?

UN QUATRIÈME. — Nous sommes trahis !

MO, *(monte sur une chaise)*. — Silence ! *(au domestique)*. Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

(Tout le monde se tait. On entend alors très distinctement la marche triomphale de l'étage supérieur.)

MO. — Ne peut-on pas faire taire cette musique ? c'est insensé !

TOUS. — Faites cesser la musique !

BLOM, *(criant par la fenêtre)*. — Cessez donc la musique, là-haut !

(Silence général. La musique continue.)

MO, *(furieux)*. — Personne ne peut donc monter ?

HOLGER. — Il faudrait envoyer quelqu'un là-haut sur la plate-forte.

KETIL. — C'est fait.

(Nouveau silence. La musique continue toujours.)

MO. — Elle continue. Mes amis, je vous en prie, que quelqu'un de vous y aille !

(Trois ou quatre personnes sortent.)

UNE VOIX, *(en fausset)*. — Si seulement elle ne jouait pas faux !

BLOM. — Je ne trouve pas ! Mais elle est énervante.

(La musique s'arrête.)

MO. — Ah ! Enfin !

UNE VOIX. — Ce n'est pas malheureux !

MO, (*au domestique*). — Voulez-vous maintenant nous répondre. Que signifie ceci ?

(*Profond silence.*)

LE DOMESTIQUE, (*sombre*). — Il y a quelqu'un qui vous attend !

(*Long silence.*)

MO, (*effrayé*). — ... Quelqu'un ?... Qui ?

LE DOMESTIQUE. — Margen Hang... celle que nous avons enterrée ce matin ! C'est elle qui vous attend.

(*Silence.*)

MO. — Que... que veux-tu dire ?

LE DOMESTIQUE. — Quand on a construit le château, quelqu'un a établi entre les salles basses et les mines une communication électrique. Or, depuis 8 jours on a déblayé les mines, et les nuits dernières on les a remplies de tonneaux de poudre et de dynamite.

(*Profond silence. Tous paraissent accablés.*)

HOLGER, — Qui a fait cela ?

LE DOMESTIQUE. — Le même qui a posé l'électricité.

HOLGER. — Est-il ici ?

LE DOMESTIQUE. — Non. Il a autre chose à faire.

MO. — Mais qui es-tu toi ?

LE DOMESTIQUE. — Que t'importe ! Je ne cherche pas l'immortalité.

MO. — Il faut le tuer !

(*Il saute de sa chaise.*)

PLUSIEURS. — Misérable ! Assassin !

HOLGER, (*intervenant*). — Non, non ! Attendez ! Laissez-moi parler à cet homme ! (*au domestique*). Voulez-vous m'écouter ?

LE DOMESTIQUE, (*regarde sa montre*). — Faites vite, il est temps.

(*Il s'approche de Holger : tous deux s'avancent au premier plan. Holger fait signe à ceux qui les entourent de se retirer un peu.*)

HOLGER. — Quel prix demandez-vous pour nous faire sortir d'ici ? Fixez vous-même la somme. On vous donnera la garantie que vous désirez. Où voulez-vous que l'argent vous soit versé ?

(*Le domestique hausse les épaules sans répondre, se retourne et monte à la tribune.*)

LE DOMESTIQUE. — Attention, vous autres ! Je prends le commandement ! Je veux être au gouvernail pour le dernier voyage. Mais gare au roulis là-bas !

(*Les assistants effrayés chuchotent à voix basse.*)

KETIL. — Mais... où allons-nous ?

LE DOMESTIQUE. — Dans les airs, mon ami. Nous allons tous sauter !

PLUSIEURS, (*effrayés*). — Sauter ! Comment cela ?

KETIL. — Ça vous coûtera plus cher qu'à nous.

LE DOMESTIQUE. — Nous le verrons bien. D'ailleurs vous ne serez pas les seuls ; ce n'est qu'un avertissement pour les autres.

HOLGER, (*railleur, froidement*). — Ça va bientôt commencer ?

LE DOMESTIQUE. — Ça commence ! attention !

(*Il saute de la tribune, et court vers le fond.*)

HOLGER. — Ce ne sera toujours pas toi qui donnera le signal !

(Avec la rapidité d'un éclair Holger tire un revolver de sa poche, et fait feu quatre fois sur le domestique avant qu'il ait pu disparaitre. Au premier coup le domestique s'arrête, atteint par une balle et se retourne. Il porte la main à sa poitrine, puis élève les deux mains et s'écrie :)

C'est bien !

(Il tombe en avant. Holger l'a suivi et se trouve placé de telle sorte que le domestique tombe à ses pieds. Tous se précipitent pour le voir : quelques uns sur la tribune, d'autres sur des chaises pour voir par-dessus la tête de ceux qui sont plus près. Tout-à-coup entre par la gauche l'homme en brun, *le fou du premier acte. Il va droit vers le corps, pousse un éclat de rire et sort comme un trait par la droite, pendant que Holger tire sur lui les dernières balles qui restent dans son révolver.)*

MO, *(effrayé).* — Sont-ils plusieurs ?

QUELQU'UN. — Sans doute.

UN AUTRE. — Que va-t-il arriver ?

(Brouhaha : confusion.)

MO. — Chut ! Chut !

QUELQUES-UNS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MO. — Chut !... Il me semble que quelqu'un a appelé au dehors !

(Il se penche à la fenêtre.)

QUELQU'UN. — On vient peut-être à notre secours ?

(Plusieurs courent aux fenêtres.)

MO, *(toujours à la fenêtre).* — Chut ! C'est une femme. Elle se tient de l'autre côté du fossé. Ecoutez ! Regardez !

QUELQU'UN, *(à une fenêtre).* — Elle agite son mouchoir.

MO. — Silence !

(Tous se taisent.)

UNE VOIX DE FEMME, *(au loin, désespérée).* — Dépêchez-vous de sortir ! Le château est miné !

LE DOMESTIQUE, *se soulevant, et d'une voix mourante).* — Rachel !

HOLGER, *(près de lui, bas).* — Il vit encore !

PLUSIEURS, *(criant à la fenêtre).* — Nous ne pouvons pas sortir !

MO. — Qu'un seul crie à la fois *(Criant).* Nous ne pouvons pas sortir. Envoyez quelqu'un pour ouvrir !

PLUSIEURS. — Envoyez quelqu'un pour ouvrir !

(D'autres accourent aux fenêtres et font du bruit.)

MO. — Chut ! Silence !

On se tait.

LA VOIX DE FEMME. — Personne ne peut entrer. Le pont-levis est levé.

LE DOMESTIQUE, *(comme précédemment .* — Rachel !

HOLGER, bas. — C'est son frère ? Elias Sang ! Oh !...

(Tous quittent les fenêtres et viennent sur le devant de la scène, parlant en même temps.)

QUELQU'UN. — Le pont-levis est levé !

UN AUTRE. — Nous sommes enfermés !

UN TROISIÈME. — Que faire ?

UN QUATRIÈME. — Si on avait des cordes et des échelles de sauvetage pour descendre par les fenêtres?

HOLGER. — Il n'y en a pas.

MO. — Pourquoi nous avez-vous conduits ici ?

UN AUTRE. — C'est un guet-apens !

UN AUTRE. — Vous n'auriez jamais dû nous conduire ici ! c'est de votre faute.

UN TROISIÈME. — Si nous périssons c'est grâce à vous !

MO. — C'est votre orgueil qui en est cause !

PRESQUE TOUS. — C'est épouvantable ! C'est à vous de nous faire sortir ! L'année dernière, vous aviez bien vu pourtant ! Nous nous sommes fiés à vous !

HOLGER, (*froidement*). — Je vous en prie, Messieurs, tâchons d'envisager la chose avec calme. L'explosion ne peut atteindre tout le château. D'ailleurs celui qui doit donner le signal est étendu là.

(*Le domestique à ces paroles, cherche à se lever, mais en vain.*)

QUELQU'UN. — Il vit !

PLUSIEURS. — Il vit encore?

(*Ils se rapprochent de lui. Le domestique réussit seulement à lever la tête.*)

QUELQU'UN. — Il veut dire quelque chose ! Chut !

LE DOMESTIQUE. — Je... je ne suis *pas seul*.

(*Il retombe.*)

QUELQU'UN. — Où sont les autres ?

PLUSIEURS. — Oui ! Où sont les autres ?

MO, (*éclatant d'un fou rire*). — Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

(*Il s'élance vers une des fenêtres, et, avant que personne ait pu le retenir, il se précipite dans le vide. Plusieurs courent aux fenêtres pour voir, puis reculent épouvantés.*)

UNE VOIX. — Ecrasé contre le pont de pierre !

D'AUTRES. — Ecrasé !

PLUSIEURS AUTRES. — C'est épouvantable ! Qu'allons-nous faire ?

HOLGER, (*avec force*). — Prenez garde ! Le désespoir est contagieux !

(*On entend plusieurs d'entre eux répéter : « Oui, oui ! Prenez garde ! »*)

Messieurs... Il faut accepter notre sort avec dignité. Et puisque nous devons tous mourir, consolons-nous du moins en pensant que notre mort fera plus pour notre cause que nous n'aurions pu faire pendant toute notre vie. Ce n'est pas par l'assassinat ni par la dynamite que nos adversaires arriveront au pouvoir. Nous devons donc mourir heureux, car notre mort donnera à nos concitoyens l'énergie et le courage qui seuls maintenant peuvent sauver la Société !

(*Toute l'assemblée l'acclame. A peine le silence est-il rétabli qu'on entend de nouveau au dehors le rire du fou.*)

QUELQU'UN (*aussitôt*). — Mais c'est lui ! C'est lui qui doit donner le signal !

(*Il sort en courant.*)

PLUSIEURS. — C'est sûr ! C'est lui !

(*Ils sortent.*)

Tous. — C'est lui! Arrêtez-le! Tuez-le!

(*Tous sortent en courant. Seul, Blom va lentement.*)

SCÈNE DEUXIÈME

(*Restent en scène :* Holger, Ketil, Anker *et* Elias, *mort.*)

Ketil, (*à Holger*). — Ils ne savent plus ce qu'ils font.

Holger. — Ils cherchent à s'échapper comme ils peuvent.

Anker. — Maintenant, mes amis, il ne nous reste qu'à nous recommander à la miséricorde de Dieu.

Ketil. — C'est bon pour vous, ça! Moi, je suis un vieux marin. J'ai déjà vu plus d'une fois la mort en face; elle ne me fait pas peur, allez!

(*Anker s'agenouille à gauche et se met à prier.*)

Holger (*marche de long en large; il aperçoit le domestique*). — Il est mort!

(*Tous se taisent un moment.*)

Ketil. — Impossible d'échapper, n'est-ce pas?

Holger (*sans s'arrêter*). — Impossible.

Ketil. — C'est bien!... Je m'assieds ici, et je ne bouge plus. Advienne que pourra!

Anker. — Ne faites pas le fort, allez! Priez avec moi; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Ketil. — Ma foi, non!... Pour ce que ça me servirait! Mon âme est ce qu'elle est. Elle ne changera pas comme ça en cinq minutes. Et s'il y a quelqu'un qui doive la recevoir, ce n'est pas les quelques mots que je lui marmotterais maintenant qui lui feraient grand' chose.

On entend, au-dessus, le rire du fou et le vacarme et les cris de ceux qui le poursuivent. Holger s'est arrêté. Il s'approche lentement de Ketil.

Holger. — Dire que c'est pour ces lâches!...

Ketil. — Ah! ils ne valent pas cher!

Holger. — Tant qu'ils se laissaient commander, encore...

Ketil. — Mais dès qu'ils ont peur.

Holger. — Plus personne!

Ketil. — Oui, il faudrait d'autres hommes que ça!

Holger (*après un silence*). — C'est s'en aller bientôt tout de même!

Anker. — Oh, prions pour nos enfants, mes amis! Prions que Dieu les console et les rende moins malheureux que nous! Ah, prions Dieu!

(*On entend au loin le rire du fou. Puis les cris de ceux qui le poursuivent. Ces cris se rapprochent de plus en plus et toute la troupe entre à gauche et sort à droite dans une course effrénée. Blom, seul, marche au pas.*)

Holger (*les regardant*). — Cette canaille-là ou l'autre?...

Ketil. — Il nous faudrait des hommes!

Holger. — Un seul suffirait, Et il viendra!

Anker. — Hâtez-vous de prier avec moi! Il est temps! Priez que

Dieu aide les bons et sauve les malheureux ! Dieu sauve la patrie ! Dieu...

(Un bruit sourd retentit, suivi de cris de détresse et de hurlements de douleur. Ketil est soulevé et projeté en l'air avec le siège sur lequel il était assis; Holger est renversé. Tous deux disparaissent dans un nuage de poussière venu de tous côtés. Anker est projeté violemment contre la muraille, qui s'écroule. On entend encore sa voix.)

ANKER. — Dieu sauve la patrie ! Dieu sauve...

(Second bruit sourd, plus formidable que le premier. Tout disparait.)

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON

(Traduit du norvégien par AUGUSTE MONNIER.)

Cette Patrie

On a voyagé beaucoup ; subi des aspects ; souffert des sensations.

On est loin, très loin. Autour de soi il n'est plus parlé la langue aimée, celle qui permet des nuances. Il faut s'exprimer avec quelques mots, des phrases toutes faites évoquant les bancs de l'école

Oh ! certes on voit de belles choses, le cerveau s'échauffe. Avec qui échanger des idées ? Du papier, de l'encre. une lettre à un ami. Répondra-t-il. Et quoi ? Il ne sera pas à l'unisson.

Les jours passent. On s'habitue à l'isolement. La chambre d'hôtel devient un peu familière. Des fleurs du Tyrol s'épanouissent dans un verre. La petite table se couvre de livres et d'illustrés. Au mur, par habitude on épingle quelques images, des photographies.

On commence à avoir des souvenirs d'yeux, de bouches, de chairs que l'on voudrait aimer longtemps. Même, il n'est pas désagréable de se rappeler l'officier qui ce dimanche passé. dîna à la brasserie sur la même table que vous, la table bien cirée à nappe damassée de rouge.

On part. Et c'est des kilomètres et des changements de train, des aubes et des crépuscules. Kempten, Lindau, Constanz, le Rhin et la masse sombre de la Forêt-Noire, Huningue, Mulhouse : l'Alsace et un patois qui roule, une langue bâtarde. Dans le compartiment montent un jeune ouvrier et une fillette, très Bastien-Lepage. Ils se font une cour discrète, peu gênante pour les autres voyageurs. Tranquilles, les mains enlacées, leurs cheveux blonds mêlés, ils se sourient pâlement jusqu'à la banlieue où ils descendent.

Altkirch, Dammerkirch, puis une campagne interminable sans villages. Altmünsterol, une ville administrative, un va-et-vient. Le commissaire de surveillance, un très bel homme tout reluisant de galons, son casque à pointe dorée, visite méthodiquement, lentement, d'un beau geste à la portière, chaque wagon. A cause des déserteurs, me dit-on.

Ce train siffle avec, au lieu de fonctionnaires graves, les petits employés de la compagnie de l'Est. Un ruisseau, une borne : la frontière. Quelques mètres plus loin, autre gare administrative : Petit-Croix.

On est chez soi. Vite on descend, il faut descendre pour les bagages. D'autres passent, sont déjà à la buvette, une main s'abat sur moi. Pourquoi moi, ne suis-je pas dans ma belle petite patrie ? On m'interroge, longtemps. Des questions bêtes. Cependant on me laisse. Pas tout à fait. Un autre monsieur passe et repasse sur le quai où j'attends. Son coude touche mon coude, ses yeux ont une gravité administrative. Oh ! le photographier.

Enfin, je suis dans mon compartiment. Demain je serai à Paris, dans mon chez moi où s'accumulent les bibelots que j'aime, j'irai voir mes amis. Dans ce cercle étroit sera ma patrie : ils parleront ma langue, sympathiseront à mes sensations. Mais par là-bas, à la frontière...

Charles Saunier

Notes dramatiques

Gymnase : *Une Idylle tragique*, pièce en 4 actes et 6 tableaux, tirée du roman de M. Bourget, par MM. Pierre Decourcelle et Armand d'Artois. — **Porte-Saint-Martin :** *Le colonel Roquebrune*, drame en 5 actes et 6 tableaux de M. G. Ohnet. — **Athénée Comique :** *Paris-sur-Seine*, revue en 3 actes et 8 tableaux de MM. H. Blondeau et H. Montréal.

Pour nos étrennes, MM. Decourcelle et d'Artois ont eu la gentille attention d'extraire sans douleur six tableaux dramatiques du roman de M. Bourget, *Une Idylle tragique*. Cette fois-ci ils ont opéré au chloroforme : espérons que la prochaine ils auront recours au gaz hilarant.

Je n'ai pas à me prononcer sur l'œuvre du jeune et fringant romancier. Les opinions oscillent.

Mais le désaccord des critiques à l'endroit du roman fait place à une émouvante unanimité dès que l'on aborde la pièce. Pour une fois jouvenceaux et barbons, tignasses et calvities fraternisent. C'est qu'ils sont exécrables, ces quatre actes ; ils constituent sans conteste une des choses les plus mortelles qu'il nous ait été donné de subir depuis longtemps. Ni Olivier du Prat, ni Pierre Hautefeuille n'existent ; ce sont des individualités falotes dont l'amitié énigmatique ne dégèle pas le spectateur. L'idylle d'Ely de Carlsberg et de Pierre se poursuit à la cantonade et l'art des adaptateurs se satisfait d'épisodes menus, de ragots et de bavardages qui lasseraient la patience du saint le plus éprouvé. Qu'il y eût une œuvre dramatique, une œuvre des plus hautes, des plus angoissantes à tirer du conflit de l'amitié et de la passion, avec les données mêmes de M. Bourget, et tout en conservant à ses personnages les caractères dont il les a dotés, cela est hors de doute. Seulement il fallait, je pense, s'y prendre d'autre manière, laisser les Chésy, les Marsh et même les Brion dans l'ombre salutaire qui convient aux comparses et tirer violemment au premier plan Olivier, Pierre, Ely, l'archiduc et Berthe du Prat, puisque le drame se concentre entre ces cinq personnages, inégalement intéressants, mais également passionnés. Mais dans une pièce de M. Bourget, pouvait-on résister au plaisir de nous exhiber un yacht et des yachtmen et des yachtwomen et des américains et des américaines et autres curiosités mondaines dont restera éternellement béjaune, interloquée et balbutiante l'âme parvenue de notre Paul ?

Encore une fois, cette pauvre *Idylle tragique*, qui sans doute sera défunte à l'heure où paraîtront ces lignes, involontairement nécrologiques, gâche un admirable sujet. Il y a dans l'amitié véritable d'homme à homme quelque chose de si profond et de si essentiel qu'il semble bien que l'amour même le plus véhément soit impuissant à y attenter. Mais aussi la présence d'un tel sentiment dans une âme qui en est digne doit y créer pour ainsi dire une atmosphère constante de gravité et de générosité. A une certaine hauteur, les contradictions psychologiques s'évanouissent ; l'âme s'unifie en qui est né le désintéressement absolu hors duquel il n'est pas d'amitié réelle, j'en-

tends le désintéressement de soi qui éclate dans le besoin impérieux de se préférer un autre être. Pour qu'Olivier et Pierre nous fussent chers, il faudrait qu'ils se fussent chers d'abord et cela pour d'autres raisons que des camaraderies de collège ou des promiscuités de campement. Mais ce ne sont pas des amis, encore qu'on nous fatigue les oreilles de leur amitié d'exception ; ce sont au plus des camarades qui ne se sont nullement *nécessaires* puisqu'ils peuvent en toute tranquillité vivre loin l'un de l'autre, l'âme bourrée de secrets qu'ils ne se confieront jamais. Et voilà pourquoi leur entente contre Ely paraît abominable. Pierre ne doit pas à Olivier un pareil sacrifice et Olivier en l'acceptant abuse monstrueusement. Tous deux d'ailleurs avec une sérénité à la Louis XI crucifient une femme qu'Olivier au moins sait sincère : mais peut-être est-il encore moins cruel que nigaud et dans cette occurrence mérite-t-il au juste le surnom concordant d'Olivier-le-Daim ! En un mot, rien n'est justifié : l'amitié de ces deux messieurs demeure inexplicable, et le sacrifice qu'ils s'imposent de leur commune maîtresse (ah ça ! que sacrifie donc Olivier ?) constitue vraiment une résolution d'une absurdité compacte.

L'interprétation a été désastreuse. C'est, je pense, pour Mme Hading qu'a été inventée l'expression « ne point avoir le sens du ridicule ». Ses toilettes esbrouffantes ont été cueillies avec tous les honneurs dûs à leur haute fantaisie. Elle est archiduchesse comme pantoufle de lisière et évoque très exactement, avec ses cheveux dénoués dramatiquement sur le col, les lorettes de Gavarni. Il y a d'ailleurs presque du courage à se présenter ainsi devant un public parisien, et je discerne du défi dans l'attitude de Mme Hading. Il est inadmissible qu'on ait, inconsciemment, le chapeau aussi téméraire. Ely ? Hélas ! ! ! M. Bourget, avant la première, pleurait d'attendrissement sur les perfections de Mme Hading : « Vous êtes l'Ely que j'avais rêvée, plus Ely que l'Ely du livre, et j'envie l'heureux Hautefeuille, l'élu de l'élyséenne Ely ! » Depuis, l'académicien nomade a dû déchanter. Mais n'aggravons pas sa tristesse !

Candé, grand premier rôle par définition, arrive aussi grand bon premier sur la liste des acteurs impossibles. Ce représentant de la France à l'étranger ne contribuera pas médiocrement à accréditer cette opinion fâcheuse que l'on recrute nos attachés d'ambassade parmi les chefs de rayon de la *Samaritaine*. Il a joué à contre sens d'un bout à l'autre le rôle d'ailleurs mal venu d'Olivier. Sans doute Mayer y eût été excellent, et, à son défaut, Calmettes, que l'on ne se décidera pas, vous verrez, à sortir des traîtres de mélodrame. Pourquoi donc Candé ? Mystère et portants !

Grand a paru gêné et mal à l'aise dans le rôle de Pierre. Il a un peu déçu ceux qui, comme moi, ont pour son talent une réelle sympathie. Seul Lérand a obtenu un succès considérable et mérité dans le rôle de l'archiduc où il a prouvé une rare entente de la composition.

Mlle Sorel débutait dans les femmes du monde ; on peut dire à son éloge qu'elle n'a pas trop fait regretter sa belle apparition de *Lysistrata*. Mlle Yahne elle-même avait perdu sa rosse assurance et a joué éteint. Idylle plus que tragique, on le voit, idylle morne.

M. G. Ohnet est la tête ottomane de la littérature. Il a reçu ces dernières années de mémorables râclées, et l'on s'est acharné sur ce pauvre écrivain avec une férocité toute comanche. Il en est devenu intéressant et digne au moins de pitié. Son nouveau drame, fût-il exécrable, mériterait encore d'être traité doucement ; il convient de ménager ceux qui ont tant pâti.

M. Mendès a écrit sur *le Colonel Roquebrune* une chronique parfaite et d'une justesse absolue. Il est très certain que M. Ohnet élabore des œuvres qui n'ont avec l'art de notre goût que des rapports lointains. Ses romans sont conventionnels, grandiloquants, sottement romanesques et de style équivoque : ses dramaturgies faussement passionnées, invraisemblables et guindées. Soit ! c'est entendu et convenu ! Mais cette déclaration préalable faite, sur les six tableaux du *Colonel Roquebrune* il faut reconnaître que deux seulement sont intolérables, le deuxième et le cinquième. Les autres n'ennuient pas, et même le premier, très mouvementé et très heureusement mis en scène, est amusant. *Le Colonel Roquebrune* est un drame militaire et policier qui vaut beaucoup de drames policiers et presque tous les drames militaires. On s'y divertirait même avec continuité si M. Ohnet s'était moins mis en peine de l'histoire et s'était appliqué avec plus de discrétion, surtout, ah ! surtout, s'il s'était méfié de ses aptitudes oratoires et tenu en garde contre l'hystérie de la période. Dieu ! que son colonel est à tirade et qu'il aime pérorer, sermonner, haranguer, diatriber, invectiver ! Si j'étais empereur, je me déferais d'un aussi jaboteur émissaire et je ne lui confierais certes pas le soin de préparer ma rentrée triomphale !

Quant à la fable dramatique qui sert de prétexte à ces évocations historico-politiques, il vaut mieux, je crois, n'y point insister. Le dévouement de Thérèse de Réval est une de ces actions héroïques qui peuvent exalter les âmes élémentaires des spectateurs paradisiaques, mais dès les secondes galeries on ne coupe plus dans ces ponts-là. La scène du couvent constitue aussi une invention dont le pathétique est sans efficace sur les intelligences même moyennement développées. Mais on peut avec quelque bonne volonté passer condamnation sur ces invraisemblances et s'intéresser aux habiletés de M. Ohnet ; il en est qui ne sont point méprisables.

Coquelin est un Roquebrune excellent, verveux, chevaleresque, enflammé. Comme toujours son succès personnel a été des plus vifs. Il faut remercier cet admirable comédien de ne pas se confiner dans les rôles où il est maître et de tenter un emploi nouveau de ses dons exceptionnels. Nous manquons de grands acteurs de drame ; et quand Coquelin aborde des rôles comme ceux de *Don César* ou du *Bossu*, on se récrie ; on proteste ; on le rappelle à l'ordre. Quoi ! Mascarille jusqu'à la consommation des siècles ! Les travaux-farces à perpétuité ! Ce sont là des exigences bouffonnes !

Saint-Germain n'a été que très honorable dans le rôle de Fouché. Malheureusement pour lui on l'y espérait excellent. Aimez-vous Volny ? Il est toujours le même et dans tous ses rôles s'imite avec une fidélité désespérante. Un peu plus de variété ne messiérait certes pas. Par contre, Desjardins n'a pas besoin de changer sa formule ; elle

est sans contredit une des meilleures du moment et il a pu intéresser vivement dans le personnage inextricable de Moigneville.

Quant à Jean Coquelin, dont toutes les créations cette année sont des plus remarquables, il a composé de façon très heureuse le rôle du policier Rouquin. Ces dames, hélas ! Ma vieille courtoisie, que te voilà donc mal à l'aise ! Mlle Brindeau s'est jugée elle-même avec toute la sévérité congrue en se retirant à la sixième représentation ; elle a repassé le rôle d'Emilienne à Mlle Fleur, et nous nous contenterons de signaler son départ, assure-t-on volontaire ; le commenter serait de la cruauté gratuite. Mlle Esquilar a toute la bonne volonté désirable et elle fait évidemment ce qu'elle doit. La pièce, remarquablement montée, s'illustre de reluisants uniformes.

—

Eden, Grand-Théâtre, Comédie-Parisienne, qui successivement sombrâtes, dites-nous votre secret maléfique ! Quelle méchante fée décréta que la rue Boudreau, à cent mètres du boulevard, à trente mètres de l'Opéra, centrale autant que rue peut se targuer de l'être, verrait naître (si peu !) et décéder (si vite !) tant de scènes diverses et de tréteaux-courageux !

Sur ces ruines s'installe l'Athénée-Comique, vieille réputation, marque éprouvée. Il donne un vaudeville presque bon de notre Galipaux ; et le public s'abstient : un vaudeville presque très bon de notre Gandillot ; et le public persiste à s'abstenir. La pâle ou noire ou verte guigne, vous dis-je !

La Revue de MM. Montréal et Blondeau aura-t-elle l'heur insigne de la conjurer ? Je le souhaite pour deux raisons d'égal prix. La première est que cette macédoine satirique ne manque pas de saveur et qu'il s'y trouve, de ci de là, des scènes alertes et des mots amusants ; la seconde est qu'une exquise commère conduit *Paris sur la scène* et nous rafraîchit les yeux en même temps que la mémoire. Ah ! si Mlle Sidley, commère un peu sage peut-être, mais si agréablement disante, n'était pas Mlle Sidley, comme nous lui en voudrions de nous rappeler un tas d'histoires que nous étions fort satisfaits d'avoir oubliées ! Car les revuistes sont gens impitoyables ! ils nous remettent le nez dans nos ennuis antérieurs avec une indiscrétion déconcertante ! Comme si les actuels n'avaient pas l'ampleur suffisante !

—

Sait-on que M. Montcharmont, le remarqué viveur de *Viveurs* est un impresario avec lequel auront à compter nos bons directeurs du moment ? Il vient de promener à travers la France et les pays bataves et belges une excellente tournée d'*Amants* qui a permis d'apprécier le beau talent de Mme Bruck dans le rôle de Claudine qu'elle a interprété avec un charme pénétrant. Montcharmont, à côté d'elle, obtenait un vif succès en Vétheuil et Nertann créait véritablement le rôle du comte de Ruyseux, car vous ne prétendrez pas que Louis Delaunay.....

COOLUS

7

Mort de G. de Moniz Barreto

(1863-1896)

Au début de l'année dernière, la mort de Joao de Deus décapitait, de son plus grand poète lyrique, le Portugal contemporain ; le déclin de cette même année l'aura privé encore de son plus grand critique, de l'admirable psychologue, du profond écrivain d'idées qu'on a pu comparer à Taine, et que fut Moniz Barreto.

De sa biographie nous ne voulons rien dire, sinon que, natif de Goa (sa mère était de race hindoue ; ce détail explique en partie son amour des spéculations métaphysiques), il avait complété ses études à Lisbonne avant de venir à Paris, où, du reste tuberculeux, neurasthénique, et quelque peu morphinomane, il séjournait depuis deux ans, lorsqu'une attaque de pneumonie l'emporta le 29 décembre.

Son action s'exerçait puissante parmi ses jeunes compatriotes, et même sur tels de ses aînés : comme penseur, il contribuait, après le grand poète Anthero de Quental, à les pénétrer de l'esprit indéniablement fécond de cette philosophie allemande, partiellement rajeunie en France par les Taine et par les Vacherot, et qui fait de l'Idée le centre et le pivot de l'univers ; comme critique, également doué des aptitudes d'un savant, d'un artiste et d'un littérateur, le cerveau solidement meublé, grâce à de méthodiques lectures, des connaissances les plus variées, l'âme sereine de s'être créé cette certitude philosophique dont jouit toujours, tôt ou tard, l'amant des idées générales, il excellait à retrouver, sous la végétation des détails secondaires, le germe essentiel d'une doctrine ; sous la vermine des anecdotes, les caractéristiques d'un siècle, d'une époque ou d'une nation ; sous l'accumulation des œuvres d'un même homme, la complexe ou l'unique et centrale raison d'être de leur multiplicité. Comme écrivain enfin, comme styliste plutôt, il usait d'une langue à la fois concise et claire, sobre et néanmoins imagée, de propriété si parfaite que chacune de ses conclusions, logiquement préparée d'ailleurs par des arguments péremptoires, s'imposait à l'intelligence comme un axiome mathématique.

Aussi n'oserais-je pas affirmer qu'il n'ait pas subi l'influence de notre malheureux Hennequin, mort, comme lui, prématurément, après avoir donné chez nous, mais sous une forme moins brillante, les premiers modèles d'une critique digne d'être dite scientifique ; seulement, nous chercherions en vain, autour de nous, un disciple de celui-ci, tandis que nous pouvons nommer jusqu'à deux esprits supérieurs, Manuel da Silva-Gayo, biographe portugais de Moniz Barreto, et, à Rio-de-Janeiro, Oliveira Lima, redevables de leur méthode, en tant que critiques littéraires, au jeune mort qui fut leur ami.

Et pourtant l'œuvre de ce mort est pour ainsi dire introuvable, éparpillée à tous les vents (car nul ne soigna moins sa gloire) en une foule de publications du Portugal et du Brésil. Deux minces plaquettes attestent seules l'activité de ce cerveau réellement encyclopédique : *Oliveira Martins, étude psychologique* sur le Michelet lusitanien ; et *Lettre au Roi de Portngal concernant la situation de ce*

pays et les remèdes à y apporter : cette dernière contient sur l'École, sur l'Armée, sur Napoléon, des morceaux discutables et paradoxaux, mais qui lui survivront par leur mâle éloquence et par l'inaltérable beauté de leur style. — Le devoir des admirateurs de Barreto est à présent de recueillir, en autant de volumes qu'il sera nécessaire, ses travaux les plus importants (au premier rang desquels il convient de citer comme un jugement définitif, monumental et sans appel, son Essai général sur *La Littérature contemporaine en Portugal*) : nous aimons à penser qu'ils n'y failliront point.

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST

Les Livres

Lucien Muhlfeld : *Le monde où l'on imprime* (Paris, Perrin, éd.). — **Fernand Gregh :** *La maison de l'Enfance* (Paris, Calmann Lévy, éd.). — **Guy de Passillé :** *Histoire d'un gentilhomme de province* (Paris, Perrin, éd.)

Le livre de M. Lucien Muhlfeld est un recueil, raccordé, mis au point ou rajeuni, des articles que pendant près de cinq ans il publia à cette place. Le détail journalier de la critique s'y appuie de quelques essais plus généraux (sur le rôle de la critique, sur l'art dramatique) et de diverses fantaisies humoristiques ou morales. Mais c'est avant tout un recueil d'articles. Muhlfeld est un journaliste et mêle à tout ce qu'il écrit un air de chronique et d'entrain.

Les qualités de ce livre sont excellentes : on n'apportera pas dans la critique une décision plus vive ou plus sûre. Il est malaisé de n'ennuyer jamais ; pas une page ici n'ennuiera. La suite même de ces chapitres, et l'art avec lequel ils se rattachent ou se varient, est, en même temps qu'un plaisir tranquille, une rare sécurité d'avenir.

Les lecteurs de cette Revue ont suivi mois par mois la campagne qu'y mena si vivacement Lucien Muhlfeld ; ils retrouveront dans ce livre, affirmées encore par le choix et l'ordre, les préférences et les idées qui font au critique comme à tout autre écrivain, son individualité. Il me semble que Muhlfeld, s'il eût débuté dans les lettres dix ans plus tôt, eût été un sincère et résolu naturaliste. C'est la pente naturelle de son esprit d'aimer le présent, l'exact, les descriptions en pleine pâte et la psychologie en pleine chair. Les hasards bimensuels de son esthétique l'ont ramené souvent vers ce thème, où il excella ; et dans M. Renard, par exemple, n'est-ce pas surtout le réaliste que qu'il a goûté si vivement ? Je distingue aussi que qu'il est philosophe. Le signe qui marquera sa génération, c'est d'avoir grandi dans la philosophie et surtout de l'avoir aimée. Je sais que Muhlfeld a goûté qu'on mît en action les métaphysiques, et c'est par là que MM. Paul Adam ou Elémir Bourges l'ont séduit.

Je joins à cela un purisme sévère, et parfois même, à ce qu'il me semble, un peu étroit ; et surtout une vive hostilité contre le symbolisme tel que l'ont fait les dernières petites revues et les derniers petits garçons. Muhlfeld a une prise trop forte sur le réel. On se souviendra qu'il fut le premier de notre âge à dire ce qu'on va te répéter.

Le style de Muhlfeld peut paraître un peu composite ; il est habillé chez un grand faiseur, chez un bon faiseur ; il ne se distingue à mon gré que par la recherche constante et serrée d'une exactitude presque mathématique. J'y vois des facettes inégales et un peu dures. Les essais plus importants que renferme son volume m'ont semblé au contraire d'une composition molle et peu sensible. Les articles plus brefs et plus personnels, emportés par la verve, le bonheur du mot, l'amour de juger et une certaine dureté naturelle, resteront, je crois, le modèle de ce que ; doit être une critique de combat. Ce sont avant tout des chroniques, elles en ont la vivacité, la prestesse ; surtout elles courent droit. ont un but, visent quelque chose. On sent sous cette verve égale, une fantaisie parfois un peu rogue, une décision parfois rageuse. Ce sont des chroniques, mais d'un esprit sûr, instruit, qui aime juger, et croit à son jugement.

Pour marquer au juste l'impression que me laisse le volume de Muhlfeld, je ne vois rien de mieux que cette alliance de mots. chroniqueur et dogmatique. N'a-t-il pas lui-même posé, comme la qualité la plus nécessaire au critique, la foi dans son jugement, l'amour de juger ? Il n'est pas dogmatique à la façon de M. Nisard ; je doute qu'il croie à la beauté des règles objectives et éternelles. Il croit surtout à la valeur objective d'un jugement sain et d'une émotion sincère, et, au début de son livre, il l'a dit bien mieux que moi. Des théories le sépareraient de M. Brunetière, dont je le vois assez proche par sa tournure d'esprit. Mais tous deux dogmatiques, tous deux jugeurs et jaugeurs de livres par vocation et par métier, et, si j'ose dire, magistrats endurcis des lettres, bourrus et tranchants, M. Brunetière est un prédicateur de la chaire, et Lucien Muhlfeld un chroniqueur de premier-Paris.

J'aime de M. Muhlfeld sa probité, son intransigeance critique, même son goût parfois petit de marquer des fautes. C'est un courage de l'esprit et souvent du caractère, d'être à ce point l'inverse du complaisant et du bénisseur. Je crois avoir parlé de son livre comme il devait désirer qu'on le fît, et comme je ne l'eusse fait si équitablement pour personne, en lui posant ainsi avec dureté mes bons ou mes mauvais points. Je crains seulement que la critique ne devienne ainsi peu à peu comme un jury d'examen ou une gendarmerie littéraire. Le débordement des niaiseries dont s'inonde ce temps, l'incroyable ignorance d'écrivains qu'en effet il faut rappeler souvent à l'école primaire, mènent trop aisément à une telle notion de la critique. Mais si j'accorde que le talent critique soit le don et l'amour de juger, je demande qu'on entende par juger discerner ou, mieux, prévoir. Comme on l'a dit avec une profondeur si enfantine, tout le monde peut faire un mauvais livre, tout le monde ne peut pas en faire un bon. Il y a mieux que d'éreinter une nullité tapageuse, c'est de pressentir ou d'encourager un talent qui naît. Il m'est naïf et doux de croire que la critique puisse même enrichir, redresser, corriger ce qu'elle touche ; c'est le rôle que rêvait pour elle Gœthe vieilli, où Voltaire, Lessing, peut être Sainte-Beuve ont atteint. Il y a les professeurs qui aiment à marquer des points. et les maîtres plus doux, plus attentifs qui devinent, qui développent, qui aident à trouver la

voie. Comme il serait bien qu'un écrivain glorieux et âgé voulût ainsi finir sa carrière !

—

Le livre de vers que vient de publier M. Gregh sous ce titre évocateur et lointain, *La Maison de l'Enfance*, aura eu cette fortune singulière d'être loué par tout le monde, quoique pour des raisons diverses, et je ne vois guère de bienvenue qui ait plus aimablement souri dans des regards plus bigarrés. On ne se rencontre guère ici avec M. Deschamps, et le jugement de M. Coppée, qui semble se constituer, depuis *Aphrodite*, le Mécène des grands quotidiens, inspirerait plutôt envers les œuvres qu'il loue de la défiance que de l'espoir. Je dirai pourtant que M. Gregh est un poète, et j'entends par là celui qui a reçu le don poétique, et surtout celui qui entend faire de la poésie sa vie et son métier. Dans cet esprit où tant de précautions, de demi-teintes et de finesses laisseraient soupçonner un goût mondain d'*amateur* bien né, je ne vois rien de plus honorable et de plus hardi que de se poser ainsi en *professionnel* de la poésie. Depuis que la poésie était devenue une carrière aristocratique, comme la diplomatie ou l'élevage, c'est un ton qui s'est perdu.

M. Gregh est un poète heureusement doué ; c'est un travailleur qui aime son art : c'est un ouvrier habile. Il garde heureusement, pour en rajeunir la tradition classique, dont il est imbu, la trace des hardiesses récentes. On les retrouve en lui transparentes et filtrées. Au souvenir des poètes qui depuis Hugo ont rajeuni la lyre française, il n'a pas enrichi sa métrique mais plutôt son inspiration. Et si je disais de M. Gregh que sur des pensers des plus nouveaux il a fait des vers antiques, ce pédantisme de collège ne laisserait pas de marquer avec justesse son attitude et son goût.

Ce qui lui manque le plus, c'est à mon gré, et si l'on veut limiter le mot à son sens lyrique, l'inspiration. Il a plus de goût que de force, et plus de souplesse que de souffle. Il est exactement ce que M. Muhlfeld nommerait un élégiaque : et, par Desbordes-Valmore et Sainte-Beuve, il se rattache aux *minores* classiques ; il excelle dans les pièces courtes où un sentiment léger peut laisser une image exacte et circonscrite. C'est un poète d'anthologie. Et par là il peut être assuré de laisser une œuvre et un nom. M. Deschamps a cité jadis, avec l'ignorance si gaie qu'on lui connaît, un Menuet qui n'est pas parmi les meilleures pièces du volume. Mais n'y a-t-il pas une perfection dans ces six vers où la pensée semble tour à tour enfermer son exactitude et prolonger à l'infini son émotion :

> Ta bouche aimée a le parfum acide et clair
> De ces fruits qu'a dorés sans les mûrir l'Automne ;
> Beaux fruits tentant la bouche avide qui s'étonne
> De l'âpreté mordue avec l'or de leur chair,
> Et bientôt, quand la bouche à leur goût s'accoutume,
> De la douceur goûtée avec leur amertume.

J'ai nommé Marceline Desbordes-Valmore ; il me semble que ce n'est pas sans raison. Voilà un ton qu'on eût jugé pour toujours passé de mode. J'aperçois bien quelles influences ont subi les meilleurs poètes d'il y a dix ans, et Ephraïm Mikhaël qui fut le plus richement doué d'entre eux coulait simplement dans les métaphores parnas-

siennes un pessimisme baudelairien. Aujourd'hui Baudelaire est encore un maître auquel personne ne cherche à se dérober, mais la friperie parnassienne est trop visiblement une friperie, et le vers demi-teinte de Marceline et de Sainte-Beuve reparaît. C'est un genre que le puffisme et le génie, Verlaine et M. de Montesquiou, ont inégalement servi à ressusciter.

Je n'entends pas insinuer que le vers de M. Gregh soit fade ou amorphe. Il a de l'éclat et une précision qui sent les fortes études. L'apprêt trop brillant de sa perfection technique paraît même nuire à la délicatesse de son sentiment. Il y a le plus souvent entre la tendresse sincère de la pensée et la perfection technique du vers comme une invincible antinomie. Le très beau vers est, de sa nature, plastique, à tranche brillante ; l'expression d'une pensée fine est presque toujours grise et effilée. Il arrive ainsi qu'une certaine perfection de la forme finisse par jeter comme un doute *a priori* sur la valeur sentimentale de l'idée. Je pose ici une loi qui n'a rien de nécessaire. Baudelaire y a échappé ; c'est le secret de sa gloire. Et dans le livre de M. Gregh il y a toutes les promesses d'avenir.

Je voudrais citer de M. Gregh ces quatre vers encore :

> Seule, dans son coin noir, l'horloge insoucieuse
> Bat toujours d'un grand bruit incessant, inlassé,
> Et martèle à coups lents et mats l'ombre anxieuse
> Et cloue à petits coups l'heure dans le passé.

Je les cite pour montrer en un genre différent que M. Gregh est capable d'images grandes et belles, d'images de poète, et qu'il n'est pas seulement le petit chanteur florentin dont on a parlé. M. Gregh mérite son succès et il méritera davantage.

—

Voici quelques mois déjà qu'a paru le roman de M. de Passillé : *Histoire d'un Gentilhomme de Province*, et je m'excuse d'en rendre compte avec un retard si peu courtois. C'est le premier livre de M. de Passillé, à ce que je crois ; voilà un excellent début dans les lettres.

Il y a dans ce roman une étude de mœurs et une étude de passion : « L'œuvre a été entreprise dans le but de mettre en scène les manières d'être et de penser, l'état d'esprit des royalistes émigrés ou descendants d'émigrés, revenus dans leurs terres pendant la période de 1830 au Coup d'Etat ». L'étude de passion, c'est l'histoire de l'amour morne et de l'inconsciente jalousie d'un être mou et sensuel pour la femme silencieuse et défigurée qui mourra sans laisser deviner son secret.

L'art particulier de M. de Passillé, c'est de ne jamais analyser ou décrire, mais de suggérer. On dirait que, de parti pris, il n'observe que l'attitude et le visage, mais avec une si minutieuse attention qu'aucun geste important ne lui échappe. Mais combien de pensées différentes peut représenter le même regard ! C'est pourquoi la sèche est tranquille précision de M. de Passillé est un art plein de mystère. Son livre est un excellent modèle de ce qu'on pourrait nommer le roman phénoméniste, le plus simple et le plus difficile de tous, le plus inquiétant et le plus triste dans sa nudité sans intentions. C'est sans

doute là le véritable réalisme, tel que certains romans anglais ou *l'Education sentimentale* en ont donné le modèle..... Le livre de M. de Passillé est de ceux qu'il faut lire. Et surtout il faut retenir ce nom.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique. — ESTHÉTIQUE, CRITIQUE. — Fierens-Gevaert : *Essai sur l'Art contemporain*, Alcan. — H. Taine : *Carnets de voyage*, Hachette. — Georges Denoinville : *Sensations d'art*, Girard. — Arsène Alexandre : *Histoire populaire de la Peinture, Ecole italienne*, Laurens. — Saint-Georges de Bouhélier : *L'Hiver en Méditation ou les Passe-Temps de Clarisse*, Mercure de France. — Ruben Dario : *Los Raros*, Buenos-Aires, la Vasconia.

POÉSIE. — Gustave Kahn : *Limbes de lumière*, Bruxelles, Deman. — Alfred Douglas : *Poems, Poèmes*, Mercure de France. — André Veidaux : *Véhémentement*, Biblioth. art. et litt. — Jean Viollis : *La Guirlande des jours*, Toulouse, l'Effort. — Eutrope Lambert : *Poésies*, Vanier. — Maurice Maeterlinck : *Douze chansons*, illustrées par Ch. Doudelet, Stock. — Maurice du Plessys : *Etudes lyriques*. Bibliothèque artistique et littéraire. — Agrippa d'Aubigné : *Les Tragiques*. Flammarion. — Albert Fleury : *Sur la Route...*, Lib. de l'Art indépendant. — Abel Letalle : *Les Croyances*, Fischbacher. — Edmond de Chaillac : *Mmes Nerfs*, Ollendorff.

ROMAN. — Camille Lemonnier : *L'Ile Vierge*, Dentu — J.-H. Rosny : *Un double amour*. Chailley. — Eugène Demolder : *Le Royaume authentique du grand saint Nicolas*, Mercure de France. — Eugène Demolder : *La légende d'Yperdamme*, Mercure de France. — Paul de Régla : *Les Secrets d'Yildiz*, Stock. — Marcelle Vermont : *Pédaleuse*. Société Libre d'Edition des Gens de Lettres. — Jean Dolent : *Monstres*, Lemerre — Ernest La Jeunesse : *L'Imitation de Notre Maître Napoléon*, Fasquelle. — Jean Madeline : *La Conquête*, Calmann-Lévy. — Eugène Montfort : *Sylvie ou les Emois passionnés*, Mercure de France. — Paul Brulat : *L'Ennemie*, Fasquelle. — Mac'Ramey : *Amours de sable*, Flammarion. — André Gide : *Le Voyage d'Urien*, suivi de *Paludes*, Mercure de France. — Richard Wrede : *Vom Baume des Lebens*, Berlin, die Kritik. — Paul d'Abbes : *Un de nous*, Société Libre d'Edition. — Henri Beauclair : *Tapis vert*, Stock. — Léon-A. Daudet : *Suzanne*, Fasquelle.

HISTOIRE, VOYAGES. — Gustave Geffroy : *L'Enfermé*, avec le masque de Blanqui, par Bracquemond, Fasquelle. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, illustrations de A. Montader, Quantin. — *** : *Le Tzar et la Tzarine en France*, Quantin. — André Chamagne : *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, Fischbacher. — Henry Lapauze : *De Paris au Volga*, Lemerre.

SOCIOLOGIE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE. — Max Nordau : *Paradoxes sociologiques*, Alcan. — JULES BOIS : *L'Eve nouvelle*, Chailley. — Bernard Lazare : *La Vérité sur l'affaire Dreyfus*, Stock. — Léon Tolstoï : *Les temps sont proches*, Perrin. — Pierre Quillard et Louis Margery : *La question d'Orient et la politique personnelle de M Hanotaux*, Stock. — L. Calvinhac : *Vers la Justice*, Soc. lib. d'Edit. — Bernard Perez : *L'éducation intellectuelle dès le berceau*, Alcan. — C.-H. Dacopoulo : *Le nouvel Evangile ou la solution de la question sociale*, Bibl. socialiste. — Un philarmène : *La Vérité sur les massacres d'Arménie*, Stock. — John Lubbock : *L'emploi de la vie*, Alcan.

THÉATRE. — Arno Holz : *Socialaristokraten*, Rudolstadt et Leipzig, Maenicke et Jahn. — Maurice Donnay : *Amants*, Ollendorff. — Henri Rainaldy : *La voix de la mer*, Soc. lib. d'Edit.

DIVERS. — Otto-Julius Bierbaum : *Der Bunte Vogel von 1897, Kalenderbuch*, avec illustrations de Félix Vallotton et E.-R. Weisz. — Hab. L. Grange : *Lettres de l'esprit Salem-Hermès*. La Lumière.

D'une lettre de Bruxelles :

Un acte de vandalisme

Tandis qu'au théâtre de l'Œuvre les spectateurs applaudissaient aux exploits du Père Ubu, un fait qui ne le céderait en rien en bouffonnerie à la pièce de M. Jarry, — n'était qu'un jeune sculpteur de talent, M. Kemmerich, en fut victime, — se passait à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles : le directeur de cette Académie, M. Stallaert, aidé de quelques sbires, faisait *flanquer par la fenêtre*, à la faveur de la nuit, les œuvres du sculpteur Joseph Kemmerich !

Voici l'historique des faits dans son intégrité :

M. Joseph Kemmerich, qui est lauréat de l'Académie, y possédait — comme un grand nombre de ses camarades — un atelier que la direction avait mis à sa disposition pour une période déterminée. Cette période s'étant écoulée sans que l'œuvre de M. Joseph Kemmerich fut achevée, il demanda au bourgmestre de Bruxelles une prolongation qui lui fut d'autant plus facilement accordée qu'il restait encore plusieurs loges vacantes. Bientôt cependant le directeur de l'Académie intima l'ordre à M. Joseph Kemmerich (*dont les tendances artistiques ne lui plaisaient pas*) d'avoir à abandonner dans les 48 heures l'atelier qu'il occupait. M. Kemmerich, qui n'avait pas achevé son ouvrage et qui ne pouvait sans risques déménager une statue de terre glaise, refusa énergiquement de s'en aller.

M. Stallaert, pensant mettre l'artiste dans l'impossibilité de terminer son œuvre, fit enlever le mobilier de l'atelier ; mais cette mesure mesquine autant que ridicule ne fit pas abandonner la place à l'occupant. Furieux, M. Stallaert déménagea alors par la fenêtre et nuitamment l'atelier de M. Joseph Kemmerich ! Le lendemain le jeune sculpteur en revenant à son travail trouva dans la cour de l'Académie un tas de terre glaise : c'était l'œuvre à laquelle il travaillait depuis plusieurs années !

Que ce lâche procédé sent le carton-pâte, les tréteaux, les lampions, la grosse caisse et la perruque ! Qu'il est dommage que cette farce ne se soit pas terminée, comme à Guignol, par quelques bons coups de bâton sur le nez du coupable !

Cet acte inqualifiable provoqua une émeute ; les classes furent fermées et les élèves convoqués en meeting rédigèrent une adresse de protestation.

M. Joseph Kemmerich est un sculpteur d'un talent curieux et d'un tempérament original : c'est ce qui justifie l'acte odieux dont il a été victime de la part de M. Stallaert auquel il intente un procès que plaideront pour lui MM. Edmond Picard et Auguste Jeunehomme.

P. L.

Le Gérant : Léon Frémont.

Contribution à l'histoire de l'instruction secrète

(SOUVENIRS D'UN PRÉVENU)

Puisque l'on a l'air de vouloir mener une sérieuse campagne contre l'instruction secrète, sera-t-il permis à l'une de ses victimes de venir apporter son témoignage irréfutable? Je sais fort bien que le moi est haïssable et qu'il n'est pas très agréable de venir dire : « Je fus là — telle chose m'advint », lorsqu'il s'agit de souvenirs de prison — puisqu'en notre doux pays on ne pardonne pas à un homme d'avoir été victime de ce que nous appelons la justice. Mais je laisse de côté toute espèce d'intérêt personnel — bien qu'il me soit d'une volupté intense de pouvoir fixer en les pages qui suivent quelques rôles et quelques responsabilités. Je tiens seulement à éclairer une fois de plus l'opinion sur la façon dont on mène une instruction en 1896. Au Palais il est, paraît-il, coutume de récuser certains témoignages contre la magistrature en disant que les accusés n'ont su ni s'expliquer, ni se défendre, ou qu'ils ne savaient pas s'exprimer. Eh bien, j'apporte le témoignage d'un homme qui dès la première seconde a su s'expliquer, qui n'a pas perdu la tête devant la plus effroyable des accusations, fort qu'il était de son innocence, et qui au bout d'un an croit pouvoir parler, sans colère, des faits abominables qui ont brisé sa vie.

Ceci dit je disparais — et je prie ceux qui liront ces quelques pages d'oublier qui les a écrites, de ne plus penser qu'il a pu et dû blesser ou égratigner plus d'un dans les huit années de journalisme constant qui ont été interrompues par soixante-dix jours de prison — et de considérer que ce qui va être raconté est arrivé à un X quelconque, marchand de vins, rentier ou simple ouvrier — car quelques-unes des récentes *erreurs* de l'instruction ont prouvé que nul français n'est à l'abri des cruautés de Messieurs les Magistrats instructeurs.

--

Le 10 janvier 1896, M. Clément, commissaire de police, vint faire une perquisition chez moi. Après avoir bouleversé tous mes tiroirs, il emporta — non pas, comme on l'a raconté, des paniers de papiers, mais simplement : un dictionnaire anglais, une lettre de M. Lebaudy, deux dépêches du même, une vingtaine de lettres n'ayant aucun rapport avec l'affaire qui l'amenait, et une correspondance toute privée à laquelle il paraissait beaucoup tenir puisqu'il la chercha fort longtemps et qu'il me répondit, lorsque je lui fis observer qu'il n'y avait là que de la littérature : « J'ai des ordres ». Il serait intéressant, soit dit en passant, d'essayer d'élucider ce point. M. Clément était de

plus porteur, non pas d'un mandat, mais d'une lettre m'invitant à venir comme témoin au cabinet de M. Meyer, juge d'instruction, à onze heures du matin. Ce que fut ma conversation avec M. Meyer, je le laisse à penser. M. Meyer peut être un magistrat des plus honorables — mais il est tout, excepté Parisien. Cet homme qu'on chargeait d'instruire une affaire « essentiellement parisienne » n'avait d'idée sur rien, sur aucun des personnages en jeu, sur le monde des courses, des théâtres et pendant deux heures nous *causâmes* à telle enseigne qu'il me demanda de lui envoyer des journaux qu'il ne connaissait pas. Au bout de deux heures il me dit : « Maintenant je vais vous interroger », et il m'annonça que M[lle] X (je ne veux point la nommer pour le moment — on la connaît) m'avait dénoncé, dans une déposition qu'il me lut, comme ayant par des articles fait *chanter* M. Lebaudy. *Toute l'accusation était basée sur cette déposition et sur cette déposition* SEULE (cote 200). Je répondis : « Je n'ai jamais écrit que deux articles sur M. Lebaudy. L'un m'a été *commandé* par M. de Rodays, directeur du Figaro, l'autre m'a été commandé par M. Baudouin, directeur de la Vie Parisienne. »

Qu'auriez-vous fait, vous honnête homme, tenant en votre main un homme gagnant sa vie par son travail, ayant une position, une surface? Vous auriez fait venir MM. de Rodays et Baudouin et vous leur auriez demandé : « Est-ce vrai? » C'est que vous n'êtes pas juge d'instruction! M. Meyer, lui, disparaît de son cabinet, va prendre des ordres je ne sais où — ou si je le sais, il ne me plaît point de le dire — revient, m'arrête et fait venir MM. de Rodays et Baudouin le *trente-et-un janvier*, c'est-à-dire 21 jours après mon arrestation! Et que se passe-t-il alors? M. de Rodays déclare (cote 214) :

« Il est très vrai que c'est sur ma demande que Saint-Cère a écrit l'article. Il avait d'abord résisté à l'idée de faire cet article. »

Et M. Baudouin déclare (cote 213) :

« C'est moi qui ai dit à Saint-Cère de faire l'article sur M. Lebaudy (1). »

Est-ce que, si j'avais pu dès le premier jour communiquer avec mon avocat, M. Meyer eût pu attendre trois semaines? Est-ce que dès le premier jour l'accusation ne tombait pas? Et n'ayant contre moi qu'une déposition qui en d'autres temps aurait pu soulever ses incertitudes de juge, n'aurait-il pas été obligé de céder à l'évidence, et le public tenu au courant d'une instruction publique n'aurait-il pas vu l'inanité de l'accusation, n'aurait-il pas empêché la création de la légende fabriquée de toute pièce dans le cabinet du juge?

—

(1) Je demande pardon à M. Baudouin de citer son nom dans cet article, car je sais qu'en France il n'est pas bon d'être cité même comme témoin. Mais il me pardonnera et il ne m'en voudra pas si je le remercie ici publiquement de toutes les preuves de courageuse amitié qu'il m'a données depuis, en me rouvrant les colonnes de la Vie Parisienne, malgré tout et malgré certains.

Quant aux raisons qui m'ont fait citer le témoignage de M. de Rodays, on les comprendra aussi.

Car le juge d'instruction qui a tous les droits a aussi celui de vous *mettre au secret*, c'est-à-dire de vous supprimer du nombre des vivants, de vous enterrer vivant. M. Meyer ne s'en fit pas faute! Pendant quatorze jours, je fus supprimé. Les gardiens avaient ordre de ne pas m'adresser la parole et l'on avait une telle peur que j'entendisse une voix humaine que lorsque l'*auxiliaire* du Dépôt venait balayer ma cellule l'on me faisait passer dans une autre! Personne des miens, aucun de mes amis ne savait quelle accusation pesait sur moi — je n'avais pas pu choisir d'avocat, et le juge n'en envoyait pas moins des petites notes à la Presse. Il faut bien occuper l'opinion, et surtout la faire. Or qu'arrive-t-il? Je ne ferai pas au juge d'instruction la honte de croire qu'il communique personnellement ses notes, je ne puis croire à la collaboration plus ou moins effective du greffier, mais enfin il y a quelqu'un qui raconte quelque chose. Ce quelque chose est amplifié, rédigé et, naturellement, jamais contrôlé — et l'on traîne dans la boue le malheureux qui est dans sa cellule, on l'assassine à coups d'épingle. Et j'ai beau ne pas vouloir croire que le juge d'instruction y soit pour quelque chose, je suis bien obligé, par ce qui m'est arrivé, de constater qu'il y est pour beaucoup.

Ainsi parmi les 20 lettres saisies chez moi, il s'en trouvait une signée du nom de Dreyfus : c'était un camarade qui m'accusait réception d'une somme de 135 francs. Pendant que j'étais au secret paraît dans les journaux une note disant que l'on a saisi chez moi une correpondance avec le capitaine Dreyfus! Or à ce moment il n'y avait que trois personnes sachant ce qu'on avait saisi chez moi : moi qui étais au secret, M. le commissaire de police Clément et M. le juge d'instruction Meyer, dans le cabinet duquel les pièces saisies étaient sous scellés! Il fallait bien amuser le public! Et on l'amusa encore avec des racontars infâmes et imbéciles, l'on fit passer dans la presse des petites notes parlant vaguement d'espionnage, jusqu'au jour où un malheureux en quête de copie et de réclame se fit l'écho de ces racontars. Oh! celui-là on le fit interroger. S'il allait savoir quelque chose...? Il déclara qu'il ne savait rien, et, en le reconduisant, le personnage policier qui l'avait interrogé s'écria assez haut pour qu'on entendît : « Quel misérable! » Il parlait de moi. Le soir l'exclamation était rapportée et reportée dans les journaux. On faisait encore des allusions à des révélations vagues, tandis que le procès-verbal de l'interrogatoire du personnage portait qu'il n'y avait rien de vrai dans les accusations, quand le juge d'instruction quinze jours plus tard déclarait qu'il n'y avait jamais rien eu, tandis que le jour de l'audience M. le Président et M. le Substitut étaient obligés de faire la même déclaration. Croit-on qu'avec l'instruction publique pareille chose eût été possible? Et les reporters n'auraient-ils pas avec autant de vérité et avec autant de plaisir, j'en suis sûr, rapporté qu'ils avaient entendu l'inanité de tous ces bruits?

Mais il y a plus : on met un homme au secret, on arrête sa vie, presque sa pensée, et on continue à agir contre lui comme s'il était en liberté : on l'empêche de savoir ce qui se passe chez lui, on lui dé-

fend de conférer avec ceux qui ont pu s'occuper de ses affaires, et pendant qu'il est en prison on lui enlève ses livres, ses meubles, tout ce qu'il possède et cela tranquillement, légalement, au nom de la même loi qui le met dans l'impossibilité de se défendre. Eh bien, je demande si c'est humain, et si pareille chose serait possible avec l'instruction publique? Comment, voilà un juge d'instruction qui a le pouvoir non seulement de me prendre ma liberté, mais encore d'agir de telle sorte que je sois ruiné et il le fait parce que tel est son bon plaisir, parce qu'il lui faut encore amuser le public. Et alors on continue à fabriquer les légendes, toujours par des notes inspirées toujours on ne sait par qui, mais qu'on retrouve toujours partout. On me fait passer pour espion, pour escroc, on raconte que des instructions sont ouvertes; puis, quand le mal est fait, on oublie de démentir, et on lève le secret. Je crois que si au premier jour j'avais eu le droit de conférer avec mon illustre et courageux ami Decori, ce sont-là des malheurs qui ne seraient pas arrivés. Et s'ils me sont arrivés qu'on ne croie pas que j'en fasse reproche à ceux des journalistes qui ont si complaisamment publié ces nouvelles : ils savaient bien que, s'ils ne les avaient pas données, d'autres qu'eux n'auraient pas hésité. Il est vrai qu'on pourrait demander qu'on n'oubliât pas que tout inculpé n'est pas un condamné d'avance et qu'il y a une certaine différence entre un accusé et un coupable. Mais comment veut-on que des journalistes ne croient pas à des nouvelles qui viennent du Palais, c'est-à-dire du cabinet du juge d'instruction, c'est-à-dire de l'homme qui est seul à savoir et qui est notre maître à tous, et qui le sera tant que l'instruction sera secrète ?

—

Donc au bout de quatorze jours le secret est levé, mais l'on me garde encore *56* jours en prison. C'est, pourrait-on croire, que le magistrat instructeur avait besoin de m'interroger tous les jours, c'est que les accusations portées contre moi étaient de telle nature qu'il ne pouvait autoriser mon transfert dans un hôpital — transfert demandé par cinq médecins! L'issue du procès répond à la dernière de ces suppositions. Quant à la première, que l'on se détrompe!

On ne connaît pas les beautés de l'instruction secrète. En 70 jours de détention j'ai vu le juge d'instruction quatre fois :

1° Le jour de mon arrestation (10 janvier);

2° Le 15 janvier — où je le vis cinq minutes pendant que M. le substitut P... dépouillait avec moi les papiers saisis chez moi ;

3° Le 22 janvier pendant une heure;

4° Le 15 février pendant une heure.

Et ce fut tout, et voilà pourquoi l'on m'a gardé 70 jours en prison, du 10 janvier au 20 mars! Et au cours de ces interrogatoires le juge d'instruction refusa de me confronter avec le témoin accusateur, sachant probablement ce que produirait cette confrontation et ce qui s'est produit à l'audience. Il refusa du reste avec la même énergie de me confronter avec ceux qu'il appelait « mes complices » et que je ne

connaissais même pas! ainsi qu'il appert de leurs interrogatoires. Croit-on que pareille chose pourrait se produire avec l'instruction publique? Et l'opinion publique dont la justice a à se préoccuper, ainsi qu'il me fut dit lorsque l'on me rendit les papiers saisis chez moi, n'aurait-elle pas été fixée sur la valeur d'une accusation qui ne pouvait pas supporter une confrontation entre accusé et accusateur?

Est-ce qu'au moins cette instruction, si longue et si minutieuse, était faite avec soin? Voici un fait qui éclairera le public. L'accusation avait besoin pour expliquer ses suppositions qu'il fût démontré que je ne gagnais rien. Je lui répondis que je touchais, entre autres sommes plus de 3,000 francs par mois chez un banquier, que je lui indiquais, pour ma collaboration à un journal américain. Jamais je ne pus obtenir qu'une enquête fût faite par le parquet sur ce point, et il n'y avait pourtant qu'à envoyer un commissaire de police aux bureaux du susdit banquier pour demander un renseignement qu'on ne pouvait lui refuser. C'est moi qui fus obligé de faire faire cette preuve, ce qui ne fut pas facile, la banque en question disant qu'elle ne pouvait pas sans autorisation de ses clients communiquer leurs comptes à des tiers. Si je n'avais pu faire agir, jamais je n'aurais pu apporter au jour de l'audience les preuves de mes dires! Il en fut de même des témoignages dits de moralité. Le parquet n'en voulait pas, et ce n'est que dans le dossier remis au président que je pus les fournir.

Je dois cependant pour être exact ajouter que je vis le juge d'instruction une cinquième fois. Il vint un dimanche matin, le 2 février, à l'infirmerie de la Prison de la Santé pour s'assurer *de visu* de mon état de maladie. Il est à supposer qu'il fut satisfait de son inspection, puisqu'on m'a affirmé que le lendemain il dit dans son cabinet en présence de la sœur d'un de mes « complices » : « Eh bien, ce fameux Saint-Cère, il devait mourir cette nuit et il n'est pas encore mort ! » Et notez que cet homme n'est peut-être pas méchant! Il se croyait dans son droit en parlant et en agissant ainsi. N'était-il pas chargé d'instruire contre moi, et cette instruction n'était-elle pas secrète?

—

Si je ne voulais pas me borner à raconter ce qu'est une instruction secrète en l'an de grâce où nous vivons, que de choses caractéristiques je pourrais encore dire! Pourrais-je taire le cabriolet passé au poignet quand on me conduisit chez le juge? Croirait-on par exemple qu'étant malade au Dépôt, je ne pouvais obtenir un peu de teinture d'iode, dont j'avais besoin pour me badigeonner, que des mains d'un infirmier, prisonnier aussi, et en présence d'un gardien, ce qui fait que, lorsque mes douleurs devenaient trop fortes pendant la nuit, j'étais obligé de réveiller tout le personnel de la prison! Croirait-on encore qu'étant malade à l'infirmerie de la Prison de la Santé, ayant obtenu du médecin l'autorisation de me faire apporter de l'eau d'Evian, je fus obligé de faire viser cette autorisation à la Préfecture de Police — l'eau d'Evian n'étant pas une eau minérale prévue par le

règlement! Et l'on ne m'autorisa à en recevoir qu'un litre par jour! Pourquoi? Je ne l'ai jamais su, le médecin non plus du reste! Si je ne m'étais promis de ne raconter que des choses vues, entendues ou subies par moi, devrais-je taire ceci : Un de mes « complices » m'a raconté que le juge, voulant lui faire dire qu'il savait que j'avais touché de l'argent, faisait amener ses enfants à côté de son cabinet et lui tenait le langage suivant : « Voulez-vous dire que Saint-Cère a reçu de l'argent?

— Non, répondait l'inculpé.

— Alors vous ne verrez pas vos enfants. » Et ouvrant la porte, il disait : « Madame, vous pouvez vous retirer, il ne veut pas vous voir! »

Le fait me paraît tellement monstrueux que je ne puis le croire, et pourtant il me fut raconté à un moment et dans un lieu où le malheureux n'avait pas envie de mentir.

Si je voulais raconter ce qui m'a été affirmé, pourrais-je taire le mot d'un de mes juges disant :

« Pourquoi diable nous a-t-on envoyé cet homme-là? il n'y a rien à en faire! »

Ou bien encore ce bout de conversation entre un autre magistrat et un député radical :

« J'ai vu le dossier de Saint-Cère, il n'y a rien: on l'acquittera.

— Alors pourquoi le garde-t-on en prison ?

— Que voulez-vous ! une idée de juge d'instruction ! »

—

Voilà donc le mot qui résume tout : on peut de notre temps voir sa vie brisée par une idée de juge d'instruction ! c'est pour bien faire entrer cette vérité dans la tête de certains de nos concitoyens que j'ai écrit ces quelques pages. Si dans une affaire qui a fait quelque bruit, avec des accusés qui savent ce qu'ils disent, qui ne signent pas de fantaisistes procès-verbaux d'interrogatoire, de pareils dénis de justice sont possibles, que doit-il se passer dans des affaires obscures avec des malheureux qui ne sont pas d'intellectualité capable de résister au secret, qui tremblent devant le juge, qui ne font pas attention à ce qu'on leur fait signer, qui n'exigent pas des rectifications quand il y a lieu — ce qui arrive fréquemment et ce que le magistrat instructeur n'aime guère à accorder, car toute rectification est une preuve de sa mauvaise foi ? Il y a là pour un pays comme le nôtre une véritable honte ! On a trop dit que le malheureux qui sort acquitté du palais de justice est sans défense contre l'injustice méfiante de ses concitoyens, sans recours contre ses juges et ses accusateurs pour que j'aille le répéter. En Angleterre il en serait tout autrement ! Et il paraît, à ce que m'a dit un magistrat, que, si le principe des réparations était admis chez nous, il n'y aurait jamais plus d'acquittement. — Bornons-nous donc pour le moment à réclamer par tous les moyens la réforme de l'instruction. Il faut qu'elle soit publique — il faut que jamais l'accusé ne reste seul avec son juge d'instruction, sans

quoi il est perdu — car, même s'il est acquitté, il a à lutter contre la légende que crée le juge d'instruction — légende que le juge est obligé de créer, même si l'accusation est sans bases, surtout si l'accusation est sans bases, pourrait-on presque ajouter, et qui permet toujours aux amis *de tout genre* que sait se faire un juge d'instruction adroit de dire : « Il y avait pourtant quelque chose ! »

Il serait trop long, et pourtant combien intéressant, de montrer le rôle que jouent dans une instruction et la préfecture de police et surtout le parquet qui en certains cas, et au mépris de la loi, est représenté dans le cabinet du juge d'instruction par un substitut qui assiste aux interrogatoires et prend des notes. Pour celui-là l'instruction n'est pas secrète : et il se trouve, par conséquent, que l'accusé est seul, non seulement contre un juge d'instruction, mais qu'il a aussi à se défendre contre l'aide, le conseil de ce juge : j'en parle par expérience. Et quand on a échappé à ce juge d'instruction, on arrive à l'audience. On est jugé par des hommes qui sont en rapports journaliers avec le juge d'instruction — qui appartiennent à la même caste que lui — qui savent que tout acquittement est un blâme donné à ce collègue et un soufflet donné à la caste. Combien de fois faut-il être innocent pour sortir acquitté ?

—

J'ai attendu un an pour dire ce qui précède — car j'aurais craint, le faisant plus tôt, de céder à la colère, de faire des personnalités, ce que j'ai soigneusement évité et ce qui pourtant eût été facile ! Je ne m'en prends point aux personnes, mais aux principes qu'ils représentent. M. Meyer représente pour moi *le juge d'instruction* et mon horrible aventure montre ce qu'est cette instruction — et c'est cette instruction secrète qu'il faut absolument détruire. C'est pour aider à cette œuvre si nécessaire que je publie ces notes, que je remue ces souvenirs, bien que plus d'un m'ait dit : « A quoi bon ? »

S'ils ne servent qu'à avancer d'un jour la réforme devenue si nécessaire, s'ils ne servent qu'à améliorer le sort d'un seul de ces pauvres êtres que j'entendais bousculer au Dépôt, que je voyais mourir à la Santé, si souvent victimes de l'instruction secrète (j'ai causé avec plus d'un !) je serai heureux. Car si l'on perd beaucoup en sortant acquitté de l'instruction secrète — je le sais par expérience — on y gagne cependant quelque chose : c'est la pitié.

JACQUES SAINT-CÈRE

VIme lettre de Malaisie

Mars.
Fort des Quatre-Têtes.

Après que le train eût franchi des contrées indéfinies, lugubrement vêtues de forêts denses, après qu'il se fût engouffré aux gorges de montagnes violâtres, il ressortit le lendemain matin dans un pays de lacs. Sur l'étang des eaux vastes, bien des petites îles se mirèrent en bouquets. Des nefs glissaient entre deux sillages, sans fumée, sans bruit, sans mots, rapidement. Nous courions par une chaussée médiane où aboutissent les eaux. Peu à peu cette chaussée s'élargit. Les fleurs des tropiques envahissent le ballast, bientôt défendu au moyen d'un treillage contre les plantes épineuses et les arbustes de la brousse. Et puis toute une campagne se développe. Presque entièrement les hautes verreries des serres agricoles la recouvrent. Peints de couleurs épaisses les vitrages garantissent les céréales, les fruits et les légumes contre la brûlure du soleil. Selon la nature des végétaux, ces couleurs sont diverses. Toute une longue explication de Théa m'instruisit sur cette sorte de médication par les lumières nuancées.

Beaucoup de serres étaient ouvertes. Nous aperçûmes des charrues automobiles qui labouraient, toutes seules ; ailleurs des semoirs qui répandaient le grain ; en un troisième lieu des rouleaux qui aplatissaient une terre blanchâtre, gorgée de fumures artificielles. Ici les saisons ne collaborent pas. La mécanique et la chimie remplacent le soin de la nature, avec une activité autrement multiple.

Les serres agricoles sont gigantesques. Elles recouvrent des étendues. La galerie des machines, de Paris, donne assez la mesure des moindres. Sous les édifices de verre, les dynamos mettent en mouvement les appareils. Peu d'hommes dirigent. Il y a des vignobles portant des grappes de Terre Promise ; des blés dont les épis trop lourds exigent des étais ; des tiges de riz hautes de trois mètres. Mais les pommes de terre restent minuscules, parce que leur saveur s'accommode mieux de cette taille. Grosses comme des noix, elles valent, rissolées et croustillantes, une joie délicieuse pour la bouche. De même les fraises lilliputiennes enthousiasment le palais ; tandis que la monstruosité savoureuse des ananas et des poires rend l'âme béate pour des heures.

— Oui, déclara Pythie, nos estomacs deviennent les plus choyés du monde. Comme il n'est pas nécessaire de vendre bon marché aux pauvres des produits inférieurs, nos groupes agraires éliminent de la

culture tout ce qui ne semble pas atteindre la succulence. L'étude des conditions qui la favorisèrent permet de les faire renaître au bénéfice de tous les champs, et vous avez pu voir des manœuvres manger sur les tables des restaurants publics des victuailles qu'en Europe on sert aux seuls millionnaires, aux filles entretenues, aux grands escrocs et aux rois. Les gens honnêtes eux-mêmes jouissent ici des bonnes sensations...

Voilà quel est sans cesse le ton d'aigreur employé devers moi. Vous jugez, mon cher ami, du petit supplice que me cause la présence de cette femme très aimée par ma passion, très accueillante pour la folie de mes sens, et notablement dédaigneuse de ma personne.

— Dire, reprit Théa, qu'avec votre énorme population, vous pourriez faire rendre au sol de l'Europe les mêmes félicités, à condition de secouer la tyrannie de l'argent. Au lieu de cela vous continuez à rivaliser, haïr, vaincre, asservir et avilir..., après dix-neuf siècles de christianisme !

— Mais il me semble que nous atteignons les zones militaires, annonçai-je. Ne voilà-t-il pas les terrains rectangulaires de la défense, des fortifications à ras du sol, une coupole d'acier émergeant à peine des talus bétonnés que masquent ces pentes artificielles et cette plantation de courts arbustes. Voilà l'évidente preuve ! En vérité vous ne désirez ni haïr, ni vaincre, ni asservir... Et la Dictature me convie à suivre une expédition de vos troupes contre les tribus malaises vers qui vous portez certainement l'amour piqué à la pointe des bayonnettes, comme notre Weyler le porte aux Cubains.

— Non pas... non pas ! Nous faisons la guerre à une sorte de tyran indigène qui coupe les têtes pour réjouir ses fêtes, qui empale, pille, viole et tue afin de distraire la monotonie du temps. La plupart de ses eslaves déserte et vient à nous. Il exige qu'on rende à son caprice sanglant ces vies. Nous refusons. Il a fait surprendre puis égorger nos sentinelles, dérailler deux trains, occasionné huit cents morts. La Dictature lui a cependant proposé la paix. Il veut ses victimes. Son honneur l'exige !... et il préfère s'ensevelir sous les ruines de ses palais plutôt que de permettre une existence facile à des sujets fugitifs.

— Cependant il n'est pas le seul à soutenir ce principe d'honneur.

— Non ; dix ou quinze mille hommes s'arment.

— Pour l'honneur de la patrie, qu'ils jugent supérieur au bien-être matériel de l'individu. Je ne trouve point cela laid.

— Votre race approuva longtemps la frénésie des Inquisiteurs qui préservaient l'éternité paradisiaque des foules en écartant, par le massacre, la contagion des hérésies. Il ne m'étonne pas que vous applaudissiez à une guerre suscitée pour l'honneur de faire, au gré d'un seul, périr les gens.

— Pour l'honneur de la patrie et pour les lois de la patrie... D'ail-

leurs vous-même n'armez-vous pas très patriotiquement, afin de venger vos concitoyens tués par les catastrophes de chemins de fer.

— Nous, nous défendons la vie productive contre la destruction. Nous armons afin de protéger la vie.

— Une certaine forme de vie, comme les Malais arment afin de protéger une autre forme de vie qu'ils jugent supérieure à la vôtre.

— Ils savent bien qu'elle est inférieure à la nôtre.

— Et pourquoi ?

— Parce que, proportionnellement au chiffre de population, on meurt beaucoup moins parmi nous, et on produit beaucoup plus. Et c'est là tout le *criterium* de supériorité ou d'infériorité entre les peuples.

— Alors, les races que frappe une mortalité grande, et qui produisent peu, devraient, par suite, renoncer aux lois de leur patrie, à leurs traditions, et adopter les formules législatives des états...

— Où la vie et la production se multiplient le plus.

— Et cela, sans tenir compte ni des atavismes de la race, ni des mœurs, ni de la personnalité de la patrie, ni du principe de nationalité.

— Mais, cher ami, vous dites des choses sentimentales, vous émettez des lieux communs de rhétorique ; vous ne raisonnez pas. Citez-nous donc, en Europe, une patrie qui soit la représentation exacte d'une race, ou d'une nationalité. Votre Espagne, par exemple, contient des Basques, dont l'idiome est étranger à tous les patois latins ; des Celtes en Galicie, tout à fait cousins par les mœurs des gens du pays de Galles et de l'Ecosse. Ils jouent de la même cornemuse. Elle compte des Andalous de sang maure et des Castillans fils d'Ibères et de Visigoths. Au temps de Charles Quint votre nationalité a compris, en outre, des Italiens, des Allemands, des Bourguignons, des gens de Flandre, et des Picards. La France, votre voisine, est à peu près aussi bien lotie, pour le mélange des races. Il est donc puéril de soutenir que le principe de nationalité correspond à un ensemble d'âmes homogènes. Des nationalités géographiques sembleraient plus acceptables, telle l'Italie. Et en somme votre patrie existe de par la configuration péninsulaire du sol. La nationalité est donc une pure définition d'atlas. C'est méconnaître toute l'histoire que de ne pas attribuer son origine aux seules ambitions personnelles, de chefs, de rois, d'empereurs, propriétaires de territoires et qui surent intéresser à leurs vues d'accroissement les serfs du domaine. La patrie réelle, le coin de terre où existe une race parlant même langue, usant des mêmes mœurs, est toujours infime. Le pays Basque serait une patrie, la Provence une autre, la Bretagne une troisième. Les Wallons du siècle de Louis XI formèrent une patrie. L'Allemagne, sauf les provinces polonaises, représente une patrie où des races homogènes et des peuples de même langue s'assemblèrent dans une même région. Néanmoins avant le Zollverein elle ne constituait pas une nationalité. A quel moment Rome fut-elle la patrie ? A l'époque des Rois, à celle de la République, ou des douze Césars, ou de Byzance ? Si elle le fut à l'une, elle

ne le fut plus à l'autre. Au temps de la République son esprit vécut d'hellénisme, et d'asiatisme après les Antonins. Les Arméniens maintinrent seuls l'unité de Byzance. Alors comment définir la patrie romaine, ce phénomène historique le plus complet et le mieux connu, depuis son origine jusqu'à sa déhiscence ? La patrie, à l'origine, désigne le territoire de la *gens*. Les chefs de tribu, besoin ou ambition, tentent d'accroître leur propriété. Ils conquièrent, ils asservissent. Lorsque le vaincu est nombreux, un contrat est passé avec le vainqueur. Les lois forment le premier lien de la nationalité qui peut grandir sans limites par annexions successives. Le désir de propriété pousse les chefs d'un peuple fort à multiplier leurs ressources en hommes (producteurs, soldats), en sols fertiles. La nationalité définit donc une agglomération momentanée de races vivant dans un même territoire, et régies par de mêmes lois. Cela ne présente rien de stable ni d'intangible. L'histoire sur ce point exprime une seule chose : sa loi générale sociologique montre que la tentative des sociétés humaines vise, pour chacune, à progresser de la moindre patrie à la plus grande, sans distinction de races, de mœurs, ou de climats. Il s'agit donc de voir cela clairement, et de fondre le plus possible les nationalités en une seule qui, les unissant, faciliterait les rapports des provinces et l'altruisme des individus. A cette tâche peinèrent les civilisations de Chaldée, de Chine, d'Inde, d'Egypte, de Rome. En ce temps l'Angleterre recommence l'œuvre d'unifier le monde. Qu'importent, auprès de ce gigantesque labeur, les soucis patriotiques ?

— Aussi, répliquai-je, vous interdisez par la torpille et le bombardement aérien l'intrusion de l'étranger dans le domaine de la Dictature...

— Parce que nous ne voulons pas que l'on vienne corrompre les âmes faibles, ici, ni que l'on vende, ni que l'on achète.

— Ni que l'on viole des coutumes qui constituent une patrie et une nationalité dont voici les défenseurs, si je ne me trompe.

Je désignai une troupe en marche. Coiffés de casques bas en cuir noir, vêtus d'un dolman brun, de braies semblables à celles des zouaves et brunes aussi, de hautes guêtres et de souliers fauves, les soldats, sous des havresacs évidemment peu lourds, marchaient prestement par grandes enjambées sautillantes, en quintuple file. Il en défila beaucoup. Ils chantaient des hymnes assez beaux. Les fantassins étaient les plus grands, et les cavaliers les plus petits des hommes. Je m'en étonnai.

— C'est pourtant simple, dit Théa. Les grands, les solides gaillards supportent mieux la marche et la charge du sac. Au contraire, les gens de courte taille fatiguent peu les chevaux par leur poids. Aussi obtient-on le maximum de mobilité dans les deux armes. Ce sont des femmes militaires qui conduisent les voitures des régiments, les caissons à cartouches, et les équipages d'ambulance.... voyez donc !

Elles ne différaient pas des hommes, par l'uniforme. J'en vis qui marchaient aussi en compagnies de pied. On me dit qu'on ne les employait pas à l'occasion de longues étapes. Mais elles composent les unités de l'artillerie de forteresse, les troupes de chemin de fer qui gardent les voies et défendent les gares, les régiments sédentaires en garnison dans les forts. Elles sont soldats d'administration, secrétaires d'état-major. Elles fournissent tous les éléments du corps de l'intendance et du service sanitaire.

Elles ne paraissent pas moins lestes que nos gracieuses cyclistes.

La colonne disparut au tournant de la route.

— Voilà, dit Pythie, les forces qui porteront le meilleur sort au monde.

— Par le fer et par le feu, ajoutai-je.

Mes compagnes dédaignèrent de répondre, un peu outrées de comprendre que je devinais dans leurs âmes altruistes le gros rêve de toutes les nations conquérentes, avec un mobile légèrement divers d'apparence.

Pour copie :

PAUL ADAM

(Sera continué).

Aux Inquisiteurs d'Espagne

Le gouvernement espagnol, au moyen de la terreur, des mensonges, des calomnies, espère pouvoir cacher les crimes qu'il ne cesse de commettre aussi bien dans la péninsule que dans ses malheureuses colonies. Il se trompe, et l'heure de l'expiation n'est pas lointaine. Il a beau être soutenu par le clergé et par la sinistre « Association des pères de famille », il suffit que la lumière se fasse pour qu'il s'effondre avec fracas.

Je ne prétends pas attaquer l'Espagne, mais ceux qui la déshonorent. A propos de mes derniers articles, quelques journaux espagnols ont affirmé, dans la bonne intention que l'on devine, que j'insultais ma patrie. Je trouve au contraire que c'est eux qui l'insultent, puisqu'ils ont l'air de l'identifier avec les misérables que j'ai démasqués. L'Espagne n'est que la victime, ceux qui régissent ses destins en sont les bourreaux, ceux qui soutiennent ces bourreaux sont leurs complices.

Je ne prétends pas non plus que les crimes, quels qu'ils soient, demeurent impunis. Mais je proteste contre la spéculation monstrueuse que les inquisiteurs modernes font sur ces crimes, avides de poursuivre aisément tous les éléments vraiment démocratiques et anti-cléricaux. Leurs procédés sont toujours les mêmes : la torture, les exécutions, les calomnies. Si le malheureux qu'ils veulent perdre demeure à Cuba, c'est un flibustier ; si dans la péninsule, un anarchiste ; si aux Philippines, un franc-maçon. Moi, par exemple, j'ai été gratifié par eux de ces trois qualificatifs. Et notez bien que je suis Cubain, mais point flibustier ; autonomiste, mais point anarchiste ; libre-penseur, mais point franc-maçon, puisque, en dépit de ma sympathie pour la franc-maçonnerie, je n'ai jamais appartenu à aucune loge. Quant aux moyens qu'ils emploient, il faut avouer que ces gens-là ne doutent de rien ; mais on doit reconnaître aussi que leur esprit est bien pauvre et qu'ils ne sont inventifs que pour imaginer de nouvelles tortures. Après la piteuse invention de cette prétendue lettre dont j'ai parlé dans mon article du 15 octobre, voilà qu'ils inventent une autre lettre, d'après laquelle j'aurais conseillé le crime. Inutile d'ajouter que je n'ai point écrit une telle monstruosité. Ce n'est pourtant point à Barcelone que j'irai le prouver ; on y a des moyens trop spéciaux de faire déclarer tout ce qu'on veut, et M. Portas serait vraiment trop heureux de tenir la promesse qu'il a faite de me faire souf-

frir les tortures que j'ai signalées afin, aurait-il dit, que je me plaigne une autre fois à meilleur escient. Mais hors de l'Espagne il y a des experts qui ne sont pas des Montfort et il ne me coûtera guère, en temps et lieu, de demander raison d'une telle infamie. Vous êtes habitués, messieurs de l'Inquisition, à faire des faux et cela n'a jamais eu de fâcheuses conséquences pour vous. Vous prétendez maintenant, au moyen de ces faux, surprendre la bonne foi d'un gouvernement étranger, et cela est un peu plus grave quant aux conséquences. Du reste, cela ne vous a conduit à rien. Vous voulez m'empêcher de parler, et je ne fais que commencer. Pour pouvoir parler plus à mon aise, j'ai quitté l'Espagne d'abord, la France ensuite ; je quitterai l'Europe, s'il le faut, mais JE PARLERAI. Vous avez la force et le mensonge pour défendre les monstruosités les plus révoltantes. J'ai la raison et la vérité pour défendre vos victimes. C'est le beau rôle que vous me donnez, et je vous remercie. On pourrait rire de vos bourdes ; mais le souvenir d'organes broyés, de chairs brûlées, d'ongles arrachés, de lèvres fendues, en ôte l'envie.

Je n'entre pas dans des détails que tout le monde connaît déjà aujourd'hui et qui ne sont pas à votre honneur. J'aurai, du reste, l'occasion de donner amplement détails et documents dans un livre que je suis en train d'écrire et dont j'enverrai bientôt le texte à Paris. A quel éditeur ? Cela ne vous regarde pas et vous ne le saurez que trop quand l'ouvrage révélateur aura paru.

Quoique les malheureux innocents n'aient réclamé que la lumière qu'on ne refuse pas même à des coupables ; malgré les protestations accompagnées de preuves convaincantes que je suis en train de collectionner pour vous les offrir en bouquet ; malgré la sensation produite par les premières révélations de La revue blanche, révélations qui ont trouvé un écho chez tant d'écrivains de cœur et de talent, Séverine, Paule Minck, Rochefort, Clemenceau, Faure, Malato, Pi Margall et tant d'autres ; malgré les manifestations indignées qui ont eu lieu un peu partout, notamment en France et en Hollande, vous avez couvert du manteau du silence vos hauts faits. Mais chacun sait aujourd'hui que vous avez ressuscité le règne de l'Inquisition et vous n'avez pas pu vous justifier aux yeux de l'Espagne et du monde civilisé. Vous avez tenu à juger le procès à huis clos : vous ne pouviez pas faire autrement.

Vos ténébreux procédés, vos mensonges, votre soin de ne laisser publier par la presse que des comptes rendus officiels n'ont rien empêché. La presse a dû l'avouer : que les principaux inculpés ont déclaré devant le conseil de guerre que leurs aveux avaient été arrachés par des procédés atroces. Mais cela ne vous a pas arrêtés un moment, pas plus que les protestations indignées des défenseurs, pas plus que les provocations que certains de ces derniers lancèrent aux accusateurs, pas plus que le suicide de l'honorable capitaine Moralès qui a mieux aimé se donner la mort que de survivre à de pareilles iniquités.

Vous avez pris vos victimes au hasard et, faute de mieux,

vous avez fabriqué un tissu de mensonges si maladroits, qu'ils prouvent que votre férocité a pour égale votre sottise. J'en sais moi-même quelque chose. D'après les renseignements fournis par une lettre très documentée adressée à Rochefort par une personne qui est parfaitement au courant de vos projets présents, passés et futurs, c'est moi-même qui, le premier, étais destiné à souffrir les tortures qui devaient me faire dire que j'avais rapporté des bombes de l'étranger. Le correspondant ajoute que l'influence de certains personnages haut placés que je m'abstiens de nommer, mais qu'il nomme fort bien (me prouvant ainsi qu'il est parfaitement renseigné), empêcha que ce plan fût exécuté.

Pour donner satisfaction à l'épiscopat espagnol, vous m'avez remplacé par Carominas, jugeant qu'un avocat valait bien un ingénieur, mais sachant fort bien qu'il était tout aussi innocent que moi. Or, si moi j'ai assisté à plus de cent réunions anti-cléricales et si j'ai attaqué toute ma vie les abus des jésuites, ce dont je suis passablement fier, Corominas, lui, était à la tête de la manifestation dirigée contre l'évêque de Barcelone lorsque celui-ci voulut faire interdire les ouvrages de mon ami le docteur Odon de Buen, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Barcelone, décoré par le gouvernement français. La tête de Corominas, qui devait être fusillé, mais que vous n'avez osé condamner qu'à vingt ans de travaux forcés, devait consoler l'épiscopat de n'avoir pas la mienne : c'était toujours un bon républicain centraliste et un ardent libre-penseur que vous faisiez ainsi disparaître.

Et maintenant, j'ai des comptes à vous demander à propos du dernier verdict, puisque le gouvernement français, dont vous avez surpris et dont vous continuez à surprendre la bonne foi, ne songe pas à vous en demander. Lors de l'attentat du Liceo, vous demandâtes à la France, et celle-ci vous l'accorda, l'extradition du citoyen Alfredo Rugiero Rinaldi, comme étant l'auteur du crime. Après avoir enduré tous les supplices, après qu'on l'eût jeté deux fois à la mer pour qu'il déclarât des choses qu'il ignorait absolument, il fut acquitté. Je ne le connaissais pas, mais il vint me trouver à mon bureau. Quand je vis cet homme qui n'était plus qu'un cadavre, quand j'entendis le récit de son épouvantable et long calvaire (environ treize mois), quand je pus me rendre compte qu'il ne me disait que la vérité, puisque sur son corps étaient encore visibles les traces des tortures les plus affreuses, je songeai à la responsabilité qu'avait encourue le gouvernement français en livrant de la sorte un innocent au supplice, et surtout à votre infamie, car vous étiez à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, les Portas, les Tressols, etc. Bref, je donnai à ce pauvre homme, qui mourait de faim, de l'argent et une lettre pour le député Lostau. Celui-ci le fit entrer, comme receveur, à la compagnie Catalane des omnibus et, quelque temps après, à celle des tramways à vapeur de Sarria. Or, cet homme est de nouveau à Montjuich ; c'était un de mes compagnons de cachot.

On l'avait arrêté tout simplement comme beaucoup d'autres, parce

qu'il avait déjà été arrêté précédemment. Ce malheureux ne sait pas un mot de politique ni de sociologie, à tel point que le Conseil de guerre, qui condamne à vingt ans de travaux forcés des hommes sur lesquels ne pèse d'autre accusation que leur présence à des réunions publiques, a dû l'acquitter de nouveau. Quelle indemnité donnerez-vous à cet homme ? Sans aucun doute, la prison ou le bagne à la première occasion (1). C'est si incroyable, qu'on a peine à croire ce que vous osez faire, mais je me chargerai bien de fournir toutes les preuves et de préciser les responsabilités. Il y a en Espagne, même parmi les chefs du parti conservateur, des personnes d'une parfaite honorabilité, qui réprouvent vos actes et déplorent de ne pouvoir les empêcher. Vous savez bien que vous agissez presque toujours à leur insu, et vous abusez pour cela des facultés exceptionnelles que vous fournit la suspension des garanties constitutionnelles.

La disparition du forçat Pujol que vous allâtes chercher à la prison pour en faire un espion en lui offrant 2,500 francs et la liberté — C'EST VOUS-MÊME, MONSIEUR PORTAS, QUI ME L'AVEZ DIT — et des services duquel vous étiez si mécontent parce qu'il s'indigna de voir torturer des êtres qu'il savait innocents ; cette disparition, dis-je, nous en parlerons un autre jour, de même que de celle d'Ardiaca. Nous avons tout le temps et vous ne perdrez rien pour attendre. Je vous l'ai dit, je ne fais que commencer.

F. TARRIDA DEL MARMOL

Portsmouth, 25 janvier 1897.

(1) Je signale ce fait à MM. Barthou et Lépine pour qu'ils se rendent compte de la responsabilité morale qu'ils encourent cédant aux sollicitations de la police espagnole.

Derniers quatuors de Beethoven

C'est un fait que la lecture ou l'audition d'un chef-d'œuvre donne aux artistes du courage pour se mettre au travail. Je l'ai constamment éprouvé par moi-même, et l'ai souvent entendu déclarer à des camarades. En sortant de la représentation d'un drame de Hugo, le littérateur voit plus haut et plus loin, et ce n'est pas seulement l'atmosphère de beauté qui pénètre l'esprit et le rend artistiquement meilleur ; mais chaque effort du poète pour atteindre la beauté, auquel on vient d'assister, réveille chez nous un effort correspondant. Nous souffrons des faiblesses que nous avons vues mêlées aux trouvailles du génie, et nous ressentons comme un besoin de faire mieux. Non seulement nous sortons d'une de ces représentations avec une âme très dégagée du monde extérieur, mais nous ressentons certainement le besoin de créer quelque chose qui soit plus élevé, plus pur encore que le chef-d'œuvre que nous venons de voir.

Peu importe, bien entendu, la dose de talent que l'on possède. Que l'on soit soi-même un grand artiste ou un raté, l'impression est la même : on veut faire mieux encore.

Je n'ai pas assisté, je crois, à une seule représentation, à Bayreuth, sans avoir eu l'esprit obsédé de la chimère d'un art supérieur ; et en sortant des représentations d'un *Parsifal* ou d'un *Tristan*, ne nous sommes-nous pas toujours dit, au plus profond de nous-mêmes :

— Oh ! que je voudrais donc réaliser quelque chose qui... quelque chose que...

... L'explication de ce fait est trop évidente. C'est qu'en effet la perfection n'existe pas et que, si l'on a, en entendant tel drame, tel opéra, la sensation de l'idée sublime, du rêve sublime qu'a bien pu en avoir l'auteur, il est indéniable que cette idée, que ce rêve n'apparaissent qu'imparfaitement réalisés.

Et cela est universellement vrai, sauf un cas, — dont je voudrais parler aujourd'hui.

—

L'automne dernier, dans une maison amie, dans les environs de Fontainebleau, comme, après dîner, on montait au salon, M. Stéphane Mallarmé, qui se trouvait là, me dit à l'oreille :

— Vous savez que la maîtresse de la maison est une admirable pianiste...

Priée de se mettre au piano, la maîtresse de la maison ouvrit les dernières sonates de Beethoven.

— Oh ! oh ! Voilà qui est bien hardi ! pensai-je.

Mais, contrairement à toute vraisemblance, ce fut quelque chose de délicieux et de parfait : juste ce qu'il fallait de virtuosité pour sur-

monter les grosses difficultés des morceaux sans y adjoindre l'intolérable brio des professionnels, et, avec cela, une compréhension profonde et évidemment instinctive du sens de la musique, qui rendait évidemment telles qu'elles doivent être entendues les extraordinaires mélodies du maître.

M. Mallarmé disait, avec son sourire :

— C'est la nièce de Beethoven.

J'avais, pour ma part, l'impression que, dans cette musique, tout était dit, qu'une fois dans l'humanité l'artiste était arrivé à l'accomplissement de son rêve, et que je n'avais véritablement rien à espérer au-delà.

Le poète rêve de poèmes miraculeux où le sentiment des choses serait dégagé en une logique et une harmonie suprêmes. Dans ses meilleurs soirs, il voit se presser vaguement devant les yeux de son âme la multiplicité des rythmes subtils, des cadences et des mots précis et en même temps complexes. Tout cela est nuageux, bien entendu ; mais le rêve en est sublime, et il reste la sensation que, si cela pouvait prendre une forme, ce serait la perfection du poème humain.

Je le répète, que l'on soit un admirable artiste ou un douloureux impuissant, si on a le cœur d'un poète, on promène, après Hugo, après Baudelaire, après Mallarmé, le désir autant que la vision de cette chimère.

Je m'imagine volontiers que le peintre entrevoit, dans les brumes du soir ou du midi, les combinaisons de lignes et de couleurs qui seraient une œuvre d'art parfaite.

Le musicien, lui, entend bruire à son oreille des rythmes et des harmonies follement enchevêtrées, impossibles à écrire, naissant et renaissant d'eux-mêmes, ondoyant indéfiniment ainsi que l'idée qu'il voudrait et ne pourra jamais exprimer. Ayant jadis travaillé pour être compositeur de musique, j'ai toujours ce regret de ne pouvoir traduire sur le papier à musique de tels entrelacements de motifs.

A quelque lecture de Hugo, de Shakespeare ou de Flaubert qu'il se donne, le poète peut garder sa chimère d'un idéal supérieur. Je présume qu'aucun peintre n'a jamais satisfait l'idéal qu'un peintre peut avoir de la ligne et de la couleur. Mais je crois que cet idéal suprême existe, réalisé, pour le musicien, dans Beethoven.

Et c'est ainsi que je me disais, en sortant de l'audition des sonates de Beethoven dont je parlais tout à l'heure, aussi bien qu'à toute audition des dernières œuvres de Beethoven :

— Tout ce que je rêve de mélodie extraordinairement sentimentale, mystique, passionnelle, de rythmes infiniment renouvelés, aussi multiples que les vibrations du cœur, aussi ténus, aussi profonds ; toute la folie que j'entr'aperçois de tout dire, de tout oser, de tout connaître, cela est dans cette musique. C'est la satisfaction absolue. C'est la seule façon dont je puis m'imaginer une manifestation de la divinité. C'est la réalisation du moi le plus exalté.

Il n'est pas question de faire ici un panégyrique de Beethoven. Je veux simplement signaler à mon tour, après d'autres, un fait d'ordre

miraculeux. Il s'agit, en effet, d'un *miracle*, dans le sens précis du mot, c'est-à-dire d'un fait contraire aux lois de la nature, accompli une fois. Un dicton populaire déclare à juste titre que la perfection est impossible à l'homme. Eh bien ! une fois, la perfection a été possible à l'homme : c'est le cas de Beethoven. Et c'est ce qu'il importe de dire, que cela ait déjà été dit ou non.

On s'amuse, dans les Universités, à faire un classement entre les grands hommes. Dans l'ordre ordinaire des choses, cela est enfantin ; mais aujourd'hui, il ne s'agit pas de reconnaître que Beethoven a été un plus grand artiste que celui-ci ou celui-là. Il importe de reconnaître que Shakespeare, Raphaël, Velasquez, Homère (bien qu'il n'ait jamais existé), Orphée (dont l'œuvre est inédite) ont été des hommes faisant œuvres d'hommes, mais qu'un jour un certain Ludwig van Beethoven a fait des œuvres de Dieu, si le mot « Dieu » garde encore quelque sens dans la langue. Autrement dit, si le mot « Dieu » jouit encore de quelque crédit, ce ne peut être qu'à Beethoven qu'il le doit.

Le plus intelligent des hommes de génie de notre planète, Richard Wagner, a été terriblement préoccupé du cas Beethoven. Dans le bel ouvrage qu'il a consacré au maître, il essaye à l'expliquer. Certains passages de cette étude sont des plus beaux, si j'en crois la traduction qu'en a donnée jadis M. de Wyzewa, lequel pourtant a bien pu prêter à Richard Wagner des perfections de langage à lui appartenant.

« ... La surdité complète était venue pour Beethoven. Elle l'a privé « même du plaisir qu'il éprouvait à écouter les exécutions musicales ; « et, cependant, nous n'entendons aucune plainte vive s'élever en lui. « Le commerce de la vie extérieure seulement lui était devenu plus « lourd : mais cette vie n'avait plus d'attraits pour lui depuis long- « temps ; pourquoi lui aurait-il coûté de s'en voir maintenant séparé, « plus entièrement et à jamais ?

« Un musicien privé de l'ouïe ! Peut-on concevoir un peintre aveu- « gle ?

« Mais on peut concevoir et on connaît le Voyant aveugle. Tirésias « avait vu se fermer devant lui le monde de l'Apparence : et il avait « pu ainsi contempler avec ses yeux intérieurs le fond même de tou- « tes les Apparences. A lui est pareil ce musicien devenu sourd. Le « bruissement de la vie ne peut plus désormais le troubler. Il est « tout à écouter les harmonies de son être intérieur ; il habite à jamais « ce monde profond : c'est de là qu'il parle au monde externe, à ce « monde qui n'a plus rien à lui dire. Ainsi, le génie du Maître est, « enfin, délivré de tout Non-Moi, et vit maintenant en soi et pour « soi. »

—

Je ne parle ici que des toutes dernières œuvres de Beethoven ; ce n'est pas que je veuille mépriser les premières, mais, quelle que soit la beauté de celles-ci, c'est dans les dernières seules que m'apparaît, pour ma part, le miracle.

Les symphonies ne me semblent guère avoir l'élévation des pièces

pour piano et des quatuors ; je ne les juge pas, je parle ici des dernières œuvres et non des autres.

Il s'agit des dernières sonates, des variations, des derniers quatuors. Le XIe et le XIIe ne sont même pas encore parmi ceux où je vois l'impression de la divinité ; le XIIIe ne m'est pas assez familier ; mais ce sont les trois derniers, ceux en *ut dièze* mineur, en *la* mineur et en *fa*, et la grande Fugue que je propose comme types.

Pas plus que les dernières sonates ils ne sont fréquemment exécutés. Très difficiles, ils sont au-dessus des forces de quiconque n'a pas des moyens de virtuose ; d'autre part, ils offrent à ceux qui sont des virtuoses des difficultés d'ordre intellectuel que ceux-ci sont généralement inaptes à surmonter. Qui dit virtuose dit, neuf fois sur dix, piètre artiste. Ajoutons qu'ils ne procurent à ces messieurs aucune occasion de cueillir des applaudissements à la cadence finale.

Ils ont tenté tout de même quelques musiciens, et l'on peut entendre parfois à Paris des exécutions de ces quatuors. Mais quelle pitié ! Le moindre défaut des exécutants est de donner l'impression de jouer faux et pas en mesure... On ne reconstitue pas comme ça un fait miraculeux.

En Allemagne, le quatuor Joachim a réussi, à force de travail sérieux, à faire entendre les derniers quatuors. A Paris, je n'ai jamais entendu que la Société Schneklud-Geloso qui y ait réussi. Ce n'est peut-être pas la hautaine sérénité de Joachim ; mais c'est peut-être plus de feu... En tous cas, qui a entendu le quatuor Schneklud, a entendu vraiment les quatuors de Beethoven.

Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir la pure jouissance d'une audition des sonates et des variations dans une maison amie, par un beau soir d'automne, en face de la forêt de Fontainebleau ; et pourtant le rêve c'est d'entendre ces choses non point dans une stalle de concert public, mais sous l'intimité d'un salon hospitalier. En tous cas, il est possible à tout artiste épris d'art d'aller à la salle Pleyel, de prendre son ticket, de s'asseoir et de prêter ses oreilles et son cœur (1).

Il n'est pas sûr, il est sans doute improbable que l'on pénètrera dans l'intelligence d'œuvres aussi hautaines ; mais probablement aura-t-on la sensation d'avoir senti passer sur soi le souffle de l'Absolu.

Il y a eu un jour, dans l'humanité, un musicien (des plus prodigieusement doués, d'ailleurs) qui, étant devenu sourd, a pu entendre directement les harmonies du monde intérieur ; il y a eu dans l'humanité un homme qui a pu voir face à face son rêve. Une fois par an cela peut s'entendre... Deux cents personnes, tout au plus, sont là, et, sur ces deux cents, on en compterait bien cent quatre-vingts qui sont venues pour des raisons quelconques... Mais il faut dire tout de même à ceux que le culte du beau anime encore, que cela existe.

EDOUARD DUJARDIN

(1) La première audition de l'année a eu lieu le 20 janvier ; les deux suivantes auront lieu le 3 et le 17 février.

Edouard Manet

(Souvenirs)

Dès notre enfance, nous nous étions, Manet et moi, pris d'une vive sympathie l'un pour l'autre.

Au collège Rollin, notre intimité était grande.

Plus tard, à l'atelier Couture, cette intimité se fortifia.

Manet était de taille moyenne, fortement musclé.

Cambré, bien pris, il avait une allure rythmée à laquelle le déhanchement de sa démarche imprimait un caractère de particulière élégance.

Quelque effort qu'il fît, en exagérant ce déhanchement et en affectant le parler traînant du gamin de Paris, il ne pouvait parvenir à être vulgaire.

On le sentait de race.

Sous son front large, le nez dessinait franchement sa ligne droite. Sa bouche, relevée aux extrémités était railleuse. Il avait le regard clair. L'œil était petit, mais d'une grande mobilité.

Très jeune, il rejetait en arrière une chevelure longue qui se bouclait naturellement. A dix-sept ans le front s'était déjà dégarni, mais la barbe ayant poussé, estompant le trait de ses lèvres et laissant découvert un cou d'une blancheur mate, le bas de la figure s'était fait plus doux, tandis que des cheveux d'une finesse extrême grisonnaient pour harmoniser le haut de son visage. Peu d'hommes ont été aussi séduisants.

Malgré tout son esprit et sa tendance au scepticisme, il était demeuré naïf.

Il s'étonnait de tout et s'amusait d'un rien.

En revanche tout ce qui touchait à l'art le rendait sérieux.

Sur ce point, il était intraitable. Ses convictions étaient arrêtées, irréductibles. Il n'admettait ni la contradiction, ni même la discussion.

Je me souviens que à Rollin nous lisions, pendant le cours de M. Wallon, l'auteur de la Constitution de 1875, qui était notre professeur d'histoire, les *Salons* de Diderot. Sur un reproche que Diderot adressait à certains peintres de son temps d'avoir fait des chapeaux à lampion, condamnés à devenir démodés : « — Voilà qui est fort sot, s'écria Manet, il faut être de son temps, faire ce que l'on voit, sans s'inquiéter de la mode. »

Chez Couture, le système d'enseignement l'exaspérait. « — Je ne sais pas pourquoi je suis ici, disait-il. Tout ce que nous avons sous les yeux est ridicule. La lumière est fausse, les ombres sont fausses. Quand j'arrive à l'atelier, il me semble que j'entre dans une tombe. Je sais bien qu'on ne peut pas faire déshabiller un modèle dans la rue. Mais il y a les champs et, tout au moins l'été, on pourrait faire des études de nu dans la campagne, puisque le nu est, paraît-il, le premier et le dernier mot de l'art. »

A cette époque — c'était en 1850 — nous avions dix-huit ans. L'atelier Couture comptait de vingt-cinq à trente élèves. Il était situé au rez-de-chaussée de la maison de la rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé) qui est à l'angle de la rue Pigalle. Comme dans tous les ateliers d'élèves, chacun payait une cotisation mensuelle pour étudier d'après un modèle, homme ou femme. Couture venait nous visiter deux fois par semaine, examinait nos études d'un œil distrait, ordonnait un repos, roulait une cigarette, contait des anecdotes de son maître Gros, puis s'en allait.

On voyait quelquefois, mais rarement, ceux qui avaient quitté l'atelier : Puvis de Chavannes, Monginot, Armand Dumaresq, Henri Hoffer.

Quelqu'un qui eût entendu les discussions qui s'élevaient à ces moments se fût demandé si le salut de l'art ne dépendait pas du triomphe de l'atelier Couture sur l'atelier Picot, qui était l'atelier rival, ou de la prédominance de l'atelier Picot sur l'atelier Couture.

Manet, disait, en haussant les épaules : « — C'est la nature qui se fout de cela. Eh bien quoi ! Picot est de l'Institut. Couture n'en est pas. Il aurait pu en être. Cela dépend d'une demi-douzaine de gens qui reçoivent plus ou moins de visites. Qu'est-ce que cela peut nous faire à nous ? »

Il ne s'en livrait pas moins — c'est la monnaie courante des ateliers — à des plaisanteries sur les élèves de chez Picot, quand l'occasion s'en présentait. Mais il faisait ces plaisanteries avec tant de bonne humeur que personne ne lui en gardait rancune. On aimait en lui, sans parti pris d'atelier, le chercheur constamment en quête de ce qui pouvait l'instruire. Il ne se contentait pas en effet de travailler pendant le jour chez Couture. Il allait le soir à l'académie du père Suisse et faisait le dimanche des fugues hors de Paris, du côté de Fontainebleau où s'étaient établies plusieurs colonies de peintres.

Il ne s'emballait pas sur les travaux des hôtes de Marlotte et de Barbizon, mais il en parlait avec plus d'indulgence que des travaux de son maître Couture. Les propos de Manet étant venus à l'oreille de celui-ci, Couture lui dit avec brutalité que le plus simple, quand on conteste la valeur de son professeur, est d'en changer.

Le père de Manet, informé, réprimanda son fils.

Le père de Manet était conseiller à la Cour de Paris. Il appartenait à une vieille famille bourgeoise dont les habitudes d'esprit s'étaient affinées au contact de la vie de Paris. Dans son modeste intérieur de la rue du Mont-Thabor, on ne voyait pas une note discordante. Son mobilier, sa manière de se vêtir révélaient le culte des choses simples et mesurées qui sont la marque du goût français. L'engouement pour les adaptations soi-disant gréco-romaines le laissait froid.

Edouard Manet, qui vivait dans ce milieu avec ses deux frères, Gustave et Eugène, était l'expression de cet état d'âme de ses ancêtres; Français jusque dans les moelles il apportait dans l'art une note dédaigneuse de ce qui plaisait, amoureuse de ce qui avait plu, plus éprise encore de ce qui s'agitait autour de lui.

Dans un temps où tout le monde regardait Rome, ce jeune homme qui ne voulait voir que Paris, paraissait curieux, original, intéressant.

On disait couramment: « Il y a chez Couture un nommé Manet qui fait, paraît-il, des morceaux étonnants, mais qui n'est pas commode avec les modèles. »

Manet avait en effet invariablement le lundi, le jour où on donnait la pose au modèle pour toute la semaine, des démêlés avec les modèles de profession.

Dubosc, Gilbert, Thomas l'Ours étaient les professionnels les plus illustres. En montant sur la table, ils prenaient par tradition des attitudes outrées.

« — Vous ne pouvez donc pas être naturels, s'écriait Manet. Est-ce que vous vous tenez ainsi quand vous allez acheter une botte de radis chez votre fruitière ? »

Un jour Dubosc, qui avait plus que tout autre la conviction d'exercer un sacerdoce prit de haut une observation de Manet.

« — Monsieur Manet, lui dit-il, M. Delaroche n'a jamais eu pour moi que des éloges et c'est dur d'être méconnu par un jeune homme tel que vous.

— Je ne vous demande pas l'opinion de M. Delaroche, je vous donne la mienne.

— Monsieur Manet, articula Dubosc d'une voix étranglée par l'émotion, grâce à moi, il y en a plus d'un qui a fait des compositions qui l'ont conduit à Rome.

— Nous ne sommes pas à Rome. Nous ne voulons pas y aller. Nous sommes à Paris. Nous entendons y rester. »

De guerre lasse, ce jour-là Manet sortit, déclarant qu'il n'y avait rien à faire avec une moule pareille.

Il avait découvert un modèle appelé Donato, qui, je crois, a été depuis acteur dans un théâtre du boulevard et ultérieurement magnétiseur. Au début, cela allait bien. Mais à la suite de la fréquentation des autres modèles, Donato poitrinait, faisait saillir ses muscles et prenait des poses héroïques.

Manet était navré.

Un jour il était parvenu cependant à faire prendre au modèle Gilbert une pose simple, en lui conservant même une partie de ses vêtements.

Ce fut le commencement de ses querelles avec Couture.

Couture entra à l'atelier, amenant Raffet, droit, raide comme la tige d'un bilboquet dont Couture eût été la boule.

Devant ce modèle habillé, il eut un mouvement de colère.

« — Est-ce que vous payez Gilbert pour qu'il ne soit pas nu ? Qui a fait cette sottise ?

— C'est moi, dit Manet.

— Allez, mon pauvre garçon, vous ne serez jamais que le Daumier de votre temps. »

Manet se tint coi.

Raffet passa derrière sa toile et le complimenta sur son étude.

En allant déjeuner chez le rôtisseur Pavard, rue Notre-Dame de Lorette, où nous prenions chaque matin notre déjeuner en compagnie de Murger, de Barbey d'Aurevilly, de Baudelaire et de quelques lettrés de la Butte, Manet fulminait contre le patron.

« — Le Daumier de mon temps, après tout, cela vaut bien d'en être le Coypel. »

Je viens de parler de Baudelaire. On lui a attribué une grande influence sur Manet. C'est le contraire qui est vrai. Baudelaire avait dix ans de plus que Manet. Il avait débuté à vingt-trois ans, en 1845, par des comptes rendus de salons. En 1851, il continuait à faire ces comptes rendus, mais la fréquentation de la rôtisserie Pavard et du restaurant Dinocheau, dont on disait qu'il partageait avec François Ier l'honneur d'être le restaurateur des lettres et des arts, les conversations qu'il avait avec Manet dans l'un et l'autre de ces établissements, les longues stations qu'il fit plus tard avec lui au Divan Le Peletier, modifièrent sensiblement sa manière de voir et de juger, et si vers 1860 Manet et Baudelaire furent étroitement liés, c'est Manet qui garda l'influence sur son ami. Murger était du même âge que Baudelaire. Barbey d'Aurevilly, qui jouait dans nos réunions le rôle de vénérable se montrait rarement. Il affectionnait plus particulièrement l'autre côté de l'eau, et de l'autre côté de l'eau, le quartier latin. Ni l'un ni l'autre ne prenaient d'ailleurs intérêt à la peinture et le mouvement qui agitait les ateliers en 1850 les laissait très indifférents.

L'approbation de Raffet avait touché Manet. Dès le lendemain nous étions tous les deux à la première heure chez l'ami du prince Demidoff.

Raffet se préparait à sortir. On l'attendait au Louvre. Il nous proposa de l'accompagner.

Il nous conduisit droit aux *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt et

aux *Cavaliers* de Velasquez, puis il nous fit faire une longue station devant les dessins des maîtres, surtout devant ceux de Watteau et de Chardin.

Là nous trouvâmes Devéria, l'auteur de la *Naissance de Henri IV*, à qui il avait donné rendez-vous.

Devéria nous ramena devant les Véronèse et nous fit un éloge enthousiaste des Italiens.

« — Ces jeunes gens, dit en riant Raffet, ont assez gentiment écouté l'avocat. Le peintre pourrait les conduire devant son tableau au Luxembourg. »

Là, notre visite fut rapide. Raffet adressa à Devéria des éloges auxquels nous nous associâmes, ce qui nous fit de Devéria un protecteur et un ami.

« — C'est très bien tout cela, fit Manet, lorsque nous eûmes pris congé de Raffet et de Devéria, mais il y a au Luxembourg une maîtresse toile, c'est la *Barque du Dante*. Si nous allions voir Delacroix, nous prendrions pour prétexte de notre visite de lui demander l'autorisation de faire une copie de la *Barque*. »

« Prenez garde, nous avait dit Murger, à qui Manet avait fait part de son projet en déjeunant, Delacroix est froid. »

Delacroix nous reçut au contraire dans son atelier de la rue Notre-Dame de Lorette, avec une grâce parfaite, nous questionna sur nos préférences et nous indiqua les siennes.

« Il fallait voir Rubens, s'inspirer de Rubens, copier Rubens, Rubens était le dieu. »

Son élève, Andrieu, qui travaillait avec lui, nous reconduisit jusqu'à la porte. Quand cette porte fut refermée, Manet me dit : « — Ce n'est pas Delacroix qui est froid : c'est sa doctrine qui est glaciale. Malgré tout, copions la *Barque*. C'est un morceau. »

Après la *Barque*, nous allâmes au Louvre faire une esquisse des *Cavaliers* de Velasquez.

« — Ah ! cela, dit Manet en laissant échapper un soupir de soulagement, c'est net, voilà qui vous dégoûte des ragoûts et des jus. »

Manet lisait peu, n'écrivait pas, mais il observait et son œil était tellement sûr que l'on se demande si les règles de l'éducation artistique, telles que nous les comprenons, peuvent avoir une action qui ne soit pas néfaste sur un cerveau naturellement doué.

Ses préférences, et je parle de celles qu'il manifestait dès le collège où il faisait des croquis aussi complets dans leur expression que les œuvres les plus poussées qu'il a produites dans les dernières années de sa vie, étaient pour les choses claires et les sujets tranquilles.

S'il savait d'ailleurs ce qu'il aimait, il savait aussi ce qu'il n'aimait

pas. « — La première condition de la sagesse pour un peintre, disait-il, est de ne jamais passer par la rue Laffitte ou, si l'on est forcé d'y passer, de n'y pas regarder les étalages des marchands de tableaux. »

Nous passâmes cependant tous les deux un jour rue Laffitte et ce fut un marchand de tableaux qui nous sauva la vie. C'était pendant les journées de décembre 1851. Nous étions descendus vers le boulevard pour voir. On venait de fusiller devant le perron de Tortoni des promeneurs inoffensifs. Une charge de cavalerie s'engouffra dans la rue Laffitte, balayant tout sur son passage. Le marchand de tableaux Beugniet nous recueillit en nous tirant dans sa boutique entr'ouverte. Il n'était que temps.

Deux jours après nous allions avec tous nos camarades de l'atelier au cimetière Montmartre. On avait mis les morts sous une couche de paille. Il y en avait cinq ou six cents, les têtes seules étaient découvertes. Les agents faisaient défiler sur des planches vacillantes, alignées aux pieds des victimes, les visiteurs munis de cartes numérotées et par groupes de vingt personnes. Nous gardâmes de cette lugubre inspection, interrompue de temps à autre par les cris déchirants de ceux qui reconnaissaient les leurs, une impression terrifiante, une impression telle qu'à l'atelier où l'insouciance de la jeunesse raillait tout, jamais on ne parlait de la visite au cimetière Montmartre.

Manet en fit cependant un dessin au crayon noir d'une sinistre impression et qu'il mit dans un carton sans le vouloir montrer. Je crois cependant que l'un de nos camarades, Châteauvillard, réussit à se le faire donner.

Couture avait vu ses projets renversés par le coup d'Etat. La République lui avait commandé le tableau des *Enrôlements volontaires*. Le gouvernement issu du sang de décembre proscrivit les *Enrôlements* et substitua à cette commande la décoration de la Chapelle de la Vierge dans l'église de Saint-Eustache.

Cette substitution avait aigri le caractère de Couture. Il était ennuyé de ne pouvoir continuer un tableau qui lui plaisait, plus ennuyé encore d'avoir à faire une peinture qui lui répugnait.

C'est Manet qui eut à souffrir le premier de son état d'esprit. Pendant l'automne de 1853, nous avions fait un voyage à pied sur les côtes de Normandie avec Alexandre Dumas fils. On s'était donné rendez-vous à Sainte-Adresse. Alexandre Dumas fils se délassait, en apparence du moins, au lendemain du succès de *la Dame aux Camélias*. Chacun de nous au contraire, muni de sa boîte à couleurs, faisait des études d'après nature, Manet et moi avec la furie des novices.

Loin de l'atelier, sur les plages, une plus grande familiarité s'était établie entre le maître et les élèves. Mais les querelles étaient chaque

jour très vives entre Couture et Manet, et l'orage devenait menaçant.

Il ne s'était pas en effet écoulé quarante-huit heures depuis notre retour à Paris, que l'atelier fit une ovation à Manet pour une étude qu'il avait peinte d'après un modèle célèbre, Marie la Rousse. Cette étude était d'une grande franchise de facture et d'une fermeté de dessin que n'eût pas désavouée M. Ingres, que Manet admirait beaucoup. On avait mis la toile en belle lumière sur un chevalet garni de fleurs.

Couture arriva, regarda, fit mine de n'avoir pas vu, puis revenant devant la toile de Manet, après avoir loué tous les autres, il lui dit :

« — Vous ne vous déciderez donc jamais à faire ce que vous voyez. »

Manet, qui se sentait fort de l'approbation de ses camarades répliqua : « — Je fais ce que je vois et non ce qu'il plaît aux autres de voir, je fais ce qui est et non ce qui n'est pas.

— Eh bien, mon ami, si vous avez la prétention d'être un chef d'école, allez en créer une, mais pas ici. »

Manet sortit et ne revint pas à l'atelier pendant tout un mois.

Son père était allé voir Couture, l'avait tout d'abord trouvé très monté contre son fils, mais avait fini par le calmer.

Le soir de la rentrée de Manet, on décida de lui offrir un punch au restaurant Pigalle.

Ce restaurant avait une réputation dans le quartier. Il était très fréquenté par une clientèle de passage. On y déjeunait pour vingt-deux sous et on y dînait pour quarante sous.

Le père Goupil, le fondateur de la maison Goupil, y venait régulièrement tous les samedis soirs à huit heures, après avoir passé sa journée dans les ateliers et il disait tranquillement au garçon qui s'apprêtait à lui servir un dîner : « — Garçon, servez-moi un déjeuner. »

C'est ainsi que l'on fait les bonnes maisons.

Dire que, au punch de Manet, nous étions très nombreux ne serait pas exact.

Dans tous les temps le grand nombre va à l'autorité ; l'autorité c'était Couture et il ne fallait pas froisser le maître. Mais quelques volontaires, le sculpteur Pollet entre autres, s'étaient joints aux rares camarades qui fêtaient Manet. La soirée fut gaie.

« — Je n'ai vraiment pas de chance, nous dit Manet. A l'incident d'il y a un mois à l'atelier est venue s'ajouter une scène dans ma famille. Mon père a coutume de réunir chez lui une fois par semaine quelques collègues du Palais. A une de ces soirées — c'était le lendemain de ma discussion avec Couture — un des amis de mon père m'apostropha à brûle-pourpoint et me dit d'un ton goguenard : « Vous faites de la peinture, avez-vous du talent ? » La moutarde me monte au nez et je lui réponds : « Et vous, en avez-vous, du talent ? » Cela n'a pas

traîné. Mon père m'a renvoyé dans ma chambre, puis étant venu m'y trouver : « Tu devrais savoir, me dit-il d'un ton sévère, que pour être artiste, il faut avoir du talent, que la question que l'on t'adressait était donc naturelle et que ta réponse a été inconvenante, parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du talent pour être magistrat. — Mais mon père, ai-je répondu, les magistrats peuvent avoir de l'esprit. » Mon père n'a pu s'empêcher de rire.

« Ah ! ce n'est pas le capitaine du bateau *la Guadeloupe*, sur lequel il m'avait embarqué, qui m'aurait interrogé sur mon talent. A Rollin, je ne faisais rien, et mon père m'avait expédié en qualité de pilotin à destination de Rio-de-Janeiro. Le capitaine Besson, qui m'avait vu peindre au cours de la traversée, arrivé en vue de Rio, me dit : « Puisque vous faites de la peinture, jeune homme, vous allez me repeindre ces fromages de Hollande qui ont été décolorés par des coups de mer. Voici un pot de minium et des pinceaux. » Je m'exécutai. A notre arrivée en rade, les fromages brillaient comme des tomates. Les naturels, les nègres surtout, les achetèrent avec empressement et les dévorèrent jusqu'à la croûte, regrettant qu'il n'y en eut pas davantage.

« Quelques jours après, les autorités publiaient un avis pour rassurer la population émue par quelques cas de cholérine. L'avis attribuait ces cas à l'abus de fruits qui n'avaient pas un degré suffisant de maturité. Moi, je savais à quoi m'en tenir. Mais dans le commerce la discrétion est la garantie des affaires. Je me tus et je fis bien, car le capitaine me traita à partir de ce moment avec des égards exceptionnels. Ce n'est pas lui qui m'aurait demandé si j'avais du talent. Il en était convaincu. »

Chez Manet, l'œil jouait un si grand rôle que Paris n'a jamais connu de flâneur semblable à lui et de flâneur flânant plus utilement.

Dès qu'arrivaient les journées d'hiver où le brouillard ouate dès le matin la lumière, au point que tout travail de peinture devient impossible dans l'atelier, nous décampions, courant sur les boulevards extérieurs, pendant que les autres allaient faire leur cour au patron. Là, il dessinait sur son carnet un rien, un profil, un chapeau, en un mot une impression fugitive et quand le lendemain un camarade lui disait en feuilletant son carnet : « Tu devrais finir cela », il se tordait de rire : « Tu me prends pour un peintre d'histoire. »

Peintre d'histoire était dans sa bouche la plus sanglante injure que l'on pût adresser à un artiste.

Il professait le plus grand mépris pour les peintres qui s'enferment avec des modèles, des costumes, des mannequins et des accessoires, qui font des tableaux morts quand il y a, disait-il, tant de choses vivantes à faire au dehors.

« — Et puis, ajoutait-il, reconstituer des figures historiques, quelle bonne plaisanterie ! Est-ce qu'on peint un homme d'après son permis de chasse ? Il n'y a qu'une chose vraie. Faire du premier

coup ce qu'on voit. Quand ça y est, ça y est. Quand ça n'y est pas, on recommence. Tout le reste est de la blague. »

Ceux qui n'ont pas vécu dans le milieu des artistes de 1852 à 1860 ne peuvent se faire une idée de la violence des discussions qui y avaient lieu à ce moment, tant les passions étaient surexcitées.

C'est en 1852 au Salon, qui était à ce moment installé dans un baraquement au Palais-Royal, que Courbet exposa son *Enterrement à Ornans*.

Le tableau de Courbet produisit un effet considérable. On ne parlait que de l'*Enterrement à Ornans*.

Un soir, au Divan Le Peletier, Manet s'étant au sujet de ce tableau disputé avec Olivier Pichat, un peintre aujourd'hui oublié, et cela à la grande joie de Diaz qui approuvait Pichat, il me dit en sortant : « — Oui, c'est très bien, l'*Enterrement*. On ne saurait dire assez que c'est très bien parce que c'est mieux que tout. Mais, entre nous, ce n'est pas encore ça. C'est trop noir.

Le tableau de Théodore Rousseau, *Après la pluie*, avait soulevé de vives polémiques, mais Manet préférait la *Vue de La Rochelle* de Corot, la *Vue d'Optevoz* de Daubigny, et, plus que Corot et Daubigny, Jongkind, qui était à son avis le plus fort de tous nos paysagistes.

Manet laissa l'atelier Couture vers 1855. Il alla s'installer rue Lavoisier avec le comte de Balleroy, qui faisait non, sans talent, des sujets de chasse. Il visita la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie. Chaque fois qu'il revenait à Paris il risquait une apparition chez Couture pour lui montrer les copies qu'il avait faites dans les musées ou les impressions qu'il avait fixées sur le papier ou sur la toile. Couture ne lui ménageait pas les observations. Elles étaient souvent dures, mais Manet s'acharnait à vouloir triompher de ses préventions.

Une après-midi un débat s'éleva entre eux à propos d'un portrait que Couture venait de terminer d'après Mlle Poinsot, de l'Opéra.

Couture ayant demandé son avis à Manet, celui-ci lui dit que c'était très bien, mais que la coloration lui en paraissait sourde, trop encombrée de demi teintes.

« — Ah! fit Couture, je vous vois venir. Vous vous refusez à voir la succession des tons intermédiaires qui conduisent de l'ombre à la lumière. »

Manet soutint que pour lui la lumière se présentait avec une telle unité qu'un seul ton suffisait pour la rendre et qu'il était de plus préférable, dût-on paraître brutal, de passer brusquement de la lumière à l'ombre que d'accumuler des choses que l'œil ne voit pas et qui, non seulement affaiblissent la vigueur de la lumière, mais atténuent la coloration des ombres qu'il importe de mettre en valeur. « — Car.

....

ajoutait-il, les ombres sont colorées d'une coloration très variée et non pas uniforme. »

Couture qui ce jour-là était de bonne humeur se contenta de rire, disant que Manet serait toujours incorrigible, ce qui était fâcheux parce qu'il était doué.

Le malheur voulut que, après le départ de Manet, le graveur Manceau, qui avait reproduit le dessin que Couture avait fait quelques années auparavant d'après George Sand, entrât chez Couture.

Couture prit Manet à partie, et se grisant de sa parole finit par le traiter de détraqué. Manceau, qui était bavard comme une pie, alla partout, répétant les propos de Couture.

« — Et bien, dit Manet, je lui en foutrai un tableau dont il me dira des nouvelles. »

Un peu contrarié cependant, il demeura longtemps sans remettre les pieds chez Couture, mais après avoir peint son *Buveur d'absinthe* il alla chez Couture et l'invita à venir voir son tableau.

Couture se rendit rue Lavoisier, puis, après avoir regardé le *Buveur d'absinthe*, il dit à Manet :

« — Mon ami, il n'y a ici qu'un Buveur d'absinthe, c'est le peintre qui a produit cette insanité. »

Ce fut la dernière fois que les deux hommes se virent. Manet se sentit comme soulagé. Cette grossière réflexion au lieu de l'irriter l'avait mis en gaieté.

« — Et bien soit, me dit-il, j'ai eu la stupidité de lui faire quelques concessions. J'ai préparé sottement mes dessous selon sa formule. C'est fini. Il a bien fait de me parler comme il m'a parlé. Cela me recampe sur mes pattes. »

Le *Buveur d'absinthe*, présenté au Salon de 1860, fut refusé.

Nous étions assis chez lui avec Baudelaire quand l'avis du refus lui parvint.

« — Il y a trois jours, s'écria-t-il, que je sais cela. Je ne vous en ai rien dit. Ah ! il m'a fait refuser. Ce qu'il a dû en dire, devant les bonzes de son acabit. Mais ce qui me console, c'est que Delacroix l'a trouvé bien. Car on me l'a affirmé, Delacroix l'a trouvé bien. C'est un autre lapin que Couture, Delacroix. Je n'aime pas son métier. Mais c'est un Monsieur qui sait ce qu'il veut et qui le fait comprendre. C'est quelque chose cela.

Je cherchai à calmer Manet.

« — Il faut être juste, lui fis-je observer, Couture n'a pas fait refuser ton tableau, par la seule raison qu'il n'était pas du jury qui l'a jugé. Quant à Delacroix, il a montré une fois de plus qu'il est au-dessus des petitesses de ses contemporains. Delacroix — je te l'ai toujours dit — n'a pas de ces haines sottes qu'on lui prête. Il n'est pas vrai qu'il déteste M. Ingres et conteste Courbet. Que M. Ingres soit exclusif, on peut lui pardonner, il est même comique de voir ce moderne crier contre les modernes. Et si Courbet a eu devant les anges de Delacroix cette boutade qui a si fort troublé le peintre du *Massacre de*

Scio, en disant avec son accent de campagnard franc-comtois « qu'il n'avait jamais vu des hommes avec des ailes », nous savons à quoi nous en tenir sur la bonhomie de ce maître peintre, qui a fait des chefs-d'œuvre, mais qui a toujours eu le tort, comme tu le disais toi-même jadis, de travailler dans le noir. Delacroix a fait preuve d'esprit, de bon sens et de clairvoyance en te jugeant comme il l'a fait. Puis, au fond, c'est un modeste. Te rappelles-tu ce que nous contait le père Barye de Delacroix travaillant avec lui au Jardin des Plantes d'après une panthère. « Comment faites-vous, Barye, la queue de votre panthère remue. La mienne est comme un morceau de bois. » Et Barye lui répondit : « C'est que je la fais telle que je la vois, tandis que vous la faites telle que vous l'aviez prévue. » Delacroix reconnut que Barye disait vrai. Ingres et Courbet auraient pu se tromper ; ils n'auraient jamais confessé leur erreur avec autant de loyauté. Je me suis d'ailleurs toujours demandé pourquoi tu t'acharnes à vouloir plaire à Couture. Vous vous êtes constamment détestés, et en réalité tu n'as jamais été son élève pas plus qu'il n'a été l'élève de Gros.

— Ce que tu dis là est vrai ; car c'est curieux que Couture ait travaillé chez Gros et que ce soit Delacroix, qui n'a jamais mis les pieds dans l'atelier de Gros, qui procède de lui.

— Tout comme Géricault, qui disait dédaigneusement en risquant un facile calembour au Panthéon devant les chevaux de Gros : « C'est bien, mais c'est plus gros que nature. » Et Dieu sait s'il a pioché Gros, celui-là.

— La conclusion, fit Baudelaire, c'est qu'il faut être soi-même.

— Je vous l'ai toujours dit, mon cher Baudelaire, répliqua Manet, mais est-ce que je n'ai pas été moi-même dans le *Buveur d'absinthe ?*

— Euh ! Euh ! reprit Baudelaire.

— Allons, voilà Baudelaire qui va me débiner. Tout le monde alors... »

(*A suivre.*) ANTONIN PROUST

Exodes et Ballades

Pour George Vanor

Sur une galopante...

Dieu! qu'elle est intéressante
D'être à ce point poitrinaire!
Cette langueur débonnaire
De phtisique peu récente!

La pauvre splendeur binaire
De sa gorge à toux pressante
Exige que l'on pressente
Un bon deuil bien ordinaire.

Bleuâtre (dame!) puis bleue,
Il est de toute évidence
Qu'octobre la verra feue.

Et cependant elle danse
En de luisants casinos.
Pianos! ô pianos!

Invocation.

Vieux phénomène du soir,
Ne pourrais-tu point surseoir
Et retarder que tu choies?

Ta prévue invasion
Survient en dérision
A de si vivaces joies!

Il est patent qu'à loisir
Je ravissais de plaisir
Tout ce que je détiens d'âme

En attente du cyprès —
A contempler là, ci-près,
Le miracle d'une dame.

Ta bombe d'obscurité
Me frappe de cécité
Et tragiquement me frustre

D'une vision, mon vieux,
Qui n'embêtait ni mes yeux
Ni ma cervelle de rustre.

Que dis-tu ? C'est ta consigne ?
Evidemment. Très logique.
Oui. Mais aussi quel insigne
Contre-sens psychologique !

Mon pauvre cœur...

Mon pauvre cœur est décati
Des turbulents pizzicati
Où leurs doigts se sont divertis.

Les frêles cordes, trop pincées,
A force de s'ouïr grincées,
Ont toute harmonie évincée.

Si bien que l'instrument est sourd
Et sous tout index, preste ou gourd,
N'excrète qu'un son faux et lourd.

Ames des lyres qu'on profane,
Quels baisers à la colophane
Vous pourraient rendre diaphanes ?

Légende.

C'était un petit roi d'Ecosse
De très honorable tournure
Mais qui dansait dans son armure
A l'instar d'un pois dans sa cosse.

Ce petit roi fut amoureux
      D'une fille écossaise.
Mais il n'en eut vraiment pas d'aise
Et n'en fut qu'à demi heureux ;
Car la fille adorant un gas,
Un gas tout simplement fou d'elle,
      Ne voulut pas, mais pas,
      Pour des tas de ducats
      Lui dev'nir infidèle.

Aussi le petit roi d'Ecosse,
Malgré sa sortable tournure,
Tout en dansant dans son armure
A l'instar d'un pois dans sa cosse,
Disait, le cœur bombé de bosses :

« Qu'on mette aux oubliettes
Les vilains Roméos,
Féaux
Des tendres Juliettes! »

Vérités...

Maigrichons, bouffis et dodus,
Nous sommes les individus
D'une espèce
Epaisse.

Nous avons de louches instincts
Comme il sied aux fils clandestins
De poussières
Grossières.

Nous nous voulons épanouir
Afin de goulûment jouir,
Futurs anges
Ou fanges.

L'excuse, quand plus ne rirons,
C'est que dûment nous pourrirons,
Pus et vase,
Sans phrase.

Résumé d'une situation
Regrettable, entre toutes.

Vous, nos sœurs, vous, dames et femmes,
Nos compagnes de corps, non d'âmes,
Créatures de monsieur Dieu,
Vous qui dans vos gourdes jumelles
Vulgo mamelles
Détenez le lait radieux,
Le lait d'erreur insidieux
Que la majorité des hommes
Biberonnent avec des yeux
Luxurieux,
Savez-vous ce que vous ont faites
Les mâles fervents dont vous êtes
La diurne et nocturne fête?
En somme,
Des bêtes
De sommes,

....

De leurs bons sommes
De braves hommes.
C'est peut être ce qu'on vous doit :
Il paraît que cela vous flatte!
Moi je m'en lave les dix doigts
Comme faisait Ponce-Pilate.

Le vieil arbre.

L'arbre dont la feuillée endôme du mystère
Bruit étrangement dans le soir fleuri d'astres.
Il narre son ancien émoi des hauts désastres
Qui furent autrefois l'alarme de la terre.

Il dit : « Aux temps défunts j'ai connu l'horreur d'être;
L'espace entier luisait de verves volcaniques,
Et les flots, suscités de rages titaniques,
Se crêtaient jusqu'aux ciels torturés de salpêtre.

Mais le vent, qui ronflait ainsi qu'une cognée
Formidable, a cessé sa rude besognée.
Le soir s'est attendri; la nuit s'est amendée.

Les ciels nouveaux distillent de l'âme et du rêve;
L'étoile apporte au monde une clarté de trêve
Et dans la paix nocturne il mûrit de l'idée. »

ROMAIN COOLUS

Dieppe, août 1896.

Petite Gazette d'Art

Un Album d'Odilon Redon. — Treizième Exposition des Peintres Impressionnistes et Symbolistes (1). — Arsène Alexandre : Histoire populaire de la peinture. — Cinquième Exposition des Femmes Artistes (2). — Exposition du cercle Volney. — Association des artistes franc-comtois.

Pour ce dernier album qu'il vient d'achever, *la Maison hantée*, M. Redon feint de s'inspirer du romancier anglais Bulwer Lytton. Il faudrait connaître le texte pour apprécier quel arrière-fond y creusent ces prodigieuses illustrations.

Mais, ferions-nous au livre, où le maître puise cette fois, l'honneur, sans le connaître, de l'égaler à la *Tentation*, dont on sait quel commentaire a fourni à l'artiste l'occasion des plus admirables parmi ses épreuves, le voilà doté d'un non moins admirable décor d'images. En réalité ce n'est que comme par une coquetterie que les six lithographies s'y rattachent ; au plus quelques lignes, parfois un mot, les épigraphient, à qui leur tout petit texte conserve matériellement leur proportion d'importance. D'illustres précédents nous autorisent à négliger au bas de l'estampe les lignes minuscules, où, sans doute, elle prit son élan, mais pour s'évader si loin et couvrir de son noir envol tout l'espace — l'horizon — du papier.

Les blancs poudroient, frémissent, lueurs, vapeurs, éclats, reflets, frissons, diaprures, ajoutant à la magie des noirs, et s'ils ne les créent, achèvent leur splendeur, font miroiter l'essence de leur velours, et reculer jusqu'au miracle leurs ténèbres absolues. Les deux épreuves blondes, ce chien trapu qui si étrangement regarde et s'avance, et le profil terrifiant ne font que raréfier, comme pour en reposer, l'intensité du jeu de la même matière sombre. C'est son secret, incomparable, qui ferait tout l'art de M. Redon et toute sa beauté — il y suffirait — n'étaient les formes qui s'y jouent. Celles-là apparitions vaporeuses, embryons, larves, jusqu'à des bris d'éclats stellaires, elles ont la gloire de n'emprunter à aucune caricature leur prestige. Le génie de M. Redon, par des déformations qui ne sont que picturales, parvient à créer des formes. Toute sa fantaisie s'y inscrit sans qu'elles la limitent.

Son imagination, pour ne connaître que les lois et les secrets de l'art qui la sert si ingénieusement, mais, aussi, pour les connaître à fond et user de toutes leurs prérogatives, s'équivaut à toute rêverie spirituelle dont l'illimité ne se borne qu'aux lois inconditionnelles de l'intellect.

Mais pour qui néglige ce support infini de tout rêve et son enivrante excitation qu'offrent ces images, il trouvera dans l'art raffiné et suprême du lithographe un plaisir pur, complet.

—

Une gracieuse affiche de M. Maxime Dethomas attire l'attention

(1) Chez Le Barc de Boutteville.
(2) Galeries Georges Petit.

sur l'exposition des Impressionnistes et Symbolistes. Diverses études y témoignent d'ailleurs fort agréablement de son talent.

Sinon, à défaut d'impressionnistes, de symbolistes qui aient vraiment quelque intérêt, on a le plaisir d'y découvrir ou d'y retrouver un peintre. M. K.-X. Roussel expose cette année trois toiles.

Un paysage bleu d'une tonalité charmante, comme attendrie, de qualité très relevée.

Un intérieur de cour, petite étude de couleurs, où s'agencent de savoureux rapports, d'une sobriété et d'un goût des plus aimables.

Une grande toile, un Christ aux petits enfants.

Celle-ci mérite non seulement qu'on l'aille voir, mais qu'on s'y attarde.

Il n'est peut-être pas indifférent que M. Roussel ait eu le courage, original, de l'intituler *paysage historique*. Qu'il veuille ou non restituer à un genre qui n'est que démodé son ancienne splendeur, au moins il est certain qu'il ne veut devoir à des nouveautés ou des libertés à la mode aucun mérite. Résolument. Il s'en passe et pour cause : il a mieux à montrer. Son talent, très certain, son goût, très haut, préféreraient aux procédés en faveur l'appui de la tradition dont son savoir connaît merveilleusement les titres. Et il n'a pas de peine, si sobres, si réservées qu'apparaissent d'abord les qualités de sa peinture, à se maintenir seul, avec quelque force, pour notre plaisir, au milieu de tous les autres dont il efface le mauvais aloi ou la pauvreté.

Mais si son tableau, qui est un beau tableau, n'attire le passant par aucun tapage, dont il est naturel que le goût qui le distingue ait jusqu'à l'aversion, s'il ne s'adresse qu'à ceux qui véritablement aiment la peinture, pour elle-même et pour elle seule, ceux-là, il les captive sûrement, profondément. Le charme des surfaces colorées, leurs éclats charmants, la saveur des rapports choisis et leurs combinaisons savantes, la noblesse et l'ampleur de la composition attestent que le talent de M. Roussel est fait de qualités hautes peu communes.

—

De M. Louis Le Poittevin, trente-deux paysages sont exposés à la galerie Georges Petit.

—

On eut déjà l'occasion, ici même (1), de rendre hommage aux belles qualités d'histoire, et, particulièrement, au meilleur sens du terme, d'histoire populaire de M. Arsène Alexandre, de dire la sympathie profonde qu'inspire l'œuvre ardue qu'il a entreprise.

Elle s'achève aujourd'hui par le dernier volume, qui examine l'école italienne (2).

Si l'auteur n'a pu consacrer à l'un des plus formidables monuments de l'activité humaine que quelques pages de ce qu'il appelle, trop modestement, un précis, s'il lui faut à tout instant négliger des merveilles auxquelles il s'arrache, se contenter d'indiquer les beaux

(1) N° du 15 février 1895.

(2) Arsène Alexandre : *Histoire populaire de la Peinture* (4e volume, Ecole Italienne. Paris, Laurens, éditeur.

développements que lui inspire son amour et sa connaissance, profonds, des choses dont il parle, s'il n'oublie pas un instant le rôle qu'il s'est proposé, il réussit admirablement à communiquer les émotions inoubliables qu'il a ressenties, à motiver ses préférences, à expliquer dans des lignes plus générales, le somptueux développement de la peinture en Italie, à ne négliger aucun des enseignements, moraux, techniques, qu'un homme de goût et un homme cultivé peut tirer de la vie, de l'œuvre, des maîtres qu'il nous apprend à aimer.

C'est ainsi que, résolument, il écarte de leurs biographies tout ce qui n'est que niaiseries trop souvent, trop complaisamment rapportées, les anecdotes trop jolies, celles qui ne sont pas assez sûres, n'en retient que des faits essentiels, significatifs, comme les années d'apprentissage d'un Gozzoli, d'un Verrocchio, de tant d'autres, chez des orfèvres qu'ingénieusement il oppose aux joailliers qui éduquèrent des Vénitiens, le vandalisme de Raphaël acceptant de recouvrir les fresques de Pierro della Francesca qui, avant lui, avait décoré les *Chambres*, la mesquinerie de Michel-Ange réclamant à Luca Signorelli quelques deniers prêtés et oublieux d'emprunts autrement importants faits à ce maître et dont témoigne le *Jugement dernier*. Ou bien il détruit d'absurdes légendes comme celle de la rivalité de Verrocchio et de Léonard, des romans trop fantaisistes. C'est à peine s'il se permet de trop rares digressions anecdotiques, fussent-elles aussi attendries et jolies que les silhouettes de Venise ou celle de San Gemignano.

De même il restreint à l'essentiel les descriptions si inutiles des tableaux, ne s'arrête qu'à un petit nombre de considérations techniques, mais toujours suggestives, comme le parallèle entre Titien et Véronèse qui, en dépit des modèles splendides, apparaît plus réellement pauvre, le mérite sensuel d'André del Sarte, le rôle de la lumière chez les anciens Italiens à propos de Corrège, les défauts de peintre de Mantegna faisant ses qualités de graveur, le modelé de Michel-Ange, celui de Léonard, l'apparition du *morceau* au XV[e] siècle, la décomposition d'un Fra Angelico en ses éléments de couleur.

Il n'accorde pas plus de place aux théories qui lui sont chères, même s'il a le mérite de les instaurer, comme celle qui fait de Titien l'inventeur de la peinture à l'huile en Italie. Et qu'il réhabilite Pérugin, diminue au profit de Fra Angelico, Raphaël ou de Signorelli, Michel-Ange, abaisse Botticelli, prône Gozzoli, Corrège ou exécute le Sodoma ou le Guide, il a le talent de nous convaincre et de nous faire aimer ses maîtres favoris.

On eût souhaité pour clore dignement une aussi belle entreprise une sorte de résumé général qui eût emprunté à toutes les écoles des termes de comparaison et indiqué, même succinctement, les influences réciproques. Il est certain que l'auteur l'eût fait admirablement, et ce qu'il dit dans ce dernier volume de Rubens et de Rembrandt mis en parallèle avec Titien, Tintoret et Véronèse, de Memline et de Carpaccio, de Titien et de Velasquez, de Van Eyck et d'Antonello de Messine, des rapports cordiaux de Durer et de Bellini, d'un parallèle

entre Léonard et Rembrandt font regretter davantage ce tableau récapitulatif ou mieux le font désirer.

—

Les femmes artistes continuent.

Elles ne font de mal à personne.

On peut n'y pas aller voir.

Si au moins elles accaparaient les sujets sentimentaux, et ceux qui sont spirituels, les fleurs et les cuivres, les friandises et les polissonneries, l'illustration et les miniatures.

Mais il ne faut pas trop les charger.

Regardez. Elles ne signent pas seules les gentillesses qui attroupent aux devantures les passants alléchés. Et il restera encore des oiseaux, des bouquets, des déshabillés, des galanteries et des drôleries de quoi remplir les plus Salons considérables, des hommes artistes.

—

Il ne sied pas d'être plus sévère pour les expositions de cercle que pour la comédie de salon. Ce sont passe-temps sans doute plus propres à réjouir les acteurs d'occasion que leur public, mais le sourire du seuil et la *sandwich* compensatrice obligent à une grimace polie. Aussi dans les galeries du cercle Volney on est tenté d'applaudir du bout des doigts... sans quoi on se sentirait devenir méchant, mais tout à fait méchant.

D'ailleurs M. Henner qui est un peintre, MM. Piot et Gosselin qui ont des droits divers à un si beau titre, des élèves de M. Gustave Moreau et, parmi d'autres, MM. Benjamin Constant, Carolus Duran, Brispot, Collin, Damoye, Lobrichon, Machard, Weerts, notre spirituel confrère Jean Veber, nous donnent un avant-goût des salons qui nous attendent.

—

Les murs étonnés de la galerie Durand-Ruel hospitalisent les produits de l'Association des Artistes franc-comtois.

C'est à cette province que l'Art français de ce siècle doit entre autres célébrités MM. Chartran, Chudant, Courtois, Dagnan-Bouveret, Lomont, Machard, Picard, Pointelin, Prinet et M. Gérôme.

Il est vrai que la Franche-Comté vit naître Courbet.

L'excuse est-elle valable pour tous les autres ?

Dans la salle où sont exposés de jolis paysages et une belle tête de Courbet, on reverra avec plaisir un grand portrait de femme fort intéressant de M. Bussy qui avait déjà figuré honorablement aux Indépendants, mais ne faisait pas prévoir l'Eve dont il s'accompagne ici et qui est inquiétante.

Thadée Natanson

Les Livres

Gustave Geffroy : *l'Enfermé*, Paris, Fasquelle, éditeur.
Anatole France : *l'Orme du Mail*, Paris, Calmann-Lévy, éditeur.

Le livre de M. Geffroy est une biographie historique, composée avec un art plein de recherche et de minutie, mais chaude, forte et convaincue. Il « parcourt un siècle d'événements et traverse quatre révolutions. » Son héros, Auguste Blanqui, fut un des acteurs obscurs et puissants de l'histoire ; quarante ans de cachot font la beauté légendaire de sa vie.

Auguste Blanqui fut un révolutionnaire ; il crut aux brusques coups de main, aux appels soudains, à la force. Ce fut un lent préparateur de la violence. Il ne professa pas de théorie, et ne voulut organiser que l'action ; tel du moins il apparaît dans le résumé succinct des faits. Mais l'intérêt passionné du livre de M. Geffroy, c'est d'avoir montré, à travers un siècle d'histoire, comment un enfant ardent et libre put devenir peu à peu « ce prince ténébreux de la démocratie », le plus secret, le plus froid, le plus impénétrable des conspirateurs. Sa vie se mêle ainsi à la vie de toute une époque ; elle en emprunte les espoirs, les déceptions, les revanches ; elle est l'exemple choisi pour montrer comment, après trop de trahisons, l'enthousiasme se méfie ; comment la victoire des intérêts réduit l'idée à la violence.

Blanqui fut un homme libre et réfléchi que le spectacle des majorités dupées fit songer aux minorités violentes. Il vit, en 1830, l'incroyable vaudeville à la Scribe où les barricades, le sang versé, l'attente d'un peuple victorieux furent escamotés en quelques heures. Dès lors il cessa de croire aux grands mouvements du peuple ; il conspira. Il vit les coups de main avortés. Il vit en 1848 la révolution de nouveau victorieuse et de nouveau escroquée. La victoire momentanée de son parti lui valut la plus insultante et la plus tragique des calomnies ; puis encore la prison. Il connut vraiment l'injustice. Et, chaque jour plus désabusé, plus morne, n'obéissant plus qu'à son nom et à son passé, mais sans amertume, il finit, sous un semblant d'action, dans un mysticisme tranquille, regardant au ciel les étoiles et, ici, sa légende grandir.

Peut-être avait-il compris, vers la vieillesse, accablé de deuil, aigri par le soupçon et après tant d'années de solitude, toute la duperie nécessaire des révolutions, et que les réactions brusques de son temps, dont chacune put lui sembler une victoire des petits calculs et une trahison des hommes, n'étaient encore que les effets d'une révolution incomplète et prématurée. L'homme qui dans les casemates de Morlaix contemplait sans fin l'horizon céleste dut sentir qu'on ne force pas la nature, et que ni l'habileté ni la violence n'accélèrent

l'évolution lente des sociétés. Quoi qu'il en soit, il est un frappant symbole de l'époque passionnée où il vécut. Toujours enfermé, il ne sortit du cachot qu'aux moments de violence, et l'on peut dire que ses crises se confondent avec celles de son temps. Elles seules surgissent du monotone silence de la prison. — (En vérité, combien les hommes de ce temps furent libres, désintéressés, actifs, et combien ce temps est proche. Croirait-on qu'il touche presque notre vie, à voir tant d'ignorance et tant d'oubli ? Nous ne gardons plus qu'une grâce facile d'ironie pour ces vieilles barbes et ces ténébreux conspirateurs. Pour moi, je crois qu'en évoquant ces souvenirs qui sont grands, M. Geffroy a fait une œuvre efficace nécessaire, en même temps qu'un beau livre. Et si nous connaissions mieux ce temps, sans doute nous jugerions autrement du nôtre.)

C'est ainsi que, dans le livre de M. Geffroy, la biographie et l'histoire se mêlent perpétuellement, s'appuient, se baignent, et je dirai qu'il a écrit l'histoire d'un homme et le roman d'une époque. Parfois aussi, dans son livre, on trouvera comme un accent de martyrologe, car Blanqui fut pendant quarante ans, de prison en forteresse, le prisonnier calme résigné et chrétien, qui ne songe qu'à l'évasion prochaine. La monotonie, la diversité, et aussi la pathologie de la prison revivent dans des pages d'une rare beauté, par le détail, la profondeur et la sympathie.

Le livre de M. Geffroy n'est pas composé en récits, mais en tableaux, et j'entends par là qu'au lieu de relier les faits dans leur suite, et de les énumérer dans leur ordre, M. Geffroy saisit simultanément et juxtapose pour une impression unique les éléments pittoresques, romanesques, historiques qu'il a rassemblés. Son livre est ainsi comme une suite de tableaux vivants, courts et finis, qui défilent en de petits chapitres à la manière des Goncourt. Au lieu de suivre des mouvements il fixe des attitudes successives, et c'est bien l'influence des Goncourt qu'on reconnaît là, de même que la méthode par laquelle les documents sont rassemblés peut rappeler Taine, mais un Taine honnête et qui ne fausserait pas les textes. M. Geffroy met l'histoire en *tableaux*, comme Diderot voulait y réduire le drame, et l'on peut voir dans cette manière un goût commun à tous les écrivains critiques d'art, ou trop occupés des arts plastiques. De même je signale un perpétuel mélange du paysage au récit. Les tableaux de M. Geffroy sont descriptifs et imagés, piqués d'épithètes et d'incisives brèves, fatigants parfois par l'exactitude brisée et le miroitement continu des couleurs. Mais l'aspect papillotant et fugace, et quelquefois le manque de netteté ou de sévérité du style sont toujours sauvés, par la justesse du fond, par la distribution exacte des valeurs. Et souvent M. Geffroy rencontre des aspects ou des mots d'une pureté, d'une justesse de ligne infinie, ces traits justes et frappants qui sont les bonheurs de l'écrivain probe.

Mais j'ai l'air de vouloir détailler ma louange à M. Geffroy. Je sais qu'on peut lui reprocher quelque longueur ou quelque verbosité, que certaines pages pâlissent auprès de Michelet ou de la formidable évocation

des *Misérables*. Je dirai aussi que les interstices du drame sont parfois remplis par des résumés longs ou trop secs ; et il est certain que M. Geffroy possède mieux l'art que la science du style et que, dans la forme comme dans la composition, il manque d'assise et de solidité.

Mais j'ai lu *l'Enfermé* d'un bout à l'autre, passionnément, et j'ai partagé l'enthousiasme grave et simple qui en a inspiré chaque page. Et c'est le livre d'un esprit studieux, droit et chaud, un livre fort et sain « comme le sel de la mer », un livre qui fait aimer M. Geffroy sans qu'on le connaisse, un livre qui n'est pas un livre « car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

★

Les récits que M. France public chaque lundi pour notre délectation hebdomadaire viennent d'être réunis en volume. On lira *l'Orme du Mail* comme nous lisions les articles de l'Echo de Paris, avec une joie qui du moins ne souffrira pas d'être si vite arrêtée.

Les personnages de M. France sont médiocres et vrais. Ils ne s'agitent que pour de petites passions ou de petits intérêts. Leurs haines et leurs ambitions sont communes. Ils agissent peu et montrent seulement dans leurs discours leur âme nue. Un philosophe profond, souriant, et amer les a fait vivre. Et ainsi l'on trouvera dans ce livre l'accent de la vérité. Il faut souhaiter que la série annoncée par ce volume se poursuive. Ce seront de nouvelles *Scènes de la Vie de Province*, mais de la province telle que l'ont faite cinquante ans de vie plate et centralisée, – une province morne, poussiéreuse et administrative. M. France n'y a entendu que des intrigues, des potins de fonctionnaires, et les conversations de M. Bergeret et de M. Lantaigne sous l'orme du mail.

« Seuls dans la ville ils s'intéressaient aux idées générales. » Et je songe que dans cette ville aussi, bien peu s'y intéressent, et bien peu surtout aussi savent, comme M. France, noblement les exprimer. N'est-il pas merveilleux que dans ce triste décor d'un chef-lieu de la République, M. France puisse révéler encore le charme qui avant tout nous attache à lui : le charme d'un esprit rompu à toutes les disciplines supérieures de la raison. M. l'abbé Lantaigne, pour concilier la science et la foi, s'exprime en un langage dont M. Poincaré ou M. Sophus Lie ne voudraient pas changer un mot. « Seuls ils s'intéressaient aux idées générales. » Remercions M. France de montrer ainsi par l'exemple que pour ceux qui les goûtent elles apportent en toutes choses de la beauté.

C'est par ce goût, par la politesse, l'ornement, la suite, et par un style qui, sans s'écarter jamais de la tradition la plus pure, suffit à tout, que M. France mérite d'être désigné et loué comme le dernier des classiques. Et il faut plaindre les ignorants qui dans ce mot n'évoquent que l'ennui des classes, et lui associeront l'ennui, la routine, et l'amour conservateur des idées reçues. Le classique La Bruyère fut le plus libre et le plus ferme esprit de son temps ; et je doute qu'il

soit aujourd'hui une pensée plus audacieuse et plus subversive que celle de M. France. J'admire, dans ses derniers livres, quelle puissante critique de l'Etat, de la Société, et de tout ce qui est généralement respectable, il a su introduire et inoculer doucement, grâce à l'unité du ton et au charme continu du style. N'est-il pas ironique et charmant de penser que par la force de la perfection et par l'artifice de la douceur, *les Opinions de Jérôme Coignard, le Puits de Sainte-Claire, l'Orme du Mail* resteront classiques ? Est-il une propagande plus douce, et plus certaine de durer ?

M. France est en pleine force de son talent, qui produit avec certitude et abondance ; ses livres récents ne sont pas plus parfaits, ou mieux écrits ; voilà longtemps qu'il a trouvé sa forme définitive ; mais ils sont plus forts et plus riches de substance. Seul peut-être il conserve parmi nous ce glorieux mélange, qui fut le génie de Renan, de la discipline cartésienne avec la liberté du dernier siècle. Il faudrait restaurer pour lui cette expression qui avait de la noblesse autrefois : un homme de lettres.

LÉON BLUM

Memento bibliographique. — ROMAN. — André Ruyters : *A eux deux*, Bruxelles, Lacomblez. — E.-A. Bussi : *L'Ame*, trad. de l'italien par J. de Casamassimi, Ollendorff. — André Theuriet : *Contes de la Primevère*, Fasquelle. — Jacques Madeleine : *Sésame*. Fasquelle. — Alphonse Daudet : *Le Trésor d'Arlatan*, Fasquelle. — G. de Raulin : *Owanga*, la Plume. — Gustave Randanne : *Rêves fols*, la Plume. — Paul Arden : *Vieilles amours*. la Plume. — Laurent Montésiste : *Histoires vertigineuses*, Mercure de France. — Jean de la Brète : *L'esprit souffle où il veut*, Plon et Nourrit.

POÉSIE, — Ausone : *Poèmes divers*, traduits par Edouard Ducoté, l'Art indépendant. — Verchin : *Choses de Bretagne*, Ollendorff.

DIVERS. — Jules Huret : *Enquête sur la question sociale en Europe*, Perrin. — Alexandro d'Atri : *Bello Orizzonte*, Revue du Brésil.

Notes dramatiques

Odéon : *Allez, Messieurs !* comédie en un acte de M. Tristan Bernard; l'*Etranger*, comédie en quatre actes de M. Auguste Germain. — **Œuvre :** *Au delà des Forces*, pièce en deux actes de M. Bjœrnstjerne-Bjœrnson ; *la Motte de terre*, pièce en un acte de M. Louis Dumur. — **Folies-Dramatiques :** *la Timbale d'Argent*, opérette en trois actes de M. Léon Vasseur.

Voici déjà près de quinze jours que l'Odéon nous a conviés à la première représentation d'*Allez, Messieurs !* et de l'*Etranger* et, depuis, ces deux pièces n'ont guère quitté l'affiche. Notre second théâtre national connaît les recettes fastueuses et l'on se frotte les mains derrière ses grillages buralistiques ni plus ni moins que dans les théâtres du boulevard les moins désertés du public. Si les jeunes se mettent à faire de l'argent, qu'allons-nous devenir, seigneur Dieu! Le critique *temporel* par excellence n'a plus qu'à démissionner, vaincu par le prestige du spirituel. Vieux conflit que devait terminer le nécessaire triomphe d'Ormuzd sur Ahriman !

La comédie de M. Tristan Bernard a reçu un accueil des plus chaleureux et d'autant plus intéressant à constater qu'elle a dû forcer quelques résistances. Il existe un nombre respectable de gens respectables (c'est-à-dire qu'il sied de traiter avec le plus profond irrespect) dont le cerveau un peu balourd demeure tristement captif de classifications archaïques et désolamment prisonnier de formules périmées. Ces braves citoyens vous sortiront tout de suite, pour peu que vous les pressiez, la définition de l'acte odéonien et s'insurgeront contre toute tentative qui pourrait meurtrir leur esthétique officielle. Ils ont été surpris et, n'en doutez pas, offensés qu'un simple acte se permît de n'être pas un lever de rideau inoffensif, un anodin badinage mirlitonnant autour d'une intriguette ingénieuse. La comédie de Tristan Bernard ose porter à la scène des situations d'une vérité très prochaine et sous les inventions fantaisistes et satiriques reste constamment voisine de l'humanité. Avec un peu (oh! très peu !) de bonne volonté, on y découvrirait même des traits de caractère et des mots qui trouvent le moyen d'être plaisants sans, pour cela, être des mots d'auteur. Conçoit-on pareille témérité dans un petit acte? Cela est d'autant plus choquant que l'auteur ne prévient personne et qu'on est tenté de se croire en pleine fantaisie humoristique, en pleine *farce d'atelier*, selon le mot de divers. Cet engagement de l'épée et du bâton, n'est-ce pas ?... Il n'y a point à s'y tromper. Et alors, à nous les principes ! Une farce d'atelier sur les planches subventionnées, frissonnons ! sans compter que, dans l'intérêt même de l'auteur, un cadre moins solennel eût davantage convenu à une œuvre si peu solennelle; — et l'on renvoie platoniquement *Allez, Messieurs!* au Palais-Royal

où l'on assure à l'auteur la compensation d'une salle pâmée faisant geindre les banquettes !

Ce sont là de bonnes niaiseries ! La comédie de Tristan Bernard, à qui l'on peut seulement reprocher de peindre un monde un peu *spécial*, ne champignonnant guère que sur le fumier parisien, est une excellente comédie de mœurs et de caractères. A ce double titre, elle est éminemment littéraire et très à sa place sur le théâtre d'Etat qui nous l'a présentée. On y retrouve les qualités charmantes de finesse et de bonne humeur dans l'ironie qui distinguent, entre tous les produits humoristiques de l'heure présente, les contes de Tristan Bernard. Elles révèlent d'ailleurs chez l'auteur une certaine gravité de pensée et son comique sans amertume, qui se satisfait de signaler légèrement les ridicules sans insister jamais de peur de froisser ou de chagriner, atteste une philosophie de la vie qui a, pour unique principe peut-être, décrété la nécessité de l'indulgence, de l'indulgence absolue.

L'interprétation d'*Allez, Messieurs !* est très honorable sans être d'éclat. Janvier, acteur très sûr, est un Passavent discret. Garbagny n'a peut-être pas assez de réserve et me semble grimacer de peur plus qu'il ne serait nécessaire. Darras, Céalis, Coste. Paul Franck complètent un ensemble des plus satisfaisants. Selon le mot d'un soiriste, allez, messieurs, applaudir *Allez, Messieurs !*...

Et *l'Etranger*. Car la pièce d'Auguste Germain, excellent confrère et très spirituel dramaturge, a d'abord ce mérite de n'être à aucun degré, elle non plus, une pièce odéonienne. Elle se permet des irrévérences et dit son fait à la paternité en des termes dont les portants n'avaient point encore tressailli, même aux plus joyeux temps du *Fils naturel*. Les apartés de Dieudonné et de Mlle Dehon seraient aussi de nature à scandaliser, n'était le voisinage du *Tir* et la proximité de l'*Apollo*, brasseries où l'on brasse moins que l'on n'embrasse.

En outre les deux premiers actes, à qui l'on peut reprocher de trop se complaire à l'épisode, sont, sous cette réserve, pleins de scènes tout à fait jolies où se déploie la verve railleuse de Germain. Il semble (et c'est une entreprise qui me plaît fort) que l'auteur se soit juré de discréditer définitivement la famille moderne, et il revient à la charge dans les deux premiers actes de *l'Etranger* qui, de ce point de vue, se rattacheraient heureusement à cette très amusante comédie satirique, *Famille*, un des rares succès de l'enguignonné Gymnase.

Mais il est incontestable qu'en s'attardant à ces ironies et en cédant avec trop de complaisance à son penchant favori, Auguste Germain a un peu sacrifié son sujet véritable. L'action ne s'engage qu'au troisième acte et se trouve obligée à quelque précipitation. D'ailleurs, si hardiment qu'elle se développe, elle ne va pas à mon sens assez loin et il me semble dans la logique des caractères qu'elle aboutît à une catastrophe. Le père et le fils sont des violents et des passionnés ; Simpson surtout nous semble capable de résolutions excessives. Est-il admis-

sible qu'un amour de cette véhémence devienne brusquement susceptible de se maîtriser ? M. Germain a pensé que Simpson capitulerait lorsqu'il apprendrait que la fille de Chazal s'était donnée à l'homme de son choix, heureuse d'être la maîtresse du fils pour ne jamais devenir la femme du père. Mais il ne paraît pas évident que Simpson soit homme à céder, même après ces événements qui pour d'autres sans doute seraient décisifs. A ce moment je suis de l'avis de l'auteur plus que lui-même ; le père et le fils me semblent tellement *étrangers* l'un à l'autre que j'accepte très bien la possibilité d'un Simpson passant condamnation sur le fait et poursuivant la jeune femme des mêmes assiduités dont il a tourmenté la jeune fille. A moins, ce qui n'est guère indiqué, qu'il n'aimât précisément en elle que sa qualité virginale. Le conflit n'est donc nullement supprimé et je ne vois de dénouement possible que dans un attentat. La situation très dramatique imaginée par Aug. Germain est insoluble, étant donné les caractères de Simpson et de Paul, si du moins l'on veut rester dans le ton et les circonstances de la comédie. L'artifice auquel l'auteur a eu recours et qui a emporté le succès ne m'a pas pour ma part pleinement satisfait, parce qu'il ne nous était pas permis de prévoir qu'il provoquerait dans l'âme du père un revirement aussi radical.

J'ignore si d'autres ont présenté à A. Germain l'objection que je viens de développer. Mais elle me paraît être la seule essentielle ; et j'estime, entre autres, un peu naïve celle qui s'attache à relever l'inconséquence de la mère laissant sous le même toit, avec toutes facilités de se chercher et de se trouver, les deux amoureux. Vraiment les circonstances qui ont favorisé la rencontre n'importent guère ; la rencontre se fût nécessairement produite puisque ni l'un ni l'autre n'avaient la volonté de l'éviter.

De l'interprétation de *l'Etranger*, je n'aime guère que Léon Noël, dont les qualités de rondeur et de bonhomie un peu fruste me sont très sympathiques ; Dieudonné, d'une belle véhémence dans le rôle de Simpson et qui serait tout à fait satisfaisant si de temps à autres sa voix ne faisait des galipettes ; et Janvier, très amusant et pittoresque dans un rôle épisodique. Mais Mlle Depoix et M. Rousselle ont un jeu qui s'apparie d'une façon fâcheuse, car ils apportent l'un et l'autre dans la comédie une déclamation, un maintien et même une mimique regrettablement conventionnels. Mlle Ellen a été applaudie et mériterait peut-être nos félicitations, si elle n'avait à plusieurs reprises forcé, j'allais dire raccroché, l'applaudissement. Prince pourrait sans doute se découvrir quelques petits scrupules analogues ; mais je m'en voudrais de les aggraver en les signalant aux masses ; car elles devront, je pense, à cet acteur inventif et très primesautier, des heures récréatives dans des avenirs pas très futurs.

J'aurai à revenir sur l'œuvre de Bjœrnstjerne-Bjœrnson dont je ne connais encore, au moment où j'écris cette chronique, que la première partie. Elle se compose de deux actes qui ont profondément ému les

spectateurs du Nouveau-Théâtre et provoqué un enthousiasme en quelque façon religieux. *Au delà des Forces* aborde un si redoutable, un si torturant problème que les âmes les plus rebelles à l'angoisse métaphysique en demeurent troublées et comme honteuses de leur apathie morale. Je m'explique ainsi l'impression très forte que fait même sur un public parisien l'œuvre de Bjœrnson. Car ce n'est point, à mon sens, une œuvre d'art supérieure ; elle manque de gravité véritable, de sincérité, je dirais volontiers de foi et à plusieurs reprises elle recourt à des artifices mélodramatiques qui ne sont point nécessaires et trahissent seulement chez l'auteur l'intention d'user, pour secouer la foule, de tous les procédés d'intimidation scénique. Et cependant le débat est si essentiel, si haut et si décisif qu'on n'y peut assister en témoin indifférent ni se défendre de l'émotion contagieuse qu'il dégage. « Ceux qui croient auront le pouvoir du miracle, dit le pasteur Bratt. Ce sont des paroles qui engagent. » Ces paroles seraient oubliées, on n'en ferait point une arme contre la divinité peu empressée à tenir ses promesses, on n'en prendrait point ombrage et l'on continuerait à croire d'une petite foi quotidienne, tiède et peu exigeante s'il ne se produisait des faits surprenants qui réveillent en nous l'inquiétude endormie et l'alarme des certitudes. Nous faisions crédit au Dieu des Evangiles ; la monotonie de la vie nous avait accoutumés à nous satisfaire d'une croyance étriquée, pauvre et résignée quand brusquement l'apparence miraculeuse d'une circonstance nous rappelle *notre droit* au miracle ; et nous l'exigeons *immédiatement* de qui l'a promis ; et nous mourons de cette exigence inqualifiable, injuste, absurde qui veut contraindre, par un effort et un désespoir surhumains, l'Etre à se manifester, à l'heure que nous fixons, à l'endroit que nous requérons, dans telles conditions que seules nous déclarons explicites et démonstratives. Et cela sans refléchir, sans nous demander si ce n'est pas débiliter à jamais la foi que de lui conquérir l'étai fût-ce d'une preuve ; si surtout il n'est pas d'une extravagance sans nom d'imposer à la divinité notre définition du miracle et de n'estimer tel qu'un fait en expresse dérogation avec les lois scientifiques formulées. Mais la misère de notre savoir nous laissant à chaque pas en pleine nuit d'inconnu, de quel droit osons-nous démentir la parole évangélique et crier que jusqu'à ce jour nul croyant n'a produit de miracle ? Du miracle selon notre définition, peut-être. Et encore avons-nous bien regardé !

Je bornerai à ces réflexions un peu lointaines mon commentaire de cette première partie d'*Au delà des Forces*, en avouant avoir éprouvé quelque malaise du débat public de problèmes aussi intérieurement importants. Pour toute conscience qui s'en est tourmentée ou que seulement a secouée la lecture de Pascal, il y a dans cet étalage théâtral et ce cabotinage des détresses de la foi quelque chose d'extrêmement pénible et de presque douloureux. Peut-être éprouverait-on moins vivement cette impression en Danemark ou en Norvège, au milieu de gens graves formés par la discipline protestante et que préoccupe instamment, fervemment le problème moral : mais dans cette salle du

Nouveau-Théâtre, au milieu de ce public snob qui applaudit de confiance et se bouscule pour gagner plus vite le Casino de Paris et s'offrir les dessous du Rayon-d'Or, peut-on l'éviter ?

La Motte de terre de M. Louis Dumur est un drame philosophique. M. Louis Dumur est l'auteur d'un autre drame non moins philosophique, joué l'an dernier au Théâtre-Libre, *la Nébuleuse*. Les personnages de ces drames ne sont pas des personnages réels; ils représentent des idées ; ce sont des êtres abstraits. Lorsqu'ils se déplacent et se meuvent, comme ils n'appartiennent point à l'humanité, il ne convient pas d'interpréter *psychologiquement* leurs actes, mais bien *logiquement*. Leurs gestes et leurs mouvements sont un langage visuel qu'il importe de déchiffrer, car ils sont *symboliques* d'autres choses ; ils traduisent de l'inaccessible. M. Louis Dumur écrira très certainement d'autres drames philosophiques et j'ai la conviction qu'ils seront très admirables, mais j'ai le chagrin cette fois d'avoir trouvé un peu grossiers et nullement nécessaires les symboles de l'éventail et de la motte de terre libre. Le voyageur remarquablement présenté par M. Mévisto méritait depuis longtemps d'être écrasé par sa glèbe pour avoir cru à la vertu significative de quelques poignées de terreau et n'avoir pas compris que le seul homme vraiment libre est celui qui ne charge pas ses épaules même du respect de la terre libre. Et le refuseur d'éventail sera châtié par la petite fille pour s'être imaginé que sa dignité et sa personnalité mourraient d'une condescendance. Et j'aperçois que jamais ce fils n'a été plus servile et plus pauvre d'existence autonome qu'au moment où par suggestion il essaie de se libérer ; et je sais que le voyageur est de tous les hommes que j'ai rencontrés le plus entravé et le plus captif, puisqu'il s'avère le nécessaire prisonnier d'une idée puérile de la liberté et de l'individualité humaines.

Tout cela est très joli, mais n'a nullement empêché la direction des Folies-Dramatiques de reprendre *la Timbale d'Argent*, de vieil argent, pour m'exprimer avec propriété. Nos pères étaient gens peu difficiles sur le choix des spécifiques destinés à dilater leur rate. Le juge Raab et le geôlier Pruth n'obtiennent plus un sourire même des bouches les moins rebelles à dénoncer des dents perlières. La musique de Léon Vasseur, prétentieuse et sinistrement opéra-comique, n'a conservé quelque intérêt que dans les passages bouffes où une petite verve s'évertue, lointainement, lointainement évocatrice des galops d'Hervé et autres offenbacchanales. Mais... Mais la callipyge Pierny promène à travers ce Tyrol conventionnel un si naturel et si jovial embonpoint, de si prodigieuses joufflures, que les amateurs d'exquis seraient impardonnables de ne faire point le voyage de la rue de Bondy.

COOLUS

Le Gérant : LÉON FRÉMONT.

Enquête

sur l'influence des lettres scandinaves

La revue blanche a adressé à vingt-cinq personnes, choisies dans des milieux littéraires très divers, les questions suivantes :

1° Estimez-vous que les lettres françaises aient récemment subi une influence des littératures étrangères et, SPÉCIALEMENT, DES LITTÉRATURES SCANDINAVES ?

2° Dans quel sens cette influence se serait-elle exercée ? et, à votre avis, est-elle à favoriser ou à combattre ?

Voici les réponses que nos correspondants ont bien voulu nous faire tenir :

I

Tolstoï et Ibsen, seuls admirables parmi les littérateurs étrangers exposés à nos suffrages, influencent peu nos lettres. Car, en France, l'écrivain et le dramaturge, aides du tenancier de lupanar, n'obtiennent le succès qu'à la condition de justifier les accidents passionnels, ou de mettre le public en excitation suffisante pour qu'il fasse à sa femme un enfant, les yeux clos, et la mémoire ouverte sur l'héroïne du drame, du roman. Jamais les conceptions morales de ces écrivains étrangers n'influenceront les littérateurs français qui vivent de ce public, et lui doivent sa dose de cantharide brutale. Certainement des poètes ou des prosateurs ignorés, quelques ratés, des esthètes s'imprègneront de la magnificence idéale due à Ibsen, à Tolstoï ; mais cette influence n'atteindra jamais le grand public, et par suite les grands littérateurs, je veux dire ceux qui, répandant par vingtaine de mille leurs livres, peuvent éduquer l'âme nationale. Monsieur Sarcey manifesta, sur ce point, des opinions vraisemblables. Il sait d'ailleurs que l'œuvre de *la Guerre et la Paix* vaut seulement comme faible copie de *la Mare au Diable*, que *Solness* est un double de *Mauprat*, que George Sand a créé Anna Karénine, Hedda Gabler, Hilde, Nora, etc. Il le sait. En effet, pour lui et pour d'autres, les seuls préliminaires sociaux du coït importent dans une œuvre littéraire. Or les femmes d'Ibsen et de Tolstoï ayant forniqué, les héroïnes de George Sand aussi, il ne peut voir quelle différence sépare les copies de l'original, sinon que celles-là le font bâiller, tandis que celui-ci émoustille les dames jusqu'au point de subir volon-

tiers des attouchements agréables à ses amis, ceux qui prennent la vie à la française, à la gauloise, avec sa belle clarté nationale.

Non, sur une littérature que MM. Bourget et Sarcey mènent, Tolstoï ou Ibsen n'auront jamais l'influence obtenue, à la première apparition, par M. Gabriel d'Annunzio.

PAUL ADAM

II

Henrik Ibsen aura l'influence de Scribe, qu'il contredit.

VICTOR BARRUCAND

III

1° L'influence des littératures étrangères (Dostoiewski, Tolstoï et Ibsen) a été très réelle sur beaucoup d'esprits : je ne vois pas qu'elle se soit manifestée jusqu'ici dans les œuvres.

Je ne trouve de communauté un peu sensible, communauté de rêves, d'impressions et d'exécution, qu'entre les poètes de la Belgique et nos poètes nouveaux.

2° Il faut favoriser toutes les littératures, toutes les manifestations intellectuelles, de quelque pays qu'elles viennent. Gardons-nous, sous le prétexte de préserver l'*âme française*, de défendre nos boutiques. Mon patriotisme est ailleurs.

HENRY BECQUE

IV

Il m'est impossible de rien répondre de précis. Je crois distinguer les influences suivantes :

d'Edgar Poe, sur Baudelaire et quelques-uns de ses contemporains ;

de Shelley, un peu sur M. Paul Bourget dans ses Poésies, un peu sur Verlaine ;

de Henri Heine, très prononcée dans *Emaux et Camées*, de Th. Gautier (les rythmes), et dans *les Caresses*, de M. Richepin ;

de Dostoiewski, dans *André Cornélis*, de M. Bourget ;

de Tolstoï, très forte dans quelques légendes de M. de Wyzewa (un slave) et peut-être, mais faible, dans les romans de M. Edouard Rod.

L'influence scandinave serait tout récente, puisqu'on ne connaît presque rien des littératures scandinaves. Peut-être M. François de Curel a-t-il reçu une impression fertile des drames d'Ibsen.

GEORGES BRANDÈS

Copenhague, 8 fév. 97.

V

Je ne crois pas que l'œuvre des Ibsen et des Bjœrnson ait jamais chance d'exercer sur la littérature française une influence directe et tyrannique, aussi forte par exemple que celle de Racine sur la tragé-

die pendant plus d'un siècle. Et cependant, la rencontre de l'art français et de l'art scandinave sera une date importante de l'histoire de notre théâtre. L'apparition, en France, des drames d'Ibsen, joints au mouvement du Théâtre-Libre, a été toute puissante pour ramener à l'art dramatique l'attention du public lettré qui commençait à s'en éloigner avec dégoût.

Les questions d'esthétique relatives à cet art ne présentaient plus aucune espèce d'intérêt : elles semblaient toutes résolues. Les querelles d'école n'excitaient plus personne ; elles semblaient toutes vidées. Le théâtre tendait à devenir une sorte de religion révélée ; on ne concevait pas que des auteurs sacrilèges eussent jamais l'audace de modifier ses dogmes ou même les pratiques du culte. Tout était fixé, jusqu'aux moindres détails, par un rituel sévère et mystérieux.

Les œuvres des grands maîtres scandinaves, survenant tout à coup, avec leur exécution si libre, leurs sujets si élevés et si graves, ont conquis aussitôt beaucoup d'esprits qui attendaient l'occasion de se révolter contre les conventions et les règles factices de notre scène. Mais ces œuvres auront agi sur nous un peu à la façon de ces agents chimiques qui déterminent les combinaisons dans lesquelles on ne retrouve pas une seule de leurs propriétés. Elles auront, par leur présence, donné le signal d'un mouvement où l'on ne distinguera bientôt plus leur trace. C'est-à-dire que leur action aura été énorme et leur influence littéraire très faible.

Il n'est pas probable, en effet, que ceux des écrivains français qui voudront porter au théâtre nos caractères et nos mœurs puissent être guidés par un Ibsen ou un Bjœrnson. La matière qu'ils ont à traiter est trop différente de la leur ; les deux publics sont trop différents aussi, et surtout ils ne sont pas sensibles aux mêmes préoccupations. Comme les événements, les passions ont leur actualité ; et quoiqu'elles soient communes à tous les êtres, elles prennent pourtant dans chaque peuple des formes particulières et nationales. A l'absolu, l'amour norvégien est certainement pareil à l'amour italien ou à l'amour français ; mais le théâtre est impuissant à montrer l'absolu, il est obligé de se contenter de peintures nettes et relatives, d'après les époques et les pays. Il est donc évident que les procédés et les conditions qui servent à un auteur dramatique à éclairer des âmes scandinaves ne pourront que nuire à un écrivain chargé de peindre les passions et les âmes françaises.

Même d'une époque à l'autre et chez le même peuple ces conditions changent fatalement ; et un auteur dramatique qui serait capable de saisir l'hypocrisie religieuse d'aujourd'hui rencontrerait des difficultés très différentes de celles que Molière a dû vaincre. La formule merveilleusement naïve et forte du *Tartufe* ne lui suffirait plus. Une œuvre qui contiendrait autant d'attaques à la société contemporaine que *le Mariage de Figaro* à l'ancien régime, ne ressemblerait probablement en rien ni au *Mariage de Figaro* ni au *Barbier de Séville*.

En somme, l'introduction de la littérature scandinave en France est

un phénomène du plus grand intérêt et qui fait déjà partie de notre histoire littéraire. Notre théâtre s'est ouvert plus largement, sous sa menace ; il a passionné davantage un public de plus en plus apte à s'y intéresser et à le comprendre. Les discussions sur les œuvres dramatiques, qui n'étaient plus que des conversations sur les spectacles du jour, ont recommencé. Elles ont certes engendré un grand nombre d'injustices, de violences, ainsi que les plus sottes inventions, mais elles ont ranimé le théâtre, et violemment secoué directeurs, auteurs, acteurs et critiques.

Ce monde du théâtre, principalement chez nous, est celui sur lequel l'habitude et les préjugés ont le plus de prise ; le respect des choses établies y est plus fort peut-être que dans notre administration. Il ressemble d'ailleurs à notre monde de fonctionnaires par son sentiment de la hiérarchie, sa solide routine et l'horreur de l'imprévu. Il est aujourd'hui en plein désarroi. La brusque arrivée de la littérature scandinave est une des causes, et même la plus active, de ce gâchis bienfaisant.

ALFRED CAPUS

VI

J'aurais voulu avoir plus de temps pour répondre à votre très intéressante question.

Il est certain que les littératures étrangères ont eu, récemment et jadis, une influence considérable sur la littérature française. Du *Cid* à Ibsen, en passant par Tolstoï, la liste serait, bien que fort longue, facile à établir des œuvres inspirées du dehors. — Il est bon que le libre échange des idées et des chefs-d'œuvre soit établi, encouragé, et, en art, Monsieur, je ne reconnais pas de frontières. Ce sont là, il me semble, des vérités banales.

JULES CLARETIE

VII

Les littératures étrangères ont toujours influé sur la littérature française, — et réciproquement. Il y a fort longtemps que l'Europe est, en cela, assez fraternelle.

Récemment, nous subîmes une influence double, quoique enchevêtrée dans ses résultats, philosophique et littéraire :

philosophique, de l'Allemagne, d'où vint l'idéalisme tel que vulgarisé par Villiers de l'Isle-Adam et de plus jeunes. Nietzsche a sans doute une responsabilité dans la folie d'écrivains quasi-impubères, petits sur-humains pathologiques ;

philosophique encore, de l'Amérique : Emerson repensé par M. Maeterlinck, et d'autres, mais dont l'essentiel est entré directement dans l'esprit général de la littérature nouvelle pour y encourager l'esprit particulariste et de révolte contre la lâcheté intellectuelle ;

philosophique encore, de la Norvège, par Ibsen, mais plus diffuse ; on peut la prévoir assez intense dans un proche avenir ;

littéraire : Ibsen *aura* une influence ; on ne l'a pas encore sentie ou du moins elle ne s'est pas encore montrée ;

littéraire encore : plusieurs écrivains ou poètes anglais, Browning, Pater, et beaucoup Poe, par M. Mallarmé, son fils ; et beaucoup Whitman, dont les vers-versets ont peut-être suggéré telle forme de notre vers libre. La littérature de langue anglaise nous a toujours donné beaucoup ; elle est d'ailleurs, avec la nôtre, la seule littérature complète, où soient représentées toutes les variétés du génie et des œuvres ; les autres, ou n'ont jamais vécu, ou sont mortes, ou ne présentent que des vitalités passagères.

C'est, ce dernier cas, sans doute celui des littératures scandinaves. Un arbre, ni deux, ni trois, ne font une forêt. Ibsen est très grand, mais il n'a encore engendré que de l'ombre.

Résumé. Je vois, en France,
l'influence littéraire scandinave jusqu'ici nulle.

REMY DE GOURMONT

P.-S. — Combattre ou favoriser des influences littéraires réelles ou possibles me semble également vain. La graine trouve toujours son terrain.

VIII

Oui, certes ! les littératures étrangères, l'allemande, surtout la scandinave, ont eu récemment de l'influence sur les lettres françaises, ou mieux sur les *jeunes* hommes de la littérature française, — influence aidant à réfléchir, à bien regarder les voisinages, à n'avoir plus peur de l'Idée, au théâtre.

Et il y a lieu de la favoriser, je crois, cette influence, — ne serait-ce que pour en voir le résultat, mal définitif encore, peut-être bon.

LÉON HENNIQUE

IX

Je ne crois pas qu'à aucune époque les littératures des pays divers aient été tout à fait indépendantes les unes des autres. Corneille et ses contemporains rappellent les écrivains d'Italie et, surtout, d'Espagne ; et, au XVIIIe siècle, l'Angleterre et l'Allemagne se laissent guider par la France, tandis que Voltaire et Diderot méditent les œuvres et les théories de certains poètes anglais.

Aujourd'hui, il y a des littérateurs français qui ont été influencés, d'une manière plus ou moins directe, par Swinburne et par Tennyson, comme par les romantiques allemands et par Wagner. Je crois, par contre, qu'on pourrait, en Allemagne et en Angleterre, citer des disciples de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé.

Depuis quelques années, nous connaissons Ibsen, et l'enthousiasme pour ce noble écrivain va sans cesse grandissant. Nous avons trouvé, admirablement exprimées par lui, beaucoup d'idées qui étaient en nous déjà, mais obscures encore ; il nous a aidés à nous connaître

nous-mêmes, il nous a rendu claire toute une partie de nos pensées. C'est par de telles raisons qu'on pourrait expliquer, me semble-t-il, l'incontestable influence de l'œuvre ibsénienne sur nombre de littérateurs français.

Pour les autres écrivains scandinaves que, d'ailleurs, l'on connaît fort mal, leur influence est bien douteuse. Bjœrnson, avec ses deux beaux drames, — les deux parties d'*Au delà des forces*, — a écrit des nouvelles à peu près ignorées chez nous, et des comédies qui rappellent trop celles d'Alexandre Dumas ; et le suédois Strindberg est peut-être un bon chimiste.

A.-FERDINAND HEROLD

X

On trouvera l'influence des littératures scandinaves, sans la chercher, dans tous les héroïsmes, faits-divers, crimes, folies, rêves et suicides de ces temps-ci. Elle n'est pas encore très bonne parce que trouble, mais, débarrassée de ses éléments roman-russe, atavisme, etc., elle sera aussi sublime et aussi haute que M. Bauër le désire. Qu'on ne la cherche ni dans les livres ni au théâtre ni en la moindre littérature : ce serait — Dieu ait pitié de mon âme ! — du d'Ennery ou du Dumas.

ERNEST LA JEUNESSE

XI

1° Je pense que les littératures étrangères, sauf le cas particulier du théâtre, ont plutôt, reçu de la littérature française, et rendu sous une forme diverse qui alors a influé sur nous, des idées directrices et des modalités.

La littérature scandinave n'échappe pas à cette loi quasi-générale, et il faut reconnaître dans certaines œuvres récentes l'influence des Scandinaves, eux-mêmes imbus de l'esprit russe d'un Tolstoï, d'un Dostoiewski.

2° Comme tout autre contact avec la littérature intimiste des pays étrangers, la vision nette de tels livres ou drames corrige peut-être un peu notre inclination très marquée à l'éloquence, au lyrisme d'images, à la rhétorique, et empêche peut-être les excès de couleur de notre romantisme originel, et l'excès de pompe qu'on pourrait ajouter à notre classicisme habituel.

Il n'y a jamais lieu de combattre ou de favoriser une influence. Il n'y a qu'à lire, écouter, profiter, ou se garder soi-même, tout en poussant personnellement à ce que la connaissance des mouvements de pensée en France soit, aussi généralement que possible, connue. Tout traduire, et, dans la mesure du possible, tout jouer, tant que cela ne gêne pas, momentanément, la mise au jour d'œuvres nationales.

GUSTAVE KAHN

XII

On ne peut guère séparer la littérature des autres arts et songer seulement à la minute présente.

Le « génie français » est, comme on dit à l'école, un mélange heureux des rêveries du Nord et des précises limpidités du Midi. Aux belles époques, il y a équilibre entre ces deux tendances. D'où son aplomb, sa logique, sa profondeur ordonnée. Après la libre floraison du moyen âge, la Renaissance nous fut, je crois, une profitable discipline. Mais, parfois, cet équilibre chancelle. Tantôt les influences du Nord prédominent. Le plus souvent, la règle latine l'emporte. Le Beau antique est devenu un catéchisme étroit qui constitue un danger permanent pour notre littérature et notre art, et cela par la faute des professeurs.

Les Académies et l'Université oubliant un peu trop que, si notre race a hérité le méthodique esprit latin, elle a aussi l'imagination du Nord, ont dédaigné tout cet apport septentrional pour louer uniquement ce qui vient de Rome. Nous cachant le moyen âge, on nous orienta exclusivement vers l'Italie et la Grèce. Même, dans ce sens, on alla aux pires excès : le Beau antique devint non une source d'émotions, mais un code. On s'attacha moins à l'esprit qu'à la règle, qu'à la formule. D'où, en tous les arts, sécheresse, répétitions, etc...

On étouffait. Le romantisme, d'abord, bouscula l'arrogance de cette contrainte latine. L'art du moyen âge apparut comme un libre et complet épanouissement. Depuis, en tout temps, les artistes cherchèrent à s'évader de l'influence latine, devenue, grâce aux professeurs, un formulaire étroit et mécanique qui, dans les vers, dans la prose, comme dans les arts plastiques, gênait l'inspiration. Dans cette fièvre, on confondit l'outrance de l'esprit latin avec ses qualités d'ordre, ce qui était un autre danger.

Avec raison, au lieu de s'hypnotiser sur Rome, on laissa se développer l'autre élément de rêverie et de mystère que l'esprit français tient du Nord. Il y a quelques années, on se nourrit avec joie des Russes et des Scandinaves qui nous libéraient. Dans la fureur de la réaction, on oublia les qualités latines, on les oublia même trop. Mais bien vite, chez les meilleurs, tout le vieux fond latin protesta. Le besoin d'ordre, de proportion, d'équilibre devint impérieux. Leur enthousiasme pour Tolstoï et Ibsen fut rarement sans regrets.

Aujourd'hui, c'est à ce point, il me semble, qu'en est la masse des artistes. Après dix ans la trop étroite discipline latine a été brisée. Nous avons pris l'air, nous avons développé l'autre élément de notre esprit. Il est redevenu utile de regarder un peu vers Rome. C'est bien d'avoir repris l'habitude de penser largement sans la contrainte d'un cadre trop précis. Mais, assez d'imprécision, de vague, de chaos. L'ordre et la logique ont aussi leur beauté, à condition qu'on les aime, non comme un comptable aime les colonnes de son registre, mais pour exprimer avec limpidité et méthode sa pensée affranchie. (Quand

Goethe et Wagner vinrent en Italie, ne reçurent-ils pas d'elle une influence féconde ?)

Voilà pour l'inspiration et la forme. Quant aux idées, il est certain qu'elles nous reviennent du Nord plus qu'elles n'en viennent. Il faudrait être bien ignorant de notre XVIII[e] siècle français pour ne pas voir quels ont été les éducateurs d'un Tolstoï, d'un Dostoïewski. Retour d'idées profitable cependant, puisque beaucoup d'écrivains français s'en étaient fort désaccoutumés. La plus grande surprise fut l'individualisme d'Ibsen. Ses personnages qui vont droitement jusqu'au bout de leur pensée, sans sacrifices à la morale sociale, nous ont charmés. Mais bien vite un poncif ibsénien s'est créé. Et ne sommes-nous pas un peu excédés par tous ces êtres qui maintenant, dans notre littérature française, à l'instar de la scandinave, s'en vont, raides comme barres, à leurs fins.

J'ajoute que, si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur toutes ces littératures, au Nord comme au Midi, on voit qu'elles s'accordent et se complètent, que la pensée humaine a suivi son évolution logique. L'Antiquité et la Renaissance exaltent la vie et l'homme. Tolstoï, après les encyclopédistes, mais avec une émotion plus pénétrante, conseille la pitié, la justice. Ibsen prêche l'individualisme.

C'est peut-être chez nous que surgira l'écrivain de la phase prochaine qui montrera que l'individualisme largement entendu s'accommode fort bien de justice, de pitié, de bonté...

Et, sans tant raisonner, écrivons les choses comme elles nous arrivent...

GEORGES LECOMTE

XIII

A votre première question.
Je réponds *Non !*
C'est donc couper court à la seconde.

LUGNÉ POE

XIV

Une enquête telle qu'on ne peut s'en tirer par une pirouette ou un jeté-battu : je mettrai les pieds dans le plat. Laissons toutes littératures étrangères — notre romantisme et vingt ans récents de vers paraîtraient en jeu — autres que celle Scandinave, à quoi je retiens l'allusion. Mon sens est que ce Nord influença jusqu'ici les chevelures, quelques fronts et des yeux, comme montre une salle de théâtre ; mais, il faut à ces signes extérieurs intimes une durée considérable, la génération voire plusieurs, pour se transposer au livre, objet, d'abord, fermé. Le poëte puise en son individualité, secrète et antérieure, plus que dans les circonstances même exaltant celle-ci, admirables, issues du loin ou simplement de dehors.

STÉPHANE MALLARMÉ

XV

Bien que les Français s'imaginent que tout génie réside en eux seuls et qu'il n'y pas lieu de s'occuper des littératures étrangères, il est bien certain que les littératures russe et scandinave, notamment, ont exercé sur la nôtre une grande influence en nous apprenant que, par delà les âmes d'auteurs, aux prises avec la technique de M. Francisque Sarcey, il existe des âmes humaines aux prises avec elles-mêmes et avec la vie sociale, et qu'il est, peut-être, intéressant de s'en occuper.

Quand les pièces d'Ibsen et de Bjœrnson n'auraient eu que ce résultat, négatif mais important, de nous révéler la honteuse routine et l'indicible pauvreté de notre actuelle littérature dramatique, il faudrait, rien que pour ce fait, leur être reconnaissant, car il est des esprits que l'émulation peut gagner. Le danger est que nous nous mettions à faire, tranquillement, au théâtre, de l'Ibsen, comme nous avons fait, dans le roman, du Tolstoï, et que, au fond, il n'y ait rien de changé, pas même « l'honnête » Brieux, comme dit M. Jules Lemaître.

Ce qu'il faut constater, c'est que ce mouvement qui pourrait être, qui sera, sans doute, dans un prochain avenir, un mouvement de rénovation, est parti de petits théâtres, comme le Théâtre Libre, et surtout comme le théâtre de l'« Œuvre », et que, malgré tout ce que cela impose à nos méditations, les autres théâtres, les grands, les riches, les officiels n'en continuent pas moins, avec une obstination déroutante, leurs petits adultères, leurs petits mariages, leurs petites rosseries, et la scène des trois hommes au deux, et celle des deux femmes au trois, et tout le mécanisme archi-usé de ce métier auquel le public n'accorde plus qu'un intérêt distrait et qui va, de jour en jour, diminuant.

Nous devons donc soutenir énergiquement la littérature dramatique scandinave puisque c'est à elle seule, aujourd'hui, que nous devons d'éprouver, au théâtre, de fortes joies et de nobles émotions.

OCTAVE MIRBEAU

XVI

M. Nisard a pu parler de l'influence espagnole sur nos lettres de 1630, de l'influence italienne sur celle de 1650. Sans doute un dogmatique de siècles prochains discernera infailliblement l'action, sur les écrivains français du XIXe finissant, de leurs confrères septentrionaux. C'est constatation impossible aux contemporains.

D'ores et déjà, et en se forçant, on observera peut-être avec justesse que Henrik Ibsen, et bien davantage le comte Tolstoï, ont pu orienter quelques moralistes, plus suisses d'ailleurs que français, vers des considérations *morales*, non *sociales*.

Ces forts penseurs se préoccupent, mieux que n'avaient fait les

Dumas précédents, du jugement des actes, non plus en fonction de leur répercussion extérieure, mais en celle de leur valeur absolue aux yeux d'une conscience libre. Voilà l'optique de *la Guerre et la Paix* et de *la Dame de la Mer*. Et il est assez vraisemblable qu'elle devienne contagieuse.

Y pousser, ou n'y pas pousser, plaisanterie !

LUCIEN MUHLFELD

XVII

Je ne vois pas que cette influence, dont vous me parlez, se soit encore produite. Il y a eu, c'est incontestable, un mouvement des esprits vers les littératures du Nord. Mais ce n'était, il me semble, que curiosité artiste, ou snobisme mondain. En tous cas, je ne vois pas que cette influence, si elle se manifeste, soit jamais facilement dosable. Voici pourquoi : les cervelles latines sont d'admirables filtres. Une idée y entre trouble, elle en sort claire. Si l'esprit français touche aux littératures étrangères, il y portera l'ordre et la lumière. S'il se les assimile, analysez le mélange. Vous n'y trouverez plus guère de traces de la matière première. L'amalgame sera français, bien français.

Quant à combattre une influence littéraire, qui pourrait s'en flatter, même avec du génie ? On suit les courants, on ne les remonte pas, à peine les canalise-t-on. Et alors on s'en sert pour faire tourner les moulins, qui produisent la farine, dont on pétrit le pain des bourgeois.

GEORGES OHNET

XVIII

Je crois que toute chose nouvelle, vue ou lue, modifie l'artiste. Et cela est bon. Dans son propre esprit, chacun de nous a des régions qu'il ignore, jusqu'au jour où une influence extérieure les lui révèle — et l'y conduit.

Mais cette influence est lente, mystérieuse ; nous n'avons point conscience d'y participer. Qui la veut forcer se condamne à des imitations puériles. Avouez que, pour les littératures scandinaves, les disciples d'ici n'ont encore mené à bout que d'honorables devoirs d'écoliers.

... Le cep étranger, planté en Médoc ou en Bourgogne, veut de longues années, et comme une transformation de toutes ses molécules, pour donner du vin de France... Mais alors, aussi, il est plus robuste que le vieux cep arraché qu'il remplace.

MARCEL PRÉVOST

XIX

La littérature dite : *scandinave*, qui est la seule littéraire, depuis près de dix ans, bonne à lire, à étudier et à comprendre, aura une

énorme influence sur le littérateur français actuel, né décidément trop malin. Qu'il le veuille ou non, le jeune écrivain français, ce Marseillais de l'Europe, ayant toujours tout inventé, tout dit, et possédant tout le génie désirable, trouvera sa *leçon d'avenir* dans les œuvres d'Ibsen, parce que dans trois lignes d'Ibsen, — *celui qui n'est d'aucune école et se contente d'être seul, très loin,* — il y a plus de pensée en essence que dans tous les cerveaux géniaux de la France marseillaisement littéraire de notre époque. Par leur obscurité menaçante (souvent un mauvais don du traducteur ou quelque lâche coupure du metteur en scène), leur âpre philosophie, la profondeur de leur manière de railler, surtout d'*aimer*, les écrivains scandinaves nous apprendront qu'on n'invente jamais rien, mais qu'on doit réfléchir à ce qui fut inventé, pour qu'il y ait encore, toutes religions ou morales perdues, quelque mystère à vivre !... Or, on peut tracer des lignes, de vagues ressemblances d'humanité, sur du sable, en plein soleil... mais on ne peut songer à ce que représentent réellement ces signes naïfs que lorsqu'on est à l'ombre, loin d'eux. C'est par l'aurore boréale, le pur et cependant naturel artifice du prisme, ce voile scientifique du soleil, que, surnaturellement, le génie scandinave nous transpercera de sa merveilleuse divination, en nous décomposant, malgré nous. Ibsen, en taillant dans la glace éternelle du pôle, aux limites de l'existence connue, sa loupe cruelle qui nous montre, grossies froidement, toutes les ridicules hypertrophies du *moi*, la pauvreté des vices, la tristesse des gloires, aussi la grandeur des passions se dépouillant de plus en plus de la fatalité des sens pour en arriver à la fatalité du renoncement, Ibsen finira par nous vaincre. Et cela sera le jour où le critique français, haussant le dos, nous apprendra, lui, qu'il n'est plus question de *littératures scandinaves*, qu'elles sont passées de mode... comme il n'a plus été question de Wagner... après complète assimilation !

Voilà pourquoi je donnerais le *sentiment national*, les *félibres*, les *auteurs gais*, le *naturisme* et le *naturalisme*, son plat valet de chambre, pour un seul snob bêlant, d'instinct, à Ibsen ou à Bjœrnson, parce que, d'instinct, les animaux, les premiers, s'éveillent à la vraie lumière, si pâle que soit l'aube !...

RACHILDE

XX

Comme je n'aime, au fond, que la littérature française, je m'imagine que les autres ne peuvent servir qu'à sa gloire.

Amenez-nous donc des Russes, et des Scandinaves, et des Espagnols. Amenez tous les barbares. Notre homme de génie les écoute, attentif ou résigné, et demain, avec ce qu'ils ont de mieux, il fera quelque chose d'original et de parfait.

JULES RENARD

XXI

Il me paraît évident que les littératures s'influencent réciproquement, et que chacune assimile du génie des autres tout ce qui n'est pas absolument réfractaire à son génie propre. Comment alors ne subirions-nous pas les Scandinaves, qui nous ont si profondément émus ? — Question assez négligeable, d'ailleurs ; et peut-être serait-il plus intéressant pour un esprit sagace d'induire le résultat probable de l'influence scandinave sur notre littérature. Ibsen, disent les journalistes, doit beaucoup à la France : à la bonne heure, il nous aura donc rendu en génie ce que nous lui avions donné en talent ; pourvu que nous ne lui retournions pas en demi talent ce qu'il nous donne en génie...

ALFRED VALLETTE

XXII

L'influence d'une littérature sur une autre se traduit de deux façons. *Directement*, par le reflet de la première dans la seconde. (*Exemple.* Ce qu'on vit après la publication en français de Tolstoï, Dostoiewski, Gogol, etc. : pitié russe dans la plupart des romans parisiens). *Indirectement*, par les idées ou arguments que la première fournit aux critiques de la seconde. (*Exemple.* Philosophie allemande, littératures anglaise, espagnole, etc., inspirant en partie les manifestes du romantisme).

La littérature scandinave ne me paraît pas avoir eu d'influence directe sur notre littérature présente. Sauf les deux belles pièces de Beaubourg, aînés et *juniors* ont persisté jusqu'ici dans leur manière habituelle.

Du reste, les adaptateurs devaient être fatalement déroutés par une littérature dont l'interprétation n'est pas encore fixée.

Présentée par les uns comme exclusivement symbolique et sociologique, la littérature scandinave est revendiquée par les autres comme exclusivement réaliste et psychologique.

Or, l'on objecterait en vain que ces derniers donnent la vraie doctrine, c'est-à-dire la doctrine des auteurs mêmes. (Déclarations d'Ibsen à M. Sherard.)

En matière d'art, l'impression produite l'emporte le plus souvent sur les intentions de l'auteur. On peut paraître symboliste en voulant être réaliste ou inversement.

L'adaptation de la littérature scandinave à notre littérature ne s'opèrera donc, vraisemblablement, que du jour où les problèmes cidessus auront été élucidés.

Pour ce qui est des autres littératures étrangères, je serais disposé à croire que M. d'Annunzio rencontrera parmi nous des adaptateurs — juste retour des emprunts d'ici-bas.

Mais il demeurera à spécifier si c'est l'admiration du romancier italien ou l'espoir d'un succès analogue au sien qui détermina lesdits adaptateurs.

Peu influente sur les œuvres dites « d'imagination », la littérature scandinave me semble, au contraire, avoir eu une influence considérable sur les doctrines de nos critiques.

Maintes fois ces critiques ont fait remarquer combien était plus variée, plus vaste que chez nos auteurs, la matière des sujets traités par les écrivains scandinaves.

En ce sens, et laissant de côté certains graves défauts de compositions, il se pourrait que, dans des temps plus ou moins prochains, la littérature scandinave exerçât, par contre-coup, sur nos romans et sur nos pièces une influence indirecte.

Ainsi considérée, comme stimulant à l'expansion de nos conceptions littéraires, l'influence scandinave ne saurait être trop favorisée.

L'important seulement sera que cette influence ne conduise ni au pastiche ni à l'oubli des qualités de forme — clarté, rapidité, composition — qui sont le propre des lettres françaises.

FERNAND VANDÉREM

XXIII

La première question que vous posez me semble déjà résolue. Les romanciers russes, les drames norvégiens ont modifié nettement notre manière de comprendre l'œuvre littéraire. De récents romans en langue française et des pièces nouvelles l'attestent, à l'évidence.

Faut-il combattre ces influences extérieures ? Je ne le crois pas. La lutte serait, au reste, inutile.

Depuis un siècle l'Europe devient une. Il n'est plus possible aujourd'hui d'être soit un pur Français, soit un pur Allemand, soit un pur Scandinave. Une race continentale, une race composite s'est élaborée, d'accord plus encore avec l'avenir qu'avec le présent. Notre temps de curiosité universelle, d'échange matériel et moral, d'enquête passionnée, en a précipité l'avènement. Depuis que nous nous sentons issus d'un seul groupe humain, auquel nous nous sommes empressés de donner un nom, nous avons élargi l'idée que nous nous faisons d'un peuple. Et chaque jour mille liens resserrent le faisceau de nos consciences, et, pour ne parler que d'art, mille expositions, mille revues, mille journaux nous renseignent, heure par heure, les uns sur les autres.

La littérature française a commencé par envahir, à plusieurs reprises, les autres littératures. Elle a subi, à son tour, celles d'Italie et d'Espagne, ensuite celles d'Angleterre et d'Allemagne. Il ne restait plus que celles du Nord à étudier et à aimer. C'est fait. Toute l'Europe y a passé graduellement et logiquement.

On peut donc affirmer que, grâce à ces croisements, toutes les littératures des pays de civilisation chrétienne sont consanguines et de même famille. Les décors seuls diffèrent.

Or, dès qu'on songe, avec quelle lenteur et quelle fatalité et quelle force séculaire ce résultat énorme a été préparé et finalement acquis, il apparaît sortir d'une évolution naturelle contre laquelle toute réac-

tion est impuissante. Ce serait un combat d'un insecte contre un colosse, un combat fou, grotesque, inepte. L'insecte se mettrait peut-être, un instant, vaniteusement, en évidence. Puis après, tout rentrerait dans l'ordre profond.

J'ajoute que l'art étant toujours en avance sur les faits, cette fusion de leurs littératures ne fait que précéder l'urgente solidarité des états aryens dans leur lutte presque inévitable contre le reste du monde.

EMILE VERHAEREN

XXIV

« Les littératures étrangères ? » — La question est trop vaste ; toutefois, on peut répondre, en s'en référant à l'histoire générale :

1° Énorme.

2° Nécessairement bienfaisante.

Pour s'en tenir aux lettres scandinaves. Leur influence sur les lettres françaises semble jusqu'à présent pratiquement nulle, si l'on excepte notre critique dont elles ont nourri l'étique bêtise.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

XXV

Je m'entête à être convaincu, malgré les plaidoyers contraires et malgré les démentis, que les œuvres scandinaves, récemment introduites en France, sont nées sous l'influence des idées françaises, romantiques et naturalistes. Et la question intéressante à se poser serait de se demander quand et comment cette influence indéniable a pu se produire et agir si puissamment.

Maintenant, de même que notre vin de Bordeaux, dit-on, gagne à faire le voyage des Indes, il est certain que quelques-unes de nos idées, en passant par le génie du Nord, ont pris une ampleur et une intensité admirables. Mais comment ces idées pourraient-elles influer sur notre littérature, puisqu'elles y existent toutes déjà, exprimées dans des œuvres, dont l'action, pour quelques-unes, est dans son plein développement, tandis que l'action des autres est même épuisée? Toutes ces semences ont germé dans notre vieille terre de France, et nous n'avons plus à attendre des moissons, dont nos granges sont pleines.

Et, d'ailleurs, pour savoir qui a raison, il faut attendre. Dix années sont au moins nécessaires, avant d'établir ce qu'a pu rapporter une littérature étrangère à notre littérature nationale. Dans dix ans, on verra que, de même que Tolstoï, Ibsen et Bjœrnson ne nous ont rien appris, s'ils nous ont émus et charmés.

EMILE ZOLA

Ballades de la Mer

A Paul Adam

I Il n'y a plus de mer, il n'y a plus de ciel, il n'y a plus qu'un beau mur bleu, que de clairs papillons animent de leurs ailes, où remuent à peine des liserons.

Je me vois, sur la plage, dans un jardin doré où fraîchissent des plants de fraise, entre le beau mur bleu de la mer et du ciel, et le mur blanc de la falaise.

Et je crois que la plage est le verger doré d'où tant de papillons se lèvent, quand roulent sous mes pas les abricots tombés des abricotiers de mon rêve.

II — Y aura du bon pour les bons Bretons.

Le Roi d'Angleterre est mort à la guerre, d'un coup de canon. D'sur son bâtiment on l'a j'té en mer gaver les poissons.
— Y aura du bon pour les bons Bretons.

Rien n'est plus étroit qu'un ch'veu de sa tête : ça, pour les anguilles. Plus dure que coquille, son armure d'argent : ça pour l'esturgeon.
— Y aura du bon pour les bons Bretons.

Mais sous c'te coquille y a-z-un cœur en sang : ça, pour son amie. Elle s'a j'tée dans l'iau pour n'y point survivre. Elle a bien raison.
— Y aura du bon pour les bons Bretons.

Elle est désolée. Le roi d'Angleterre est dans les poissons. Son cœur, dans une huître, mangé tout vivant. Elle est désolée.
— Y aura du bon pour les bons Bretons.

III La femme est aux varechs, l'homme est à la Guyane, et la petite maison est seule tout le jour.

Seule ?... Mais à travers les persiennes vertes, on voit luire dans l'ombre comme une goutte de mer.

Quand le bagne est à l'homme, la mer est à la femme... et la petite maison au chat borgne tout le jour.

Paul Fort



Edouard Manet

SOUVENIRS (1)

Après avoir fait le *Buveur d'absinthe*, Manet laissa son atelier de la rue Lavoisier, pour aller s'installer au n° 38, de la rue de la Victoire. Le comte de Balleroy s'était retiré dans le Calvados, qu'il devait représenter plus tard à l'Assemblée Nationale de 1871.

Manet avait commencé rue Lavoisier un grand tableau, *Moïse sauvé des eaux*, qu'il n'a jamais achevé, et dont il ne reste qu'une figure qu'il a découpée dans la toile et qu'il a intitulée la *Nymphe surprise*.

Il a terminé rue de la Victoire, d'après un petit garçon qui lui lavait ses brosses et lui nettoyait sa palette, l'*Enfant aux Cerises*. Ce pauvre garçon, d'humeur très morose, se pendit; Manet fut très affecté de la fin tragique de ce petit être qu'il aimait beaucoup.

(1) Voir dans La revue blanche du 1er février la première série de ces souvenirs.

Les dessins de Manet qui ornent ce numéro nous sont communiqués : celui de la page 168, par M. Paul Signac; ceux des pages 173 et 180, par la Galerie Vollard; celui de la page 176, par M. Antonin Proust.

Ses amis et, au premier rang de ses amis, Paul Roudier, cherchaient à le consoler. Roudier l'accompagnait partout, aux jeudis du père et de la mère Manet et aux vendredis du café Guerbois.

Dans l'un et l'autre endroits on ne parlait que des questions d'art. Par un phénomène assez singulier, le père de Manet, qui avait été le premier à gourmander son fils quand il se plaignait de son maître Couture, se livrait aux sorties les plus amères contre le peintre des *Romains de la décadence*.

Manet se montrait d'autant plus calme que son père était plus violent.

Aux vendredis du café Guerbois, Duranty s'emportait, traitant Couture comme le dernier des imagiers. Manet gardait, au milieu de ce brouhaha où tous les artistes et les littérateurs étaient d'ailleurs déchirés à belles dents, le calme du Jupiter Olympien. Il ne pensait à ce moment qu'à l'Espagne. Il voulait voir l'Espagne et revoir les peintres espagnols.

Le Louvre avait en effet eu avant la Révolution de 1848 une galerie espagnole ; elle avait été reprise par la famille d'Orléans qui en était propriétaire. Cette galerie avait été souvent visitée par Manet dans son enfance. Il en regrettait la disparition. Si les Rubens d'Anvers, les Rembrandt d'Amsterdam, les primitifs de Bruxelles, les Hals de Harlem, les Albert Durer de Dresde, les Holbein de Bâle l'avaient impressionné, il se sentait attiré vers l'Espagne. Il avait séjourné en Italie, il s'y était montré très épris des Titien, des Tintoret, peu séduit par les Raphaël et les Michel-Ange, mais il avait toujours cette idée fixe, retrouver les peintres espagnols et voir l'Espagne.

La *Course de taureaux* d'Alfred Dehodencq, exposée au Salon de 1851 et placée au Luxembourg, avait achevé de l'enthousiasmer.

Il alla donc en Espagne. C'est là qu'il fit la connaissance de Théodore Duret.

« — Ah ! s'écriait-il un jour en allant à son atelier de la rue Guyot, — car il avait quitté la rue de la Victoire au retour de son voyage — quels bonshommes que Velasquez, le Greco, Valdès-Leal, Herrera le Vieux. Je ne parle pas de Murillo, je ne l'aime pas. Les Zurbaran, non. Mais Ribera et Goya, Goya dont Reynolds a dit : « C'est un peintre espagnol, mais de l'école de Gibraltar ». On lui en fichera à cet anglais des peintres de cette trempe dans son école savonneuse !

« Et quelles rues, quel peuple ! Dehodencq a vu et très bien vu. Avant d'aller là, il était aveugle. Il y a des gens qui ne croient pas aux miracles. Eh bien moi, depuis Dehodencq, j'y crois. »

Nous montions ce jour-là ce qui a été depuis le boulevard Malesherbes, au milieu des démolitions, coupées par les ouvertures béantes des terrains déjà nivelés. Le quartier Monceau n'était pas encore dessiné. A chaque pas Manet m'arrêtait. A un certain endroit un cèdre

se dressait isolé au milieu d'un jardin défonce. L'arbre semblait rechercher sous ses longs bras les massifs de fleurs détruits. « — Vois-tu sa peau, me dit-il, et les tons violacés des ombres? »

Plus loin des démolisseurs se détachaient blancs sur la muraille moins blanche qui s'effondrait sous leurs coups, les enveloppant d'un nuage de poussière. Manet demeura absorbé dans une longue admiration devant ce spectacle.

A l'entrée de la rue Guyot une femme sortait d'un cabaret louche, relevant sa robe, retenant sa guitare. Il alla droit à elle et lui demanda de venir poser chez lui. Elle se prit à rire. « — Je la repincerai, s'écria Manet, et puis si elle ne veut pas j'ai Victorine. » Victorine était son modèle de prédilection. Nous montâmes à l'atelier. Sur deux chevalets étaient le *Guitarero* et le Portrait de son père et de sa mère.

« — Je crois que c'est ça, hein ! En peignant cette figure, je pensais aux maîtres de Madrid et aussi à Hals. Tu sais, on ne m'ôtera pas de la tête que Franz Hals était de race espagnole. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela. Il était de Malines.

« Hier, Renaud de Vilbac est venu. Il n'a vu qu'une chose. C'est que mon *Guitarero* joue de la main gauche une guitare accordée pour être jouée de la main droite. Qu'en dis-tu? Figure-toi que la tête je l'ai peinte du premier coup. Après deux heures de travail j'ai regardé dans ma petite glace noire, ça se tenait, je n'y ai pas donné un coup de brosse de plus. »

« Quant à mon père et ma mère, je les ai campés tout bêtement tels que tu les vois là. »

La personnalité de Manet se dégageait en effet de ces deux toiles dans tout son éclat. Il avait pu penser, comme il me le disait, aux maîtres espagnols et à Franz Hals. Il était demeuré lui, si bien lui que, à mon avis, il n'existe dans aucun musée un tableau peint comme le *Guitarero*, d'un dessin plus irréprochable, d'une harmonie de coloration plus grande. Le Portrait de son père et de sa mère est également un morceau de premier ordre.

Le *Guitarero* valut à Manet au Salon de 1861 une mention honorable. On avait cependant accroché le tableau à une hauteur invraisemblable, mais, si haut qu'il fût, il tuait tout ce qui l'entourait. Au remaniement on le descendit, et la critique daigna en parler en termes bienveillants. Théophile Gautier fit même un article élogieux. Manet était ravi.

A partir de ce moment, il se forma autour de lui une petite cour. Il allait presque chaque jour aux Tuileries de deux à quatre heures, faisant des études en plein air, sous les arbres, d'après les enfants qui jouaient et les groupes de nourrices qui s'affalaient sur les chaises. Baudelaire était là son compagnon habituel.

On regardait curieusement ce peintre élégamment vêtu qui disposait sa toile, s'armait de sa palette et peignait avec autant de tranquillité que s'il eût été dans son atelier.

Le café Tortoni était le restaurant où il prenait son déjeuner avant d'aller aux Tuileries et, quand il revenait à ce même café de cinq à six heures, c'était à qui le complimenterait sur ses études que l'on se passait de main en main. Il y avait là chaque jour un riche industriel qui ne pouvait ouvrir la bouche sans faire des cuirs. Son ambition de parvenu était de promener Manet dans sa voiture au Bois. Manet s'y refusait constamment. « — Cet animal, disait-il, est commun. Je n'ai jamais pu me faire à ces espèces-là. » Manet put croire un instant que dans notre pays de France où, selon l'expression de Voltaire, le succès seul a du succès, il était entré dans la gloire.

Mais la butte Montmartre et l'autre côté de l'eau veillaient, et le dicton qui veut que l'on ait plus à redouter de ses amis que de ses ennemis devait se vérifier pour lui.

On le fêta au café Guerbois et à la brasserie de la rue Hautefeuille, mais on l'y jalousait. « — Il ne faut pas, disait Courbet, que ce jeune homme nous la fasse à la Velasquez. » Les poncifs se frottaient les mains en voyant que la division régnait parmi les intransigeants.

A la veille du jour où il fit le *Déjeuner sur l'herbe* et l'*Olympia*, nous étions un dimanche à Argenteuil, étendus sur la rive, regardant les yoles blanches sillonner la Seine et enlever leur note claire sur le bleu de l'eau foncée. Des femmes se baignaient.

Manet avait l'œil fixé sur la chair des femmes qui sortaient de l'eau.

« — Il paraît, me dit-il, qu'il faut que je fasse un nu. Eh bien je vais leur en faire, un nu.

« Quand nous étions à l'atelier, j'ai copié les femmes de Giorgione, les femmes avec les musiciens. Il est noir ce tableau. Les fonds ont repoussé. Je veux refaire cela et le faire dans la transparence de l'atmosphère, avec des personnages comme ceux que nous voyons là-bas. On va m'éreinter. On dira que je m'inspire des Italiens après m'être inspiré des Espagnols.

« On dira ce qu'on voudra. Ce qui est vrai est vrai sous tous les ciels ; ce qui est odieux aussi est odieux partout. Ah ! les graissages de couleurs avec le couteau à palette, les préparations à grand renfort de bitumes, cela donne des effets, mais après, quoi ? Courbet ne dédaigne pas cette cuisine. Mais il a pris le bon parti. Il la blague. L'autre jour, il entre chez Deforge. Diaz y était. « Combien que vous vendez votre turc, dit-il à Diaz en désignant un de ses tableaux à l'étalage. — Mais, répond Diaz, ce n'est pas un turc, c'est une vierge. — Alors cela ne peut pas faire mon affaire, je voulais un turc. » Et le voilà regagnant le café de Madrid avec ses amis en riant aux éclats. Diaz courait derrière lui, voulant le pourfendre avec sa jambe de bois. Quel fumiste, hein ! Mais il a beau gouailler, il a des côtés très fran-

çais, ce maître peintre, car, il n'y a pas à dire, nous avons en France un fonds de probité qui nous ramène toujours à la vérité, malgré les tours de force des acrobates. Regarde les Lenain, les Watteau, les Chardin, David lui-même, ils ont le sens du vrai. »

Sur ces réflexions Manet se leva après avoir brossé et remis sur sa tête son chapeau haut de forme. Car, à la campagne comme à la ville, il était invariablement vêtu d'un veston ou d'une jaquette serrée à la taille, d'un pantalon de couleur claire, et il se coiffait d'un chapeau très élevé à bords plats. Bien chaussé, armé d'une canne légère, il s'en allait en sifflotant ou bien en ponctuant ses phrases d'un hochement de tête et d'un claquement de langue, y ajoutant parfois un mouvement de la main de bas en haut qui voulait dire : « c'est ça parce que c'est ça ».

Le claquement de langue était chez lui la manifestation suprême de l'admiration.

Devant un Jongkind, un Whistler, un Bracquemond, un Desboutin, un Guys, devant les premiers paysages de Claude Monet, devant les Degas, les Pissarro, les Sisley, les études de Berthe Morisot et de Mary Cassatt, devant les Gauguin, les Renoir, les Cézanne, les Caillebotte, il accentuait plus ou moins ce claquement, mais c'était surtout devant la nature, quand un aspect le séduisait, qu'il faisait entendre ce bruit avec force, comme un cavalier qui excite sa monture.

Le *Déjeuner sur l'herbe* fut refusé au Salon de 1863.

Pour ce tableau avaient posé ses deux frères, son beau-frère Ferdinand Leenhof, son modèle favori Victorine, puis une petite juive de passage.

On ouvrit un Salon des refusés. Manet y envoya le *Déjeuner sur l'herbe.*

Nous avions eu pour camarade à l'atelier Couture le comte Lezay-Marnezia, qui était devenu chambellan de l'Impératrice. Lezay-Marnezia décida l'Empereur et sa suite à venir visiter le Salon des refusés.

L'Empereur s'arrêta longuement devant le *Déjeuner sur l'herbe.* Cette visite et cette station devant un tableau qui avait soulevé des critiques violentes prirent la proportion d'un événement dans le Paris du temps.

Les courtisans se demandèrent s'ils ne devaient pas admirer, mais leur hésitation fut courte, la cour impériale ayant déclaré que ce tableau offensait la pudeur.

Le peintre du *Déjeuner sur l'herbe*, après avoir ri des scrupules des Tuileries, se remit à travailler et présenta en 1865 l'*Olympia*, qui fut refusée, tout d'abord, puis repêchée avec le *Christ insulté par les soldats*.

Si la toile de l'*Olympia* ne fut pas lacérée et crevée, ce fut grâce aux précautions prises par l'administration du Salon de 1865. Les

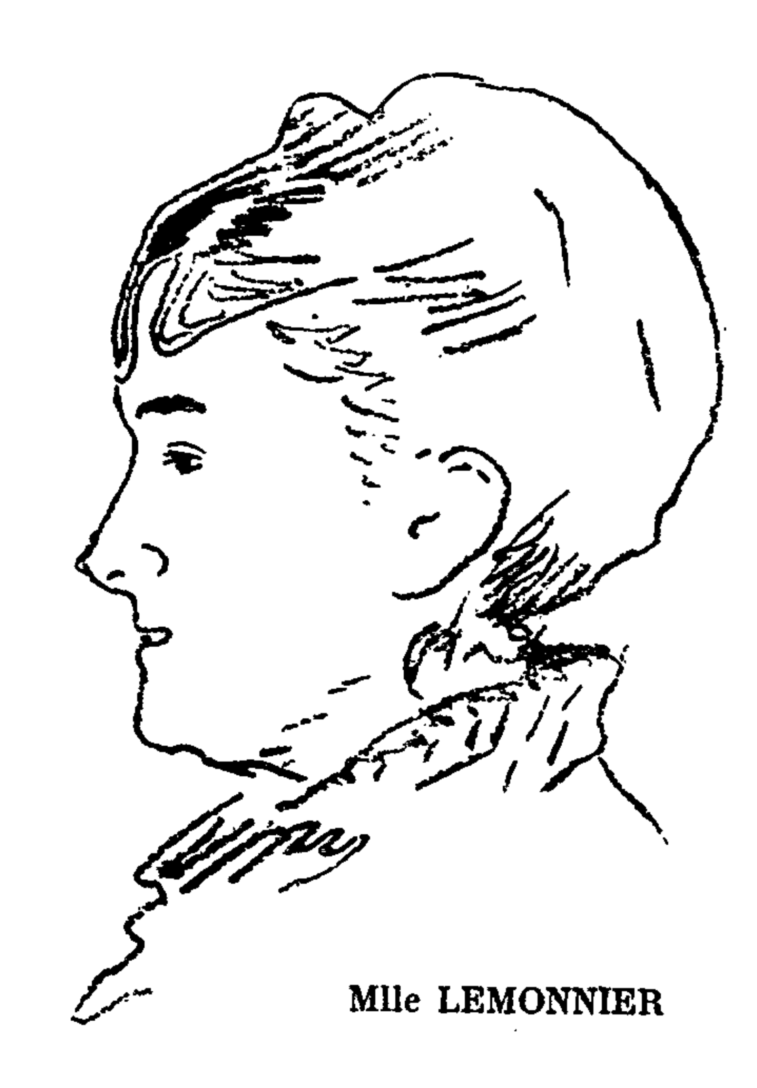
colères étaient telles que l'on en était arrivé à dire que Manet était plein de talent, quand il peignait l'*Homme mort*, qu'on avait trouvé détestable l'année précédente, mais qu'il se moquait du public en lui présentant l'*Olympia*.

« — Ces gens-là, disait-il avec amertume, je les connais. Il leur faut de la baudruche. Je ne tiens pas cet article-là. Il y a des spécialistes. »

Un soir, sortant du Salon, nous entrâmes chez le glacier Imoda à l'entrée de la rue Royale. Le garçon apporta les journaux.

« — Qui vous demande les journaux ? » fit Manet.

Après un long silence nous remontâmes vers son atelier sans qu'il eût touché à la glace qui lui était servie, mais après avoir absorbé toute une carafe d'eau.



Mlle LEMONNIER

J'ai rarement vu Manet plus attristé que ce jour-là.

Si ses convictions n'ont pas été altérées après l'*Olympia* par les attaques dont il était l'objet, il ne serait pas vrai de dire que les heureux du jour ne l'aient pas rendu profondément malheureux.

La douleur ne tue pas, ce sont les efforts que l'on fait pour la refouler qui usent la vie et qui brisent la volonté dont elle est faite.

L'œuvre de Manet, qui est considérable, l'eût été plus encore, si l'acharnement de ces contemporains contre lui n'avait été aussi violent.

A partir de 1865 les habitudes de sa vie se modifièrent.

Il allait beaucoup moins au café Guerbois. Tortoni le voyait rarement. Il demeurait pendant de longues heures dans son intérieur, sans rien faire.

Lorsqu'il quittait sa femme, qu'il aimait beaucoup, il prenait moins souvent le chemin de son atelier.

On le surprenait souvent faisant de longues promenades sans but, pour dissiper son ennui.

Autant il se fût senti disposé à travailler, si les encouragements lui étaient venus, autant son ardeur se relachait devant la cruelle et coupable attitude de ceux qui ne le comprenaient pas.

Emile Zola a pu dire de lui très justement : « Ce peintre révolté, qui

adorait le monde, avait toujours rêvé le succès tel qu'il pousse à Paris, avec les compliments des femmes, l'accueil louangeur des salons, la vie luxueuse galopant au milieu des admirations de la foule. »

Le Salon de 1866 ne vit rien de Manet. Le jury avait impitoyablement repoussé le *Fifre de la Garde* et le *Portrait de Rouvière*. Emile Zola le défendit à ce moment dans une brochure demeurée célèbre et parla de lui avec courage et éloquence. Les articles de Zola avaient paru dans l'Evénement avant d'être réunis en brochure.

Vint 1867. A l'Exposition universelle Manet avait été refusé. Il ouvrit à ses frais au bout du pont de l'Alma une exposition particulière en indiquant dans une préface et sur les lettres d'invitation qu'il était un proscrit. Cinquante toiles étaient exposées dans le bâtiment du pont de l'Alma.

Au nombre de ces cinquante toiles étaient l'*Enfant à l'épée* que les américains achetèrent, le *Moine en prière* qui fut vendu à M. Bernstein, le *Combat du Kearsage et de l'Alabama* qui devint la propriété de M. Charpentier. Pour ce tableau, Manet était allé, deux ans auparavant, à Cherbourg. Il s'était embarqué à bord d'un bateau pilote et avait saisi sur nature la collision des deux navires américains. On retrouvait là le *Guitariste*, le *Portrait de M. et Mme Manet*, le *Jésus insulté par les soldats*, le *Déjeuner sur l'herbe*, l'*Olympia*, la *Musique aux Tuileries*, l'*Homme mort*, le *Vieux musicien*, le *Fifre*, la *Chanteuse des rues*, le *Buveur d'absinthe* et des natures mortes telles que le *Lapin*, les *Fruits* et les *Poissons*, puis des copies, la *Vierge au Lapin* de Titien, le portrait du *Tintoret*, les *Cavaliers* de Velasquez, et enfin deux eaux-fortes, le *Portrait de Philippe IV* et les *Gitanos*.

C'était un éblouissement. Le public fut cependant sans pitié. Il riait devant ces chefs-d'œuvre, se réservant sans doute la ressource de pleurer plus tard devant ce qu'il admirait. Les maris conduisaient leurs femmes au pont de l'Alma. Les femmes y menaient leurs enfants. Il fallait que tout le monde s'offrît et offrît aux siens cette rare occasion de se dilater la rate. Tout ce que Paris comptait de soi-disant peintres classés se donnait rendez-vous à l'exposition Manet. C'était un concert de poussahs en délire. L'un d'eux, je ne veux pas le nommer, se livrait à des plaisanteries grossières qui faisaient la joie de ceux qui buvaient ses paroles. Théophile Gautier aurait pu devant ce spectacle odieux dire dans sa langue imagée que, à ce moment, la foule faisait l'effet d'énormes citrouilles riant des facéties d'un melon dans un raout de cucurbitacées. La presse était unanime ou presque unanime à faire écho. Jamais, dans aucun temps, il ne s'est vu spectacle d'une injustice aussi révoltante.

Au mois d'août, je passai quelques jours avec Manet à Trouville.

Quand le courrier arrivait, lui apportant des nouvelles de son exposition, il disait : « — Voici le flot boueux qui vient. La marée monte. » Et il ajoutait : « — Ce n'est pas moi que cette marée salit. » Il avait laissé Paris, presque découragé. A Trouville, au contraire, il s'était ressaisi.

Au Salon de 1868, il exposa le portrait d'Emile Zola. La même année, il peignit Théodore Duret, qui avait été l'un de ses premiers et de ses plus vaillants défenseurs.

Il vint encore à la mer pendant l'été de 1868. C'est au cours de cet été, à Boulogne, qu'il fit son tableau des *Femmes de pêcheurs*, très peu de temps après avoir peint le portrait de sa femme au piano.

Le *Balcon*, où sa belle-sœur Berthe Morizot est représentée, figura au Salon de 1869, et il exposa au Salon de 1870, le portrait de Mlle Eva Gonzalès.

Pendant les années 1868, 1869, 1870 j'emmenais quelquefois Manet au café de Londres au coin de la rue Duphot. C'est là qu'il fit la connaissance de Gambetta. Il venait volontiers aux conférences de la rue de la Paix qu'avait organisées Lissagaray. Un soir Alfred Assolant avait fait une conférence sur Paul-Louis Courier. En revenant au café de Londres, avec les Ferry et Delprat, Manet fit, sur la table de marbre où l'on nous avait servis, un dessin représentant Assolant. La serviette du garçon enleva ce dessin qui fut encore visible pendant quelques jours, ayant été fait avec le crayon gras dont on se sert pour la lithographie. Un matin il esquissa au café Caron, rue des Saints-Pères, de la même manière, mais cette fois d'après nature. un croquis de Littré qui déjeunait à côté de nous. Le patron du café le fit respecter pendant quelque temps.

A la veille de la guerre de 1870, Manet s'était retiré à la campagne avec de Nittis, fréquentant chez le pianiste Delaborde et chez Heilbuth. Il venait cependant à Paris pour avoir les nouvelles et, à mesure que les dépêches se faisaient mauvaises, il se montrait de plus en plus silencieux. Très patriote, il était devenu sombre, taciturne. Rompant avec son mutisme, il eut cependant un soir avec Mazerolle une discussion qui faillit tourner mal. Il n'admettait pas que l'on discutât ce que faisait l'armée. Les soldats surtout qui n'étaient que des victimes devaient être respectés. Si la mauvaise politique de l'Empire était cause du mal, il fallait se débarrasser de l'Empire, mais ne pas insulter l'armée. Gambetta approuvait, mais Mazerolle ayant cru devoir faire, au cours de la discussion, une allusion malséante à la peinture de Manet qui n'avait pas parlé de celle de Mazerolle. Manet s'emporta. Il fallut l'intervention de Gambetta pour que Mazerolle retirât ce qu'il avait dit de blessant, ce qu'il fit d'ailleurs de bonne grâce. Ce brave Emmanuel Chabrier voulait mettre la scène en musique.

Pendant le siège de Paris Manet fut attaché en qualité de capitaine

d'état-major à la garde nationale de Paris. Meissonier était colonel. Je les voyais l'un et l'autre souvent, étant au cabinet de Gambetta et n'ayant que la rue du Faubourg Saint-Honoré à traverser. L'état-major de la garde nationale siégeait à l'Elysée autour d'une grande table dans le salon du rez-de-chaussée. Montagut, Ceccaldi présidaient, rarement Clément Thomas. Pendant les séances, Meissonier faisait des croquis que dédaignait Manet, ce qui chagrinait fort le peintre de *1814*, mais dont s'emparaient des voisins plus avisés.

Aux jours de la Commune, Manet était allé avec sa famille à Oloron dans les Pyrénées, mais, avant la dernière bataille du mois de mai,



il revint à Paris, passant par Versailles, et c'est sous l'impression de la terrible répression des troupes entrant dans Paris, répression dont nous fûmes l'un et l'autre en partie témoins, qu'il fit sa lithographie intitulée *Guerre civile.*

Au lendemain des élections de juillet 1871, qui avaient amené Gambetta à l'Assemblée Nationale, Manet venait souvent à Versailles. Nous nous donnions rendez-vous à la gare Saint-Lazare. C'est à ce moment qu'il me présenta Forain. Pendant le trajet, il étudiait la figure de Gambetta et, au cours des séances, il prenait des indications d'attitude sur un carnet, ayant rêvé de faire le portrait de Gambetta à la tribune. Malheureusement Gambetta ne put donner à Manet les heures de pose qui lui étaient nécessaires et Manet renonça à son projet.

A ma connaissance, Gambetta est venu deux ou trois fois à l'atelier de Manet, rue de Saint-Pétersbourg, et a donné deux séances à l'atelier de la rue d'Amsterdam. L'indication de son portrait, venait bien, mais chaque fois Manet déchirait la grande feuille de papier qu'il avait fixée sur une toile, en s'écriant que ce n'était pas cela, qu'il lui fallait une vraie journée. Cette journée Gambetta regrettait de ne pouvoir la donner, et bien que Manet eût pour lui une vive sympathie, il ne put s'empêcher de s'écrier un jour dans un accès de mauvaise humeur : « C'en est encore un qui est voué à Bonnat ! »

« — Oui, ajouta-t-il Burty et les sous-Burty sont là pour l'y pousser. Et cependant Gambetta fait exception. Il est plus éclairé que ceux de son parti, car c'est curieux comme les républicains sont réactionnaires quand ils parlent d'art.

« C'est si commode d'adopter des formulestoutes faites, de s'incliner devant ce qu'on appelle le beau idéal. Le beau idéal, le beau qui serait définitif, quand tout se transforme. Qu'on nous fiche donc la paix avec ces rengaines. Quand je dis que le beau se transforme, ce n'est pas tout à fait cela. Mais le beau s'adapte. Que dirait-on d'un peintre qui étudierait le caractère de la tête d'un homme comme Gambetta et qui, après avoir analysé tout ce que l'action lui donne de particulier, s'en irait au Louvre copier le *Discobole*, disant : Il n'y a que cela de beau. C'est cependant ce qu'on nous conseille. Charles Blanc est logé à cette enseigne, et tant d'autres. Le vrai c'est que nous n'avons pas d'autre devoir que d'extraire de notre époque ce qu'elle nous offre, sans pour cela cesser de trouver bien ce que les époques précédentes ont fait. Mais faire un mêlé, comme on dit chez les mastroquets, c'est idiot. Pour moi j'aurais voulu laisser de Gambetta une image telle que je la comprends. Mais il n'y faut plus penser. »

Les attaques recommencèrent contre Manet d'autant plus âpres qu'on le savait en bons termes avec celui que les plus indulgents appelaient le dictateur et les moins malveillants « le fou furieux ».

L'âme des peintres n'est pas tendre, et comme Manet avait la réplique prompte comme un coup d'épée, il y eut quelques blessures. On lui a fait à cette époque une réputation de méchanceté qu'il ne méritait pas. Mais je dois reconnaître qu'il eut sur quelques-uns de ceux qui l'attaquaient des répliques plaisantes et spirituelles en réponse à des propos déplaisants et grossiers. Je n'en citerai aucune ne voulant

contrister aucun de ceux qui préparaient longuement leurs mots pour lui faire du mal.

Ce que je tiens à dire, c'est que Manet était essentiellement bon, qu'il a tout fait pour venir en aide à ses camarades. J'espère pour eux qu'ils n'ont pas oublié les services que leur rendait un homme qui n'a jamais cru à l'ingratitude.

A l'atelier de la rue de Saint-Pétersbourg, il ne songeait, quand on venait le voir le dimanche, qu'à faire l'éloge de tous les fidèles de l'école des Batignolles. Il mettait leurs toiles en bonne lumière, s'inquiétant de leur trouver des acquéreurs et oubliant ses œuvres propres. Au cours de ces exhibitions il se montrait surtout passionné pour Claude Monet, dont il avait fait le portrait dans une barque, toile qu'il affectionnait particulièrement et qu'il intitulait *Monet dans son atelier*.

A ce propos, il contait que, ce même jour, je crois, ils avaient, Carolus Duran et lui, cherché à se peindre mutuellement. « — Dans cette rencontre, disait-il en riant, nous avons échangé deux portraits sans résultat. Mais il n'y a pas eu de procès-verbal. »

Au sujet de ces portraits, il parlait souvent et non sans émotion de celui que lui avait fait Fantin-Latour, ou pour mieux dire des deux portraits qu'il lui avait faits dans l'*Hommage à Eugène Delacroix* et sur une toile séparée.

Son oncle, M. François, le graveur, qui était de l'Institut, avait gravé de lui et d'après lui un petit portrait. Mais Manet, qui aimait beaucoup les graveurs comme Whistler, Bracquemond, Guérard, ne parlait jamais du talent de son oncle.

Nous allions parfois visiter avec Gambetta les collections particulières et bien qu'il fît des réserves sur les tableaux de Decamps, de Delacroix, de Corot, de Rousseau, de Daubigny, de Millet et de Courbet, il en signalait les beaux côtés avec une clairvoyance telle que Gambetta lui dit un jour : « — Vous devriez dire tout cela dans la République française. — Non, répliquait Manet, je le dirais fort mal, parce que ce n'est pas mon métier et que, dans ce monde, il faut que chacun fasse son métier. »

En revenant d'Oloron, pendant la Commune, il avait fait un tableau représentant le *Port de Bordeaux* avec son enchevêtrement de mâts. Gambetta s'extasait devant ce tableau, qui lui rappelait les dernières heures de la défense. Manet voulut le lui offrir. « — Non, mon ami, dit Gambetta, je ne suis pas assez riche pour l'acheter et je ne saurais l'accepter. Je n'ai accepté qu'un tableau, l'*Alsacienne* de Henner. Et cette toile remplit tout mon petit appartement de la rue Montaigne, elle l'agrandit même. » Manet n'insista pas.

Manet fit en 1872 un voyage en Hollande. Il en revint plus émerveillé encore que précédemment des études qu'y avait faites Jongkind, le précurseur, disait-il, le père de l'école des paysagistes qui allait « embêter » l'école de 1830.

Ce fut au retour de ce voyage que nous allions chaque jour à Trianon pour assister au procès Bazaine. Ce qui frappait Manet en sortant des audiences. c'était l'indifférence de l'accusé. Il en était révolté. Il aurait voulu voir un homme confessant hardiment les projets qu'il avait eus et faisant tête à l'accusation. Un jour en sortant il fit une aquarelle avec un des arbres de Trianon au premier plan et la silhouette de Versailles dans le fond. Cette aquarelle est la propriété de M. Rynaldo Hahn, le compositeur de musique. « — Cela repose, disait-il, de faire des choses vraies. »

En 1873 il exposa le *Bon Bock*. Le succès fut grand. C'est à ce moment que Durand-Ruel lui acheta — par l'intermédiaire de Stevens — une grande partie de ses œuvres antérieures. Durand-Ruel acheta l'année suivante le *Chemin de fer*. Il y eut un tolle général. C'était, disait-on, de la folie, et le magasin de la rue de la Paix fut mis à l'index par tous les gens bien pensants. Et comme les scènes du Pont de l'Alma se renouvelaient là, Manet décida de faire une exposition de ses œuvres dans son atelier de la rue de Saint-Pétersbourg en plaçant à l'entrée de cette exposition un registre où chacun pourrait consigner ses observations. La plupart des visiteurs arrivaient là, munis du catéchisme de Vadé. Manet lisait chaque soir consciencieusement ces élucubrations poissardes et, malgré toute la force de son caractère, il en était très ému, lorsqu'il reçut la visite d'une femme qui a eu une grande influence sur les dernières années de sa vie et qui lui fit entendre des paroles qui le consolèrent de toutes les injures dont on venait de l'abreuver.

Cette femme était Mme Méry Laurent.

Originaire de Nancy, Mme Méry Laurent avait reçu une éducation aussi complète que celle que recevaient les jeunes filles à cette époque. Elle s'était entourée de tout ce que Paris comptait d'audaces géniales. Verlaine, Mallarmé, Augusta Holmès, Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Whistler, Chabrier, Maupassant, Bourget, Henry Becque, Huysmans, etc., etc, Son salon réunissait des poètes, des musiciens, des peintres. Elle voulut connaître Manet.

Le peintre Alphonse Hirsch, qui n'était pas de l'école des Batignolles, mais qui avait pour Manet une grande amitié, l'accompagna au nº 4 de la rue de Saint-Pétersbourg.

S'étant écriée devant le tableau du *Linge* : « — Mais c'est très bien cela ». Manet, qui était dans une pièce voisine, entendit son exclamation, sortit brusquement et lui dit : « — Qui êtes-vous donc, Madame, pour trouver bien ce que tout le monde trouve mal ? »

Et il pleurait de joie. Puis reprenant son allure bon enfant il lui dit : « — Voyez-vous, cela, c'est la vraie vérité. On sent courir l'air autour de cette femme et de cet enfant. Mais je vais vous montrer quelque chose. » Il alla chercher un portrait de l'avocat de Jouy antérieur à celui qu'il a fait en 1879.

« — On croirait l'entendre gueuler, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi

l'expression. Mais un avocat il faut que ça gueule. C'est leur métier à ces gens là. Le nôtre c'est de les reproduire, Ah! c'est rudement difficile de rendre une toile intéressante avec un seul bonhomme. Il ne faut pas seulement faire le portrait. Il y a le fond qui doit être souple, vivant, car le fond vit. Si le fond est opaque, mort, plus rien.

« Ce qui a toujours fait mon désespoir, ce sont les musées. J'éprouve une grande tristesse quand j'y entre, en constatant combien la peinture est misérable. Les visiteurs, les gardiens, tout grouille. Les portraits ne vivent pas. Et cependant, dans ces portraits, il y en a (ici un claquement de langue), les Velasquez, les Goya, les Hals et chez nous les Largillière, les Nattier, car il ne faut pas blaguer, c'étaient des bonshommes, ces mâtins-là. Trop d'arrangement, mais ils ne perdaient pas de vue la nature. Et les Clouet! Quand on pense qu'on a préféré à Clouet, le Rosso et le Primatice. Ce que j'aurais rêvé, ç'aurait été de camper des femmes comme vous dans la verdure, dans les fleurs, sur les plages, là où l'air mange les bords, mais où tout se fond et se confond dans les splendeurs de la lumière, parce que, croyez-moi, je ne suis pas une fichue bête. »

Pendant les huit jours qui suivirent cette visite, ce fut un délire. Manet ne parlait que de cela. On avait calomnié notre temps. Il y avait des femmes qui savaient, qui voyaient, qui comprenaient.

(A suivre.) ANTONIN PROUST



Pas moins de trois enfants !

Le Conseil de Direction de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française a remis à M. Méline, président du conseil, une note dans laquelle il a exprimé les vœux suivants :

1° Que MM. les ministres de l'instruction publique, de la justice, de la guerre et autres ministres ayant dans leur département des établissements d'instruction, veillent bien décider que les bourses seront exclusivement réservées (sauf circonstances exceptionnelles à déterminer) à des familles ayant au moins trois enfants vivants;

Que désormais la règle qui empêche deux bourses d'être accordées à la même famille soit supprimée lorsque cette famille aura cinq enfants vivants;

2° Que M. le ministre des finances veille bien décider que les bureaux de tabac seront réservés exclusivement (sauf circonstances exceptionnelles) aux familles comptant au moins trois enfants;

3° Que les autres faveurs dont l'Etat dispose soient de même réservées aux familles ayant au moins trois enfants vivants ;

4° Que le nombre des enfants vivants soit marqué dans les notes signalétiques des fonctionnaires de toutes les administrations et qu'il en soit tenu compte ;

5° Que les indemnités de logement, de résidence et de déplacement soient distribuées, ainsi que l'exige l'équité, proportionellement au nombre d'enfants ;

6° Que l'Etat imite l'exemple de certaines Compagnies de chemins de fer qui augmentent les petits traitements proportionnellement au nombre des enfants ;

7° Que les fonctions qui n'exigent pas de capacité spéciale soient réservées aux chefs de famille qui ont plus de trois enfants.

8° Que les femmes mariées employées par l'Etat reçoivent leur traitement intégral pendant le congé qui leur est nécessaire lorsqu'elles deviennent mères.

LES JOURNAUX

Les socialistes bombardent le pouvoir de protestations indignées. les féministes lui adressent des vœux avec une certaine timidité. Dans ceux qu'ils envoient, toujours à la même adresse, on sent que les membres du Conseil de Direction de l'Alliance nationale pour l'ac-

croissement de la population française sont de la maison et parlent avec une certaine autorité.

Voyons donc ces vœux. Ce qui frappe tout d'abord c'est le fatidique chiffre trois qui revient à tout moment comme limite inférieure du nombre des enfants dûs par chaque mère. Grand merci à M. Bertillon et à ses amis qui veulent bien desserrer d'un cran le chevalet sur lequel le courageux pseudonyme, Roger Debury, veut tirailler les femmes françaises. Son minimum, sous peine de lâcheté condamnable, est de quatre; tandis que le chiffre de dix ne serait qu'une honorable moyenne ! Pour défendre ce beau masque contre les Prussiens qui lui donnent la chair de poule, les femmes d'aujourd'hui doivent se hâter de lui rendre les quatorze millions d'enfants, dont sept millions de porte-fusils, que lui a volés la génération dont sa mère faisait partie.

Le porte-parole à faux nez du fameux Arsène Dumont emploie les mêmes procédés que les membres du Conseil de Direction... Appel aux faveurs du gouvernement; mais, en outre, il sollicite ses rigueurs et se fait mouchard amateur, comme se sont faits plusieurs journalistes panamistes et fonds-secrétiers. Il va plus loin encore et engage la foule à lapider ceux qui ne pensent pas comme lui. Sa première victime serait Sully Prudhomme coupable d'une admirable poésie où un faible et souffreteux a cette consolation suprême, que

Nul n'aura de son cœur triste et sombre hérité.

Je serais sans doute un candidat sérieux pour la suite ; mais je suis persuadé que si l'on avait l'imprudence de faire danser les pavés, ils se dirigeraient vers un but tout autre que celui qu'imagine le surnommé Roger Debury.

Tenons compte de ce fait important que les puissants repopulateurs ne sont que son écho affaibli, que l'entraînement a des conséquences fatales et prévoyons le temps où, comme son précurseur, l'Alliance Nationale, ne se contentant plus de faire appel aux faveurs du pouvoir envers ceux qui ont trois enfants et plus, invoquera ses rigueurs contre ceux qui en auront moins. Du reste, avec nos habitudes de plus en mendiantes, notre fonctionnarisme parasitaire toujours croissant, c'est déjà un vrai châtiment que d'être privé de la manne d'en haut.

Le chiffre trois, s'il ne me convient pas absolument, comme on le conçoit, me réjouit tout de même. En cinq ou six ans au plus la dette peut être payée et, après cela, la maman pourra tricher avec la parfaite approbation de Messieurs du Conseil de Direction de l'Alliance nationale pour la repopulation de la France. Ce n'est pas encore trop attendre pour voir ces hauts personnages encourager par leur tolérance ce qu'ils appellent l'*immoralité*, l'*antipatriotisme*, tout autant que celui que les reptiliens de la grande presse républicaine ont appelé le Président de la Ligue de la Dépopulation de la France, aux applaudissements de leurs alliés de la presse sémitiphobe et sacritaine.

L'invention des Trois Enfants n'est pas neuve ; il en a déjà été

question, il y a à peu près cent ans, lors de la découverte de Malthus, dans les salons de Herschell. Et les mathématiciens là rassemblés avaient fait un joli petit calcul que je ne crois pas utile de reproduire, mais que je puis affirmer exact, l'ayant refait moi-même avec soin, et que je résume ainsi :

Sésostris aurait, dans leur hypothèse, reçu, le don divin d'avoir lui et tous ses descendants trois enfants par couple, ni plus ni moins. A combien d'êtres s'élèverait aujourd'hui, après 4,000 ans, la race du pieux constructeur des pyramides ?

Réponse : elle couvrirait en foule absolument compacte, un plateau égal à la surface émergée de la terre. Il faudrait superposer à cette première couche une deuxième, une troisième... et quelques autres, et la colonne humaine ainsi formée dépasserait l'étoile Sirius !

Décidément il ne faudrait pas que le Conseil de Direction attendît trente siècles pour permettre aux mères de tricher un peu avant l'arrivée du n° 3.

Entrons un peu dans les détails de ces vœux :

1° Education gratis possible du troisième enfant. J'ai entendu un jour, il y a longtemps, M. J. Bertillon lui-même faire le calcul de ce que coûterait à la France l'éducation de tous les troisièmes enfants. Je ne sais plus le chiffre, je n'ai conservé que son effrayante impression, tout à fait prohibitive.

Il est vrai que le vœu n'indique pas que tous les troisièmes soient élevés, mais seulement qu'il faut au moins trois enfants pour que l'on obtienne cette *faveur*. *Faveur*, favoritisme, et les exceptions dans « des circonstances exceptionnelles à déterminer », c'est juste comme auparavant, comme aujourd'hui, comme toujours. Le premier vœu est satisfait : rien à changer au passé.

2° et 3° On devrait savoir depuis longtemps ce qu'est devenu l'avantage des bureaux de tabac ; c'est neuf fois sur dix l'occasion donnée à un imprudent, locataire ou titulaire, de venir y manger ses petites économies. La vente de la drogue que « la moitié de l'humanité emploie à s'empoisonner en empestant l'autre » n'a jamais été bien lucrative : le tabac est maintenant presque toujours aussi pernicieux à celui qui le vend qu'à celui qui l'achète.

4° Pourquoi dénoncer les pauvres diables d'employés qui se sont surchargés de famille ? Est-ce que leur figure minable et leurs habits râpés ne les signalent pas suffisamment aux dédains de leurs chefs ? ne les distinguent-ils pas assez de ceux à qui leur indépendance familiale, leur élégance permettent mieux de fréquenter les petites cours des petits potentats bureaucratiques ?

Féconde, le roman si réaliste de M. Daniel Riche, est à ce numéro 4 une réponse péremptoire.

5° Chers petits, trop nombreux, pas désirés, consolez-vous, vous mangerez mal ou pas, serez misérablement vêtus, mais si votre papa est fonctionnaire, vous voyagerez à bon marché !

6° Augmentons le nombre des fonctionnaires sans capacité. Le besoin s'en fait absolument sentir !

8° et ultimo ! Enfin ! que les femmes mariées employées par l'Etat reçoivent leur traitement intégral pendant le congé qui leur est nécessaire lorsqu'elles deviennent mères.

A combien se montera ce congé nécessaire ? Est-ce à neuf jours comme pour les malheureuses qui vont pondre à la Maternité ? Ou bien accordera-t-on à ces laborieuses épouses les deux ans et demi que consacre à son enfant une mère à l'aise et réellement digne de la maternité, depuis la conception jusqu'au moment où le bébé bien portant, courant seul, employant une bonne partie de son temps à jouer avec de petits camarades, n'a plus besoin de soins maternels que... trois ou quatre heures par jour !

Ont-ils oublié, ces chauds patriotes anti-humains ce que coûte de soins et de peines la fabrication de la chair à canon, de la chair à usines, de la chair à plaisir ? Ne savent-ils pas que c'est faute de recevoir leur part de ces soins que les enfants des pauvres meurent deux fois plus que ceux des riches ! que ceux qui survivent restent presque tous blessés incurables de l'insuffisante satisfaction de leurs premiers besoins, et sont fatalement le principal facteur de la dégénérescence de la race ?

Dites ce que vous voudrez. Rien n'effacera ces paroles du bon sens populaire : Qualité prime quantité ; bonheur prime nombre ! Si vous voulez que l'on vous fasse plus d'enfants, faites d'abord, si vous le pouvez, que ceux qui sont nés soient heureux.

Mais vous ne pouvez rien, ni vous ni vos amis du pouvoir, et quand, par d'autres moyens et, avant tout autre, par la prudence parentale, on aura augmenté le bonheur des enfants déjà nés, ce n'est pas pour vous qu'on en augmentera le nombre.

Ce sera pour l'humanité nouvelle qui n'admettra plus ni la misère ni le meurtre, — ni l'industrialisme écrasant, ni la guerre, — c'est-à-dire les deux fléaux dont seule la conservation vous préoccupe.

Un dernier mot : Repopulateurs, sentant votre impuissance, vous demandez tout à l'Etat. Nous, régénérateurs, nous sentons notre force et ne lui demandons rien. Vous gémissez, nous agissons, sûrs de nous et de l'humanité.

Pour vous, l'Etat est la source de richesses, d'honneurs que nous dédaignons, d'une puissance factice que vous, comme lui-même, ne pouvez employer qu'à des œuvres négatives. Pour nous comme pour tous les apôtres de tous les progrès, l'Etat fut et reste la grande entrave.

L'Etat est la domination d'une minorité factieuse opprimant et exploitant la masse à l'aide d'institutions qui ont pour origine la violence et la ruse, et dont le discrédit s'accroît d'un mouvement des plus accélérés. Nous pensons de chacune des factions qui s'y succè-

dent ce qu'en pense la suivante, et cela dans l'avenir comme dans le passé.

Plus de gouvernement arbitraire des individus ! Nous sommes majeurs, n'avons plus besoin, ne voulons plus de tutelle. Place à la seule administration scientifique des choses !

Les fonctionnaires ont été trop longtemps nos maîtres, il faut qu'ils deviennent réellement nos serviteurs, comme parfois ils disent l'être, hypocritement.

Que les puissants se dépêchent de céder à l'inévitable poussée. La masse, quoique encore hésitante sur les moyens, est désormais parfaitement consciente du but à atteindre : le bonheur terrestre de tout être humain.

Le Néo-Malthusianisme lui apporte une formule claire, nette, facile à comprendre. Plus de recul possible pour ceux qui l'ont comprise.

Au pouvoir nous ne demandons rien, absolument rien, dans notre intérêt.

Tout au plus, lui conseillons-nous, lui demandons-nous, si l'on veut, dans l'intérêt de la transformation la plus pacifique possible, qu'il nous laisse tranquilles !

PAUL ROBIN

Deux dédicaces

A HENRI DE RÉGNIER

Les sirènes, jadis, ouvraient des ailes blanches
Comme un grand vol de cygnes au ras de la mer calme :
Des oiseaux gazouillaient dans leurs chansons de femmes ;
L'envergure du rêve battait contre leurs hanches ;
Le double azur, des cieux et des mers, était leur ;
Remous parmi les algues ou brise entre les branches,
Leur chant mortel et sûr allait de cœur en cœur.

Les neuf Sœurs, en chantant, belles victorieuses,
Pour réparer l'humide amour de Terpsychore,
Ont arraché leurs ailes aux Sirènes rieuses,
Pour en purger l'éther en brisant leur essor.
— De la frêle dépouille elles se sont coiffées,
Et couronné le front de plumes, blancs trophées !

La campagne est sereine et la forêt auguste,
Les fleuves ont pour chant la flûte des roseaux ;
Le berger qui s'en vient avec sa chanson fruste
Ecoute, et s'y instruit, la chanson des oiseaux ;
Les filles d'Apollon par la Nature sainte
Marchent victorieuses, en se tenant la main :
La voix du peuplier module un air sans feinte,
La fleur est confiante comme le cœur humain...

D'entre les nénuphars où sommeille Ophélie
La Sirène craintive dresse son torse et rit
De son rire éperdu d'amour et de folie ;
Quel enchanteur lissant ses deux ailes meurtries
A mêlé toute joie à sa mélancolie,
Des sanglots à son rire et des larmes aux gouttes
Qui tombent de sa chevelure éparpillée,
La vêtent et la dévêtent et la caressent, toute ?...

Mais je lève les yeux et je te vois passer
Sous l'armure de fer et les brocarts royaux ;
Le chemin que tu suis, rêveur, m'aurait lassé,
Ta main d'ami tendue s'alourdit de joyaux ;

Et pourtant, tour à tour, attentifs et charmés,
Nous écoutons le chant alterné de la Vie :
Tu dis des chevauchées que j'eusse aussi aimées
Et je sais des sentiers que tu aurais suivis,

Ainsi, parfois, assis côte à côte dans l'herbe,
Nous mêlons notre rêve au rêve fraternel :
Car la simple beauté et la beauté superbe
Sont sœurs et s'aimeront d'un amour éternel
— Et la Sirène tend à la Muse hautaine,
En retour d'une bague dont la voici vaine,
Une plume rosée arrachée à son aile.
— Qu'une goutte de sang y perle : elle en est belle !

A ÉMILE VERHAEREN

Ton art
Est comme un gonfanon, beau chevalier
Debout dans l'étrier,
Et face au jour émerveillé ;
Et l'ombre de ta grande lance noire
Ondule derrière toi sur l'ornière crayeuse ;
Il monte comme un rêve d'encensoir
Des foins que nous fanons parmi les peupliers,
Chantant la vie joyeuse
Et son espoir.

Mais tu sais bien notre âme et tu l'as dite
En un grand cri de pitié farouche :
Appuyés sur la fourche en l'ombre qui médite
Nous avons écouté nos rêves de ta bouche :

Ta voix dure est si tendre
Que les faneurs groupés dans l'ombre pour l'entendre
Vont murmurant déjà des hymnes désapprises
Et jonchent ton chemin des fleurs de nos prairies
Et s'émerveillent et disent :
« C'est notre Saint Martin qui chevauche et qui prie ! »
Car ta bonté est douce et claire comme la brise.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Les Livres

Ernest La Jeunesse : *L'Imitation de Notre-Maître Napoléon*, Fasquelle. — **Paul Gavault** : *Mon bon oncle*, Simonis Empis. — **Maurice Maeterlinck** : *Douze chansons*, Stock. — **Eugène Demolder** : *La Légende d'Yperdamme et le Royaume authentique du Grand Saint-Nicolas*, Mercure de France.

Nous avons grandi dans les livres et dans l'ennui ; nous voici anxieux et ignorants. On dit que nous cherchons une foi ; M. La Jeunesse nous en offre une : la foi dans l'action, l'amour de la conquête, l'espoir de la domination. Nous cherchons un modèle, un exemple, un dieu, M. La Jeunesse tient encore notre affaire. Et, comme le moine inconnu du moyen-âge propose à la dévotion des âmes dociles l'imitation de Notre-Seigneur Jésus, aux jeunes gens désabusés trop vite, mais ardents, il offre *l'Imitation de Notre-Maître Napoléon*. « Jeune homme tu veux vivre : je t'apporte la vie. » Et ainsi est née cette œuvre, fiévreuse et hâtive, d'une passion frémissante et disloquée, et qui pourtant va presque jusqu'à tenir ce que promet la grandeur du titre.

Adorons donc notre maître Napoléon comme le vrai dieu des âmes modernes. Il eut le génie, la volonté, et la puissance. Le destin lui composa une vie si belle que sa légende peut aisément se hausser jusqu'à une religion. Le Mémorial est son évangile ; 1814 et Waterloo furent sa longue nuit des Oliviers. Il connut enfin le martyre, et sur la croix de Sainte-Hélène il subit dix ans l'exil et l'absence pour sauver ceux qui croient en lui. Adorons-le, nous dit M. La Jeunesse, et imitons-le. M. Barrès nous avait parlé déjà de Napoléon professeur d'énergie ; ce mot pourrait avoir inspiré M. La Jeunesse qui d'ailleurs semble avoir eu M. Barrès comme professeur de littérature. Nous nous écrierons comme le jeune Ségur à la grille des Tuileries quand il vit passer le dieu d'airain : Et moi aussi je veux agir. Et M. La Jeunesse veut surtout pouvoir, dominer, régner. Il rêve la grande aventure, il la règle, il la sent. Et c'est sur l'ennui d'un trône que finissent ses trois cents pages d'hallucinations.

Et c'est un beau livre, ou plutôt c'est autre chose, et ce n'est pas du tout un livre. C'est un songe parlé, un songe intense et sincère, un songe auquel on finit par croire. Et moi j'aime cette âme ardente, défiante, timide et sûre d'elle qui se livre ainsi sans peur. Ce n'est pas le rêve d'un enfant nerveux qui aurait trop joué dans la soirée avec ses soldats de plomb ; c'est sérieux ; il faut croire. Et j'aime aussi que M. La Jeunesse ne nous ait offert son Evangile qu'avec une certitude un peu inquiète. Napoléon ne lui suffit pas toujours ; parfois même il lui répugne ; n'est-ce pas la vraie façon d'adorer son dieu ? Dans le rêve passent aussi d'autres figures, ceux qui ont inspiré Napoléon ; ceux qui l'ont aimé. Avec quelle ardeur revivent Rousseau devant la prostituée de Venise, et le pâle Julien Sorel.

Livre euroué, criard, qu'on pourrait juger mal composé et disparate si l'on se méprenait sur son dessein. Mais M. La Jeunesse n'a pas voulu, comme le feraient penser certains chapitres, *l'Aventure*, par exemple, écrire didactiquement l'histoire de son futur 18 Brumaire. Il n'a pas tenté le roman précis du Boulanger de demain, ou le ma-

nuel de l'heureux conspirateur. Il a pointé les états d'âme indistincts de l'aventurier qui n'ose pas encore, qui se grise, qui se souvient pour s'exciter. Sans doute, avec des précautions de parodie, il a voulu nous faire pressentir sa propre aventure; mais il ne la conte pas; on ne livre pas ainsi ses moyens et ses recettes. Il ne l'a voulu rêver devant nous que confuse, enfiévrée, et sûre seulement de son but. « Je viens à vous, pâle, essoufflé, courbé sous le faix des ambitions hérissées, de toutes les fièvres, de tous les cauchemars; je porte les mondes et je vous les apporte. »

M. La Jeunesse les supporte ainsi durant trois cents pages, écrites avec toutes les qualités et tous les défauts qu'on puisse reconnnaître dans un écrivain. Il est dur et aigu comme une crécelle, agité et criard jusqu'à l'épilepsie, abondant, juste, éloquent et fort. Il use avec un excès et un bonheur incroyable de la rhétorique et de toutes ses figures. Les allégories succèdent aux prosopopées, et les interjections se répondent comme un circuit d'échos. Il est poétique et traînard, redondant et gavroche, et mêle dans ses litanies brusques toutes les influences, tous les souvenirs et tous les styles. J'ai retrouvé du Verlaine et du Rousseau, du Maeterlinck et du Barrès. Des périodes presque lyriques s'achèvent en des gestes de savate. Le tout mêlé et fondu par un don inouï de vie, de fièvre et de tapage.

Comme le livre de M. La Jeunesse m'a amusé ! C'est de grand cœur que je dis ici : qui ne l'a pas lu doit le lire. Et je sais pourtant que tous mes adjectifs ne seront qu'une manne bien vaine pour le prodigieux auteur de *l'Imitation de Notre-Maître Napoléon*. Une seule question l'occupe, et je l'entends déjà me la poser : Croyez-vous me dira-t-il, à mon avenir politique ? Serai-je dictateur ? — Car il le croit, il le sait; et la beauté intime, la beauté la plus profonde de son livre, n'est-ce pas d'en voir surgir cette certitude à travers tous les mirages, tous les souvenirs et tous les découragements? Et pourquoi M. La Jeunesse ne serait-il pas tyran, dictateur, empereur ? Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit ici *son* Aventure ? Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il la pousse à bout, qu'il la réussisse, qu'il ait, après l'autre, sa gloire, son Waterloo, son Sainte-Hélène, son Mémorial ? Pourquoi dans cent ans n'écrirait-on pas l'Imitation de Notre-Maître La Jeunesse ? Il est divers et tumultueux comme tout un peuple. Il a le sens et l'âme de la foule. Il est *déjà* le plus fort symbole d'une génération. Pour moi, je crois à sa fortune, et l'on voit que je commence à faire ma cour.

Je veux dire depuis longtemps que le roman de M. Paul Gavault, *Mon bon Oncle*, est fin, agréable et spirituel. L'ironie de ce petit roman ne va pas sans quelque chose de contenu et de forcé, et l'on pourrait dire que l'observation, toujours juste, y est grossie. Mais le récit est vif, facile et avenant. M. Gavault permet d'apprécier la distinction entre un humoriste et un homme d'esprit. Il est plus proche de M. Aurélien Scholl ou de M. Maurice Donnay que de M. Alphonse Allais ou de M. Tristan Bernard. Sa gaieté légère et facile en fait peut

être, dans sa génération, le dernier représentant d'un genre qui n'a plus la mode, mais qui la retrouvera.

L'éditeur Stock a publié, avec de belles illustrations de Charles Doudelet, douze chansons de Maurice Maeterlinck. Les vers, les gravures, le format, complètent l'impression d'un charme attirant et étrange, et pour les enfants qu'on aura gratifiés de ce beau livre d'étrennes je crains un peu les cauchemars. Mais, pour moi, j'ai été ravi de mes étrennes, et j'en remercie M. Maeterlinck. Je signale aussi deux albums de M. Eugène Demolder, *la Légende d'Yperdamme* et *le Grand Saint-Nicolas* avec des dessins d'Etienne Morannes et des croquis de Félicien Rops.

Je comptais parler aujourd'hui de M. André Gide qui a réimprimé, à la librairie du Mercure de France, *le Voyage d'Urien* et *Paludes*. Ce sont là deux livres qu'on n'a pas le droit d'ignorer. M. Gide est tout simplement un grand écrivain. Je le dis un peu vite; dans quinze jours j'essaierai de le dire mieux.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique. — THÉATRE. — Victor Barrucand : *Pour le Roi*, Fasquelle. — Daniel Riche : *Sous le joug*, Stock. — J.-H. Rosny : *La Promesse*, Stock. — E. Depré et Félix Galipaux : *Madame l'Avocat*. — Edouard Cadol : *Théâtre inédit*, Stock.

POÉSIE. — Emile Verhaeren : *Les Heures claires*, Deman, à Bruxelles. — Paul Delair : *Chansons épiques*, Ollendorff. — J. Strada : *Rabelais*, Ollendorff. — Charles Vellay : *Au lieu de vivre*, Mercure de France. — Jean Delville : *Le frisson du Sphinx*, Bibl. artistique et littéraire. — Louis Ducot : *Rêves d'exil*, Lemerre.

ROMAN. — Bernard Lazare : *Les porteurs de torches*, Colin. — Alfred Ruffin : *La petite femme*, Ollendorff. — Charles Foley : *M. Belle Humeur*, Ollendorff. — Henri Rainaldy : *La Pâture*, Soc. d'édit. des Gens de Lettres. — Paul Adam : *L'Année de Clarisse*, Ollendorff. — Georges de Peyrebrune : *Les Fiancées*, Lemerre. — Diaz Rodriguez : *Confidencias de psiquis*, Caracas, Tip. El Cojo. — Georges Darien : *Biribi*, nouvelle édition, Stock. — Ed. Martin-Videau : *Les deux amours de Jean Seguin*, Plon et Nourrit.

DIVERS. — X... : *Amitié amoureuse*, Calmann Lévy. — Gabriel Viaud : *La Nature et la Vie*, Charles Mendel. — A. Laterride : *Le Mutualisme et la Question Sociale*, Capin, à Auch. — Emile Julliard : *Les disgrâciés et les déserteursde la Vie*, Fasquelle. — Henry Bordeaux : *Sentiments et idées de ce temps*, Perrin. — Dr Félix Regnault : *Hypnotisme, Religion* (préface de Camille Saint-Saëns, dessins d'A. Collombar), Ernest Reinwald. — Gegout : *Jésus*, P.-V. Stock. — Henri Bergson : *Matière et Mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit*, Alcan. — Michel Antar : *En Smaala*, Plon et Nourrit. — Louis Dartige du Fournet : *Journal d'un commandant de la Comète (Chine, Siam, Japon)*, Plon et Nourrit. — Comte A. de Saint-Aulaire : *Lettres de Vieillards*, Calmann Lévy.

Correspondance

M. Romain Coolus écrit à M. Adolphe Retté :

Paris, le 4 février 1897.

Mon cher confrère,

Vous venez de publier un volume d'*Aspects*.

Un titre n'est certes pas grand chose et pour ma part je n'y attache qu'une importance très secondaire. Mais je crois devoir vous signaler qu'en 1892 j'ai publié dans La revue blanche une série d'*Aspects* que je compte quelque jour réunir en un livre. Ce jour-là, vous ne vous étonnerez pas, je pense, que je reprenne pour mon volume un titre que j'avais choisi et adopté bien avant la publication du vôtre.

Recevez, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

COOLUS

Musique

Du musicien de *Briséis*, Catulle Mendès disait naguère : « Qu'il prémédite d'inventer un jour quelque prodigieuse bouffonnerie, où la folie, faite exprès, des inventions mélodiques s'exaspérera de l'inattendu et de l'extravagant voulus des combinaisons harmoniques, des sonorités éperdument bizarres de l'orchestration!... Et cette œuvre burlesque, Emmanuel Chabrier l'écrira après *Briséis* finie. » La bouffonnerie ne fut point même commencée, qui nous eût consolé des « opérettes lugubres » dont s'affligent les Hillemacher (1) ; et le premier acte de *Briséis*, qui vient d'être joué, existe seul.

Succès aussi épanoui que l'avaient pu rêver les meilleurs amis du défunt, bravos roulant avec rage sur les gradins du Cirque d'Été, Lamoureux rappelé cinq fois ; oui, je sais bien... n'empêche que la « formule » de Chabrier agace certains, dont je suis. Manque de sincérité ou incapacité de traduction, l'œuvre n'émeut pas, ne saurait émouvoir. Déjà elle a ranci, moins, pourtant, que *l'Etoile*. O les neuvièmes trop attendues et les surprises — émoussées — des harpes brusques, et les tarabiscotages mélodiques sans imprévu désormais !

Entre son amour pour le païen Hylas, et sa tendresse pour une mère dont le fanatisme chrétien la voue au culte neuf du Nazaréen, voyez Briséis éperdue ; écoutez les vers de Catulle Mendès et Ephraïm Mikhael qui chantent et pleurent ; et jugez à présent cette musique de Chabrier, scintillante et nerveuse, plus mièvre que tendre, avec des virulences sans robustesse vraie, et moins de lumière que d'éclat. Que m'importent ces violoncelles doublant le chant, ces habiles et trop habiles tripotis de bois, ces oppositions roublardes, « ces papillons des violons et des cymbales » !

J'admire que deux ou trois maladroits amis de Chabrier s'en prennent au texte. Nul n'est plus digne d'inspirer les musiques « sublimes », constatées dans *Briséis* par Bruneau le figarique, que ce poème du Crucifié triste venant étendre sur les claires allégresses païennes l'ombre de son austérité ; la gloire des Immortels trônant « sur le bel Olympe neigeux » y resplendit, comme au soleil couchant une frise du Parthénon, les strophes d'amour y fleurissent exquisement charmeuses. Thanastô bouillonnante de foi y est superbement campée ; il fallait un génie, ce fut Chabrier qui l'obtint.

HENRY G.-V.

(1) Jugements liminaires, préfaçant la somptueuse édition de *Briséis*, élevée par Enoch à la gloire de Chabrier.

Petite Gazette d'Art

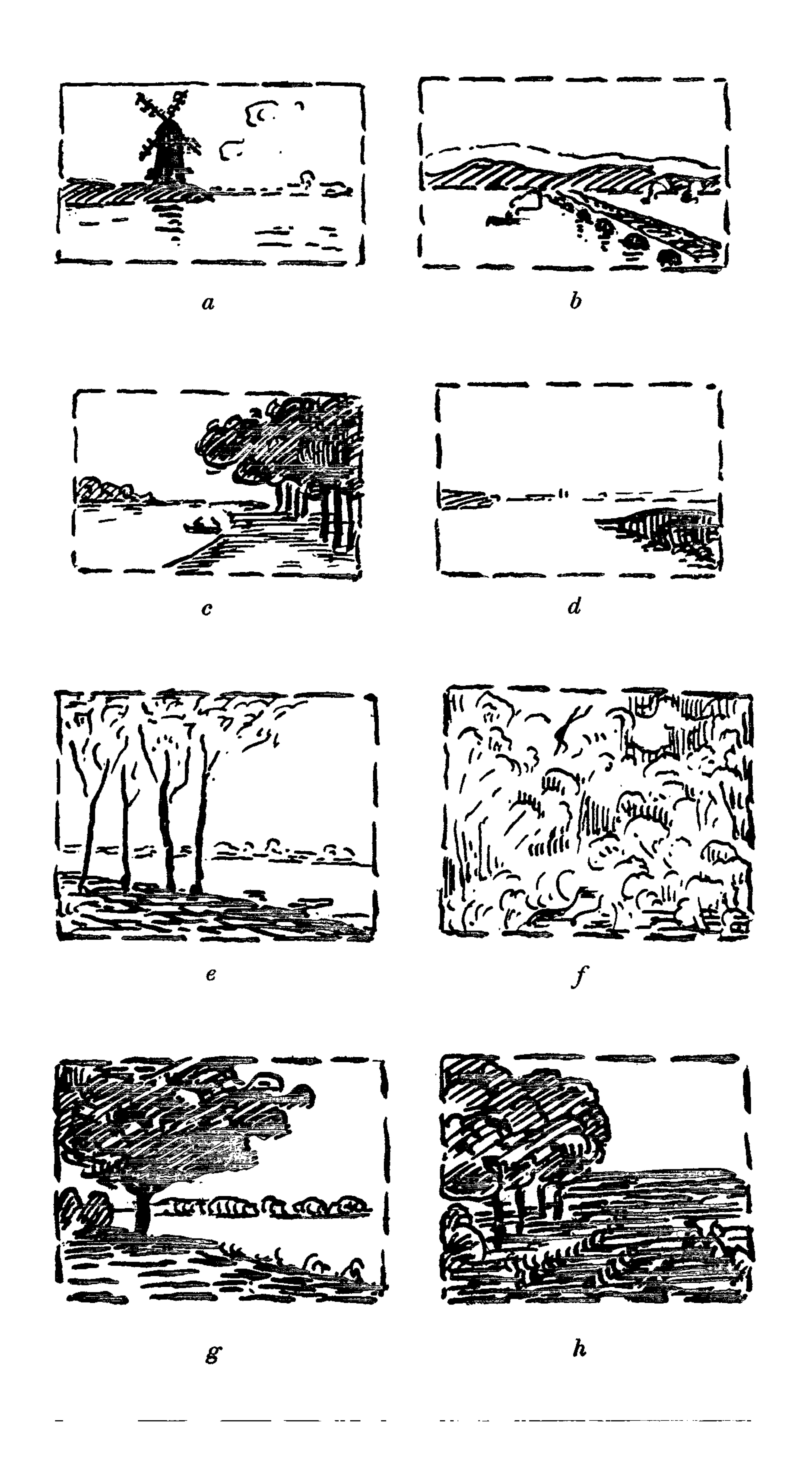
Vente Vever. — Cercle de l'Union Artistique. — Exposition Sisley. — Exposition Hermann Paul. — La Salle Caillebotte au Luxembourg.

La collection de tableaux, pastels, dessins, sculptures, vendue à si grand fracas cette quinzaine dans la galerie Petit ne présentait en tant qu'ensemble qu'un très médiocre intérêt. Elle ne témoignait d'aucun goût particulier, d'aucune volonté dans le choix des œuvres : le plus insignifiant éclectisme. Un très beau paysage de Rousseau parmi quantité d'Harpignies, de Daubigny, de Cazin ; d'admirables figures de Corot entre des Meissonier ; Besnard en pendant à Degas et Chaplin à Renoir, que deux Pissarro et tant de Lebourg. Comment accepter qu'un même panneau comporte des études de danseuses de M. Degas et de M. Renouard ?

Quant aux prix obtenus par les différents objets ils n'appartiennent pas à la chronique d'art ét concerneraient surtout un paragraphe du Bulletin de toutes les Bourses. Les variations des cours, qui dépendent de modes accidentelles et aussi beaucoup de toutes sortes de spéculations et de manœuvres, devraient du moins apprendre aux critiques trop dogmatiques la circonspection.

On peut noter cependant les observations ingénieusement recueillies par un artiste, M. P. S., et considérer à l'appui les croquis schématiques mais scrupuleux qu'il nous communique.

Toutes choses égales d'ailleurs, comme disent les mathématiciens, les acheteurs se préoccuperaient surtout d'acquérir des silhouettes amusantes ou très nettes, des lignes très apparentes, des compositions agréables, des toiles remplies. C'est pourquoi la toile de M. Lebourg portée au catalogue sous le numéro 71 (schéma *a*) dont la silhouette est agréable et facile à saisir aurait atteint 2.050 francs, alors que celle qui porte le n° 61 (sch. *b*) et dont la composition est pénible et anguleuse n'a pas dépassé 650 fr., ou qu'alors qu'une toile très pleine comme le n° 66 (sch. *c*) serait montée à 1.620 fr. le n° 62 (sch. *d*) très vide et sans arrangement a été adjugé 530 fr. La différence des prix (3.100 fr. et 720 fr.) obtenus respectivement par les n°s 101 (sch. *e*) et 102 (sch. *f*) proviendrait de ce qu'une toile de M. Sisley agence des lignes très apparentes, l'autre, très confuses. De même encore les n°s 109 et 110 (sch. *g-h*), de silhouette presque semblable, ont atteint, lun, où se voit clairement la grosse masse du noyer en opposition avec les lignes du fond et le premier plan, 1.750 fr. et, l'autre, dont le premier plan est confus, seulement 650 fr.



Les tableaux de M. Pissarro n'auraient été si peu disputés que parce qu'ils sont faits un peu au hasard, comme d'une fenêtre, le public n'étant juge ni de leur qualité ni de leur charme.

Les exemples, nous assure-t-on, ont été pris entre des tableaux de même taille et d'égale valeur chromatique : les Sisley aussi bons les uns que les autres, les Lebourg aussi... mettons quelconques.

—

Les voitures des brillants visiteurs du Cercle de la rue Boissy-d'Anglas ont gêné toute la quinzaine la circulation sur un coin de la place de la Concorde.

L'ordre se rétablit.

Des toilettes de plus en plus rares et de moins en moins fraîches circulent devant un petit nombre de toiles élégantes et de sculptures *chic* qu'on a su trier.

—

M. Sisley fait à la galerie Petit une exposition très importante de paysages.

Cent cinquante tableaux aux murs s'ils ne composent pas toute son œuvre, en donnent du moins une idée complète. Peut-être même y en a-t-il trop et faut-il accuser cette abondance d'une impression de monotonie, d'ennui dont il faut se défendre pour prendre la peine — du moins elle n'est pas perdue — de considérer à part chacun des morceaux. Si on avait groupé les paysages si divers d'après un système, classement historique ou arrangement de panneaux, et qu'on se fût montré plus sévère dans le choix des objets à exposer — quelques-uns pour représenter les manières successives eussent suffi — on eût, loin de diminuer leur plaisir, évité aux visiteurs de la fatigue.

M. Sisley apparaît un paysagiste un peu limité mais charmant. Si on ne peut louer en son art plus qu'une vision jolie, un goût aimable, des qualités d'observateur menu, mais raffiné, un souci ingénieux de composition ; si on ne lui accorde ni l'enchantement d'un Renoir ni la puissance et la maîtrise d'un Monet ni son éclat, ni le charme plus subtil et plus rare d'un Pissarro ; si, plus qu'un autre, il pâlit auprès de Cézanne, on lui doit cette justice qu'il se maintient agréablement parmi les paysagistes ses contemporains.

Il faut reconnaître encore qu'avant l'adoption de théories et de procédés que, pour n'avoir pas inventés, il n'applique pas moins très honorablement, il s'était révélé déjà doué infiniment. Chacun de ses tableaux, qu'il date de 72 ou de 95, vaut d'être examiné et à quelques-uns des plus anciens comme des plus récents il arrive qu'on peut prendre un plaisir extrême.

Dommage qu'on se soit montré si avare, rue de Sèze, de ces pastels d'animaux où le peintre excelle.

—

On peut voir et il ne faut pas manquer d'aller voir l'exposition des lithographies, pastels et dessins de M. Hermann Paul (1).

Si cet ensemble ne nous apprend rien concernant les qualités d'homme d'esprit et d'humoriste du dessinateur, sur quoi les collections du Courrier Français et du Rire nous avaient édifiés, du moins il attire notre attention sur un souci très réel et intéressant de dépasser le journalisme et de faire œuvre d'art.

Sans doute c'est un point de vue d'où l'on devient beaucoup plus exigeant, mais il suffit déjà et c'est un assez bel éloge que d'obliger le spectateur à s'y placer.

—

Il faut attendre, pour parler, comme il convient, de cette salle Caillebotte si longtemps et si impatiemment attendue et qui vient d'être ouverte au public au musée du Luxembourg.

Mais comment faire pour tarder davantage à témoigner du plaisir qu'on y goûte? Comment ne pas songer à la joie de pouvoir à présent, le matin qu'on veut, aller se réjouir à contempler des Renoir, des Degas, des Manet, des Cézanne, des Monet, des Pissarro, des Sisley.

Tous ne sont pas représentés également par des œuvres comparables, mais enfin ils ont droit de cité. M. Cézanne est bien haut et Norbert Gœneutte bien peu à sa place parmi tant de joie et de charme, mais du moins ceux-là qui ne peuvent pénétrer dans les admirables galeries où brillent les plus grands maîtres contemporains pourront sans recommandation, sans argent, sans relation, sans rien que leur bonne volonté s'extasier de Renoir, imaginer Degas, aborder Manet et Monet, se plaire à Pissarro, à Sisley et songer à Cézanne.

THADÉE NATANSON

Bibliographie. — Aux Bureaux de l'Artiste a paru un ESSAI SUR PUVIS DE CHAVANNES, par *M. Léon Riotor*, essai intéressant et consciencieux orné de trois belles héliogravures dont l'*Enfant Prodigue* et le *Pauvre Pêcheur*.

(1) Galerie Bernheim jeune, rue Laffitte, 8, jusqu'au 20 février.

Notes dramatiques

L'Œuvre : *Au delà des Forces* (deuxième partie), par Bjœrnstjerne Bjœrnson. — **Comédie-Française :** *Mieux vaut douceur... Et violence*, par Edouard Pailleron. — **Odéon :** *Pour le Roi*, par Victor Barrucand ; *Sous le joug*, par Daniel Riche ; *la Promesse*, par J.-H. Rosny.

Grâce au Théâtre de l'Œuvre, nous connaissons maintenant intégrale l'œuvre de Bjœrnson, *Au delà des Forces*. La première partie établissait l'impuissance de la volonté humaine à s'affranchir des nécessités physiques et à susciter dans l'ordre religieux un seul fait qui légitimât la foi en prouvant la possibilité du miracle. La seconde partie, malgré l'optimisme un peu nuageux du dernier acte, aboutit également à des conclusions négatives ; elle établit parallèlement l'impuissance de la volonté humaine à se libérer des nécessités sociologiques et à susciter dans l'ordre social, un seul fait qui légitime la foi révolutionnaire, en prouvant la possibilité du bonheur des plèbes. La tentative de Sang pour atteindre le miracle divin, celle de Bratt et d'Elias pour instituer, le miracle humain avortent également ; elles sont, dans la pensée de Bjœrnson, au delà des forces humaines ; et qui les a tentées meurt de s'être surhumainement efforcé. Croire quand même, espérer malgré tout, avoir foi dans la science bienfaitrice et dans la justice future, telles sont les médiocres consolations apportées par Bjœrnson à ceux qui demeurent déçus et découragés d'avoir assisté à la faillite nécessaire des volontés audacieuses. Le petit couple d'abstractions puériles que constituent Credo et Spera est destiné à rappeler aux hommes que l'acte de foi est le dernier recours des êtres que désempare l'échec inévitable de la raison et du vouloir humains ; et cette philosophie très chrétienne qui conclut à l'humiliation de notre savoir et de notre pouvoir n'est qu'une illustration scénique de quelques pensées de Pascal.

J'ai déjà fait mes réserves sur les procédés de Bjœrnson et le troisième acte, dont la scène importante a paru dans cette revue et qui a été acclamé, les justifie à nouveau. Il est très mouvementé et très saisissant, mais d'une habileté gênante qui emprunte à nos mélodramaturges français leurs pires moyens de terrorisation. Par contre le second acte contient deux scènes admirables et une très noble théorie du martyre volontaire. Les causes deviennent sacrées, conquièrent des prosélytes et finissent par triompher pour lesquelles des êtres sont morts avec enthousiasme et qu'ils ont baptisées de leur sang sacrifié. Dans cette seconde partie, le personnage d'Elias met en pleine lumière l'efficace beauté du désintéressement absolu.

M. Mévisto (Holger), Rameau (Bratt), Luxeuil (Elias), et Mlle Francye (Rachel) ont mérité de chaleureux applaudissements pour l'heureux concours qu'ils ont apporté à l'interprétation de cette œuvre inégale, mais forte, toujours intéressante et parfois supérieure.

Il faut aussi féliciter M. Lugné Poe à qui nous devons de si passionnantes soirées et MM. Seruzier, Vuillard, Ranson, etc., qui ont collaboré à la mise en scène si remarquée du 3e acte. Enfin n'oublions pas de signaler au moins les traducteurs, bien qu'il nous soit impossible d'apprécier la valeur de leur travail; ce sont MM. Auguste Monnier et Littmanson.

—

Cependant qu'au Théâtre de l'Œuvre on nous initiait à une construction dramatique d'une si haute importance, le Théâtre-Français, notre théâtre national, le premier théâtre du monde, des Deux-Mondes même, si l'on se fie aux clichés, s'illustrait par une tentative autrement puissante et digne d'accaparer l'attention contemporaine.

Bilogie pour bilogie. Aux deux parties d'*Au delà des Forces* il opposait héroïquement *Mieux vaut douceur... Et violence*, les deux proverbes longuement élaborés par l'industrieux M. Pailleron.

Ces saynètes nigaudes ont obtenu l'accueil boréal à laquelle elles avaient si pleinement droit. La seconde a même côtoyé l'emboîtage, si j'ose ainsi m'exprimer, et l'on s'est accordé à trouver plutôt désolant l'astucieux jeu de scène des bougies éteintes et infatigablement rallumées. C'est-à-dire que de tels badinages font de M. Pailleron un très médiocre élève de d'Hervilly et d'Eugène Cellier. Peut-être a-t-il voulu écrire ses Demi-Cierges !

Toutefois il est dans l'ordre des vraisemblances que les abonnés se régaleront de cette cuisine fadasse à qui prêtent des saveurs imprévues et diverses le jeu vieillot de Mlle Reichenberg, la grâce exquise de Mlle Brandès, les pénibles vivacités de Mlle Marsy, la distinction à l'empois de l'aristocratique Le Bargy et la bonne humeur trépidante du député Féraudy.

—

L'Odéon, pour les spectacles d'abonnement, a monté, d'une façon un peu sommaire, il faut bien le reconnaître, deux pièces en un acte de M. Victor Barrucand et de M. Daniel Riche et une pièce en trois tableaux de J.-H. Rosny, le décoré bicéphale d'hier.

L'acte de M. Barrucand, *Pour le Roi*, met en scène le très intéressant personnage du conventionnel Pierre Choudieu (on prononce Chaulin sur la rive gauche; et l'on prétend que les patois ont disparu!) C'est le 16 janvier 1793, le soir du procès de Louis XVI. Jeanne, fille noble décidée à tout pour sauver le roi, a attiré chez elle Pierre dont elle fut aimée et elle tente, en le séduisant, d'empêcher qu'il n'aille voter. Mais Choudieu est un Samson révolutionnaire que les charmes féminins sont impuissants à incanter et, comme on a verrouillé la porte, il saute par la fenêtre. Cette fois, Dalila en est pour ses frais de tentation : le roi sera condamné.

Cette analyse sèche ne saurait laisser deviner le haut intérêt littéraire du drame de M. Barrucand. Littéraire plus que dramatique, ce semble ; car la grande scène entre Jeanne et Choudieu n'est guère

qu'une discussion de principes. Pour qu'elle fût émouvante, il aurait fallu que Pierre fût demeuré passionnément épris de Jeanne et qu'il se montrât torturé à la pensée de la perdre sans retour. Or il accepte cette éventualité d'une âme sereine et l'on a l'impression qu'en galopant vers la Convention il ne sacrifie vraiment rien d'essentiel dans sa vie. De là une certaine froideur ; l'un et l'autre sont trop raisonnables et maîtres d'eux-mêmes. Ils se sont aimés, ils ne s'aiment plus.

En outre la pièce de M. Barrucand repose sur un postulat assez difficilement admissible. Elle ne devient tragique que s'il est *assuré* que la voix de Choudieu est décisive et qu'elle suffira à changer le vote. Or quelle certitude anticipée en pouvons-nous avoir ? Jeanne dit bien à sa nourrice : « *Je veux croire* qu'il tient dans sa main le sort du roi. » Seulement nous ne le croyons pas avec elle et alors, pour nous, la conversion de Choudieu ne saurait avoir l'importance que Jeanne gratuitement et par divination lui accorde.

Ces réserves faites, je veux dire la belle tenue et la sobre ordonnance de ce petit drame dont quelques passages sont tout à fait excellents. Interprétation tout juste suffisante de Mmes de Fehl et Barny et de M. Ravet.

Sous le joug de M. Daniel Riche aborde un sujet plus proche. Un mari trompé a pardonné à sa femme, parce qu'il a conscience d'être en grande partie responsable de sa faute. Mais ce pardon choque les préjugés provinciaux et le monde, par son hostilité manifeste et ses haineuses insinuations, contraint la femme de s'enfuir. Le pardon du mari a été inutile ; le monde, lui, n'a pas pardonné.

Sur ce thème qui pouvait être d'un réel intérêt dramatique (c'est simplement, retourné, le thème du *Gran Galeoto*, d'Etchegaray), M. Daniel Riche a écrit une petite comédie sèche et fatigante comme une discussion d'avocats ; nous avons le débat Briolle-Teynard ; puis le conflit Emma-Mme Briolle mère ; ces deux scènes se suivent et se ressemblent et de se ressembler se nuisent singulièrement. Et c'est tout de suite le dénouement, un dénouement inadmissible, injustifié ici parce qu'en définitive rien au monde, surtout le monde, ne saurait empêcher deux êtres qui se sont choisis et vraiment s'aiment de vivre même dans la morne province la vie commune. Les médisances et les potins désarment vite ; et puis quand on vient d'être le héros d'un drame domestique de ce genre, on ne retourne pas au cercle le lendemain. C'est de gaité de cœur chercher l'anicroche. Surtout on ne répond avec ces rodomontades gasconnes ; on ne parle pas à tout propos de sa force éclaboussante au pistolet. S'il eût fait dans son existence moins de cartons héroïques et de mouches considérables, Briolle aurait-il moins pleinement raison ? Sa position sentimentale devient étrangement précaire s'il est nécessaire pour la justifier d'être l'émule d'Ira Payne et d'avoir cassé beaucoup d'œufs volants. On ne fait pas taire le monde même en abattant quelques bonshommes insolents. Mais aussi on n'a qu'à le laisser saliver et à s'en f..., seule façon

de traiter l'Opinion comme elle le mérite ! A signaler dans l'interprétation Mme Grumbach et Gémier qui ont été fort bons.

La Promesse de J.-H. Rosny est un essai de théâtre psychologique à la Goncourt. J'entends par là que l'auteur procède par courts tableaux qui, chacun, ne nous présentent qu'une seule et simple situation. C'est un épisode en trois moments. Au premier Marthe ne veut pas épouser Béthune à qui une promesse de caractère sacré la lie ; au second Marthe semble vouloir épouser un vague La Jonchère ; au troisième elle l'éconduit et revient à celui qu'elle voulait d'abord évincer.

Et, malgré de très sérieuses qualités et une certaine sévérité de ton qui m'en plaît fort, cette anecdote psychologique n'est que médiocrement attachante parce que tout ce qui pourrait nous y intéresser est, systématiquement je pense, supprimé. Que Marthe s'éloigne de Béthune pour lui revenir après l'intervention météorique de La Jonchère, ce sont là des faits qui en eux-mêmes, convenez-en, n'ont rien qui captive. Mais pour quelles raisons Marthe qui est gravement engagée envers Béthune se détache-t-elle de lui ? Je l'ignore, malgré les quelques passades du début sur les Indiens Peaux-Rouges et les bosses de bisons. Et encore ici l'auteur nous fait l'aumône de diverses indications précieuses. Mais ce qui nous échappe tout à fait, ce sont les causes de l'évolution sentimentale de Marthe et les raisons de son revirement. L'auteur est sur ce point d'un fâcheux mutisme. C'est en douceur tout le sujet escamoté.

Le procédé des tableaux peut être légitime (et encore !) lorsque l'on découpe par tranches un roman archi-connu ou bien lorsqu'on travaille dans l'imagerie historique ; mais il m'apparaît d'évidence qu'une étude psychologique doit rigoureusement l'exclure dont l'intérêt essentiel réside dans l'analyse des sentiments, la notation des nuances et des transformations insensibles qui font se modifier et s'influencer les unes les autres les âmes engagées dans l'action. Se contenter d'être annaliste, consigner les faits bruts sans s'inquiéter de leur genèse et nous les justifier, c'est, à mon sens, raconter une histoire morte devant qui nous ne pouvons que rester mornes ; c'est nous refuser le plaisir que par excellence nous attendons du dramaturge.

Seul le rôle de Béthune, tout d'une pièce, sans nuance, simple et rectiligne, est heureusement établi ; celui de Marthe est confus et difficilement pénétrable. Je ne veux pas parler de l'inutile et déplorable personnage de Bardoux, le soldat inventeur à qui la prochaine guerre devra un étonnant cheval à vapeur, un extraordinaire obus marchant, sans compter les rouleaux à chloroforme, les corbeaux dressés et le trou dans le feu central (*sic*). Ces drôlichonneries sont vraiment peu réjouissantes.

Mlle Meuris, pour ses débuts à l'Odéon, a obtenu un réel succès dans le rôle de Marthe. Janvier présentait le soldat Bardoux, pittoresquement, parbleu ! Enfin ce n'est pas de sa faute ! Rameau et Rousselle complétaient sans faste l'interprétation. COOLUS

Un peu de finance

Pour notre entrée en matière, la Bourse nous a offert une crise peu banale à coup sûr, mais toutefois de celles dont il n'y a pas lieu de s'effrayer, dont les traces s'effaceront assez rapidement, qui même compterait à peine sur un marché en condition normale.

Ce n'est pas, en effet, à proprement parler une crise de Bourse qui vient de se dérouler, mais une simple panique momentanée, issue d'une convulsion nouvelle de cette perpétuelle question d'Orient dont la solution s'éloigne toujours alors qu'on le croit tout proche.

Le marché s'était fait à cette perspective que les réformes financières et administratives sur lesquelles on dit que les puissances sont d'accord allaient être appliquées, que l'âge d'or allait renaître chez les Turcs. Les coups de fusil de la Canée ont ébranlé ces belles illusions et chacun a voulu se débarrasser des Fonds ottomans qu'il avait achetés en vue d'une hausse aujourd'hui bien compromise. Les malins seuls avaient pris les devants, et déjà, presque au lendemain d'une liquidation facile, on avait non sans quelque surprise vu apparaître des ventes continues de rentes turques, de rentes italiennes et même de 3 o/o.

On s'inquiétait de cette avance que l'Angleterre vient de faire à l'Egypte; sans qu'on prévît les déclarations du chancelier de l'Echiquier un conflit apparaissait possible. L'aubaine était excellente pour les professionnels de la baisse.

Les rentes françaises. l'Extérieure d'Espagne, la rente italienne ont reculé à qui mieux mieux. On a pu toutefois les arrêter avant qu'elles aient glissé trop bas.

En même temps on annonçait des troubles au Brésil. Le change montait à Rio, et M. Chamberlain effrayait par la violence de son langage les porteurs de valeurs sud-africaines.

Toutes les conditions se trouvaient donc réunies pour un petit krach : nous ne croyons pas qu'on doive le redouter.

On peut, en effet, tenir comme une note rassurante la fermeté qu'ont conservées, malgré tout, les valeurs peu spéculatives, traitées plus spécialement au comptant, comme les actions des chemins de fer français et certaines valeurs industrielles. La résistance que même les Sociétés de crédit ont opposée à la baisse serait encourageante.

Malheureusement, et par une suite d'habitudes peu à peu imposées au marché, nul ne saurait raisonner de l'avenir. Le principal facteur sur lequel pourrait s'étayer un calcul manque : il est impossible de déduire des indications de la cote la vraie situation du marché.

Est-on acheteur, est-on vendeur ? Les reports cotés en Bourse permettraient de conclure à une position légère et facile à porter. Mais qui mesurera exactement ce qui a été reporté des valeurs ottomanes en dehors du marché ? Seuls quelques privilégiés le pourront faire. Cette ignorance de la situation vraie constituerait l'unique danger à envisager si la crise durait encore quelques jours, si de crise de sentiment elle devenait crise d'argent.

Il eût été à souhaiter que cette nouvelle épreuve fût épargnée à la place, qui commençait à se relever de sa longue atonie.

Plusieurs affaires sont en préparation que les derniers incidents n'éloigneront probablement pas beaucoup.

Emprunts d'États, valeurs industrielles étrangères solliciteront prochainement, dit-on, l épargne à qui l'on voudrait offrir des valeurs d'appoint inédites pour le grand public. Si nous sommes bien informés une combinaison nouvelle aurait été imaginée qui mériterait une étude spéciale. Nous aurons occasion de l'examiner.

G.

Le Gérant : Léon Frémont.

Edouard Manet

SOUVENIRS (1)

Durant un déjeuner que nous fîmes chez Tortoni, Manet, Henry d'Ideville et moi, il ne fut question que de la bonne idée qu'avait eue Alphonse Hirsch d'amener à l'atelier de la rue de Saint-Pétersbourg madame Méry Laurent, c'est-à-dire quelqu'un qui n'était pas tout le monde.

« — Faut-il qu'on soit niais pour dire que je cherche à tirer des coups de pistolet. Est-ce que j'ai jamais eu l'idée, moi, d'assassiner le duc de Guise. Est-ce que je ressuscite Napoléon ?

« Je rends aussi simplement que possible les choses que je vois. Ainsi, l'*Olympia*, quoi de plus naïf? Il y a des duretés, me dit-on, elles y étaient. Je les ai vues. J'ai fait ce que j'ai vu. Et les *Femmes sur la jetée de Boulogne*, qu'on me cite une œuvre plus sincère, plus dégagée de convention, plus saisie sur le vif!



« Qu'y avait-il de plus facile que de faire dans ces deux tableaux des agréments chers à M. Wolff! L'on se dispute, comme des morceaux de la vraie croix, ce qui plaît à ce critique. Dans dix ans on n'en voudra pas pour deux sous.

« Si au lieu de peindre Jeanne Lorgnon nettoyant ses hardes, j'avais fait l'impératrice Joséphine lavant son linge sale, quel succès, mes enfants! Il n'y aurait pas eu assez de graveurs pour répandre cette œuvre magistrale, pas assez de critiques pour la louer.

« Mais voilà, moi, je n'ai pas connu l'impératrice Joséphine. Meissonier, lui, l'a connue : il a connu aussi Napoléon Ier. A défaut

(1) Voir La revue blanche des 1er et 15 février 1897.

Les dessins de Manet qui ornent ce numéro nous sont communiqués : ceux des pages 201 et 207, par M. Roger Marx; celui de la page 206, par la Galerie Vollard.

de Napoléon Iᵉʳ, j'ai voulu connaître Napoléon III, mais la malechance m'a poursuivi.

« Un jour Pertuiset avait demandé une audience à l'empereur pour lui offrir la peau d'un lion noir qu'il avait tué. Il m'avait emmené. Nous avons drogué pendant trois heures et on est venu nous dire que nous ne pouvions être reçus, qu'il fallait revenir. Ce que Pertuiset a ragé ! Il fallait le voir rouler sa peau. Evidemment, Napoléon III avait compris que cette peau ne pouvait lui convenir. Ah ! si cela avait été une peau de biche ! Enfin je n'ai pas vu Napoléon III et il ne m'a pas vu. »

C'est chez madame Méry Laurent et sur son conseil que Manet a eu, au Pavillon des Talus, l'idée de faire des fleurs et des fruits, puis de commencer cette série de portraits au pastel dont il a peint le plus grand nombre dans son atelier de la rue d'Amsterdam. Parmi les amis de madame Méry Laurent, il en était un certain nombre qui ne comprenaient pas et quelques autres qui ne voulaient pas comprendre. Si Manet y rencontrait des défenseurs passionnés comme Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, il en était, comme Nadar, Coppée, qui, de très bonne foi, ne pouvaient admettre sa peinture. Manet ne désespérait pas : « — Leur œil se fera », disait-il.

Adrien Marx, du Figaro, qui était des intimes de la maison, l'avait mis en rapport avec Albert Wolff à qui Manet ne pardonnait pas ses attaques.

« — Cet animal m'horripile, s'écriait souvent Manet, en parlant de Wolff. Il a de l'esprit, dit-on. Je te crois. C'est la boutique à treize sous. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. De l'esprit. Eh bien cela serait du propre s'il n'en avait pas, puisqu'il en vend. »

Grâce à l'intervention d'Adrien Marx, Wolff promit de n'être plus agressif, et Manet commença son portrait.

Il n'y avait pas huit jours que le portrait était commencé que Wolff publia dans le Figaro un article peu bienveillant sur un tableau de Manet exposé au Cercle des Mirlitons. Les relations cessèrent et le portrait demeura inachevé.

« — Lui ai-je donc demandé l'impossible ? disait Manet, je l'ai prié de garder la neutralité. »

Adrien Marx chercha vainement à réconcilier son collaborateur du Figaro avec le peintre de l'*Olympia*.

Autant Manet, dont le moindre geste, la moindre parole révélaient un esprit d'une distinction rare et un cœur d'une délicatesse suprême, se montrait intraitable avec ceux qui, selon son expression, avaient des âmes de goujats, autant il était désolé quand il avait involontairement froissé un ami par un mot que lui avaient dicté ses convictions.

Alfred Stevens avait peint un tableau représentant une femme qui écartait un rideau. Au pied de ce rideau était un plumeau qui jouait

là le rôle de l'adjectif inutile dans une belle phrase de prose ou de la cheville dans un vers bien venu.

« — Tout s'explique, avait dit Manet, cette femme attend le valet de chambre. »

Alfred Stevens se montra fort irrité du propos.

Je tiens à lui affirmer aujourd'hui que Manet regretta de l'avoir peiné et que, s'il ne vint pas le lui dire, c'est que les commentaires de Stevens arrêtèrent sa démarche.

Alfred Stevens était de ceux qui n'auraient eu qu'à ne point prendre au tragique une plaisanterie fort innocente pour que tout nuage fût dissipé.

Manet aimait particulièrement Gervex et Jean Béraud. Les débuts de Gervex avaient fait grand bruit. Manet avait été l'un des premiers à s'en réjouir et à le lui dire avec cette simplicité qui était la marque de son caractère.

Jean Béraud était un beau cavalier qui était entré dans la vie avec l'aisance que donnent les succès. Il les avait eu tous. Mais loin de s'en faire accroire, il était demeuré essentiellement bon et, si on le savait très charmant compagnon de plaisir, on le savait aussi capable de tous les dévouements. Ce que Manet appréciait surtout en lui, c'était la fidélité à ses amis, la sûreté de ses relations, la discrétion avec laquelle il aimait à rendre service.

L'attachement que Jean Béraud avait pour Coquelin dont il admirait le talent le touchait beaucoup.

Il lui cherchait cependant parfois querelle sur le goût de Coquelin en matière d'art.

« — Je ne parle pas de moi, disait-il, mais Coquelin qui a l'œil juste verra un jour ce que vaut Claude Monet. Il n'y en a pas un dans toute l'école de 1830 qui plante un paysage comme lui. Et puis l'eau. Il est le Raphaël de l'eau. Il la connaît dans ses mouvements, dans toutes ses profondeurs, à toutes ses heures. J'insiste sur ce dernier mot, car Courbet a eu un cri sublime, en répondant à Daubigny, qui le complimentait sur une étude de mer : « Cela ce n'est pas une étude de mer, c'est une heure ». Voilà ce que l'on ne comprend pas encore assez, c'est que l'on ne fait pas un paysage, une marine, une figure ; on fait l'impression d'une heure de la journée dans un paysage, dans une marine, sur une figure. »

En 1875, Manet avait passé le commencement de l'année à Venise. En revenant il avait cédé à James Tissot une de ses deux vues de Venise dont l'une appartient aujourd'hui à M. Durand-Ruel et l'autre à Faure. C'est au Salon de 1875 qu'il avait exposé son premier tableau d'Argenteuil. L'année précédente il avait ouvert un concours entre les poètes pour deux vers à mettre sous sa lithographie du *Polichinelle*.

Le concours n'ayant rien produit, il s'était adressé à Théodore de Banville qui lui avait fait ces deux vers :

Féroce et rose, avec du feu dans la prunelle,
Effronté, saoul, divin, c'est lui, Polichinelle.

Rien ne fut plus comique que l'embarras de Manet pour reconnaître la gracieuseté de Banville.

« — Je lui donnerais bien de la peinture, disait-il, si j'étais sûr qu'il aime ça. Mais voilà, on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les poètes. »

Après bien des hésitations, il se décida pour un porte-cigarettes et il porta son présent à Banville avec des terreurs d'enfant, ne sachant comment lui offrir, sans le froisser, ce témoignage, trop modeste à son gré, de sa reconnaissance.

Banville se montra très affable, tout en lui confessant qu'il ne fumait plus. Manet revint, malgré cet aveu, enthousiasmé de l'accueil qu'il avait reçu. « — J'aurais fait un piètre souverain, disait-il; à chaque tabatière, j'aurais bégayé. Mais avec Banville je m'en suis tiré. »

Il avait pris, à la suite de l'incident Banville, la ferme résolution de rompre avec sa timidité. Il allait dans le monde avec Henri Hecht, et un soir que, Henri Hecht, l'ayant conduit chez M. Campbell Clarke et lui ayant présenté les plus illustres membres de l'Académie royale de Londres que le directeur du Daily Telegraph avait réunis, il se sentait fatigué par ces innombrables présentations, il s'écria : « — Si Hecht voulait me présenter à un verre de champagne, je lui dirais deux mots. J'ai la gorge desséchée. » Madame Campbell Clarke, qui avait entendu le propos, lui fit apporter un plateau chargé de verres. Manet, confus, regretta à ce moment de n'être pas demeuré timide.

C'est là qu'il fit la connaissance du poète George Moore qui l'engagea à venir à Londres. « — Vous verrez, lui avait dit Moore, une ville extraordinaire. Jusqu'à sept heures du soir tout le monde est en veston et la pipe au bec, même dans la rue, mais à partir de sept heures, l'habit noir et un gardénia à la boutonnière. » Manet partit pour Londres sans avoir prévenu Moore. A sept heures il arrivait à Charing Cross, se faisait conduire à l'hôtel, endossait son habit et prenait un hansom pour aller chez Moore qu'il trouvait en pantoufles, vêtu d'un jersey et mangeant des sandwiches au coin de son poële, en compagnie de trois amis. « — Ceux qui croient, disait Manet en riant, que la Gascogne est dans le midi de la France se trompent. Elle est sur les bords de la Tamise. »

En 1877, Manet avait peint le portrait de Faure dans son rôle d'Hamlet. Faure avait été l'un des premiers à comprendre Manet, l'un des premiers à s'entourer de ses œuvres. Le caricaturiste Cham avait publié un dessin avec cette légende : « Hamlet, devenu fou, se fait peindre par Manet. » Et Faure avait si vivement relevé l'un de ses camarades de l'Opéra qui avait fait allusion à ce dessin que Manet lui avait envoyé une lettre pleine de bonne humeur où il raillait Cham en termes spirituels. Mais Faure n'aimait pas son

portrait. La pose lui en déplaisait. Il se fit peindre alors par Boldini et montra à Manet la toile de Boldini en louant l'élégance de l'attitude que lui avait donnée le peintre italien. « — Mon cher Faure, lui fit observer Manet, c'est très bien, très bien, mais laissez-moi vous dire qu'hier j'étais devant Tortoni, et quelques personnes soutenaient que Berthelier, qui fait tout ce qu'il veut avec sa bouche et avec son nez, a plus de talent que vous. — Vous avez infiniment d'esprit, mon cher Manet, répondit Faure. »

Faure et Manet se serrèrent la main. Chacun demeura cependant, comme on dit dans la langue stratégique, sur ses positions. Manet se refusa à modifier la pose du portrait de Faure. Faure se refusa à prendre son portrait, ce qui ne les empêcha pas de demeurer les meilleurs amis du monde.

Il vendit à ce moment la *Joueuse de guitare* à M. Ernest May.

« — Cela fait plaisir de vendre un tableau, me dit-il, bien que pour moi les questions d'argent aient toujours été au second plan. Cependant j'en ai été dernièrement très préoccupé. Zacharie Astruc avait fait mon buste en bois, et figure-toi qu'il voulait tenter un essai de polychromie, me mettre des yeux en émeraude. Tu vois cela d'ici. Il m'aurait fallu deux sergents de ville pour garder mes yeux au Salon. J'étais ruiné du coup. Et par-dessus le marché, Burty nous aurait éreintés, Astruc et moi.

— Mais Burty n'est pas mal pour toi.

— Tu appelles cela pas mal. Eh bien, tu n'es pas difficile. Burty ne dit ni oui ni non, comme Mme Mansion dans le procès Fualdès. Il faut, me disait-il l'autre jour, en classant quelques-unes de mes eaux-fortes, habituer l'opinion, l'amener doucement, ne pas la brusquer. Ah ! la bonne âme. Oh ! s'il s'agit du tableau de Jean-Paul Laurens, *l'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*, cet hommage des cochers au dernier des postillons, cela est différent. Il est aussi doux que pour *l'Eminence grise* de Gérôme. Combien grise, cette Eminence ! Oh, combien ! Il faut dire ce qu'on pense ou ne rien dire. Théodore Duret n'y a pas été par quatre chemins. Et Zola donc !

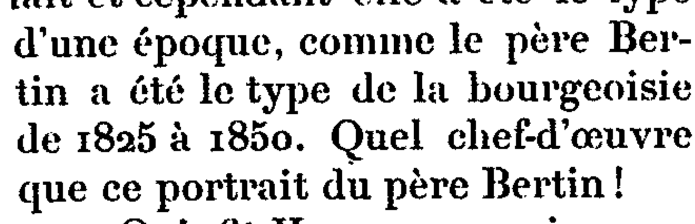
En 1878, Manet faillit renouveler au moment de l'Exposition universelle sa manifestation de 1867. Mais il ne trouva pas un terrain propice.

Nous faisions de fréquentes visites au Champ-de-Mars, dans la section des Beaux-Arts.

« — Ah ! fit-il un jour en sortant, ils sont là quelques-uns ! Vrai, venir tourner en ridicule les Degas, les Monet, les Pissarro, blaguer Berthe Morisot et Mary Cassatt, se tordre de rire devant les Caillebotte, les Renoir, les Gauguin et les Cézanne, quand on pond de la peinture pareille ! Je fais cependant tout mon possible pour trouver cela bien. Je ne peux pas. Puis il y a des choses qui m'affligent. Ainsi voilà Gustave Moreau. J'ai une vive sympathie pour lui, mais il marche dans un sens mauvais ; les gens du monde se pâment devant *Jacob et l'Ange*. Gustave Moreau est un convaincu, qui aura une

influence déplorable sur notre temps. Il nous ramène à l'incompréhensible, nous qui voulons que tout se comprenne. Il n'y a pas à dire. C'est lui qui tient le bout à l'heure actuelle, si bien que ce que l'on admire aujourd'hui dans Corot, ce n'est plus la certitude de l'étude faite sur nature, mais l'incertain du tableau fait dans l'atelier.

Nous étions à la hauteur du pont des Invalides. Nous rencontrâmes Arsène Houssaye, dont Manet disait volontiers en riant : « — Il m'a toujours fait l'effet d'un portrait en chevaux ou d'un Jupiter en mie de pain. » Arsène Houssaye, qu'il aimait d'ailleurs beaucoup, remonta avec nous vers les Champs-Elysées, ajournant sa visite à l'Exposition. La conversation vint sur les femmes et les femmes de l'Empire. On aime toujours à parler de sa jeunesse. Arsène Houssaye énuméra les beautés de ce temps. « — Oui, dit Manet, la femme du second Empire, cela n'a pas été fait et cependant elle a été le type d'une époque, comme le père Bertin a été le type de la bourgeoisie de 1825 à 1850. Quel chef-d'œuvre que ce portrait du père Bertin !



— Oui, fit Houssaye, mais sec.

— Sec? sec ? allons donc ! M. Ingres a choisi le père Bertin pour styliser une époque; il en a fait le bouddha de la bourgeoisie cossue, repue, triomphante. Les gens qui détruiront cela seront des vandales, tout comme lui, M. Ingres, a été un vandale quand il a fait détruire certaines peintures de Gleyre dont le voisinage lui déplaisait.



« Vous parliez de femmes. Moi, je n'ai pas fait la femme du second Empire, mais la femme de depuis. Mme de Callias, Fanny Bergolle, Léontine Massin. Henriette Hausser, la comtesse Cabalesti, Ellen Andrée et pas mal d'autres, qui ont leur caractère à elles.

« Ah ! il y a une étude, pas de femme, celle-là, qui m'a rudement intéressé, c'est l'étude d'après Desboutin. Je n'ai pas eu la prétention d'avoir résumé une époque, mais d'avoir peint le type le plus extraordinaire d'un quartier. J'ai peint Desboutin avec autant de passion que Baudelaire.

« Il y en a un que je voudrais fixer sur la toile. Je me contenterais même d'une seule séance pour une esquisse au pastel, c'est Victor Hugo. Vous devriez, vous autres, arranger cela.

— Mais allez-y, fit Arsène Houssaye. Victor Hugo sera charmé de vous recevoir. »

On arriva en devisant ainsi à l'atelier de la rue d'Amsterdam.

« Qui est venu ? dit Manet à Aristide le concierge du 77).

— M. Leighton.

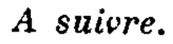
— Ah! sir Frédéric Leighton, le président de l'Académie royale de peinture de Londres. Hier il est déjà venu avec Henri Hecht qui me l'avait présenté quelques jours avant. J'étais occupé à peindre d'après madame Guillemet. Léon était sorti. Cet illustre peintre me dérangeait. Il tournailla dans mon atelier, puis, s'arrêtant devant le *Skating*, il me dit : « C'est très bien, mais ne pensez-vous pas, monsieur Manet, que cela danse et que les contours des figures ne sont pas assez arrêtés? — Je lui répondis : Cela ne danse pas, cela patine ; mais vous avez raison, cela remue, et quand les gens remuent, je ne peux pas faire qu'ils soient figés sur la toile. On m'a dit d'ailleurs, Monsieur, que les contours de l'*Olympia* étaient trop arrêtés. Cela se compense. » Il comprit qu'il m'agaçait. Il est parti. Pourquoi est-il revenu aujourd'hui? Il n'a rien dit? »

Aristide, avec un parfait sang-froid :

« — Il n'était pas seul, Monsieur, il était avec un Belge, un sculpteur, je crois, parce qu'il a demandé s'il y avait des sculpteurs dans la maison. Je lui ai dit que non, qu'il n'y avait que des peintres, vous, M. Dupray et M. Yartz. Ils seraient bien allés chez M. Dupray ou chez M. Yartz, mais ils n'étaient pas chez eux. »

Bien qu'Aristide eût dit que ces membres étrangers des jurys de l'Exposition universelle fussent venus pour voir indifféremment les artistes qui habitaient la maison, il eut un mouvement de contentement en pensant que s'il n'était pas au Champ-de-Mars, on venait du Champ-de-Mars pour le voir.

ANTONIN PROUST


A suivre.



Georges Rodenbach

I

Ni forêts ni collines ne bossèlent la largeur plate des Flandres. La terre arable s'y enchaîne aux dunes sablonneuses, et la plaine continue par la rive mobile de l'Océan. Des tours d'église, des chapelles de couvent éminent seules, sous le ciel brouillé, du niveau des maisons basses, individuelles, au plus familiales qui se pressent autour d'elles, ouailles, comme autour d'un doigt levé, initiateur et guide ; et dans ce pays tout prairies et champs, jardins et maraîcheries, la race ancienne, blonde et têtue, robuste et lourde, prudente et avocassière, oscille des frairies aux prières, des kermesses aux béguinages. La race est sans nuances. Qu'elle contient peu de types qu'on pourrait se représenter méditant, comme dans les panneaux des primitifs, aux fenêtres à croisillons d'où s'entrevoit un long canal rectiligne et muet, avec sa chaussée d'herbe rase broutée par de prospères moutons, et sur ses eaux, une lourde barque, ou bien le bateau de voyageurs, fumeux et poussif, glissant à travers les traînes recourbées que jettent d'une rive à l'autre, les nénufars et tant de plantes d'eau.

La Flandre est restée nationalisée, ses communes ont résisté à la poussée d'un gouvernement central, mais la machine et l'industrie l'ont profondément modifiée. Si le ciel de Flandre est demeuré cette chose prodigieusement sensible à toutes variations de couleur et dôme encore le paysage d'un successif kaléidoscope, varié de toutes féeries de l'humidité, la tuile a chassé le chaume ; des cubes blancs de briques crépies ont remplacé l'ancienne maison basse, et des musiques triviales et modernes sonnent aux carillons. L'art de ces provinces est dès longtemps en déchéance. Il n'y a plus guère de bons peintres flamands ; il n'y avait plus, dès longtemps, de poètes.

Georges Rodenbach est le premier qui ait réveillé la Muse qui dormait en ce pays. Elle sortait d'un long hiver de songes, quand elle revit autour d'elle le vieux décor, la huche, le rouet, l'alcôve profonde dont le mur est gaiement bariolé de plaques de faïence, et le métier de dentellière, où elle écrivait jadis de si douces arabesques. Elle se frotta les yeux et sortit, pour regarder la façade de la vieille maison qui se répercutait encore, comme en un miroir d'étain poli, dans le calme canal rectiligne et muet. La façade de bois, fouillée industrieusement, comme par un foret artiste, était d'un gris plus noirâtre, et les fleurs polychromes s'étaient fanées. L'ornement d'or emblématique était vert-de-grisé au pignon. Cela tenait pourtant encore, mais tout autour de sa propre demeure des teintes crues s'étaient peintes sur toute la face des maisons voisines. Les heurtoirs ouvragés avaient disparu. Au lieu des mariniers et des bourgeois riches, en file heureuse, des pauvresses en longues mantes noires, des paysans en blouses bleues et des prêtres noirs filaient sur les dalles silencieuses du quai,

où autrefois la bonne Muse avait vu tant de richesses sur les galiotes, tant de velours et d'or sur les femmes et de si belles plumes à la toque des hommes; et la Muse avait les cheveux gris. Elle rejeta comme disparate d'elle son ancien manteau de fête, et triste se remit à son métier de dentellière, et quand elle rechercha en elle-même les vieux refrains populaires, elle ne les retrouva plus. On parlait bien parfois de Tiel Ulenspiegel, mais si peu! L'usine fumait, les artisans chantaient des grossièretés; aux coins joliets de la rêverie, l'aragne avait amoncelé ses toiles, et la pauvre Muse vit bien que le passé était enterré sans autre survie qu'elle, et ne pouvant guider les hommes par l'ancienne mélopée dont ils avaient perdu le sens; elle se mit à réfléchir sur le présent, elle chercha à l'expliquer. Elle rêva, en marchant à petits pas sur le gazon des béguinages, en parcourant lentement les églises, fermant les yeux aux bondieuseries de plâtre peint, pour ne les rouvrir qu'à de vieilles toiles familières. Elle rêva sur son propre silence, sur sa lampe sereine dans la chambre sans murmures, près la rue frigide et calme comme la neige de la nuit au premier éveil du matin. Elle se perdit à suivre les méandres des broderies. Elle ne chanta plus, elle parla, d'une voix précise, mais lointaine comme atténuée. Elle expliqua en rattachant sans cesse le présent à ses vieux souvenirs, comme deux fils qui furent rompus et qu'elle réunit en rêvant, tristement et doucement.

II

Depuis *la Jeunesse blanche* l'estime de ses confrères a donné à Rodenbach ses grandes lettres de naturalisation française; c'est un de nous. Le causeur qu'il est, fin, abondant en notations aiguës, est vivace de notre terreau de Paris, et son pays n'est à ces moments pour ceux qui l'écoutent que comme un fond discret qu'il évoque ou dissipe à sa guise. L'écrivain est resté fidèle aux voix d'autrefois, aux horizons plaqués sur les yeux de son enfance. Il est, ce qui est assez peu fréquent chez nous, un intimiste. Il enlumine les missels d'un vieil évangile, d'un commentaire vivant, où prient des recluses, de scolies, où chante un contemplateur. Dans sa terre d'exil, des personnages taciturnes se définissent le silence et leurs rares mouvements, et se perfectionnent entre eux les idées fines que leur inspire l'assiduité presque monacale de leurs réflexions sur l'âme des choses; il y a là un décor éteint exprès, mi-jouré d'une chapelle à la Vierge où pendent les ex-votos de pélerins selon l'Inconscient. Les humbles croyants qui lui parlent rencontrent un confesseur un peu bouddhiste. Mais c'est après s'être grisé de la joie des couleurs d'un Chéret, du ballet de la rue parisienne qu'il rentre en la cellule où il soupèse, sur une balance à lui, les infiniment petits de la rouille des choses. Le glas du Voile, les mains lunaires d'Ophélie et ses cheveux inextricables, il les rencontre partout parce qu'il les porte en lui. Il sait les vies brillantes et fanfarantes, mais volontairement il entoure d'une étamine ou d'une mousseline brodée de dessins blancs l'enfant de son rêve

et il a élu terre d'évocation Bruges, la ville aux carillons, la ville mi-déserte, la ville où les Memlinc brillent comme châsses d'améthyste dans le silence propre d'un hôpital. Il a choisi Bruges, non tant le Bruges réel qu'un Bruges-Musée qui est à lui et qu'il développe.

Or Bruges-la-Morte sort du suaire des ans. Bruges-la-Morte s'en va pour laisser place à une resurgence, à la venue, à l'infiltration d'une vie plus moderne à travers les vieilles pierres, et tel est le sujet du *Carillonneur*.

Il y a dans toute ville morte, mais riche de la gloire de l'art, des gens de vrai bon sens, curieux de beauté, amoureux de mélancolie, qui adorent les pierres saures, l'encens dans l'église silencieuse, la douceur résignée d'une vie nonchalante, bousculée à peine un jour par le brouhaha d'un marché, et revivant le dimanche de sobres pompes de cloches et de processions, et la joie d'une quiétude encore plus parfaite. Ceux-ci, à Bruges, eussent désiré qu'il y ait chez eux, un point spécial en Europe, une ville évocatoire, galerie d'architectures, avec une vie d'ancêtres accrochée aux murs et contée par toutes les boiseries et les meubles d'antan ; et ce beau qu'ils eussent créé eût été le but de visites de rêveurs, de pélerinages de sages. Les arts graphiques et la pensée des philosophes se fussent éjouis de cette ville-asile, de ce havre de tranquillité. Quelle belle chose en notre Europe financière et militaire, où la meilleure hypothèse de demain ne nous offre que la vision horrible d'une armée industrielle, d'un peuple de comptables mâtés par la machinalité du calcul et d'ouvriers peinant près des hauts-fourneaux, quelle belle chose qu'un train stoppant dans une gare dénuée de wagons de marchandises, tranquille comme une station de petit village, et qu'on entrât dans une cité, où tout serait « luxe, calme et beauté » et aussi rêverie près de l'ombre du passé, villes vivotantes sauf les voix amies de l'art, villes-chroniques, fabuleuses presque d'irréalité par le contraste avec les turbulences circonvoisines, et que le sable des minutes se concrétât en un coin distinct des multitudes, et qu'un exemple fût d'une cité de recueillement.

Mais intervient l'usinier, l'homme d'affaires, le perceur d'isthmes, le combleur de rivières, et l'on trouve plus facile de transformer que d'aller créer au loin. Ceux-ci à Bruges, insoucieux de l'esthétique, poursuivent une résurrection, le retour des nefs sous forme de steamers, et la création du monstrueux cabaret qu'est un port de commerce. Comme ils promettent l'or, ils entraînent l'acclamation de la foule. Donc Bruges, munie d'un port, luttera contre Anvers, contre Hambourg. Les piles de charbon, les entassements des ballots, toute la broussaille sale des docks s'installera; les bordées cosmopolites des matelots s'éjouiront de l'orgue mécanique à côté des grossières danses des paysans devenus mercantis. La chose n'est pas faite encore, mais elle est commencée. C'est l'effritement d'une tranquillité pieuse que considère Borluut de cette cage de carillonneur, où il entreprit de désapprendre aux timbres la valse de Faust pour y restaurer l'écho des antiques Noëls. C'est la vieille heure, l'heure de la rêverie, de la

méditation, l'heure longue du repliement sur soi-même qu'il écoute à la cadence voilée des vieilles horloges que collectionne Van Hulle. Mais cette chanson menue comme la sonorité d'une vieille argenterie délicatement maniée est trop frêle pour lutter avec le bruit nouveau de fanfares, d'orchestrions, clameurs de bourse. Son rêve se démolit sur la terre, cependant qu'il s'isole de plus en plus haut jusqu'à la dernière plate-forme du beffroi les formes parentes de celles à son image ne vivent plus que dans les nuées ; sur le pavé des places on fait des affaires. Le carillonneur est le seul habitant mental de la ville qu'il s'est créée. Non ! il a trouvé son analogue, l'Eve de ce tiède milieu de mémoire réfléchie. Mais si l'étreinte du songe laisse Borluut brisé, elle la rejette, cette douce Godelieve, dans la file des pénitents qui, au jour anniversaire, venus d'un proche couvent, marchent pieds nus sur le pavé inégal et dur. Les âmes fidèles sont broyées, les âmes de passé se cloîtrent, dans le monastère ou l'abdication du bonheur, car elles ne peuvent vivre, froissées de bourrades, insultées, lapidées dans le tohu-bohu de la ville qui se rue au marché et hurle vers les banques. Borluut et Godelieve sont des désespérés. Ils apportent en tout acte une foi sérieuse et haute, et l'amour leur semble, quand ils se rejoignent hors la légalité quotidienne, les divines épousailles. Godelieve pour Borluut, c'est la femme et c'est l'agneau. Borluut pour Godelieve, c'est le seul homme, parce que seul il écoute et perçoit les vibrations de la pensée ; ce seraient les amants heureux dans les Vérones où a parlé l'Esprit, les blancs catéchumènes enchaînés par leur mutuel regard, dansant nus et innocents devant les phalanges célestes. Mais quelle impossibilité de vivre dans la ville du port de commerce, parmi les marteaux qui clouent les caisses, et les tenailles acharnées à déballer les lointaines épices, et la voix des crieurs d'additions. Borluut et Godelieve peuvent être la vraie vertu ; comme ils parlent une simple langue d'extase, ils ne pourront passer inaperçus dans une Babel du chiffre. Godelieve pleurera, Borluut mourra, un poète entendra leur élégie.

Légende du Nord, fragment de la nouvelle Vie des Saints pareille à l'ancienne, en ce sens qu'elle enregistre les miracles de désintéressement, et la vie simple de ceux qui ne sont sensibles qu'à l'Infini se manifestant en eux et autour d'eux. Les lentes prières accompagnent les quenouillées dans les veillées des naïfs émus, et quand la prière est finie, avant de recommencer, une voix douce conte une illustration de l'acte de foi, d'un accent d'amour et de désir, une histoire trempée de larmes. Un très court détail des circonstances accompagne le récit probant comme un apologue, un peu mystérieux comme un lied. On cherche à faire saisir la nuance des âmes dont on parle, prochaines de celles des auditeurs, mais qui ont déjà vécu toute leur vie. Ce sont narrés semblables à celui des amours de Barluut et de Godelieve. A travers le décor local et le ton qu'il commande, une part de vérité générale le réunit aussi à la longue complainte des âmes sentimentales et crucifiées, à cette grande laisse qui commence aux amours de Tristan, à cette grande phrase à laquelle chaque poète

unit une parenthèse, la chanson de l'amour béni et savoureux que les circonstances brutales modifient en martyrs.

Ils sont touchants, ces amoureux pâles, dans la cité où les moteurs et les dynamos vont faire irruption. Le carillon de Borluut est comme l'orgue d'un vieux maître de chapelle, qu'on taxe de folie, parce qu'il se souvient toujours de quelque fulgurante apparition de sainte Cécile descendue sur des rayons de mélopée, pour ajouter l'ivresse de la beauté entrevue à celle des vingt ans sonores du musicien. Et la pauvre Godelieve aux yeux de lac, au teint de lait, n'est-elle pas de la famille de ces douces femmes closes dans une quotidienne simplicité, enrichissant de profondeur tout détail de vie qu'elles touchent, à travers qui les peintres primitifs ont effigié les saintes femmes, celles qui pleurent aux pieds du Christ et les madones un peu lourdes et gauches, mais d'un si intime recueillement, auprès de qui l'enfant Jésus tourne les pages d'un livre? Elle est d'une tendresse, sans élans de paroles, profonde et victorieuse comme l'habitude, avec des ténacités d'héréditaires passions, des souplesses cachées de tiges de lierre sous l'épaisseur des feuillures. C'est une passionnée aux mains jointes, mais si ardente que les feuillets d'Evangile lui apparaissent semés des lettres pourpres de l'amour, et sa logique extase la mène aux portes de fer rougi de la passion.

III

Rodenbach s'est beaucoup souvenu. C'était son droit. Il s'est remémoré la terre natale et l'a démaillotée de l'oubli. Une partie de son talent vient de ses solides attaches avec le passé. C'est par là qu'il a exercé sur la littérature de sa petite patrie, tout en se fondant dans la nôtre (car il n'y a qu'une littérature française et on peut y évoquer les Flandres au même titre que les villages cévenols), une grosse influence. Il a retrouvé des clefs perdues pour rouvrir la chartre de l'église des ancêtres. Il a indiqué la voie à ses compatriotes. Ils ne le disent pas tous, mais tous le savent. Et songez qu'il fut seul en cette province immense et décuplée par l'indifférence littéraire que fut la Belgique. Si un homme a triomphé de son milieu, c'est bien lui. Le seul De Coster avait écrit là-bas, au milieu d'académiques patoisements, bouffons, comme si de beaux esprits de canton avaient pratiqué la littérature française, ou qu'à la cour de Soulouque le petit nègre eût brillé dans les cérémonies officielles. Sans doute Paris n'était pas loin, mais, intellectuellement, aussi éloigné qu'au temps des plus somnolentes diligences. Rodenbach a rapproché les distances et donné aux siens un salutaire exemple. C'est le moindre de ses mérites, mais c'en est un, et actuellement, je tiens à le dire, nos lettres et nos lettrés n'ont pas, lorsqu'il quitte Paris pour retourner là-bas, d'ami plus chaud, plus sincère, plus sûr et plus prêt, sans accentuer un seul de nos défauts, à vanter haut et ferme ce que nous pouvons avoir de qualités.

GUSTAVE KAHN

VIIe lettre de Malaisie

Lorsqu'on approche de Mars, tout à coup, les wagons plongent sous le sol, descendent la pente d'un tunnel, où un tube ininterrompu de verre contient les fils électriques en incandescence. Très vaste, ce tunnel renferme des gares desservies par des ascenseurs. Elles commandent des embranchements compliqués. De temps à autre un puits perce l'épaisseur du terrain et laisse les fumées fuir.

Cette partie souterraine de la ligne met les trains à l'abri des projectiles lancés par un envahisseur possible. Elle permettrait, jusque l'heure d'un investissement très rétréci, l'arrivée des convois munitionnaires. Mars occupe, en effet, le centre stratégique d'un système de montagnes qui ferme le territoire de la Dictature à toute incursion venue de la mer par la seule côte abordable, puis par la vallée du seul fleuve que puissent remonter des canonnières, des remorqueurs, des chalands chargés de vivres.

Nous roulâmes près de deux heures à travers ce tunnel resplendissant. Le phonographe criait les nouvelles. Pythie et Théa lisaient, s'embrassaient, me raillaient. Pour les contredire je poussai le bouton d'un coffre à musique ; et tout un orchestre mystérieux nous joua du Schumann qu'elles finirent par entendre, silencieuses.

Revenant au jour réel, moins agréable que la lumière du gros tube, notre ligne de rails s'unit à d'autres sur lesquels couraient des wagons remplis de bétail, moutons, bœufs, porcs et qui se dirigeaient vers la masse de la ville accroupie derrière ses fortifications rases.

— Où vont ces animaux ? demandai-je.

— A l'abattoir. Ici l'on tue toutes les bêtes destinées à l'alimentation universelle du pays. Ce nuage de fumées épaisses couvre les cheminées de fabriques culinaires, où ces viandes cuites, assaisonnées, sont mises en terrines, qui, par d'autres trains, repartent sur tous les points des provinces.

— C'est donc la ville des bouchers et des cuisiniers ?

— C'est la ville de la Mort. Les soldats égorgent les moutons et assomment le bétail pour se familiariser avec l'œuvre de sang. Les vétérans que leurs forces déchues exemptent de service sont employés aux fabrications culinaires. Ils confectionnent ces pâtés dont votre goût apprécia la saveur dans nos restaurants.

— Voyez ici : ces dômes bleus. Ce sont les fours crématoires !

— Et voici, dans ce train bleu, un convoi de cadavres humains qui viennent au feu définitif.

— Tenez, après les verdures des grands bois, ces édifices.... les voyez-vous ? Ils renferment les cendres de nos concitoyens scellées dans un million de petites boîtes.

Avec une rapidité affolante le train bleu passa, laissant aux narines

une forte odeur pharmaceutique. Dans les wagons à claire-voie les bœufs meuglaient, les cochons criaient, les moutons bêlaient. Des sonneries militaires de trompettes éclataient de toutes parts, pendant qu'à notre flair arrivait un parfum de cuisine et de rissolement.

Le train tourna autour d'immenses parcs. Là des cohues de bœufs fuyaient l'aiguillon de cavaliers en uniforme sous le commandement d'une sorte de capitaine à bottes fauves. Ailleurs les moutons galopaient aussi. Un océan de porcs roses grouillait dans une fange sans limites. Ensuite nous reconnûmes une esplanade militaire, des caissons d'artillerie, des affûts, des avant-trains automobiles, des wagons blindés, surmontés de coupoles métalliques fendues pour l'allongement des gueules d'acier. Non loin de cet endroit des compagnies évoluaient, alertes, casquées bas de cuir noir, armées de petits fusils à canons doubles, très militaires d'allure à cause des guêtres, des larges braies de toile, des courts dolmans gris, à passepoils bruns. Seule l'artillerie porte un uniforme couleur de feu, parce que cette arme opérant à longue distance, ne se dénonce point à la perspicacité de l'ennemi trop lointain par la couleur écarlate de ses costumes.

On débarque. Voici des patrouilles, des bataillons, des tambours. Les façades des hautes bâtisses sont rouges. Faits de squelettes de bronze élevant sur leurs têtes un fanal électrique, des lampadaires bordent les trottoirs où circule une foule casquée, armée. Les sabres retentissent sur les dalles. Nous revoyons le funèbre train bleu franchissant un viaduc qui enjambe les avenues. L'odeur pharmaceutique se répand. Les fumées des fours crématoires et des fabriques culinaires s'élèvent mal par la chaleur dans l'atmosphère lourde. Il passe des tramways sans ouvertures. Ils viennent des abattoirs. Leur quille sanglante glisse dans le rail. La fade senteur des boucheries en émane.

En une salle de restaurant, dépourvue de plantes, les figures des soldats, pareilles à celles de nos bouchers européens, m'étonnent par leurs fronts bas, leur chair sanguine et adipeuse. Sur presque toutes ces faces, le sceau du crime se révèle. Je n'ignore pas que le service militaire remplace ici l'amende et la prison.

— Presque tous ces gens, me dit Théa, sont des contrebandiers qui tentèrent d'introduire de l'alcool, du tabac, d'autres poisons. Beaucoup furent envoyés au régiment pour crime passionnel, après que leur colère eût affligé des rivaux, des rivales, ceux et celles qui n'accceptèrent pas leur domination sentimentale, qui voulurent garder la libre pratique de l'amour, ainsi que le conseillent les lois. On punit extrêmement la jalousie parce que cette basse prétention de propriété sur la vie d'un autre être gêne la fécondation, la maternité, source de la plus grande vie, donc de la plus grande production. Néanmoins, en dépit de la sévérité des jugements, ces sortes de crimes encombrent la statistique.

Afin d'exaspérer mon grief contre elle, Pythie continua :

— On se déshabitue mal des vieilles injustices ; on renonce difficilement au privilège saugrenu qui rend deux êtres esclaves de leurs

caprices réciproques pour la vie, s'ils ont, selon les hasards de l'instinct, confronté leurs spasmes, une heure.

— Mais quoi ? répliquai-je. N'y a-t-il donc jamais parmi vous deux êtres qui se chérissent au point de recréer une seule âme et un seul corps avec leurs deux formes et de perpétuer ce nouvel être en le contemplant de tout leur bonheur.

— Il y en a, certainement. Personne ne s'oppose à leur manie.

— N'est-il pas non plus des femmes qui se refusent à des hommes, pour n'en chérir qu'un, parmi vous ?

— Il y en a. Peu.

— Celles-là ?

— Mais on respecte leur volonté. Nos lois avertissent d'abord, punissent ensuite quiconque tente d'asservir une femme par l'obsession ou la brutalité. Le tribunal du groupe veille au repos de chacune. Ici, dans l'armée, on enrôla de force nombre de gaillards à l'instinct trop vif.

De l'œil Théa désignait un trio de fantassins qui les dévisagèrent toutes deux sans dissimuler une convoitise érotique. Moi, je me sentis mal à l'aise, d'autant plus que Pythie, par jeu, ne se gardait pas de sourire vers les colosses.

Il entra des femmes en dolmans rouges soutachés de noir. Les mêmes casques bas les coiffaient. Sauf au sautillement de la marche on ne les différenciait guère des jeunes garçons. Quelques-unes, quadragénaires, avaient des figures pareilles à celles de nos prêtres, mais empreintes d'une rare expression de cruauté. Leurs lèvres nues et grasses saillissaient pour une moue dédaigneuse. Des narines au menton le pli de chair marquait les souffrances de la haine et de la rancune.

Vite les hommes et les femmes échangèrent des propos immondes. L'abjection de nos populaces européennes se manifesta par leurs bouches affectant de grasseyer, par leurs gestes obscènes. Des couples se formèrent aussitôt. Tout ce monde se querelle, s'embrasse, s'étreint. Ce n'était plus le silence ou les propos pédants des autres villes. Pythie s'amusait de voir grogner cette honte. Un soldat ayant insinué la main dans le dolman de sa camarade, notre amie se leva, s'approcha du couple, pour demander sa part de liesse. La brutale satisfaction des deux êtres rouges et baveux la tentait. Théa dut lui dire une réprimande pour qu'elle revînt en riant, et nous suivit dans la rue.

— Alors, dis-je un peu rageur à Pythie, cet état social représente en réalisation tous les vœux de votre idéalité.

— Mais non, dit la musique de sa voix. Je ne prétends point soutenir une telle sottise. J'affirme même qu'une pareille opinion n'existe chez aucun de ceux encore vivants qui débarquèrent en cette latitude avec notre Jérôme. Ils possédaient du monde et des hommes une notion fort étrangère à celle que suscitent les résultats actuels de leurs efforts. Mais, logiquement, il se passa sur ce pays, en quelque cinquante années, ce qui devait advenir du conflit entre un idéal pur et les caractères, les instincts, les survivances. Certes la Dictature ne

réussit pas à transformer en dieux les citoyens, comme l'attendaient Jérôme, les socialistes de 1840, comme l'attendent avec foi Kropotkine et les anarchistes. Chacun courut à l'idéal d'après l'impulsion de ses besoins matériels. Ce ne fut pas magnifique, mais ce fut mieux que l'état antérieur. Rien de ce que prédisent aujourd'hui les réactionnaires d'Europe entrevoyant les débuts de l'ère sociale, ne se produisit. Très peu de gens refusèrent le travail. Il y eut même au commencement une émulation pour concourir au bien général. La plupart des alcooliques renoncèrent à boire. Quelques-uns en moururent, et avec héroïsme. Les compagnons de Jérôme durent, cinq ans, lutter les armes à la main, contre les indigènes, souffrir la chaleur, la peste, la soif et la faim; aplatir des routes, canaliser des rivières, creuser des puits de mines, créer un outillage énorme. Chez presque tous, Jérôme rencontra le dévouement que Napoléon put espérer de ses soldats, que le Mahdi parvient à obtenir de ses derviches. Les temps héroïques passés, les villes construites, l'aise venue, les défaillances se firent bien plus nombreuses. Cette population de Mars se multiplia; et notre armée compte à peu près le cinquième des citoyens. Mais, l'éducation des collèges amende l'esprit de tous. Vous apercevez ici peu de jeunes soldats. Les enrôlements datent de sept ou huit années. Nous étudions même un moyen de parer à la décrudescence de nos forces militaires, réduites de jour en jour, par la moindre perpétration des crimes. Au premier temps, les hommes se sacrifiaient à l'idéal de l'aise universelle pour les mêmes raisons obscures qui conseillèrent aux soldats de Napoléon d'encourir la mort en vue d'une vaine gloire dont ils ne jouissaient guère, ou au bénéfice d'une patrie qui les nourrissait mal. Ce n'était pas leur solde minime qui excitait au combat les grenadiers de Wagram, ni l'espoir de devenir maréchaux, puisque la multitude d'entre eux n'ignorait pas que le bâton de commandement resterait dans la giberne. Croire que seuls l'argent et l'ambition guident l'effort est une foi simpliste. Les mouvements d'enthousiasme chez les foules obéissent à des influences mystérieuses bien plus difficiles à définir. Vos bourgeois d'Europe agitent des arguments niais lorsqu'ils montrent, au lendemain de la révolution générale, la fainéantise maîtresse de l'effort. Toutefois je pense que Jérôme fut sage lorsqu'il institua la sanction de l'enrôlement et de l'exil militaire contre les fauteurs de disharmonie sociale. Je pense aussi que, dans un siècle, avant peut-être, cette sanction sera devenue inutile, ou à peu près. L'intelligent égoïsme de chacun aura progressé jusqu'à vouloir toujours agir en vue du bien général dont le spectacle le ravira, tandis que le mal lui donnera de la douleur. Ainsi, dans votre Europe, le père de famille intelligemment égoïste travaille pour l'aise de ses filles, de ses fils, redouble l'effort, afin de ne pas heurter ses regards à des figures moroses, hostiles, lorsqu'il rentre à la maison. Nous allons vers l'égoïsme bien entendu.

— Lentement, ajoutai-je.

En effet, une bagarre assemblait les curieux devant nous. Deux femmes s'assommaient, s'égratignaient, s'arrachaient. Entre les lam-

beaux de leurs dolmans écarlates leurs chairs apparues excitaient les réflexions crapuleuses des soldats aux mufles d'assassins. L'une empoigna le sein pendant de l'autre, et le tordit. Un cri de chatte étranglée creva l'air. Hors cette griffe, la cîme violette du sein saigna. Alors les dix doigts de la blessée s'attachèrent à ce poing qui se serrait plus. Les voix encourageaient les lutteuses. La victime se rua contre la victorieuse, referma les mâchoires sur la bouche adversaire. Le sang gicla de nouveau. Mais ni les griffes de l'une ni les dents de l'autre ne lâchèrent prise. Même nous vîmes par les mouvements de sa gorge que la femme au sein tordu buvait le sang de la bouche coupée... C'était ignoble...; car, tandis que la haine unissait de la sorte leurs faces et leurs bras, il semblait que la perversion de l'instinct mêlait leurs jambes qui se lièrent, malgré les plis larges des braies de toile, attirait l'un à l'autre leurs corps.

Certainement je ne fus pas le seul à concevoir ce double élan des ennemies amoureuses ; car la chaleur de Pythie soudain appuyée contre moi vint à me pénétrer tandis que des recherches secrètes de sa main obligeaient l'émotion de Théa serrée contre elle. Autour de nous, des couples, des trios, s'unirent. Les mains disparurent dans les vêtements d'autrui. Vers la bagarre, la cohue aux joues chaudes, aux gorges pantelantes s'aggloméra, ricana, pantela, et devint plus silencieuse. La sueur coula le long des figures ; des lueurs strièrent les yeux clignés... Des expirations bienheureuses révélèrent du plaisir. Les deux femmes continuaient leur lutte et leur jeu ; elles finirent par tomber dans la poussière, y roulèrent, y restèrent, secouées de cris et de spasmes, jusqu'à ce qu'une patrouille de police, accourue la bayonnette haute, eût partagé le rassemblement. Saisies par des mains rudes, relevées, empoignées, elle marchèrent, le visage en sang, l'une avec la lèvre fendue, arrachée, l'autre tenant de sa main libre un sein bleui par les contusions. Elle sanglotait...

Le reste de la foule dispersée par la patrouille, se réfugia dans les jardins des nymphées, sous les arcades que voilent les buissons et les jets d'eau.

— Ces gens gênent l'odorat, dit Pythie. C'est dommage, car ils remplissent les arcades, les divans de pierre ; et j'eus bien aimé mettre fin à mon énervement, grâce à vos complaisances.

— Moi aussi, dit Théa.

Elle cherchait de l'œil un lieu solitaire. Nous n'en trouvâmes point. Deux énormes édifices émaillés de rouge dressaient des façades à baies larges par où l'on voyait des femmes écrire. En bas, les salles de lecture et de rafraîchissement étaient pleines de ces tumultueux personnages.

Nous continuâmes notre route, sans aise.

Les maisons portent pour cariatides des Persées brandissant la tête de la Gorgone, des David décapitant Goliath, des Hercule assommant l'hydre, et les figures d'autres exploits similaires. Sur les céramiques sont émaillés les combats célèbres. On voit Bonaparte à Arcole, Attila

dans les champs catalauniques, les cuirassiers de Reischoffen chargeant par les rues du village alsacien, les éléphants de Pandajvânâ écrasant les têtes de vingt mille Parsis, Annibal au lac Trasimène, la bataille d'Actium; mille autres images polychromes du temps de guerre. De façade en façade cela se suit, dans l'ordre historique. Esclaves d'un réalisme outré, qu'influence fort le japonisme voisin, les artistes ont peint de belles déroutes, avec les faces cadavéreuses des fuyards, les dents grinçantes, les yeux hagards des poursuivants, la lividité des sabres en l'air, les paniques de cavalerie, les poings terreux des moribonds. On marche en pleine bataille. A droite et à gauche le sang des peintures éclabousse les fleurs de l'émail. Il y a des têtes grimaçantes au bout des piques, des ventres ouverts pour laisser fuir l'éboulis des entrailles...

Entre ces façades grouille une population gouailleuse, grasse, que sanglent cependant les ceinturons et les brandebourgs. Elle se moque. Elle invective. Elle a des gestes obscènes, des mimiques ignobles. Toutes les faces sont rasées. Les lèvres font des bourrelets violâtres sous les nez larges. Brunes et malingres après la double saillie des pommettes, les faces malaises glissent parmi les autres ainsi que têtes de crotales.

Nous nous mêlâmes au flot des marcheurs. A entendre les propos bruyants, je me crus dans un faubourg de Paris, tel jour de fête publique. Sans avoir pris d'alcool, tous ces gens étaient ivres. Ils affectaient une ignominie plus basse que la réelle. Ils s'appelaient, s'injuriaient, se répondaient d'autres insultes fraternellement. Les dolmans écarlates des femmes tachaient de vif les uniformes gris et bruns des soldats. Nous arrivâmes à un grand portique bleu fabriqué selon la mode chinoise. Avant le pont-levis, toute la foule s'arrêta. Il y eut des alignements, puis du silence.

Alors nous entendîmes, comme à notre entrée en gare, les beuglements du bétail, derrière les murs dont les céramiques représentent des scènes de chasse; et nous sûmes que c'étaient là Les Abattoirs.

Un officier vint nous prendre, nous guida. Nous parvînmes à une sorte de tour quadrangulaire basse, où tout un état-major siégeait.

Nous assistâmes aux hécatombes.

A l'ouest de la plaine, devant nous, les trains dégorgeaient des nations de bœufs, de brebis et de porcs, aussitôt lâchés dans d'immenses prairies fangeuses. Les compagnies de soldats, armés d'aiguillons, entouraient cette masse, la harcelaient, la poussaient dans des espaces cernés de basses murailles et de plus en plus étroites, jusqu'à ce que, une par une, les bêtes engagées dans une sorte de couloir en pente, et piquées par les lances des cavaliers chevauchant à l'autre face de la muraille basse, fussent parvenues sous un court tunnel. A la sortie, elles recevaient sur la nuque le coup d'un maillet de bronze enfonçant une lame fixée à son centre. Car des soldats colossaux, du faîte du portique, à l'issue du tunnel, maniaient cet instrument de mort avec vigueur et promptitude.

Le bœuf tombe d'une masse sur le wagon dont la surface prolonge

le sol du tunnel et qui, aussitôt déclanché, glisse le long d'une pente vers une vaste cour où des escouades d'hommes et de femmes l'accueillent, munies de couteaux, de scies, de marteaux, de cuvelles. Cela se précipite sur l'animal, le décapite, le découpe, l'ouvre, tend les cuvettes aux rigoles de sang, détache la fressure, le cœur, les viscères, scie les os, arrache le cuir, désarticule les pieds, fend le crâne, extirpe la cervelle, lave la graisse, déroule puis enroule les boyaux, tourne le sang avec un bâton, recueille la fibrine sur des baguettes, et, en moins de dix minutes, il reste du bœuf une dizaine de pièces de boucherie toutes fumantes, mais rectangulairement scindées, ficelées, parées et prêtes pour un autre wagon qui les emporte, au bruit de son roulement, vers les fabriques culinaires sises à l'est de cette plaine.

Immédiatement l'escouade en sayons rougis se rue sur l'agonie d'un autre animal descendu des portiques et le réduit au même état comestible.

Il y a cent cinquante tunnels, où aboutit le même nombre de couloirs, et que termine le même nombre de portiques, élevant chacun deux soldats colossaux armés du maillet à lame.

Pour les moutons et les cochons, les tunnels comme les portiques sont moins hauts.

Ce service des abattoirs semble fournir au peuple la joie. En riant les femmes et les hommes se précipitent sur les bêtes assommées, les recouvrent, telles les mouches une ordure. Des nuées de cris et de rires tourbillonnent sur le sang. Au loin, les compagnies qui poussent le bétail encore vivant du côté des couloirs et des portiques, lancent au ciel des clameurs glorieuses. Autour des assommeurs, sur des tertres et des crêtes, les compagnies en ligne acclament les beaux coups, si la bête tombe d'une masse dans le wagon mobile aussitôt déclanché. Des filles gambadent autour des peaux dont leurs compagnes râclent l'intérieur, à genoux dans les viscères et les mucosités. Vers le Nord, au milieu de vastes esplanades, les écoles de bataillon évoluent. Les chevaux des capitaines courent; les batteries s'exercent au tir. Les fantassins étudient l'ordre dispersé, le service en campagne et les formations de combat; les colonnes défilent au rythme sourd de mille pas cadencés. La canonnade gronde; les caissons automobiles fuient à l'horizon dans la stridence de leurs roues et la trépidation des mécaniques. Cela n'empêche point les tambours et les clairons de battre aux champs, ni les musiques d'exalter des hymnes de férocité majestueuse.

— Comment, dis-je à Théa, pouvez-vous en ravalant les devoirs de la guerre aux besognes d'abattoir, inculquer à vos soldats les sentiments d'honneur et de courage que leur fonction nécessite. Ici, à ce que je vois, le bagne et l'armée se confondent. Ici vous laissez, comme en Europe, subsister la prison, les travaux forcés, les peines disciplinaires, l'autorité des chefs. Et voici, au-dessus de nos têtes, le vol circuitant d'une nef aérienne, dont les grandes ailes jettent sur ce camp une ombre d'archange exterminateur; car on distingue les cha-

pelets de torpilles suspendus à la passerelle. En vérité je conçois mal toute cette organisation.

— Pourquoi donc, dit Théa? Nous enrôlons dans l'armée ceux qui manifestèrent leur goût de conquête par le vol, leur goût de la mort par la soif de l'alcool, leur goût de détruire par la désobéissance aux lois de production. Loin de l'État l'idée de les punir. On les assimile seulement au métier qui séduit le mieux leur tempérament. Quel meilleur soldat qu'un brutal, un voleur, un ivrogne, un contrebandier, ou un assassin, puisque son devoir social est de vaincre, de conquérir, de s'enivrer de rage pour tuer, de ruser pour dépister l'ennemi, de mettre à mort le plus faible? Seulement nous préférons qu'ils exercent les vertus de leur énergie contre les peuplades menaçant l'harmonie sociale. Dans l'armée nous comptons un général qui demeure un de nos savants les plus féconds d'esprit. Il voulut tuer sa maîtresse et le rival. Son groupe le désigna pour commander des troupes. Il remporte depuis dix ans, victoire sur victoire. Il inventa une stratégie. Il a chargé à la tête de sa cavalerie dans un combat que rappellent les statues des places d'armes. Sa colère et sa jalousie servent admirablement la cause de la civilisation. Vous vous étonnez de voir les abattoirs construits sur les champs de manœuvre. Mais au contraire cette habitude de donner la mort, de voir couler le sang, de ne pas s'attendrir à la vue de la victime pantelante, découpée, désossée, dépouillée, prépare de façon merveilleuse nos militaires à ne pas craindre la blessure ni s'étonner de la bataille. Nous développons par tous les moyens l'envie du meurtre, l'habitude de tuer, l'instinct de vaincre. Ecoutez ces clameurs de joie. Tenez! le maillet à lame abat un porc, à demi décapité par la force du coup. Le sang jaillit par deux fontaines; la bête ahurie grogne et s'agite; elle éclabousse de crachats rouges la haie des curieux ravis et qui s'amusent à présenter les visages vers le jet du sang. Comment ces êtres-là s'épouvanteraient-ils ensuite si l'ennemi décapite à leur côté le camarade de leur grade. Regardez à gauche ces jeunes femmes qui poursuivent un mouton échappé. Quelle agilité, quelle grâce et quelle rapidité dans leur course! Voici qu'elles vont l'atteindre. La grande rousse brandit le couteau. La petite noire s'efforce de la dépasser afin de frapper la première. Une troisième galope. Elle gagne du terrain. Les entendez-vous rire? Les voyez-vous bondir?... Ça y est : la petite noire agrippe la bête. La lame luit. V'lan : elle roule par terre avec le mouton. Tenez : toutes ces lames plongent dans la vie bêlante; elles se relèvent rouges. Oh, la petite qui tient par la toison la tête ovine tranchée, où pend une loque de chair! Voilà l'esprit guerrier dans toute sa gloire. Ecoutez rire l'ivresse de vaincre...

Pythie ricana. Moi j'eus mal au cœur et demandai à partir. Nous nous éloignâmes.

Partout on rencontrait des hommes et des femmes tachés de larges plaques rouges; avec des poils et des caillots visqueux sur leurs guêtres. Ivres comme s'ils avaient bu, ils titubaient, chantaient, parlaient

fébrilement, s'embrassaient, s'accouplaient au hasard du sol, en s'injuriant parmi leurs râles de bonheur.

Un tramway nous emmena loin de cette ignoble fantasmagorie. La couronne de feu cernait mon front. Les nausées secouèrent mon estomac. Pythie me fit renifler des sels.

— Mais pourquoi cette diatribe? répondit-elle à mes exclamations. N'était-il pas logique de diviser les forces des citoyens en productrices et destructrices, selon les tempéraments de chacun. Certes, les compagnons de Jérôme espéraient, comme les anarchistes actuels, un peuple composé de seules âmes excellentes et bénignes. Il a fallu en rabattre. On a pris le meilleur système, en parquant les instinctifs et les stupides dans l'armée où leur brutalité devient mérite, honneur, gloire. Comme on ne leur permet pas de quitter les territoires militaires, ils ne corrompent point l'esprit des pacifiques. Ils ne les molestent pas et n'appellent pas la riposte ni la lutte. C'est au prix seulement d'une séparation absolue que l'intelligence a pu tant s'accroître à Minerve, à Jupiter, à Mercure. Ceux-ci sont, à Mars, notre vigueur physique, notre redoutable vigueur physique. De ces soldats, la plupart ne pensent même pas à la différence entre vivre et mourir. Ils mangent, ils forniquent, ils tuent. Donner la mort leur parait une bonne farce. Ainsi, pour une petite fille, il semble amusant de pincer la sœur plus jeune. Ils y mettent de la malice et de la sournoiserie, par esprit puéril de jeu. Ils ne comprendraient pas la pitié ni la sensiblerie, pas plus que vos soldats ne la comprennent à Cuba, ou à Manille, ni les Turcs en Arménie. Seulement, ici, nous avons la franchise de ne pas faire du courage et du meurtre des déités magnifiques dénommées Gloire, Honneur, Abnégation, Sacrifice, Patriotisme, etc...

Le tramway nous conduisit jusqu'aux fabriques culinaires. Elles n'ont rien de remarquable. Dix mille cuisiniers, mâles et femelles, hachent, assaisonnent, cuisent, grillent, mettent en terrine et emballent, dans d'immenses édifices de fer bleu et de céramique blanche. Vêtus à la mode de nos marmitons européens, en coton immaculé, ces gens, quadragénaires pour le moins, opèrent devant de monstrueuses marmites.

Ensuite nous visitâmes les tanneries et les corroieries, où l'on prépare les havresacs des soldats, les ceinturons, les cuirs des harnais. Comme partout, les ateliers sont vastes, les murs d'émail représentent des sujets appropriés à l'industrie du lieu. Les hommes et les femmes travaillent en commun devant des établis propres. Il n'y a rien de l'immonde saleté habituelle à nos fabriques d'Occident. Les ventilateurs projettent un air parfumé. Des jets d'eau retombent dans les vasques. Les ouvriers sont assis en de bons et larges fauteuils. Un orgue joue des choses douces ; car la loi du silence est admise, observée de tous.

Cette promenade se termina par une excursion aux Fours crématoires.

Au milieu d'un bois épais, le mystère du Temple accueille de ses hautes et monstrueuses colonnes en céramique bleue. Les trains ap-

portant les cadavres de tous les points de la Dictature aboutissent derrière les constructions dans une gare spéciale. Imbibés de phénol, embaumés, enduits de cires odorantes, les morts ne puent pas. Avant le voyage, tous subirent, devant les délégués du groupe auquel appartient le défunt, une autopsie scrupuleuse. Après la crémation, les cendres sont analysées chimiquement. Donc nulle mort occasionnée par un crime ne passerait inaperçue.

La coupole de céramique bleue recouvre une rotonde où deux cents fours sont ouverts autour d'un foyer électrique développant une chaleur de mille degrés. Hissé dans son compartiment, le mort nu est immédiatement exposé aux rayons de cette chaleur destructrice. Une glace de mica très lucide permet de suivre les péripéties de la combustion, par l'oculaire d'une lunette.

Lorsque nous entrâmes là, passé les fleurs de parterres célestes, la curiosité nous accueillit d'une assistance militaire que le spectacle des cadavres enflant à la chaleur réjouissaient fort.

Les filles riaient des pustules horribles gonflant sur les ventres, des tumeurs qui déformaient vite les faces bleuies, à l'éclat violâtre. Dans son cercueil de plaques étincelantes, à l'éclat quasi solaire, le mort très vite prend l'apparence d'une énorme vessie où soufflerait un ventilateur de forge. Cela se boursouffle, ondule, monte, se tend, crève, retombe, coule, se sèche, craque, s'effrite. Au bout de dix minutes, il reste une poussière blanchâtre.

Alors, l'opérateur tourne des boutons. Les cinq faces du cercueil s'assombrissent, rougissent, noircissent. On ferme l'oculaire de mica au grand désespoir des curieux qui réclament. La cendre, mise dans un coffret, sera transmise au laboratoire d'analyses.

Ce spectacle enchante l'assistance. Les mêmes interjections qui saluent, dans nos rues, les masques du carnaval, disent adieu aux rictus absurdes des défunts, aux lèvres vertes tirées sur les dents ternes, aux yeux devenus, par décomposition, plus gros que des œufs de poule et sortis des paupières déchirées.

Toute cette populace ricane, insulte, se tord de joie. Des remarques de gavroches excitent les rires unanimes. Pendant que nous y étions, une fille dégrafait son dolman et prétendit ranimer par la vue de ses appâts le corps déjà bouffi d'un vieillard chauve. Or, la chaleur fit lever une pustule sur le cadavre, une pustule qui grandit, se dressa. Toute la société, prise de délire, porta la gaillarde en triomphe.

PAUL ADAM

Sera continué.

Hoëné Wronski

RÉPONSE A M. J. BERTRAND

Pour la vérité et la justice.

Wronski est mort en 1853, il y aura bientôt cinquante ans. Le silence s'est fait sur sa tombe où l'ont suivi amis et adversaires. Son nom, jadis signal de discussions passionnées, est à peu près complètement inconnu à la jeunesse actuelle : il rappelle seulement à ceux qui en ont entendu vaguement parler le souvenir d'un homme étrange, dont la prétention était de renfermer l'univers et toutes les connaissances humaines dans une loi unique. De temps à autre, cependant, un petit groupe de disciples de la science, curieux des hautes spéculations intellectuelles, publie, avec discrétion, évitant toute polémique, quelques-uns des manuscrits que Wronski a laissés ou des études sur les œuvres qu'il a publiées. Aujourd'hui, l'Académie de Cracovie, dépositaire de la plupart de ces manuscrits inédits, se propose d'en entamer la publication.

C'est le moment que choisit M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, pour publier dans la Revue des Deux-Mondes (n° du 1er février) une étude de Wronski et de son œuvre.

Un pareil document, produit par un personnage scientifique occupant une situation sociale aussi éminente, est bien fait pour piquer la curiosité. Nous avons cru que nous y trouverions enfin le mot de l'énigme ; une discussion froide, grave, savante des titres, ou des prétentions, de Wronski, comme il plaira de désigner ses appels à la postérité ; une analyse, sinon tout à fait complète, au moins impartiale de son œuvre ; un jugement définitif. Que nous importent, en effet, les luttes passées ? elles appartiennent à l'histoire. Ce que nous voulons connaître, nous, c'est la vérité. Où est-elle ? Chez les admirateurs de Wronski, aux yeux desquels ses travaux si considérables brillent tous du même éclat, sans une tache, sans une partie faible ? — ou bien chez ses détracteurs, pour qui tout est méprisable dans l'œuvre de l'écrivain ? — Avons-nous affaire à un fou, un charlatan, ou un homme de génie ?

Nous espérions que l'étude de M. Bertrand départagerait enfin les admirateurs aveugles et les détracteurs acharnés. Il n'en est rien, car l'auteur conclut que Wronski était à la fois un fou, un charlatan et un homme de génie. « La folie explique chez lui le charlatanisme, « fait pardonner l'imposture et permet de croire au génie empoi- « sonné par elle (1). » Nous voilà bien avancés ! Les ténèbres persis-

(1) Page 609.

tent, s'épaisissent même, puisque « Wronski croyait en lui-même ; « c'est avec sincérité qu'il proclame son propre génie (1) ». Nous avons ainsi le spectacle inattendu d'un charlatan sincère, d'un imposteur de bonne foi ! Nous prend-on pour des Bartolos?

Si les conclusions de M. Bertrand ne sont pas faites pour satisfaire l'esprit, les procédés qu'il emploie pour y parvenir le sont encore moins. Nous le disons avec infiniment de regret : son étude n'en est pas une; c'est un article de polémique, et, s'il sortait d'une plume moins respectable que la sienne, il mériterait le nom de diatribe. Loin d'être impartial, le ton, d'un bout à l'autre, en est manifestement et systématiquement hostile à Wronski. La passion y règne, au lieu d'une haute sérénité scientifique, pour faire place partois à une ironie un peu lourde qui, citant l'Orgon et la Dorine de Molière, évoque invinciblement l'image de son Diafoirus et des autres personnages de ses comédies qui parlent le langage de la science. Ainsi donc, dans l'œuvre considérable de Wronski, philosophique ou scientifique, il n'y a pas, d'après M. Bertrand, une ligne, une phrase, un mot qui mérite d'être retenu.

En vain Lagrange et Lacroix ont-ils conseillé à l'Institut d'encourager Wronski à développer ses idées nouvelles et très générales; en vain Cayley a-t-il confirmé l'exactitude d'une de ses principales formules mathématiques; en vain Yvon Villarceau a-t-il constaté la concordance des résultats qu'on tire de ses formules de mécanique céleste avec ceux que l'on obtient par les méthodes connues. Ces témoignages sont si peu intéressants, soit par eux-mêmes, soit par leurs conséquences, qu'il semble inutile à M. Bertrand de s'y arrêter. — Une double préoccupation l'assiège clairement : montrer que Wronski, en tant qu'homme de science, est inintelligible et cela peut-être volontairement ; que, en tant qu'inventeur, il s'est constamment refusé à l'expérience et a abrité sous de vagues et incompréhensibles formules algébriques le vide de ses conceptions.

Quelles preuves M. Bertrand en fournit-il? Presque exclusivement, des faits et de nombreux extraits, soit de Wronski lui-même, soit des auteurs qui se sont occupés de ses œuvres. On conçoit qu'il n'en saurait être autrement dans un recueil littéraire comme la Revue des Deux-Mondes ; un examen scientifique y paraîtrait hors de place. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir, c'est que, dans un écrit, purement littéraire et historique pour ainsi dire : 1° les faits ne soient pas toujours présentés sous leur vrai jour ou dans l'ordre chronologique qui leur donne leur signification réelle ; 2° les citations soient tronquées ou détachées de telle façon qu'elles conduisent le lecteur à des appréciations erronées.

Comme il s'agit ici de points d'histoire et qu'il n'est jamais inutile de barrer le chemin à l'établissement des légendes, dès leur apparition, nous voulons, en nous abstenant soigneusement de toute discussion scientifique, rétablir les choses, faits et citations, telles qu'elles

(1) Page 607.

existent réellement, à notre connaissance. Dans ce but et nous attachant seulement aux points essentiels, nous allons les exposer, suivant l'ordre même qu'a adopté M. Bertrand.

Wronski a raconté lui-même (1) sa jeunesse, sa participation aux dernières luttes de la Pologne contre ses envahisseurs, son entrée dans l'armée russe et la façon dont il en est sorti. — Officier dans l'armée commandée par Kociuzko, qui, au commencement de 1794, était une armée royale, nationale, et non « insurrectionnelle », comme la qualifie M. Bertrand (2), puisque Stanislas Poniatowski n'abdiqua la couronne qu'après la chute de Varsovie (4 novembre 1794), il fut fait prisonnier aux côtés de son général en chef. « Il préféra à la Sibérie « le grade de major dans l'armée russe... A dix-huit ans il était colo« nel et commandait un régiment à Wilna ; Wronski explique cet « avancement rapide par l'amitié du maréchal Souwaroff qui souvent « se plaisait à causer avec lui (3). » M. Bertrand, qui s'exprime ainsi, n'a pas eu, évidemment, entre les mains des renseignements détaillés sur cette époque de la vie de Wronski ; il s'ensuit que, involontairement, il présente ces faits, peu importants eux-mêmes, de telle sorte que Wronski pourrait être considéré comme un insurgé qui, à l'heure de la déroute, n'hésite pas à abandonner ses compagnons d'infortune pour passer dans les rangs du vainqueur. Il n'en est rien. Sa conduite fut plus honorable. Nous en trouvons la preuve dans l'accueil que lui firent Koskiuzco et Dombrowski lorsqu'il passa à Paris pour rejoindre la légion polonaise en formation à Nice et dans les lettres que lui adressèrent plus tard les deux généraux. Son passage dans l'armée russe n'avait aucunement surpris ses compatriotes.

Après sept ans de méditations, Wronski présenta à l'Institut trois mémoires sur les mathématiques.

Le premier a pour titre : *Premiers principes des méthodes analytiques*. Il fut présenté en 1810, examiné par Lagrange et Lacroix, et rapporté par ce dernier le 15 octobre 1810.

Le second a pour titre : *Réfutation de la théorie des fonctions analytiques de Lagrange*. Il fut présenté en 1811, examiné par Legendre et Arago et rapporté par ce dernier le 11 novembre 1811.

Le troisième a pour titre : *Résolution générale des équations*. Il fut présenté en 1812. Nous ignorons s'il fut examiné et par qui.

Ces trois mémoires furent l'origine et la cause des débats retentissants qui eurent une influence décisive sur la vie de leur auteur. Il est donc intéressant d'entrer dans quelques détails à leur sujet.

Le rapport de Lacroix, le premier en date, est aussi le plus important par l'éclat du nom de Lagrange joint à celui du rapporteur. Il

(1) *Supplément à la Réforme de la Philosophie*, page xvj et suivantes
(2) Page 589.
(3) Id.

est trop long pour être inséré à cette place ; on le trouvera *in-extenso* dans le Moniteur universel du 15 novembre 1810 (1).

M. Bertrand estime que les termes en sont « bienveillants » (2) quoique sévères (3). Il taxe Abel Transon d'exagération parce que ce géomètre reproche vivement à Lagrange de n'avoir pas étudié avec plus de persévérance la Loi suprême de Wronski, contenue dans ce premier mémoire ; cette loi est exacte, M. Bertrand le reconnaît, puisque Cayley l'a démontrée soixante ans plus tard ; mais elle n'a aucune importance à ses yeux, puisque les géomètres ne s'en sont jamais servi.

Le lecteur aura peine à le croire, mais M. Bertrand tombe ici dans la plus étrange des confusions. La formule démontrée par Cayley n'est pas celle de la Loi suprême soumise en 1810 à l'Institut ; le rapport que Transon critique n'est pas le rapport de Lagrange, de 1810. La formule démontrée par Cayley en 1873 (4) est celle du Problème universel présentée à l'Institut en 1811 et le jugement dont Transon « croit devoir à la justice et à la vérité d'interjeter appel » (5) est celui du rapport d'Arago, de 1811.

Cette confusion, véritablement extraordinaire, puisqu'elle porte sur un point de fait, est des plus regrettables. Elle ne tendrait à rien moins qu'à faire suspecter la bonne foi, indéniable cependant, de Transon. Elle couvrirait de ridicule Cayley lui-même ; car il aurait donnée en 1873 la démonstration de la Loi suprême que Wronski a donnée dès 1815 dans sa *Philosophie de la Technie* (première section) où elle ne remplit pas moins de 90 pages in-4° !

Cette confusion est d'autant plus singulière que, à proprement parler, Cayley n'a pas donné une démonstration du Problème universel, produite déjà en 1847 par Wronski dans le *Supplément à la Réforme de la Philosophie* (Tome II du Messianisme), mais que « par des trans-« formations ingénieuses, il a réduit cette démonstration à des termes « si simples qu'il l'a rendue accessible aux moindres géomètres (6). » Comment un mathématicien aussi savant que M. Bertrand a-t-il pu s'y méprendre ?

Revenons au rapport lui-même, c'est-à-dire à celui de 1810, signé Lagrange et Lacroix. Et pour plus de clarté, citons :

Wronski, dit M. Bertrand, n'en faisait pas moins du rapport de Lagrange, par une supercherie qui lui fait peu d'honneur, la preuve authentique et incontestable de son génie mathématique.

et plus loin :

Dans ce rapport... Wronski a détaché une phrase. Il l'a reproduite sans

(1) On trouvera dans le Moniteur universel du 21 novembre 1810, les observations de Wronski sur ce rapport.
(2) Page 592.
(3) Page 593.
(4) Quarterly Journal of math.
(5) Nouvelles Annales de mathématiques ; 2e série, tome XIII.
(6) Id.

cesse (en lui faisant subir une altération profonde) comme un témoignage solennel de son génie.

Lacroix avait écrit : « Ce qui frappe vos commissaires dans le mémoire de M. Wronski c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connaît *pour le développement des fonctions.* » Wronski commença, quand il citait cette phrase, par supprimer les mots que nous avons écrits en lettres italiques. Au lieu de reproduire une classe très restreinte de formules mathématiques, sa loi suprême les reproduisait toutes. Il faisait plus encore : après avoir retranché, il ajoutait et insérait dans sa citation, sans que rien pût faire soupçonner leur origine, ces mots, le plus souvent écrits en lettres capitales : *c'est-à-dire toutes les mathématiques modernes.*

C'est dans ces termes que la phrase de Lacroix, invariablement attribuée à Lagrange, est reproduite plus de cinquante fois dans les œuvres... de Wronski.

L'accusation de supercherie est parfaitement nette. Examinons-en la valeur.

Il était permis, ce nous semble, à Wronski d'attribuer à Lagrange la phrase citée du rapport, puisque Lagrange était commissaire et qu'on ne fera accroire à personne, même avec la meilleure volonté du monde, que Lacroix eût pris sur lui d'insérer dans le rapport une phrase qne Lagrange n'eût pas préalablement approuvée.

Il nous sera permis, à nous, de faire observer que M. Bertrand n'est pas indemne du reproche qu'il adresse à Wronski. Il fait lui-même subir à la phrase de Lacroix une altération profonde.

Texte de M. Bertrand	Texte de Lacroix
Ce qui frappe vos commissaires dans le mémoire de M. Wronski c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connaît pour le développement des fonctions.	Ce qui a frappé vos commissaires dans le mémoire de M. Wronski c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connaît pour le développement des fonctions *et qu'elles n'en sont que des cas très particuliers.*

Dans le texte de Lacroix, M. Bertrand supprime les mots écrits en lettres italiques. Il est difficile cependant d'admettre qu'ils soient superflus.

Malheureux dans sa citation de Lacroix, M. Bertrand l'est également dans sa citation de Wronski. Nous avons eu la curiosité de rechercher dans les ouvrages de Wronski les passages où il cite la phrase incriminée. Dans tous ceux que nous connaissons et qui sont antérieurs à 1835, la phrase est reproduite en termes identiques à ceux de Lacroix. Dans tous les autres, elle l'est ainsi :

Ce qui a frappé vos commissaires dans le mémoire de M. Wronski c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connaît pour le développement des fonctions (c'est-à-dire toutes les mathématiques modernes) et qu'elles n'en sont que des cas très particuliers.

L'addition reprochée à Wronski existe donc réellement ; mais elle est toujours entre parenthèses, et elle a été introduite pour la pre-

mière fois en 1835 (1), c'est-à-dire à une époque où Arago, Poisson, Lacroix lui-même vivaient encore. Les adversaires de Wronski l'auraient-ils laissé passer inaperçue si elle avait prêté à la confusion ? Quelquefois les mots : *toutes les mathématiques modernes* sont en lettres capitales, mais pas plus souvent que les mots : *toutes*, ou bien, *a frappé;* tandis que les mots : *cas très particulier,* le sont toujours. Jamais les mots : *pour le développement des fonctions*, ne manquent.

Ce n'est pas tout. — M. Bertrand écrit :

Le rapport présenté à l'Institut, — Wronski l'écrivait trente ans plus tard — EST (2) un incroyable faux scientifique. Pourquoi ? Les commissaires, en termes très bienveillants, avaient traité le mémoire d'essai contenant des idées nouvelles et très générales; c'est là ce qui doit exciter l'indignation de toute âme honnête : son mémoire n'est pas un essai !

Pourquoi M. Bertrand n'a-t-il pas pris la peine de lire ce que Wronski a écrit sur ce sujet, ou, s'il l'a prise, pourquoi tranforme-t-il les termes de l'auteur au point d'en altérer la pensée ? Wronski s'exprime ainsi (3) :

Le rapport de la commission...CONTENAIT (4) un véritable faux scientifique, qui, sans doute par inadvertance, y a été introduit par Lacroix... En effet, au lieu de produire dans toute sa généralité la loi elle-même de M. H. Wronski, Lacroix ne produit dans son rapport qu'un cas très particulier de cette loi et il fait ainsi accroire expressément que c'est là la loi universelle dont il s'agit.

Quel contraste entre les deux langages, malgré le terme, vraiment trop peu académique, employé par Wronski !

M. Bertrand est plus bref sur le rapport d'Arago, concernant le second mémoire. (Nous rappelons, pour éviter la confusion où est tombé M. Bertrand, qu'il s'agit ici du mémoire et du rapport de 1811.) Nous le serons également, renvoyant à Transon (5) les lecteurs qui voudraient s'éclairer sur ce point. Remarquons seulement que M. Bertrand prête à Arago une déclaration qu'il n'a pas faite.

(1) *Nouveaux systèmes de machines à vapeur.* — Programme, page III.
(2) Le mot est souligné par nous.
(3) Supplément à la *Réforme de la Philosophie*, page xxxij.
(4) Le mot est souligné par nous.
(5) Nouvelles Annales de mathématiques, 2e série, tome XIII — 1874 — p. 163 et suiv.; p. 305 et suiv.

TEXTE DE M. BERTRAND	TEXTE D'ARAGO
Arago, en déclarant que les commissaires n'ont pas réussi à comprendre les démonstrations de Wronski...	Les commissaires n'ont pas d'opinion sur les formules de développement que renferme le mémoire parce que l'auteur ne les a pas démontrées et que, de plus, il les a présentées en termes inintelligibles.

Transon a fait justice de cette phrase du rapport (1); il serait oiseux d'y revenir.

Enfin, sur le troisième mémoire, « Poisson déclara publiquement qu'il n'y avait trouvé que de rêveries », dit M. Bertrand (2). Sans doute l'opinion de Poisson a du poids ; on aimerait cependant à savoir sur quoi il la fondait et cette curiosité est vraiment légitimée par la phrase suivante de M. Bertrand : Poisson « était excusable de ne voir que « des rêveries dans une méthode dont l'auteur, en la publiant, veut « retenir le secret. » L'excuse est pauvre ; Poisson aurait été mieux inspiré, ce nous semble, en recherchant et découvrant le secret de la méthode, ou bien en prouvant que la méthode était mauvaise.

Pour achever de ridiculiser Wrosnki, qu'il croit avoir accablé sous son accusation de supercherie, sous le poids du rapport d'Arago et l'opinion de Poisson, M. Bertrand le montre, dans un paroxysme de vanité, couvrant de son mépris les savants les plus connus, Laplace, Legendre, Arago, Poisson, Servois, etc. Pourquoi M. Bertrand ne nous montre-t-il qu'un côté de la médaille ? Pourquoi ne copie-t-il dans les écrits de Wronski que les jugements défavorables aux savants de son époque et néglige-t-il de nous citer ceux qui leur sont favorables ? Pourquoi ne mentionne-t-il pas l'admiration de Wronski pour Lagrange, « cet illustre géomètre(3)»; son estime pour Lacroix; ses relations courtoises avec Delambre, amicales avec Lalande : son opinion sur Laplace, « l'un des premiers géomètres de nos jours (4) »? — Wronski raille Poisson parce que Poisson a écrit dans son Traité de mécanique (5) « il y a lieu de croire que, bien avant d'atteindre à une si grande hau- « teur, l'air est liquéfié par le froid qui augmente rapidement à mesure « qu'on s'élève dans l'atmosphère. » Qui a tort ? Qui a raison ? du railleur ou du raillé ? — Lorsque Arago exprime des doutes sur l'utilité de la détente dans les machines à vapeur (6) et que Wronski, les relevant, déclare qu'il est inutile d'attendre des résultats plus nombreux d'expériences, pour être assuré que l'emploi de la détente est d'une utilité incontestable, capitale, — qui a tort ? qui a raison ? — Voilà ce que M. Bertrand, avec sa haute autorité, aurait dû nous apprendre, au lieu de nous mettre sous les yeux des jugements « copiés », dit-il, dans les écrits de Wronski et qui le sont inexacte-

(1) Voy. loc. cit.
(2) Page 593.
(3) *Supplément à la Réforme de la Philosophie*, page 29.
(4) *Loi téléologique du Hasard*. — Réimpression, page 78.
(5) 2e édition, 1833, tome II, 612.
(6) *Annuaire du Bureau des longitudes pour 1829*, page 202.

ment ; par exemple, celui sur Liouville : « On lui a (à Wronski) « parlé d'un nommé Liouville, mais ce nom est complètement in- « connu dans la science (1). » Jamais Wronski n'a porté ce sot jugement. Il dit simplement : « Nous ne connaissons aucune découverte « mathématique qui porte ce nom (2). » — Quant à Servois, si Wronski l'a maltraité, nous ne savons dans quel passage de ses écrits, il n'a pas été seul à le faire : Poncelet, dont le nom est respectable, ne dit-il pas que « les critiques spirituelles et railleuses de Servois « contre la témérité de Wronski ne sont pas toujours justes et « éclairées (3). »

En terminant ce qui a trait aux relations de Wronski avec les savants ses contemporains, nous sera-t-il permis d'observer qu'il eût été équitable de tenir compte des époques de sa vie où il a porté les jugements qu'on lui reproche ? La vieillesse et les angoisses d'une vie matériellement peu fortunée excusent, jusqu'à un certain point, des vivacités de langage qui seraient moins pardonnables chez un jeune homme.

Wronski, élevé dans l'aisance, a connu toutes les horreurs de la misère noire sans jamais se laisser abattre par elle. Sur ce côté de sa vie et spécialement sur ses relations avec Arson, M. Bertrand paraît avoir eu en mains des documents tout à fait particuliers et qui ne sont pas dans le domaine public ou qui en ont disparu. Il n'est donc pas possible d'apprécier l'exactitude du tableau qu'il nous en présente et qui, bien entendu, tourne à la confusion de Wronski. Nous venons de voir ce malheureux falsificateur de textes, monomane de vanité. Voici l'escroc, « contre lequel le public se souleva tout entier (4) », tout en plaignant et admirant Arson, autrefois son ami, maintenant son adversaire. Nous ne connaissons pas la composition du public de l'époque et nous avouons ne pas être absolument convaincus, sans autres preuves, de son soulèvement unanime contre Wronski. Mais retenons simplement l'épisode final de leurs dissensions et supposons que deux adversaires se présentent à une assemblée d'honnêtes gens, devant qui ils portent leurs débats. L'un d'eux, le plaignant, Wronski, adresse au second, Arson, deux questions :

« Ce que je vous ai enseigné vaut-il les sommes déboursées et promises par vous ?

« Ce que je réclame m'est-il légitimement dû ?

« Répondez oui ou non. Si vous dites non, je vous rends vos « billets. »

Arson répond oui et paie.

Il me semble que l'assemblée tout entière (exceptons-en peut-être les avocats), loin de trouver le procédé risible, applaudirait les deux adversaires pour leur franchise, leur droiture, leur conscience.

(1) Page 594.
(2) *Réforme de la Philosophie*. Tome II, page xv, en note.
(3) *Applications, etc.* Tome II, page 539, en note.
(4) Page 597.

Wronski présenta, en 1819, au bureau des longitudes de Londres, une nouvelle théorie lunaire ; elle n'y fut pas mieux accueillie que ne l'avaient été en France, à l'Institut, deux de ses trois mémoires, et non pas, comme le dit M. Bertrand, « les Mémoires » sur l'algorithmie. « Le bureau avait simplement déclaré qu'il lui était impossible de comprendre (1). » Sous quelle forme, dans quels termes cette déclaration a-t-elle été faite ? Voilà ce que nous ignorons et ce que M. Bertrand ne nous apprend pas. Le lecteur comprendra qu'après les inexactitudes de textes et les erreurs de faits que nous avons relevées précédemment, nous ne puissions nous contenter de cette simple affirmation pour asseoir une opinion raisonnée sur cet épisode.

Nous le pouvons d'autant moins que, dès le paragraphe suivant, nous retrouvons les mêmes libertés dans les citations au sujet du mémoire d'Yvon Villarceau, intitulé : *Mécanique céleste : Exposé des méthodes de Wronski.* — D'après M. Bertrand, Villarceau écrit :

> Nous n'essaierons pas de faire comprendre comment procède Wronski ; nous avons dû renoncer nous-même à le comprendre (2)

Qui « le » ? Wronski ou son procédé ? — Wronski, repond le lecteur, à qui on a répété à satiété que Wronski est volontairement inintelligible ; qu' « on a souvent cherché à comprendre Wronski (3) », que personne n'y a complètement réussi. — Or, que dit Villarceau ?

> Nous n'essaierons pas de faire comprendre comment procède Wronski *pour dégager les valeurs des différentielles des éléments de l'orbite ;* nous avons dû renoncer nous-même à le comprendre (4).

Ici, nul doute ; c'est un point spécial, un procédé particulier de Wronski que Villarceau n'a pu comprendre. Entre les deux textes la nuance est délicate, mais qui ne sent dans le premier l'intention, une sorte de joie de montrer que Wronski est resté inintelligible, même pour un de ses admirateurs ?

M. Bertrand ajoute :

> Villarceau procède ensuite à la recherche de résultats en employant les méthodes connues et constate que, légèrement modifiés, ils s'accorderaient avec ceux de Wronski.

(1) Page 598.
(2) Page 538.
(3) Page 588.
(4) Mémoire cité, page 4.

Pour une fois, sachons le reconnaître, M. Bertrand a montré trop d'indulgence. Car Villarceau écrit :

> Je me suis assuré que les formules de Wronski, même corrigés selon ses indications, sont inexactes(1).

Quelques pages plus loin, il ajoute, il est vrai :

> Elles (nos investigations) établissent que, sauf une minime erreur facile à corriger, les formules de Wronski sont parfaitement exactes (2).

Villarceau, homme de conscience et laborieux, a pris la peine de travailler et de surmonter les grandes difficultés que présente la lecture des œuvres de Wronski ; pas plus que Lagrange et Lacroix (3), il n'a cru aisé de découvrir, par une consultation rapide, le degré de confiance qu'elles méritent. Joignons-nous donc à lui quand il exprime le vœu qu'il soit procédé dans le plus bref délai possible à la publication des manuscrits laissés par Wronski (4). Ne nous laissons pas arrêter par les considérations de prudence qu'invoque M. Bertrand, persuadés que pour apprécier les idées d'un homme, il faut commencer par les connaître.

Le personnage, tel que M. Bertrand l'a dépeint jusqu'ici, n'est pas beau. Il n'est cependant pas encore complet. Car, « en suivant son exposition » de la Mécanique céleste, « on acquiert la preuve de son « ignorance en mécanique (5) ». L'Épître à l'empereur de Russie, à laquelle il est fait ici allusion, a été publiée dans les dernières années de la vie de Wronski. Quelle décadence intellectuelle depuis sa jeunesse où Lagrange et Lacroix, déclaraient (dans leur rapport de 1810) « qu'il était très instruit » et que « si ce témoignage pouvait lui être « utile, ils se feraient un plaisir de le lui rendre. » Ces deux savants prévoyaient l'avenir !

Wronski n'a pas mieux réussi dans ses inventions industrielles de locomotion que dans ses spéculations purement scientifiques. — Dans un ingénieux petit roman, M. Bertrand nous montre la Compagnie des Messageries générales rompant le traité qu'elle avait conclu avec lui parce qu'il refuse de faire des expériences. Ce même refus oblige une Commission d'ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, nommée par le ministre des Travaux publics pour examiner son système de locomotion sur les chemins de fer, à émettre un rapport défavorable sur ce système, après des conférences ayant duré plus d'un an et divers

(1) Mémoire cité, page 4.
(2) Mémoire cité, page 7.
(3) Voyez le rapport de 1810.
(4) Mémoire cité page 7.
(5) Page 600.

épisodes dont les plus saillants sont la présentation par Wronski à cette Commission de deux thermomètres au lieu de modèles de machines et sa demande de trois concessions pour expérimenter le système de locomotion.

En réalité :

Le traité avec la Compagnie des Messageries générales fut résilié sur la demande expresse de Wronski qui ne trouvait pas suffisamment complètes ses recherches théoriques auxquelles une Compagnie industrielle ne pouvait pas prendre part.

Les conférences avec la Commission des Ponts-et Chaussées durèrent, non pas un an, mais cinq ans, de 1843 à 1848.

Wronski présenta ses deux thermomètres à la Commission dans une séance du 20 juin 1844 où il devait lui montrer de vieux modèles d'étude qu'il avait promis de faire réparer et qui ne purent l'être en temps utile, malgré toute sa bonne volonté.

C'est en 1847, trois ans après, et non en 1844, comme on serait tenté de le croire en lisant M. Bertrand, que cette même Commission, dont les rapports étaient toujours des plus courtois avec l'inventeur, proposa à Wronski de lui faire obtenir des concessions qui lui permettraient d'introduire en France, dans des limites déterminées, son système de locomotion. C'est à elle et non à Wronski que revient l'initiative de cette proposition.

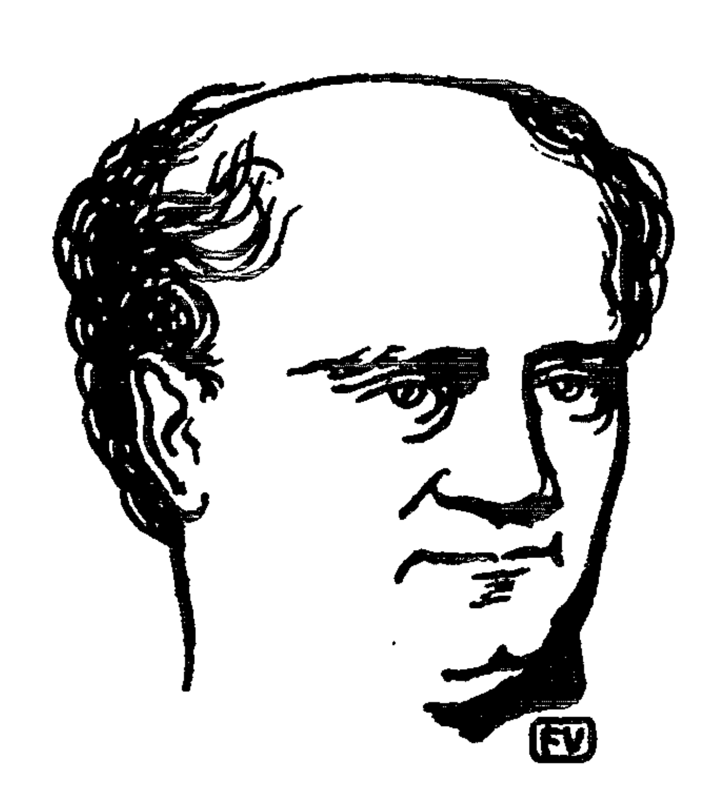
Quant aux expériences, Wronski déclarait que ses anciens modèles d'étude étaient insuffisants pour permettre de juger de la valeur de son invention. Il ne pouvait en produire de nouveaux : on en devine la raison, il était sans ressources. Aussi proposait-il de vérifier expérimentalement les lois de son système de locomotion, sans déboursés aucuns, par des expériences exécutées sur les chemins de fer en usage. Le baron de Richmond avait mis à sa disposition, pour ces essais, le chemin de fer dont il était directeur. « Si ces expériences réussissent, disait-il, on construira les machines qui permettront de réaliser pratiquement le nouveau système. » Cette proposition, si prudente, peut-elle être considérée comme un refus systématique de faire des essais ?

On le voit, pris isolément, tous les faits du résumé de M. Bertrand sont vrais ; l'art et la méthode de l'écrivain ne se révèlent que dans le groupement et l'ordre chronologique où il lui a plu de les enchaîner.

Nous ne suivrons pas M. Bertrand dans les quelques lignes qu'il consacre aux écrits philosophiques, c'est-à-dire à la majeure partie de l'œuvre de Wronski. Le fait que M. Ravaisson ne leur accorde aucune place dans son tableau des travaux philosophiques du siècle, ne doit-il pas être une preuve décisive que les savants et les philosophes cherchent peu à deviner, si même ils en soupçonnent l'existence, le principe dont les grandes découvertes que s'attribue Wronski seraient les corollaires ? Bornons-nous à constater que, pour M. Bertrand, Wronski philosophe est simplement un esprit en désordre.

Si, arrivés au terme de cette tâche ingrate, nous récapitulons enfin les traits que M. Bertrand nous a tracés de son patient : écrivain volontairement inintelligible, falsificateur de textes, esprit désordonné, escroc, ignorant, cupide, bouffon de vanité, — nous déclarerons, sans hésitation, que la folie est une interprétation trop, beaucoup trop favorable des actes et des écrits de Wronski. Mais si le lecteur a eu la patience de suivre jusqu'au bout et l'écrit de M. Bertrand et nos propres rectifications, il admettra, nous nous plaisons à le croire, que la ressemblance ne présente pas une garantie indiscutable et qu'il ne suffit pas d'écrire qu'un homme est enragé pour le tuer. Il pensera, sans doute, comme nous, qu'un écrivain est tenu à une circonspection dans l'interprétation des faits, à une modération dans la forme, à une impartialité dans le fond, à une correction dans les citations, d'autant plus grandes que sa situation sociale est plus élevée et que les manifestations de sa pensée sont par suite plus importantes. Il jugera, comme nous, que M. Bertrand n'a observé aucune de ces conditions indispensables à la valeur d'une opinion, et que, dès lors, il laisse intact et entier le problème qu'il a eu la prétention de résoudre. Son écrit, simple feuillet ajouté à l'histoire de Wronski, ne laissera dans l'histoire de la science que le souvenir d'une pierre jetée sur une tombe.

P.-L. Burthe



La question crétoise

Si l'on dit que le patriotisme des Grecs s'enflamme de leurs intérêts et que, pour les Crétois, s'assujettir au roi des Hellènes, c'est tout simplement changer de maître, on fait montre de scepticisme ou de doctrine, suivant le cas, beaucoup plus que de réflexion.

Sous le sultanat turc la tuerie est un procédé ordinaire. Le gouvernement grec est un régime occidental sous lequel on ne peut absolument étouffer l'opinion publique, pas même en truquant les élections, en achetant la presse, en dispersant les réunions. Lequel est préférable, une comparaison le fera comprendre. Les massacres, mutilations, flagellations ordonnées dans ces dernières années par les agents coloniaux allemands en Afrique et dénoncées au Reichstag ressemblent sans doute aux horreurs dont s'amusaient, il y a peu d'années, les rois d'Abomey ou de Coumassie. Mais les cruautés dahoméennes nous paraissaient reléguées dans un monde étranger sur lequel nous n'avions aucune action. Depuis les annexions au contraire les infamies commises aux colonies sont dans le domaine de l'opinion publique et, si nous les laissons se continuer, c'est que nous le voulons bien.

Donner la Crète à la Grèce, ou la rendre autonome c'est la faire passer du monde de la Saint-Barthélemy dans le monde du XIX[e] siècle européen que l'opinion devrait, qu'elle peut diriger.

Croire que démembrer la Turquie c'est distribuer quelques-unes de ses provinces à de grandes puissances européennes a été jusqu'ici une habitude. Qu'on la change ! Les révoltés ne demandent pas de nouveaux maîtres, mais la liberté. C'est ce qui déroute les diplomates. Que l'opinion s'impose à eux et les assujettisse à elle au lieu de suivre leur laisse comme elle l'a fait jusqu'ici. Le moment est venu d'exiger que les affaires étrangères comme celles de l'intérieur soient traitées au grand jour, parce qu'elles seront dictées par la volonté des peuples au lieu d'être inspirées par la raison d'État.

Si l'on objecte enfin que la Crète et bientôt la Macédoine, après l'Arménie, en même temps que Cuba et les Philippines, c'est le réveil de la passion des nationalités, c'est la perspective de nouvelles guerres d'unité, il faut distinguer.

L'unité allemande et l'unité italienne ont été imposées d'en haut par des diplomates, des généraux et des chefs d'Etat, comme l'est actuellement l'intégrité de l'empire ottoman.

Les soulèvements actuels partent d'en bas et jettent dans les patries factices un désarroi qui compliquera bientôt la coalition des intérêts économiques des peuples brisant le code artificiel des traités de commerce et des conventions conclues par quelques-uns et engageant tout le monde.

Ces révoltes sont l'indice de mouvements nouveaux auxquels les masses seront poussées par des raisons plus solides que la communauté de langue ou de religion.

ALBERT MÉTIN

Les Livres

André Gide : *Le Voyage d'Urien*, suivi de *Paludes*, Mercure de France. — Saint-Georges de Bouhélier : *L'Hiver en méditation*, Mercure de France. — Saint-Georges de Bouhélier : *La Résurrection des dieux*, Léon Vanier. — Maurice Leblond : *Essai sur le Naturisme*, Mercure de France. — Eugène Montfort : *Sylvie ou les Emois passionnés*, Mercure de France. — Jules Huret : *Enquête sur la question sociale*, Perrin. — Alphonse Daudet : *Le Trésor d'Arlatan*, Charpentier. — Charles Foley : *Monsieur Belle-Humeur*, Ollendorff.

M. André Gide est un excellent écrivain. Il a au plus haut degré le don et la science naturelle de la langue. Ce n'est pas assez pour moi de dire qu'il est l'homme de sa génération qui écrit le mieux. On lui doit des pages que nul autre n'aurait écrites à sa place, et qui sont parfaites. Je voudrais qu'on relût dans *le Voyage d'Urien* le port voluptueux où les voyageurs s'embarquent, le bain des matelots, la maladie de Morgain apaisée par l'eau des sources. C'est une prose de poète, belle par sa pureté, son rythme, ses oscillations, ses reflets, qui fait songer à un Browning ou à un Shelley traduits par eux-mêmes. Il sait garder une beauté littéraire aux justesses de l'abstraction. Il aime la vie ; il est curieux et tenace dans l'observation de l'âme ou du paysage. Mais sa pensée haute et religieuse paraît toujours tournée vers l'éternel. Et comme M. Gide est aussi un littérateur, que son amour pour les lettres est exclusif et profond, qu'il croit passionnément à lui et à son œuvre, comment douter qu'il doive être un jour un de ceux dont la pensée peut agir sur la pensée universelle ?

Je le dis sincèrement, sérieusement, sans me faire illusion sur ma pensée, sans confondre ce que je connais de M. Gide et ce que ses livres m'ont appris. Je sais que *le Voyage d'Urien* peut sembler une allégorie obscure et froide. Moi-même, j'y suis mal les détails d'émotion qu'exprime la variété des paysages, et souvent cette Carte du Tendre métaphysique m'a déconcerté. Un ton tiré et obscur trouble parfois la limpidité de *Paludes*. Pourtant, il ne me semble pas qu'on puisse, après avoir lu ces deux ouvrages, et dans la pleine conscience de leurs imperfections, ne pas penser de M. Gide ce que j'en ai dit. C'est un sentiment que peut-être on appuiera mal sur des raisons, mais qui se lèvera avec une certitude spontanée. Car si les dons et le talent de M. Gide restent encore supérieurs aux œuvres qu'il en a tirées, au moins font-elles invinciblement prévoir les autres beautés qui naîtront un jour.

Je parlerai et reparlerai de M. Gide, et je sais que tous les jugements sont prématurés et incertains sur une vie littéraire qui commence à peine. De celle-ci on ne peut rien juger certainement, sinon qu'elle sera grande ; et rien dire utilement que la phase où elle en est venue de sa marche et de son évolution. Bien que *le Voyage d'Urien* et *Paludes* soient par eux-mêmes deux beaux livres, c'est surtout cet enseignement qu'il faut y chercher. Ce sont deux livres

anciens déjà et séparés entre eux par un assez long espace de temps et de pensée. Mais la dernière partie du *Voyage d'Urien* annonce *Paludes*, et du reste, à ces deux ouvrages si divers, les conclusions sont communes. Urien et ses compagnons allégoriques partis pour l'action et l'éclat achèvent dans les sargasses de la mer et dans les déserts gelés du pôle leur voyage désenchanté. Qu'ont-ils fait? Quelle est leur gloire? Ils ont résisté aux tentations de la route : « Votre stérile vertu, ce sera donc de s'abstenir? » Oui, et d'avoir dû faire de l'abstinence une vertu. — A travers les épisodes multipliés et les comparses sommaires du roman, quelle est l'idée que subit et qu'agrandit sans cesse le triste héros de *Paludes?* C'est que notre vie est monotone, ennuyeuse et enfermée, qu'elle ne conduit à rien, qu'elle n'est rien, et que nous ne sentons même pas sa pâleur et son atonie. C'est « cette agitation sur place, cette localisation du bonheur, cette myopie des fenêtres, ce contrôle du plaisir, cette interception du soleil... ». Le héros de *Paludes* le sait bien, et il le répète, et il plaint ceux qui ne le savent pas comme lui. Mais que fait-il de plus? que change-t-il dans sa vie? Rien. Votre stérile science, ce sera donc de connaître votre malheur? Oui, et d'avoir fait du malheur une science. Au résumé deux livres de morale et de morale négative enfermée sous des ironies mentales ou sous des allégories poétiques.

Paludes, gai roman de l'ennui, livre de la richesse dans la monotonie, où l'uniformité du récit et de la pensée est variée par une incroyable abondance d'observation et d'imagination psychologique, *Paludes* me paraît plus fermé, plus complet, plus riche que *le Voyage d'Urien*. Quelle y est précisément l'attitude de l'auteur? A-t-il voulu ou non, comme l'indique la postface, chercher un comble de gaîté dans un semblant d'autobiographie? Mais n'est-ce pas aussi la perfection de ce livre qu'on en puisse tirer sur le dessein de M. Gide les inductions et les convictions les plus opposées : « Vouloir expliquer mon livre, c'est en restreindre précocement le sens, car si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous n'avons dit que cela... Et cela surtout m'intéresse que j'y ai mis sans le savoir. » Pour moi, je suis sûr que M. Gide a vécu *Paludes*, mais qu'il ne le vit plus, et que pourtant il ne se sait pas mauvais gré de l'avoir vécu. Car il vaut encore mieux voir son ennui et sa paresse que d'être aveugle, et au héros de *Paludes* il n'a manqué que le courage de partir et de chercher autre chose. C'est un état de transition qui en soi-même ne suffit pas et qu'on peut railler, mais qu'il faut traverser pour arriver à la vie féconde.

C'est pourquoi les quelques pages qui, à la fin du volume, commentent *Paludes*, annoncent un autre volume, *les Nourritures terrestres*. Ce sera le livre de quelqu'un qui, lui, est parti et qui est arrivé ailleurs. Et c'est pourquoi j'ai voulu aujourd'hui arrêter l'inventaire de M. Gide et considérer son œuvre passée comme un bilan testamentaire ou comme une réédition posthume. Suivant la méthode cartésienne il a fait sa table rase. Mais que sera son œuvre future, nul ne le sait, ni surtout lui-même que je vois trop réfléchi

et trop naturel pour se limiter ou pour pouvoir se prévoir. On y trouvera la vie, la nature, de l'air libre et du soleil ; on y retrouvera l'amour sévère de la morale et le goût abstrait de la pensée. Les générations changent ; celle-ci n'est plus romanesque, et le récit intime et difficile de *Paludes* a bien pu être son Werther. Chaque jour la verra se détacher de l'homme vers la nature et vers l'idée. Idéologies passionnées et paysages métaphysiques ! Nous voici revenus d'un siècle en arrière, à Rousseau, à Gœthe, à Chateaubriand.

—

Dans le manifeste que l'Ecole Naturiste adressa au Figaro se trouvait, avec le nom de M. Paul Fort, celui de M. André Gide. Et, dans la préface du livre de critique où j'ai trouvé clairement exprimés les dogmes principaux de l'Ecole, M. Maurice Leblond s'en réfère encore à M. Gide « qui est un délicieux génie ». Je connais mieux M. Gide que les Naturistes et peut-être ai-je mal compris ce que veulent et ce que pensent ces jeunes gens. Pourtant avec quelle ardeur, avec quelle émotion passionnée nous devrions chercher ce qui se passe derrière nous, chez les plus jeunes, chez ceux qui ont le plus long avenir devant eux. Mais nous ne pensons qu'à nous, et nous sommes si étroitement enserrés par la vie, par les noms qu'on connaît, par les livres qu'on lit ; et il reste si peu de temps pour savoir et pour apprendre.

Si j'ai bien compris, je le dis bien haut : je suis naturiste, et c'est dans le Naturisme qu'est l'espoir et la vie de cette littérature. Et je ne vois guère une des idées que M. Leblond expose si vivement et avec une si gracieuse ardeur, par l'affirmation ou par la critique, que je n'aie pu défendre ou développer ici même, bien qu'incidemment et jour à jour, M. Leblond combat pour le maintien de la tradition et pour le respect de la langue classique. Comme il a raison ! D'autant que cette tradition est variée, que cette langue est riche et souple, de sorte que chacun peut y trouver son compte. Il est vrai encore que dans les générations qui nous précèdent des individus isolés peuvent charmer, séduire ou dominer même, mais que dans son ensemble cette littérature est sans force, sans suc et sans harmonie. Pourquoi ? Parce que c'est une littérature artificielle, qui s'est écartée de la nature et de la simplicité, qui a compliqué la vie comme elle a détourné la langue, et surtout parce que la seule idée générale sur laquelle elle ait vécu, l'individualisme, est une idée fausse et débilitante. Et cela, je l'ai dit encore ici même, par la bouche adorable de Gœthe et par la voix docile d'Eckermann. L'individualisme est la négation du génie et de la vie même, et c'est par le plus grossier des contresens qu'on a fait d'Ibsen, par exemple, un individualiste. Voilà même un beau sujet d'article que j'offre à M. Maurice Leblond.

Je crois donc avec les Naturistes que, sous peine de décadence et de mort, la littérature deviendra émotive, objective et panthéistique, et comme elle ne peut mourir, elle sera telle. C'est la leçon que nous donnent les seuls génies de l'heure présente, Tolstoï et Ibsen. C'est

le point où l'élargissement continu de sa manière mène, par exemple, M. Maurice Barrès. C'est, pour parler de talents que je connais bien et en qui je vois des espoirs certains pour les lettres, le lien entre deux esprits aussi différents que M. André Gide et M. Romain Coolus. Il est possible que les Naturistes, dans la critique qui précède nécessairement toute œuvre positive, montrent peu de respect pour des noms justement admirés, pour des travaux durables, et dont eux-mêmes à leur insu profiteront. Mais il est important de ne respecter personne quand on ne veut ressembler à tous.

Je ne prétends pas que les œuvres présentes des Naturistes suffisent à confirmer et à justifier leurs théories. Mais cette critique serait mesquine et non sans quelque lâcheté. Aucun d'eux n'a plus de vingt ans ; toute leur vie est ouverte ; c'est quelque chose de la commencer avec une idée large et juste. D'ailleurs M. Saint-Georges de Bouhélier, comme M. Eugène Montfort et M. Maurice Leblond, sont des écrivains *doués* et je n'ai pas le moindre doute sur leur avenir littéraire. Ils aiment et savent la langue. L'excès même de leurs théories les a conduits à un certain débordement de lyrisme qui, pour des esprits peu attentifs, permettrait la confusion avec les poèmes en prose de symbolistes bien doués. Et il est clair que l'absolu de leurs conceptions, de leurs admirations et de leurs antipathies n'a pas encore suffi à les détacher de leur milieu. Mais ils ont agité courageusement, et avec une nette résolution, le problème vital de la littérature, et comme ils ont du talent, je ne suis pas inquiet d'eux. Aux vacances, un jour de pluie, quand il ne paraîtra plus de livres, je reprendrai tout ceci plus longuement.

—

L'enquête de M. Jules Huret sur la question sociale remonte déjà à près de cinq ans ; et plus d'un mot, plus d'un détail le fait sentir. Je crois que les divers personnages que M. Huret a interrogés avec une sagacité si rare et un don charmant du pittoresque dans la conversation, aux mêmes questions qu'on leur eût posées aujourd'hui, n'eussent pas fait tous les mêmes réponses. Et ce serait un curieux travail de faire voir pourquoi et en quoi dans ces quelques années a déjà varié la mode socialiste. M. Huret a choisi ses interlocuteurs avec une finesse qui n'est pas exempte parfois d'une bonne gaîté de pince-sans-rire. Ils lui ont répondu, pour la plupart, plus clairement que s'ils eussent pensé tout seuls. Car, l'ironique auteur de l'*Enquête sur l'Evolution littéraire* est admirable pour arracher aux gens leurs secrets, ou pour leur suggérer du moins, à défaut des idées qui leur manquent, celles qu'ils devraient avoir. C'est un don, et qui, porté à ce point, fait du journaliste un créateur. J'ai goûté l'art avec lequel la forme des questions et les points de vue du problème sont variés suivant les personnes, le sens des milieux, le goût des paysages, le choix et la peinture vive des détails, la saveur bonhomme et forte d'un certain comique. Le cigare de M. de Rothschild est un souvenir inoubliable, et l'entretien avec M. de Hausemann a la beauté profonde

et nue d'une scène de Balzac. Mais, par dessus tout, M. Huret a rapporté du Creusot, de Roubaix et de Russie quelques pages où il parle seul, qui sont bien à lui, et où l'on trouvera de l'émotion, du détail et de la pitié. Tout le livre est animé, varié, utile.

—

Le Trésor d'Arlatan n'ajoutera rien à la gloire de M. Alphonse Daudet. La fable romanesque en est dénuée d'intérêt jusqu'à paraître un peu sotte. Mais on y retrouve tous les dons spontanés et vifs de l'écrivain, qui sont si précieux et si rares que je m'étonne encore de les voir si facilement méconnus. Il n'est pas douteux pour moi que M. Daudet, comme M. Zola, est en ce moment victime d'une véritable injustice littéraire. Il m'est arrivé un jour de relire *les Rois en exil* après un autre livre que je ne veux pas désigner. C'est pourtant autre chose, un homme de talent, qu'un homme même très intelligent. L'occasion n'est peut-être pas très heureuse pour le dire, mais tant pis.

Monsieur Belle-Humeur affermira la réputation que mérite M. Charles Foley, qui est celle d'un conteur agréable, aisé, facile, avec une vue superficielle, mais nette, des caractères et des milieux, une allure adroite et avenante du récit.

LÉON BLUM

Memento bibliographique. — THÉATRE. — Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Au delà des forces* (trad. par Auguste Monnier et Littmanson), Stock. — A.-Ferdinand Herold : *Images tendres et merveilleuses* (poèmes dramatiques), Mercure de France. — Albert Thibaudet : *Le Cygne rouge* (mythe dramatique), Mercure de France. — Albert J. Brandenburg : *Euphorion* (poème dramatique), Marseille, les Mois dorés. — Armand Bourgeois : *Le grain de beauté,* la Nouvelle Revue moderne.

POÉSIE. — Le Lasseur de Ranzay : *Sonnets à la lune*, Lemerre. — Carlo Cozzi : *Leggendo la Cronaca del Giornale*, Vérone, Tip. Possati. — Roger Milès : *Cent pièces à dire*, Fasquelle. — Karl Wolkskehl : *Ulais*, Die Blaetter füer die Kunst. — Paul Fort : *Ballades françaises*, Mercure de France.

ROMANS. — Georges Rodenbach : *Le Carillonneur*, Fasquelle. — Camille Oudinot : *Noël Savare*, Fasquelle. — Georges Mareschal de Bièvre : *Angette*, Plon. — Corrado Ricci : *l'Ermite blanc et autres récits* (trad. par Franco Arlotta), Delagrave. — Eugène Morel : *La Rouille du sabre*, Havard fils. — Willy : *Maîtresse d'esthètes*, Simonis Empis. — Lucien Colson : *Les joyeux récits des péchés capitaux*, Vanier. — Paul d'Enjoy : *Tap-Truyen* (contes et légendes annamites), Mendel. — Alexandre Hepp : *Cœurs pharisiens*, Fasquelle.

DIVERS. — André Bellessort : *La jeune Amérique* (Chili et Bolivie), Perrin. — Victor Bérard : *La politique du Sultan*, Calmann Lévy. — Paul Mariéton : *Une histoire d'amour* (Georges Sand et A. de Musset), Havard fils. — Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires et internationaux de Paris : *l'Individu et le Communisme*, les Temps Nouveaux. — X. : *Het socialisme verloochend door de socialistische Kamerleden in Belgie*, Machelen, De Vrije Grœp. — *Liste de bibliothèques privées, tome I* (*Amérique du Nord*), Leipzig, G. Hedeler.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *Le Spectateur catholique*, Bruxelles, rue Hydraulique, 40; Paris, avenue du Maine, 44. — *L'Éveil, journal littéraire*, Charleroi, rue du Collège, 1. — *Le Journal des Poètes*, Marseille, rue Saint-Calixte, 2.

Notes dramatiques

Vaudeville : *La Douloureuse,* de M. Donnay. — **Comédie Française :** *La Loi de l'Homme,* de P. Hervieu. — **Odéon :** *Le Chemineau,* de J. Richepin. — **Renaissance :** *Spiritisme,* de V. Sardou. — **Palais-Royal** : *Le Terre-neuve,* de A. Bisson et Hennequin.

Donnay est un des rares auteurs dramatiques nouveaux qui n'aient point passé par le Théâtre Libre. Il nous est venu du Chat Noir où les exquises fantaisies de *Phryné* et d'*Ailleurs* accoutumèrent le boulevard à gravir le Mont des Martyrs ; quelque jour sa gloire justifiera le gentilhomme Salis de tant de réclames tapageuses et de boniments puffistes. Il y a dix-huit mois il donnait à la Renaissance cette délicieuse pièce d'*Amants*, si merveilleusement interprétée par Granier et Guitry, et qui fut le charme de l'année. Et maintenant voici *la Douloureuse* acclamée au Vaudeville, œuvre forte et passionnante, où nulle n'a disparu des qualités qui nous ravissaient dans *Amants*, mais où d'autres se sont révélées qui sont plus précieuses encore, promesses de lendemains éclatants.

On peut reprocher au premier acte de *la Douloureuse* de n'être guère qu'un prétexte à jeux légers d'esprit et de satire ; mais l'ironie de Donnay est si savoureuse et parfois va si loin que nous n'aurons pas le courage de regretter ces lenteurs préliminaires. D'ailleurs déjà dans ce premier acte, si heureusement divers et capricieux, une scène nous fait signe qui rapproche Philippe et Hélène ; ils nous sont chers de s'aimer ainsi, avec cette certitude et cette profondeur, que révèlent les plus retenus de leurs aveux ; et je n'ai regret que de l'épisode de la fenêtre — inutile ou insuffisant. Pour n'avoir plus à y revenir, disons tout de suite que ce premier acte a été joué dans un mouvement excellent, que Mlle Avril s'y est montrée très remarquable comédienne, que Torin a fort diverti en homme du monde à la blague, et que Chautard a présenté adroitement et presque sympathiquement le personnage douteux d'Ardan. Ce pauvre bêta de gros malin (car presque tous les roublards de son espèce sont d'une nigauderie royale) est le premier à qui la vie présente la *douloureuse* ; il la paie — crânement, selon les divers sens fatidiques du mot.

Inutile, ce premier acte ? Non certes, et non plus n'y cherchez point un prologue. Il sert — et n'est-ce pas plus indispensable que de nous accabler de faits pauvrement instructifs et de détails oiseux ? — il sert à créer l'atmosphère ; et de passer une heure dans ce milieu, de le respirer, de nous en imprégner, nous sommes mille fois mieux et plus précisément renseignés que par tous récits, apartés et confidences. C'est plutôt un prélude musical et symphonique qu'une exposition ; et l'on se trouve séduit et conquis par tout ce jeu qui vous enveloppe et vous mûrit pour le drame, doucement.

Il éclate au second acte dans une des scènes les plus neuves, les plus franchement et les plus audacieusement humaines qui soient au

théâtre. Sans cris, sans larmes, à voix presque basse, s'y avoue la misère des meilleurs d'entre nous, s'y décèle la pauvre chose que nous sommes. Voici Philippe qui aime passionnément Hélène et qui en est adoré parce qu'il vaut mieux que les autres, d'idées plus hautes, de nature plus probe, propre et loyale ; et ce même Philippe, à l'endroit où tout à l'heure il serrait ardemment Hélène dans ses bras, comme pour maintenir contre lui toutes ses joies terrestres et sa vraie raison d'exister, victime du soir complice et de l'éparse volupté vernale, se laisse enivrer du charme de Gotte, la meilleure amie d'Hélène, a pour soi des complaisances, des capitulations de conscience, et, sachant le danger, s'y abandonne, acceptant sans s'en rendre compte et peut-être même en se l'avouant la trahison possible — et cela seulement par lâcheté de sensuel que trouve sans courage et prêt pour toutes les défaillances morales le frisson de ses sens en éveil.

La scène entre Gotte et Philippe est peut-être ce que Donnay a écrit de plus parfait ; elle est admirable, d'une justesse de ton, d'une mesure, d'une sobriété incomparables ; et je n'en sache pas de plus poignante, de plus amère par l'aveu qu'elle contient et les désolants retours sur soi qu'elle nécessite. Bravo, mon cher Donnay ! cela est d'un très grand art.

Pour Hélène et pour Philippe, le troisième acte apporte la *douloureuse*. Et sans doute il ne se sont aimés que pour expier l'un par l'autre. Ce n'est qu'aux médiocres comme Ardan que l'addition est présentée par une main étrangère ; à des êtres tels que Philippe et Hélène est réservée l'épreuve plus haute et plus déchirante qui ne les rend justiciables que d'eux-mêmes et les contraint de s'infliger, longuement, patiemment, savamment, la plus atroce des tortures. C'est parce qu'ils s'aimaient infiniment qu'ils paieront plus cher que les autres le droit d'être heureux tout de même, plus tard, malgré les défaillances passées et les trahisons d'autrefois.

On imaginerait difficilement l'émotion dont on se sent étreint devant un si profond et douloureux débat. Certes, il n'était rien dans *Amants* qui approchât des scènes capitales du second et du troisième acte de *la Douloureuse ;* et si peut-être il faut reconnaître à l'œuvre d'hier une tenue plus égale et un plus harmonieux développement, celle d'aujourd'hui est autrement puissante et forte et près de nous ; et par ses qualités décisives d'humanité et d'émotion communicative, la pénétration de son analyse et le courage de certains aveux, elle gardera, j'en ai la certitude, parmi les œuvres contemporaines une place de tout premier plan.

Réjane a été une Hélène admirable, et il serait oiseux de rien ajouter. Calmettes, un peu froid dans certaines parties du rôle, a cependant fait du rôle de Philippe une très heureuse création. Et il faut insister sur la façon tout à fait personnelle et incisive dont Mlle Yahne a joué le rôle de Gotte. Mlle Sorel est très belle et d'une sage correction. Serai-je hérétique en avançant, avec toutes les timidités que l'on voudra, qu'elle est fort mal habillée au premier acte ; qu'au

troisième le chapeau de Réjane a rendu pensives des âmes ingénues ; et que les décors du premier et deuxième n'ont pas paru à divers des merveilles de luxe ni d'ingéniosité ?

On s'exposerait à une déception vive si l'on attendait d'Hervieu une œuvre analogue, une œuvre susceptible de charmer et d'émouvoir, de plaire, d'enjôler et de séduire tout en contraignant presque aux larmes à fleur de cils. La manière de cet écrivain distingué, trop distingué même, est plus sévère ; il ne s'adresse qu'indirectement à la sensibilité ; il fait appel d'abord à notre raison. Il n'écrit pour le théâtre que pour convaincre des hommes assemblés. Il lutte pour le triomphe d'une cause et, s'il recourt aux procédés scéniques, c'est sans doute qu'il estime la logique d'une action dramatique plus efficace et plus contraignante que tous les plaidoyers du monde.

A plusieurs reprises nous avons fait nos réserves sur le théâtre à thèse. D'abord il nous paraît fâcheux de vouloir transformer la scène en école de moralité ; non qu'en soi ce projet soit réprouvable, mais parce qu'il va contre l'élan même qui nous réunit dans une salle de spectacle et nous trouve nécessairement rebelles. Le besoin qui nous crée spectateurs est l'impérieux désir d'accroître notre vie sympathique et d'orner notre sensibilité d'émotions désintéressées et vraiment impersonnelles. A ce jeu notre personnalité se multiplie de tous les êtres fictifs en qui elle se prolonge et propage. Or tout débat de raison, si serrée qu'en puisse être la dialectique, nous laisse indifférents et souvent ennuyés ; on ne sympathise pas avec des problèmes. C'est qu'en effet la conséquence nécessaire, je dirais volontiers la punition, d'un tel théâtre est la substitution d'abstractions et d'entités à des êtres humains, vivant, sentant et souffrant. Et cela n'a rien qui doive étonner, puisqu'il s'agit d'une démonstration qui ne vaudra que si elle est *générale*. Donnez à vos personnages des caractères particuliers, une physionomie propre et des traits distinctifs ; en un mot faites-en des individus ; immédiatement vous vous rapprochez de la vie et de la vérité, mais vous compromettez votre thèse ; vous en restreignez la portée ; on vous accusera d'avoir particularisé et conséquemment faussé le débat ; plus vous toucherez et secouerez l'âme, moins vous convaincrez et permettrez de réfléchir. Le théoricien fera d'autant moins de prosélytes que l'auteur dramatique se sera conquis plus d'amis.

En ce qui concerne *la Loi de l'homme*, il est incontestable que M. Hervieu s'est sacrifié à sa thèse. Cette thèse est juste, sinon dans son détail, au moins envisagée d'ensemble. Notre loi est une loi dure, loi de maîtres, loi d'oppresseurs qui, malgré tout, procède d'une conception de la femme injurieuse pour la femme. Elle semble restée l'esclave ; elle est souvent la victime. Le mariage est une institution caduque et partiale qui favorise un sexe au détriment de l'autre, laisse la femme désarmée devant l'homme, permet que légalement celui-ci l'humilie, la dépouille et la frustre non seulement de sa fortune, mais même de ses affections les plus profondes, puisqu'il peut

prononcer en dernier ressort et que son consentement suffit, en cas de conflit, pour le mariage des enfants. Ces dispositions ont paru iniques à M. Hervieu et il l'a démontré. Et sa démonstration est peut-être convaincante, mais l'œuvre dramatique qu'il a conçue à fins démonstratives n'obtient guère de nous qu'un assentiment raisonnable comme il sied à une tentative intéressante, mais d'intérêt strictement juridique.

Car pourquoi M. de Raguais et sa femme seraient-ils des êtres définis, ayant une âme précise, un caractère, une physionomie, une vie propre en un mot, puisqu'il *suffit* à l'action qu'ils soient *un mari* et *une femme?* Qu'est et qu'a besoin d'être Mme d'Orcieu? La maîtresse de M. de Raguais et rien autre chose. La démonstration peut fort bien s'effectuer sans autre désignation des personnages que celle de leur état-civil : étant donnés un mari A, un autre mari B, etc. L'erreur, essentielle à mon sens, de P. Hervieu est d'avoir cru qu'il existe des situations dramatiques par elles-mêmes et qu'il suffit de les porter à la scène pour créer une œuvre émouvante. Je ne pense pas avancer un paradoxe en affirmant qu'il n'y a pas en soi de situation dramatique *a priori*. Il n'y a que des situations simples ou implexes, faciles à débrouiller ou inextricables. Mais si toute situation, quelle qu'elle soit, est susceptible d'être traitée dramatiquement, elle ne devient telle que par la *qualité* des personnages en conflit ; et ce mot *qualité* sous-entend toujours au théâtre une personnalité morale et sentimentale plus ou moins forte, une vie passionnelle plus ou moins intense. La situation la plus tragique du monde entre des êtres tout abstraits (et c'est malheureusement le cas de la scène finale du troisième acte qui aurait pu être une admirable scène, si elle n'était restée purement logique et théorique) demeure lettre morte et chose morte.

Ces objections faites, il convient de reconnaître le très vif succès obtenu par *la Loi de l'homme* devant un public mondain que ces complications mondaines ne sauraient laisser indifférent ; il faut ajouter aussi que cette œuvre sèche et stricte dénote un vigoureux esprit de qui la rigueur et la netteté coupante constituent, je crois, toutes les qualités d'ordre dramatique. *Les Tenailles* manquaient au même degré d'émotion et d'humanité ; mais elles étaient rationnellement plus satisfaisantes et d'une construction plus serrée, d'une géométrie plus décisive. Pourquoi M. Paul Hervieu s'étonnait-il un jour de ma préférence persistante pour *les Paroles restent?* N'est-ce pas la seule de ses œuvres théâtrales qui offre des coins reposants et des relais de sensibilité où la logique nous permette de souffler? Ce n'est certes pas *la Loi de l'homme* qui détruira en nous l'impression toujours vive laissée par la première en date de ses comédies.

Celle-ci est d'ailleurs mal jouée, quoi qu'on en ait dit, très mal jouée ; Le Bargy, Leloir, Delaunay, Dehelly, la petite Muller et la pauvre demoiselle du Minil au chapeau fantasmagorique sont délicieusement à côté, avec un ensemble que seul pouvait réaliser le Premier-Théâtre du Monde. Mlle Bartet sauva la réputation de

Poquelin-House par quelque spontanéité et d'heureux cris ; mais on n'a pas le jeu *fonctionnaire* comme ses camarades !

Si quelque Bossuet de vos amis, Madame, entrait chez vous en vaticinant : « Le Théâtre se meurt ! Le Théâtre est mort ! », considérez-le, je vous prie, comme un farouche imposteur. Car après le très chaud succès de *la Loi de l'homme* et le succès enthousiaste de *la Douloureuse*, nous eûmes l'heur d'assister à un triomphe, ce qui n'est pas une occurrence quotidienne. Veuillez croire.

Un triomphe ! Trois rappels après chaque acte ; le président de toutes les Républiques distribuant des félicitations ferventes ; l'auteur traîné sur la scène par un groupe de machinistes herculéens, rien n'y a manqué ; ce fut une soirée triomphale, et si Decori n'avait eu le respect de l'auguste scène où il opérait et ne s'y était refusé, on eût ouï par deux fois les chansons sorcières du quatrième acte que des fanatiques bissèrent... C'est la Fortune odéonienne que le chemineau cachait dans sa besace.

Le grand drame en vers est certes la forme dramatique dont s'accommode le mieux l'immense salle du Luxembourg. Rappelez-vous *Severo* et *les Jacobites*, hier encore *Pour la Couronne*. Jamais les succès de pièces plus proches de la réalité et simplement prosaïques, telles que *Germinie* et *Amoureuse*, même avec l'appoint de Réjane, n'atteignirent ces lyriques carrières. Quand les poètes s'y mettent, c'est comme de juste, ô directeurs, le Pactole à domicile.

Si pour mon humble part je n'aime guère *le Chemineau* dont le romantisme conventionnel, le touranisme d'imagerie et les paradoxes ruraux me déconcertent, je ne puis m'empêcher d'être joyeux du succès qu'il a obtenu, parce que les pires erreurs de Richepin sont encore des erreurs de poète, d'emballé, d'homme capable de se passionner pour un tas de choses indifférentes à un tas de gens ; et cela est extrêmement sympathique. On a l'impression d'écouter les confidences d'un tout jeune homme qui déborde d'enthousiasme et il n'est pas d'enthousiasme si ingénu dont on ne finisse par subir la contagion — un peu. Ce jeune homme, naïf et délicieux, croit encore comme le Callot de M. Cain aux Bohémiens, comme Richepin aux Chemineaux. Un homme qui va sur la grand'route et qui n'a rien, rien que le mystérieux trésor de l'aventure, c'est toute l'Indépendance, toute la Chimère, la Vie Libre et la Joie, en un mot la Poésie totale. Illusion attendrissante, qu'il serait cruel peut-être de faire évanouir ! Laissons le poète des gueux croire et les foules avec lui à ces chemineaux vertueux qui proclament leurs devoirs paternels et se souviennent vingt ans après des filles qu'ils engrossèrent. Respectons les joies simples des simples et ne médisons pas des albums d'Epinal en qui leurs âmes trouvent malgré tout des motifs de rêve et de désintéressement.

Et puis, quoi que l'on puisse dire contre la rhétorique verbeuse de Richepin et le fâcheux lyrisme de ses paysans hétéroclites, il faut encore lui avoir quelque reconnaissance de retenir des spectateurs aux œuvres dramatiques en vers. Non que je croie à la renaissance

possible du grand drame à la Hugo, tel que l'ont pratiqué, les derniers, Coppée et Richepin, de pâles Borniers et d'effacés Parodis. Mais Banville aura des successeurs et le théâtre verra fleurir des œuvres lyriques fantaisistes, tendres et farces simultanément, qui peut-être n'auraient plus de public si des entreprises comme *le Chemineau* ne maintenaient en appétit de rythmes et d'images les attentions contemporaines.

Mme Segond-Weber avait une occasion admirable d'être intolérable ; elle ne l'a pas manquée. Il suffit qu'elle ait à déclamer des vers pour passer de l'excellent au pire ; car cette même insupportable actrice avait été parfaite dans *la Révolte*. Seulement cette fois elle avait lâché la mélopée, l'horrible, râclante, râpante, écorchante mélopée. Decori, le Chemineau, a fait une création très habile et pleine de trouvailles ; mais il donne trop souvent occasion d'évoquer La Limace et de se souvenir des temps héroïques où il terrorisait les masses dans les préhistoriques *Deux Gosses*. Chelles, parfois grasseyant et pâteux, est fort remarquable au second acte. Janvier compose le rôle du maître d'une façon pittoresque et serrée tout à fait intéressante ; il est à regretter que ce rôle soit si mal venu et dévie au quatrième acte de piteuse sorte. Enfin, signalons dans celui du gars Toinet, Denel-Dorival, un tout jeune comédien dont le naturel et la sobriété d'allures ont frappé.

Cependant que tous ces succès ébruitaient des noms de jeunes gens, auxquels, pour être complet, nous devrions ajouter ceux de V. de Cottens et Gavault, auteurs applaudis du *Pompier de Service*, s'effondraient à la Renaissance les trois actes de *Spiritisme* de l'incurable Sardou. Sans le prestige de Sarah, par qui le second acte prend une apparence de vie et quelque consistance, cette pauvre pièce extraite de pénibles encyclopédies n'aurait pas atteint la cinquième. Elle réalise certainement un des beaux aspects de l'ennui moderne. De burlesques inventions agencées sans adresse et relevées de mots d'esprit provinciaux (il nous y est déclaré par exemple que le fantôme ne résiste pas à l'huile de ricin et les succubes prêtent à des sous-entendus facétieux) développent au cours de trois actes qui paraissent interminables leur peu merveilleux merveilleux. A côté de Sarah que cette fastidieuse besogne semble exaspérer, Brémont, Deval, Laroche, Paul Plan, Ripert et Marguerite Caron s'évertuent du mieux qu'ils peuvent à se faire pardonner d'être des fantoches.

Le *Terre-Neuve*, au Palais-Royal, devra son mi-succès à l'interprétation, excellente (Mmes Cheirel et Lavigne, MM. Raimond et Francis), honorable (Gobin et Dubosc). Décidément M. Bisson, déjà coupable cet an *des Erreurs du Mariage*, a la fantaisie bien laborieuse et la drôlerie fatigante. Quand aura-t-il l'air de s'amuser en nous amusant ?

COOLUS

Petite Gazette d'Art

M. Chéret a entr'ouvert son atelier où on a pu voir, mal, mais voir les délicieuses décorations destinées au salon d'une villa et les morceaux d'un lit dont il a donné la forme et enluminé les panneaux.

Les décorations feront courir, voltiger au haut des murs, dans une atmosphère aérienne, subtile, où éclate et poudroie toute la joie de la couleur, la farandole ravie de ses délicieuses Arlequines, de ses jolis Pierrots et de tous les personnages de ses affiches.

Cependant l'art du peintre, parent de celui du lithographe, s'en distingue. C'est tout le charme des affiches et c'est un charme nouveau.

Mais en attendant qu'une exposition qu'on nous promet mette en lumière les dons prodigieux de décorateur de M. Chéret, comment ne pas s'étonner qu'il ne se soit trouvé encore un directeur de théâtre pour lui confier une salle. Combien elle serait joyeuse, jolie !

Chaque fois qu'on voit un de ces ballets où se dépense en grossièretés, en vilains éclats discordants, en cacophonies blessantes, en étoffes trop riches, si pauvres, tout l'argent ou plus que l'argent qu'apporte le public, on songe encore à lui. On s'étonne qu'il ne soit venu à l'idée d'aucun *manager* de lui demander les maquettes d'un décor et la création des costumes qui y évolueraient.

Lui seul donnerait peut-être, pour les ballets qui ne sont pas tout blancs, un support de couleur digne du plus enivrant des arts.

— M. Dagnaux présente diverses choses à la galerie Petit. M. Léopold Braun fait comme lui. Heureusement au même endroit dure l'exposition des si jolis tableaux de M. Sisley.

— Chez Volard on peut voir des pastels de M. Guillaumin qui n'ajoutent rien à sa gloire, et chez Moline des tableaux qui ne feront pas celle de M. Dezaunay.

— C'est Mme Sarah Bernhardt qui présente au public le talent de M. Mucha. Mais voilà qui est bien, qui est tout à fait bien, qui suffit.

— Aux Orientalistes chez Durand-Ruel, M. Cottet est encore le seul à peu près qui intéresse, mais moins qu'à l'ordinaire.

Cependant à cette exposition d'un Orient toujours pareil en ses quatre ou cinq expressions, toujours le même, fatigant, fatigué, au décor exotique, superficiel, pas énergique, criard, pas brillant, clinquant, d'adorables miniatures persanes.

On a rassemblé des œuvres orientalistes — le vilain mot, que veut-il dire? est-ce qu'un peintre peut être orientaliste? franc-comtois, encore — donc, des œuvres orientalistes de Chassériau.

Ce n'était pas un maître. C'était, semble-t-il, un peintre doué de qualités. Mais il lui manque un parfum de grâce et cette fleur qu'est le charme. Combien tous ces objets sont desséchés, éventés.

Il reste un aspect honorable mais de ceux qui émeuvent le moins.

On annonce que la Société présidée par M. Benedite va aller exposer en Orient. Ce sera une revanche.

T. N.

Un peu de finance

La crise a grandi ; elle n'est plus à considérer comme une aventure négligeable, les conditions en sont changées.

Les allées et venues de la cote ont, en effet, pris une allure si heurtée, une fréquence telle qu'il est peu de spéculateurs qui n'aient été meurtris peu ou prou. On craint que la liquidation de février ne laisse d'amers souvenirs.

C'est toujours et uniquement de la question d'Orient que l'on parle, mais l'inquiétude provient plus réellement de la situation de place, de l'inconnu que recèlent les engagements de la spéculation. Les reprises qui se dessinent par intermittences ne font qu'obscurcir davantage l'avenir.

Le comptant fait aux Rentes françaises une fermeté remarquable; les Valeurs turques, la Rente italienne pour qui les portefeuilles privés s'ouvrent rarement ont une moins fière allure. Pour les Valeurs ottomanes la prudence des capitaux s'explique de reste par toutes les surprises que la Grèce réservait à l'Europe : si le marché ne croyait plus, par quelque hasard, à l'accord des puissances ç'en serait fini pour elles.

Mais, tant que cette foi ne sera pas ébranlée, on peut espérer les voir se relever.

L'Italien, lui, s'effondre par le fait que toute base manque à ses partisans : on leur a coupé les reports.

Les autres fonds d'Etat sont moins durement menés : tous ceux dont s'occupe la spéculation sont pourtant en pleine réaction.

On ne trouve pas autant d'affaissement chez les valeurs industrielles : le public ne doute pas que la période d'activité qui avait commencé à se dessiner ne se prolonge, ne se développe. Les besoins sont un peu partout les mêmes, les grands travaux publics en cours réclament du fer et on escompte les bénéfices que vont recueillir les Sociétés métallurgiques. La voie dans laquelle sont entrés les capitaux ne semble pas mal choisie, on y doit rencontrer de bonnes affaires.

Pour le moment les gens prudents se tiennent en dehors de tout engagement : la liquidation approche, la question des règlements va s'ouvrir. On la redoute un peu, on doute de l'appui de l'argent.

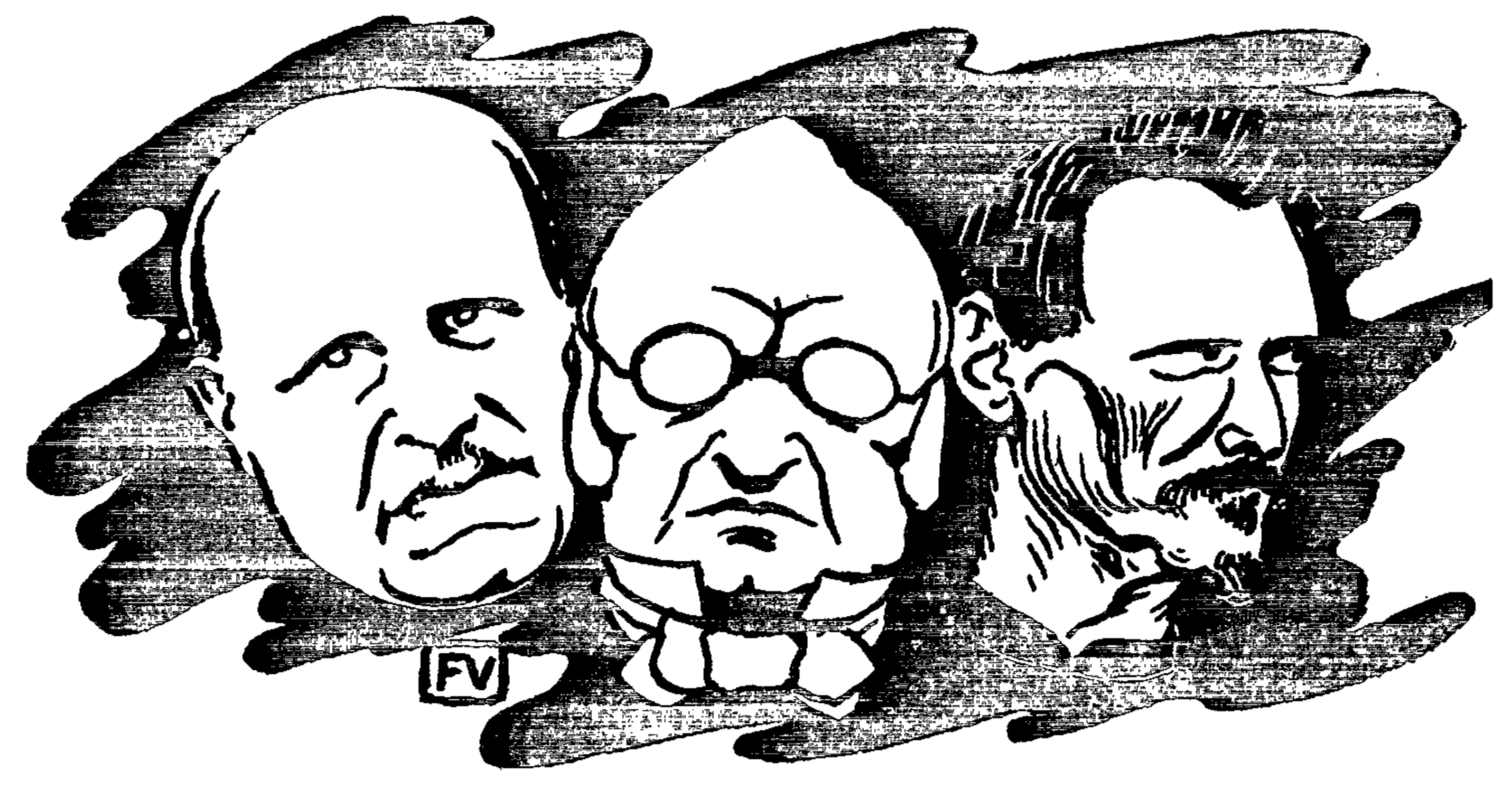
Dans ces conditions il est peu probable qu'avant quelques semaines on puisse proposer au marché de s'intéresser à des nouvelles entreprises. Le marché est menacé d'une période de repos forcé, et cela dure depuis des mois, depuis la crise des Mines d'Or.

De ces dernières valeurs on ne parle presque plus ; leur marché s'est évanoui et les établissements financiers qui s'étaient créés pour apporter à la spéculation dont elles étaient l'objet un concours spécial, sont amenés à reconnaître l'inutilité de leur rôle : ils sont en train de disparaître.

Il ne manquerait pas d'autres buts à donner à l'activité des capitaux : on trouvera certainement des valeurs plus intéressantes à conseiller à l'épargne.

G.

Le Gérant : Léon Frémont.



COLONEL MERLIN — M. THIERS — COMMANDANT GAVEAU

LA COMMUNE

A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, nous avons adressé à toutes les personnes qui nous paraissaient qualifiées le questionnaire suivant:

I. Quel a été votre rôle du 18 mars à la fin de mai 1871 ?

II. Quelle est votre opinion sur le mouvement insurrectionnel de la Commune et que pensez-vous, notamment, de son organisation : parlementaire? militaire? financière? administrative ?

III. Quelle a pu être, à votre avis, l'influence de la Commune, alors et depuis, sur les événements et sur les idées?

Pour faciliter la lecture des entretiens et des lettres que nous avons recueillis, nous rappelons au lecteur quelques dates :

Le 18 mars 1871, le gouvernement veut désarmer la garde nationale. Il échoue dans sa tentative, se retire à Versailles, et le soir de ce même jour, le Comité central de la Garde nationale fédérée siège à l'Hôtel de Ville.

Le 26 mars, sur la convocation du Comité central, Paris élit une assemblée municipale de quatre-vingts membres environ, qui est connue sous le nom de Commune. Ce parlement répartit ses membres en dix commissions: finances, guerre, sûreté générale, travail et échange, etc., dont la composition à diverses reprises fut modifiée et dont chacune eut un délégué aux attributions analogues à celles des actuels ministres.

Le 3 avril, première sortie contre l'armée d'investissement réunie par M. Thiers. Echec des troupes de la Commune qui se trouvent sous le feu, inattendu, du Mont-Valérien.

Le 5, la Commune, en réponse à l'exécution des prisonniers faits par Versailles, vote le décret des otages, portant que toute exécution d'un prisonnier, sera suivie de l'exécution de trois otages, décret qui, d'ailleurs, ne fut pas appliqué.

Le 16 avril, élections complémentaires en raison des doubles élections et des démissions.

Cluseret, délégué à la guerre, est remplacé le 30 avril, par Rossel, qui est remplacé le 10 mai, par Delescluze.

Le 1er mai, nomination du Comité de Salut composé d'Ant. Arnaud, Léo Melliet, Ch. Gérardin, Félix Pyat et Ranvier, renouvelé le 9 mai, et composé cette fois de Ranvier, Arnaud, Gambon, Delescluze, Eudes, tous de la majorité.

Le 8 mai, l'armée d'investissement commence le bombardement de Paris. Chute du fort d'Issy.

Le 15 mai, manifeste des Vingt-Deux de la minorité.

Le dimanche 21 mai, entrée des Versaillais. L'assemblée de la Commune se dissout.

Le 22, envahissement des arrondissements de l'Est.

Le 23, Montmartre est pris. Les premières exécutions de Parisiens.

Le 24, évacuation de l'Hôtel de Ville. Le Panthéon est pris. Fusillades en masse des Parisiens. Exécution de six otages.

Le 25, les Versaillais tiennent tous les arrondissements de la rive gauche. Mort de Delescluze. La Mairie du XIe est abandonnée.

Le 26, la résistance se concentre à Belleville. 48 otages sont fusillés rue Haxo.

Le 27, envahissement du XXe. Prise du Père-Lachaise.

Le dimanche, 28, à 11 heures du matin, fin de la résistance.

Nous donnons dans ce numéro les opinions de quelques publicistes, de membres de la Commune et de personnes qui ont pris part au mouvement, de quelques autres qui ont gardé des souvenirs saisissants, enfin de l'officier qui personnifie presque pour le public la répression versaillaise.

P. S. — Le lecteur, remarquant, dans les opinions exposées ci-après, la rareté de celles qui sont hostiles à la Commune, pourrait croire à un parti-pris d'éliminer certaines dépositions.

Est-il donc besoin de dire que, si le silence est une opinion, du moins nous n'avons pas omis d'interroger ceux qui ont cru devoir se taire?

M. Henri Rochefort

— Quel a été votre rôle pendant la Commune?

— J'ai fait uniquement mon métier de journaliste. Je n'ai pas pris part à la Commune. Mais comme j'ai publié très nettement mon opinion sur Versailles, dont je trouvais la conduite odieuse, j'ai été accusé d'avoir provoqué la rébellion.

— Au 18 mars?

— Non, plus tard. Au 18 mars, j'étais à Arcachon, si malade qu'on s'était empressé d'annoncer ma mort. J'ai reçu à Arcachon la visite de mes enfants qui avaient pris le deuil de leur père.

— Vous êtes arrivé à Paris?...

....

— Le deux avril, le jour je crois de la sortie de Flourens. Le *Mot d'ordre* que je rédigeais avait été supprimé par Ladmirault, cette vieille brute infecte...

— Je passe les épithètes?

— Mais non, mais non, Ladmirault était une ignoble brute, d'ailleurs toutes les culottes de peau... J'ai passé outre à l'interdiction. Le gouvernement avait filé à Versailles. J'ai soutenu énergiquement les droits de Paris. J'ai dit le rôle odieux de Thiers et ses mensonges abominables. Toutes mes sympathies allaient naturellement au mouvement de la Commune qui était à la fois socialiste et patriotique. La Commune était une protestation contre la paix de Bordeaux, une protestation contre la majorité cléricale et réactionnaire qui nous déshonorait, une protestation contre les abus de pouvoir d'une assemblée qui, nommée pour traiter de la paix s'était déclarée constituante, sans mandat. Mais la Commune devenue autoritaire se mit à supprimer les journaux qui n'étaient pas à sa dévotion. — Raoul Rigault, Félix Pyat supprimaient les journaux, Félix Pyat les supprimait surtout au profit du sien. Je combattais pour la liberté et le bon sens comme j'ai fait toute ma vie. Raoul Rigault supprima le *Mot d'ordre*. Le prétexte fut ma protestation contre le décret des otages ou plutôt son exécution. On suivait l'exemple donné par les généraux africains qui avaient fait des otages là-bas, au nom du gouvernement et les massacraient. Ceux qui avaient applaudi aux massacres et aux razzias d'Afrique trouvaient odieuse la conduite de la Commune. Je la trouvais naturelle mais je ne voulais pas qu'on exécutât le décret. Ce fut cet article qui me valut plus tard, d'être par les Versaillais traduit en Conseil de guerre. Idiot! Idiot! Toujours les militaires! Tous ignares. Savez-vous ce qu'on me reprochait, c'est que dans la manchette le mot *otages* eût été typographié en grosses lettres. C'est idiot... Enfin j'approuvais le décret et je protestais contre son exécution. Raoul Rigaul, voulut me faire arrêter. J'en fus prévenu par un jeune homme, secrétaire de Rigault je crois..

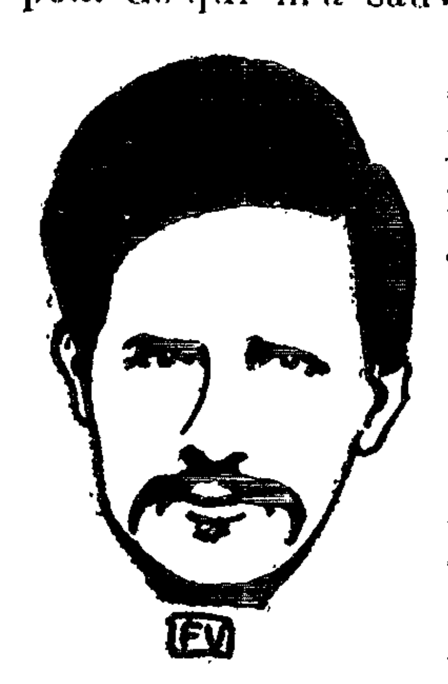
— Forain?

— Non, pas Forain, un membre de la police de la Commune. Je partis. Je fus arrêté à Meaux le 21.

— Y avait-il contre vous un ordre des Versaillais?

— Mais non, de Raoul Rigault. C'était un homme excellent, tout à fait intelligent. Très bien. Mais il était pour la lutte à outrance. Il savait ce que feraient les Versaillais. Il avait bien raison. Il ne tenait compte de rien. Pas de quartier! Il avait été à mon journal, mais c'était un homme qui aurait fusillé son meilleur ami. J'aurais été pris par la Commune j'étais sûr de mon affaire. Mais à Meaux j'ai été pris par des Versaillais. Le commandant de la subdivision allemande voulait me laisser partir; je suis resté en prison malgré les Prussiens... Au Conseil de guerre ces brutes ne m'en ont tenu aucun compte. J'ai été sur le point d'être fusillé : Il s'en est fallu de

peu. Ce qui m'a sauvé peut-être c'est l'arrestation de Rossel survenue à ce moment. Il a passé avant moi. Le Conseil avait déjà condamné à mort des membres de la Commune, il condamna Rossel à mort. Peut-être y eut-il une détente pour moi. J'avais passé en prison cinq mois. Je fus après deux jours de débats, condamné à la déportation perpétuelle ce qui en matière civile équivaut à la peine de mort. D'ailleurs nous avions affaire à des juges tellement ignares qu'ils ne savaient même pas que depuis 1848 la peine de mort était abolie en matière politique. Des officiers! Je me rappelle qu'à Versailles j'étais, en prison, le voisin de Rossel; j'avais gagné notre gardien en lui faisant partager les victuailles qu'on me faisait passer : il nous laissait causer. Je lui dois quelques bonnes heures que j'ai passées avec ce malheureux Rossel, qu'ils n'ont pas condamné à mort, qu'ils ont assassiné. Remarquez que la loi avant 48 punissait de mort les soldats rebelles et ceux qui passent à l'ennemi; depuis elle ne punit plus de mort que les traîtres : c'est en vertu de cette loi qu'ils ont tué Rossel. (M. Da Costa présent à l'entretien nous fait observer que sur trois officiers poursuivis et jugés par le gouvernement de la troisième République, Rossel, Bazaine et Dreyfus, un seul fut condamné à mort, Rossel.)



ROSSEL

— Rossel, poursuit M. Rochefort a été assassiné. Pour moi j'ai été comme chef de bande et pour excitation à la révolte condamné à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée. Plus tard Jules Simon m'a raconté que Thiers avait fait tous ses efforts, pour empêcher qu'on me fusillât. Cissey le voleur, l'escroc qui s'empoisonna, Cissey le général, le ministre de la guerre, le soutien de l'Ordre et de la Religion, Cissey exigeait qu'on me fusillât. Au nom de l'armée il demandait mon exécution. Thiers prit ma défense. Il s'emporta. Il pleura. Il prétendait qu'on ne pouvait mettre à mort un ancien membre du gouvernement... Si on fusillait des membres d'un gouvernement... lui... Mais le fait est, paraît-il qu'il a pleuré pour moi. Il n'aurait même pas voulu qu'on me déportât. Enfin il a consenti que je fusse enfermé dans une île hors de France... Il n'y a pas d'île qui ne soit hors de France. Mais en réalité c'est dans la prison préparée pour moi à Sainte-Marguerite, que fut enfermé Bazaine. Edmond Adam m'a montré une lettre du directeur de cette prison qui m'attendait, et le prévenait qu'il ne serait pas pour moi un hôte sévère, mais que j'aurais à faire son piquet... Vous comprenez que je ne voulais pas de traitement exceptionnel et puisque je redoutais d'être prisonnier pour ainsi dire sur parole. Je pensais déjà à m'évader. Sur ces entrefaites, le 24 mai, Thiers fut renversé et moi déporté. Inutile n'est-ce pas de vous raconter comment je me

suis évadé, avec Jourde, Olivier Pain, Paschal Grousset, Ballière, Granthille, comment j'ai vécu à Londres, à Genève, enfin ma rentrée...

— Triomphale. Et votre opinion sur la Commune?


OLIVIER PAIN
par EDOUARD MANET

— L'empire tombé on a cru à la République. Quand on a eu une Assemblée plus cléricale encore et plus réactionnaire que les précédentes, on s'est révolté. La majorité m'avait exaspéré, et c'est pourquoi j'ai donné ma démission à Bordeaux. Les Parisiens en ont eu assez. La Commune a été l'explosion des sentiments républicains et patriotiques dupés et trahis. Thiers l'a avoué, l'insurrection a été produite par l'exaspération du patriotisme déçu. Les gouvernements ne changent guère et continuent d'exaspérer les gouvernés.

(Se laissant aller à parler de la Grèce, M. Rochefort nous montre une statuette que viennent de lui envoyer les Grecs et nous explique ingénieusement, ce qu'est un Tanagra.)

— Mais la Commune, votre opinion?

— La Commune, c'est bien simple, c'est le seul gouvernement honnête qu'il y ait eu en France depuis Pharamond. Des gouvernants qui gagnaient 15 francs par jour. Depuis ils nous coûtent un peu plus. En déportation je les ai connus. Pas un de ces hommes là n'avait le sou.

— Mais ces honnêtes gens pensez-vous qu'ils aient été habiles, bien inspirés?

— Ça dépend. Il y avait les modérés, les outranciers. Naturellement c'étaient les outranciers qui avaient raison. Quand on veut agir, il ne faut rien ménager ou sinon... Tenez les Grecs sont bien peu de chose en face de l'Europe coalisée, eh bien s'ils sont crânes jusqu'au bout, sans doute ils auront raison de toutes les puissances...

— L'administration?

— J'en sais trop peu de chose.

— Et l'influence de la Commune?

— Enorme. Les massacres versaillais ont discrédité à jamais l Société bourgeoise. Et puis, la Commune a sauvé la République...

— Que nous avons.

— Je ne dis pas. Il n'en reste pas moins l'exemple.

M. Ernest Daudet

L'auteur d'un livre aujourd'hui introuvable, l'*Agonie de la Commune*, et de Souvenirs parus dans la Revue hebdomadaire sous le titre : *Jours passés*.

Je considère l'insurrection de 1871 comme un crime abominable, — un crime de lèse-patrie — encore que je ne tienne pas pour également criminels tous ceux qui y prirent part.

Il serait très injuste, en effet, de confondre en un même anathème les pauvres diables que l'oisiveté, la misère, les furieuses exaltations du siège avaient jetés dans le mouvement insurrectionnel et les ambitieux dont les conseils et les exemples l'avaient provoqué ; les soldats crédules ou naïfs qu'avaient trompés et fanatisés de longues excitations à la haine et au mépris de toutes organisations sociales, ceux qui cherchaient de bonne foi à réaliser un irréalisable idéal de félicité humaine et les chefs, écrivains et tribuns, qui durant ces dix semaines de sanglantes folies, se firent artisans de mensonge, apologistes du vol, de l'incendie, du pillage, de l'assassinat et les mirent en pratique quand se termina cette sinistre aventure.

Je n'ai joué aucun rôle durant la Commune. Comme la plupart des Parisiens et jusqu'au jour où il me fut possible de m'enfuir, je vécus dans Paris, ainsi qu'un opprimé et un proscrit. Mais j'en ai assez vu pour me croire en droit d'affirmer qu'il n'y eut au sommet du gouvernement insurrectionnel ni conception grandiose, ni nobles visées, ni vues d'ensemble sur l'avenir.

Je ne pense rien de son organisation. On ne peut émettre aucun jugement sur ce qui n'a pas existé. Nulle part, par aucun côté, à aucun jour de son histoire, la Commune ne se montra organisée.

Parlementairement, elle n'a donné ni un orateur, ni une idée généreuse. On y a épuisé toutes les banalités d'une rhétorique pompeuse et boursouflée, imitée des temps de la Convention. Mais, ces belles phrases n'étaient que des phrases : les incendiaires et les massacreurs parlaient peu.

Militairement, la Commune ne peut se vanter d'aucun épisode glorieux. Les rapports de Rossel et de Dombrowski sont accablants pour les légions dont ils eurent le commandement. C'étaient des bandes sans cohésion qui lâchaient pied au premier choc avec l'ennemi et qui ne déployèrent d'énergie pour la résistance qu'à l'entrée des Versaillais dans Paris et quand elles eurent à défendre la barricade.

Financièrement, l'insurrection n'a pas d'histoire ou plutôt son histoire n'a qu'un seul chapitre, celui des efforts qui furent faits pour mettre la main sur la Banque de France, efforts que déjouèrent l'habileté des administrateurs de cet établissement restés à Paris et l'honnêteté du vieux Beslay, délégué de la Commune. La tâche des financiers de l'insurrection se bornera à trouver tous les jours la somme nécessaire au payement de la garde nationale. Il n'y fallut

ni beaucoup d'ingéniosité, ni beaucoup de peine, la Banque s'étant décidée à fournir quotidiennement tout ou partie de cette somme pour éviter des exigences plus grandes.

Administrativement enfin, on ne trouve rien dans l'histoire de la Commune qui mérite d'être signalé ou retenu et en bonne justice on ne pouvait rien attendre de pareil d'un gouvernement d'insurgés.

L'insurrection de 1871 eut-elle alors une influence appréciable ? J'ai beau chercher cette influence, je ne la vois pas. C'est à peine si elle se manifeste à Marseille et dans deux ou trois villes par des mouvements qui furent vite écrasés.

Depuis, le souvenir de ces tristes jours en a-t-il exercé une sur les événements et sur les idées ? En vérité, la trace n'en apparaît nulle part, pas même dans les tentatives anarchistes qui ont ému la France en ces dernières années et dont les auteurs ne semblent s'être inspirés en rien des précédents et des traditions de la Commune de 1871.

Ernest Daudet

M. Alphonse Humbert

Alors rédacteur du *Père Duchêne*; depuis, président du Conseil municipal de Paris, actuellement député.



Frontispice du *Père Duchêne* de 1871.

— Je considère la Commune comme un acte héroïque, — cela et pas autre chose, car je ne crois pas qu'elle soit vraiment une date dans l'histoire du socialisme.

— Ne nous donneriez-vous pas quelques détails anecdotiques sur les tout derniers jours?

— Le jeudi de la dernière semaine, 25 mai, j'étais avec Lissagaray, Jourde, Larochelle, le membre de la Commune Johannard, etc., à la barricade de l'entrée du boulevard Voltaire. Delescluze venait de mourir. On voyait, par dessus la barricade, son cadavre. Je me rappelle qu'il y avait avec nous un grand garçon, haut en

couleur, sorte de gentilhomme campagnard, qui, dans cet l'orage de projectiles, s'écriait : « Dire que je suis venu à Paris pour m'amuser ! » Il reçut enfin une balle dans le mollet. L'heure, — cinq ou six heures du soir. La barricade, intenable, avait été évacuée. Les feux de la caserne occupée par les soldats enfilaient le boulevard. D'un balcon nous répondions. Physionomies diverses, parmi lesquelles je revois Johannard dans un état d'exaspération folle.

— Le jour suivant ?

— Le soir du jour suivant, revenant de je ne sais où et remontant à Belleville, Jourde, Lissagaray, l'étudiant en médecine Dubois et moi, nous rencontrons une bande de gardes nationaux. L'un d'eux, le fils Carria, nous dit : « Nous allons relever les gendarmes. » Je crois qu'il faisait allusion à des gendarmes parisiens du quartier de la Roquette. Peu après, au quartier du lac Saint-Fargeau, nous dînions au *Lapin vengeur*, quand nous entendîmes des coups de fusil. Ce fut pour moi une illumination : « Nom de Dieu ! ce sont les gendarmes qu'on fusille ! » L'hôtelière entra avec, à la main, un plat de lapin où tombaient ses larmes. Je ne m'étais pas trompé, — les otages. Nous étions à deux pas de la rue Haxo.

— Les membres de la Commune ont-ils pris part personnellement à la défense des barricades une fois l'Hôtel de Ville évacué ?

— Presque tous, et c'est là un fait unique dans l'histoire des gouvernements. Ils donnaient l'exemple de l'intrépidité, et, autour d'eux, on n'avait pas besoin de cet exemple. Quelle génération !

— Comment ces combattants de la dernière heure ont-ils pu se tirer des mains des Versaillais ?

— Pendant la bataille il était relativement facile de partir, mais ensuite les issues de chaque arrondissement étaient gardées par la troupe et quand on se présentait il fallait subir un interrogatoire. Après des péripéties et des alertes, Lissagaray et moi pûmes sortir du XIe arrondissement, grâce à l'ingéniosité d'une hôtelière, plantureuse et joviale dondon. Le soir même nous demandâmes l'hospitalité à Suzanne Lagier qui nous la refusa. Nous dûmes chercher ailleurs. Durant quelques jours nous allâmes de gîte en gîte, puis Lissagaray put quitter Paris. Quant à moi je fus pris quinze jours après, dénoncé par une concierge. J'appris depuis qu'elle avait été condamnée par le conseil de guerre pour avoir livré des Versaillais, au temps de la Commune.

— Croyez-vous que la Commune ait eu pour résultat le maintien de la République ?

— Oui, car après l'exécution de la Commmune, la période propice à l'exécution de la République était déjà passée.

— Au Père Duchêne était-on favorable à la majorité ou à la minorité de la Commune ?

— Vermersch à la majorité, Vuillaume et moi plutôt à la minorité (1). Celle-ci comprenait les hommes les plus intelligents. Mais,

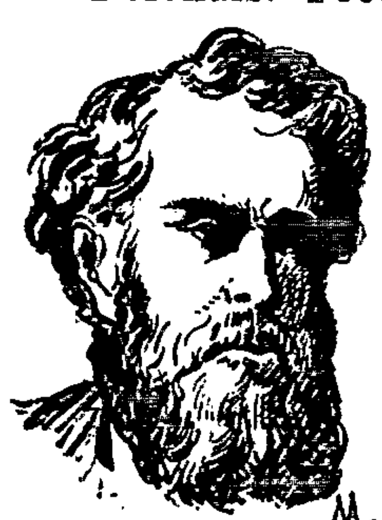
(1) M. Vuillaume nous dit que Vermersch et lui étaient hostiles à la minorité.

je le reconnais maintenant, les révolutionnaires de la majorité moins chercheurs de petite bête avec leur esprit de décision voyaient plus clair.

— Sur les chefs militaires, votre opinion?...

— Cluseret, un poseur. Son chic était de montrer qu'il était brave (il l'était en effet) et d'épater les gardes nationaux. Quand des fédérés apportaient telle nouvelle grave, demandaient des renforts etc... il leur répondait tranquillement : « Rentrez, mes enfants, je m'en charge, tout va bien. » Eux rentraient, disant : « Quel homme, quel sang-froid ! » Lui, reprenait sa pipe et, bien assis dans son fauteuil, allongeait les jambes sous la table. Quant à Rossel, c'était un fanatique religieux et patriote. Sans être un troupier dans le mauvais sens du mot, il ne croyait pas beaucoup à la garde nationale et de fait pendant les deux mois de lutte, presque tout l'effort de la bataille fut supporté par huit ou dix mille hommes des corps francs.

La Commune ne pouvait prétendre à introduire la discipline dans ses troupes. Elle ne pouvait se brouiller avec personne. Les actes de répression rigoureuse lui étaient impossibles. Bergeret, lui, m'apparaît comme un peu fumiste. Eudes était tout à fait inconscient de son rôle. Sa bravoure, comme celle de Duval, était d'ailleurs merveilleuse. Dombrowski était habitué à la guerre de barricades. C'était un entraîneur admirable et il était brave comme un Polonais. Prêta-t-il l'oreille aux propositions de Versailles? peut-être voulut-il rouler l'adversaire? puis soucieux de se laver du soupçon il se fit tuer à la barricade de la rue Myrrha. Wroblewski était très intelligent. La Cécilia très brave, mais perdant un peu la tête devant la responsabilité d'un commandement.


WROBLEWSKI

— Au point de vue financier?

— Jourde n'était pas un financier transcendant, mais un comptable exact et honnête; il borna son rôle à distribuer aux arrondissements les sommes indispensables. Beslay ne sut pas tirer parti de la Banque.

— La vie à la Nouvelle Calédonie?

— Sinistre au delà de toute expression. Il y eut cependant une éclaircie lors de l'élection de Grévy à la présidence. On nous invita alors à faire des recours en grâce, nous promettant qu'ils seraient accueillis. A la déportation simple les recours furent très nombreux. Ils le furent moins à la déportation dans une enceinte fortifiée. Au bagne, où j'étais, il n'y en eut presque pas. C'étaient les hommes les plus compromis. Il y avait là de braves gens d'ouvriers, des humbles qui n'avaient pas à garder une attitude en vue de quelque siège futur de conseiller municipal ou de député, eh bien, ils écrivirent des lettres d'indignation furibonde en réponse à l'offre qui leur était faite. J'ai gardé une admiration profonde pour

la foule anonyme qui défendit la Commune. Les chefs n'eurent pas moins de courage. Je revois Jaclard, encore à cheval et en uniforme de colonel, à la dernière minute de la Commune, à la minute du déguisement pour la fuite à tenter. Oui, tous furent intrépides, et le furent sans pose et gaiement.

M. Xavier de Montépin

qui après la Commune, demanda que Victor Hugo fût, comme indigne, rayé de la Société des gens de Lettres.

Mon opinion sur la Commune -- opinion absolument hostile -- est bien connue. — Je l'ai exposée et expliquée dans plusieurs de mes romans.

Xavier de Montépin

M. Ranc

Membre de la Commune

aujourd'hui sénateur, président de l'Association des journalistes républicains.

I. — Mon rôle personnel importe peu. Il me suffira de dire que j'ai voulu être un conciliateur. Dès le 21 mars je publiais dans les journaux et j'affichais sur les murs un appel aux maires et aux députés de Paris pour les inviter à se substituer au Comité central et à convoquer eux-mêmes les électeurs. « Le scrutin seul, disais-je, peut conjurer une lutte détestable où dans des flots de sang sombrerait la république !.. » Cet appel portait avec la mienne les signatures d'Ulysse Parent, de Georges Avenel, l'auteur d'*Anacharsis Clootz* et des *Lundis révolutionnaires*, de Gustave Isambert, aujourd'hui vice président de la Chambre, de Léonce Levraud, ancien président du Conseil municipal.

Elu à la Commune, j'eus la même attitude. Quand je fus convaincu que mes efforts pour arriver à une conciliation seraient vains, je me retirai et je m'employai avec quelques amis à fonder la ligue des droits de Paris qui, dans notre pensée, devait servir de tampon entre la Commune et Versailles.

II. — L'insurrection de 1871, est née d'une explosion de colère patriotique, de fureur contre l'impuissance du gouvernement de Paris, contre l'incapacité de Trochu. « Sans l'armistice, a dit un témoin peu suspect, le général Leflô, ministre de la guerre pendant le siège, il n'y aurait pas eu d'insurrection. » Le mouvement du 18 mars a été ensuite rendu inévitable par la décapitalisation de

Paris, par les lois stupides sur les échéances et sur les loyers, par l'annonce de la suppression immédiate, brutale, de la solde des gardes nationaux. Aussi, au début, l'immense majorité des Parisiens étaient-ils pour la Commune.

III. — La Commune a été le moins révolutionnaire des pouvoirs insurrectionnels. Si elle avait eu le sens des mesures révolutionnaires, elle aurait brisé le Comité central qui jusqu'à la dernière heure n'a cessé de l'attaquer, de la miner sourdement et elle aurait saisi le gage de la Banque de France. M. Thiers alors aurait bien été obligé de traiter.

IV. — La Commune a-t-elle, comme on l'a cru, sauvé la République? Sans l'insurrection, l'Assemblée versaillaise aurait-elle proclamé la monarchie? Il est bien difficile d'en raisonner, d'en décider après tout. Ce qui est très probable, c'est que la majorité réactionnaire eût renversé M. Thiers dès les premiers jours. Qu'on se rappelle la fameuse apostrophe de M. Thiers à ses adversaires dans la séance du 11 mai: « Attendez huit jours encore, Messieurs! dans huit jours il n'y aura plus de danger et la tâche sera proportionnée à votre courage et à votre capacité! »

Il est certain aussi que c'est sous la pression des événements et pour empêcher le mouvement communaliste de gagner la province, que M. Thiers prit avec les délégués des grandes villes, Lyon, Bordeaux, l'engagement de maintenir la République.

Ranc

M. le Dr Marmottan

actuellement député, maire du xvie arrondissement de Paris, nous dit :

— Je faisais partie de la municipalité élue avec Henri Martin et c'est à Bordeaux que j'ai appris ma nomination de membre de la Commune, la majorité de nos concitoyens, pris de court, ont choisi mon nom comme protestation. D'abord je ne voulais pas accepter. Il me fallut du moins aller à Paris, expliquer mon refus. Ce retour fut accidenté et même, à Rambouillet, je fus retenu par le procureur de la République. Dès mon arrivée à Paris, je réunis le plus grand nombre possible de mes concitoyens et leur remis ma démission. Les journaux publièrent une lettre de moi. Il ne me paraissait pas possible d'accepter un mandat qui me faisait entrer dans une assemblée révolutionnaire. C'est un sentiment patriotique qui a dicté mon refus, je ne pouvais accepter même l'idée de cette révolution faite en face des Prussiens.

— Pourtant vous acceptiez le Gouvernement du 4 Septembre.

— Il y a une grande différence, les Prussiens n'étaient pas à Paris, et puis le 4 septembre n'était pas un mouvement violent et révolutionnaire. Ce n'est pas du tout la même chose. La Commune était une Convention au petit pied.

— Revenons donc, sil vous plaît, à votre rôle.

— Le lendemain même de ma démission, les bataillons de Belle-

ville venaient remplacer la garde nationale du XVI[e] arrondissement qui n'était pas du tout communaliste. Pour moi j'ai quitté Paris et ai été rétablir ma santé assez ébranlée.

— Des historiens vous ont prêté un rôle de conciliation entre les deux partis.

— J'ai pu tout au plus en exprimer le désir, mais j'ai quitté Paris dès les premiers jours.

— Quelle est votre opinion sur la Commune ?

— Ce n'étaient ni des incapables ni des voleurs, mais des brouillons. Ils ont subi les conséquences de leur origine révolutionnaires. Jourde était un homme capable. Beslay délégué à la Banque était un honnête homme. Pour ce qui est de la fin je n'ai pas assez d'horreur, assez de colère contre les incendies et les exécutions. Chaudey a été fusillé sans jugement, sans raison, je n'ai pas de mépris, de haine assez forte...

— Ne trouvez-vous pas une excuse à leur conduite dans la façon dont agissaient les Versaillais.

— J'aurais admis qu'ils traitâssent les prisonniers versaillais, comme les Versaillais ont traité les leurs. Mais ce qui est odieux, ce sont les fusillades de prêtres qui ne pouvaient se défendre, les exécutions sommaires, les incendies.

— Que pensez-vous de la répression ?

— Elle a été ce que sont toujours les répressions après les luttes violentes. Elles ont toujours le même caractère.

— Avez-vous été personnellement recherché ?

— Non, mais comme maire j'avais des fonds, je les avais mis à l'abri et je les ai rendus à l'Etat en mai. A mon départ on a arrêté mon chef de bureau et mon caissier, mais ils ont été relâchés au bout de très peu de temps.

— L'organisation parlementaire ?

— Une assemblée de bataille, une Convention.

— Militaire ?

— Aussi vacillante que possible. Ils n'en avaient pas, les chefs changeant à chaque instant.

— Financière ?

— Jourde était un administrateur habile.

— Administrative ?

— Ce n'était pas de l'administration.

— L'influence ?

— Considérable sur le chef de l'Etat, M. Thiers. Influence favorable à la République en ce sens que pour empêcher l'idée communale d'envahir les grandes villes, M. Thiers s'est prononcé pour la République. Vraisemblablement sans la Commune M. Thiers se serait prononcé pour la Monarchie et tout était fini. D'autre part la Commune a retardé l'accession à la République des départements modérés. Dans les luttes électorales, les conservateurs établissaient des confusions volontaires entre républicains et communards. J'ai moi-même été traité de communard! D'ailleurs la Commune a

assagi le parti républicain, et lui a donné une saine horreur des procédés révolutionnaires. C'est le souvenir de la Commune qui a inspiré les républicains rangés autour de Gambetta, et les a maintenus dans la volonté ferme de ne parvenir au progrès que par la légalité. La Commune a assagi les républicains.

— Voyez-vous que la Commune ait eu quelque autre influence ?

— Pas d'autre, que d'effrayer les bourgeois. Ah si encore, elle a nui considérablement au développement municipal de Paris. »

M. Henry Maret

aujourd'hui député, rédacteur en chef du *Radical*.

I. Mon rôle du dix-huit mars à la fin de mai 1871, peut se résumer en ces mots : pas du tout pour Versailles, pas complètement pour Paris, mettons pour Sèvres. J'ai combattu de toutes mes forces l'Assemblée monarchique et usurpatrice, ainsi que le gouvernement de M. Thiers, cause de tout le mal. Cependant j'étais loin d'approuver tous les actes de la Commune et ne me suis pas gêné pour en flétrir quelques-uns, tels que le déboulonnement de la colonne. Je n'admettais pas d'ailleurs la prétention qu'avait la Commune de gouverner la France. Mais, après les abominables massacres de Versailles, toutes les fautes s'effaçaient, et j'étais, avec tous les gens de cœur, du côté du vaincu.

II. Mon opinion sur le mouvement de 1871 est la même aujourd'hui, après vingt-six ans. L'expérience et les cheveux gris n'y ont rien changé, je suis de ceux qui ont tout vu d'assez près pour savoir à quoi s'en tenir. Il n'y a eu aucune préparation à l'insurrection du dix-huit mars; s'il est permis d'appeler insurrection la prise d'un pouvoir abandonné. Le quatre septembre ne fut pas plus légal. Cette journée fut causée par le patriotisme le plus exaspéré, contre une lâche capitulation et aussi par la nécessité de défendre la république contre les attentats préparés par l'assemblée de Versailles. Le feu fut mis aux poudres par les odieuses mesures sur les créances et les loyers, qui faisaient payer les frais de la guerre par les combattants sans le sou au profit des richards absents; le peuple comprit qu'on voulait lui reprendre ses armes pour le ramener sous le joug, et je suis encore persuadé qu'il ne se trompait pas.

Malheureusement l'organisation fut déplorable. Précisément parce que rien n'avait été préparé, parce que le coup fut une surprise, les vainqueurs du moment ne surent que faire de leur victoire et, au lieu d'en profiter, la compromirent à plaisir. Au fond, chacun pensait bien que cela ne pouvait durer, mais on comptait sur quelque arrangement final. Au point de vue de la défense militaire, il n'y eut de plan d'aucune sorte; on se battit toujours au petit bonheur sans direction. Cependant l'assemblée communale, se donnant des airs de parlement, légiferait comme si elle eût dirigé le pays. Ce n'est pas que parmi ses travaux il n'y en ait eu d'excellents; mais était-ce bien le moment de jouer à la Convention?

Au point de vue financier, il y eut beaucoup plus d'honnêteté que

ne voudraient le faire croire les détracteurs ; sauf quelques exceptions, moindres qu'en tout autre régime, les mains restèrent nettes. L'administration fut pure fantaisie, mais, je le demande à tout homme de bonne foi, pouvait-elle être autre chose?

L'incapacité explicable, l'impuissance évidente firent que Paris, qui était tout entier pour la Commune au dix-huit mars, s'en était complètement détaché en mai. Cette situation accroît l'horreur des atrocités commises par les assaillants, et continuées par les conseils de guerre. On eût pu reprendre la capitale à moins de frais, et éteindre la guerre civile sous moins de sang. C'est ce qu'on ne voulait pas. M. Thiers fut le grand coupable, et est resté le grand responsable. Il eut dix occasions de traiter, il voulut un massacre.

III Le massacre ne fut pas seulement un crime, il fut pour la réaction elle-même une lourde faute. La Commune qui eût sombré dans le ridicule prit une hauteur tragique. L'assassinat de tant de prolétaires cimenta la République. Il s'est élevé de ce charnier une vapeur, qui dissipée, montra le socialisme plus fort qu'il n'avait jamais été, et la questisn sociale plus vivante, plus inévitable. Les morts sont terribles en politique, et les St-Barthélemy toujours bêtes. A la vérité, la bourgeoisie s'est depuis ce moment reconstituée, et le prolétariat devenu défiant ne demandera plus son triomphe à une lutte inégale. Mais, et c'est là le point grave, les classes se sont à tout jamais divisées. Le parti ouvrier est né. Un immense fossé le sépare de ce qu'on a appelé autrefois les dirigeants, et sur ce fossé il n'y a plus de pont. Nous ne verrons plus, comme le prédisait Hugo, frissonner les grands chênes, ainsi qu'au temps où riches et pauvres marchaient en se donnant la main à la conquête de la liberté. Ce que verront nos neveux, ce sera l'âpre combat de tous les appétits contre toutes les jouissances, la lutte constante et farouche du haillon contre le drap fin, de la masure contre le palais, de la poche vide contre la poche pleine.

Nous sommes entrés dans l'ère de ces querelles pour la vie, dont hélas! meurent les nations.

Henry Maret

M. Edouard Lockroy

aujourd'hui député, ancien ministre.

La question que vous m'adressez demanderait une réponse de plusieurs volumes. Vous m'excuserez de ne les pas écrire. C'est en effet. une partie des plus intéressantes et des plus complexes de l'histoire contemporaine que l'histoire de la Commune et pour dire les causes de cette révolution, pour en analyser les motifs, pour en peindre les personnages, pour en étudier les répercussions il faudrait plus de papier que La Revue Blanche n'en peut mettre à mon service et plus de temps aussi que je n'en ai. Des écrivains comme C. Pelletan, Claretie, Lissagaray ont déjà entrepris ce récit. Que pourrais-je

ajouter à leurs livres? A quoi bon, d'ailleurs, en ce moment où l'horizon est si sombre, réveiller le souvenir de cette tradégie effroyable; des dernières convulsions de la France vaincue et démembrée?

Cependant vous le voulez et, aussi brièvement que possible, je repondrai aux trois questions que vous me faites l'honneur de m'adresser. Vous me demandez d'abord « quel a été mon rôle du 18 mars à la fin de mai » Vous le trouverez précisé et défini dans l'ouvrage de M. André Lefèvre : *la ligue des Droits de Paris*; dans les ouvrages que je citais plus haut ; dans beaucoup d'autres aussi dont le titre m'échappe en ce moment. Qu'importe d'ailleurs les aventures particulières au milieu d'une catastrophe générale ? Avec beaucoup de mes amis, j'ai tâché, au moment où l'armée prussienne victorieuse, campait encore sur les hauteurs de Montmorency, d'empêcher qu'une lutte entre Français éclatât devant elle et sous ses yeux; j'ai cru qu'à tout prix, il fallait éviter une guerre civile; j'ai pensé qu'on devait priver nos adversaires de cette joie ; épargner à notre pays cette douleur. Peut-être l'œuvre entreprise était-elle impossible à réaliser et chimérique. Quantité de journalistes et d'historiens l'ont prétendu. Cependant, aujourd'hui encore, il me semble qu'elle devait tenter de bons citoyens.

« Quelle est votre opinion sur l'insurrection et que pensez-de son organisation parlementaire, militaire, etc. »? M. Thiers a dit à la tribune de l'Assemblée Nationale : « l'insurrection de 1871 a été le résultat d'un patriotisme égaré. » Je n'ajouterai rien à ce jugement de l'homme d'Etat qui l'a combattue et vaincue. Elle paraissait inévitable et fatale à tous ceux qui avaient assisté aux horreurs du siège de Paris; à tous ceux qui avaient connu les souffrances, du peuple; ses misères, ses désespoirs, ses colères, ses fureurs, ses longues impatiences, ses frémissements, ses révoltes ses enthousiasmes, ses ivresses, ses espérances obstinées et ses déceptions quotidiennes; à tous ceux qui avaient vu germer lentement pendant d'interminables mois d'attente, dans tous les esprits et dans tous les cœurs l'irrésistible désir de combattre et l'inextenguible soif de la mort; à tous ceux qui avaient admiré l'héroïsme et la résolution froide des femmes : les riches jetant leurs bracelets, leurs bagues, leurs boucles d'oreilles dans les sébiles des souscriptions nationales, les pauvres attendant des nuits entières, sans un murmure et sans une plainte les pieds nus sur la glace et leurs enfants dans les bras, à la porte des boulangeries; à tous ceux qni avaient assisté aux batailles et aux fusillades des avant-postes, où bourgeois, employés et ouvriers, transformés en soldats, tenaient tête, sans broncher, aux vainqueurs de Reischoffen, de Forbach et de Sedan; à tous ceux qui avaient étudiées l'organisation de la Garde Civique, de ses délégations et de ses comités : comités et délégations qui, plus tard, jouèrent un rôle si prépondérant; à tous ceux qui avaient vécu dans les faubourgs et qui avaient senti croître et se développer autour d'eux des haines impitoyables allumées par les faiblesses du dedans et par les trahisons du dehors; à tous ceux qui le 31 octobre, à la

nouvelle de la reddition de Metz avaient entendu les cris déchirants de la foule s'engouffrant sous le porche de l'Hôtel de Ville ; à tous ceux qu'avaient stupéfiés l'issue de l'affaire de Champigny, l'impossibilité du passage de la Marne ; les ponts trop courts, le plan de campagne déposé chez un notaire, et tout le ridicule mêlé à cette tragédie ; à tous ceux qui avaient partagé les craintes, les joies, les émotions de cette ville armée et prête au sacrifice, le jour occupée à suivre des yeux dans le ciel gris de l'hiver, le voyage incertain des ballons ou le vol des pigeons rayant la brume, le soir à regarder le cercle des feux ennemis qui se rétrécissait autour d'elle ; à tous ceux qui avaient fréquenté ces multitudes héroïques, grisées plus encore par la rhétorique des proclamations civiles et militaires que par l'alcool qu'elles étaient obligées d'absorber pour soutenir leurs forces ; à tous ceux qui avaient senti combien les souffrances physiques exaspèrent les souffrances morales : le froid dans les maisons comme dans la rue ; la faim inapaisée, le dégoût des nourritures immondes et des boissons frelatées ; à tous ceux qui avaient éprouvé ces chocs successifs : la capitulation de nos troupes ; l'investissement, la catastrophe de Bazaine et le tressaillement de joie de Coulmiers ; à tous ceux qui avaient habité cette immense capitale tout à coup séparée du monde entier, devenue une sorte d'île inabordable, pleine de nuit, de mystère et de terreur où l'on n'entendait plus que le bruit des régiments en marche et que le Qui vive ! des sentinelles, où, le soir, des fenêtres s'éclairaient pour des signaux inconnus ; où l'on devinait des espions circulant dans l'ombre ; où les mourants râlaient dans les foyers de théâtre et où, de temps en temps un obus crevait un toit ; à tous ceux qui avaient espéré qu'un jour viendrait où l'armée parisienne se déploierait dans les plaines pour la lutte dernière et définitive ; qui avaient attendu, voulu, rêvé ce jour-là ; qui avaient cru que l'ennemi serait chassé ou que Paris serait anéanti et disparaîtrait dans un écroulement suprême comme Ninive ou Babylone ; à tous ceux, enfin, qui avaient prévu le soulèvement de surprise, de rage, d'horreur que provoquerait la nouvelle, brusquement donnée, de la paix conclue sans combat, sans que l'effort fût tenté, sans que les heures de misère eussent la compensation d'une tuerie glorieuse ; sans que les fureurs accumulées lentement pussent éclater. Et cela, avec la honte indicible de l'Empereur Allemand passant sous l'Arc de Triomphe à la tête de ses soldats.

La Commune fut faite des désespérances, des déceptions et des colères du siège. Si, plus tard, des revendications sociales s'y mêlèrent, ce fut accessoirement et, pour ainsi dire par déviation L'origine du mouvement est là et aussi dans la crainte de la Monarchie qui nous avait valu l'invasion et la défaite et qu'on soupçonnait l'Assemblée Nationale de vouloir rétablir. Paris révolté, il fallut un drapeau et une doctrine. La Commune en eut plusieurs ; elle les eut toutes. Elle était composée d'homme fort différents ; d'éducation et d'idées fort différentes ; adversaires ou ennemis les uns des autres et que seul le hasard d'une explosion pouvait jeter ensemble

dans une assemblée délibérante. Ceux-ci étaient Jacobins, ceux-là fédéralistes et ceux-là internationaux. Ne cherchez pas dans les actes du Gouvernement qu'ils improvisèrent, une ligne politique suivie, un plan quelconque arrêté. Ils tentèrent des choses diverses et sans lien entre elles. Leurs décisions, d'ailleurs, n'avaient pas de sanction. Personne ne leur obéissait : pas même la Garde Nationale. Si quelques-uns eurent de l'autorité, ce fut une autorité toute personnelle qu'ils devaient à leur nom, à leur popularité, à leur audace ou à leurs services plus qu'à leurs titres et à leurs fonctions.

On essaya bien d'organiser l'armée, les finances, l'administration mais ce furent là des tentatives partielles. D'organisation générale, sérieuse, il n'y en eut pas et il ne put pas y en avoir. L'action militaire elle-même ne devait pas être réglée. Le commandement flottait de l'un à l'autre. Les Généraux passaient continuellement de la prison au champ de bataille et du champ de bataille à la prison.

Quant à votre dernière question elle est infiniment plus difficile à résoudre et plus complexe. Vous me demandez quelle influence l'aventure communaliste a pu avoir sur les événements et les idées. Cette influence a produit des résultats très divers. Je n'en retiendrai que deux, l'un politique, l'autre économique, parce qu'ils sont les plus saillants d'abord et parce qu'ensuite je ne puis allonger outre mesure, cette lettre déjà trop longue.

Au point de vue politique — le fait a passé trop inaperçu des historiens — l'aventure communaliste a eu pour effet de rallier à la forme républicaine, un grand nombre de députés et d'hommes d'affaires qui, sans elle, auraient accepté et peut-être désiré une restauration Orléaniste ou Légitimiste. Ce fut là une des combinaisons les plus savantes, sinon les plus irréprochables de M. Thiers qui fit servir à la consolidation du régime qu'il voulait établir en France, des événements propres, en apparence, à le renverser. Ce qu'on reprochait alors violemment à la République, dans certaines classes et dans certains milieux — surtout dans le milieu où évoluait M. Thiers — c'était d'être un gouvernement faible toujours obligé de compter avec l'émeute ; toujours contraint de céder à la violence populaire, qui n'assurait à la bourgeoisie, à l'industrie, au commeree, au travail national même ni paix, ni sécurité. En se réfugiant à Versailles, en laissant la Commune se former tranquillement, en organisant méthodiquement le siège de Paris qu'il avait projeté toute sa vie, enfin en écrasant la plus formidable insurrection dont l'histoire du Monde fasse mention, M. Thiers démontra à ses amis et à ses clients que la République pouvait être un gouvernement fort, plus capable de « rétablir l'ordre » qu'aucune Monarchie passée ou présente. Il rétorqua, ainsi les arguments de ses adversaires et, à leurs déclamations, il répondit par un fait.

Ce qui le servit tout autant, peut-être, ce fut l'indifférence presqu'absolue de la France en présence des incendies et des fusillades de la catastrophe finale. Tandis qu'en Juin 1848, les Gardes Nationales de Province, courant au secours du Gouvernement, s'étaient toutes

ruées sur Paris, en 1871, au contraire, malgré les appels désespérés et réitérés de l'Assemblée Nationale, aucun Département ne voulut bouger. On ne put compter que quelques centaines de pompiers venus à la suite des troupes. Après Sedan, rien ne paraissait plus ni abominable ni exécrable. Et les « Hésitants » et les « Clairvoyants » de la politique comprirent bien alors qu'ils se devaient rallier à M. Thiers et que l'infamie des capitulations avait inspiré l'horreur des Monarchies.

Les conséquences économiques de la répression de la Commune furent tout autres. La population ouvrière de Paris était presqu'entièrement engagée dans l'insurrection. Presqu'entièrement, elle fut dispersée aux quatre coins de l'Europe, tuée ou prise. L'Orangerie de Versailles et le Camp de Satory continrent plus de 40.000 prisonniers. Les malheureux qui purent s'échapper, comme les protestants sous Louis XIV, portèrent à travers le monde la meilleure part de notre génie industriel.

Ils le personnifiaient si bien que — (j'ai énoncé le fait à la tribune devant M. Thiers qui ne l'a pas contesté) — une Compagnie américaine offrit au Gouvernement de lui acheter en bloc tous ses prisonniers moyennant une forte somme d'argent qu'elle lui donnait en échange. La Compagnie aurait transporté ces gens aux Etats-Unis où, répandus dans les usines, ateliers, manufactures etc. etc., ils auraient régénéré l'industrie locale ou créé des industries nouvelles. Avec MM. Allain-Targé, Ranc, je fis peu après au Conseil municipal, une enquête sur la situation industrielle et commerciale de Paris. Elle révéla des vides affreux dans toutes les professions. Les fugitifs étaient allés en Belgique, en Alsace, en Italie, en Suisse, beaucoup en Angleterre et plusieurs aux Etats-Unis. Partout ils avaient répandu nos goûts, nos mœurs laborieuses et nos habitudes de travail. La plupart revinrent en France après l'amnistie : quelques-uns se fixèrent à l'étranger. Mais leur exode coïncide d'une façon sigulière et remarquable avec la renaissance artistique observée par toutes les personnes compétentes, — par M. Marius Vachon entre autres — chez tous nos voisins du continent européen. Si depuis lors la concurrence étrangère est devenue plus redoutable, peut-être faut-il l'attribuer à ceci, qu'on ne révoque pas impunément une seconde fois l'Edit de Nantes.

Edmond Lepelletier

M. Gaston Jollivet

qui prit part, le 22 mars 1871, à la manifestation des conservateurs sur la place Vendôme.

Vous me demandez mes souvenirs sur la Commune, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de vous envoyer un article paru dans le *Gaulois* il y a je crois trois ans, et où je raconte la manifestation de la place Vendôme. Vous me dites que les réponses que vous recevez sont en général favorables à ce régime de la Commune et que votre impartialité désire avoir une autre cloche en provoquant mon témoignage. Peut-être cependant vous méprenez-vous sur les sentiments que m'inspirerait une nouvelle Commune. Je la verrais peut-être, avec quelque faveur, dans l'espoir que celle-là, au rebours de celle de 1871, me débarrasserait, une fois écrasée, de la République.

Gaston Jollivet

M. Louis Lucipia

aujourd'hui Conseiller municipal de Paris

Si la République n'est pas morte en 1871, c'est parce que le peuple de Paris n'a pas hésité à se soulever.

J'en ai la conviction profonde, conviction partagée, du reste, aujourd'hui, par tous ceux qui, faisant abstraction de leurs préférences personnelles, politiques et sociales, ne veulent voir que la réalité des faits.

Louis Lucipia

M. Paschal Grousset

Membre de la Commune

délégué aux Relations extérieures pendant la Commune, aujourd'hui député.

Ce n'est pas seulement un chapitre de l'histoire de ma vie que vous me demandez, c'est tout un volume. Le volume est écrit, mais ne paraîtra qu'après ma mort. Laissons-le dormir. En peu de mots, voici mon sentiment sur le 18 mars.

Il est à peine besoin d'affirmer que deux millions d'hommes ne

s'insurgent pas sans motif, — ne se battent pas durant neuf semaines et ne laissent pas trente-cinq mille cadavres sur le pavé sans en avoir de bonnes raisons.

Chez beaucoup, ces raisons étaient faites des longues souffrances qui sont la vie des sept huitièmes d'une nation prétendue civilisée. Chez d'autres, elles naissaient surtout des colères obsidionales, du grand effort stérilisé par l'impéritie officielle, des hontes de la capitulation et aussi de l'entente facilitée par le groupement des forces civiques. Chez tous, l'idée dominante, l'idée maîtresse était la nécessité primordiale de défendre la République, directement attaquée par une Assemblée cléricale et royaliste.

La République de nos rêves n'était assurément pas celle que nous avons. Nous la voulions démocratique et sociale, et non pas ploutocratique. Nous entendions en faire l'instrument de précision de la transformation économique. *République* était pour nous synonyme de *régénération*. Au milieu des ruines fumantes de la patrie, il nous semblait nécessaire et juste de disqualifier sans retour les hommes et les institutions qui avaient amoncelé ces ruines. Il nous fallait des écoles nouvelles, une morale nouvelle et des guides nouveaux. Travail pour tous, éducation pour tous, défense nationale par tous, confiance inébranlable dans les destinées de notre race, — tel était le mot d'ordre qui surgissait spontanément du cœur de Paris exsangue et qui s'incarnait à ses yeux dans la République.

Le siège nous avait laissés militairement organisés : c'est pourquoi notre révolution fut à la fois militaire et civique. Les classes dirigeantes venaient de donner la mesure de leur criminelle incapacité : c'est pourquoi notre révolution fut prolétarienne et marque le fait pivotal des temps modernes, dans l'avènement direct des travailleurs au mystère de pouvoir.

Quant à la Commune, pour nous comme pour ceux de 1792, c'était l'organisme occasionnel et provisoire qui naît aux heures de crise pour prendre en main l'évolution sociale et la conduire à terme.

Comment la lutte s'engagea et quelles en furent les péripéties, vous le savez. Grâce à la complicité de l'Allemagne, qui rendit tout exprès ses trois cent mille prisonniers à l'Assemblée de Versailles, Paris succomba sous le nombre. Mais il avait du moins, par son héroïque effort, donné à la France républicaine le temps de se ressaisir. Des engagements formels avaient dû être pris par Thiers avec les délégués des grandes villes frémissantes. Quand le sang de nos rues fut lavé, il se trouva que le programme de Paris était le seul pratique.

C'est ainsi que de notre holocauste, de nos douleurs et des larmes de nos mères fut cimenté le pacte républicain.

Entre temps, la loi municipale avait été votée : sur ce point encore, Paris gardait gain de cause.

Quant à la transformation économique, pour un quart de siècle elle était ajournée. Mais qui oserait dire aujourd'hui qu'elle n'est pas restée inévitable ? La misère grandit avec le progrès mécanique ;

dans cette France si belle, des milliers de bras sont inoccupés ; le malaise de toutes les classes se trahit par des symptômes chaque jour plus évidents. L'impuissance des vieilles formules, l'incohérence des institutions et des faits éclatent aux yeux. L'heure approche où sur cet article aussi, le programme du 18 mars va s'imposer par l'irrésistible force des choses. Cette heure sera pour nous, qui avions voulu l'avancer, celle de la justice historique.

Paschal Grousset

M. G. Lefrançais

Membre de la Commune

La situation avilissante dans laquelle se trouve à cette heure la République française, situation voulue par tous ceux qui ont tenu en mains le gouvernement, depuis le 4 septembre 1870, en fidèles continuateurs du système inauguré par les républicains le 24 février 1848, prouve clairement que le prolétariat n'a rien à espérer de ceux qui ne veulent point reconnaître que la révolution et l'autorité — républicaine ou royaliste — sont antagoniques.

C'est cette conviction profonde chez la plupart de ceux des membres composant la minorité de la Commune de 1871, qui les amena à se séparer de leurs collègues à traditions jacobines, tout en rendant justice à leur sincérité et à leur dévouement à la Révolution du 18 mars.

Les vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis n'ont fait que me convaincre de plus en plus que cette minorité avait raison et que le prolétariat n'arrivera à s'émanciper réellement qu'à la condition de se débarrasser de la République, dernière forme, et non la moins malfaisante, des gouvernements autoritaires.

Mais s'il s'entête dans la folle espérance d'arriver à son émancipation par la fameuse « Conquête des Pouvoirs Publics », il se ménage certainement une nouvelle et sanglante déception, dont il pourrait bien ne plus se relever de longtemps.

G. Lefrançais

M. Champy

Membre de la Commune

actuellement orfèvre-coutelier, conseiller prudhomme ouvrier.

— Nous ne voulions pas seulement obtenir les libertés municipales. Si nous avions été vainqueurs, nous aurions organisé le mouvement révolutionnaire dans toute la France. Vainqueurs, la plu-

part des grandes communes nous suivaient et les petites suivaient les grandes.

— Mais pouviez-vous être vainqueurs?

— Je suis un des seuls qui aient cru à la victoire. Quant aux Vingt-Deux de la minorité qui, le 15 mai, déclarèrent ne plus vouloir siéger, sous prétexe que la Commune, en créant le Comité de salut public, avait créé une dictature, cette sorte de défection fut pour la Commune un affaiblissement, mais la force des événements les ramena bientôt à la Commune. Ce n'était pas le moment de jeter le manche après la cognée. Une autre cause d'affaiblissement fut l'abondance des mouchards et agents provocateurs versaillais, tel Barral de Montaut, officier de l'armée régulière qui, se donnant pour révolutionnaire, avait été nommé chef de la 7e légion. Ce Montaut était fécond en motions saugrenues et sanguinaires. Après la Commune il fut décoré de la Légion d'honneur et nommé colonel.

— La prétention de la minorité de représenter dans la Commune le socialisme était-elle justifiée?

— Non, il y avait dans la majorité d'excellents socialistes, et la majorité avait plus que la minorité le sens de la situation révolutionnaire. A la vérité, il n'y eut une minorité distincte que pendant quelques jours.

— Le Comité central de la Garde nationale, en se mêlant aux affaires après les élections du 26 mars, fut-il nuisible?

— Le Comité central n'a pas été aussi encombrant qu'on l'a dit. Sans doute il aurait dû agir plus modestement quand la Commune eut été nommée. Mais en somme la division entre les deux pouvoirs a été un peu l'œuvre de Cluseret et de Rossel : ils rejetaient toujours leurs fautes sur la garde nationale et sur les corps constitués

— Rossel ?

— Etait évidemment un bon patriote, au sens étroit du mot. Une fois délégué à la guerre, il parut devant nous. Dès ses premiers mots, nous nous regardâmes les uns les autres et, d'un accord tacite et unanime, nous restreignîmes son mandat par le mot « provisoirement ». Il rêvait d'une dictature qui lui eût permis de traiter avec Versailles, en sauvegardant, je veux bien le croire, les droits de Paris. Au fond il voulait les pleins pouvoirs, même civils. Aussi attaquait-il le Comité et la Commune quand il échouait dans ses combinaisons militaires. Pour moi, sans d'ailleurs que j'en aie de preuves, quand il était chef de l'état-major de Cluseret, il travaillait à supplanter ledit Cluseret et interceptait certains ordres qu'il devait lui transmettre. Il ne regardait jamais en face.

— Cluseret?

— Cluseret avait toujours à la bouche ces mots: « Nous avons le temps, rien ne presse. » Son inertie, ses négligences renouvelées nous obligèrent à lui retirer son mandat de délégué à la guerre, et il lui fut retiré à l'unanimité. Nous ne l'avons pas revu pendant la

semaine du combat dans les rues. En somme Rossel était plus sérieux.

— Dombrowski?

— Comment a-t-il pu se laisser aller à ce point qu'on pût le soupçonner de trahison? Il fut ramené par les gardes nationaux au moment, a-t-on dit, où il allait passer les lignes prussiennes pour filer à l'étranger. A l'Hôtel de Ville il pleura: « Et dire qu'ils croiront que je les ai trahis. » Eh bien, non, il n'a pas trahi. Mais il était écœuré de voir les officiers réguliers qui composaient son état-major le trahir, il avait perdu confiance. J'ai souvent été aux avant-postes avec lui, jamais il ne marchanda sa vie. D'ailleurs, il fut, comme on sait, tué en combattant. Il avait d'excellentes troupes. Ce n'étaient pas, je le répète, des troupes de carton, mais des gaillards résolus, aguerris, ayant du cœur au ventre, ne demandant qu'à marcher. On a trop dit que la garde nationale ne formait pas une armée sérieuse. Des 240.000 hommes qui la composaient, la Commune en eut un bon tiers à sa disposition. Tous les jours leur nombre diminuait, mais à la fin il en restait encore pas mal, et solides au feu.

— Vous croyez à des traîtres parmi les officiers d'état-major?

— Voulez-vous les voir à l'œuvre, ces messieurs de l'état-major? Voici. C'est le dimanche après-midi que Ducatel livra la porte de Saint-Cloud et que les Versaillais entrèrent. Si la porte était dégarnie, c'est qu'on avait affirmé aux deux bataillons qui la gardaient que les troupes qui devaient prendre leur place étaient à deux pas de là. Il n'était pas dans l'usage des défenseurs de la Commune d'abandonner un poste purement et simplement.

Dès que je connus la dépêche de Dombrowski annonçant l'invasion de Paris, j'allai à la guerre avec Gambon trouver Delescluze. Il pouvait être cinq heures et demie. Delescluze s'écria. « Qu'est-ce que vous avez à la Commune? Depuis que j'ai reçu cette prétendue nouvelle, j'ai envoyé aux avant-postes officiers d'état-major sur officiers d'état-major; l'ennemi n'est pas entré. — Etes-vous bien sûr de vos officiers? — Oui, ils m'ont toujours paru des hommes sûrs. Si un m'avait trompé, vingt ne m'auraient pas trompé. — Je crois que vingt ont pu vous tromper. Et je m'en vais là-bas de ce pas. Mais faites réunir immédiatement les gardes nationaux disponibles de la 7e légion, » — ce dont fut chargé Parizel, un des élus du VIIe arrondissement. Nous arrivons aux avant-postes, nous constatons la présence des Versaillais en deçà des portes. Mais la nuit venant, ils n'osaient pas avancer, ils avaient la conviction qu'ils allaient tous sauter (ils croyaient Paris miné) et étaient complètement démoralisés. Deux prisonniers amenés à Delescluze nous le dirent.

Je pensais trouver réunie la 7e légion, ne fût-ce qu'au nombre de deux mille hommes. Le plan eût été de les lancer avec beaucoup d'artillerie, à la faveur de la nuit, de les faire entrer comme un coin au milieu de la masse versaillaise hésitante, de faire au besoin

éclater une douzaine de caissons d'artillerie. Et certainement, démoralisés comme ils étaient, les envahisseurs se seraient hâtés de rejoindre le gros des troupes qui était encore derrière les portes. Mais à notre retour à la guerre, à 8 heures 1/2, il n'y avait pas cent hommes de réunis. Delescluze à moitié mort mâchonnait son éternel bout de cigare; il regarde ses officiers : « Quelle infamie! trahi par tous! » tombe dans son fauteuil, se relève. Silence morne. « Faites donc comme moi, mangez un peu. » Son dîner était servi à côté de lui. Debout nous mangeâmes un morceau de mouton froid. Au petit jour l'envahissement commença. On ne pouvait plus sauver ni l'école militaire ni le Champ de Mars. Le lundi 22, le découragement fut immense; le 23, Paris s'était ressaisi et la résistance commença sérieusement. Je voyais encore la victoire possible. Plusieurs fois, avant et après l'entrée des Versaillais, la victoire tint à un rien. Le 24, on a commis la faute de laisser mettre le feu à l'Hôtel de Ville. A ce sujet, beaucoup ont regretté d'y avoir laissé Pindy comme gouverneur.

— Cet incendie était-il utile à la défense?

— Ce fut une faute immense qui fit gagner au moins deux jours à Versailles. La place de l'Hôtel de Ville et celle du Vᵉ arrondissement, reliées avec le XIIIᵉ arrondissement et une partie des forts du Sud, constituaient une place forte imprenable. Les Versaillais n'avançaient plus. Du fait de l'incendie, nous perdons le ivᵉ, le vᵉ avec le Panthéon, le xiiiᵉ et toute la ligne des forts du Sud (forts de Montrouge et de Vanves, le Moulin-Saquet, les Hautes-Bruyères) avec 120 pièces de canon et 10,000 fédérés habitués à la lutte. Puis ce fut le recul sur le xiᵉ, puis la concentration de la résistance dans Belleville, l'envahissement du xxᵉ, enfin le lundi matin 29 mai, la reddition du fort de Vincennes. J'insiste sur ceci que les défenseurs de la Commune, chefs et soldats, ont en général fait tout leur devoir soit hors des murs soit dans la rue. Je considère que ce fut non une émeute ou une insurrection, mais une révolution, et qu'elle a sauvé la République.



TRANQUILLE HUET, FÉDÉRÉ

— Ne croyez-vous pas que la Commune se soit montrée trop timorée en matière financière et notamment à l'égard de la Banque?

— On était tellement pris, tellement occupé! On n'y a pas attaché assez d'importance. Nous avons occupé la Banque; mais, à la vérité, nous ne nous en sommes pas servi comme le parti révolutionnaire d'aujourd'hui le ferait. Mais il était dans l'esprit de nous tous de montrer l'exemple

de l'économie,de montrer que le peuple des travailleurs pouvait se gouverner économiquement. Les gardes nationaux avaient trente sous par jour, mais les vivres n'ont pas manqué derrière les barricades. Et la solde eût été plus forte que nous n'aurions pas eu plus de combattants. Si nous avions gaspillé tant soit peu, nous aurions été contre le sentiment général. Je reconnais toutefois que nous aurions pu nous servir de la Banque pour essayer de mener M. Thiers à composition. D'ailleurs Jourde ne nous signalait pas les faits comme il aurait dû, selon moi, nous les signaler. Nous aurions alors levé tous les obstacles, cela ne fait pas de doute. Jourde manquait de tempérament.

M. Pindy

Membre de la Commune

Ce que je pense de l'insurrection, de son organisation?

Je pense que nous avons agi comme des enfants qui cherchent à imiter des grandes personnes dont le nom ou la réputation les a subjugués, et non pas comme des hommes ayant la force (tout au moins une certaine force) auraient dû le faire en face de l'ennemi séculaire; je suis loin d'être un admirateur passionné de ce que nous avons fait pendant la Commune et je crois qu'à part une minorité de nos collègues, à qui leur passage à l'Hôtel de Ville a donné l'idée qu'ils étaient devenus des hommes d'Etat, les autres, et le peuple avec eux, ont acquis la conviction que le meilleur des gouvernements ne vaut rien, et que l'autorité, en quelques mains qu'elle soit placée, est toujours pernicieuse à l'avancement de l'humanité.

La Chaux-de-Fonds.

L. Pindy

M. Vaillant

Membre de la Commune

aujourd'hui député.

Sans en avoir la conscience aussi nette qu'aujourd'hui j'étais cependant convaincu, dès le commencement de la révolution du 18 mars, qu'il ne devait y avoir qu'une préoccupation dominante et un but: le combat contre Versailles. Etre ou ne pas être, c'était pour la Commune toute la question. Les faits, les circonstances l'avaient posée ainsi. Il lui fallait à défaut de vaincre, durer. Si important qu'il fût de manifester, par tous les actes possibles, son caractère socialiste révolutionnaire, rien ne le pouvait mieux affirmer, que son existence même, sa résistance, comme aussi la rage, la fureur de la réaction et du capitalisme, les efforts, coalisés contre Paris, de Versailles et de Bismarck.

Ceux qui, pendant le siège, avaient participé à l'agitation, à l'ac-

tion socialiste révolutionnaire concentrée à la Corderie, siège du comité des vingt arrondissements, qui, au cri de Vive la Commune! avaient assailli l'Hôtel de Ville le 8 octobre, y avaient pénétré le 31 octobre; et le 22 janvier avaient tenté pour la défense de la République et pour la révolution, de s'emparer du pouvoir, ceux-là n'étaient pas dans l'incertitude. Ils avaient vu, pendant toute la durée du siège, le mouvement révolutionnaire grandir, sans cependant entraîner la population dupée par les mensonges et le charlatanisme de ses gouvernants; et ils pouvaient prévoir la colère populaire et la révolte au jour de la désillusion et de la trahison avérée. C'est ce qui arriva, quand après avoir répondu à notre affiche rouge, qu'il ne capitulerait pas le gouvernement capitula et, en haine de la Révolution, livra Paris et le pays à l'envahisseur monarchique, devenu son allié contre-révolutionnaire.

Les événements avaient dispersé le comité de la Corderie et les comités des arrondissements; leurs membres les plus actifs avaient eu le tort de se rendre en province, si bien qu'ils n'eurent pas la direction du mouvement tumultueusement croissant qui suivit la trahison gouvernementale et où tous les courants de l'opinion irritée et révoltée enfin, venaient se mêler.

Le comité central de la garde nationale fut l'expression de cette période incertaine et intermédiaire, d'où par l'élection du 26 mars sortit la Commune élue.

Dans la Commune élue entraient plusieurs des révolutionnaires de la Corderie et des révolutionnaires et socialistes de divers groupements; aussi cette élection redonna une impulsion, une direction plus socialiste. La Commune élue était loin cependant de valoir ce qu'eût été le comité de la Corderie, la Commune révolutionnaire, maîtresse du pouvoir; elle n'en avait ni l'unité de pensée et d'action, ni l'énergie. C'était une assemblée délibérante sans cohérence suffisante et où l'esprit de décision n'était pas au niveau de la bonne volonté et des intentions. Ce qu'on peut dire à son éloge c'est qu'elle était bien la représentation et la représentation socialiste de Paris révolté et qu'elle fit de son mieux pour le représenter et le défendre.

L'on peut ajouter aussi : que dans leurs fonctions, la plupart des citoyens, qui y avaient été délégués, firent honneur à leur mandat; et c'est moins à eux qu'il faut en faire honneur qu'au milieu révolutionnaire et enthousiaste qui élevait, grandissait tout et avait fait, en ces quelques inoubliables et admirables semaines, du peuple de Paris en armes, d'abord pour la garde de ses armes, et contre la réaction et les provocations de Versailles, puis de plus en plus pour l'émancipation ouvrière et la Révolution, un peuple de combattants et de citoyens.

A mesure, en effet, que la menace de la défaite devenait plus pressante, l'esprit de la révolution animait davantage ceux qui restaient debout, qui vivaient, qui luttaient. Ils représentaient vraiment Paris et son peuple. Et c'est leur lutte et leur mort qui a fait aux

yeux du monde, la grandeur, accrue encore par la férocité des massacreurs, la grandeur de la Commune de Paris.

Quand pendant de longues journées Paris isolé, incendié, égorgé par les assassins versaillais, agonisait, il est apparu alors à tous les peuples comme incarnant le prolétariat, combattant pour sa délivrance, et la révolution militante. Les fureurs prolongées de la réaction versaillaise applaudie, secondée, par la réaction et le capitalisme de tous les pays, répandirent partout cette impression, confirmèrent cet effet, donnèrent plus d'éclat à cet appel à la vie de la révolte organisée de tous les misérables, de tous les opprimés.

Aussi la lutte et la chute de la Commune, son histoire et sa légende furent comme l'évocation universelle de la conscience socialisté et révolutionnaire. Et dans les pays même où il n'y avait jusqu'alors que de vagues revendications démocratiques, le socialisme s'affirma. S'il n'est pas né à la Commune; c'est de la Commune que date le parti de la Révolution internationale qui ne veut plus livrer bataille dans une ville, pour y être enfermé et écrasé, mais veut à la tête des prolétaires de chaque pays et de tous les pays, assaillir la réaction nationale et internationale et mettre fin au régime capitaliste.

Ed. Vaillant.

M. Dereure

Membre de la Commune

actuellement ouvrier cordonnier.

— Elu en novembre 70 à la municipalité du XVIIIe avec Clemenceau, Lafont et Jaclard, je suis resté à mon poste de combat, fidèle à l'insurrection; élu membre de la Commune le 26 mars, j'ai combattu pour sa cause jusqu'au dernier jour de bataille.

— L'organisation parlementaire?

— La Commune s'est trop occupée de détails dont il eût été préférable de ne s'occuper qu'après la victoire militaire. Elle était puissamment organisée. Le comité central de la garde nationale, qui avait été élu pour empêcher les Prussiens d'entrer dans Paris et qui siégea le 18 mars à l'Hôtel de Ville, ne comprit pas son rôle, et ne voulut pas prendre la responsabilité de jeter ses bataillons sur Versailles dès le début. Il laissa à Thiers le temps d'organiser l'armée d'investissement et ne se préoccupa que des élections de la Commune. Il avait cependant pris des dispositions pour s'emparer des forts, mais il envoya au Mont-Valérien l'absintheur Lullier, que j'eus à secouer ivre-mort sur un canapé de l'Hôtel de Ville. Et, sur une promesse illusoire du commandant du fort, le traître n'y laissa pas les bataillons qu'il avait amenés. Aussi à la sortie du 3 avril, sortie qui avait été organisée par quelques membres de la Commune sans le consentement de celle-ci, les Parisiens furent-ils stupéfaits et immédiatement démoralisés de se trouver sous le feu du Mont-Valérien. La

confiance était perdue. J'estime qu'après cette défaite, il n'y a pas plus de 40,000 hommes qui à tour de rôle aient défendu Paris. J'ai très souvent été aux avant-postes et c'était la perpétuelle réclamation des officiers supérieurs : Nous manquons d'hommes, il nous faut des renforts. Vers la fin de la Commune je fus délégué auprès de Dombrowsky, surveiller ses actes. Versailles lui avait offert un million, pour dégarnir une des portes, il avait lui-même dénoncé le fait au Comité du Salut Public. Voulait-il trahir? C'est un point difficile à élucider. Je suis persuadé qu'il n'était pas un traître. Ce que j'ai vu, c'est qu'il était absolument impossible d'envoyer les compagnies au Point du Jour. Les obus du Mont-Valérien, de Montretout et des hauteurs d'Issy y pleuvaient. Quelque chose de singulier, c'est que le château de la Muette où siégeait l'état-major ne reçut que deux obus — un dans l'escalier, un dans les écuries — alors que, placé, comme il était, à la portée des obus du Mont-Valérien, il aurait dû être pulvérisé. Il devait y avoir dans l'état-major deux ou trois mouchards dont il importait de ménager la vie.

- Financièrement?

— Si la Commune avait mis l'embargo sur la Banque tout eût beaucoup mieux marché et il s'agissait non seulement de la Banque mais de toutes les banques. Et il fallait saisir aussi les recettes journalières de toutes les compagnies de chemins de fer. Un détail : les directeurs de ces compagnies, je me rappelle les avoir vus au ministère des Finances, où Varlin les avait convoqués. Ils étaient en face de deux ouvriers, Varlin relieur, moi cordonnier. Et ces gens, que l'on dit si arrogants envers leurs ouvriers, faisaient preuve d'une platitude dont je suis encore écœuré.

— Administrativement.

— Tous les services furent facilement réorganisés et fonctionnèrent sans encombre.

— Que pensez-vous du rôle du Comité central après les élections de la Commune?

— Il y eut une dualité fâcheuse, mais il était impossible à la Commune de briser le Comité central, qui avait la garde nationale dans les mains.

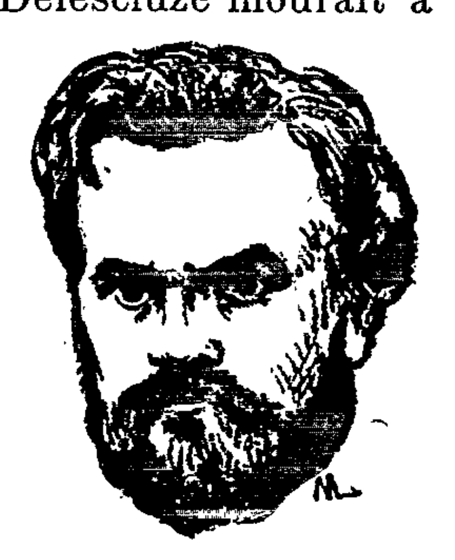
— Aviez-vous l'illusion que vous pouviez être vainqueurs?

— Nous ne nous faisions pas illusion. Et en général, les membres de la Commune avaient fait le sacrifice de leur vie. Mais envers la foule nous ne pensions pas que la répression pût être aussi ignoblement cruelle.

— Une fois les Versaillais dans Paris, vous semble-t-il que tous les membres de la Commune aient fait leur devoir?

— Non, il semble que le premier soin de certains d'entre eux ait été de se dissimuler. Je me rappelle avoir vu aux dernières heures Ranvier, Varlin, Ferré, Gambon, Theisz, Jourde, Serrailler, Trinquet. D'autres se battaient sur d'autres points ; d'autres avaient été faits prisonniers ou étaient bloqués dans leur quar-

tier. Durand, Rigault, Varlin, étaient fusillés. Delescluze mourait à la barricade; d'autres étaient blessés, Vermorel, Arnaud, Protot, Brunel. Si, la bataille finie, beaucoup purent s'échapper, c'est parce que la police de l'Empire, avait été complètement désorganisée.


TRINQUET

— Et les barricades?

— Les barricades, c'était bien, mais on ne se servit pas assez des maisons. Les Versaillais, au contraire, surent les utiliser. Les meilleurs défenseurs de la Commune, dans les derniers jours, furent incontestablement les enfants et les vieillards. »

M. Brunel

Membre de la Commune

actuellement professeur à l'Ecole navale de Dartmouth.

I. — Nommé chef du 107ᵉ bataillon le 19 mars 1870, des faits de guerre successifs m'ont amené à être général en chef du Comité central, chef de la 10ᵉ légion, puis membre de la Commune. Les événements principaux auxquels j'ai assisté ont été : la prise de la caserne du Château-d'Eau et l'occupation de l'Hôtel de Ville, dans l'après-midi et la soirée du 18 mars; la prise de possession des ministères, le 19 mars.

(Pendant la guerre allemande, j'ai pris part à la défense du fort d'Issy et à la prise des hauteurs de Buzenval et leur occupation malgré les attaques des troupes prussiennes. — Pour ce fait de guerre, j'ai été proposé pour la croix, mais j'ai refusé.)

Lorsque les troupes versaillaises sont entrées dans Paris, j'ai défendu successivement la place de la Concorde et les avenues qui l'avoisinent; pendant les journées du lundi au jeudi matin, les huit mille hommes que je commandais ont tenu en échec tout un corps d'armée de l'ennemi.

Lorsqu'il a fallu se retirer, entourés partout de maisons en feu et de troupes qui menaçaient notre retraite, nous avons occupé le xᵉ arrondissement, puis la caserne de la place de la République où une blessure m'a enlevé du champ de bataille.

Si j'ajoute que j'ai été condamné à mort, j'en aurai fini de ce qui me concerne.

II. — L'insurrection de 1871 est encore incomprise. — Elle a été provoquée par un sentiment de patriotisme, d'abord, et par la volonté d'empêcher la forme monarchique de prendre possession du pays. Presque tous les hommes placés à la tête du mouvement, avaient fait leurs preuves devant l'ennemi, et professaient activement les idées républicaines.

Donc, point de départ : patriotisme et république.

Pouvions-nous réussir, et pourquoi avons-nous été vaincus ?

En révolution, il ne suffit pas d'avoir des tendances généreuses et de compter trop sur l'enthousiasme des masses — Si on lutte contre des troupes aguerries, il faut savoir imiter ce qui fait leur force, et les surpasser même en valeur et en discipline. — Jamais un commandement épars ne peut espérer la victoire. Et c'est ce que n'a pas compris la Commune.

Formée d'hommes dont la sincérité était indiscutable, mais dont les têtes pleines d'idées ne comprenaient rien à la conduite d'une guerre, elle a, malheureusement, subi l'influence qui s'observe dans tous les corps politiques — Au lieu de constituer un pouvoir militaire puissant, elle a reculé devant l'unité d'action et laissé se dissocier peu à peu toutes les forces, 250,000 hommes, qui composaient la défense de Paris.

III. — La Commune a conservé un centre républicain à l'Europe monarchique.

Elle a donné un drapeau aux peuples de l'Europe.

Elle á élevé une barrière infranchissable entre les deux formes sociales.

Ses hécatombes ont montré à l'univers entier de quoi étaient capables les ennemis du progrès et de toute grande réforme.

Elle a fait voir aussi que le fer et le sang pouvaient seuls briser les obstacles séculaires pour donner naissance à une société nouvelle.

Cette révolution anticipée, mais qui n'est qu'un précuseur, indique clairement à notre France, en apparence dégénérée, qu'elle ne doit plus rien espérer des hommes qui la gouvernent.

Depuis 1870, nous marchons de défaites en défaites. Puissants naguère, nous ne sommes plus qu'un petit satellite.

Et comme si la nature semblait nous abandonner, la force de nous reproduire nous est de plus en plus refusée.

Mais tout cela tient à des causes inhérentes au régime par lequel nous nous laissons gouverner. Ces causes détruites, nous reprendrons la place qui nous convient en Europe. Des événements prochains accompliront cette métamorphose ; nous ne commettrons plus alors les mêmes erreurs que par le passé, car nous savons dès maintenant où nous voulons aller.

Brunel

M. Vésinier

Membre de la Commune

nous envoie sur la question de la Banque de France un travail fortement documenté que son étendue nous empêche de reproduire actuellement.

Il établit, d'après la déposition de M. de Plœuc devant la Commission d'enquête parlementaire et d'après la rectification faite par Maxime Du Camp au chiffre, donné par M. de Plœuc, de l'encaisse en numéraire, que la situation de la Banque de France au 18 mars 1871, était :

1° Encaisse en numéraire	520.000.000	fr.
2° Encaisse en billets de banque	166.000.000	»
3° Dans le portefeuille ordinaire	468.000.000	»
4° Dans le portefeuille des prorogés	431.000.000	»
5° Dans les valeurs déposées en garanties pour des avances faites	120.000.000	»
6° Des lingots pour	11.000.000	»
7° Des bijoux en dépôt pour	7.000.000	»
8° Des titres en dépôt pour	900.000.000	»
9° Des billets de banque non encore émis, mais auxquels il ne manquait que la griffe du caissier principal pour	900.000.000	»
	3.523.000.000	»

Il estime que, maîtresse de la Banque, la Commune était en face de Versailles, maîtresse de la situation, que les seuls otages au danger desquels le gouvernement de M. Thiers eût pu être sensible, c'étaient ces millions-là, que la faute capitale de la Commune fut son inaction devant cette force financière à sa merci, et que cette faute est imputable à Beslay, délégué à la Banque, Jourde, délégué aux finances, et Varlin membre de la Commission des finances.

M. Chauvière

actuellement député.

I. Membre du Comité central de la garde nationale, j'ai démisionné aux élections pour la Commune où le XVe arrondissement m'a donné 1000 voix (pas élu — j'avais 19 ans). J'ai été le secrétaire du général Duval à la préfecture de police, que j'ai quittée pour aller au plateau de Châtillon où le 4 avril j'ai été fait prisonnier avec 1600 autres dont Elisée Reclus, Trousset, le colonel Henri, etc. J'ai vu fusiller Duval et ses amis Maugé et Lecœur du 103e bataillon (XVe arr.), qui sont morts crânement. De là, n'est-ce pas? Golgotha de Versailles sous les huées et les coups, transport à Quélern, retour à Versailles, à Rambouillet; conseil de guerre de Rambouillet, condamnation à 5 ans de prison, autant de surveillance, etc.

II. Organisation parlementaire : minorité détestable plus occupée

de légiférer que d'organiser la défense et de prendre des mesures d'audace, entravant l'action des vigoureux. Manque de cohésion par suite d'absence d'une direction nécessaire dans une bataille où Paris seul luttait contre la France et le reste.

Organisation militaire: mauvaise, quoiqu'il y eût tout ce qu'il fallait pour vaincre en quelques jours. Trop de lenteur, trop d'hésitation, optimisme déplorable, montrant des batailles gagnées là où il y avait recul; pas d'unité.

Organisation financière : *admirable*, si l'on avait usé de la puissance financière contenue dans ce seul établissement, la Banque, on aurait sauvé peut-être la situation militaire. On touchait à l'âme bourgeoise.

Organisation administrative. Excellente, c'est de l'aveu de tous.

III. L'influence : énorme. Le prolétariat surgissant en juin 1848 écrasé, avait cédé devant la calomnie. Juin semblait un combat, contre les parlementaires de l'Assemblée nationale réactionnaire, mais avec ce discrédit qu'il semblait en même temps que ce fût contre la République.

La Commune a remis Juin en lumière. La Commune, sorte de jacquerie, d'abord patriotique, préparée par les événements du siège et favorisée par la lâcheté de la Défense nationale, est devenue le gouvernement populaire insurgé contre l'autre gouvernement. Elle a été un acte audacieux d'internationalisme en face de l'invasion qu'elle aurait pourtant combattue, si elle avait été victorieuse de Versailles. Elle a posé le problème social en face des peuples, problème jusque là enfermé dans des livres peu lus ou oubliés. Elle a été une leçon pour l'avenir. L'imprévu qu'elle était peut toujours se renouveler. Nul, six mois plus tôt n'aurait été cru s'il l'avait prédite. Elle a montré ce qu'on pouvait, et aussi, que les oligarchies ne sauraient résister à un assaut, violent, rapide, persévérant, des démocraties conscientes et bien inspirées par des minorités dévouées jusqu'au dernier sacrifice.

Un point noir. Les fusillades atroces ont certainement diminué l'énergie parisienne. On frappait tout ce qui avait une physionomie ouverte, courageuse; les audacieux, d'autre part, qui ont pu échapper au mur et aux soldats-juges, se sont réfugiés à l'étranger: ils ont étendu la sphère d'influence du socialisme, mais le point d'action nécessaire a été déserté. Et il faut de longs jours pour le reconstituer. Il faut avoir connu quelques uns de ceux qui sont morts, pour juger de la perte faite: Flourens, Duval, Ferré, Rigault, etc..., pour ne parler que de ceux qu'on connaît. Cela reviendra et revient, mais cela a bien tardé.

E. Chauvière

M. Jean Allemane

actuellement rédacteur en chef du *Parti ouvrier*.

Le 18 mars 1871 fut une journée voulue, préparée par M. Thiers et ses complices, décidés à en finir avec la garde nationale populaire (les ouvriers armés), comme leurs congénères du gouvernement provisoire de 1848 en *avaient fini* avec les travailleurs des ateliers nationaux.

La faute que ces gredins commirent fut, tout d'abord, de se démasquer en aidant la Banque de France à ruiner des centaines de petits commerçants et industriels, en décidant la cessation de la prorogation des effets de commerce. Or, cela eût pu avoir de graves conséquences, car les hommes de la classe moyenne, déjà surexcités par la déception patriotique, eussent applaudi aux mesures les plus audacieuses si, au lieu de citoyens bien intentionnés et socialistes inconscients, le Comité central eût été composé d'hommes déterminés et capables de mener les choses rondement en commençant l'attaque au véritable point de résistance : la Banque de France.

Celle-ci au pouvoir de l'insurrection, MM. Thiers et de Plœuc — représentants autorisés de la haute bourgeoisie et de la haute finance, n'avaient plus qu'à faire leur meâ culpâ d'avoir déchaîné l'ouragan. Mais les membres du Comité central — comme plus tard ceux de la Commune — n'étaient mus que par des sentiments, et leur irrésolution, doublée d'ignorance économique, leur fit perdre le bénéfice d'une situation exceptionnellement favorable, car, pour tout le monde, l'attentat perpétré par le gouvernement avait pris un caractère de restauration monarchique, et cela entraînait les républicains sincères à ne pas faire obstacle aux mesures nettement socialistes et révolutionnaires.

Le tout était de se hâter, et ce fut justement ce qu'on ne fit pas.

Des proclamations, encore des proclamations, toujours des proclamations; pendant ce temps, la bête réactionnaire se remettait de l'émoi occasionné par une résistance et des incidents non prévus; elle faisait affluer à Versailles la fine canaille et, aidée de toutes les lâchetés et de tous les parasitismes aux abois, elle préparait sa revanche qui, l'histoire saura le reconnaître, fut à la hauteur des sacripants que ce plat-pied de Maxime Du Camp (des voleurs) appelait le « parti des honnêtes gens ».

Voulu par les dirigeants, le 18 Mars 1871 eût pu marquer l'èr d'un monde nouveau pour les spoliés, mais, pour ce faire, il ne s'agissait pas de « parlotter », mais de frapper le bourgeoisisme à l'endroit sensible : au coffre-fort!

Cela fait, il ne demeurait qu'à employer l'or à la désorganisation des bandes versaillaises, chose beaucoup plus facile que l'on ne le supposait à Paris et, faute de l'or, le fer, résolument employé, fût venu à bout des résistances capitalistes.

Trop « quarante-huitards » pour y songer, les hommes du Comité

central réparèrent inconsciemment la faute commise par Thiers et ses complices, et leur permirent de préparer les assassinats de la semaine sanglante.

J. Allemane

M. Faillet

pendant la Commune, s'était chargé avec Combault du service des contributions directes. Il est actuellement conseiller municipal de Paris.

... A vrai dire il n'y a pas encore eu de révolution; de celle qui viendra... ou ne viendra pas, le 18 mars n'est qu'un prologue.

E. Faillet

M. Giffault

(actuellement rédacteur à l'*Intransigeant*.

— J'avais alors vingt ans. Je connaissais Rigault, ayant été arrêté avec lui et Humbert, sous l'Empire à la *Marseillaise*. Le 19 mars, avec Dereure, je descendis de Montmartre à la préfecture de police où nous trouvions Duval qui, en bon blanquiste, avait immédiatement songé à elle et s'en était emparé la veille. Le 20, Rigault s'y installait. Très épris de l'hébertisme, dont son ami Tridon était l'historien, Rigault rêvait depuis longtemps le rôle de procureur de la Commune. Au moment où il m'invita à rester avec lui, tout était en tohu-bohu, les bataillons couchaient dans les corridors. On essaya de mettre un peu d'ordre — l'autorité! — on reconstitua une sorte de hiérarchie; on institua des agents de police municipale; les bureaux s'organisèrent, on rétablit le dispensaire...

— Et les mouchards de l'Empire?

— Nous avions entre les mains les Archives du Cabinet instituées par le préfet Gisquet, recueil des rapports de police fournis par les agents secrets dont Lagrange était le chef sous l'Empire et Clément le sous-chef. Nous consultons nos dossiers personnels et bientôt généralisons nos recherches. Lagrange, en s'en allant, avait brûlé les fiches qui donnaient la clef des pseudonymes dont étaient signés les rapports. Reconstituer, grâce à des reçus oubliés par Lagrange, à une comparaison d'écriture et à divers autres indices, l'identité des mouchards, ce fut un travail d'ingéniosité que nous n'eûmes pas le temps de finir, mais qui nous permit de démasquer quelques drôles : entre autres le major Wolff, sur qui on ne put mettre la main. Cet individu, condamné à mort en Italie pour faits politiques était un ami de Mazzini, de Garibaldi, de Victor Hugo et de tous les proscrits de 1851, qu'il dénonçait d'ailleurs de Londres dans ses rapports quotidiens pour lesquels il était assez grassement payé. Il passait pour honnête et brave, grande fut donc la désillusion lorsqu'on apprit dans le parti républicain qu'il n'était

qu'un vulgaire mouchard. Les recherches firent également retrouver Petit, Ruault, Largillière, Greffe, « des amis » dont les dénonciations se comptaient par centaines. Ces trois derniers furent arrêtés, ils devaient avoir, quelques semaines après, des mésaventures... rue Haxo.

Le docteur Blanchon

médecin des pompiers de Paris pendant la Commune.

— Le 18 mars l'état-major des pompiers part pour Versailles en emportant la caisse et disant aux pompiers : Débrouillez-vous. Muguet ou Le Muguet, secrétaire du colonel Willermé convoque ses camarades, et l'on décide de réorganiser les cadres par voie d'élection. Le délégué à la guerre les envoya à la Commune qui leur donna de l'argent. En somme ces hommes seraient aussi bien allés à Versailles, s'il n'eût été plus commode de rester à Paris.

— Et quel fut leur service?

— Sous le commandement de Le Muguet ils firent leur service exactement comme avant. Médecin civil, je fus nommé leur médecin et les accompagnai dans tous les incendies, notamment lors de l'explosion de la cartoucherie de Grenelle où deux ou trois furent blessés au feu et à l'incendie du Ministère des finances où trois ou quatre furent tués par les obus versaillais. A l'incendie de la Croix-Rouge, les pompiers de la caserne du Vieux-Colombier firent tout ce qu'ils purent contre le feu. Arrivent les Versaillais... Je revois un caporal de pompiers aux deux jambes cassées qui ne pouvant se tenir debout est ficelé à un arbre et fusillé.

— Et l'histoire de ces pompes à pétrole qu'auraient manœuvrées les pompiers de la Commune ?

— Une farce à quoi les faits laissent toute sa beauté d'invention pure.

— Enfin, vos pompiers tenaient-ils pour Paris ou pour la Commune?

— Ils étaient contre le feu; ils allaient du même élan aux incendies allumés par les fédérés, et aux incendies allumés par les Versaillais. Pourtant témoins de la sauvagerie de Versailles, ils durent avoir quelque sympathie pour Paris, et quand Le Muguet reçut, de je ne sais quel point avec lequel l'état-major était relié, un télégramme lui demandant des nouvelles de l'incendie du Palais de Justice, il y eut cet échange de télégrammes: « Qui parle? — Armée de Versailles — Merde, vive la Commune », et pourtant Le Muguet n'était pas communard.

— Vous rappelez-vous d'autres épisodes?

— Comme partout Versailles, parmi nos pompiers faisait agir ses agents. L'un d'eux dénonça Le Muguet comme conspirateur,

à Raoul Rigault. Une démarche de nous tous fit remettre en liberté Le Muguet qui avait été arrêté.

— Avez-vous vu d'autres fois Raoul Rigault?

— Souvent. C'était un garçon très intelligent, mais pas bien équilibré. Il affectait des vivacités de langage. J'étais dans son cabinet au moment où il se décidait à faire arrêter l'archevêque Darboy. En la présence même des agents de la Commune, il disait: « Prenez-moi quatre de ces roussins et cueillez le ratichon. » D'ailleurs, très sympathique garçon.

— Et la dernière semaine?

— C'est à la caserne de la Cité que nous fûmes informés de l'entrée des Versaillais. Pindy membre de la Commune et gouverneur de l'Hôtel de Ville nous avait invités à déjeuner. Il dit à Le Muguet: « Nous sommes foutus, qu'est ce que vous ferez? — Nous sommes des pompiers, pas autre chose, répondit Le Muguet, nous resterons jusqu'au bout. » Depuis plusieurs jours les pompiers étaient d'ailleurs désarmés, ils n'avaient plus que leurs coupe-choux, les fusils avaient été remis à la préfecture de police. Versailles procéda avec soin à leur massacre.

M. Th. Duret

l'historien et le critique d'art était à Paris, pendant la Commune, mais resta neutre. Conduit, avec M. Cernuschi, devant le peloton d'exécution, il dut à un hasard de ne pas être fusillé.

La Commune, comme prise d'armes du peuple, a sa cause immédiate dans l'état d'esprit particulier qui a suivi le siège de Paris. Machiavel a remarqué que presque tous les grands sièges, se terminent par des séditions. Pour comprendre que la Commune soit survenue, il faut d'abord se rappeler que la capitulation a produit à Paris un tragique effondrement. Il faut se représenter un peuple qui, s'étant cru invincible, s'étant persuadé que ses armées partaient pour Berlin, les voit prises ou détruites à Metz et à Sedan; qui ensuite, dans des conditions désespérées, soutient un siège, d'abord sans espoir et simplement pour sauver l'honneur, mais qui, au cours de la résistance, s'exalte à nouveau, jusqu'au point de se croire rétabli et de demander à ses chefs de battre les Prussiens victorieux, avec des gardes nationaux improvisés. Il faut enfin se rendre compte que la défaite finale fait tomber dans un abîme de déceptions, d'amertume, de désespoir, amenant le peuple, en haine de ceux qui viennent de le gouverner, qu'il rend responsable des malheurs subis, à se donner aux hommes de la Commune, qui sont là pour le prendre. On a comme preuve de l'origine tout à fait spéciale et parisienne de la Commune, le fait qu'elle a été la seule forme politique, dominatrice à Paris, qui n'ait pu s'étendre à la France entière et qui ait vu au contraire la province française lui résister et la vaincre.

. . . .

Cette appellation, la *Commune*, désigne, comme une unité, une assemblée, en même temps gouvernement, coupée en deux groupes, de vues et de tendances distinctes et ennemis entre eux.

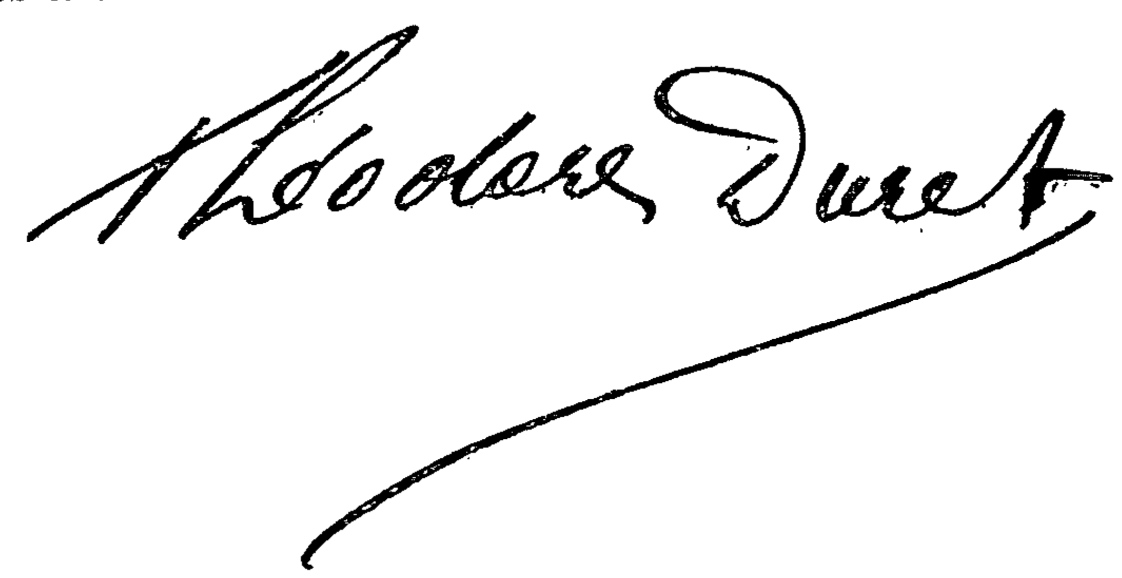
La majorité de la Commune, qui a exercé le pouvoir, qui est responsable des violences, et des actes désespérés de la fin, était composée de purs révolutionnaires, divisés eux-mêmes en deux fractions: les jacobins, dont le plus marquant était Delescluze, et les blanquistes, sans Blanqui; la minorité était formée par les socialistes, accusés de modérantisme et traités de Girondins par ceux de la majorité.

Les révolutionnaires de la majorité étaient des hommes violents, exaspérés par l'existence d'une Assemblée nationale à Versailles, composée surtout de monarchistes, craignant en conséquence le retour de la monarchie, la domination cléricale, la fin de la république et qui, pour écarter ces calamités, cherchaient, par tous les moyens, à extirper les lois, les institutions, les traditions du passé sur lesquelles ils croyaient que le mouvement de réaction pût s'appuyer. Ils étaient pris par la fièvre révolutionnaire, à l'état aigu, telle qu'on l'a vue plus ou moins se produire en France, après chaque révolution. Leur programme était tout entier de renversement, ils ne pouvaient rien créer et leur action a été nulle, au point de vue d'institutions nouvelles à établir.

Les socialistes de la minorité comprenaient les meilleurs éléments de la Commune; parmi eux se trouvaient des ouvriers, des *travailleurs* au sens socialiste, ambitieux de réaliser ces réformes depuis longtemps annoncées, comme devant changer le sort de leur classe et inaugurer de nouvelles relations entre le capital et le travail. Sincères dans leurs convictions, ils étaient les disciples de ces réformateurs ou chefs d'école, qui sont apparus dans ce siècle et ont préconisé des systèmes divers de rénovation et de transformation sociales.

Les ouvriers au sein de la Commune, s'étaient formés en une commission appelée du *Travail et de l'Echange* et ils se sont efforcés de réaliser des réformes sociales. Ils ont fait rendre par la Commune un certain nombre de décrets, sur des questions intéressant les classes travailleuses. Ils ont ainsi voulu abolir les Monts de Piété, interdire le travail de nuit des boulangers, ils ont créé une Commission d'étude, pour rechercher les moyens de faire fonctionner directement par les ouvriers les ateliers abandonnés, etc., mais toutes les mesures qu'ils ont recommandées ou fait adopter, bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, ont été d'ordre secondaire et de même nature que celles que tous les gouvernements, dans tous les pays, prennent chaque jour. Aucune n'a touché, en quoi que ce soit, à la solution rêvée du problème social, n'a introduit de changement dans les rapports du capital et du travail, n'a montré qu'un refonte de la condition humaine, au sens des socialistes fût possible.

Les socialistes de la Commune, pas plus que les purs révolutionnaires, n'ont donc laissé l'indice qu'ils eussent un programme de réformes effectives à réaliser.



M. Louis Fiaux

auteur de l'*Histoire de la Guerre civile de 1871* (Paris, 1879).

Personnellement je n'ai rempli sous la Commune aucun rôle politique, administratif ou militaire. J'étais simplement externe à l'Hôpital Saint-Louis dans le service du chirurgien Alphonse Guérin où abondaient les blessés du second siège. Etudiant en médecine, j'avais fait mon service militaire comme aide-major dans le 5e bataillon des mobiles de la Seine, successivement en garnison, de septembre 1870 à janvier 1871, au fort d'Issy, dans les tranchées de Vanves et Montrouge. Mais j'avais, bien avant la fin de l'empire, l'esprit préoccupé par le mouvement politique et social libérateur et je fus ainsi un témoin plus qu'attentif.

Mon opinion n'a guère varié sur les événements du 18 mars, c'est un grand épisode de la lutte du prolétariat pour la conquête de son progrès social et la réalisation de son pouvoir politique. Cet épisode a pris les proportions d'une guerre civile grâce au dénouement de trahison et d'ineptie donné au siège prussien par le gouvernement parisien, grâce à la politique vraiment criminelle de Thiers. Paris avait eu foi en la résistance patriotique : il avait fait avorter par les journées d'octobre les plans des hommes de la paix à tout prix dont tous les espoirs et toutes les lâchetées faisaient cortège à Thiers dans son voyage à travers l'Europe ; Paris conservait sa foi en la République, alors que Gambetta à Bordeaux et ses amis dans les premiers jours de février la croyaient perdue. Paris avait été, restait un obstacle, il fallait le briser.

Si Paris s'était accommodé de la République des Louis Blanc, des Tirard et autres plus ou moins complices du gouvernement de la Défense, Thiers n'aurait peut-être pas mieux demandé que de s'entendre avec lui. Mais Paris était en majorité adhérent aux thèses constitutionnelles et aux pratiques d'une république démocratique ; question plus embarrassante encore, une grande foule de ses

électeurs armés acceptaient pour chefs nombre de jeunes hommes actifs, intelligents, courageux, gens d'action qui avaient combattu non seulement l'Empire, mais la gauche parlementaire du Corps législatif; qui pendant le siège avaient voulu renverser cette gauche organisée en comité de capitulation nationale; qui s'apprêtaient à combattre le gouvernement de Thiers. Ceci devenait politiquement insupportable, d'une durée révolutionnaire dangereuse. Il fallait faire mettre à genoux, il fallait décapiter Paris.

Il est inutile de s'étendre longuement sur les fautes respectives des deux adversaires : on apprécie suffisamment aujourd'hui l'incurie du plan d'attaque Thiers-Vinoy et de son exécution le 18 mars; l'incurie non moins grande des chefs révolutionnaires, étourdis de l'insuccès du gouvernement et refusant de suivre le conseil simpliste d'Eudes de marcher dans la nuit même du 18 au 19 sur Versailles ; la défense si mal comprise de Paris par les chefs militaires de l'Hôtel de Ville recommençant, plagiant la défense du premier siège, oubliant totalement la défense intérieure de la ville qui était la seule redoutable, témoin la lenteur avec laquelle l'armée de Versailles s'avança pendant la semaine sanglante ; les violences policières de Rigault sans utilité ni résultat, et qui eurent pour seule fin d'exaspérer la population parisienne cependant si hostible à l'Assemblée; les timidités de l'Hôtel de Ville dans les grandes lignes de son action politico-militaire (affaire de la Banque, etc.). Il est inutile de revenir sur l'abominable semaine de mai ; j'ai été des premiers à flétrir tout haut, avec noms à l'appui, les crimes de ces sept jours dont la responsabilité retombe, il faut le dire et le redire, sur Thiers et l'Assemblée.

Ce qui est intéressant pour votre enquête c'est un coup d'œil sur les conséquences du mouvement : elles sont nombreuses et diverses, mais quelques-unes sont majeures et ont eu un prolongement d'action, une forte portée sur l'histoire de ces vingt cinq dernières années.

Le premier résultat et le plus immédiat a été — malgré l'acquiescement de Thiers et de ses amis à la forme républicaine — une déperdition considérable de forces pour la République.

C'est vous dire à quel point je tiens la défaite de la Commune et la disparition des hommes qui ont combattu dans ses rangs, ces deux mois d'avril et mai, pour néfastes.

Dans ce sens je ne saurais admettre littéralement l'opinion assez en cours que la Commune de Paris a fondé la République. Non, malheureusement, la Commune ne l'a pas fondée; si elle avait pu s'en mêler, la République eût été tout autre. Malgré l'adhésion de la France, des grandes villes surtout, la République, le pays républicain étaient matériellement plus faibles après la défaite de Paris en mai. Voilà la vérité de fait et de politique. Quand les partis royalistes n'eurent plus à redouter les vaillants, les fidèles, les militants, les parisiens républicains, ils commencèrent dès le mois de Juin 1871 la série de leurs conspirations monarchiques; ils continuè-

rent jusqu'en 1877. Je crois que toutes les tentatives de restauration ne fussent probablement pas sorties des parlottes des ducs ou même de leurs rêveries, si elles avaient dû se heurter aux cent mille soldats républicains du 18 mars unis aux cent quarante mille électeurs de Barodet.

La seconde conséquence a été de remettre forcément l'œuvre de la constitution de la République aux mains des républicains parlementaires, de Gambetta rentré en juillet, des groupes libéraux de toutes nuances. Dès lors, puisque tout travail se localisait dans le Parlement, la République ne pouvait plus s'imposer et s'instituer que par les procédés, les tactiques, les concepts d'ordinaire en cours dans les assemblées. Au lieu d'être la large et enthousiaste clameur sortie des places publiques, la République fut le bulletin de vote des 363 consolidant la constitution Wallon. Toute la différence de l'institution républicaine a découlé de cette très différente origine. Le berceau fut déplacé et les vrais, les bons parrains manquèrent.

Mais si ces résultats immédiats ont été négatifs, la reculée que nous donne aujourd'hui le temps n'en permet que de mieux dégager les conséquences aussi fécondes que profondes qui découlent et découleront longtemps de la Commune dans notre histoire contemporaine.

A un point de vue élevé ces suites sont excellentes pour l'évolution républicaine qui s'annonce enfin.

Et tout d'abord, s'il est fâcheusement vrai que la mauvaise conduite des affaires de la Commune et sa chute ont nui au bon engagement de la République dans la voie, il faut dire au contraire à un point de vue moral, philosophique, historique, que par le sang de ceux qu'on doit appeler ses martyrs, la Commune a servi dans l'avenir et pour un long avenir la foi républicaine et sociale : les morts d'Avril et de Mai sont les héros d'un autre Nouveau-Testament. Pour affermir les dévouements, les provoquer, ces exemples joueront un rôle incomparable dans l'éducation de la démocratie du monde. Ceci est un autre genre de fondation républicaine, plus idéal, plus tardif, mais qui a sa puissance de fait aussi.

La Commune ensuite a donné aux revendications de la démocratie française et on peut dire aux démocraties de toutes les nations une orientation dont il ne sera guère dévié, au moins pour les lignes générales.

Elle a d'abord mis en première préoccupation l'idée communale s'exprimant par un gouvernement local qui, pour ne pas aller jusqu'à l'autonomie — ce qui entraînerait tout un remaniement par fédérations ou autre groupement plus ou moins approchant — n'en devra pas moins être très indépendant et très actif dans la sphère de tous ses services intérieurs et non pas seulement l'écolage, l'hygiène, mais la police et la finance. Tous les partis d'ailleurs, sauf le vieux parti opportuniste sont, je crois, d'accord sur la décentralisation — avec la gamme des nuances naturellement. Mais l'idée motrice et directrice est apparente.

A côté de l'idée communale, la Commune eut sa conception de l'armée. Cette conception oscille entre la constitution des milices résidant dans leur région d'origine et n'étant à vrai dire que la population mâle armée, et les corps régionaux avec court service. Le court service et l'armement général avec appel par bans, acceptés et pratiqués en partie par les conseils militaires depuis le remaniement de la première réorganisation de l'armée, se rapprochent de l'organisme communal au moins en quelques points. Il n'est pas impossible que l'on accepte un jour les corps régionaux.

Quant aux rapports de la Commune avec les organisations religieuses et notamment avec l'Eglise dominante, l'ultramontaine, ils se sont dès la première heure ressentis du concours que les évêques et tout le clergé avaient donné avec le plus immoral empressement au gouvernement issu du Deux-Décembre. M. Darboy a payé pour M. Sibour et tous ces prêtres indignes qui ont salué un président de république parjure et meurtrier. Mais ce point de vue particulier mis à part, il reste qu'à cette date la démocratie tenait l'idée religieuse s'exprimant par le personnel et le culte comme incompatible avec le développement politique d'une démocratie et surtout l'éducation publique des générations nouvelles. Malgré l'habile évolution du successeur de Pie IX il paraît bien que cette conviction fondamentale subsiste dans le pays républicain. Les manifestations confuses et contradictoires qui viennent de se produire à l'occasion de l'élection du successeur de M. d'Hulst confirment plutôt qu'elles n'infirment cette impression.

Venons enfin à l'idée sociale du mouvement. Les écoles à cette date étaient moins accusées, moins conscientes qu'aujourd'hui. Mais la tendance et la volonté populaires sont très nettement en relief. La révolution du 18 mars a été ouvrière dans ses instruments; c'étaient les travailleurs qui la criaient et l'appuyaient; leur vote et leur fusil étaient à elle. Les deux mois de Commune ont été des journées ouvrières. Le but social est visible, moins le détail des moyens impossible à discuter au milieu du tumulte et de la fumée de poudre. Partout les démocraties ouvrières ont donné cette signification au mouvement; dans les grandes villes industrielles d'Allemagne et des Etats-Unis du Nord-Amérique comme dans les centres manufacturiers de l'Angleterre et de la Haute-Italie l'impression subsiste. Les gouvernements qui méconnaîtraient ce sentiment public et général feraient plus que fausse route; les nations et les gouvernements pour qui le souci des besoins de la démocratie ouvrière n'est pas d'ailleurs une préoccupation allant jusqu'à l'obsession ne peuvent vivre. Les prolétariats sont la base, les assises de tout grand peuple : il faut qu'ils soient sains et forts. Il n'aura pas tenu à la Commune que cette préoccupation ne soit la première entre toutes à la fin de ce siècle.

A ces points de vue divers et qui suffisent — il faut au reste savoir se borner — la traînée lumineuse laissée par la Commune de 1871

brillera un long temps à l'horizon, dans le présent et dans l'avenir.

Telle est, dans le calme et le sang-froid que donne ce long intervalle, mon impression dominante et mon appréciation définitive.

Je n'ajoute qu'un mot. La Commune a été un gouvernement et une révolution où l'on ne comptait pas les citoyens probes : ceux-ci étaient foule... Tel personnel gouvernemental républicain y eût pu à cet égard chercher et trouver des exemples dignes d'être imités.

Léon Fiaux

M. Georges Renard

actuellement directeur de la *Revue socialiste*.

Je vous envoie les renseignements que vous désirez, tout en em demandant si ces détails personnels sont de nature à intéresser le public. Peut-être après tout que l'histoire trouvera quelque chose à glaner parmi ces miettes du passé.



1re Question. — Mon rôle a été subalterne et obscur durant l'insurrection communaliste de 1871. J'avais vingt-trois ans, j'étais encore élève à l'Ecole normale supérieure et de plus, à la suite de la guerre où j'avais figuré comme engagé volontaire, j'étais atteint de rhumatismes qui m'ont rendu, pendant de longs mois, la marche difficile et douloureuse. Désireux de servir la cause populaire, selon mes forces, je fus mis en rapport avec Rossel par Léo Séguin, mon camarade de collège et de bataillon (celui-là même qui s'est fait tuer dans la campagne de Tunisie, alors qu'il était le correspondant du *Télégraphe*), et je

fus attaché depuis le 9 avril, en qualité de secrétaire, au Cabinet du délégué à la guerre. Pour le dire en passant, nous nous trouvâmes là trois secrétaires du même nom : Georges, Jules et Charles Renard, source future de confusions sans fin pour les journaux et les Conseils de guerre. Mes fonctions me donnaient droit au grade de sous-lieutenant et à une paye de cinq francs par jour. Je restai au ministère de la rue Saint-Dominique, cinq semaines environ, occupé depuis le matin 9 heures jusqu'au soir 10 heures au service de la correspondance, quelquefois même obligé d'y passer la nuit pour recevoir les dépêches qui arrivaient de moment en moment. J'y vis défiler, comme les personnages d'une lanterne magique, trois délégués à la guerre, Cluseret, Rossel, Delescluze. Quand ce dernier arriva, il parut vouloir tenir en suspicion et à l'écart les hommes qui avaient eu la confiance de Rossel, alors poursuivi par ordre de la Commune. Le 13 mai, me sentant désormais inutile au poste modeste que j'occupais, je lui adressai par écrit ma démission et je me retirai chez mes parents qui habitaient à Paris, boulevard Port-Royal.

N'ayant plus dès lors ni grade ni fonction, n'appartenant à aucun corps, en outre suspect comme ami de Rossel et toujours souffrant, je n'eus pas l'occasion de prendre une part active à la suprême bataille, d'autant que le quartier où je résidais fut des premiers envahi par les troupes de Versailles. Les obus et les balles pleuvaient sur notre maison le soir même de l'entrée de l'armée régulière dans Paris, et je fus heureux d'échapper grâce à l'hospitalité qui me fut offerte par une famille amie, celle de M. Gaston Stiegler, aujourd'hui rédacteur à l'*Echo de Paris*.

J'errai ensuite d'asile en asile durant une huitaine de jours : après quoi, las de me cacher, pris de cette nausée de la vie qui fut commune alors chez les vaincus de la guerre civile, je rentrai tranquillement chez moi. Je ne devais être dénoncé et poursuivi que quatre mois plus tard : mais, quand on s'avisa de songer à moi, j'avais quitté Paris depuis plusieurs semaines et je pus, déguisé en polytechnicien, gagner la Suisse où j'appris, au bout d'un an et demi, que j'avais été condamné par contumace, pour usurpation de fonctions, à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Au cours de la semaine sanglante, j'ai traversé quelques quartiers de Paris déjà occupés par les vainqueurs (sur la rive gauche et au centre). Voici les principaux souvenirs qui m'en sont restés : à côté du Collège de France, au pied d'un grand mur sale, des cadavres de femmes et d'enfants qui avaient été fusillés là ; dans le square de la Tour Saint-Jacques, parmi les fleurs, la terre remuée et les vols de mouches bourdonnantes, des monticules d'où saillaient çà et là des têtes et des bras de fédérés qu'on y avait enfouis à la hâte ; une fumée noire sortant de la Préfecture de police et les passants, dont j'étais, arrêtés et réquisitionnés, pour faire la chaîne et aider à éteindre l'incendie.....

2e Question — Mon opinion sur l'insurrection de 1871 ? — Je l'ai

donnée tout au long dans mon roman : *Un exilé*, p. 21-24 (chez Ollendorff, 1893). Je l'ai redite en parlant dans la Petite République du livre de Lissagaray (Voir *Critique de Combat, 3e série*), je la résume en quelques lignes :

Tendances multiples et confuses : explosion de patriotisme exaspéré ; indignation contre les incapables et les traîtres qui avaient rendu la défaite inévitable ; réponse aux défis jetés à la démocratie par l'Assemblée dite nationale ; révolte légitime contre ses décrets inexécutables ordonnant le paiement immédiat des loyers et des créances arriérés ; coup de colère contre ses tentatives sournoises de restauration monarchique et cléricale ; en même temps déchaînement de cette haine de classe, qui a été la cause essentielle de la capitulation de Paris, lors du premier siège, parce qu'elle a paralysé la défense par la peur des faubourgs, parce qu'elle a rendu également suspects l'un à l'autre le peuple et son gouvernement bourgeois ; vagues essais d'un socialisme pris au dépourvu et d'avance étouffé entre l'armée allemande et l'armée de Versailles ; tout cela se rencontre dans l'insurrection de 1871. Avec cela et à cause de cela, un désordre extrême, le manque d'une claire idée directrice, des hésitations sur la question grave de savoir si la révolution devait être surtout politique ou sociale, purement parisienne ou faite pour la France entière ; de là des querelles, des défiances entretenues par la nuée d'espions que Versailles vomissait sur Paris ; puis des violences ripostant aux violences préméditées d'adversaires sans scrupules ; et, malgré tout, un souffle généreux, une aspiration puissante vers la justice, un effort pour pousser le monde en avant sur la route ardue où il chemine, une œuvre mêlée sans doute et en somme manquée, mais que les républicains sincères ne peuvent répudier en bloc sans ingratitude, parce que la Commune, en forçant ceux qui la combattaient à se dire républicains pour s'assurer le concours des grandes villes de France, a sauvé la République menacée de mort.

Personnellement je n'ai vu de près que ce qui se passait au ministère de la guerre. Parlerai-je de l'organisation militaire ? Elle fut étrangement défectueuse ; elle n'exista guère que sur le papier. Rossel, qui, à mon avis, était, par son énergie et sa lucidité, le plus capable de la mener à bonne fin, fut entravé sans cesse par les querelles des partis dans l'Assemblée communale, par les rivalités entre les différents pouvoirs, par le manque à peu près complet de discipline, par la peur de la dictature militaire qui, au lendemain de l'Empire, hantait quantité de cerveaux. J'ai gardé l'impression que le nombre des soldats faisant le coup de feu dans les forts et en avant des fortifications a toujours été minime et je dirais presque que ce sont toujours les mêmes qui se sont fait tuer.

Je me rappelle en particulier les difficultés sans nombre auxquelles donna lieu le décret qui ordonnait l'enrôlement de tous les hommes valides de 19 à 40 ans : perquisitions le plus souvent inutiles ou odieuses, fuite par les fortifications où était organisé un

véritable service d'évasion, intrusion dans tous les bureaux d'une foule de jeunes gens qui se réfugiaient là, en attendant de pouvoir quitter Paris, laissez-passer accordés à de soi-disant partisans de la Commune sous prétexte qu'ils voulaient aller travailler pour elle en province. Je ne puis songer sans un sourire de pitié à la mère d'un camarade d'école qui vint m'offrir, au ministère même, quelques flacons d'eau de Cologne, afin d'obtenir pour son fils un sauf-conduit ou une dispense de service.

Tous les matins je trouvais dans le courrier du délégué à la guerre une série de lettres remplies d'injures et de menaces, écrites parfois avec une orthographe douteuse et toujours fleuries d'épithètes de haut goût. J'en retrouve quelques-unes dans mes paperasses. Elles étaient naturellement anonymes ou signées de façon peu compromettante. « Mon nom est l'indignation », disait fièrement l'auteur de l'une. Une autre, adressée à Delescluze, se terminait ainsi : « Un enfant de Paris qui te méprise comme le fumier, quand il ne sert plus. » Il y était d'ordinaire question du courroux du ciel, de l'œil de Dieu, de punition mystérieuse qui devait paralyser l'âme et le corps « des misérables canailles ». Quelquefois la vengeance annoncée était moins surnaturelle. Je cueille cette phrase dans une lettre à Cluseret : « Fais attention quand tu passeras dans les Champs-Elysées. Un œil te surveille et un revolver aussi..... Ton rôle, ainsi que celui de tes acolytes, va bientôt finir et prenez garde à votre sale et ignoble peau... »

Les plans de défense, souvent saugrenus, parfois d'apparence sérieuse, arrivaient aussi en abondance. Au bas de quelques-uns flamboyait en caractères énormes le nom de Totleben, le fameux défenseur de Sébastopol.

Faute de mieux, je rassemble encore quelques-uns des petits faits dont j'ai été témoin.

Ceci s'est passé à plusieurs reprises. Un homme se présentait, portant les galons de commandant ou de colonel ; il errait un jour ou deux dans les bureaux ; puis il disparaissait et l'on apprenait que c'était un espion de Versailles.

Je revois le pauvre Millière, qui devait être assassiné sur les marches du Panthéon, comme partisan de la Commune, venant réclamer des armes qui avaient été saisies chez lui au cours d'une perquisition ordonnée par je ne sais plus quel Comité.

Je me souviens d'avoir, en compagnie de Beaufort qui fut tué pendant la semaine sanglante, gardé toute une nuit dans un salon du ministère, un officier du génie qui, trompé par l'obscurité et sa mauvaise vue, était venu se faire prendre du côté d'Issy dans une tranchée occupée par les troupes de la Commune ; l'officier parut surpris d'être traité avec douceur et courtoisie, quand les prisonniers faits sur les Parisiens étaient ou fusillés ou accablés de coups et d'insultes ; je ne sais ce qu'il est devenu dans la suite ; mais, s'il vit encore, il se rappellera son joyeux étonnement.

J'ai entendu H. Stupuy, au nom de la *Ligue des droits de Paris*,

puis Washburn et Kern, au nom des Etats-Unis et de la Suisse, venus, je crois, au ministère pour avoir des laissez-passer, demander au délégué à la guerre si l'on était prêt, du côté de la Commune, à accepter une conciliation. La réponse fut toujours oui. On sait comment ces tentatives de médiation se heurtèrent à l'implacable dureté de Thiers.

3e *Question.* — Quelle a été, selon moi, l'influence de la Commune sur la marche des événements et des idées?

En France, je l'ai dit plus haut, son premier effet fut de maintenir et d'imposer la forme républicaine, forme qui, même aux trois quarts vide, à l'avantage de promettre et d'appeler un contenu vraiment démocratique.

Mais, au lendemain de l'épouvantable saignée qui priva le prolétariat parisien de ses éléments les plus énergiques, ses adversaires profitèrent de cet affaissement momentané pour tenter de ramener la France en arrière. Bien que le sang plébeien versé alors fût au sang bourgeois qui avait coulé dans la proportion d'un tonneau à quelques gouttes, il fut convenu que la Commune avait été composée de massacreurs, d'incendiaires, de bandits. La réaction cléricale et monarchiste joua fort habilement du cadavre et elle exploita, au profit de ses rancunes et de ses espérances, la légende rouge qu'elle avait faite.

Les essais de restauration du trône, le long séjour du gouvernement à Versailles, l'obstination de nos ministères successifs à tenir Paris hors du droit commun et à lui refuser ses libertés municipales, les organisations de pélerinages à grand fracas, le vote décidant la construction sur la butte Montmartre, là même où l'insurrection avait commencé, d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur, le coup d'Etat avorté du Seize-Mai, furent dûs en grande partie à l'écrasement des partis d'avant-garde et au souvenir perfidement amplifié de leur redoutable soulèvement. Combien de fois n'a-t-il pas suffi, pour empêcher les réformes les plus anodines et les plus justifiées, de crier aux Chambres : Vous allez laisser faire la Commune légale!

On vit en même temps les théoriciens et les pamphlétaires de la bourgeoisie, Taine, Renan, Jules Simon, Maxime Du Camp, renier leurs velléités libérales d'autrefois, honnir la démocratie et le socialisme, répudier les principes et les traditions de la Révolution du siècle dernier; et dans les salons, les Académies, les Revues bien pensantes, les chaires universitaires, commença contre le dix-huitième siècle, contre l'esprit laïque, contre la science et la raison cette campagne qui dure encore et qui a valu succès mondains et faveurs officielles à toute une génération de critiques, de romanciers, de professeurs réactionnaires.

On peut dire aussi que la génération qui était en 1871 assez âgée pour voir les horreurs de la guerre civile, mais trop jeune pour partager la fièvre et les périls du combat, garda de cette sombre vision une mélancolie et un abattement profonds. Je croirais volon-

tiers que ce pessimisme découragé, ce dégoût de l'action qui fut jusqu'à ces dernières années la maladie de la jeunesse pensante, est imputable en une certaine mesure à l'écœurement causé par ce réveil en pleine civilisation des pires férocités de la sauvagerie primitive.

Dans les rangs de la masse ouvrière, tout autre fut nécessairement l'effet produit! Après une torpeur éphémère, il y eut propagation rapide d'un socialisme nouveau adapté aux besoins du moment, d'un socialisme inspiré de Marx, plus scientifique et plus précis, en même temps que plus sec et plus tranchant, raillant les appels à la fraternité, comptant avant tout sur la force, posant en principe la lutte des classes, hostile au sentiment comme à l'idée du droit, si bien que, lors de l'amnistie, les revenants de la Commune, nourris dans le socialisme français, furent plus d'une fois désorientés devant la façon différente dont ils retrouvaient posée la question sociale.

Il semble bien aussi que la défaite d'une insurrection si formidablement outillée ait fait comprendre à beaucoup de révolutionnaires, même des plus ardents, l'inefficacité d'un coup de main pour la transformation profonde d'une société, le peu d'utilité d'une révolution partielle et locale, la nécessité de s'unir et de s'organiser, de ne pas séparer la province et Paris, les ouvriers des villes et les travailleurs des campagnes (ceux qu'on appelait en 1871 les *ruraux*), l'urgence enfin d'avoir un programme net et pratique.

A l'étranger, le souvenir de la Commune fut, comme en France, un objet d'effroi pour tous les privilégiés et un moyen de gouvernement dont usèrent abondamment les conservateurs. Mais les publications des exilés, la vie digne de la plupart d'entre eux, les dépositions des témoins oculaires qui racontèrent dans les journaux l'atrocité de la répression, ne permirent pas à l'histoire faussée, qui seule avait droit de circuler sur territoire français, de s'accréditer et de s'enraciner au dehors. Les prolétaires de tout pays ne se trompèrent pas sur le sens et la valeur du mouvement. Cette insurrection, qui leur apparaissait de loin dans un flamboiement grandiose et fantastique, éveilla leur sympathie et eut à leurs yeux l'éclat d'une aurore tragique annonçant le jour prochain où s'accomplirait une étape décisive sur le chemin de la justice sociale et de l'émancipation humaine.

Il se pourrait que ce jugement instinctif fût voisin de la vérité. A vingt-six ans de distance, le recul est encore insuffisant pour saisir dans leur ensemble toutes les conséquences que contenaient en puissance les événements d'alors. Mais l'insurrection de 1871 paraît bien n'être qu'un épisode de la grande lutte engagée de nos jours entre le peuple et la bourgeoisie. Elle a élargi et rendu sensible aux plus aveugles le fossé profond qui sépare deux classes, représentant deux régimes inconciliables; et la conséquence la plus grave de la Commune, c'est peut-être ce fait de plus en plus visible que partout les groupes intermédiaires s'effacent pour laisser aux prises deux

grands partis, voulant l'un conserver, l'autre changer la base économique de la société actuelle.

Georges Renard

M. Élisée Reclus

Mon rôle pendant la Commune, a été nul officiellement. Je me suis trouvé dans la foule anonyme des combattants et des vaincus. Simple garde national dans les premiers jours de la lutte, puis, à partir du 5 avril et pendant un an, détenu dans les diverses prisons de Satory, Trébéron, Brest, St-Germain, Versailles, Paris, je n'ai pu me faire une opinion sur la Commune que par ouï-dire et par l'étude postérieure des documents et des hommes.

Dans les premières années qui suivirent la Commune, il me semblait que tous ceux qui avaient pris part au mouvement étaient solidaires, par le fait de la répression et des outrages subis en commun : je ne me fusse pas alors permis de porter un jugement sur les hommes qui, à mon avis, avaient été peu dignes de la cause défendue par eux. Mais le temps est venu de dire la vérité, puisque l'histoire impartiale commence à se faire et qu'il s'agit de recueillir des enseignements en vue des événements futurs. Je puis donc affirmer que, pendant les premiers jours de la Commune, l'organisation militaire fut aussi grotesque, aussi nulle qu'elle l'avait été pendant le premier siège, sous la direction du lamentable Trochu. Les proclamations étaient aussi ampoulées, le désordre aussi grand, les actes aussi ridicules.

Qu'on en juge par ce simple fait : le général Duval, qui se trouvait sur le plateau de Châtillon avec 2.000 hommes, dépourvus de vivres et de munitions, et qu'entourait la foule grandissante des Versaillais, avait instamment demandé du renfort. On battit le rappel dans notre arrondissement, autour du Panthéon, et, vers 5 heures, environ 600 hommes étaient rassemblés sur la place. Pleins d'ardeur, nous désirions marcher immédiatement au feu, en compagnie des autres corps envoyés des quartiers méridionaux de Paris, mais il paraît que ce mouvement n'eût pas été conforme aux précédents militaires, et l'on nous dirigea vers la place Vendôme où, privés de toute nourriture, de tout objet de campement, nous n'eûmes, pendant plus de la moitié de la nuit, d'autre reconfort que d'entendre chanter dans le ministère voisin les brillants officiers du nouvel Etat-Major :

« Buvons, buvons à l'Indépendance du Monde ! »

A 2 heures de la nuit, un ordre du général fait quitter à notre troupe, déjà bien diminuée par la désertion, l'abri précaire de la place Vendôme et l'on nous mène à la place de la Concorde,

où nous essayons de dormir sur des dalles, jusqu'à 6 heures du matin. C'est alors qu'on nous dirige vers Châtillon, les os rompus par ce premier bivouac et sans nourriture aucune. Pendant la marche, notre petite bande se fond encore et, partis 600 la veille, nous arrivons 50 sur le plateau, une demi-heure avant que les troupes versaillaises, feignant de passer en armes à la cause de la Révolution, se fassent aider à l'escalade des remparts, aux cris répétés de « Nous sommes frères! embrassons-nous, vive la République! » Nous étions prisonniers, et tous ceux que l'on reconnaissait à leur uniforme ou à leur allure comme ayant été soldats, tombèrent fusillés, près de la clôture d'un château voisin.

D'après ce que mes compagnons m'ont raconté, j'ai lieu de croire



D'après une lithographie d'Edouard Manet

qu'en d'autres faits de guerre nos chefs empanachés, du moins ceux qui commandèrent les premières sorties, firent preuve de la même inintelligence et de la même incurie. Peut-être le Gouvernement de la Commune eut-il plus de capacité en d'autres matières; en tout cas, l'histoire dira que ces ministres improvisés restèrent honnêtes en exerçant le pouvoir. Mais nous leur demandions autre chose : d'avoir le bon sens et la volonté que comportait la situation et d'agir en conséquence. N'est-ce pas avec une véritable stupeur qu'on les vit continuer tous les errements des gouvernants officiels : garder tout le fonctionnarisme, en changeant simplement les hommes, maintenir toute la bureaucratie, laisser tous les gens d'octroi fonctionner dans leurs guérites et protéger chaque jour le convoi d'argent que la Banque expédiait à Versailles. Le vertige du

pouvoir et l'esprit de niaise routine les avaient saisis, et ces hommes, tenus d'agir héroïquement et de savoir mourir, eurent l'inconcevable et honteuse naïveté d'adresser aux puissances des notes diplomatiques en un style qu'eussent approuvé les Metternich et les Talleyrand. Ils ne comprirent rien au mouvement révolutionnaire qui les avait portés à l'Hôtel de Ville.

Mais ce que ne firent pas les chefs, la foule sans nom sut le faire. Ils furent nombreux, 30.000, 40.000 peut-être, ceux qui moururent autour de Paris pour la cause qu'ils aimaient. Ils furent nombreux aussi ceux qui, dans l'intérieur de la Ville, tombèrent sous la décharge des mitrailleuses en criant : « Vive la Commune ! » On sait par les débuts de l'Assemblée Versaillaise que ce peuple égorgé sauva par son attitude, la forme républicaine du gouvernement français. Toutefois la présente république, bonne à tout faire pour le service du tsar et du kaiser, est tellement éloignée de toute pratique de liberté, qu'il serait puéril d'éprouver de la reconnaissance envers la Commune pour ce vain mot qu'elle nous a conservé. Elle a fait autre chose. Elle a dressé pour l'avenir, non par ses gouvernants mais par ses défenseurs, un idéal bien supérieur à celui de toutes les révolutions qui l'avaient précédée ; elle engage d'avance ceux qui veulent la continuer, en France et dans le monde entier, à lutter pour une société nouvelle dans laquelle il n'y aura ni maîtres par la naissance, le titre ou l'argent, ni asservis par l'origine, la caste ou le salaire. Partout le mot « Commune » a été compris dans le sens le plus large, comme se rapportant à une humanité nouvelle, formée de compagnons libres, égaux, ignorant l'existence des frontières anciennes et s'entr'aidant en paix d'un bout du monde à l'autre.

Élisée Reclus

M. Jean Grave

directeur des *Temps nouveaux*, qui n'a pris aucune part à la Commune ; mais dont il nous a paru curieux de recueillir l'opinion, — celle d'un révolutionnaire d'aujourd'hui sur les révolutionnaires d'alors.

Ce que je pense de l'organisation parlementaire, financière, militaire et administrative de la Commune se résume en très peu de mots.

Elle a été trop parlementaire, financière, militaire, administrative et pas assez révolutionnaire.

Pour débuter, alors que, tous les jours, les bataillons de fédérés se réunissaient à leurs lieux de rendez-vous, attendant les ordres pour marcher sur Versailles, mouvement dont l'urgence éclatait aux yeux de tous, le *Comité Central*, sous prétexte qu'il n'avait

pas de pouvoirs réguliers, ne pensa qu'à organiser les élections alors que l'armée de l'ordre se reformait à Versailles.

La *Commune*, élue, s'occupa de faire des lois, des décrets, qui, pour la plupart, restèrent inexécutés, parce que ceux qu'ils visaient s'aperçurent que la *Commune* légiférait beaucoup, mais agissait peu.

Révolutionnaires!... ils croyaient pourtant l'être, mais en mots et en parade, seulement; ils l'étaient si peu, en réalité, que, même investis des suffages des Parisiens, ils se considérèrent toujours comme des intrus au pouvoir.

Ils manquaient d'argent, alors que des centaines de millions dormaient à la Banque, et il leur aurait suffi de lancer contre elle deux ou trois bataillons de gardes nationaux pour faire rentrer en l'ombre le marquis de Plœuc qui les berna si facilement.

Ils votèrent la loi sur les otages et n'osèrent jamais l'exécuter, alors que Versailles continuait à massacrer les fédérés qui lui tombaient entre les mains.

Je ne dis pas qu'elle aurait dû fusiller les quelques gendarmes ou prêtres obscurs qu'elle avait entre les mains. Versailles s'en souciait fort peu, les otages sérieux étaient hors d'atteinte; mais elle avait le cadastre, le bureau des hypothèques, les officines des notaires, tout ce qui régularise la propriété bourgeoise ; si, au lieu de menacer, la Commune avait fait flamber toute la paperasse, s'était emparée de la Banque, les mêmes bourgeois qui insultaient les fédérés prisonniers auraient forcé Thiers à leur venir faire des excuses.

C'est que, en révolution, la légalité est non seulement une blague mais une entrave, elle ne peut servir que les partisans de l'ordre de choses que l'on veut détruire. Ce ne sont pas des discours, des paperasses ni des lois qu'il faut en période révolutionnaire, mais des actes.

Au lieu de voter la déchéance des patrons en fuite, il fallait, de suite, mettre leurs ateliers en possession des travailleurs qui les auraient fait marcher. Et ainsi en toute chose : au lieu d'une loi, d'un décret, qui restait à l'état de lettre morte : un fait! On l'aurait alors prise au sérieux.

Ils voulurent jouer au soldat, parader, en uniformes d'officiers jacobins, comme si les révolutionnaires devaient faire la guerre disciplinée.

Attaqués par le gouvernement de Versailles, il fallait se contenter de se défendre, mais ne lâcher le terrain que pied à pied, miner terrain et maison de façon à ce que chaque pas en avant des soldats de l'ordre fût l'équivalent d'une défaite pour eux.

Non, même acculés dans Paris on voulut encore faire de la stratégie : on dressa d'énormes barricades qui, braquées pour faire face à un point désigné, furent tournées par l'ennemi. — Imprenables de face elles laissaient leurs défenseurs à découvert

par derrière! C'était si facile de créneler les maisons, de faire de chacune d'elles une forteresse, et de ne la lâcher qu'après l'avoir incendiée ou fait sauter. La Commune respecta la propriété! Versailles, son défenseur, moins scrupuleux, n'hésita pas à éventrer les maisons lorsqu'il fallait tourner une barricade.

Maintenant, il faut le dire, les hommes de la Commune ne sont pas responsables de ce qui n'a pas été fait. Ils étaient de leur époque, et, à leur époque, s'il y avait un vague sentiment de socialisme, chefs, comme soldats, personne n'avait d'idées nettement définies, de sorte qu'il était fatal que tout le monde pataugeât dans l'incertitude.

Triomphante, la Commune serait devenue un gouvernement comme tous les autres; il aurait fallu une révolution nouvelle pour la mettre par terre. Vaincue, elle a synthétisé toutes les aspirations prolétariennes, et donné l'impulsion au mouvement d'idées dont à l'heure actuelle nous sommes tous le produit.

J. Grave

Mlle Louise Michel

Pendant vingt-six ans on a parlé des victimes de la Commune! A peu près soixante dont on sait les noms.— Ses morts, à elle, sont sans nombre; Paris fut un immense abattoir dans lequel après huit jours d'égorgement les vols de mouches des charniers arrêtèrent les tueries — on craignait la peste.

Les morts de la Commune pendant la semaine sanglante ne peuvent être évalués, ils ont été enfouis partout, dans les squares, sous les pavés des rues, dans les puits, dans les tranchées creusées au temps des Prussiens; dans celles des cimetières, dans les casemates, où ils furent brûlés; on en apportait par voitures au champ de Mars où ils furent également brûlés: la cendre n'en fut point recueillie dans des urnes, les vents qui l'ont emportée ne diront ni les noms ni le nombre.

Ainsi la Commune qui avait attendu naïvement l'attaque de Versailles et qui n'avait pas enfoncé le pieu au cœur de pierre du vampire, la Banque, la Commune expia sa générosité;

Mais invaincue sous les flammes vengeresses de l'incendie, elle renaîtra plus forte, car elle avait compris combien sont inutiles les changements politiques qui mettent des hommes en place d'autres hommes; elle savait que le vieux monde parlementaire ne donnera jamais que ce qu'il fit au 4 septembre, il l'a prouvé depuis. Toute révolution, maintenant, sera sociale et non politique, c'est le dernier souffle, l'aspiration suprême de la Commune dans la grandeur farouche de ses noces avec la mort.

....

Les armées de la Commune comptaient peu d'hommes connaissant ce qui s'appelle le métier de la guerre, mais tous étaient également braves. Cluseret, La Cecilia, Dombrowski, Rossel étaient presque les seuls généraux venant de l'armée, mais l'enthousiasme, le mépris de la mort ont une grande valeur, quand le nombre des combattants est relativement petit, il fut quelquefois si restreint, à Ivry, à Clamart, à Neuilly que ce fut une chance extraordinaire que l'ennemi ne s'en doutât pas. — C'est avec cette sorte de combattants qu'il eût fallu enlever la situation dès les premiers instants; — déjà perdue, la ruche fédérée arrête pendant huit jours la plus formidable armée qu'ait déployée la troisième république.



Dessin de WALTER CRANE

Ce n'était pas l'heure du parlementarisme et la Commune n'eut jamais à se louer des séances où elle en fit, quoiqu'elle comptât des hommes éloquents, tels que le vieux Pyat, Vallès et tant d'autres. Majorité et minorité se trouvèrent réunies, à l'heure suprême, dans une même grandeur de sacrifice.

Vous me demandez, chers camarades, quel a été mon rôle du 18 mars à la fin de mai 1871. Je suis partie avec les compagnies de marche de la Commune, dès la première sortie; je faisais partie du bataillon de Montmartre et je me suis battue dans les rangs comme un soldat, j'ai pensé qu'en conscience c'était ce qu'il y avait de plus utile à faire — j'ai nécessairement continué dans Paris comme les autres, jusqu'à ce que les Versaillais ayant arrêté ma mère pour la fusiller à ma place, je sois allée la faire mettre en liberté (malgré elle) en réclamant cette place pour moi.

J'ai reconté bien des fois comment pendant le voyage de Calédonie je suis devenue anarchiste, et il me semblait les événements de cette époque loin de nous comme de mille années, quand on s'est remis à parler de la Commune et à nous interroger, nous qui sommes pareils à des ombres, ayant passé à travers tant de morts; l'heure serait-elle venue où le spectre de mai se lèvera?

Londres.

L. Michel

M. Alexander Thompson

actuellement rédacteur du *Clarion* de Londres. Il avait alors huit ans.

J'habitais avec mes parents boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg. Il y avait des deux côtés de la maison une barricade construite sous la direction d'une jolie amazone dont la beauté, les manières charmantes et le revolver toujours prêt décidaient chaque passant à prêter son concours.

Nos barricades — je puis les appeler ainsi car tous ceux de la maison y avaient travaillé — furent prêtes le 23, mais la marée ne nous atteignit que le 24. La nuit précédente la canonnade n'avait pas cessé et la résistance s'était acharnée avec rage dans le Luxembourg. Tout à coup, une explosion terrible brisa tout dans la maison et fit éclater les vitres. C'était la poudrière du Luxembourg que les communards en retraite faisaient sauter.

Le tour de la barricade qui fermait la rue Soufflot était venu. Deux femmes, sans doute la mère et la sœur, cherchaient à entraîner un jeune communard sans barbe. Mais l'amazone leur cria : « au large » et les deux femmes se trouvèrent entre la barricade et la barrière du jardin, au moment où l'on commençait à tirer.

Un jeune officier des Versaillais se jeta dans la rue, le mouchoir blanc à la main, et malgré que le feu n'eût point cessé, réussit à entraîner les deux femmes à l'abri des arbres de la promenade.

Pendant le combat nous nous étions réfugiés dans la cave, prêtant l'oreille dans les intervalles du crépitement des mitrailleuses, et des coups de canon aux lamentations d'un locataire de la maison. Il prédisait que si nous n'étions pas tués par les balles, nous serions enterrés vivants, car on devait faire sauter le Panthéon dans la retraite, et le faîte de l'édifice s'écroulerait sur notre maison.

L'entretien est interrompu par un jeune communard affolé, qui crie que la barricade est prise et nous supplie de le cacher. On trouve une échelle, on l'aide à sauter le mur de la cour; mais d'une fenêtre un versaillais l'ajuste et le tue.

Arrive ensuite un capitaine des Versaillais fou furieux, qui se jette dans la troupe épouvantée des femmes et des enfants, en criant que si on trouve encore un seul communard dans la maison, tout le monde sera fusillé.

En remontant, nous trouvons deux communards tués sur les dalles du vestibule. En haut, dans ma chambre, un soldat étendu tout sanglant sur le lit. Dans la rue, un communard s'écrase, jeté à bas d'un toit par les balles des Versaillais.

Sur la barricade de la rue Soufflot, le fusil dans la main, on voyait étendue l'amazone. Par moquerie un Versaillais ouvrait ses habits avec la pointe de son sabre et les soldats en riaient.

THOMPSON

M. Edmond Bailly

actuellement éditeur (*Librairie de l'Art Indépendant*).

Le 18 mars me surprit simple volontaire au 214e bataillon de marche, l'un de ceux composant le régiment commandé par Rochebrune, mort, comme vous savez, à Buzenval. Le rôle qui m'incomba fut donc celui de combattant ; je m'abstins, même, de toute visite à Léo Fraenkel, un bon camarade que la Commune avait fait ministre et que je retrouvais, plus tard, à Londres où il avait repris son délicat métier d'orpailleur. Des souvenirs personnels, sur cette douloureuse époque, il m'en est resté de quoi faire un livre. J'appuirai seulement sur ce que j'ai vu de très près, sur ce qui est là, sous mon front, comme une ineffaçable *page rouge*.

La guerre avait passé, vision chimérique; l'étranger nous guettait des hauteurs de nos forts livrés; la ville meurtrie, avec son cœur béant et ses rues ensaignées, flammait insulteuse au vainqueur. Adossé au tombeau du duc de Morny, d'un point culminant où les artilleurs de la Commune avaient installé à la hâte quelques pièces dont le tir continu ajoutait, encore, à l'effet inimaginable du tableau, je contemplais. Là-bas, sur la gauche, c'est Bercy, ce sont les Magasins Généraux, c'est l'Hôtel de Ville, qu'un manteau de flammes enveloppe; voici les Tuileries, le Palais-Royal, la Légion d'Honneur, le Conseil d'Etat, la Cour des Comptes que le feu lèche, caresse, enlace déjà. Les flammes s'étrécissent, s'allongent, serpentent, montent vers le ciel sombre, puis, soudain, retombent en larges plaques où les ors, où la pourpre, où les joyaux flamboient, pour s'élancer encore insolentes et railleuses. On dirait d'un immense foyer, où le peuple, alchimiste moderne, a jeté sceptres et couronnes, hermines et manteaux royaux, certain d'en voir sortir un jour sa pierre philosophale, hélas ! la Liberté. Devant tout cet éclaboussement de lumière sur les impassibles ténèbres, je songe...



DOMBROWSKI

Hier, avant-hier peut-être, que sais-je, enfin, dans la monotonie des jours, j'ai vu, dormant son sommeil éternel, un des plus vaillants chefs militaires de la revendication sociale. Blond, petit, les traits fins et réguliers, la physionomie douce et calme dans la mort, le ventre troué par une balle versaillaise, Dombrowski gît étendu sur une civière en attendant l'inhumation qui va le dérober, pour l'instant, du moins, à la haine de ses vainqueurs. Le hasard a conduit mes pas vers l'entrée du cimetière, j'ai suivi les groupes et mes yeux cherchent l'au-delà sur la face éteinte du général polonais. Il y a longtemps que je suis là, sans doute, à regarder, immobile autant que le cadavre ; quelqu'un me touche l'épaule, je sors de ma torpeur, je m'étonne, je questionne du geste au milieu du glacial

silence que je n'ose troubler. Je sais, maintenant,on a demandé des couvertures pour l'ensevelissement, je n'avais pas entendu: je détache la mienne que je porte en bandoulière, un autre éclaireur de mes camarades en fait autant, nous sommes, du reste, les seuls de la peu nombreuse assistance qui ayons sur nous de quoi improviser un suaire. Chacun a baisé au front le brave Dombrowski, on l'emporte. nous suivons : il ne me paraît pas que c'est un homme, mais une idée, un principe que nous allons enterrer ; c'en est fait de la Commune de Paris, c'en est fait de nous. — Ce sentiment qui est dans tous les cœurs, dans tous les esprits, Vermorel, l'exprime en un discours où sanglote la désespérance infinie, encore qu'il se roidisse de toute sa volonté, de toute la nôtre contre l'évidence d'un proche et terrible dénouement.

L'insurrection de 1871 restera, quoi qu'on fasse, l'un des plus nobles mouvements de l'âme humaine. Jamais gouvernement, — si l'on peut dire que celui de la Commune en fut un, — n'a eu à sa disposition une somme pareille d'intelligence, de savoir, de dévouement. La décision seule manqua parmi ces hommes qui, tous, ou à peu près, surent mourir. D'organisation, il n'y en eut jamais : un bataillon obtenait un ordre de l'Hôtel de Ville, puis se débrouillait sans qu'on s'en occupât autrement. Au point de vue militaire ; l'assemblée communale eut la faiblesse de se laisser circonvenir par une tourbe de parasites galonnés qui ne commandèrent guère que les gueuletons tant reprochés aux chefs fédérés. Et durant que la clique des colonels sans soldats festoyait rue de Rivoli, une poignée de braves, toujours la même, tenait tête à l'armée de Versailles, à Neuilly, à Issy, à Vanves, à Montrouge, puis, dans la rue, derrière les barricades où les galons s'étaient, comme par enchantement, envolés.

La répression fut effroyable. Une horde de bêtes féroces s'était abattue, ivre, sur Paris; et c'est une honte pour l'humanité tout entière que soient inscrites au livre de l'Histoire les monstrueuses journées de Mai. Au hasard, on appréhendait les passants pour les traîner, sans jugement, au mur d'exécution : un képi de garde national imprudemment conservé, des godillots aux pieds, une tête antipathique à quelque Ramollot, suffisaient pour attirer l'attention fatale des brutes versaillaises. Puis, la tuerie, s'arrêtant faute de victimes à immoler, les vainqueurs s'ingénièrent aux plus sauvages distractions. Par le soupirail d'une cave où il s'était réfugié, le peintre André Gill assista, fou d'horreur, au hideux spectacle de lignards joûtant à qui laisserait tomber avec le plus d'adresse la pointe de son sabre-baïonette dans l'œil vitreux des morts étendus sur le sol ! Ceci m'a été raconté par Léon Cladel qui tenait le fait de la bouche même du malheureux artiste dont la raison ne se remit point de cette diabolique vision...

La pensée essentiellement libertaire qui anima les hommes du 18 mars a-t-elle été anéantie avec le gouvernement de la Commune? Non certes ! L'énorme poussée, acquise aujourd'hui, vers une syn-

thèse sociale qui effacera les frontières, transformant l'Europe belliqueuse en une grande nation pacifique, est cet abrisseau que plantèrent, voilà vingt-six ans, les martyrs fédérés.

Edmond Bailly

M. le général de Galliffet

Monsieur,

Je suis dans l'impossibilité de répondre aux questions que vous me faites l'honneur de me poser.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments distingués.

Gal Galliffet



Au prochain numéro, les opinions des membres de la Commune, J.-B. Clément, Martelet, Léo Melliet, Georges Arnold, etc., et de MM. Da Costa, Lissagaray, Victor Jaclard, Pierre Denis, Marquet de Vasselot, Vuillaume, etc., etc.

Edouard Manet

SOUVENIRS (1)

Arsène Houssaye était entré dans l'atelier et, après avoir longuement regardé le tableau de la *Serre*, il demeura en admiration devant plusieurs portraits de femmes au pastel.

« — Tiens, fit-il, quel est ce grand portrait à l'huile ?

— C'est le portrait de Mlle Lemonnier.

— Eh bien, à votre place, Manet, je n'y donnerais pas une touche de plus.

— Vous avez d'autant plus raison, dit Manet, que je serai peut-être forcé d'en rester là, comme j'en reste souvent là, faute de revoir le modèle. Car cela a toujours été ma grande préoccupation, obtenir des séances régulières. Quand je commmence quelque chose, je tremble en pensant que le modèle me fera défaut, que je ne le reverrai plus aussi souvent que je voudrais le revoir et dans les conditions où je voudrais le revoir. On vient, on pose, puis on s'en va, se disant : il finira bien tout seul. Eh bien, non, on ne finit rien tout seul, d'autant moins, qu'on ne finit que le jour même où on commence, mais qu'il faut recommencer souvent et qu'alors il faut beaucoup de jours. Ah! il y en a en revanche, qui reviennent quand on ne les appelle pas, en me demandant que je retouche, ce à quoi je me refuse. Voilà le portrait du poète Moore. En une séance ça y était pour moi, mais, pas pour lui. Il est venu m'embêter, en réclamant un changement ici, une modification là. Je ne changerai rien à son portrait. Est-ce ma faute à moi si Moore a l'air d'un jaune d'œuf écrasé et si sa binette n'est pas d'ensemble? ce qui est d'ailleurs le fait de toutes nos binettes, car la plaie de notre temps, c'est la recherche de la symétrie. Il n'y a pas de symétrie dans la nature. Un œil ne fait jamais pendant à l'autre, il est différent. Nous avons tous le nez plus ou moins de travers, la bouche toujours irrégu-



MAD/ME MARIE COLOMBIER

(1) Voir La revue blanche des 1er et 15 février et 1er mars.
Les dessins de Manet qui ornent cet article nous sont communiqués par la Galerie Vollard.

lière. Mais allez donc faire comprendre cela aux géomètres. Cabaner, le compositeur, a été modèle des modèles, lui.

— Vous l'avez connu? dit Arsène Houssaye.

— Si je l'ai connu ? C'était l'être le plus imprévu, le plus bizarre que j'aie rencontré, et plein de talent d'ailleurs. Sa symphonie du *Pâté*! c'était aussi beau qu'une toile de primitif. Il l'avait composée pendant le siège de Paris, demeurant enfermé dans un petit entresol, où il avait réussi à faire entrer un piano à queue, qu'il avait acheté à l'aide de modestes ressources que lui avait values l'héritage de son père, son père qui était, disait-il, un petit homme comme Napoléon Ier, mais moins lune. Quand il eut fini le *Pâté*, il sortit, et, entendant le bruit que faisait le bombardement de Paris, il s'écria : « Mais qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? — Ce sont les Allemands qui bombardent Paris, lui dit quelqu'un. — Ah ! je croyais que c'étaient d'autres peuples. »

— Oh! fit Arsène Houssaye, il était un peu fou.

— Fou, soit, mais je ne médis pas des fous, moi, j'aime les fous. J'ai connu à l'atelier un brave garçon qui s'appelait Boyer. Il était doué plus que pas un de nous. Un matin il se réveilla à côté de sa maîtresse morte pendant la nuit de la rupture d'un anévrisme. Durant deux jours, il demeura comme hébété. En sortant du cimetière il monta dans une des voitures de deuil et dit au cocher : « Aux Tuileries ». Puis il se mit à saluer les passants à la portière, m'affirmant qu'il était le vice-roi du Népaul. Quand j'allais le voir à Bicêtre, il était d'une gaieté inépuisable. Le jour de sa mort, ses dernières paroles ont été des paroles de reconnaissance pour le gouvernement qui lui avait assigné une aussi magnifique résidence. Pauvre garçon !

— Folie des grandeurs, dit Arsène Houssaye.

— Soit, répliqua Manet, mais il y aurait un beau livre à écrire sur les grandeurs de la folie, car il n'y a pas à dire, un siècle qui a produit des fous comme Cabaner, Chabrier, Baudelaire, Villiers, Barbey, Verlaine, Mallarmé et tant d'autres, est un siècle assez chic. »

Madame Méry Laurent avait amené de Nancy une femme qui lui était très dévouée, Elisa. Elisa avait un culte pour Manet. Il n'est rien qu'elle n'eût fait pour lui. « — Je vous donnerai, lui disait Manet, votre portrait au pastel. » Manet tint sa promesse. Mais ce portrait, qui est demeuré à l'état d'indication, a été sa dernière œuvre. Il devait l'esquisser peu de jours avant sa mort. Ce n'est pas qu'il ne fût disposé à peindre Elisa dès l'année 1878, lorsqu'il était en pleine santé, mais Elisa lui faisait observer qu'il avait bien le temps, qu'il lui fallait faire mille choses plus importantes. Puis tous les jours, Elisa lui prodiguait ses recommandations: « — Prenez bien garde, Monsieur Manet, n'ayez pas froid. Soignez-vous bien, Monsieur Manet. Vous travaillez peut-être trop, Monsieur Manet. » Elisa aurait tout donné pour lui éviter une contrariété, un ennui.

Le soir du 14 juillet 1879, j'avais emmené Manet à la fête que Gambetta avait donnée au Palais-Bourbon. Il en était revenu ravi, et quelques jours après il me disait : « — C'était admirable, mais il neigeait de la bougie. Heureusement qu'Elisa m'a enlevé tout cela. Quelle brave fille que cette Elisa! Vois-tu, il y a des êtres bons, il y en a beaucoup, beaucoup plus qu'on ne croit même. Ah! je ne me vante pas d'être plus démocrate qu'un autre. Je suis même très aristocrate. Mais quand je rencontre un être comme Elisa, j'aime et j'admire l'humanité. Par exemple, quand il s'agit de reconnaître les services qu'on me rend, ça c'est une autre affaire, je deviens stupide. Je voudrais avoir, pour les donner à Elisa, des trésors, et encore je demeurerais son obligé. »

Pendant le cours de cette année 1879, Manet était hanté par deux idées fixes, faire une œuvre de plein air, mais de complet plein air où les traits des personnages se fondraient, selon son expression, dans les vibrations de l'atmosphère, quelque chose de plus vivant encore que le *Skating* ou la barque d'*Argenteuil* et enlever mon portrait sur une toile blanche, non préparée, en une seule séance. Il entreprenait donc en même temps le *Père Lathuille*, qui est peut-être l'œuvre la plus étonnante qu'il ait faite, et mon portrait. Après avoir usé sept ou huit toiles, le portrait venait d'un seul coup. Les mains et certaines parties du fond étaient seules réservées. Le soir où il termina ce portrait, il le retourna, ne voulant le montrer à personne avant qu'il fût encadré. » — Il faut le cadre, répétait-il, en se promenant gaiement dans son atelier, sans le cadre la peinture perd cent pour cent. Vrai, ça y est, cette fois, et comme cela tourne dans le fond! Je terminerai demain. La main dans le gant n'est qu'indiquée. Avec trois coups, pique, pique, pique, on la sentira. »

Nous allâmes dîner chez le père Lathuille. Le fils Luthuille qui posait pour le jeune homme vint. Manet l'envoya chercher la toile. « — Hein, fit-il, je vais avoir un Salon pour l'année prochaine, un Salon qui se tiendra. J'avais rêvé Ellen Andrée pour la femme du tableau du père Lathuille. Nous avions même commencé. Et puis elle n'est plus venue. Pourvu que ces nombrilisés ne me jettent pas à la porte ou que, après m'avoir reçu, ils ne me perchent pas sous les combles! »

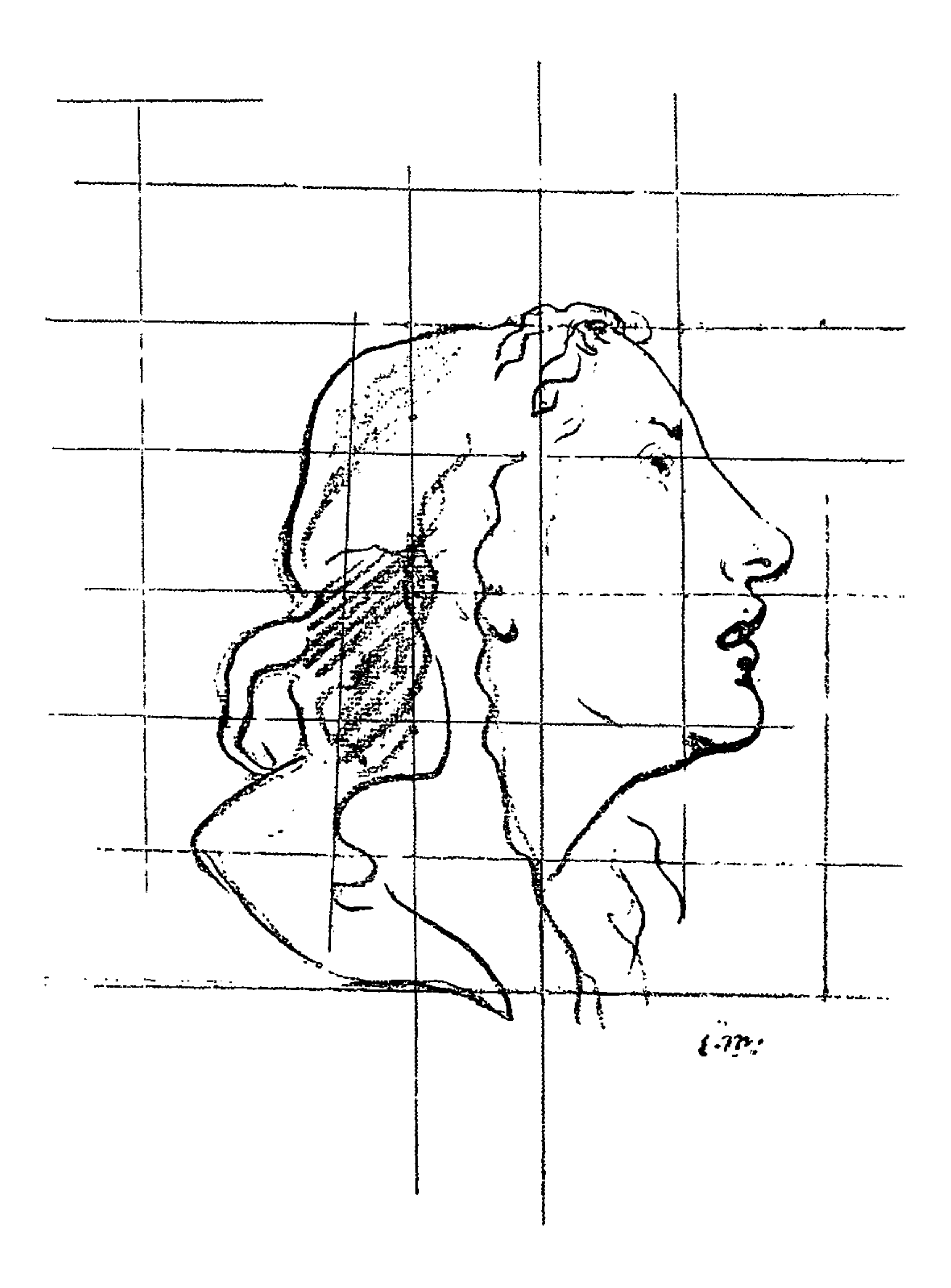
Manet eut un grand succès au Salon de 1880. Le jury hésita à lui donner une seconde médaille. — Il ne la lui donna pas.

Un matin où il nous faisait part chez Gambetta de la contrariété que lui causait cette déception, nous décidâmes, pour le distraire d'aller voir dans son cabinet de Ronchaud qui était à ce moment directeur du Louvre. Manet feuilleta là silencieusement un recueil qui renfermait des dessins de Filippo Lippi, de Botticelli, du Pérugin, de Mantegna et de Carpaccio.

« — Je vous dois d'avoir, dit-il à Gambetta en sortant, passé une des plus délicieuses matinées de ma vie. Il me semblait que j'étais avec eux tout en étant avec vous.

— Ma joie à moi, répliqua Gambetta, a surtout été de vous avoir donné une joie, mon cher ami. »

Nous quittâmes Manet sur la place Saint-Germani-l'Auxerrois.



« — Il serait impossible d'imaginer, me dit Gambetta, quelque chose de plus éloquent que l'œil de Manet, feuilletant les dessins de ce recueil du Louvre. Il n'a rien dit et j'ai tout entendu. »

C'est la dernière fois, je crois, que Gambetta et Manet aient passé un assez long temps ensemble. Ils se sont rencontrés depuis, à la fin de 1881, et au commencement de 1882, mais ils n'eurent à ces moments-là que des entrevues très courtes.

Manet fit, après le Salon de 1880, le *Portrait de Pertuiset*, qui lui valut sa médaille de seconde classe, et l'*Evasion* de Nouméa d'Henri Rochefort et d'Olivier Pain. Pour cette dernière composition il avait esquissé un dimanche un portrait d'Olivier Pain, et il avait fait le portrait d'Henri Rochefort plus poussé. L'étude de mer avait été indiquée sur nature l'été précédent.

Dans le même temps, il avait commencé le portrait de Clemenceau, qui est demeuré inachevé.

Mais, dès ce moment, Manet commençait à ressentir les atteintes du mal qui devait l'emporter. La souffrance physique influait souvent sur son caractère.

Il se montrait sévère pour ceux de ses camarades qu'il aimait le plus.

Sans se croire malade, il suivait consciencieusement un traitement de douches que lui avait prescrit le docteur Siredey à l'établissement Béni-Barde.

« — Quand les Béni-Bardeuses, disait-il en souriant, me verront descendre les marches de la piscine en rigolant, je serai hors d'affaire, et cela ne tardera pas. »

Dès qu'il se sentait cependant moins libre en ses mouvements, il se laissait aller à des réflexions amères, mais ces réflexions étaient de courte durée. Il suffisait parfois de la vue d'une fleur pour lui rendre toute sa gaieté.

« — Je voudrais les peindre toutes, s'écriait-il. Je ne parle pas des fabriquées, mais des autres, les vraies. »

Il passa une journée en extase devant des étoffes que déroulait devant lui Mme Decot.

Le lendemain, c'étaient les chapeaux d'une modiste célèbre, Mme Virot, qui l'enthousiasmaient. Il voulait composer une toilette pour Jeanne, qui est devenue depuis au théâtre Mlle Demarsy et d'après laquelle il a peint cette toile exquise du *Printemps*. En entrant chez Mme Virot, qui était accoudée à la cheminée avec un fichu à la Marie-Antoinette et un arrangement de dentelles qui faisait valoir la blancheur de ses cheveux.

« — Sapristi, Madame, s'écria-t-il, vous avez une belle tête pour monter à l'échafaud. »

Il eut toutefois, ce jour-là, chez Mme Virot un mouvement de contrariété. Sur l'offre d'une chaise qu'elle lui fit en le voyant s'appuyer sur sa canne:

« — Je n'ai que faire d'une chaise, s'écria-t-il, je ne suis pas impotent. »

A vrai dire, il souffrait, mais sa fierté se refusait à confesser sa souffrance qu'il supposait d'ailleurs passagère.

En revenant à la rue d'Amsterdam, il ne tarissait pas sur la

splendeur des choses qu'il avait vues chez Mme Virot. Puis gaiement:

« — A-t-elle été assez maladroite? Vouloir me faire passer pour un cul-de-jatte devant toutes les femmes qui étaient là! Ah! les femmes. Hier, j'en ai rencontré une rudement bien sur le pont de l'Europe. Elle marchait comme savent marcher les Parisiennes, mais avec quelque chose de plus enlevé. Je la ferais de souvenir, ou à peu près, bien entendu, car il y a des choses qui me restent gravées dans la cervelle. Tiens, je tracerais une planche de la fête qu'a donnée Gambetta au Palais-Bourbon. »

Tout en disant cela, il esquissait sur une toile préparée pour le pastel une silhouette de femme. Puis tout à coup il effaca. « — Ça n'est pas cela, dit-il. On ne fait décidément rien sans la nature.

— Ce que tu dis de la persistance des impressions est cependant tellement juste, lui fis-je observer, que, à La Rochelle, quand Corot vint pour faire son étude du port, il logea chez un de ses amis, M. Théophile Babut, banquier, et après avoir travaillé en plein air il peignait au retour sur les panneaux de la salle à manger ce qu'il avait observé et cela sans recourir à ses études.

— Oui, bon pour le paysage, mais une figure de souvenir, jamais de la vie! Ah! une figure, je vais en faire une après le *Printemps*. Je ferai l'*Automne*, d'après Méry Laurent. Car elle a consenti à se laisser faire son portrait par moi. Je suis allé lui parler de cela hier. Elle s'est fait faire une pelisse chez Worth. Ah! quelle pelisse, mon ami, d'un brun fauve avec une doublure vieil or. J'étais médusé. Et pendant que j'admirais cette pelisse et que je lui demandais de poser, Elisa est entrée annonçant le prince Richard de Metternich. Elle ne l'a pas reçu. Je lui en ai su gré. Ah! les gêneurs! J'ai quitté Méry Laurent en lui disant : Quand cette pelisse sera usée, vous me la laisserez. Elle me l'a promis. Cela me fera un rude fond pour des affaires que je rêve.

« Puis, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, j'ai vendu un de mes cafés-concerts à M. Etienne Baroil. C'est Méry Laurent qui m'a fait acheter ce tableau, et comme M. Etienne Baroil est un gentleman, il m'a envoyé de Marseille une caisse de mandarines, un morceau de son soleil. Quand je sors, je prends des tas de ces mandarines, j'en remplis mes poches et j'en donne aux gosses du quartier qui me demandent l'aumône. Ils aimeraient peut-être mieux de l'argent, mais moi je leur donne une part de ce qui me réjouit. Les joies de ce monde! Ah, elles sont faites de choses qui ne sont rien pour les uns, mais beaucoup pour les autres. »

Au commencement de 1882, le mal dont souffrait Manet s'aggravait et il commençait à s'inquiéter. Il marchait difficilement et il venait me voir, au prix d'efforts surhumains, accompagné de son beau-frère Léon Leenhoff. Il était heureux comme un enfant d'avoir enfin cette croix de la Légion d'honneur qu'il avait tant désirée et il confessait naïvement sa joie. Il n'avait que des paroles



OLYMPIA, TABLEAU D'ÉDOUARD MANET

aimables pour ceux de ses confrères qui lui avaient donné une médaille au Salon de 1881. Malgré sa souffrance, il était allé rendre visite à chacun d'eux. Il ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance pour cette croix qui le rendait si heureux. Je lui disais : « — Tes confrères ont fait leur devoir. Le gouvernement a fait le sien. A vrai dire, il a failli ne pas faire son devoir. M. Grévy n'était pas très chaud pour toi, mais Gambetta a tranché la question en conseil en disant : « Il est bien entendu, Monsieur le Président, que chaque ministre demeure maître de ses croix dans son département. » Mais les médailles, les croix, qu'est-ce que cela signifie? Dans cent ans on ne se demandera pas si Manet a été médaillé et décoré. On ne verra que son œuvre qui écrasera tout, puisque tu es le seul dans notre temps qui n'ait pas eu l'ambition de colorer la couleur et de dessiner le dessin, mais de s'en tenir à ce qui est. Et ce qui est crânement beau est aussi bigrement difficile à rendre. Oui, mais pour employer une expression de ton ancien métier de marin, tu as toujours navigué au plus près. Et puis il ne faut pas calomnier l'espèce humaine. Quand le temps aura dissipé les passions, quand il aura fait justice des engouements, le jugement des hommes reprendra son équilibre.

« — L'heure de la justice, me dit-il tristement, cette heure qui fait que nous ne commençons à vivre que quand nous sommes morts. Je la connais celle-là. »

Au cours de l'année 1882, après la chute du cabinet Gambetta, nos entretiens étaient plus fréquents. Dès que j'avais un instant de liberté, je montais à la rue d'Amsterdam. Là, dans l'atelier, nous revivions les jours du passé.

Manet parlait, c'était son sujet favori de conversation, de ses voyages à Cherbourg (où il était allé assister au combat de l'*Alabama*) de la Hollande, de l'Italie et de l'Espagne. Du café Guerbois il ne disait rien ou presque rien.

Par instant il s'emportait contre Aristide.

Manet en voulait à Aristide de sa robuste santé. « — Cet être-là, disait-il, a épousé sa mère de lait. C'est un étalon. Je sais qu'il m'est très dévoué. Léon lui dirait d'aller à la Butte-Montmartre sur les mains qu'il le ferait pour m'être agréable, mais il a trop de santé. Il m'exaspère. »

Les journées se passaient pénibles pour ses amis. Il travaillait cependant pendant que chacun s'efforçait de le distraire. Un jour Mallarmé entra avec son chien Saladin. « — Pas de bêtises, Mallarmé, votre chien va me crever pour trente mille francs de toiles. » Le chien fut mis dehors.

Une après-midi, comme nous etions réunis en assez grand nombre dans l'atelier de la rue d'Amsterdam, le docteur Siredey vint, donna une consultation à Manet et prit congé de lui. J'accompagnai le docteur à sa sortie, nous demeurâmes assez longtemps dans la cour. Au retour Manet me tira à part et me demanda ce que m'avait dit Siredey sur l'état de sa santé.

« — Il m'a engagé, mon cher ami, à te tenir en garde contre l'abus des drogues.
— C'est tout.
Non, il m'a parlé de sa santé à lui : « Moi, m'a-t-il dit, qui soigne les autres, je souffre de douleurs cardiaques, j'ai une vilaine pierre dans mon sac. »
— Il ne t'a rien dit de plus.
— Si, il m'a reproché de ne m'être pas employé pour faire acquérir une de tes toiles par l'Etat
- Il a flatté ta marotte? »
Pendant que Manet faisait mon portrait, je l'avais en effet entretenu de ce projet, de faire entrer un de ses tableaux au musée du Luxembourg.
« — Je ne veux pas, m'avait-il répondu, pénétrer dans les musées par morceaux, j'y veux arriver tout entier, ou pas. » Je lui avais fait observer qu'il fallait bien commencer par le commencement.
« — D'accord, avait-il répliqué, mais la vérité est d'avoir dans les musées un panneau pour chaque artiste, avec du jour entre les cadres et dans le milieu qui convient. L'accrochage est inepte, la disposition absurde, la décoration des salles idiote. On tue ceci avec cela. Si on ne peut me donner un panneau, j'aime mieux rien.
— Cependant l'*Enfant à l'Epée*, à lui tout seul, a fait sa petite révolution aux Etats-Unis.
— C'est possible, mais ici j'aime mieux rien. »
L'année suivante, quand j'étais au ministère des arts, j'avais fait une nouvelle tentative Je venais d'acheter les quatre Courbet qui sont au Louvre, l'*Enterrement à Ornans*, le *Combat de cerfs*, l'*Homme à la ceinture de cuir* et l'*Homme blessé*. Il avait fallu que Henri Hecht garantît l'acquisition par une avance, le chapitre des achats au budget étant épuisé, ou du moins étant engagé, car j'avais fait une réserve pour acheter la collection Timbul.
Je proposai à Manet d'agir à son égard comme j'avais agi pour Courbet.
Il s'y refusa.
« — Cela ferait pousser des cris de paon à tes collègues. Songe que, à côté de moi, Courbet est un classique et vois comment ce classique a été reçu à la Chambre. Elle s'est amendée, je le veux bien. Mais les conservateurs du Louvre se sont-ils amendés, eux? Ils ont fourré les Courbet dans des salles noires, à des hauteurs insensées. Il s'en est fallu de peu que vous ne fussiez forcé, comme Gambetta le disait plaisamment, de promener vos Courbet dans une roulotte afin de rentrer dans vos fonds, ainsi qu'Emilie Ambre a promené mon *Maximilien* à travers les Amériques.
« Puis je ne suis pas pressé. Il y a eu un moment ou j'étais pressé : Je ne le suis plus. Je suis devenu patient, philosophe, j'attendrai ou du moins mon œuvre attendra, car les attaques dont j'ai été l'objet ont brisé en moi le ressort de la vie. On ne sait pas ce que c'est

que d'être constamment injurié. Cela vous écœure et vous anéantit.

« — Ah ! Siredey vient de se reprocher, me dit-il ce jour-là, de n'avoir pas fait acheter un de mes tableaux par l'Etat. Ne parlons plus de cela, veux-tu? Veux-tu aussi me promettre une chose, de ne jamais me laisser entrer dans un musée par morceaux, du moins sans protester.

« Me vois-tu au Luxembourg avec une seule toile, *Olympia* ou le *Père Lathuille*. Je ne serais pas entier et je veux rester entier.

« Tiens, un exemple :

« Prends un des crayons du père Heim et fiche-moi ça tout seul entre des cadres de toute provenance. Quel effet? ou plutôt quel pas d'effet! Réunis au contraire la série sous un bon jour en bonne place et tn m'en diras des nouvelles.

« Je ne veux pas figurer sur une carte d'échantillons. »

Il rangea lentement les pinceaux qui lui avaient servi la veille à faire une miniature, l'unique miniature qu'il ait faite et qui est aujourd'hui la propriété de François Coppée, puis il me dit : « — Il est une chose que j'ai toujours eu l'ambition de faire. Je voudrais peindre un Christ en croix. Il n'y a que toi qui pourrais me poser cela comme je le comprends. Pendant que je faisais ton portrait, cette idée m'a poursuivie. C'était une obsession. Je t'ai fait en Christ coiffé d'un chapeau, avec une redingote et une rose à la boutonnière. Cela, c'est le Christ allant chez Madeleine. Mais le Christ en croix. Quel symbole ! On pourra se fouiller jusqu'à la fin des siècles, on ne trouvera rien de semblable. La Minerve, c'est bien, la Vénus, c'est bien. Mais l'image héroïque, l'image amoureuse ne vaudront jamais l'image de la douleur. Elle est le fond de l'humanité. Elle en est le poème.

« Mais bast, fit-il en se levant, non sans peine, voilà que je deviens lugubre. C'est la faute de Siredey, les médecins quand je les vois, ils me font toujours l'effet des maréchaux des logis des croque-morts. Et cependant ce soir je me sens beaucoup mieux.

— Eh bien, veux-tu que nous prenions une voiture ? nous irons dîner chez Durand.

— Laisse-moi prendre mon pardessus.

« Je ne peux jamais, fit-il en riant, parler de pardessus, sans me rappeler mon aventure chez Nina de Villars. Figure-toi que j'avais acheté un paletot mastic chez un tailleur anglais. J'arrive chez Nina à l'heure du thé. Dans l'antichambre très sombre, je vois les patères encombrées de paletots, je retire soigneusement le mien et je l'étends sur une table. Ce que j'avais pris pour une table était la couche de son qui surnageait au-dessus du bain que venait de prendre Nina, mon pardessus disparaît et s'en va au fond de la baignoire. Labiche n'a pas prévu celle-là ! Je suis rentré chez moi, drapé dans un plaid, mon paletot séchant. Et, elle, oh ! elle riait à se tordre. »

(A suivre.) ANTONIN PROUST

Sketch-Book

SUR L'EAU

Les départs sur l'eau qui semble flamber
Vaincue par trop de soleil et blessée
De mille traits d'or
Les départs dans l'arome vigoureux des plantes
Aquatiques — réponses roses, pâles nénuphars —
Sont comme des départs vierges encor
Dans la vie, parfumée de vierge espoir

Là-bas, la route est couleur d'azur
Et plus près des bords couleur de feuillée —
Les nids impatients crient dans les saulaies

Chantez, les avirons, votre chanson joyeuse
La hâte d'atteindre et la splendeur du but
Chantez les retombantes gouttelettes
D'incomparables chansonnettes

Le bateau vole comme une hirondelle
Vers tout cet azur et tous ces beaux horizons
Sa course légère fait s'incliner et fuir les joncs

Puis l'heure fraîchit et devient pensive
Le décor dans le vague se suspend
Irréelles flottent les rives
Les buissons, doublés dans le courant
Paraissent tressés en lourdes couronnes
Et la surface de la rivière est immobile et lisse
Tant, que le ciel qui s'y mire
Est un autre ciel plongé dedans;
Pareils à de grands poissons nacrés
Voguent au fil du flot les nuages d'argent
Et leurs écailles lointaines frôlent les roseaux tremblants

Les avirons tombent sans bruit
Dans cet éther humide
Les saules rêvent, l'air est candide

Ce paysage de silence est comme une mémoire fidèle
Comme une âme apaisée
Qui garde au fond d'elle
Tout un ciel de jadis reflété.

APRÈS L'ORAGE

Que c'est frais et joli ce jardin mouillé !
Le soleil, avec un air de bonheur
Revient sécher toutes les larmes
Qui tremblent au bord des regards cachés
Parmi les branches

Les gouttes palpitent
Comme des papillons de lumière
Et la tonnelle drapée de clématite
Est comme une belle dame de cour
En riches atours
Qui s'est parée de tous ses diamants
Pour mieux plaire à ses amants

Le houblon offre les gris miroirs
De ses feuilles tressées en guirlandes
Au ciel qui s'y reflète
Superbe et tendre

Dans le vent aussi léger
Qu'une chanson d'amour —
Et tout sonore des voix d'oiseaux —
Un jeune arbre semble danser
Ayant à ses rameaux joyeux
Des fruits de feu.

Sur le gazon — comme des fleurettes du Paradis
Brillent les perles de la pluie

Et le cœur se guérit en ce charme de l'heure
Des douleurs passées
Songeant aux minutes qui — pareilles
Aux brefs regards de ce soleil —
Savent changer les pleurs
En gouttes de clarté
En chansons enchantées.

FIN DU JOUR

Le couchant dans les branches suspend ses lampes d'or
Et la feuillée devient songeuse
Ainsi qu'un enfant lassé, la vie s'endort
Le couchant dans les branches suspend ses lampes d'or

De la fin du jour la chanson mineure
Promène dans l'air un invisible archet
Les déesses de marbre écoutent à cette heure
De la fin du jour la chanson mineure

Parmi les souffles odorants et légers
Comme un volètement d'ailes inquiètes
Les pétales des fleurs défuntes vont neiger
Parmi les souffles odorants et légers

Et les anciens rêves mal morts
Comme des pétales volèteront sous le ciel fastueux
Qui, par riches gerbes, jettera de l'or
Pour draper de gloire les pétales, les arbres, les marbres
Et les anciens rêves mal morts.

PLUIE D'AUTOMNE

La pluie d'automne pleure
Sur les feuilles bruissantes
Dont le déclin s'enchante
Des plus vives couleurs.

La pluie d'automne pleure
Sur le gazon qui se dore
Et sur les parterres de fleurs
D'où s'exhale un subtil arome de mort.

La pluie d'automne pleure
Les joies brèves que Printemps fit éclore
— Verts espaces, odorantes roses
Et rapides flammes amoureuses.

MARIE KRYSINSKA

VIIIe Lettre de Malaisie

Camp de la Forêt Rouge

Nous avons quitté la voie ferrée depuis trois jours. Il a fallu laisser hier les automobiles, les routes finissant. Nous voilà dans la brousse, étendue de plantes épineuses rousses et vertes où les canons enfoncent jusqu'aux moyeux. Et là dessus pèse un ciel chargé d'orage, un air fade. Devant, la cavalerie incendie les herbes et le taillis pour frayer la route aux caissons, aux colonnes. On chevauche sur des cendres chaudes. Parfois des étincelles se lèvent si le vent vient à souffler. Au-dessus de nos têtes les escadres aériennes bruissent en volant. Les grandes ailes des nefs nous couvrent d'ombre. On les voit qui s'inclinent, qui fendent l'air épais du profil de leur voilure grise. Les chapelets de torpilles luisent sous la passerelle inférieure. Une roue de trois mètres de diamètre tourne à l'arrière, avec une vélocité qui fait disparaître l'image des rayons. Ce volant pareil à un halo entoure la singulière apparition lorsqu'elle vous dépasse.

Je sollicite de prendre place sur l'une de ces machines. Il a fallu demander l'autorisation à Jupiter. J'attends la réponse. Parties en avant, les escadres aériennes vont bombarder les bois, les villages où l'ennemi se tient. Les infanteries et les cavaleries n'opèrent qu'à la suite pour occuper les positions et achever la victoire.

Jusqu'au plus loin, les casques noirs des régiments progressent. Le silence absolu qu'enjoint une rigoureuse discipline ne révèle rien de cette marche. Les femmes de l'artillerie elles-mêmes ne jacassent pas. Assises sur les banquettes des prolonges qui suivent les pièces, elles demeurent muettes, sages, la jugulaire au menton, les mains sur les genoux de leurs larges braies de toile pareilles à celles de vos zouaves.

A la halte, tout ce monde s'éparpille, étale contre terre ses vastes pélerines en caoutchouc, s'assied et cuisine.

Dans chaque escouade deux hommes portent un bidon de pétrole chacun, sur le sac. Quand on dévisse le couvercle du cylindre, il apparaît trois grosses mèches qu'on allume. Des ressorts redressent un cercle de métal. C'est le fourneau. Sur le cercle on place une gamelle pleine d'eau.

Le sac du soldat n'est pas comme celui de son collègue européen une lourde et formidable chose destinée à réduire sa prestesse et à combler sa fatigue, à le rendre inutile et las. Cette poche de mince caoutchouc contient plusieurs petits paquets de riz tassé, une boîte en copeau renfermant une sorte de liebig, un uniforme de toile roulée, un étui à brosses et à aiguilles. C'est tout. A l'extérieur on n'y voit point attaché la pesante batterie de cuisine du militaire européen. L'intendance fait cuire les viandes et les légumes, en

arrière des lignes. Au cantonnement, si l'intendance a pu rejoindre, et c'est la majorité des cas, le soldat trouve sa ration préparée, assaisonnée. Il peut la remettre au feu, ou la manger telle. Ainsi les viandes n'arrivent pas empuanties par l'empilement dans des fourgons, ni bleuies par une corruption commencée. Si l'intendance ne peut réussir à joindre le cantonnement, le soldat confectionne son riz à l'extrait de viande sur le bivouac. L'un des cylindres à pétrole aide cette cuisson. L'autre sert à chauffer l'eau dans laquelle on verse l'essence de café remplissant les doses d'un flacon métallique.

Le soldat porte encore deux musettes en caoutchouc. L'une garde le pain, celle de gauche; l'autre garde les cartouches, celle de droite. Dans la gourde il y a de l'eau légèrement alcoolisée à la menthe. Tout le poids ne charge donc pas le dos seul; et l'homme peut marcher droit, courir, se défendre sans cette bosse chère aux états-majors d'Europe.

Le fusil soutient, sur la longueur du canon, un autre cylindre de celluloïd qui est seulement le tube d'une longue vue, allant de la crosse au point de mire. Cette lunette rapproche énormément la silhouette de l'ennemi et permet un tir juste. Le mécanisme de la hausse la soulève ou l'abaisse. Les pièces d'artillerie sont pourvues d'un télescope analogue, dont la puissance étonne.

Le miracle de cet équipement, c'est le manteau. Imaginez une pèlerine semblable à celle des officiers de cavalerie. Léger, enduit de caoutchouc, le tissu garantit contre les pluies tropicales. Il couvre le soldat depuis le casque sous lequel le collet s'emboite, jusqu'aux guêtres. Là il s'évase, et la pluie coule comme de la pente d'un toit. Au campement, on étale le manteau à terre. C'est un tapis rond qui protège le dormeur contre l'humidité du sol et le miasme paludéen, Le camarade dresse le sien comme une tente dont un fusil planté par la bayonnette forme le support. Tapis et tente constituent un abri imperméable, chaud, où deux hommes peuvent se reposer à l'aise. On y ferait difficilement de la gymnastique, mais on peut s'y tenir assis ou couché. Des dispositions ingénieuses, ferment hermétiquement la hutte, ou la laissent entr'ouverte, selon les caprices du ciel.

Autre avantage. Ces huttes basses, grises, semblent à peu près invisibles dans la brousse. Dix mille hommes campent, sans qu'on puisse s'en apercevoir avant de rencontrer les sentinelles. Les lueurs des cylindres à pétrole ne brillent point de façon à dénoncer, à trois lieues à la ronde, comme nos feux de bivouac et leurs fumées, la présence des troupes. Il était indispensable, pour une armée ayant à faire campagne, dans des régions sans villages, de posséder un système de campement discret.

Vaste et souple, le manteau ne gêne pas les mouvements du tireur si, en étant revêtu, il aborde l'ennemi. Deux larges fentes à la hauteur des épaules permettent de passer les bras et de les mouvoir librement. Je pense à vos pauvres troupes françaises de 1870, que les prussiens surprirent si souvent occupées à faire sécher leurs

capotes chargées d'eau pluviale, et qui durent réendosser des uniformes humides, alourdis, rêches, pour se battre. Ici, jamais un soldat ne se trouve atteint par une goutte de pluie. Sous la pélerine, il reste dispos et alerte.

Le premier soir de marche, nous campâmes au fond d'une vallée que protégeait un plateau couvert par les patrouilles et les lignes de sentinelles. La cavalerie à dix-huit kilomètres en avant, sondait les bois. La sécurité était donc absolue. Le repas fini, comme descendait sur nous la fraîcheur des nuits tropicales, les soldats organisèrent des danses afin de se réchauffer. Cela finit, dans ce pays immoral, par une galanterie de gaillards venus en visite aux cantonnements de l'artillerie et du service sanitaire où les femmes sont le nombre. Rien ne se passa avec bruit ou fureurs; mais familialement.

— Comment, dis-je à Pythie, la discipline n'interdit-elle pas ces satisfactions ? Les malheureuses pourraient devenir enceintes au cours de la campagne, par hasard, et cela diminuerait les effectifs.

— Enceintes!.. Mais tous ces gens sont stériles. Dès que les groupes désignent l'un ou l'une d'entre eux pour être incorporé, on dirige le nouveau militaire sur l'hôpital de Mars. Là, le fauteur de disharmonie sociale est anesthésié par les chirurgiens. On accomplit l'ablation des ovaires, ou l'on provoque l'atrophie d'un testicule, suivant le sexe. Ainsi, l'atavisme ne pourra perpétuer leur tendance à la destruction dans les temps futurs. Ils sont voués à la stérilité définitive. Nous préservons la race contre la honte de détruire.

— Ces opérations ne sont-elles pas dangereuses? et n'est-il pas des patients pour rester entre les mains des docteurs ?

— Peu, répondit Théa. Notre chirurgie est fort experte sur ce point, parce que, dès l'installation des villes, Jérome le fondateur, obligea nos gynécologues à perfectionner sérieusement ce genre d'intervention. Quiconque a pêché par haine ou par convoitise ne se reproduira plus.

— C'est terrible, dis-je. Que faites-vous de la liberté, de la personnalité ? Vous créez une race de numéros sans caractère, sans passions.

— De purs esprits.

— Si l'intelligence n'est pas précisément la résultante des conflits entre les passions et l'altruisme, entre les instincts et la pitié, ou de spectacle de ces conflits...

— Qui sait? fit Pythie. Il fallait bien tenter l'expérience...

D'ailleurs si la personnalité de chacun s'efface, le caractère de la race ne conquiert-il pas l'unité la plus admirable. Le but d'un effort pareil au nôtre est précisément de substituer la personne de la race à la personne de l'individu. Celle-là se heurtera contre les caractères des autres nations, contemplera les luttes des autres nations ; et son intelligence collective augmentera en bloc, par le spectacle de ces conflits à la suite de ces conflits, à mesure que diminuera l'initiative individuelle.

Nous serons le seul corps de sept, dix, trente millions d'âmes semblables, et ce corps croîtra en puissance, comme la puissance d'une batterie électrique croît en raison de la parité et du nombre de ses éléments.

— Soit. Mais alors, cette race ayant à lutter contre les appétits simples des autres races, qui sont l'extention de la propriété et le désir de vaincre, se trouvera bientôt, par la nécessité de combattre avec armes égales, revenue à l'état purement guerrier, c'est-à-dire brutal, à l'égoïsme pur, c'est-à-dire à la qualité contraire de celle où vous prétendez attendre...Ah !

Pythie accueillit du sourire, mon objection.

— Nous n'aurons pas à lutter avec des armes égales, puisque les nôtres sont supérieures...

A ce moment un coup de tonnerre fracassa les airs. Puis de formidables détonations rebondirent d'écho en écho à travers l'étendue.

— Les nefs aériennes commencent la pose des torpilles, dit Théa...

Dès lors, il fut impossible de s'entendre. Le ciel tombant sur la terre, se cassait, s'écrasait.Tout ce qui dormait s'éveilla. Les chevaux hennirent et ruèrent. Il fallut courir à eux afin de les calmer. Douloureusement les ondes vibratoires frappaient les tempes et les os du crâne. Les soldats se coiffèrent de leurs casques qui portent des petits coussins. La jugulaire les colle aux oreilles.

Presque aussitôt l'ordre vint de reprendre la marche, les tentes furent défaites ; les manteaux roulés et mis en bandoulière, les guêtres bouclées, les dolmans rajustés, les rangs formés, et dans l'intervalle des explosions nous entendîmes la morsure contre le taillis des faux et des grandes herses que poussent en avant des colonnes de fluettes locomobiles, afin d'achever l'œuvre de l'incendie, d'aplanir les pistes.

L'armée s'ébranla vers la nuit de la forêt...

(A suivre.) PAUL ADAM

Notes dramatiques

Variétés : *Le Pompier de service*, de MM. de Cottens et Gavault, musique de M. Varney. — **Bodinière** : *Ce vieux Gellier*, de MM. Soulié et Darantière. — **Athénée-Comique** : *Madame Putiphar*, de MM. Depré et Xanrof, musique de M. Diet. — **L'Œuvre** : *La Cloche engloutie*, de M. Gerhart Hauptmann (trad. A.-F. Herold).

Cette quinzaine, je suis tenu à la plus extrême concision. Les intéressés divers me pardonneront, même ceux d'entre eux qui sont poètes et, par droit de définition, irritables.

Les Variétés tiennent avec *le Pompier de service* un succès dont je me réjouis. Les auteurs, V. de Cottens et Paul Gavault, sont des esprits charmants, ingénieux et fantaisistes. Ils ont modernisé de la façon la plus heureuse la vieille forme du vaudeville à couplets. Peut-être, doit-on leur reprocher une certaine tendance à intercaler dans le développement de l'action, des scènes de revue toutes gratuites; mais ils s'en tirent si habilement qu'il n'est guère possible de leur en vouloir. Et puis le tableau d'Anatol's et l'acte de la garçonnière sont d'une excellente venue et d'une très saisissante ironie. Cottens et Gavault seront nos Meilhac et Halévy. Mais, hélas! je crains fort que Varney ne leur soit pas Offenbach. — Interprétation de choix. J'aimerais autant pour ma part que Dailly se retirât à Bois-Colombes et se divertît à la culture des raves. La fatigue visible de cet énorme comédien est à la longue pénible et l'on éprouve quelque gêne de ses ébats pachydermiques. Reconnaissons toutefois que son zozottement est toujours drôle. — Brasseur dans chaque rôle nouveau, atteste ses qualités générales d'invention; c'est un des créateurs comiques des plus rares de notre époque; il est simplement et continuellement admirable. — Milher ne paraît guère que dans une scène où il est parfait; mais n'est-il pas déplorable qu'un tel acteur joue maintenant les utilités? — Et puis, il y a Guy, voué aux rastaquouères et à la terre de Sienne pour exprimer la terre de feu. — Ces dames? Lavallière est délicieuse en travesti et offre aux connaisseurs un petit chasseur fin de souper terriblement... beaucoup de points, pour ne pas les mettre sur les i; Germaine Gallois, l'une des plus somptueuses actrices de l'heure, chante joliment et Méaly qui s'habille d'une façon plutôt contestable, chante justement. Diéterle, Fugère, Nebbia, complètent cette interprétation que nous avons annoncée... de choix.

—

A la Bodinière, on joue depuis tantôt une quinzaine, une comédie en trois actes de MM. Soulié et Darantière, *Ce Vieux Gellier!* Les auteurs connaîtront prochainement la gloire, puisqu'on répète à l'Eldorado un *Nez de Cupidon*, qu'ils retroussèrent en collaboration. Toutefois ne laissons pas mourir le vieux Gellier, sans une oraison funèbre élogieuse! Parmi des choses démodées et conventionnelles il y avait là de réelles qualités scéniques et un sens heureux du dialogue; l'observation en était très superficielle et le comique sou-

vent forcé ; mais enfin ce n'était pas indifférent et l'on s'y amusa. D'ailleurs Hirsch et Pons-Arlès jouèrent très finement le rôle du vieux Gellier et du comte de Melle. La comtesse que je ne nommerai pas était évidemment des environs de Parthenay.

—

Je doute que l'Athénée-Comique connaisse enfin avec *Mme Putiphar* les joies du maximum. Bien que M. Depré ait de l'adresse M. Xanrof de l'esprit et M. Diet de l'ingéniosité mélodique, c'est bien vieux jeu, les opérettes bibliques et les anachronismes faciles ne divertissent plus guère. Je souhaite vivement le succès, mais si vifs soient-ils, je crains fort que mes souhaits ne soient cruellement platoniques. Pourtant Milly-Meyer a des fidèles et Mme Leriche des partisans !

—

Il se passe tant de choses à l'Odéon qu'avec la meilleure volonté de l'univers on n'y peut tout signaler. Mais aussi quels sont mes remords d'avoir omis de mentionner l'érudite et neuve et ingénieuse et subtile et savante conférence, que le conférencier-poète G. Vanor a offerte aux abonnés du jeudi ! Heureux public ! On finira par nous le gâter ! Voilà qu'on lui fournit des aperçus inédits sur le vieux Corneille !

—

Nos lecteurs doivent être tenus au courant des plus menus faits de la vie théâtrale : qu'ils sachent donc que la *Roulotte*, l'amusant concert de G. Charton, a renouvelé récemment son affiche et que Sardou le Victorien, a fait de même ; il a remplacé *Spiritisme* par *la Tosca*. Y voyez-vous quelque inconvénient ? Le phénix renaît de ses cendres, phénomène classé !

—

Enfin l'Œuvre nous a donné pour son huitième spectacle un conte dramatique de Gerhart Hauptmann, *la Cloche engloutie*, qui me paraît une œuvre nettement médiocre. Le symbolisme en est d'une grossièreté gênante et se refère lourdement à *Solness le constructeur*.

Il n'apparaît pas que M. G. Hauptmann ait à aucun moment apporté une traduction personnelle à ce mythe de toujours. Peut-être, pour ceux qui entendent l'allemand et liront le poème de *la Cloche engloutie*, un charme se dégagera-t-il de toute la partie fantastique, qui semble avoir été traitée d'une façon très *nationale*, rêveuse, lunaire, sentimentale et attendrie. Mais nous n'avons reçu de l'œuvre qu'une impression pauvre ; malgré les elfes, les nains et ma mère-grand-des-Broussailles, nous n'avons pas été incantés. Et cependant le poète F. Herold avait pris le soin préalable dans une traduction très sobre et très littéraire de nous les décanter ! Mlle Suzanne Auclaire fut, d'ailleurs, charmante dans le rôle de Rautendelein, qu'elle joua avec jeunesse et M. Mévisto, très honorable dans celui du fondeur de cloches.

COOLUS

....

Les Livres

Le roman anonyme qui vient de paraître sous le titre : *Amitié amoureuse*, fait, dit-on, du bruit dans le monde. Je ne m'en étonne pas. J'ai entendu dire que dans ce roman épistolaire et dialogué les lettres d'homme ne sont rien moins que l'œuvre de M. de Maupassant. Il est possible que le quart ou le cinquième de ces lettres — en particulier celles du début — soient de Maupassant. Mais pour le reste, non, et la confusion n'est pas permise ! D'ailleurs, tout le livre qui est fin, et agréable, donne bien l'impression d'un travail de marqueterie très habile pour remplir les trous d'une correspondance, pour en dramatiser la suite, pour en rajeunir et moderniser les détails. Il y a dans tout cela un charme aguiché de beaucoup de snobisme et une délicatesse qui n'est pas toujours sans prétention.

Je contesterais d'ailleurs et le titre et les conclusions de ce livre. Ce n'est pas le roman de l'amitié, mais de l'amour alternatif. Philippe aime Denise qui ne l'aime pas ; Denise aime Philippe qui ne l'aime plus. Quand sont-ils amis, même amoureusement amis? Peut-être après la fin du livre, et en ne se revoyant plus. Ce n'est pas de l'amitié, et le roman de l'amitié, qui sera fait, reste à faire. Et *Amitié amoureuse* en approche moins que certains passages de *Volupté*, de l'*Endymion* de Disraëli, ou surtout que les admirables pages qui, dans La Bruyère, ouvrent le chapitre du cœur. C'est là qu'il eût fallu chercher des épigraphes (car Stendhal n'a jamais connu ni compris l'amitié). J'y ai retrouvé, dans des termes incomparables, ce que l'auteur d'*Amitié amoureuse* a le moins bien senti, que l'amitié entre une femme et un homme est un sentiment à part qui se suffit, qui ne doit rien à l'amour. Je ne veux rien en citer ; tout est admirable ; il faut tout lire. — Mais tout ceci n'est qu'une chicane où j'invoque de bien grands noms. Lequel des vivants ne pourrait-on humilier près de La Bruyère ? On lira beaucoup *Amitié amoureuse*, et personne ne s'en plaindra.

—

Le livre de M. Henry Bordeaux, *Sentiments et Idées de ce temps*, a des défauts très apparents. Il est écrit trop vite, sans éclat et même sans assez de soin. Les développements y sont reliés souvent d'une façon arbitraire ou suivant une trame logique qui est lâche. Souvent aussi M. Bordeaux analyse au lieu de juger, ou plutôt, de ses résumés on ne voit pas ressortir une idée critique. Il manque d'intimité et ne marque pas d'effort pour pénétrer par les livres dans la vie personnelle des hommes. D'autre part, M. Bordeaux porte évidemment en lui quelque chose de vaudois, de centre-gauche et de Revue des Deux Mondes. Les termes de son

jugement sont parfois assez peu nets pour qu'il semble tenir dans la même estime un méchant roman comme *Toute une Jeunesse* de M. François Coppée et un chef d'œuvre comme *Ma Jeunesse* de Michelet. Le livre de M. Bordeaux est pourtant un livre sympathique, tel qu'on puisse attendre beaucoup de son auteur, tel qu'on ne veuille marquer et exagérer ses défauts que par l'estime qu'on lui porte. C'est un livre honnête, sincère et naturel, où la pensée est sérieuse et ample, où l'on sent à chaque page le désir de faire monter la critique jusqu'à la morale, et de chercher à travers les livres, sinon des hommes, du moins des idées. Et M. Bordeaux a très simplement le courage d'écrire un article enthousiaste, sur M. Costa de Beauregard. Il nous donnera certainement des livres plus nourris, plus serrés et plus forts, et il tiendra en 1910 dans la critique, la place qu'y mériterait aujourd'hui M. Faguet, si M. Faguet avait du travail, de la bonne foi et de l'intelligence.

LÉON BLUM

Petite Gazette d'Art

On a fait à la collection Goncourt des funérailles de toute première classe.

Elle les méritait.

A présent que voilà dispersés les morceaux qui la composaient c'est une joie que de pouvoir l'évoquer à parcourir les somptueux catalogues qui les énumèrent.

En tête de l'un M. Roger Marx, — dont le goût très fin et courageux et l'érudition ont présidé, suivant la volonté du défunt, à toutes les opérations des ventes — dit la valeur de l'œuvre de collectionneurs des Goncourt et ne craint pas d'établir entre elle et l'œuvre littéraire un parallèle intéressant. Dans la préface de l'autre M. Bing explique leurs préférences pour une part importante, mais une part spéciale des arts de l'Extrême-Orient, et les loue, comme il convient, de n'avoir cherché qu'à exprimer dans une collection particulière leurs goûts propres et leur personnalité.

De merveilleuses illustrations reposent de la sécheresse, non sans saveur, des nomenclatures.

Ces volumes constituent de précieux documents, admirablement suggestifs.

—

L'Institut, nous dit-on, proteste contre l'acceptation par l'Etat d'une partie du legs Caillebotte.

Voilà un fait que ne peut manquer de retenir aucun de ceux qui

se soucient de continuer de son mieux, au jour le jour, cette collection des monuments de la sottise humaine, que Flaubert avait éloquemment commencée.

On annonce que le Louvre vient de se rendre acquéreur du fameux portrait de Bertin par Ingres.

Les admirateurs du grand peintre et qui le trouvaient insuffisamment représenté au musée s'en réjouissent. — Beaucoup pourront s'instruire.

Voilà une excellente acquisition.

Galerie Petit, jusqu'à la fin du mois, sixième salon, de la Rose+Croix.

Exposition de peu d'attrait, d'intérêt médiocre !

Lcs élèves de M. Gustave Moreau dont on a pu constater aux Champs-Elysées, au Champ-de-Mars, l'habilité et la fécondité l'envahissent. Presque tous exploitent adroitement les procédés et les secrets du professeur — sujets mythologico-mystiques, composition théâtrale, préparation des dessous, transparences, grattages, éclats, formes maniérées, enveloppe sourde — dont ne subsiste plus guère en leurs toiles que comme une caricature. De tous, le plus ingénieux et le mieux doué paraît M. Rouault.

Les uns et les autres ne contribuent pas peu à cet aspect d'exposition de concours d'école, d'esquisses d'élèves, qu'achèvent la pauvreté, les sottises prétentieuses de la plupart des autres.

Ce qu'on nous montre est piteux, mais, même pas excessif, outrancier; parfois ridicule, mais toujours pénible et sage : désespérant.

(Mis à part, Maurin, et un jeune homme qui est doué, M. Rodrigue, les sculptures de Walter, de Niederhausen Rodo, de Vallgren et de Godebski dont le groupe a, avec les prix de l'Académie du siècle passé, qu'on voit au Louvre, une très aimable parenté.)

T. N.

Un peu de finance

La liquidation de fin février s'est passée, en apparence, mieux qu'on n'était en droit de le penser. On ne signale, en effet, aucun désastre grave et personne des habitués de la Bourse ne manque à ses règlements. Après un mois aussi agité, aussi houleux, cette constatation à son prix; si même, par excès de prudence, on a dissimulé quelques embarras intimes, avoir pu les cacher est déjà une bonne note.

C est uniquement aux choses de la politique que le marché doit sa faiblesse, son attitude renfrognée. Mais dès qu'une éclaircie se produit la tendance toujours haussière de la spéculation reparaît : l'annonce du rejet par la Grèce de l'ultimatum des puissances a tout d'abord été accueillie par un mouvement de reprise, c'était une solution. Cet excès d'optimisme pourrait coûter cher à la place si, en somme, les positions prises n'étaient minimes. Au moment de la liquidation et pendant les séances qui précédèrent le règlement de fin de mois, la seule préoccupation des intermédiaires fut en effet, de faire dénouer tous les engagements.

Dans le courant de février, les écarts de cours ont été très fréquents, les différences aux échéances des deux liquidations de janvier et de février sont très amples. Mais les valeurs de spéculation sont seules à les supporter : ainsi les fonds ottomans enregistrent des écarts de quatre points, l'Italien perd trois points, l'Extérieure d'Espagne cinq points, les Emprunts brésiliens fléchissent de quatre ou cinq francs, mais la Rente française, les Chemins de fer français, même les Sociétés de Crédit restent remarquablement fermes, tandis que les grandes valeurs industrielles ont plutôt progressé.

De cela, que faut-il conclure, sinon que la crise n'atteint pas la fortune publique dans son essence même, que les portefeuilles bien composés ne supportent que passagèrement une atteinte légère et que si le calme revenait une reprise serait bien vite acquise ?

Il ne faudrait, en tout état, pas souhaiter que les capitaux de placement vinssent trop rapidement fournir une base à la spéculation. Pour eux les cours actuels des grands fonds classés sont éminemment favorables et ils en profitent avec une grande prudence. Leur rôle serait de consolider le marché, non pas de favoriser quelque aventure que les circonstances pourraint rendre périlleuse.

Le moment ne paraît pas venu d'étudier plus spécialement telle ou telle valeur : tant que pèsera sur l'avenir l'aléa de la question d'Orient, on ne saurait que conseiller une réserve extrême, une abstention absolue de toute affaire spéculative.

Comme placement on peut rechercher les grands fonds classés, mais ceux-là seulement bien connus, et quelques valeurs industrielles de tout premier ordre

G.

Le Gérant : L. DENNERY.

Les budgets de Stendhal

Dans une précédente étude (1) j'ai retracé la vie de : *Stendhal raconté par lui-même*, en m'appuyant sur quatorze testaments olographes retrouvés dans ses papiers, et qui embrassent une période de douze années de 1828 à 1840.

Forcé de retranscrire toutes ces dispositions testamentaires si semblables entre elles, et, à part quelques nuances presque imperceptibles, tant de fois répétées, j'ai fini par être très intrigué de savoir à quoi m'en tenir sur l'importance d'un héritage si curieusement entouré de méticuleuses précautions.

On n'entend pas quatorze fois « je donne », « je lègue », on ne lit pas tant de pièces où le nom du testateur est répété jusqu'à quatre-vingt-dix fois, comme pour couvrir d'un bouclier protecteur tant de choses précieuses, sans en vouloir connaître exactement la valeur.

J'ai donc eu la curiosité de voir ce que Stendhal laissait après lui, en quoi consistait ce trésor, quelle en était la source, et comme résumé final, de savoir ce que ses œuvres lui avaient rapporté.

Cette recherche m'a conduit à un résultat que je n'avais pas entrevu au début. De ces chiffres morts, la vie est sortie ; une vie toute entière qui tiendra dans deux ou trois additions. Ici, la comptabilité se fait histoire, et dans une éloquente aridité d'inventaire, elle nous racontera, par le menu, tout le labeur de la très honorable existence d'un brave homme de lettres.

Stendhal est mort pauvre. Le peu qu'il laisse à sa sœur Mme Pauline Perier-Lagrange, plus pauvre encore que lui, ne lui vient pas de ses œuvres. Si l'on trouve quelque chose — combien peu — à son décès, c'est à cette diable de place de consul à Civita Vecchia, qui a fait son désespoir tout le reste de ses jours, qu'il devra la possibilité d'être enterré décemment. Les amis de Beyle seront obligés de se cotiser pour assurer un morceau de pain à cette bien aimée sœur qu'il laisse sans ressources.

A ce sujet, je ne saurai trop faire remarquer combien cet homme a su, malgré tous ses travers, conquérir d'aveugles sympathies, religieusement en éveil, et sur ce qui touche à sa mémoire, et sur ce qu'il avait aimé lui-même dans sa vie. On retrouvera cette note touchante dans l'étude de *Stendhal raconté par ses amis et ses amies*, que j'ai publiée en 1893 (2). Aujourd'hui nous avons à examiner le côté matériel de l'existence de Stendhal dans son dur « struggle for life ».

(1) Chronique de Paris, 10 et 25 avril 1893.
(2) Laisné, éditeur, 6, rue de la Sorbonne.

Le bilan s'en trouvera établi par les quatre chapitres suivants :
1° Ce que Stendhal a laissé à son décès.
2° Ce que ses œuvres lui ont rapporté.
3° Son budget (de gêne) de 1817 à 1831.
4° Son budget (d'aisance) de 1831 à 1840.

I

Ce que Stendhal a laissé à son décès

La succession de Stendhal, quand elle s'est ouverte, comprenait :
I. Ce qu'il laissait à Rome ou à Civita Vecchia.
II. Ce que l'on a trouvé dans sa chambre d'hôtel de la rue Neuve des Petits-Champs, à Paris.

Voici les comptes rendus par M. Romain Colomb à Mme Perier-Lagrange, en sa qualité d'héritier et d'exécuteur testamentaire.

1°

OBJETS LAISSÉS A CIVITA VECCHIA

18 octobre 1842. —	Encaissement de 2 effets sur Marseille du 7 octobre 1842 envoyés par M. Donato Bucci, à compte sur le produit de la vente des objets de toute nature laissés par M. Beyle dans les Etats pontificaux. Fr. 543 48 moins les frais 18 fr.............	525 45
19 septembre 1843. —	Compte de M. Donato Bucci pour les 3/4 du prix de vente de livres, tableaux, ayant appartenu à M. Beyle et vendus du 25 novembre 1842 au 19 septembre 1843. 75 écus 70 baïoc. au change de 5 fr. 40 l'écu, 410 fr. 70, moins les frais d'expédition 4 fr. 20................	406 50
	Revenant à Mme Perier-Lagrange......	931 95
	A ajouter le 1/4 touché par M. Bucci suivant son legs.................	318 05
	Total de la succession à Rome.........	1.250 »

2°

OBJETS TROUVÉS A PARIS

Recettes

1842.

1° *Pour le compte de Mme Perier-Lagrange*

23 mars. — Au jour du décès de M. Beyle, M. Colomb avait à lui la somme

	de............................		4.172 15	
—	— Argent trouvé dans le secrétaire de M. Beyle..........	100 75	620 75	
—	— Argent trouvé en or dans une ceinture..........	520 »		
26 mai.	— Touché de M. Durand libraire, prix de livres vendus..........		37 »	
1er juin.	— Touché de M. Delaunay libraire, prix de livres vendus........		31 »	
13 juill.	— Produit de la vente de vêtements, chaussures, etc................		343 »	
14 juill.	— Touché du Trésor, arrérages de son traitement de réforme du janvier au 23 mars 1842 (Guerre).		103 75	
1er août.	— Reçu de M. Gaillard, le montant du mandat envoyé de Grenoble, par M. Alexandre Mallien.....		150 »	
4 août.	— Reçu de la Caisse hypothécaire, les arrérages de la pension de M. Fuzier du 1er janvier au 23 mars 1842..................		369 »	
			5.826 65	5.826 65

2° Pour le montant du legs fait à M. Colomb.

29 juill.	— Reçu de M. Flury Hérard pour solde de son compte chez lui et pour reliquat d'appointements de M. Beyle......................	1.084 03	2.179 17
18 août.	— Reçu du Trésor pour arriérés d'appointements du 1er janvier au 23 mars.....................	1.095 14	
	Recettes : Total général.....		8.005 82

Dépenses

1° A la charge de Mme Perier-Lagrange.

1842.		
22 mars.	— Premiers soins donnés à M. Beyle, après sa chute dans la rue Neuve-des-Capucines, transport à son logement, rue Neuve-des-Petits-Champs n° 78.....................	8 50
—	— Médicaments, bougies, etc.................	9 60
23 mars.	— Payé à la mairie pour 3 expéditions de l'acte de décès..............................	6 »
26 mars.	— Coût d'une caisse pour serrer les effets du défunt................................	6 »
—	— Dépenses diverses à l'hôtel de Nantes......	170 »

27 mars.	— Payé au Docteur Veyland qui a donné les premiers soins	40	»
—	— Payé à son portier, pour soins dans la soirée du 22 mars	2	»
—	— Payé à M. Moution, loyer d'une pendule pendant un mois	5	»
—	— Payé à M. Eugène, coiffeur, pour un mois de coiffure	12	»
—	— Payé à la femme Neynous, soins pendant un mois	60	»
—	— Payé à la même pour blanchissage suivant 2 notes	8	90
31 mars.	— Payé à M. Bonavie, travaux d'écritures et fournitures de bureaux	9	10
6 avril.	— Payé à M. le Dr Prus, pour soins et consultations	180	»
23 avril.	— Remboursé à M. Flury Hérard, la traite de M. Bucci du 23 mars 1842	300	»
27 mai.	— Payé à M. Durand, libraire, pour livres et annonces aux Débats	46	»
1er juin.	— Payé à M. Delaunay, libraire, pour livres et annonces aux Débats	29	30
23 juin.	— Payé à M. Caventou, pharmacien, un cómpte de	4	10
4 juill.	— *Remboursé à M. Bonnaire, directeur de la* Revue des Deux-Mondes, *l'acompte sur des Nouvelles payé à M. Beyle le* **21 mars 1842**	1.500	»
13 juill.	— Payé à M. Delaunay, pour brochures d'exemplaires de l'*Histoire de la Peinture*	4	»
17 août.	— Portion de Mme Perier dans les droits de succession acquittés	45	23
19 août.	— Portion de Mme Perier, dans les honoraires de Me Yver, notaire	161	75
—	— Frais payés à Me Delorme, avoué	21	55
—	— Frais payés au juge de paix pour apposition des scellés	66	45
—	— Frais payés à la gardienne des scellés	117	»
31 août.	— Ports de lettres, courses, voitures, commissionnaires, du 23 mars au 31 août	42	75
9 août.	— Avances à Mme Perier	763	60
	Total des dépenses à la charge de Mme Perier.	3.618	83

2° *A la charge de M. Colomb.*

Frais de convoi, service et sépulture, à sa charge, d'après le troisième paragraphe du testament de M. Beyle du 23 septembre 1837.

23 mars.	— Payé pour droit d'inhumation..............	20 »
—	— Lettres d'invitation, affranchissements, voitures..................................	16 30
24 mars.	— Payé pour l'ensevelissement du corps......	3 »
—	— — chaises à l'église...............	3 40
—	— — la croix de bois placée sur la fosse	2 »
—	— — service et convoi à l'Assomption.	142 »
26 mars.	— Coût d'un terrain temporaire, et course de cabriolet..............................	51 50
29 mars.	— Payé aux Pompes funèbres................	420 40
30 mars.	— — pour droit d'exhumation.............	23 35
23 mai.	— Coût d'un terrain de 2 mètres au cimetière Montmartre, enregistrement, etc.........	519 55
13 juin.	— Caveau, monument et grille...............	429 10
4 juill.	— Droit d'exhumation et transport du corps...	22 50
19 juill.	— A la mairie. Expédition de l'acte de décès..	2 »
5 août.	— Coût d'une caisse de livres expédiés à Grenoble................................	3 50
17 août.	— Portion de M. Colomb dans les droits de succession acquittés..........................	143 88
—	— Portion de M. Colomb dans les honoraires de Me Yver, notaire.....................	27 75
	Total des dépenses à la charge de M. Colomb...	1.830 23

RÉSUMÉ

Recettes	Sommes revenant à Mme Perier...	5.826 65	8.005 82
	Sommes léguées à M. Colomb.....	2.179 17	
Dépenses	à la charge de Mme Perier........	3.618 83	5.449 06
	à la charge de M. Colomb.........	1.830 23	
		Solde :	2.556 76

Résumons :

La succession de Beyle à Paris reste nette à............	2.556 76
— à Civita-Vecchia à.............	1.250 »
Beyle a donc laissé au total............................	3.806 76

3,806 fr. 76 ! Un peu moins de 200 francs de rente. Voilà tout ce que Stendhal a pu laisser à sa sœur, et ce qu'il possédait à cinquante-neuf ans, à l'approche de la vieillesse impuissante.

C'est véritablement bien peu, si l'on considère que, depuis l'année 1830, il est doté d'un consulat de 10,000 francs. Il fallait donc qu'il fût très dépensier, et bien peu prévoyant de l'avenir : nous savons cependant qu'il s'en inquiète d'une façon constante. Mais si l'on va au fond des choses, on acquerra vite la conviction que ce fameux consulat n'était guère fait pour l'enrichir. Comment pourrait-il réaliser la moindre économie, l'excellent homme, le

lettré fou de livres, l'artiste épris du beau (1) qui, dès qu'il se sent, par son esclavage, à l'abri des nécessités du pain quotidien, commence par faire une pension annuelle de 700 francs à sa sœur Pauline (2), achète des manuscrits à Naples (3), fort cher (4), et aussi des antiquités à Mycène, le beau buste de Tibère. Le consulat est en outre chargé d'énormes dépenses qui écornent singulièrement ce traitement en apparence si respectable (5).

Il n'est pas besoin, je pense, d'insister davantage et de pousser plus loin une justification qui n'a plus de raison. Ce n'est pas de sa faute, s'il n'a rien pu mettre de côté pour sa vieillesse, et n'est-ce pas encore merveille, dans ces conditions, de voir figurer à la première ligne de l'inventaire de Colomb cette somme en espèces de fr. 4,172.15 que le brave ami lui garde religieusement. Ajoutés aux 620 fr. 75 que l'on retrouve en or chez lui, c'est donc en tout 4,800 francs que possède, pour faire face aux éventualités, ce glorieux vieillard qui rentre en France épuisé, désormais incapable de tout travail. Et encore! Cette somme n'est pas intacte, et va aussitôt se réduire de près de moitié.

Ici se place un autographe bien précieux, et que je considère comme une véritable relique.

A compte du prix de 5000 f convenu pour 2 volumes de Romans et nouvelles, j'ai reçu de M. Bonnaire la somme de Quinze cents francs

Paris le 21 Mars 1842

H. Beyle

Ce sont quatre lignes, et les dernières que Stendhal ait écrites. Elles sont datées du 21 mars 1842, et c'est le 22 qu'il est frappé. Elles ont donc été tracées la veille de sa mort, d'une main déjà condamnée. C'est évidemment le dernier souvenir qu'on possède de sa main.

(1) Avec passion, folie, bêtise. *Correspond.*, t. II, page 149. Édit., Miche Lévy.

(2) La pension de 700 francs par an à Mme Perier-Lagrange continue et continuera tant que je serai le camarade de Cicéron. *Ibid.*, page 182.

(3) J'ai acheté très cher de vieux manuscrits en encre jaunie qui datent du XVI[e] et XVII[e] siècle. *Ibid.*, page 179.

(4) Chaque volume m'a coûté de 80 à 120 francs et j'en ai 12. *Ibid.*, page 207.

(5) Avec ces 1,400 francs de retenue (14 0/0 de retenue sur les appointements) je me ruine. Demain la fête du pays me coûtera 25 francs d'illuminations. Un homme comme moi, ou plutôt comme mon habit, doit mettre des torches et non des lampions. Un homme comme moi ne peut loger que sur la grand'place, dans

Le 21 mars Stendhal avait donc passé un traité avec la Revue des Deux-Mondes pour une série de nouvelles. Le prix convenu était de 5,000 francs sur lesquels, ayant besoin d'argent, i recevait le jour même 1,500 francs. Le lendemain 22, il tombait foudroyé au coin du boulevard des Capucines devant le Ministère des Affaires Étrangères où, sans doute, il avait dû subir quelque impertinence des bureaux.

Ce traité ne pouvant être exécuté, Colomb remboursera l'avance, le 4 juillet suivant, à Bonnaire dont voici le reçu :

Je, soussigné, reconnais avoir reçu de M. R. Colomb, en sa qualité d'exécuteur testamentaire de feu M. Beyle la somme de quinze cents francs que j'avais comptés à ce dernier le 21 mars de la présente année, à-compte du prix de *Romans et Nouvelles*, qu'il s'était engagé à fournir successivement à la Revue des Deux-Mondes. Au moyen de la remise que je fais à M. Colomb de la quittance et de la lettre du 21 mars dernier de M. Beyle, le traité passé avec lui se trouve résilié et ma créance soldée.

Dont quittance à Paris, ce 4 juillet 1842.

F. Bonnaire.

Je n'ai pas craint de reproduire cette pièce in extenso. Elle est d'un intérêt capital pour la mémoire de deux grands hommes qui s'estimaient en s'aimant — Balzac et Stendhal. Cette vipère de Sainte-Beuve, dans un entrefilet perfide, dont chaque mot est un mensonge et qu'il a jeté honteusement, en renvoi, au bas d'une page — la 338e du tome IX des *Causeries du lundi*, a osé insinuer que cet argent de nouvelles avait été aussitôt donné par Beyle à Balzac en paiement du fameux article de 40 pages que ce dernier avait consacré à *la Chartreuse de Parme*. L'infamie est ici lamentable. Elle est encore plus bête que venimeuse. Sainte-Beuve pousse jusqu'à 3,000 francs l'achat de la complaisance de Balzac. Le reçu est de 1,500 francs. L'article de Balzac est du 25 septembre *1840*, — le traité avec la Revue des Deux-Mondes de mars *1842*. Il est du 21 et Beyle est frappé le 22 — le lendemain. Que la terre où dorment les critiques vous soit légère, Monsieur Sainte-Beuve de l'Académie Française.

Je ne sais si j'aurai réussi à faire partager mon impression. Tous les chiffres présentés ici m'ont paru on ne peut plus intéressants et je n'ai pas redouté de les reproduire malgré leur longueur et leurs minuties. On a pu les trouver arides ou inutiles ; ils ont défilé devant mes yeux comme les ombres chinoises de la vie, je veux dire, des derniers moments de Stendhal, qu'elles répéteraient en silhouette. — Article par article, dans cette nomenclature de dépenses

un appartement à 6 fr. 50 par jour (2,500 francs par an.) En Toscane, on peut encore économiser, mais parmi ces barbares africains-ci... pas moyen.

Ibid., page 133.

Voir en outre à la fin de cette étude le compte établissant que ce fameux consulat de 10,000 francs ne rapporte pas plus de 2,200 francs au maximum.

faites *in articulo mortis*, on suit pour ainsi dire pas à pas les derniers mouvements de Stendhal pendant ces 48 heures finales. On le voit, radieux, traitant avec Bonnaire, demandant une avance qu'on lui paye aussitôt sur le crédit de son talent. — Il les met dans sa poche — à moins que Balzac ne l'ait attendu au coin de la rue pour lui subtiliser cette somme — on assiste à sa chute en pleine rue, on accompagne le brancard qui le porte inanimé rue Neuve-des-Petits-Champs — puis c'est l'agonie, l'ensevelissement, la mise au tombeau ; on soupèse sa pauvre escarcelle, on voit même le coiffeur qui, au mois, réparait en lui des ans l'irréparable outrage. — On aura aussi touché du doigt le désintéressement de Colomb dont le legs est presque absorbé pour satisfaire au vœu le plus cher de son ami, sa sépulture, en y ajoutant quelque chose que l'incrédule n'avait pas demandé : la cérémonie chrétienne à l'Assomption.

On aura vu en outre que le plus doux espoir de Beyle, vivre de sa plume en indépendant, se trouvait réalisé, puisque la veille de sa mort il passait un traité de 5,000 francs avec la Revue des Deux-Mondes. Ce jour là il a dû positivement nager dans le bonheur, 5,000 francs ! La liberté assurée dans la joie d'écrire ! alors que dans toute sa vie de lettres, c'est à peine s'il a touché cette somme pour tous ses livres, 21 volumes in-8°, dont deux chefs-d'œuvre.

Voici, preuves à l'appui, la justification de cette assertion qui tout au moins peut paraître singulière ; mais je n'avance rien sans produire les pièces, et ici, comme dans toutes mes précédentes études, ce sont encore des autographes. J'ai tous les traités écrits de la main de Stendhal et passés avec les éditeurs de ses ouvrages. Il n'y aura qu'une addition à faire, et à un centime près, on tiendra le chiffre exact de ce que ses œuvres lui auront rapporté.

Ce chiffre, joint à ceux dont nous trouvons la trace dans le compte de Colomb à Mme Perier-Lagrange (viager Fuzier, 1/2 solde de réforme), nous permet de reconstituer absolument les budgets de Stendhal dans les deux périodes bien tranchées de son existence : la première, depuis sa chute des grandeurs officielles de 1814 à 1830 ; la seconde, depuis son retour aux affaires jusqu'à sa mort, c'est-à-dire de 1830 à 1842.

II

Stendhal : Ce que ses œuvres lui ont rapporté

1° Vendu par lui directement :

1817	1° *Vies de Haydn, Mozart et Métastase.* 1 vol. L'auteur imprime à ses frais. Perte	1.790 »
	On trouvera plus loin comme justification le curieux mémoire de Didot au sujet de la vente de ce volume.	

1817 2° *Histoire de la peinture en Italie.*
2 vol. in-8, l'auteur imprime à ses frais.

Perte................	1.770 »	
Perte totale........	3.560 »	3.560 »

1822 3° *De l'Amour.*
2 vol. à l'auteur le 1/3 net de la vente une fois les frais récupérés par Mongie, éditeur, qui ne paie pas le manuscrit.

Le livre ne s'étant pas vendu.... 0-0	» » »	
1826 4° *Rome, Naples et Florence.*		
2 vol. Delaunay, éditeur...........	1.000 »	
1827 5° *Armance.*		
3 vol. in-12, J. Bunos, éditeur.....	1.200 »	
1829 6° *Promenades dans Rome.*		
2 vol. Delaunay, éditeur...........	1.500 »	
1831 7° *Le Rouge et le Noir.*		
2 vol. Levavasseur, éditeur........	1.500 »	
Total des œuvres vendues de 1817 à 1831......................	5.200 »	5.200 »

2° Vendu par Colomb par procuration de Stendhal :

1838 8° *Mémoires d'un touriste.*		
2 vol. A. Dupont, éditeur..........	1.560 »	
1839 9° *La Chartreuse de Parme.*		
2. vol. A. Dupont, éditeur.........	2.500 »	
Total des œuvres vendues de 1831 à 1841.	4.060 »	4.060 »
Total général des ventes................		9.260 »
à défalquer :		
Perte des éditions Haydn et la Peinture.....		3.560 »
En 22 ans Stendhal aura donc touché pour toutes ses œuvres.........................		5.700 »

5,700 francs ! en 22 ans ! soit 250 fr. par an, ou bien encore, dimanches défalqués, 0 fr. 75 par jour ! Je n'ai pas le traité pour Rossini 2 vol. mais cela ne changerait pas grand chose à ce calcul qui m'a servi de base dans l'étude de *Stendhal raconté par lui-même*, pour montrer les graves embarras d'argent dans lesquels il se trouvait en 1828, à l'époque des quatre testaments désespérés, écrits en vue de mort prochaine, et volontaire.

Voici les traités avec ses éditeurs.

De l'Amour. — Traité avec Mongie, éditeur.

Entre les soussignés,

M. Henry Beyle, demeurant rue Sainte-Anne, n° 36, propriétaire d'un ouvrage ayant pour titre *l'Amour.*

D'une part;

Et Pierre Mongie l'aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n° 18.

D'autre part ;

A été convenu ce qui suit :

Article premier. — M. Beyle remettra son manuscrit a sieur Mongie, sitôt qu'il sera mis au net.

Art. 2. — M. Mongie s'oblige de l'imprimer à ses frais et sans que le sieur Beyle ait rien à donner que son manuscrit. Seulement il corrigera ses épreuves qui ne seront imprimées que sur son Bon à tirer.

Art. 3. — L'ouvrage sera imprimé à mille exemplaires et devra former deux volumes in-18; l'auteur ne prend d'engagement que pour la première édition, se réservant la propriété des autres.

Art. 4. — Le sieur Mongie, vendra à son profit les premiers exemplaires de l'ouvrage jusqu'à ce que les frais d'impression et de dépense totale lui soient rentrés ; la vente des exemplaires qui seront vendus après la rentrée des frais seront partagés de la manière suivante entre l'auteur et le libraire :

L'auteur aura le tiers net du prix marchand de chaque exemplaire vendu, les treizièmes exceptés, et le libraire les deux autres tiers.

Art. 5. — Les frais seront constatés par les mémoires de l'imprimeur, du papetier et de la brocheuse.

Art. 6. — Dans le cas où l'ouvrage n'aurait pas de succès et que les frais ne seraient pas rentrés par la vente, le sieur Mongie n'aura aucune indemnité à exiger de l'auteur, mais l'édition invendue demeure sa propriété, et l'auteur ne peut réimprimer ou donner une nouvelle édition qu'en achetant et remboursant aux prix de fabrique celle qui n'a pas été vendue.

Art. 7. — Le libraire rendra compte de la situation de cette opération trois mois après la mise en vente de l'ouvrage; et en dernière analyse, six mois après la mise en vente, époque où les comptes seront définitivement réglés et la détermination prise pour fixer le so t de cette opération, afin de payer l'auteur s'il lui est dû ou qu'il abandonne l'édition s'il y a perte, et qu'il ne veuille pas s'en charger.

Art. 8. — Lors de la mise en vente, le libraire remettra vingt-cinq exemplaires à l'auteur ; ils entreront en compte s il y a bénéfice; ils seront au profit de l'auteur s'il y a perte sur l'opération.

S'il y a des exemplaires vélin l'auteur en recevra huit au choix.

H. Beyle.

Rome, Naples et Florence. — Traité avec Delaunay.

Entre nous soussignés,

M. Henry Beyle, propriétaire, demeurant rue Richepanse, n° 10.

D'une part;

Et M. Simon-César Delaunay, libraire au PalaisRoyal,

D'autre part;

A été convenu ce qui suit :

Article premier. — M. Beyle, auteur et propriétaire d'un ouvrage ayant pour titre *Rome, Naples et Florence*, vend, cède et transporte à M. S.-C. Delaunay. libraire, le droit d'imprimer et publier une édition du susdit ouvrage, lequel devra former un volume in-8° de 500 pages ou trente feuilles d'impression même caractère et justification que celle imprimée chez Egron.

Art. 2. — M. Beyle recevra pour prix de cette nouvelle édition la somme de mille francs savoir : cinq cents francs comptant, le jour de la mise en vente constatée par l'annonce du Journal de la librairie et cinq cinq cents francs en un billet à ordre souscrit par M. Delaunay à six mois d'échéance.

Art. 3. — La présente édition ne pourra être tirée qu'à douze cents exemplaires

Art. 4. — M. Beyle rentrera dans sa propriété après l'écoulement de la présente édition à cent exemplaires près, et pendant quelque temps il s'engage de son côté à n'en publier aucune autre ni subséquente édition.

Art. 5. — Le jour de la mise en vente, M. Delaunay remettra à M. Beyle vingt-cinq exemplaires dont cinq papier vélin, s'il y en avait de tirés sur ledit vélin.

Fait double entre nous, à Paris.

Approuvé l'écriture. Paris, le 10 janvier 1826

Signé : H. BEYLE.

Approuvé, le 10 janvier 1826,

DELAUNAY.

Armance. — Traité avec Buros.

Entre les soussignés :

M. Henri Beyle, demeurant à Paris, rue d'Amboise, n° 1,

D'une part;

Et M. Joseph Buros agissant au nom et comme ayant la signature de la maison de librairie connue sous le nom de C. Buros et Cie, sise à Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9,

D'autre part;

A été convenu ce qui suit :

M. Beyle vend, cède et transporte à M. Buros audit nom, ce acceptant, la seconde édition de son ouvrage ayant pour titre *Armance ou quelques scènes d'un salon en 1827*, dans le format que l'acquéreur jugera convenable de faire faire, tirée à mille exemplaires avec double main de passe.

La possession de ladite édition est assurée à M. Buros pour un an, à partir du jour de la mise en vente, mais si, avant cette époque, elle était écoulée, M. Beyle rentrera dans ses droits pour en vendre une nouvelle édition s'il le juge à propos.

Il seras remis à M. Beyle .... exemplaires du susdit ouvrage. La présente vente est faite et acceptée à ces conditions et en outre moyennant la somme de douze cents francs que M. Buros a présentement payée à M. Beyle qui le reconnait et lui en consent quittance, sans réserve.

Fait double sous le seing des contractants à Paris, le

Approuvé, quoique d'autre main soit écrit. Je cède la seconde édition d'*Armance*, ouvrage en trois volumes in-12, moyennant douze cents francs, cette seconde édition tirée à mille seulement.

Paris, le Août 1827.

H. BEYLE.

L'ouvrage sera imprimé sur beau papier avec couverture élégante de manière à former un ou deux jolis volumes. Le propriétaire du manuscrit ne corrigera les épreuves que jusqu'au 5 juillet 1827.

Promenades dans Rome. — Traité avec Delaunay.

Entre M. Delaunay, libraire au Palais-Royal et M. Henri Beyle, demeurant à Paris, rue de Richelieu, n° 71.

Il a été convenu :

Article premier. — M. H. Beyle vend une édition de l'ouvrage intitulé *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal, en deux volumes in-8° pour le prix de quinze cents francs en un billet payable le seize septembre 1829.

Art. 2. — Cette édition sera tirée au plus à douze cent trente exemplaires.

Art. 3. — Le jour de la mise en vente, M. Delaunay remettra à M. Beyle trente exemplaires de l'ouvrage, et dès ce jour, cinq exemplaires de l'ouvrage intitulé *Rome, Naples et Florence*.

Art. 4. — L'ouvrage sera imprimé avant le premier juin 1829 et sur papier aussi beau que le roman intitulé *1572*.

Art. 5. — L'auteur corrigera les épreuves jusqu'à ladite époque du 1er juin 1829.

Paris, le 14 mars 1829.

H. BEYLE.

Approuvé l'écriture ci-dessus et son contenu, ce 14 mars 1829.

DELAUNAY.

Julien. Le Rouge et le Noir. — Traité avec Levavasseur.

Entre M. Henri Beyle, propriétaire, rue Richelieu, n° 71;

Et M. Alphonse Levavasseur, libraire, demeurant aussi à Paris, rue de Valois, n° 2, au Palais-Royal.

Il a été convenu ce qui suit :

M. H. Beyle vend par ces présentes, à M. Levavasseur qui accepte, le droit d'imprimer et de publier son roman intitulé *Julien* (ou autre nom) à quinze cents exemplaires avec leur main de passe, que M. Levavasseur pourra répartir de la manière suivante.

Savoir :

Sept cent cinquante exemplaires format in-octavo deux volumes et sept cent cinquante exemplaires format in-douze quatre volumes, le tout moyennant une somme de quinze cents francs dont cinq cents francs comptant le jour de la remise du manuscrit de l'ouvrage, cinq cents francs en un billet à trois mois et cinq cents francs en un billet à six mois.

Monsieur H. Beyle remettra le manuscrit dudit ouvrage à M. Levavasseur vers la fin du présent mois d'avril.

Monsieur Henri Beyle s'engage à ne point publier de nouvelle édition avant que celles qu'il concède par les présentes soient épuisées; et elles le seront de droit, du moment où M. Levavasseur ne pourra en représenter plus de cinquante exemplaires de chacune.

M. Levavasseur s'oblige à en remettre vingt-cinq exemplaires gratis à l'auteur.

Le titre sera *Julien*, par M. de Stendhal.

Fait double pour être exécuté de bonne foi, à Paris, le 8 avril 1830.

Approuvé l'écriture.

H. Heyle.

A. Levavasseur.

Nous avons gardé pour la fin le compte de Didot père établissant par Doit et Avoir que Stendhal, comme nous l'avons dit plus haut, à ses deux premières tentatives de publication (*Haydn* et *Histoire de la Peinture*) au lieu de gagner a perdu.............. 3.560 »

Voici ce compte :

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES FAITES POUR LE COMPTE DE M. BEYLE, PAR P. DIDOT AINÉ

Avoir :		
Reçu de M. Crozet..................................		1.770 »
— M. Renouard (76 ex. Peinture à 10 fr.).......		768 »
— M. Delaunay (24 — à 10 fr.).......		240 »
Vente :		
58 = 54. Histoire de la Peinture à 10 fr....	540 »	
127 = 117. Vie de Haydn à 5 fr............	585 »	
	1.125 »	
Commission 10 0/0..........	112.50	1.012 50
Déduction consentie sur le mémoire..................		112 »
		3.902 50

DOIT M. Beyle :

Mémoire d'impression de l'*Histoire de la Peinture*. 2 vol. in-8°	3.574 »
Affiches	44 »
Frais des exemplaires envoyés à Novare	24 »
Frais des exemplaires envoyés à Londres	24 »
Brochure de 100. *Vie de Haydn*. 1 vol	15 »
Brochure de 200. *Histoire de la Peinture*. 2 vol	60 »
Frais de divers envois et ports de lettres	33 50
Frais de magasinage pendant 8 ans à 16 fr	128 »
	3.902 50

Admirables ces 16 fr. de magasinage par an qui viennent grever de 128 fr. de plus les frais d'œuvres qui ne se vendent pas! Pauvres auteurs en vérité! Mais il y a encore mieux. Sept ans après ce règlement, Stendhal aura encore quelque chose à payer de ce chef. J'ai le reçu de Didot réclamant 104 fr. de magasinage depuis le 1er août 1824 jusqu'au 4 mai 1831. Six ans et demi de frais à raison de 16 fr., et que Stendhal peut seulement lui payer à cette époque, nanti qu'il est de son consulat. Ce ne serait donc pas 3,560 fr., mais bien 3,664 que Beyle aurait perdu à ses débuts. Mais tenons-nous-en à ce chiffre de 3,560. Il est ainsi justifié :

Dépenses :	
Stendhal a imprimé à ses frais *Haydn*, chez Egron. 1 vol in-8°	1.790 »
La vente en est faite par Didot qui imprime l'*Histoire de la Peinture* coûtant	3.902 50
	5.692 50
Recettes :	
Didot a vendu (Haydn et Peinture)	2.132 50
Perte nette	3.560 »
Cette perte est supportée :	
1° Par Stendhal qui paie l'impression d'Haydn	1.790 »
2° Par l'ami Crozet qui, on l'a vu à la première ligne du compte de Didot, solde la balance de ce compte	1.770 »
	3.560 »

C'est donc bien 3,560 que Stendhal a perdu à ses débuts.

Veut-on savoir le détail du sort de ces deux malheureux ouvrages? Imprimés tous deux en 1817, voici ce que huit ans après, au 1er août 1824, ils étaient devenus.

Ceci résulte du compte rendu à Beyle par Didot, que sa longueur ne nous permet pas de reproduire ici :

. ...

1° *Haydn* (tiré à 1,000)	Il est resté en magasin. Exemplaires......	584
	Beyle en a distribué......................	189
	Vendus par Didot.........................	127
	En dépôt dans les librairies..............	100
		1.000

2° *Histoire de la Peinture* (tiré à 1,000)	Il est resté en magasin. Exemplaires......	251
	Beyle en a distribué......................	270
	Il en aurait été vendu	479
		1.000

Mais de l'état des encaissements faits par Didot il résulte qu'il n'en a été vendu que 284 :

Renouard dépositaire de 104 en a vendu seulement.......	76
Delaunay dépositaire de 52 en a vendu seulement........	24
Chanson dépositaire de 252 en a vendu seulement.........	126
Didot, de son côté, n'en a vendu que.....................	58
Total.......	284

Ce qui donnerait à penser qu'à cette époque il suffisait de 300 lecteurs à peine pour asseoir la réputation d'un homme de lettres.

Des traités et du compte qui précèdent, il résulte donc que Stendhal :

de 1817 à 1831 a vendu....................	5.200 »	
moins la perte de ses débuts.............	3.560 »	
Soit net........	1.640 »	1.640 »
de *1831 à 1842*, Colomb a vendu pour lui :		
1° *Les Mémoires d'un touriste*..........	1.560 »	
2° *La Chartreuse de Parme*............	2.500 »	
		4.060 »
		5.700 »

C'est donc bien, comme nous l'avons avancé au début de cette étude, 5,700 francs nets que Stendhal en 22 ans a touchés pour toutes ses œuvres.

Ces chiffres nous permettent alors de reconstituer les disponibilités de Stendhal aux deux périodes distinctes de sa vie d'homme de lettres :

1° de pur homme de lettres de 1817 à 1831.

2° d'homme de lettres mitigé de fonctionnaire de 1831 à 1842.

III

Stendhal : Son budget de gêne de 1817 à 1831

Pour faire face aux besoins de la vie matérielle, le revenu de Stendhal est à cette période :

1° Sa 1/2 solde de réforme............	415	»
2° Le viager Fuzier..................	1.600	»
3° Ses œuvres (1,640 fr. en 14 ans).....	117	»
	2.132	»

2,132 francs par an, à peu près 5 fr. 80 par jour, moins que la journée d'un maçon, pour manger, s'habiller, se loger décemment et aller dans le monde. Car il va dans le monde, ce brillant homme d'esprit, et il s'habille élégamment, l'amant de la Pasta, de la comtesse C***, il va tous les soirs à la Scala, à Milan, l'ami d'Angéaique, l'intime de lord Byron, et il faut de la tenue !

Avec 5 francs par jour ! les 5 francs dont il parle si souvent et luxquels, dans sa modeste ambition il voudrait bien ajouter les 5 francs gagnés*par un roman écrit dans une mansarde.* Et l'on s'étonne que cet homme ait été envahi par le désespoir en 1828, et l'on ne s'étonnerait pas que, pour toute dette, on trouve dans les testaments d'adieu à la vie qu'il fit à cette époque : *Quelques cents francs dûs à Léger, tailleur.*

J'ai tenu à établir ce bilan pour montrer la simplicité et, ce qui est encore plus beau, la parfaite honorabilité de cette existence toute de labeur.

En effet, pendant cette période, il produit :

de 1817 à 1831 :

Haydn, 1817............................	1	vol.
Histoire de la Peinture, 1817.............	2	—
L'Amour, 1822...........................	2	—
Rossini, 1824............................	2	—
Rome, Naples et Florence, 1826...........	2	—
Armance, 1827...........................	3	—
Promenades dans Rome, 1829............	2	—
Le Rouge et le Noir, 1831................	2	—
	16	volumes

et en plus :

Brochures : *Racine et Shakespaare.*
Nouveau complot des Industriels.

Revue Britannique. *Souvenirs d'un gentilhomme italien.*

Revue de Paris, tome IX, 1829 *Vanina Vanini.*
— — XII, 1830 *Lord Byron en Italie.*
— — XIV, 1830 *Le Coffre et le Revenant.*

Revue de Paris, tome XV, *Le Philtre.*

En tout 16 volumes, 3 brochures et 5 nouvelles. C'est l'époque de la production, sans compter les articles de New Monthly Review de Colbrun. — Et cela lui rapporte, bon an, mal an, 117 francs par an, et il a déjà 47 ans en 1830 !

Voyons maintenant son budget de prospérité.

IV

Stendhal : Son budget de prospérité de 1831 à 1842

Prospérité ! Elle est belle, en vérité, cette aisance momentanée qui arrêterait toute production, si ce grand homme de lettres, avant tout, amant passionné de l'art d'écrire, *Scrisse*, au bout de sept ans d'épreuve ne renversait du pied cette auge où d'autres engraisseraient, pour revenir à son cinquième étage donner le plus éclatant, le plus noble témoignage de son adoration perpétuelle des choses de la pensée.

Voici le bloc de cette opulence.

Budget de 1831 à 1842 :

1/2 solde de réforme..................	415 »
Viager Fuzier........................	1.600 »
Son consulat (il rapporte à peine) (1)...	2.200 »
Le produit de ses livres (4,060 francs en 12 ans)........................ ..	330 »
Annuellement...........	4.345 »

4,345 francs à manger par an *en bêtises*, il le dit, et sur lesquels outre des frais considérables il faut vivre en personnage officiel *avec un habit brodé qui coûte 800 francs*, acheter des manuscrits italiens, outils de travail payés fort cher, des antiquités, avoir un second logement à Rome, sous peine de crever d'ennui à Civita Vecchia, quelle

(1) J'ai fait le compte :

Recettes

11 ans de Consulat à 10,000................................		110.000 »
Dépenses en 11 ans :		
1831-1833. Retenue de 14 0/0 (Pénurie du Trésor)..........	4.200 »	
Retenue de retraite..	5.500 »	
En 1/2 solde de 1836 à 1039................................	18.618 35	
5 mois 1/2 de 1/2 solde de nov. 1841 à mars 1842..........	3.030 »	
Pension à Mme Perier-Lagrange, 700 francs..............	7.700 »	
Loyer à Civita Vecchia. 2,500 francs par an...	26.500 »	
Frais de Consulat, chancelier et commis à 2.000 fr........	22.000 »	
	87 548	87.548 »
Solde à partager en 11 ans........................		22.452 »

22.452 : 11 = 2.041.

duperie ! Et c'est à cette saine balance du désir et de la nécessité que nous devons cette merveille, *la Chartreuse* écrite à l'heure où d'ordinaire s'endorment les esprits.

Digne et honorable existence ! L'on comprend maintenant comment Stendhal, malgré l'illusion de cette belle sinécure de 10,000 fr. n'a rien laissé à son décès ; et c'est encore un éloge à faire de sa prévoyance, que cette réserve d'environ 4,500 francs que l'on retrouve dans l'inventaire de Colomb.

Evidemment cette première partie du XIXe siècle, l'Ère des Salons, avec la modestie de ses besoins, l'emporte sur notre fin de siècle, l'Ère des brasseries, avec toutes ses exigences. On peut être pauvre, rester honorable et devenir grand dans cette atmosphère de bonne compagnie, tout en acceptant une indigence à laquelle ne se plieraient pas les employés à gages des libraires de notre époque.

AUGUSTE CORDIER



La Morale ou la Contre-nature

I

Toutes les passions ont un temps où elles sont exclusivement funestes, où le poids de leur stupidité entraîne leur propre sacrifice, — il vient ensuite plus tard, beaucoup plus tard, une période où elles se marient avec l'esprit, se spiritualisent. Autrefois, à cause de la stupidité dans la passion, on faisait la guerre à la passion même; les hommes étaient conjurés pour l'anéantir; tous les vieux plésiosaures de la morale sont unanimes là-dessus : « Il faut tuer les passions. » La formule la plus célèbre s'en trouve dans le Nouveau Testament, dans ce sermon sur la montagne où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout considérées de haut. Il y est dit, par exemple, relativement à la passion sexuelle : « Si ton œil t'agace, arrache-le. » Heureusement, aucun chrétien n'agit suivant ce précepte. Vouloir anéantir les passions et les désirs, uniquement pour prévenir leur stupidité et les conséquences fâcheuses de cette stupidité nous paraît aujourd'hui être en soi une forme aiguë de la stupidité. Nous n'admirons plus les dentistes qui nous arrachent les dents afin qu'elles ne nous fassent plus mal. D'autre part, il faut avoir la justice de reconnaître que, sur le sol où est poussé le christianisme, l'idée de la « spiritualisation des passions » ne pouvait être conçue. La première Eglise a combattu comme on sait contre les « Intelligents » en faveur des « Pauvres d'esprit »; comment aurait-on pu attendre d'elle une guerre intelligente contre les passions ? L'Eglise combat les passions par l'excision en tous sens; sa méthode, sa « cure », c'est la castration. Elle ne se demande pas : comment spiritualiser, embellir, diviniser une passion? De tout temps, elle a placé la force de la discipline dans l'extirpation (de la sensualité, de l'orgueil, des instincts de domination, d'avarice, de vengeance). — Mais attaquer les passions à la racine, c'est attaquer la vie à la racine. La pratique de l'Eglise est ennemie de la vie.

II

Le même moyen, excision, extirpation, est choisi instinctivement, dans la lutte avec le désir, par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour lui imposer une mesure, par ces natures qui ont besoin de la Trappe au figuré (ou sans figure), qui sentent la nécessité d'une déclaration de guerre définitive, d'un gouffre entre eux et la passion. Les moyens radicaux ne sont indis-

pensables qu'aux dégénérés; la faiblesse de la volonté, à proprement parler, l'impuissance à réagir contre une tentation est en soi-même une autre forme de la dégénérescence. L'hostilité radicale, l'hostilité mortelle manifestée contre les appétits des sens, demeure un symptôme significatif; on est en droit d'avoir des soupçons sur le fond d'une pareille exagération. Cette hostilité, cette haine atteint toute son acuité lorsque de telles natures n'ont pas elles-mêmes la fermeté suffisante pour une cure radicale, pour renoncer à « Satan ». Qu'on passe en revue l'histoire des prêtres et des philosophes, y compris les artistes; les paroles les plus venimeuses contre les sens n'ont pas été dites par les impotents et les ascètes, mais par les ascètes impuissants, par ceux qui n'avaient pas ce qu'il fallait pour être ascètes.

III

La spiritualisation de la sensualité se nomme l'amour : elle est un grand triomphe sur le christianisme. Un autre triomphe est notre « spiritualisation de l'hostilité ».

Elle consiste en ceci que l'on comprend profondément le prix qu'il y a à avoir des ennemis : bref, l'on agit et l'on raisonne aujourd'hui à l'inverse d'autrefois. L'Eglise de tout temps a voulu l'anéantissement de ses ennemis : mais, nous immoralistes et antichrétiens, nous voyons notre avantage à ce que l'Eglise subsiste... — En politique aussi l'hostilité s'est spiritualisée — elle est devenue beaucoup plus sage, beaucoup plus réfléchie, beaucoup plus modérée. Tout parti comprend que son propre intérêt de conservation exige que le parti contraire ne s'affaiblisse pas. Il en est de même dans la grande politique. Une nouvelle création surtout, un nouvel empire par exemple, a besoin d'ennemis plus que d'amis : c'est dans l'opposition seulement qu'il se sent nécessaire, c'est dans l'opposition seulement qu'il devient nécessaire. Nous ne nous comportons pas autrement à l'égard des « ennemis intérieurs », là aussi nous avons spiritualisé l'hostilité, là aussi nous avons compris sa valeur. On ne produit qu'à condition d'être riche en antagonismes, on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se détente pas, n'aspire pas au repos. Rien ne nous semble plus étrange que ce desideratum des temps passés, la paix de l'âme, desideratum chrétien. Rien ne nous fait moins d'envie que la *Morale-Ruminant* et le gros bonheur de la bonne conscience. On a renoncé au grand côté de la vie quand on renonce à la guerre. En bien des cas, à vrai dire, la « paix de l'âme » n'est qu'un malentendu, c'est quelque chose d'autre, qui n'a pas su trouver de dénomination plus récente. Examinons-en quelques cas sans ambages et sans préjugés. La « paix de l'âme » peut être, par exemple, en morale et en religion, le rayonnement d'une riche animalité. Ou le commencement de la lassitude, celle que projette le soir, toute espèce de soir. Ou un indice que l'air est humide, que

le vent du sud va souffler. Ou la reconnaissance inconsciente pour une heureuse digestion (nommée parfois aussi amour de l'humanité). Ou la quiétude du convalescent pour qui toute chose a un goût nouveau et qui attend. Ou l'état qui suit le fort assouvissement d'une passion maîtresse, la béatitude d'une extraordinaire satiété. Ou la faiblesse sénile de notre volonté, de nos désirs de nos vices. Ou la paresse persuadée par la vanité de se réformer moralement. Ou le commencement d'une certitude, même d'une terrible certitude après la longue tension et le martyre de l'incertitude. Ou l'expression de la maturité et de la perfection, dans le fait, dans la création, dans l'action et dans la volonté, la respiration tranquille, la liberté de la volonté conquise..... qui sait! Peut-être le Crépuscule des Idoles n'est-il aussi qu'une sorte de « Paix de l'âme ».

IV

Je formule ce principe : tout naturalisme dans la morale, autrement dit, toute saine morale, est commandé par un instinct de vie, toute sommation vitale contient une norme déterminée de « tu dois » et « tu ne dois pas », toute hostilité, tous les obstacles placés sur le chemin de la vie sont de cette façon mis de côté. La morale contre nature c'est-à-dire presque toute morale, jusqu'ici enseignée, vénérée et prêchée, est tournée précisément au rebours des instincts de la vie. Elle est la condamnation tantôt secrète, tantôt avérée et impudente de ces instincts. Tandis qu'elle dit « Dieu voit le cœur », elle dit Non aux exigences les plus infimes comme les plus hautes de la vie et prend Dieu pour l'ennemi de la vie..... Le Saint qui plaît à Dieu est le Castrat idéal... La vie cesse où commence le « royaume de Dieu ».

V

Si l'on a saisi le sacrilège d'une telle insurrection contre la vie, insurrection devenue presque sacro-sainte dans la morale chrétienne, on y aura heureusement vu encore autre chose : l'inutilité, la fausseté, l'absurdité, le mensonge d'une telle insurrection. Une condamnation de la vie de la part d'un vivant n'est encore finalement que le symptôme d'une sorte déterminée de vie. Il n'y a pas d'ailleurs à soulever le moins du monde la question de tort ou de raison. On devrait avoir une position extérieure à la vie, et d'autre part la connaître aussi bien qu'un, que beaucoup, que tous ceux qui l'ont vécue, pour pouvoir toucher en général au problème, la valeur de la vie. Raisons suffisantes pour comprendre que le problème est pour nous impraticable. Quand nous parlons de la valeur de la vie, nous parlons sous l'inspiration, sous l'optique de la vie. La vie même nous contraint à fixer des valeurs. Il s'ensuit ainsi que toute morale ou Contre-nature qui conçoit Dieu comme idée opposée et comme con-

damnation de la vie, n'est qu'un jugement en valeur de la vie ? — De quelle vie? de quelle espèce de vie ? — Mais j'ai déjà donné la réponse : de la vie qui s'étiole, de la vie affaiblie, fatiguée, condamnée. La morale, comme elle a été comprise jusqu'ici, comme elle a été enfin formulée par Schopenhauer — « la négation du Vouloir-vivre » — est l'instinct même de la décadence qui se manifeste impérativement. Elle dit : Meurs ! la Morale, c'est l'arrêt des condamnés.

VI

Voyez enfin quelle naïveté il y a à dire : « l'homme devrait être tel et tel. » La réalité nous montre une richesse enivrante de types, une multiplicité de formes d'une exubérance et d'une profusion inouïes, et un misérable portefaix de moraliste va dire : non, l'homme devrait être autre ! Il sait bien lui, ce pauvre hère, ce cagot, comme il devrait être. Il se peint sur le mur et dit : « *ecce homo...* » Mais, même quand le moraliste s'adresse simplement à un individu particulier et lui dit : « tu devrais être tel et tel », il ne cesse pas d'être ridicule. L'individu est un des éléments du fatum, du passé et du devenir, une loi de plus, une nécessité de plus pour tout ce qui vient et sera. Lui dire « méfie-toi », c'est demander que tout se modifie, même ce qui est passé.

En réalité, il y a eu des moralistes consciencieux, ils voulaient que l'homme fût autre, autrement dit vertueux, à leur image, c'est-à-dire cagot, et pour cela ils niaient le monde. Voilà qui n'est pas une mince folie, ni une forme modeste de l'impudence ! La Morale en tant qu'elle condamne, en évitant de se placer au point de vue de la vie et de ses desseins, est une erreur spécifique pour laquelle on ne doit avoir aucune pitié, une idiosyncrasie de dégénérés qui a causé des dommages incalculables !... Nous autres, immoralistes, avons au contraire ouvert notre cœur tout grand pour tout comprendre, pour tout concevoir, pour tout approuver. Nous ne nions pas facilement et nous mettons notre honneur à être des affirmateurs. Chaque jour notre œil s'ouvre un peu plus sur cette Economie qui sait encore employer et utiliser tout ce que la folie sacrée du prêtre reproche à la raison malade dans le prêtre, sur cette Economie dans la loi de la vie, Economie qui tire même profit de l'espèce repoussante du cagot, du prêtre, de l'homme vertueux — quel profit? Mais, nous-mêmes, immoralistes, sommes la réponse.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Traduit du *Crépuscule des Faux dieux*, par H. LESVIGNES.

La table

DANS LA SERRE

N'arrête pas l'élan des balançoires d'or
Des grands aras qui se bercent parmi les palmes
Mais regarde tourner entre les ondes calmes
Le cyprin merveilleux aux vasques de portor.

L'air est tiède : la branche où la grenade éclate
Tache d'un sang de fruit le doux camélia
Et dans le vert gazon, sous le magnolia,
Flambe de sa splendeur le glaïeul écarlate.

Près du calme bassin en ta robe guindée,
Dont la percale claire est couverte d'oiseaux,
Tu sembles, souriante à l'ombre des roseaux,
Parmi le bleu lotus une longue orchidée.

OVALE ANCIEN

La viole d'amour, la claire mandoline,
Le grêle clavecin qui dormait dans l'oubli
S'affligent en un doux menuet de Lulli
Où le lourd doigt du temps a posé la sourdine;
Car tu viens de poudrer en quelque vieux miroir
Ton visage et tandis que tu places la mouche
Dans la brume du tain, comme en rêve, la bouche
D'une aïeule apparaît qui sourit dans le soir.

d'émeraude

VIEILLES MAINS

Ce ne sont plus les mains dont les longs doigts légers
Alourdis d'anneaux d'or gemmés d'aigues-marines
Pillaient pour les cheveux les frêles capucines
Et le branchage en fleurs de pâles orangers.

Ce ne sont plus les mains où les ongles insignes·
Au bout des doigts fluets incrustaient un bijou,
Les mains dans la guipure et la dentelle d'où
Les bras souples et nus sortaient commes deux cygnes.

Ce ne sont plus les doigts, les beaux doigts que jadis
Révélaient le retable ou l'antique verrière,
Les doigts joints en bouquet s'offrant à la prière
Des saintes dont les mains ont la forme des lis.

Ce ne sont plus les mains royales ou divines,
Les mains suaves où luit l'éclat d'un vieil anneau,
Les mains dont la candeur plane comme un oiseau
Dans les ramages d'or et les chastes hermines.

Ce sont de maigres mains aux vieux doigts décharnes,
Mains d'ivoire ancien dont la rose s'annule,
Ce sont des mains d'aïeule où l'ombre s'accumule
Dans la chair où les clairs matins se sont fanés.

PAUL LECLERCQ

Lettre ouverte à M. Bérenger

Monsieur le Sénateur,

Il y a quelques jours (1), après avoir répondu à une question posée par vous, le passant qui garde en ce moment les Sceaux a cru devoir proférer quelques vaines menaces contre la propagande néo-malthusienne. L'enquête qu'il poursuit très maladroitement sans doute, mais à coup sûr peu loyalement, puisqu'il ne m'a pas d'abord tout simplement et franchement demandé les documents que nous fournissons à tout adulte, prouve qu'il ignore la question, avec beaucoup d'autres choses.

C'est par ignorance plutôt que par mauvaise foi, je veux bien le croire, que, comme tant d'autres gens superficiels, il confond la propagande humanitaire que nous faisons à des gens en âge d'en profiter, avec les excitations sexuelles nuisibles ou prématurées que donnent à des enfants des imgaes, des chants, des discours, des spectacles obscènes ou grivois.

Quoique vous soyez sénateur, j'ai pour vous une certaine estime : vous êtes l'auteur de la célèbre loi de clémence (relative) à laquelle votre nom reste attaché, loi qui brille, non sans doute comme une étoile de première grandeur, mais au moins comme une lueur phosphorescente sur la ténébreuse ignominie de nos codes. Le respect de la jeunesse, quoique je l'interprète d'une façon passablement différente de la vôtre, est un point qui tend aussi à me rapprocher quelque peu de vous. C'est pour ces deux raisons que j'ai désiré un moment vous donner quelques explications sur un sujet que vous ignorez probablement autant que le garde déjà nommé et son autre interlocuteur, puisque ni vous ni ce dernier n'avez signalé au ministre la confusion qu'il commettait.

Vous n'avez pas daigné me recevoir : ma foi, tant mieux ! Il est bien plus profitable de vous écrire ici publiquement ce que j'aurais pu vous dire en particulier. Ç'eût peut-être été une faute de ma part d'aller chez vous, d'avoir l'air de solliciter un puissant du jour, moi qui crois si peu à cette apparence de puissance ! Les attardés et dégénérés au bonheur desquels je travaille, en préparant l'extinction sans douleur de leur triste race, disent déjà bien assez de niaiseries sur ma personne. Pourquoi leur en fournir gratuite-

(1) *Journal officiel*, page 306. Séance du Sénat.

ment de nouveaux motifs, leur faire peut-être répéter les vers de votre moins rigoriste et plus jovial homonyme :

> Monsieur, je vais voir une Altesse
> Et j'endosse un habit de cour.

Donc, causons en public.

Vous êtes bon chrétien, je suis athée, comme le sait bien votre ami Lamarzelle. En bon chrétien, vous confondez morale et moralité. De la science, de l'art qui tendent à assurer le bonheur de tout ce qui vit et sent, qui a pour but, comme l'a dit Priestley et l'a popularisé Bentham, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, vous n'avez nul souci. Cette science, cet art évoluent, mais leur but idéal, la vraie morale, est immuable.

Votre moralité, à vous, est l'étroite conception actuelle des religieux d'une certaine secte, relativement aux phénomènes dont le point médian de notre corps est le siège. Cette conception a varié selon les temps et les lieux de toutes les manières imaginables inimaginables, et certes, celle à laquelle vous vous accrochez aujourd'hui n'est pas une des moins absurdes, permettez-moi de le dire sans ambages.

L'exercice sexuel dont votre moralité fait une passion méprisable est un besoin tout aussi respectable que le besoin de se nourrir et de s'abriter. L'abus en est fâcheux, mais beaucoup moins que la privation. C'est ce que peuvent ignorer des littérateurs vivant dans le rêve, c'est ce qu'affirment les savants honnêtes, c'est l'observation universelle. Le manque de satisfaction de cette nécessité naturelle produit, outre d'innombrables maux physiques, des aberrations très fâcheuses en pensées, paroles et actes. C'est l'origine à peu près unique de la grivoiserie, de l'obscénité qui ne me charment pas plus que vous.

Les heureux qui ont avec une juste modération les satisfactions sexuelles accompagnées de l'estime et de l'affection, de la conformité mentale qui avec elles constituent l'amour, ne sont pas obsédés par les désirs inassouvis, ont leur pensée autrement occupée. Leurs affaires, l'art, la science, la poésie, les exercices corporels... ont leur juste part. Sans doute, je ne pousse pas le bégueulisme jusqu'à me voiler la face si j'entends faire, entre adultes, une passagère et inoffensive plaisanterie relative aux choses sexuelles, mais ce sujet revenant sans cesse, comme cela a lieu dans certaines compagnies d'un seul sexe, est assommant par sa monotonie et a, en outre, ce côté ignoble de faire rire presque toujours d'un souffre douleur.

Mais où la grivoiserie et même les paroles peu réservées deviennent surtout intolérables, c'est en présence des jeunes.

Nous sommes sur ce point, je pense, absolument du même avis.

Comment empêcher le développement de la grivoiserie, de l'obscénité.

C'est ici que nous différons du tout au tout. Vous, ayant foi, malgré tant d'expérience ratées, dans les mauvaises lois que vous contribuez à fabriquer, vous voulez toujours en ajouter de nouvelles au honteux fatras de celles qui nous oppriment déjà. Vous en voulez une qui assure que la poste ne transportera plus désormais que des imprimés ou écrits conformes, à votre moralité. Quelle besogne ! Tous les bureaux de poste transformés en cabinets noirs lisant les 12 milliards de lettres, les 40 milliards d'imprimés circulant chaque année en France !...

Que je sois condamné à l'aide de votre nouvelle loi, moi, spécialement désigné par M. Darlan ; qui m'empêchera le lendemain de mettre sur les murs et dans les annonces des journaux cette simple ligne :

Paul Robin, 6, rue Haxo, Paris.

Qui empêchera les gens de venir me voir en foule, et eux et moi d'échanger telle conversation qu'il nous plaira. Vous faudra-t-il encore une loi pour surveiller la moralité des conversations ? Et quand la moitié des humains seront transformés en policiers pour surveiller l'autre, qui surveillera la première ? car enfin il ne suffit pas d'être de la police pour acquérir une chasteté irréprochable.

Et si j'ajoute à mon annonce : Pas de portier, boîte à lettre ouvrant sur l'extérieur, qui empêchera les gens de bourrer ma boîte de leurs questions et de celles de leurs amis ?

Vos procédé sont déraisonnables et inapplicables.

Les miens sont excellents à tous points de vue, raisonnables, agréables, efficaces. Les uns pour les enfants, les autres pour les adultes.

Des premiers j'ai eu quatorze ans, ne vous déplaise, l'immense bonheur d'en constater l'efficacité plus que tout homme au monde, ayant réalisé dans une bonne mesure, à Cempuis, ce qui est dit à propos de l'éducation morale dans le *Manifeste de l'éducation intégrale* (1) :

« La moralité, de même que la raison, est une résultante ; elle tient à l'ensemble. La part de l'enseignement est ici peu de chose. Que l'enfant s'assimile, dans la mesure de son développement intellectuel, la notion de l'équilibre et du développement individuels, de la justice et de la réciprocité sociales ; mais l'éducation morale est surtout œuvre d'influence, la conséquence d'une existence normale dans un milieu normal. Le régime physiologique en est un des éléments principaux ; puis, dans un autre ordre de faits, la direction générale donnée aux pensées par l'ensemble de l'enseignement. Tout d'abord l'exclusion des idées fausses, démoralisatrices, des préjugés mensongers, des impressions effrayantes, enfin

(1) Imp de l'Orphelinat Prévost, 1893.

de tout ce qui peut jeter l'imagination hors du vrai, dans le trouble et le désordre; absence de suggestions malsaines, d'excitation à la vanité, suppression des occasions de rivalité et de jalousie; la vue continuelle de choses calmes et ordonnées, naturelles; la vie simple, occupée, variée, animée, entre les travaux et les jeux, l'usage gradué d'une part de liberté et de responsabilité, l'exemple des éducateurs — et par dessus tout *le bonheur*. C'est ici qu'il faut placer, à titre d'élément de ce milieu moralisateur, la coéducation des deux sexes dans une fréquentation constante, fraternelle, familiale, des enfants, garçons et fillettes, qui donne à l'ensemble des mœurs une sérénité particulière et, loin de constituer un danger, devient, dans les sages conditions où elle doit être établie, une garantie de préservation. »

Le seul moyen de laisser aux adultes la vraie moralité, c'est de supprimer toutes les lois surannées qui, d'une manière ou d'une autre, entravent la satisfaction de leurs besoins sexuels. L'humanité est majeure, cessez de lui imposer vos lisières. Elle veut et conquerra à court terme, malgré toutes vos parlottes, sa liberté toute entière.

Mais si elle jouissait *sans précaution* de sa liberté sexuelle, les maux dont nous souffrons aujourd'hui, de par la surpopulation universelle, s'accroîtraient dans une proportion effroyable, la population s'accroissant encore plus vite qu'aujourd'hui. Le complément indispensable de la liberté de l'amour est la liberté de la maternité. C'est celle-ci que prêche le Néo-Malthusianisme sur lequel je n'ai pas à donner aujourd'hui de nouveaux détails (1).

PAUL ROBIN

(1) Voir notre article de La Revue blanche du 15 janvier, et pour détails théoriques et pratiques, s'adresser à la Ligue de la Régénération humaine, 6, passage Vaucouleurs. Ouvrages : *Moyens d'éviter les grandes familles*, *Livre de l'épouse*, *Contre et pour le Néo-Malhusianisme*, etc.

LA COMMUNE

SECONDE SÉRIE

M. Georges Arnold

Membre du Comité central, membre de la Commune

La première manifestation de ce qui devint la *Fédération de la Garde Nationale*, en 1871, se produisit à l'époque des élections législatives de février 1871 pour l'Assemblée dite de Bordeaux.

Le conférencier La Pommeraye (qui ne se doutait guère des conséquences de son initiative), voulut réunir et consulter la garde nationale, représentée par des délégués des compagnies, pour s'entendre, avant le scrutin, sur le choix de la représentation parisienne à l'Assemblée de Bordeaux.

Sauf par la légion de Flourens à Belleville, pendant le premier siège et avant le 31 octobre, aucun essai de solidarisation entre les divers bataillons de la garde nationale de Paris ne fut tenté, ni par le gouvernement (cela se conçoit), ni par les citoyens (ce fut fâcheux).

La réunion électorale des délégués de la garde nationale, provoquée par de nombreuses affiches, sous les auspices de M. de La Pommeraye, eut lieu le 6 février au Cirque d'Hiver.

La démonstration de cette journée affirma surtout la grandeur et la force démocratiques qu'aurait pu développer pendant le siège une fédération des bataillons.

Au 6 février, les armées permanentes étaient condamnées; on voulait reconstituer la force militaire du pays sur des bases nouvelles, « La Nation Armée ». C'était le cri unanime de la conscience publique et la seule solution vraiment républicaine.

L'idée germa bien vite, débarrassée des préoccupations momentanées de la période électorale. A l'issue du Congrès, une commission provisoire fut nommée, chargée de préparer l'organisation nouvelle accueillie par l'assemblée.

M. de La Pommeraye se déroba; mais Courty et d'autres resrèrent. Ayant personnellement pris l'initiative d'une proposition et l'ayant défendue, je fus naturellement adjoint, moi nouveau, aux ouvriers de la première heure, et fis partie de la Commission provisoire. On n'y chôma point.

Le 15 février, à Tivoli Vaux Hall eut lieu la première grande réunion des délégués de la garde nationale, à l'appel du Comité provisoire.

1.500 s'y trouvèrent: la Fédération fut proclamée et désormais fut le nom historique du mouvement.

La création d'un journal de ce nom fut décidée et exécutée.

Le 24 février: deuxième réunion, même salle, plus nombreuse encore. On y discute, vote et proclame les Statuts organisant la Fédération.

C'est à l'issue de cette mémorable séance que l'assemblée décida de se rendre en bon ordre à la Bastille, au pied du monument, pour rendre, en cet anniversaire, hommage à la mémoire des révolutionnaires tombés pour la défense des libertés.

Piconel, membre du Comité, juché sur le piédestal, de sa voix de stentor harangua la foule. Ce fut grandiose et électrisant.

Les 3 et 15 mars, réunions de plus en plus nombreuses : près de 3.000 délégués étaient présents, le 15 mars 1871, munis de mandats très sérieusement contrôlés.

A cette date la Fédération était faite : il ne restait à faire que l'élection des chefs dans les bataillons.

Entre le 24 février et le 3 mars s'étaient produits deux faits importants, l'expiration de l'armistice d'abord, dont la prolongation n'avait point été portée à la connaissance des citoyens.

Dès le soir et toute la nuit, sorte de veillée des armes, la garde nationale fut sur pied spontanément, prenant les ordres du Comité, que les circonstances avaient contraint de s'installer à la mairie du Temple. Il s'agissait d'éviter de nouvelles surprises auxquelles les gouvernants ne nous avaient que trop habitués.

Les « *Pas un pouce de territoire, pas une pierre de forteresse... Notre glorieux Bazaine... Mort ou victorieux... Le gouverneur de Paris ne capitulera pas... etc. etc.* » avaient détruit toute confiance.

Le deuxième fait est plus caractéristique encore. La veille du jour où les Prussiens devaient faire leur entrée dans Paris, ville assiégée et soi-disant conquise, le Comité s'avisa que, dans la zone d'occupation toute momentanée, se trouvait un parc de canons, le parc Wagram.

Or, là se trouvaient précisément les canons dûs au patriotisme des citoyens et à leurs souscriptions. Sur les culasses se lisaient les noms des bataillons qui les avaient fournis.

Ce fut une traînée de poudre. En quelques heures, le fait à peine signalé, les prolonges, les attelages arrivaient à Wagram, et les canons étaient répartis, qui à la place des Vosges, qui à la butte Montmartre, où ils furent hissés à force de bras. Les femmes s'en mêlaient; il y avait autant d'entrain pour les enlever que s'ils eussent été pris à l'ennemi ; et de fait, ils étaient suspects au moins, ces gouvernants qui laissaient à la discrétion de l'envahisseur ces témoignages du patriotisme des bataillons.

On les soupçonnait de préférer voir disparaître une preuve de l'ardeur parisienne pendant le siège.

Ces canons enlevés aux Allemands et installés au haut de Montmartre, la Garde qui les veillait nuit et jour, tout cela était pré-

texte à manifestations des haines réactionnaires, dont le *Figaro* était le distingué, mais acharné protagoniste.

Chaque matin il prêchait la violence et la guerre civile; il répétait qu'il fallait enlever les canons de la butte, et au besoin sacrifier dix mille gardes nationaux, ces outranciers qui empêchaient la reprise des affaires.

Ces appels furent écoutés, et Thiers et Vinoy firent leur expédition nocturne du 17 au 18 mars. Ce qu'il en advint, on le sait: les gardes nationaux fraternisant avec les soldats, et Vinoy et ses gendarmes obligés de capituler (encore... toujours) et de se sauver.

Ces faits, et les deux mois de lutte du second siège, indiquent assez ce qu'on eût pu faire des 600.000 hommes armés et résolus enfermés dans Paris pendant le premier siège, si un Faidherbe, par exemple, avait gouverné Paris, au lieu d'un Trochu.

Il nous fut donné de lire, le 24 février même, à l'issue de la manifestation de l'assemblée des délégués à la Bastille, une épreuve de l'invocation à Sainte-Geneviève, envoyée à l'Imprimerie nationale par ce soldat catholique et breton, où il proclamait que le dernier espoir pour le salut suprême de Paris et de la France était dans une neuvaine à la patronne de Paris!

Malheureusement le bon à tirer fut refusé par la Défense Nationale, et cette proclamation manque à nos archives.

L'invasion repoussée de Montmartre, et de Paris ensuite, il y eut, pour le Comité central de la Fédération, nécessité de transférer le siège de ses séances de la Corderie à l'Hôtel de Ville.

Ici commence ce grand mouvement, période qui appartient à l'histoire.

Contraint par l'espace et le temps, nous n'ajouterons que les conclusions. Le mouvement du 18 mars a été réellement une explosion de l'esprit révolutionnaire français, parisien surtout, patriote et profondément républicain.

Et ce mouvement a été singulièrement facilité par le Comité central de la garde nationale, qui, du 8 février au 15 mars, avait mobilisé toute la partie valide et républicaine de Paris.

Il est vrai que ce fut un gouvernement comme on en voit peu; il venait en réunion publique discuter avec ses commettants. Ce n'est pas encore l'anarchie, dans le vrai sens du mot, à coup sûr; mais cela pourrait la remplacer suffisamment dans l'état actuel des cerveaux.

Il m'est posé d'autres questions sur les causes de dissentiments entre le Comité central et la Commune, comme aussi sur la division en majorité et minorité.

On a beaucoup exagéré l'importance de ces manifestations.

A l'Hôtel de Ville, le Comité central, épris de cette probité politique qui avait tant fait défaut à tant de gouvernements provisoires, résolut aussitôt de faire appel aux électeurs pour la constitution du Conseil de la Commune.

Ce devoir accompli, il put adresser au Peuple ce fier langage

« Le 18 mars a été la journée de la justice du peuple.

— « Peuple, voici le mandat que tu nous as confié : là où notre « intérêt personnel commencerait, notre devoir finit : fais ta « volonté. Mon Maître, tu t'es fait libre. Obscurs il y a quelques « jours, nous allons rentrer obscurs dans tes rangs et montrer aux « gouvernants que l'on peut descendre, la tête haute, les marches « de ton l'Hôtel de Ville, avec la certitude de trouver au bas « l'étreinte de ta loyale et robuste main. »

Que sont, dites-moi, en regard de cette superbe expression de la vérité, que peuvent être les manifestations de dissentiments ou d'ombrage plutôt, qui, dès le début, se manifestèrent au sein de la Commune à l'endroit du Comité central?

Ayant volontairement cédé sa place provisoire à l'Hôtel de Ville, le Comité central devait pouvoir reprendre sans conteste celle qui avait été sa raison d'être, avant le 18 mars, dans la garde nationale.

Logiquement, il devait être la Commission de la guerre. — Pourquoi fut-il considéré avec défiance? Pourquoi son action fut-elle annihilée sans qu'il fît, du reste, rien qui pût porter ombrage?

Pourquoi?... Sondez le cœur humain.

Et cependant?... Le Comité, à l'Hôtel de Ville avait décidé, par convention tacite, que personne de ses membres ne prendrait part aux luttes électorales : c'est ainsi qu'un grand nombre ne brigua point les suffrages.

Ceux d'entre nous qui furent élus le 26 mars le durent, soit à leur notoriété, soit parce qu'ils n'avaient pas cru devoir observer la consigne.

La journée du 3 avril vint démontrer les funestes conséquences de cette politique ombrageuse de la Commune au début.

La garde nationale n'avait plus sa solide direction, l'impulsion des premiers jours de la Fédération; aussi le mouvement militaire du 3 avril fut-il trop long à se former.

Il fallait, par trois voies diverses, être rendu aux abords de Versailles avant le point du jour; on évitait ainsi la surprise du Mont-Valérien au petit jour, et l'on surprenait Versailles impuissant.

La lutte n'eût pas été longue; les ruraux à Tours ou à Bordeaux, le plus loin possible, auraient couru chercher la sécurité.

Conséquences : Paris débloqué, le gouvernement de Thiers, celui de Mac-Mahon, les 24 et les 16 mai en moins, et nous ne serions pas actuellement âgés de vingt années écoulées de République opportuniste.

Pour faire cesser une situation si nuisible aux intérêts de la. Révolution, mes amis me conseillèrent d'accepter la candidature aux élections complémentaires du 16 avril dans le XVIIIe arrondissement. Nous fûmes élus, Cluseret et moi.

A peine rentré à l'Hôtel de Ville, mon premier discours fut un appel à la sagesse de mes nouveaux collègues; je voulais leur ouvrir les yeux sur les conséquences funestes de ces dissentiments.

Je fus écouté, et, je n'en doute pas, je fus compris et approuvé;

mais le mal était fait et irréparable. — Trop de jours s'étaient écoulés du 25 mars au 18 avril.

Moindre fut, à mon avis, la manifestation de la minorité de la Commune.

C'était surtout une divergence sur les moyens d'action et d'exécution des mesures décrétées par la Commune pour la guerre.

La minorité trouvait qu'il y avait trop de temps perdu en discussions, en paroles, et que mieux valait se rendre sur le terrain des combats militaires et surtout assurer la défense.

Juge et partie, dans cette question, nous ne pouvons que la résumer en disant que dans les derniers jours on a vu majorité et minorité parcourir les mêmes dangers sans se compter, et qu'au 28 mai, à la mairie de Belleville, il n'y avait plus aucune distinction, quoique le nombre des membres de la Commune, restés jusqu'aux derniers jours, fût encore de près de trente.

Et pour clore cette poignée de souvenirs, j'en veux joindre un quelque peu inédit.

Après l'incendie de l'Hôtel de Ville, cette si grave erreur commise le matin du 24 mai, sans concert aucun d'ailleurs, les membres de la Commune furent contraints de se réunir à la mairie du XIe.

Là, ayant la presque certitude d'une défaite finale, ils voulurent essayer d'épargner à Paris les effets de fureurs sanglantes qu'ils prévoyaient de la part de Versailles.

Ne pouvant espérer de succès direct avec Versailles, il fut décidé que, par l'entremise du commandant supérieur allemand à Saint-Denis, il serait demandé un armistice ; que les membres de la Commune se rendraient à merci et sans condition au gouvernement de Versailles ; que les fédérés rendraient leurs armes, et que nuls autres que nous ne porteraient la responsabilité des événements.

Il fallait faire vite.

Delescluze, Vaillant et moi fûmes délégués, et nous nous rendîmes à la barrière de Vincennes, accompagnés d'un étranger représentant sous le couvert de sa nationalité les intérêts allemands à Paris.

Son nom ne m'est plus présent à la mémoire ; je l'ai toutefois fait citer à mon procès à Versailles, afin de lui faire attester la véracité des faits, et il y est venu.

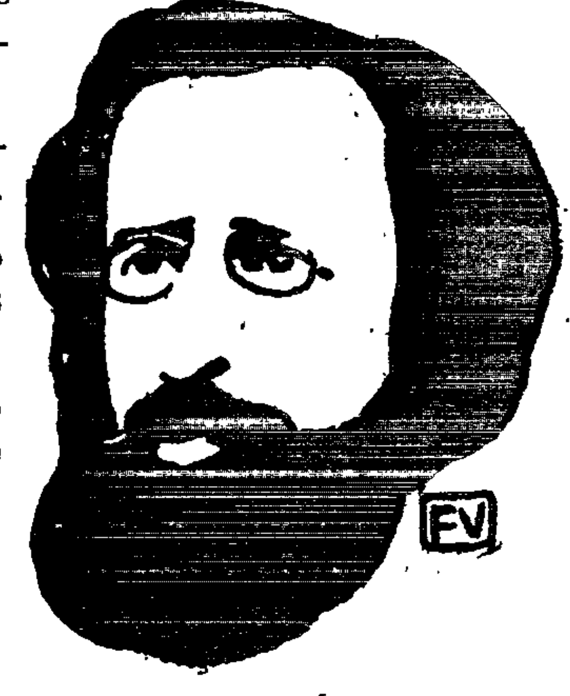
Nous ne pûmes aboutir le mercredi. Les postes de gardes nationaux de la barrière nous refusèrent la sortie et nous ramenèrent à la place du Trône, entre des baïonnettes.

On leur avait fait supposer que nous voulions fuir. Or, j'étais en tenue de chef de bataillon et nous leur avions offert de nous faire accompagner d'un détachement.

Delescluze était découragé de ces obstacles : je voulais aller chercher main-forte pour assurer l'exécution des décisions de la Commune : Delescluze me pria de n'en rien faire. Une missive de Ferré vint enfin dissiper les doutes, mais la journée était perdue. Delescluze n'eut plus que la force d'aller l'après-midi même, sur

la barricade du Château-d'Eau, enveloppé du drapeau rouge, répondre par sa mort à cet outrage suprême.

A n'en pas douter, Versailles avait des agents secrets à tous les postes de barrière.

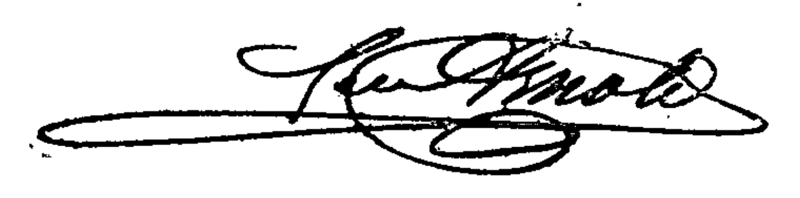


FERRÉ

Ce ne fut que sur la fin de l'après-midi, escorté de cavalerie et accompagné du délégué d'ambassade étrangère, que je pus franchir la barrière avec quelques gardes détachés du poste.

La nuit était survenue; les Bavarois étaient descendus de Vincennes à 250 mètres des fortifications; il était trop tard pour avoir réponse immédiate. Le délégué resta, et la réponse nous fut adressée le lendemain : le gouvernement de Versailles refusait de traiter.

Il avait Galliffet : c'était assez, et c'était tout; cet homme à jamais maudit, ayant bien compris et résumé Versailles.



M. J.-B. Clément

Membre de la Commune

M. J. B. Clément nous parle de l'état d'esprit de ses collègues de aCommune.

— Des hommes comme Thiesz, Varlin, Avrial n'allaient pas plus loin que le mutualisme. Vermorel était un adversaire du communisme. Mais était-il même question de communisme? Les Blanquistes, Vaillant surtout, avaient plus le sentiment de la situation et donnaient souvent la note juste.

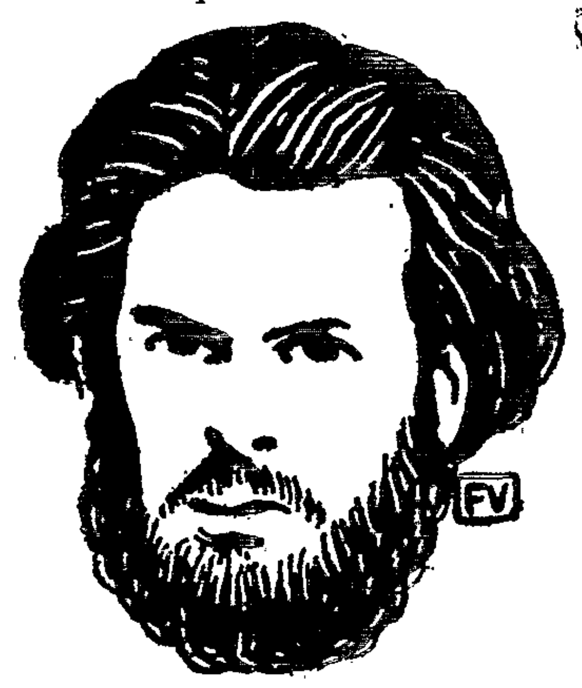
— A la Commune vous vous êtes occupé des décrets sur les échéances, sur les loyers, sur le Mont-de-Piété...

—Les échéances! en a-t-on fait des histoires pour cette affaire là! Je disais: « Est-ce que ça regarde la Commune? laissez donc les marchands s'arranger entre eux. » Quant à la remise des loyers, ce n'est pas sans peine que la Commune la vota. Paris était pourtant une caserne, et dans les casernes on ne va pas jusqu'à vous faire payer votre terme.

A une séance, ayant dit : « Je croyais citoyens que nous étions ici pour procéder à la liquidation sociale », Jourde m'apostropha. Comme je me fâchais, Ostyn me calma, tandis que Varlin appr u-vait Jourde. Et le Journal officiel de la Commune est plein de nominations d'huissiers, et consacre, ce qui est moins lugubre

environ trois pages à la règlementation de la foire aux jambons.

En ce qui concerne la Banque, la façon d'agir de Jourde et de Beslay est inqualifiable. Le père Beslay était un très bon homme, c'est entendu, mais Monseigneur l'Archevêque de Paris aussi. La Commune aurait eu peur en blâmant Beslay, de le faire partir et on le considérait comme l'homme indispensable à la Banque, et aussi comme un écriteau d'honnêteté au seuil de la Commune. Varlin, qui a laissé à juste titre une grande réputation de droiture et d'intelligence, coupait un peu trop dans les ponts de Beslay. Jourde n'était pas sans valeur. Mais il avait *malheureusement* quelques capacités financières. Ah, nous ont-ils assez rasés, ces honnêtes et ces financiers!



VARLIN

Je leur disais : « Vous avez beau faire, vous passerez tout de même pour des voleurs, mais pour de pauvres petits voleurs. »

— Croyiez-vous à la victoire de Paris ?

— A la rigueur, Paris pouvait être vainqueur de Versailles. Mais croire que cela eût impliqué le triomphe de la révolution sociale, ce serait naïf, car il y avait les Prussiens pas loin et la province autour. Non, il n'y avait rien à espérer ; l'état des esprits n'était pas ce qu'il est actuellement. Paris proclamerait demain la Commune, qu'il trouverait des partisans dans chaque village de France.

— Pendant la dernière semaine ?

— J'étais dans le XIe à la barricade de la rue Fontaine-au-Roi avec Gambon, les deux Ferré, Géresme, Laccord du Comité central, Penet, ouvrier sculpteur sur bois, encore vivant aujourd'hui. Là et ailleurs je pus voir que Paris n'eut pas dans la guerre des rues de meilleurs défenseurs que les tout jeunes gens et les vieillards. Au surplus, l'insurrection dès son début avait suscité les héroïsmes : elle eut Duval, Herpin-Lacroix, Dombrowski, ce Dombrowski, à qui je disais un jour : « Voyons, vous vous exposez inutilement, vous allez vous faire tuer », et qui, roulant sa cigarette, répondit : « Mais non, mais non... il faut bien que je montre à ces braves gens que le général de la Commune n'a pas peur ». Et chez lui, ce n'était pas de la pose, mais l'intrépidé d'un héros de légende. Et, aux barricades de la fin, on voyait Lisbonne, s'offrant en cible aux balles, juché sur un cheval de labour large comme un éléphant, et qui, désignant ses hommes, repliquait aux remontrances : « Je ne peux pas descendre, ils m'aiment comme ça. »

Tout cela est peut-être secondaire et l'intérêt de tant d'intrépidité communarde semblera d'ordre décoratif. On manqua de qualités plus précieuses : le mépris des choses consacrées, et l'initiative.

M. Léo Melliet.

Membre de la Commune,

actuellement maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure d'Edimbourg.

Les questions auxquelles vous demandez une réponse comportent d'assez longs développements que malheureusement je ne suis pas en mesure de vous fournir, faute de temps d'abord, et ensuite parce que, menant une vie très retirée et étant resté vingt-cinq ans hors de France, je n'ai jamais songé à coordonner mes souvenirs ni à analyser mes impressions.

Du 18 mars 1871 à la fin de mai, j'ai été harassé de besogne. Pendant une semaine, comme maire-adjoint du XIIIe, seul chargé de l'administration de mon arrondissement, j'ai eu à prendre part aux nombreuses réunions de mes collègues à la mairie du IIe arrondissement, rue de la Banque. Puis à la Commune, j'ai peu à peu cumulé les fonctions de membre de la Commission de justice, membre de la Commission des relations extérieures, Président de la Cour de Révision des arrêts de la Cour Martiale, questeur de la Commune, membre du 1er Comité de Salut public, Gouverneur du fort de Bicêtre, Commissaire civil délégué à l'armée du Sud, gardant en même temps l'administration de mon arrondissement à laquelle mes collègues ne prenaient aucune part.

Vous comprendrez facilement que tout grouille encore dans ma tête. Cependant, pour coopérer dans la mesure du possible à la rapide publication de votre enquête, je me hasarde à vous envoyer les quelques réflexions qui me reviennent plus spécialement à l'esprit.

Je considère la révolution du 18 mars 1871 comme une manifestation toute spontanée de l'instinct populaire. C'est la poussée irréfléchie d'un peuple qui se sent trahi et menacé, mais dont la marche en avant, au lieu d'être basée sur l'analyse de ses souffrances et la conscience de ses besoins, n'a d'autre guide que les abstractions de souvenirs historiques et de vagues aspirations idéales. C'est assez pour combattre et mourir héroïquement, ce n'est pas assez pour triompher et vivre. Toutes nos fautes se résument dans ces trois mots : « Ne pas savoir », avec leur corollaire obligé : « Ne pas oser ».

C'est parce que le Comité central *ne savait pas*, que, dès son entrée à l'Hôtel de Ville, il n'a eu d'autre préoccupation que d'en sortir, et qu'il *n'a pas osé* tenter — (chose très possible à ce moment) — de s'emparer révolutionnairement de Paris, et de mettre la main sur Versailles avant que Thiers eût assemblé son armée. Une révolution qui commence par parlementer pendant dix jours est condamnée à mort, et la Commune ne pouvait être qu'une Chambre d'enregistrement de la défaite du peuple.

C'est au même défaut initial qu'il faut attribuer les hésitations et

les tergiversations de la Commune. Née à la suite des interminables pourparlers de la seconde quinzaine de mars, il lui manqua, au début, le sentiment révolutionnaire qui se développa progressivement en elle à mesure que sa chute devenait plus imminente, et qui, s'il s'était produit plus tôt, aurait pu retarder sa défaite de plusieurs semaines.

En l'absence de documents, et n'ayant à ma disposition que de lointains souvenirs, je n'ose m'aventurer à parler de l'organisation parlementaire, militaire, financière ou administrative, mais je suis d'avis que, si elle a laissé à désirer au point de vue révolutionnaire, elle peut supporter avec avantage, excepté pour le côté militaire peut-être, la comparaison avec tous les gouvernements qui ont précédé ou suivi celui de la Commune. Quant à l'honnêteté et au désintéressement des membres de la Commune, et de la plupart de ses agents, elle n'est plus aujourd'hui contestée que par quelques rastaquouères de lettres, ou par des piliers de banque ou de sacristie.

Je ne saurais me prononcer sur l'influence de la Commune, sur les événements et les idées, j'aurais peur de me laisser égarer par mes sympathies personnelles. On ne saurait se dissimuler, cependant, qu'elle n'ait été très grande. Il est généralement admis qu'en France, elle a sauvé, sinon la République, du moins la forme républicaine. La durée de la résistance et l'immense massacre qui a marqué sa fin épique ont fixé l'attention des prolétaires les plus lents à s'émouvoir, et les milliers d'exilés que sa chute a dispersés sur tous les points du globe civilisé ont été autant d'anneaux destinés à relier la France au grand mouvement socialiste international.

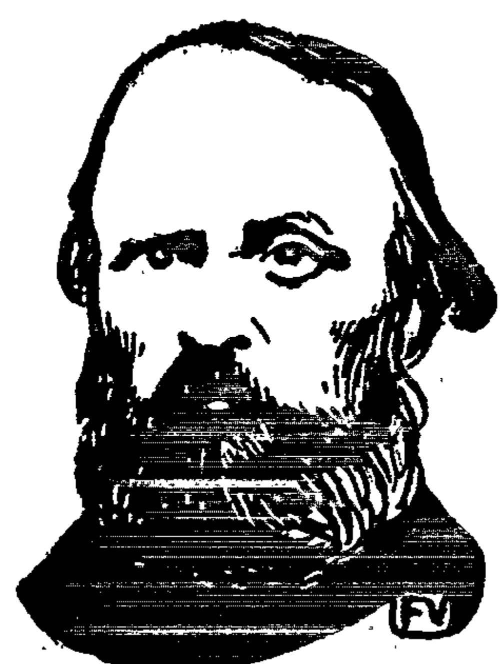
Léo Melliet

M. J. Martelet

Membre de la Commune

J'ai toujours pensé que le mouvement communaliste de 71 devait marcher de l'avant, sachant par l'expérience du siège combien il était dangereux d'être timoré. Nous savions que ce que nous quittions était mauvais et qu'il n'était pas difficile de faire mieux. La majorité des nouveaux élus de Paris était résolue à proclamer définitivement les droits de la majorité de la nation, c'est-à-dire

des travailleurs. La Commune l'a prouvé en votant les trois premiers décrets économiques, qu'il importait de régler immédiatement : les loyerst, les échéances, et la garde nationale. Ces décrets n'en effrayèrent pas moins le gouvernement de Versailles, qui s'aperçut que le programme que nous affirmions était autre chose que tous les programmes politiques quelconques.


FORTUNÉ HENRY

Il y a eu majorité et minorité dans la Commune. Les hommes de la majorité, dont je faisais partie, soucieux d'en finir le plus tôt possible avec Versailles, proposaient surtout des mesures de combat. La minorité était plus préoccupée de questions économiques. Elle était convaincue que les réminiscences de la politique d'antan n'amèneraient aucun résultat appréciable pour la révolution sociale, et elle ne voulut pas voter la création d'un Comité de Salut Public.

Nous nous sommes trouvés côte à côte pendant cette terrible semaine sanglante, Majorité et Minorité, nous battant avec la même ardeur jusqu'au dernier jour de la lutte, défendant pied à pied avec la même foi les droits du Peuple travailleur.

J. Martelet

M. Gaston Da Costa

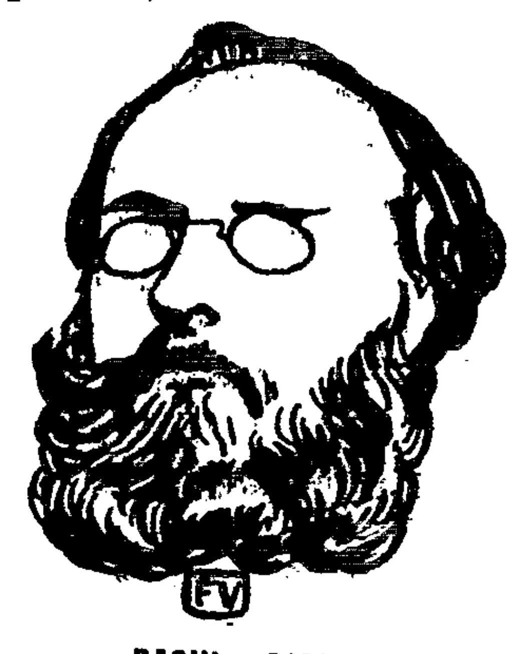
Ancien chef de cabinet du Comité de Sûreté générale, ancien substitut du procureur de la Commune, actuellement liseur dans une grande librairie, auteur de la grammaire adoptée par la Ville de Paris pour ses écoles).

— Quel a été votre rôle pendant la Commune ?

— Le parti blanquiste, dont j'étais, a été surtout représenté pendant la Commune par les hommes d'action, tels Eudes, Granger, Girault, Fortin, Rigault, Trinquet, Regnard, Ferré, Breuillé, Brideau, Jeunesse, Genton, etc. Beaucoup firent partie du Comité de Sûreté générale.

Celui-ci réorganisa la préfecture de police à peu près comme elle fonctionnait auparavant et fonctionne encore aujourd'hui sauf qu'il se préoccupa presque exclusivement de police politique. J'y fus plus particulièrement chargé de la recherche des anciens agents secrets de la police impériale. Un certain nombre, qui conspiraient avec nous sous l'Empire, ont été arrêtés et la plupart, déclarés otages, fusillés dans les derniers jours de la semaine sanglante. J'ai dirigé leurs instructions et requis contre eux quand ils ont comparu

aux assises révolutionnaires, où siégeaient, comme jurés, des délégués élus des bataillons fédérés. Ces assises ont eu à juger surtout, ou plutôt à déclarer ou non otages, des sergents de ville, des prêtres, des gardes municipaux et des particuliers tels que Jecker, l'homme du Mexique. Déclarés otages, ils devaient suivant le décret être fusillés. En fait, le décret n'a pas été appliqué tel qu'il avait été rendu. (Trois otages devaient être fusillés pour chaque prisonnier fédéré fusillé aux avant-postes.)


RAOUL RIGAULT

Cependant dans la semaine sanglante, plusieurs des otages furent fusillés à la Roquette et à la rue Haxo. Ils étaient détenus soit à Mazas soit à la Roquette. Le 25 mai, la place de la Bastille d'une part et le pont d'Austerlitz d'autre part, étaient attaqués par les Versaillais : Mazas se trouvait menacé. Je reçus, signé de Ferré, l'ordre de la Commune, alors réfugiée à la mairie du xie, de me transporter à Mazas pour opérer le transfert des otages de Mazas à la Roquette. Ce transfert se fit dans des voitures réquisitionnées par moi à la Compagnie de Lyon. (Ce sont les reçus qui plus tard motivèrent ma condamnation.) En traversant le faubourg Saint-Antoine, les voitures furent attaquées, et, malgré l'escorte, la foule, composée surtout de femmes, voulut les lyncher.

Nous eûmes toutes les peines du monde à parvenir jusqu'à la Roquette. Mon rôle finit là. Le lendemain furent exécutés à cet endroit : l'archevêque Darboy, Deguerry, plusieurs prêtres, et Jecker. Cette foule, il ne faudrait pas se hâter de l'accuser de lâcheté. Elle était, si l'on peut dire, en cas de légitime exaspération. Il faut avoir vécu ces événements pour se rendre compte des états d'âme de chacun. Cette foule, elle venait, au même endroit, malgré Delescluze et Eudes, de fusiller le comte de Beaufort, qu'elle accusait de l'avoir trompée sur le sort d'une si grande quantité des morts sacrifiés à Neuilly.

Je vous ai dit que j'ai réussi à sauver mon convoi.

— Pourtant cet ordre de Ferré, dont vous prévoyiez les conséquences, vous l'exécutiez sans hésitation ?

— Parfaitement. Que voulez-vous. C'est la tourmente révolutionnaire. C'est la lutte, l'exaspération légitime. Ces femmes n'étaient pas plus des mégères que je n'étais un bandit.

— Et les autres otages ?

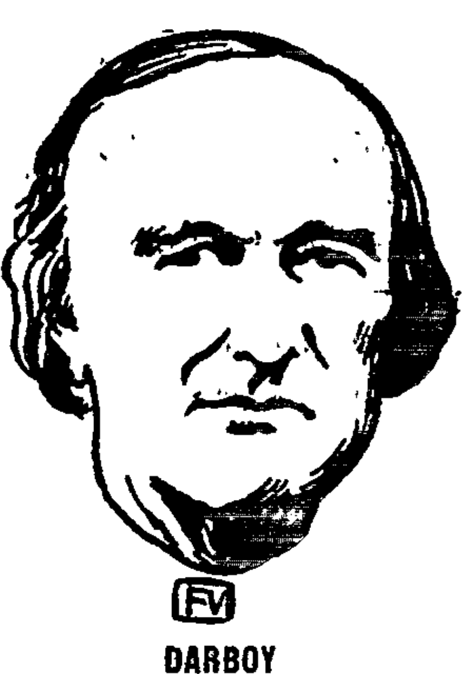
— Ont été transférés, par les soins du président de la Cour martiale, de la Roquette à la rue Haxo, quand le Père Lachaise a été menacé ; rue Haxo, ils ont été fusillés au nombre de quarante, a-t-on dit. C'était surtout des agents secrets, des gardes municipaux ; les gardes municipaux en petite tenue; la plupart avaient

été pris dans les casernes, et sont morts bravement. Il n'y avait presque plus de prêtres rue Haxo, c'est surtout à eux qu'on en voulait, aux sergents de ville et aux mouchards. Le peuple, la masse, ne comprenait pas bien le sens du mot otage et traduisait naïvement : curé, agent.

— Qu'avez-vous fait encore ?

— Tous les ordres d'écrou étaient signés par moi, Je ne parle, bien entendu, que des arrestations opérées régulièrement. Mais un autre fait a contribué à ma condamnation.

Il est relatif à Ruault, condamné sous l'Empire dans l'affaire de l'Opéra-Comique, complot contre la personne de l'Empereur, et dans lequel M. Ranc, fut, si je ne me trompe, inculpé. Nous considérions tous Ruault comme un vieux républicain. Quand nous eûmes la preuve qu'il était un agent, vous pensez quelle fut notre indignation. Quand on l'a amené dans mon bureau, j'ai écrit au verso de son ordre d'écrou que je lui ai montré : « Conservez cette canaille pour le peleton d'exécution. » Le directeur de *Mazas*, Garaud, un blanquiste aussi, en recevant l'ordre d'écrou le mit à part dana son portefeuille. Quand j'avais fait évacuer les otages de Mazas, j'avais fait brûler tous les ordres d'écrou dans la cour de la prison. Un quart d'heure après notre départ les Versaillais y entraient, fusillaient le directeur et, sur lui, trouvaient l'ordre d'écrou de Ruault...et mon apostille.



DARBOY

— Quel âge aviez-vous?

— Vingt ans.

— Et l'organisation?

— Pour ce que j'en sais, je vous répète qu'à la préfecture de police, il n'y eut de changé que les personnes.

La thèse générale, ce que voulaient les blanquistes, c'était une dictature militaire, dans le but de battre les Versaillais, de faire nommer une convention nationale et de continuer la guerre; et c'est pour cela que nous faisions tous nos efforts pour obtenir l'échange ou l'évasion de Blanqui.

Toutes les offres d'échange d'otages avec Blanqui sont parties de fa préfecture de police, par l'intermédiaire de Flotte, vieil ami de Blanqui. Nous offrions tous les otages contre le seul Blanqui. De Blanqui on voulait faire le chef de l'insurrection. Nous ne voulions nous préoccuper d'abord, ni d'organisation parlementaire ni d'administration, ni de socialisme ; notre seul objectif était d'aller à Versailles dont le gouvernement n'était, pour nous, qu'un gouvernement usurpateur. De là la sortie du 3 avril : mouvements d'Eudes sur Meudon, au centre; de Flourens, à l'aile droite sur Bougival et de Duval, à gauche, sur Châtillon. Le but de ce mouvement était de prendre Versailles, de dissoudre l'Assemblée et de continuer la guerre.

Républicains révolutionnaires, nous ne nous conduisions pas comme un gouvernement en lutte contre un autre, mais bien comme des insurgés contre des usurpateurs qu'il nous fallait avant tout destituer.

— Ces projets se sont-ils matérialisés autrement qu'en les sorties dont vous avez parlé ?

— Il fut question, entre Rossel et les principaux chefs blanquistes, de faire un coup d'Etat contre la Commune, en vue d'une dictature, seule manière, à notre avis, d'arriver à se battre et cesser de délibérer. Je me rappelle une réunion tenue à la préfecture de police. Bientôt nous renoncâmes à nos projets, en voyant qu'il était trop tard. La proposition était venue de Rossel et datait de quelques jours avant sa démission.

— Et votre opinion sur la Commune, son influence ?

— ...Oh, quand après huit ans de bagne, revenus, nous avons vu la République qu'on nous avait faite, nous avons dû constater que ce n'était pas la peine.

M. Victor Jaclard

Chef de la dix-septième légion

Nous interrogeons M. Victor Jaclard sur le Comité Central. Il nous répond :

— Le *Comité central* a commis la faute commune à la plupar des gouvernements issus d'une insurrection: il n'a pas osé. Un mouvement populaire est perdu s'il s'arrête à mi-chemin. Il fallait sans désemparer marcher sur Versailles, je l'ai réclamé dès le premier jour. Le 26 mars encore, ayant lu dans l'Officiel une note où il était question de traiter avec Versailles, je publiai une lettre qui se terminait par ces mots: « Il n'y a qu'une manière de traiter avec Versailles, c'est de la prendre. » La sortie du 2 avril décidée par la Commune arrivait trop tard; elle aurait peut-être réussi malgré tout, si le Comité central, au lieu de s'en rapporter aux déclarations d'un individu qui était fou, avant d'être vendu, s'était donné la peine de s'assurer que le mont Valérien était aux mains de la garde nationale.

Resté inactif tant qu'il était au gouvernement, le Comité central éprouva le besoin d'agir quand il n'y fut plus. Après les élections de la Commune, s'efforçant de reprendre un pouvoir qu'il venait d'abdiquer, il réussit à créer une dualité dans la direction et à entraver l'action de la Commune.

Sur les chefs militaires:

— La plupart des généraux de la Commune avaient servi comme officiers dans les armées étrangères et possédaient, sans aucun doute, une certaine compétence dans les choses de la guerre. Mais leur erreur commune a été de ne pas tenir un compte suffisant de

la nature toute particulière des éléments qu'ils avaient à conduire Rossel qui avait fait ses preuves pendant la guerre franco-allemande et qui a laissé la réputation du plus intelligent parmi les chefs, militaires de la Commune, a commis cette erreur singulière, tout comme un autre, plus qu'aucun autre; il n'a pas compris que la masse sans cohésion de nos bataillons ne se maniait pas à la façon de régiments disciplinés à la prussienne, surtout dans un moment où la confiance dans les chefs avait subi de si rudes épreuves. Rossel a su commander, mais non se faire obéir. Les événements ne l'ont que trop prouvé. Au lieu de jeter le mépris à la face des gardes nationaux, c'est à lui-même qu'il eût dû s'adresser avec un profond *meâ culpâ*.

Sur l'influence que Blanqui, s'il avait été à Paris, eût pu avoir sur les événements :

— Blanqui aurait-il eu l'autorité suffisante pour entraîner la marche sur Versailles dès le 19 mars? c'est possible. Aurait-il eu la décision nécessaire? Je le crois. Dans ce cas tout changeait de face. Dans le cas contraire, il n'eût été comme tant d'autres qu'une force impuissante, paralysée par les circonstances. La Commune enfermée dans Paris, était enterrée avant d'être morte.

— Mais, en général, Blanqui n'était-il pas hésitant ?

— Tout chef révolutionnaire hésite quand il s'agit de jeter une organisation dans la rue, il hésite toujours parce que les moyens matériels dont il dispose sont toujours en disproportion avec l'obstable à vaincre. C'est l'imprévu des circonstances et l'impatience de la troupe qui, le plus souvent, décident pour lui.

— Comment appréciez-vous l'attitude de la minorité de la Commune?

— Mon opinion est que la division entre chefs est toujours à éviter sur le champ de bataille, ne serait-ce qu'au point de vue de l'effet moral; elle est d'autant plus fâcheuse qu'elle peut paraître due à la crainte de certaines responsabilités. Au gros de la troupe elle donne alors l'impression du sauve qui peut. Les chefs oublient volontiers qu'en temps de révolution, leurs personnalités ne comptent plus.

— Et les incendies de la Commune?

— Les incendies sont acceptés, comme moyen de défense, par les usages barbares de la guerre. Ceux de la Commune ont eu le tort d'être tellement hâtifs qu'ils ont servi à abréger la résistance au lieu de contribuer à la prolonger.

—Vous avez été aux barricades des derniers jours. Ne relateriez-vous pas quelque épisode qui soit caractéristique de l'aspect des barricades, des rues et des maisons ?

M. Jaclard, peu soucieux de se mettre en scène, hésite d'abord. Sur notre insistance, il nous fait le récit suivant. Aussi bien, il s'agit de Vermorel.

— C'était le jeudi, à une heure ou deux. Vermorel, à la mairie du XIe, me dit : « On m'annonce que la barricade du Château-d'Eau

est abandonnée, veux-tu y venir avec moi? » En chemin, nous réunissons quelques troupes et notamment les débris de deux bataillons de ma légion, lesquels avaient pris part, pendant toute la durée de la Commune, aux hostilités du côté Asnières-Neuilly. Rencontré aussi Lisbonne à la tête de son état-major, et c'est entre Vermorel et lui ce dialogue : « Qu'est-ce qui se passe là-bas? — Il n'y a plus moyen de tenir. — Nous y retournons, viens avec nous». Tout l'état-major de crier : « Non, c'est impossible! » Lisbonne fait faire volte-face à son cheval que les officiers retiennent par la bride. Alors Vermorel : « Je suis membre de la Commune et je vous donne l'ordre de marcher. » Nous voilà partis avec quelques officiers. Theisz, en tenue de garde national, était avec nous. A la barricade nous distribuons les hommes. Nous passons en revue les barricades voisines et parvenons à les garnir. A celle de la rue Popincourt, nous trouvons Ranvier. Il y avait une accalmie. Vermorel et moi retournons à la mairie du XIe, où nous recevons des nouvelles de Varlin qui avait pris la direction de la défense à la Bastille. Vermorel me dit : « Je suis esquinté. Avant d'aller plus loin, je vais prendre un bain ; ça me remettra. » Nous avions à peine fait quelques pas hors de la mairie que nous rencontrons de nouveau des fuyards venant de la barricade du Château-d'Eau. Nous essayons de les rallier et nous voilà de nouveau à la barricade. Vermorel dit : « J'apprends qu'on va faire sauter les maisons d'angle, ça vous est égal de sauter avec? » Il s'éloigne de quelques pas et je le vois au milieu de la barricade. Theisz et Lisbonne étaient toujours là. Tout à coup, j'entends: « A moi, Jaclard! » A ce même moment, sur la crête de la barricade, un gamin, le drapeau à la main, apostrophait les Versaillais; un garde national le tirait en arrière. Je soutiens Vermorel. Je vois Lisbonne tomber. J'entraîne à quelques pas de là Vermorel, et, me retournant, je revois le gamin sur la barricade. Il tombe. Nous arrivons à la rue voisine. J'étends Vermorel sur le trottoir. Une cantinière, une ravissante petite fille de dix-sept ans, lui donne à boire et l'embrasse. En levant les yeux, je vois devant moi Delescluze, morne. Un de ceux qui l'accompagnaient lui dit : « N'allez pas plus loin. » Delescluze ne répond pas. On emporte sur des fusils Vermorel à la mairie du XIe... il n'y avait désormais plus personne derrière la barricade. Tous étaient tombés ou avaient disparu. Un moment après j'avais rejoint Vermorel et lui faisais un premier pansement. Il avait la cuisse traversée de part en part près de la hanche.



VERMOREL

Dans la soirée, je reviens à la mairie et le fais transporter dans une maison qui est au coin du boulevard Voltaire et de la place du Trône, et où habitait le père d'Olivier Pain. Ranvier, ceint de son

écharpe, était avec nous. A la concierge : « Nous amenons un ami de M. Pain. » Elle monte prévenir, puis revient, disant : « M. Pain n'a déjà pas pu recevoir son fils, blessé. — Eh bien! s'il ne peut pas recevoir notre ami de gré, il le recevra de force. »

A quoi elle réplique : « Ne vous fâchez pas, nous allons arranger ça. » Et elle nous conduit au premier étage dans un grand appartement vide. Voilà Vermorel étendu sur un matelas. Cette même nuit, on décidait pour le matin l'abandon de la mairie du XIe et la retraite sur Belleville. Je vais annoncer à Vermorel que j'étais obligé de le quitter. Mais la concierge voulut qu'on le transportât dans l'appartement qui était en face, sur le même palier. Là, je lui faisais un dernier pansement. Brusquement la concierge entre, criant : « Les Versaillais sont dans la maison! » J'étais encore en uniforme. Elle m'arrache mes vêtements, me jette ceux de son mari, grimpe au grenier cacher mes hardes et redescend, hélée par les Versaillais. La perquisition commence. Les voilà au 1er étage. La porte d'en face s'ouvre. Nous entendons un coup de fusil. On tuait un fédéré blessé qui avait été transporté là, une fois Vermorel sorti. Sans s'arrêter à l'autre porte, ils montent. Du grenier un soldat crie : « Un sabre de général! Il s'est sauvé le brigand, mais nous saurons bien le retrouver. » Ils redescendent. J'avais dit à mon ami : « Fais le mort ou tout au moins le mourant. » Coup de sonnette. J'ouvre et me trouve devant le capitaine, des soldats et la concierge. « Qui êtes-vous? » Je regarde la concierge. « Je suis le beau-frère de Madame. » Elle comprend, se jette aux pieds du capitaine : « Oui, c'est mon beau-frère, je vous en prie, ne lui faites pas de mal. — C'est bon! Vous avez des armes? — Non. » Ils entrent. Je les conduis partout, excepté dans la chambre de Vermorel. Le capitaine me dit : « Qu'est-ce que vous faisiez dans une maison pareille? — J'étais absent de Paris pendant la guerre et la Commune. Inquiet de ma belle-sœur, je suis venu prendre de ses nouvelles. — Mais on ne peut pas entrer dans Paris. — Il faut croire que si, puisque je suis là. — C'est bien. Restez ici. » Et entre ses dents : « C'est égal, il a une figure qui n'est pas catégorique. » Il sort, mais pour entrer directement dans la chambre de Vermorel. J'entends celui-ci geindre : « On ne me laissera donc pas mourir tranquille! » et un sergent de dire : « Tranquillisez-vous, on ne vous fera pas de mal. » Heureusement ils n'avaient pas, comme c'était l'habitude, défait le lit et vérifié si le malade n'avait pas de blessure. Désormais je ne pouvais plus sortir. Les alertes devaient continuer. Bientôt la concierge survenait : « Voilà du nouveau, tout est perdu! nous allons avoir une perquisition du commissaire. — Eh bien, allez vite trouver le capitaine — la concierge était une personne accorte et délurée et j'imaginais que, fût-ce par politique, elle devait être déjà au mieux avec le militaire — et dites-lui : « Mon capitaine, qu'est-ce que j'apprends! On va nous envoyer la police! C'est une indignité quand vous êtes là, de nous envoyer la police! Vous ne permettrez pas ça. » Stratagème qui réussit.

Le dimanche matin, comme nous étions impatients de savoir ce qui se passait dehors, j'allais trouver Cère qui avait été le secrétaire de Vermorel et qui a eu depuis un emploi au Sénat qu'il a peut-être encore. Cère me dit : « Avez-vous lu le *Gaulois* de ce matin? J'y ai lu une note ainsi conçue : Vermorel, qu'on disait tué, n'est que blessé, et il se trouve en ce moment boulevard Voltaire, tel numéro, avec Jaclard qui lui donne ses soins. » Je retourne immédiatement à notre gîte, persuadé que je n'y retrouverais pas Vermorel. Il y était pourtant. Je lui applique un bandage très rigide. Il descend tant bien que mal. Une voiture était dans la cour. Nous voilà partis pour le quartier Monceau, où habitait un capitaliste, que Vermorel avait protégé pendant la Commune et qui lui avait dit de disposer de sa maison en cas de besoin. Un domestique nous ouvre : « Monsieur est parti ce matin avec un permis de M. Thiers. » Après des pourparlers, on nous installe dans le sous-sol. A quatre heures du matin, la porte s'ouvre. Nous nous trouvons en face de la troupe. Les draps sont arrachés. On nous conduit tous les deux à la prévôté des Champ-Elysées. Vermorel avait encore son bandage de la veille.

En route nous pûmes nous concerter. Vermorel, blessé, ne pouvait nier avoir combattu. Un homme de si bonne capture, un membre de la Commune, ne pouvait que gagner à faire connaître son nom : il était à conserver précieusement pour le conseil de guerre. Quant à moi, je me présentai comme un pharmacien de ses amis appelé pour le soigner, et resté, en conséquence, auprès de lui. Remis en liberté, je fus repris quelques jours après, reconnu sur le boulevard par un capitaine avec qui j'avais eu maille à partir devant le conseil de guerre pour l'affaire du 31 octobre. « Ah! c'est vous, me dit-il, qui avez reproché à Flourens de ne pas avoir été assez énergique le 31 octobre! » Quatre mois après, je m'évadais de la prison du Chantier à Versailles. Vers le même temps, Vermorel mourait de sa blessure et surtout des mauvais traitements qu'il avait subis.

M. Maxime Vuillaume

alors rédacteur au *Père Duchêne*, actuellement rédacteur au *Radical*.

— En votre qualité de condamné à mort par la prévôté militaire du Luxembourg, ne voudrez-vous pas nous dire dans quelles formes on rendait la justice pendant la semaine de mai?

— Mon jour fut le 25 mai. Ce jour là, j'entendis force interrogatoires, ce qui ne m'a pas fait perdre beaucoup de temps. Voici la formule : « — Vous avez été arrêté, demandait le grand prévôt. Où? — Chez-moi. Cette nuit. Je ne sais pourquoi. » Le grand prévôt levait les yeux. Invariablement sans autres explications : « — Qu'on l'emmène à la queue ! » Ou, plus simplement, avec un regard vers la porte où quatre soldats se tenaient : « A la queue! » Cependant ce fut pour moi un peu plus long. J'avais été arrêté dans la rue, et j'avais

le brassard de la Croix de Genève. « Pourquoi avez-vous ce brassard ? — Je suis médecin, répondis-je, c'est pourquoi j'ai ce brassard de la Société internationale des blessés que préside M. le comte de Flavigny. J'étais déjà médecin pendant le siège... — Et médecin de qui êtes-vous maintenant? Quels blessés soignez-vous? — Mais, tous, repris-je, un peu embarrassé. J'ai soigné tout le monde pendant la bataille, les soldats de l'armée et ceux de la Commune. — Vous n'êtes point médecin de l'armée ? — Non... mais... — Vous êtes resté à Paris sous la Commune ? — Oui. » Le grand prévôt se pencha à l'oreille de l'assesseur, puis, s'adressant aux agents : « Conduisez-moi cet homme à la queue. »

— Et la queue qu'est-ce que c'était ?

— Voici. Je sortis escorté de deux agents à brassards tricolores. Je me trouvais dans la petite cour du Sénat. Nous tournâmes à gauche et un spectacle inoubliable m'apparut brusquement. Pressés entre un long mur et la limite des bosquets, une masse d'hommes qu'entouraient des soldats. A mon arrivée, les rangs s'ouvrirent et se refermèrent. C'était là ce que le grand prévôt appelait la queue. De moment en moment un peloton de lignards arrivait et emmenait les six premiers. On entendait alors des détonations. Des centaines, des centaines et des centaines de pauvres diables étaient ainsi exécutés. Il y a des monceaux de cadavres sous les deux grandes pelouses, et probablement le corps de Raoul Rigault.


VINOY

— Pourtant vous êtes ici...

— Grâce à l'entregent d'un sergent de la ligne, qui était étudiant en médecine, — l'esprit de corps !

— Mais vous n'étiez pas médecin ?

— Pas le moins du monde. J'étais rédacteur au *Père Duchêne* avec Alphonse Humbert et Vermersch, et je m'étais battu à la barricade de la rue Monge. Mais j'aurais été médecin pour tout de bon, ou même partisan de Versailles, que ça se serait passé de la même façon, sauf que j'aurais peut-être été fusillé.

Madame N***

Mon mari était le commandant du 22e bataillon de la garde nationale. J'étais toute jeune, alors, et habitais l'île Saint-Louis. Je ne me rendais compte que très vaguement de ce qui se passait dans Paris. Notre île était relativement calme. Les Versaillais l'avaient isolée. Le mercredi ou le jeudi de la dernière semaine, j'entends un brouhaha et, dans l'escalier, une voix irritée disait : « Il y a un commandant dans la maison. » J'étais en train de faire du café. J'ouvre, mon filtre à la main. Des chasseurs de Vincennes étaient

là, le fusil en arrêt, et commandés par un jeune officier à l'air important. Je ne me rendais pas du tout compte du danger. Ce déploiement de forces et l'air fanfaron du petit officier, tout cela me fit rire, ce qui le vexa. « Votre mari? — Il n'y est pas. — Il a fait comme les lâches, il s'est sauvé. — Vous comprenez bien qu'il n'allait pas vous attendre. » On fouille dans tous les meubles, on disperse les paquets de lettres. Le petit officier se redressant encore, dit avec noblesse: « Je suis de la famille Randon, Madame. » (Ces Randon étaient de gros marchands de vins de l'île Saint-Louis.) Je réponds: « C'est eux qui m'ont vendu mon vin. » Alors lui: « Je regrette, Madame, qu'ils aient vendu du vin à de la canaille comme vous, quand ils servent des gens si honorables, des fournisseurs de l'armée. » Je trouvais le jeune militaire assez ridicule et ne m'effrayais pas encore. Mais voilà qu'on me fait sortir. On me mène d'abord à Notre-Dame, puis à la place du Châtelet. On tirait encore des coups de fusil à droite et à gauche. Je vois fusiller sur la place un jeune homme aux beaux cheveux noirs, qu'on disait Vallès. Il tombe en criant: « Vive la République! » Dès les ponts franchis, j'avais été insultée, surtout par des femmes.

— Par des femmes élégantes?

— Par des femmes du peuple. J'en revois une en caraco rouge et en savates, montée sur un banc, et qui criait: « Oh! cette sacrée putain, elle a des bottines neuves et nous n'avons même pas de souliers! » Si, à ce début de mon voyage je n'ai pas été écharpée, je le dois sans doute à l'air modeste que j'avais alors, un air de petite dévote, waterproof et chapeau noir. Mes soldats avaient pourtant de la peine à tenir la foule en respect. On criait: « Fessez-la, enlevez-lui son chignon! » Nous étions maintenant en route pour la place Vendôme. Je vois des maisons brûlées, fumantes, des pompiers casqués. Ça me faisait l'effet d'un décor de théâtre. Sur mon passage, on criait à la pétroleuse. Place Vendôme, calme. Des troupiers sales, noirs de poudre, se reposaient. On leur amenait une pétroleuse jeune. J'appris ce que c'était que des plaisanteries de corps de garde. Sans arrêt à la place Vendôme, on me réexpédia sur le Châtelet. Ce qu'on cherchait, c'était, je crois, ce qui s'appelle en langage militaire, « la place ».

Je n'avais pas le courage de passer de nouveau par la rue de Rivoli. J'y avais été trop insultée. Mes soldats consentent à passer par la rue Saint-Honoré. Je leur en suis encore reconnaissante. Nous sommes maintenant au Châtelet. On me conduit au foyer. Il était plein de gens qui se tenaient dans les poses les plus désespérées. Je songeais au fameux tableau l'*Appel des condamnés* [Madame N... est la femme d'un peintre], ce qui me fit sourire. Mais immédiatement je me désespérai, car ces soldats qui m'avaient arrêtée, qui par conséquent étaient un peu renseignés sur moi, je les considérais comme ma sauvegarde, et voilà qu'ils partaient. On inscrivit d'abord Mme Régère. Elle avait sur elle l'écharpe de son mari, membre de la Commune. Elle était en demi-deuil et portait à son

chapeau des fleurs blanches, ce qui motiva force calembours bien militaires. Pourtant elle était bien modeste aussi. Pour nous insulter toutes les deux il fallait vraiment en avoir envie. Ce jour-là on ne mangea rien.

— Le lendemain?

— Le lendemain, vers onze heures, on nous fait descendre sur la place. On nous fait nous donner le bras sept par sept, et nous partons escortées de chasseurs de Vincennes. Le lieutenant qui commandait le convoi semblait avoir honte. Il n'osa pas nous regarder une fois. Je n'ai vu que des femmes parce que j'étais devant, mais il paraît qu'il y avait des hommes par derrière. Nous allions à Satory. Il pleuvait. Nous étions terriblement crottées. Beaucoup étaient chaussées de savates. Sur la route une femme demanda des bas en passant devant une bonneterie. Le marchand distribua des bas, on payait si on voulait; il fallit être arrêté. Une de nous était habillée de soie marron. Elle était criblée de boue. Quand on se donne le bras on ne peut pas se retrousser. Une femme très laide avait une crinoline, quoique ce ne fût plus la mode. La pluie avait disloqué cet appareil, et des gens mettaient le pied sur le cercle qui traînait. Les soldats ne parlaient que de coups de sabre, si on faisait mine de s'arrêter. Dans un bois on fit une halte, et notre escorte de fantassins fut remplacée par une escorte de cavaliers. Le nouvel officier nous inspectait en goguenardant. De la pointe de son sabre il arracha la voilette de Mme Régère et la mienne. A jeun depuis le veille on avait la gorge sèche de marcher depuis le matin. Les officiers étaient beaucoup plus cruels que les soldats.

On s'était remis en route, et maintenant il fallait marcher aussi vite que les chevaux. A la nuit nous arrivions au camp de Satory. Là on nous parqua dans une pièce pleine déjà de monde. Ce qu'elles marquaient mal, ces pauvres prisonnières! Il y avait par terre une litière de paille que l'humidité fit bientôt fermenter. Des jours passaient. On grouillait là-dedans avec un bruit d'écrevisses, dans une odeur de sang, d'urine et de sueur, parmi des poux, des punaises et des cafards. Nous avions toutes la colique. Le médecin ne pouvait nous donner qu'un peu de laudanum. Un pain par jour, pas autre chose, et de l'eau sale dans un bidon, mais très peu, à peine ce qu'il nous fallait pour boire. La nuit, toutes les jambes étaient enchevêtrées, si bien qu'il était impossible de dormir. Un gendarme nous procurait des vivres, et nous volait. Après une absence de quelques jours, il reparut. Dans l'intervalle on l'avait décoré.

Le temps passait. Toutes ces femmes étaient sans linge. Toutes celles qui étaient enceintes avaient fait des fausses couches. Vous voyez cela, des femmes en fausses couches gardées par des soldats! On ne se parlait presque pas.

Derrière notre cantonnement, il y avait un petit terrain. Pour y aller, il fallait en demander la permission. Mais il y avait toujours

des officiers en observation. Je suis restée dix-sept jours sans aller à la selle.

On me transféra à Versailles. Là on était bien mieux. Chacune avait une botte de paille. On se fit des paillasses. Le jour nous mettions deux ou trois paillasses l'une sur l'autre, en canapé. Louise Michel et moi, nous écrivions les lettres des unes et des autres. Toutes ces femmes auraient fait n'importe quoi pour une approbation de Louise Michel. On nous distribuait du bois, mais pas coupé ; du riz, mais nous n'avions ni sel, ni beurre, ni casserole. Nous dire : mangez — c'était une ironie. Peu à peu des marchandes des quatre saisons parvinrent à instituer une vague cuisine.



MADAME LEROY

Il y avait au-dessus de nous cent cinquante gamins, presque tous des marchands de journaux. Pendant la nuit ils criaient des titres de journaux révolutionnaires à la grande indignation des gardiens. Ces gamins étaient maintenant en loques. Quand leur derrière fut par trop évident, il y eut une distribution de vieilles culottes de gendarmes. Le petit Ranvier âgé de douze ans, fils du membre de la Commune, refusa cette défroque guerrière.

Louise Michel avait été transférée dans une autre prison, avenue de Versailles n° 20. J'étais restée à la prison du Chantier, sise près de la gare. Nous nous écrivions pour nous donner des nouvelles les unes des autres, lettres soumises au visa administratif naturellement.

— Avez-vous gardé de ces lettres?

— En voici quelques-unes, mais elles n'ont pas d'intérêt.

Ces lettres nous les reproduisons ci-après les jugeant caractéristiques.

7 juillet

Ma bonne amie,

Je me trouve assez embarrassée. Mme Montet la mère est malade, nous avons promis à sa fille de veiller sur elle, je dois donc la prévenir. Mais faites-le de manière à ne pas lui faire croire le mal plus grand qu'il n'est, c'est le chagrin de la séparation.

S'il arrive quelqu'un ou quelque paquet pour moi envoyez-les ici, vous me ferez en même temps passer une bouteille, la petite, le litre est cassé.

Dites-moi comment vous vous trouvez, et ne laissez pas l'ennui vous gagner.. Avez-vous écrit à maman? surtout dites-lui tout ce qui peut la consoler.

Mme David a-t-elle reçu enfin son paquet?

Faites-vous toutes les lettres de ces dames et donnez-vous du papier pour celles des enfants?

Je suis fort ennuyée de penser que vous êtes restée sans argent. Dites-moi si votre mère est revenue.

Embrassez pour moi toutes nos amies et dites à celles qui pensent à moi combien je désire la fin de leurs ennuis.

Bien des choses à Marie Drée, à ces dames qui venaient près de nous, je serre la main à tout le monde.

LOUISE MICHEL

Tâchez qu'on n'oublie pas la fille.

27 juillet 1871.

Chère amie,

Pourquoi ne répondez-vous plus? Etes-vous encore à la gare ? Nous ne pouvons le savoir car la prisonnière qui vient de nous arriver ne sait pas quelles sont celles qui sont parties, ni celles qui sont arrivées depuis notre départ. dites-le nous.

Vous avez Mariani Gilquin, n'oubliez pas de l'embrasser pour moi et pour Félicie Chantereine et Mme Gueguen. Nous n'avons pu malheureusement avoir de ses nouvelles, car vous ne répondez jamais.

Pourquoi ne demandez-vous pas à venir avec nous? On travaille, cela aide à passer les longues journées.

Nous vous embrassons comme nous vous aimons.

J'ai su que Félicie Glingamer était en liberté; est-ce que cette pauvre Hortense n'y est pas? Dites-moi aussi si Marie Drée est partie. Du reste je vois bien que vous nous oubliez toutes deux pour être aussi longtemps sans répondre. Quant à nous, nous n'oublions personne. Dites à Mme Nesle que maintenant avec ses lunettes elle peut très bien écrire.

Ne nous oubliez pas auprès de nos bonnes amies, et une poignée de mains à toutes les personnes.

Nous vous embrassons.

LOUISE MICHEL

20 rue de Paris.

Est-ce que Mme Dijon m'a oubliée ? Mme David est-elle encore là ? Toutes ces dames qui aiment à s'occuper s'ennuieraient moins ici. Mme Gueguen a reçu une lettre de son mari. Je n'oublie pas Victorine, ni Justine, ni personne.

Bien chère amie,

Votre lettre nous est enfin parvenue. En fait de détails sur notre vie, les seuls c'est que nous pensons beaucoup à vous, que les sœurs sont très polies, et que le travail de la bijouterie nous distrait. Mais en fait de nouvelles de vous il nous les faut toutes. D'abord j'embrasse tout le monde, même les méchantes; il va sans dire que j'embrasse doublement mes amies. Pauvre grondeuse, vous devez vous ennuyer. Tâchez de mettre la patte sur quelqu'un qui ait mon caractère, cela vous distraira. Que dernièrement Mmes Nesle, Marie Drée, Jeanne l'ambulancière, David, tant d'autres, qu'il me semble voir autour de moi, et dont les noms m'échappent tant on vit rapidement et comme dans un rêve par l'époque actuelle.

Je vous envoie tout mon cœur; surtout étant séparées, on sent combien les amitiés de prison sont vives.

Ecrivez-nous le plus promptement que vous pourrez ; donnez-nous de vos nouvelles à toutes je vous en prie, n'oubliez pas la dame aux histoires de piété, ni Félicie Glingamer, Mme Comte, ni celles des nouvelles qui me connaîtraient par hasard ; n'oubliez pas la grosse Lucie si elle ne taquine plus les autres, et Victorine.

Je vous embrasse encore pour nous toutes.

LOUISE MICHEL

Félicie a écrit à Mme Ménier, elle n'a pas reçu de réponse. Ecrivez-vous les lettres de ces dames? Donnez-vous du papier aux gamins? Ecrivez-vous leurs lettres? Donne-t-on à manger à la folle?

— Etiez-vous brutalisées?

— Voici une histoire, entre plusieurs. Près de la fontaine un brigadier donnait des coups de pied dans le ventre à un tout jeune homme qui arrivait d'Evreux avec sa mère. Il était coupable d'avoir répondu aux femmes qui lui parlaient. Celles-ci, ayant poussé des « oh » de réprobation : « Si vous ne vous taisez pas vous en recevrez autant », et séance tenante, il leur distribua des

coups de corde à la volée. Juste à ce moment je passais, tenant à la main une boite à sardines.

— Le tub de la Commune?

— Instinctivement je frappe dans le dos le brigadier avec la boite. Il s'élance sur moi et me bat jusqu'à ce que je m'évanouisse. Mes pantoufles m'avaient quittée; on m'emporte nu-pieds. Il y eut des cris de femme dans la prison, un attroupement dans la rue. Le lieutenant arrive furieux : « Vous vous permettez de rouspéter, sachez que nous avons sur vous droit de vie et de mort. » Les femmes qui avaient été battues, on les attache à des piliers, les mains derrière le dos. Ça fait mal au cœur d'avoir les minas derrière le dos, vous n'avez pas idée! Peu après, on nous conduit à un manège. Des marins, des soldats de marine nous attachent, toujours les mains derrière le dos, à l'arbre de couche. Pendant la nuit nous réussîmes à nous détacher. Nous passons notre temps à chanter le Chant du départ qu'une d'entre nous, Mme Dijon, une femme très drôle, avait sur ses manchettes. Tout à coup une lumière sous la porte. Il était minuit, nous renfilons nos mains dans les cordes. Un brigadier entre, n'est pas dupe, et nous rattache. S'adressant à moi : « C'est toi sacrée putain, qui m'as battu. » Je ne réponds rien, je ferme les yeux dans l'attente d'un soufflet. Le lendemain, visite du commissaire Clément. Le scandale était connu dans la ville. Clément nous fit de grands discours. Il nous exposa que pendant la grande révolution... ceci et cela... mais que ce qui avait fait la Commune c'était l'envie. Il n'en finissait pas. La plupart ignoraient complètement ce qu'il voulait dire. Il nous menaçait de Saint-Lazare et finalement voulait bien nous pardonner. Il était excessivement solennel et non moins risible. Pour nous haranguer il s'était juché sur un escalier. Il soufflait beaucoup.

Au cours de notre détention, l'homme dont on eut le plus à se plaindre, est un lieutenant nommé Marcerou. Celui-là, à tout propos, cravachait les gens en pleine figure et leur donnait des coups de pied. Beaucoup de femmes étaient malades, plusieurs devinrent folles. Des femmes avaient à la maison plusieurs enfants. Je fus mise en liberté une des premières; on était au mois d'août 1871.

M. Marquet de Vasselot

Sculpteur

Mon embarras eût été grand si la question que vous me posez aujourd'hui au sujet du rôle que j'ai eu pendant la Commune m'avait été faite à l'époque même de ces graves événements. A l'heure actuelle je me souviens de tout cela, comme un soldat se souvient d'une corvée désagréable. J'obéissais alors à mes chefs militaires comme je serais prêt à le faire encore demain si l'on avait besoin de moi.

Quant à mon appréciation au point de vue civil, j'estime que le

cerveau de l'artiste n'est pas fait, à mon avis, pour se lancer dans les combinaisons politiques.

Pour ce qui est des révolutions artistiques, je les crois utiles, car quelle qu'en soit la cause, presque toujours elles entraînent un progrès. N'avons-nous pas vu David, à la suite d'un mouvement révolutionnaire esthétique qu'il avait lui-même provoqué, être renversé en 1830 par Géricault, le chef actuel de notre école?

Vous me demandez quel était l'état d'esprit des artistes pendant la Commune? La réponse est facile.

Ceux qui se sont battus en 1870-1871 n'avaient qu'un seul désir : défendre le sol, revoir leur famille et oublier dans la lutte artistique les déboires, les déceptions de la grande lutte patriotique. Au repos, après les batailles, ils rêvaient ceux-là de faire ressusciter dans les gloires françaises la pauvre nation blessée, meurtrie, amputée; ils rêvaient de tresser aux lauriers verts des braves les lauriers d'or du génie; unissant en une même pensée, en une même ambition, en un même orgueil, l'amour de l'art à l'amour de la patrie! Hélas, beaucoup de ces nobles cœurs : Regnault, Cuvilliers, Vannier et tant d'autres trouvèrent la mort avant la réalisation de ce rêve!

Quant aux artistes qui ont participé à la Commune, ainsi que je l'ai déjà dit dans ces notes, la politique ne leur a pas porté bonheur. Moulin est mort fou, André Gill est mort fou, Jules Héreau s'est tué dans un accès de fièvre chaude, croyons-nous. D'où je conclus une fois encore que les soldats de la phalange esthétique ne peuvent guère, sans porter préjudice à eux-mêmes, s'adonner ensemble aux conceptions de l'art et aux calculs ambitieux de la politique.

(Dessin extrait du Fils du Père Duchêne)



Eh ben! bougre de canaille, on va donc te foutre à bas comme ta crapule de neveu...

Les résultats pratiques de la Fédération artistique sous la Commune? Ces avantages ont été multiples. Voyons d'abord ce que demandait la Fédération. Cette Fédération était établie sur les bases suivantes :

« Les artistes de Paris, adhérant au principe de la
« République communale, se
« constituent en fédération.

« Ce ralliement de toutes
« les intelligences artistiques
« aura pour principe : la libre
« expansion de l'art dégagé
« de toute tutelle gouverne-
« mentale et de tout privilège.

« L'égalité des droits entre
« tous les membres de la fédération.

« L'indépendance et la dignité de chaque artiste mise sous la

« sauvegarde de tous par la création d'un comité élu au suffrage « universel des artistes.

Que demandait encore la fédération?

« La conservation des trésors du passé.

« La mise en lumière de tous les éléments du présent.

« La régénération de l'avenir par l'enseignement.

« Elle voulait encore que les monuments, au point de vue artis- « tique, les musées et les établissements de Paris renfermant des « galeries, collections et bibliothèque d'œuvres d'art n'appartenant « pas à des particuliers, fussent confiés à la conservation et à la sur- « veillance administrative du Comité.

« Ce Comité constate l'état de conservation des édifices, signale « les réparations urgentes, etc...

« Après examen, enquête sur leur capacité et leur moralité, il « nomme des administrateurs, secrétaires, archivistes, etc., etc., « pour assurer les besoins du service de ces établissements.

« Dans les expositions le Comité n'admet que des œuvres signées « de leur auteur. Il repousse d'une manière absolue toute exhibi- « tion mercantile, tentant à substituer le nom de l'éditeur ou du fa- « bricant à celui dû véritable auteur.

« Les travaux sont donnés au concours.

« Le Comité s'occupe tout particulièrement de l'enseignement du « dessin.

« Il provoque et encourage la construction de vastes salles pour « l'enseignement supérieur, conférences sur l'esthétique, l'histoire « et la philosophie de l'art.

« Il crée un organe : l'Officiel des Arts.

« La partie littéraire, celle des dissertations esthétiques sera un « champ libre grand ouvert à toutes les discussions et à tous les « systèmes. Enfin par la parole, la plume, le crayon, par la repro- « duction des œuvres, par l'image intellectuelle et moralisatrice « qu'on peut répandre à profusion et afficher aux mairies des plus « humbles communes de France, le Comité concourra à notre régé- « nération, à l'inauguration du luxe, aux splendeurs de l'avenir « communal et à la République universelle. »

Tel fut le programme arrêté par la Fédération artistique le 10 avril 1871, dans la séance qui eut lieu dans l'amphithéâtre de l'école de médecine.

Ce programme n'est-il pas l'idéal du programme rêvé par les artistes ?

Or, les résultats de ces propositions sont été grandes. Non pas parce qu'elles ont élevé le niveau de l'art, car le génie nait en dehors des programmes, maisparce qu'elles ont répandu l'art partout.

Lorsque le 5 février 1880, M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat, créait la Société des artistes français, il adoptait déjà une partie du programme fédéraliste, tout en réservant les droits de l'Etat pour faire, lorsqu'il le jugerait à propos, le Salon officiel. Plus tard, en 1890 la Société nationale des Beaux-Arts se constitua.

On est frappé en examinant ses statuts de leur similitude avec ceux de la Fédération de 1871. Cette Société a été cependant plus loin encore lorsqu'elle créa la section des objets d'art qui permet au talent de se manifester sous toutes les formes et de nous donner des chefs-d'œuvre du plus simple des objets.

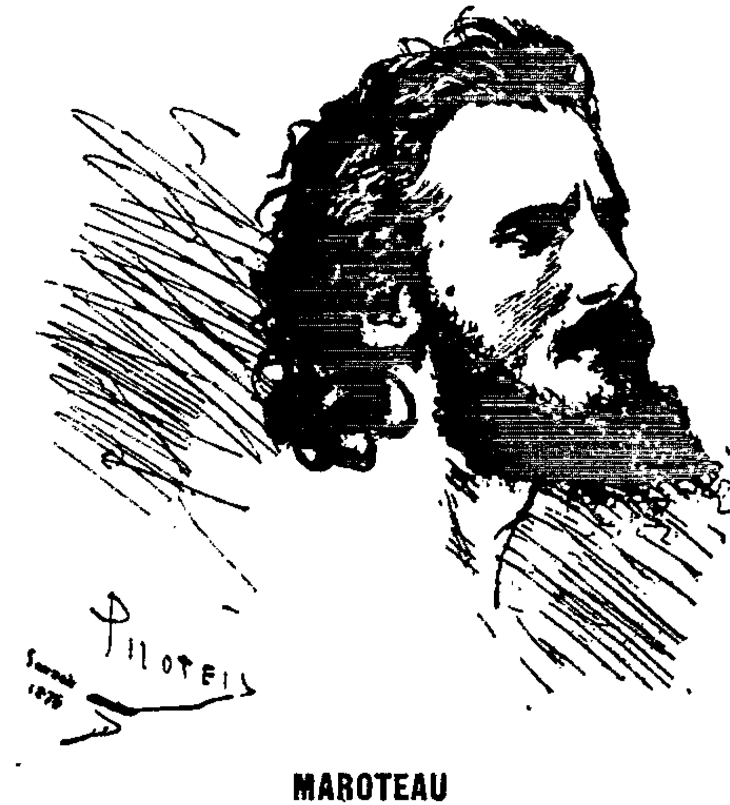
Al. Marquet de Vasselot

M. Georges Pilotell

directeur des Beaux-Arts et commissaire spécial de la Commune

Je vous envoie mon portrait de Maroteau, peut-être le seul libertaire de la Commune (et le plus calomnié, par conséquent).

Je suis désolé de ne pouvoir vous envoyer les notes que vous voulez bien me demander sur la Commune, mais depuis un mois je n'ai pas une minute à moi.



MAROTEAU

Et puis j'avoue que j'aurais peut-être été trop sévère pour nos anciens amis. Je ne parle pas des égorgés, quoique la mort ne soit pas une excuse ; mais de ces sectaires à vue étroite, à désirs bas, ambitieux médiocres, prêts à se contenter de l'os qu'on leur jette à ronger ; meneurs, politiciens et traîtres.

Maintenant c'est autre chose qui se dessine. L'évolution libertaire, en ce XIXe siècle d'autoritarisme absolu, s'affirme superbe et philosophiquement, et artistiquement.

Je n'ai qu'un espoir, c'est que les fautes de la Commune serviront aux futurs démolisseurs.

Londres

Georges Pilotell

M. Louis Andrieux

qui depuis fut député, préfet de police, ambassadeur.

Procureur de la République à Lyon, au temps qui fait l'objet de votre enquête, sortant de mon rôle qui était de requérir au nom de la loi contre les insurgés, j'ai combatttu l'insurrection dans la rue à côté de Valentin, alors préfet du Rhône.

C'est vous dire que j'ai aperçu la Commune dans la fumée du canon, à la lueur des incendies; que je l'ai jugée avec la passion du combattant et qu'après vingt-six ans, n'étant pas encore sûr d'en parler avec impartialité, je préfère laisser à d'autres le soin d'apprécier les hommes et les événements sur lesquels vous me faites l'honneur de m'interroger.

Andrieux

Un insurgé lyonnais

Mon rôle, du 4 Septembre au 22 mars, a été celui d'un ardent propagateur de la révolution, prêchant à l'atelier, me mêlant à tous les mouvements, toutes les petites émeutes qui eurent lieu entre ces deux dates : cette attitude me valut d'être nommé membre de la Commune de Lyon; instinctivement, par intuition plutôt que par raisonnement, je sentais que je commettais un illogisme en prêchant la liberté et acceptant d'être un nouveau maître; mais comment refuser sans passer pour lâche ? il y avait danger et j'ai accepté. Je m'en suis toujours voulu depuis, quoiqu'à cette époque je fusse de ceux qui croyaient qu'avec un pouvoir révolutionnaire on pouvait faire quelque chose. Je n'avais pas encore compris que si la Révolution n'est pas faite dans les esprits, elle n'est pas possible dans les faits, et que par suite si elle est faite et passée dans les idées, il devient inutile de nommer un pouvoir pour la faire aboutir : cela était tellement logique que je n'y avais pas songé.

A la Commune, mon rôle a été celui que tout gouvernant peut avoir : absolument inutile quand il n'est pas nuisible. Délégué aux travaux publics ce qui m'a presque valu une délégation aux travaux forcés, je pensais qu'il serait facile de balayer la réaction versaillaise, représentée par les Andrieux, les Barodet, les Gailleton, les Perret et autres Le Royer, lesquels ont bien été récompensés depuis, de leur attitude à cette époque. Je croyais qu'il suffirait d'appeler le peuple qui venait de nous donner le mandat de ce nettoyage pour qu'il vînt à la rescousse, mais lui de son côté pensait

que l'effort fait par lui d'avoir nommé la Commune révolutionnaire était suffisant, et il se reposait sur nous, qui ne pouvions rien sans lui; trois jours se passèrent à se reposer les uns sur les autres, au bout desquels nous nous endormions tous pour nous réveiller avec notre drapeau rouge bas et le tricolore flottant.

Pourquoi cette impuissance d'une part et cet abandon de l'autre? Deux causes y obligeaient. Paris, en faisant son mouvement du 18 mars, n'avait tout d'abord réclamé que son autonomie, mais justement Lyon possédait cette autonomie communale, et était de ce fait très gêné pour appuyer Paris, situation que ne manquait pas d'exploiter la réaction, en disant que Lyon n'avait aucune raison de se révolter pour acquérir ce qu'il possédait, l'argument entraînant avec lui bon nombre de gens. Paris nous envoyant ses délégués *avant* que les timides réformes qu'il demanda plus tard ne fussent faites, l'agitation se faisait un peu dans le vide; tout autre eût été le résultat, malgré l'ignorance et la foi du peuple en ses gouvernants, si l'on eût attendu les réformes projetées par la Commune de Paris. Peut-être, Lyon eût abandonné l'idée communaliste pour prendre l'idée économique et, ayant alors un champ d'action, les choses eussent pu être autres. Mais voilà, à cette époque on attendait l'initiative de Paris. Elle vint trop tard.

L'autre cause d'impuissance résidait en l'absence de force matérielle et morale de notre part ; malgré la Commune proclamée, la réaction était encore maîtresse de Lyon parce qu'elle possédait tous les forts, lesquels, chacun le sait, n'ont été construits qu'en vue d'une révolution intérieure; elle possédait l'armée et, ce qui la fait marcher, l'argent, car, en se sauvant, elle avait aussi sauvé la caisse. De notre côté nous possédions les fusils de la garde nationale et quelques cartouches, plus un malheureux fortin avec ses canons encloués. Se mesurer à l'armée dans ces conditions n'eût pu produire qu'une hécatombe inutile.

Un membre de la Commune nous fit observer que nous avions les canaux et la torche à notre disposition et que, ne pouvant prendre le propriétaire qui se réfugiait vers l'armée, nous pouvions prendre ce qui fait sa force et fait notre faiblesse, la propriété, en appelant le peuple à faire œuvre de communiste révolutionnaire, à sortir des taudis pour habiter les palais et les maisons luxueuses vides, à manger, à sa faim en s'appropriant les denrées accumulées, à se vêtir en utilisant les produits tissés par lui et accaparés par les juifs chrétiens ou autres, et que de cette façon on atteignait double but, d'abord faire œuvre de justice et ensuite amener Versailles à démembrer l'armée qui était devant Paris et débloquer cette Ville. Mais soit que le mot « communisme » ait effrayé, soit qu'on ait jugé que le moral populaire n'était pas encore mûr pour ces revendications, la motion fut rejetée, ce qui fait qu'on ne rôtit pas la propriété; c'est elle qui nous a laissés cuire dans notre jus.

J'ai été assez bête pour accepter un pouvoir qui me liait les mains

tout en me donnant le droit de lier celles des autres, j'en fais ici mon *meâ culpâ* ; aujourd'hui je ne commettrais plus cette bourde.

Mon opinion est que l'insurrection de 1871 ne pouvait aboutir, justement parce qu'elle était sortie de l'état insurrectionnel pour entrer dans l'état gouvernemental. Je crois que toute insurrection qui marche à la conquête d'un nouveau pouvoir est stérile, que toute insurrection qui se nomme des chefs est mort-née. L'état insurrectionnel est celui dans lequel le peuple, seul, sans meneurs et sans chefs, peut marquer ses désirs, ses volontés, ses aspirations et ses besoins. Dès qu'il y a un chef il a un maître : l'état insurrectionnel cesse pour faire place à celui de l'esclavage; et dire qu'on peut se donner des chefs qui vous commanderont d'aller à Versailles parce que vous leur commanderez de vous y conduire, est une idiotie. Paris, Lyon et d'autres Communes de 1871 sont mortes des chefs, des parlementaristes, même les mieux intentionnés; que nous le voulions ou non il en est et il en sera toujours ainsi.

L'influence que ces insurrections ont eue sur les idées est immense justement par leur défaite. Jusqu'alors la province était habituée à suivre Paris, elle se croyait impuissante dès que Paris ne prenait pas l'initiative, elle ne se croyait point une force sans Paris, il y avait une espèce de centralisation des cerveaux vers qui tout rayonnait. Paris semblait être le centre de ce rayonnement. On agissait un peu comme le militarisme, où tout se concentre en un point, tout paraît bon si ce centre est vainqueur, mais tout paraît défectueux et l'est en effet, s'il est vaincu; alors commence à se former l'armée de guerillas qui vient à bout, en petit nombre, de ce que le grand n'a pu faire; Paris vaincu, ayant en main une force imposante, Paris cherchant à créer les guerillas communales a donné la preuve à la province qu'elle est une force, même seule; elle n'attend déjà plus de Paris la note de l'idée, elle se désagrège pour aller plus vite, je n'en veux pour preuve que les procès et les condamnations qui ont eu lieu en province bien avant ceux de Paris, le procès de Lyon précédant celui des Trente.

On a parlé de la décentralisation politique et administrative; la décentralisation des cerveaux a suivi. Qu'on enquête, qu'on demande aux révolutionnaires provinciaux ce qu'ils feraient aujourd'hui si pareils événements se produisaient, on verra l'unanimité répondre : Nous n'accepterons pas la bataille avec le soldat, lequel après tout est nôtre, nous nous battrons avec la richesse, et faute de pouvoir pincer le propriétaire, nous ferons table rase de ce qui fait sa joie et sa force ; nous fuirons en faisant le vide derrière nous. Ils ajoutent avec quelque raison, qu'ils croient que l'on ne sera pas obligé d'aller jusqu'au bout et qu'aussitôt le branle commencé, la bourgeoisie épouvantée, viendra d'elle-même à résipiscence. En tout cela ont-ils raison ?

Quoi qu'il en soit, ces idées sont nées de l'influence de nos défaites ouvrières et je crois possibles aujourd'hui plusieurs insurrections à

la fois sur divers points, marchant au même but, à la conquête de *la satisfaction des besoins matériels*, AVANT celle des besoins moraux, ce que je n'aurais pas cru possible avant 71. Contrairement à cette époque, aujourd'hui le peuple croit et sait très bien qu'il lui est indifférent qu'on lui apprenne à pouvoir lire qu'il y a beaucoup de blé en Amérique si on l'empêche de pouvoir le manger ; il sait que s'il a le ventre creux il lui est égal de savoir que la lune nous envoie treize fois moins de lumière que nous ne lui en donnons ; il veut vivre et bien, puisqu'il produit tout. Il a cru pouvoir acquérir ce bien être par les révolutions politiques, — nos défaites lui ont montré qu'il ne le pouvait. Celles-ci n'auraient-elles que fait cette démonstration qu'elles auraient encore eu raison d'être, c'est autant de gagné.

Pour terminer, je confesse avoir beaucoup de regrets de n'avoir pu faire davantage ; mais mon plus cuisant remords est d'avoir mérité ce terrible soufflet : j'étais en exil, me disputant avec Jacques Gross, devenu depuis l'un de mes meilleurs amis, il me lança cette apostrophe : Tais-toi donc, élu !

A. P.

M. Lissagaray

M. Lissagaray a écrit en six cents pages documentées l'*Histoire de la Commune de 1871*. Il n'y avait donc pas lieu à longue interview. Nous lui demandons d'abord quelques anecdotes.

— Des femmes eurent-elles un rôle?

— On en vit pas mal derrière les barricades. Quant aux pétroleuses, c'étaient des êtres chimériques, analogues aux salamandres et aux elfes. Les conseils de guerre ne parviennent pas à en exhiber une. Ces conseils condamnèrent maintes femmes. Peu avaient été mises en évidence par les événements. Louise Michel, — une exception. Devant les juges, elle fut aussi agressive qu'à la bataille et accusatrice. Une autre, qu'on appelait Dmitrieff, eut de la fantaisie sur fond tragique. Elle venait de Russie, où elle avait laissé en plan son mari... On la vit, pendant la Commune, vêtue d'une mirifique robe rouge, la ceinture crénelée de pistolets. Elle avait vingt ans et était fort belle. Elle eut des adorateurs. Soit que le « peuple aux bras nus » lui plût peu à huis-clos, soit que l'amour fût pour elle un sport exclusivement féminin, nul ne put fondre ce jeune glaçon. Et c'est chastement qu'à la barricade, elle reçut dans ses bras Fraenkel blessé. Car elle était aux barricades, où sa bravoure fut charmante. Notons la toilette : grand costume de velours noir.

— Elle fut prise?

— Non. Et quelques semaines après, elle était installée en Suisse. Fort riche, elle avait un hôtel sur les bords du lac, et fut hospitalière aux réfugiés : il y avait dans ses salons brillante société « de travaux forcés » et autres exotismes, avec quelques condamnés à mort. Puis elle retourna en Russie, rejoindre son mari, lequel mourut peu après.

Il y eut un procès, où elle parut comme témoin. On avait, paraît-il, empoisonné le seigneur. L'intendant fut envoyé en Sibérie, où elle s'empressa de le rejoindre. On n'a plus eu de ses nouvelles.

— Comment résumeriez-vous les causes de la chute de la Commune ?

— N'avoir pas occupé le Mont-Valérien, avoir attendu au 3 avril pour marcher sur Versailles, furent les fautes capitales du début. L'ingérence du Comité central dans les affaires après les élections, le manifeste-scission des vingt-deux de la minorité (15 mai), la manie qu'eut la Commune de légiférer, alors qu'il fallait combattre et préparer la lutte finale, furent des germes de défaite. Et une fois Versailles dans Paris, la défaite fut hâtée par la proclamation de Delescluze du 22 mai, flétrissant toute discipline, par la dispersion des membres de la Commune dans leurs quartiers (la défense était désormais décapitée), par la presque inaction du parc d'artillerie de Montmartre, par l'incendie de l'Hôtel de Ville. Avant le 21 mai, jour de l'invasion, rien ou presque rien n'avait été fait pour la défense des rues. On avait offert 3 fr. 75, aux terrassiers, aussi n'en avait-on pas trouvé. Des terrassiers, la Commune en eut pour rien, elle en eut tout un peuple, aux heures tragiques mais il était un peu tard. Il eût fallu deux cents barricades préméditées, stratégiques, solidaires, que dix mille hommes eussent suffi à défendre sans fin. On en eut des centaines et des centaines, mais sans coordination et impossibles à peupler. Hélas la Commune n'avait pas prodigué l'argent pour sa défense. Sa munificence s'était haussée aux trente sous quotidiens des gardes nationaux. Il eût fallu peser sur M. Thiers en saisissant le gage de la Banque de France. Pas d'argument plus décisif. Au surplus, il y avait à la Banque, entre autres richesses dociles, des billets bleus, valeur 900 millions, qui pour entrer en circulation n'attendaient plus qu'une griffe. Il est vraiment triste qu'on ne l'ait pas trouvée au cours d'une insurrection qui comptait tant d'ouvriers d'art.

M. Nadar

. . . .

.... De la droite des boulevards, venait à nous une rumeur encore lointaine, intense, profonde. Cette rumeur grossissait d'instant en instant en se rapprochant et le crescendo éclatait bientôt sous nous. Il se passait assurément quelque chose extraordinaire.

Les personnes qui se trouvaient dans l'appartement coururent toutes aux fenêtres. Malade et même, sans m'en douter, depuis deux grands mois condamné par les médecins, je m'y traînai dernier par une contagion de curiosité malsaine qui se trouva punie.

Après tant de douleurs, de tristesses, d'horreurs, voici donc ce qu'il m'était réservé de voir et réservé d'entendre, en plein centre de Paris, centre de la civilisation humaine...

Derrière un peloton de chasseurs à cheval, mousqueton dressé sur la cuisse, entre un double cordon de cavaliers, défilaient interminablement quatre par quatre, au milieu de la chaussée, une indénombrable quantité d'hommes, prisonniers ramassés individuellement ou par râfle, parfois sur la mine, sur le vu des souliers, sur rien : au hasard du caprice d'élection. — Il n'y avait pas dans ce convoi là de femmes ni d'enfants.

Mais beaucoup de jeunes soldats, la capote retournée, provenant des deux régiments qui, engagés au fond de Paris, le 18 mars y avaient été « oubliés » par leurs chefs en fuite sur Versailles; les hommes n'avaient pu repartir, une fois Paris évacué par le gouvernement civil et militaire puisque les consignes les plus rigoureuses interdisaient la sortie des portes à tout homme au-dessous de quarante ans.

De ces soldats, désormais sans chefs, absolument abandonnés à eux-mêmes au milieu d'une insurrection générale, quelques-uns avaient pu être incorporés dans les bataillons fédérés ; d'autres, très nombreux, s'étaient, de notoriété publique, refusés résolument à marcher contre les troupes de Versailles, et, comme on l'avait su par les journaux, un casernement spécial leur avait même été accordé, après une orageuse discussion de la Commune.

Quels étaient précisément ceux-là qui défilaient sous nos yeux, dégradés pour l'heure, — en attendant le reste ?...

Lesquels d'entre eux, fidèles; lesquels ennemis ? Qu'importait ! — Ils marchaient d'un pas rapide, poussés, la tête basse pour la plupart, et avec eux un pêle-mêle sans fin d'autres prisonniers de toutes provenances et de toutes tenues, gardes fédérés, ouvriers, bourgeois, sous l'assourdissante clameur d'imprécations, de huées et de menaces. Le double cordon des cavaliers d'escorte fléchissait par instants sous la terrible pression des spectateurs, ayant peine à couvrir les captifs, — hommes non condamnés, non jugés, pas même interrogés encore. Des messieurs bien vêtus, des « dames » se heurtaient, se poussaient pour injurier de plus près les prisonniers, — ces prisonniers non condamnés, non jugés, non entendus, — et, au paroxysme de la folie sanguinaire, unanimes, sans une protestation, sans récusation, criaient, hurlaient ces cris horribles que j'entends encore : « — *A mort ! A mort ! — Ne les emmenez pas plus loin ! — Ici ! — Tout de suite !...* »

Combien de lâches terreurs accumulées pour se déchaîner en tant de férocités?...

Les prisonniers avançaient toujours, semblant ne vouloir voir ni entendre. L'un d'eux pourtant se retourna et cria, tendant le poing : — *Lâches!...* — A ce moment, comme une trombe, un monsieur âgé et gras, décoré, de tenue respectable, venait de faire irruption du café de la Paix, et, fendant la foule, était parvenu au centre de l'escorte d'où il frappait d'estoc et de taille les prisonniers à coups de canne...

Mais tout cela, cris, menaces, injures, hurlements, n'était rien encore. Une clameur formidable, assourdissante, éclata tout à coup comme le tonnerre et il se fit dans la masse un remous furieux où prisonniers et escorte semblèrent au moment de s'anéantir.

— Au dessus de tous, s'avançait comme un spectre, — livide, ensanglanté, hagard, les cheveux droits hérissés, vacillant et de chaque côté soutenu, — un homme, blessé au dos, disait-on, et qui, ne pouvant absolument plus marcher, avait été hissé sur le cheval d'un des hommes d'escorte.

Qui était ce misérable? Etait-il réellement un des chefs ou le prenait-on pour tel parce que seul entre tous il était monté? Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce moribond — (il n'alla pas plus loin, nous dit-on, que l'église de la Madeleine...) put réaliser l'invraisemblable prodige d'exaspérer encore d'un degré l'accès de délire homicide de ces lycanthropes.

Et au dessus des hurlements et rugissements de possédés : — « *A mort! — Ici! — Tout de suite!* » — nous entendîmes une voix stridente entre toutes, une voix de femme, glapissant en fausset suraigu, vers les nuages : — « *Arrachez-leur les ongles.* »

Oui, voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai entendu, en plein centre de Paris, centre de la civilisation humaine,

— et en témoin sincère, désintéressé, avec tous autres témoignages à l'appui, historiquement, comme c'est mon devoir, j'en dépose.

NADAR

FIN

Les Livres

Paul Adam : *L'Année de Clarisse.* — Bernard Lazare : *Les Porteurs de torches.* — Emile Pouvillon : *L'Image.* — Alfred Poizat : *Avila des Saints.* — Martin Videau : *Les deux Amours de Jean Séguin.* — Jean de la Brète : *L'Esprit souffle où il veut.* — Georges de Peyrebrune : *Les Fiancées.*

Clarisse, lauréat du Conservatoire et pensionnaire applaudie de l'Odéon, s'engage pour une année dans un casino du Midi. A la fois grande ville, port marchand et ville d'eaux, l'endroit est complexe. C'est, pendant ce temps, l'histoire au jour le jour de ses sens, de sa tête et de ses rôles.

Le milieu est riche et mouvant. Cabotins, agioteurs, féministes, pêcheurs du quartier bas; et, pendant une excursion en Espagne, soldats, toreros et castagnettes. On devine la mobilité des décors et la fougue des peintures, exécutées dans ce réalisme, imaginatif et nerveux, qui est particulier à l'auteur. Les personnages de second plan, par un procédé que Paul Adam emprunte à Balzac, descendent presque tous des livres antérieurs. On retrouvera Cavanon des *Cœurs nouveaux*, Dessling et le couple Lyrisse du *Mystère des Foules*, les Stival de *la Force du Mal*. Et, après tout, transposée dans un temps d'intellectuels, de déséquilibrés et d'érotomanes, n'est-ce pas Paul Adam qui, par la fécondité, la sincérité et la puissance, pouvait peut-être tenter le mieux notre comédie humaine ?

Qui est Clarisse ? c'est une femme qui, de la beauté de son corps comme de son talent, veut créer l'émotion et la joie. Elle est sensuelle et libre. Nous la voyons toujours franche avec son désir et avec les besoins de son corps. Mais ce qu'elle aime surtout, c'est le désir qu'elle inspire, le besoin qu'elle satisfait, la joie qu'elle donne. Le bonheur pour elle, c'est de se sentir la somme, le point de réunion de l'amour des hommes, le symbole de la vie des foules. — Quel est ce roman? C'est la conquête par Clarisse, c'est-à-dire par l'instinct droit, par la beauté libre, par le désir franc, d'une troupe de comédiens, puis d'une salle de spectacle, puis d'une société, de la foule enfin et de la ville tout entière. Clarisse finit par être la ville, la ville entière, unie en elle, unie dans le désir et dans l'amour d'elle. Et elle se sent heureuse. — Sentez-vous comme vous êtes la ville? — Nous ne la verrons malheureuse et découragée que devant les hommes qui, ayant résisté à leur désir, n'auront pas accepté son corps. Clarisse souffre alors parce que des êtres lui ont manqué, lui ont refusé la communion avec elle.

Clarisse est aussi une intellectuelle, médiocre d'ailleurs, et une froide cabotine. Elle raisonne sur ses rôles et émet des théories sur

l'art classique. Je n'aime pas ses discours à Paul de Nérisse qui sont médiocres et poseurs. Ce sont les seules longueurs du roman. Elle raisonne aussi sur sa vie, et elle a tort, la pauvre Clarisse. Elle cherche sa personnalité, ne la trouve plus, et en souffre. Mais, ayant voulu se réaliser en dehors d'elle, dans l'Instinct, dans la Nature, dans la Vie, par quel enfantillage se chercher en elle-même ? Elle peut rendre leur personne aux autres ; elle la rend aux folles de Stival. Elle ne peut la saisir en elle.

Clarisse aime l'amour, aime la vie, aime les hommes, et cela correspond en elle à un sens panthéistique et universel qui lui fait chérir les forces naturelles qu'elle exprime, et l'incarnation passagère des choses dans son cœur. Elle est le miroir sincère du monde, heureux d'enrichir sa collection d'images. Voilà une excellente philosophie. Mais c'est aussi chez Clarisse un sentiment très orgueilleux. Il y a dans le panthéisme un orgueil et une humilité ; et, pareille aux stoïciens, Clarisse ne s'anéantit dans le monde que pour l'absorber ensuite en elle.

Les comparses sont saisis avec la prestesse et le relief juste qu'il convient. Quelques-uns sont charmants. J'aime Blignières : le cabotin astrologue, Mlle Vandal : la Walkyrie ; beaucoup d'autres. Mais il faut revenir à Clarisse. Pour tous elle est l'aimant, le centre, la source de vie. Elle remplit ce livre de son frémissement. Elle incarne ce qu'Adam sent le plus vivement et sait le mieux exprimer, la non personnalité, la liberté des êtres sans unité et sans lien, vrais faisceaux de sensations et d'images, successions de minutes indépendantes et irresponsables. J'ai dit la seule faiblesse de cette exquise phénoméniste, et comment, un jour, elle se chercha une âme au lieu de parcourir la série d'ombres qu'elle projetait sur l'univers. Mais Clarisse sait comprendre son erreur. Dessling et les Lyrisse la lui marquent et lui disent aussi la vérité. Il faut n'être plus soi, n'être rien, être le monde.

J'ai essayé d'isoler et d'exprimer ce qui est la vie, l'essence de ce beau live. Car c'est un beau livre, neuf, vivant et heureux. Il n'a pas la puissance de synthèse du *Mystère des Foules* ni le dramatique condensé de la *Force du Mal*. Je n'y retrouve pas ce que j'ai tant aimé, ces puissantes divergences venant se fondre en plateformes d'harmonie, cette richesse cohérente des contrastes. C'est un livre plus linéaire, classique, régulier. La silhouette en est plus précise et plus délicate. Mais il faut l'aimer surtout pour son frémissement, pour son intensité suivie et imprévue. C'est un roman d'*instinct juste* ; c'est le roman du réflexe. Mais à l'instinct de l'inconscient, Paul Adam a toujours joint la recherche de l'intellectualité, et jamais ce nerveux raisonneur n'aura été plus lui-même. Et cette petite Clarisse qui raisonne aussi, en suivant sa décomposition dans l'espace, est bien sa sœur, sa sœur cadette. Ils ont la même imagination enfiévrée et visuelle, l'amour des costumes et des décors, une recherche plastique plus que musicale (Paul Adam écrit pour les yeux, et non pour la voix). Ils ont le sens et l'amour

de la vie souterraine, des grouillements, des masses colorées. Tous deux sont heureux et forts par l'équilibre sans paresse, par l'harmonie sans indifférence, par la richesse des goûts et le défaut de préférences. Nous les aimons tous les deux.

—

M. Bernard Lazare fut le premier de sa génération à apporter un certain ton dans la critique littéraire. Il y fut bref jusqu'au lapidaire, et sévère jusqu'au cruel. On ne peut pas avoir oublié ses chroniques des Entretiens, et j'ai une prédilection singulière pour les notes qu'il a rassemblées sous le titre : *Figures d'Aujourd'hui*. M. Lazare est né critique ; il aime juger, blâmer et détruire. Mais il est aussi un mythologue, un poète légendaire et ancien. Il a écrit *le Miroir des Légendes* où il évoquait des princesses, des contrées et des rois. Dans ses contes, on retrouve encore, nées dans son imagination, retrouvées aux détours inconnus de l'histoire, des récits impossibles et magnifiques, où l'indéterminé symboliste se mêle à la richesse parnassienne.

Dans son livre nouveau, *les Porteurs de Torches*, on retrouvera, mêlés et confondus à chaque page, ces deux courants de sa pensée. C'est un livre de critique, et de critique violente, où se diluent tour à tour, dans une analyse acide et méchante, toutes les formes, toutes les traditions, toutes les idées constitutives de la société. Sous le trépignement obstiné et savant de l'apôtre Marcus et de ses disciples, tombent les fictions, les mensonges et les lois. Mais cette âcre critique sociale, comme fait en ce moment même et ici même M. Paul Adam, M. Bernard Lazare a voulu l'exprimer dans la forme d'art qui lui est particulière. Et si l'on n'y trouve pas l'incroyable dépense d'imagination, la spontanéité présente et chaude des *Lettres de Malaisie*, j'aime dans *les Porteurs de Torches* un ton plus sûr, plus fixe, une pensée plus maîtresse de son effort et de ses effets. Surtout M. Lazare y reste l'écrivain lointain, symbolique et régulier qui dans *le Miroir des Légendes* ne nous montrait jadis que des images poétiques.

Les paraboles alternent avec les allégories ; tous les récits sont des tableaux, tous les tableaux sont des images. Qu'il s'agisse de la propriété ou de la justice, des mensonges de la charité ou de la morale du mariage, l'apôtre Marcus s'exprime par paraboles et par mythes, irréels et précis, exacts et imaginaires. La pensée de M. Lazare est d'elle-même assurée, forte et violente. Mais combien elle gagne encore de certitude à être ainsi retirée par l'art du présent et du contingent, de la politique et de la polémique.

On se souvient des articles qu'autrefois, dans les Entretiens et ailleurs, M. Bernard Lazare écrivit sur l'Art Social. Je crois qu'on peut répondre fortement aux théories qu'il énonçait alors, et la plus profonde influence que l'art puisse avoir sur la Société n'est à mon gré ni volontaire ni immédiate. Mais c'est bien ici de l'art social, et M. Lazare a trouvé, pour traduire ses haines, ses colères et ses théories sociales, une forme d'art et une expression heureuses.

Et sa pensée même, bien qu'actuelle et toujours soucieuse des conséquences, y gagne en force abstraite, en certitude et en sécurité. C'est que les deux natures de M. Bernard Lazare, la légendaire et la critique, se sont rejointes ici, et se prêtent l'appui fraternel de leurs contrastes et de leurs analogies. J'espère qu'elles ne se sépareront plus.

Poignée de romans

M. Emile Pouvillon a recueilli un titre de Maurice Beaubourg, et l'en a compensé par une dédicace. La lecture de *l'Image* suscite des émotions successives et variées. Ce roman débute par une exposition d'une rare banalité, rappelle un instant, dans sa ligne, *Dominique*, et finit exactement comme un roman de M. Theuriet, singulière histoire et médiocre fin! On pouvait espérer mieux de M. Pouvillon, et il avait déjà donné davantage. Subirait-il déjà, comme M. Cherbuliez, comme M. Theuriet, déjà nommé, l'influence endémique du recueil où ce dernier roman parut? Ce serait fâcheux. *L'Image* est un livre ennuyeux, mal réussi, et dont on ne parlera plus. Mais M. Pouvillon a du talent, un talent sympathique et personnel, sans profondeur mais sans puffisme, sans éclat mais sans mensonge. Il écrit bien et il décrit bien. Ses paysages sont beaux. Je sais que rien n'est si faux et si insipide que la description détachée, que les morceaux de paysage intercalés dans un récit. Mais c'est à travers ce récit même, dans les jointures de l'action et dans l'âme de ses personnages, que M. Pouvillon sait faire passer par des accents spéciaux et forts cette terre où il vit et qu'il aime. En tout cela, je vois du médiocre et du bon, de la province et de la nature, la saveur et la monotonie du terroir, tout ce qu'il faut pour avoir une presse injuste et des admirateurs excessifs.

M. Poizat est un pieux écrivain, et *Avila des Saints* un recueil de nouvelles édifiantes. Elles ne sont pas sans un grand mérite. La composition en est toujours étudiée, parfois fort heureuse et le Village ou la Grande Chartreuse sont des exemples d'ordonnance, d'adresse et de bonne distribution. Le style en est également appliqué et d'une richesse discrète et sévère. Pourtant je n'aime pas ce livre. Il est bien fait; il est bien écrit; tout est d'une excellente matière. Mais, dans l'architecture comme dans l'ornement, on le sent de goût jésuite, trop sombre et trop chargé à la fois. Ce n'est pas un livre religieux ni chrétien, c'est un livre ecclésiastique qui évoque aussitôt la sacristie et la Semaine Religieuse, et je résiste à l'envie d'appeler M. Poizat « ce jeune lévite », comme Julien Sorel. Il n'a pas, lui non plus, la grâce onctueuse d'un Massillon ou d'un Saint François de Sales; il rappelle la manière espagnole; sa propagande a plus d'autorité que de douceur. Je ne veux pas discuter aujourd'hui avec M. Poizat sur l'art religieux. Au moins que ce soit l'art religieux et non pas l'art liturgique.

Pour M. Martin Videau, ses défauts me choquent peu et ses qualités me touchent. Avec infiniment moins de force, de poésie et de profondeur, les *Deux amours de Jean Seguin* m'ont fait, presque songer à George Elliot : et cette impression vaut quelque reconnaissance. C'est un court roman, étriqué et nu, fait d'humbles personnages et de sentiments sans nuances, mais si simple, si franchement sentimental, et quelquefois si intense, qu'une sympathie s'en dégage spontanément. M. Martin Videau écrit sans habileté et sans recherche. J'aime sa gaucherie et le naturel de son allure ; j'aime moins un soin maladroitement explicite, une certaine lourdeur, un mauvais goût second Empire. Il y a aussi du délayage, trop de récits. Mais c'est un bon livre qui se fait aimer comme les braves gens. Il ne manque plus à M. Videau que de l'art.

Jean de la Brète est un écrivain très gentil, très léger, et qui a écrit pour les jeunes filles des livres excellents, d'une bonne grâce aisée, spirituelle, et presque sans fadeur. L'*Esprit souffle où il veut*, son dernier roman, est né d'un plus ambitieux effort. Il faut louer et encourager l'ambition de Jean de la Brète ; mais peut-être a-t-il, a-t-elle quitté son genre, et forcé son talent. Elle a raison ; on ne peut pas chanter toujours le même refrain. Je suis sûr que dans son prochain roman on trouvera des caractères plus cohérents, et plus profonds, une action plus aisée, et celui-ci est déjà très agréable à lire.

J'ai là *les Fiancées*, de Mme de Peyrebrune. On ne dit plus rien de Mme de Peyrebrune. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Ses romans sont bien faits, attachants, moraux en somme, et tous ceux qui lisent pour se distraire, tout le monde par conséquent, hors les critiques littéraires, les lirait avec plaisir. J'ai parcouru tout à l'heure, dans une ancienne Revue Bleue, un article enthousiaste sur Georges de Peyrebrune. Je ne voudrais pas en changer grand'chose. Il est d'un juge excellent, de M. Jules Lemaître. Je ne sais pas si M. Jules Lemaître l'a réimprimé.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

ROMANS ET NOUVELLES. — Marie-Anne de Bovet : *Partie du pied gauche*, Lemerre. — Paul Hervieu : *La Bêtise parisienne* (nouvelle édition, augmentée). Lemerre. — Robert Schefler : *Le Prince Narcisse*, Lemerre. — Nonce Casanova : *Le Choc*, Soc. lib. d'édit. des gens de lettres. — Pierre Piétri : *Jaïou ou l'amour social*, Achille Le Roy. — Rachilde : *Les hors nature*, Mercure de France. — Marni : *Les Enfants qu'elles ont*, Ollendorff.— Paul Bourget : *Recommencements*, Lemerre. — Ferdinand Fabre : *Taillevent*, Fasquelle. — Gaston Kieyman : *Minois et Minettes*, Catelineau. — Jules Laforgue : *Les Moralités légendaires* tome I (édition Lucien Pissarro), Londres, Hacon et Ricketts, et Paris, Mercure de France — Edouard Rod : *Vie privée de Michel Teissier*, nouvelle édiion, Petite bibliothèque Charpentier. — Jan Kermor : *La Vipère au nid*, Ollendorff.— Emile Pouvillon : *L'Image*, Ollendorff. — Jean Pommerol : *Le Crible*, Simonis Empis. — Lucien S.-Empis : *Les Gaîtés du sabre*, H. Simonis-Empis. — René Maizeroy : *Joujou*, Ollendorff. — Charles Buet : *Acquitté*, Ollendorff. — Gabriel Sarrazin : *Le Roi de la mer*, Perrin. — Marie de Besneray : *Les sacrifiés*, Plon. — André Lebey : *Les premières luttes*, Fasquelle. — Fernand Vanderem : *Les Deux Rives*, Ollendorff. — Daniel Lesueur : *L'Invincible charme*, Lemerre. —

Paul Lacour : *Cœur d'amant*, Lemerre. — Paul Alexis : *La Comtesse* (*Treize symboles, Quelques originaux* , Fasquelle.

Poésie. — Georges Pioch : *Toi*, Mercure de France. — Georges Pioch : *La Légende blasphémée*, Mercure de France. — Charles-Henry Hirsch : *Yvelaine* Mercure de France. — Frédéric Saisset : *Au fil du Rêve*, Ollendorff. — Francis Jammes : *La Naissance du Poète*, Bruxelles, le Coq rouge. — Henri de Régnier: *Les Jeux rustiques et divins* (*Aréthuse, les Roseaux de la Flûte, Inscription pour les treize portes de la Ville, la Corbeille des Heures, Poèmes divers*), Mercure de France. — François Dejoux : *S. François d'Assise*, Lemerre. — Marquis de Thuisy : *Damier poétique* (*poésies* (*proverbes et dictons*), A. Charles. — Edouard Ducoté : *Fables*, Perrin. — Auguste Cordier : *La Tour du Nord*, Fernique. — Robert Scheffer : *La chanson de Néos*, Mercure de France. — Clarice Tartufari : *Vespri di Maggio*, Roma, Lœscher. — Ismael Enrique Arciniegas : *Poesias*, Caracas, Tip. El Cojo. — Paul Reboux : *Les Matinales*, Lemerre.

Sciences. — E. Casslant : *Le Laboratoire de physiologie des sensations*, le Génie Moderne. — A. Rebière ; *Les femmes dans la science*, Nony. — Ernest Haeckel : *Le Monisme, lien entre la religion et la science*, Schleicher.

Voyages. — Emile Blavet : *Au pays malgache*, Ollendorff. — Jean Raden : *Au bord du Trilby*, Dupont. — Edouard Diaz : *L'Espagne picaresque*, A. Charles. — Guglielmo Ferrero : *L'Europa giovane*, Milan, fratelli Treves.

Critique. — Baron de Baye : *Kiev, la mère des villes russes*, Nillson. — Baron de Baye : *Causeries devant quelques toiles de l'école moderne en Russie*, Nillson. — Baron de Baye : *L'œuvre de Victor Wasnetzoff devant l'école moderne de peinture en Russie*, Nillson. — Ch. Barbier : *L'avenir de la Poésie*, Cahors, Laytou.

Divers. — Louis Forest : *La Naturalisation des Juifs algériens et l'insurrection de 1871*, Lecène et Oudin. — Picard Destelan : *Mon droit*, Stock. — Gaston Donnet : *De l'Action*, Fischbacher. — A.-D. Bancel : *Le Coopératisme devant les écoles sociales* (préface de Jean Grave), Bibl. artistique et littéraire. — Olivier du Chatel : *Coup manqué* (pièce en un acte), Chacornac. — Jules Claretie : *La Vie à Paris*, Fasquelle. — Dieulafoy : *Le Roi David*, Hachette. — Stanislas de Guaita : *La Clef de la Magie noire* (avec de nombreuses gravures), Chamuel.

Notes dramatiques

Escholiers : Le *Plaisir de rompre*, comédie en un acte de M. Jules Renard; *Charité*, pièce en trois actes de M. Lucien Gleize. — **Gymnase** *la Carrière*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de M. Abel Hermant.

Le cercle des Escholiers en qui revit l'ancien Théâtre-Libre, d'inanition mort entre les mains peut-être inexpérimentées de M. Larochelle, nous a donné pour son second spectacle *le Plaisir de rompre*, comédie en un acte de Jules Renard, et trois actes de M. Gleize, intitulés *Charité*. C'étaient deux débuts ou presque et pour des raisons diverses ils ont été chaleureusement salués.

Jules Renard est simplement l'un des meilleurs écrivains de ce temps. Dans la production hâtive de l'époque, ses œuvres se distinguent par des qualités exceptionnelles de conscience, de probité et de loyauté littéraires qui leur assurent la durée. Il n'est pas de ceux qui tiennent à entasser les volumes ; il ne consent à publier que des livres. Quand il permet que son manuscrit passe à l'imprimerie et subisse l'épreuve typographique, on peut être certain que chaque mot a été vérifié et qu'il n'est plus une phrase dont il doute. Mais ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est que chacune lui a été une inquiétude, c'est que chacun de ces mots est une conquête et pro-

voqua des scrupules. Ce haut souci de la forme jusqu'en son détail le plus minutieux assigne à son œuvre une place définitive dans les bibliothèques les mieux en garde contre l'invasion bouquinière. *Poil de Carotte*, *l'Ecornifleur*, *la Lanterne sourde*, *Histoires naturelles*, sont des livres et de beaux livres qui ont droit de prendre rang près des œuvres de nos classiques de qui Renard continue la tradition par les qualités que j'ai dites. Comme eux il a cet amour de la perfection, ce sentiment des nuances, cette patience de l'analyse et cette pureté de vision qui imposent au lecteur amoureux de littérature l'impression de la maîtrise. Personne parmi les écrivains de cette génération ne me paraît au même titre que Jules Renard mériter le nom de maître, si ce vocable galvaudé signifie vraiment la pleine possession de ses moyens d'expression et le don de travailler la langue comme une matière infiniment docile et plastique, asservie, devenue incapable de se rebeller.

Or, voici que Renard aborde le théâtre. Il est certain à l'avance qu'il nous procurera le rare plaisir d'entendre des phrases faites, des phrases existantes, au lieu de cette charpie verbale, informe et lamentable qui semble le secret même des meilleurs ouvriers dramatiques. Mais on peut craindre que la subtilité de sa remarque ne lui fasse noter des détails microscopiques ; que la perspicacité de son analyse ne lui conseille de relever des nuances tellement ténues qu'au plus avisé spectateur, qu'à l'auditeur le plus attentif elles ne demeurent insaisissables. Le mouvement psychologique, l'évolution incessante des sentiments dans les âmes, soit qu'elles se méditent et se travaillent dans l'écart de la réflexion, soit qu'elles s'influencent les unes les autres, se froissent, se choquent et se meurtrissent en des heurts légers ou des conflits violents, n'est-ce pas vraiment l'action dramatique, la seule indispensable, la seule exigible, tand que le romancier a droit à des stations, à des relais, à des digressions et peut s'immobiliser en des songeries infinies là où il veut et se plaît ? Cela posé, on peut craindre que le goût de Renard pour les aspects concrets de choses, son besoin de précision, son amour de l'évocation imagée (à quoi nous devons les merveilleuses *Histoires naturelles*) ne l'éloignent de cet idéal scénique et qu'à faire vivre devant nous des êtres humains, il soit moins expert ou moins prêt.

Il n'en est rien et, je le dis avec une joie vive, toutes ces craintes sont vaines. Dans ce petit acte, intitulé *le Plaisir de rompre*, il y a, et c'est ce qui me ravit, une vision sûre et large de l'humanité. A maintes reprises on se sent étreint d'une émotion profonde, poigné d'une angoisse indicible. Car à aucun moment l'auteur n'intervient pour tempérer, pour adoucir l'impression qui est violente jusqu'à la peine. Avec cette belle dureté, cette cruauté loyale qui est une des caractéristiques de son talent, il dit tout ce qu'il a à dire, tout ce qu'il considère comme *de son devoir* de dire, sans réticence, sans défaillance, sans attendrissement lâche, sans recul, impitoyablement.

Aussi, rien n'est-il douloureux comme cette rupture mutuellement consentie de deux êtres qui se sont aimés autant qu'ils pouvaient s'aimer c'est-à-dire assez peu, je pense, mais qui tout de même se sont aimés et furent désintéressés cette heure au moins de leur vie. Désintéressés ou, mieux, fous; car c'est l'essentielle folie, n'est-ce pas ? que de préférer la joie de vivre sa vie aux avantages d'une bonne existence bien sociale, chronométrique et *située*. Or les voici *raisonnables* ; c'est un divorce de raison, dont l'un et l'autre apprécient l'opportunité, elle non moins que lui malgré les apparences, puisque c'est elle qui lui a choisi *la petite*, celle qui demain dans la vie fera cause commune avec lui. La maitresse et l'amant vont faire une fin chacun de son côté, tous deux seront des gens sérieux et rangés qui, le troc des lettres opéré, n'auront plus du passé falot que des souvenirs poussiéreux et des images de plus en plus éteintes. Et la rupture acceptée de part et d'autre, garante des sécurités futures (cassage de vitres, vitriol et autres ennuis parés) s'effectuerait doucement, officiellement, sans douleur et terminerait de façon *correcte* l'aventure, s'ils n'avaient (chemin faisant, on s'attendrit), l'imprudence d'évoquer un peu de la joie ancienne qui va mourir tout à fait, un reflet de la passion qui autrefois les souleva, vrais êtres vraiment vivants alors, et non pauvres chiffes sociales. Et c'est le désastre nécessaire, car on rompra tout de même puisque cela doit être et rentre dans la logique de la vie présente; mais on rompra avec déchirement parmi des reproches, des injures, des larmes et de la honte. On salira jusqu'à cette dernière entrevue qui pouvait être un souvenir doux et satisfaire déjà par sa conduite polie leur respectabilité de demain. Il s'en va, lui, ainsi qu'on s'évade d'une mare fétide où l'on a eu la maladresse de choir, piteux, gauche, grotesque, ridicule et malheureux pourtant ; il s'en va sans savoir comment on s'en va, sans franchise, honteux, sot et médiocre ; et il la laisse, infiniment meurtrie, seule et dégoûtée. Rien n'est plus lamentable que cette fin laide où s'avère toute la laideur de leur liaison et qu'ils n'ont même plus, à la veille du mariage qui les classera parmi les quelconques, l'illusion de s'être aimés sincèrement, sans arrière pensée, comme des simples.

Avec une admirable sûreté de main, Renard a décrit cette agonie dont les derniers instants sont désolants. Avec tout le monde, je puis bien déclarer chef-d'œuvre cette unique scène qui est le plus émouvant des drames et plus émouvante que des drames.

Elle a d'ailleurs été interprétée de façon supérieure par Mme Jeanne Granier dont la belle voix profonde a trouvé des inflexions déchirantes; c'est la nature même et cela est merveilleux; les apprenties du Conservatoire apprendraient mieux leur métier à étudier ce jeu sobre et simple qui répudie tout métier et vraiment vit le rôle qu'à écouter leurs illustrissimes professeurs ronronner le répertoire et faire les magnificents à prononcer « pedince » le mot que familièrement les gens du vulgaire pro-

noncent « prince ». Mayer a fort bien joué le rôle de l'amant dont il a très heureusement mis en lumière la pauvreté morale. A certains moments on pourrait peut-être lui reprocher même d'avoir trop insisté sur ce côté du caractère et de l'avoir présenté plus humilié qu'il n'était nécessaire. Sous cette légère réserve, l'interprétation a été parfaite et vraiment digne de l'œuvre.

A mon vif regret, je ne pourrai pas consacrer à M. Gleize, cette fois au moins, toute la place que méritait sa pièce de *Charité*. Mais j'ai la certitude que nous ne tarderons pas à le retrouver, car M. Gleize me paraît très heureusement doué pour le théâtre, un théâtre plus en dehors, plus objectif, moins intérieur et psychologique que celui de Renard, mais cependant intéressant et vivant.

Il y a dans ces trois actes des qualités assez âpres d'ironie et un sens très certain du développement scénique. Même au second acte l'entrée de la femme et des deux mômes que l'on croit morts et pour qui déjà sévit la charité pompes-funèbres est d'une conception forte et constitue un effet théâtral très puissant. Et cependant, il est indispensable de le dire, on éprouve une gêne extrême aux exhibitions gratuites de ces misères, à tout cet étalage navrant et nullement nécessaire de gens que la Société affame, estropie, contraint au suicide, accule à l'assassinat; et cela, parce qu'à aucun moment on ne sent que l'auteur s'intéresse à eux, s'émeut de leur souffrance, s'indigne, se révolte. Non; ils ne sont là qu'un prétexte à satire, qu'une occasion admirable pour railler le snobisme, la grossièreté d'âme, la vanité niaise, la sottise dense des gens du monde entêtés de charité. Aussi le troisième acte, qui tourne franchement à la comédie et nous épargne l'inutile et douloureux spectacle des grabats et des soupentes, a-t-il pu développer sans malaise ses ironies habiles et apporter à son auteur les joies sonores d'un vif succès. *Charité* est en somme une œuvre pleine de promesses, mais qui repose sur une équivoque et dont l'exécution n'est pas, à mon sens, pleinement satisfaisante.

Elle a été remarquablement interprétée par Gémier, terrible de vérité dans le rôle de l'ouvrier, Mme France qui est bien la plus extraordinaire commère que l'on puisse voir, Mme Marianne Chassaing, MM. Paul Edmond, Desfontaines, etc.

M. Abel Hermant a au plus haut degré le don de l'observation et le sens du réel; il voit tout et conséquemment il retient beaucoup, trop sans doute; il note éperdûment, mais indistinctement tout ce qui le frappe ou l'intéresse; et trop de choses le frappent qui nous laissent indifférents, l'intéressent dont nous n'avons cure; j'imagine qu'il a des calepins noirs de notules, des collections de manchettes tatouées de signes mystérieux, des herbiers de sensations méticuleusement épinglées, des dossiers volumineux où se dessèchent, anecdotes, potins, racontars, souvenirs et mots de la fin, la multiple vie contemporaine. Donc il est très renseigné, sûr de son fait plus

que quiconque et pour peu qu'on lui contestât ce fait, il serait à même de le prouver; il a des références.

Mais dans cet amas de documents et de pièces à l'appui, il ne sait pas faire un choix, discerner l'essentiel, sacrifier le secondaire; il a le sens du réel, mais tout le réel le captive également; il n'a pas le flair des faits significatifs, c'est-à-dire des faits qui ne valent pas simplement comme faits, mais dont la portée dépasse la minute présente, les personnalités, le boulevard, parce qu'ils sont expressifs de quelque chose de général et de durablement vrai. Il succombe sous le poids des matériaux assemblés; il veut dire tout ce qu'il sait et comme il sait tout, il dit beaucoup plus que nous n'en pouvons entendre. Il ne peut pas se dégager des particularités et du détail; il est la victime du fait divers.

A-t-il composé un roman qui soit une œuvre vraiment désintéressée, j'entends une peinture de mœurs ou de caractères affranchie de la considération des individus et conduite avec la seule volonté de fixer sur l'homme une vérité d'ordre général? Tous sont à *clés* comme l'était *la Meute* de l'avis même de l'auteur, puisqu'il ne crut pas pouvoir se dérober à un duel retentissant. Cette conception de l'art a cette conséquence cruelle que, malgré des qualités très réelles, une écriture souvent heureuse et des trouvailles de détail, les œuvres tombent dans l'abandon et paraissent insignifiantes, dès que cesse le succès de curiosité que leur apparition ne saurait manquer d'exciter.

La *Carrière* justifie ces réflexions générales; ici encore il y a des chances pour que les personnages qui nous sont présentés soient des individus particuliers, existants, déterminés, dont il serait possible de prononcer les noms; en tout cas, l'aventure qui nous est contée est d'un intérêt très mince, et il est très certain que l'auteur ne l'estimerait pas de nature à nous passionner s'il ne comptait, pour nous retenir, sur la nouveauté, la rareté, l'inédit du milieu où elle se déroule. Or, précisément, loin de se fier à l'attrait de ce milieu d'exception, il eût fallu s'en défier et comprendre que par sa *spécialité* même, il nuisait à l'émotion. On pouvait échapper à ce danger en nous montrant dans ce milieu spécial des êtres d'une vérité assez générale, assez humaine pour qu'il nous fût possible de sympathiser avec eux. M. Hermant s'est contenté de nous peindre des gens qu'il connaissait et qui, par conséquent, existaient, il en avait la certitude; mais nous ne les connaissions pas, nous n'avions pas les mêmes raisons de croire à leur existence et ils nous ont paru irréels; et remarquez que le résultat eût probablement été tout autre si, renonçant à copier des individus, il avait de toutes pièces inventé des personnages; ces fictions nous eussent sans doute semblé plus vivantes que les messieurs qui nous furent décrits; car pour nous y intéresser, il ne nous aurait pas été indispensable de les connaître au préalable; il nous eût suffi de les reconnaître, c'est-à-dire de retrouver en eux quelque chose de de notre expérience de l'homme.

Cela posé, il convient de déclarer que ces observations qui valent pour Xaintrailles, l'ambassadeur, Musigny, La Morvandière, n'atteignent pas le personnage de l'archiduc Paul qui, lui, est un caractère d'un extrême relief, très fortement composé et d'une solide armature. C'est cette création qui fera le succès de *la Carrière*, si le succès, encore incertain, finit par se dessiner, ce que je souhaite. M. Hermant a marqué de traits décisifs, de la sensiblerie à la sauvagerie, l'âme heurtée, véhémente, contradictoire, cynique et superstitieuse, courtoise et brutale, vicieuse et naïve de ce faux empereur, de ce pseudo-potentat, inutile et impuissant, presque souverain, presque despote, toujours sujet, surveillé, en tutelle, destiné à quelque fin tragique en expiation d'une vie imbécile et vaguement criminelle. Aussi les deux scènes qui terminent le second acte sont-elles des plus remarquables, qui élucident ce personnage singulier et montrent avec bonheur de quelle façon complexe, persuasive et grossière, enfantine et goujate, cette dangereuse Altesse Impériale courtisant la duchesse de Xaintrailles, sait signifier son désir. J'aime fort également la scène qui suit où l'archiduc, dérangé par le mari, prend congé. Elle était d'une extrême délicatesse et M. Hermant l'a traitée d'une main heureuse. Ce second acte est à mon sens le meilleur et je le préfère au premier qui est lent et plein de papotages inutiles, au troisième qui est un chassé-croisé fatigant que fausse l'épisode exagérément important de la valise et au quatrième dont le caractère dramatique est des plus artificiels, j'allais écrire artificelles. En somme, cette comédie trop particulière, froide, compassée, guindée, élégante et correcte, distinguée et de glace, mérite d'être retenue pour cette création de l'Archiduc, dont le type étrange et composite restera.

Il a été présenté au public par Huguenet, excellent comédien que nous avions pu apprécier dans vingt rôles, mais qui, cette fois, s'est révélé comme un artiste de tout premier ordre. Il laissera dans ce rôle un souvenir ineffaçable. A ce propos, n'est-il pas urieux que cette chronique ait précisément occasion d'avoir à exalter le talent d'une comédienne et d'un comédien évadés de l'opérette? Cette coïncidence ne contiendrait-elle pas un enseignement mystérieux? — A côté d'Huguenet, ah! qu'il paraît étriqué et de piètre carrure, l'illustre représentant des Xaintrailles, Noblet, aussi peu fait pour jouer les ducs diplomatiques que Mlle Lecomte les duchesses. Cette dernière ravit certaines âmes; pas la mienne probablement corrompue. Je lui trouve l'ingénuité monotone ou corde, au choix. Mlle Valdey est excellente dans le rôle de miss Huxley Stone et Mme Grassot représente très suffisamment, mon Dieu! une macette d'Esclavonie. Mlles Médal, Drunzer, Lucie Gérard sont toujours aussi séduisantes que Lérand est correct, Maury moyen et Galipaux amusant.

COOLUS

Les Poèmes

Albert Thibaudet : *Le Cygne rouge.* — Charles-Henry Hirsch : *Yvelaine.* — Robert Scheffer : *la Chanson de Néos.* — Paul Fort : *Ballades françaises.* — Le poème en prose. — Arthur Toisoul : *Opôra.* — A. Ferdinand Herold : *Images tendres et merveilleuses.* — Henri de Régnier : *Les Jeux rustiques et divins.*

Avez-vous lu *le Cygne Rouge*, mythe dramatique de M. Albert Thibaudet? Eh bien, il faut le lire! parce que c'est le livre de début d'un jeune homme qui donne de sérieuses espérances ; je ne veux pas dire que son livre soit très beau, cela dépasserait ma pensée ; ni qu'il soit parfait, la perfection, pour la pauvre humanité, n'est le plus souvent que de la continence, et les cygnes des vers sont le plus souvent monochromes et suivent des canaux très étroits. Le livre de M. Thibaudet n'est ni très beau ni parfait, mais il a de belles qualités, d'abord la cohésion et ensuite l'indépendance.

La cohésion parce que son mythe, ou son drame, se développe logiquement en proportions nobles. Je ne le raconterai pas, car je préfère qu'on y aille voir et qu'on lise. Qu'il suffise de savoir qu'une Thulé imaginaire, une ville primitive peuplée de peintres et de rois dévots et de prêtresses, reste hors les flots le dernier débris de l'Atlantide engloutie, et que, par une jolie trouvaille, le fond des mers n'est pas vide, qu'autour de l'île demeurante et dont une prédiction a fixé l'heure de disparition vivent, parmi les ruines des cités des Atlantes, les âmes des aïeux : « dans la ville ensommeillée marche un peuple de songe » ; et que vers eux descend la prêtresse Leotissa pour chercher le sens des oracles et aussi celui de la vie..... mais je ne veux point raconter et préfère féliciter l'auteur d'être revenu à cette vieille légende si belle, si féconde en développements possibles, de l'Atlantide, des terres disparues. Sans doute on en pouvait avoir une tout autre conception (pas plus réelle que la sienne), voir autrement les hypothétiques Atlantes qu'en les traitant comme des Pélasges qui ont connu des poèmes et des légendes antérieurs aux Sagas, mais d'un même fonds ; on pourrait dire que l'élément grec et cet élément anté-islandais s'excluent ; ce n'est pas prouvé non plus. Enfin, quoiqu'on puisse certainement tirer de la tradition d'autres développements que ceux enfermés dans le décor du *Cygne rouge*, c'est bien d'y avoir pensé, et d'avoir retrouvé les Atlantes sous Thulé, si banalisée.

Le drame de M. Thibaudet est en prose avec des intermèdes de vers, j'aime mieux sa prose que ses vers, rythmiquement lourds, malgré d'heureuses rencontres de métaphores, et une solidité ora-

toire, et comme je l'ai dit, j'y préfère surtout les intentions et ce commencement de certitude d'exécution, et cette indépendance dans le choix de son sujet et son ordonnance, qui sont des gages pour l'avenir.

M. Charles-Henry Hirsch possède les qualités que je prise le plus chez un poète, à mon sens les primordiales pour le rythmeur. C'est un indépendant et c'est un volontaire. Il taille ses statuettes en un marbre difficile, et s'il y a aux murs de son atelier les esquisses les plus nouvelles et les reproductions des plus récentes œuvres d'art connues, il sait les oublier quand il travaille. Il possède aussi un don considérable pour le poète. Il sait se dégager de lui-même pour étudier les autres. Il est poète et il est critique, sagace, informé, fureteur. On a lu de lui des articles sur Shakespeare et Gœthe dont on peut repousser les tendances et la conclusion, mais dont on ne peut nier la conscience correcte ; on lui doit une belle et imprévue traduction de Beddoes avec un curieux commentaire. C'est un lettré dans les deux sens du mot, c'est un producteur et c'est un critique.

Le goût de M. Hirsch pour l'ordonnance l'amène à consacrer son effort, non point à des recueils de vers, mais à des poèmes, je dirais de petites épopées lyriques, si épopée n'entraînait le sens d'action racontée, et M. Hirsch est surtout un contemplatif. Il voit les choses dans la simplification d'un lointain, et c'est dans les profondeurs des miroirs qu'apparaît le mieux son Yvelaine ; ces miroirs sont, si je ne me trompe, l'âme même de l'Etranger, du contemplateur. Celui-ci a rencontré Yvelaine au bord des sources où elle disait :

Je m'aime en toi, fontaine où des yeux de velours
Songent qu'ils sont mes yeux et me regardent vivre
Souriant à la vie heureuse qui m'enivre.

Il l'a emmenée dans des palais lointains et l'a aimée:

Tu t'es penchée avec tes deux mains à la nuque,
Ah des colombes palpitaient sous sa tunique,
Et ta bouche m'a ri quand je t'ai retenue
Qui tombais et quand je t'ai prise presque nue.

Mais une voix passe et qui chante, celle de l'homme, pour qui il n'est point de château de rêve, mais le bois joli et l'amour de sa mie ; « il ne sait d'autres fleurs que celles du chemin et n'a jamais rêvé. » Yvelaine l'arrête lui rit et le suit. Et l'Etranger la laisse partir ; il est trop grave pour cette enfant, et ne veut vivre. Yvelaine lui laisse en partant des fleurs et sa tunique.

Voici les fleurs dont tu me fis une parure,
Je les sentais mourir au-dessus de mon front;
Leur petite âme est endormie en mes cheveux.....
Voici la bague d'or qui brillait à mon doigt,
Elle semblait, quand l'ombre entourait nos caresses,
Une aumône d'étoile et le signe à ma main
Des douces nuits où s'échangèrent nos tendresses...

Quand elle apparaîtra lointaine dans les miroirs revenant de la vie, ce ne sera plus l'enfant qui s'amusait aux sources, ni la femme qui veut quitter le château des rêves : c'est une âme magicienne, qui s'est assimilé les philtres de l'amour infini, et qui incante vers elle, qui absorbe et boit l'âme de l'Etranger, pour une minute, en face de la réalité qu'il désire, le fantôme concrété de son rêve, et il mourra doucement en murmurant :

La route de bonheur que je n'avais pas vue
Déroule devant moi son ruban clair de fleurs.
La paisible cité que désirait mon cœur
M'ouvre l'asile sûr de ses murailles blanches.
Le ciel remplit d'azur la coupe des pervenches...
Oh ! l'âme qui souffrait en moi s'est apaisée
Sous la brise aux lèvres froides qui l'a baisée.

Si j'ai entremêlé cette sèche analyse de citations, c'est que la beauté d'*Yvelaine* réside plus dans la forme, dans les heureuses et sobres métaphores et les précieuses analogies que dans son symbole même, et aussi pour montrer qu'*Yvelaine* n'est point écrit en vers libres. M. C.-H. Hirsch se sert d'un alexandrin, modifié quant aux jeux des rimes, et d'ailleurs fort souple. Il me semble qu'il croit cet instrument nécessaire pour la figuration exacte de ses scènes mélancoliques et sereines. Il se peut qu'il n'ait point raison, mais que la question a peu d'importance ! Il y a maintenant en poésie française deux techniques, l'une très réservée et particulière, l'autre plus audacieuse et générale. Il leur faut présenter toutes deux de belles œuvres, le temps des discussions théoriques en faveur de l'une ou de l'autre me semble dépassé.

M. Robert Scheffer est connu par de beaux romans qui sont romans de poète, où très souvent le récit et l'analyse s'interrompent pour laisser une voix s'élargir et chanter. Souvent en lui, le poète et le romancier collaborent très étroitement comme en les légendes d'Orient qui terminent son dernier volume de nouvelles, *le Prince Narcisse*. Mais ce n'est point ici la place de dire avec détail les qualités d'un de nos meilleurs artistes parmi les jeunes romanciers, et M. Scheffer nous invite à entendre *la Chanson de Néos*. Ce titre

un peu grec, heureusement M. Scheffer ne s'en soucie pas trop, sauf un rappel final, et ce sont de modernes, très modernes passions, amour, baiser, souffrance, qu'il célèbre, agile, très délié, en cadences multiples. Ses vers sont précieux, ils évoquent autour d'une figure de femme, des écharpes aux nuances indécises, et le luxe passager des pierres éphémères :

Si tu vois cette perle qui mourut sur son sein
Prends-la et me l'apporte
Si tu vois cette opale qui mourut sur sa main
Prends-la et me l'apporte
Et la turquoise aussi qui mourut sur son front
Prends-la et me l'apporte
L'opale et la turquoise et la perle seront
Les précieux emblèmes de toute ma joie morte.

En somme, un très joliet livret d'amour, païen, sans doute, mais pas assez pour que cela soit vieillot, et très alerte. Une belle couverture de Granié, habille ce Néos laissé un peu court-vêtu par le poète.

Et voici M. Paul Fort avec à la main un livre de ballades, de *Ballades françaises* qui réunit sous sa seule couverture les poèmes en prose antérieurs, et des poèmes en vers, ramenés par Paul Fort à cette forme de prose rythmée qui lui a paru leur mieux convenir, et des ballades nouvelles, mais pas en très grand nombre; c'est donc surtout une réimpression mise en ordre qui nous est offerte, et c'est pour cela que je n'ai pas à répéter ici ce que j'ai déjà dit plusieurs fois aux lecteurs de La revue blanche, à savoir que M. Paul Fort a du talent et qu'il faut lire ses pages en prose, qu'on y trouve à foison de jolies métaphores, des gaucheries très amusantes, et aussi des adresses, voire même des roueries également divertissantes, qu'il sait faire rire le clown Coxcomb en mêlant à ce rire une pointe d'attendrissement, et s'émouvoir lui-même à un paysage ou à une ronde, en se laissant à demi reprendre par la gaieté, ce qui lui donne parfois de très heureux résultats. De plus il adore les images à un sou et ce n'est certes pas moi qui lui ferai reproche de ce goût légitime et esthétique.

M. Pierre Louys, dans une préface où il adresse à M. Paul Fort des compliments mérités, veut prévenir le lecteur par un bref historique du poème en prose et, chose singulière chez un esprit si bien informé, il ne le fait point avec exactitude. La Ballade de M. Paul Fort est une des phases du poème en prose, et probablement sa phase dernière, son aboutissement; je n'y verrai, je l'avoue, d'autre perfectionnement que d'en étendre la surface et la varier alors de façon adéquate, pour aborder de plus grands sujets, et ce n'est point le but de M. Paul Fort qui fait des

ballades, sorte de petits drames, des chansons, ou des paysages brefs, en une langue cadencée. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire du poème en prose est plus compliquée que ne le croit M. Louys. Pour le retrouver au XVIIIe siècle, point n'est besoin de disloquer une période de M. de Buffon. Ces recherches sur les coupes intérieures de phrases en prose ne prouvent pas grand chose; le procédé fut appliqué à des phrases de Flaubert sans autre profit.

Que veut-on dire? que la prose sonore, qui n'est pas celle de Stendhal ou de Balzac, possède une cadence propre, et qu'il y a du chant dans la prose poétique. Soit; mais cela ne serait curieux que si l'on examinait à fond en quoi ce chant de la prose diffère du chant poétique, ce qui n'est pas ici la question. En tout cas, le plus ancien poème en prose que je connaisse en français est de Casanova, il y est question en prose rythmée de la chevelure de Bérénice. Des recherches dans les manuscrits du XVIIIe en donneraient vraisemblablement d'autres, car Casanova déclare qu'on en faisait lors de son passage à Paris; malheureusement son indication est des plus vagues, et allusionne plutôt à des préparations de phrases en prose d'abord écrites en vers blancs. Son bon sens paraît lui avoir montré, au moins une fois, que ces préparations correspondaient suffisamment à une forme littéraire, et il nous en a laissé un exemple. Malgré ce hasard, la paternité du poème en prose revient à Louis Bertrand, et au moins autant à Baudelaire qui, reprenant cette forme, sut dans « les Bienfaits de la Lune » la rendre chantante et vraiment propre à lutter contre les sonorités de la poésie, à dépasser celles de la poésie qu'il pratiquait. Puis Rimbaud, de moins connus avant lui, de Lyvron, puis Charles Cros et Stéphane Mallarmé qui ajoute à l'histoire du poème en prose trois ou quatre purs chefs-d'œuvre. — Mais j'entends M. Louys me dire qu'il ne parle que d'un poème en prose chantante, comme celui qu'inventa Baudelaire aux « Bienfaits de la Lune », et non point de tous les autres, si beaux soient-ils, qui affectent surtout une forme de bibelot rare, d'anecdote choisie et admirablement contée et figurée, pas même des *Chansons de Bilitis*, qu'il ne cite que ceux qui sont « des poèmes en vers polymorphes ou alexandrins familiers, qui se plient à la forme normale de la prose et qui exigent (ceci n'est point négligeable), non pas la diction des vers, mais celle de la prose rythmée. »

En ce cas, quoique ce soit ne présenter la chose que sous une seule face, je le chicanerai d'avoir juxtaposé les lieder de Mendès qui possèdent un mouvement poétique et les proses rythmées de M. Péladan qui sont simplement des vers faibles, cousus bout à bout. En admettant que très vaguement cela peut avoir l'air d'être la même chose, ce n'est pas la même chose du tout, car le bon poème en prose vit de rythmes trouvés, de passages subits d'un rythme à un autre, d'un jeu de dissonnance dans les cadences

auxquels n'arriveraient pas des alexandrins même familiers, se suivant en file; et quand le cas se présente, même quand les alexandrins ont une valeur, le poème en prose y prend une allure un peu faible et uniforme qui lui nuit. Il lui faut un jeu divers de rythmes.

Et pour tout dire, le poème en prose me paraît avoir été beaucoup plus nécessaire au temps de Baudelaire qu'au nôtre. Je crois que le travail qui lui était préparé, si l'ancienne poésie était demeurée fixe, échoit maintenant au vers libre, à qui ses ressources et ses limites accordent amplement tout ce champ, sauf pour des romans épiques du type de *Salammbô*, auxquels les deux poésies échoueraient. Ce qui n'empêche point, je me hâte de le dire, que, pour n'être plus nécessaire, le poème en prose n'en demeure point une forme charmante. M. Paul Fort l'utilise à merveille et, s'il fait de jolies proses, il a fait aussi de jolis vers; il possède à son arc les deux cordes, et, s'il choisit l'une, ce n'est pas par impuissance à manier l'autre; et l'essentiel, absolument, c'est d'apporter de fraîches métaphores comme des fleurs nouvelles, ou de redécouvrir des coins de nature redevenus sauvages à force d'avoir été oubliés, ce à quoi il excelle.

La place m'est courte pour signaler, parmi les nombreux livres de poètes, *Opôra*, une jolie fantaisie, très jeune, jolie à cause de cela, de M. Arthur Toisoul dont il existe aussi des vers; pour reparler de la réimpression de ses drames que nous donne M. Ferdinand Herold, sous le titre d'*Images tendres et merveilleuses*. Pourquoi, M. Herold, qui est homme d'imagination, je pense, et certainement d'érudition, prend-il, pour ces drames qui n'en ont aucun besoin, ce titre si proche de celui de *Livre d'Images* que celui qui écrit ces lignes a annoncé depuis longtemps, et en telles revues que M. Herold n'en ignore, quand un petit effort imaginatif lui en eût ourni un autre plus approprié à ces drames, qui sont d'ailleurs, beaucoup plus que des images ou des drames, de très curieux livrets d'opéras d'un goût nouveau? Le meilleur est « le Victorieux », j'en fis autrefois l'éloge qu'il fallait. Puis encore voici une réimpression de M. Henri de Régnier, *Aréthuse, etc...* J'ai dit, lorsqu'a paru pour la première fois ce livre, qu'il me semblait une défaillance parmi les œuvres de ce poète. Je n'ai point changé d'avis. « Aréthuse » est accompagnée, outre « les Roseaux de la Flûte », de nouveaux poèmes qui ne valent pas mieux; c'est longuet, languissant, monotone et, sauf « la Corbeille des Heures », dont l'intérêt m'échappe, néo-grec comme la Bourse.

GUSTAVE KAHN

Petite Gazette d'Art

MM. Albert Bussy et Eugène Martel font ensemble une exposition dans les galeries Durand-Ruel. M. Roger-Marx qui les recommande chaleureusement aux visiteurs, donne pour raison de ce rapprochement, que les deux jeunes hommes sont élèves du même maître, aiment également leur métier, ont l'un et l'autre de l'originalité, enfin qu'ils vivent ensemble : il n'y en a pas d'autre. Entre les œuvres aucune parenté. On n'y retrouve pas même une marque pareille décelant la provenance de cet atelier Gustave Moreau, dont la production féconde se reconnaît aisément dans les petites et les grandes expositions, qu'elle envahit. Ce n'est pas qu'elles ne sentent un peu trop l'atelier.

Les dessins fort bien faits de M. Martel figurent des paysans. Leur aspect un peu pâle ne tient pas qu'à la couleur des crayons employés : le fait est qu'ils manquent d'accent.

Les paysages au pastel de M. Albert Bussy méritent de retenir beaucoup plus longtemps l'attention.

Aux grands paysagistes contemporains si épris de clarté, M. Bussy n'emprunte rien, si ce n'est peut-être la mode des séries. Car pour ne figurer pas tous le même objet, tous ses pastels commentent ou presque un même sujet, rapport des masses sombres, sourdes, du terrain vallonné à des ciels clairs, délicats, bleu pâle, rose pâle, à peine irisés, avec, pour agrément et pour accent, des griffures d'arbres menus sur l'horizon, un bouquet de troncs, quelques maisonnettes sur une pente ou la découpure d'un minuscule village à clochers sur une crête.

Les tonalités évoquent des aquarelles de Barye, et au premier abord ces extraordinaires paysages au pastel de M. Degas. Mais à ces derniers on voit bientôt qu'ils ne ressemblent guère que par la matière, une certaine façon de traiter les plans du terrain, d'y faire serpenter des routes : ils n'ont pas leur ampleur ni leur beauté si diverse. Le souci d'agrandir l'horizon en y inscrivant de très menus détails, qui sont pourtant des accents jolis, nuit à ces pastels par un air gênant de minutie presque mesquine.

Cependant quelques-uns sont tout à fait agréables, et le plus souvent ceux qui sont moins achevés, on aimerait dire fignolés. Quelques arbres un peu nus, des ciels délicats et jolis, des lacets de route aux flancs de monts, des détails et des ensembles sont d'un effet charmant. M. Albert Bussy est l'auteur, ici apprécié, d'un portrait de femme fort remarquable. On l'a revu récemment à l'Exposition franc-comtoise en compagnie d'une composition, inquiétante. Cette fois encore M. Bussy témoigne adroitement et joliment du talent dont il est doué.

—

Dans les mêmes galeries, M. Dario de Regoyos expose des tableaux et des croquis.]

Les moindres notes sont d'un observateur curieux, spirituel, aigu, fort adroit. On y devine aisément le coloriste si heureusement inspiré du *Concert de Bruxelles*, de la *Course de veaux*. Même si l'on préfère les petits tableaux où il semble que le talent de M. Dario de Regoyos soit plus à l'aise, on ne peut dénier à aucun des qualités plastiques, savoureuses, parfois inteuses et un agencement personnel dont le goût comme aigre ou sursautant a une rudesse qui est charmante.

M. Siffait de Moncourt expose aussi des paysages dans une salle voisine.

—

Le Salon du Figaro s'inaugure par une exposition de dessins et d'enluminures de M. Granié. Ce sont de petites choses faites avec le plus grand soin et qu'on peut regarder à la loupe. Mais tout cela est sans doute infiniment moins intéressant que le spectacle des efforts faits pour adoucir le sort des aveugles et que donne dans la même salle d'une façon quelque peu trop théâtrale une intéressente société de philantropes.

—

Chez M. Georges Thomas, 17, avenue Trudaine, M. Slevinski présente quelques tableaux fort agréables. M. Gauguin a fort influé sur le jeune peintre polonais qui sans doute a dû voir aussi des Cézanne. Quelques paysages sont fort joliment colorés. Mais c'est peut-être quand il emprunte le moins à d'autres que M. Slvinski réussit le mieux comme par exemple dans ces natures mortes, les bouquets, le chien et les pantoufles.

—

M. Arsène Alexandre qui n'est pas prodigue d'épithètes dit de M. Gustave Colin, dont l'exposition est ouverte à la galerie Mancini, 47, rue Taitbout que c'est un grand peintre, et, en tête du catalogue justifie éloquemment son enthousiasme.

M. Gustave Colin n'est pas un jeune homme et il faudrait connaître son œuvre qui est importante pour en parler comme il convient.

Tout ce qu'on voit de lui rue Taitbout est infiniment sympathique, mais oblige cependant à des réserves sur un aspect comme blafard. Il est vrai que les amateurs de son talent disent merveille de la collaboration que lui apporte le temps et qu'il fait tout pour mériter.

Pour ce qui concerne cette exposition particulière, il faut dire que deux ou trois toiles anciennes sont les plus significatives et les plus séduisantes. Les autres plus pâles que les paysages qu'on appelle impressionnistes, comme diluées, ou que des compositions de Delacroix dont quelques-unes gardent un souvenir un peu effacé, sont agréables à voir.

THADÉE NATANSON

Un peu de Finance

On chercherait en vain dans la situation politique, guide aujourd'hui de la spéculation, un prétexte à modifier l'allure générale du marché. Les cours sont soutenus par la conviction que si la question de Crète trouve une solution prochaine et pacifique un grand movement en avant se dessinera. Pour le moment on reste prudemment sur une grande réserve.

A bien juger la situation on ne peut que se féliciter de la sagesse que montre la spéculation, et de la confiance que la place de Paris conserve dans sa force.

On a pu comparer les éléments actuels du marché avec ceux qui le constituaient il y a vingt ans, au moment des incidents turco-russes, et il y a dix ans quand pour la première fois la Grèce força l'Europe à intervenir. La conclusion qui s'est imposée, une fois le parallèle établi, est toute l'avantage de l'heure présente. Les Etats européens ont pu pendant la dernière période décennale refaire leurs crédits, remettre l'ordre dans leurs finances.

L'argent s'est réuni en masses considérables et plus aisément mobilisables, peut-être trop entièrement entre certaines mains. Mais ce qui en un jour de véritable crise constituerait un danger se trouve, quand aucune difficulté réelle ne se présente, un élément fâcheux, si l'on veut, mais puissant de résistance.

On voit depuis quelques semaines par les achats constants des caisses publiques en rentes françaises combien sont grandes les disponibilités accumulées.

Les actions des chemins de fer français doivent mieux leur fermeté à 'épargne privée. C'est en effet vers ces titres que se portent les fonds qui ont abandonné les valeurs à cascades et souhaitent un refuge, tout en voulant conserver une chance de réaliser quelque profit. Peu de valeurs présentent, d'ailleurs, les mêmes conditions d'une reprise raisonnée. Les recettes du trafic vont en augmentant chaque année. Les coefficients d'exploitation s'atténuent et on voit pour plusieurs compagnies venir la possibilité d'amortir leur dette envers l'Etat.

Les fonds turcs conservent, malgré tous les aléas qui les menacent, une certaine fermeté; la Commission de la Dette déclare des recettes en plus-value et on sait que le groupe à de bons appuis.

L'Italien a été aussi très activement poussé : les élections viennent de se faire sur un programme d'économie; mais que vaut un programme après le succès?

Il n'est presque plus question de mines d'or : Le public ne vient plus apporter son appui à des valeurs qui ont si lourdement trompé son espérance. Et les nouvelles du Transvaal ne sont pas très encourageantes.

On s'est remis, après les écoles chèrement payées, à s'occuper des valeurs industrielles, mais presque uniquement de valeurs déjà classées, et aucune entreprise nouvelle n'a sollicité les capitaux. Il ne se dit pas que parmi les affaires en préparation il en ait été étudié aucune pouvant intéresser le développement économique du pays : les financiers ne veulent pas admettre qu'il puisse encore rester quelque chose à créer en France.

G.

Le Gérant : L. Dennery.

Paul Verlaine

Depuis la mort de Victor Hugo, ce fut celle de Paul Verlaine qui frappa le plus profondément les Lettres françaises. Pourtant, avaient disparu avant lui et Théodore de Banville et Leconte de Lisle.

Théodore de Banville fut un poète ironique et fiabesque, autant qu'ingénu et merveilleux. Un luxe frais, des bijoux de rosée, des perles d'eau sur les fleurs, exaltent son jardin d'art. Arlequin multicolore, que l'on dirait vêtu d'un jeu de cartes, y décapite avec sa batte des pousses et des branches. Colombine y rit et les échos simples et purs vibrent quand elle gouaille. Pierrot y passe maquillé, saupoudré de farine, de sucre ou de neige, et mire son visage blanc dans une fontaine translucide. La nature et l'artifice se coudoient en ce domaine exquis.

Malheureusement ce n'est qu'à mi-côte du Parnasse que ces personnages évoluent ; ce n'est qu'à mi-côte de l'idéal séjour que ces fêtes de fraîcheur se déploient. Les grandes cîmes les dominent.

Leconte de Lisle se construisit un temple solennel et rectiligne. Angles lourds; blocs énormes. Ses poèmes s'en échappent, comme des oracles. Ses monologues sont des vaticinations lentes, pondérées, superbes. Les théogonies et les légendes se vivifient à son souffle. Des systèmes et des codes de morale sont doués de sa magnificence lyrique. Philosophe, mythologue, historien, il reste assez bellement et spontanément poète pour charger de science les grandes ailes tendues de ses strophes et les soulever quand même jusqu'au soleil.

Malheureusement, son puissant monument de vers et de poèmes se trouve trop près de cette montagne démesurée qu'est Victor Hugo, et *la Légende des Siècles* fait peser son ombre sur les *Poèmes antiques et barbares.*

Quelle que soit donc la valeur de Banville et de Leconte de Lisle, ils apparaissent tributaires ; ils ne brillent point suffisamment d'un feu personnel ; ils sont soit les pairs, soit les vassaux magnifiques de celui qui fut l'énorme poète de notre siècle et qui tint aussi, comme Charlemagne, l'image d'un monde entre ses mains.

Tout autre se prouve Paul Verlaine. Si les *Poèmes Saturniens* sont encore imprégnés de traditions parnassiennes, si les *Fêtes galantes* semblent dériver de « la Fête chez Thérèse », qu'ordonna Victor Hugo dans ses *Contemplations*, les *Romances sans paroles* et surtout *Sagesse* s'affirment indépendants dans la littérature française. Ces œuvres ne sont plus sujettes; elles sont reines. Elles vivent d'un art inédit et spécial; elles haussent celui qui les écrivit au-dessus des deux poètes dont nous avons parlé.

L'œuvre totale de Paul Verlaine est l'histoire d'un combat. Lui-même l'a constaté. La chair et l'esprit se sont disputé son âme. La lutte fut celle que tous subissent et subiront, jusqu'au jour où l'esprit chrétien s'affaiblissant de plus en plus, l'accord des deux antiques adversaires rendra la paix et l'unité à la conscience humaine. Verlaine n'a jamais connu le calme. Il est rejeté de la douleur vers le repentir, du plaisir vers l'expiation, de la joie vers la tristesse et la contrition. Son être est secoué par l'angoisse ou rasséréné par la prière; il est brûlant toujours soit de vices, soit de vertus. Flammes rouges ou lueurs blanches le ravagent ou l'illuminent de leurs brûlures ou de leurs clartés. Il est homme profondément, autant qu'il est chrétien. Et c'est sa nature double qu'en grand poète il a exprimée, chantée et immortalisée.

J'ai dit « grand poète ». Je voudrais prouver que Paul Verlaine mérite ce haut titre.

Un grand poète est celui qui mêle sa personnalité si profondément à la beauté, qu'il imprime à celle-ci une attitude nouvelle et désormais éternelle. D'abord il semble ne confesser, n'extérioriser, n'exalter que lui-même, mais il se trouve que cet être choisi est tellement d'accord avec les idées de son siècle, avec l'incessante évolution de l'humanité, qu'il s'affirme : la conscience de tous. Il y a communion, échange, harmonie. Il y a individualité et universalité confondues. Il y a création et reconnaissance; offre et acceptation.

Parfois les grandes poètes se succèdent comme des antithèses.

Victor Hugo fut un peintre et un rêveur. Il matérialisa la langue. Il traita la phrase en ronde bosse, en accusa les creux et les reliefs et la vêtit de couleurs éclatantes.

Il fouilla les dictionnaires pour y trouver des mots pareils aux pierres et aux métaux. Les tons riches et électriques chatoyèrent. Une fusion de teintes violentes crispa ses strophes en crinières d'incendie. Souvent le peintre devenait sculpteur. Et la cavalcade des vers vêtus d'acier et d'éclair parcourut, au son des cors, les vallées sonores du Romantisme.

Dans les pays de la pensée, il trouva l'Utopie assise sur sa montagne. Il lui prit la main, la conduisit vers son œuvre et la mêla aux personnages de ses drames et de ses romans. Elle partagea son exil à Guernesey. Elle parcourut avec lui les sites de la mer et se mira dans le miroir illimité des vagues. Elle fut bientôt la seule voix qu'il écouta et les jours qu'il appareillait vers son rêve d'égalité et de fraternité, elle se penchait comme une chimère à l'avant de son navire, le corps hardi, les yeux fixes, la voix grande, les mains et les seins levés vers les fêtes humaines de l'avenir.

Paul Verlaine fut au contraire un musicien et un émotionnel. Il spiritualisa la langue; les nuances, les flexions, les fragilités des phrases le tentèrent. Il en composa d'exquises, de fluides, de ténues.

Elles semblaient à peine un remuement dans l'air; un son de flûte dans l'ombre, au clair de lune; une fuite de robe soyeuse dans le

vent; un frisson de verres et de cristaux sur une étagère. Parfois elles contenaient uniquement le geste s.uple de deux mains qui se joignent. La pureté, la transparence et l'innocence des choses furent rendues. De l'âme humaine, Paul Verlaine explora les profondeurs, soit douces, soit ardentes. Il étudia quelques vices de décadence; il célébra la tendresse intime et silencieuse. Il chanta surtout le mysticisme.

Cette exaltation violente et sacrée, cette fusion du cœur dans les brasiers du cœur d'un Dieu, cet amour gratuit, affolé, absolu, au-delà de l'enfer et du ciel, au-delà de toute idée de récompense ou de châtiment, cette transe divine n'avaient jamais été traduits ainsi, ni dans la littérature française, ni dans aucune littérature moderne. Les effrois, les cris d'une Sainte-Thérèse d'Avila, les adorations d'un Saint-François d'Assise s'afferment avant tout ascétiques et la poésie ne peut qu'accessoirement les réclamer. Il en est de même des versets de l'*Imitation du Christ* et des écrits quiétistes de cette admirable Mme Guyon. Quant aux dissertations philosophiques d'un Fabre d'Olivet ou d'un Louis de Saint-Martin, on les classera parmi les doctrines et les recherches.

Ce sera l'originale gloire de Paul Verlaine d'avoir conçu, vécu et bâti une œuvre d'art, qui, à elle seule, reflète en l'agrandissant, la renaissance d'idéalité et de foi, dont ces dernières années ont vu s'épanouir la floraison.

Mais suffit-il qu'un livre corresponde ainsi à un revirement temporaire d'idées ou de tendances? Suffit-il qu'une œuvre soit d'accord avec certains changements généraux pour lui assurer la pérennité? Je ne le crois pas. Tout au plus peut-on affirmer que les premières et essentielles conditions de sa durée existent.

Il faut, en outre, qu'elle porte en elle une telle vie d'âme, il faut qu'elle soit à tel point humaine et profonde, qu'il ne sera pas possible à des esprits fraternels de l'ignorer dans l'avenir.

Un chef-d'œuvre est un morceau de la conscience du monde. Qu'il soit héroïque ou passionnel, celui qui l'a écrit a dû sentir en même temps son être multiplié et éternel. Les Grecs qui, à cette heure, combattent les Turcs, se retrouvent pareils aux Grecs d'Homère; les amants qui s'aiment à travers tout, se reconnaissent dans Juliette et Roméo; les pères, les mères, les époux, rongés d'angoisses, songent à Lear, à Andromaque, à Othello.

Les mystiques des croyances futures songeront de même au héros de *Sagesse*. La source de l'extase et de la douceur en déborde pour l'éternité. Le livre est si rare et si fort qu'il paraît inépuisable d'émotion et que des générations pourront s'y abreuver sans en tarir la vertu. Il est pur, pénétrant et clair comme une aiguille de glacier; il domine l'horizon religieux et fait briller au loin sa lumière de neige. Et ce qui a lieu pour *Sagesse* se vérifiera également pour certains poèmes de *Jadis et Naguère* — Verlaine y étudie des vices, tels que l'ennui et l'énervement — et pour quelques strophes de *Romances sans paroles*.

Et d'abord, y a-t-il chez Baudelaire, chez ce noir et lumineux jardinier des fleurs perverses, un poème où le dégoût de vivre, où le bâillement et l'affalement soient plus impérissablement montrés que dans le sonnet « Langueur »? Notre poète s'identifiant avec toute la décadence romaine, avec tout l'Empire en torpeur, note ainsi l'inutilité et la tristesse d'agir encore.

Rien que cette assimilation audacieuse et profonde nous semble une trouvaille de maître.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence...

Dans *Sagesse*, les poèmes immortels foisonnent. On n'a qu'à prendre au hasard...

Il est des moralistes qui reprochèrent à Verlaine sa vie dissipée, violente, pécheresse. Vraiment, on se demande s'il la faut déplorer, dès qu'on se rappelle les cris de repentir, de douceur, d'humilité, de sacrifice, avec lesquels ils les racheta. Ah! certes, c'est le cas de répéter avec un saint docteur : « Heureuses fautes, chutes fécondes et merveilleuses. »

La poésie, si pas aux yeux des penseurs, du moins aux yeux des artistes, ne se souille jamais, quand à force de sincérité, de détresse confessée, de misère auréolée, elle sort des abîmes avec un chef-d'œuvre entre les mains.

Or, je ne sache point de plus poignante, de plus victorieusement belle prière au monde, que :

Oh, mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...

Dans les *Romances* et la *Bonne Chanson*, je pourrais choisir des vers nombreux aussi imprégnés de tendresse humaine que ceux-ci le sont d'amour céleste. Eux aussi sont marqués de beauté absolue et donnent l'impression d'être immortels.

Je cite, « Green » :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches...

Grâce donc à ces trois livres, grâce à leurs pages les plus ardentes, le poète que je célèbre peut s'appeler « grand » et revendiquer le futur.

Et maintenant, s'il est vrai que l'âme des absents revient parfois à travers la mort, vers les lieux qui leur furent bienveillants et hospitaliers, je me plais à songer qu'ici, où sa voix fut jadis entendue et acclamée, la présence de Paul Verlaine est, à cette heure, réelle quoique invisible; et qu'il agrée cet hommage posthume que vous, ses lecteurs et admirateurs et nous, ses amis et ses fervents, ensemble, nous lui rendons avec une égale piété tendre et exaltée.

Émile Verhaeren

Edouard Manet

SOUVENIRS (1)

Chez Durand, Cabanel dînait à côté de nous. Cabanel avait été en pour Manet au jury. Devant le portrait de Pertuiset qui soulevait les protestations de quelques-uns de ses collègues il avait dit : « Il n'y en a peut-être pas quatre ici, qui seraient capables de peindre un morceau pareil. » Manet, qui avait eu connaissance du propos par Gervex, l'en remercia. Les deux tables furent rapprochées. On parla de l'enseignement donné à l'école des Beaux-Arts.



« — Oh! fit Manet, je ne mets pas en doute la bonne foi de ceux qui ont prôné des méthodes que je trouve mauvaises. Quand Viollet-le-Duc a introduit des ateliers à l'Ecole, il a cru bien faire, il s'est trompé. Il ne s'est pas aperçu qu'en mettant là des opticiens patentés, non seulement il tuait l'émulation, en tuant les ateliers libres, mais que ces opticiens, habitués à se servir d'un certain numéro, mettraient sur le nez de leurs élèves des lunettes du même numéro. Il en est résulté des successions de myopes et de presbytes, selon que les professeurs y voyaient de plus ou moins près ou de plus ou moins loin. Dans le nombre des élèves il s'en trouve qui, une fois dehors, regardent avec leurs propres yeux et sont très étonnés de voir autre chose que ce qui leur a été montré. Ceux-là, on les excommunie aussi longtemps qu'ils ne réussissent pas, mais, s'ils réussissent, on les revendique, comme ayant appartenu à la maison-mère. Avouez, Monsieur Cabanel, que je ne fais qu'exprimer la vérité.

— Et une vérité tellement vraie, répondis-je, que Bastien-Lepage m'a conté que, ayant concouru pour le prix de Rome, il attendait anxieux sur le quai Malaquais le résultat de la délibération du jury. Vous êtes venu le trouver, Monsieur Cabanel, et vous lui avez dit: « Mon pauvre ami, vous n'avez pas été choisi. On a pris le second grand prix de l'année dernière. »

— A l'ancienneté, alors, fit Manet.

— Et Bastien-Lepage ajoutait : « Je me suis en allé comme un

(1) Voir *La Revue blanche* des 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1897.

fou. J'ai traversé le pont des Saints-Pères, j'ai monté la rue Richelieu et sur le boulevard je suis entré dans une exposition organisée par Martinet. Le premier tableau que j'ai vu était le *Balcon* de Manet. Ce fut une révélation et, de retour à Damvilliers, dans mon village, je me suis mis à faire ce que je voyais, tâchant d'oublier ce que l'on m'avait appris. »

— Le fait est très exact, dit Cabanel. Bastien me l'a rappelé souvent, mais très heureusement pour lui il n'a pas oublié l'enseignement de l'Ecole, d'ailleurs très libéral, du moins dans mon atelier. Car vous pouvez demander à mes élèves, je leur ai toujours laissé la plus grande liberté. Il ne faut rien exagérer, je vous assure, monsieur Manet. D'ailleurs la transformation de l'école s'imposait. On avait accumulé là tous les moyens d'enseignement. Il était tout naturel que l'on y créât des ateliers. Pour moi je suis le premier à désirer qu'il s'institue des ateliers libres et en très grand nombre. Mais je suis trop juste pour ne pas reconnaître que la gratuité de l'Ecole leur rend la tâche malaisée.

— Et puis, ajouta Manet, nous ne sommes pas au bout. L'école des Beaux-Arts aura des succursales en province. Le courant est là. On veut vulgariser l'art, comme on dit, sans s'apercevoir que l'art perd toujours en hauteur ce qu'il gagne en largeur.

— Sur ce point, dit Cabanel, en se levant, je suis de votre avis. »

Quand Cabanel fut parti : « — Il a raison, me dit Manet, Bastien-Lepage n'a pas assez oublié. Mais, nous sommes dans une fichue voie. Qui est-ce qui a donc dit que le dessin est l'écriture de la forme? la vérité est que l'art doit être l'écriture de la vie. Enfin, à l'école des Beaux-Arts on fait de la belle ouvrage, mais de la sale besogne.

« Et en parlant ainsi je ne veux nullement critiquer Viollet-le-Duc qui a imaginé de créer un Institut plus étroit que l'ancien qui l'était déjà diablement. Je lui suis au contraire personnellement très reconnaissant de l'accueil qu'il m'a fait quand il était tout puissant à l'Hôtel de Ville. Je suis allé à ce moment lui demander de me confier une salle pour la décorer. Malheureusement, après m'avoir approuvé, il m'a adressé à M. Ballu. Ah! mon ami, M. Ballu m'a reçu comme un chien qui se permettrait de lever la patte sur un mur officiel.

« Peindre la vie de Paris dans la maison de Paris. Allons donc! L'allégorie, tout d'abord. Les vins de France, par exemple. Le vin de Bourgogne représenté par une femme brune, le vin de Bordeaux par une femme châtain, le vin de Champagne par une femme blonde. Ou bien encore Mercure et son caducée et autres balivernes. Puis, l'histoire de Paris, l'histoire du passé bien entendu. Comme qui dirait l'Ancien Testament. Quant au Nouveau, bernique! Et cependant quel intérêt n'auraient pas plus tard les portraits des hommes qui gèrent actuellement les affaires de la ville. Lorsque nous allons à Amsterdam, le tableau des syndics nous empoigne.

Pourquoi? Parce que c'est l'impression vraie d'une chose vue. Mais aujourd'hui on fait, paraît-il, des monuments pour y reconstituer l'histoire antédiluvienne. Cuvier est le dieu.

« On devrait cependant avoir des yeux pour voir. Est-il, je te le demande, rien de plus vivant que le groupe de la danse de Carpeaux sur la façade de l'Opéra? Comme cette modernité détonne au milieu de ce qui l'entoure et comme on voudrait pouvoir enlever tout ce qui est derrière.

— Y compris les peintures de Baudry? fis-je en souriant.

— Surtout les peintures de Baudry. Baudry est malheureux parce que le foyer de l'Opéra est sombre et que l'on ne voit pas ses peintures. Il serait bien plus malheureux encore si on les voyait. Il a trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'elles ne sont pas là à leur place. Mais quand je dis enlever les choses déplaisantes, c'est une manière de parler; je suis au contraire d'avis de tout respecter, mais de mettre les choses dans leur cadre véritable.

« Tiens, c'est Degas qui aurait dû peindre le foyer de l'Opéra. Degas après Sémiramis, s'entend. Il aurait fait là une série de chef-d'œuvre impérissables, à une condition toutefois, c'est que M. Charles Garnier eût consenti à laisser entrer la lumière dans le foyer de l'Opéra. Ah! les architectes de notre temps, merveilleux, par certains côtés de leur talent, mais trop défiants du grand air. Ils en sont toujours aux petites baies, aux jours de souffrance.

« Je reviens à M. Ballu. Il a eu un mot admirable en prenant congé de moi : « C'est très intéressant, ce que vous me proposez. m'a-t-il dit, mais je ne suis pas le maître à l'Hôtel de Ville. Ecrivez au préfet de la Seine. » J'ai écrit. Je n'ai jamais eu de réponse.

En 1882, Manet avait exposé *Jeanne* (*le Printemps*) et le *Bar aux Folies-Bergère*.

Après le Salon, il alla s'installer à Bellevue comme l'année précédente. Cette fois, il avait loué une petite maison sise route des Gardes, aujourd'hui démolie, ou du moins tellement remaniée que l'on n'y reconnaîtrait plus les trois études qu'il y fit : *le Banc*, *l'Espalier*, *le Jardin*. Presque chaque jour il écrivait à ses amis des lettres très courtes, avec des en-têtes tachés d'aquarelles. Sa femme, qui est une musicienne hors ligne, lui jouait des sonates qui le ravissaient. Léon Leenhoff, pour qui il avait des tendresses de père, s'évertuait à lui créer des distractions. Il suivait à l'établissement de Bellevue un traitement hydrothérapique, se plaignant de la négligence de ces « ruraux », qui auraient bien fait, disait-il. d'aller apprendre l'art de doucher chez le docteur Béni-Barde. Ce qui l'enchantait à Bellevue, c'était l'air vivifiant que l'on y respirait, la vue des fleurs, la contemplation des bois.

J'allai le voir un dimanche. Sa maison était placée au sommet de

la pente rapide qui descend vers la Seine. Nous sortîmes. « Il me serait plus facile de suivre la pente que de la remonter, me dit-il, mais mieux vaut grimper que dégringoler. Allons sur la terrasse de Meudon. »

Nous suivîmes la longue avenue qui conduit à cette terrasse.

Il admirait les arbres séculaires qui l'encadrent, mais ne se lassait pas de critiquer les bâtisses bizarres dont le goût des Parisiens en villégiature l'avait bordée. Marchant difficilement, il s'arrêta un instant devant la porte du *Potager du Dauphin*. Le propriétaire avait planté là un chalet acquis, je crois, à l'Exposition de 1878.

« — Quelle idée, me dit-il, d'avoir mis dans ce coin si français cette machine norvégienne! Les collectionneurs feront de ce pays une boutique de bric à brac. Ah! les collectionneurs, quand ils ont accumulé dans la même pièce des meubles de tous styles, ils sont heureux comme des petites baleines. Chez eux cela ne gêne personne, mais, pour Dieu, qu'ils respectent la campagne. Ah! l'unité, l'harmonie, nous perdons cela de vue et quelle jouissance, cependant, quand on trotte dans une ville comme Tolède, Nuremberg, Bruges, Venise. Tout s'y tient, mais allez donc dire cela aux gens de notre temps. »

Après un repos, nous parvînmes à gagner la terrasse de Meudon.

Manet était épuisé. Il se laissa aller sur un banc : « — On dira ce que l'on voudra, fit-il, en se retournant vers le château de Meudon, mais cela a un rude caractère, et comme c'est assis! » Puis regardant Paris qui se déroulait dans une clarté limpide : « Il n'y a pas à dire, Notre-Dame, c'est tout petit et c'est grand. Les mâles qui ont fait cette affaire-là avaient quelque chose dans le ventre. »



Une petite fille vint nous offrir des bouquets. « — Qu'est-ce que fait ta mère? lui dit Manet. — Ma mère est blanchisseuse au Bas-Meudon. — Et ton père? — Papa, il ne fait rien. — Comment, il ne fait rien? — Il va quelquefois, la nuit, prendre un lapin dans les bois, mais l'hiver il travaille, il décharge les bateaux de charbon. — Et

vous vivez comme cela ? — Oh ! fit l'enfant, en se redressant, moi je vends des fleurs. Il y a des jours où je rapporte deux francs à la maison. — Eh ! bien, en voilà trois, dit Manet. Donne-lui-en autant. » La petite s'en alla joyeuse, emportant ses six francs.

« — Crois-tu que ce n'est pas agaçant d'être dans l'état où je suis. Si j'avais été bien, en deux temps et un mouvement je serais allé prendre ma boîte à la maison. »

Nous revînmes. La pensée de Manet suivait l'enfant. « — C'est étrange, s'écria-t-il, ce contraste de la gaucherie d'une gosse et de l'aplomb d'une fille. Mais n'avoir plus la puissance de rendre cela. Enfin, cette vision m'a fait un instant oublier mon mal. C'est toujours cela. »

Le soir il se montra gai, il parla en termes sympathiques d'un homme qu'il aimait beoucoup, le docteur Thomas-William Evans. « — Il a été si charmant pour moi et pour ma mère », disait-il.

Puis il est très artiste. C'est lui qui a eu l'idée de créer l'avenue du Bois de Boulogne. Il a, comme tu sais, la passion des chevaux. Chaque dimanche matin il allait promener ses bêtes favorites dans les champs de choux et de pommes de terre qui existaient sur l'emplacement actuel de l'avenue du Bois de Boulogne. Un jour, il dit à l'Empereur : « Sire, il faudrait créer là une avenue comme il n'en existe pas à Paris avec une large chaussée pour les voitures, une allée pour les cavaliers, une allée pour les piétons, puis de vastes pelouses plantées éloignant les constructions. Prenant une règle et une feuille de papier, il traça l'avenue qu'il projetait et à laquelle il avait déjà donné le nom d'avenue de l'Impératrice. L'Empereur fut enthousiasmé, il fit venir M. Haussmann et M. Alphand et l'avenue Thomas W. Evans fut décidée. Ah elle est étonnante cette démocratie des Etats-Unis ! Elle produit des hommes qui n'ont pas seulement les qualités de notre vieille société française, mais qui ont l'instinct moderne. Ils s'y connaissent. Ils savent distinguer. D'où diable cela peut-il leur être venu ? Cela, je ne veux pas le rechercher, mais dans les temps futurs ils épateront l'ancien monde. »

En me reconduisant au chemin de fer, il eut quelques mots amers pour Zola. Nous avions, quelques années auparavant, déjeuné ensemble. Et sur le désir qu'avait exprimé Manet d'être décoré, Zola lui avait dit que l'on se diminue en demandant quelque chose. Puis, sa vive sympathie pour Zola l'emportant, il dit : « C'est bête de ma part de parler mal d'un homme qui a été pour moi parfait. »

Nous nous quittâmes sur ce mot. Je promis à Manet de revenir le lendemain.

Il n'allait pas bien. Il en voulait à Siredey de n'être pas mieux. Il avait consulté un autre médecin.

La fin de l'été fut meilleure. A l'automne il revint à Paris, il se reprit à travailler, voulant faire ses quatre toiles représentant les

quatre saisons. Mais il interrompait souvent ses esquisses pour lire des romans, ce qu'il n'avait jamais fait. Il ne cherchait pas dans ses lectures une jouissance littéraire, mais une distraction aux douleurs de l'ataxie.

Les jours succédaient aux jours, l'état devenait de plus en plus grave.

A la veille de Pâques il avait indiqué au pastel le portrait d'Elisa. Le lendemain Elisa revint à l'atelier de la rue d'Amsterdam. Manet n'y était pas venu. Il ne devait plus y reparaître. Il avait dû garder la chambre dans son appartement de la rue de Saint-Pétersbourg.

Le soir du jour où il se coucha pour ne plus se relever, je l'allai voir. Devant lui était étalées des sucreries provenant d'un œuf de Pâques que madame Méry Laurent lui avait fait porter par Elisa.

Il était calme, attendant cependant avec une certaine anxiété une consultation des docteurs Verneuil et Tillot.

Le lendemain j'appris par Léon Leenhoff que la consultation n'avait pas été bonne. L'amputation du pied malade avait été jugée nécessaire.

Ce matin, nous causâmes assez longuement. On ne lui avait rien dit de l'opinion des chirurgiens et il faisait des projets d'avenir.

Le Salon qui allait s'ouvrir le préoccupait.

Y avait-il des choses bien?

Dans la conversation le souvenir du dîner que nous avions fait chez Durand à côté de Cabanel lui revint.

« — Il se porte bien lui, dit-il avec amertume. »

Je ramenai la conversation sur lui, sur les siens, sur le passé.

Le surlendemain, c'était après l'opération. Il était très abattu.

C'était la dernière fois que je devais le voir vivant.

Le 30 avril, il mourait, gardant sur son lit de mort l'aspect de la vie.

Le 2 mai, nous le conduisions au petit cimetière de Passy.

La foule était nombreuse.

En suivant le convoi de mon pauvre ami, tous les ressouvenirs de eunesse me venaient à la pensée.

Je le voyais si gai quand, plein d'espérance, il faisait cette série d'études d'après madame de Callias, quand il peignait avec tant de passion le portrait d'Eva Gonzalès ; plus tard, quand il avait des enthousiasmes si éloquents devant ce qui le séduisait. Tout le monde était là. Faure, Méry Laurent, Henri Rochefort, Mallarmé, Guérard, Berthe Morisot, Claude Monet, Nadar, Marx, Théodore Duret, etc., et tous les siens si cruellement frappés.

Sur sa tombe, je prononçai les paroles suivantes :

« C'est avec une émotion profonde que je prends la parole sur cette tombe qui enlève à l'art français un maître, et qui me sépare d'un ami.

« L'ami datait pour moi des bancs du collège et cette amitié a été si fidèle, que personne ne peut rendre un plus complet hommage à la sûreté de ses relations, à l'humeur si charmante de son esprit et surtout à cette bonté inépuisable qui lui a valu tant et de si vigoureuses sympathies. Le maître, il s'était révélé du premier coup du jour où, entraîné par son amour passionné de la vie et



PAUL ROUDIER (Sanguine, 1857)

par le désir ardent d'en traduire, au contact de la pleine lumière, es impressions les plus vivantes et les plus modernes, il s'était débarrassé des liens d'une tradition peut-être trop attentive au ulte des choses disparues.

« Je voudrais retracer la vie d'Edouard Manet. Je voudrais dire ce qu'a été cette existence de lutte où la foi s'est montrée inébranlable avec une persistance qui ne s'est jamais démentie, et un courage que rien ne pouvait abattre. Quelque effort que je fasse sur moi-même, cela me serait impossible en ce moment.

« Mais ce que je veux rappeler avec vous tous, c'est que ces grandes qualités du cœur et de l'esprit qui faisaient de Manet un

ami si précieux. on les retrouve dans l'artiste, c'est que la générosité était la vertu dominante de cet infatigable chercheur, parfois inégal, mais d'allure toujours magistrale. C'était avec une véritable joie d'enfant qu'il prodiguait autour de lui le fruit des conquêtes qu'avait pu faire son observation personnelle et il n'avait pas de plus grand bonheur que d'applaudir aux succès, presque toujours plus grands que les siens, obtenus par ceux qui marchaient à sa suite ou qui s'inspiraient de son exemple.

« De toutes les tentatives de cet esprit sans cesse en quête d'un effort nouveau, il est né des œuvres qui ont leur place marquée à côté des plus belles et des plus hardies productions de la peinture française. Et si persistants que nous connaissions les préjugés administratifs, on est véritablement surpris que, sans parler d'études plus récentes et plus complètes, des toiles comme l'*Enfant à l'Epée* et le *Torero mort* ne soient pas allées tout droit à nos collections publiques.

« On m'a fait l'honneur de me dire que j'avais accompli un acte de courage en attribuant la croix de la Légion d'honneur à Edouard Manet. Je ne mérite point un tel éloge. J'ai tout simplement fait un acte de réparation en honorant un artiste qui de l'aveu de tous ses pairs, a exercé une influence incontestable sur les tendances de l'art contemporain.

« Mais si ce rôle de précurseur a son éclat, s'il est glorieux d'avoir ramené l'art à une observation plus sincère et plus respectueuse des choses de son temps, s'il est d'un rare courage et d'un beau désintéressement de n'avoir jamais rien voulu concéder aux fantaisies passagères, il vient un jour où les fatigues du travail et les tristesses d'une existence toujours en butte à des critiques injustes épuisent la vie.

« L'homme disparaît, laissant derrière lui, à côté d'une œuvre encore mal comprise, une femme qui a été sa fidèle compagne, un enfant qui près des frères de Manet, toujours si dévoués, a eu pour le grand artiste le culte d'un fils, et qui s'est montré d'un dévouement admirable aux longues et terribles heures de la souffrance.

« Cette pensée m'attristerait, si je n'étais assuré de traduire votre sentiment à tous en disant à notre vaillant camarade : « Dors en paix ! Le dévouement de tes amis s'approprie ta fière devise : *Manet et manebit*. Ce dévouement ne fera pas défaut à ceux que tu laissas derrière toi. Il demeure, il demeurera. »

Au printemps de 1884, nous fîmes à l'Ecole des Beaux-Arts une exposition de l'œuvre de Manet.

Ce ne fut pas sans difficulté que les salles du quai Malaquais nous avaient été concédées.

Théodore Duret, qui était l'exécuteur testamentaire de Manet, avait tenté une première démarche auprès de Kaempffen, à ce moment directeur des Beaux-Arts. Kaempffen n'avait pas dissimulé à Théodore Duret, qu'il lui paraissait extravagant de vouloir

laisser pénétrer Manet dans le sanctuaire de l'Ecole des Beaux-Arts et, tout en lui exprimant son regret de ne pouvoir lui être agréable, il avait opposé un refus très net à la demande de Duret.

Après ce refus, j'étais allé chez Jules Ferry, qui était ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Jules Ferry m'avait accordé l'Ecole avec le plus grand empressement. Depuis et très récemment, Duret m'a dit : « — Je crois que si cette concession vous a été attribuée par Jules Ferry, elle a été donnée bien plus au rapporteur du budget qu'à l'ami. » Je ne partage point cette opinion. Manet avait été l'un des camarades de Jules Ferry et, s'il était vrai qu'il aimât plus l'homme que le peintre, il avait l'esprit trop ouvert pour ne pas reconnaître que le chef de l'école impressionniste tenait une si grande place dans l'art contemporain, qu'il lui devait de l'accueillir dans ces mêmes salles où, quelque temps auparavant, nous avions fait avec son appui, Castagnary et moi, l'exposition de l'œuvre de Courbet.

Le 22 décembre 1883, Théodore Duret m'avait d'ailleurs adressé de Londres, 16, Bury street, Saint-James, la lettre suivante :

« Il faudrait, m'écrivait-il, réunir le comité immédiatement. Naturellement ce soin vous incombe, puisque vous en êtes le président né. Vous et Leenhoff, savez quelles sont les personnes à convoquer; je vous prierai seulement de ne pas oublier M. Charles Deudon, 19, rue de Turin. Je ne pourrai être de retour à Paris avant le milieu ou la fin de la semaine prochaine et je suppose que vous ne voudrez pas attendre jusque-là pour réunir le comité. La première séance, tout au moins, se tiendra donc sans moi. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, ce serait de faire nommer un sous-comité pour le placement et l'arrangement des tableaux. Le comité conserverait naturellement le droit de décider en dernier ressort, quels seraient les tableaux à montrer et quels seraient ceux à éliminer... Je vous verrai dès mon arrivée à Paris et, en attendant, demeure mon cher ami, votre dévoué. »

Le comité qui devait nous assister était composé de MM. Edmond Bazire, Marcel Bernstein, Philippe Burty, Jules de Jouy, Charles Deudon, Durand-Ruel, Fantin-Latour, J. Faure, Fourcaud, Henri Gervex, Guillemet, Albert Hecht, l'abbé Huret, Ferdinand Leenhoff, Eugène Manet, Gustave Manet, De Nittis, Georges Petit, Roll, Alfred Stevens, Albert Wolff, Emile Zola.

Dès le retour de Duret, nous n'eûmes pas de peine à nous mettre d'accord sur ce point, que rien ne serait éliminé.

Émile Zola fit la préface du catalogue.

L'exposition de Manet eut un succès sans précédent à l'Ecole... Tout Paris vint au quai Malaquais. Selon l'expression de Zola « ceux qui chicanaient et qui plaisantaient encore la veille vinrent rendre un public hommage au maître triomphant ».

On demeurait stupéfait devant la pleine clarté de cet art rayonnant qui avait régénéré la peinture française. Les artistes suivaient,

avec une attention qui les rivait pendant des journées entières à l'Ecole des Beaux-Arts, le développement de cette carrière si remplie et si prématurément brisée.

Manet avait tout abordé avec une égale maîtrise. Les copies qu'il avait faites dans sa jeunesse, la *Tête de jeune homme*, d'après Filippo Lippi, la *Vierge au lapin*, d'après Titien, le *Portrait du Tintoret*, d'après le Tintoret, apparaissaient comme autant d'œuvres fortes. Et que de portes son génie avait ouvertes depuis le *Chanteur espagnol* jusqu'à la *Femme au tub* de M. de Bellio! C'était l'apothéose.



D'après Filippo Lippi

A la vente qui suivit cette exposition, dans les salles de la rue Drouot, les adversaires de Manet crurent cependant qu'ils allaient prendre une revanche. « On est venu au quai Malaquais par curiosité, disait dans la foule un fidèle de la bonne et saine tradition, mais cela ne se vendra pas. » Et plus d'un qui s'était inspiré de Manet, riait sous cape, trouvant la réflexion plaisante. Mais la vente marcha avec une animation qui causa une déception aux excellents camarades. Les enchères ne conduisirent pas aux prix qui devaient être atteints quelques années plus tard, mais elles marquèrent des chiffres élevés.

L'exposition centenale de 1889 fut pour Manet un triomphe.

Au sujet de l'exposition centenale on me permettra quelques mots d'explication.

Ce qu'il fallut d'efforts pour organiser l'exposition centenale de l'art français, on ne le saurait croire. Les peintres vivants, non pas tous, mais le plus grand nombre, montrèrent une véritable férocité à l'égard des morts. Au nom de la Commission de préparation de l'Exposition universelle de 1889, que je présidais, j'avais demandé, en 1885, de distinguer l'Exposition de 1889 des expositions décennales qui l'avaient précédée, en lui donnant le caractère centenal. Il s'agissait de célébrer un centenaire, et il me paraissait logique que l'on fît, dans toutes les branches de l'activité humaine, la revue des progrès réalisés au cours du siècle contenu entre les années 1789 et 1889. Ma demande ne fut pas prise en considération. Mais par un arrêté du 2 août 1886, M. Goblet, ministre

de l'Instruction publique et des Beaux-Arts reprit ma proposition pour la deuxième section de son département et décida de donner dans le domaine des arts, le caractère centenal à l'Exposition de 1889. Une commission spéciale fut nommée par ce même arrêté; mais les intrigues furent telles que la Commission ne fut pas réunie. Un nouvel arrêté pris par Spuller, celui-ci en date du 16 décembre 1887, reconstitua sur de nouvelles bases la commission du 2 août 1886. Cette fois, la nouvelle commission fut réunie. Castagnary était directeur des Beaux-Arts. Six séances furent tenues au Palais-Royal, sous sa présidence. Il résulta de ces délibérations longues, confuses et mouvementées que l'Exposition centenale de l'art français serait réduite aux emprunts faits dans les collections particulières, qu'elle serait disposée dans un bâtiment distinct du Palais des Beaux-Arts et que la participation des musées nationaux serait proscrite. Le droit pour l'art français de s'installer dans son propre palais lui était formellement refusé.

Au lendemain de la mort de Castagnary, Lockroy, qui était ministre des Beaux-Arts, m'ayant demandé de me charger, d'accord avec son administration, de l'organisation des sections des Beaux-Arts à l'Exposition universelle j'acceptai, à la condition que je demeurerais maître du Palais des Beaux-Arts et que je formerais, d'accord avec son administration, les commissions qui me seconderaient.

Le 1er septembre 1888, après avoir étudié les emplacements avec M. Formigé, j'adressais à Lockroy un rapport dans lequel je proposais de donner dans le Palais des Beaux-Arts, la place d'honneur à l'exposition centenale de l'art français et de faire participer à cette exposition non seulement les collections particulières, mais tous nos musées.

Si je rappelle ici ces faits, c'est que je tiens à rendre hommage à une pensée dont Manet et moi nous étions bien souvent entretenus. Je traitai même dans mon rapport au ministre une question qui nous était chère à l'un et à l'autre.

« A l'époque de la Révolution, disais-je, on s'est trouvé dans la nécessité de prendre des mesures de conservation pour prévenir la perte ou la destruction des œuvres d'art et on a constitué les musées tels qu'ils sont organisés : musée de peinture, musée de sculpture, musée d'objets mobiliers. Dans les expositions, on a tout naturellement adopté la même ordonnance, sans s'apercevoir que l'on détruit des ensembles qui doivent garder leur unité et que l'on retire imprudemment chaque chose de son cadre.

« Le jour où l'on voudra faire une exposition rationnelle, une exposition telle qu'elle doit être faite, on laissera dans une même galerie le meuble à sa place, le tableau sur la paroi qui doit le recevoir et la statue dans le milieu qui lui appartient. Une telle disposition exigera de larges espaces; les architectes devront se prêter aux exigences qu'ils méconnaissent, mais leur œuvre sera mieux appréciée, comme seront mieux jugées celles qu'ils auront mission de mettre en lumière. »

En 1889, l'espace qui nous était imparti était si étroitement mesuré que ce ne fut qu'en multipliant les cloisonnements que nous pûmes loger toutes les œuvres présentées, mais nous dûmes naturellement ajourner la disposition exigée par l'exposition rationnelle. Je fus secondé dans cette tâche par des collaborateurs qui firent preuve d'un dévouement infatigable. Paul Delair, Courajod,



CLAUDE MONET

Roger Marx, Bracquemond, Gustave Geffroy, Arsène Alexandre, Berardi, Georges Petit, Dayot, pour ne citer que les principaux, travaillèrent avec une activité telle que le jour de l'ouverture de l'Exposition universelle de 1889 nous étions prêts. Dans le salon d'honneur, Manet occupait la place d'honneur

Le succès en fut tel, que l'Amérique voulut, au cours de l'Exposition, acquérir l'*Olympia*. Une souscription française, à laquelle s'associèrent d'ailleurs des artistes étrangers et des artistes améri-

cains, la devança, et, à la suite d'une démarche de Claude Monet, de Théodore Duret et de Camille Pelletan, l'*Olympia* entra au Luxembourg. Je ne crus pas devoir m'associer à cette démarche, me souvenant de la légitime ambition de Manet d'entrer tout entier dans nos musées. Mais je me félicite du succès de la demande de Duret, de Monet et de Camille Pelletan, faite auprès du ministre des Beaux-Arts.

Je me souviens, qu'un jour, causant à propos de l'*Olympia* avec Manet et avec Charles Cros, que le duc de Chaulnes aidait à ce moment dans ses recherches scientifiques, Manet se leva brusquement, nous entraîna devant l'*Olympia* accrochée à droite dans l'atelier de la rue d'Amsterdam et nous dit : « — Quand j'aurai mon panneau au Louvre, avec ça au milieu, les populations seront un peu épatées. »

Ce panneau, Manet l'a eu au Champ de Mars à l'Exposition universelle de 1889, mais il ne l'a pas au Louvre. Voilà treize ans que le peintre de l'*Olympia* a disparu. Il est encore au Luxembourg. Le Louvre se décidera-t-il enfin à donner à l'Ecole française la place qui lui appartient dans notre grand musée national ? Réunira-t-il comme le voulait Manet, l'œuvre de chacun de nos maitres sur les parois de salles bien aménagées, bien éclairées et débarrassées des leurs décorations hurlantes? Lui donnera-t-il, à lui, ce qui lui est dû ?

D'autre part la ville de Paris inscrira-t-elle ce qu'elle aurait dû faire depuis longtemps, sur les plaques de l'une de ses rues, le nom d'Édouard Manet?

Rien ne fait prévoir que ces actes de justice se produiront à brève échéance.

En attendant le comte Isaac de Camondo a réuni dans sa collection, l'une des plus belles de Paris : La *Lola de Valence*, le *Fifre de la Garde*, les *Femmes sur la jetée de Boulogne*, *Madame Manet au piano*.

Faure a plus de cinquante toiles du peintre de l'*Olympia* : *le Bon bock*, *Mlle V... en costume d'espada*, la *Chanteuse des rues*, le *Lapin mort*, la *Vue de Venise*, le *Déjeuner sur l'herbe*, la *Guitariste*, le *Liseur*, le *Mendiant*, les *Travailleurs de la mer*, le *Christ aux anges*, le *Portrait d'Henri Rochefort* et nombre d'autres.

Le Dr Thomas Evans possède les *Barques*, les *Fleurs dans un verre*, la *Brioche*. M. Leclanché, M. Lambert de Nice, madame Méry Laurent, M. Etienne Baroil, M. Emile Zola, madame Albert Hecht, M. Hubert Debrousse, M. Rouart, M. Desfossés, MM. Charles et Ignace Ephrussi, M. de Bellio, M. Stéphane Mallarmé, madame Chabrier, madame Madeleine Lemaire, MM. Théodore Duret, Durand-Ruel, Vollard, madame Hayem, MM. Roger Marx, Paul Signac, Christian Cherfils et combien encore, possèdent des Manet.

Le musée de Berlin a la *Serre;* le musée de Stockolm, le *Jeune homme pelant une poire*, étude faite d'après Léon Leenhoff.

L'*Enfant à l'épée* est depuis longtemps dans une collection publique américaine. La *Femme à la guitare*, le *Portrait de Berthe Morisot* sont de l'autre côté de l'Atlantique, dans des galeries particulières.

Ce qui est certain, c'est que si l'Ecole française n'a jamais brillé d'un plus vif éclat que pendant notre siècle, aucun peintre n'a été au cours de ce siècle plus peintre que Manet. Sa loyauté ne s'est



MADEMOISELLE V... EN COSTUME D'ESPADA

pas démentie un instant. Les influences passagères qu'il a subies n'ont pas ébranlé des convictions qui datent, comme je l'ai dit, de sa plus tendre jeunesse. Même sous ses hésitations, on sent la croyance d'un homme qui a vécu pour son art et qui n'a pas eu une minute la préoccupation de vivre de son art.

Si la peinture est impuissante à rendre la vie, nul que lui ne

l'a mieux traduite. Nos accoutrements auront baeu vieillir. Il se dégagera toujours de l'œuvre de Manet un parfum « de fraîche nouveauté » et de « saisissante émotion ».

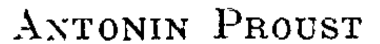
Décrire sa méthode, vouloir l'analyser, serait puéril, d'autant plus puéril qu'il n'en avait point d'autre que celle que lui dictaient ses sensations.

Au sujet de l'expression « impressionnisme » qui est venue non pas comme l'a écrit M. Benedite d'un tableau de Claude Monet exposé sous le titre d'*Impression*, mais qui a pris naissance dans nos discussions de 1858, il disait volontiers : « — Un artiste doit être spontanéiste. Voilà le terme juste. Mais pour avoir la spontanéité, il faut être maître de son art. Les tâtonnements ne conduisent jamais à rien. Il faut traduire ce qu'on éprouve, mais le traduire instantanément pour ainsi dire. On parle de l'esprit de l'escalier. On n'a jamais parlé de l'escalier de l'esprit. Que de gens cependant cherchent à le monter qui n'arrivent jamais au bout, tant il est difficile d'en gravir les marches d'un coup. Invariablement, en effet, on s'aperçoit que ce que l'on a fait la veille n'est plus d'accord avec ce qu'on fait le lendemain. »

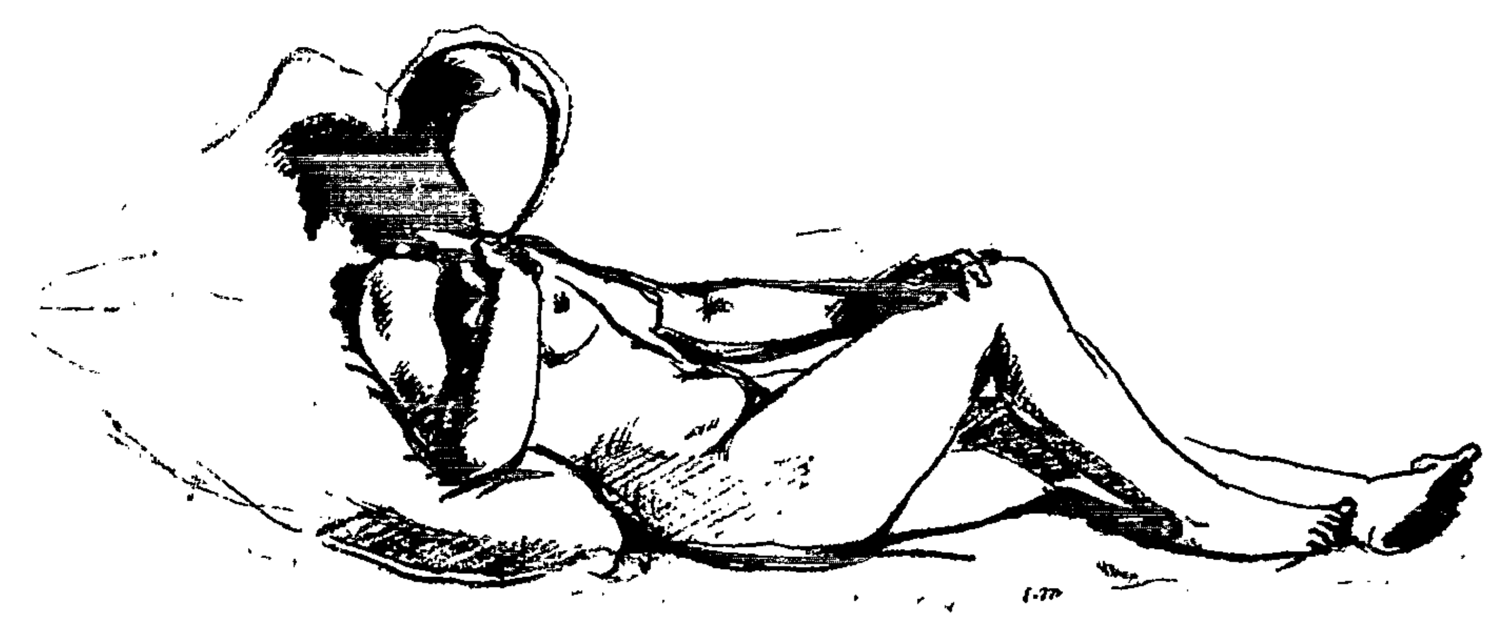
« — Moi, me disait-il un jour, je m'inquiète fort peu de ce qui a pu être dit sur l'art. Mais si j'avais à donner une opinion, je la formulerais ainsi : Tout ce qui a l'esprit d'humanité, l'esprit de contemporanéité est intéressant. Tout ce qui en est dépourvu est nul. »

J'ai terminé ces *Souvenirs*. Depuis bien longtemps je me proposais de les publier. Chaque année, le 30 avril, en revenant de mon pèlerinage au cimetière de Passy, où quelques amis fidèles portent des fleurs sur la tombe modeste d'Edouard Manet, je me disais que je devais à sa mémoire de donner au public ces notes.

La revue blanche m'a ouvert ses colonnes. Je l'en remercie, et je lui adresse des remerciements d'autant plus vifs que je n'ai trouvé à la rue Laffitte, comme me l'avait dit Stéphane Mallarmé qui m'y a présenté, que des admirateurs et des amis d'Edouard Manet.



ANTONIN PROUST



Monsieur Pupazze

Pour Alfred Capus.

Monsieur Pupazze est venu me voir ce matin et il m'a dit : « — En vérité, je ne vous comprends pas. Vous écrivez ; vous alignez des phrases ; vous donnez rendez-vous à des mots autour de ce que vous appelez une idée. Voilà bien de la présomption. Pourquoi faire, monsieur ? à quoi bon ? »

J'ai répondu à M. Pupazze : « — Il faut bien faire quelque chose. Le temps est l'animal le plus invulnérable que je sache. Dans l'incapacité où nous sommes de le tuer, nous le blessons comme nous pouvons. A ce jeu les pointes de nos plumes sont incomparables ; elles l'atteignent souvent à des endroits sensibles et font alors couler son pauvre sang incolore ; lorsqu'elles s'écachent, nous en avons de rechange. C'est un sport peu coûteux. Et puis, quoi que vous disiez ou médisiez de nos idées, elles existent, puisqu'elles nous tourmentent. Nous appelons les mots à notre aide pour nous en délivrer et les déloger de nos antres intérieurs. Ce sont des hôtesses gênantes. Quand nous avons réussi à nous en débarrasser à grand renfort d'adjectifs et de verbes, nous avons, en plus de ce soulagement immédiat, la consolation de penser qu'elles vont aller hanter les autres cervelles, les fatiguer à leur tour et diminuer la force vitale, la force de résistance de nos contemporains. N'est-ce rien cela ? »

M. Pupazze déclara : « — C'est peu ! Et puis vous avez toujours cinq doigts qui chôment pendant que les autres triment. Qu'attendent ces derniers pour se révolter ? Moi, monsieur, j'utilise les dix instruments vifs dont le ciel m'a pourvu et j'en fais, croyez-le bien, bon usage. Mais j'aurais honte de moi et pitié si mon effort de création suscitait comme vous des fictions, des chants et du rêve. Tout d'abord c'est strictement du temps perdu.

— Vous oubliez, interrompis-je, que le temps perdu est le temps le plus assurément gagné.

— Savoir... » répliqua-t-il. Sur cet infinitif qui ne compromettait personne et laissait en suspens sur nos tristes têtes une question éternellement suspendue, l'honorable M. Pupazze se moucha fort bruyamment dans un vaste linge dont des carreaux alternatifs — outremer et garance — faisaient un damier esthétique. Lorsqu'il eut soulagé ses muqueuses, mon interlocuteur déclara :

« — Monsieur, je vous honore du plus dense, du moins ébréchable mépris. Vous faites dans la vie œuvre vaine ; vous vous efforcez d'infuser aux générations votre science, cependant relative, de l'existence ; vos livres ont la prétention d'élucider toute l'obscurité

circonvoisine; il suffit d'y goûter pour n'hésiter plus sur le sens jusqu'alors ambigu de la destinée. Ce sont, pensez-vous, des confitures d'expérience. Eh bien, moi, monsieur, qui les ai lus, pis relus, ils ne m'ont guère appris qu'une chose, une toute petite et minuscule chose, d'importance cependant: c'est leur analogie avec l'individu que j'ai l'honneur d'être et de représenter dans une espèce plutôt décriée. »

Ce disant, M. Pupazze tira de sa poche une boite ronde et d'ivoire, destinée, je pense, par celui qui l'ouvra à contenir de frêles bonbons à l'orange ou des violettes glacées. M. Pupazze dévissa lentement le couvercle et la vida sur la table; une pincée de cendres s'éparpilla que d'un grand souffle je fis voler dans l'atmosphère.

« — Ce sont vos livres, conclut-il.

— Soit, dis-je. Je me serais volontiers flatté qu'ils fissent un tas plus considérable, et j'aurais risqué le pari qu'ils ne tiendraient pas dans une boite d'aussi faible capacité. Mais je veux vous croire et me résigne. Toutefois, vous serez aimable et mettrez le comble aux bontés dont vous m'accablez, en me dévoilant le but secret de cette matinale visite. Voici tantôt une heure que vous philosophez sur mon cas. Ce n'est point, je pense, pour l'unique satisfaction d'aggraver la poussière déjà dense aux recoins de cette pièce en y mélangeant de la cendre littéraire. Parlez, digne M. Pupazze. Que me veut votre parabolique discours? Où se targue-t-il d'aboutir et quelles sont les moralités incluses dans vos périphrases? »

M. Pupazze, suffisamment délivré du côté des fosses nasales, désobstrua d'une toux rythmique les profondeurs de sa gorge, et signifia :

« — Monsieur, vous avez comme disait feu Trivulce — que Dieu ait son âme dieppoise ! — le flair des compétences. Non, je ne me suis point dérangé de matin si bon, pour la joie élémentaire de vous mettre le nez et ses dépendances olfactives dans le mince résidu des tomes que vous excrétâtes. J'ai derrière cette tête, que votre curiosité inventorie, une idée d'importance prime, et que je vous demande la permission de faire passer dans la partie antérieure — et pour m'exprimer plus précisément — dans la portion faciale. »

Il s'arrêta douze secondes et s'excusa en disant : « — Le temps moral qu'elle fasse le tour ! »

La pendule sonna; il reprit : « — Voici. Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis M. Pupazze, inscrit au Bottin, page six mille trois cent trois, ligne septante neuf. Depuis trente années environ, j'ai sur vous cette supériorité peu déniable d'utiliser mes dix doigts, les dix et non cinq seulement comme vous et vos confrères, dont la main gauchère, cependant que la droitière ouvrage des sillons transversaux, est réduite au rôle humiliant de comparse, de draine-buvard et de presse-papier. Tel que vous me voyez, je fabrique

du matin au soir des poupées de toutes dimensions, de beautés variables et de prix différents; des poupées géantes qui exigent, pour reposer leur taille haute, le lit même de la demoiselle et des poupées naines qui tiendraient dans des berceaux creusés parmi des coquilles de noix amorties de capiton; des poupées aristocratiques qu'on falbalera de surrahs, de guipures et de dentelles bataves, et des poupées populacières aux joues rehaussées de minium, catins très primitives qui reflètent dans le bleu glacé de leurs yeux de faïence l'inaltérable ingénuité des âmes élémentaires qu'elles exalteront. »

— C'est un droit, répondis-je, un droit strict contre patente. Je n'ai ni filles ni nièces qu'il m'incombe de gâter et pour qui je puisse dévaliser vos arrière-magasins probablement pléthoriques. Votre tour de boniment n'est pas sans intérêt; mais si légitime que puisse être l'assaut de la clientèle, vous ne vous étonnerez point, je suppose, que je proteste courtoisement contre la longueur de vos préambules et l'allure arabesque de vos exordes. Vous n'avez, dans toute cette affaire, nul besoin de moi, ce me semble, qui n'ai nul besoin de vous. Bonsoir donc. »

La brusquerie de ma réponse ne déconcerta point l'honorable M. Pupazze, qui en profita pour extraire de sa poche un étui et de l'étui un lorgnon, lequel finit par s'équilibrer sur son nez important. Ce furent alors sur moi deux vitres scintillantes qui distribuaient à peu près en portions égales du regard et du mépris.

Quand j'eus dit, « — Je vous plains, déclara M. Pupazze; vous manquez au plus haut degré et d'une façon presque touchante de ce qu'on appelle volontiers, faute de vocable plus satisfaisant, le sens philosophique; même pour un écrivain la lacune est fâcheuse et je vous la signale, sans amertume, parbleu! mais avec quelque mélancolie.

« Comment, monsieur, poursuivit-il, le ton haussé, comment osez-vous prétendre que notre colloque s'est trop prolongé et que nous n'avons rien de commun à débattre? Vous ne discernez donc point que nous sommes à cheval sur les deux extrémités d'une poutre basculante et que je suis nécessairement en l'air si votre cul touche le sol et nécessairement abaissé si vos fesses sont altières. Si vous avez tort j'ai raison et je ne puis avoir raison que si vous avez tort. Tant que vous existez, je ne puis issir du néant et je dois, pour exister, au préalable vous anéantir. Le principe de contradiction nous encarcane dans la même cangue; je ne respire que s'il vous strangule et vous étouffez s'il ne m'étrangle.

« Désébaubissez votre mine; voici: au long de journées ensoleillées ou pluvieuses, vous noircissez du papier et ce sont des gens qui parlent, des hommes qui agissent, des êtres qui souffrent, des âmes qui s'expliquent. Vous donnez des noms à vos dames; vos messieurs ont des patronymes. Ils tressaillent d'une vie factice au cours de trois cent cinquante pages qui, parfois sont moins, mais

parfois aussi atteignent la centaine quatrième. Mais quels que soient les délais et si fort que vous retardiez le dénouement, il faut bien que l'on y arrive ; on heurte l'*achevé d'imprimer* qui sonne comme une épitaphe ; on ferme le livre de qui l'on n'attend plus rien et ce simple geste dernier guillotine d'un seul coup terriblement bref toute l'humanité fictive que vous évoquâtes. Elle dormait au secret du tome fermé auquel le coupe-papier sabreur fit d'irréparables blessures : après l'éveil d'une heure, elle meurt de ces blessures et j'ai souvent songé que les livres ainsi écharpés égouttaient autour d'eux des mares de sang invisible où baignait leur abandon. »

Ses yeux s'embuèrent ; quelque attendrissement les mouillait : « — Vous faites de la littérature, souris-je.

— Non, protesta-t-il ; je me le suis interdit. Plus que vous peut-être, monsieur, j'avais la vocation imaginative et j'aurais pu doter le monde de quelques fictions ; mais d'anticipées pitiés plaidèrent en moi pour ces créatures précaires, illusoires et momentanées, et je m'estimai moins coupable, puisqu'aussi bien la nature exigeait que je créasse des simulacres, de façonner de petites poupées, des mannequins et des bonshommes de bois ou de faïence qui existeraient pour tout le monde, que toutes les mains pourraient manier et qui n'auraient pas d'âme et ne parleraient pas. Mon zèle m'apparut moins criminel qui susciterait seulement des apparences matérielles et de l'illusion concrète et, devant préparer des victimes, n'accepterait point que ce fussent des victimes psychologiques. Lorsqu'on assassine mes bonshommes, il ne se retrouve à terre que des débris sans intérêt — morceaux d'étoffes, éclats de verre — ; ils font partie de l'ordure universelle et l'illusion que je créai va fraterniser dans les hottes chiffonnières avec les épluchures de tous les mirages humains. Lorsque l'on tue vos héroïnes et qu'on fait mourir vos héros, qui s'agitèrent et clamèrent, eurent des joies et de la souffrance, on ne retrouve rien par terre ni nulle part ; il se commet l'on ne sait où comme un meurtre métaphysique dont vous êtes responsable et peut-être quelque jour vous en sera-t-il demandé compte. Car vous fûtes les créateurs volontaires de toute une humanité irréelle, mais dont les âmes existèrent et se firent entendre, puis furent exterminées et rejetées au silence. Vous êtes, je pense, coupables au moins d'une imprudence grave dont, j'espère, vous serez punis. Car, si vous étiez innocents, c'est moi qui serais criminel et aurais à répondre de toutes les petites victimes concrètes que j'ai dispersées dans le monde pour tromper ma folie créatrice et ne pas susciter comme vous de grandes victimes immatérielles. »

Il se leva, prit son chapeau et, me toisant : « — Vous voyez bien, monsieur, que vous et moi avions besoin de nous expliquer. Si j'ai raison, je vous plains ; si j'ai tort, pauvre, pauvre monsieur Pupazze ! »

Et, vaguement automatique, il sortit.

ROMAIN COOLUS

La question Hoëné Wronski

APERÇU D'UNE SYNTHÈSE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

> Je suis heureux qu'une occasion m'ait été fournie de mettre en évidence la grande utilité de l'une des nombreuses découvertes mathématiques du savant que deux des plus grands géomètres du commencement de ce siècle avaient su apprécier, comme il convenait à leur époque.
>
> YVON VILLARCEAU.
>
> *Application de la théorie des sinus des ordres supérieurs à l'intégration des équations linéaires.*

Il faut savoir gré à M. Bertrand d'avoir posé la question Wronski (1) : s'il l'a présentée peu scientifiquement, il n'en a pas moins attiré l'attention sur un penseur. L'on ne pouvait demander à M. Bertrand d'apprécier le mathématicien-philosophe Wronski comme le ferait, et le fait, M. Renouvier, philosophe-mathématicien.

De son côté, M. Burthe, en son excellente réponse (2), aurait insisté avec avantage sur l'étendue de l'évolution wronskiste. M. Bertrand tient peu de compte, malgré leur valeur, de quelques savants français ; il a tôt fait de déclarer un savant *éminent*, et de passer outre : que penser du mouvement continu qui se manifeste à l'étranger en faveur de Wronski? ce mouvement est-il factice ? M. Bertrand n'en est pas sûr.

Aussi bien, Wronski peut dormir en paix : les dédains qu'il partage sont honorables. « Leibniz, écrivit un jour M. Bertrand, avait entrepris un grand ouvrage sur la science de l'infini. Apparemment, dit Fontenelle, il y fixait ses idées sur la nature de l'infini et sur ses différents ordres. C'est une perte considérable pour les mathématiques que cet ouvrage n'ait pas été fini. Fontenelle parle ainsi, peut-être avait-il raison; mais si profond que pût être ce livre perdu, si on le retrouvait après deux siècles, aucun géomètre n'espérerait s'y instruire. L'infini et l'infiniment petit mathématique n'ont plus de mystère (3) ».

Puisque l'anecdote plaît à M. Bertrand au point qu'il en fait le

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1897.
(2) *La revue blanche* du 1er mars 1897.
(3) *Journal des Savants* de septembre 1896.

fonds de ses articles philosophiques et l'introduit jusque dans le Journal des Savants (1), il eût dû nous renseigner sur la valeur de l'anecdote suivante : les roues à rails mobiles et les dromades (locomotives) de Wronski ont, au dire de certains, fonctionné vers 1840 ; des difficultés purement accessoires empêchèrent le développement de cette industrie, dont le jour n'était pas encore venu. Ainsi parle le Larousse. Que croire de cette aventure ? C'est la seule qui nous intéresserait ; c'est aussi la seule que néglige M. Bertrand.

« Les écrits de Wronski sur la philosophie et la religion formaient à ses yeux, avance M. Bertrand, la partie majeure de son œuvre. Les découvertes mathématiqnes avaient pour but d'imposer la confiance dans les autres. »

Rien de plus exact. Mais alors il semble que les doctrines philosophiques et religieuses de Wronski méritent autre chose que quelques phrases superficielles. J'y vais tâcher, en ayant soin d'être le moins imprécis, le moins obscur et le moins long que je pourrai (2).

—

Où va d'emblée la pensée de ce charlatan et de ce pseudo-fou ? Au plus grand dialecticien d'Allemagne, alors totalement inconnu en France. Non seulement c'est à lui qu'elle va, mais elle s'y attache, et si bien que, les frontières franchies, Wronski s'applique le premier à propager en France les doctrines de Kant. Folie pour l'an 1800. Soit (3).

Où Wronski est-il conduit par ce qu'il appelle le *criticisme ?* Historiquement, à développer la thèse toute moderne de Natorp : le vrai fondateur de la méthode transcendantale. c'est Descartes (4) ; logiquement, à expliquer, à développer et à synthétiser Kant. Pour différents que soient dans leurs tendances le criticisme de Wronski et celui de M. Renouvier, Wronski est des premiers à avoir senti

(1) Signalons, dans le même article, l'anecdote du professeur de l'Ecole Polytechnique, du jeune élève et des deux génératrices; et, encore, les débuts du jeune ingénieur constructeur de phares.

(2) En attendant l'achèvement d'une *Introduction à Wronski* : — Au point de vue scientifique pur, le lecteur français devra consulter, outre les travaux d'Abel Transon dans les Nouvelles annales de mathématiques, ceux d'Yvon Villarceau dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences et les Annales du Bureau des Longitudes; au point de vue historique, il pourra recourir aux notes de Dickstein (récapitulation des découvertes, dans la *Bibliotheca Mathematica*).

(3) Cfr. Wronski, *Loi téléologique du hasard*, réimpression de trois pièces rarissimes (1833) précédée d'une autobiographie et d'un inventaire de l'œuvre, Gauthier-Villars, 1890, pages 6 et suiv.; — Revue Philosophique, XXVI, 1888, p. 416.

(4) « L'honneur de ce salut de la philosophie, auquel nul autre ne saurait être comparé, appartient à la France : Descartes établit la méthode transcendantale. » (V. *Prospectus de la Philosophie absolue*, p. 112-117).

la possibilité et la nécessité de réduire les antinomies kantiennes à une seule (1).

Enfin ce novateur en qui nous devons constater la fusion de l'esprit critique allemand et de l'esprit, tout français, de réformation sociale, cet homme qui, à quelque degré, est à la fois de la race de Kant, de Fourier (2) et de Renan, a, le premier: 1° tenté une classification rigoureuse des religions; 2° cherché le critère premier et dernier auquel il conviendrait de les soumettre toutes; 3° fondé une réforme religieuse, purement scientifique, respectueuse de tous rites antérieurs, dédaigneuse de tout rite nouveau, et voulu, par là, réaliser une cité des esprits à l'usage, non plus des libre-penseurs, mais, au contraire, des penseurs libres.

Il semble que rien de tout cela ne soit ni d'un charlatan ni d'un fou, et il n'est pas sûr qu'il n'y ait point, dans cette anticipation des différents courants modernes, quelque sérieuse teinte de génie (3).

Wronski reprend donc la tentative de Descartes : rattacher la philosophie à la mathématique. De plus, il relie étroitement l'étude des religions à la philosophie. Mieux encore, il vise à constituer la *philosophie des religions*. Il est parfaitement net pour qui a la patience de le lire jusqu'au bout. Son *Messianisme* même

(1) Cfr. Renouvier, 1er *Essai*. Wronski part de la définition de la grandeur. Observant avec raison que la définition donnée jusqu'à lui (ce qui est susceptible d'augmentation et de diminution) est une pure tautologie, il définit la grandeur l'état d'un objet considéré du point de vue de la réunion de ce qu'il contient d'uniforme ou d'homogène. L'on pourra objecter que cette définition introduit la notion de qualité ; nous répondrons en demandant quelle définition n'en fait pas autant. Or, non seulement les antinomies de la raison concernant la grandeur, mais toutes les antinomies sont comprises sous une règle universelle se référant immédiatement à nos conceptions et ne concernant les objets de celles-ci que moyennant ces conceptions mêmes. Force nous est de renvoyer, pour le détail de l'argumentation, au travail de Wronski : *Philosophie ou Législature des Mathématiques* (Sept manuscrits inédits, 1879, pages 51 et suivantes). Mentionnons seulement les conclusions : La canonique des probabilités philosophiques est impossible directement, puisque ses raisons sont, par essence, hétérogènes; celle des probabilités mathématiques est, au contraire, possible directement, en vertu même de l'homogénéité de ses moments (ou raisons); celles des probabilités philosophiques est possible indirectement, c'est-à-dire en ce qui concerne ses résultats homogènes; elle ne l'est que par l'intervention de la mathémathique.

(2) « Je suis le seul novateur qui, ayant toutes chances pour fonder une secte religieuse, ait évité de le faire... Je me serais bien gardé de pareille spéculation; je considère les innovations religieuses comme des brandons de discorde... Je répugne à toute méthode qui provoquerait le trouble, et qui m'assimilerait aux agitateurs ». Fourier, *la Fausse Industrie*, 1836 (pages 457—6). Cfr. Wronski, *Formule de la déclaration des membres de l'Union antinomienne* (d'une part, *respect dû aux lois existantes, politiques et religieuses;* de l'autre, *détermination exacte du problème des destinées de l'homme.* Prodrome du *Messianisme, in fine*).

(3) Pas plus que l'obscurité de Wronski, les bizarreries de Fourier ne sont, elles-mêmes, dénuées de calcul. (Voy. le *Nouv. Mond. indust.* ch. LVI, 1829, p. 529; etc., etc.). D'Auguste Comte, je ne dirai rien, ne pouvant ni ne voulant contrôler les ressouvenirs personnels de M. Bertrand.

ne prête à nulle ambiguité : « C'est cette raison supérieure, écrit-il, qui, dans l'esprit de toute religion, est proprement l'idéal que l'on nommé Messie (1) ».

Et, dès lors, l'école chrétienne traditionaliste aussi bien que la nouvelle école pagano-chrétienne — celle qui, à l'exemple des Grecs, désirerait élever des autels à Jésus, mais sans détruire ni la statue d'Athéna, ni aucune autre — ces deux écoles d'allures si diverses se peuvent réclamer de Wronski (2) : elles entendent vivre, après tout, et sentent que la science seule les peut, ou régénérer ou constituer.

C'était une entreprise hardie que de fonder en raison la croyance ; Leibniz pourtant l'avait déjà tentée et il n'était pas le premier. Le plus nouveau consiste à avoir admis le maintien au moins provisoire, et peut-être indéfini, de rites antérieurs et divers. Si, parfois, Wronski semble obscur sur ce point, la manière de lui arracher sa pensée est, je le répète, fort simple : compléter tel de ses textes par l'ensemble des autres. Isolées, les affirmations de Wronski choquent souvent ; rapprochées, elles attaquent et forcent presque toujours la conviction. Or Wronski est, en maint passage, des plus catégoriques : « De là résulte, écrit-il, par exemple, que, comme il n'existe qu'une seule raison pratique, le Messianisme doit nécessairement offrir l'explication de toutes les religions positives, qui toutes ne sont visiblement autre chose qu'autant de manifestations différentes de la même raison pratique universelle. Ainsi les diverses religions positives doivent trouver un *centre de ralliement* dans le Messianisme, et elles doivent même *finir* toutes par s'y réunir effectivement (3). »

La pensée de Wronski demeurait contestable tant qu'on s'en tenait à tel passage de protestation soit envers l'Église grecque, celle qu'il préfère, soit envers l'Église romaine, celle qu'il sent s'agiter autour de lui ; elle cesse de l'être, si l'on pèse attentivement l'ensemble des textes (4).

Pour Wronski, d'ailleurs, il n'y a point de *vérités religieuses*, au sens étroit du mot ; il n'existe que des *problèmes* religieux. Et cela

(1) *Apodictique*, 317. Comp. le très remarquable et tout récent travail de M. Auguste Sabatier, *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire* Chez Wronski nous trouvons, par anticipation, l'esquisse d'une *philosophie des religions*, d'après l'histoire et la mathématique.

(2) Cfr. l'idéale *union conciliatrice* de l'abbé V. Charbonnel, (*Congrès universel des religions en 1900, histoire d'une idée*, A. Colin, 1897, *in fine*). Mais noter ce point, qu'on ne saurait trop préciser, l'*Union antinomienne* ne peut, dans la pensée de Wronski, entrer *comme telle*, dans aucune des religions, les devant, par définition, dominer toutes au point de vue scientifique, et cela, dans l'intérêt même de l'avenir religieux.

(3) *Apod.*, 317.

(4) Wronski avait-il tout à fait tort, pour le bien de sa propre cause, de faire penser sa pensée plutôt que de la souligner ? Il comptait sur l'effort des lecteurs qui lui importaient. M. Bertrand oublie que Descartes et Leibniz, se rappelant, eux, le double enseignement des philosophes grecs, ne reculèrent pas devant l'ésotérisme des Rose-Croix.

est fort heureux, puisque rien autre chose n'empêche les religions de s'anéantir par le témoignage les unes des autres. Substituer les problèmes aux vérités, n'est-ce pas admettre implicitement que toutes les religions sont vraies en tant qu'elles posent ces problèmes avec netteté, sont bonnes en tant qu'elles les résolvent selon l'objet propre de la religion, à savoir la *manifestation de la raison dans le sentiment et du sentiment dans la raison?* De deux choses l'une, par conséquent: ou l'on admettra la raison aux conseils de la religion, ou l'on ruinera cette dernière. Or, l'idée religieuse poursuit un objet trop élevé pour qu'il faille tenter de la détruire, trop nécessaire pour qu'on y puisse réussir durablement.

Et, si l'on réfléchit, l'on regrettera peu que les religions cessent de fournir aux hommes des solutions ultimes. Le fait est fatal, puisque rien, hormis les vérités de raison, n'est définitif, et que ces vérités mêmes ne sont point ultimes, au moins quant au nombre. Ce fait est, de plus, bienfaisant, car l'homme vaut par l'effort de son intelligence autant que de sa moralité, laquelle, par définition, ne se peut séparer de l'intelligence.

Le résultat inattendu de la révolution tentée par Wronski est, en substituant, d'une part, les problèmes aux vérités, de remplacer, de l'autre, la croyance par la certitude (mathématique) (1).

L'homme moderne croit moins de choses; qu'importe, si ce qu'il croit, il le sait; si sa foi est de celles qu'on ne déracine pas?

—

L'application logique des méthodes de Wronski tend à soumettre les religions à une double analyse: celle de leurs inégalités au point de vue de la résistance au mal intégral (matériel, intellectuel, moral); celle de leurs inégalités dans la réalisation active du bien intégral. Il y a, sans doute, réaction mathématique de ces sphères les unes sur les autres; l'idée d'une échelle ascendante n'en existe pas moins, et se doit réaliser *rationnellement*.

Si, comme on l'a vu, le point d'arrivée de Leibniz était déjà la moralité rationnelle, celle-ci constitue le point de départ de Wronski, lequel va droit à la création des préceptes spontanés de la raison, et, par suite, à ce qu'il nomme *la liberté dans l'accomplissement de l'univers*. Pour Wronski, en effet, il y a harmonie entre l'inertie de la nature et la spontanéité de la raison, entre la fatalité et la liberté de l'univers, et c'est cette harmonie qui se révèle tantôt sous l'aspect du beau (sentiment), tantôt sous la contingence de l'ordre (cognition).

L'étude des religions n'implique pas seulement celle des philoso-

(1) « Dans les mathématiques, dont l'application est d'ailleurs universelle, les vérités sont douées du haut caractère d'évidence, formant une espèce de certitude absolue, et par conséquent de révélation divine ; et elles servent ainsi de modèle à toute autre production intellectuelle. » Wronski, *Messianisme, Union finale, etc...* Tome 1, *Prototype du savoir humain.*

phies: elle évoque celle des sciences politiques (1). Les penseurs vraiment religieux poursuivront un but non plus individuel, mais universel : *la répartition des destinées du monde entre les divers Etats existants*, répartition dont le principe de droit et la fin sont démontrés par l'existence des destinées de l'humanité. Ces destinées sont-elles contestables ? En aucune manière, puisque la raison les *crée*: ou les nationalités ont cette fin morale, ou elles n'ont point de motifs d'exister. La raison nous amène ainsi, elle-même, à une sorte de *postulat juridique*.

Or, à ce point de vue spécial, que disent les religions? La plupart, enfermées dans leur propre domaine, ne se sauraient élever à la conception de tels problèmes; et quant à la *virtualité créatrice* de la raison humaine, elles la soupçonnent à peine, ou en ont horreur. Il est difficile, pourtant, de poser ces questions sans qu'elles s'affirment premières en importance. La science vise à l'*établissement des buts de l'humanité*, et c'est là le vrai règne des peuples, l'espèce de noucratie que Wronski oppose à la *zoocratie* menaçante (2).

Des diverses religions, la première sera, par définition, celle qui se prêtera le mieux aux adaptations supérieures, particulièrement aux impératifs de la morale rationnelle et esthétique.

Les religions seraient-elles donc ramenables à plusieurs critères? Le critère suprême ne resterait-il pas la moralité ? Cela dépend de ce que l'on entend par moralité. Il faut avouer que l'exposition de la loi morale a varié étrangement. Œil pour œil, dent pour dent, dit Moïse. Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait, disent explicitement Confucius et Jésus. Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait, dit Jésus implicitement. Que la règle de tes actions puisse devenir universelle, dit Kant. Inutile d'insister sur cette gradation : Kant, loin de détruire l'idée chrétienne, l'amplifie.

En principe, aux yeux de Wronski, le critère moral se confond avec l'*autogénie* ou spontanéité créatrice de la raison de l'homme.

En fait, il existe trois associations morales : 1° L'association juridique, l'*Etat* (sujet : garantie extérieure de la morale; but: éalisation de la justice dans les actions morales des hommes); 2° l'*Eglise* (sujet : garantie intime de la morale ; but: réalisation de la pureté dans les maximes morales des hommes); 3° *Association de finalité unitive* (dans le passé, union des philosophes ; dans l'avenir, union des scientifiques) : *Union absolue*, dont le nom pourra et devra varier (3), dont le but reste un.

(1) Cfr, notamment, la *Métapolitique* de Wronski. (*Messianisme, Union finale, etc.*, Tome II).

(2) Celle-là même qu'il invective en termes dont se scandalise si fort M. Bertrand.

(3) Wronski 'est jamais parvenu à se contenter soi-même sur l'appellation à choisir. Nous dirons, nous les disciples : *Union wronskiste*, en hommage à l'homme qui, le premier, a scientifiquement défini le caractère et la nécessité de cette Union supérieure.

L'harmonie durable serait au prix du respect réciproque de ces trois associations; chaque empiètement, au lieu de produire l'indépendance, amène, à quelque degré, une déchéance respective.

Wronski a voulu fonder une église idéale indépendante de toutes les autres; non pas une église dans l'église, ni même dans les églises, mais au-dessus; une sorte de forteresse commune et aux croyances et au savoir. Cette idée est l'essence du wronskisme. Wronski parle pour quelques-uns; mais ces quelques-uns — savants ou artistes — ne sont-ils pas les vrais arbitres?

En résumé, l'écueil reste le mysticisme; le but consiste dans l'identité finale de l'ordonnance morale et de l'ordonnance physique du monde; l'aboutissement n'est autre que le sentiment du *Beau*, lequel, à son tour, sert de signalement au *Bon principe*.

Il est tout le temps question *d'absolu* dans Wronski; ceux-là seuls s'en étonneront qui ignoreraient la terminologie des philosophes contemporains. Au demeurant, l'idée même nécessite ce terme. Porter la raison de l'homme à sa plus haute puissance par la plus haute culture, telle est l'ambition de Wronski. Or, avec un idéal absolu, la liberté devient, en quelque manière, absolue.

L'on commence par s'étonner du silence presque complet de Wronski sur un point essentiel, semble-t-il, à tout culte: la prière orale. En y réfléchissant, l'on observe que ce silence est une sorte de développement de la pensée de Jésus même: les meilleures prières sont les plus courtes, celles du cœur. Wronski laisse deviner que la prière absolue réside, pour lui, dans l'absolue conformité du sentiment à la raison; qu'elle n'est autre, tout au moins, que l'élan du cœur *selon* la volonté rationnelle.

Quant au mysticisme proprement dit, il constitue — Wronski revient avec insistance sur ce point — une réelle paralysie de la raison. Admettre une foi distincte de la raison, n'est-ce pas, en effet, admettre un mérite possible en dehors celle-ci? Or, se mouvoir *en dehors* de la raison, n'est-ce pas déjà se déclarer *contre* elle?

Le véritable *miracle*, le miracle permanant de la nature, est le Beau. Et ce miracle *sui generis* (création esthétique) réalise, on l'a vu, l'accomplissement même de l'Univers. L'*Art* se trouve ainsi résumer, en son actualité et en sa futurité, le miracle de la création morale dans sa plus universelle et plus pénétrante douceur.

Le critère des religions apparaît donc un et multiple. *Multiple* : respect, plus ou moins sincère et efficace, accordé aux diverses associations, juridique, éthique, de finalité unitive; au principe de tolérance; à la raison scientifique; au croissant rapprochement, sans confusion du Bien et du Beau. *Un* : principe de vie rationnelle, plus ou moins sauvegardé en son actualité et en sa futurité génératrices.

Le miracle d'une part, l'enfer de l'autre, constituent deux des

plus puissants ressorts des religions actuelles. Que valent ces ressorts? Il est permis d'espérer avec Wronski — dont la pensée transparaît — que le miracle *physique* et l'enfer *matériel* tiendront peu de place dans les préoccupations de l'avenir. Déjà le catholicisme romain permet de ne voir dans le feu matériel de l'enfer qu'un symbole (1). Comment, à leur tour, les philosophes arriveront-ils à se représenter le ciel et l'enfer? Selon Wronski, le dépouillement du néant dans la réalité absolue, en d'autres termes, la béatitude, réalité absolue libérée de tout néant, constitue le symbole du Ciel; l'inbéatitude, réalité absolue impliquant le néant, est figurée par l'enfer; le dépouillement du néant dans la réalité absolue, — ou expiation, — est représentée par le Purgatoire (2).

Je ne m'engagerai point ici dans la discussion que comporteraient des questions telles que la réalité, le néant, la loi de création wronskiste (3). Il ne faut jamais perdre de vue cette puissance d'autogénie, ou création propre, qui, par la combinaison du savoir et l'être, fait la base de toute la doctrine. Il y a, pour nous, un être et un savoir virtuels devenant existence de par le vouloir, l'authentique vouloir de l'homme rationnel. L'homme est, dans le domaine mathématique de l'idée, fait à l'image même de son créateur — qu'il crée (4) — il est créateur.

La conclusion pratique de Wronski n'en reste que mieux celle de Kant : rejeter tout ce dont l'hypothèse est de nature à rendre impossible l'usage de la raison.

Mais, objectera-t-on, de quel droit repousser l'anthropomorphisme des théologies et admettre le postulat rationnel d'un Dieu? Wronski insiste : Pour nous *la réalité est la chose sue* (5); la certitude absolue, fondée sur l'inconditionnalité des lois, est le terme de toute certitude (6). Loin d'être affaiblie, la preuve de l'existence de Dieu acquiert, en se présentant comme postulat rationnel, le summum de la certitude humaine; mieux encore, elle se confond avec la réalité. Au lieu que les théologies s'appliquaient toutes, et contradictoirement, à descendre de Dieu vers l'homme, la raison,

(1) Cfr. l'ouvrage de l'abbé Méric, *l'Autre Vie.*

(2) Wronski se garde de rien préciser brusquement, tant il répugne au rôle d'agitateur. De là encore la nécessité de compléter ses textes les uns par les autres.

(3) Cfr. Fichte.

(4) Cette idée apparaît à la réflexion suprêmement religieuse : en effet, pour le traditionaliste, c'est une contre-épreuve de démonstrations anciennes, gardées et fortifiées; pour le relativiste, c'est une argumentation première et dernière.

(5) *Propédeutique, passim.*

(6) *Développement progressif et but final de l'humanité,* page 102. Voy. Pillon : « la vraie substance, le vrai noumène, c'est la loi. » *Introduction au Traité de la Nature humaine,* de Hume, page lxjx. Cette rencontre, est-il besoin de le dire, n'ôte rien à l'originalité de la réforme philosophique tentée par M. Renouvier. Cfr. les néo-Kantiens allemands.

qui est une. ne se prétend élever vers Dieu que par elle-même, et en elle-même.

Ainsi, d'après les théories de Wronski, les religions se devront proposer : 1° un but supérieur (création de la religion absolue à l'aide des religions contingentes; développement autogénique du savoir — philosophie — et de l'être — religion —); 2° une certitude supérieure (rationalité inconditionnelle); 3° un idéal de vertu supérieure, sorte de législation éthique, avec contrainte intérieure (logique) et restriction des maximes morales les unes par les autres; 4° par voie de conséquence, un symbolisme supérieur.

D'où, pour le penseur. - toutes les religions pouvant et devant, par une sorte d'objectivation d'ordre entièrement spécial, être considérées comme révélées à proportion de leur contenu de moralité rationnelle. — nécessité d'entreprendre une classification des religions. C'est aussi l'œuvre tentée et réalisée par Wronski en des notes inégales, mais étincelantes de génie. Wronski est le premier mathématicien-philosophe des temps modernes qui ait nettement esquissé la philosophie des religions et qui, en l'esquissant, l'ait fondée (1).

Impossible de se montrer plus impartial que Wronski. Dans le protestantisme, il déplore l'insuffisance de la réalisation du Beau, et, en même temps, salue l'élévation de l'idéal esthétique, et surtout l'affranchissement grâce auquel tous progrès se pourraient opérer. Il reconnaît les magnificences de l'Eglise romaine, et ne lui reproche qu'un vice radical, sa tendance au mysticisme Il aime et défend l'Eglise grecque, en qui il voudrait voir une ressource providentielle, et se fait peu d'illusions sur la puissance d'évolution philosophique dont semble douée cette Eglise. Il tente une Union des esprits supérieurs, élève un temple, le ferme, et en jette les clefs à l'avenir, avec une infinie confiance en lui-même — comme tous les savants, — et très peu de foi dans les hommes.

Hôte de la France, Wronski a parlé d'elle en termes attendris; et nul mieux que lui n'a défini, — sous des vocables un peu pompeux — son double caractère: sinistre, consistant à modifier indéfiniment l'ordre social et la forme du gouvernement ; auguste, consistant à pressentir un nouvel et véritable esprit organisateur du monde, et à déplacer le but des Etats. Lui-même est un des plus remarquables exemples de la fusion déjà signalée entre l'esprit critique allemand et l'esprit français de réformation sociale.

(1) V. notamment le *Messianisme* (tomes I et II), le *Développement progressif et but final de l'humanité*, la *Philosophie absolue de l'Histoire*, le *Prospectus de la Philosophie absolue;* enfin l'*Apodictique*, série d'ébauches et de plans tour à tour insuffisants et admirables.

Le temple élevé par Wronski n'est pas seulement plein de beauté, il est entouré d'oliviers.

Développement de la science (synthèse), de l'art (moralité par le beau, substitution progressive de l'héroïque psychique à l'héroïque *purement* physique, beaux-arts ou *Arts célestes*); progrès de l'idéal de l'amour : tel fut le rêve de cet homme qui poursuivit le développement indéfini et virtuellement absolu de la raison, et, de la sorte, l'accomplissement sentimental des vues religieuses.

La mathématique est-elle douée de l'infinie puissance que lui prêta Wronski ? Si c'est une erreur, elle remonte à Descartes, et fort au delà. En tous cas, Wronski ne perdit jamais de vue cette *faculté de produire* dont parlait Descartes. Et cette faculté, il la développa, prudemment comme penseur, imprudemment comme écrivain, magnifiquement, en somme.

Quelque caduques, peut-être, que s'affirment telles parties de ses œuvres, l'ensemble en est impérissable. Qu'au lieu de dire *la mathématique*, il faille, plus simplement dire *la science*, il importe peu : maints problèmes sont définis et résolus par Wronski comme ils ne l'avaient jamais été avant lui.

Et c'est pourquoi la seule annonce de la publication des manuscrits de Wronski remue tant d'esprits, et même de cœurs.

S'il était, à propos d'un homme qui eut foi, comme Descartes et Leibniz, en la possibilité d'une éminente distinction de l'intelligence chez les femmes, — à propos de ce féministe avant l'heure qui regardait la culture de la femme, devenue la femme absolue, comme la condition même de l'idéal chez l'*homme absolu* (1), nous citerions ici, bravement, un petit passage de Mme de Staël, la devancière de nos kantiens :

« Lessing dit, dans son Essai sur l'éducation du genre humain, que les révélations religieuses ont toujours été proportionnées aux lumières qui existaient à l'époque où ces révélations ont paru. L'Ancien Testament, l'Évangile, et, sous plusieurs rapports, la réformation, étaient, selon leur temps, parfaitement en harmonie avec les progrès des esprits ; et peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du Christianisme, qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres (2) ».

(1) Comp. l'*Uebermensch* de Nietzsche.

(2) *De l'Allemagne*, IVe partie, chapitre I. — Au point de vue philosophique pur, il faudrait notamment : 1° remonter à la Kabbale, dont on suivrait la filière ; 2° comparer Wronski aux philosophes ses prédécesseurs immédiats, en insistant sur Schelling ; 3° marquer les étapes de sa propre pensée ; 4° noter son influence, voilée mais certaine, sur les tout modernes.

Et maintenant, que penser de la vie de Wronski?

Les disciples scientifiques sont discrets; l'anecdote les laisse froids; ils aiment surtout avec le cerveau. C'est pourquoi les wronskistes ne diraient rien de leur maître, — ou ne parleraient que de sa doctrine, — si sa mémoire n'avait été blessée.

Au point de vue des influences de races et de milieu, Wronski fut un slave trois fois slave, comme il s'en vante; un slave que l'Allemagne scientifique n'eut point le temps de transformer, que ne pouvait influencer un « exil » de dix ans à Marseille, que ne devait point charmer, ou séduire, un séjour prolongé, mais tardif à Paris. Wronski avait été, de plus, soldat trop brillant, trop jeune.

Au point de vue de la caractéristique morale, c'était, tout à la fois, un homme d'humeur non seulement vive, mais violente, et une conscience plus que délicate, scrupuleuse (1). D'où luttes intérieures, qui n'effleurèrent jamais la paix domestique, mais n'en éclatèrent qu'avec plus de rage et de délices en polémiques incessantes contre l'erreur — mathématique ou philosophique — en déclarations, proclamations, invectives, sarcasmes et défis variés.

Au point de vue scientifique, Wronski, alternativement prolixe et réticent, n'en fut pas moins un synthétiste et un moderne hors pair (2).

Au total, disons, si l'on veut, que Wronski fut fou. C'était donc à la manière de Kant, dont l'orgueil paraît illimité (3), et de Descartes, dont les visions sont devenues célèbres. Or, insinuait déjà Platon, l'idée de folie n'est pas simple, et telle folie nous vient des dieux.

CHRISTIAN CHERFILS

P.-S. — A propos de l'œuvre scientifique de Wronski: Note sur Yvon Villarceau.

Wronski a été compris par un savant de premier ordre, — ceci pour quelques-uns; — le savant en question était français, et membre de l'Académie des sciences, — ceci pour tous, et particulièrement pour les lecteurs officiels, que préviendrait contre Wronski la haute situation de M. Bertrand (4).

(1) Le contraire n'est pas discutable, et n'a jamais été discuté sérieusement. Quant à la pauvreté de Wronski, elle nous est sacrée.

(2) « Le bien de l'humanité, voilà, dit Wronski, le but de toutes mes actions. Ma vie physique elle-même, qui n'est pour moi qu'une charge pénible, se soutient uniquement par l'espérance de coopérer en quelque chose à ce grand but de notre destinée : les fleurs dont la terre est parsemée n'attirent mes regards que parce qu'elles laissent transpirer *l'avenir céleste* de notre noble espèce ». *Apod.* 212. M. Bertrand peut rire de ce mauvais style. Wronski s'adresse à l'avenir.

(3) Voir la première préface de la *Critique de la Raison pure*. Les anecdotiers de la science, et non les philosophes, auraient le droit de railler plus d'une seconde Kant voulant empêcher les coqs et les prisonniers de chanter.

(4) Pour la littérature étrangère si importante, voyez Dickstein, Hoëné Wronski. Jego Zycie i Prace, Krakowie, 1896.

Reprenant, sans plus, les six premières lignes de l'article de ce dernier, j'y veux, à ce propos, montrer sans contestation possible une erreur matérielle, une erreur d'induction ou une équivoque gratuite par couple de lignes. Le lecteur jugera, du reste.

Les six premières lignes de cet article, les voici :

« Hoëné Wronski était-il un charlatan, *un fou* ou un homme de génie? Un savant éminent, célèbre par des travaux excellents et variés, Yvon Villarceau, admirateur de Wronski, *ou bien près de l'être, a posé la question* sans la résoudre. Il serait imprudent, *tant qu'elle reste douteuse*, de publier les manuscrits inédits qui se comptent par centaines. »

Or, — première erreur, toute matérielle — jamais Yvon Villarceau n'a estimé que la folie de Wronski fût admissible; cette découverte appartient en propre à M. Bertrand. Même le simple dilemme de charlatanisme ou de génie, jamais Villarceau ne l'a imaginé. Il s'agissait d'un article où le dilemme était posé, et Villarceau écrit, au sujet de la publication, vivement désirée par lui, des manuscrits de Wronski : « On saurait enfin, selon l'expression de l'auteur de l'article cité plus haut, si Wronski n'a été qu'un grand charlatan, ou s'il était réellement un homme de génie (1) ».

Deuxième erreur, toute d'illogisme. Les conclusion de Villarceau, à propos desquelles M. Bertrand vient d'invoquer l'autorité du grand astronome sont diamétralement contraires : « Il suffit d'un simple coup d'œil pour constater la simplicité remarquable des expressions différentielles que fournit la nouvelle méthode comparée aux anciennes. — Ici se bornent nos investigations. Elles établissent que, sauf une minime erreur facile à corriger, les formules de Wronski sont parfaitement exactes. Nous serions heureux que cette constatation pût déterminer quelque astronome-géomètre à poursuivre l'application des méthodes de Wronski à la théorie de la Lune. On y trouverait sans doute la solution des difficultés qui ont empêché les tentatives de Delaunay et de ses prédécesseurs d'aboutir à un résultat complet, sous le double point de vue théorique et pratique. — A ceux qui voudraient entreprendre un pareil travail, *nous donnerions le conseil de consulter, s'il est possible, les manuscrits laissés par Wronski*. A en juger par les travaux qu'il a publiés, *on peut être certain de trouver là une mine précieuse de développements* analytiques, très correctement exécutés. On profiterait ainsi de l'expérience acquise par l'auteur de la nouvelle méthode, et l'on se trouverait en présence de calculs faciles à vérifier et à compléter, si l'auteur n'a pas entièrement achevé son travail (2) ».

Plus nettement encore, Yvon Villarceau ajoutait, — et c'est ici qu'il convient de reproduire le texte complet, oublié par M. Bertrand : « Nous ne pouvons que faire des vœux *pour qu'il soit enfin procédé à cette publication dans le plus bref délai possible;* nous estimons que les amis de la vérité et du progrès général des sciences joindront leurs vœux aux nôtres. *On saurait enfin, selon l'expression de l'auteur de l'article cité plus haut*, « si Wronski n'a été qu'un grand charlatan, ou s'il était réellement un homme de génie (3) ».

La pensée est-elle douteuse ? M. Bertrand, seul, le soutiendrait.

Reste, en troisième lieu, l'équivoque gratuite, — erreur de fait, nous le

(1) Annales du Bureau des Longitudes, tome II, *Note sur les Méthodes de Wronski.*
(2) Annales du Bureau des Longitudes. *Ibid.*
(3) Ces derniers mots entre guillemets dans la note d'Yvon Villarceau.

voulons croire : Villarceau était-il, oui ou non, admirateur de Wronski? L'était-il franchement, ou n'était-ce qu'un admirateur réticent, un admirateur « bien près de l'être »?

Dans le travail déjà mentionné, Yvon Villarceau déclare qu'il n'est pas nécessaire de rappeler les éloges donnés à ce géomètre par les commissaires de l'Académie des sciences, lorsqu'ils ont eu à juger la haute valeur de la *Loi suprême* des Mathématiques (1), pour justifier l'intérêt que pouvent présenter les travaux ultérieurs du même auteur. Et il ajoute : « Nous ne pouvons croire à l'indifférence des astronomes à l'égard des progrès de la Mécanique céleste, et nous nous expliquons fort bien, les ayant éprouvées nous-même, les grandes difficultés qui s'offrent au lecteur le moins défavorablement prévenu contre les idées de Wronski. Après avoir, à plusieurs reprises, entrepris et abandonné l'étude des méthodes de Wronski, relatives à la Mécanique céleste, nous avons fini, cependant, par nous rendre compte de ce qui peut avoir un véritable intérêt, pour les astronomes-géomètres, dans les travaux publiés par Wronski sur cette matière (2) ».

Ce n'est pas tout. Yvon Villarceau revendique son rang de premier interprète : « On nous permettra donc de livrer notre travail à la publicité sans en modifier la forme primitive, et de nous attribuer la priorité d'une démonstration intelligible des expressions différentielles sur lesquelles reposent les méthodes de Wronski concernant la Mécanique céleste (3) ».

Villarceau n'attend rien moins, il le déclare, des méthodes de Wronski, enfin comprises, qu'une nouvelle ère s'ouvrant à la sciences mathématique (4).

(1) Cfr. *Réflexions sur l'événement scientifique d'une formule publiée par Wronski en 1812 et démontrée par M. Cayley en 1873*, par M. Abel Transon. Nouvelles Annales de Mathématiques. 2e série, tome XIII, pages 161 et suiv. Il s'agit du géomètre Cayley, déclaré par M. Bertrand lui même *l'un des plus illustres de ce siècle* (Académie des sciences, Funérailles de M. de la Gournerie, membre de l'Académie, le vendredi 29 juin 1883, Discours de M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel).

Dans le tome précité des Nouvelles Annales de Mathématiques lire encore (p. 305 et suiv.) : *Loi des séries de Wrônski, Sa Phoronomie*, par M. Abel Transon, et retenir le post-scriptum du très sagace examinateur à l'Ecole Polytechnique : « Je m'estimerai heureux si j'ai pu, dans un sujet purement mathématique, faire au moins pressentir la valeur de Wronski comme philosophe, d'autant plus que lui-même déclare n'attacher de prix à ses travaux mathématiques que comme offrant la garantie scientifique de sa Philosophie. »

(2) « La Note qui précède est la conclusion d'un travail de recherches concernant la substitution des composantes de la force perturbatrice suivant les axes mobiles avec le plan de l'orbite des corps célestes, aux composantes de la même force suivant les axes fixes. Cette substitution a été mise en pratique par Wronski mais l'obscurité dont ce géomètre a entouré l'exposé de ses méthodes n'ayant pas permis de le suivre, il fallait s'engager dans une voie conforme aux principes, universellement admis, de la mécanique céleste. — Tel est l'objet des recherches que nous avons entreprises et que nous soumettons aujourd'hui à *l'attention des astronomes* » Y. V. *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) « En attendant que les géomètres aient fait fructifier l'œuvre de Wronski, n'y aurait-il pas lieu de chercher à utiliser les indications qui peuvent se trouver dans les ouvrages publiés de ce géomètre, et ceux, plus nombreux encore, qui sont restés à l'état de manuscrit?... L'un de nos jeunes confrères a entrepris l'étude des méthodes de Wronski et a réussi à les comprendre... *La plupart d'entre nous* ne manqueraient pas de le féliciter d'avoir entrepris une tâche *très*

Admirateur de Wronski, l'*éminent* astronome l'était, et si bien qu'un membre de l'Académie des sciences, ami des graves anecdotes, raconte ainsi un des derniers épisodes de la vie d'Yvon Villarceau : « Il y a deux mois à peine que nous étions ensemble à Naples; un jour, il soufflait vent et tempête; malgré son âge, M. Yvon Villarceau voulut faire l'ascension du Vésuve et se fit porter sur les bords du cratère pour contempler de près cet étrange spectacle. Le soir du même jour, je l'entendis qui plaidait la cause du géomètre Wronski avec une ardeur toute junévile auprès de l'un es maîtres de la science italienne. On ne pouvait guère prévoir alors la fin si prochaine d'une carrière qui promettait encore un avenir de travaux et de découvertes (1) ».

Que conclure ?

Si les avatars des hommes sont mystérieux, une chose est commune à la plupart des savants : la loyauté. C'est pourquoi nous en appelons avec confiance de M. Bertrand surpris à M. Bertrand mieux informé, et voulons ne désespérer point de voir celui-ci devenir, quelque jour, le ferme champion de Wronski (2). C. C.



importante et de le soutenir de leurs encouragements. — Il ne s'agirait, en effet, *de rien moins que d'ouvrir une nouvelle ère à la science mathématique et à ses applications* ». Yvon Villarceau, *Application de la théorie des sinus*, etc., *in fine*.

(1) Académie des sciences, Funérailles de M. Yvon Villarceau, membre de l'Académie, le mercredi 26 décembre 1883, Discours de M. Perrier, membre de l'Académie. Cfr. l'épigraphe de cette étude.

(2) Nous en avons pour gages la pénétration de M. Bertrand, d'une part, et, de l'autre, l'expérience personnelle d'Yvon Villarceau « Ce géomètre, conclut Villarceau à propos de Wronski, a fait la découverte des fonctions qui nous occupent, en se basant sur des principes philosophiques qui lui sont propres et que malheurensement, *il n'a pas réussi à faire comprendre à ses contemporains*... Nous regrettons de ne pouvoir renvoyer aux ouvrages de Wronski, attendu qu'ils sont à *peu près inintelligibles pour ceux qui n'ont pas entre les mains l'ensembl, des publications antérieures à celle qui contient l'objet dont on veut s'occuper*, et que ces ouvrages n'existent, au complet, dans aucune de nos bibliothèques : celle de l'Académie des sciences en possède à peine deux volumes, faible contingent d'une collection très nombreuse. » Yvon Villarceau, *Application de la théorie des sinus*, etc.

Par ses publications, l'Académie polonaise saura convaincre M. Bertrand lui-même, juge insuffisamment renseigné, adversaire preste, mais loyal.

Loulou, black Loulou...

THÈME ET VARIATIONS



Chanson nègre

THÈME

Tandis que seul chez moi je rêve
Et que le jour s'achève
Et que j'attends
Celle qui revient à pas si lents,
Oh! la douce chanson
Qui là-bas traîne à l'horizon...
— « Loulou, ma chérie,
Loulou, noire Loulou, ma vie!... »

Tandis que sonne l'heure
Et que je demeure
A songer de l'absente,
Oh! là-bas, la vieille chanson dolente
Qui douce et calme et berçante
Et ingénue
Monte le long de l'avenue...
— « Loulou, ma chère âme,
Loulou, noire Loulou, mon âme!... »

Tandis qu'ô mon cœur, tu t'endors,
Oh! là-bas, au dehors,
La bonne chanson qui passe
Et me berce mon âme lasse...
— « Loulou, ma bien-aimée,
Noire Loulou, Loulou, ma pensée!... »

I

Elle est humble, celle que j'aime,
Son œil
N'a pas d'orgueil,
Son front n'a pas de diadème,
Sa mise est un demi-deuil.

Les autres
Sont belles très noblement,
Indifféremment

Elles seraient aussi bien nôtres,
Et toujours elles sont l'honneur de leur amant.

Certaines
Ont des regards
Qui pénètrent les sens hagards,
Avec des pâleurs de reines
Parmi la violence des fards.

Ah! combien de princesses
Au corps de soie et de splendeurs vêtu!
Les unes portent l'adorable tutu,
Les autres de longues traînes avec des joliesses,
Quelques-unes arborent même de la vertu.

Qu'elles sont belles
Et tentatrices! et qu'elles ont
Des yeux profonds,
Toutes celles
Qui s'offrent aux baisers longs!

Courtisanes, gent émérite,
Amoureuses au front de langueur,
Pucelles, délicate fleur!
Moi, c'est une pauvre petite
A qui s'est donné mon cœur.

II

Elle est humble, mais elle m'appartient;
Son cœur est un bien
Absolument mien;
Ce toit de chaume
Me revient
Mieux qu'à nul roi aucun royaume.

Elle est à moi:
Je gouverne d'un doigt
Son âme en émoi
Et son âme en fête;
J'y suis la loi
Et le prophète.

Elle est bien peu de chose;
C'est une toute petite rose
Atteinte de chlorose;
Mais je l'ai cueillie de ma main
Et je l'ai prise toute rose
Entre mes lèvres pour faire mon chemin.

Elle est moi-même en une autre apparence;
Elle est le miroir où j'aperçois ma ressemblance,
L'écho où je m'entends qui pense,
Le portrait de ce qu'enfant je fus,
Le rêve où va mon espérance;
Si je disparaissais, elle ne serait plus.

III

O passant, suis la route confuse
Des voyageurs pas à pas vagabonds,
Et dans tes doigts pressant ta cornemuse
Répands parmi les horizons
Ces naïves chansons
De ton âme simple et tranquille
Et juvénile,
Au hasard des vents profonds.

Elle t'attend, la fiancée,
Sur l'autre bord,
Au bas de la vallée,
Devant le port,
En face de la mer qui vient du Nord,
Bonne, fidèle et pas jalouse,
Tu la trouveras, l'épouse,
Auprès de qui tu dormiras avant la mort.

Par-delà le ravin qu'ont creusé les avalanches
Tu as vu, tu connais
Des femmes plus minces et plus blanches,
Avec des traits
Plus délicats et des attraits
Nouveaux et des grâces plus subtiles,
Parmi les villes
Où parfois tu t'égarais.

Tu les oublies!
Celle de ton hameau,
Celle à qui tu te lies
Et que tu suivras jusqu'au tombeau,
C'est elle, ô matelot,
La plus souriante et de toutes la plus jolie,
Et ta rêverie
N'a su jamais rien de plus beau.

IV

Et la chanson
Repasse dans les brumes de l'horizon...

...Il était un pauvre nègre
Qu'avait fait la traversée;
Là-bas dans le pays nègre
Sa bonne amie est restée...
— Loulou, ma chérie,
Loulou, noire Loulou, ma vie!

Que songes-tu, négrillon?
Voici le pays anglais. —
Doucement le négrillon
Songe au loin à ses forêts...
— Loulou, ma chère âme,
Loulou, noire Loulou, mon âme!

Tu regard' les femmes blanches
Aux yeux bleus, aux cheveux lisses? —
Il regard' les voiles blanches
Qui loin sur les vagues glissent...
— Loulou, ma bien-aimée,
Noire Loulou, Loulou, ma pensée

Et la chanson dolente
Passe calme et berçante,
La bonne chanson,
La douce chanson...

EDOUARD DUJARDIN



Rimbaud

DEUXIÈME ARTICLE (1)

Mais, si la rencontre avec Arthur Rimbaud détermina la personnalité novatrice de Paul Verlaine et influa par impérieux souvenir sur toute la vie postérieure d'icelui, il n'en fut pas de même au réciproque. Verlaine paraît n'avoir été qu'un accident, un incident dans l'évolution psychique et la marche vitale de Rimbaud, pourtant son cadet. Quant à l'essentiel, pour ce qui nous occupe, leur tempérament du tout au tout différait ; car, tandis que Verlaine était impulsé plus spécialement en les affections immédiates et présentes ou rétracté sur le passé, Rimbaud aspirait en général à de l'inconnu, à de l'éloigné, à de l'étranger, sans de souci d'un hier et d'intérêt d'un aujourd'hui davantage que pour mieux désirer un demain. L'un de ces géniaux, celui-ci, était plutôt, dirait-on physiologiquement, un cérébral ; l'autre, celui-là, plutôt — parlant de même — un cardiaque.

Aucune relation affective n'eût pu retenir Rimbaud un plus long temps que le strict laps nécessaire à la satisfaction ardente d'une hâtive curiosité. Certes, et de ses correspondances épistolaires le prouvent, il n'oublia, ne dédaigna son ami. Mais ce dépôt mémorial laissé par Verlaine, en dépit de l'héroïque et du tragique le colorant, n'eut guère en Rimbaud d'importance lumineuse plus que, chez nous autres hommes ordinaires, tel souvenir ni ri ni pleuré, regretté cependant, mais dans un haussement d'épaules. Au reste, « cette espèce de prodigieuse autobiographie psychologique », *Une Saison en Enfer* — après l'affaire de Bruxelles transcrite, à Roche (Ardennes), dans les souffrances de la blessure au poignet aggravée de tétanos et sous des brûlures d'alcool — établit métaphoriquement, *Délires, I*, les respectivités de la fameuse liaison. Sans conteste, la « vierge folle » c'y est Verlaine et l' « époux infernal » Rimbaud. Il faut lire tout le chapitre, où l'époux dit, entre autres, à la vierge :

Comme ça te paraîtra drôle, quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé. Quand tu n'auras plus mes bras sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux. Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour. Puis il faut que j'en aide d'autres ; c'est mon devoir. Quoique ce ne soit guère ragoûtant... chère âme...

Que, maintenant, à défaut de l'œuvre complet de Rimbaud si bien caractéristique de Force, le lecteur ; s'il veut éclairer décisivement sa religion sur ce propos, daigne se reporter à la biographie,

(1) Le premier article a paru dans La revue blanche du 15 août 1896.

par Verlaine, dans Les hommes d'aujourd'hui; à la notice aussi des *Poètes maudits...*

Donc, d'octobre 1871 à juillet 1872, Rimbaud demeura dans Paris. Puis, jusqu'en août 1873, ce fut la Belgique, l'Angleterre, et la Belgique; en compagnie de son ami (1).

Après le drame de Bruxelles, il avait été admis à l'hôpital Saint-Jean de cette ville. C'est là que la Justice brabançonne vint recueillir sa déposition, pour le procès criminel; déposition qui fut en faveur de l'arrêté, naturellement et à ce point que, sans attendre la guérison du blessé, le gouvernement belge l'expulsa de l'hôpital et de son territoire.

Voyelles, *Les Chercheuses de Poux*, *Les Corbeaux*, *Poison perdu*, *Patience*, *Jeune Ménage*, *Mémoire*, *Fêtes de la Faim*, figurant aux « Poésies complètes » et à quoi, évidemment, se remorquent les préoccupations d'affranchissement prosodique actuelles, sont de cette période d'amitié avec Verlaine; lequel, dans le même temps, ne l'oublions pas, faisait les *Romances sans paroles*. Toute la prose publiée de Rimbaud, aussi, date d'alors : *Les Illuminations*, puis *Une Saison en Enfer*.

De la frontière belge, l'expulsé rejoignit à pied sa famille, qui se trouvait, pour la moisson, dans une ferme lui appartenant, à Roche. C'est de là que, après en avoir, disons-nous, revu les feuillets produits au bonheur des répits de l'aventure, il fit imprimer *Une Saison en Enfer*, cette seule plaquette pour laquelle il ait donné un bon à tirer et dont il doit détruire, aussitôt parue, l'édition, au total presque des exemplaires; cela, pour des raisons dont la moindre est la mauvaise mise en page de la brochure. On connaît, par la réimpression sur un exemplaire dédié clandestinement à Verlaine, cet énorme petit livre au style strict et incisif comme une lame rougie à blanc, peuplé de rires mortels et de visions prophétiques, où pas une phrase n'est sans élixir ou acide; maléfice d'ouragan, sortilège torrentiel, sorte d'engin alchimique placé au foyer du monde passionnel; revendication terrible d'une divinité déchue.

Il s'était plaint, peu auparavant, dans *Les Illuminations :*

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.

Inutile, puéril, ce remords du passé! — trouve-t-il. Il le supprime, et corrige, pour *Une Saison en Enfer*.

(1) Voir La revue blanche du 15 février 1896. *Verlaine héroïque*.

Qu'il vienne, qu'il vienne
Le temps dont on séprenne!

C'est trop encore. « Point de cantiques! » Et il fera de cela, son esprit d'aujourd'hui, un autodafé. Aucun engagement, même d'espoir, ne doit l'arrêter, jamais.

Son ouvrage ainsi détruit, sauf quelques exemplaires à porter avec soi, Rimbaud prend aussitôt le train pour Paris, qu'il veut revoir et narguer.

Le 1er novembre de cette année 1873, Alfred Poussin, tout bon homme, le rencontre au café Tabourey, près de l'Odéon, et le régale. Rimbaud n'a pas encore dix-neuf ans : il s'est, de taille et de cheveux, notablement allongé ; son visage, bien que toujours enfantin, recèle en sa pâleur quelque chose de virilement amer et de redoutable. Le dessin d'Ernest Delahaye, illustrant notre premier article, le représente à cette époque. Poussin, lui, simple poète, en a gardé un souvenir d'effroi ; il raconte, pour s'appuyer, la répugnance craintive avec laquelle les rimeurs fréquentant alors chez Tabourey, et qui sont à présent célèbres, tenaient le poète du *Bateau ivre* en quarantaine. On glosait sinistrement, avec bêtise. Lui, le calomnié, souffrait toujours de son bras.

Aussi, quelques jours après son arrivée à Paris, reprenait-il le chemin des Ardennes; d'où, ayant obtenu quelque argent de sa mère, il courut revoir l'Angleterre, en compagnie de Germain Nouveau, poète sympathique.

Fin de l'étude de l'anglais, alors; professorat de français et existence besogneuse, à Londres, dans la province anglaise. Puis, retour au bout d'un an, fin 1874 par conséquent, à Charleville : sa mère y garde toujours un appartement pour l'hivernage.

Et l'on croirait que madame Rimbaud marque, enfin, une condescendance à l'égard des projets de son fils! Elle l'avait vu détruire *Une Saison en Enfer*; il exprimait, à présent, une volonté vers la science pratique et les langues vivantes, jurait définitif son abandon des lettres, de ces lettres dont elle gardera, incurable, la haine. Vraiment, il avait encore si peu d'âge!

Au fond, sa grande préoccupation, son idée fixe, à Arthur, c'était de quitter l'Occident pour l'Orient, de pouvoir aller embrasser plus matériellement les aubes. Il avait, à la vérité, le souci des connaissances scientifiques et linguistiques, sa soif de tout épreindre ne se limitant pas; mais ces sciences et ces langues ne devaient être, l'argent faisant défaut, que des moyens de réaliser son rêve.

Ma journée est faite, avait-il prédit; *je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront...*

Il savait déjà l'anglais ; ensemble que de philomathie, il veut

maintenant s'occuper de l'allemand. De cœur et de bourse, sa mère acquiesce. Quelques jours de repos, par cet hiver, au pays natal; et il partira pour Stuttgard.

C'est dans cette ville d'Allemagne, en pleine application d'études que le surprit Verlaine, retour de Mons, parti de Paris.

Comment eut lieu la reconnaissance, et quel fut l'accueil de Rimbaud : nous l'avons déjà raconté ici, dans *Verlaine héroïque*. Aujourd'hui nons dirons seulement, afin d'éclairer un point légèrement suspecté, intéressant les lettres, qu'un échange, parmi des confidences esthétiques, eut lieu, entre les deux poètes, de productions. Rimbaud donna à Verlaine un exemplaire d'*Une saison en Enfer* ; à quoi celui-ci répondit par le don de manuscrits poétiques devant plus tard entrer dans la composition de *Sagesse*, entre autres cet

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour!

que mademoiselle Isabelle Rimbaud, trompée par une analogie graphique, ne craignit pas, un temps, d'attribuer, de faire attribuer à son frère.

Arthur, une fois en possession de l'allemand, ne tarda pas à quitter Stuttgard. Il n'y avait pas quatre mois qu'il y était descendu.

En hâte de gagner les chaudes contrées de son désir, visant l'Archipel où, dans une Cyclade, à Paros ou à Naxos, un ami, M. Mercier, fabriquait du savon, il vend sa malle, cet impédiment, et prend le railroad pour jusqu'au pied du Saint-Gothard. A Altorf, il épuise son pécule. Et c'est sans le sou, farouche et résolu, qu'il gravit à pied le mont; c'est épuisé et mourant qu'il le redescend. A force de courage il parvient à Milan, où une dame, apitoyée et charmée à la fois, le recueille, le soigne, le garde un mois. Il en profite pour apprendre l'italien. Et, dès réconforté, il se remet en marche, âprement, vers le sud; vers Brindisi, lieu d'embarquement.

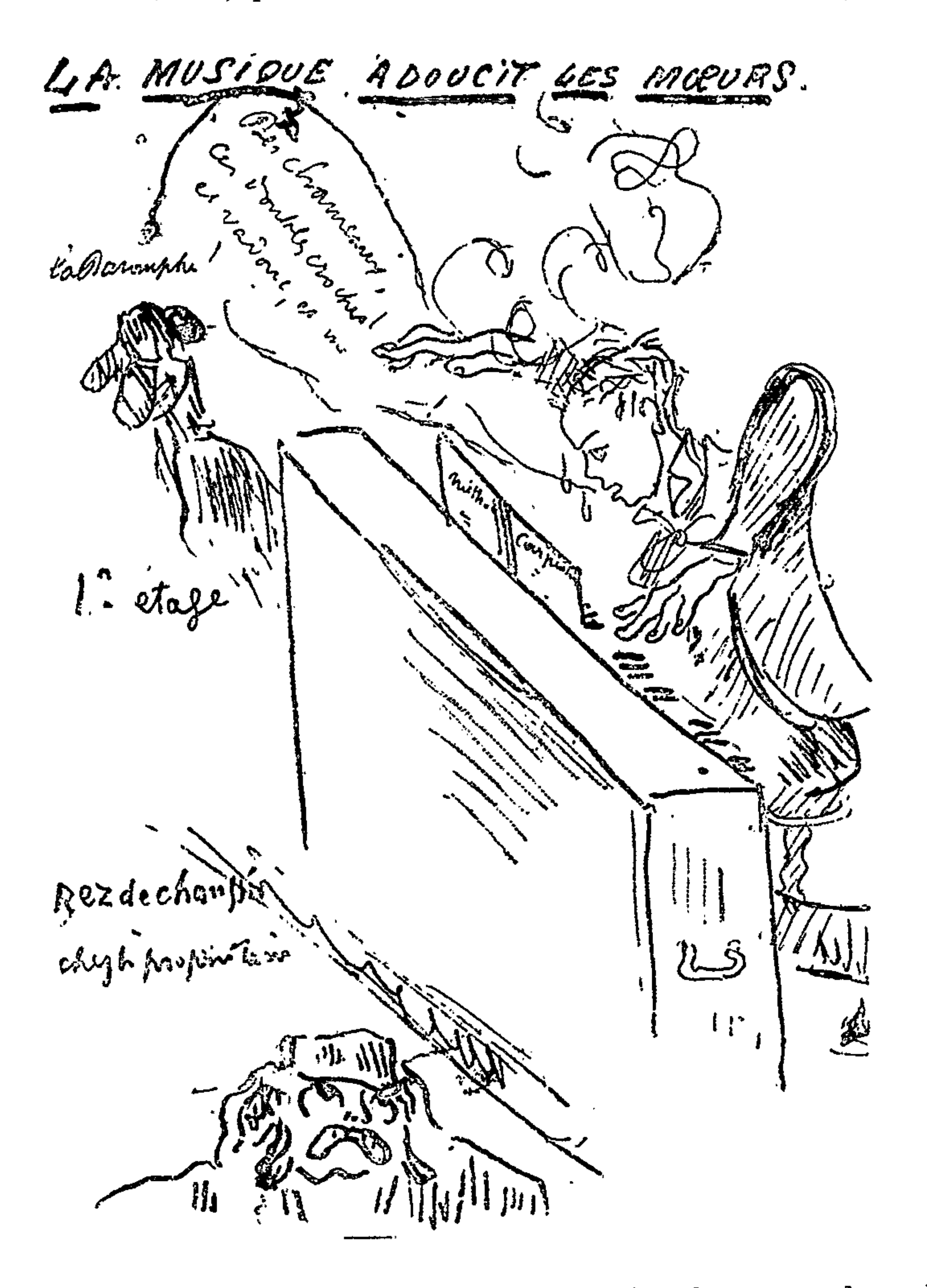
Mais sa santé jouait de malheur.

Sur la route de Sienne, dépassé Livourne, il est frappé d'insolation. On le ramène au port toscan; il y est hospitalisé. Convalescent et refroidi, à sa sortie de l'hospice, il va trouver le consul français qui, sympathique, offre de le rapatrier.

Il convient de remarquer, au passage, que les façons d'être de Rimbaud, au contraire de ce que d'aucuns ont prétendu, étaient charmeuses et séductrices, bien et noblement. Une encyclopédique instruction, lui permettant de converser aisément dans leur langue avec les hommes les plus éminents des pays d'Europe, n'avait pas détruit chez lui ce laisser-aller bon et sans apparat de condescendance qu'il faut avoir pour plaire aux ouvriers et aux paysans. Il savait immédiatement se mettre au ton des humbles qui, vite,

devenaient franchement ses amis. Et voilà, au fait, ce qui explique comment, au cours de ses pérégrinations dénuées, il réussit à vivre. Sur les routes, jamais il ne fut trouvé gauche à décharger des voitures, ni, aux ports, maladroit à débarder des bateaux.

A Marseille, où, par les soins du consul de Livourne, il fut



déposé, plus d'un mois il demeura à vivre des besognes les plus humbles et les plus pénibles, malgré qu'il fût encore très débilité. Pour ne pas avoir à remonter vers le nord, peu rassuré d'ailleurs quant à l'accueil ménagé désormais par sa mère, il consentit à tout, ne répugnant à rien. Un jour qu'il mourait de famine, comme on lui proposait un engagement dans l'armée carliste, en débandade et réfugiée aux villes françaises de la Méditerranée, il accepta d'être

militaire. Comment, après avoir reçu la prime de son engagement, il ne partit pas au service de don Carlos et prit, au contraire, le train pour Paris : c'est explicable par ceci que, une fois sa faim apaisée, la conscience lui revint des laideurs de la guerre en un retour de la foi révolutionnaire, souvenirs de la Commune, lui évoquant la capitale française que, pour une fois et pour quelques jours, libéré des soucis de bourse, — l'or sonne dans ses poches, il est ivre ! — il veut voir, affronter.

Retour de Paris, on le revoit, fin de cette année 1875, à Charleville. Il y passera l'hiver, en lutte contre sa mère qui ne veut plus rien entendre, on le conçoit.

Parmi de nouvelles études, il entreprend celle de la Musique, ardemment; ainsi, du reste, qu'il fit toujours et pour tout. Un piano a été apporté dans l'appartement, sans le consentement préalable de madame Rimbaud dont la fierté et l'autoritarisme sont surpris, puis malicieusement retournés, par le hasard, contre un voisinage protestataire; Arthur, de ses vastes poings, en tire des orages de notes qui mettent aussitôt tout l'alentour en affreux émoi, font craindre au propriétaire l'écroulement de la maison. Un dessin de Verlaine, le montre ainsi opérant des tonnerres (1). Il s'était, peu auparavant, fait raser les cheveux : la forme du crâne est remarquable.

En 1876, deuxième tentative vers l'Orient.

Ayant réussi de nouveau à gagner la bourse maternelle à la cause d'un départ, sous prétexte d'aller approfondir l'allemand à Vienne, aux fins d'une collaboration industrielle en Russie, il part pour, en effet, l'Autriche (2); mais avec l'intention de gagner Varna, sur la mer Noire, où il s'embarquerait pour l'Asie.

Le guignon, hélas, le poursuit. Pas plutôt à Vienne, il est délesté de tout ce qui lui reste de sous par des individus avec lesquels sa générosité imprudente l'a fait boire. Et le voici forcé, pour manger, de se livrer, dans la ville autrichienne, à des besognes de forçat, à des mendicités. Un jour, pour de nobles raisons humaines, il a une rixe avec la police. Il est arrêté. On l'expulse.

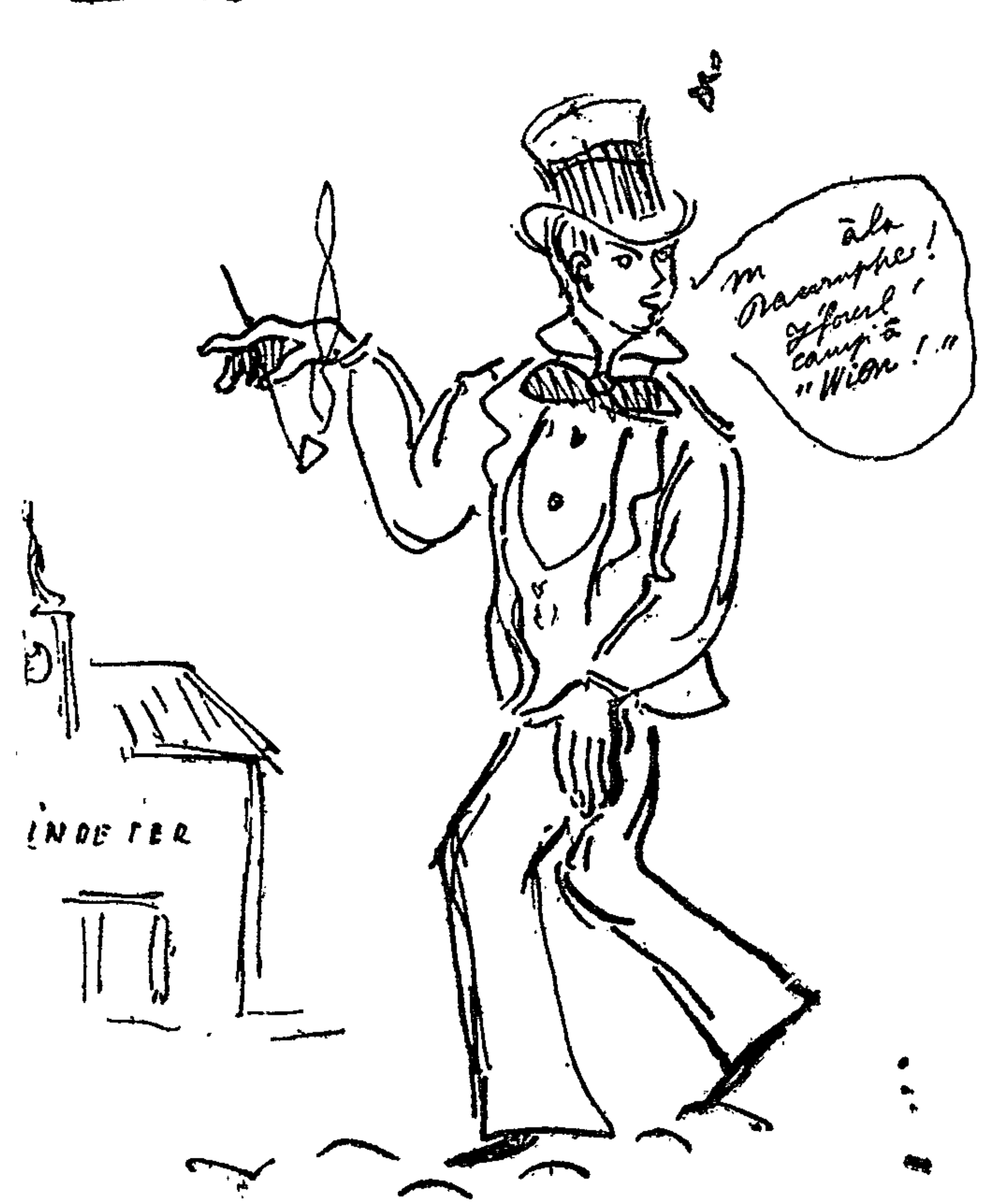
Conduit à la frontière de l'Allemagne et livré à la police de cet empire, qui l'expulse à son tour, on le mène à la frontière française, d'où, à pied, par Strasbourg et Montmédy, il regagne Charleville.

« Il était alors, dit Ernest Delahaye, très robuste; allure souple, forte, d'un marcheur résolu et patient, qui va toujours. Les grandes jambes faisaient, avec calme, des enjambées formidables, les longs bras ballants rythmaient les mouvements très réguliers, le buste était droit, la tête droite, les yeux regardaient dans le vague, toute la figure avait une expression de *défi résigné*, un air de s'attendre

(1) Voir à la page précédente ce dessin de Verlaine.
(2) Voir à la page suivante le deuxième dessin de Verlaine.

à tout, sans colère, sans crainte. » Il n'écrivait plus que de rares épistoles; l'ambition littéraire semblait morte; il ne marquait plus, apparemment, que le désir d'aller, de voir, les yeux avec obstination et spécialement fixés vers l'Asie. Coûte que coûte, il fallait qu'il y atteignît, en cet Orient convoité!

Comme il n'espérait plus rien de sa mère, les idées les plus étranges, touchant les moyens d'arriver au but, hantaient son esprit. Il eut une fois celle de se faire missionnaire.



Aussi, ne le verra-t-on que peu de temps dans les Ardennes.

Malgré l'arrêté d'expulsion pris contre lui en 1873, il gagne à pied la Belgique. Le hasard le met en rapports avec un racoleur au service de la Hollande. Il part au Helder s'engager, contre une prime de douze cents francs dont six ou huit à toucher à la signature, dans les troupes néerlandaises qui vont s'embarquer pour

l'archipel de la Sonde. Ce départ pour l'Inde, c'était son rêve. Le moyen découvert et employé, quelque contraire à ses goûts qu'il fût, était, quand même, un moyen...

Et voilà comment, porté sur l'Océan Indien, il put atterrir à Java, à Sumatra, sous un masque de soldat.

Rimbaud était d'âme trop fière et sûre de son droit individuel pour se soumettre aux disciplines militaires; il avait le sens de l'honneur trop juste, la compréhension morale trop large pour conserver un scrupule de dette envers des gens dont la profession était de tuer les hommes qui par eux ne se laissaient spolier sans révolte. Puis, un ennui le rongea de ne pouvoir, à sa guise, aller explorer l'étrange nature de ce pays volcanique, dont la flore est prodigieuse, la faune terrible, et qui est habité par des hommes d'un mysticisme lent, immobile, plus beaux, à son regard, que ces conquérants, que ces bourreaux aux rangs desquels il éprouvait la rancœur d'être. Il déserta. Un mois entier, il fut errant dans l'île de Sumatra; obligé, pour échapper aux barbaries de la vindicte disciplinaire, de se cacher dans de redoutables forêts hantées d'orangs-outangs qui durent lui enseigner d'y vivre à l'abri de l'assaut des tigres.

Cependant cette existence de sauvage, pour intéressante qu'elle lui parût, ne pouvait se supporter longtemps. C'est avec une ruse d'indien qu'il rentra dans la ville; et il y manœuvra, en nique des autorités hollandaises, si bien, qu'un navire anglais l'acceptait à bord et que le voici, fuyard, en mer, pour Liverpool et Dieppe!

Doublé le cap de Bonne-Fspérance, conte-t-on, le navire se trouve à six kilomètres en vue de Sainte-Hélène. Notre déserteur veut qu'on y descende; mais le capitaine s'y refuse. Alors, quoique sachant à peine nager, il se jette à la mer, avec la volonté de gagner à brassées l'île. Il fallut qu'un marin plongeât après lui, pour le ramener et l'embarquer, de vive force. On remarquera, par les détails de cette anecdote, combien Rimbaud, pour que les choses se passassent ainsi, avait dû se gagner le commandant du vaisseau. Certes, au sortir de la forêt de Sumatra, il ne devait payer de mine.

De Dieppe, il revint à pied dans Charleville.

Madame Rimbaud semble se résigner au caractère de son fils; mais elle a noué pour lui, rigoureusement, les cordons de sa bourse. Nous sommes en 1877. Arthur a vingt-trois ans.

Un repos de quelques mois. Puis, au risque des poursuites encourues par sa désertion, pédestrement et sans le sou toujours, il va en Hollande, où, pour gagner quelque argent, il se fait, à son tour, racoleur. Nous savons qu'il connaissait parfaitement l'allemand. Sur la frontière de Prusse, grâce à cet avantage, il réussit à faire s'engager bon nombre de braves tudesques; reçoit, pour son négoce plaisant, une somme assez considérable, grâce à quoi il peut vite

quitter le dangereux état hollandais et filer sur Hambourg. Là, après avoir, en solidarités, dissipé son gain, il trouve à s'engager comme interprète dans la troupe ambulante du cirque Loisset.

C'est dans ces fonctions que le connurent Copenhague et Stockholm.

Il se lassa bientôt de l'existence relativement méthodique du baladin; se blasa tôt aussi de l'action aux fêtes foraines en ces villes froides, sous tous les rapports, de la Scandinavie. Le Nord n'entrait pas dans le programme de sa fête de vie; il s'en écartait, au contraire. Car, connu, le protestantisme de ces contrées, connu et méprisé !... Aussi, dès Stockholm, lâchait-il la baraque Loisset, pour aller rendre visite au consul qui, à souhait, le rapatria.

En 1878, pour, de Charleville, partir en chemin de fer à Hambourg, où des espoirs l'invitent, Rimbaud se voit forcé de donner à sa mère la preuve, pour ainsi dire, qu'il travaillera « honnêtement ». La bourse s'ouvre. Il arrive dans la ville allemande, et il y est, en effet, embauché par des négociants qui l'envoient, comble de bonheur, à Alexandrie. En novembre, après avoir, pour gagner du temps, franchi une seconde fois à pied le Saint-Gothard, il s'embarque à Gênes et il aborde l'Egypte, enfin! dans de supportables conditions.

D'Alexandrie, un nouvel engagement le fait passer en l'île de Chypre. Pendant six mois, il travaille assidûment comme chef de carrière, sous la direction, paraît-il, de MM. Thial et Cie. Mais il contracte des fièvres; et il est, pour cela, de nouveau forcé de revenir, au moyen de ses économies (sur ses mensualités de 150 francs il ne dépensait presque rien), dans les Ardennes.

Il laissa des regrets aux gens de l'entreprise, l'aimant à cause de sa lumineuse intelligence aussi bien que pour sa générosité, son activité, sa loyauté sans pareilles.

En France, à Roche, l'an 1879, on le revoit, pour la dernière fois.

Les fièvres, dont il est ébranlé, paraissent redoubler sa soif d'un soleil ardent, d'horizons vastes, de paysages colorés aux ciels infinis et d'azur sans tare. « Rester toujours dans le même lieu, écrivait-il épistolairement, me semblerait un sort très malheureux. Je voudrais parcourir le monde entier qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être trouverais-je alors un endroit qui me plaise à peu près. »

Au cours de ces voyages héroïques, il n'écrivait plus, c'est vrai, que de rares lettres; lors de ses retours, il assurait, à ceux qui l'interrogeaient sur le propos de Littérature, sa définitive rupture avec elle. Mais il parlait pour l'instant. Pouvait-il engager un futur voué, par lui-même, à l'imprévu? Il n'avait, jadis, chanté que par besoin de le faire, d'accord. Il ne l'éprouvait apparemment plus, ce besoin; auquel avait succédé celui de l'aventure. Mais cela

entraîne-t-il qu'il ne devait jamais plus s'attacher au Verbe? Nous ne pouvons l'admettre.

La volonté, en dépit de philosophies à la mode, n'entre que comme un facteur secondaire dans la destinée des hommes. Supposée d'action principale — et ce n'est pas dans le cas qui nous occupe — est-ce qu'elle n'obéit pas, comme tout le reste, à cette loi de transformation placée, par nos savants modernes, en base de toute biologie? Quoiqu'il en soit, cette appétence caractéristique de Rimbaud à renouveler toujours ses sensations, son désir volontaire et sans précédent d'étreindre le monde nous apparaissent, à nous, en but d'un emmagasinement formidable de poésie, d'un approvisionnement complet d'idées.

Peut-on, en réalité, exprimer de la poésie si l'on n'en a frémi, joui soi-même; fût-ce par des coulures ataviques? L'imagination aussi est perfectible, et dépendante d'atmosphères. Qu'Arthur Rimbaud n'ait pas voulu poursuivre, dans le genre de ses écritures connues et qui sont toutes exclusivement de sa première jeunesse, c'est d'autant plus admirable que ces œuvres le sont, simplement, déjà, admirables! Il eut contre elles, dit-on, des gestes de destruction. Quel est le poète qui n'éprouva un malaise devant la publication de choses, aperçues, dès lors, imparfaites? D'autre part, le goût de la perfection poussé, de cette sorte, à un tel degré, n'est-ce pas un souci divin?

Or, nous avons dit qu'Arthur Rimbaud prétendait à devenir un dieu.

Il savait tout, de la Science et de la Littérature; il voulut tout vérifier, tout voir, tout deviner, inventer.

Et voici que cette aspiration vers une nouveauté toujours de vie nous fait immédiatement penser à cet autre divin, Mallarmé, lequel, ému de semblables impulsions, aigle en cage dans notre société, eut ce coup d'aile :

> La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.
> Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont ivres
> D'être parmi l'écume inconnue et les cieux.

Car Rimbaud, non seulement avait abdiqué l'Art d'autrefois; aussi bien il avait abandonné, comme tristes et insuffisamment fécondes, les excitations artificielles de la chair pour le rêve. Il moquait un peu cela, même, à l'époque où nous venons de le voir, à Roche.

Cependant, la voix de cet homme ne pouvait à jamais se taire; l'eût-il résolu lui-même. Et en voici une preuve, offerte par mademoiselle Isabelle Rimbaud qui, seule, en France, eut les confidences de son âme, à la dernière période de sa vie :

« Je crois, dit-elle, que la poésie faisait partie de sa nature, que c'est par un prodige de volonté et pour des raisons supérieures qu'il

se contraignait à demeurer indifférent à la littérature; mais — comment m'expliquer? — il pensait toujours dans le style des Illuminations, avec, en plus, quelque chose d'infiniment attendri et une sorte d'exaltation mystique; et toujours il voyait des choses merveilleuses. *Je me suis aperçue de la vérité très tard, quand il n'a plus eu la force de se contraindre.* »

Il tenait la célébrité en dédain; méprisait la foule, qui en est la dispensatrice. On doit attribuer cette attitude aux nouvelles lui arrivant, bien malgré lui et par hasard, de Paris, nouvelles qui clamaient le lot de gens dont il savait la médiocrité. Il ne pouvait vouloir de cette gloire convenue, indigne de son altier et vaste lui; gloriole, plutôt de clocher, de clan, de cénacle.

Nous l'avons vu: ni la famille, ni le charme de la terre natale, ni les usages d'une société, ni les lois d'un état n'eussent pu le retenir. *La morale*, avait-il dit, *est la faiblesse de la cervelle.* Il n'aurait consenti à être du bateau glorieux. Et lorsqu'il apprit la publication de ses vers, crus ensevelis dans l'oubli, ainsi que le bruit fait autour de son nom à cause d'eux, il fut, dit sa sœur, « péniblement impressionné » et il entra dans une grande colère.

Il se sentait, en revanche, de tous les pays, de tous les mondes, de toutes les religions. Une synthèse cosmogonique siégeait en son for intérieur. Estimant Joseph Prudhomme né avec le Christ, comment une formule religieuse, fût-ce la catholique, eût-elle pu encadrer ses colossales et inouïes mysticités?

Oh! ce que sa parole définitive eût proféré, fusion philologique de tous les langages en des rythmes d'éloquence émouvant tout et accédant partout, aurait peut-être régénéré l'âme humaine...

PATERNE BERRICHON.

Johannes Brahms

Brahms, qui vient de mourir à Vienne, était né le 7 mars ou le 7 mai 1833 à Hambourg ou à Altona; on ne possède aucun document d'état civil.

De constitution robuste, il ne connut guère la maladie, et c'est à un accident qu'est due sa fin prématurée. L'an passé, aux obsèques de Clara Schumann, il avait pris froid, et quand nous le vîmes, en juin, dans les montagnes de la Haute-Autriche, où il villégiaturait chaque été, il ne nous resta pas de doute sur sa fin prochaine. Très insouciant, après une saison passée à Carlsbad, il se remit au travail, ajoutant une œuvre à l'autre jusqu'à l'*opus* (121, quatre *mélodies sérieuses*). Il s'alita cependant le 23 mars dernier en pleine connaissance et, sans agonie, il s'éteignit le 3 avril.

Il était petit, gros, trapu, alerte, dépourvu de cou. Encadrés d'une perruque et d'une barbe hirsutes, deux petits yeux, méchants, brillaient. On le reconnaissait entre mille à la coupe ridicule de ses pantalons, écourtés au mollet. Il était célibataire comme Haendel, Beethoven, Volkmann.

Dernier tenant de la forme classique, il était, on peut le dire sans phrases, le plus *savant* musicien de ce temps, le grand maître de l'orchestration. Sa réputation est universelle.

En France, seules, les fameuses *Danses hongroises* l'ont fait connaître, encore qu'il n'ait jamais revendiqué la paternité de ces danses nationales, pour lesquelles il fit, comme Liszt pour les *Rhapsodies :* un simple arrangement pianistique.

En Allemagne, le camp des « brahmines » existe de vieille date; ces admirateurs du maître traitent avec dédain tout ce qui ne contresigne pas leurs opinions. Il faut savoir qu'ils firent de Brahms leur *Messie*, parce qu'ils voyaient en lui l'homme de la *formule* classique et de la direction d'art conservatrice. Après la révolution wagnérienne, il fallait un *antagoniste* et l'on choisit Brahms — contre son gré — pour ce rôle.

Dès la prime jeunesse, Brahms étonna son père.

L'humble contre-bassiste, bon musicien, encouragea, surveilla ses débuts, sans qu'il fût besoin des sévérités dont on usa à l'égard de Liszt et de Beethoven, et il confia le « petit garçon aux yeux bleus » à O. Kossel, de Hambourg. Les principes élémentaires étant, pour ainsi dire, innés chez le jeune prodige, Kossel eut peu à faire. Sur ces entrefaites, Edouard Marksen, la plus grande autorité musicale d'Altona, remarqua le jeune homme, le prit en amitié et commença sa véritable éducation — théorique et pratique. Bientôt, il lui disait : « Tu es mon cher fils, et j'en ressens de la joie »; il trouvait en effet en Brahms le sérieux, le sens

artistique et la grande conscience de musicien qui vivaient en lui-même.

A quatorze ans, au milieu des tempêtes politiques de l'année 1847, Brahms donna son premier concert comme pianiste; ce fut son premier succès. Mais il s'occupait déjà à cet âge plus de composition que de virtuosité. Il entreprit avec Remenyi, le célèbre violoniste hongrois, un voyage au cours duquel il rencontra Joseph Joachim. Ce dernier avait alors seize ans, et l'on sait que depuis quelque temps il stupéfiait le monde entier. Il advint une amitié rare entre les deux jeunes gens qui étudièrent à fond, de compagnie, Haydn, Mozart, Bach et Beethoven.

Ils donnèrent plusieurs concerts remarquables qui consacrèrent le talent de Brahms. On raconte, à ce sujet, une prouesse étonnante. Brahms devait jouer un soir la *Sonate à Kreutzer*, de Beethoven. A la dernière heure il remarque que le piano est trop bas. Sans témoigner nulle émotion, il transpose *à vue* toute la sonate en *la dièze*. Un seul pianiste, depuis lors, se montra capable d'un pareil tour de force, c'est Goswin Sœkeland.

Le hasard des pérégrinations amena Brahms en 1853 à Dusseldorf. Schumann, ayant pris la succession de Ferdinand Hiller comme chef d'orchestre municipal, y résidait alors. Il reçut Brahms avec une cordialité préconçue, et dès la première entrevue se renouvela la scène célèbre qui eut lieu chez Mozart, lors de la visite du jeune Beethoven au maître.

Schumann eut sur Mozart, en cette circonstance, l'avantage d'une érudition esthétique et d'un talent d'écrivain incontestés. Après l'audition de Brahms, il publia sous le titre de *Nouvelles voies*, un article resté célèbre (Nouvelle Revue de la Musique, 28 octobre 1853) (1). Voici ce document :

« Plus d'un talent nouveau et important a paru. Une nouvelle force musicale s'est révélée : maints artistes de venue récente en témoignent.

« Leurs œuvres ne sont encore connues que dans un cercle restreint. (Je pense ici à Joseph Joachim, à Ernest Naumann, à Ludwig Normann, Woldemar, Bargiel, Théodore Kirchner, Julius Schaeffer, Albert Dietrich. Et je n'oublie pas le compositeur de musique religieuse F.-C. Wilsing, profond et appliqué à faire du grand art, ni W. Gade, F.-C. Mangold, Robert Franz et Ferdinand Hiller, hérauts d'avant-garde!) Et moi je songeais, en poursuivant les voies de ces élus avec le plus grand intérêt, qu'il fallait qu'il en vînt un, quelque jour, qui serait destiné à donner la plus haute expression de son temps, d'une façon idéale; un qui nous apporterait la maîtrise non en un développement successif, mais qui sortirait, comme Minerve, entier et armé de la tête de Zeus!

(1) Schumann avait abandonné, depuis 1845, le Nouvel Ecrit sur la musique qu'il avait fondé en opposition à la Gazette générale de musique de Leipzig, en 1834. Ses critiques musicales ont été recueillies et publiées en quatre volumes fort estimés en Allemagne, et dont nous n'avons pas de traduction.

« Il est enfin venu, celui-là. C'est un homme tout jeune, au berceau duquel les grâces et les héros ont veillé. Il s'appelle Johannes Brahms, il vient de Hambourg où il créait dans l'obscure tranquillité, instruit, par un maître excellent et inspiré (Edouard Markens), instruit dans le *métier* le plus difficile de l'*art*. Il m'était recommandé par un maître célèbre et honoré, mais son extérieur disait assez qu'il portait en lui tous ces signes qui font dire : « Voici un élu ! »

« Assis au piano, il se mit à nous dévoiler des régions merveilleuses, il nous introduisit en des cercles toujours plus enchanteurs. Ajoutez à cela un *jeu* tout à fait génial qui fait du piano un orchestre de voix lamentables ou joyeusement criantes !

« C'étaient des sonates, plutôt des symphonies voilées, des mélodies dont on comprend la poésie en l'absence des paroles, et qu'un chant profond pénètre toutes; des morceaux de piano tantôt d'une nature démoniaque, tantôt de la forme la plus gracieuse; puis des sonates pour piano et violon, des quatuors pour instruments à cordes, et chacun si différent de l'autre qu'ils paraissaient provenir des sources les plus diverses.

« Que le plus haut génie lui donne la force nécessaire ! Nous en avons l'espoir, car un autre génie — celui de la modestie — lui est inné. Ses confrères le saluent, à l'occasion de son premier pas dans le monde, où l'attendent peut-être des blessures, mais aussi des lauriers et des palmes. Nous le saluons comme on salue un fort combattant !

« Il y a, à chaque époque, une secrète union des esprits-frères; vous qui devez marcher la main dans la main, rendez votre cercle plus fort pour que la vérité de l'art rayonne avec toujours plus de splendeur, apportant partout de la joie et de la bénédiction... »

Ce chant de gloire et de joyeux avènement, Schumann l'avait — vingt ans auparavant — entonné en l'honneur de Chopin. Ç'avait été son *premier article*, sa première démonstration littéraire. Brahms eut les honneurs de l'*ultimum verbum*.

Les contemporains se montrèrent un peu rebelles à l'admiration; on était encore « sous le joug de Mendelssohn », et le mal qui terrassa Schumann peu après diminua encore le prestige des opinions contenues dans les *Voies nouvelles*. (1)

L'exagération la plus outrancière est ce rapprochement avec Pallas sortant *toute faite* du cerveau de Jupin. Les premières œuvres de Brahms sont lourdes, pénibles, travaillées au marteau. Et vraiment, en 1861, Hoplit, plus pondéré, pouvait encore écrire : « Appeler Brahms une *nature d'artiste* parfaite est non seulement un péril pour son avenir, mais un doute sur son avenir. Comme nous le voyons aujourd'hui, il n'est qu'une période de transition, et non un accord final. »

(1) On sait que Schumann devint fou et qu'on dut l'interner (1854). Une légende, accréditée *jusqu'à cette heure*, fait croire qu'il ne recouvra jamais la raison jusqu'à sa mort (29 juillet 1856).

Or, une correspondance de Robert Schumann avec sa chère Clara a été découverte après la mort de Clara Schumann, voici environ une année, qui jette un jour tout nouveau sur cette fin lamentable.

Nous publierons cette correspondance. — H. R. et A.K.

Vers la fin de 1853, le jour de la naissance de Beethoven, Brahms se produisit à Leipzig comme pianiste; son succès fut assez médiocre. Toutefois, les recommandations de Schumann lui permirent d'éditer ses huit premières œuvres chez Breitkopf et Hærtel et Bartholt Senff : *3 sonates pour piano*, œuvres 1, 2, 5, — les *Cahiers de mélodies*, œuvres 3, 6, 7, — le *Scherzo en mi bémol mineur*, œuvre 4 — et le *Trio avec piano*, œuvre 8.

Peu après, il fut reçu par Liszt à bras ouverts (à Weimar); il donna quelques concerts à Hanovre, et il accepta une position fixe (directeur des chœurs et professeur de musique) chez le prince de Lippe-Detmold. C'est à cette époque qu'il acheva ses études.

En 1857 et 1858 on le retrouve à Hambourg et en Suisse; en 1859, à Leipzig, où il eut encore un complet insuccès avec son *Concerto pour piano en ré mineur*. L'« esprit révolutionnaire » de cet immense travail rebuta le public d'alors, mais il faut convenir aujourd'hui qu'il ne manquait pas de valeur.

En 1862, Brahms tenta un essai à Vienne; il ne trouva de sympathies que dans des cercles restreints en dépit de la charge de directeur des chœurs à l'Académie de chant qui lui fut octroyée en 1863. Durant ce stage, il écrivit ses deux premiers *quatuors avec piano*, et, un an plus tard, au cours de nouvelles pérégrinations, son *quintette avec piano en fa mineur*, son *trio avec cor*, et sa première *Sonate pour violoncelle*.

En 1866, il lia connaissance avec le docteur Hanslick, célèbre depuis lors, qui ne cessa plus d'accabler le « Messie » d'articles élogieux à outrance.

C'est en 1867 que Brahms se fixa définitivement à Vienne, attiré — dit la chronique scandaleuse — par les occasions d'aventures amoureuses. La reine du Danube avait déjà fait dire à Schumann le mot connu sur les « belles enfants du Bon Dieu » et il est de fait que Brahms ne resta jamais insensible au « clignement des beaux yeux ». Même il est peut-être curieux de rappeler ici que S. P. Graedener, chef d'orchestre célèbre, se réfugia à Hambourg pour échapper à leur obsession !

Le 10 avril 1868, Brahms fit exécuter à Brême, pour la première fois, son véritable chef-d'œuvre, le *Requiem allemand* dédié par l'auteur à la mémoire de sa mère, dont la mort le terrassa pour quelque temps (1).

Cette œuvre magistrale dut son insuccès à une exécution déplorable. Elle trouva le prodigieux succès auquel elle était destinée l'année suivante, sous la direction de Riedel.

Alors, en pleine possession de son talent, Brahms composa la *Cantate Rinaldo* (sur le texte de Gœthe), puis une quantité de *Cahiers de mélodies* (il en écrivit durant sa vie plus que Schubert et Shumann réunis !), ses deux premiers *quatuors pour cor*, la

(1) C'est le seul *Requiem* qu'il ait composé. Le Journal a écrit par erreur : « plusieurs des *Requiem* de Brahms sont célèbres en Allemagne. »

Rhapsodie (œuvre 53), les valses — *Chants d'amour* — si contestées parce que incomprises (là Brahms avait écrit sans art, *pour la danse*, car sa prédilection fut toujours grande pour les valses électrisantes de Strauss).

Durant l'hiver de 1870-71, il composa son *Chant de triomphe*, à l'époque où Wagner faisait *Une Capitulation*.

En 1872, après avoir été nommé chef d'orchestre du Conservatoire de Vienne, il dirigea lui-même son *Chant de la Fatalité* et il ne trouva que trois années plus tard, ayant résilié son engagement au Conservatoire, le loisir d'exécuter son plan favori : la composition d'une première *Symphonie en ut mineur*. Le succès de la première audition (4 novembre 1875 à Karlsruhe) fut complet. Il en écrivit encore trois dans la suite, en *ré majeur*, en *fa majeur*, et en *mi mineur* (cette dernière, achevée en 1885, est la meilleure).

Nous avons dit que les « brahmines » avaient fait de leur maître, pour les besoins d'une cause, l'antagoniste de Wagner. Mais Wagner fut un novateur, un génie créateur, *le génie de la décadence*, dit Nietzsche, anti-wagnérien de vieille souche ; (et celui-là sait, *rara avis*, pourquoi il l'est !)

Brahms, on peut l'affirmer au lendemain de sa mort, était loin d'être un Messie dans la musique. Certes, il fut grand, plus grand que Wagner en tant que *technicien* mais si peu original ! Il y avait en lui du Schubert, du Haydn, du Beethoven, du Schumann ; dans aucune direction il n'a ouvert de perspectives absolument nouvelles.

Beethoven était une chose entière, Brahms ne fut qu'une fraction. Il parut toujours plus grand qu'il ne fut en réalité, parce qu'il avait une prédilection pour le « cherché », pour l'insolite dans la grandeur.

Voici, et cela contribuera à expliquer la froideur de ses compositions, son procédé de travail : Levé avec le soleil, il « faisait » un thème, puis il le « travaillait », jusqu'à dix heures du matin. De dix heures à midi, il recevait ; il déjeunait, il faisait des visites, jusqu'à trois heures, puis il reprenait son thème jusqu'à sept heures. Après le dîner, il descendait à la brasserie où il devisait en compagnie jusqu'à minuit. Et cela, durant trente années, régulièrement.

Le 22 mars, on le vit, comme de coutume, à la brasserie.

Les premiers succès de Brahms furent des succès de pianiste. Ses admirateurs affirment et ont écrit que son jeu était audacieux, imposant, — génial, suivant Schumann.

D'autres disent : sauvage, peu assuré, dépourvu de technique. Nous eûmes l'occasion de l'entendre exécuter plusieurs de ses œuvres : on ne pouvait pas les jouer plus mal...

Sa façon d'écrire pour le piano — auquel les grands musiciens ont donné le meilleur de leur âme, suivant Rubinstein — est égale-

ment contestée. Plus d'un virtuose avoue qu'il ne possède pas la technique exorbitante exigée par Brahms. Il est de fait que rien dans sa façon d'écrire ne rappelle le charme d'un Chopin. Lorsque Brahms fait travailler les dix doigts, il semble toujours qu'il en faille vingt pour le bon résultat ! La *rhétorique*, le génie de Liszt, qui savait manier et projeter une masse d'accords avec une ordonnance pianistique parfaite, font totalement défaut à Brahms. On devine, en ses singulières arabesques, la main du *philosophe musical*. D'ailleurs, Brahms a décrété qu'il fallait l'exécuter « plus avec la tête qu'avec les doigts »...

Nous avons dit encore que Brahms était le plus grand maître de ce temps dans l'orchestration. Là, personne n'osa jamais l'attaquer. Il était « tout science », sans calcul, sans raffinement, et si, parfois, on trouve chez lui des sonorités wagnériennes, c'est par hasard pur.

Le magnifique coloris orchestral de Wagner n'est qu'un habit de pourpre sur des idées bouillantes ; l'habit orchestral de Brahms est le résultat d'un plan essentiellement musical et son opulence la conclusion de l'idée initiale.

Brahms, le compositeur le mieux « lancé », le plus doué, le plus célèbre, le mieux rétribué (ses éditeurs l'ont superbement enrichi), le plus fêté, n'a jamais cédé à un mouvement d'enthousiasme ou de sacrifice. Il n'a favorisé l'éclosion d'aucun jeune talent comme le firent Schumann ou Hans de Bulow, sauf dans ce cas :

Hermann Gœtz, le compositeur de la *Mégère approvisée*, étant mort sans achever sa *Françoise de Rimini*, Brahms termina cette œuvre en collaboration avec E. Frank.

Soucieux du mot de Jean-Paul : « Il est nécessaire qu'un auteur change de temps à autre la position de son bureau et de son encrier pour conserver sa fantaisie », Brahms se déplaçait lui-même sans cesse !

Les méchants ont dit que c'était pour récolter les décorations et itres des divers États allemands : — il était docteur de l'Université de Cambridge, de Breslau, titulaire de l'ordre pour le mérite et des ordres d'une quantité de petites cours ; le roi de Bavière lui conféra l'ordre de Maximilien pour les arts et la science ; il était aussi membre de l'Académie des Arts à Berlin. — Mais les méchants n'ont jamais eu prise sur des talents aussi solidement et laborieusement échafaudés.

HENRY REVERS
ALFRED KAISER

Xe Lettre de Malaisie

Mercure, Palais des Dômes astronomiques.

Les villes les plus récentes de la dictature sont, comme celle-ci, semées au milieu de forêts. Autour des édifices chuchotent des eaux vives. Les cygnes nagent à l'ombre. Sur une patte, les ibis roses méditent. Les tramways électriques portent à la proue des figures gracieuses et sculptées qui tiennent le fanal dans leurs mains. Il en saillissait de pareilles aux proues des nefs antiques. Sur les routes couvertes par les dômes de verdure que fournissent les frondaisons des arbres tropicaux, il court des automobiles offrant la forme atténuée d'hippogriffes. Les ailes à demi décloses enferment la capote, tandis que le cou rengorgé du monstre, son poitrail qui se bombe, terminent de façon heureuse le train antérieur. Couronnant la tête de l'hippogriffe, six fleurons sont des ampoules électriques ; et, la nuit venue, on voit glisser, vertigineuses, ces belles bêtes de sombre bois laqué, à couronnes de lumière.

Nous avons longé dans une de ces voitures la digue de maçonnerie qui soutient et qui élève le monstrueux télescope, de trois kilomètres, et gros à proportion ; nous avons contourné les lacs de réactifs où les savants étudient la guerre des substances ; nous avons circulé, des heures, entre les dômes de verre où, le vide ayant été fait, les courants odiques et les fluides les plus substils ondulent, planent, vivent, révélés par des moirures diaphanes, et, quelquefois, par un bref éclair bleu ; nous avons escaladé par des sentes de cristal la colline d'aimant magnétique qui darde, certains soirs, une gerbe immense d'essence verte vers laquelle, accourent, à travers l'espace, d'innombrables gouttes de lueurs fauves, vertes, bleues, vers laquelle zigzague la foudre continûment.

C'est ici la région des miracles scientifiques. Dès que le soleil se couche, les gens s'illuminent, à cause d'une préparation phosphorée qui tient leurs vêtements. Alors l'éclat des promeneurs éclaire les chemins d'une sorte douce et charmante. L'ombre s'emplit de fantômes brillants qui parlent, glissent deux à deux, trois à trois. Les orgues cachées chantent. On s'aperçoit d'une parenté bien plus proche avec les êtres hypothétiques habitant les myriades de planètes en suspension dans les profondeurs.

En vérité l'enthousiasme m'a conquis cette fois. Comment dirai-je le secret du bonheur ressenti ? Cela tient-il aux propos des savantes et des savants qui exposent avec des voix mystiques la composition des mondes ? Cela vient-il de l'air imprégné par de suaves effluves ; ou des figures embellies par une adoration loyale envers l'Harmonie des Forces que tous nomment Dieu ? Ici nulle peine n'est lue en

aucun œil. Il ne rencontre personne qui rie, il ne rencontre personne qui s'attriste.

« — Ecoutez, me chante Pythie ; écoutez si vos oreilles peuvent le faire. N'entendez-vous pas bruire l'invisible vie des Idées autour de nos membres ? Ne sentez-vous pas comme la vigueur des Grands Etres vous fortifie, en ce lieu ? Ne goûtez-vous pas la confiance délicieuse de se connaître en organes minuscules de la Personne Planétaire ? Je ne sais si vous percevez, ainsi que moi, la douceur de se perdre en une forme plus totale que nos individualités humaines. Je ne sais si le sens de se diluer parmi l'immense courant de la gnose vous transporte hors de votre gaîne charnelle, comme elle me transporte. Tout s'écoule de moi qui n'est point pensée. Un magnétisme décorpore ici la mentalité. Ne vous semble-t-il pas concevoir aisément ce que chacun de ces promeneurs espère, entrevoit, ou contemple de son esprit?... Ah, vous me parliez d'amour, d'âmes en communion, d'êtres distincts rassemblés en un seul être ; vous conseilliez la fusion de nos deux sentiments en une seule ardeur personnelle... Voici qui comble le vœu. Tous les habitants de la cité vivent en une même âme qui s'évertue pour connaître plus du secret des mondes, et le reste s'abolit devant leur désir de chercher le Dieu véritable... »

Certainement l'atmosphère de la ville est spéciale. On jouit d'une ivresse calme à travers les jardins magnifiquement colorés.

N'avez-vous pas, mon cher ami, à certains jours, subi l'entraînement de la foule dans les rues d'une capitale ? L'indignation ou la moquerie dont elle s'anime, devant les spectacles d'une brutalité, d'une déchéance, ne vous saisit-elle pas, malgré les avis de la raison ? Mêlé à la cohue populaire, n'avez-vous pas acclamé la souveraine qui passe, raillé l'ivrogne en querelle, applaudi l'héroïne d'un niais vaudeville, ou poursuivi le larron qui vient de dérober à l'étalage ? Du moins, si vous n'avez pas été jusque l'acte, il vous fallut, à ces minutes, une victoire sur le penchant, une résistance à l'appel de la foule. La contagion de l'exemple affole quand la foule est nombreuse. La préoccupation de l'incident supprime la somme des autres soucis chez ceux de la cohue. L'entière volonté de chacun se concentre afin de participer à l'émotion générale, d'y jouer un rôle. Colères, railleries, fureurs, espoirs de vaincre, instincts bestiaux s'unissent par dessus le reste des hommes, et composent une seule force omnipotente dont les effluves grisent. Les caractères s'élèvent au paroxysme. Ils affluent des corps, et leur mélange extérieur créé un être collectif dont les individus deviennent les membres serviles.

Cette colère ou cette joie de la rue peuvent donner une imagination approximative de ce que je ressens au milieu de cette ville. Je deviens le membre docile d'une idée collective d'existence. La fureur de poursuivre la science, m'entraîne avec la cohue des êtres frénétiquement avides d'y particper. Mon attention augmente d'une manière

....

phénoménale. Sans rien connaître de la physique, de la chimie, de la mathématique, de la cosmographie que les rudiments appris au collège, je vois se révéler l'évidence de phénomènes, de lois, de formules, de calculs, de solutions. Entre les autres et moi-même une endosmose de savoir se continue. Aux yeux et aux sourires, autant qu'aux paroles, je lis la certitude qu'il convient d'acquérir. Et je me rue avec la foule à la chasse de la vérité, nul ne résiste à cet entraînement.

« —Voilà, voilà... je vous aime, m'a dit Pythie, ce matin. Vous venez d'éclairer les raisons de rythmes qui règlent la formation de la substance dans l'éther impondérable. Et mon esprit épouse le vôtre, l'adore en admiration... O cher amant, cher amant... qui faites paraître la force de votre intelligence; vous avez compris les émois du monde, les motifs de sa genèse; et la création palpite sur vos lèvres disertes..... Tenez voici mon corps, aussi, par surcroît, mes mains, ma gorge et ma bouche, et le reste de moi..... »

Nous eûmes une étreinte de dieux...

Théa ne nous a point suivis jusque cette ville de Mercure. Elle est repartie pour Jupiter où son office l'appelait. Nous marchons seuls, Pythie et moi, parmi les miracles de la cité savante.

Pythie est pleine de charme. Elle va, légère et magnifique, dans son habit bleu, au haut de ses guêtres fauves. L'or clair de son visage rayonne autour des yeux ironiques et profonds. Mais son sourire a gagné d'ineffables indulgences.

Les palais rient de leurs céramiques colorées au bout des charmilles unies, en l'air, par des toits de lianes et de vignes sauvages. Vêtus de bleu, les gens marchent avec l'allure d'un bonheur grave. Il y a des allées de sable écarlate; des eaux jaillies, violettes, pourpres, orangées, mauves; des statues groupées de personnages nobles qui regardent les astres, avec des yeux passionnés, ou dont le geste s'émerveille devant le miracle éclos aux transparences de la cornue. Un très fin réseau métallique enferme dans les perspectives sylvestres la course de daims, de cerfs, de chevreuils. Les belles bêtes déambulent entre les arbres. Des faisans picorent. Les paons s'irradient, perchés sur le rebord des vasques. Entre les verdures noires des taillis, le flamant rose baigne, en une mare constellée de fleurs énormes, ses pattes de filigrane.

Le plus étrange de la ville est un lieu cave pareil au gigantesque hippodrome de Byzance.

En ce val, des nègres et des Malais vivent solitaires, chacun à l'abri d'une arcade que des grilles ferment. Des cascades artificielles imprègnent de fraicheur les rues qui desservent les façades. Des arbustes et des stores propagent l'ombre. Ces prisons forment une sorte d'avenue triangulaire dont la base est une scène de vaste théâtre. La ligne droite de l'angle est habitée par les femmes ; la ligne gauche par de jeunes hommes.

Des fleurs très odorantes ornent les cheveux des uns et des autres.

. . . .

Leurs corps dégagent des parfums lourds. On les voit sans cesse aux mains des masseurs. Une musique voluptueuse énerve visiblement la langueur de leurs yeux. Des tables sont servies à portée de leurs mains que chargent des fruits, des breuvages, certaines confitures succulentes et pimentées, des sauces singulières noyant des purées rougeâtres.

A voix mélodieuses, les phonographes récitent des rapsodies malaises qui semblent intéresser les allures reptiliennes des jaguars, des chats et des panthères domestiques frôlant les buissons de roses. Ces animaux s'étirent, rampent, et puis bâillent. Ils se frottent le long des barreaux ou miaulent au ciel qui chatoie, cerné, sur la crête circulaire du val, par le frémissement de la forêt.

Il est des heures où le théâtre se peuple de danseuses javanaises. Leurs tiares de cuivre brillent au-dessus des tresses noires. Leurs mains érotiques s'agitent et fendent l'air ainsi que les nageoires des poissons fendent l'eau. Souvent une horde de négresses hurlantes imite les obscénités de l'amour. C'est la représentation habituelle aux théâtres de ce pays, avec cependant quelque chose de plus bestial, avec des musiques sauvages, tour à tour frénétiques et lugubrement lentes.

Cela fait se plaindre les jaguars. Ils se poursuivent. Ils miaulent. Les matous aussi s'énervent et combattent. Des griffes s'ensanglantent. Leur colère tousse. Etendues sur l'échine, et montrant leurs ventres blancs, leurs rangées de mamelles roses, les femelles des panthères appellent le mâle qui, pour surgir, troue les buissons d'où neigent les pétales dés fleurs mûres. Alors, forcenées, les bêtes se mordent et s'accouplent. Une tiède odeur de fauves corrompt l'air.

Des bandes de soie sombre se déroulent le long des mâts, se gonflent et s'amollissent au souffle de vents artificiels.

On aperçoit les solitaires qui remuent derrière leurs grilles argentées. Yeux et dents illuminent les physionnomies brunes battues par les franges épaissies des cils.

L'étroitesse de l'avenue angulaire ne tient les hommes éloignés des femmes qu'à une distance minime. Ils se considèrent en s'étirant. Les regards disent leur convoitise mutuelle des chairs. Pensives, les filles se serrent contre les barreaux de leur arcade en contemplant la volupté des jaguars et des chats. Les frissons nerveux secouent leurs épaules et leurs seins, pendant que durent le spectacle comme la musique. Les fleurs éclatent en couleurs sur les chevelures bleues des captifs. Plus fort émanent les parfums des corps. Une commence à gémir. D'autres plaintes répondent. Toutes les faces se collent aux barreaux d'argent; les mains brunes se crispent, Les saccades de rires hystériques s'unissent aux frénésies de l'orchestre. Les hommes aussi bâillent douloureusement et tordent leurs bras dans les grilles.

« — Ils souffrent, dis-je, la première fois, à Pythie. — Oui; répondit-elle, ils souffrent. Ces mets, ces fruits, ces sauces, ces confitures,

dont vous avez goûté une parcelle sont de puissants aphrodisiaques qui paroxysent le désir de leur instinct. Tout à l'heure ils bondiront sur place, éperonnés par le délire de la chair qu'excitent encore les musiques et les danses. Et cependant nul n'ouvrira les grilles d'argent entre lesquelles ils passent leurs cuisses et leurs bras, et leurs bouches souffrantes. — Et pourquoi ce supplice? — Ah! Ah! Comprendrez-vous?... Voici la raison. Ces deux cents barbares dans la force de la jeunesse, ainsi saturés de désir, se trouvent dans l'état où leurs nerfs dégagent le plus de volonté. Ils projettent leurs fluides, leur âme, leur vigueur psychique hors d'eux-mêmes. Ils essaient de jaillir hors de leurs corps pour rejoindre les formes du sexe contraire; telles les électricités de nom diffèrent qui se projettent aux bouts des pointes afin de s'unir dans la brève joie d'une étincelle bleue.

« Nos savants estiment qu'il en est de même l'égard de ces sauvages. Leurs fluides volontaires jaillissent des pointes de leurs corps, mains, jambes, bouches, pour tenter de se joindre et de se confondre.

« Si l'hypothèse est justifiable, cette étroite avenue angulaire contient une quantité de force psychique, de fluide humain qui s'accumule invisiblement. L'on peut donc induire qu'une personne saine momentanément baignée dans ce fleuve, attirerait à elle une partie de la force statique et, neutre, se chargerait des fluides de noms contraires. Le déneutratisation, en s'opérant, occasionnerait un état tel que, pendant une seconde au moins, le baigneur se trouverait contenir le paroxysme de la vigueur psychique secrétée par ces deux cents sauvages. Imaginez un savant, pénétré de l'importance de son problème capital et qui sent très prochaine la solution. Il entre dans cette avenue. Il marche, les yeux fermés, parmi cette accumulation de fluides forts. Le jeûne, le bain, de préalables copulations, l'ont préparé de manière à ne pas être sexuellement ému. La volonté s'accroîtra donc d'une somme fluidique considérable empruntée à l'atmosphère spéciale. Elle se concentrera plus vigoureusement. Elle dépensera avec plus de puissance un effort centuplé. Il y a mille chances pour que notre penseur trouve dans ce bas-fond la résultante de son problème.

« Voyez : un plafond de verre en deux parties s'abaisse progressivement sur l'avenue. Les fluides vont être condensés par une pression de gaz récemment créés dans ce but. Comme devant les grilles l'air s'épaissit! Le voyez-vous bleuir? Aux extrémités des mains, des jambes, il naît de minuscules pétillements. Voici que l'on distingue les ondes psychiques. Des courants agissent par couches, en sens contraire..... Ah! les chats et les jaguars commencent à geindre. Bon, tous les rires hystériques donnent... Quel charivari... Regardez comme ces pauvres brutes se collent aux barreaux. Et celle-ci qui déchire sa robe, qui pousse sa chair dans les interstices de la grille..., et son rictus; et sa chevelure qui se

dresse entre les fleurs pourpres. On suffoque tant les odeurs mâles et femelles sourdent des épidermes en sueur. Remarquez aussi les ceintures de sûreté qui gardent les captifs contre tout assouvissement artificiel. Pendant une heure encore, les désirs et les délires vont s'exaspérer dans leurs corps. Oh! cette panthère a-t-elle bondi haut! On commence à se sentir mal à l'aise. Les phosphorescence sont dangereuses à regarder. Mon torse tourne sur mes hanches; et mes seins me font mal. Sortons un peu. Dans une heure nous reviendrons. »

A notre retour, le spectacle répugna. Comme les lianes ou le lierre entourent les arbres, les corps des captifs restaient noués autour des barreaux d'argent. Presque tous étaient aphones d'avoir hurlé. Les langues sautelaient dans leurs bouches ouvertes et blanchies. Plusieurs, en se pressant contre les barreaux, avaient laissé leur chair se meurtrir et saignaient. Il y avait des filles qui se tordaient à terre en pleurant; des hommes qui pantelaient étendus sur le ventre. Les jaguars, les chats et les panthères blottis dans des coins, parmi l'ombre des buissons, ne bougeaient plus, miaulaient faiblement.

Au milieu de l'angle, siégeait sur un trône une forme immobile et voilée. Nous ne vîmes que des mains de vieillard aux veines grossies. L'air dense avait des zones rouges, violettes, mauves, bleues, et les courants agissaient par ondes rapides dans son épaisseur phosphorescente. La frénésie des musiques s'était tue. L'ombre emplissait le théâtre. Le plafond de verre refermé serrait une masse incolore de gaz contre l'atmosphère en pression.

Aux barreaux d'argent, les solitaires encore tendaient les mains, les lèvres, heurtaient leurs fronts, leurs soupirs rauques, leurs yeux de feu.

La forme du savant ne remua point toute une heure, insensible aux plaintes des torturés. Soudain il poussa un cri de joie, et quitta le trône pour se précipiter vers l'issue.

« — Il a trouvé, dit Pythie. »

Au même moment toutes les grilles tournèrent sur leurs gonds devant les arcades; et les solitaires surgirent vers les bras ouverts des femmes, vers les corps pantelants, et les seins meurtris. Mais, à peine dressés, ils trébuchèrent. Nul des femmes ni des hommes ne put franchir l'étroite avenue. Les corps s'abîmèrent sur les buissons de roses d'où les jaguars s'enfuirent. Un grand sanglot retentit encore. Le désir avait aboli la force de réaliser l'étreinte.

Doucement le plafond se divisa. Les deux parties de verre furent redressées. L'air s'évada en sifflant par la fente. Nous sortîmes.

Au dehors les phonographes proclamaient la miraculeuse découverte obtenue par le patient du XII[e] groupe mathématique.

Un cortège de fête se forma aux carrefours des jardins.

PAUL ADAM

Les Livres

FERNAND VANDÉREM : *Les Deux Rives.* — VICTOR BÉRARD : *La Politique du Sultan.* — CAMILLE OUDINOT : *Noël Savare.* — GABRIEL SARRAZIN : *Le Roi de la Mer.* — CAMILLE VERGNIOL : *L'Enlisement.* — MARIE-ANNE DE BOVET : *Partie du pied gauche.* — DANIEL LESUEUR : *Invincible charme.*

Cyprien Raindal, employé de ministère révoqué, ancien boulangiste, ennemi des juifs et des curés, s'est fait de Paris une image simple et passionnée : c'est que dans Paris il y a deux villes différentes, étrangères, ennemies, que la Seine sépare comme une infranchissable frontière : « Sur ses rives, Sion la vénérable, s'étend en face de Gomorrhe. Gomorrhe, la rive droite, représente la région du vice, de la licence et de l'improbité... Sion, la rive gauche, figure la contrée de vertu, de science et de foi... C'est vraiment la ville sainte... » Ainsi parle Cyprien Raindal, — qui loge rue d'Assas — ; ainsi pense le juif Schleifmann, son ami, — domicilié rue Vavin —, Schleifmann, docteur en philosophie de l'Université de Lemberg, nourri des prophètes et de Karl Marx, pieux et collectiviste, qui, parmi les juifs de bourse, les juifs d'argent et de vanité, figure la probité pure et vengeresse du sémitisme primitif. M. Vandérem a peint dans Cyprien Raindal et dans Schleifmann des esprits simplistes et violents, et la théorie des Deux Rives, exprimée par eux, lui paraît, je crois, affecter une certitude trop absolue de loi générale. Ce n'est qu'une approximation, mais intelligente et juste, et dont M. Vandérem, qui a su l'employer avec souplesse, a fait l'unité de son beau roman.

Il est vrai que les Deux Rives font deux villes. Les coiffures, les habits, les visages mêmes, sont différents. Les femmes ont d'autres allures et ne marchent pas de la même façon. L'air et le soleil, prennent une autre odeur et une autre lumière. On sent en passant dans les rues d'autres caractères, on devine d'autres vies derrière les maisons.

Je ne veux pas dire que les plus nobles instincts de l'âme s'abritent sous les marronniers du Luxembourg, et que l'Etoile ou la plaine Monceau soient le repaire odieux de tous les vices. La question est moins simple que ne l'ont vue Cyprien Raindal ou M. Coppée et ne se tranche pas si aisément par une antithèse. Cependant, ce sont deux villes. Rue Notre-Dame-des-Champs, dans cette rue tortueuse et déserte, bordée de couvents et de jardins, vit Eusèbe Raindal, professeur d'égyptologie, avec sa femme qui prie en cachette, et sa fille Thérèse mûrie, fanée, et aigrie des mariages manqués, mais qui apaise noblement dans le travail son âme chaste et ardente. Mme Chambannes habite la rue de Prony ; elle est la fille d'un boursier levantin, la femme d'un tri-

poteur heureux, la maîtresse d'un clubman chic ; elle fréquente des rastaquouères, des financiers cosmopolites et presque véreux, des nobles frôleurs ou agioteurs. Ce sont deux mondes que les hasards de la vie peuvent enchevêtrer ; le succès fortuit d'un livre peut apprendre le nom de Raindal aux ignorants et aux snobs et conduire même chez les Chambannes le modeste auteur de Cléopâtre; les circonstances peuvent rapprocher Schleifmann et l'oncle Cyprien, du marquis de Meuze ou du banquier Pums; Thérèse Raindal, de Gérald de Meuze. Mais ce sont deux mondes séparés, différents dans leur essence, comme deux corps incombinables, et dont le divorce sera prompt, nécessaire, et brutal.

Mais précisément, ce sont deux mondes trop séparés, et si l'on sent bien les causes nécessaires de leur rupture, on pourra penser que le défaut du livre est d'avoir trop faiblement marqué les occasions de leur rencontre. D'autant que M. Vandérem, loin de choisir des milieux *limite*, a pris courageusement des cas extrêmes; il nous a conduit vraiment dans l'Extrême-Gauche et l'Extrême-Droite des Deux Rives. Sans doute, je conçois l'enfantillage et le fol entraînement des frères Raindal: un vieux savant tranquille et sage emporté sur le tard par l'amour du livre, par la caresse des coquetteries ou par le parfum des dessous; un retraité satisfait et modeste saisi par la fièvre de la bourse et l'ardeur de l'agio, ce sont là des cas naturels, plausibles, certainement vrais.

Mais pourquoi Zozé Chambannes, attire-t-elle le vieux Raindal? Qu'en veut-elle faire, qu'en peut-elle faire? Un moment de curiosité et de coquetterie se conçoit. Mais dès qu'elle l'a vu et jugé, pourquoi insiste-t-elle? Pourquoi cette volonté de l'acquérir et de le garder? Elle paraît mue par la vanité, par l'idée que son amant sera jaloux, par un regret passager pour cette vie tranquille qu'elle n'a pas connue, par une bonté d'âme naturelle, par une secrète gratitude pour tant d'amour. Mais aucune de ces raisons, ni toutes ensemble ne suffit à motiver sa conduite, et le long chapitre consacré à l'histoire passée de sa vie n'aide pas à la mieux concevoir. De même pourquoi Meuze et Pums sont-ils si prodigues de conseils et de services de bourse envers l'oncle Cyprien? On ne sent pas leurs raisons; rien d'instinctif, rien de fort ne les inspire. Que représente pour eux la Rive Gauche? Que valent pour eux ces grands innocents?

On peut dire tout cela, et ces critiques, pourtant, seront injustes. Pourquoi Zozé Chambannes, pourquoi Meuze ont-ils voulu? — Mais précisément ils n'ont pas voulu. On cherche leurs raisons? Mais ils ont agi sans raisons. Ils ont agi comme cela, pour rien, sans causes, sans intérêt, pour s'amuser. La Rive Droite a tenté les Raindal, parce qu'elle est la tentation, la coquetterie involontaire et inconsciente, qui séduit sans le savoir, parce qu'elle est une fille à fantaisies irresponsables et inconséquentes, parce que son contact suffit à troubler et à détourner. Le symbole juste, c'est Gérald de

Meuze, qui, en tour de valse, sans s'en douter, sans s'y plaire, ruine la vie de Thérèse Raindal. Zozé, Pums, Gérald, c'est la tentation ensorceleuse et méchante, embusquée à tous les accidents de la vie, le miroir aux alouettes où vient se briser la grande naïve, la Rive sérieuse et ignorante, qui donne tout d'elle et qui perd tout. Voilà à mon sens, ce que M. Vandérem a pensé, voilà ce qu'il a voulu dire. Et c'est de là aussi que naît la beauté tragique du dénouement. Cyprien meurt, Eusèbe reste inconsolable. Ce n'est la faute de personne : personne ne l'a voulu, seulement autre chose était là; il existait autre chose.

Je trouve supérieur tout ce qui est Rive Gauche. Thérèse Raindal et Schleifmann sont simplement un très beau roman. Ce sont des caractères particuliers, vrais et touchants. M. Vandérem donne une preuve rare de souplesse et de fécondité d'aborder avec ce bonheur un milieu nouveau. Mais surtout c'est par Thérèse et Schleifmann qui sont, eux, des personnages pleins et riches, riches par les idées, par l'intensité de la vie intérieure, que les Deux Rives dépassent de loin le roman de mœurs et d'anecdotes pour toucher au roman de caractère et au roman social. Car il y a dans les Deux Rives des caractères vus profondément, et il y a aussi des idées larges et de grands problèmes heurtés avec courage et avec bonheur. Le défaut que je signalais dans la conception donne parfois de l'hésitation, des flottements, et si les interstices du roman sont remplis par d'amusants décors où l'on retrouve les qualités d'observation et d'agrément juste qui marquent la première manière de M. Vandérem, les diverses parties n'en sont peut-être pas fondues d'une main assez solide. Ce n'est pas un livre aussi parfait que *Charlie*, mais c'est un livre autrement puissant, autrement riche de pensée, de volonté et de direction. Ce n'est pas un livre à thèse, mais c'est un livre où il y a des thèses, des idées amples, exprimées par des caractères forts dans des milieux vivants. Je ne veux pas seulement dire que ce soit un roman supérieur aux premiers romans de M. Vandérem, c'est le commencement d'autre chose. Le style aussi me paraît avoir gagné au contact d'une pensée plus large. Il est resté cavalier, décidé et sûr, avec l'agrément d'une syntaxe simple et solide qui contraste avec le flou des mots, et une mousse acide d'épithètes. Mais il est plus juste, mieux assis, plus fort. Vraiment M. Vandérem a écrit là un très bon roman où il y a des parties de très beau livre. Et l'on peut être maintenant autrement sûr qu'après *Charlie* de ce qu'il nous donnera. Et de tout cela je suis très content.

—

On risquera d'être injuste pour le livre de M. Bérard, *la Politique du Sultan*, si l'on y cherche une œuvre composée et achevée. Les défauts en sont sensibles; ils affaiblissent l'ensemble; ils nuisent parfois même à la clarté. Mais il faut se souvenir que ce n'est qu'un recueil d'articles, écrits eux-mêmes précipitamment et aussitôt réunis. Et ces articles ont été autre autre et mieux que

d'excellents articles; ils ont été une action courageuse et juste. On n'oubliera pas que les articles de M. Bérard, avec les résumés si nets et presque impérieux de M. Lavisse ont marqué, contre tant de sottises et de faiblesses accumulées, le réveil de l'opinion indépendante. Il est clair que tout ce qui a été dit n'a servi et ne servira de rien, quant à présent. Mais il fallait que ce fût dit.

Le livre de M. Bérard est simple, précis, nourri, écrit sans recherche de phrase et sans emphase de sensibilité dans un bon style d'historien et de polémiste. Il arrive parfois à l'émotion par la simplicité du récit et le choix des faits. Il est toujours riche, sûr et convaincant. C'est vraiment un excellent ouvrage de polémique, où tout est subordonné à l'effet et aux conclusions. Je ne crois pas qu'un esprit sincère puisse échapper à sa conviction et à son évidence. C'est pourquoi on doit le lire, et on doit surtout le faire lire. C'est un devoir.

Poignée de Romans

Noël Savare est un roman où je ne vois ni un intérêt attachant, ni une nouveauté de psychologie, ni un ton de style particulier, mais qui réunit un peu de ces divers mérites. Il me semble que M. Camille Oudinot est surtout un écrivain probe, consciencieux et sérieux. Et son livre reste par là sympathique malgré sa lenteur, son poids et la monotonie d'une grisaille continue. Je le crois composé de trop près et né d'une observation trop appliquée, sans généralisation ni recul. Mais le sujet en est bien choisi, la marche sûre, certains épisodes plus heureux. Le ton en est simple et juste... Je pourrais varier encore mes épithètes, mais je n'en puis rien dire de plus.

Le Roi de la Mer est-il un poème en prose ou un roman d'aventures? Il me rappelle tour à tour « Vingt mille lieues sous les mers » et certaines imaginations des lyriques anglais — ce qui d'ailleurs ne saurait étonner de la part de M. Gabriel Sarrazin. C'est en tout cas un livre distingué et intéressant, écrit sans adresse mais sans banalité, et avec un ton souvent séduisant de rythme et d'images. Il faut savoir gré à M. Sarrazin du soin qu'il montre de varier la forme et la texture de ses ouvrages. Le *Centaure* me semblait peut-être d'une conception plus curieuse et plus heureuse. Mais *Le Roi de la Mer* est un récit original, d'une poésie abondante et d'une philosophie élevée, auquel il ne manque peut-être que de la grandeur.

Dans la préface de *l'Enlisement*, M. Camille Vergniol esquisse à grands traits une théorie du roman provincial. C'est, nous affirme-t-il, un genre légitime. Personne n'en doute. Il est cependant naturel de goûter un plaisir plus vif à la description des milieux que l'on a connus. M. Vergniol qui vit, je crois, en province, fait du roman provincial; quand il habitera Paris, il fera du roman

parisien. J'ajouterai que le roman de mœurs et de milieux me paraît, en tout état de cause, n'offrir qu'un intérêt d'art modeste. Ces quelques considérations me paraissent suffire amplement à résoudre la question du roman provincial.

Dans *l'Enlisement*, M. Vergniol a d'ailleurs choisi un milieu attachant et neuf, qui est la grande ville de province. Il y a toute une littérature de campagne, toute une bibliothèque de petite ville mais le gros chef-lieu reste encore presque inexploré. Le sujet en est heureux : c'est le naufrage d'un esprit ambitieux, sinon élevé, dans cette médiocrité confortable ou l'on s'enlise en n'ayant jamais voulu que la traverser. Il y a des qualités de style, un sens heureux du récit, et de l'agrément, mais ce n'est pas encore un très bon livre.

L'héroïne de Mlle de Bovet, pour être partie du pied gauche, n'en arrive pas moins aisément à une position élevée et décorative. C'est un exemple encourageant, c'est aussi un livre agréable, sans rien de mieux. J'admire la fécondité de cette littérature dialoguée, qui après les vingt volumes de M. Lavedan, de M. Donnay, de M. Valdagne et de Mlle Marni, nous réserve encore tant d'heures légères et distrayantes. Cette littérature *Vie Parisienne* n'est pas sans monotonie; il faut y espacer ses lectures. Mais elle n'est jamais prétentieuse et rarement fatigante. *Partie du Pied gauche* n'y tiendra pas un rang éminent. Mais Mlle de Bovet mérite pourtant une note spéciale, parce que les Mémoires d'une fille de trente ans, sont un livre intelligent, où il y a beaucoup mieux que de l'esprit, et le début de son roman nouveau, dans la Revue de Paris, promet quelque chose.

M. Daniel Lesueur, poète et romancier, a écrit *Invincible Charme*. C'est un excellent roman pour les jeunes filles et les jeunes femmes. Et M. Lesueur mérite d'être loué pour avoir, des premiers, introduit dans la littérature courante un féminisme touchant et pondéré. M. Loiseau excelle à peindre les jeunes filles décidées et les jeunes femmes trahies. Ses récits sont parfaitement composés, avec du tact, de la délicatesse et de l'émotion.

Je n'ai pas la place pour parler comme je le désire du livre de M. Eugène Morel, *la Rouille du Sabre*. Ce sera pour le prochain numéro.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

POÉSIE. — Albert Boissière : *L'Illusoire aventure*, Bibl. artist. et litt. — A. Jacques Ballieu : *Le Rituel*, Bibl. artist et litt. — Maurice Richard : *Poésies et Poèmes*, Lemerre. — Emile Hinzelin : *Labour profond*, Lemerre. — Amédée Rouquès : *L'Aube juvénile*, Lemerre. — Ernest Raynaud : *Le Signe* (nouvelle édition), Bibl. de la Plume.

ROMAN. — Albert Sueur : *Crise de jeunesse*, Plon. — Alphonse Georget: *Rêve brisé*, Lemerre. — Jean Laurenty : *Joie morte*, Stock. — Henry Fleurigny : *Les Mères stériles*, Ollendorff. — Paul Georges : *Mater Gloriosa*, Soc. libre d'Edit. des gens de lettres. — P. Vigné d'Octon. *Cœur de Savant*, Lemerre. — Jane Dieulafoy : *Déchéance*, Lemerre. — Paul Junka : *Un vieux Parisien*, Soc. libre d'Edit. des gens de lettres. — René Emery : *Satan pour dames*, Catelineau. — Eugène Pagès-Lechesne : *Autour du cœur*, Bibl. artist. et litt. — Léon Frapié : *L'Institutrice de Province*, Fasquelle.

THÉATRE. — Auguste Vacquerie : *Théâtre inédit (Formosa, En puissance de mari, etc.)*, Calmann Lévy. — Henri Hallès : *L'amour tue*, Stock.

CRITIQUE, HISTOIRE, ETC. — Emile Zola : *Nouvelle Campagne* (1896), Fasquelle. — J. Pacheu, S. J. : *De Dante à Verlaine*, Plon. — Adolphe Boschot : *La Crise poétique*. Perrin. — *** *L'Eglise libre*, Stock. — Lionel Dauriac : *La Psychologie dans l'Opéra français*, Alcan. — Victor Bérard : *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, Alcan. — Yvanhoé Rambosson : *Jules Valadon*, Bibl. de la Plume. — Madame Alphonse Daudet : *Notes sur Londres* (mai 1895), Collection parisienne, Fasquelle. — Edgard Baes : *Les sept lueurs d'Elohim*, Bruxelles, Lacomblez. — A. Tchobanian : *L'Arménie*, Mercure de France.

Notes dramatiques

Renaissance : *Snob*, comédie en quatre actes de M. GUSTAVE GUICHES. — **Odéon** : *Dix ans après*, comédie en un acte de MM. VEBER et MUHLFELD ; *Trois Cœurs*, pièce en un acte de M. GABRIEL MOUREY.

On n'a guère aujourd'hui souvenance des *Quarts d'heure*, l'une des premières pièces que donna l'ancien Théâtre-Libre, à Montparnasse, si je ne me trompe. Elle était signée Guiches et Lavedan. On peut donc considérer *Snob*, ces quatre actes que vient de représenter la Renaissance, comme le véritable début dramatique de M. Guiches, que divers romans entre temps signalèrent à l'attention lettrée.

On a été à mon sens fort injuste pour cette comédie qui contient des parties excellentes et qui dans son ensemble est une œuvre très distinguée. On lui a prodigué les reproches les plus divers, voire les plus graves et jusqu'au reproche de trahison. On a généralement dans le clan littéraire considéré comme une mauvaise action cette mise à la scène d'un homme de lettres gâté de snobisme et on a fait remarquer que cette mauvaise action était en outre une maladresse ; on estimait le public, le grand public, celui qui laisse choir ses écus dans la sébile caissière, incapable de s'intéresser au cas psychologique de Jacques Dangy, trop spécial, inaccessible à la moyenne bourgeoise que passionnent sans doute les fluctuations des rentes, mais que laissent d'une indifférence totale et d'une froideur à inquiéter Nansen, les vanités, les ambitions, les flirts et les diverses contingences psychiques de la gent écrivassière.

A ces critiques préjudicielles et qui laissent intacte l'œuvre, il me semble que l'auteur serait en droit de répondre d'abord qu'aucun

privilège d'exception ne saurait être reconnu aux ouvriers de lettres, du seul fait qu'au lieu d'appliquer leur activité à diriger des usines, ils la consacrent à traduire en formules plus ou moins heureuses leur conception de la vie, leurs rêves et tout ce qui s'élabore d'artificiel, d'émouvant ou de tragique au creuset cérébral. De fait n'existe-t-il pas tout un groupe de littérateurs qui, au lieu d'imposer le respect par leur dévouement absolu, bellement désintéressé, à l'œuvre et à la tâche entreprise, compromettent la corporation par leur attitude servile devant les gens dits du monde, quémandent les invitations à dîner, s'introduisent presque avec effraction dans les salons très cadenassés, font les jolis cœurs (et quand je dis cœurs !...) auprès de perruches titrées, ornementant les five o'clock et n'évitent pas d'être insupportables tout en s'attestant infiniment ridicules? Dira-t-on que cette variété d'écrivains soit une invention de l'auteur? Et si l'on concède que ces messieurs sont fréquents, que nous les connaissons tous et que nous les pourrions nommer, tels et tels, éperdus de mondanité et plus heureux de l'admiration épileptique de leurs « chères » que de l'approbation motivée des camarades, de quel droit contestera-t-on au dramaturge celui de relever leurs ridicules, de les railler, et de faire rire d'eux, puisqu'aussi bien on lui reconnaît pleinement celui de cingler et dru et ferme les politiciens et les médicastres, les financiers et les viveurs ?

J'avoue avoir quelque peine à discerner par quels arguments on pourrait justifier cette critique, et de ce biais, par exemple, Molière serait deux fois traître qui ne se contenta pas de plaisanter des gens de lettres, mais encore ridiculisa des comédiens.

Et maintenant êtes-vous bien sûr que cette satire soit trop spéciale et ne puisse intéresser, je ne dis pas la foule faubourienne dont le seul mélodrame est susceptible d'attaquer les fibres opaques, mais tout ce public mondain et bourgeois dont les théâtres vivent et qui conduit allègrement à la centième des œuvres telles que *la Douloureuse*? N'est-il pas évident au contraire qu'il se passionne pour tous les faits et gestes du monde de l'écriture, qui lui fournit chaque jour (ce dont il lui garde quelque gré) de palpitants sujets de conversation? S'il en était autrement, la direction du Journal ne serait-elle pas inondée de lettres protestataires, du Journal qui dans la même semaine prétend *intéresser* (et cela est indéniable, intéresse) les cent-cinquante mille lecteurs, le lundi, avec un article de tête où un romancier célèbre lave copieusement celle d'un critique important; le mercredi, avec un premier-Paris consacré à un roman à succès et le jeudi avec un nouveau premier-Paris renchérissant sur celui de la veille et apportant à la même œuvre un nouveau tribut d'admiration? C'est donc, je pense, que les gens de lettres, écrivains de tout ordre, romanciers, dramaturges, faiseurs d'articles, voire reporters constituent un groupe d'intérêt public dont tout le public suit les ébats avec curiosité quelquefois même

avec passion; et par conséquent la critique de leurs défauts ou simplement la peinture de leur milieu peut être un élément d'attrait général en ce Paris qui est, certes, la ville du monde la plus engouée de littérature et la plus jalouse de son équipe de chroniqueurs et de plumitifs divers.

Donc, M. Guiches ne méritait pas, semble-t-il, d'être honni comme il le fut pour avoir touché au sacro-saint homme de lettres en mal de mondanité et contaminé de snobisme. Toutefois on pourrait reprocher à M. Guiches de donner de ce mot si galvaudé une définition bien arbitraire. Snob sans doute, l'homme de lettres qui n'écrit que pour consolider sa situation mondaine et recevoir, chez lui, le baron Le Meneur, le marquis de Sargé, le duc de Malmont et des comparses héraldiques! Mais snobs aussi les mondains qui inversement s'encanaillent vont dans les cabarets interlopes faire acclamer leurs « gueules et binettes » et balladent leur ennui tout-gothique du *Néant* au *Casino des Concierges*!

Snobs enfin et dans un tout autre sens les bourgeois qui ibsénisent à faux, bjornsonnent à tort et à travers et beyreuthent sans conviction. Quelle est la caractéristique de ce travers déterminé, le snobisme? N'est-ce pas, essentiellement la domestication volontaire de l'individu aux habitudes d'esprit, aux façons de songer, de sentir et d'agir d'un groupe, l'acceptation passive, servile et vaguement honteuse de modes intellectuelles et morales? Et si ce mot est injurieux, n'est-ce pas surtout en ce qu'il signifie confusément la déchéance de l'individu qui, incapable d'une vie intérieure personnelle, a, abdiquant toute dignité et se déniant toute raison d'être, accepté de recevoir l'ordre chronique d'autrui et de singer des chefs de file; d'où il résulte que par la niaise crainte du ridicule et pour assurément l'éviter, il se trouve ridicule deux fois d'être ridicule selon le mode simiesque?

Si cette définition — oh! très hâtive et certainement insuffisante — du snobisme contient quelque vérité, n'apparaît-il pas que M. Guiches a pris pour le représenter un personnage qui n'était pour cela qu'à demi qualifié? Le Snob est avant tout un simulateur, un faiseur de gestes appris, un réciteur d'opinions toutes faites et qu'il estime élégant d'avoir, qu'il a reçues du dehors et qu'il perroquète de son mieux; c'est donc enfin et d un mot un *insincère*. Jacques Dangy est au contraire un sincère, un brave homme d'écrivain, convaincu que la carrière d'un littérateur est incomplète ou faussée qui n'aboutit pas à la conquête des salons, des rubans et du siège académique. C'est peut-être un homme qui se trompe, nullement un homme qui trompe sur soi. Il est atteint de la sotte manie des plébéiens arrivés, qui s'entichent d'un monde au-dessus de leur condition primitive, s'y délectent, s'y ébrouent et s'imaginent que le suprême des bonheurs terrestres est d'y paonner cérémonieusement. Bien plutôt qu'un Snob, il est un parvenu, un monsieur, Jourdain de la littérature qu'une intrigue avec une duchesse, une

vraie, asticote au bon endroit et qui dirait volontiers comme l'autre : « D'amour, belle duchesse, mourir me font vos beaux yeux. » Ce n'est donc pas encore la vraie comédie du Snob que M. Guiches, à mon sens, nous a présentée.

Mais il n'y a là qu'une chicane de titre ; sa comédie s'intitulerait *Jacques Dangy* qu'elle aurait droit pleinement à poser comme il le fait le caractère du personnage et même à le traiter incidemment de snob, mais incidemment et non essentiellement. Dangy est donc un littérateur qui commet l'erreur ordinaire des parvenus et croit être heureux à vivre dans un monde qui n'est pas le sien. Ici j'estime que M. Guiches a très heureusement montré dans les actes II et III comment cette conception sotte et, mieux, cette aberration modifiaient les sentiments *vrais*, les sentiments profonds et certains de son personnage, et l'induisaient à de graves erreurs de conduite telles que sa vie en serait définitivement gâchée s'il ne finissait par se reprendre, ouvrir les yeux, soupeser son ineptie et renoncer à son idéal de carton pâte doré. Car cette pièce légère est une œuvre de moraliste, conçue dans un esprit très classique, puisqu'elle conduit jusqu'à la catastrophe l'individu atteint du travers qu'elle signale et avertit d'éviter.

Le dernier acte, dans une scène magistrale et qui est une des meilleures du théâtre contemporain, développe la moralité de l'œuvre et met dans une vive lumière la supériorité sur tous les bonheurs mondains et conventionnels du bonheur simple et normal, obtenu par le retour à la vie saine, affranchie de tous mensonges et mirages sociaux, à la vérité sentimentale, à la nature sous toutes ses formes.

Seulement ici l'auteur n'évite pas un gros reproche ; ce quatrième acte est un épilogue, une conclusion ; ce n'est pas un dénouement : il tire très heureusement la moralité de la fable, malheureusement la fable n'était pas finie. Entre le III[e] et le IV[e] actes, il manque l'acte *indispensable* qui nous eût montré comment s'opère la guérison de Dangy, comment il se convertit, quelles influences lui sont salutaires, par quelles hésitations morales il passe avant de revenir à Hélène et d'être sûr à nouveau d'elle, et comment il renonce définitivement à ce qui jusqu'à ce jour fut son idéal d'existence pour adopter une vie nouvelle. Cet acte était nécessaire et je regrette qu'il n'ait pas été écrit ; car sa présence eût fait de l'œuvre très intéressante, souvent forte, toujours distinguée de M. Guiches une œuvre de premier plan.

Telle quelle, avec son écriture sobre et pleine de trouvailles, son esprit parfois trop abondant, ses heureuses observations, son goût des nuances et des formules morales, cette comédie est, quoi qu'on en ait dit, une des deux ou trois œuvres à retenir de l'année et j'ai tout lieu de croire que le public sera de cet avis.

Elle a été interprêtée de façon supérieure par Guitry et Granier. Dans les scènes légères, badines, persifleuses nous connaissons la maîtrise de Guitry et il serait superflu de la signaler à nouveau

Mais à deux moments dans cette comédie, il a été tout à fait admirable de violence contenue, de colère matée et je ne sache pas de comédien à Paris qui eût pu conduire la grande scène du quatre, avec cette autorité et cette perfection. A côté de lui, Granier est exquise et vraiment adorable; d'autres comédiennes ont la flamme, l'élan lyrique, la passion; elle les égale, qui est toute la tendresse, la tendresse grave et profonde, et qui trouve des gestes d'une féminité si câline, si gosse, si prenante. Ah! comme elle tombe dans les bras de Jacques au quatrième acte, enfantinement, délicieusement! Mlle Mégard a obtenu un réel succès dans le rôle de la duchesse de Malmont et Mlle Reina a fort diverti dont le *chémo* est déjà légendaire. Si Paul Plan est un Malmont plus que contestable, il convient au contraire de signaler MM. Luguet, excellent en Noizay et P. Clerget fort bon en marquis de Sargé. Et puis je n'aime pas du tout M. Lefrançais. Et je ne dirai rien de la mise en scène, parce que j'en dirais trop et je cherche avec angoisse un autre théâtre de la grande ville qui donne comme celui-ci l'impression d'être *chez des gens*, dans les appartements, et non dans des décors et des cartonnages que le moindre vent coulis affole. Mais je ne veux rien dire, j'en dirais trop.

—

L'**Odéon**, avec *le Barbier* où Janvier s'est essayé d'une façon fort intéressante et intelligente dans le rôle de Figaro, nous a donné, pour les spectacles d'abonnement, deux petites pièces en un acte, *Dix ans après* de MM. Veber et Muhlfeld, *Trois Cœurs* de M. Gabriel Mourey.

Depuis dix ans, Elisa ex-cuisinière et Marcel petit monsieur renté sont collés. A plusieurs reprises ce dernier a sans succès tenté de s'évader; les conséquences de la rupture l'ont toujours retenu. Elisa, pleine de sous-entendus mystérieux et de réticences, laisse deviner des projets ténébreux qui terrorisent l'âme veule de son amant. Or ce jour, un mariage étourdissant se présente pour Marcel. L'oncle intermédiaire qui vient le relancer chez lui, exige la rupture immédiate (ce qui est peut-être aussi aller vite en besogne). Marcel qui ne demande pas mieux que d'en finir avec Elisa charge son ami Charpin de lui annoncer la chose en douceur. Celui-ci essaie d'abord, puis peu à peu s'attendrit et n'ose pas, si bien que Marcel ne peut éviter la scène d'explication qu'il redoutait à l'égal de la peste bubonique. L'attitude d'Elisa est digne, mais extraordinairement énigmatique, partant inquiétante; à toutes les raisons de Marcel elle se contente de répondre : « Je sais ce qui me reste à faire », phrase fatidique qui affole le malheureux au point qu'il renonce définitivement aux projets unculaires et resigne tacitement un nouveau bail de collage trois, six neuf contre sa volonté. Et lorsque Charpin rasséréné prie Elisa de lui révéler confidetiellement ce qu'elle aurait fait si Marcel n'était pas revenu sur sa

décision : « Je me serais remise cuisinière », répond-elle avec la plus parfaite indifférence.

Ce petit acte a reçu du public un accueil chaleureux. On peut toutefois lui reprocher d'être écrit uniquement en vue du mot-surprise de la fin et de spéculer sur une équivoque psychologiquement inacceptable; car, s'il est vrai, comme on nous le dit à plusieurs reprises, qu'Elisa s'est cramponnée à Marcel, l'a relancé et repris aux premières tentatives d'escapade, en un mot tient à lui, il est inadmissible qu'elle accepte avec ce beau calme, la perspective de le perdre définitivement et forme sérieusement le projet de rentrer dans l'ordre plutôt déconsidéré des cordons bleus. Il faut donc supposer que les auteurs ne sont pas dupes de l'artifice, qu'ils s'amusent eux-mêmes de l'invraisemblance de la donnée et qu'ils n'ont eu d'autre intention que de traiter scéniquement une boutade amusante. De ce point de vue, ils ont fort réussi; le rôle de l'ami Charpin est d'une très heureuse venue et tout l'acte est écrit d'une façon alerte, nerveuse et solide qui paraît d'un excellent augure.

La pièce a été lestement enlevée par Mlle Luce Colas, d'un naturel exquis et MM. Gémier et Janvier, très complémentaires l'un de l'autre.

Dans *Trois cœurs*, on retrouve quelques-unes de ces qualités d'analyse psychologique et d'écriture qui assurent à M. G. Mourey une place parmi les jeunes écrivains de ce temps. Mais il a eu le grave tort de poser le point de départ d'une pièce fort intéressante et d'oublier de le traiter. Son acte n'est qu'un premier acte; il ne se suffit pas ; on attend autre chose : et l'on est déçu par la solution un peu simpliste et superficielle qu'il a adoptée. En somme, elle ne résout rien ; nous le sentons, nous en sommes assurés et nous regrettons de ne pas voir s'engager sous nos yeux le drame que nous pressentons imminent. Le public se considère comme lésé dans ses droits les plus imprescriptibles et sa curiosité de l'aventure subséquente.

D'ailleurs l'interprétation a fort laissé à désirer et ni Mlle de Fehl, ni MM. Rousselle et Rameau n'enthousiasmèrent les foules.

Puisque nous sommes à l'Odéon, signalons le très gros succès des *Samedis populaires*, organisés par Catulle Mendès et Gustave Kahn : c'est là une innovation importante et sur laquelle nous aurons à revenir. Dès maintenant félicitons-nous qu'elle ait révélé l'existence d'un public enthousiaste de poèsie. Qui donc prétendait que les poètes, *ça* ne se lit pas? Il semble déjà que *ça* s'écoute et même assez religieusement! Bons signes que ces signes des temps! »

COOLUS

Petite Gazette d'Art

MM. Bonnard, Maurice Denis, Ibels, G. Lacombe, Ranson, Rasetti, Kerr Xavier Roussel, Sérusier, Vallotton, Vuillard, font ensemble une exposition à la galerie Vollard, rue Laffitte, numéro six.

Voilà des noms qui sont familiers aux lecteurs de ce recueil, où, voici bientôt trois ans, la série de leurs lithographies, en frontispices, composait, à fort peu près, le même groupement. Point n'est besoin de présenter longuement ici ces artistes, où l'on peut dire que, presque dès son origine, on a pu suivre leur effort; même d'attirer l'attention sur la nouveauté ou la valeur de leurs travaux.

Tout au plus les pourrait-on féliciter d'avoir pu réunir un aussi bel ensemble d'œuvres fort diverses où s'épanouissent à l'aise leurs dons et s'en réjouir.

Car, s'il fallait, par aventure, rassurer la défiance de ceux qui les entendent louer par des contemporains — à qui ces jeunes hommes furent liés par des goûts comme des aversions qu'ils eurent en commun — la tâche serait aisée. Leurs amis, dont ils n'ont pas trompé l'espoir, pourraient se récuser et citer la faveur où parviennent ces artistes nouveaux près de quelques-uns de leurs aînés et des maîtres qu'ils admirent, dont l'approbation est précieuse. Ce ne serait d'ailleurs qu'un débat trop vain et il ne s'agit pas d'apprécier leurs œuvres, mais bien de les goûter.

Quant à leur séduction, à leur charme, ils se marquent assez d'eux-mêmes, rien ne sert de s'y arrêter. Qu'ils plaisent ou non, c'est tout comme. La grâce ne se démontre pas plus que le plaisir.

Tâchons du moins de démêler en mots — que quelque peu de la joie qu'ils donnèrent aux uns s'y poursuive, que d'autres y trouvent un appui pour des chicanes — où tendait l'effort ici réalisé et quels objets il produit.

La plupart de ceux-ci cédèrent au goût qui les entraînait à se consacrer aux arts plastiques à un moment où l'indépendance de quelques artistes français, doués supérieurement, allait triompher, mais d'abord avait discrédité l'*Ecole*, entendez l'Ecole des Beaux-Arts et les mœurs dont elle demeure le Conservatoire. Ils se rencontraient dans une admiration fervente de Corot, de Courbet, de Millet, de Daumier et de ceux qu'on appelle les Impressionnistes et prirent en dégoût les ateliers des professeurs.

Mais à continuer, dans les salles du Louvre, les stations dévotes dont ils tenaient le goût de leurs devanciers, sentir, au contact des arts d'Extrême-Orient dont la magie commençait de se répandre, s'éveiller leur sensibilité, ils connurent un trouble extrême.

Il leur fallait, à la fois, entre les sollicitations de la tradition éternelle où ils pliaient l'Egypte comme le Japon et de la tradition nationale qu'ils voyaient se continuer de Poussin à Degas et de Watteau à Renoir, élire quelque idéal précis dans le même temps que conquérir un métier dont aucun conseil ne leur facilitait le dur apprentissage.

On louait leurs devanciers illustres, d'avoir compris, ensoleillé la nature jusqu'à en volatiliser une image subtile. A défaut d'autres, ceux-ci avaient les rivières, leurs amies, Paris où ils vivaient, mille aspects qui eussent fourni des modèles. Mais ils en eurent bientôt perdu le souci. M. Taine avait vulgarisé les séduisantes hypothèses des Idéalistes anglais : ces jeunes hommes songeaient à leurs sensations, à des impressions dont il fallait combiner les signes plastiques et ces concepts plus complexes faisaient s'évanouir la nature, les modèles, dont ils perdaient le dangereux respect.

Même ils renoncèrent provisoirement à savoir leur métier, presque uniquement soucieux d'abord de ne poursuivre qu'une tâche intelligible.

Les maîtres de tous les temps et de tous les pays les élevèrent au-dessus d'un incompréhensible réalisme. Aussi bien, ils étaient trop savants pour accorder aucun sens précis à la beauté. Cependant l'art de leurs aînés directs, tels Vincent van Gogh, et les violences où se forçait la délicatesse naturelle à M. Gauguin, la griserie de théories très subtiles où ils se trouvèrent entraînés, prirent la place qui pouvait rester aux préjugés anciens et ruinèrent leur soutien dont ils ne sentaient que la gêne.

Délivrés même du souci de séduire, ils ne se préoccupèrent plus que de composer des objets, qu'ils n'accordaient qu'intellectuellement avec une réalité, destinés à récréer les spectateurs et en qui tout se subordonnait à leur office ornemental. Peut-être errèrent-ils trop longtemps à poursuivre des lois dont ils souhaitaient obéir la nécessité. Peut-être, après d'infinies contemplations et un long temps passé à réfléchir, se laissèrent-ils trop emporter par des théories. Du moins ils se seront abandonnés joyeusement à leur ivresse intellectuelle, avant que de se livrer à leurs dons et au dur labeur matériel, de qui les exigences vont de plus en plus accaparer leur temps.

La sécheresse trouble de quelques formules, même leur analyse, encore glacée, voilà tout ce que sauraient embrasser quelques lignes trop hâtives, tout le récit qu'elles fournissent du très long voyage que ces jeunes hommes firent d'abord au tréfonds d'eux mêmes, que tous n'ont pas poussé également loin. Parcours immuable, pénible promenade, inutile, si quelqu'un n'y rencontrait parfois la source pure de son activité et l'ardeur qu'il faut pour y puiser, ne fût-ce qu'un temps.

Mais ce peu de formules imparfaites peut aider à démêler où tendait l'effort de ces artistes, à l'approcher de plus près pour le comprendre.

Du moins la nouveauté des œuvres exposées — elle est par essence périssable, mais pourquoi se refuser le précieux privilège d'en jouir — les dons si vifs dont quelques-unes témoignent, les qualités très hautes que les autres révèlent, le degré de réalisation

plastique où toutes parviennent, justifieraient l'examen, à leur propos, des plus graves problèmes.

Même si l'on peut jouir sans réflexion du délice de quelques-unes, à ne considérer que les dons charmants de leurs auteurs, il en faut et beaucoup pour les goûter profondément, davantage pour découvrir le mérite de quelques autres.

Plus ou moins apparentes ou dérobées par les pures qualités plastiques qui d'abord les absorbent, ce sont ces préoccupations ornementales, une conception particulière de la réalité qui mène jusqu'au doute de son existence, le respect des plus nobles traditions et des plus lointaines qu'aucune personnalité ne préserve qu'à condition de les oublier pour les faire revivre en elle-même, le courage de subordonner tout le reste et même le désir de plaire aux incertaines, aux nécessaires lois de l'expression plastique, le souci de renouveler chaque fois les formes des objets d'art qu'on façonne, — voilà ce qui caractérise toutes les œuvres exposées.

Au surplus le goût de chacun peut choisir.

Tel avouera ses préférences pour les délicieux petits tableaux de M. Vuillard qui sont comme des creusets où il éprouve les harmonies toujours nouvelles, toujours plus intenses, dont il sait à merveille meubler, emplir des surfaces étendues — la plus grande toile en témoigne. Ou bien il préfèrera les colorations prodigieuses, la grâce raffinée où s'accuse le talent inoubliable de M. Bonnard et le don qu'il a d'achever des tableaux. D'autres se plairont mieux aux pastels plus graves de M. Roussel, où des qualités pareilles de la matière employée traduisent des conceptions comme des préoccupations hautes, générales et atteignent à la splendeur.

A ces coloristes raffinés, doués de façon prodigieuse on opposera l'âpreté hautaine, la rudesse sérieuse de M. Sérusier ou les dons de séduction, de charme qui servent les soucis non moins nobles de M. Maurice Denis dont la gravité est si ingénieuse.

Quelques uns pourront se complaire surtout à la maîtrise où parvient M. Vallotton, qui jamais ne rencontra plus heureusement qu'en ces dernières séries, où la souplesse d'arabesque de ses formes se joue délicieusement et qui témoignent d'une grande science, d'un art profond.

M. Ranson est un décorateur d'un rare mérite dont les cartons sont séduisants et qui apparaît, ses tapisseries ici en témoignent et d'autres en témoigneront encore mieux au Champ de Mars, en pleine possession d'un métier difficile dont il a la gloire encore d'avoir créé la technique et qui chaque fois s'assouplit et s'embellit.

M. Ibels n'a qu'un fort petit nombre de peintures, mais qui avertissent de son talent qui chatoie et sait plaire. De même que M. Rasetti, qui n'est pas seulement peintre excellent, mais surtout très remarquable céramiste, M. Lacombe ne se contente pas de paysages qui valent d'être longtemps examinés, mais est

un sculpteur très remarquablement doué. Son lit et cette belle statue de femme agenouillée vaudraient à eux seuls un minutieux examen, mais c'est où il faut s'excuser de n'avoir pu s'arrêter cette fois plus pour lui que pour les autres.

—

Il faut demander à voir chez M. Durand Ruel le dernier tableau de M. Renoir qu'on vient d'y accrocher : *La femme au bouquet de roses et de lilas.*

Il est parmi les plus beaux ; d'une harmonie éclatante et joyeuse, d'une légèreté, d'une subtilité, incomparables. La dame, en bleu, son expression, ses yeux sombres, son teint éclatant, ses lèvres et leur éclat sont inoubliables et d'une grâce qui émeut. Mais chaque morceau, le bouquet, la théière de Chine et un plateau de laque, le divan rouge, la tapisserie, l'inoubliable broderie sous la main blanche, est magistral. Chacun concourt au merveilleux équilibre de l'ensemble, d'une admirable plénitude.

L'inimitable tableau ! On ne peut s'empêcher de crier au chef-d'œuvre et pour dire d'un mot son délice et le sujet, c'est *Le Bouquet* qu'il faut qu'on l'appelle.

—

On déplore qu'il ne se crée pas en France, comme par exemple en Angleterre, de formes décoratives nouvelles.

M. André Marty, un connaisseur et un éditeur fort apprécié, recueille des adhésions pour une Société qui, avec un capital médiocre mais sans frais généraux, permettrait à des artistes tels que Carabin, Nocq, Charpentier, etc., de réaliser de fort intéressants projets et tâcherait de découvrir des artisans et d'en former.

Voilà qui est fort bien et l'on ne peut que souhaiter bonne chance à l'« Artisan moderne ».

Cependant, on peut douter de la vitalité d'une entreprise à qui il faut trop d'encouragements désintéressés.

Un art comme une industrie, surtout si l'art se double d'une industrie, ne peuvent s'épanouir, même ne peuvent vivre que s'ils sont nécessaires.

De cette nécessité, le seul goût public est juge. Or il n'a, voyez les fournisseurs dont il se contente, que de fort piètres exigences.

Ce pays-ci a perdu son rang, le premier, dans l'industrie mobilière et décorative. Il faudra plus que quelque cinquante bonnes volontés et autant de billets de mille pour le lui rendre. La décadence tient à des causes profondes et qui ont mis longtemps à produire leurs effets : il faudra à une renaissance, si jamais elle fleurit ici, des causes profondes et un plus long temps encore pour qu'elles produisent leurs effets.

THADÉE NATANSON

Bulletin Financier

Les nouvelles d'Orient continuent à alarmer le marché ; la position de place toutefois reste telle que les cours ne portent presque aucune trace des inquiétudes ambiantes. C'est le mouvement des échanges qui donnerait plus exactement la note vraie de l'état des esprits. Il ne se fait aucune affaire : les intermédiaires sont unanimes à constater et à déplorer l'abstention absolue des clients et le relevé des statistiques du Trésor. Les cours fournissent la preuve du ralentissement des opérations de Bourse. Cette atonie devient inquiétante pour l'avenir ; on se laisse cependant aller à l'espérance que les beaux jours ne tarderont pas à revenir. On se base pour entretenir ces espérances sur l'abondance de l'argent disponible et sur l'abaissement du taux officiel de l'escompte à Londres et à Berlin. La continuité des demandes au comptant serait un argument en faveur de ces appréciations optimistes.

Sur le marché des rentes françaises l'animation paraît relativement satisfaisante : les échelliers donnent à ce groupe un semblant de vie et entretiennent dans une certaine mesure les carnets. Il ne faudrait pas attribuer à l'épargne tous les achats du comptant dont on fait état : la Caisse des dépôts et consignations est le gros acheteur, son intervention, dans les circonstances actuelles, est la bienvenue.

Les fonds étrangers sont assez soutenus, malgré tout ; la plupart d'entre eux ne s'écartent pas de leurs cours précédents, et on s'étonnerait de leur fermeté si on ne savait combien peu chargées sont les positions prises, combien faciles sont à défendre des engagements que personne n'ose attaquer. L'Extérieure espagnole n'a que des variations de quelques centimes, l'Italien semble fixé aux environs de 90 fr.

Les fonds ottomans sont plus houleux ; encore leur faiblesse n'est-elle pas assez grande qu'on puisse en concevoir aucune inquiétude sérieuse. On peut dire que l'attitude de la spéculation vis-à-vis de ces valeurs est un criterium des tendances de la place qui veut à tout prix une reprise prochaine si les Grecs le permettent.

C'est le groupe des fonds portugais qui présente la physionomie la moins bonne ; rentes des divers types, obligations des Tabacs et des Chemins de fer sont offertes. Dans ce pays où la banqueroute est continue, le ministre des finances vient de s'apercevoir que les crédits affectés aux dépenses de l'année ont tous été dépensés pendant les sept premiers mois de l'exercice et qu'il ne lui reste plus un mil reis pour couvrir les charges du Trésor.

Les valeurs industrielles sont recherchées comme placement : au premier rang se placent toujours les Chemins français. On achète aussi des valeurs métallurgiques et des charbonnages russes. Le Suez fléchit, ses recettes diminuent.

Parlerons-nous des émissions en cours ? Il vient d'être offert au public 100.000 actions de 25 francs de la Société de Paris-Hippodrome. L'affaire s'est traitée sous le manteau en Bourse, il n'en a rien été dit. La critique de l'opération est aisée à faire. Le prospectus de l'émission en donne tous les éléments et permet à chacun de mesurer les avantages énormes que se réservent les promoteurs. Il n'y a pas lieu d'insister.

On annonce prochainement l'émission du 2 1/2 0/0 de Madagascar : les conditions de cet emprunt garanti par la France peuvent soulever quelques observations que nous aurons l'occasion de développer.

G.

Le Gérant : L. Dennery.

Marie

I



Ma bien-aimée est désirable entre les femmes.
D'autres m'ont donné leur amour. Elles venaient, disparaissaient ; quelques-unes plusieurs fois sont revenues, d'autres jamais. Je leur garde ma reconnaissance, mais toutes furent oubliées aussitôt qu'en allées. A une seule je pensais toujours, même qu'une autre fût là : c'est qu'elle était le modèle, le type auquel je les confrontais toutes — un type auprès duquel toutes pâlissaient. Une que je souhaitais toujours voir ouvrir ma porte parce qu'elle était constamment jeunesse et fraîcheur. Une avec qui je désirais vivre, parce qu'avec elle la vie avait un but et du soleil. Une avec qui je mourrais volontiers, parce qu'avec elle je ne connais pas la peur. Ma bien-aimée se nomme Marie. Elle est plus belle qu'aucune femme.

II

Les louanges que chante un poète de la seule maîtresee qu'il ait eue jamais, sont à mes yeux sans grande valeur.
Il juge comme un rustaud et il y a cent à parier contre un qu'elle ne mérite pas les belles choses qu'il en dit. Si un homme ne connaissait qu'une seule couleur et venait dire : « Cette couleur-ci est la plus belle de toutes les couleurs », il n'en jugerait pas tout a fait en aveugle, c'est vrai, mais du moins sans plus de titres qu'un qui n'y voit qu'à peine.
Aussi bien, ma maîtresse s'applaudirait-elle de m'entendre dire : « Tu es la première, tu es l'unique et tu es la plus accomplie des femmes »... j'aurais bientôt fait de la repousser.
Si quelqu'une se sentait sûre de son pouvoir, attachait à mon amour quelque prix, voici comme elle parlerait : « Prends dix maîtresses, aies en vingt, choisis parmi celles qui paraissent aux hommes le plus désirables, et si, les ayant toutes possédées, tu me redis encore que je suis la plus accomplie, ma fierté sera joyeuse. »
Quand je dis à Marie : « Tu es plus belle qu'aucune » son cœur a droit de battre d'une légitime fierté, car il m'a fallu lui être infidèle avant de savoir que je disais vrai.

III

Or, je ne sentis combien je disais vrai qu'après l'avoir crue perdue à jamais pour moi.
C'est une épreuve que je souhaite à quiconque veut être sûr de son amour. C'est une épreuve qui est bien douloureuse, mais c'est l'épreuve du feu.
La douleur épure, la douleur fortifie.
L'amour semé à la légère, il lui faut pour mûrir et s'épanouir la souffrance.
Douleur que j'ai droit de bénir, tu as donné sa noblesse à mon amour pour Marie!

IV

Elle vint à moi aussi ignorante que l'enfant.
Je vois encore comme elle était, sûre d'elle-même, et lui vois encore cet air confiant qui n'appartient qu'à l'innocence. Elle affectait les façons d'une femme d'expérience et qui sait les choses.
De la vie elle parlait comme si elle l'eût connue à fond. Même elle faisait la blasée, la dégoûtée! Ses grands yeux d'enfant curieux assuraient qu'ils pensaient tout de bon au couvent où se retirer. Qu'avait-elle à attendre de la vie? Elle le savait : ce n'était que dans la résignation et la tranquillité qu'il lui fallait puiser assez de force silencieuse pour supporter la vie jusqu'à la fin de ses jours.
— Car ce n'est, disait son air convaincu, ce n'est que dans l'amour qu'on rencontre le bonheur. Or, déjà, j'ai connu l'amour. Oui, j'ai aimé une fois, et je méprise à présent l'étudiant à qui je fus fiancée. Ses caresses m'étaient odieuses. Ses propos d'amour m'agaçaient. Je ne suis point faite pour l'amour.
Elle vous disait cela d'une voix fatiguée, les joues rouges et les yeux brillants, cette femme qui était sainte à force de chasteté, qui croyait en avoir fini avec l'amour, pour avoir aimé une fois.

V

C'est alors que j'en devins amoureux, moi, de cette jeune fille au corps svelte et souple, qui, là, debout devant moi, me parlait des tristes expériences qu'elle avait faites.
Qu'elle était charmante avec son air sérieux et résigné, et qu'elle était jolie dans sa belle robe !
Cette belle robe du jour de notre première rencontre, je ne l'oublierai jamais.
Depuis, Marie a eu maintes belles robes, mais aucune ne la fit s délicieuse que celle qui fut sa première, son unique belle robe. C'était, sur une jupe foncée, une blouse dont le tissu clair, à fleurs,

ressemblait à de la soie, mais n'en était pas ; elle était froncée sur la poitrine et fermée au cou par une petite broche dorée, un vrai bijou d'enfant.

C'était véritablement une petite fille endimanchée, en ses plus beaux atours. Ils trahissaient à la fois la vanité féminine et l'économie maternelle. Comme elle avait peur d'y faire une tache à cette blouse toute fleurie ! Cependant et malgré tout, le malheur arrivait : quelle ardeur alors ne déployait-elle pas à enlever ces vilaines taches de vin ! Tout de même elle affectait un air indifférent pour faire croire qu'elle avait quantité de robes beaucoup plus belles dans son armoire.

Ah ! délicieuse petite fille qui jouais à la dame, charmante et chère petite menteuse qui m'assurais tout en frottant, frottant et frottant encore, que cela ne faisait rien, que ce n'était qu'une vieille robe. Une vieille robe ! Ta seule belle robe ! Mes yeux se mouillent quand j'y pense.

C'est à travers ce léger tissu fleuri que j'ai respiré, pour la première fois le parfum de ton corps virginal, que j'ai, pour la première fois, senti se précipiter les battements de ton cœur.

VI

Oui, elle m'inspirait un respect sacré cette petite fille dans sa blouse à fleurs, avec ses airs de dame, de femme d'expérience. Je crois bien que c'est cette blouse à fleurs qui m'imposa avec Marie tant de précautions. Cette jolie blouse à fleurs qui composait sa plus belle toilette et qu'elle avait si peur de tacher !

D'ordinaire, les hommes se comportent avec les femmes de la plus sotte des façons. Ils procèdent avec beaucoup trop de minutie, recourent à trop de précautions. Les femmes ne souhaitent pas être convaincues, mais conquises. Toutes, du moins presque toutes, sont nées avec le désir instinctif de se sentir trop faibles contre la violence. Il leur plaît de sentir la volonté de l'homme puissante et despotique, d'en être dominées. Sans même qu'elles s'en rendent compte, elles méprisent qui n'obtient leurs faveurs qu'à force de les mendier.

Combien ne leur arrive-t-il pas souvent de s'écrier : « le niais ! » voyant s'éloigner l'homme qu'ont arrêté ces barricades vertueuses qu'elles n'élèvent que pour le plaisir de se faire prendre de vive force.

Point ne me fut besoin d'employer avec Marie ces moyens extrêmes. Je savais que le jour luirait où elle viendrait se réfugier sur mon sein, y chercher la place où elle devait naturellement se blottir. Je m'en aperçus à sa façon d'éviter mon regard, ma poignée de main. J'en eus la certitude dès ce jour où, sans m'avoir entendu même m'approcher, elle frissonna. Un long frisson lui parcourut

le dos et tout le corps jusqu'à ses longs doigts nerveux, d'avoir deviné que je me tenais debout derrière elle.

Aucun stratagème de soudard ne fut nécessaire pour conquérir Marie. D'autant que cette blouse à fleurs m'amollissait l'âme. Je ne sentais pas même d'impatience de la posséder.

Comme un jardinier se réjouit chaque jour de voir s'épanouir peu à peu une fleur rare, se garde bien d'y toucher; qu'il lui suffit de couper une ramille gênante, une feuille qui l'obombre pour lui assurer de lumière, de chaleur, d'humidité ce qu'il lui faut, je jouissais de voir se développer Marie jusqu'à la maturité, jusqu'à l'amour conscient.

Un beau jour la jolie blouse à fleurs s'ouvrit naturellement aux doigts du patient jardinier.

VII

Presque, il fut trop patient, ce jardinier.

Vint un moment où, les joues toutes rouges, mais avec un rien de mépris dans la voix, Marie, en vraie fille d'Ève qu'elle était, me dit gentiment, tirant mon bras:

— Es-tu bête !...

... Les femmes s'imaginent que nous admirons les artifices qu'elles combinent jusqu'au dernier moment pour s'accorder qu'elles ont été séduites. Elles n'y devraient avoir recours que bien rarement, les réserver aux hommes mûrs, à ceux qui sont doués d'expérience. Ils peuvent convenir, ces artifices, et produire leur effet sur les vieilles filles du sexe masculin qui se sentent criminelles lorsqu'une femme se jette dans leurs bras. Avec nous autres, il vient un moment où ces artifices, toujours les mêmes au fond, provoquent les paroles brutales, portent aux actions violentes. C'est assez pour dépouiller l'acte sacré de beaucoup de sa beauté et de sa solennité, gâter absolument le souvenir que l'aimée devait emporter du plus beau moment de son existence.

Oh, Marie ! la plus délicatement intelligente des femmes, je te loue et te remercie de ce que tu m'as épargné tous ces artifices, toute cette pruderie qui se pare du nom de pudeur, toutes ces angoisses, tous ces pleurs hypocrites.

VIII

Ma femme vierge, ma Marie !

Combien se rendent compte de ce qu'il y a de saint dans l'abandon qu'une vierge fait d'elle-même? Les hommes de notre époque déshonorent l'acte le plus solennel de la vie par des idées mesquines et des paroles basses. Plus spirituelle et raffinée était l'ancienne manière en sa rude volupté. Depuis, les moralistes dissolus rôdent autour du lit de noces, balançant des préceptes équivoques et des niaiseries scientifiques.

Nuit sainte où Marie se donna à moi.
Le silence partout.
Une lumière brillait.
J'entrai, je vis ma fiancée qui reposait blanche et douce et souriante. Avec recueillement je me penchai, baisai cette bouche et ses promesses, une main qui donnait tout, la poitrine où j'entendai battre l'impatience.
Alors je m'abandonnai entre ses bras confiants, ouverts pour me recevoir. Je ne voyais que ses yeux. J'épiais au miroir changeant de son âme, l'éclosion troublée de cette vierge, la surprise, la gratitude, la joie d'entrevoir enfin les splendeurs jusqu'alors inconnues de la vie.
La chambre se remplit tout à coup d'une musique enivrante. L'espace autour de nous s'illimita. Unis, bouche à bouche, nous planions, enlacés étroitement, bien loin de la terre et de ses rancœurs.
Nuit sainte !

IX

Marie était à moi.
Cependant je n'étais pas tout à fait à elle. Il me le semblait du moins. Elle non plus ne croyait guère à mon amour.
Je sais bien ce qu'elle croyait. Elle me l'a dit bien souvent sans que jamais j'y aie contredit. C'est qu'elle était, en le disant, adorable ! Jalouse jusqu'au bout des doigts, mais, en même temps, sage, pleine de sens et de raison, elle consentait à tout, excusait tout. Or, elle croyait que je recevais dix maîtresses par jour.
Chères petites, si vous saviez jusqu'à quel point vous vous exagérez les facultés de l'homme que vous aimez. Cela tient à ce que vous ne savez pas bien votre table de multiplication. Votre imagination galope. Celle de Marie ne faisait pas exception à la règle.
Elle venait me voir six jours sur sept, au moins, et toujours me trouvait prêt à la recevoir. Pourtant elle m'assurait avec un sérieux des plus flatteurs, que j'avais, « toute la ville le savait », des maîtresses par douzaines.
Il va sans dire que je trompais Marie.
Cependant j'étais à elle bien plus qu'elle ne croyait, que je ne croyais moi-même.
Pour ne rien dire de « toute la ville ».

X

« Toute la ville. » Un profond dégoût s'empare de moi à la pensée de ce reptile de la médisance qui se glisse par les fentes des fenêtres comme des portes, s'introduit dans nos demeures et laisse partout sa trace visqueuse. Mettez des doubles fenêtres. Fermez les volets

de votre vie privée, vous n'empêcherez pas « toute la ville » de passer devant, assez pour avoir des pensées mauvaises. La bave se colle à vos fenêtres comme à vos portes.
Sur une vitre de ma chambre à coucher je retrouve chaque jour une grosse mouche. Elle est toute grise de vieillesse et peut à peine se mouvoir. Cependant aussitôt que j'approche, elle part. J'entends son bourdonnement entre les rideaux du lit, je l'entends qui se heurte au plafond, aux murs. J'ouvre toutes les fenêtres et la chasse avec une serviette. Disparue. — Elle s'est cachée dans la draperie du lit, derrière le miroir ou aux moulures d'un cadre, immobile dans sa cachette jusqu'à ce que je me fatigue de chercher. Et, le matin, la voilà de nouveau, là, sur la vitre ; jamais elle ne me quitte, laisse aux draps blancs sa crotte noire, chaque nuit, recommence de bourdonner à l'entour de mon lit.
Un soir que Marie se déshabillait devant la glace, j'aperçus tout à coup une tache noire sur son dos blanc : c'était la mouche, la vilaine mouche.

XI

Marie est rose et blanche comme aucune autre femme.
Aucune fleur au monde n'a si doux parfum. Son haleine est pure, et son corps sans le moindre défaut.
Tout d'elle est charmant, ce qu'on voit, ce qui se dérobe.
Elle est du nombre des femmes qui peuvent se montrer nues.
Même elle ne craint pas de montrer ses pieds.
Les poètes ont, ma foi! bien des mensonges sur la conscience.
C'est quand ils parlent des pieds de leurs bien-aimées, qu'ils outragent le plus la vérité. Il est de bon ton en poésie de chanter par dessus tout le pied de la femme adorée. Pourtant, à notre époque de brodequins chinois, de hauts talons à talonnettes, un pied de femme joli n'est pas moins rare que la rose bleue des poètes.
Ce fut tout angoissé de méfiance que je regardai pour la première fois se déshabiller Marie. Aussi bien je connais quantité de femmes, je dis parmi les plus belles, qui n'ôtent jamais. jamais que peut-être si elles se savent seules, bien seules, leurs bas. Elles sont comme ces paons et les sirènes qui, pudiquement, dissimulent leurs extrémités inférieures.
Lorsque Marie n'eut plus que ses bas blancs, elle s'assit au bord du lit, me tendit ses pieds et me dit :
— Ote-moi mes bas.
C'est alors que je vis qu'elle était sans tare. C'est alors qu'assis devant elle je baisai un pied plus beau, mieux fait et plus gracieux que jamais poète n'en a prêté à sa belle.

XII

L'amant qui n'a jamais assisté à la toilette de nuit de sa bien-aimée, ne la connaît pas. C'est alors que sa beauté se divise. La variété multiplie ses charmes. De chaque vêtement qui tombe naît une surprise nouvelle.

La merveille du vêtement féminin est qu'il transforme.

Voyez Marie en toilette de ville. Svelte et élancée dans la robe noire qui s'unit à ses formes. Son port est tout de dignité. Elle respire la correction. C'est une jeune fille distinguée, d'éducation parfaite. Voilà comme elle nous apparaît, en ville, l'après-midi, parmi d'autres jeunes filles distinguées et correctes.

Mais voici la robe noire enlevée, et disparue avec elle la jeune fille distinguée et correcte : il n'y a plus qu'une soubrette, bras nus, cou nu, en jupe de soie rayée. Les joues s'animent, les yeux s'allument. Te voilà, Marie, en vraie paysanne d'opéra comique.

Des rubans se dénouent et se dégrafent des agrafes, les jupons glissent et le corset sur le plancher. D'où vient cette gentille petite personne en pantalons se blottir sur ma poitrine?

Qu'elle est petite en petit garçon, la grande jeune fille de tout à l'heure.

La voilà enfin dans sa longue chemise de nuit qui ondule, un ruban bleu passé dans la broderie du cou. Ce n'est plus qu'une toute petite fille, une petite fille qui tend les bras pour demander qu'on la mette au lit.

XIII

Tout habillée ou presque déshabillée ou demi-nue ou tout-à-fait nue, Marie est toujours ravissante.

Ce n'est pas cependant de quoi me la faire préférer à toutes les autres femmes, entre lesquelles il en est certainement quelques-unes, aussi belles. C'est un secret. C'est le mystère par quoi Dieu a créé ma Marie spécialement pour moi, selon mon goût, comme je la voulais. Marie le sait bien. Observez-la en compagnie d'autres femmes. Quelle agitation! Comme elle se sent mal à l'aise! Elle oublie sa correction, ses façons sont excessives: tantôt elle est trop gaie et tantôt tout à fait silencieuse et distraite. On dirait un oiseau changé de cage.

Au contraire, elle n'a pas plutôt passé mon seuil qu'elle retrouve l'aisance et le naturel. Elle ne bat plus de l'aile, son bec ne retombe plus sur sa gorge. Elle se retrouve à sa place accoutumée, redevient elle-même. Librement vous la verriez s'abandonner à la joies ou au chagrin. Il n'y a plus rien ici pour la distraire des sentiments. où elle s'abandonne. Du premier jour elle a compris que j'étais celui à qui elle appartenait. Depuis elle n'en a jamais douté, un seul instant.

C'est cette certitude absolue d'être à moi, l'aveu sincère qu'elle en a fait, l'impossibilité d'admettre autre chose, qui ont resserré toujours davantage les liens qui attachaient mon cœur à Marie et n'ont fait, à mesure, que leur donner plus de force.

Il est des femmes qui croient, pour gagner plus sûrement les hommes, au jeu fade de la coquetterie. Elles affectent de les attirer et puis de les repousser. Vrais papillons dont l'envol s'affole loin à droite, aussitôt à gauche. Partout ne voient que bras prêts à les recevoir, n'hésitent qu'au choix de ceux où elles vont se laisser choir. Simagrées dont Marie a toujours bien su se garder. Miroirs à alouettes où ce ne sont que les sots qui se laissent prendre.

Marie m'aimait — rien de plus. Elle m'appartenait précisément de la façon et autant que je voulais.

Un jour vint où je la voulus toute entière. Jour de bonheur pour tous deux.

XIV

Je dis que Marie était à moi autant que je voulais.

Parmi les mille recettes d'amour a attraper les nigauds qu'on serine à nos jeunes filles, il n'en est pas de plus bête que celle qui leur commande de ménager leurs bonnes grâces. Cette manœuvre dissimule une conception hideuse : de l'amour, elle fait un négoce, de la femme, une marchandise à vendre aussi cher que possible. C'est avilir l'amour, mais surtout c'est avilir la femme. *Il* l'aime et *elle* l'aime en retour. C'est donc que tous deux ont l'envie, le besoin de s'abandonner l'un à l'autre. N'est-il pas dès lors comme infâme, qu'elle lui refuse ce à quoi il a droit pour le lui accorder plus tard, en faire une grâce qu'il faut qu'humblement il sollicite? Qu'une femme me dise : « je t'aime, » et puis fasse difficulté de se livrer, je me lèverais, un gros mot aux lèvres, et la quitterais pour ne plus la revoir.

Marie ne me refusait jamais. Aussi docile à ma voix qu'à la voix du berger qui l'appelle, l'agneau. J'ai appelé Marie à toutes heures du jour, de la nuit. Qu'elle fût fatiguée, qu'elle dormît, elle venait chaque fois le visage souriant, toujours joyeuse de satisfaire au désir de son amant, fière toujours qu'il l'appelât aussi souvent, aussi volontiers.

S'il t'avait connue, Marie, le royal poète du Cantique des Cantiques, sans doute il t'eût consacré une strophe.

Le berger est dans la vallée, il y joue du chalumeau. Il se languit de sa bien-aimée qui a suivi ses sœurs par delà la montagne. Et voici, elle se tient sur le sommet, le bâton à la main, cherchant du regard le berger qui module la mélodie bien connue. Et dès qu'elle l'aperçoit au fond, dans la vallée, elle dévale comme une gazelle sur la pente du mont, à travers les chardons, à travers les cactus épineux, sur les pierres pointues. Pour mieux courir, pour arriver plus vite, elle jette son bâton. Et les épines déchirèrent

sa robe, les épines égratignent ses jambes blanches; les cailloux aigus coupent ses sandales et ses pieds sont ensanglantés. Le chemin qu'au flanc du mont suit la jeune fille est taché de son sang. Mais elle ne l'aperçoit point, elle n'entend que la mélodie que module le berger bien-aimé. Et elle tombe aux pieds du berger, et elle baise le pan de son manteau, disant :

« — Ne t'irrite point contre moi, mon seigneur, de ce que je ne suis pas venue plus tôt.

— Ma bien-aimée, dit le berger, est rapide et généreuse comme une source d'eau vive. Elle ne laisse personne souffrir de la soif. »

XV

Marie, ma source d'eau vive, qui ne tarit jamais, je sais ce que diront de toi les envieux, ces hommes qui piétinent, jusqu'à l'user, l'ornière monotone d'un mariage sans joie, ces femmes qui enfantent avec une résignation maussade dans le lit conjugal dont la tristesse est sans beauté.

Ils tourneront leurs regards irrités vers le ciel qui sourit de leur folie, ils te traiteront de fille légère, qui ne songe qu'au plaisir, aux chansons d'amour.

Marie, légère! Dites donc que la rose est un vase puant, le rossignol une irritante et criarde crécelle. Jamais une pensée légère n'est entrée dans l'âme pure de Marie. C'est une jeune fille pure qui aime, à qui l'amour est aussi naturel qu'à la rose le parfum, la mélodie au rossignol. Une jeune fille qui aime, mais qui n'en est pas moins extrêmement sage et bonne.

Elle sait coudre, tricoter; elle brode. Elle parle plusieurs langues et n'ignore pas les sciences. Même elle est bonne cuisinière.

Aussi, Mesdames et Messieurs, Marie mérite qu'on la dise une jeune fille bien élevée.

N'allez pas vous imaginer non plus que, quand nous étions ensemble, nous ne songions qu'à nous caresser et nous embrasser. Nous trouvions le temps d'agiter les problèmes les plus sérieux, les plus profonds. Par exemple, nous cherchions à nous rendre compte de la raison pourquoi les femmes sont, la plupart, si étrangement insupportables.

Marie, ma Marie si sage, disait :

« — Pour moi, si elle le sont autant, cela tient à ce qu'elles ne consentent pas d'oublier qu'elles sont femmes. Elles se persuadent, la faute en est à l'adulation plate dont vous encensez leur sexe, que la nature les a spécialement avantagées sous le rapport de la beauté, de la grâce, de l'esprit comme du charme. Elles vont, bouffies du sentiment de leur importance. Voir, par exemple, ma cousine Amélie. Elle est aussi laide qu'une grenouille, aigre comme le vinaigre, plus ignorante qu'une savate. Cependant elle se croit, en qualité de représentante du « beau sexe», infiniment de supériorité sur l'homme le plus beau, le plus aimable.

....

Des hommes elle exige tous les égards flatteurs qu'ils doivent au sexe faible (observe qu'elle a la poigne la plus vigoureuse qu'on rencontre dans tout le royaume), elle entend qu'on la traite avec une déférence chevaleresque. Je conviens que c'est un monstre, mais beaucoup sont comme elle. Il arrive très souvent que les femmes soient plus laides, plus sottes que les hommes. Il suffit pour l'apercevoir d'ouvrir les yeux. Si tu savais, mon ami, quel sentiment de honte emplit une femme sensée quand, dans une réunion de matrones sanglées et de demoiselles rembourrées, un homme se lève pour célébrer, en langage fleuri, les charmes et la grâce du beau sexe, flatteries que ses compagnes acceptent sans sourciller comme une chose qui leur est due. Il n'est pas jusqu'aux plus belles, aux plus aimables qui ne deviennent insupportables dès qu'elles sont possédées du démon de la dignité féminine. Sitôt qu'une femme, vieille ou jeune, belle ou laide, prétend régner pour cela seul qu'elle est femme, il faudrait qu'on l'humiliât, qu'on la remît à sa place. »

Quand Marie, les joues rouges d'excitation, eut achevé son apostrophe, je lui demandai,

« — Et toi Marie, ne sens-tu donc aucune fierté d'être femme ?

— Si mon ami, répliqua-t-elle, serrée contre moi, je me sens fière que tu m'aimes. »

Voilà les façons de penser, de parler de Marie.

Qui donc oserait dire encore que ma Marie est légère ?

XVI

Cependant, pour certaines choses, ma Marie, si sage, est vraiment sotte. C'est alors qu'il me faut intervenir et faire le mentor.

Il était bien admis, établi que notre liaison ne pouvait être que de courte durée. La cause, du moins la cause principale : j'étais, moi, absolument incapable d'un véritable amour.

Un jour, notre conversation envisageait l'hypothèse du mariage de Marie avec un autre. Avec tendresse, avec sérieux, je lui recommandais de se montrer épouse dévouée, de demeurer attachée à son mari futur et de ne jamais lui faire d'infidélités, qu'avec moi. Car il était une chose que rien ne pouvait changer, sur quoi reposait l'existence même de Marie, c'est qu'elle était à moi de par la volonté du Créateur, que je devais toujours avoir sur elle les premiers droits, droits immuables qu'aucun autre ne pouvait s'arroger.

Marie le comprenait et m'approuvait. Elle savait qu'il en était ainsi, qu'il ne pouvait en être autrement. Pourtant elle se demandait s'il ne serait pas de son devoir de mettre son futur mari au fait des relations qu'elle avait avec moi. Ne convenait-il pas qu'elle lui fît comprendre qu'elle n'était pas la jeune fille ignorante que sans doute il pensait?

....

Je suis persuadé que Marie était de bonne foi, égarée qu'elle était, égarée comme tant d'autres âmes faibles par les charlatans de morale qui fleurissent de nos jours. Je saisis donc cette occasion pour lui adresser quelques paroles graves.

« — Ma pauvre innocente enfant, lui dis-je, est-ce donc que tu ne comprends pas combien tu te trompes ? Songes-y bien. S'il arrive que tu épouses un homme qui soit dur et méchant pour toi et que tu veuilles, par conséquent, punir, ou dont tu veuilles te venger, c'est alors que tu pourras lui révéler que tu as eu un amant qui t'a gâtée outre mesure et t'a initiée aux joies de l'amour. Mais aller le dire à un brave homme qui fait de son mieux pour remplir ses devoirs envers toi et tout heureux de se croire le premier, le seul homme qui t'ait possédée... crois-tu vraiment que cela soit bien ?

« Tu le ferais souffrir plus que ne pourrait le faire le plus ingénieux, le plus acharné de ses ennemis. Je suppose qu'il t'aime et que tu lui fasse cette intéressante communication avant le jour de vos noces : de deux choses l'une, ou bien il renoncerait à t'épouser et, t'aimant, il en serait au désespoir ; ou bien, ce qui est plus probable, il t'épouserait malgré tout, et sa vie alors ne serait plus qu'un enfer, il serait sans répit dévoré par le doute et les soupçons. Te aurais beau te montrer bonne et fidèle épouse, même jusqu'à renoncer à moi, cela ne servirait de rien. Ta vilaine confession serait là toujours avec sa figure où grimacerait l'ironie pour glacer ton bonheur. Toujours il croirait entendre une voix dire : « Elle a eu un amant. L'a-t-elle oublié ? Ne languit-elle pas après lui ? Ou bien, si elle l'a oublié, n'en désire-t-elle pas un autre ? »

« Non, Marie, tu parles comme une folle. Crois-moi, garde-toi des faux prophètes qui proclament la vérité sur les places publiques. La vérité est une lame dont le tranchant est double et qu'il vaut mieux garder au fourreau. Maniée sans réflexion, par des mains inexpérimentées, elle fait plus de mal que tous les mensonges du monde. Je ne te dis pas de mentir, mais seulement de te taire. J ajoute encore : si tu te vois réduite à la nécessité de parler ne le fais point sans peser soigneusement tes paroles. Avant de leur donner l'essor, demande-toi s'il faut laisser aller la vérité toute nue ou s'il ne vaut pas mieux l'habiller quelque peu »

Voilà comme j'enseignai à Marie l'amour du prochain. Elle m'écouta jusqu'au bout avec beaucoup d'attention et ne s'endormit qu'un bon moment après que j'eus achevé.

XVII

D'ailleurs, nous nous aidions réciproquement à nous mieux comprendre.

C'est ainsi qu'un soir — je venais d'ôter à Marie ses bas — elle me dit :

— Je me suis, sans doute, bien des fois, demandé comment il se faisait que je n'eusse jamais eu honte devant toi.
— Honte, pourquoi? Ne m'aimes-tu pas?
— Certes, c'est bien là la raison essentielle. Mais il en est encore une qui est de ton fait. Tu m'y as aidé, bien plus que toi-même ne l'imaginerais.
— Comment cela ?
— C'est que tu m'as toujours témoigné infiniment d'égards. Jamais tes yeux ne furent indiscrets, ta main jamais indiscrète. Jamais, pour ainsi dire, je n'ai dû m'apercevoir qne tu étais homme. Et pourtant, tu es un homme, Dieu merci !
— Ce que tu dis, Marie, peut être vrai. Mais, si nous voulons vraiment chercher toutes les raisons qui t'empêchent d'être timide devant moi, nous en trouvons encore une. Réponds avec franchise. Si ton corps avait eu quelque défaut, te serais-tu sentie aussi à l'aise ? Non, certes. Et si ta petite personne, toute ta personne, de la tête aux pieds n'avait été pure et parfaite, sois bien sûre que, toi aussi, tu aurais eu honte. Or, tu m'aimes parce que je ne suis pas tout à fait un lourdaud et que tu es, toi, la plus gentille des petites filles, le dimanche aussi bien que tous les autres jours de la semaine. Voilà pourquoi tu ne t'es jamais sentie gênée avec moi. »
De tout quoi, il faudrait tirer cette conclusion, mélancolique : rien ne rend la vertu si aisée qu'une bosse sur le dos.

XVIII

Rien, en Marie, n'était laid, et toutes ses actions se conformaient aux lois de la beauté. Elle semblait faite pour la délectation des délicats. C'est une merveille que si peu de femmes s'entendent à cultiver leur beauté. Une, loin de prendre soin de sa voix, l'entend s'érailler et sonner aigrement, comme une trompette ; celle-ci néglige sa démarche et laisse voir des talons éculés ; telle ronge ses ongles; cette autre se gratte la tête avec une aiguille à tricoter. Voilà de ces femmes auprès de qui je ne pourrais vivre un mois sans me porter sur leur personne à quelque voie de fait. Une, que j'aimais pourtant beaucoup, un jour s'avisa d'écraser avec sa cuiller une guêpe. Vraiment il me fallut appeler toute mon énergie pour résister au désir de la souffleter.
Rien de semblable n'était à craindre avec Marie.
Elle avait sur moi l'influence d'un de nos soirs d'été qui assoupissent en même temps qu'ils réveillent Il semble qu'une paix harmonieuse enveloppe l'être tout entier ; tout paraît clair et léger, les soucis se dissipent comme les nuées du jour et l'on dirait que le courage et l'espoir dilatent la poitrine.
Pas d'humeur chagrine qui résistât à la main de Marie quand elle en posait la chaleur sur mon front : aussitôt la vie ne m'appa-

raissait plus qu'embaumée de beauté et de paix, telle une sereine soirée de juin.
Jamais elle ne pinça sur les cordes de mes nerfs l'accord dissonant d'une douleur, de la colère ou du dégoût.
Comme une manne céleste elle me nourrissait de vie, sa grâce planait sur moi, m'enveloppait comme une bénédiction de Dieu.
Oui, Marie, tu me charmais au point que je te trouvais parfaitement belle, d'une beauté que rien ne pouvait diminuer ni empêcher de me ravir. Ce jour même où tu te crus si enlaidie, défigurée par le rhume de cerveau, que tu osais à peine te montrer à mes yeux. Sans doute, tu devais être moins belle ? Je n'en aperçus rien.
Ce jour-là, comme les autres, je ne savais qu'une chose : la terre ne peut m'offrir qu'une félicité suprême, la joie de te tenir dans mes bras et notre baiser.
Pourtant ce jour-là m'échappait l'importance significative de ce qui se passa. A présent je puis en témoigner — l'expérience a mûri mon jugement : celui-là seul peut se proclamer sûr de son amour, de qui les sentiments pour sa maîtresse tiennent contre le rhume de cerveau.

XIX

Je ne voulais pas comprendre.
Le fait est que je suis de ces calculateurs qui savent précisément jusqu'où ils veulent aller et qui, une fois parvenus à la limite qu'ils se sont assignée, disent : Halte !
Ce qui ne les empêche pas, après ce sacrifice symbolique sur l'autel de la sagesse, de revenir bientôt à la borne qu'ils ont fixée et d'y reprendre le chemin interrompu.
Pourtant assez de signes mystérieux m'avertirent de ce qui m'allait arriver. Mais je me disais à part moi : Tu n'es pas superstitieux ; te laisserais-tu influencer par tous les signes cabalistiques que le sort dessine sur ton mur?
Cependant il y avait encore loin de là à la nuit où Babylone fut réduite en cendres.

XX

Me voici à la limite. Je regarde derrière moi. Je vois un paysage printanier dont la clarté est suave et légère. Des jardins s'emplissent d'arbres fruitiers en fleurs, dont les bouquets, blancs, rouges et roses, se détachent sur l'azur clair du ciel ; les minces tiges de blé qui ondoient, montent du sol sombre. Par les prairies luit une herbe, délicate comme de la soie, piquée de fleurs blanches et jaunes qui boivent le soleil.
A la porte en claire-voie d'un jardin, se tient debout une jeune fille. Elle porte une blouse, serrée à la taille, dont l'étoffe brille

comme de la soie. Des pommiers la jonchent de fleurs. De la tête elle me fait signe, elle sourit, elle agite la main.
C'est dimanche, sans doute, car l'air vibre d'une musique de cloches en branle. Peut-être n'est-ce que le réveil de la nature, qui fait monter jusqu'au ciel son cantique du matin.
J'abrite mes yeux de la main, je ne puis supporter l'éclat de ce paysage printanier que je suis sur le point de quitter.
Une fois encore je considère ce beau spectacle et tout à coup il me semble qu'un brouillard s'étend sur lui.
Les arbres fruitiers laissent pendre leurs branches qui embaument, une ombre noire ternit les prés.
Mes yeux cherchent la jeune fille, sa blouse à fleurs. Je l'aperçois, les bras pendants, insensible à la pluie qui commence de tomber, au vent qui agite le tissu léger de sa robe. Ses grands yeux sont fixés sur moi... elle pleure.
Cependant mon cœur s'endurcit. Les larmes de Marie ne me retinrent pas. J'étais parvenu à la limite que je m'étais fixée et je partis.

XXI

Marie pleurait.
Déjà j'ai vu couler les pleurs de bien des femmes.
Ils me laissent froid d'ordinaire et je les vois sans émotion, parfois même ils ne font que m'endurcir. C'est beaucoup trop facilement qu'ils jaillissent, et leur source est le plus souvent peu profonde et peu pure. Il y a des femmes dont seuls les yeux pleurent. Leurs larmes ne sont que le produit de glandes enflammées par l'excitation coutumière. Il y en a que le dépit ou la vanité font couler, qui disent la méchanceté, le défaut d'éducation.
Les larmes de Marie viennent du cœur. Jamais je n'en ai vu qui fussent plus belles. Ses pleurs ne signifiaient ni la colère ni les reproches, ne s'accompagnaient ni de lamentations, ni de gémissements. Elle en était d'abord si avare qu'il leur fallait se frayer un chemin au travers des paupières. Cependant sa bravoure s'efforçait de les retenir et ses efforts secouaient son corps tout entier. Mais, lorsqu'enfin, elle succombait à son émotion, ses larmes coulaient sans contrainte, roulant librement l'impétueuse abondance d'une source d'eau vive.
Marie m'apprit l'efficacité des larmes à guérir toutes les blessures. Ses pleurs, comme le bienfait d'une pluie, tombée sur sa douleur brûlante, la transformaient en un doux chagrin.
Un chagrin si doux, que sa tendresse m'octroyait mon pardon, à moi, pardonnait la coupable cruauté de mon cœur endurci.
Elle me pardonnait, oui... même elle ne s'y bornait point.
Je vois des lectrices froncer les sourcils avec sévérité. Que Marie m'ait pardonné, elles l'accordent. Qu'elle ait fait davantage, impossible. Marie n'eût pu s'avilir à ce point.

XXII

Marie, ma douce Marie, approche, explique à ces mécréantes la loi de l'amour. Explique-leur qu'il s'élève si haut au-dessus de l'honneur et de la dignité, qu'il ne saurait s'avilir. Il ne s'inquiète ni du mien ni du tien, ne distingue pas entre le bien et le mal, entre ce qui est digne et ce qui est indigne.
Quand Marie cherchait en larmes l'abri de mon sein, tout ce qu'elle savait c'est qu'elle m'aimait, que peut-être elle me voyait pour la dernière fois et qu'il n'y avait pas de temps à perdre.
Jamais ses baisers ne furent plus brûlants que venus au travers de ses larmes. Ces baisers-là, c'étaient les adieux du soleil avant qu'il disparaisse pour céder à la nuit.

XXIII

Et puis nous nous dîmes adieu. Adieux tranquilles, sages, décents. Une fois encore je fis entendre raison à Marie, et, comme elle en avait coutume, elle m'approuva en tout.
Je lui dis qu'il faudrait bien un jour nous séparer, que, par conséquent, il valait mieux le faire avant que nous ne fussions fatigués l'un de l'autre.
« — Avant que tu sois fatigué de moi, insinua-t-elle.
— Non, lui répondis-je, il viendrait bien un jour où tes sentiments aussi se flétriraient, comme les miens. » Elle sourit d'un air incrédule, cependant elle fit un signe de tête et dit : « — Oui, peut-être. »
Je lui tins le langage d'un négociant souhaitant persuader un trop insouciant associé. J'exhibai le grand livre, le journal. Je lui démontrai avec lucidité que nos affaires prenaient mauvaise tournure, que tout faisait prévoir la banqueroute si nous y persistions.
« — Arrêtons nos comptes avant que tout se gâte, lui disais-je. Nous ne nous voulons aucun mal. La vie ne finit pour ni l'un ni l'autre de nous. Chacun de son côté s'en ira chercher le port où jeter l'ancre. Notre traversée ne fut qu'une partie de plaisir : elle ne saurait durer plus de quelques jours. Nous gardons une provision de bons souvenirs, de souvenirs vers quoi nous nous retournerons souvent par la suite. Nous ne nous séparons pas. C'est par eux, c'est en eux que nous nous retrouverons. »
Mon éloquence arrivait à me persuader moi-même et me donnait des forces. Quand la porte se referma sur Marie, je ne doutais plus que tout fût fini entre nous.

XXIV

Fini !
C'est un mot que j'ai toujours aimé. Toujours il a sonné joyeusement sa fanfare à mon oreille. Quelque chose est fini, quelque chose de nouveau commence. Fini ! Il n'y a plus d'incertitudes, il n'y a

plus de fanfaronnades possibles. Tout est fini. Qu'ajouter à cela? C'est la règle, c'est la clarté du destin, c'est la possibilité de commencer autre chose. C'en est fait de tous les soucis passés, de tous les chagrins, des doutes et des hésitations qui pesaient à ton dos comme une besace pleine. Ah! qu'on se sent plus léger. Avec quel soulagement ne redresse-t-on pas l'échine, libre de tout fardeau. Fini! entendez-vous? C'est fini! Faites-le sonner à tous les vents du ciel, ce mot dont vibre l'allégresse: Fini! Fini! Fini!

Donc la fanfare avait sonné et le soir était venu. Assis dans ma chambre, cependant que l'obscurité tombait, je considérais le feu d'automne, près de s'éteindre : il faisait assez chaud, je ne cherchai pas à le ranimer. Je m'amusais à regarder mourir ce feu. Le brasier s'affaissait avec un bruit léger semblable à celui que font en tombant les feuilles. A mesure, les ténèbres de mort envahissaient le foyer ardent, systématisant leur attaque, emportaient un charbon embrasé après l'autre jusqu'à ce que les dernières braises fussent enterrées sous un monceau de cendres.

Fini! Le mot que je venais de répéter, sans joie résonna à mon oreille. Au contraire, il me parut triste et lourd d'angoisse. Je restai là, assis, et, pendant que s'épaississait la nuit, m'enveloppant toujours davantage, je songeai.

Le feu de mon logis est éteint, ce feu qui jamais ne m'avait fait de mal, ce feu à qui je devais de mon confort, dont l'éclat me réjouissait. Mon bon feu toujours prêt, qui me réchauffait, qui me ravissait, qui brillait si gaiment, si empressé à me servir, mon beau, mon cher compagnon, voilà qu'il n'est plus. Il s'est éteint et c'est moi qui aurai voulu sa fin. En trouverai-je jamais un qui soit plus doux? Même est-il certain qu'en ce monde je retrouve encore un feu qui me satisfasse? Du moins je puis rappeler celui qui s'éteint, je puis le ranimer, car je sais bien que cet ami fidèle se réveillera, sur le champ, au seul souffle de mon appel. Je me dressai précipitamment, j'allumai la lampe et les flambeaux. Mais la fanfare recommença de sonner à mes oreilles. Quelle folie que le regret de ce qui n'est plus.



Insensé qui s'attriste du passé!
Ce qui est arrivé, devait arriver.
Te voilà libre, libre!
C'est fini!

(A suivre.)

PETER NANSEN

Traduit du dano-norvégien par GAUDARD DE VINCI.

Les Goncourt et l'idée d'art

L'art, fonction de la Vie.

Si quelque fervent d'esthétique entreprenait de composer une *Vie des saints intellectuels*, il ne pourrait manquer d'y assigner aux Goncourt une place de choix. Car ces deux rares écrivains appartiennent au monde spirituel non seulement par leurs œuvres, mais aussi par leur vie, par l'exemple d'un renoncement universel au bénéfice d'une idée, dont l'ascétisme équivaut à une attitude religieuse. L'art, en effet, pour eux fut une religion. Aussi, tandis que l'œuvre écrite ou rassemblée intéresse la critique, l'œuvre vécue passionne le sens philosophique et convie à une méditation sur l'idée même dont les deux frères furent les dévots. La haute signification de leur attitude consiste d'ailleurs en ce qu'elle n'est pas un fait isolé. D'autres artistes de notre temps ont été possédés d'un pareil enthousiasme, ont prononcé, comme eux, des vœux esthétiques et ont immolé tout souci vital à la joie désintéressée d'exprimer la beauté.

A considérer le culte absolu que l'art suscita en tous ceux-ci, n'est-on pas en droit de supposer qu'il réalise à travers l homme un des desseins profonds de la Vie? Si la philosophie allemande nous enseigne que la Vie prouve en vivant sa volonté de vivre, le spectacle de la cervelle humaine, avec ses appareils compliqués qui traduisent l'univers en sonorités, en couleurs, en odeurs, en concepts, nous manifeste que la Vie veut aussi prendre conscience d'elle-même; mais il semble que son vœu soit plus ample encore et qu'elle prétende, avant de les abolir, laisser un témoignage de la connaissance qu'elle eut d'elle-même; c'est pour cette fin, il est permis du moins de le supposer, que l'homme exécute l'œuvre d'art. Par elle,. reconstituant les apparences des choses et de lui-même au moyen de signes élus, il certifie la conscience que la Vie prit en lui de ses propres spectacles. De ce point de vue, l'œuvre d'art n'est donc pas un accident éphémère; elle est au contraire marquée d'un caractère de nécessité et tient la place la plus haute au sommet de l'évolution biologique. L'importance de sa mission justifie la diversité des moyens par lesquels elle se réalise; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le phénomène artiste s'épanouir à deux périodes opposées de la Vie, au temps de sa plus vive intensité et à l'époque de son dernier abaissement.

L'art des premières périodes semble avoir sa source dans la joie et l'ardeur de vivre qui, non assouvies par l'acte, s'exubèrent en le répétant sous mille formes diverses. L'amour de la Vie engendre cette représentation de la Vie. Ces périodes de génialité se rencontrent à diverses dates de l'histoire; elles ne supposent ni intense développement ni particulier affinement de la civilisation. La Vie

2

s'y manifeste avec soudaineté par l'intermédiaire de l'Humanité, mais sans exiger d'elle, semble-t-il, ni un labeur douloureux ni les acquêts d'une longue culture. Le romantisme, depuis Gœthe, Byron, Chateaubriand, jusqu'à Lamartine et Hugo, fut, parmi les complexités de notre modernisme, une de ces exubérantes germinations naturelles qui s'épanouirent aussi au xvie siècle avec Shakespeare et la Renaissance italienne, sous le ciel grec avec Homère, et, pour citer un exemple extrême, chez les sculpteurs et graveurs de l'âge de la pierre fixés en cette contrée qui fut depuis l'Aquitaine et une partie de notre Gaule. En ces époques fortunées, la Vie, comme elle fleurissait naguère sur la verdeur des tiges, en la pourpre et l'azur des corolles, fleurit dans les circonvolutions des cerveaux élus en merveilleuses trouvailles, en créations de signes, en mirages d'équivalences. Ce sont là les temps héroïques de l'Art : ils enfantent les êtres de génie. Ceux-ci échappent à l'Humanité : un instinct les mène ; ils créent comme d'autres grandissent.

Mais ces éclosions géniales sont rares et ne suffisent pas sans doute à assurer de manière assez vaste la reproduction des spectacles du monde. C'est pour remédier à cette insuffisance que l'Art, après avoir surgi d'un excès de vitalité, va surgir ensuite, semblable à ces lichens envahisseurs des vieux arbres, d'une pauvreté de la sève, d'un défaut de vitalité. Il était fils de la joie. Il va naître désormais d'une lassitude de vivre et d'un dégoût de l'acte qui ne laissent plus de place, en quelques-uns, qu'à la contemplation des décors et des actes extérieurs. Ces êtres que semble avoir désertés le pouvoir d'agir, la Vie, plutôt que de les abandonner à leur contemplation stérile, s'ingénie à les utiliser encore à son service au moyen d'un dernier stratagème. Pour les déterminer à reproduire les images des actes qu'ils n'accomplissent plus, elle exerce sur eux une fascination : les œuvres spontanées et géniales dont la splendeur fulgure dans le ciel de la beauté exaltent l'importance de l'idée d'art et lui confèrent son pouvoir magnétique sur les esprits, tandis que la défaillance de l'énergie, qui abaisse chez ces déshérités le pouvoir des mobiles ordinaires, les fait plus sensibles à l'attraction du principe fascinateur.

Les artistes de ces époques défaillantes reflètent dans leur œuvre les côtés supérieurs ainsi que l'imperfection originelle de cette forme d'art. Désintéressés d'agir, leur unique préoccupation est de voir, en sorte que la perfection de leur attitude esthétique est faite de leur inaptitude aux actes. Mais, tandis qu'ils réalisent ainsi une des conditions indispensables pour la production de l'œuvre d'art, une autre le plus souvent leur fait défaut, et c'est le pouvoir d'exécution. Car ce n'est pas, ainsi qu'aux périodes d'art génial, la fatalité d'un don ainqueur qui les contraint de figurer la Vie par d'ingénieuses combinaisons de vocables, de lignes et de sonorités. Le don fait place chez eux à un engouement. On peut adapter à leur

cas une des pensées de La Rochefoucauld sur l'amour et dire que la plupart n'auraient point connu l'art s'ils n'en avaient entendu parler. Leur engouement n'est pas garant de leur aptitude. Néanmoins cet enthousiasme va tenter de leur suppléer la vocation incertaine, si bien que les voilà à roidir leurs muscles, à spécialiser toutes leurs énergies vers cet unique but, vers cette monstrueuse antinomie: *acquérir le don, développer en soi une spontanéité.* Tous se conçoivent n. ntis d'un pouvoir dont ils ne furent pas dotés; mais si violente est la conception de quelques-uns que, comme un désespéré coup d'aile, l'essor de leur rêve les soulève au-dessus d'eux-mêmes, et les exhausse en vérité tout entiers, vers la région en laquelle il s'éploie.

Les Goncourt furent les réalisateurs de cette héroïque envolée. L'idéal artiste eut pour eux l'efficace que l'idéal religieux a pour d'autres. Au prix de l'ascétisme, de la ferveur, de l'exaltation dont leur vie témoigne, la grâce leur fut conférée; ils devinrent les artistes qu'ils avaient rêvé d'être.

Ils sont, par cette réussite, les plus typiques représentants de cette famille intellectuelle que la vie enrôle pour la représentation de ses mirages; ils sont les protagonistes de cette forme particulière de l'art dont les sources sont un engouement et une lassitude.

Or les Goncourt, avec les neuf volumes du Journal nous ont livré une complète autobiographie de leur vie d'artistes et d'hommes de lettres. Leur passion de regarder nous est garante de l'authenticité des documents : ils n'auraient su se résoudre, ayant sous les yeux d'aussi complaisants modèles, à en altérer quelque trait; l'eussent-ils tenté qu'ils n'y auraient pu sans doute réussir : leur fonction d'observateurs n'a-t-elle pas acquis l'automatisme de quelque appareil très perfectionné, portant en lui-même son contrôle, percevant et enregistrant par le jeu d'un même mécanisme tous les phénomènes évoluant dans son rayon?

Aussi le Journal nous révèle-t-il, d'une part, leur inaptitude à vivre, qui détermine la perfection de leur attitude esthétique et, d'autre part, la fascination omnipotente exercée sur eux par l'œuvre d'art qui suscita leur vocation d'artistes. Il confesse l'acquisition douloureuse du don, tandis que l'œuvre consultée, tout en faisant éclater la réussite triomphale, accuse le vice, — au point de vue même de l'art pur, — de cette inaptitude à vivre qui s'exagéra chez Edmond de Goncourt.

Inaptitude à vivre.

A dégager de la lecture du Journal l'impression qu'elle suggère, une constatation tout d'abord s'impose : la lutte pour l'existence matérielle fut épargnée aux deux écrivains. En ceci, la Vie fit preuve de tact et d'ingéniosité : il n'apparaît pas que les Goncourt eussent consenti à agir pour simplement pourvoir à la durée de leur être physique. Déjà ne sont-ils pas mal à l'aise pour tirer parti des res-

sources dont ils se trouvèrent naturellement possesseurs, pour seulement les conserver? Tous actes relatifs à la gestion d'une fortune, emplois de fonds, ventes de terre, rembaillements, prêts hypothécaires, tous rapports avec hommes de loi, hommes d'affaires, hommes de finances, les plongent en une sorte d'apeurement, à ce point que ces deux hommes de grande intelligence, lorsqu'ils sont aux prises avec des difficultés de cet ordre, semblent en attendre le résultat craintivement, comme d'une loterie, en les combinaisons de laquelle ils ne sauraient intervenir.

Ils sont également réfractaires aux incitations de la vie passionnelle et le Journal regorge sur ce point d'aveux plaintifs ou dédaigneux. « L'ambition politique, nous ne la connaissons pas, l'amour n'est pour nous, selon l'expression de Chamfort, que le contact de deux épidermes. » Et, ce sont des phrases lassées, telles celles-ci : « Nous sommes retombés dans l'ennui de toute la hauteur du plaisir. Nous sommes mal organisés, prompts à la satiété, une semaine d'amour nous en dégoûte pour trois mois. » Ou, après le récit d'une brève et galante aventure, qui débuta par l'escalade d'un balcon vers le défi déjà consentant de la femme convoitée, cette constatation que nuance un regret : « J'avais été amoureux pendant une longueur de quinze pieds : je crois bien que je n'aurai d'amour dans toute ma vie que de telles bouffées. »

En toutes les pages autobiographiques, ce sont de semblables retours sur leur détachement, parmi lesquels cette récrimination plus générale contre la parcimonie dont la Vie fit preuve à leur égard : « Pourquoi cette sensation continuelle que nous avons tous les deux de manquer d'une chaleur intérieure, d'un montant physique, non pour le travail de la pensée et la fabrication d'un livre, mais pour le contact social, le choc avec les hommes, les femmes, les événements? Oui, il nous faudrait de temps en temps l'infusion d'une palette de jeune sang ou d'une bouteille de vin vieux pour être au diapason de l'existence parisienne. » Puis ce sont ces aveux formels du survivant : « Je ne sais quelle indifférence de mourant m'est venue avant l'heure... J'en suis arrivé à ce détachement définitif de la vie militante où dans le dernier siècle un homme comme moi s'enterrait dans un couvent : un couvent de bénédictins. »

Perfection de l'attitude artiste.

Ainsi les Goncourt naquirent désenchantés : comme si leurs ascendants, ayant parcouru le cycle entier des activités, ayant épuisé la force instinctive qui nous contraint à la duperie des mouvements et des désirs, leur eussent légué, avec le souvenir latent des vains efforts, une âme désabusée, ils se montrèrent rebelles aux communs ensorcellements; ils refusèrent de prendre part au jeu vital.

Or cette inaptitude à vivre les servit merveilleusement : c'est elle qui créa l'absolu de leur attitude artiste. Nul plus qu'eux ne fut l'artiste pur pour qui, selon la complète définition donnée par Flau-

bert, « les accidents du monde dès qu'ils sont perçus apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris son existence, ne lui semblent pas avoir d'autre utilité ».

En bonne place sur les gradins du cirque, ils suivirent d'un œil attentif tous les mouvements des personnages évoluant dans l'arène et s'étonnèrent parfois de s'y percevoir eux-mêmes, par une sorte de dédoublement, exécutant quelques gestes indécis. Ils s'empressèrent de les curieusement noter et ce sont pour l'ordinaire des rêves dont ils transcrivent ainsi minutieusement les images et les péripéties. Mais, le plus souvent, leur abstention est absolue, et aucun rôle à jouer ne les détournant de leur unique préoccupation visuelle, rien ne leur échappe du contour extérieur des faits et de ce que peuvent livrer de l'intimité des âmes et des entrailles de la vie, les paroles, les mouvements, les tics, les soubresauts des figurants. Une haute barrière semble les protéger contre les bonds des bêtes féroces étranglant des proies ou égorgées par les belluaires dans l'arène : il en résulte qu'ils observent et enregistrent avec un soin méticuleux, avec une netteté et une fidélité scrupuleuse, des scènes de drame et de douloureux épisodes : ne sont-ce pas à leurs yeux modèles d'atelier, et pour un peu, pour un détail parfois qu'ils omirent de noter, ne seraient-ils pas tentés de demander que les cadavres se relevassent et reprissent la pose? (1). Leur extériorité à tous les modes de la vie leur permet de percevoir aussi de très menus faits qui se dérobent pour l'ordinaire aux recherches de la documentation. parce que, trop fréquemment répétés, ils ont blasé toute curiosité. On a observé que nos voyages nous laissent des souvenirs très précis de paysages que nous n'avons vus qu'une fois et quelques instants, tandis que nous ignorons la forme précise d'objets qui nous furent de tout temps familiers; c'est que l'étonnement d'un spectacle inconnu arrache notre esprit à ses habituelles préoccupations et suscite notre sens esthétique. Il semble que les Goncourt, toujours étrangers dans la vie, y soient toujours en voyage. Tout leur est nouveau, tout leur paraît digne de remarque.

Puis, ils savent « qu'il ne faut mourir pour aucune cause ». Opinions politiques, opinions sociales, opinions religieuses n'ont à leurs yeux qu'une valeur représentative; aucun parti pris ne les limite; aucun préjugé n'obscurcit la netteté de leur vision. Le néant de toute passion intéressée laissa place en eux à une magnifique et entière indépendance qui les sauvegarda de toute influence officielle, de toute pression même du goût public. Je ne sache pas qu'aucune ligne de leur œuvre ait été inspirée par une considération autre qu'artiste. Est-il plus bel éloge d'un écrivain que la constatation de

(1) A propos de la mort de Gavarni : « Je regrette tout ce que je n'ai pas sauvé de lui par une note... Oh! comme la mort nous fait voir que la vie est de l'histoire. »

cette haute, enthousiaste et dédaigneuse probité? Situés donc dans un retrait curieux hors l'action, tout leur fut objet; la vie toute entière n'eut à leurs yeux d'autre justification que d'être un spectacle. Ils ne s'intéressèrent pas au côté militant ou utilitaire des choses; du moins le pouvoir qu'elles ont d'engendrer des actes et d'entraîner des conséquences ne leur sembla-t-il être qu'un mécanisme ingénieux, propre à faire virer le diorama et à présenter aux yeux des spectateurs des scènes après d'autres. Dès l'origine, les phénomènes n'eurent accès en leur esprit que délivrés des attaches qui les relient au monde du devenir et de la causalité, en sorte qu'ils leur apparurent dans le pur cadre de la beauté.

L'œuvre d'art, principe de suggestion.

Un tel penchant devait les induire à jouir exagérément de toutes les représentations des choses déjà soustraites au conflit vital par l'exécution artiste. Ils s'éprirent, en effet, de tout ce que l'esprit humain avait su, depuis tous les âges, enfermer de beauté dans le dessin des lignes, dans l'éclat des tons, dans la syntaxe des phrases. Ils purent constater dans le Journal: « Nous n'avons aucune des passions qui sortent l'homme d'une bibliothèque, d'un musée, de la méditation, de la contemplation, de la jouissance d'une idée, ou d'une ligne, ou d'une coloration. » Ils devinrent ces subtils connaisseurs, ces initiateurs de génie, par qui furent glorifiées des manifestations d'art tenues auparavant dans l'ombre qu'épaississent autour d'elles les admirations moutonnières. Cette fréquentation des chefs-d'œuvre de tous les temps fortifia sans doute leur enthousiasme pour le Beau et aggrava leur indifférence à l'égard des activités. La contemplation des œuvres géniales du passé n'est-elle pas une des causes principales de cette lassitude et de ce dégoût de l'acte constatés comme un des symptômes de notre époque, de ce divorce prononcé, semble-t-il, entre le sens esthétique et le sens de la Vie, en sorte que, pour les écrivains les plus compréhensifs et le plus vraiment artistes, l'Art semble tenir la place d'une religion exclusive, être un mode occidental du Nirvâna, un refuge hors de l'existence marâtre? Faudrait-il donc admettre que la vie moderne soit devenue moins digne de nous passionner que celle des siècles anciens, ou que la joie naturelle de vivre ait tari dans sa source? Ou n'est-il pas plus séduisant d'imaginer que le nouvel univers créé par l'effort spirituel, réfléchi par la vision artiste de l'Humanité, est si resplendissant déjà qu'il rend insensible aux débats obscurs de la Caverne ceux qui l'ont une fois contemplé? Les Goncourt furent aveuglés par ces clartés; cette fascination détermina leur enthousiasme qui leur apparut comme un don. Epris de l'univers artiste, ils conçurent et décidèrent qu'ils avaient pour mission de l'accroître; purs contemplatifs, ils s'improvisèrent exécutants

Acquisition douloureuse du don.

Toutefois, leur élan de néophytes se heurta tout d'abord à la pénurie du don d'exécution. Bien que leur désintéressement des passions et de l'acte eût dû les déterminer à décrire, par les procédés de la palette, la seule extériorité des choses, c'est le mot qu'ils choisirent comme élément de transsubstantiation des réalités. Or, le mot comporte un double emploi, l'un artiste, mais l'autre purement explicatif et, à vrai dire, commercial. A ce dernier titre, il est le truchement naturel adopté par tous pour le trafic journalier; il est asservi à faciliter comme une monnaie de billon les échanges entre les hommes et c'est le don subtil dévolu à l'écrivain de le différencier pour son usage de ce métal vulgaire. « Un désir indéniable à mon temps, a dit M. Mallarmé, est de séparer, comme en vue d'attributions différentes, le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel. » De sens trop aiguisés pour n'avoir pas sitôt discerné la nuance, les Goncourt tentèrent désespérément de raffiner leur langue, de lui conférer la valeur artiste.

Il semble que la tentative en ce sens de Jules de Goncourt fût plus directe; il sentit plus fortement la valeur autonome du mot, sa personnalité expressive et s'attacha à en découvrir le secret : « A mon sentiment, a écrit Edmond de Goncourt, mon frère est mort du travail et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail, du style. » Dans *Manette Salomon*, dans *Charles Demailly*, se retrouve la trace de ce labeur acharné qui le retenait des heures et des journées, peinant sur des pages écrites en commun et jugées tout d'abord satisfaisantes, s'ingéniant, s'exaspérant à gonfler la phrase d'un rythme, à galvaniser les mots, à les cingler d'épithètes, à varier l'imprévu des tours, à créer cette substance vivante, le style. Et ce sont de savoureux morceaux où le mot foisonne, où l'image jaillit et se brise et retombe en pluie de vocables étoilés, où la recherche et la fantaisie des idées le disputent à l'alacrité clownesque et bariolée de l'expression. La connaissance est complète des ressources abstraites et des significations du mot et cette langue rivalise par la précision et l'acuité avec quelques idiomes du XVII.e siècle, avec telles proses alertes et batailleuses de Diderot, de Chamfort, de Rivarol. On n'oserait prétendre pourtant que de ces pages verveuses, où s'épanouit le talent dans son efflorescence, s'exhale cette sonorité vivante qui est l'âme même du style.

N'est-ce pas à propos de l'œuvre des Goncourt que fut inventée cette expression d'*écriture artiste* qui depuis fit fortune? Ce terme d'*écriture* me paraît assez justement caractéristique en l'espèce, parce qu'il exclut précisément de l'appréciation qu'il émet les qualités sonores du mot, pour ne tenir compte que de sa valeur en quelque sorte algébrique. Mais la valeur du mot, comme élément d'art, est précisément d'être une sonorité au même titre qu'un ton

de la palette vaut en peinture parce qu'il est une coloration, en sorte que si l'écriture des Goncourt est artiste, elle le doit à la perfection de leur attitude qui ne leur fait voir et décrire — de la vie, que les détails ayant une valeur représentative, — d'une scène du monde visible, par exemple, tous ceux, et ceux-là seuls, qui arrêteront l'œil d'un peintre. Aussi l'œuvre vaut-elle par l'atmosphère empruntée à un autre art dont elle s'environne et qu'elle évoque autour d'elle, plutôt que par ses qualités intrinsèques d'exécution. Le souci d'exprimer cette attitude en présence des choses a été la tâche d'Edmond de Goncourt; l'accentuation, dans les dernières œuvres, de certaines formules pourrait en témoigner. Toutefois, de semblables procédés apparaissent déjà dans les premiers romans : et ils consistent en certains tours et retours, en certaines sinuosités de la phrase, en l'invention d'appareils stylesques très propres à appréhender des réalités toute la substance représentative, toute la visibilité artiste, en la création d'un outillage extrordinairement minutieux et précis destiné à capter les apparences, à noter les mouvements, les gestes, les intonations qui accompagnent et complètent l'émission orale des pensées et des sentiments. A ce titre, les Goncourt furent les auteurs d'une méthode, les fondateurs d'une école d'apprentissage sur les bancs érudits de laquelle se sont assis presque tous ceux de nos romanciers dont le talent s'est affirmé depuis vingt ans.

Certes l'inaptitude à vivre qui fut constatée chez les deux écrivains les servit pour l'accomplissement de cette tâche : de ce qu'ils furent inaccessibles aux ambitions et aux sentiments ordinaires de la vie, il résulta que leur activité ne put avoir d'autre emploi que d'exprimer leurs perceptions et qu'elle fut utilisée sans réserve à ce travail technique de reproduction artiste. Mais la pauvreté initiale du don se manifeste par l'extraordinaire intensité d'énergie qui fut dépensée pour l'acquérir, par la mort exemplaire du plus jeune des deux frères, celui-là même qui fit sans doute le plus prodigieux effort pour dépouiller la chrysalide, pour faire voler dans le ciel de l'art les mots rebelles; elle ressort aussi des aveux de lassitude d'Edmond de Goncourt et de la plainte qui se lamente dans les confidences du Journal. Entre autres cris, je cite celui-ci : « Chaque jour où je m'assieds à ma table de travail et où je me dis : Allons, il faut encore m'arracher un chapitre de la cervelle, — j'ai le sentiment douloureux qu'aurait un homme à qui on viendrait tous les jours demander un peu de son sang pour une transfusion. » Ailleurs sont ces divulgations sur les états pathologiques recherchés par les deux frères pour susciter le don : « Il faut avoir la fièvre pour bien travailler et c'est cela qui nous consume et nous tue... On remet sa pensée à coups de fouet sur la piste; on recherche l'insomnie pour avoir les bonnes fortunes des fièvres de la nuit; on tend à les rompre sur une concentration unique toutes les cordes de son cerveau. »

L'œuvre.

Toutefois, à force de macérations, de réclusion claustrale, d'extatique ferveur, de farouches disciplines intellectuelles, l'offrande d'eux-mêmes, fanatiquement formulée (1), fut agréée par l'idole ; ils en vinrent à se forger un instrument d'art et commencèrent à transsubstantier de la vie. Mais, pour la reproduction artiste de leurs modèles, l'inaptitude à vivre qui détermina leur vocation et leur attitude spectatrice entraîna des conséquences diverses, les servit et les desservit tour à tour. Le choix qu'ils avaient fait des mots comme matériaux de construction les condamnait à reproduire des scènes du monde moral ; or de telles scènes ne s'observent qu'imparfaitement par le dehors. S'il est possible de noter fidèlement certains gestes de la passion, des paroles et des jeux de physionomie, la passion en son essence ne peut être notée que sur soi-même ; de l'avoir éprouvée ou de la posséder en puissance, cela seul permet de la reconstituer dans son jaillissemeet, cela seul fournit le modèle toujours présent sur les lignes duquel pourront être ajustés, en la place précise et avec le relief exact, les détails rapportés du dehors. Le détachement des Goncourt fit que ce guide intérieur leur manqua parfois : de là, en quelques-unes de leurs œuvres, cette impression de mosaïque dont les pierres assemblées, rares et de choix, documents artistement colligés par l'observation quotidienne, n'occupent pas toutefois une place nécessaire. Renée Mauperin, Denoisel demeurent pour nous des personnages de salon un peu quelconques ; des attitudes extérieures, quelques boutades et des jeux de physionomie leur composent une figure, mais sous le travail de marqueterie qui présida à leur genèse, la vie profonde est absente qui les eût posés en une atmosphère d'humanité. Notre impression n'est-elle pas analogue et de qualité plus glaciale encore à l'égard de Mme Gervaisais, durant toute la première moitié du livre, si intangible et si falote, parmi les musées, au seuil des églises, prétexte à descriptions de cérémonies, de fresques, de tableaux, si bien que le mal physique de la femme éclatant en manifestations morales dans les derniers chapitres confère seul à l'héroïne une personnalité, — une personnalité pathologique.

Par bonheur, au milieu de leur universel renoncement, deux émotions intenses tinrent dans la vie des Goncourt : elles suscitèrent leur humanité, créèrent en eux un modèle intérieur dont ils copièrent les lignes avec cette puissance d'observation et cette haute clairvoyance qu'avait développées en eux la perfection de leur attitude contemplative. De cette heureuse rencontre de leur talent à son

(1) « Nous, torturés de malaises continus, douloureux, presque mortels au travail et à la production spirituelle, nous ferions volontiers ce pacte avec Dieu : ne nous laisser qu'un cerveau pour créer, nos yeux pour voir et une main avec une plume au bout et prendre tout le reste de nos sens et les misères de nos corps pour que nous ne jouissions plus en ce monde que de l'étude de l'humanité et de l'amour de notre art. » III, 279.

apogée et d'un sursaut de leur sensibilité galvanisée sortirent de maîtresses pages et un pur chef-d'œuvre de l'art dramatique de tous les temps, *Germinie Lacerteux.*

L'une de ces émotions, sans cesse renouvelée et toujours jaillissante, fut leur passion d'hommes de lettres, si naïvement confessée en maintes notes du Journal. Dans sa forme supérieure, elle leur révéla par intuition ce conflit naturel qui s'érige entre la femme, prise comme ferment des activités, et le sens esthétique, le pur intellectualisme, principe de renoncement au vouloir vivre. L'homme seul accède à l'*idée* par la compréhension directe; la joie de la contemplation lui tient lieu du profit que nous avons coutume de retirer des choses, elle crée en lui un désintéressement parce qu'elle l'a réellement désintéressé.

La femme ne retire pas de la contemplation esthétique ce plaisir immédiat: l'amour est pour elle le seul principe de désintéressement. De là, dans *Charles Demailly*, dans *Manette Salomon.* cet antagonisme éclatant entre l'intellectualisme de l'homme de lettres ou du peintre et la combativité prosaïque de la femme, de la femme que n'exhausse pas l'amour. Ainsi que dans la tragédie antique, le drame s'ennoblit de l'intervention, en ce conflit des personnages, des puissances mêmes de la vie. Derrière les mimiques et les paroles de Marthe et de Charles Demailly, se heurte, en une brutalité inconsciente, l'antinomie de deux principes. Et peut-être en Manette, ce drame apparaît-il plus formidable encore, parce que simplifié. Marthe est une manière de personne, égoïste, féroce, sèche et volontaire. La petite cabotine, parmi cette bataille d'éléments, élève sa voix criarde et croit donner la réplique pour son compte, Manette au contraire semble une force indolente et sûre de la Nature; elle agit sans but, par sa seule présence, par émanation; elle échappe aux grimaces de la personnalité: des forces surgissent en elles selon les phases de son développement et nécessitent ses actes selon des rites, spécifiques d'abord, qui l'inclinent aux passivités femelles de l'amour, ataviques ensuite, qui l'astreignent aux pratiques anciennes de sa race; et tour à tour s'exhalent d'elle d'invincibles aromes de volupté, puis de subtiles chimies qui modifient autour d'elle l'atmosphère et la rendent mortelle au travail de la pensée.

Les Goncourt se gardèrent des Marthe et des Manette; — mais la frayeur qu'ils en eurent s'objectiva en un vivant cauchemar dont ils transposèrent dans les mots la forme mouvante.

Quelques pages très vibrantes du Journal nous ont révélé l'autre source d'émotion féconde de laquelle s'épanchèrent pour eux, jaillies des profondeurs de l'âme humaine, de nouvelles ondes tragiques. La révélation, à la mort de leur vieille servante, de l'existence secrète de la pauvre fille, déchira du sillage d'un éclair l'abîme de ténèbres où se tordent, dans l'incohérence des mobiles, parmi les poussées contradictoires des instincts, des sentiments et des morales,

comme des loques secouées par un vent mauvais, les pauvres âmes humaines. Le phénomène leur apparut sans déformation dans sa cruauté de loi. Ils ne doutèrent pas de la noblesse d'âme de la créature ni de la perfection de son cœur; leur sensibilité les guidait trop juste; ils avaient sur ce point une certitude : aussi pour combler l'abîme béant entre cette noblesse originelle et la déchéance des actes, durent-ils faire entrer en scène la tare physiologique, fille du *fatum*, parmi les centres nerveux qu'équilibra fragilement l'éducation pour constituer l'artifice de la personne morale, érigeant l'impériosité inéluctable de ses fatalités à brève échéance. Dans le roman d'abord, avec une ampleur fortifiée par la précision du détail, puis, sur la scène, en des raccourcis d'un art merveilleux, en une langue théâtrale d'une beauté et d'une vérité d'accent jusque-là inconnues, l'horreur de cette lutte inégale nous fut exposée en une atmosphère de haute humanité qui assure la perpétuité de l'œuvre; car sous le tablier de toile de la servante frissonnent quelques plis du peplum de la Phèdre.

Hypertrophie du sens artiste.

Cela est suffisant pour la gloire : avec *Germinie*, avec quelques chapitres de *Manette* et de *Charles Demailly*, les Goncourt ont réalisé d'eux-mêmes la conception qu'ils s'étaient formée. Par là, ils symbolisent la victoire douloureuse et l'efficacité de cette hypnose qui parvient à utiliser à la production de l'œuvre d'art des êtres que la joie d'agir déserte. Mais cette étude serait incomplète si, à côté de ce résultat triomphal, on ne faisait voir les suites funestes à l'art lui-même qu'entraîne cette inaptitude à vivre. Si elle a contribué, dans ses commencements, à créer l'attitude esthétique des deux artistes, elle va, s'exagérant, restreindre le nombre des rapports possibles entre eux et les réalités, rétrécir le champ de leur vision. J'ai signalé déjà les défaillances dont elle entache quelques-uns des romans; mais à considérer l'œuvre du survivant des deux frères, à lire les volumes du Journal postérieurs à 1870, il apparaît que cette tendance s'est développée chez Edmond de Goncourt jusqu'à devenir dominatrice, s'idéalisant en une attitude contemplative, dans un retrait curieux hors la Vie.

Soit que dans cette intime collaboration Jules de Goncourt eût apporté plus spécialement la dose indispensable de vie pour les créations artistes et les modèles passionnels à copier, soit que l'ultime douleur de la séparation eût tari chez le frère aîné la source des humaines sensibilités, toujours est-il qu'il se réfugia plus strictement, pour ne plus le quitter, en un poste d'observation extérieur à la vie, qu'au lieu de la sentir et de l'écouter sourdre en lui-même, il ne la connut désormais que par les manifestations perçues chez les autres.

Les inconvénients de cette attitude ont leur répercussion dans

l'œuvre : celle-ci demeure toujours artiste ; mais, avec le sens de la vie, totalement aboli, s'est évanoui le sens des proportions entre les événements, passions, sensations et contingences moindres. Les livres ne paraissent plus avoir pour objet que de faire emploi d'une récolte de notes et de relier entre elles par de minces scenarios les observations d'une ou de plusieurs années. Et tandis que viennent en avant de la composition tous les détails de modernisme qui constituent le fuyant pittoresque d'une époque, la vie intense et profonde des personnages est absente de l'œuvre et les caractères d'humanité spécifique s'évanouissent.

L'extrême aboutissement de cette tendance éclate avec plus d'évidence encore dans les notes du Journal, dans les tomes notamment qui relatent les événements de la guerre et de la Commune ; et rien n'est plus caractéristique que ce désemparement d'un grand esprit en lequel s'est hypertrophiée, au détriment de tout le reste, l'unique faculté de voir. Autour de lui se déroulent les épisodes des deux sièges : on sent l'homme mal à l'aise et dérouté au milieu de l'action. Quelle attitude prendre ? que penser ? que faire ? et involontairement on songe aux deux héros de Flaubert, essayant au Louvre de s'enthousiasmer pour Raphaël, et prenant des notes au cours d'arabe du Collège de France. Avec soin, avec scrupule, Edmond de Goncourt recueille la pensée, les impressions des autres, des hommes de lettres, des bourgeois, du peuple. « Pélagie, constate-t-il, se vante de n'avoir aucune peur, déclare que cela lui semble de la guerre pour rire. En effet, la terrible canonnade de ce matin, ce n'est guère, comme elle le disait, que le bruit de tapis qu'on secoue. » En vain il s'efforce de prendre part, d'éprouver des émotions personnelles. Il reste rivé à son point de vue d'observation, dans un lointain recul : il consulte la rue vivante comme il interrogerait une estampe du XVIIIe siècle. De cet éloignement, formes extérieures et manifestations tragiques de l'activité posent pour lui sur un même plan. Aussi la description d'une palissade, d'une sente de banlieue exécutée en pleine pâte, acquiert-elle même relief et même importance que le récit de quelque pathétique épisode. A l'égard de toutes ces réalités encore palpitantes, en train de devenir, Edmond de Goncourt observe l'attitude d'un dilettante en présence d'un tableau à l'ordonnance duquel rien ne peut être changé. A quelque incident qu'il se trouve mêlé, il s'interdit avec scrupule d'intervenir de peur d'altérer à ses yeux le cours du phénomène.

De sa maison d'Auteuil, il se transporte à Montmartre, à la Chapelle ; il fait le tour de Paris par le chemin de fer de ceinture, pénétrant dans les ambulances, entrant, parmi les faisceaux d'armes, dans les campements, zélé à remplir son rôle de *regardeur*. Des zouaves en déroute rentrent dans Paris : il décrit la panique qui vit dans leurs paroles et dans leurs physionomies hagardes, puis il remarque aussitôt « un joli tableautin à la porte de Neuilly » et c'est, sur une brouette qui transporte un déménagement de ban-

lieue, une fillette endormie sur un amas de meubles. « Partout la guerre... Et à chaque instant les plus charmants motifs pour la peinture. » Et l'artiste ne peut contenir ses regrets devant « les vifs et colorés tableaux composés à tout coin de Paris par le siège: tableaux que la peinture oubliera de peindre ou qui seront sentimentalisés par quelque Millevoye du pinceau comme Protais ». Tout lui est tableau, tableau mouvant, qu'il regarde curieusement sous ses aspects divers.

Mais toute une partie de la vie se dérobe au regard de l'observateur; la rétine du peintre fait écran entre lui et les réalités sous leur aspect le plus poignant. Edmond de Goncourt ressemble à quelque habile artisan de l'Islam qui, enrôlé pour la guerre sainte, et passionné seulement pour son art, ne verrait, dans le sang des batailles et dans les chairs tranchées, que des modèles de coloris pour nuancer les arabesques de ses tapis de prière. L'œuvre de l'écrivain en est amoindrie : les mots préoccupés de suppléer la palette négigent pour un emploi secondaire leur tâche véritable, la hiérarchie des valeurs est intervertie, la vie ne circule plus dans le lacis veineux des phrases, le décor cache le drame.

Il ne nous était pas permis de dissimuler ces défaillances dans l'œuvre des Goncourt; car elles sont un trait caractéristique de la forme d'art qu'ils nous représentent. Les constater nous divulgue le principe de suicide que celle-ci porte en elle. Elles se manifestent à point pour remémorer que la possibilité d'une représentation quelconque implique la nécessité d'un rapport commun entre l'objet représenté et le sujet qui perçoit et représente. La vie seule peut entrer en rapport avec la vie. De là le vice de cette forme d'art qui se réclame d'une anémie. Après l'avoir honorée pour la beauté de sa tentative, il est juste de fixer sa place en lui opposant l'art génial, fils exubérant de la joie de vivre, dont elle émane. Car nous autres tributaires de ces périodes d'anémie, nous ne saurions moins faire que compenser la pénurie de nos activités par l'excès de notre compréhension : nos admirations n'ont pas le droit de se tromper. Si dépris que nous soyons des actes, si fascinés que nous soyons par l'œuvre d'art, il ne nous faut pas oublier dans l'intérêt même de notre passion que l'art a pour support la vie. Alors, — et parce qu'il nous faut des modèles à copier, — notre ferveur suscitera peut-être notre langueur, et par delà les œuvres géniales qui nous hypnotisent, notre enthousiasme, s'attachant au principe qui les engendre, pourra, en un renouveau, faire jaillir en nous la source tarie des actes.

JULES DE GAULTIER

Histoires de femmes

(PLANS DE NOUVELLES ET NOTES)

Dès le premier rendez-vous, il lui demanda son mouchoir, un fin carré de batiste avec un G...; il s'endort la bouche collée dans ce mouchoir au parfum sage et fou et lui prodigue toute son imagination, comme une petite fille qui arrange sa poupée, l'emmaillote, la dorlote, y soupire, s'en caresse les yeux, c'était un parfum d'armoire maternelle et de jeune fille très bien élevée, il s'y rue, le mord, le saccage. C'est elle qu'il tient. Baisers sans remords et sans honte, car sans extase.

— J'ai honte que tu me demandes si peu — demande-moi de me tuer, de me faire des blessures un peu graves, devant toi. Si simple comme je suis et sans plus de sublime, tu me dis que tu m'aimes, et que je te suffis et que je te comble — ce n'est pas possible, tu mens, tu crois que moi et la créature ne pouvons davantage, tu fais semblant de te contenter, tu me prends comme pis-aller et tu rêves à un autre par-dessus ma tête... Je n'ai aucune gloire, je n'ai rien fait.

Et elle très simplement :

— Mais si, ta pensée, ta sensibilité — où tu es arrivé en philosophie...

— Ah ! c'est vrai ! c'est vrai ! c'est tout !

— En jouissance de l'œil, en table rase de tout et en reconstructions, enfin tout ce que tu m'as souvent dit.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Tu vois, ainsi — te sont bien inférieurs tes héros de Balzac, et Julien, et Fabrice, et comme tu me l'as montré le cabotinage italien de Napoléon qui ne fut rien mais qui se trouva porté dans un temps épique, s'il n'avait été là, un autre plus ou moins génial y eût été porté. C'est l'atmosphère de son temps qui était napoléonienne et non lui.

— C'est vrai, c'est vrai — à nous deux nous sommes tout.

Son amour (si raisonneur, etc.) me donne mal de tête.

—

Le cauchemar lui étreignait les gencives, des cauchemars de génie,

(1) Rappelons à nos lecteurs que les fragments que comprend cette série sont des notes écrites sur des feuillets non numérotés, trouvés dans les papiers de Jules Laforgue. Nous les transcrivons telles quelles. Celles que voici dateraient, semble-t-il, de son séjour en Allemagne. Les dessins sont extraits d'un album probablement contemporain.

où il jouait avec une intensité capitale, se figurant être de l'autre sexe et vierge, etc... être enterré vif, etc...

Elle dormait, respirait à petits coups, un sommeil qui avait l'air d'une surprise, d'un accès de sommeil : il avait son bras étendu le long du haut de l'oreiller, et sans bouger pouvait silencieusement jouer avec ses cheveux.

C'est ça... songe-t-il. Elle dort comme si elle n'était pas une pitoyable créature faite pour le remords, le désir et la pourriture. C'est le petit animal quand même. Dors, livrée à l'Inconscient.

Grâce déplaca un peu sa tête sans s'éveiller, et se trouva sous le rayon du réverbère de la cour, elle montra alors un profil perdu si tiède, si mouvant que Paul aurait voulu l'étreindre et n'osa pas, se figurant que fiancé, il avait perdu son temps en de longs voyages sceptiques et raisonneurs et n'arrivait que pour la trouver là agonisante et sans connaissance sous un rayon de réverbère d'hôtel.

Ses yeux se mouillèrent, il ramena son bras, et toujours couché sur le côté droit, prit le mouvement de s'agenouiller, et joignant les mains, les yeux grands ouverts et humides, les lèvres murmurantes, il se figurait ramper vers elle, les lèvres éperdument tendues. Il n'y avait pas là de quoi l'éveiller, mais elle s'éveilla soudain, se dressa vers lui, appuyée sur ses deux mains, le fixant comme pour contrôler un mauvais rêve. Ils se racontèrent — puis s'aimèrent avec ces mots prodigieux qu'on ne trouve que la nuit.

—

Réfléchissons. C'est donc cela *posséder* — c'est là le suprême et la limite de l'amour — là est l'infini. Eh bien, nous aurons l'infini *au contraire*. Pendant la communion, nous n'aurons qu'une idée — non l'exaltation et la création de l'être idéal, mais l'infini de la compassion pour la créature éphémère et la misère de l'Histoire ; qu'une foi, non l'affirmation de la vie indéfiniment renouvelée mais qu'il faut ramper, ramper au bras l'un de l'autre vers le néant des voluptueuses stérilités immuables. A moi, ma chère... — chair...

Sans doute l'infini gît dans ce que sans que nous y songions à cette minute suprême toutes nos forces combinées de deux chefs-d'œuvre de la création tendent à la création d'un être qui ne sera qu'un exemplaire de notre humanité mais qui en principe, pour l'Inconscient, doit être rêvé comme l'Homme de demain, c'est-à-dire comme un pas de plus vers la conscience.

Oui, se posséder, bien que chose vulgarisée et débutisée par la débauche courante et déplacée, est au fond le suprême éréthisme ni matériel, ni animique, mais unique — c'est l'œil jouissant, l'oreille écoutant des musiques, les papilles caressant, le cerveau adorant et voulant. Oui, l'infini est ailleurs, en dehors de toi, tu ne me le donnes pas de toi, et je ne te le donne pas de mon fond, nous croyons boire aux fontaines mutuelles, non, nous regardons ailleurs, nous collaborons... la preuve c'est que je ne puis te posséder, par les lèvres, par les yeux, par le cœur, par le cerveau, par là ce serait la posses-

sion en soi, ayant et gardant son infini en elle-même, mais ce sera par autre part — pourquoi? parce que par là seulement il y aura semence, procréation, par là on nous vole, on nous donne un os à ronger, la chair et la moelle sont pour l'autre, on nous jette les restes, les miettes; la nature est le capitaliste, nous les salariés.

C'est cette fatalité de la procréation qui gâte tout. — Oh, le pays des femmes aimant sans but et des fruits sans pépins...

—

(Une de ces passions platoniques infinies comme il n'en naît qu'en province parce que le vide de la province est infini.

Des après-midi — seul bruit — sauf la carriole du juge de paix et de l'huissier — les sonnettes naïves des vaches et le claquement si étrangement léger, clair, presque flasque, des sabots des vaches).

—

Les levers — les lits défaits — les linges affalés çà et là. Dehors, le soleil, les cloches d'un dimanche.

En ce moment où du cabinet de toilette elle revenait vers lui — fumant sur le canapé — tout habillée, les cheveux noués avec simplicité, le cou au carcan d'une bande striée d'argent, la robe à plis doriques — comme n'ayant jamais été autrement, née ainsi —

Et c'était poignant, sautant à la gorge, la sensation de la duperie universelle, de la femme sous les armes à la mode, poussée par un instinct démoniaque d'esprit de corps, le regard lui-même rafistolé des ravages à douter qu'ils furent palpables, — et se transformant ainsi si naturellement et innocemment, disant avec des mines: Que ferons-nous aujourd'hui, tourmentant son alliance au doigt, d'un œil sûr à conscience tranquille, et venant s'asseoir près de lui, et se faisant impudemment les ongles!

Cherchez la femme, cherchez l'Inconscient —

Oh, le harem, le gynécée était seul à la hauteur de la situation - parquer « leur bétail pensif ».

Un refrain lui mélopéait par la tête :

Je lui disais : Tu m'aimeras
Aussi longtemps que tu pourras.

Et voilà comme va le monde. — L'humanité vit de ça. Tout n'en marche pas plus mal — mais moi je m'émancipe et donne ma démission.

Et en avant les cloches battant des mains en allégresse aux processions de province. Par la fenêtre on voyait l'herbe de la prairie luisante se laisser frôler d'une brise. En bas, dans la ruelle pauvre, des souliers neufs revenant de la messe craquaient — Un merle s'entêtait — la sonnerie électrique d'un bicycle à toute vitesse.

Ah, nom de Dieu, être autre part —

Je ne puis pas la planter là, lui brûler la politesse. Si du moins j'étais poète ou compositeur ou peintre et lui faire admirer mes choses, l'élever, l'initier, ça serait une occupation, ça tuerait le temps.

Si je pouvais l'user à extinction, — sans préméditation d'ailleurs, vu l'embêtement des remords après —

Quand elle le voyait faire ses yeux.... elle le devinait dans tous ses états, de tristes domaines, sans garde-fous —, d'instinct elle se faisait, sachant que son moindre soupir eût sonné faux pour sa hypémanie dominicale.

Mais bast ! voyant l'abdication de la petite esclave, son démon de la perversité agissait d'autre sens, et il éclatait d'un rire bon enfant, et se pendait à son cou, humant le roussi frangipané des cheveux rebellés Watteau sur la nuque au petit fer chaud — D'autant plus que les cloches ayant cessé il y avait une détente dans l'air.

Et c'étaient des caresses nerveuses, des caresses d'épuisé, n'en voulant qu'aux étoffes, à la taille de guêpe prude, à la gorge cuirassée.

En attendant l'heure du dîner —

En attendant la promenade dans les bois aux possibles sensations imprévues à la girouette de ses nerfs —

En attendant le soir — ah, le soir il était sûr de se reprendre à ramper vers ses yeux, avec tout son abandon terreste, — pendant 2 heures, surtout le dimanche — jusqu'à 10 — et le dimanche un orchestre militaire presque de guinguette envoyait au ciel ses valses, ses banalitées navrantes — dans les fauteuils rouges du cabinet de lecture aux déchaînements du concert où il jouirait, l'air en allé et modeste, du sillage de sensation qu'elle faisait parmi ces braves gens —

En attendant nuit, imprévue peut-être —

. . . .

Et le bonheur de s'asseoir dans sa situation avec un « Eh bien voilà, c'est ça » —



Et malgré sa sincérité d'émancipée, sa grande valeur, sa supériorité, un reste de femme apte aux commérages, — consistant en ceci, se faire nommer, par le libraire, devant la porte, le *Kur-list* en main, les personnalités qui venaient là —

Retenir leur visage avec une nuance de considération, (toujours l'esprit de corps, la tenue de l'armée, le respect des grades dans la duperie de l'amour) — Comtesse Apesdorff, Duchesse de Mecklembourg, les quatre sœurs, reine de Naples, comtesse Trany, duchesse d'Alençon, impératrice d'Autriche, des miss haut cotées — les nommant quand elles passaient — se comparant en revenant toujours à la supériorité de ses pieds fins — et le regret de ne pas monter à cheval — le Redfern de l'endroit a de si belles amazones grises.

Et succédant à cette crise d'almanach Gotha — une crise démocratique, plus pénible encore : Elles n'ont rien de plus que les autres, n'est-ce pas, et que je t'embrasse de ce que tu n'en es pas entiché —

Heureusement qu'après ces sorties, ces pauvretés, elle n'avait de l'air le plus simple du monde, sans transition, qu'à s'asseoir au piano, et bénies les semaines de travail gris et acharné dans Berlin ! — elle jouait des feuilles de Chopin, cet impromptu de Schubert, ces éternelles vingt-deux variations de Beethoven —

Et surtout pas la moindre velléité de vouloir composer, et passer des après-midi, le papier réglé devant elle, au piano, le crayon sous la main, cherchant çà et là, enfilant perle à perle des accords, des motifs, des traits ennuyeux, emprunts à Chopin ou Strauss de sixième main.

Il était né — ceci n'est pas une blague — d'une bretonne qui était vraiment un brin gasconne et d'un gascon misanthrope, vagabond, et pur comme un breton. Arrangez cela comme vous pourrez.

En tout cas, le résultat était là. Continuons à le voir se débattre avec sa fatalité. Ce jeu m'intéresse.

Eh bien, la table est mise. Ces beaux appétits d'autrefois? Ces épopées d'insomnies? — Doit-on te mettre sous le nez des pages de ton journal d'antan, alors que tu — le plus substantiel de tes journées, c'était leur transfiguré dans ces pages — tu n'avais que ça à faire. — Maintenant tu n'aurais plus le temps. — Tu vis tes pages au lieu de les écrire. Voyons un peu.

Ils ne se donnaient jamais le bras en public. — Mais chez eux se tenaient par la taille au balcon ou sur le même livre.

Je t'ai là, je te vois, je t'étreins. Mais te sentir! comme je sens la fatigue. Mais pourquoi t'en voudrais-je? Je n'ai jamais pu me sentir moi-même. Chaque fois que je descendais en moi-même, je n'y tenais pas une minute, je dévoyais à droite, à gauche comme en un endroit où pleuvent les balles, lâche! et comme sous une chatouille comme on en a en rêve la nuit, je me secouais avec un rire jaune et même vert —



Te sentir! C'est mon devoir et mon ambition et ma gloire. Si j'essayais de me rendre jaloux d'elle? — peut-être... Tu me touches aux larmes — mais à aucun moment je ne puis dire : je te sens. C'est ça.

Apprivoiser ce fantôme ! Elle est trop loin, elle est trop près, trop présente. Que n'ai-je été élevé avec elle, avec sa chair, amie d'enfance en province.

Me dire qu'elle existe, que c'est une vie qui est là, une âme qui rapporte tout le reste, tous les infinis à soi, me donne le frisson. Mais voilà, à d'autres heures cela me paraît si simple et normal. Quelles heures croire et prendre pour guide?

Mais c'est comme l'enfant gâté, plus le joujou est beau, plus il s'en sent indigne, plus il s'acharne à sa destruction. *Et j'en ris, d'y penser!*

Je n'y puis rien — ne me demandez pas en quoi, j'en mourrais —
All right!

Je sens le passé — voilà le mot — parce que c'est une chose finie sans espoir. Mais le présent! éblouissement ineffable — où le saisir, à quelle minute —

Comme je l'aimerai, comme je la sentirai dans un an — quand nous serons loin l'un de l'autre, qu'elle sera morte pour moi, et que je tisonnerai en elle, sans me presser comme dans des livres bien reliés, des fleurs bien sèches, qui ne menaceront plus de s'en aller.

Je ne puis. J'ai l'estomac (les facultés) dans le vertige qu'on a au départ d'un grand voyage — et je déjeune sur le pouce, sans rien goûter —

A ce point de vue-là tout est aussi intéressant et me touche d'aussi près qu'elle.

Le présent vous cloue sur place — comme Ninette à la cour.

Et c'est même de tout mon cœur que je ne la sens pas là.

Tu prends tout par le mauvais côté, dit-elle — il y aussi le bon —
Sancta simplicitas!

Hélas, ni par l'un ni par l'autre, mais par le côté qui n'existe pas, bien sûr.

Ah! tout est ineffable, n'en parlons plus.

Jules Laforgue

Das kommt vom lesen

Dans une farce allemande, il y a un vieux bougon qui attribue tous les défauts, tous les abus et tous les crimes à la lecture. Son exclamation sans cesse répétée : *Das kommt vom lesen!* fournit titre et *pointe* à la pièce. La soupe est-elle brûlée... *das kommt vom lesen!* Y a-t-il, à son avis, perturbation dans la boussole spirituelle de son pupille... *das kommt vom lesen!* Les mouches l'embêtent-elles... *das kommt vom lesen!* Ses ouvriers lui réclament-ils un salaire plus élevé... *das kommt vom lesen!*

Eh bien, il y a plus de vérité au fond de cette *Posse*, que l'auteur lui-même ne se l'est peut-être imaginé. Lui, qui ne visait avec ce *tic* qu'à faire rire le parterre, a fourni aux penseurs un excellent sujet d'étude. En face de beaucoup d'abus, je répète, avec ce vieux grognon : *das kommt vom lesen!*

La différence entre lui et moi consiste principalement en ceci que lui — en véritable Omar — voudrait voir brûler tous les livres, tandis que moi je préconise un tout autre système pour éclairer le monde. Je voudrais qu'on lût *bien* qu'on *apprît* à lire.

Sans aller jusqu'à l'affirmation que *l'art de savoir lire* nous délivrerait à tout jamais de soupes brûlées, de mouches, et de cœurs perturbés, je tiens pour certain que de la nonchalance avec laquelle on est habitué à accueillir les idées exposées dans un livre, beaucoup de mal résulte et que le *lire* de la plupart n'est autre chose qu'un perpétuel *mal* lire. Il serait à souhaiter qu'on employât une très grande partie du temps consacré à la lecture, à réfléchir, si peu que cela soit, *sur* ce qu'on a lu. En d'autres termes : que l'on s'habituât à exercer de la *critique*. i. e. *l'art de l'appréciation.*

L'habitude de beaucoup lire est encore une conséquence de la paresse. On trouve plus commode de laisser diriger ses pensées par autrui que de les faire agir sous sa propre responsabilité et dans un but choisi personnellement. De cette façon la lecture, — sans faire allusion encore à sa qualité, — est en effet fort nuisible.

Pour des personnes très jeunes, dont la tâche est plutôt d'amasser que de trier, il peut être utile d'absorber beaucoup de matériaux. — en vue d'une digestion ultérieure, bien entendu. Mais un moment arrive où le monde est en droit de réclamer quelque chose en échange de ce qu'il nous communiqua, plus exactement : où il attend une récolte abondante de la semence répandue. Que beaucoup ne se croient pas tenus à semblable probité, ne change en rien

le point de vue du philosophe, qui aurait honte de toujours prendre sans jamais rien restituer.

Beaucoup commettent la faute contre laquelle je préviens sans pouvoir invoquer l'excuse d'une abondance de lecture. Ils lisent peu et, néanmoins, mal. De quoi ceux-là occupent leur esprit pendant le temps qu'ils ne lisent *pas*, m'est une énigme.

La loi des causes et des effets exerce une influence considérable sur les rapports réciproques entre lecteur et auteur. Mal lire fait nonchalamment écrire. « *Ils n'y comprennent rien quand même* », se dit assez facilement le précurseur qui, dans l'ineptie de ses disciples, croit pouvoir puiser des excuses pour manquer à son devoir. Et cette nonchalance qui, aussitôt, devient malhonnêteté, influe à son tour pernicieusement sur le lecteur, lequel, ou bien s'en aperçoit quelquefois, — et, en ce cas, il perd sa confiance dans l'homme qu'il avait choisi pour guider son esprit, — ou bien continue sa lecture sans se rendre compte de la qualité des mets qu'on lui sert.

Dans le premier cas, il est souvent trop tard pour continuer sans guide. L'habitude de marcher en lisières enlève à beaucoup l'indépendance dont ils auraient besoin pour *sans aide* continuer la route souvent pénible qui mène vers la vérité. C'est donc celle-ci encore qui pâtit du manque d'intégrité de ceux qui prétendaient l'énoncer.

Des idées gouvernent le monde. Et cela ne vaudrait-il pas la peine d'approfondir la nature de ces despotes? Personne ne le prétendra.

J'écris ces lignes à la fin de juillet 1870. Bientôt déjà et après des années encore, qui saura bien par cœur son « histoire », se souviendra, en voyant cette date, des grands événements dont nous allons être témoins. Plus d'un million d'hommes se préparent à s'entredéchirer. Les *chassepots* feront merveille. Le fusil à aiguille surpassera le *chassepot*. La *mitrailleuse*, — une association mécanique promotrice de vides dans les rangs de l'humanité, — fera honte au fusil à aiguille et au *chassepot*. Autant d'individus seront massacrés qu'il sera compatible avec la lâcheté de l'art de la guerre. Le nombre des tués atteindra peut-être au *vingtième* de la totalité des combattants, qui, le plus rapidement possible, — en se retirant, par des mouvements-de-flanc, en couvrant-des-forteresses, en prenant-des-positions, en défendant-des-lignes, en se-concentrant-en-arrière, — prendront la fuite dans des conditions correctement scientifiques.

La lutte sera sanglante, car *un* mort sur dix-neuf fileurs c'est beaucoup à en croire la tradition des héros-de-guerre officiels. Faut-il s'affliger davantage de ce seul mort ou bien des dix-neuf tacticiens qui savaient conserver leur précieuse existence à la patrie? Nous n'avons pas besoin de le savoir. La chose est triste, de quelque façon qu'on la prenne!

Triste ! Le blé est mûr et attend en vain la faucille. Des jeunes filles attendent. La civilisation attend. Toute l'Europe...

Bah ! tout cela s'arrangera après. La Nature est trop riche pour faire banqueroute en dépit de n'importe quelles pertes. Attendez tranquillement, blé, mères, jeunes filles et civilisation...

Mais, en attendant, la vie est dure pour quiconque n'est pas éternel et ne peut pas attendre. « *N'effacez pas mes cercles!* ». s'écriait ARCHIMÈDE, lorsque d'antiques Prussiens vinrent annexer la Sicile. Laissez-moi travailler à mes IDÉES, ô vous, braves, modernes.Romains du non plus Saint-Empire Allemand !

Et puis -- cela surtout! — ne dévorez pas tout! Votre héroïsme est *geschichtlich*... à ce que j'apprends et je veux bien le croire. Point de témoins plus bonasses que des manuels d'histoire que l'on écrit soi-même. Mais, grands dieux... Comme tout est cher au marché! Votre bravoure avale tout, ô vous très *geschichtliche* héros! Légumes, cercles, viande, beurre, IDÉES, fantaisie, esprit, insouciance hareng, vieux-neuf, tout.

Vous me rendez le travail pénible. Vous qui ne faites que tuer, — et, ô honte, un sur vingt seulement! — vous me gênez dans mon travail... moi qui dois créer.

Je vois des centaines de bœufs et des milliers de soldats passer devant ma maison. Tout cela doit être abattu. Les bœufs, incités à l'enthousiasme par des bâtons à pointe de fer maniés par des gamins, vont leur chemin silencieusement. Les soldats — qui, quoi les aiguillonne, *eux*? — mugissent toutes sortes d'étranges patriotismes. L'Hindou le plus obstiné voudrait manger du bœuf, s'il entendait les chants de ces bipèdes. O ces chers, sincères, silencieux bœufs!

« *Ich bin ein Preusse* », affirme le Saxon.

« *Preussisch sind meine Farben* »,réplique l'aborigène de Nassau.

« *Sie sollen ihn nicht haben!* », jure le Hanovrien, qui pour la première fois de sa vie voit le Rhin, dont jamais une goutte ne lui a appartenu.

« *Der Gott der Eisen wachsen liess*... clame un tailleur du pays de Hesse.

« *Der wollte keine Sklaven!* », finit un garçon de magasin de Francfort.

« *Vater, ich rufe dich!* », récite un Polonais des frontières.

Encore une fois : chers, chers honnêtes bœufs!

Car... tout ce bruit est mensonge!

Das kommt vom lesen!

Et... tout est cher. Quiconque ne s'engage pas à tuer, — ou à *militairement* se sauver, bien entendu! — ne peut pas vivre. L'unique condition du bien-être, c'est la destruction. Point de repos que sous condition de violence.

Et l'Europe entière attend le résultat de cette sotte tragédie. Partout, il y a stagnation, gêne, perturbation, obstruction, arrêt. Partout il y a désastre...

Das kommt vom lesen!

Oui, de *mal* lire, conséquence de *mal* écrire. Le lecteur serait bien obligé, à la fin des fins, de devenir susceptible de comprendre un langage sensé, si, dès l'enfance, on ne l'avait pas habitué à du non-sens. La voie est large qui mène des poésies de sage-femme, *vià* écoles, catéchismes, sermons, écrivailleries de journaux, méthodes-de-vertu, et « manuels d'histoire » à la frénésie guerrière.

Je me trompe. Cette frérésie elle-même est mensongère. Les quelques-uns qui, de leur libre choix, embrassent la carrière des armes, escomptent généralement, la très particulière conception militaire sur l'héroïsme de la vie de garnison, et la glorieuse profondeur des retraites compliquées. Le calcul des probabilités fournit, en outre, un raisonnable espoir de quiétude.

Tant de batailles, dans un siècle, et puis *un* mort seulement sur vingt combattants... allons, je prévois le temps où des femmes en couches prendront part aux campagnes comme offrant la meilleure occasion qui soit pour se remettre des fatigues de l'enfantement.

Donc point d'enthousiasme guerrier! Appelons cela une manie de crier et de courir les uns derrière les autres, une distraction innocente...

Innocente? Et toute la perturbation que cela cause? Et les cercles effacés?

Et tous les mensonges que cela engendre, et, pour ainsi dire, légitime?

« Héroïsme par ci, héroïsme par là... mensonge!

« Trois Français ont mis en fuite vingt Prussiens... mensonge!

« *Un* Prussien a tué une douzaine de zouaves... mensonge!

« L'enthousiasme est général. Citadins, paysans, femmes, soldats, bonnes d'enfants, tout trépigne de bravoure... mensonge!

« Le dernier thaler, la dernière goutte de sang, pour la patrie... mensonge!

« Le Seigneur est de notre côté... mensonge!

« On affirme que l'ennemi, l'ennemi indigne, infâme, vil, faux, misérable, lâche, cruel, maudit — ce qui veut dire, en un mot, l'ennemi *ennemi* — que cet ennemi... mensonge!

« Bientôt nos braves seront... mensonge!

« En moins de quinze jours nous serons à Paris... mensonge!

« En un rien de temps nous entrerons à Berlin... mensonge!

« Vaincre ou mourir... mensonge!

« L'ennemi tremble devant notre noble fureur... mensonge!

« Le feu était violent. Par une disposition providentielle personne des nôtres ne fut blessé...

Ma foi, ceci peut être vrai, et avec cette vérité je veux maintenant conclure ma litanie de mensonges. »

Dieu bénisse les feux violents qui ne blessent personne.

Comme je voudrais être un feu semblable!

MULTATULI

Traduit du néerlandais par ALEXANDRE COHEN.

Pour la République nouvelle

Arton vient bien tard : quel précieux boulangiste c'eût été. — A qui profitera donc son agitation?

Méline et ses amis en escomptent les bénéfices et se consolent de n'avoir pas été du syndicat de corruption en touchant aujourd'hui le prix de leur honnêteté.

Cependant les radicaux qu'on arrête crient : « Ne touchez pas à la République ! » et les petits centriers protestent : « La République c'est nous ! »

Pour ramener l'entente entre les amis de Naquet et les amis de feu Burdeau, le peuple les enverra s'expliquer dehors.

Qu'importe, en effet, qu'ils aient touché ou non : le fait certain, c'est qu'ils sont les complices, sinon les auteurs de la République que nous subissons depuis vingt-sept ans, et le pays commence à se lasser d'un tel régime de corruption, de chantage, d'ignorance, de barbarie et d'inconscience. Ce n'est plus un régime conservateur, c'est déjà un conservatoire.

Est-ce à dire que, succédant à notre constitution monarchique, une restauration autocratique soit à craindre? — Oh, si peu : le Tzar n'accepterait pas, et nous manquons tout à fait de Césars.

Cependant je crois que les élections prochaines auront un caractère inattendu. Elles porteront avant tout sur la définition de la République, c'est-à-dire sur la revision de la Constitution et sur des réformes bien nettes. La division du pays par partis et par nuances sera sans importance : les temps sont proches où l'on reconnaîtra que les opinions politiques n'ont pas l'intérêt que leur accordent les chefs de groupes.

Les politiciens qui clamaient : « Écrasons la réaction ! » ont eu peur de se faire du mal en exécutant leur programme. D'autre part, les muets de la droite sont disqualifiés, démonétisés, leur effigie s'est usée, ils se sont ralliés, et c'est pour longtemps. Au nom de quoi s'opposeraient-ils aux conservateurs ? Bref malgré la cohésion gouvernementale. Méline régnant, je ne crois pas qu'il y ait en France mille patriotes disposés à se faire tuer gratuitement dans la rue pour le maintien de l'opportunisme.

C'est le moment d'agir, chers professeurs d'énergie, et de transformer le régime républicain en lui donnant un sens.

Laissons de côté les théories « scientifiques » sur la propriété et même toutes les spéculations sur l'an 2000 : il est assez puéril de vouloir abolir par des lois ce qui est dans les mœurs, mais nous pouvons concevoir un socialisme immédiat proclamant le droit à la

vie et l'assurant dans la pratique, très différent du collectivisme marxiste ou guesdiste.

Aussi bien la discipline des Guesde, Chauvin, et autres caporaux, n'a-t-elle aucun avenir : elle peut mener à la Chambre, mais il lui est difficile d'entrer profondément dans le pays. Les électeurs collectivistes sont pour la plupart des révolutionnaires obéissants, ils suivent l'inspiration de quelques hommes adroits qui, par tactique, portent dans les réunions publiques, non la théorie qui leur est propre, mais l'enseignement évangélique et toujours vrai du mauvais riche et du bon pauvre. Je souffre à le redire après des économistes qui n'ont aucun souci de la liberté d'autrui, mais, connaissant l'inflexible rigueur du « Tout à l Etat » et le sectarisme des collectivistes, je crois que cette doctrine de chiffres et de lois se heurtera toujours à des raisons sentimentales très fortes, elle se heurtera au sens inné de la liberté que l'homme, soustrait aux influences de la caserne et de l'usine, retrouve en touchant la terre de son champ et le pavé de sa cité.

Supprimer le champ et la cité comme miroirs personnels de l'activité humaine, on l'essayera peut-être, on ne s'y tiendra pas, car sous un tel régime l'insurrection serait encore « le plus saint des devoirs ».

L'ambition de posséder quelque chose est assez basse aux yeux du philosophe riche du trésor universel et portant avec soi la grande jouissance de l'orgueil conciliable avec les formes les plus amènes de la mansuétude et de la compassion, mais le peuple n'est point une assemblée de stoïciens, la multitude veut jouir par des moyens faciles, c'est-à-dire se détruire, et, puisque notre ambition n'est pas de profiter d'elle, dès que nous lui accordons d'être à elle-même son but, nous ne nous opposerons pas à son sentiment, nous lui faciliterons même ces échappées sur la vie libre et chaude d'où quelques-uns, vite instruits et mis en possession d'eux-mêmes, reviendront fatigués vers le refuge intérieur, n'aspirant qu'à s'isoler, à se choisir entre eux, non moins librement qu'avant, mais avec plus de délicatesse et suivant un cérémonial que trahira la douceur de leur sourire.

Autre chose est d'atténuer les rigueurs de la lutte sociale et de niveler les conditions humaines; et si nous nous opposons au collectivisme rationnel, c'est parce que nous n'y voyons que la doctrine de l'ordre dans l'uniformité, une conception simpliste et utilitaire sans plus, trop voisine du militarisme et du capitalisme.

Au contraire en voulant faciliter l'évolution personnelle de chacun, on cherchera dans la décentralisation, dans l'autonomie des groupes et dans leur sériation, le secret d'une vie intense et variée. Que si des fonctionnements collectifs sont utiles, on y atteindra sans contrainte par les infinies ressources de l'association et de la fédération. Pratiquement, pour décentraliser, pour protéger l'individu, pour élever les caractères et soustraire le pays à l'initiative lourde d'un Parlement à deux degrés, il faut surtout tendre à grouper et à asso-

cier les paysans, les artisans et les artistes sur le terrain de leurs intérêts propres. Que chaque groupe, chaque commune, chaque région ait son activité, son luxe personnel, que les choses nécessaires y soient faites par les intéressés, et que l'Etat ne soit que le régulateur de toutes ces cellules actives.

A ce propos, je voudrais qu'on vît que l'impôt est une forme du communisme très maniable et qu'au lieu d'attribuer l'impôt, l'impôt sur le revenu par exemple, exclusivement aux besoins du gouvernement, on le restituât au peuple par le canal des communes et des associations.

C'est ainsi que récemment j'indiquais la position d'un problème économique possible, à la solution duquel le peuple, trop abusé par des spéculations vaines, trouverait enfin son compte.

Près des faits et des hommes, j'ai pu vérifier la puissance d'attraction du socialisme communal que nous préconisons. Débarquant de Paris, et portant ces idées dans une circonscription où j'étais la veille encore inconnu, en quelques jours j'ai pu disloquer les vieux partis et grouper plus de 1,300 voix sur un programme nouveau (1). Si l'on pense que j'avais beaucoup moins l'ambition d'aller m'asseoir près de M. Rouvier que de propager des idées auxquelles je crois, on m'accordera que l'expérience fut concluante.

Ma sincérité me valut du reste d'être attaqué par tous les partis et surtout par les partis qui se disent avancés, j'eus le plaisir de marcher seul, appuyé seulement par les sympathies populaires. La Libre Parole ayant eu quelques paroles trop flatteuses à mon adresse, mes adversaires en conclurent avec imagination que j'étais « le candidat du pape ». Pour moi qui pense que le cléricalisme et l'anticléricalisme ne sont pas les deux pôles de la politique désirable, je me défendis très mollement de ce reproche et me contentai de répondre par une critique de la « non-résistance au mal ». J'ajoutai plus directement :

« En pratique, je suis pour la séparation des Eglises et de l'Etat —

(1) Voici les principaux articles de ce programme :

1° La révision de la constitution ;

2° L'impôt progressif sur le revenu ;

3° Le retour de cet impôt aux communes sous forme de subventions permettant l'ouverture des crédits agricoles et industriels et la reconstitution des *Biens Communaux*, qui donneront un héritage aux déshérités et qui entraveront le mouvement de centralisation à outrance dont tout le pays souffre comme d'un mal profond ;

4° L'extension des *services publics* de telle sorte que, dans un temps prochain, la dépense nécessaire du pain, des secours médicaux, des médicaments, puisse être assimilée à la dépense de l'eau, du gaz, de la voierie, des bibliothèques, des musées, etc., à la charge de tous les contribuables au bénéfice de chacun ;

5° L'entreprise par l'Etat des grands monopoles.

C'est en ce sens, disais-je, que les contraintes sociales doivent, je crois, être adoucies.

C'est dans le développement de toutes les formes de l'association et du contrat, groupes spéciaux, syndicats, coopératives, fédérations, que je place la réalisation du socialisme.

surtout de l'Église protestante. » — Le candidat officiel était protestant.

Enfin, je gagnai bien mal l'argent qu'on m'accusait de toucher « sur la caisse noire des jésuites ».

A distance, cela semble fort ridicule, mais quand on pense que l'existence du régime actuel est basée sur de pareilles manœuvres et que les tartufes de gouvernement ont réussi à se faire prendre au sérieux par des procédés si grossiers, on éprouve quelque satisfaction à blaguer ces austères bonshommes devant le suffrage universel qui les promut.

Des opinions choisies se sont accordées à ne voir dans les quinzaines électorales, avec leur franchise d'affichage qui déteint sur les paysages et la facilité des réunions équivoques, que des périodes tapageuses et vides, profitables aux seuls ambitieux. Aujourd'hui les meilleurs citoyens n'assistent plus aux réunions publiques. Cependant ils lisent le journal et donnent quelque attention aux chroniques. Eh bien, le peuple ne se possède pas, soit, et les candidats affichent surtout leur sottise, c'est entendu, mais la littérature quotidienne, c'est la même chose — et les bégaiements du peuple ont plus de marge. Moins hautains qu'ils ne s'estiment, nos aristarques et nos plutarques sont bien les hommes de leur clientèle; leurs phrases nerveuses et fardées ne crèvent que des cerceaux de papier. A tout prendre, l'agitation menée dans les meetings et dans les clameurs éparses présente plus de réalité et plus d'exaspération que la littérature périodique. Il importe assez peu que le *Petit Journal* ait été remplacé dans tous les restaurants à 1 fr. 15 par telle autre feuille plus copieuse, vulgarisant l'esprit boulevardier de 1864 avec la littérature de 1882 et les plus neuves façons de la réclame pour dames.

Que j'aime mieux le peuple houleux, indécis, capricieux! De sa masse inconsciente se dégage un sentiment collectif d'une justesse incomparable : amour ou colère, c'est la véritable atmosphère sociale, et le reste n'est que bavardages.

Pour l'éducation intérieure et la possession de soi, reste le livre mystérieux à chercher, à trouver, comme un frère et comme un ami, mais seul et sans voisinage et, au besoin, sans actualité.

Oui, je crois qu'on pourrait dans les périodes électorales dépasser le champ des ambitions mesquines et s'y placer en bonne position pour éduquer sympathiquement la sensibilité des foules, plus sûrement à coup sûr qu'au moyen des écritures.

Si j'avais voulu professer à Aix le socialisme fédéraliste en temps ordinaire, j'aurais difficilement groupé deux cents personnes, tandis qu'en un mois de campagne, sous le prétexte électoral, j'eus l'avantage

de le faire plus profondément et avec un plein succès, au moins quant à la propagation des idées. En outre, j'eus l'occasion répétée devant des foules de démontrer le danger des féodalités politiques qui divisent la république en fractions ennemies, mais toutes également désintéressées des choses du peuple. Ce faisant, je demande pardon à MM. Leydet, Pelletan, Tony Révillon, etc., de les avoir quelque peu égratignés. Il est du reste bien certain que si MM. Guesde, Chauvin et Carnaud fussent venus à Aix, comme ils en avaient d'abord l'intention, j'aurais attaqué leur parti et leur système avec encore plus de plaisir.

Maintenant la tâche qui s'impose, c'est de désorganiser les partis quels qu'ils soient et de ruiner, par ce moyen, l'affreux système parlementaire des majorités fixes qui perpétue en France la domination des hommes neutres.

Si d'ailleurs on n'adopte pas cette tactique, s'il n'y a plus d'hommes se déterminant d'eux-mêmes, si les questions de coteries et d'orthodoxie l'emportent sur tout effort personnel, les membres du Parlement continueront à se juger entre eux, et à patauger jusqu'au jour où quelque vainqueur à la tête chauve cueillera du bout de son sabre les ovations des esclaves.

Par amour de l'action consciente, j'ai cru devoir défendre des idées qui me sont chères, la décentralisation, le communalisme, le gratuitisme, la liberté individuelle, sur le terrain politique, et j'ai vu que le peuple n'était point indifférent à une éducation sociale, qui contraste si complètement avec le collectivisme; j'en rapporte l'indication à ceux que le fait pourrait intéresser.

Pendant quelques jours, sous les platanes du cours Mirabeau que tant d'affiches illuminaient avec les confetti et les serpentins du carnaval, et par les paysages légers d'une Provence aux amandiers fleuris, j'ai propagé des mots que je voulais sincères, sans ambitieux souci. et communiqué un peu de mon âme à des hommes rudes et simples ; en échange j'ai reçu d'eux des forces nouvelles, j'ai pour un temps oublié les soirs de Paris, la pluie et la suie et l'hostilité des fenêtres closes, où se meurent les plantes d'Afrique ; là, dans le bleu lustral, baignant les collines d'oliviers et les bourgs aux toits de tuiles, j'ai rêvé d'une république un peu grecque, pauvre, frugale, artiste, et cela m'a valu des haines et des amitiés : c'était vivre.

VICTOR BARRUCAND

La navigation aérienne

Le problème de l'aviation serait-il enfin résolu?

On est fort intrigué aux Etats-Unis, par l'apparition dans le ciel, une de ces nuits d'avril, d'une lueur intense qui se mouvait avec une vitesse surprenante. L'émotion a gagné l'Europe et c'est avec passion que la nouvelle est commentée aussi bien dans la presse que dans les milieux scientifiques.

Dès le début, les avis ont été très partagés sur la nature de ce phénomène : les astronomes y ont voulu voir un simple météore; des aéronautes ont déclaré qu'il s'agissait du projecteur électrique d'une aéronef; d'autres enfin — et ils sont nombreux — croient être en présence d'une fumisterie, d'un énorme poisson d'avril, en retard de quelques jours. Le New York Herald, qui serait le journal le plus sérieux du monde s'il ne se permettait pas de nous offrir de temps en temps des canards passablement farcis, affirme que l'énigmatique boule de feu projetait sur la ville de Chicago des trainées de lumière et qu'on était parvenu à obtenir en plein jour la photographie instantanée d'une étrange machine ayant la forme d'un énorme cigare de 10 mètres de long et planant à une altitude de 7 800 mètres. Enfin, le même journal, après avoir supposé un moment que le mystérieux navire avait dû faire explosion dans les airs, emportant avec lui le secret de l'aérostation, a reçu une dépêche — ou s'est fait télégraphier — de Waterloo (Iowa) que le problème était résolu et que l'aéronef, contenant un seul aéronaute, avait atterri près de cette localité, puis continué presque immédiatement sa route triomphale.

Si ces nouvelles stupéfiantes, que je n'ai fait que résumer, s'étaient rapportées à une question mathématiquement insoluble, — le mouvement perpétuel, par exemple, — on aurait dû les accueillir par un grand éclat de rire. Mais il s'agit d'un problème dont la solution est certainement difficile, mais possible. Aussi, quelque invraisemblables que soient ces renseignements, devons-nous les accueillir avec une circonspection sceptique, mais bienveillante. Du reste, nous n'avons qu'une question à poser en l'espèce : « Avez-vous trouvé le moteur? » C'est la question que j'ai toujours posée aux inventeurs qui sont venus me consulter et me montrer leurs plans, fort ingénieux parfois, mais nuls, hélas ! faute d'un moteur qui est sans doute encore à découvrir. Malheureusement, je ne suis jamais parvenu à leur faire comprendre que le problème de l'aviation proprement dite n'existait plus, qu'un hélicoptère du genre Farlanini, — qu'un oiseau mécanique genre Tatin, — que n'importe quel autre appareil aérien résoudraient la question aussitôt qu'on pourrait disposer d'un moteur convenable. *Et si non, non.*

En effet, soit p le poids de la masse m considérée (machine, aéronaute et accessoires), v la vitesse acquise à un moment donné, g l'intensité de la pesanteur qui est égale à Paris à 9,809. Le travail T de la pesanteur, transformé en puissance vive, est égal à la moitié de l'énergie, c'est-à-dire à la moitié du produit de la masse par le carré de la vitesse.

$$T = \frac{1}{2} m\, v^2$$

et comme:

$$m = \frac{p}{g} \text{ et } v = g\, t$$

nous aurons:

$$T = \frac{1}{2}\frac{pv^2}{g} = \frac{1}{2}\, \frac{p\, g^2\, t^2}{g}$$

ou bien:

$$T = \frac{p\, g^2\, t^2}{2\, g} = \frac{p\, g\, t^2}{2}$$

En faisant $p = 1$ et $t = 1$ nous aurons le travail effectué au bout d'une seconde par la pesanteur agissant sur une masse d'un kilogramme :

$$T = \frac{1 \times 9{,}809 \times 1}{2} = 4{,}904 \text{ kilogrammètres.}$$

En vertu du principe de la réaction égale et contraire à l'action, il faut, pour détruire une force quelconque, pouvoir lui opposer une force égale. Il faudra donc, pour soutenir un poids d'un kilogramme au milieu de l'atmosphère, dépenser un travail utile de 4,904 kilogrammètres par seconde; mais comme il ne s'agit ici que du travail utile et que l'on ne peut compter sur un rendement supérieur à 50 0|0, surtout si l'on tient compte du rendement propre du moteur, il faudra produire un travail de 9,809 kilogrammètres par seconde pour soutenir en l'air un poids d'un kilogramme.

Ceci posé, considérons qu'un homme pèse en moyenne 65 kilogrammes; mettons un poids égal pour l'ensemble des organes de flottaison et de propulsion, cela fait 130 kilogrammes. Soit enfin α le poids du moteur et de son combustible quel qu'il soit. La puissance requise sera donc :

($130 + \alpha$) kilogrammètres par seconde pour la flottaison seulement.

Quel sera cet α? Tout est là.

Voulez-vous que le moteur ait un poids insignifiant, 20 kilo-

grammes, par exemple? Alors, la puissance requise par le poids total de 150 kilogrammes serait de :

150 × 9,809 = 1471,35 kilogrammètres, soit environ 19 chevaux.

Voulez-vous un moteur plus lourd, un moteur qui pèse 200 kilogrammes?

Il faudra qu'il ait une force de :

$$330 \times 9{,}809 = 3.236{,}97 \text{ kilogr.}$$

soit environ 43 chevaux.

Eh bien, messieurs les inventeurs, yankees ou européens, réels ou imaginaires, adressez-vous à l'aluminium, métal aussi beau que léger, cherchez, piochez, mais trouvez — ce dont nous sommes encore bien loin, hélas! — un moteur, soit de 20 kilos, avec une force de 19 chevaux, soit de 200 avec une force de 43, etc. Du même coup, vous aurez résolu le problème de l'aviation, et même celui de l'aérostation par ballons dirigeables et vous pourrez alors répéter les expériences de Renard et Krebs, non plus dans des conditions spéciales, mais quelles que soient et la vitesse et la direction des vents.

Jusque-là, le problème reste insoluble.

F. Tarrida del Marmol

XIe Lettre de Malaisie

Vulcain.

En bruissant avec violence, les ailes de l'aéronef nous ont enlevés hier. La ville se retrécit. Les champs perdirent leurs couleurs. Les routes se réduisirent. La terre sembla tomber dans les abîmes lumineux du monde ; et les nuages nous enveloppèrent un temps.

On s'habitue mal au tumulte de l'air où se visse l'hélice, et que battent les ailes mécaniques. La parole humaine ne s'entend pas. Nous portons des maillots épais qui ne laissent pas de prise au vent. Il faut marcher en se tenant aux tringles et aux cordes. Au-dessus de nous la voilure qui règle la marche, s'enfle et courbe la nef sur son axe de direction. Placée à l'arrière une misaine énorme fait l'office de gouvernail, appuie sur les souffles. C'est la queue de l'oiseau artificiel nous emportant à travers le brouillard tiède. La mâture crie. Le volant tourne si vite qu'on perçoit à peine un grand halo de lueur grise à la poupe. Enfermées dans une cabine de toile, les machines mystérieuses et les accumulateurs de force palpitent de leurs bruits huilés. De lents tic-tac gouttent. Mais il demeure interdit d'approcher afin de connaître le miracle. Pythie disait : « — Nous possédons en lui la puissance de changer l'organisme des peuples. Quand s'achèvera la fabrication de nos escadres aériennes, lorsque le nombre des bâtiments nécessaires sera construit, alors nous nous élèverons sur le Vieux Monde en un vol dense, telles ces armées d'archanges titaniques aux ailes sombres qu'annoncèrent les Ecritures. Notre force formidable ira du Sud au Nord. Elle planera. Elle illuminera la nuit d'astres nouveaux. Elle sillonnera le jour de ses pavillons et de ses banderoles. Son essor aigu coupera l'espace, par dessus les foules épouvantées et le tocsin des villes. Aux tirs des canons, aux feux des armées réunies par les maîtres de l'injustice répondront les chutes éclairantes de nos torpilles et les explosions formidables capables d'anéantir les Babylones. Après, nous débarquerons les charrues et les semoirs. Les limites seront nivelées, les bornes renversées ; la moisson couvrira toute la terre pour la faim de toutes les bouches. Nous cernerons la mort, la détresse et le désespoir dans leurs retranchements suprêmes...

« Or il ne faut pas que l'on découvre le mystère de notre force avant l'heure de sa bienfaisance. Supportez la règle qui prescrit de ne pas l'approfondir. Ecoutez à distance la vie paisible de la machine. Savez-vous ceci ? le groupe qui inventa le miracle accepta de se sacrifier pour le sort du monde. Dix-neuf, ils sont partis vers la montagne avec le secret.

« Dans une gorge affreuse, séparés des hommes, ils vivent au milieu des forges, et hâtent le travail des Malais, des soldats. Vous allez connaître la ville de Vulcain, les incendies de ses hauts-four-

neaux? Là s'élabore la transformation prochaine de la vie au cœur des cîmes... »

De ses ailes, la nef secoua l'ouate des dernières couches nuageuses, et nous apparûmes à la chaleur du soleil. Sur la mer de blancs brouillards émergeaient, immenses, lépreux, des rocs entassés dans l'horizon de soleil. Nous montâmes encore et découvrîmes, au milieu de ce chaos infini, les fumées d'usines occupant un plateau triste.

« — Voici Vulcain, annonça Pythie. Voici la cité de fer et de feu; voici la tête ouverte de la montagne métallifère, et la plaine qui retentit de l'activité des hommes; et voici le vol des nefs nouvelles qui évoluent dans l'air pour exercer la stratégie des commandants .. »

De tous les points du ciel, des escadres planaient, montaient, descendaient par dessus le masque des nuages les dérobant aux curiosités de la terre.

Des arcatures de fer, basses contre le sol, enferment le fracas du fer. Il y a des échafaudages pour enclore les carcasses des nefs en construction. Les grues hydrauliques hissent les énormes pièces des hélices. On ajustait à grands chocs de marteau les assises des mâtures. En haut de tours à claire-voie, supportant, par quatre, une plateforme, certains minuscules êtres achevaient l'arrimage des bâtiments finis. Vaste et léger, l'aérostat ainsi maintenu étale ses ailes au large des tours. Leur ombre, à terre, protège le travail de maintes équipes.

Notre nef commença par entreprendre de vastes cercles en volant. Les voiles s'inclinaient. Depuis la pointe des mâts les focs frémissaient le long des cordes. Nous tracions dans l'air des courbes concentriques qui allèrent se réduisant jusque vers la plateforme de quatre tours. Le vent tournoyait, vibrait. Et nous finîmes, ayant rasé une fois le bord du débarcadère, par y poser doucement.

Les ascenseurs nous mirent à terre. C'est la même ville d'avenues larges, de longues façades peintes, d'arcades où s'ouvrent des salons commodes entre les serres des réfectoires et où les phonographes parlent. Des jets d'eau fusent sur les pelouses des nymphées construites autour des groupes statuaires qui perpétuent le souvenir des inventions. Les quilles des tramways glissent sur le rail des chaussées. On entend la voix des grandes orgues. L'éclosion multicolore des fleurs enivre l'air.

En habit rouge les travailleurs vont, ainsi que les travailleuses. Vers l'entrée des usines il se dresse des portiques admirables où la sculpture représente les travaux de Vulcain, ceux des kobolds et des gnomes remuant les richesses de la terre avec leurs courtes pelles. Le fracas entendu de loin augmente peu quand on approche des usines. Une savante hydraulique ménage des glissements doux. Le fer s'écrase presque sans bruit sous les pilons sourds; c'est une mie de feu que pétrit un pouce d'acier. Des ventilateurs entretiennent une température égale. Les ingénieurs assis règlent l'effort, en appuyant sur des touches numérotées. Très peu de charges sont mises aux bras des hommes. Des pinces d'acier saisissent les

masses et les barres, les élèvent,les présentent, les retirent et les jettent sans le secours humain.

Du sol montent des antennes de métal, des pinces coudées, des griffes articulées, qui œuvrent. Quelques femmes, aux claviers de force, dirigent, d'un pianotage alerte, ces mouvements que prépare dans le sous-sol un formidable et compliqué mécanisme soumis aux courants dispensés par les touches. L'énergie court le long des fils, s'élance dans le lacis des courroies rapides, lance des tentacules qui mordent le fer en fusion dans les fournaises. Point de cris d'hommes, point de clameurs de métal jeté sur le métal. Les jets d'étincelles sautent dans le soleil venu par les verrières.

Malgré la promesse faite, je ne puis m'empêcher de vouloir connaître le mystère industrieux des nefs aériennes.

Je songe au péril qui menace le monde, lorsque seront prêtes les escadres. Il m'appartient de préserver nos patries en les munissant de pareils engins de défense. Dans mon cœur tous les atavismes d'une race orgueilleuse s'émeuvent pour me crier de pourvoir à la protection de l'Europe en l'avertissant du danger, en surprenant le secret des constructions.

Et voici, j'étudie avec une intelligence sournoise, j'écoute battre les cœurs des mécaniques. Je flaire les haleines des gaz enclos dans les tubulures. J'épie la marche des rouages.

« — Oh, répète Pythie, pourquoi te laisses-tu tenter, toi... Pense à La Seule Chose Interdite. Rappelle-toi tant de fables où la curiosité du héros cause sa défaite. Un sphinx veille ici qui dévorera ton existence si tu ne devines pas l'énigme assez habilement. Le destin du monde est un dogme trop lourd pour ne pas peser plus qu'une liberté humaine devant ceux de la Dictature qui maintiennent la balance juste. Je te sens chétif contre un tel sort. Prends garde... tu sollicites la fin de tes actions, et l'anéantissement de ta force... »

Car Pythie s'émeut pour moi.

Vraiment depuis que m'anime ce désir de connaître le mystère des cataclysmes prochains, depuis qu'elle m'assure de ma perte certaine, l'ironie voilée par ses cils blonds s'apaise : une douleur sûre plisse ses lèvres blanchies. Aucune des invites que lui miment les beaux hommes ne convainc plus sa volupté grave. Elle me suit avec tristesse dans les avenues de Vulcain, sous les arcades fraîches, au milieu des machines muettes et actives. Elle me regarde l'âme à travers les yeux. Il y a souvent du sanglot dans sa voix.

Parceque je cède au besoin de sauver l'esprit de ma race, ma compagne s'attendrit, disant : « — Voici que tous les vieux peuples d'Occident vivent en toi. La force des nationalités se dresse dans ta personne, et tu es tout ce qu'on nous apprit de l'histoire antérieure. Que de races parlent à cette heure dans tes phrases ; que d'énergies animent ton intention. Tu es ce qui fut contre ce qui sera. Dans tes gestes paraît l'élan fou des suprêmes défenses, tu es ivre de

l'héroïsme dévolu à ceux qui succomberont... Cesse, cesse de chercher la Chose Interdite, tu ne la connaîtras point, sans disparaître pour ceux qui t'aiment. »

Je vais cependant. Je rôde autour des usines. J'interroge les manœuvres, les soldats, les jaunes aux yeux malicieux et las. Sans doute je pourrai savoir.

Il faudrait parvenir jusqu'aux chambres des ingénieurs qui ajustent les pièces construites en des ateliers différents. Déjà je n'ignore plus que l'accumulation de force s'obtient à l'aide d'un gaz très dense dont les molécules, sans cesse agitées par un moyen mécanique, poursuivent la multiplication de l'énergie incluse en eux. On enferme ce gaz dans des tubes faits avec un amalgame de platine et de diamant obtenu après de longues coctions au four électrique, à des chaleurs dépassant mille degrés. Mais ce gaz doit la naissance à la décomposition de métaux particuliers, rares, précieux, que l'on transporte avec soin dans des coffres fermés et sous la garde de plusieurs hommes.

J'ai voulu visiter les mines. On m'en a défendu l'accès. Des indigènes m'épient. Je les sens me suivre à pas mous dans les détours des arcades. Ils contemplent à côté de moi le chaos des monts violets, la mer illimitée des nues roses au-dessus de laquelle s'érige la ville, comme un port insulaire isolé sur l'océan. Ils sont près de notre table lorsque nous prenons, Pythie et moi, les repas du jour. Non loin du domicile assigné à notre halte, il en est qui veillent toute la nuit en jouant avec des billes et des miroirs. J'essaie d'en gagner plusieurs. Ils restent insensibles aux promesses de l'or, à l'espoir de triompher riches, dans nos patries.

Pythie blâme mon imprudence. Elle croit que les gens de la Dictature me laissent ainsi manœuvrer, afin de me convaincre tout à coup de trahison pour se saisir de moi, et m'enrôler de force dans les régiments de Mars. Ils regretteraient, selon elle, d'avoir autorisé ma visite dans leurs états. Ils redouteraient que j'apprisse au monde l'existence de leur prospérité, avant l'heure où pourront triompher les escadres aériennes.

De toutes ces craintes l'amour de Pythie, envers moi, s'augmente. Au crépuscule, nous parcourons le promontoire qui s'avance dans la mer de nuées. Les nefs reviennent au port avec de grands cris. Elles surgissent de la mer çà et là, montent au ciel rouge, s'y inscrivent en sombre avec leurs voilures enflées, le halo du volant, à l'arrière, la misaine du gouvernail et le chapelet des torpilles suspendues sous la passerelle inférieure. Les cris des sirènes les assemblent. Entre la surface pourpre des nues et le ciel écarlate, les nefs volent roides, aiguës du beaupré, vers les plateformes surmontant leurs quatre tours de fer. Les phares s'allument et tournent. Il brille dans le sombre sur l'échine bleue des montagnes de grands yeux mobiles, or, rouges, verts. La mer de nuages flotte sous les astres lentement apparus dans le ciel pers et bleu.

Alors, l'émotion du soir met les lèvres de Pythie sur mes lèvres. Tout son corps tremble contre ma poitrine... « — Tu vas mourir, dit-elle ; je sens que tu vas mourir... ; et je commence à te chérir pour ta faiblesse touchante. Tu vois. Je n'ai plus de bonté à l'égard de ceux qui ne sont pas les gaînes de ton âme. Je ne regarde que le pays qui attire ta vision. Plus un parfum ne m'enchante s'il ne t'a plu ; j'admire la grandeur de ta barbarie qui résiste aux séductions de notre vie favorable et logique, pour, contre cette puissance, mesurer ton effort inutile. D'abord, j'ai méprisé ce besoin dont tu es imbu de te croire le centre du monde, d'imaginer ta liberté, ta noblesse, tes traditions, de respecter l'élan de ta race en toi. Moi, je ne comprenais que la fusion de l'individu dans le corps social, et sa contribution à l'âme universelle où il se perd. Je ne comprenais que cela, et je me donnais à tous les désirs de procréation, à la vie de tous, à l'instinct total des hommes. Je vivais l'orgueil de respirer par toutes bouches et de penser avec tous les cerveaux. Tu es venu, avec tes idées de jadis ; avec les folies de l'autre temps ; avec la jactance puérile du sauvage qui aime se dire incomparable. Tu rassemblas tout en toi. Je dispersais moi en tout. Et nous voici, ce soir, émus d'une palpitation pareille, sans que j'aie rien nié de ma foi, sans que tu aies rien nié de la tienne. Pourtant je sais que tu vas trahir mon idée. Ma volonté n'a point la force de te vaincre ; et je laisserai ton caprice détruire l'œuvre admirable..., afin de te complaire ; et je souhaite que tu trompes la vigilance des espions pour retirer aux peuples la chance ici concertée de leur affranchissement. Comme tu m'as changée, toi, toi !... toi qui me fais l'ennemie de mes espoirs, de mes croyances, de tout ce qui constituait mon être... Et je ne devine point la cause de ce changement. Tu es là ; je n'existe plus qu'en toi... Oh, tes lèvres, et la force de tes yeux !... »

Dire l'exaltation de mon triomphe — sur cet esprit vaincu par le mystère de l'amour, sur cet esprit logique et puissant, vaincu par le seul mystère de l'amour ! — Je ne saurais...

Nous consommons des soirs ainsi, au bord de la mer de nuages, alors que s'appellent les nefs aériennes dans le ciel constellé...

Telle fut la dernière lettre que je reçus de mon ami espagnol. Il n'a point reparu dans notre Europe. Sa famille demeurée sans nouvelles fit certaines démarches auprès du ministre pour savoir ce qu'il était advenu du diplomate et de sa mission. Une note récemment envoyée par le gouvernement de Manille prévoit que les pirates montant une embarcation d'insurgés philippins durent capturer l'aviso portant le fonctionnaire. Jusqu'à ce jour une enquête administrativement poursuivie n'a donné aucun résultat précis.

PAUL ADAM

L'anarchisme à Rome

IL Y A 2000 ANS

TITE-LIVE : livre 33, ch. 26.
— — 39, — 8, 19, et 41.
— 40, — 37.

On était dans la première moitié du IIe siècle avant notre ère. Rome chancelait encore de l'ébranlement des guerres puniques, et des missionnaires errants, rêveurs échappés des sanctuaires de la Grèce en décomposition, allaient porter dans toute l'Europe les doctrines sociales mal connues de la religion mystérieuse de Bacchus. L'un d'eux vint en Italie. Tite-Live nous le dépeint comme un homme de basse extraction, ignorant des arts de la Grèce: il n'avait pas sucé le miel falsifié des sophistes, et son corps, au lieu de cette vigueur athlétique qui charmait les vieux Romains, était paré de la mollesse alanguie du Bacchus populaire. Il connut la matrone Annia Paculla et s'en fit aimer : c'était une grande dame de Capoue, que le sort avait élu pour l'année présidente des confréries de Vesta où n'entraient alors que des femmes de qualité.

Un jour Annia vint déclarer qu'elle avait été visitée par un dieu et que les immortels lui avaient révélé de quelle manière ils entendaient être honorés. Tout d'abord, il fallait briser les obstacles artificiels entre classes, entre sexes, et convier à l'initiation toutes les bonnes volontés; elle porta de deux à douze les jours de réunion, et, pour vaincre les scrupules par la persuasion de l'exemple, elle initia elle-même ses deux fils.

Bien vite, les confréries se transformèrent en orgéons : une cotisation fut exigée de tous les membres et, grossie des dons volontaires des plus riches, se constitua une caisse commune, confiée à la garde de délégués, et assurant, toutes les nuits, aux membres de l'association, une table servie et un lit dressé; et comme nulles conditions de rang, de nationalité ou de morale n'étaient imposées aux postulants, les conversions ne se firent pas attendre. On se réunissait la nuit, à l'écart, à Rome, non loin du Tibre, dans le bois de Simila, aménagé jusque dans son sous-sol pour servir à la fois de temple aux initiations, de salle de banquet et de conférences, d'arsenal en vue des expéditions, et à l'occasion même, suivant les cas, de sûr refuge ou d'*in pace*. Les néophytes étaient introduits par les prétendus prêtres dans des lieux secrets et bien gardés, donnant sur le fleuve, tout ruisselants de lumière et résonnants du son joyeux des flûtes et des cymbales, où s'offrait à leurs yeux le tableau de ce bonheur facile et sans vergogne qu'ils devaient donner à l'humanité. Là on leur enseignait qu'il n'y a d'autre dieu que

Bacchus ou Liber, « à la fois celui qui féconde et affranchit », la vie intarissable et éternelle dont tous les hommes, maîtres ou esclaves, sages ou criminels, citoyens ou étrangers, ne sont que des manifestations équivalentes et passagères : « L'homme, s'écriaient les nouveaux prophètes, est toujours bon et saint, lorsqu'il s'abandonne aux inspirations infaillibles de l'instinct universel, conformant toute sa vie aux devoirs sacrés de l'affection mutuelle et de l'amour égalitaire! »

Des femmes s'empressaient autour d'eux, dévêtues, cheveux épars, confirmant par l'apostolat de leurs caresses l'éloquence captieuse des hommes : « Malheur à l'ennemi de la Nature? Qui donc saurait prévaloir contre elle? » et, symbolisant le dogme, elles plongeaient dans les eaux du Tibre des torches de soufre natif et de chaux vive qu'elles retiraient ensuite tout allumées. Alors, un serment était proposé aux néophytes : « Je jure de travailler à l'affranchissement de l'humanité ; de ne rien distraire du patrimoine commun à tous, ni mes biens, ni mon amour. Je jure de mépriser toutes les lois, toutes les institutions qui oppriment l'homme et le pervertissent, mariage, famille, patrie, société. Et, dans la conquête du bonheur universel, rien ne me paraîtra coupable (1), ni la rapine, ni le meurtre, ni le sacrilège. » Ceux qui refusaient de prêter le serment et prétendaient réfuter les arguments des docteurs étaient sur l'heure et impitoyablement immolés en sacrifice ; une machine enlevait les rebelles et engloutissait leurs corps déchiquetés dans un ossuaire mystérieux qui les gardait infailliblement contre les recherches de la justice et des proches : en sorte que l'ivresse du sang répandu jointe à celle du vin et aux fureurs du fanatisme mettait les conjurés en disposition de tout entreprendre et de ne rien appréhender.

Dès le début du IIe siècle avant notre ère, les orgéons de l'Italie centrale étaient déjà organisés et n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour détruire la société et organiser le bonheur universel. En 198 (556 de Rome), au bruit des échecs déshonorants que Philippe de Macédoine venait d'infliger en Grèce aux armes romaines, ils résolurent d'agir. Le consul Sextus Aelius avait emmené deux corps d'armée dans la Gaule cisalpine, laissant Rome dégarnie de citoyens; et c'était l'heure où Hannibal, le remueur d'hommes et de pensées, préparait à Carthage, dans l'ombre du palais des Suffètes, l'insurrection du monde contre Rome. Les sociétés du Latium et de l'Etrurie décrétèrent la révolte : on devait s'emparer d'abord des colonies latines de Séties, Norbes et Circeiès, à la faveur d'une fête, massacrer tous les bourgeois, incendier les villes, et, précédés d'épouvante, marcher sur Rome, tandis qu'au signal, les orgéons étrusques prendraient les armes, occuperaient Préneste et tendraient la main à leurs frères.

(1) « Nihil nefas ducere ». Tite-Live (livre 39, ch. 13).

Trahis par deux des affidés, ils furent attaqués à l'improviste par le préteur Merula, et leur fanatisme était si imprévoyant que, préparés seulement à la victoire, ils se trouvèrent sans ressources pour la résistance : deux mille hommes levés à la hâte suffirent pour les disperser sans combat (1). Malgré ce désastre lamentable, la fièvre de colères et de convoitises dont le complot de Séties était un saisissant symptôme, ne s'apaisa pas tout d'un coup. Les orgéons étrusques attaquèrent follement Préneste : Merula les surprit encore une fois et tua quelques centaines de ces fanatiques. Les conjurés ne désespèrent pas; deux ans plus tard, nouvelle tentative qui paraît mieux réussir; même, les communistes tiennent un instant la campagne. Le Sénat doit envoyer contre eux le prêteur Acilius avec une légion et on n'en vient à bout qu'après un vrai combat.

Décimés, dispersés, les orgéons travaillèrent, durant dix années de recueillement, à réparer leurs pertes et à rénover leurs forces. Instruits désormais par une cruelle expérience, les chefs avaient élaboré un plan nouveau, très habile (2). Leurs émissaires s'efforçaient d'attirer à eux la jeunesse (en l'année 188, une délibération générale de l'orgéon de Rome, plus exposé aux curiosités indiscrètes des consuls, avait même décidé de n'initier personne au-dessus de vingt ans), et une excitation continue de l'esprit et des sens, un entraînement graduel dans les crimes privés, préparaient peu à peu les jeunes hommes au grand jour de la révolution anarchiste : d'ailleurs des espions glissés partout prévenaient l'orgéon des défaillances, des bavardages, et la vengeance était rapide, implacable. Le vol savamment organisé et sur la plus vaste échelle assurait à la caisse commune des ressources toujours grossissantes : les conjurés ne pratiquaient point la forme grossière du cambriolage, bien peu productive alors que la fortune mobilière consistait presque exclusivement en troupeaux d'esclaves; mais, près de l'orgéon fonctionnaient des offices qui fabriquaient de faux testaments, et recrutaient de faux témoins pour en attester l'authenticité.

Et cependant des catastrophes mystérieuses, les statues des dieux brisées, des bruits habilement semés de menaçants prodiges entretenaient dans Rome et l'Italie une fièvre, la crainte permanente de périls invisibles qui énervaient peu à peu les pouvoirs publics, agitaient le peuple, l'accoutumant, pour l'heure où viendrait le péril suprême, à douter de la bienveillance des dieux.

Vers l'année 186, la conjuration était forte plus que jamais. Les pauvres, les esclaves, la populace des villes accouraient en foule offrir aux orgéons leurs bras robustes et leurs maigres pécules; des

(1) On retrouve dans les mouvements collectifs des anarchistes la même audace jointe à une semblable imprévoyance; par exemple dans l'émeute de Xérés, il y a quelques années.

(2) Même révolution dans l'anarchisme moderne; après les émeutes de Montceau-les-Mines, la propagande individuelle.

riches, des heureux, se mêlaient à la foule des déshérités par curiosité, peut-être pour des blessures d'orgueil et d'ambition fréquentes dans cette société romaine si passionnée de la tradition et des lois; surtout des femmes, enchantées de ces rêves d'émancipation, où elles rêvaient de s'asservir les hommes. Déjà l'orgéon de Rome, qui exerçait une influence prépondérante, comptait, au témoignage de Tite-Live, sept à huit mille membres actifs, sans compter ceux que l'historien compare à un second peuple, et qui, assez prudents pour se tenir à l'abri d'une accusation juridiquement précise, étaient beaucoup plus nombreux. Un Comité exécutif composé de deux Romains, les plébéiens Gaius et Marcus Atinius, et de deux Italiens, Lucius Opiternius, de la ville industrielle de Faléries, en Etrurie, et Minius Cerrinius, de Capoue, fils d'Anna la prophétesse, dirigeait de Rome cette vaste confédération d'orgéons qui lentement enserrait toutes les villes italiennes, comme dans les mailles d'un filet mystérieux. Déjà les sociétés de l'Apulie, qui n'avaient encore jamais combattu, pouvaient, en quelques jours, armer tous les pâtres de l'Apennin et la conjuration avait des ramifications jusqu'en Sardaigne; on attendait le signal de Rome où, dans le mystère des réunions nocturnes de Simila, se préparaient le massacre et l'incendie (1). Mais toutes les espérances des orgiastes allaient se briser contre un amour de petite fille.

Un nommé T. Sempronius Rutilus, qui avait détourné au profit de l'orgéon de Rome la fortune de son beau-fils, Publius Aebutius, jeune chevalier, voulut le faire initier aux Bacchanales. Malheureusement pour les orgiastes, Aebutius était lié avec une jeune courtisane affranchie, Hispala Fecennia qui l'aimait follement. A la pensée que l'orgéon allait le ravir à sa tendresse, Hispala avoua à son amant qu'elle avait été initiée dans son enfance et que mieux valait qu'il mourût avec elle que de se laisser conduire à Simila. Aebutius refusa donc de se prêter à l'initiation. Chassé par son beau-père, il se réfugia chez sa tante Aebutia qui l'adressa au consul Sp. Posthumius. Bientôt après, Hispala habilement attirée chez Sulpicia, la belle-mère de Posthumius, et terrorisée par lui, avoua tout ce qu'elle savait.

Les révélations d'Hispala remplirent le consul de trouble. Il ordonna qu'on gardât à vue la jeune affranchie chez Sulpicia, interna provisoirement Aebutius dans la maison d'un de ses clients et, en diligence, ayant convoqué le Sénat, il lui fit son rapport sur l'affaire. Il y eut un moment de stupeur, puis on résolut d'agir avec vigueur et prudence : les consuls sont investis d'un pouvoir extraordinaire d'information contre les menées des conjurés; les édiles, mandés sur l'heure, reçoivent l'ordre d'arrêter sans bruit tous ceux qu'Hispala avait désignés comme affiliés à la conjuration, de doubler les

(1) Immédiatement après les révélations d'Hispala, le Sénat créa des magistrats spéciaux chargés dans chaque quartier de préserver les édifices publics et privés contre la main des incendiaires.

postes de police, d'organiser des rondes et de faire garder les édifices. Le peuple est convoqué d'urgence : Posthumius lui révèle le danger qui menace la République et, après avoir donné lecture d'un sénatus-consulte qui sommait les orgéons de se dissoudre sans délai, proclame que l'impunité et des récompenses sont assurées à tous délateurs.

On vit bien alors combien habilement les menées des conjurés avaient organisé de longue main la panique et l'affolement; tous ceux qui redoutaient un coup de main des conjurés ou les poursuites arbitraires des magistrats abandonnèrent la ville; les affaires furent suspendues, les tribunaux désertés, à tel point que les prêteurs, pour éviter la multiplicité des condamnations par défaut ou des péremptions d'instance, durent demander au Sénat trente jours de sursis. Cependant les mesures de sûreté publique se succédaient de plus en plus ouvertement menaçantes pour les suspects : d'abord, citation de comparaître à jour fixe ; des garanties étaient encore accordées, on prolongeait le délai pour ceux qui se trouvaient hors du territoire de l'Italie; puis défense d'assister les proscrits, non seulement de leur donner asile, mais même de leur vendre des aliments; arrêt de mort contre les plus compromis (et l'élasticité des termes employés permit, de l'aveu même de Tite-Live, de comprendre sous cette dénomination presque tous les conjurés); enfin défense, pour l'avenir, de former des associations sous un prétexte religieux, sans l'autorisation du Sénat (1).

Les orgiastes, atterrés par la rapidité de ces mesures, furent réduits à l'impuissance. Dès la première nuit qui suivit l'assemblée des comices et la proclamation des consuls, beaucoup se donnèrent la mort, et un plus grand nombre, cherchant à fuir, furent arrêtés aux portes de Rome et remis aux magistrats; néanmoins quelques-uns des plus riches et dont la prudence avait su se garantir des preuves patentes, purent donner caution et parvinrent ainsi à sortir secrètement de la ville. On ne fit pas de quartier : sept à huit mille conjurés dont beaucoup de femmes périrent à Rome dans les premières semaines qui suivirent; les chefs du complot, amenés devant les consuls, proclamèrent hautement tous leurs crimes, et leur châtiment ne se fit pas attendre (2). Il n'y eut d'exception que

(1) Le texte de ce dernier sénatus-consulte a été retrouvé à Tiriolo, en 1640 : son étude attentive contredit très manifestement l'opinion généralement répandue qui ne voit dans les orgéons que des sociétés religieuses. Ce sénatus-consulte ne proscrit nullement le culte de Bacchus ; même il n'interdit formellement qu'aux hommes seuls de participer aux bacchanales : les bacchanales mixtes ne peuvent compter plus de cinq membres dont trois femmes, une prêtresse et quatre fidèles. On saisit bien là l'intention politique qui veut écarter les hommes de la direction de ces sociétés. Il proscrit le serment des initiés par cinq expressions presque synonymes, de peur qu'on ne puisse éluder sa prescription.

(2) « Judicio moram non fecerunt » dit, avec une terrible énergie, l'historien latin.

pour Minius Cerrinius qu'on interna provisoirement à Ardée, avec ordre d'empêcher à tout prix son suicide, parce qu'il était de Campanie et qu'on espérait lui arracher par tortures ou promesses des révélations sur les orgéons de l'Italie méridionale, alors en pleine révolte; mais on peut supposer que les espérances de la République furent vaines, car il n'est dit nulle part que le Sénat lui ait décerné quelque récompense. Hispala, au contraire, épousa son Aebutius.

Le péril était conjuré, mais la lutte n'était pas encore finie. Les orgiastes échappés de Rome avaient parcouru l'Italie, appelant leurs frères à la révolte et à la vengeance. Il n'y eut pas de mouvement sérieux dans le Latium, ni en Etrurie, parce que les consuls s'y transportèrent aussitôt pour écraser toutes tentatives de résistance; mais l'insurrection des esclaves d'Apulie put organiser, dans les montagnes de l'Apennin, le régime nouveau. Les communistes eurent d'abord l'avantage : durant les derniers mois de l'année 186 et les premiers de l'année 185, ils se maintinrent dans les pâturages publics, occupant les routes et coupant les communications. Ils furent enfin écrasés par le prêteur L. Posthumius, qui en extermina plusieurs milliers sans compter les membres du gouvernement insurrectionnel qui, déjà prévenus dans le procès des conjurés de Rome, furent jugés militairement ou renvoyés au Sénat.

L'aristocratie romaine s'acharna contre les restes de la conjuration anti-sociale, et ceux qui avaient pu échapper en 186 furent impliqués bientôt, à la faveur d'une épidémie, dans des procès d'empoisonnement : sous prétexte de ne pas effrayer le peuple, les prêteurs emmenaient ces malheureux dans les environs de Rome où on les expédiait sommairement. Grâce à l'activité des magistrats, en deux fournées Quarta Hostilia, veuve d'un consul, et six mille personnes environ périrent encore.

ALBERT DELACOUR

A Victor Barrucand.

Lieder tout le long du jour

L'ÉTÉ.

I

L'aube lave les vitres de baisers blancs,
elle caresse au loin les forêts somnolentes
de longues mains diaphanes et lentes
et mène le chœur des Espoirs enfants
par les bourgs éveillés, les fermes et les champs.

L'aube joue dans le grand platane
assise sur une branche, parmi les feuilles larges;
elle chante des refrains naïfs
appris par delà la Vie
qui s'effarent comme des papillons dans l'air vif

L'aube est entrée dans la chênaie,
le sillage de sa robe luit sur le chemin,
elle déniche à folles mains
les couvées écloses et les œufs frais
ainsi que de jeunes Désirs...

L'aube a jeté le Sort au jour
et s'est enfuie sans le dire...

II

Le Sort plane à la cime des arbres
le jour s'en rit
— la pluie vienne sur le vent d'est
ou clame le soleil les hymnes de midi
qu'importe?
le jour ne lève pas la tête
le jour se moque.

A cloche-pied
le matin saute sur la route
des arbouses plein les cheveux
et saute, et pousse
dans son jeu
les pierres blanches au fossé...

- - - - - - -

Dans la rosée
à fleur de terre
la griserie des muguets court,
des gazes légères
s'envolent des prés,
aux jardins emperlés les roses s'enamourent.

... Le matin bel et clair sur le val
le matin d'Insouci et d'Ingénuité
qui cueille les fraises
qui vire et qui balle
léger
de tout le Sort fleuri ou défeuillé qui pèse...

III

Crinière d'or en flamboi de torche
Midi se rue tous Désirs en croupe,
piaffant des quatre fers aux quatre échos d'airain;
la Vie qui guettait a brisé les portes
à coups de pavés et de fourches;
le soleil au zénith, royal moulin,
Roue des rayons et moud des poudres pour les routes...

Midi mène au butin l'invasion des Forces;
la plaine est pantelante ainsi qu'une femme amoureuse qui s'offre;
les églantiers piquent des blessures aux haies,
les murs blancs ont des regards de passion
qui attirent et qui effraient,
l'afflux de sève au bois gonflé crève l'écorce.

Midi se couche sur l'aire blonde
et les moissons tressaillent comme des chairs
les Joies errantes cherchent un peu d'ombre
pour les siestes et les caresses,
les abeilles passent en vol de sagettes
sur les allées des jardins pourpres
toutes les fleurs sont des bouches
dardant des baisers pareils à des braises...

... Midi, héros las, sous l'armure d'or
dans les Heures fraîches du coteau bleu s'endort...

IV

... Et le jour baisse en les chambres basses,
le jour, aux lampes des veillées cède la place...

Des buées enveloppent les lointains,
les heures saignent
à rougir de leur sang le ciel de pâle lin
on entend sous les bois doucement gémir les fontaines.

L'ombre bat l'horizon ainsi qu'une marée
l'ombre descend dans le val comme un fleuve lent
voici le Soir qui chasse les Désirs à l'occident
le Soir, vieillard pensif des humbles Destinées...

Les parfums fument avant de se clore aux corolles
les filles sur les eaux effeuillent leurs couronnes
les baisers gisent, le Regret filtre
le Souvenir en voiles apaisés se tisse...

Le soir en escorte de loups
chasse les bons bergers des pâturages doux,
le troupeau des Joies tinte le retour vers l'étable
et le rêve attardé se complait à ses pleurs.

...Le jour se meurt comme une veilleuse au fond d'une salle
a petits souffles, le jour, aux bras du soir, se meurt...

V

Dans la terreur du vent qui rôde à la ténèbre
la Nuit jette des poignées d'astres
en envols égrénés d'arpèges sur des harpes...

Sur les jardins et sur les bourgs
la Nuit sème des fleurs de songe
pour la parure oublieuse des sommeils lourds...

Sous le disque froid de la lune pleine
la Nuit lance des galops d'Espoirs
par delà l'horizon, jusqu'à l'aube prochaine.

HENRI GHÉON

Les Livres

TRISTAN BERNARD : *Contes de Pantruche et d'ailleurs.* — PAUL HERVIEU : *La Bêtise Parisienne.* — GEORGES DARIEN : *Biribi* (nouvelle édition). — JEAN GRAVE : *La Grande Famille.* — EUGÈNE MOREL : *La Rouille du Sabre.*

M. Tristan Bernard, que tout le monde ici aime et regrette — quand nous rendra-t-on *le Chasseur de Chevelures* ? — vient de réunir quelques-unes de ses meilleures fantaisies sous le titre, un peu obscur, je l'avoue, de **Contes de Pantruche et d'ailleurs**. M. Tristan Bernard n'est pas un auteur gai, bien que tout en lui soit franc, libre, et de bonne humeur, mais il est un de nos meilleurs humoristes. Qu'est-ce que l'humour? C'est le don de forcer et de déformer les choses sérieuses jusqu'à ce qu'elles aient pris une apparence de gaîté, de comique, et de parodie, le talent de l'humoriste étant d'obtenir ce résultat par la déformation la plus légère. Ou plutôt, c'est le don d'extraire et de mettre en relief ce que les événements et les caractères recèlent toujours de comique et de gaîté, car tout est *naturellement*, par un côté, une parodie de soi-même.

M. Tristan Bernard n'est pas un esprit frivole, et quiconque lira avec attention le Prestige des Banknotes, le Collectionneur, la Politesse et l'Amitié, sera frappé de l'application, de la vérité, de la profondeur d'observation que dégagent ces fantaisies. Il est le plus sérieux des humoristes, et je ne vois guère que M. Capus qui ait su tirer d'aussi loin sa gaîté et son esprit. Tous deux sont en réalité des philosophes, mais des philosophes de bonne humeur, et dont le goût naturel est de démontrer par l'absurde.

J'ai lu quelque part que M. Bernard était avant tout « un philosophe badin, une sorte de gentleman-farmer épris de sociologie pratique ». Sous la bonne humeur cordiale et débraillée, nul ne cache en effet plus de substance et de moelle. Mais il a le sens des ridicules et le don de la parodie. Les nouvelles qu'il a publiées ici même, et que j'espère voir bientôt réunies, étaient des chefs-d'œuvre de parodie sentimentale. Elles atteignaient profondément et respectaient la vérité de la vie. L'esprit n'était que l'exagération des gestes et le changement des noms et des décors.

J'aime infiniment les romans de M. Capus. Mais combien j'aime les romans qu'écrira M. Tristan Bernard. Nous vivons sur une telle profondeur de conventions et d'idées faites, que la vérité seule, toute nue et exprimée simplement, est une surprise et une saveur. Nul ne sait mieux la dégager de sa gangue que ces esprits habitués à chercher le ridicule sous les apparences de grandeur, et le mensonge des sentiments sous l'hypocrisie des gestes. Et ainsi, il me semble que l'humour de M. Bernard ou de M. Capus n'est, au fond, qu'une *restitution* de la vérité, mais sortie, exprimée, mise en lumière par la substitution de circonstances qui l'accusent aux cir-

constances qui la cachaient. Car l'habitude est si forte que nous appelons réalité ce qui n'est que parodie, et que nous voyons une parodie dans la vérité.

A travers tous ces tâtonnements, ces définitions approchées et successives, je voudrais avoir enfermé ce que je vois d'essentiel dans la pensée et, je puis dire, dans la philosophie de M. Tristan Bernard. On lui a fait jadis, ici même, un reproche qui est injuste. On a dit : Il écrit mal; sa forme lâchée et négligée garde l'empreinte de ces comptes rendus sportifs où d'ailleurs il excelle. — Il écrit fort bien, et même avec une justesse des mots abondante et rare. L'agrément de son style est dans cette justesse même et dans un équilibre solide et bien assis qui fait penser à la manière des Parnassiens, de Théophile Gautier ou de Banville, quand ils ont écrit en prose. Sa prose est une prose de poète, ou plutôt de quelqu'un qui a fait beaucoup de vers et qui les fait bien. S'il se trouve des incrédules, je les renverrai à la charmante fable insérée dans les Contes de Pantruche.

Et à ce sujet, ne pourrait-on pas dire que, pour bien écrire en prose, il faut avoir écrit en vers? Pour moi, je le crois. Je ne vois guère d'écrivain, dans les deux siècles derniers, de qui on puisse dire qu'il écrivait mal; et c'est aujourd'hui un mérite que de ne pas très mal écrire. N'est-ce pas parce qu'autrefois tout le monde faisait des vers? Tout le monde ne les faisait pas bons, mais tout le monde savait les faire. La théorie de la métrique et son usage étaient dans l'éducation courante; et on savait écrire un sonnet comme une lettre. Les poètes aujourd'hui sont des professionnels et des prosateurs qui passent pour distingués ne reconnaîtraient pas un vers faux à l'oreille. Je crois pourtant que, seule, l'écriture poétique enseigne l'harmonie et que son travail plus difficile apprend la justesse des mots. Il faudrait que tout le monde écrivît en vers, pour en publier un volume à vingt ans, ou n'en pas publier du tout, mais pour qu'au poète mort jeune il survécût un prosateur.

Il est possible que M. Hervieu ait mis un peu de coquetterie à publier **la Bêtise Parisienne** après *la Loi de l'Homme*, et les critiques, ouvrant ces pages d'agrément et de fantaisie après ce drame solide, nerveux et sûr, ont admiré la souplesse et l'heureuse diversité de son talent. Pour moi, j'admire au contraire comment M. Hervieu, dans tous les tons et dans toutes les inspirations, sait rester égal et semblable à lui-même. Et *la Bêtise Parisienne* me paraît montrer clairement qu'il n'y a pas dans la littérature d'esprit moins malléable et moins passif, moins docile à la mesure des genres et à l'influence des sujets.

M. Hervieu a eu l'esprit d'écrire sur Paris un livre où il n'y a pas de mots d'esprit, où il n'y a pas de plaisanterie, où il n'y a pas de légèreté, mais la plus juste, la plus heureuse et la plus profonde fantaisie. Il a su plier son sujet à ses qualités, et ne voir qu'à tra-

vers ses yeux; ce qui est la plus rare preuve de franchise et de courage littéraire. Songez qu'entre un sujet choisi et l'écrivain qui le traite, si l'adaptation n'est pas naturelle et spontanée, il faut que le sujet cède, ou l'écrivain. M. Hervieu ne cède jamais, et même il ne fait jamais de concessions. Il reste immuablement lui-même. Et c'est ainsi que dans ce livre de courtes études et de croquis parisiens, sur un fond de fantaisie et d'un humour parfois amer, on retrouvera les qualités de justesse sérieuse, de profondeur et d'effort qui constituent, à bien dire, M. Hervieu, et cette franchise de style et de pensée qui monte chez lui jusqu'au courage et jusqu'à la beauté.

C'est un livre plein de nouveautés et de paradoxes. J'en citerai particulièrement la première partie: Choses de l'Amour, qui est presque dans son entier hardie et neuve. Et M. Hervieu est en personne sincère et paradoxal. Mais sans ses paradoxes même tout est solide et sûr, rien n'est livré au hasard des mots, fié au bonheur du développement. Je vois à peu d'écrivains une nouveauté plus vraie, et parfois plus violente; aucun n'est moins aventurier. J'admire combien la fantaisie de M. Hervieu reste, elle aussi, probe et sûre d'elle-même, combien elle attend peu du hasard et de la déloyauté des moyens. Elle n'est vraiment qu'une manière de voir spéciale et neuve, un angle imprévu jeté sur les mœurs, sans excès, sans déformation, mais complètement : l'exactitude de M. Hervieu a des scrupules et se soucie des conséquences.

La Bêtise Parisienne aurait plu à nos anciens moralistes. M. Hervieu a la discrétion de l'art classique, qui consiste à tout prévoir et ne pas tout exprimer, et ce sous-titre que lui-même a choisi pour un des chapitres de son livre : Insinuations psychologiques, montre assez, qu'en voulant bien tout penser, il n'écrit pas pour un public à qui il faudrait tout dire. M. Hervieu a l'amour et le goût de la morale. Il est, en somme, un moraliste, attentif surtout dans la vie aux conflits des individus et des volontés privées avec ces legs coagulés de volontés anciennes que sont la morale sociale ou la loi. Parfois même il est allé plus loin, et il a touché, au-delà de toutes les formes, ce résidu dernier de la vie, intact et vierge, que la littérature peut délimiter et retenir plutôt qu'exprimer. Et entre les qualités si précieuses, qui mettent M. Hervieu au tout premier rang de la littérature présente, je l'aime d'être un esprit qui aime la dernière difficulté, qui la cherche, qui s'y joue, et qui sait pourtant ne pas l'avoir tout à fait vaincue.

On a réimprimé le **Biribi** de M. Georges Darien, M. Jean Grave a publié **la Grande Famille**, M. Eugène Morel vient de faire paraître **la Rouille du Sabre**. Ce sont trois romans militaires. Mais les deux premiers peignent l'armée vue par le civil qui la traverse, et le dernier subie par le professionnel qui y vit. M. Darien a vu dans l'armée une brutalité cruelle et sauvage. M. Jean Grave

une plaie sociale. Je crois que M. Morel a tenté un sujet plus rare et plus difficile en étudiant son influence psychologique, sa puissance de déformation sur les vies qui s'y sont vouées ou qui la côtoient.

Le livre de M. Morel n'a pas, on le voit, grand rapport avec les romans de mœurs militaires que, depuis le service obligatoire, ont abondamment publiés les volontaires d'un an. Il n'y a pas chez lui un effort de revanche, d'attaque ni de colère. Son livre est sérieux, profond et triste, et pour lui chercher une parenté, il faudrait remonter jusqu'au chef-d'œuvre de Vigny : *Servitude et Grandeur militaire.* Mais les héros de Vigny, après l'épopée de l'Empire, ont gardé le mirage de la gloire ; ils ont retrouvé le prestige de l'ancienne aristocratie. M. Morel a vu une armée plébéienne, bureaucratique et désabusée. Il a peint ce spectacle plat avec la tristesse exacte et sérieuse qui convenait à son sujet et qui est le caractère même de son talent.

La forme de M. Morel, parfois trop brisée, parfois condensée jusqu'à la fatigue, avec un perpétuel effort, tantôt pour fragmenter dans les mots des nuances dispersées de sentiment, tantôt pour unir dans la phrase l'accent des émotions simultanées, d'un impressionnisme fugitif et solide à la fois, fait penser à Cladel et aux Goncourt. Elle est pourtant personnelle, dans son exactitude et dans sa difficulté ; elle est surtout parfaitement adaptée au sujet et à l'accent. Je sais peu de lectures plus tristes, plus désolantes même que *la Rouille du Sabre*, et pourtant on n'y trouvera pas d'affectation de sensiblerie, ni même l'effort qui prolonge et exagère l'émotion. Il m'a donné à certains moments l'impression d'un enterrement sous la pluie, de tous les cortèges mouillés, défaits et piteux. On dirait que M. Morel a fait effort, dans sa probité désolée, pour y rassembler toutes les petitesses, tous les découragements, tout l'ennui morne et indéfini de la vie. Il y tient quatre générations de désolation et de misère : les uns nés pour l'amour et la vie, les autres faits peut-être pour l'action, tous s'enlisant peu à peu dans la médiocrité, dans l'ennui, dans la tristesse, puis dans la faim.

Je ne saurais assez dire l'estime et la sympathie que m'inspirent ce livre simple et droit, où tout est en profondeur et en sincérité, où rien n'est donné à l'apparence, au décor et au luxe. J'y ai goûté de vraies beautés de psychologie, des vues neuves et fortes, une rare intensité du récit. Je souhaite cependant, sans avoir un goût spécial pour la littérature facile, que le prochain livre de M. Morel ait plus de relief et d'objectivité, et quelque chose de plus clair, sinon dans l'expression, au moins dans la suite et dans la conduite. Et encore, ai-je peut-être tort.

Léon Blum

Petite Gazette d'Art

L'ART DES SALONS

Lès livrets des trois Salons ouverts au public dans les derniers jours d'avril n'énumèrent pas, ensemble, moins de huit mille œuvres.

C'est un chiffre, — la lassitude du visiteur le plus consciencieux peut l'invoquer, quelque reproche qu'il encoure — qui, déjà, conseille éloquemment la sagesse de se borner à quelques réflexions générales. Matière périlleuse si l'on craint les redites. Un fort petit nombre de thèmes peut resservir d'année en année, tels ceux que retrouvent invariablement les chantres des saisons et de quelques passions humaines ou qu'alternent les chroniques des journaux.

Ces exhibitions se renouvellent si peu, par modifications si insensibles, que, même au bout de la période de quelque sept ans qui les aura transformées radicalement, on n'y découvrira pas plus qu'en un organisme humain, de changement que puisse apercevoir qui ne les a pas, entre temps, perdues de vue. Non plus que la Nature les Salons ne font de sauts.

Pour ce qui est des observations particulières ayant trait aux arts plastiques — qui surtout importent à cette place — ces promenades printanières que la mode impose et où la curiosité des amateurs se laisse chaque fois entraîner, en quête de la trouvaille ou du miracle toujours attendus parmi les foules d'une grande ville, ces laborieuses promenades fournissent l'occasion d'en faire très peu. De cette masse considérable d'œuvres un si petit nombre révèle de véritables soucis plastiques qu'on a tôt fait de distinguer celles qui s'y haussent.

Au surplus, ces assises solennelles ne font plus guère illusion. Même des mœurs nouvelles menacent de les faire tomber en un grand discrédit. Leurs jours semblent comptés. Le public averti et que préoccupe la production des œuvres d'art comprend mieux chaque année tous les vices inhérents à ces institutions dont la signification originaire a fini par se perdre. Convaincu que les Salons — même s'ils n'inclinaient impérieusement la plupart des exposants à un effort factice que la mode et des nécessités indépendantes de tout souci plastique commandent de pousser vers des fins médiocres — que les Salons sont le plus déplorable endroit où goûter des œuvres d'art, le public cherche et trouve ailleurs à satisfaire son goût et sa curiosité.

C'est une institution qui peut durer éternellement; opposer chaque année à la cohue trop pressée du premier jour, des *vernissages* qui iront en se multipliant, survivre à la république, aux étrennes, au salut des convois funèbres, à l'esprit français: elles ont perdu leur importance.

L'abstention de quelques-uns des plus grands artistes contemporains, où l'on aurait grand tort de chercher un système, tout simplement l'indifférence qu'ils témoignent à des institutions périmées, achèverait, s'il en était besoin, de prouver cette décadence. D'autre part, ceux qui ne sont pas le moins doués entre les jeunes hommes, ont pu renoncer, sans dommage, bien au contraire, à ces fades tournois et se passer d'une consécration qu'ils sont impuissants à dispenser.

Voilà une constatation qui est essentielle.

Il semble bien que l'axe se soit déplacé, que la gravitation ait varié, ne laissant à la route autrefois suivie que la poussière énorme soulevée, qui encore s'agite et tourbillonne, mais où la seule routine persiste à vouloir découvrir l'astre évanoui.

Un Rodin, un Fantin-Latour, quelques autres et des jeunes hommes dont l'effort importe, peuvent bien continuer d'envoyer aux Salons. Même un miracle ne réagit contre la fatalité du destin. On va, respectueusement, joyeusement, considérer leurs œuvres. Elles ne sauraient douer d'intérêt esthétique une surproduction abâtardie. Des mœurs qui empruntent beaucoup à l'industrie appellent une terminologie industrielle.

La force de l'habitude ou la vitesse acquise, défendent seules ces institutions caduques. Mais même la coalition puissante d'intérêts très divers, voire économiques, les mieux apparentés des syndicats, demeurent à la merci d'un événement. Qu'il faille démolir un palais, que manquent des hangars et voilà, sans que souffrent de ce désastre que les plus directement intéressés, ruiné du coup un équilibre merveilleusement instable, et qu'il faut, outre la routine, la combinaison de tant d'efforts pour maintenir.

Hâtons-nous de jouir de la beauté qui reste à ces spectacles populaires, tant que s'en maintient la tradition, d'aller goûter les souvenirs qui y agonisent, dont la matière est précieuse.

Au rebours de ce qui se passe, avec la complicité de la presse, c'est le Salon des *Indépendants* qu'il faudrait examiner avec le plus de soin. C'est où du moins il convient de s'efforcer dans un recueil qui ne repousse aucune opinion de peur de choquer le plus grand nombre, et a sa part de la manie de ceux, qui, à défaut de s'y opposer, prétendent apporter aux injustices qui se commettent quelque réparation.

L'abolition du jury est aux *Indépendants* comme une garantie et la promesse d'un choix d'œuvres curieuses. Il est vrai que depuis que les jurys sont devenus très intelligents, et surtout depuis qu'on a perdu la terreur respectueuse des jurys, cette garantie a perdu de sa valeur.

Trouvera-t-on l'extraordinaire, dont toujours découle l'ordinaire, ce qui fait hurler avant qu'on s'y pâme? Voilà ce qu'anxieuse-

ment on se demande chaque fois qu'on parvient aux tristes galeries désertes.

Du moins trouvera-t-on cette fois, pour se rafraichir, de ces œuvres qui paraissent folles, insensées, dont la maladresse qui saute aux yeux est généreuse, même ces extravagances dont la médiocrité ambiante et le talent qui abonde, donnent si vivement le goût?

Il s'en rencontre toujours.

Qu'on n'objecte pas la quantité d'œuvres plates, misérables au travers de quoi il les faut aller chercher. Elles ne sont pas plus pénibles que celles qui encombrent les Salons à médailles, plus cossus, ou les plus prétentieux Salons, très élégants. Ici, du moins, elles méritent de la sympathie : la foule n'y apporte, — en ce désert, si lointain, si peu connu, — qu'infiniment peu de subsides, l'État n'y égare aucune Commission plénipotentiaire, et le concours de ces œuvres si médiocres, de loin en loin, permet, sans conditions, libéralement, une occasion de se produire à quelques jeunes hommes si peu fortunés, si mal apparentés ou soutenus, qu'ils ne la rencontreraient ailleurs.

Notez que ce Salon, en ce sens le plus utile et vraiment le seul, peut-être, indispensable, disparaîtra le premier. La ville d'abord l'avait logé, elle l'oublie. L'administration des Beaux-Arts n'en a cure. Nous ne le reverrons peut-être plus.

Il en est qui le regretteront.

C'est — s'il ne faut dire c'était — une visite émouvante qu'on y va faire et qui, même après, surtout après les Champs-Elysées, le Champ-de-Mars, garde sa saveur. On est délicieusement, dans la solitude des vastes salles où parviennent des galeries inférieures des échos de café-concert et le vacarme des vélodromes, des tennis, à considérer des œuvres extravagantes, tâcher de surprendre le secret de leurs violences, de leurs excès, chercher anxieusement si ne dort, dans cette matière brute, une des formes qu'adoptera le capricieux rêve humain, le moule peut-être où se transformera pour un temps le spectacle des choses, qui est malléable. Quelques toiles, chaque année, de celles qui paraissent les plus insensées, offrent un support admirable à la méditation. Les rires, les exclamations indignées, les sarcasmes, les contorsions des rares passants, aventurés jusqu'en ces salles du fond, l'avertissent qu'elle peut prendre son élan, la poussent à ce dégré sublime où elle connaît le mépris du ridicule.

On rencontre le plus souvent parmi ces images qui ont de la nouveauté — ce qui surtout blesse le passant inapte à comprendre qu'on veuille changer quelque chose — un goût barbare qui a l'extraordinaire saveur de celui des enfants et des peuples enfants, où l'inexpérience, parfois le dédain du métier, peut mesurer sa fougue. A cet égard que de réflexions ne suggère pas, par exemple, la comparaison des envois si curieux de M. Edward Munch, l'éton-

nant peintre norvégien, dont les violences, les crudités poursuivent l'expression picturale d'un lyrisme exalté, avec ceux de M. Valtat où s'agence ingénieusement une coulée superbe de matière colorée. Comme eux, la belle composition de M. d'Espagnat, abondante, éclatante, bien que trop peu nuancée et mélodieuse, mériteraient qu'on s'arrêtât longtemps à les considérer.

En leurs toiles, en quelques autres encore, en celles de MM. Dufrenoy, Lanoë, Delepouve, Laferrière, Bern Klené, de Mlle Kronglicoff, on remarque, entre des qualités notables, diverses, l'influence de M. Cézanne et de Vincent van Gogh, celle de M. Gauguin et de cette école de Pont-Aven qui gardera un nom dans l'histoire. Il n'est pas d'un intérêt médiocre d'observer à propos de ces jeunes hommes, de nombre d'autres, les progrès de ce goût de l'horrible et du terrible qui vaut, qui ne vaut ni plus ni moins, mais qui vaut le goût du joli de l'élégance; du souci de l'accent à tout prix, qui vaut le souci de la séduction à tout prix.

Il semble que le nombre de ceux qu'on appelle les pointillistes, diminue ici à mesure que leur procédé se propage ailleurs, où il fournit des plaisanteries aux passants qui n'imaginent pas que les secrets de technique d'aucun métier puissent échapper à leur compétence. M. Cross, pour qui certaines toiles presque monochromes marquent une évolution, M. Luce qui a, entre autres, un fort beau paysage, *le Pont Neuf*, mais surtout M. Signac les représentent brillamment. L'exposition de M. Signac est captivante, tout à fait séduisante. Il parvient à une acuité de coloris lumineux et vibrant, à une ingéniosité de composition merveilleusement habile à emplir un tableau, qui forcent l'admiration; il respire la sérénité. Son tableau *la Bouée rouge* est d'une matière admirable et ses notations à l'aquarelle, sa lithographie, charmantes.

M. de Toulouse-Lautrec, le maître lithographe, partage avec M. Signac la gloire de demeurer, même parvenu à la notoriété, bientôt à la gloire, fidèle à l'institution où il se produisit à ses débuts. Il expose trois planches de cette superbe série, *Elles*, d'autres, monochromes, polychromes, où se joue parmi des raffinements nouïs, s'accuse en accents aigus, se nuance, s'affirme la souplesse et la force de sa maîtrise. *La Loge*, notamment, est un chef-d'œuvre.

Il faut citer encore de M. Daniel-Montfried un beau tableau, de M. Durenne, qui est un coloriste, de fort agréables et séduisants paysages et études, d'autres paysages agréables de MM. Francis Jourdain et Muller, dont les œuvres ont comme une parenté, et de ce dernier, un bon portrait.

Deux petits tableaux de M. Lasellaz, sous les numéros 585 et 586, témoignent de qualités délicates.

Cette année encore, Mlle Lisbeth envoie des cristaux fleuris dont les accents passés et les éclats assourdis ont de la grâce.

M. Maynard est un virtuose remarquable, mieux représenté ici qu'au Champ de Mars où, sans doute, il ne tardera pas à parvenir à une grande notoriété.

M. Besson qui s'inspire à la fois de M. Raffaelli et de M. de Toulouse-Lautrec, de ce dernier surtout, est également mieux représenté qu'aux Champs-Elysées. Il paraît heureusement doué, mais quelques toiles trop jolies sont inquiétantes.

Parmi d'autres, il faudrait parler surtout de M. Henri Rousseau, dont la naïveté acharnée parvient comme à un style et dont la simplicité, ingénue, entêtée, a la gloire de faire songer, sans rapport aucun que la bonne volonté, à des œuvres primitives. Sa gaucherie, touchante, mérite sans doute infiniment plus d'attention que quantité d'œuvres insipides qui, dans les grands Salons, motivent tant d'oiseux commentaires.

—

La visite au Salon des Champs-Elysées a paru cette année particulièrement pénible, insupportable. Il faudrait dire qu'elle paraît chaque année plus pénible, à mesure que s'accroît la fatigue de retrouver irrémédiablement les mêmes portraits, les mêmes anecdotes, les mêmes gaudrioles, les mêmes illustrations dont à peine varient les sujets, les produits identiques des fournisseurs attitrés, la même pauvreté, la même platitude, les décorations officielles, les paysages, les tableaux de genre, les monuments démesurés, le triste jeu de massacre que multiplient les bustes dont on est poursuivi, le désert aride des aquarelles, pastels, gravures et dessins et cette désolante section d'objets d'art, monuments raccourcis ou désespérante camelotte qui utilise des matières précieuses.

On peut prendre, suivant l'illustre conseil, un autre parti, celui de rire de tout. Mais si comique que puisse paraître le Salon des Champs-Elysées, à rire, à pleurer de rire, c'est une gaieté mauvaise qu'il provoque et qu'on regrette. On ne songe qu'avec plus de mélancolie à cette quantité prodigieuse d'efforts laborieux. Au résultat vain de tout ce pénible labeur. Mieux vaut chercher un autre enseignement. Songer que, directement, ou indirectement, avec la complicité partiale de l'Etat, tous ces exposants dont beaucoup ont vieilli à la peine, dont beaucoup sont pleins d'adresse, quelques-uns pleins de savoir, fournissent patiemment, louablement à la majorité, des provisions conformes à ses vœux et où elle contente avec simplicité un goût naturel pour les images.

S'instruire de la mentalité de la foule ici satisfaite. S'édifier sur la qualité de l'idéal de la majorité de ses contemporains. Examiner à quelles sources se désaltère, à quelles sources on désaltère le meilleur des aspirations d'un peuple.

Du moins, et fort heureusement, la place qu'octroient les quotidiens à ces manifestations traditionnelles dispense d'en recommencer un trop fastidieux compte rendu. Au risque coupable de négliger quelques œuvres, si peu d'œuvres, intéressantes, on peut

bien, si las, exténué, sans le profit de très loin en très loin d'une joie, d'une observation intéressante, se borner à quelques mots.

La seule joie pure, chaque année, dont l'attente n'est jamais trompée est la recherche des envois de M. Fantin-Latour. Il n'a cette année que deux tableaux. On y reconnaît, on y rend hommage aux très hautes, aux très séduisantes qualités où se complait la noblesse du grand artiste. Son inspiration délicate ou superbe, qui sait le secret de préserver sa pureté, est servie par des dons précieux qui la vêtent de grâce et de charme.

Le plaisir délicieux éprouvé à rencontrer tout à coup parmi tant d'objets indifférents, un tableau, force à louer particulièrement M. Hugues de Beaumont qui a peint, délicatement, avec goût, un fort joli tableau d'intérieur, de tonalité brune.

Sans doute on pourrait encore citer des noms, glaner de loin en loin une observation. Mais pourquoi?

Les fournisseurs les plus notoires, dont la marque est la mieux achalandée, demeurent pareils à eux mêmes, poursuivant la tradition de leurs qualités, aussi peu émouvantes que leurs défauts, dont l'origine est ancienne. Les autres, presque tous les autres, se disputent la gloire de la continuer quelque jour où ils hériteront de tous les titres, de tous les avantages attachés à de lucratives situations.

Dans le jardin de la sculpture, pas plus que dans les salles de peinture, rien ne change ou à peine, sinon que la toilette du Salon paraît plus négligée qu'à l'ordinaire. Il semble que dans la vieille maison qu'on démolit — il y a si longtemps qu'ont commencé leur travail, les démolisseurs — on renonce à des velléités de tardive coquetterie où sur ses vieux jours avait cédé cette vieille dame vénérable et compassée, qu'apparaît le Salon des Champs-Elysées, le Salon! et où sa décrépitude, trop lasse, renonce, sur le point de mourir.

(*A suivre*)

THADÉE NATANSON

Notes dramatiques

Porte-Saint-Martin : *la Montagne enchantée*, pièce fantastique en cinq actes et quatorze tableaux, de MM. E. Moreau et A. Carré.

Renaissance : *la Samaritaine*, évangile en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand.

Il est présumable qu'en des temps pas très distants les hommes auront à ce point la nausée de leur vie et de la vie qu'ils n'en pourront supporter la représentation scénique, et qu'ils proscriront, avec la même intransigeance qu'ils la prescrivent aujourd'hui, la *vérité* dans l'ordre dramatique. Ce jour-là, de leurs fabricants ordinaires ils exigeront du divertissement qui vraiment divertisse, c'est-à-dire détourne du décor quotidien, du nécessaire ennui, de la monotonie spleenétique; et ce sera l'éclosion enfin, puis la floraison du drame irréel, de cette admirable forme d'art qui s'appelle *féerie*, en qui tout l'art se peut retrouver, du grand opéra à la farce tabarinique, du drame lyrique à la pantomime. Jusqu'à ce jour, elle ne manqua que de poètes, simplement; et si l'on excepte la délicieuse *Isoline* de Mendès qui si joliment inspira Messager, je ne sache point de féerie qui ne soit un amuse-nigauds et plus ou moins concrétée par d'inqualifiables Cogniards. Et cependant, en ce genre vraiment neuf et d'ailleurs éternellement renouvelabl e, où le décorateur collabore avec le musicien, le metteur en scène avec l'artificier et le maître de ballet avec les clowns britanniques, le *féeriste* est *libre* d'une absolue liberté, limitée par les seules lois de la pesanteur et du verbe, plus libre qu'aucun autre scribe scénique, maître de dire et de taire à son gré, de montrer et de cacher, d'illuminer et d'enténébrer, d'être satiriste, lyrique, véhément, tendre, scatologique, aristophanesque, shakespearien. Car *la Tempête* est une féerie et aussi *les Oiseaux*, et il n'y a guère de poète que ce rêve n'ait taquiné de susciter, parmi les portants et les praticables, un spectacle tel, décors et musiques, chants et calembredaines, qu'en fussent simultanément étourdis, ravis, confus, perturbés et charmés, tous les yeux, toutes les oreilles et les papilles fines des épidermes et enfin toutes les âmes.

La Montagne enchantée, que vient de monter avec somptuosité le théâtre de la Porte-Saint-Martin, n'est point encore cette féerie idéale qui fera courir les foules haletantes à la curée de tout le rêve. Mais déjà elle l'annonce ou la promet moins lointaine. Les auteurs sont gens d'esprit et bons lettrés; ils ont du goût et de l'invention; ils ont tenté le plus important essai de présentation scénique qui ait été entrepris en dehors du théâtre de l'Opéra; ils ont en somme constitué un spectacle d'une extrême variété, plein de détails heureux et qui eût sans doute conquis d'emblée les gens de critique et les foules postérieures (lesquelles d'ailleurs seraient bien sottes de n'y point conduire leurs cristallins et leurs tympans) s'il eût moins voulu étreindre, n'eût pas résolu de tout montrer et de tout

dire, eût réduit à sept ses quatorze tableaux, coupé son ballet (divertissement toujours fastidieux parce que *nécessairement* médiocre et ne pouvant pas supporter la médiocrité) et quelque musique longuette, enfin eût assagi ses ambitions. Mais les auteurs ont eu mille complaisances pour l'œuvre et jamais le courage chirurgical, indispensable lorsqu'on se trouve en présence d'imaginations aussi luxuriantes; ils n'ont rien su sacrifier. Or c'était là trop présumer de la patience ou de l'ingénuité d'un public parisien; il n'a déjà qu'un goût médiocre pour le fictif, le factice et même le décor et vite il se désintéresse et se lasse. A mon sens, la condition essentielle d'une féerie parisienne est d'être courte, parce que l'attrait d'inventions jolies ou fantaisistes ou lyriques, sans lien serré, sans nécessité dramatique, enchaînées comme des symboles c'est-à-dire pour des raisons de lointaine logique, est mince, ténu, insuffisant, pour ce peuple sans imagination et qui ne supplée jamais. La grande erreur des auteurs de *la Montagne* est de n'avoir pas discerné cela et, sur un conte fragile et menu, d'avoir dressé des architectures énormes; encore si le conte était bien central et que tout le décor tendît à l'illustrer et que tout le monument rayonnât de lui! Mais il est peu douteux que MM. Moreau et Carré n'ont pas composé leur œuvre avec une assez grande sévérité et ce me semble une loi absolue que toute lâcheté dans la trame scénique entraîne, la rampe passée, un décuple relâche dans l'attention des spectateurs. A plusieurs reprises, ils ont dû subir la rigueur de cette loi.

Mais cela dit, et ces réserves faites sur le caractère composite de cette œuvre, d'ailleurs trop longue, j'ai regret des sévérités qu'on a montrées de côtés divers. Quand nous avait-on donné une féerie qui même de loin approchât celle-ci? Sur quels Châtelets ou quelles Gaîtés? Quand avait-on réuni sur une scène ces multiples et si différentes attractions? Le choix des interprètes n'était-il pas plus qu'honorable? Le choix des musiciens plus que satisfaisant? Les décorateurs et les metteurs en scène n'ont-ils pas de façon souvent heureuse évoqué du site? Et tous ne devrions-nous pas encourager de pareilles tentatives qui demain peut-être nous apporteront une belle joie, une joie complète de l'esprit et des yeux, et pour cela créer à ces spectacles exceptionnels un public, le même par exemple qui s'est épris, dans l'œuvre wagnérienne, de la fantasmagorie tétralogique, au lieu de les considérer comme inférieurs et destinés à la seule exaltation des gosses et parfois des bonnes qui les accompagnent? Ces raisons font qu'il n'y aura pas lieu de se réjouir de l'échec de *la Montagne enchantée*, si cette malheureuse montagne s'écroule sous l'effort regrettable des béliers assaillants.

En attendant *la Montagne enchantée* enchantera, j'imagine, quelques grandes personnes et, à coup sûr, toutes les petites. C'est peut-être une féerie un peu plus sérieuse qu'il n'eût convenu; mais nos enfants sont si précoces qu'ils élucideront sans douleur le symbole final; le décor d'ailleurs les y aidera qui est admirable.

Mme Hading a trouvé, ce semble, sa voie véritable. Elle est née

....

et mise en ce pauvre monde d'erreur pour jouer les princesses de féerie. Jamais sa beauté hiératique ne se manifesta d'un éclat plus vif; elle resplendit au tableau septième sous les pierreries et les ors en Esclarmonde triomphatrice. Cette suprématie indéniable ne l'empêche d'ailleurs pas de dire faux quatre phrases sur cinq. Desclausas n'est plus de la prime jeunesse, mais elle est toujours amusante et d'une bonne gaîté militaire. Desjardins, beau fauconnier légendaire, un peu trop sombre et d'un romantisme excessif, s'atteste grand jeune premier d'avenir, et Lassouche à la voix éraillée promène à travers les premiers tableaux une silhouette divertissante de policier gâteux. Le comique Brunais, inventé par notre doyen, manque à un degré rare de fantaisie, et Gauthier n'est pas le roi de Provence de mes rêves. Mais ces rêves sont peut-être exigeants.

—

M. Rostand est très certainement un poète dramatique et ce sera probablement le meilleur poète dramatique de sa génération. J'insiste sur ces mots, « poète dramatique », car il me paraîtrait injuste et presque déloyal de juger la qualité des vers de M. Rostand intrinsèquement et non en fonction de la scène. Ils sont écrits pour être déclamés; ils font partie de tirades ou de dialogues qui eux-mêmes font partie de scènes solidaires les unes des autres. Ce point de vue ne doit jamais être abandonné si l'on veut les apprécier de façon équitable. Car, de ce biais, il arrivera fréquemment que le mouvement d'une période compensera certaines défectuosités d'expression que l'on serait en droit de reprocher à un poète d'intimité et de lecture. Celui qui s'adresse aux foules doit compter avec elles et telles habiletés, dont on le pourrait blâmer s'il n'écrivait que pour être lu, prennent une valeur et un intérêt, deviennent légitimes dans l'écriture théâtrale. Aussi pourrons-nous sans contradiction déclarer que si M. Rostand n'est pas des poètes que nous lisons et dont les œuvres sont notre récréation perpétuelle, il est cependant, des poètes dramatiques actuels, l'un des mieux doués et celui peut-être dont il sied d'attendre le plus.

D'abord il sait composer avec une rare entente des exigences scéniques; tout l'épisode du centurion au second tableau de *la Samaritaine* en est une preuve manifeste. *Les Romanesques* et *la Princesse lointaine* m'en fourniraient d'autres non moins probantes, si j'avais le loisir de cette recherche. Ensuite il est éloquent; il a le don de la parole et de la parole qui persuade; il sait toutes es ressources de la phrase et qu'à son gré elle doit exalter ou charmer; chemin faisant, il peut se permettre des négligences et s'être moins sévère que tel autre; l'élan emporte la période qui s'éteint toujours avec un art infini et endort nos regrets de quelques défaillances, évitables, non évitées. En un mot il séduit; il incante le spectateur, il l'enveloppe et le conquiert, en dépit des réserves,

des restrictions que l'écart et la reprise de soi ne l'empêcheront pas de formuler.

Ces dons précieux éclatent dans *la Samaritaine*, évangile en trois tableaux, que vient de représenter la Renaissance, pendant la Sainte Semaine. Par une transposition des plus heureuses et qui a le seul inconvénient esthétiquement et philosophiquement de *profaner* un peu la doctrine chrétienne, mais qui théâtralement est une admirable trouvaille, M. Rostand, reléguant le Christ, a fait de la Samaritaine Photine le personnage de premier plan et la propagatrice de la morale nouvelle. De ses lèvres qui ont trop aimé les lèvres des hommes et qui ont gardé le goût de la sensualité, même mystique, tombent les paroles évangéliques, tendres d'une tendresse parfois suspecte, amoureuses d'une façon parfois inquiétante. Et pendant trois tableaux ce n'est qu'un prêche chrétien, interrompu d'incidents minuscules, mais un prêche troublant et délicieux, d'une féminité exquise et presque païenne. Et, de fait, ce poème souvent fait songer à Chénier (rappelez-vous les vers du Christ qui saluent l'arrivée de la Samaritaine) et semble parfumé des souvenirs divins de la Hellade. M. Rostand est une âme grecque en exil dans notre civilisation outrancièrement britannisée. Et l'on comprend que ses sympathies et ses cris lyriques aillent en véhémence vers ce petit peuple aïeul que l'Europe passive laisse en ce moment même égorger.

Une mise en scène adorable; la voix inqualifiable de Sarah qui jamais n'a *chanté* plus merveilleusement le vers; Brémond presque très bon dans le rôle de Jésus; Laroche parfait en centurion; et ce furent à la Renaissance huit représentations triomphales qui auront des lendemains éclatants. N'est-ce pas une joie de constater que le poème théâtral a chaque jour un public plus impatient et plus avide? Les récitations odéoniennes contribueront sans doute encore à l'accroître. Cela nous promet, savez-vous, de prochaines années savoureuses.

COOLUS

P.-S. — L'Œuvre des Marins-Pêcheurs (secrétaire générale : Mme Funck-Brentano, 91, rue de Sèvres) donnera, les 10 et 12 mai. à l'Hôtel des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, une représentation dont voici le programme : *L'Épreuve*, de Marivaux; *Rosmersholm* (fragments des actes II, III et IV) d'Ibsen; *Tristan et Yseult* (acte Ier) de Wagner.

Les Lettres italiennes

Chez Ermano Loescher, éditeur à Rome, et sous ce titre avenant : **Vêpres de mai**, Mlle Clarisse Tartufari mire ses pensées trop nues dans un coquet livret rose, couverture bonbon et vers de romances. Les épaules romaines ont plus d'éloquence. C'est maintenant la mode en Italie que les femmes versifient avec abandon, comme elles feraient de la tapisserie, mais avec moins d'agrément. Les sentiments de telles poétesses sont cependant assez particuliers, parfois. Ainsi, parmi les odelettes de Mlle Tartufari, on lira une déclaration d'amour à Don Juan — et de mille et quatre : « Ton cœur inconstant me charme, et je sens moi aussi l'âcre frisson de ton œil souverain ». La papillonne de notre auteur la pousse dans le même temps vers Napoléon, cette gloire péninsulaire. On ne saurait, en tous cas, lui reprocher la qualité de ses flirts. Puis viennent trois sonnets à Charles Baudelaire où elle avoue avoir été fascinée par le reptile du jardin aux fleurs violentes : « Et j'ai tremblé de toutes mes fibres. Mais quand le smalt de ta prunelle se faisait plus magnétique, bizarre amant, j'ai brisé l'enchantement et j'ai fui vers le ciel libre. »

N'insistons pas.

Les **Mémoires d'émigration** que Domenico Giurati publie chez Treves, éditeur à Milan, sont écrits sur le ton de la conversation quand c'est un vieil homme qui parle ; ils nous retracent la vie turinoise de 1848 à 60 et mettent en scène des personnages célèbres et des personnages typiques. Domenico Giurati, qui s'était fait il y a quelque dix ans l'éditeur des lettres inédites de Joseph Mazzini, revient dans ses mémoires sur les amours de Mazzini et de Judith Sidoli, ces deux êtres d'exception. Leurs amours commencées, dit-il, vers 1830 ne prirent fin qu'avec leur vie. Judith Sidoli s'éteignit au mois de mars 1871. Uu an après Mazzini mourait.

M. Giurati cite cette lettre inédite de Mazzini à son amie :

« Amie,

« Vous souffrez et vous êtes gravement malade. Je vous connais forte, résignée et croyante. Et néanmoins, si de savoir que la pensée d'un vieil ami veille autour de votre lit, peut encore vous être cher, et vous donner une minute de soulagement, sachez-le donc.

« Je n'ai jamais cessé de penser à vous, de vous estimer et de vous aimer comme une des meilleures âmes que j'aie rencontrées sur ma route. Vous vivrez, je l'espère, mais si vous deviez même vous éloigner de nous, ne craignez rien de celle que les hommes appellent la mort, ne craignez pas la transformation. Vous reverrez un jour ceux que vous aimez et qui vous aiment.

« Fiez-vous en Dieu, en sa loi, et en votre pure conscience. Donnez-moi aussi une pensée et bénissez-moi. Je n'ose pas le faire, mais mon âme est avec vous.

« Votre ami,

« Giuseppe Mazzini. »

………………………………………………………………………

Voilà, n'est-il pas vrai? une lettre d'un sentiment admirable, aussi pure qu'une strophe de la *Vita nuova*. Et ces amants avaient des cheveux blancs, et leur âme était éternelle.

J'ai lu avec plaisir les impressions de voyage, les idéologies au courant de la plume, les à-propos et les aperçus que Gugliemo Ferrero a fixés d'un style facile dans son livre récent : **la Jeune Europe** (Treves, éd., Milan.) Ce livre bien tenu se décompose ainsi : Bismarckisme et socialisme, l'amour dans les civilisations latine et germanique, Londres, Moscou, l'antisémitisme, la lutte de deux races et de deux idéals, la société de l'avenir. On y retrouve l'original article un peu augmenté, *le Troisième Sexe*, qui fut publié en 1895 dans la Revue des Revues. Il faut insister au gré de l'auteur sur la physiologie du génie hébraïque qu'il s'appelle Spinoza, Karl Marx, Lassalle, Heine ou Lombroso. — Pour ceux qui seraient surpris de voir Lombroso dans cette affaire, disons que l'auteur lui a dédié son livre. — Les idées de M. Ferrero, encore qu'elles soient souvent dogmatiques, sont toujours sauvées par leur franchise et leur alacrité, mais, trop cursives, elles passent devant les yeux du lecteur sans le retenir, le trait n'en est point assez vif, assez choquant, il s'en dégage un air de vulgarisation sinon de vulgarité, c'est un livre de voyages et l'auteur a fait le tour des idées en quatre-vingts jours. Néanmoins on aime à le suivre, à l'écouter, à se laisser aller pendant qu'il rame, et à remettre au lendemain les études sérieuses. Il n'aura pas perdu son temps puisqu'il nous fait passer le nôtre. En somme, un livre qu'on lira et qu'on oubliera sans même en discuter les conclusions utilitaires, car il se pourrait, certes, que M. Ferrero eût bien dégagé la résultante des forces sociales et que ses annotations positivistes fussent exactes, mais le contraire n'est pas moins probable et pour des raisons aussi fortes qu'il suffirait de dégager.

Si encore les opinions de M. Ferrero étaient passionnées, mais elles veulent être impartiales; si elles témoignaient d'un souci esthétique, mais, devant les villes et les foules, il n'a vu que des raisons intérieures et nous y perdons le décor : or, il n'y a peut-être dans la vie que des aspects et des sensibilités.

M. Ferrero dit très bien : « Une ville peut être un document psychologique. » Certes, mais à la condition qu'on nous la montre autrement qu'avec des idées générales et des réflexions d'auteur, de professeur ou de professionnel, car ce serait alors, comme dans les carnets de voyage de Taine, le grossissement de quelques détails et l'uniformité d'une méthode logique ; qu'on nous y baigne plutôt, qu'on nous y promène de telle façon que nous en soyons imprégnés, que nous en subissions le charme ou la répulsion, et qu'elle conserve enfin cette qualité des villes inconnues où le langage des passants n'est pour l'étranger qu'une musique.

Avec moins de race et d'originalité dans le détail, avec plus de

complexité dans l'ensemble, les notes de voyage de M. Ferrero rappellent en effet celles de Taine en tournée d'inspection, et M. Ferrero ne m'en voudra pas de ce rapprochement.

Parmi les derniers romans qu'on pourra lire en wagon, signalons **Santamaura** de M. Henri Corradini (Paggi, Florence) et celui de M. Luciano Zuccoli, **Roberta** (Brigola, Milan), et encore, pour prendre rang dans les romans de mœurs futures ou les critiques sociologiques, une assez pauvre fantaisie de M. Paolo Mantegazza, **l'An 3000** (Treves, Milan). Nous recommandons à M. Mantegazza la lecture des *Lettres de Malaisie* du fastueux et charnel Paul Adam pour y apprendre que le progrès n'apparaît romanesque que dans l'évolution de la morale servie par des trucs ingénieux. M. Mantegazza s'est du reste placé en l'an 3000 uniquement pour critiquer le socialisme, chanter la gloire de l'Italie et rappeler aux habitants des Etats-Unis d'Europe (capitale Rome) que la science et les arts mécaniques avaient fait de grands progrès au XIXe siècle c'est dire que son livre est sans intérêt.

Il faut lire l'excellente **Note critique sur le Tasse et l'Utopie** de Ciro Caversazzi (Ulrico Hoepli, Milan). *L'Aminte*, où le plus voluptueux des poètes a chanté l'âge d'or et le libre amour suivant les rites de l'innocence naturelle, est une fantaisie qui contient en germe le paradoxe systématique de la *Cité du soleil* de Campanella. M. Caversazzi l'a bien remarqué, mais il conclut trop vite contre l'Utopie en général, et ce n'est pas une raison parce que Torquato Tasso et Rabelais ont appelé de leurs vœux un état de liberté parfaite suivant la loi heureuse « ce qui plaît est permis », pour que tous les croyants de cet idéal social soient des gens absurdes; les fantaisies éleuthériques expriment autre chose que le mécontentement psychique.

Le rapprochement que l'auteur fait entre le Tasse et Leopardi encore qu'il se base sur quelque parallélisme de mots est un peu forcé, ou bien disons tout de suite que Rabelais est un pessimiste et le Tasse « une volonté déprimée incapable de s'adapter et de coopérer à l'évolution sociale ».

VICTOR BARRUCAND

Un peu de finance

La déclaration de guerre n'a causé qu'une émotion passagère; on a baissé pendant quelques heures, tout juste le temps de se ressaisir et les cours sont repartis de plus belle. Il y a bien quelques diminutions dans la moyenne des taux, mais les écarts sont, en somme, insignifiants et la fermeté de la tendance ne s'est pas démentie.

La sérénité du marché vient de la sagesse avec laquelle il a opéré depuis plusieurs mois, de la réserve sur laquelle il s'est tenu. Plus avisés que les politiciens de profession, les gens de finance ont su vite percer à fond le vide des déclarations de la diplomatie, deviné le mensonge de l'union intime de l'Europe dont se leurrait l'opinion ; ne croyant pas à un arrangement pacifique des questions de Grèce, ils ont prévu le conflit et ont pris leurs mesures pour en atténuer les conséquences.

La Bourse paraît turcophile ; les dépêches annonçant des succès de l'armée ottomane sont accueillies par des mouvements de reprise. Ce serait toutefois se tromper que de conclure de cette attitude à une préférence quelconque pour l'un ou l'autre des belligérants. Si les cours se relèvent quand une victoire d'Edhem-Pacha est annoncée, c'est uniquement que l'on croit que l'Europe ne laissera pas écraser la Grèce et imposera la paix, dernière et seule chance d'un prompt apaisement. Or la finance ne souhaite rien tant que la paix : elle croit si bien à la réalisation de ses désirs, qu'elle escompte déjà les bénéfices d'une prochaine solution. C'est de l'optimisme exagéré, soit, mais encore mieux faut-il tomber dans cet excès de confiance que verser dans le découragement.

Le marché est donc bien tenu : des secousses passagères l'agitent; mais il revient au beau dès qu'une accalmie se dessine.

Il n'y a pas que les rentes françaises qui montrent leur habituelle fermeté. Les emprunts russes, la rente espagnole, ne varient presque pas non plus.

L'Italien est très impressionnable. Les Fonds turcs ont de fréquentes variations, mais leur cote se meut dans des limites très étroites et reste remarquablement soutenue.

Les actions des Sociétés de Crédit ne donnent lieu qu'à des échanges assez restreints; on a laissé un peu fléchir les actions des chemins de fer.

Par contre, toutes les bonnes valeurs industrielles conservent leur clientèle et sont demandées par le comptant.

On va donc aborder la liquidation de fin de mois dans d'excellentes conditions : les positions sont aussi légères à porter que possible, les vendeurs à découvert, à moins d'incident nouveau, seront contraints de se racheter.

Il n'y a pas à parler des reports : l'argent disponible ne trouvera pas à s'employer.

La note sombre est donnée par le groupe des Mines d'or : ici c'est la débâcle, le désarroi absolu. On croyait la baisse parvenue à son point extrême et elle fait de nouveaux progrès. Londres semble vouloir encore déprimer davantage les cours, peut-être afin de reprendre pour rien les valeurs qu'il vendit fort cher, et le public se laisse mener par la spéculation anglaise, obéissant sans réflexion comme il a obéi au moment de la folie de hausse qui coûte si cher au marché et à l'épargne.

G.

Le Gérant : L. Dennery.

L'Inimitable

ROMAN

PROLOGUE

I

A Rachilde.

— C'est à vous, ce chat?

— Oui.

Le soldat s'ébahissait. Permissionnaire du 153e de ligne, il roulait vers Paris comme il fût revenu de la revue. Et il trouvait en face de lui ce jeune homme qui, de ses cheveux hirsutes, de sa laideur changeante, de ses espoirs, de sa pâleur, de sa langueur, de sa maigreur, de sa fièvre, envahissait et emplissait le wagon. Et son chat qui, pour établir la prise de possession jouait avec les ténèbres et les cahots, s'enfonçait ici, s'offrait là, lès griffes sautelantes et les yeux aimants! Le soldat hésita un peu, lut attentivement la pancarte « relative à la sonnette d'alarme », regarda fuir les arbres noirs et considéra l'adolescent.

— Il est gentil, votre chat.

— Oui.

Voyageur pas très « liant », pas très causeur. Il cherchait de l'air, à la portière — et la ville devenait plus proche, dans du gris. Le temps d'aplatir le chat contre sa poitrine, sous le veston, d'apprendre du soldat qu'il se nommait Valois — à quoi ça pouvait-il lui servir? — d'apprendre — en retour — au soldat qu'il n'était souffrant qu'en chemin de fer, ce fut l'arrêt complet du train, ce furent les douaniers et le faubourg Saint-Martin.

Il était cinq heures douze du matin et octobre mourait. La ville s'ouvrait à regret, étroite et sombre. Le jeune homme songea qu'il la devait conquérir et que ça n'était pas drôle. Et, après s'être éloigné à grands pas du wagon où il avait eu mal, il ne voulut plus se hâter. La ville, vraiment, semblait peu affectueuse. Il fallait y mettre de la tendresse : le jeune homme en avait sur lui, son chat, dont il ne faisait rien et qui pesait sur son cœur. Il prit le chat et le posa à terre Tache claire qui s'allongea, deux yeux qui se levèrent et qui cherchèrent ses yeux à lui, une plainte caressante: il n'était plus seul, il n'était plus l'aventurier banal qui se précipite, qui fait sonner ses talons, qui sourit d'un sourire de soudard: quelque chose était là qui l'aimait, qui l'encourageait et qui lui demandait du courage. Ah! les maisons étaient dures, les volets clos. Personne ne se souciait de l'adolescent qui débarquait, le cœur crevant de douceur et d'inquiétude. Mais il avait un ami aux yeux d'infini qui, timide, en là demi-brume, en la mi-aurore, se peletonnait sur le

trottoir, pour lui plaire. Le jeune homme déchiffra l'heure à un pneumatique : cinq heures trente et une : il avait le temps de se recueillir, de rêver, de se laisser charmer, et, oubliant la ville, oubliant le combat où il s'engageait, il se recueillit, s'assit sur un banc propice, coucha le chat sur ses genoux, rêva et se laissa charmer, simplement.

Il revivait son enfance et ses premiers chats : sa main s'alentissait parmi des poils caressants. C'étaient ses premiers jeux et ses émois en des soirs de province. Des mots et des souvenirs de sourires et des fantômes de carrefours aussi se nuançaient dans la brume et le berçaient. Instant délicieux!

Le jeune homme l'éternisait. Des agents pouvaient passer : il arguerait de son droit à s'asseoir sur un banc : c'était le jour déjà, il avait de l'argent à lui et le chat lui appartenait. Alors? Mais les agents ne passaient pas.

Et la ville se faisait aimante.

D'ici, de là-bas, de partout, elle se jetait vers lui, énorme et morne et navrée. C'était elle qui, maintenant, lui reprochait de la mépriser. Cris dans le jour léger, pleurs dans le brouillard et des soupirs : « Où vas-tu et où va ta fièvre, mon petit? »

L'enfant ne se désolait pas, oubliait toujours la ville et caressait le chat. Et il lui sembla que les maisons, les pavés, l'aube et le ciel de la ville se fondaient et devenaient un être vivant car une créature marcha vers lui, une femme vitriolée.

Le jeune homme se demanda comment elle avait pu être vitriolée. Terne, elle restait terne sous la plaque de rouille, pas méchante, qui, de son visage, se risquait jusqu'aux joues. La ville parlait toujours : « Mon petit! mon petit! » Et la femme vitriolée s'assit sur le banc. Elle toussa, ne regarda pas le jeune homme, puis, soudain : « Tu n'es pas beau, fit-elle, tu dois avoir une glace sur toi. »

Tutoyé par la ville et tout à l'ennui des prosopopées, le jeune homme se fouilla. « Ah! ah! disait la femme, tu vois que je ne me trompe pas! Une glace! tu as une glace! » Le jeune homme tira de sa poche une petite chose ronde. « Voici. » — « Oh! gémit la femme, ta glace est brisée, mon ami! En trois morceaux! C'est un présage de malheur. mais ça peut encore me servir. » Elle y mira sa tache et ses yeux, s'admira, se pleura, se sourit, et le jeune homme découvrit que son sourire était strictement le sourire de la Joconde.

La ville s'offrait : « Ah! mon petit! mon petit! »

La femme se précipita sur le chat dédaigneux, le flatta, le bouscula affectueusement, puis daigna s'étonner de trouver à côté d'elle, sur un banc, un jeune homme et un chat. « Comment t'appelles-tu? »

Le jeune homme la considéra plus intimement et s'aperçut qu'elle n'avait pas une mauvaise figure. Pourquoi ne pas lui jeter des confidences, comme à un autre sphynx, à l'entrée d'une route

inconnue? Pourquoi ne pas lui parler? Il aurait causé avec l'enfer et le vide et tout — et rien.

— Je me nomme André Léglise.

— Léglise? répéta la femme. Connais pas. Mais ça ne sonne pas mal. Et ce n'est pas un nom de malheur. C'est grave, comme il convient, et un peu triste, un peu sourd et un peu chantant. Mais ça n'est pas laid et c'est un nom. Qu'est-ce que tu vends?

— En ce moment, répondit André, je vendrais volontiers et pour pas cher de la fatigue. Mais j'ai à aller loin.

— Où vas-tu?

— Avenue de Tourville.

— Ce n'est pas ici, dit la femme en secouant la tête.

— Je sais mais je ne sais pas bien où c'est.

— Ah!

La femme réfléchit un moment, s'amusa toute seule puis :

— Est-ce que tu viendrais de la province?

— Comme vous dites.

— Eh bien! eh bien! Alors tu viens comme ça, de loin, avec ton chat, une serviette d'écolier, un grand rouleau de papier et un bâton?

— Mon Dieu oui! Le rouleau de papier, c'est un dessin, j'ai des papiers dans ma serviette, des choses que j'ai écrites. Quant au bâton...

— Ecoute, mon petit: il n'est pas encore six heures du matin. C'est un peu tôt pour te promener à travers Paris, avec ton bagage. Veux-tu que nous causions un peu?

— Si vous voulez. Mais pourquoi?

— Ça m'amuse. Tu es jeune et je suis vieille. Tu viens lutter et je suis vaincue. Tu veux régner (oh! ne dis pas non!) et j'ai régné. Je te vois arriver ici, dolent et ardent, armé d'un chat et un peu chat toi-même (je devine) avec du papier et de l'écriture, ambitieux et fatigué. Approche toi un peu, que je te voie. Tu as les yeux bleus, petits mais beaux, tu as une bouche avide et lourde, un front de bête et des dents de bête. Eh! Eh! les gens ne s'embêteront pas avec toi. Tu as un menton fuyant : pas de volonté, mais des appétits et des appétits qui en se joignant incessamment, en se culbutant, en se grossissant, finissent par devenir de la volonté. Des sourcils épais et, Dieu me damne! ils se touchent: c'est de la férocité, ça, de la jalousie, de l'entêtement. Montre ta main? Bonnes lignes, longue vie. Et veux-tu parier que tu n'es pas bon, pas méchant et que tu es vierge?

Le jeune homme ne s'émut pas. Il ne regarda pas la femme et parla.

— Vous pouvez parier. Oui, je suis vierge et je n'en suis pas moins fier pour ça. Et d'ailleurs comment suis-je vierge? Solitudes au bord des livres, parmi les rêves des anciens, solitudes parmi les

cours emplies de rires et de brutalités, solitudes parmi les filles qui rient trop et qui jouent trop, un ciel trop gris et trop bas, une timidité trop fidèle, un peu de vanité peut-être, un peu de paresse et pas assez d'argent, des leçons, des thèmes grecs, l'ennui du ridicule et le sentiment du ridicule, voilà. Et puis j'ai toujours vécu par delà le temps, d'une part, en jouissant (d'autre part), des choses les plus immédiates. Une femme, c'était une porte à pousser, une sonnette à saisir ou, sur un trottoir, un pas à alentir. Et le temps a passé, l'habitude pas prise: je m'étais déjà abstenu de fumer, je continuai. J'ai toujours eu trop d'imagination.....

— Une question, mon ami. As-tu un cœur?

— Eh bien! tout de même, je crois avoir un cœur: j'aime mon chat. Et j'ai passé presque toute mon enfance à avoir de grosses crises de larmes. Flândrin de seize ans, je pleurais entre deux compositions latines, je pleurais pour n'importe quoi, pour le plaisir, entre les bras de ma mère, sur ses genoux ou dans un coin de préau.

— Mais ce sont les nerfs, tout ça. Et pleurer, pleurer, c'est la pire préparation à la dureté, à la rosserie. Tu as amené un chat avec toi par épicurisme tout proche, par égoïsme, pour n'être pas seul, pour avoir une caresse facile, pour avoir le leurre de la caresse et de la tendresse. Ah! mon ami, tu t'es fait un esprit, tu t'es fait peut-être un infini et — qui sait? — une âme : fais toi un cœur. Ecoute. Voilà Paris qui s'éveille, voici des chuchotements et des refrains. Et voici, discrets, honteux, tyranniques, des gémissements ici et partout. D'ici tu n'aperçois pas la ville : trop de maisons, trop de murs, trop de jeunes arbres. Mais tu vas descendre. Tu vas voir s'ouvrir devant toi des boulevards et des avenues: tu n'y apercevras ni un hôpital ni une prison parce que ce sont choses qu'on met sur le côté, dans un angle, très loin, pour qu'on y entre un jour, comme ça, sans y penser. Mais des hommes et des femmes passeront dans l'air rose : ils ne te sembleront pas malheureux. Mais... Et pourquoi des discours ! Tu la sentiras cette misère, tu te seras saisi par elle. Oh ! tu ne souffriras pas! Tu es né pauvre ou à peu près, n'est-ce pas?

Mais quand tu croiras avoir échappé à la misère, quand tu mangeras à ta faim, quand tu n'auras froid que si tu le veux bien, tu rencontreras une femme sur ta route qui, d'un coup, te prendra tout entier. Et tu ne te demanderas même pas si tu aimes en elle ses yeux ou sa bouche : tu l'aimeras, mais ce que tu aimeras en elle, c'est sa misère, c'est la misère et le malheur. Ah! mon ami! tu auras de beaux jours et tu auras peu à peu un cœur.

Le jeune homme considérait les arbres.

— Madame, dit-il, vous êtes philosophe et devineresse, mais à part ça, qui êtes-vous?

La femme devint mélancolique et vulgaire.

— J'ai été très belle et j'ai eu un sourire triomphant. J'ai été impératrice et déesse. Ça a fini comme tout finit. Une petite jalouse m'a défigurée. Paris m'a appartenu, il m'appartient encore. Je le possède à l'aube, au moment où les fêtards se sont couchés et où les ouvriers ne vont pas encore par les rues chercher l'horreur de leur atelier. Je ne me lamente pas sur moi-même : je marche, je respire, je vis, tranquille, ignorée : personne ici et là : on ne me plaint même pas. Puis je rentre en mon hôtel où tout est obscurité — et je dors. Et c'est ainsi que je ne suis pas si tragique et que je ne regrette rien. Mais ça ne te regarde pas. Je ne crois plus te rencontrer jamais. Adieu, mon ami. Bonne chance. Et tu aimeras une prostituée parce que tu es vierge. Tu permets que je jette ta glace et que je tâche à abolir le présage?

Elle lança sur les pavés le miroir fâcheux, défripa sa jupe et se leva. Et le jeune homme ne voulut pas qu'elle fût un symbole. Il lui dit : « Au revoir » gentiment, impérieusement, et lui serra la main.

II

A madame Gaston Danville.

Le vieil oncle et la vieille tante chez qui André avait été chercher un lit eurent, après un essai de trois jours, à choisir entre la femme de ménage et le petit chat. C'étaient des gens au cœur fier qui avaient pris en des garnisons pacifiques le goût de la domination — et les chefs arabes qu'ils avaient vaincus en sous-ordre leur avaient enseigné l'énergie : ils prièrent la femme de ménage de chercher ailleurs des chats mieux élevés et du savoir-vivre.

Puis ils se sentirent très seuls, très abandonnés et décidèrent, en un élan d'équité, de sacrifier la bête après avoir sacrifié la servante. « André, dirent-ils, emporte ton chat. Donne-le, perds-le : nous n'en voulons plus. Et, d'ailleurs, qu'en veux-tu faire? Il n'est pas beau et n'a pas l'air malin. » André prit la bête, l'aplatit à nouveau contre sa poitrine et s'en fut.

Des gens l'avaient fait venir à Paris sans l'appeler, des gens qui avaient jeté vers lui, divines racoleuses, les Saintes, les Muses, la Misère et la Rêverie, des gens l'avaient tiré vers la ville dans les mailles dorées du filet des songes, dans le tissu captieux du voile de la Beauté. Et ces gens étaient dans cette ville, qui avaient chanté, qui avaient écrit. André allait à eux maintenant. Il leur dirait : « Voici. Je vous dois à peu près tout, mon âme aussi. Et je vous apporte un présent. C'est un être vivant, c'est un chat qui veut vivre et que je ne puis faire vivre. Je vous le donne. Vous le nourrirez, vous l'amuserez et vous me remercierez comme je vous remercie. »

C'était très simple. André marcha, content ; il commença par le

plus proche de ses « maîtres », Eusèbe Gaël. Il n'eut guère que le Champ de Mars à traverser — en longueur, un pont à franchir, une avenue à gravir après le Trocadéro, il se perdit et se retrouva dans une petite rue près de la place Victor Hugo. « Monsieur Gaël n'est pas encore rentré à Paris. » André remercia le concierge — il n'y avait vraiment pas de quoi, — remua les lèvres à vide, dehors, (parce qu'il avait préparé un discours qui ne lui servait pas), regarda un peu son chat, entre deux boutonnières, et poursuivit sa route.

Le Bois de Boulogne était tout proche, presque désert, avec du soleil et de la tristesse. Ah ! s'y égarer, s'y consoler avec des arbres et leur rouille ! mais André réfléchit que ce n'était pas le jour et demanda à un sergent de ville où se trouvait la rue Eugénie. C'était là qu'habitait Maxime Phaber. Il buta contre l'Arc de Triomphe, descendit deux avenues, hésita en des impasses, tourna autour de deux squares pour arriver à une maison inhospitalière et sourde. Une fenêtre s'ouvrit enfin d'où un valet cria que M. Phaber n'était jamais chez lui et qu'il recevait à son journal l'*Ecran*. André remercia encore — c'était une maladie, — écouta un instant crier son chat et marcha pour n'en pas perdre l'habitude. Il aperçut un bureau de poste, y rédigea un énorme petit bleu motivé à l'adresse de Maxime Phaber, rencontra, au sortir du bureau, la statue de William Shakspeare et se troubla. Le chat qui avait été bien sage devint mauvais, s'agriffa au gilet d'André, miaula, chercha de l'air. André le caressa languissamment et retomba sur l'Arc de Triomphe. Il ne connaissait pas Paris mais il vit cependant qu'il n'allait pas du côté de la Place de la République et comme il voulait y aller, ça l'ennuya. « Toi, mon vieux... » dit-il au monument. Mais il ne s'obstina pas en sa prosopopée car — qui sait? — ça signifiait peut-être quelque chose, cette erreur de route.

Pourtant l'Arc de Triomphe n'était pas pour son chat un secours immédiat. On n'y loge pas à la nuit. Et toute la ville coulait de là-haut, tombait, se reprenait, avec des vagues de pierre. Tout ça à parcourir avec un chat dans le ventre et dans l'estomac, alternativement ! Tout ça à fouiller, pour y chercher de la fraternité, de la pitié ! André ne songea pas à prendre une voiture. C'était décidément un calvaire et les calvaires, ça ne se monte pas en omnibus. Et tandis que les horloges s'apprêtaient à sonner midi, tandis que la vie et la faim agitaient les boulevards, qu'on rentrait chez soi ou ailleurs pour manger, le jeune homme et son chat traversèrent la faim et la vie du peuple. André ne regardait personne; une pluie qui se mit à tomber lui fit surveiller plus fixement le trottoir comme pour en faire jaillir vers sa lassitude toutes les vertus et toute la douceur. Les boulevards, d'autres boulevards, des rues se succédèrent sous la pluie, puis André sonna à une porte, après des escaliers.

Deux femmes. « C'est toi ? Ah ! tu viens tout de même? Entre. » Une petite pièce. Une chaise. André y tomba et laissa tomber

son chat à terre. Des cris. « Comment ? tu amènes un chat ? — N'en avons-nous pas un ? — C'est une raison pour n'en avoir pas deux. — D'ailleurs tu vas voir. Kiki est très jaloux. Ça ne traînera pas. Il va le battre. »

Déjà Kiki se précipitait. On enferma le petit chat dans la cuisine. « Au moins, supplia André très fatigué, donnez-lui un peu à manger. »

Et il se mit lui-même à table. Les deux femmes le toisaient : il les regarda.

C'était son cœur d'enfant qu'il regardait. Ces deux femmes l'avaient vu naître, la plus vieille avec des yeux de quarante-six ans, l'autre avec les yeux d'une petite de quatre ans et demi. C'étaient une tante et une cousine : il avait aimé sa cousine dès ses premiers maux de cœur. Il avait joué avec elle, il avait balbutié avec elle ; elle l'avait initié à tous les jeux, elle lui avait appris à courir parmi les chambres et les squares. Un jour (elle avait neuf ans), elle se précipita derrière lui, entre deux trottoirs, pour l'empêcher d'être écasé par d'improbables voitures, tomba très joliment et se cassa deux dents sur un pavé. André l'en aima davantage, en un remords d'amoureux de quatre ans. Il avait emporté son amour en province, avait grandi avec, avait écrit des lettres de bébé, avait reçu des lettres ironiques de fillette qui s'amuse à vieillir, et c'était devenu une plaisanterie, une de ces plaisanteries qui, de temps en temps, vous font pleurer sans qu'on veuille savoir pourquoi. Marthe, la cousine avait, une semaine, traversé la ville de province où André, longuement, faisait son apprentissage de misérable, elle avait sauté au plafond, avait répandu des larmes, avait eu des accès de bavardage et des crises de silence, en bonne élève du conservatoire qui veint de rater son premier prix. André n'avait pas vu cette gamine qui venait déchirer son rêve, il avait poursuivi son rêve, sans faire attention à ces lamentations sans noblesse, il avait laissé partir sa « fiancée » comme il l'avait accueillie, en un pâle baiser de cousin. Et il s'était obstiné en son rêve éternel, en son rêve discret — cependant qu'il s'occupait à autre chose. Des chats avaient passé et des livres ; il était venu à Paris, comme tout le monde, en 1889 et Marthe s'était retirée à la campagne, un peu parce qu'elle était triste d'avoir encore raté son premier prix et le deuxième, un peu aussi (car les desseins de Dieu sont impénétrables) pour permettre à André d'admirer à son aise les tons roses de la rue du Caire, l'épanouissement des fontaines lumineuses et les tonneaux et les négresses. Et André était revenu quatre ans après. Cette fois là, il avait trouvé sa fiancée selon son cœur, selon sa littérature, selon toutes ses lectures et toutes les teintes de son rêve. Il la trouva, telle qu'il la voulait, telle qu'il la lui fallait. Lente et triste, dolente et sauvage, les yeux très doux d'avoir pleuré, voilés de toutes les brumes des sonates, aveuglés de tout l'éclat des musiques de Wagner, graves de leur sonorité et de leur gravité, clairs de leur profondeur, la bouche souriante

du sourire des limbes et douloureuses de la douleur de la vie, maigre, pâle, admirable, elle lui apparut comme un charme, comme un soupir, comme un frisson et elle lui apparut hiératique, en même temps. Et c'était la mort, et c'était la vie. Marthe venait de perdre son père, elle avait sa mère à nourrir, elle avait à promener, pour de l'argent (si peu) des mélodies et des arpèges sur des pianos étrangers. Elle apprenait le chant à des enfants et leur chantait son ennui et sa souffrance. Puis elle rentrait, parmi des meubles lourds et mélancoliques, embrassait son vieux chat et se mettait à son piano, à son piano à elle. Il semblait que les pianos des autres lui brûlaient encore les doigts, ses doigts mercenaires qui avaient sacrifié à la vie, au lieu de sacrifier à l'art: elle revenait à son Dieu, à ses Dieux, en une fureur sacrée, en une ferveur épuisante, et elle allait, elle allait... Les chefs d'œuvre se succédaient, toute l'émotion, toute la douleur, les cris divins, les efforts vers les cieux, le mystère du Vénusberg et le mystère du Walhalla, et Bach et des plaintes de saints : Le soir tombait; elle continuait encore; ses doigts, en la ténébre, touchaient l'ivoire qu'elle ne voyait plus : elle ne se trompait pas : l'esprit était sur elle, l'esprit était en elle. Le soir tombait tout à fait. Le pauvre salon, noir, s'emplissait d'harmonie, se faisait tout mystère, toute sonorité, toute tendresse.

André, en un coin, s'abandonnait à cette musique tyrannique, à cet émoi, à ce tragique. Il ne pleurait pas, il ne vibrait même plus. Il sentait que son âme allait rejoindre l'âme de la jeune fille, puis il sentait que c'était la même âme, que ç'avait toujours été la même âme et qu'elle se fondait, qu'elle devenait immense et que, d'être immense, d'être si voluptueuse et si haute, elle devenait musique elle-même et tout ciel et tout néant. Puis l'on rentrait dans le siècle : la mère était arrivée avec une lampe. « Ce n'est pas raisonnable, mon enfant : tu te fatigues. » Marthe tâchait à manger et à boire. Manger? boire? elle ne le pouvait pas, le corps usé de n'avoir pas servi. Un peu de lait, un peu de pain, un peu de viande blanche. Des hésitations de bouche qui montraient à André les deux dents qu'il avaient brisées, jadis, et c'était le retour à la musique et au rêve.

Elle chantait aussi : André croyait entendre la Plainte même. Voix ténue et sanglotante, trop pure, qui s'élançait, qui se mourait. André la fuyait, cette voix, il fuyait ses extases, à lui, il voulait trouver de la beauté, de l'émotion ailleurs. Il errait parmi les femmes, les anges et les paysages du Louvre. A la porte, en une fresque de Botticelli, il retrouva sa cousine, sa fiancée, droite, les cheveux plus roux, le bonnet plus rouge et la robe plus rouge et plus bleue, mais c'étaient les mêmes yeux, la même bouche, le même nez dédaigneux, la même grâce et la même souffrance. De cet instant, il crut à la fatalité de son amour, à la prédestination, que sais-je?

Il épuisa tout son mysticisme et toute sa rhétorique en des

discours qu'il s'adressa et en des commentaires et en des gloses, en des élévations sur l'amour et en des méditations sauvages. Il eut même un peu peur : il était si sûr d'être heureux en épousant Marthe, qu'il voulait fuir ce bonheur, chercher le malheur vivifiant. Elle lui ressemblait trop, elle avait trop son âme, (et inversement), elle était trop l'Elue, trop Botticelli pour l'année 1893. Il était candide et passionné ; elle lui était douce, ils parlaient de choses indifférentes et de choses nobles, ils jugeaient l'art du haut de leur cœur douloureux, voulaient sourire parfois, s'embarrassaient en leur science, en leur littérature, en leur goût, leur amertume et leur ambition — c'était très chaste et très élégiaque et pas trop triste cependant. Puis André avait dû partir : il n'avait pas à faire de déclaration, s'étant déclaré dès le berceau : d'ailleurs Marthe ne voulait pas l'épouser, sans doute, parce qu'elle l'aimait aussi. Il partit à regret, par un soir lourd. Il resta dix minutes au bord de l'escalier de la gare de l'Est, attachant un regard fixe de bête fauve sur cette ville où il voulait revenir, un regard fixe d'amoureux triste sur cette ville où il voulait aimer.

Et il retrouvait sa fiancée. Il retrouvait avec elle le vieux chat Kiki, le gros chat Kiki, hargneux, égoïste, qui crissait vers la petite chatte. Et Marthe ne s'en attristait pas, prenait parti pour Kiki, exilait la petite chatte. André considéra sa fiancée de toujours. Entre elle et lui se dressait l'ombre de la chatte qu'elle refusait de secourir. Il aperçut une femme aux yeux étroits, à la bouche bouche mince, une femme pas assez malade, qui engraissait un peu, qui perdait sa fatalité. Il la regarda manger : elle mangeait ! Il la vit boire : elle buvait du vin ! Il se désespéra, parla peu, ne voulut pas entendre bruire son cœur, entendre s'écrouler son idéal de tendresse et de mélancolie. Ils n'avaient plus la même âme, tous les deux : leurs âmes ressemblaient aux deux chats ennemis. Et était-ce sa faute si jadis, pour ne pas savoir courir, Marthe s'était cassé une dent ou deux ? Et Marthe, gentiment, parlait. Elle allait mieux. Tant pis.

Les affaires allaient mieux. Tant pis.

Elle avait acheté un deuxième piano. Tant pis.

La petite chatte avait achevé de manger. Elle s'ennuyait. La concierge, nourricière professionnelle de chats, répondit à Marthe qu'elle avait assez de pensionnaires.

André continua sa route, avec sa bête, fatigué de cette halte, de cette vaine tentative, de cette désillusion. Il avait perdu son cœur en chemin.

Ernest La Jeunesse

(*A suivre.*)

Le drame de Montjuich

Cinq anarchistes viennent d'être fusillés à Montjuich, vingt socialistes vont être jetés au bagne ou en prison, soixante-et-un libre-penseurs ont été acquittés.

Je n'ai pas à revenir sur les circonstances de cet étrange procès, auquel j'ai été mêlé un moment, ce qui m'a permis de voir et d'entendre des choses auxquelles il est difficile d'ajouter foi sans les avoir vues et entendues. Je sais d'ailleurs que Stock est sur le point de faire paraître, sur les inquisiteurs d'Espagne, un livre aussi sobre en appréciations que riche en faits avérés et en documents authentiques, à tel point que chaque lecteur pourra reconstituer naturellement le procès et comparer les résultats de ses investigations à ceux qu'a obtenus, au moyen de la torture, le juge instructeur Henri Marzo.

Il y a pourtant certains faits, dont quelques-uns passés inaperçus, qui jettent une étrange lumière sur les procédés employés et sur ceux qu'on prétend employer encore. Et c'est précisément de ces faits que je veux m'occuper aujourd'hui.

Reprenons d'abord le verdict du conseil de guerre de Barcelone. Sur quatre-vingt-sept inculpés, l'accusateur militaire demandait la peine de mort pour vingt-huit; il demandait les travaux forcés à perpétuité pour les cinquante-neuf autres. Il faut observer que, depuis l'avènement en Espagne de la réaction canoviste, les réquisitoires des accusateurs militaires dans les conseils de guerre équivalent à autant de condamnations. Cependant les cris indignés de l'opinion publique, cris presque imperceptibles en Espagne, mais stridents à l'étranger, empêchèrent de rendre un verdict d'accord avec les prétentions de l'accusateur. On accorda huit têtes au lieu de vingt-huit; on poussa même la magnanimité jusqu'à acquitter douze des inculpés.

Mais alors, se dit le public, il y avait des causes plus ou moins graves, des accusations plus ou moins certaines, puisqu'on trouvait moyen de reconnaître l'innocence de quelques accusés. Cela même prouvait la culpabilité des autres. — Moi-même, un moment, je demeurai confondu. Mais une étude attentive des documents officiels de cette étrange affaire m'a donné la clé du mystère, et je vais l'exposer sans retard :

Voici la liste officielle des inculpés, communiquée aux journaux espagnols par le juge instructeur, liste que je copie d'*El Diluvio* de Barcelone du 29 octobre 1896 (édition du soir) :

Tomás Ascheri y Fosatti, Francisco Callis y Claveria, José Molas y Durán, Antonio Nogués y Figueras, Juan Alsina y Vicente, Jaime Vilella y Cristófol, José Vilas y Valls, José Pons y Vilaplana, Antonio Ceperuelo y Hernandez, Luis Más y Garcia, Sebastian Suñé y Gabaldá, Jacinto Melich y Alemany, Epifanio Caus y Vidal,

Juan Bautista Oller Solé, Juan Casanovas y Viladelprat, Juan Sala y Cortacans, Cristóbal Soler y Bages, Mateo Ripoll y Boldú, José Mesa y Valderrama, Pedro Corominas y Montañá, Baldomero Oller y Tarafa, Rafael Cusidó y Baró, Juan Torrens y Ros, Juan Catalá y Parrau, Ramon Pitchot y Llusadas, Francisco Lis y Arbiol, Antonio Costa y Pons, Jaime Condeminas y Bosch, Tomás Codina y Gili, Andrés Villarubias y Molas, Marcelino Vila y Bordas, José Guillermot y Pijuan, Pedro Botifoll y Fontanet, Manuel Enrique y Joaquin, Narciso Piferrer y Company, Mateo Coll y Comas, José Pons y Pons, Caralampio Trillas y Gomez, Estéban Vallebera y Serraboguña, José Tarrés y Padrós, Narciso Puig Illamola, Cándido Andreu y Beltran, José Artigas y Artigas, Jaime Roca y Fornet, Bienvenido Mateu y Sagué, Narciso Plana y Morell, Salvador Prats y Font, Pedro Camps y Saez, Juan Gascon y Sabau, Clemente Valls y Borbonet, Emilio Navarro y Ferrer, José Cels y Mias, José Tiulouse y Curti, Antonio Prats y Vila, Manuel Melich y Masot, Tomás Oliva y Estany, José Ferrer y Noeras, Cayetano Oller y Minguella, Antonio Gurri y Verges, Francisco Bartomeu y Tomás, Gabriel Brias y Rosell, Francisco Ros y Guilera, Casimiro Balar y Lannes, Manuel Barrera y Carreras, José Testar y Marull, José Puig y Tapias, Magin Funoll Moncusi, Pablo Bo y Ginovart, José Moreno y Roig, Enrique Sanchez y Anguera, Juan Reig y Font, Juan Oliveras y Tura, Pedro Eroles y Rabés, Vicente Pi y Arnau, Juan Casanovas y Brugat, José Funoll y Moncusi, Francisco Abaya y Garriga, Baldomero Garcia y Masít, Francisco Perez Coloma, Alfredo Ruggiero Priolo, Jaime Torrens y Ros, José Climent y Pascual, Tomás Vidal y Carbonell, Cristóbal Ventosa y Artigas, Teresa Claramunt y Creus, Lorenzo Serra y Balmes, José Bisbal y Godoy.

Cette liste était-elle confectionnée d'après un ordre de culpabilité, ou même de responsabilité apparente? Non, certes. puisque l'accusateur Garcia Navarro demandait, suivant les résultats de l'instruction, la tête de *Jaime Torrens Ros* et de *Lorenzo Serra Balmes*, placés parmi les derniers dans cette liste, faite au hasard. Il demandait même la peine de mort pour Corominas et Manuel Melich qui viennent d'être acquittés par la Haute-Cour de Madrid.

Mais, devant les clameurs et les doutes de l'opinion publique, le conseil de Barcelone devait accompagner ses nombreuses condamnations de quelques rares acquittements, afin de donner un aspect sérieux à un acte qui était cruellement bouffon. Ne sachant qui choisir — puisqu'il n'avait d'autres preuves que les aveux sans valeur arrachés au moyen des tourments — il simplifia sa tâche en choisissant simplement les douze derniers de la liste officielle.

Voici, en effet, le nom des acquittés par le conseil de guerre de Barcelone : José Funoll, Francisco Abayá, Baldomero Garcia, Francisco Perez, Alfredo Ruggiero, *Jaime Torrens*, José Climent,

Tomas Vidal, Cristobal Ventosa, Teresa Claramunt, *Lorenzo Serra* et José Bisbal.

Si les juges qui se sont déshonorés à Montjuich en prononçant des sentences iniques avaient soupçonné qu'une victime échappée de leurs griffes devait un jour dévoiler leurs manœuvres, ils auraient pris sans doute des mesures pour cacher leur jeu. Mais ils comptaient sur le silence auquel ils sont habitués, et c'est ce qui les a perdus. Les condamnations et les acquittements par ordre de liste! Attendons-nous à voir en Espagne des fusillades par ordre alphabétique!

Je crois utile de répondre à l'avance à une objection que pourrait me faire le gouvernement espagnol. « Si les monstruosités que vous dénoncez, dira-t-il, étaient vraies, les journaux de Barcelone ennemis du ministère n'auraient pas manqué de les relever. » C'est une erreur, et je le prouve: la Publicidad, journal fort répandu, dont les idées sont très modérées, et qui est à Barcelone — je l'affirme sans crainte d'être démenti — le défenseur attitré du général Weyler, écrit dans son numéro du 6 mai 1897:

« La presse de Barcelone qui aurait pu élever sa voix pendant ces derniers mois, en racontant tout ce qui arrivait à sa connaissance, a dû être muette en présence de la suspension des garanties.

« Et aujourd'hui encore, elle ne peut pas dire un mot, car la menace de la suppression du journal est terrible... »

Plus terrible encore est le crime que vient d'accomplir la justice espagnole: Aschéri, Molas, Nogués, Mas et Alsina viennent d'être exécutés à la suite de déclarations qui n'ont aucune valeur légale, et, jusqu'à la dernière minute, ils ont été rigoureusement séparés du reste du monde afin qu'il ne pussent jamais dire la vérité, si peu d'accord avec les renseignements de source officielle. N'empêche que les murs de la hideuse forteresse ont laissé passer de nombreuses lettres, parmi lesquelles celles des exécutés acquièrent en ce moment un intérêt extraordinaire. Alsina et Mas, il est vrai, n'ont rien pu faire parvenir à leurs parents et amis. Le second, surtout, n'était pas en mesure de le faire, étant devenu fou à la suite de l'application du casque électrique — un supplice de torquemadas qui se mettent au niveau de la science moderne. Des lettres de Molas et Nogués, quelques extraits ont déjà paru. Quand à celle d'Aschéri, dans laquelle il demande pardon à ses compagnons de leur avoir fait du mal par les impostures que lui arrachèrent par les tourments, elle n'a pas été publiée.

Du reste, les incohérences qu'on observe dans la lettre d'Aschéri prouvent que ce dernier, s'il n'était pas devenu fou comme Mas, n'était pas loin de le devenir. Or, nous verrons plus loin que c'est sur ces deux aliénés que la bande noire s'est jetée au dernier moment pour faire une réclame cléricale dant il sera facile d'établir et la fausseté et la hideur.

Voici d'abord la traduction *littérale* de ces documents :

LETTRE D'ASCHÉRI

« Appréciés, j'ai reçu 1 franc.

« Non pour la somme, mais pour les sentiments qu'elle démontre, merci. Vous êtes dignes des idées sublimes pour lesquelles nous souffrons. Quant à moi, je ne peux que vous répéter la dernière phrase que je prononçai devant le Conseil.

« Tous les actes de ma vie ont obéi à deux mobiles : la croyance de faire le bien ou le besoin de faire le mal mais contre ma volonté : c'est pourquoi je n'en suis pas responsable.....

« Et à vous, je vous dis: quand j'ai dû faire le mal, j'ai toujours tâché de me châtier moi-même et si avec cela je n'ai rien arrangé, j'ai prouvé que si la douleur physique pouvait me vaincre, j'avais encore le sentiment du bien et du mal.

« Si quelqu'un parmi vous me garde rancune, qu'il songe à ce que j'ai souffert.

« TOMAS ASCHÉRI. »

(*D'après l'original*)

LETTRE DE MOLAS

« Amis, les six personnes qui sommes entre les mains de la gendarmerie, n'avons commis d'autre délit que de passer quelques jours dans le cachot n° *zéro*, au pouvoir de bourreaux. Quand j'arrivai en ce lieu d'inquisition, j'étais, de même que mes compagnons, complètement innocent ; mais, après neuf nuits de tourments continuels et insupportables, nous étions tous des auteurs et des complices.

« Après, nous dûmes vous qualifier, vous tous, à votre arrivée de Barcelone. Tandis que vous entriez dans le pavillon du juge, nous trois, Aschéri, Nogués et moi, nous nous trouvions ensemble dans trois appartements contigus. Mais comme je n'en connaissais pas autant que les autres, Portas, le lieutenant de la gendarmerie, voulait me tuer à coups de poing, de même que le jour où je fus confronté avec toi pour cela seul que j'avais dit que je te connaissais de t'avoir vu il y a quelque années au cercle « La Suz », centre des libre-penseurs, puisque c'est la vérité. Je fus puni toute la nuit au *zéro*. Eux voulaient me faire dire que je t'avais vu au cercle des Charretiers, dans des réunions secrètes ou publiques.

« Ami, tu réserveras toutes ces choses pour toi et les compagnons de prison qui pourraient t'inspirer de la confiance, puisque les bourreaux ont fait de moi un auteur et un complice, malgré mon innocence.

« Si tu as peur de m'écrire, ne me réponds pas.

« JOSÉ MOLAS. »

AUTRE LETTRE DE MOLAS

« Le 6 août à 9 h. 45 du matin, le garde Mayans me mit les menottes et me dit qu'il fallait marcher au pas accéléré. Le 7, à 4 heures du soir, je ne pouvais plus faire un pas.

« Alors, le garde Parrillas entra dans le cachot, tenant un fouet par le bout et m'administra plus de vingt coups avec le manche par tout le corps. A 9 heures du soir, Carreras entra à son tour et recommença la bastonnade en augmentant la dose. Je tentai de me tuer en me précipitant la tête la première sur la pierre aiguë de la fenêtre et je restai étendu sur le sol, baignant dans une mare de sang et criant : « Assassin! assassin! » Alors vint le lieutenant Portas, flanqué de huit gardes. Cet officier me demanda ce que ces cris signifiaient : Je lui dis : « Comment, tu le demandes encore? Eh bien! tiens! » Alors, de mes deux mains jointes qui, grâce à la non-circulation du sang, faisaient un volume plus gros que la tête, je lui donnai un coup de poing; aussitôt les bourreaux me lièrent les coudes et m'assénèrent plus de cent coups de bâton sans regarder où ils frappaient.

« Lorsque je fus étendu à terre, Mayans me bâillonna avec la « mordaza », me donnant des coups de poing sur la face afin de m'ouvrir la bouche qu'il écarta brutalement de chaque côté, puis il me frappa la tête contre le mur jusqu'à ce que les flots de sang m'envahissent. Ils voulurent me faire marcher. Comme je ne pouvais pas, Parillas me donna des coups de bâton. Puis ils me lavèrent la figure.

« Le caporal Botas, voyant que je buvais mon sang et l'eau, me donna deux coups de poing, qui me firent perdre connaissance.

« Le 8 août, nouvelle bastonnade; le9, Mayans me mit le bâillon à 6 heures et me laissa jusqu'à minuit. Le 13, le gendarme Parillas m'administra une telle bastonnade que je tombai presque mort.

« Le 14, ils ne me frappèrent pas. Le 15, Estorqui et Mayans, n'ayant plus de gourdin en main, me conduisirent devant le lieutenant, qui me dit : « Si tu veux manger et que tes souffrances cessent, tu n'as qu'à signer cette déclaration. » Alors il rédigea l'écrit. Voyant que ce qu'il écrivait était absolument faux, je le signai à contre-cœur et en me réservant de protester devant le juge. Le lendemain, le juge me demanda si j'avais quelque chose à ajouter. Je lui répondis que tout ce que j'avais signé était faux. Portas ordonna alors de me torturer de nouveau.

« Je puis affirmer que j'ai subi le supplice du feu. J'ai passé de la sorte neuf jours et neuf nuits sans manger, boire ni dormir, marchant toujours! tout ensanglanté, avec dix blessures à la tête et le corps tout noir de coups.

« Ce récit est forcément trop court, il me faudrait trop de papier pour le détailler comme il le mérite. Quant aux souffrances morales, j'affirme que jamais je n'en ai souffert d'aussi grandes. Les épi-

thètes les plus douces dont on m'accablait étaient celles de : vaurien, assassin etc.

« Les gardes qui m'ont martyrisé avec le plus de cruauté sont : Mayans, 45 ans, décoré ainsi qu'Estargui, ce qui leur rapporte 20 réales (cent sous) par mois, pour les supplices qu'ils infligèrent lors de l'affaire du Liceo. Les deux autres sont : Parillas et Carreras ; ce dernier appartient maintenant à la police judiciaire spéciale, il est âgé de vingt-neuf ans environ.

« Moi la victime
« José Molas »

(D'après l'original)

Lettre de Nogués

« Compagnons, salut !

« Comme vous avez pu le voir au conseil, moi, Antonio Nogués, je suis, avec trois autres, l'un des accusateurs qui jouent le rôle le plus important dans ce procès.

« Mais aussi je dois vous dire que j'ai été l'un de ceux qui ont le plus senti la rigueur barbare du martyre. C'est tellement vrai, qu'immédiatement après mon arrestation, je restai huit jours consécutifs sans manger ni boire, et sous la menace du fouet, obligé à marcher continuellement, nuit et jour ; et comme si ce supplice n'était pas suffisant, ils me mirent à nu et me forcèrent à trotter comme si j'étais un cheval. Mais, à la longue, brisé de fatigue et mourant de soif et de faim, je tombai sans connaissance. Alors ils allumèrent un feu, dans lequel ils mirent chauffer des fers, et lorsque ceux-ci furent chauffés à point, ils me les appliquèrent sur le corps, jusqu'au moment où ne pouvant résister à l'atroce souffrance, je me déclarai auteur du crime; mais ils me dirent que ce n'était pas vrai, que l'auteur ils le connaissaient déjà; mais que c'était moi qui, en vérité, lui avais fourni la bombe, et que six autres bombes étaient en mon pouvoir, lesquelles, accompagné d'une autre personne, j'avais abandonnées rue Fivaller. Pour en finir avec ce barbare martyre, je m'empressai d'affirmer que tout cela était vrai, mais cela ne mit pas fin à mon supplice, car on me bâillonna et on me laissa ainsi pendant vingt-quatre heures, parce que je ne savais pas les noms; ils se virent alors obligés de me dire ces noms, et me les firent répéter en me collant la face contre le mur, tandis que deux bourreaux me fouettaient.

« De sorte, que dans les déclarations, aussi bien que dans les accusations... (1).

(D'après l'original) « Antonio Nogués ».

Inutile d'insister. On sait que les cinq condamnés sont morts en protestant de leur innocence et en criant : « C'est l'inquisition ! » et

(1) « En ce moment, j'entends un des bourreaux qui arrive, et je cache le papier. » (Note de Nogués.)

aussi « Vive l'anarchie ! » Or, les anarchistes, surtout quand ils sont sur le point de mourir, se montrent fiers des actes qui les ont conduits au supplice. Mais il faut croire que ceux-ci ne tenaient point à se charger d'un crime horrible qu'ils ont affirmé jusqu'au dernier moment ne pas avoir commis. Alsina dit même à sa femme, le jour de l'exécution : « Je ne crains pas la mort, mais je serais navré qu'on pût croire que je me suis rendu coupable d'un crime aussi abominable. » Ce langage est d'autant plus compréhensible, qu'en Espagne les neuf dixièmes des anarchistes sont hostiles à la propagande par le fait et considèrent comme des crimes de droit commun les attentats commis au moyen de la dynamite.

Quant à la prétendue conversion de Mas et d'Aschéri, c'est la plus ignoble des comédies. Le juge Marzo, à la suite de certaines exhortations *convaincantes* dont ces malheureux ne connaissaient que trop la portée, envoya auprès d'eux le père Martorell, un émule du P. Goberna — ce convertisseur dont Santiago Salvador se moqua il y a trois ans d'une façon éclatante —, dans le but d'obtenir des rétractations formelles.

La chose fut tout aussi aisée que lorsqu'il s'était agi d'obtenir des aveux de culpabilité. Il y a certains arguments auxquels un homme résiste difficilement, surtout lorsqu'il sait déjà à quoi s'en tenir. Ces documents que je m'abstiens de reproduire, la presse de Barcelone les ayant déjà publiés, paraissent une copie de la célèbre rétractation de Galilée: ils sont empreints d'un mysticisme exalté, c'est un cantique en l'honneur de *Notre Sainte-Mère l'Eglise* une déclaration de foi aveugle en tous les dogmes et mystères de la religion *catholique*, *apostolique* et *romaine*, un cri de repentir des offenses faites à Dieu. Le style en est parfait et l'écrivain le plus scrupuleux pourrait sans crainte apposer sa signature au bas de ces étranges documents. N'empêche qu'Aschéri, qui savait à peine l'espagnol, et Mas, qui ne parlait que le catalan, déclarent qu'ils ont *spontanément et de leur libre volonté*, rédigé eux-mêmes, écrit et signé ces rétractations. Il faut croire que le Ciel, en leur inspirant des sentiments catholiques, leur avait en même temps inculqué des notions complètes d'orthographe, de style et de syntaxe castillane. Du reste, l'attitude des condamnés aux derniers moments et les cris poussés par eux avant de recevoir le coup mortel, prouvent combien leur conversion était sincère, libre et spontanée.

Les cinq fusillés de Montjuich sont allés à la mort en souriant; c'était pour eux le moment de la délivrance. Il faut avoir été entre les griffes de ces bêtes fauves pour se rendre compte de ce fait. Que de fois, à l'époque où les tourments étaient à l'ordre du jour, n'avons-nous pas souhaité, dans nos cachots, de pouvoir nous délivrer, par le suicide ou par le meurtre réciproque, de ces bourreaux aussi pieux que sanguinaires!

Ceux qui sont morts ne sont pas plus à plaindre que ceux qui restent. Pour vingt d'entre eux les bagnes vont s'ouvrir. Soixante et un accusés qu'on voulait d'abord fusiller ou condamner aux travaux forcés à perpétuité, ont été enfin acquités grâce à la campagne indignée qu'ont menée des hommes de cœur de tous les pays. Soixante et un honnêtes citoyens, oui, honnêtes, — je pourrais écrire l'histoire, très édifiante, de la plupart d'entre eux — l'avocat Corominas, les professeurs Bartomeu et Roca, les écrivains Abaya, Gurri et Mme Claramunt, les imprimeurs Oller et Torrents, les commerçants Bisbal et Mateu, tous enfin, travailleurs infatigables, champions de la libre-pensée, dont Barcelone entière peut raconter la vie sans tache, tous vont être, si nous ne l'évitons, les victimes d'une nouvelle persécution. On les a acquittés, mais on les expulse et sous prétexte que la Belgique et le Portugal — gouvernés par des cléricaux monarchistes — et que la France — gouvernée par des républicains cléricaux — ne veulent pas les recevoir, M. Canovas a décidé de les envoyer à Rio de Oro, c'est-à-dire à l'esclavage et à la mort.

C'est la déportation en plein Sahara, sous le Tropique, avec la seule perspective de la mort par la faim et la soif ou par la lance des Touareg. Sur le sol sablonneux de cette terre africaine, il n'y a pas un arbre, pas une plante, point d'eau. La Compagnie Transatlantique (lisez Association des Pères des famille) y envoie de temps en temps un vaisseau pour faire le service de la factorerie qu'elle y exploite. Le petit fort qui la protège et les quatre baraques qui la composent avec les soldats et les employés indispensables, telle est la colonie espagnole de Rio de Oro. Malgré son nom pompeux (rivière d'or) l'affaire n'a pas été bonne pour les entrepreneurs, faute de bras, les Européens ne pouvant supporter ce climat et la traite des nègres n'existant plus dans les colonies espagnoles. Mais voilà qu'après avoir ressuscité l'Inquisition, M. Canovas va rétablir la traite... des blancs. Soixante et une personnes, jeunes, vigoureuses, intelligentes, quelle aubaine pour les Pères de famille! Là, s'ils ne ne veulent pas mourir de faim, il faudra qu'ils travaillent beaucoup pour peu d'argent. Et encore ne leur donnera-t-on du travail que s'ils consentent à aller à la messe et à confesse. Il faudra mourir de faim et de soif, ou bien faire un travail meurtrier et réciter des *pater* par-dessus le marché! *Utile dulci.* Je vois d'ici le marquis de Comillas, grand fondateur d'églises en Espagne et dans ses colonies, en train de présider — par délégation — à la pose de la première pierre de la chapelle de Rio de Oro.

Eh bien! non. Il faut à tout prix éviter cette monstruosité nouvelle du tyran qui opprime l'Espagne. Son plan, c'est l'assassinat de soixante et un innocents auxquels on a déjà offert l'avant-goût de huit mois de prison et de tortures. Elisée Reclus, qui sait géographie autant qu'homme de France, affirme qu'il est impossible à un Européen — *a fortiori* à soixante et un — de vivre en cet épouvantable pays à moins de conditions spéciales, qui existent

peut-être pour les employés de la factorerie, mais qui n'existeraient pas pour les déportés.

J'espère que l'indignation que soulèvera ce plan empêchera M. Canovas de le réaliser, d'autant plus que le gouvernement espagnol a été avisé par les cabinets de Washington et de Londres qu'ils ne voyaient pas le moindre inconvénient à recevoir les expulsés. A Londres, c'est le parti conservateur qui gouverne. Mais on a bien raison de dire que le protestant le plus réactionnaire est plus libéral que le catholique le plus démocrate. Entre lord Salisbury et M. Méline il n'y a pas à hésiter.

Si malgré cette offre généreuse qui honore ceux qui l'ont faite, M. Canovas persistait dans ses résolutions, j'espère qu'on trouverait, en faisant appel aux hommes de cœur, les moyens de fréter un bâtiment qui prît les malheureux expulsés aussitôt après leur débarquement et les conduisît en Angleterre, au Brésil ou aux États-Unis.

Ce que M. Canovas veut éviter surtout, c'est que ses victimes soient en contact avec le reste du monde, parce qu'elles sont des témoignages vivants de son infamie. J'espère que, cette fois encore, il en sera pour ses frais.

Londres, 12 mai 1897.

F. Tarrida del Marmol

A propos du Poème en prose

FRAGMENTS

Ce nom de *Poème en prose*, qu'a choisi Baudelaire, est équivoque, — à la fois trop humble et trop ambitieux. Trop humble, car il semble vouloir excuser un genre hybride ; trop ambitieux, car on dirait qu'il proclame un triomphe impossible, quelque chose comme la quadrature prosaïque de ce cercle : le vers français.

Le poème en prose ne prétend pas assujettir à la prose le vers « cette chose envolée », d'un vol toutefois circonscrit entre la rime et la mesure ; mais toujours, qu'il soit de Baudelaire ou de Marcel Schwob, de Jules Renard ou de Stéphane Mallarmé, il présente ce caractère spécial — et qui mériterait d'enrichir d'un mot nouveau le vocabulaire — que la prose, matière première, y est soumise à des exigences analogues aux poétiques : les mots y sont ordonnés selon leur valeur tonale et leur assemblage forme un tout harmonique, défini, fermé, où le rythme se retrouve, mais plus insaisissable que dans le vers.

Le poème en prose, pas plus qu'il n'est le vers, n'est ni le conte, ni la nouvelle, ce conte fût-il de Flaubert, cette nouvelle de Gautier. Car, s'il peut paraître étrange de différencier deux œuvres quant à leur *durée*, il demeure évident que cette délimitation est fondamentale, et que la tâche est bien particulière d'enclore en une courte page une impression indépendante, — parfois tout un drame. (1)

Le poème en prose appartient en propre au XIXᵉ siècle ; il est bien né d'une époque un peu lasse et exigeante, cet art de précision, délicat, périlleux, qui s'interdit la liberté qu'a la prose d'être encore le langage et celle qu'a le vers de ne l'être plus.

—

Si l'on recherche quels liens de parenté unissent, par cette branch du poème en prose, notre littérature aux littératures étrangères notamment à l'allemande et à l'anglaise, une remarque nécessairement s'impose : non seulement la plupart des instaurateurs du poème en prose sont familiers avec les représentants illustres de ces deux littératures, qu'ils goûtent dans leur langue ; mais encore ces poèmes étrangers, lorsqu'ils les lisent en français, les ayant souvent traduits eux-mêmes, figurent, ainsi libérés du mètre et de la rime, de véritables *poèmes en prose*, et cette fois au propre sens du mot.

—

Louis Bertrand qui, selon Charles Asselineau, fut « vers 1845 un

(1) On ne peut donner le nom de poèmes en prose ni aux contes de Gérard de Nerval ou de Barbey d'Aurevilly ni aux *Moralités* de Laforgue, et ce nom ne s'appliquera qu'imparfaitement à quelques *Histoires insolites* de Villiers de l'Isle Adam, telles que *le Jeu des Grâces*.

des saints du calendrier poétique et de ceux dont la niche n'était pas la moins fêtée », Aloysius Bertrand, l'auteur de *Gaspard de la Nuit* est aujourd'hui presque oublié, ignoré même de la plupart.

A ce point qu'un demi-siècle a suffi pour accumuler entre cet écrivain et nous tant de nuit, que nous devons à présent, pour retrouver ses traits, interroger les ténèbres de la légende.

Légende précoce en vérité, — et bien invraisemblable. Elle nous dit : que Louis Bertrand naquit à Dijon, la vieille cité bourguignonne aux donjons gothiques qu'il aima « comme l'enfant sa nourrice ». Il y aurait écrit dans diverses gazettes, sous le nom de Ludovic Bertrand, — ce nom fut en effet celui du rédacteur en chef d'une feuille locale : le Provincial.

De passage à Paris, il se serait acquis de précieuses amitiés, celles, entre autres, de Nodier, de Victor Pavie, de Sainte-Beuve. Ici peut-être faut-il nous départir de notre incrédulité, car Sainte-Beuve prétend avoir connu Louis Bertrand et avoir gardé le souvenir « d'un grand et maigre jeune homme de vingt-et-un ans, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. » Et Sainte-Beuve ajoute : « Il semblait timide et plutôt sauvage ». — Nous savons encore, toujours par la légende, que Bertrand, de retour à Dijon, y signa, dans le Patriote de la Côte d'Or des articles politiques et des variétés littéraires ; qu'enfin il mourut dans un lit d'hôpital assisté des soins pieux de David d'Angers.

Voilà ce qu'ont rapporté quelques-uns, au reste peu nombreux. Mais il suffit, pour réduire à néant cette fable, de jeter un coup d'œil dans ces *Fantaisies de Gaspard de la Nuit, à la manière de Rembrandt et de Callot* (1). On sera convaincu sur l'heure, par une intuition plus impérieuse et plus digne de foi que tous mémoires ou biographies, que, en réalité, maître Aloysius fut l'hôte solitaire d'un antique et délabré manoir, où il passait ses nuits à feuilleter « aux blafardes lueurs de la lampe les livres hermétiques de Raymond Lulle ». Souvent sa chambre se remplit de démons qui le narguent et le harcèlent ; puis les visions qui sont venues éclairer sa nuit s'évanouissent aux plis des tentures, aux lueurs des vitraux (2).

Toutes les *proses* de *Gaspard de la Nuit* n'ont pas ce caractère résolument fantastique qui pourrait impressionner fâcheusement un premier et trop rapide examen, peut-être occasionner ce téméraire blâme « défroque romantique ! » parfaitement immérité. Autant qu'à ses nocturnes bizarres, Louis Bertrand se plaît aux

(1) Le Mercure de France a récemment édité une réimpression de cet ouvrage.
(2) Cf. *Les Fantaisies de Gaspard de la Nuit*, Livre III : *La Nuit et ses prestiges*.

lumineux tableaux du passé (1), il s'y révèle épris de sa langue comme de sa ville natale. Son style est nerveux et coloré. Toujours il trouve le mot sonore et rare, l'image nette et neuve, l'épigraphe qui sollicite. Car il partage avec Villiers de l'Isle-Adam et aussi avec Victor Hugo ce goût de l'épigraphe, qui décèle le soin de créer comme une atmosphère propice au thème choisi.

On a dit que *Gaspard de la Nuit* fut publié dix ans trop tard, et que, survenu en plein combat, ce livre eût été aux mains des romantiques un victorieux étendard; — au lieu qu'il fut, en réalité, un désastre mémorable de librairie.

Faut-il regretter cette injustice apparente? Elle a relégué dans une ombre favorable cette œuvre précieuse et singulière, qui peut-être n'était pas destinée au fracas tumultueux des jours de bataille.

—

C'est, dit Baudelaire, dans sa dédicace à Arsène Houssaye, « C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi, et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits à être appelés *fameux*? ») que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'*une* vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque ».

Est-il besoin de dire ici que Baudelaire est trop modeste lorsqu'il déclare, en toute sincérité d'ailleurs, être « resté bien loin de son mystérieux et brillant modèle »?

Sans risquer de vaines comparaisons, que semblent autoriser, outre la fraternité de leur tâche, cette passion de l'étrange, commune à Louis Bertrand et au traducteur d'Edgard Poe, on doit reconnaître à celui-ci une pensée plus profonde, un génie plus divers. *Le Désespoir de la Vieille* ou *Le Mauvais Vitrier*, *Les Yeux des Pauvres* ou *Le Galant Tireur* sont plus que des « descriptions ».

Baudelaire nous dit qu'il ambitionne « une prose poétique, musicale sans rythme et sans rimes ». Pourtant n'ont-elles pas un rythme propre, ces pages où la phrase se développe en une harmonie luxueuse et voluptueuse comme le pays qu'il rêve? — Et ce rythme n'emprunte rien au vers. Il est différent alors même que le poète a traité deux fois le même thème, en prose et en vers, alors même que l'ordonnance est analogue ici et là, l'expression parfois identique (2).

(1) *Ibid. Le Maçon* par exemple, ou *Le Marchand de Tulipes* (Livre I : *Ecole Flamande)*. Après tant d'évocations rapides du Rêve et du Passé, on trouve une pièce étrange, différente des autres, du moins quant à l'inspiration et qui fait déjà songer aux proses de Baudelaire Cette pièce, intitulée *Le Deuxième Homme*, clôt le VI[e] et dernier livre des *Fantaisies de Gaspard de la Nuit.*

(2) Comparer les deux *Invitation au Voyage* ou, dans les *Fleurs du Mal, La Chevelure* et, dans les *Petits Poèmes en prose, Un Hémisphère dans une Chevelure.*

Dans ces *Petits Poèmes en prose*, Baudelaire a dépassé son but comme il a dépassé son modèle. Il faut le dire, au risque d'infliger, par une telle louange une humiliation posthume à ce scrupuleux artiste qui « regarde comme le plus grand honneur du poète d'accomplir *juste* ce qu'il a projeté de faire ».

—

On peut être certain à l'avance de rencontrer des poèmes en prose dans l'œuvre si variée que M. Catulle Mendès enrichit tous les jours. — Quant aux *Lieds de France*, la plupart ne sont plus des poèmes en prose authentiques; ou plutôt on pourrait dire, et cela reviendrait au même, que ce sont là *poèmes* en prose à proprement parler: poèmes encore, mais qui sont déjà presque le vers (1).

Si l'on oubliait un moment le but bien spécial que l'auteur des *Lieds* s'est proposé dans ce recueil et qui dès le titre apparaît clairement, on serait tenté de formuler que, invinciblement, M. Mendès revient au vers; et cette prédilection devrait-elle étonner de la part d'un poète épris des vers à ce point qu'il ne cesse d'en lire s'il n'en écrit, et désormais chaque semaine chaleureusement nous invite à le suivre pour en écouter.

—

De M. Marcel Schwob, je n'hésiterai pas à dire qu'il est un grand écrivain, car il possède l'inconcevable faculté d'être à la fois vigoureux et délicat, enveloppant et précis, sobre et luxueux. Il ignore *l'art des préparations* ou bien c'est qu'il le dédaigne, et il évoque du premier coup.

Sa phrase attardée ici à draper de splendeur la blême agonie byzantine, là se redresse et poursuit, voilée d'ironie, les exploits de quelque imaginaire pirate; puis, candide et puérile, nous conduit par la main au milieu des enfants innocentes et frêles, craintives et sauvages qui sont les petites sœurs de *Monelle.*

Et ce sont de parfaits poèmes en prose ces *Mimes*, pages minuscules, tout imprégnées de parfum antique et où surgissent de frémissantes visions païennes de Mégare ou de Syracuse.

—

Mieux qu'à nul autre artiste le nom d'homme de lettres convient à M. Jules Renard; mais, appliqué à lui, ce terme, trop souvent galvaudé, acquiert une rare et haute portée.

On pourrait dire de M. Renard qu'il vit avec préméditation. Sa vie est double. Lui-même le sait mieux que personne et si on le questionnait sur cet *Homme de Lettres* qui, réellement, habite en lui, peut-être répondrait-il, en meilleur langage, à peu près ceci :

« Chez moi, *l'Homme de Lettres* n'est pas un visiteur de passage. Il est toujours là, à côté de l'*autre,* et le domine. Il est le maître.

(1) Comme les *Lieds* de M. Mendès, les *Ballades Françaises* que M. Paul Fort vient de réunir en volume (Librairie du Mercure de France) sont presque des poèmes, et seraient des poèmes tout à fait si la mesure y était moins distraite, le rythme plus régulier, la rime plus fidèle.

La maison lui appartient, avec la famille, les meubles et les souvenirs. La porte lui est ouverte à deux battants; mais il la referme derrière lui. Il sort peu et envoie *l'autre Renard* chercher de l'expérience. L'*autre*, qui s'y entend, sait en trouver de la toute fraîche et qu'il n'a pas payée trop cher; car il connaît les bons endroits, il y retourne, et jamais ne revient bredouille. Il court tout droit chez son maître et entre sans frapper. Il étale ses provisions et dit: « Je rapporte bien des choses: il y en a de belles et d'impures, de fragiles et d'inusables, de pimpantes et de meurtries. » *L'Homme de Lettres* les pèse, les tâte, les retourne, fait son choix, et c'est *l'autre* qui le remercie; — car il le respecte et le chérit, ce maître sévère, ce bon maître, à l'ombre duquel il a constamment vécu heureux et confiant, sans jamais demander de congé. Il savait bien qu'un jour il partagerait sa gloire: dejà il la partage, et, quant à l'augmentation, il ne cesse d'en recevoir. »

Oui, c'est un bon maître, et c'est un vrai maître aussi, sûr de son art, original s'il en fût, et conservant la pure tradition classique qu'il tient des plus grands. Chacune de ses proses suscite, en quelques lignes, une parfaite émotion d'art; car il est exempt de défaillance et son œuvre est de celles où l'on ne saurait choisir; d'ailleurs, le choix est tout fait: c'est la table des matières.

—

M. Romain Coolus ne peut être goûté à demi, soit pour l'idée seule, soit pour la forme, à l'exclusion de l'idée. L'une et l'autre sont inséparables et constamment ordonnées selon cette parfaite harmonie qui caractérise les tempéraments doués pour l'écriture.

On serait tenté de croire que, chez M. Coolus, il n'y a pas d'intervalle entre l'idée et l'expression, qu'enfin il éprouve et pense littérairement.

Plus encore que dans ses pièces de théâtre, où l'élévation de pensée et l'émotion poignante se traduisent en une si admirable langue dramatique, plus même peut-être que dans ses vers, dont il semble que des vocables nécessaires cadencent le lyrisme ou la fantaisie, une telle hypothèse s'impose à la lecture de ses *Aspects* (1).

Ce sont de courtes visions de la vie quotidienne que seule l'intensité verbale dramatise jusqu'à l'exception: les mots s'y élancent, tourbillonnent, se choquent et rebondissent, telles de frétillantes toupies, à travers la page blanche. Car ces aspects sont bien de véritables *jeux d'images*, je dirais des *jeux de mots*, si cette expression ne comportait une fâcheuse équivoque.

—

M. Stéphane Mallarmé semble avoir singulièrement élargi la conception du poème en prose, qui a tenté, hors le vers et au-delà de la prose, des thèmes de pure évocation, —renonçant à la descrip-

(1) Sous ce titre d'*Aspects*, M. Romain Coolus publia ici même, voilà près de cinq ans, trois séries de poèmes en prose.

tion picturale et disputant à la musique, non pas son charme extérieur, mais son essence même, spirituelle.

« Un désir indéniable à mon temps, a dit M. Mallarmé, est de séparer, comme en vue d'attributions différentes, le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel. »

Et encore :

« A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire, selon le jeu de la parole cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure ? »

Cette recherche de réduction essentielle a fait à M. Mallarmé la réputation d'un écrivain obscur et impénétrable.

Mais, si son œuvre est brumeuse, prenons garde qu'elle ne l'est ni plus ni moins que les nuages, dont la brume insaisissable est faite de limpidité, — la limpidité d'une eau qui s'est envolée.

Car ce sont des nuages en effet, ces proses, qui restituent au sein de leurs mystérieux contours l'image spirituelle des multiples aspects de la terre, d'où, initialement, naquit leur essor.

Les *Pages* ne révèlent que l'acheminement du poète vers l'art neuf qu'il veut instaurer. En quelques-unes pourtant déjà s'annonce la volonté de s'évader hors du langage immédiat.

Dirai-je que M. Stéphane Mallarmé m'apparaît comme un géomètre expert, qui aurait longuement analysé cet autre espace, l'écriture? Il l'a exploré en tous sens, il a mesuré ses trois dimensions, il connaît son étendue, son élévation, sa profondeur ; il en a calculé toutes les surfaces, tous les volumes : ici la prose, rectiligne, polyédrique, qui ordonna les édifices majestueux de Chateaubriand, ces pyramides, et les primes irisés de Gautier ; — là, les sphères poétiques, planètes chez Hugo, perles chez Banville, et, chez M. Bergerat, bulles de savon.

Et à présent, pour réduire cet espace, même en ce qui fut jusqu'ici l'irréductible, M. Mallarmé cherche comme une *quatrième dimension*. Il la cherche à l'écart, parmi le silence et le mystère, celui qu'un admirateur averti appela naguère *le bon sorcier*.

ALFRED ATHYS

Marie

XXV



J'étais libre. Il n'y avait plus de Marie dans mon existence. Quelques jours à peine s'étaient écoulés que, déjà, elle était loin. Son nom ne bruissait que comme un son indifférent, d'elle-même ne demeurait plus qu'un souvenir indécis.

J'étais libre et par le monde il ne manque pas de belles filles.

De quelle illusion avais-je donc été la dupe, le prisonnier? Marie était une jeune fille et elle était belle et charmante. Mais mille autres aussi. Une charmante fille, rien de plus Elle m'aimait, sans doute ; mais toutes les jeunes filles aiment l'homme qui leur révèle l'amour. Je ne suis pas encore un vieux roué. D'autres jeunes filles charmantes m'aimeront, d'autres, quand il faudra.

Voir La revue blanche du 1er mai.

Dieu soit loué! j'ai reconquis ma liberté. Il était temps. Le danger devenait pressant, chaque jour me menaçait de plus près, en dépit de toutes les précautions. Aujourd'hui, je le vois clairement. Nous étions venus à une sorte de sentimentalité réciproque. Or, aussitôt qu'une de ces chères petites mains parvient à s'introduire jusqu'en notre cœur, il faut prendre garde. La main est si douce, si chaude qu'on croit sentir un enfant blotti dans son cœur.

C'est bien vite arrivé. Il est fort possible que ma faiblesse, ce commencement de faiblesse, date de ma première entrevue avec cette blouse à fleurs, la blouse sur laquelle elle avait fait des taches de vin. Mais aussi, qu'elle était gentille à ne pouvoir dissimuler son chagrin. Elle faillit bien pleurer, pleurer comme une petite fille qui aurait cassé une des assiettes du dressoir et qui n'ose pas rentrer, tant elle a peur que sa maman la gronde. Ah ! certes, non, tu n'en menais pas large, chère petite, à voir tes taches sur ta blouse, ta blouse à...

Mais voilà assez d'attendrissement, assez de fleurs.

N'ai-je pas oublié Marie ?

XXVI

N'ayez crainte, je jouis de ma liberté.

Je ne voudrais manquer aux égards où est obligé un galant homme. J'écoute aussi les conseils de la prudence : cependant une question me brûle la langue, une question qu'il faut bien que je pose, sans souci de l'orage terrible qu'elle assombrira sur ma pauvre tête coupable.

Voici. Que peut bien être au fond cette vertu des femmes dont il est tant parlé? Je sais, on me l'a toujours répété, il n'arrive jamais, ou c'est l'exception, tout à fait l'exception, qu'une femme s'écarte du sentier étroit qui mène au ciel et au mariage.

Pourtant je sais bien, aussi, que si les hommes ont parfois quelque difficulté à se procurer de l'argent, ils n'en éprouvent jamais à se procurer une maîtresse. Même nul n'ignore que, parmi notre population de monogames, il ne manque pas d'hommes qui pourraient produire un harem si bien fourni que s'en contenterait en Turquie le plus exigeant des pachas. J'ai cherché, je crois avoir trouvé une explication.

Je m'en suis tiré avec ce petit peu que je sais d'histoire.

Écoutez, n'est-ce pas tout simplement que ces dames, cavalerie légère, font à peu près comme ces soldats de Tortenskjold dont l'unique bataillon à force de courir de poste en poste arrivait à donner l'illusion de toute une armée?

Mais il m'a bien fallu renoncer à une hypothèse qui ne satisfaisait que le respect que je profane pour la vertu des femmes. Car enfin,

si c'était, aux grands jours de bataille où toutes les troupes sont appelées au feu à la fois, combien? mais, le plus grand nombre des hommes, n'aurait rien à faire. Voilà qui ne s'est jamais produit, dont, jamais, on n'entendit parler.

L'énigme demeure.

Ma question est posée.

J'attends toujours qu'on réponde.

Je fais de ma liberté tout l'usage qui est permis dans une ville vertueuse.

Je ne me plains pas.

Point ne fut besoin de proclamer ma liberté. Une nouvelle de ce genre est bientôt connue. Très longtemps mon escalier était resté silencieux, il se ranima tout d'un coup. Mes amies, celles d'autrefois, de plus récentes, y défilèrent, s'y croisèrent. En foule on accourait s'informer de ce héros qui venait de reconquérir sa liberté. On fêta jour et nuit le triomphe de ma liberté.

XXVII



Ce que je dis de ces festins n'est pas pour m'en vanter. Mais je ne puis les passer sous silence. Ils appartiennent à l'histoire de Marie.

Un auteur moins consciencieux, moins franc, s'efforcerait de voiler les événements de cette période. J'en connais qui ont tenté de faire passer leur inconstance et leur légèreté au compte des efforts désespérés qu'ils firent, pour trouver l'oubli dans l'ivresse. Je n'avais pas à chercher d'oubli. J'avais oublié.

Où était Marie? Je n'en savais rien. Des semaines s'étaient passées sans que je l'eusse revue, que j'eusse entendu parler d'elle. J'avoue pourtant que j'attendais une lettre.

N'en ai-je pas fait l'expérience? Une maîtresse, même qu'elle ait fait des adieux éternels, ne peut manquer de découvrir quelque chose encore de resté au fond de son cœur, quelque chose qu'elle aura oublié de dire, et qu'il faut bien qu'elle écrive, fût-ce un mot.

Marie faisait exception.

Marie s'enveloppait de silence.

J'aurais pourtant souhaité un post-scriptum, un rien, mais qui vînt d'elle.

Allons donc! tout bien réfléchi, il n'en était que mieux. Elle m'avait oublié comme j'avais fait pour elle.

De mon temps trop bien rempli par les plaisirs et le travail il ne m'en restait pas pour penser à elle. Car il m'arrive de travailler. Quelquefois. A quoi? A bâtir des châteaux en Espagne, évoquer des femmes jolies, colorer des mots, composer leurs coloris en poèmes.

Mais je m'amusais beaucoup plus que je ne travaillais, car j'avais oublié Marie.

XXVIII

Oubli, doux oiseau noir, aux ailes molles, abats toi sur la couche où Marie reposait. Surveille mes songes, empêche qu'ils ne me la ramènent nue et si belle. Chante ta chanson qui assoupit, que l'ennui ne s'éveille en moi.

Marie n'existe plus, entends-tu bien, Oubli, il ne faut plus qu'elle revienne. Tu fixes sur moi tes yeux vides, ton ironie. Est-ce donc que tu ne me crois pas? Vas-tu m'abandonner?

Oubli, inconstant compagnon, ne me délaisse plus aux approches de ces crépuscules d'où naissent tant d'idées indécises où la rêverie s'attriste et fait battre comme l'aile d'un vol d'oiseaux de nuit à l'entour de mon lit qu'a quitté le sommeil. Le jour je puis me passer de toi, le soleil suffit à dissiper les chimères et toutes les fantasmagories. Mais voilà qu'il fait nuit, ne m'abandonne pas.

Oubli, je ne te laisserai pas aller. Je m'agrippe à ton plumage, mes mains s'ensanglantent à vouloir te retenir de force, tenter d'attirer sur ma tête brûlante la fraîcheur de tes ailes et m'efforcer de m'en envelopper. Jamais je n'eusse cru qu'il fût si difficile d'oublier.

. . . .

XXIX

Voici qu'à ma fenêtre je contemple la gelée dont la nuit s'éclaire. Ce sont les premiers froids.

Le gel enduit les toits pointus des vieilles maisons ; le pont qui enjambe l'eau sombre du canal est tout blanc. Dans le port l'aspect des navires est fantastique : on dirait les mâts emmitouflés de coton, les cordages étincellent de givre.

Partout, des milliers de cristaux brillent aux dernières lueurs du jour.

Le silence épand sa solennité sur la rue où ne passe personne. Quant aux fenêtres des antiques maisons à pignons, toutes sont éclairées. Par place, les stores baissés tamisent la lumière ; beaucoup sont rouges. Ailleurs je puis voir les chambres, cet intérieur où le repas du soir assemble une famille. Là-bas je distingue une jeune femme assise à son piano.

Ma tête s'appuie sur ma main, je laisse aller au hasard mes pensées, sans trop savoir. Cependant l'ennui me prend et de plus en plus m'étreint la tristesse. Mon cœur en battant sursaute, mais je distingue si bien ses bonds, que je les perçois jusqu'à mes tempes. Tout à coup le son d'un harmonica a frappé mon oreille.

La mélodie vient d'un des navires à l'ancre dans le port. Sur le pont blanc, je distingue une forme noire : c'est un homme assis qui se penche, dont les bras s'agitent lentement.

Les premières mesures sont abominablement fausses, puis, peu à peu, les notes m'arrivent plus justes.

C'est un de ces instruments dont on ne peut aimer les accents que venus du large, portés par le vent, et s'ils montent d'un silence qui s'étend à l'infini. Alors seulement il peut dire les regrets d'un cœur solitaire qui se languit loin du foyer, les soupirs que lui arrache l'amour d'une femme. Il le faut manié par les poings brunis, les poings honnêtes d'un marin.

Aucune poitrine ne se gonfle d'autant de poésie que la poitrine d'un matelot, batte-t-elle de douleur ou de joie.

C'est une musique qui tremble dans l'air du soir silencieux.

Sa plainte pure est franche comme celle de l'enfant. Chacun peut comprendre ce qu'elle exprime. Elle m'apporte les paroles simples d'une chanson qui serait :

« Me voici dans un pays étranger où l'on parle une langue que je ne comprends pas. J'ai erré dans les rues de la grande ville, parmi la cohue des gens affairés qui ne me demandaient rien, qui ne se souciaient pas de moi. Il n'y a pas un endroit ici où je sois parvenu à me sentir à l'aise, et c'est pourquoi j'ai suivi les camarades au cabaret. Il y grouillait des filles qui me souriaient, qui voulaient m'attirer, parce que, dans mes poches, j'avais de l'argent, que j'étais grand et fort. Elles ont bu avec moi et une s'est assise sur mes genoux, m'a appelé son cher ami. J'étais ivre, je l'ai suivie, elle m'a

pris mon argent, elle ne m'a donné aucune joie. Il n'y en a qu'une qui pourrait me donner la joie, elle est à combien de lieues d'ici ? J'ai trompé la fille que j'aime et je lui reviens sans argent. Me voici parmi des étrangers qui ne se soucient de moi et je pleure, je pleure parce que la fille que j'aime est loin, que peut-être elle a fait choix d'un autre ami, puisque je l'ai trompée. »

Mais non ! je ne veux plus l'écouter. La sotte complainte ! Que m'importe à moi ce matelot, sa tristesse ? Qu'il fasse comme bon lui semble gémir son harmonica. A sa guise !

Mais je ne vais pas m'amuser plus longtemps à mettre des paroles sur ses mélodies. Je n'ai nulle envie de m'attrister. J'ai encore mon cœur et mon argent, les femmes n'en prendront que ce que je voudrai bien leur donner.

Alors, je m'en fus flâner sur la grande place où les filles tournent en rond comme des chevaux de bois, à la lumière électrique. J'adoptai la plus belle et la ramenai avec moi. Elle fit montre d'amabilité, de politesse et de son mieux s'efforça de me complaire, tandis qu'elle m'exprimait sa satisfaction de se voir dans une jolie chambre bien chauffée, en compagnie d'un monsieur qui lui parlait poliment.

Cependant, elle ne me donna aucune joie; et, quand elle s'appuya contre moi d'un air caressant, me demanda si je l'aimais un peu, mon cœur se prit à pleurer.

Pourquoi?

Parce que j'avais eu l'enfantillage d'écouter un marin jouer de l'harmonica.



XXX

Une agitation, une inquiétude, singulière, chaque matin me pousse hors de chez moi J'erre sans but par la ville, dans cette rue, le long d'une autre, et, de préférence, je recherche celles que fréquentent les jeunes femmes et le chemin de leurs emplettes.
Quoique sans but, je suis toujours pressé, on dirait que toujours j'ai peur d'arriver trop tard. Le fait est que je n'ai d'envie de parler à personne, que je ne désire être abordé par aucun ami; je tiens à rester seul.
Je cherche parmi la foule et ne trouve personne. Souvent, je me surprends à regarder fixement une dame que je connais, sans que j'aie pensé à la saluer. Je cours comme un chien qui a perdu son maitre. Tantôt il suit joyeusement le chemin où il croit avoir retrouvé sa trace, tantôt il erre à l aventure, le nez contre terre.
S'il m'arrive d'apercevoir de loin la taille élancée d'une femme, un boa autour du cou, me voilà comme possédé. Je me précipite : à droite, à gauche, je joue des coudes, jusqu'à ce que j'arrive, que je reconnaisse mon erreur. Un jour j'ai couru après un fiacre, dont le cheval trottait joliment. Je l'ai suivi jusque dans les faubourgs ou je le vis arrêter. Il en sortit une vieille, toute flétrie. C'était ce manteau bleu qu'elle portait qui m'avait trompé.
Chaque jour, en rentrant, rompu de fatigue, désappointé, je me jure que c'est la dernière fois que je perds aussi sottement mon temps. N'empêche que dès le lendemain matin, je me retrouve sur pied et que je repars, courant comme si j'avais peur de ne pas arriver à temps.

XXXI

Pourquoi est-ce que je cherche Marie? Qu'est-ce donc que je lui veux?
La reprendre? Recommencer, du commencement? Assurément non. C'est une histoire bien finie. Il n'y a pas de suite.
Tout ce que je veux, c'est la revoir, savoir si elle vit. Si seulement je pouvais échanger avec elle deux paroles, je serais content, mon âme aurait recouvré la paix. Ce silence de tombe, ces ténèbres de mort, épaissis entre nous, me tourmentent, m'angoissent.
Pourquoi aussi, n'écrit-elle pas? Méchanceté? Calcul? Si c'est, je me vengerai, je trouverai, j'imaginerai pour sa punition quelque torture raffinée. Comme je jouirai de ce corps frêle que la douleur tordra, de ces yeux suppliants et de mon impassibilité. Oui, te tourmenter, Marie, et puis te couvrir de baisers, te tenir toute tremblante entre mes bras et, par des caresses passionnées, rassurer ton épouvante.

....



Ou bien serait-ce qu'elle m'a oublié? Impossible. Une jeune fille qui aime n'oublie pas si aisément. Marie n'oubliera jamais. N'est-elle pas liée à moi par des liens indissolubles? N'ai-je pas occupé tous ses sens, ne m'a-t-elle pas, maintes fois, déclaré, qu'elle était à moi, qu'elle serait à moi, jusqu'à sa dernière heure, à moi quand, à moi où je voudrais.

Et si je lui écrivais? Si je lui faisais entendre la voix de son seigneur qui l'appelle, est-ce qu'elle refuserait de venir?

Non! mille fois non! Qu'en ferais-je, si elle revenait? Je ne la veux plus.

Je ne la veux plus.

Alors, pourquoi tant me tourmenter? Laissons les morts en paix. Va déposer une rose sur la tombe. Et oublie.

XXXII

Je m'amuse et j'oublie.

La chambre retentit d'éclats de rire joyeux, des propos bruyants de quelques jolies femmes venues chez moi souper. Ce n'est que chairs blanches, rouges lèvres, bras nus qu'on m'ouvre, seins qui palpitent d'impatience.

C'est chez moi une fête comme il n'y en eut jamais. Je ris, je cause. Le tumulte va croissant. Je me laisse griser, je me laisse entraîner; autour de moi s'ébat comme une chaîne joyeuse de femmes jolies qui m'embrassent, de femmes qui choquent leur verre contre le mien, de femmes qui me disent à l'oreille qu'elles m'aiment.

Et puis toute cette joie s'écoule, s'évanouit tout en dansant, et me revoici seul, et j'ai tout oublié. Oui, j'ai oublié la fête, oublié les visages jolis de toutes ces femmes, oublié tout, sauf que Marie n'était pas parmi les autres. Mais je finis aussi par l'oublier, à mesure que les jours s'écoulent.

XXXIII

L'herbe avait poussé sur la tombe.

Un jour, un matin, je me trouvais sur la grande place. Il faisait un temps épouvantable. Le vent soufflait en rafale à l'entour de la statue, au lieu où les filles se promènent le soir.

Une neige fine me fouettait la figure.

De mon mieux j'allais, luttant contre la bourrasque, quand tout à coup un rayon de printemps brilla pour la joie de mes yeux. Sur un chapeau je venais d'apercevoir une fleur rouge.

Ce chapeau coiffait une jeune femme dont la taille fine était élancée.

Marie ! C'était Marie !

Nous nous arrêtâmes, l'un devant l'autre, sur la place, en pleine bourrasque. Face à face, dans le vent et sous la neige, mouillés, transis, nous nous regardions en souriant.

Que nous faisait l'orage? Faisait-il froid, le vent soufflait-il, neigeait-il encore? Sans doute, puisque sur toute l'étendue de la place nous restions seuls. Mais ce que je sais bien, c'est que dans ses beaux yeux je voyais briller le soleil, que tout le printemps me souriait en ses joues fraîches et pleines.

Et nous restions là à rire sans pouvoir nous arrêter, de tout notre cœur, sans savoir pourquoi. Que dis-je ? Sans savoir pourquoi ? Que si, nous savions bien pourquoi.

Et tout en riant, nous nous disions :

— Où donc as-tu été Marie ? Je t'ai crue morte.

— Et toi? J'ai pensé que tu avais quitté la ville.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

— Parce que tu m'avais défendu.

— Dire que je l'avais oublié!

Et de rire de plus belle.

Sur quoi le lecteur, ou non, la lectrice, sévèrement fronce le sourcil pour dire :

« Et après avoir ri de la sorte, comme deux nigauds, sans doute vous serez rentré chacun chez vous?

— Du tout, Madame, bras dessus, bras dessous, nous sommes rentrés tous deux chez moi.

XXXIV

Ainsi, Marie se retrouvait chez moi. Mais plus comme avant.

Car nous en étions tombés d'accord. Recommencer, du commencement, n'était pas possible. Les jours que Marie avait passés chez moi à m'être ma petite fille, étaient à jamais effacés. D'ailleurs, ainsi que judicieusement elle en fit la remarque, il y eût eu de l'injustice, une injustice inouïe, à la faire repasser de nouveau par les émotions violentes d'autrefois, à présent qu'elle avait connu

toutes les angoisses de la séparation, et qu'elle était parvenue, enfin, après une lutte héroïque, à conformer son cœur aux lois de la raison.
Sur quoi elle me rappela mes propres paroles : « Nous ne nous voulons l'un à l'autre aucun mal. Non, certes, aucun. »
Puisque nous venions de nous rencontrer, par hasard, nous n'étions, l'un vis-à-vis de l'autre, tenus à rien, liés par aucune convention, aucun accord. La rencontre avait été toute fortuite. Celle de deux vieux amis tout heureux du hasard qui leur fournit l'occasion de passer ensemble une bonne soirée. Nous étions ravis de pouvoir réaliser ainsi notre idéal tout doré de liberté, d'une liberté sans charges.



Marie me ravissait d'être si nouvelle, imprévue. Elle parlait comme un livre, sur un ton posé et réfléchi qui donnait à tout ce qu'elle disait l'air d'être irréfutable. C'était justement comme elle me plaisait, que je l'aimais, à présent que tout était rompu entre nous, sans que, toutefois, elle eût disparu de ma vie.



D'autres, de ces femmes en qui l'amour n'est pas né comme un don naturel, dont l'instinct d'amour est paralysé, ou qui ont donné sa place à de lourdes théories, peut-être s'y seraient prises autrement. Elles n'auraient pas manqué de se dire : « Le moment est venu de se faire valoir puisque de nouveau il revient mordre à l'hameçon. » Drapées des plis du manteau précieux de leur dignité féminine, elles m'auraient fait acheter chacune de leurs faveurs, auraient stipulé des arrhes. Et moi, je les aurais renvoyées, ces revendeuses.

Marie ne se drapa du manteau d'aucune dignité. Ce n'était pas une sotte. Elle me tendit une corbeille pleine de fruits savoureux et de

fleurs parfumées où elle permettait que je me servisse et dont elle m'offrit à goûter, puisque je l'avais tant désiré. Cette corbeille était aussi délicieuse que jamais elle eût été.

XXXV

Marie s'était développée.
Je l'avais laissée, telle à peu près que je l'avais trouvée, fleur fraîche à peine éclose. Belle parce que le contraire était impossible, mais sans qu'elle sût rien de sa beauté. Elle s'était épanouie en souriant, avait ouvert ses pétales aux rayons du soleil qui l'inondait, et puis, au souffle du vent glacé, s'était refermée, faite toute petite. Marie alors aimait dans l'ignorance de tout artifice de l'amour.
Par quel coup de baguette la nature transforma-t-elle la rose sauvage en une superbe *Gloire de Dijon*?
En Marie je retrouvai une femme sensée qui savait à présent la valeur de sa beauté. Les nuances en variaient à l'infini, qu'elle savait assortir et dont l'accord dispensait un charme toujours nouveau.
Etait-ce bien ma petite amie de naguère, si timide, naïve, si enfant, était-ce elle qui venait de franchir le seuil de ma porte, aussi accomplie qu'une princesse, toute vêtue de soie et distillant des parfums raffinés, de vrais parfums de serre.
Car elle était exquise, Marie, ton élégance de dame. Et tu étais d'autant plus séduisante, d'autant plus désirable qu'au travers de tes splendeurs de fleur cultivée, au travers de tous ces parfums de serre chaude, parvenait cependant jusqu'à moi la senteur d'antan, ce si doux arôme de ma rose sauvage.

XXXVI

Marie, ma splendide Marie.
Excuse un sourire involontaire venu à mes lèvres au souvenir de ce que ta magnificence avait d'immodéré, de ton aisance de grande dame, un tantinet surfaite. J'ai vu le moment, il s'en est fallu de peu, où ta majesté allait t'en imposer à toi-même.
Je souris encore, comme il m'arriva de faire souvent, à te voir entrer chez moi en grande pompe, te laisser aller dans mon vieux fauteuil et entamer, le nez relevé, quelque conversation si spirituelle, par ces mots protecteurs : « Mon ami.. ».
Ce qui ne l'empêchait de jouir de ton importance, ton ami... Il en jouissait même avec recueillement jusqu'à l'instant, où, tout à coup,

il te prenait toute grande dame que tu étais et sans respect pour tes protestations, ta belle belle toilette ni ta dignité, t'emportait jusqu'à la glace, t'y dépouillait peu à peu de tes beaux atours. Si bien qu'à la fin ton corps se trouvait débarrassé de tout ce qui eût pu te distinguer de la petite de jadis endimanchée, de celle qui n'avait qu'une blouse à fleurs.

(*A suivre.*)

PETER NANSEN

Traduit du dano-norvégien par GAUDARD DE VINCI.



Dessins de PIERRE BONNARD

Sur une tête de Jules César

Je visitais les salles des antiques au Louvre, avec un professeur de chirurgie d'une université allemande, connaisseur en choses d'art et homme de goût. Nous nous étions arrêtés devant la tête de Jules César, dans la salle d'Auguste et nous l'admirions, lorsqu'il me dit : « Cette tête a été faite par un homme qui avait César sous « les yeux. Elle a été modelée par quelqu'un qui regardait César « dans le moment même. ou qui avait eu l'occasion de longtemps « l'observer de près, car elle laisse voir des traits hors des règles « ordinaires. Elle est en effet sensiblement de travers ou déviée, les « deux côtés du visage n'ont point ce parallélisme parfait que les « sculpteurs donnent aux têtes idéalisées ou conventionnelles, mais « qui souvent n'existe pas dans la nature. En outre des contours « caractéristiques de la face, qui indiquent qu'elle est bien un por- « trait, elle laisse voir, sur le front, des rides et des plissements « particuliers, tels qu'il s'en trouve, à un certain âge, sur presque « tous les visages. C'est comme un signalement personnel, que seul « peut rendre l'artiste qui reproduit directement le modèle. »

Cette tête m'avait depuis longtemps attiré, par son intensité de vie, mais lorsque j'eus bien réalisé qu'elle n'était point une œuvre de convention, que le grand artiste auquel elle était due devait réellement avoir eu César devant lui et s'était étudié à représenter aussi exactement que possible l'homme qu'il voyait, elle prit une singulière importance. La sculpture chez les Romains, lorsqu'elle s'est appliquée au portrait, a donné à la figure humaine, une puissance de vie, une réalité et un déterminisme, que les Grecs, restés dans l'observation des formes et de la beauté abstraites, n'ont pas connus. C'est avec les Romains qu'on arrive définitivement à posséder des images qui ont acquis une vie propre assez intense pour que, sur le marbre, on puisse saisir l'âme du modèle. Et je suis allé si souvent au Louvre observer la tête de Jules César, que j'en suis arrivé à me donner la parfaite sensation de l'homme lui-même, comme si je l'eusse connu vivant.

La tête du Louvre frappe d'abord par une force de volonté impétueuse, agressive. C'est bien là le César se jetant irrésistible sur l'ennemi et exerçant une extraordinaire puissance d'entraînement, sur les hommes qu'il conduit. La face est toute empreinte, endessous du caractère intellectuel, d'une vie animale intense, de forts appétits physiques, de passions profondes. On sent le grand oiseau de proie, le dévorateur, le conquérant qui a exterminé des peuples, et vendu plus d'un million d'êtres humains comme esclaves. On s'explique l'homme de mœurs dissolues, mais les passions qui se révèlent sont plus puissantes que celle du pur libertin, et ce mot et celui de dissolu sont trop faibles pour rendre le tempérament indi-

qué, qui est celui de penchants et d'appétits sensuels, aussi forts et débordants, dans leur ordre, que les autres qui le possèdent. Je serais donc porté à faire une querelle à ses biographes, comme Suétone, qui rapportent toutes sortes de propos et d'on-dit, sur le nombre de femmes et d'hommes qu'il aurait passé son temps à séduire. Je ne saurais comprendre comment, possédé par ses poursuites politiques et guerrières, il eût pu trouver le loisir de mener assidûment la vie d'homme à bonnes fortunes et de pur libertin. On ne saurait douter qu'il eut de très mauvaises mœurs, mais elles devaient revêtir ce caractère de passion, que la nature de l'homme comportait. Je n'en veux pour preuve que son extraordinaire entraînement vers Cléopâtre qui, à un âge où les hommes sont déjà refroidis, l'absorbe à tel point, en pleine carrière pour réaliser sa suprême ambition, la conquête du pouvoir absolu, qu'il lui fait presque oublier son but, l'en détourne pendant de longs mois et le jette dans les derniers périls. Gibbon dit, dans des papiers manuscrits conservés au British Museum, qu'il a vu des bustes de César en Italie, où il lui avait trouvé les traits dévastés d'un homme ayant abusé de la vie. Il est certain que, si on ajoute l'usage prolongé des plaisirs, à la tension d'esprit que la carrière qu'il a parcourue entraînait et aux fatigues causées par ses longues campagnes, il devait se trouver, à 56 ans, lorsqu'il a été tué, avec une santé ruinée. Et il est vraisemblable que la mort tragique qui est venue le surprendre, n'a fait que devancer de fort peu la fin naturelle que sa dépense de vie, sous toutes les formes, devait hâter.

Il ne faudrait cependant point exagérer chez César le côté de l'être de proie, que ses traits accusent, et y voir une manière d'être particulière. Les guerres civiles et les proscriptions chez les Romains, montrent une manière d'être de violence et d'insensibilité morale générales et les traits de cet ordre, qui se révèlent chez César, ne sont que des traits nationaux. Ils se manifestent même chez lui moins forts que chez beaucoup de ses rivaux et de ses compétiteurs. Il était, comme tous les Romains, insensible aux souffrances et indifférent à la vue du sang, mais il n'était pas cruel jusqu'au point de le verser lui-même, dans l'exercice du pouvoir, pour se délivrer de ses ennemis ou les frapper par vengeance. Il ne s'est certes pas montré cruel à Rome, lorsqu'il l'a eue conquise, à la façon de son devancier Sylla ou de ses successeurs les Antoine et les Octave, qui deviennent d'affreux proscripteurs, et surtout des empereurs, à partir de Tibère jusqu'à Néron, qui sont de pures bêtes féroces. Il n'a pas versé le sang par plaisir et sa manière impassible d'exterminer les hommes à la guerre et de vendre les barbares vaincus comme esclaves, telle qu'il l'appliquait particulièrement aux Gaulois, n'était qu'un fait normal pour les Romains du temps.

En outre de la puissance du guerrier et de la force des passions sexuelles, César possédait des attributs généralement étrangers aux

hommes d'action de son ordre. C'était un raffiné, un aristocrate de mœurs, de goûts, de manières; artiste dans l'art de la parole, le premier orateur de son temps après Cicéron; artiste dans l'art d'écrire, un très grand historien, et enfin artiste sur le champ de bataille, par le geste scénique et la fascination du regard et du maintien. Il personnifie ainsi l'épanouissement du caractère romain. Il donne le vieux latin guerrier, dans sa plénitude de génie, de dureté, de vices, et de fleur. Il était et restera dans l'histoire le représentant suprême d'une race, l'homme qui a un moment décisif est venu terminer une manière d'être politique vieillie, qui s'affaissait sur elle-même et ne pouvait plus vivre, et préparer, sinon inaugurer un ordre différent.

Je crois que le jugement de l'histoire a fini par se faire, sur le caractère inéluctable de l'œuvre politique accomplie par César, à l'intérieur du monde romain. Le regret que cause la chute de ce qui avait été autrefois un gouvernement libre, la république, les sympathies qu'inspirent les hommes fiers, qui luttent jusqu'à la mort, pour écarter d'eux le despotisme et maintenir les derniers vestiges de la liberté perdue, ne peuvent détourner le jugement qui s'impose sur la force du mouvement qui, des vieilles institutions libres se mourant, faisait sortir un gouvernement militaire, placé aux mains d'un seul. L'ancien système ne pouvait plus fonctionner. La forme libre, un peuple assemblé pour délibérer sur la place publique, un sénat possédant l'influence décisive sur la marche des affaires et deux consuls élus, exerçant le pouvoir exécutif, qui avait longtemps convenu, s'était avec le temps, faussée et dénaturée dans son exercice, et ne s'adaptait plus aux circonstances. La représentation par des mandataires élus, étant alors inconnue, les citoyens romains, énormément accrus en nombre, dans la ville et les provinces, étaient devenus incapables d'exercer le droit politique direct que la nature du régime primitif demandait. Rome agrandie avait vu ses anciens habitants pauvres, moitié soldats, moitié laboureurs remplacés par une plèbe sans vertu pénétrée d'éléments étrangers, d'esclaves, d'êtres oisifs, attentifs aux seuls jeux sanglants du cirque. L'ancienne classe des sénateurs, pauvre elle aussi, était devenue une oligarchie riche, en possession des terres de toute l'Italie. Ses membres disposaient d'un nombre illimité d'esclaves, d'affranchis, de clients qu'ils faisaient agir, pour obtenir, par tous les moyens, les fonctions publiques. L'exercice du pouvoir servait maintenant à exploiter les pays conquis et les proconsuls, avec la dureté romaine, pressuraient outrageusement les provinces, pour s'enrichir et revenir à Rome jouir de leur opulence. L'extension de la domination à des contrées aussi lointaines que la Gaule et la Bretagne d'un côté, le Pont et l'Arménie de l'autre, avait demandé des guerres prolongées, qui avaient amené la création définitive d'armées permanentes et en exigeaient le maintien. Et à la place des anciens guerriers romains ne prenant les armes que momentanément

pour rentrer bientôt dans la vie civile, Rome entretenait des soldats, gardés indéfiniment sous les armes, ne connaissant plus que la vie des camps et se donnant aveuglément au général, dont ils attendaient des terres et des largesses. La république se mourait dans le monde romain, sous les formes qu'il avait prises et au moment où César apparaît, elle était prête à succomber. Il a été l'acteur décisif mais, à son défaut, un autre se fut produit. Déjà les partis s'étaient rangés sous deux chefs militaires pour se combattre, Marius et Sylla, maintenant ils sont sous César et Pompée, et, après eux, ils appartiennent à Antoine et à Octave et les empereurs ensuite surgissent et se succèdent, comme donnant la forme de gouvernement qui s'imposait dans un énorme empire, que la force militaire avait créé et pouvait seule maintenir.

Lorsqu'on a reconnu le caractère inéluctable de l'action politique de César, on se demande s'il a eu conscience de l'œuvre décisive qu'il accomplissait. A-t-il agi, guidé par un sentiment profond du rôle politique à dégager, ou a-t-il simplement obéi à des motifs personnels et étroits d'ambition? Sa divinisation parmi les Romains et le prestige qu'il a conservé à travers les âges, sembleraient résoudre la question, dans le sens de la possession d'un esprit omnipotent, lui permettant de voir au loin dans l'avenir et d'en concevoir la forme. Mais l'attribution des caractères divins et l'idéalisation par les hommes qui suivent, ne prouvent rien sur la nature intime de ceux auxquels elles s'appliquent, car il y a des êtres restés idéalisés, qui ont été d'assez piètres sires, et d'autres dont on a fait des dieux, sans qu'on sache même s'ils ont réellement existé. La question à décider, de la part de conscience que César a pu avoir sur son rôle historique, doit se résoudre par l'observation intime de l'homme lui-même. Il faut regarder son masque, étudier sa tête au Louvre et contrôler les données que fournit l'image physique, par celles obtenues des écrits. Or ni le masque physique, ni les écrits ne laissent voir cette manière d'être qui comporte a profondeur du jugement et les idées générales. On trouve l'homme d'action, l'homme pénétré de passions puissantes, mais non le penseur et le prescient. Il n'y a aucune trace dans le *De bello civile* d'une vue d'avenir sur les nécessités du monde romain et sur le besoin d'un régime nouveau à inaugurer. On n'y découvre que les explications d'un homme plus ambitieux et plus puissant que les autres, mais semblable, par le fond de sa nature, à tous les ambitieux qui existaient dans les républiques antiques, et à Rome en particulier, cherchant à s'emparer du pouvoir suprême, pour contenter leur désir de grandeur.

A l'heure décisive de sa vie, au moment où il va sortir de sa province, franchir le Rubicon et détruire les vieilles lois de sa patrie, quelles raisons donne-t-il à sa conduite? Trouve-t-il, pour se justifier, des motifs dominants d'intérêt public et de nécessité

d'avenir? En aucune façon. Il allègue le besoin de prévenir ses ennemis, qui veulent le perdre et qui le perdront en effet, dès qu'il ne possédera plus ses sauvegardes, la magistrature militaire qui va prendre fin et le commandement de son armée qui doit cesser. S'il marche sur Rome, c'est que s'il ne le fait point, il est perdu. Il est engagé dans une voie d'ambitition où il n'y a d'issue qu'en se haussant, à tout risque, jusqu'au faîte. Les motifs qu'il trouve pour expliquer sa conduite, sont justes. Mais ils sont d'ordre étroit et personnel, et par delà rien ne montre qu'il en eût d'autres devant les yeux, d'ordre historique et national. Les vues générales, les notions de causes, d'enchaînement s'appliquant aux actions humaines, quelque familières qu'elles nous soient devenues, sont d'origine récente, elles ne remontent guère au-delà du XVIIIe siècle. Elles étaient étrangères aux anciens et particulièrement aux Romains, qui avaient un esprit pratique étroit, rebelle aux idées spéculatives.

Il ne faut point s'étonner que César n'ait émis aucun jugement d'ordre transcendant sur la nature et l'avenir de son action politique, quand on voit que près d'un siècle après lui, lorsque l'œuvre avait porté ses fruits, Tacite, le plus profond des écrivains de son temps ne la juge non plus lui-même, que par ses côtés accidentels. La République avait péri, l'Empire était établi, et quelle vue d'ensemble a-t-il sur ces faits? Il dit « que le monde entier s'est donné « à Auguste, parce qu'il était fatigué des discordes civiles, que les « provinces, ayant en suspicion le gouvernement républicain du « peuple et du Sénat, par suite des luttes des grands et de la cupi- « dité des magistrats, ont vu elles-mêmes, avec faveur la domina- « tion d'un prince ».

Ce sont là des raisons immédiates certaines, mais toutes les considérations que nous pouvons faire valoir maintenant, de loin, avec notre philosophie développée, pour nous expliquer la fin de la République et la venue de l'Empire, lui échappent, aussi bien qu'à César et qu'à tous les hommes du temps.

THÉODORE DURET

Au fil de l'Heure

LAVEUSES

Au bruissement des roseaux
Sous les hauts palmiers et les lauriers-roses,
Dans l'eau courante du ruisseau
Qui se jaspe de lilas et de rose,
Jupe troussée et jambes nues,
Trois femmes, agiles comme des singes,
Avec une grâce menue,
En le piétinant lavent leur linge.

Droites et les mains sur la hanche,
Faisant gicler l'eau sous leur souple danse,
Les unes noires, l'autre blanche,
Elles sautent et tournent en cadence.

Leurs pieds nerveux tassent le linge;
Il se gonfle, ondule et vire dans l'eau.
Puis sous leurs coiffures de sphinges
Où s'étagent de barbares joyaux,
Avec des yeux fixes d'idoles
Toujours égarés au loin devant elles,
Chastes en leurs jupes qui collent,
Elles tordent le linge qui ruisselle.

Puis à nouveau dans l'eau jaspée,
Tout en chantant d'une voix gutturale
De monotones mélopées,
En cadence à coups de talon l'étalent.

Pauvres laveuses du ruisseau
Dont les yeux sont pleins d'une âme étrangère,
A voir au travers des roseaux
Tourner ainsi votre danse légère,
Je songe à l'antique besogne
Qu'inconsciemment chaque jour vous faites,
A l'antique et haute besogne
Qu'à votre tour, ô laveuses, vous faites!

L'ombre impure se désagrège.
Elle redevient la blancheur de l'aube,
Et vos linges couleur de neige
Flottent et frissonnent, pareils à l'aube!

O lavandières du matin,
Vous piétinez l'ombre et le jour se lève!
Et sans qu'alternent nos destins,
La nuit flottante en aurore s'achève...

Khenchela.

ÉTUVE

Une vapeur brûlante, un air de feu,
Du sol et des murs venant par effluves,
Qui lorsqu'on entre suffoquent un peu.
Une lampe fumeuse éclairant l'étuve.

Sous ce plafond bas, la bonne chaleur!
Quittons vite le pagne et les sandales...
Dans la tiédeur, dans la langueur de l'heure,
Il est doux de s'étendre, nu, sur les dalles.

A travers la vapeur, on voit des gens
Faire des gestes, pareils à des ombres.
Ils se meuvent silencieusement,
Et puis s'effacent dans la vapeur et l'ombre.

Restons étendus! Restons immobiles!
De l'eau coule sans fin d'une fontaine
Qu'on ne voit pas et qu'on entend à peine.
Mon Dieu, comme tout paraît donc inutile!

Dans la vapeur brûlante et l'air de feu,
Heureuse et vague flotte la pensée.
Seul, un chant d'Arabe, mystérieux,
Module une longue plainte cadencée.

On est envahi par une torpeur
Profonde. Rien ; plus même de bain maure.
Tout s'évanouit dans cette torpeur.
Est-ce que vraiment la vie existe encore?...

Oui! la vie existe. Tout près d'ici
Elle passe avec son bruit de marée.
Rien que d'y songer, elle entre-ici,
Et l'heure vole au-dessus de la marée!

Et l'eau de la fontaine qu'on entend,
La chanson qu'avec angoisse j'écoute,
C'est la voix de l'heure qui s'en va toute,
C'est le temps qui fuit, l'insaisissable temps...

Laghouat.

VICTOR MARGUERITTE

La journée du 10 août 1792 racontée par un témoin.

Notice sur Choudieu

Nous publierons bientôt en librairie **la Vie et les Mémoires de Pierre Choudieu,** *composés sur les papiers inédits et les notes de l'auteur qui sont à la bibliothèque d'Angers, et ce qu'on va lire n'est qu'un chapitre du livre à paraître.*

Encore que Choudieu ait été quelqu'un d'assez considérable, ses biographies sont souvent inexactes, et il ne sera point superflu de rappeler en quelques lignes sa personnalité au lecteur érudit — mettons que celui-ci soit M. Faguet.

Pierre-René Choudieu naquit à Angers en 1761 d'une famille de petits magistrats. Il fut élève à l'école militaire de Metz, puis avocat du Roi au présidial d'Angers, député du Maine-et-Loire à l'Assemblée législative, membre du Comité militaire, réélu à la Convention, commissaire de la République près les armées de la Vendée, en 1793, et du Nord, en 1794. Ses démêlés avec le présomptueux Philippeaux sont restés célèbres. Absent de Paris à l'époque du 9 thermidor, il ne prit aucune part à la chute de Robespierre et bientôt s'éleva contre les basses tendances des thermidoriens. Décrété d'accusation par ceux-ci, le 12 germinal an III, il fut emprisonné au fort de Ham jusqu'à l'amnistie. On le retrouve dans le parti parlementaire des anciens conventionnels qui favorisaient le mouvement babouviste. Sous Bernadotte, il fut chef de division au Ministère de la guerre. Compris dans la proscription consulaire qui suivit l'attentat de la rue Saint-Nicaise, à cause de ses opinions républicaines, Choudieu, averti à temps, ne crut pas que son innocence de toute participation à l'attentat suffirait à le sauver; moins naïf que les Rossignol, Vaneck, Talot, Daubigny, Audoin, etc., (et disons aussi Bertin l'aîné, un des fondateurs du Journal des Débats, déporté en 1801 à l'île d'Elbe, d'où l'on revient), Choudieu prit la fuite et passa en Hollande où il vécut en paysan les années de l'Empire. Il rentra en France en 1814.

Vinrent les Cent-Jours, le deuxième règne de Napoléon, ce régime indécis, chaotique et frémissant que l'esprit des premières proclamations, celle de Lyon entre autres, orientait vers une restauration révolutionnaire. Dans un effort de génie politique mal servi par l'administration modèle qu'il avait créée, l'empereur issu de la Révolution éprouvait le besoin de se retremper à ses origines ; pour écraser une invasion qu'il prévoyait, il voulait ramasser la massue populaire, il envisageait de sang-froid la possibilité des fureurs démagogiques à nouveau déchaînées et galvanisant la France dans un sursaut d'énergie. — frisson des

jours de septembre et du matin de Valmy; — bien plus, Bonaparte vieilli voyait passer dans son rêve de domination le spectre de Babeuf, et déjà il promettait à ses soldats le partage des biens des émigrés, mais ses préfets étaient des hommes d'ordre, et ses maréchaux, ses comtes, ses parvenus, des personnages trop rentés, ils ne le comprirent pas et le menèrent en triomphe aux Tuileries. Sur le chemin de Paris, à travers les villes rapides, Napoléon avait eu nettement conscience des nécessités de la lutte, à Paris il fut le prisonnier des pierres royales, et, lui qui ne pouvait pas être un roi légitime, ne voulut pas être un " roi de Jacquerie ". Cependant s'il n'accepta pas le concours du peuple anonyme, il fit appel aux derniers débris de la Convention au nom de la patrie menacée et quelques voix lui répondirent: de ce nombre était Choudieu.

Choudieu accepta donc de servir celui qui l'avait proscrit, mettant au-dessus de son ressentiment personnel la haine des Bourbons qui, pour rentrer en France, empruntaient encore une fois le concours des armes étrangères. Envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à la résidence de Dunkerque pour y surveiller la frontière et « réprimer les menées des émissaires de Gand », après Waterloo il se trouva en conflit avec les autorités militaires qui voulaient livrer Dunkerque aux alliés. Il chercha à soulever la ville, à empêcher la désertion des troupes et à organiser la résistance dans son département. Cet excès de zèle lui valut d'être arrêté sur l'ordre du général Leval qui avait accepté de défendre la ville et qui livra ses défenseurs. — C'est ce qu'on retrouve dans les états de service du général Leval : « Il commandait à Dunkerque sous la seconde Restauration *et contribua à faire arrêter un commissaire général de police qui voulait maintenir l'autorité impériale. » — Choudieu se trouvait en mauvaise situation, mais Fouché, non sans malice, le réclama « pour venir s'expliquer à Paris » et le fit remettre en liberté. Bientôt proscrit de nouveau avec tous les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI, il vécut pauvrement à Bruxelles où il se fit d'abord fabricant de vinaigre, puis prote dans une imprimerie. Il trouva enfin une place de secrétaire près de Merlin (de Douai). De retour à Paris après la Révolution de 1830, il y mourut le 9 décembre 1838, 42 rue Coquillière.*

Avec Buonarotti, Germain et les survivants du babouvisme, il relie le mouvement révolutionnaire proprement dit à l'évolution socialiste.

Choudieu, que les historiens qualifient ordinairement d'austère, fut un républicain tenace, d'âme froide et forte, pénétré de l'idée de justice, intransigeant, désintéressé, d'une sensibilité assez pauvre et d'une logique étroite, cependant brave sans vantardise, plus violent que cruel, dévoué à ses idées et à ses amis, en somme un caractère entier et le type du parfait jacobin.

VICTOR BARRUCAND

LE 10 AOÛT

En 1791, je fus envoyé par mes concitoyens à l'Assemblée législative. C'est alors que je commençai à prendre une part active aux affaires publiques.

Il n'a pas été difficile de s'apercevoir, dès les premières séances e l'Assemblée législative, qu'une lutte sérieuse s'engageait entre le pouvoir exécutif et le législatif. A l'époque du 10 août les choses en étaient venues au point qu'il n'y avait qu'une révolution qui pût sauver la patrie.

Les ennemis nous attaquaient de tous côtés, mille causes de destruction nous environnaient de toutes parts et nous n'avions aucune garantie d'existence. Heureusement la France trouva des forces dans son enthousiasme.

L'insurrection était devenue la seule arche de salut. Le trône s'écroula, vieux de quatorze siècles, et la jeune République terrassa tous les ennemis de notre indépendance. Une grande crise développe toujours d'énergiques volontés.

J'ai dit que la plupart des événements de la Révolution avaient été étrangement dénaturés : aucun ne l'a été davantage que la journée du 10 août. Acteur dans ce drame sanglant, et témoin oculaire de presque tous les incidents de la journée, il m'est permis, peut-être plus qu'à tout autre, d'exposer ce que j'ai vu et de rétablir les faits que je connais.

Depuis le 20 juin, le roi avait fait fermer le Jardin des Tuileries. Des factionnaires étaient placés à chaque escalier pour en empêcher l'entrée du côté de l'Assemblée ; la terrasse des Feuillants, seule, était ouverte pour parvenir jusqu'à la salle du Corps législatif. — L'assemblée avait décrété que cette terrasse faisait partie de son enceinte et devait rester ouverte au public. — Des rubans tricolores furent placés tout le long de cette terrasse, avec une inscription portant ces mots : *N'allez pas dans la Forêt-Noire*, et non, comme dit M. Thiers, *Défense de passer sur le territoire étranger*. Ce simple ruban fut une barrière suffisante, quoique la cour, sentant tout le ridicule de la consigne qu'elle avait donnée, eût fait relever les factionnaires. De part et d'autre on ne gardait plus de ménagements ; tout annonçait les hostilités imminentes.

Mme Campan, en rendant compte du décret qui ordonnait que la terrasse des Feuillants ferait partie de l'enceinte du Corps législatif, dit que l'on fixa les limites entre ce qu'on appelait *la terre nationale* et *la terre de Coblentz* ; et, cette fois du moins, elle appelle les choses par leur nom.

Au sujet de ce ruban, on prête à l'abbé Delille un propos flatteur pour la population de Paris : « Quel peuple! dit cet illustre écrivain, il prend la Bastille, il brave les baïonnettes et le canon, et il

se contient à la vue d'un ruban; un simple fil de soie est une barrière suffisante à l'arrêter! »

La cour ne fut point prise au dépourvu, comme l'ont dit quelques écrivains ; instruite de tout ce qui se préparait, elle se disposait à une défense qui, en cas de succès, lui laissait tout espérer. « Loin de craindre une insurrection, dit le marquis de Ferrières (1), elle espérait en profiter pour se rendre maîtresse de Paris. »

« La cour, continue-t-il, croyait s'être assurée de la majeure et de la plus saine partie de la garde nationale. Mandat, qui la commandait, était dans ses intérêts. On avait réuni au château 1.200 Suisses, hommes sûrs, auxquels s'étaient joints, sous le même uniforme, plusieurs jeunes gens de la garde du roi (qui venait d'être licenciée). Six cent personnes, la plupart officiers retirés, gardaient les appartements. Un corps considérable, composé d'hommes qui n'étaient pas d'une naissance à avoir leurs entrées au château, ou d'un âge à ce qu'on pût les y introduire sans causer de justes soupçons, devait se rassembler aux Champs-Elysées et se porter par le pont tournant sur l'Assemblée nationale. »

Cette version est bien différente de celle de M. Lacretelle, le jeune, qui prétend qu'il n'y avait au Château que 750 Suisses et quelques vieillards.

Les comités de l'Assemblée n'ignoraient point les forces qui se réunissaient au château, ils étaient instruits de tous les projets de la Cour. La nombreuse jeunesse qui devait se rassembler aux Champs-Elysées, pour se porter sur l'Assemblée en même temps qu'un détachement de la garde suisse, était armée de poignards ; ces chevaliers devaient massacrer tout ce qu'ils rencontreraient ; et, afin qu'il n'y eût pas de méprise, tous les membres du côté droit avaient été prévenus qu'ils ne devaient pas paraître à l'Assemblée avant que le combat fût fini. Alors ils seraient venus, en triomphateurs, prendre séance sur les corps sanglants de leurs collègues, en ayant l'air de s'apitoyer sur le sort des victimes.

On s'étonnera sans doute que j'ose risquer une affirmation si hardie, mais voici ce que je puis certifier à ce sujet : Pas un de ces messieurs ne parut à l'Assemblée pendant la matinée du 10 août ; ils y étaient accourus dans la nuit du 9 au 10 au bruit du tocsin et de la générale, pour essayer de paralyser les mesures qu'il était indispensable de prendre dans une circonstance aussi critique ; mais ils disparurent dès qu'ils entendirent le premier coup de canon. Je dis tous, sans exception. Il n'en resta pas un seul dans la salle et Merlet lui même, qui, deux jours auparavant, s'était montré si empressé de présider l'assemblée pour faire acquitter Lafayette, se garda bien de venir occuper le fauteuil. Vergniaud présida en son absence. Le fait est constaté dans les procès-verbaux. C'est alors que je demandai un appel nominal vers les deux heures

(1) Tome III, page 179.

de l'après-midi, afin que la France connût quels étaient ses véritables représentants. Mais cet appel nominal était à peine fait à moitié qu'on vît arriver par toutes les issues de la salle tous ceux qui avaient eu la prudence de s'absenter au moment du danger, et qui furent prévenus qu'un appel nominal se faisait.

Si cela ne prouve pas la complicité de tous les absents, il en ressort du moins que le plus grand nombre était dans le secret et que ceux qui n'étaient pas des traitres étaient des lâches. Voyant que cet appel nominal n'aboutirait qu'à nous faire perdre un temps précieux, je demandai moi-même qu'il ne fût pas continué.

Maintenant, voyons comment les comités furent instruits des projets de la Cour :

Un de nos collègues, Roux-Fazillac, qui avait été garde du corps avant la crise révolutionnaire, avait conservé des relations avec une dame de la Cour qui, par ses fonctions, approchait la Reine tous les jours : elle était même assez familière avec cette princesse pour avoir quelque part à ses confidences et assez intelligente pour deviner ce qu'on ne lui confiait pas. Cette dame ne trahissait pas la confiance de la Reine, mais, craignant pour les jours de son amant, elle le prévenait de tout ce qui se préparait au Château, croyant qu'il n'en ferait d'usage que pour sa sûreté personnelle, et qu'il se tiendrait à l'écart, comme le firent ceux dont je viens de parler. Roux-Fazillac n'était pas du nombre de ceux qui se cachent les jours de danger; aussi était-il au milieu de nous dans la journée du 10 août. Craignant de compromettre la dame qui lui donnait ces précieux avertissements, il n'osait pas en donner avis lui-même au Comité de sûreté générale et à celui de la guerre, parce que sa liaison avec cette dame était connue de beaucoup de personnes; il me mit dans la confidence et tous les matins je rendais compte aux deux comités de ce que j'avais appris de nouveau; personne ne savait de qui je tenais ces renseignements, et il eût été difficile de le deviner.

J'avais encore un autre moyen de connaître une partie de ce qui se passait au Château par un jeune homme qui avait été garçon de café dans ma ville natale, et qui, chargé d'allumer les quinquets, avait ses entrées libres dans presque tous les appartements. Il me rendait compte tous les soirs dans une maison tierce, de ce qu'il avait vu et entendu. Quelques jours avant le 10 août, j'avais été prévenu par lui que de nouveaux venus renforçaient la garde du Château, et qu'il avait reconnu parmi eux plusieurs gardes du Roi nouvellement licenciés, habillés en Suisses. — Ils occupaient la galerie du Louvre, où sont maintenant les tableaux, et ils y couchaient sur des matelats qu'on avait étendus des deux côtés. — On lui avait proposé de faire partie de la bande qui devait se réunir aux Champs-Elysées, mais je lui avais conseillé de rester au Château le plus longtemps qu'il pourrait.

Il y courut même de très grands dangers dans la soirée du 10 août :

ayant été trouvé blotti dans une cheminée où il s'était caché, il n'obtint la vie sauve qu'en se réclamant de moi et en se faisant conduire à l'Assemblée pour prouver qu'il disait la vérité : — Je lui ai fait avoir depuis une permission pour suivre l'armée du Nord avec une voiture, comme cantinier, et il y a fait une petite fortune en changeant aux soldats de l'argent blanc pour de l'or, et en leur achetant des bijoux. — Mes renseignements étaient tellement positifs que les Comités prirent toutes les précautions qui étaient en leur pouvoir pour prévenir un coup de main. Un poste nombreux fut placé au pont tournant avec de l'artillerie, pour arrêter l'irruption de la bande qui devait se réunir aux Champs-Elysées; un autre poste fut placé dans la cour des Feuillants, parce que le rassemblement, en se partageant en deux colonnes, pouvait nous attaquer du côté de la rue Saint-Honoré ; et bien nous en prit, car, au milieu de la nuit du 9 au 10, un nombreux rassemblement, dirigé par un nommé Suleau, garde du Roi, pénétra dans la cour des Feuillants croyant la trouver sans défense. Ils y trouvèrent tous la mort. Le poste était commandé par Daubigny, alors adjoint au ministre de la guerre (1). Les deux autres issues par lesquelles on pouvait arriver au Corps législatif, savoir la porte de la cour du Manège et celle qui donnait sur la terrasse des Feuillants, furent confiées aux grenadiers qui composaient notre garde; elles ne pouvaient pas être en meilleures mains.

Quelques historiens, parmi lesquels figurent, au premier rang, MM. Thiers et Dulaure ont rendu un compte si extraordinaire de cette journée que je ne puis m'empêcher de montrer en passant combien leur récit est mal fondé sur plusieurs points; et cela n'est pas surprenant dès qu'on connaît les sources suspectes auxquelles ils ont puisé. Cependant M. Dulaure, qui était sur les lieux, aurait pu se procurer des renseignements plus exacts (2); quant à M. Thiers il est trop jeune pour que son témoignage seul, même avec les garants qu'il invoque, puisse faire autorité Ces deux écrivains s'accordent à désigner Pétion et les membres de la Gironde comme les principaux directeurs du mouvement (3). Or, voici ce que je sais :

(1) Daubigny ne fut adjoint à la guerre que sous le ministère de Bouchotte en 1793. Victime des proscriptions consulaires, il fut déporté à l'île d'Oléron puis à Cayenne où il mourut le 12 fructidor an XII, âgé de 51 ans. (N. de l'Ed.)

(2) Alors M. Dulaure publiait le *Thermomètre du Jour*, petit journal in-8° qui parut du 11 août 1791 au 25 août 1793. (N. de l'Ed.).

(3) D'autres historiens ont désigné comme les principaux directeurs du mouvement, Danton, Jourdeuil, Collot d'Herbois, Tallien, L'Enfant, Panis, Sergent, Billaud-Varenne et même Robespierre. Pour ce dernier, je crois qu'il serait difficile de dire dans quels lieux et à quel moment il a paru pendant l'insurrection, si ce n'est à quelques séances des Jacobins qui ont précédé ce jour-là. Quant aux autres, à ma connaissance, ils n'y ont eu d'autre part que l'influence qu'ils ont pu exercer soit aux Cordeliers, soit dans leurs sections respectives.

Mais où donc fut préparé le 10 août, me demandera-t-on ? Ce fut dans les quarante-huit sections, au su de tout le monde et de la Cour elle-même.

Parmi les représentants, Bazire, Chabot et Merlin de Thionville ont levé les

Dès le mois de juillet, beaucoup de membres de l'Assemblée nationale étaient persuadés, et les membres de la Gironde eux-mêmes, que nous ne pouvions sortir de l'état de marasme où nous languissions que par une grande crise, et chacun la sentait imminente; les membres de la Gironde, qui la craignaient, cherchaient à la retarder pour mieux la diriger; les membres de la Montagne, qui la croyaient nécessaire, la provoquaient sans toutefois se compromettre; trois d'entre eux, Merlin de Thionville, Chabot et Bazire, qui étaient à peu près considérés parmi nous comme des enfants perdus, se rendaient tous les soirs dans les sections des faubourgs où ils avaient une grande influence; de leur côté les autres membres de la Montagne se rassemblaient dans une maison particulière de la rue Saint-Honoré. A la même époque un impudent juge de paix, nommé Larivière, croyant que le parti de la Cour devait sortir triomphant de la lutte qui se préparait, osa lancer contre Merlin, Bazire et Chabot un mandat d'arrêt; sur cet avertissement, nous jugeâmes prudent de changer tous les jours le lieu de nos séances, pour dérouter au moins les poursuites.

Le 8 août au soir, les membres les plus marquants de la Gironde vinrent se réunir à nous, les uns pour connaître nos projets, les autres parce qu'ils croyaient ne pouvoir se sauver qu'avec nous. Prévenu qu'ils devaient faire cette démarche, je me concertai avec le vieux général Calon, notre président, et je profitai de l'occasion pour placer les Girondins dans une fausse position et les contraindre, eux et leurs partisans, à s'expliquer sur le parti qu'ils prendraient si la lutte s'engageait sérieusement, comme tout l'annonçait. Je n'ignorais pas que le tocsin devait sonner dans la nuit du lendemain, mais je me gardai bien de le dire à ceux qui ne devaient pas le savoir. Je demandai qu'une députation de six membres fut envoyée vers Pétion pour savoir quelle serait la conduite qu'il tiendrait, si le château était attaqué. Le président, qui nommait ordinairement les membres de ces sortes de députations, désigna, ainsi que nous en étions convenus, trois membres de la Gironde et trois membres de la Montagne. Les trois premiers

premiers l'étendard de la révolte. Ils n'avaient que de l'audace et pas des talents supérieurs. Mais leur influence était grande dans les faubourgs, et la Cour avait déjà fait lancer des mandats d'arrêt contre eux par un juge de paix nommé La Rivière que l'Assemblée envoya par la suite devant la Haute-Cour nationale d'Orléans.

Des assemblées secrètes se tenaient dans le faubourg Saint-Antoine et les trois députés que je viens de nommer s'y rendaient toutes les nuits. Mais, malgré toute leur audace, ils n'eussent pas réussi s'ils n'eussent été secondés par les assemblées des différentes sections de Paris qui poussaient aussi au mouvement.

Celle de Mauconseil se déclara la première en insurrection. Mais on ne demandait encore que la déchéance, et Pétion qui la désirait pour arrêter le mouvement qu'il voyait se préparer vint la demander au corps législatif le 8 août au nom de la commune de Paris et des sections. (*Papiers de l'Auteur*).

furent Gensonné, Isnard et Grangeneuve; les trois autres Duhem, Albitte et Granet de Marseille.

Pétion répondit catégoriquement qu'il se rendrait au château, et que, s'il était attaqué, il repousserait la force par la force. Les trois membres de la Gironde déclarèrent en rentrant qu'ils partageaient l'opinion de Pétion, et que la violence était un moyen trop chanceux pourqu'ils crussent devoir y prendre part. Cette séance fut la dernière et l'attaque eut lieu sans la participation de la Gironde. Pétion se rendit effectivement au château dans la nuit du 9 au 10 août. Il ne fut point consigné dans sa maison, ainsi que M. Thiers suppose qu'il devait l être, d'après la promesse qui lui en avait été faite par les principaux directeurs du mouvement pour mettre sa responsabilité à couvert.

Pétion n'a point dirigé le mouvement du 10 août, mais au contraire il a fait tout ce qu'il a pu pour l'empêcher. Les Girondins, de leur côté, qui n'avaient aucun moyen de s'y opposer, cherchèrent à s'en emparer pour le neutraliser, et, craignant que la République ne fût proclamée dès ce jour-là, ils proposèrent la déchéance du Roi et la convocation d'une Convention pour prononcer sur le sort de Louis XVI et donner une nouvelle constitution à la France. Je ne veux pas dire par là que les Girondins fussent éloignés de se joindre à nous pour organiser un gouvernement républicain; mais comme ils avaient beaucoup plus de chances de s'emparer de la direction des affaires sous un roi mineur, et avec un régent tel que le duc d'Orléans, ils ne cherchaient qu'à gagner du temps (1).

(1) Autre version des papiers de l'auteur :

« Depuis qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre Bazire, Chabot et Merlin de Thionville, les députés qu'on a désignés sous le nom de Montagnards se rassemblaient secrètement tous les soirs et changeaient chaque jour le lieu de leurs séances, parce qu'ils craignaient que de nouveaux mandats d'arrêt fussen lancés contre eux Presque tous les députés de la Gironde, qui depuis longtemps ne faisaient plus partie de ce qu'on appelait la Montagne, s'y présentèrent sous prétexte de coopérer avec nous aux mesures à prendre dans la crise où nous nous trouvions. Quoique leurs prétentions, et surtout leurs antécédents, ne nous inspirassent pas beaucoup de confiance, nous ne crûmes pas devoir les repousser. Mais, le 8 août au soir, ils furent mis dans une position très embarrassante.

« Comme ils avaient voté pour la plupart la mise en accusation de Lafayette, beaucoup parmi nous croyaient qu'ils venaient se réunir pour pousser au mouvement. Quant à moi, qui, par les liaisons intimes que j'avais conservées ave Ducos et Vergniaud, étais bien convaincu qu'ils ne voulaient que la déchéance et que Pétion lui-même ne voulait pas autre chose, je proposais d'envoyer séance tenante une députation de six membres vers Pétion pour savoir quelle conduite il tiendrait dans le cas où une insurrection générale se manifesterait. Mais comme ma proposition n'avait d'autre but que de connaître les véritables sentiments de Pétion et de la Gironde, j'avais mis dans ma confidence le général Calon, qui était notre président d'âge et je lui avais remis les noms de Gensonné, Grangeneuve et Guadet et ceux de Duhem, Albitte et Granet de Marseille, que nous appelions entre nous le factieux Granet, pour le distinguer d'un Granet de Toulon qui siégeait au côté droit. Par ce moyen, le président étant toujours chargé de

Il n'est point étonnant que M. Thiers ainsi que M. Dulaure se trouvent souvent en contradiction avec les faits les mieux constatés, puisqu'ils conviennent tous les deux que les principales sources auxquelles ils ont puisé sont les mémoires de Bouillé, de Bertrand de Molleville, de Mme Campan et même de Carra. Ce dernier a publié en effet un certain *Précis historique* où il rend compte à sa manière des événements du 10 août; il y prétend même les avoir dirigés en grande partie avec cinq ou six autres personnages aussi insignifiants que lui, qui formaient à Charenton un soi-disant comité directeur. Carra était un trop mince personnage pour avoir sur cette journée l'influence qu'il s'attribue... La victoire est surtout due aux sections de Paris moins une, celle des Filles-Saint-Thomas, aux braves fédérés, à la population tout entière des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau et aux citoyens courageux qui s'emparèrent de l'autorité municipale dans la nuit du 9 au 10 août. Je ne puis mieux comparer Carra qu'à la mouche du coche qui ne faisait rien marcher et qui suivait elle-même le mouvement. Au surplus quelle confiance Carra pouvait-il inspirer aux fédérés et à la population de Paris, lui qui, peu de temps avant l'insolente proclamation du duc de Brunswick parue le 28 juillet, avait proposé de choisir ce prince comme chef d une dynastie nouvelle (1)? D'ailleurs Carra, en se proclamant le chef d'un Comité insurrecteur établi à Charenton, se trouve en contradiction avec lui-même, car j'ai lu dans un journal rédigé par lui, Les annales patriotiques, je crois, que le lieu assigné à la réunion des conjurés

désigner les membres qui devaient composer les commissions, ma liste fut accueillie.

« Au retour de la députation, Gensonné qui portait la parole, nous assura que Pétion s'était expliqué catégoriquement, et qu'il avait assuré qu'en sa qualité de maire il s'opposerait de toutes ses forces au mouvement et qu'il se porterait au Château pour en défendre l'entrée. Gensonné ajouta: Comme je suis persuadé que cette proposition a été faite par notre collègue Choudieu, non pas pour connaître l'opinion de Pétion, parce qu'il la connaissait d'avance, mais pour connaître la nôtre, je crois devoir déclarer, et je ne crains pas d'être démenti par mes collègues ici présents, que toute la députation de la Gironde partage l'opinion de Pétion, et que, comme lui, nous nous opposerons de toutes nos forces au mouvement.

« Cette séance fut la dernière, et il n'y fut pris aucune détermination parce que nous connaissions d'avance le plan d'attaque, et que d'ailleurs le but de notre réunion n'était pas de diriger le mouvement mais de le seconder, et que pour n'être pas trahis nous ne faisions qu'exprimer des vœux sans prendre de résolution. »

(1) Allusion à un article de Carra paru dans Les annales patriotiques, le 26 juillet 1792.

Extrait :

« Ce duc de Brunswick est le plus grand guerrier et le plus grand politique de son siècle; il est fort instruit, très aimable, et il ne lui manquerait peut-être qu'une couronne pour être, je ne dis pas le plus grand des rois, mais le restaurateur de la liberté de l'Europe. »

Accusé au sujet de cet article, Carra répondit :

« Plus de trente articles (de mon journal) prouvent que celui qui concerne le duc de Brunswick ne signifie rien. » (N. de l'Éd.)

était la salle des Jacobins, fait qui n'est pas plus vrai que le reste.

M. Thiers cite encore un trait de dévouement sublime à l'actif de l'un des membres de cette Gironde : cela consistait à se faire tuer aux environs du château pour qu'on imputât ce crime à la Cour. Grangeneuve, le girondin, pensait qu'il fallait cette circonstance extraordinaire pour mettre le peuple en mouvement et, décidé à mourir d'une façon si grande, il avait communiqué son projet à Chabot, qui, « saisi d'enthousiasme, lui offre de partager son sort. Grangeneuve accepte en lui disant que deux morts feront plus d'effet qu'une. Ils conviennent du jour, de l'heure, des moyens pour se tuer et ne pas *s'estropier*, disent-ils; et ils se séparent résolus de s'immoler pour la cause commune. Grangeneuve, décidé à tenir parole, met ordre à ses affaires domestiques, et, à dix heures et demie du soir, s'achemine au lieu du rendez-vous. Chabot n'y était pas. Il attend. Chabot ne venant pas, il imagine que sa résolution est changée, mais il espère du moins que l'exécution aura lieu pour lui-même. Il va et vient plusieurs fois attendant le coup mortel; mais il est obligé de retourner sain et sauf sans avoir pu s'immoler... »

— Mais qu'attend-il, — puisque, suivant M. Thiers, *ils voulaient se tuer eux-mêmes*? — M. Thiers avait, du reste, mal choisi le héros de son roman, car Grangeneuve n'était rien moins que brave, et il en donna la preuve à la fin même du mois d'août, dans une querelle sérieuse qu'il eut avec notre collègue Jouneau, officier de gendarmerie; maltraité rudement par celui-ci, il n'eut pas le courage d'en demander satisfaction, comme c'est l'usage entre gens d'honneur: il se borna à s'en plaindre à l'Assemblée, comme aurait pu le faire un écolier. Jouneau fut envoyé pour trois jours à l'Abbaye; il y était encore le 2 septembre et, certes, il aurait pu y courir quelque danger, si les hommes qui soudain vinrent exercer dans les prisons cette terrible justice qu'ils appelaient *justice nationale*, eussent regardé les membres de la Gironde comme les directeurs de la journée du 10 août, car tout Paris savait que Jouneau avait distribué quelques coups de canne au girondin Grangeneuve et on n'eût pas manqué de lui en faire un crime.

Il serait difficile de dire à quelle source M. Thiers a puisé son anecdote, à moins que ce ne soit dans les mémoires du marquis de Ferrières; et cependant, j'entends dire souvent par des jeunes gens que « l'Histoire » de M. Thiers est l'une des meilleures que nous ayons... Que doit-on dire des autres?

Les membres de l'Assemblee législative qui, à ma connaissance, ont pris la part la plus active à la journée du Dix-Août sont Merlin de Thionville, Bazire et Chabot, et c'est sans doute la raison pour laquelle ceux qui soutiennent que les girondins en ont été les directeurs prêtent en même temps à Chabot un rôle si ridicule.

Le 10 août, dès le matin, deux ministres se rendirent à l'Assemblée pour lui faire connaître la position de la famille royale. L'un d'eux, Dejoly, ministre de la justice, demanda que l'Assemblée envoyât une députation au Roi pour l'inviter à se rendre dans son sein avec sa famille ou pour le protéger par sa présence.

Je m'opposai vivement à cette proposition, en observant que le Roi étant autorisé par la Constitution à se rendre parmi nous toutes les fois qu'il le jugeait bon, il n'avait pas besoin d'y être invité.

M. le marquis de Ferrières me fait dire « que mes commettants ne m'avaient pas envoyé pour aller en députation chez le Roi. » Cette boutade qu'il suppose que j'ai émise ne signifierait pas grand' chose si je me fusse borné au peu de mots qu'il m'attribue. J'ai dit en réalité, que, dans le moment de crise où nous nous trouvions, le poste des représentants de la nation n'était pas aux Tuileries, et que si l'on me nommait pour cette députation je n'accepterais pas, parce que je ne voulais pas me constituer prisonnier, comme l'était déjà le maire de Paris, que d'ailleurs l'Assemblée n'avait jamais envoyé de semblable députation, pas même le 20 juin, comme venait de l'affirmer M. le ministre de la justice, et que ceux qui s'y étaient portés de leur propre mouvement ce jour-là pouvaient encore le faire, qu'il était même à croire qu'ils y étaient déjà, puisque le côté droit était désert, quoique le tocsin eût sonné depuis plusieurs heures. J'ajoutai qu'un article de la Constitution ne permettait pas au corps législatif de délibérer en présence du Roi, que, cependant, il n'avait jamais été plus urgent que dans les circonstances actuelles de délibérer sur les mesures qu'il était nécessaire de prendre. — L'Assemblée n'envoya point de députation.

Mais M. de Ferrières fait aussi des romans, il imprime, entre autre choses, que Merlin de Thionville, un pistolet à la main, se rendit au château et abordant Rœderer lui dit *que le peuple demandait la tête du Roi*, et que Rœderer répondit : « C'est égal, le prince royal restera. — Non, répond Merlin, toutes les têtes royales tomberont, et la vôtre aussi, si vous ne vous retirez. » Comment supposer que Merlin, contre qui le juge de paix Larivière, avait à l'instigation de la Cour lancé un mandat d'arrêt quelques jours auparavant, aurait osé pénétrer dans le château, le 10 août au matin, seul et un pistolet à la main, pour y menacer Rœderer et la famille royale? Pour être cru, il faudrait débiter des histoires un peu plus vraisemblables.

Pendant que le tocsin continuait à sonner, le vieux maréchal de Mailly présentait au Roi sa fidèle noblesse. Si l'on en croit Mme Campan, cet officier plus qu'octogénaire tira son épée, mit un genou en terre et dit : « Sire, vous êtes le roi des braves, votre fidèle noblesse est accourue à l'envi pour vous établir sur le trône de vos ancêtres ou mourir avec vous ; seconderez-vous ses efforts? — Je les seconderai, répondit le monarque ».

Paroles imprudentes de la part de tous les deux, qui, circulant de rang en rang, découragèrent beaucoup de gardes nationaux convaincus par là que Louis XVI ne voulait pas défendre la Constitution. mais ressaisir le pouvoir absolu, et déconcertèrent même les royalistes de bonne foi, qui croyaient ne pouvoir sauver le Roi qu'avec la constitution éphémère des Barnave et des Lameth.

Le Roi n'était pas sans inquiétude. La Reine croyait, au contraire, toucher au jour du dénouement et de la victoire. Ils descendirent tous les deux dans le jardin, accompagnés du Dauphin et de Mme Elisabeth pour passer la revue des bataillons qui étaient rassemblés. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la fidélité des troupes n'était pas à toute épreuve. — La division s'était déjà manifestée dans l'intérieur du château entre les bataillons nationaux : ceux des filles Saint-Thomas et des Petits-Pères avaient manifesté beaucoup de dévouement, mais les autres avaient gardé un morne silence qui n'était pas de bon augure. — Les troupes du Jardin accueillirent froidement la famille royale; un seul bataillon cria : *Vive le Roi!* Les autres. ainsi que les canonniers crièrent : *Vive la Nation!* Deux bataillons qui arrivèrent dans le moment où le Roi entrait sur la terrasse du côté de la rivière, et qui défilèrent devant lui, crièrent : *Vive la Nation! Vive Pétion!* Lorsque le Roi arriva au pont tournant, les bataillons et les canonniers qui s'y trouvaient crièrent : *A bas le veto! A bas le traître!* (1) Enfin, en rentrant au château, le Roi put s'apercevoir qu'un bataillon avait pris position sur le Pont-Royal et braqué ses canons sur le château.

D'autres bataillons, qui occupaient le Carrousel, avaient aussi dirigé la bouche de leurs canons de ce côté, et se tenaient dans une attitude menaçante. Mme Campan assure que la Reine, en revenant de cette revue, lui dit *que tout était perdu, que le Roi n'avait montré aucune énergie et que cette revue avait fait plus de mal que de bien.* Cependant cette princesse ne perdait point encore l'espérance car, en rentrant dans ses appartements, elle saisit un pistolet qu'un seigneur portait à sa ceinture, le remit au Roi et lui adressa ces paroles : « Voici, Monsieur, le moment de vous montrer! » C'est du moins M. le marquis de Ferrières qui l'assure, et il ajoute : « Mais Louis XVI, doué d'un courage tranquille, d'une pieuse résignation, n'avait point reçu la valeur guerrière en partage. » M. Rœderer qui appréciait beaucoup mieux que la Reine les dispositions de la garde nationale, et qui voyait que le danger était imminent, conseilla au Roi de se retirer au sein de l'Assemblée.

(1) Peu de cris de : *Vive le Roi*. beaucoup de : *Vive la Nation, vivent les sans-culottes, à bas le Roi, à bas le Veto, à bas le gros cochon*, etc. Mais je puis attester que toutes ces injures ne furent répétées depuis le pont tournant juqu'au parterre que par une douzaine d'hommes parmi lesquels cinq ou six canonniers qui suivaient le Roi, absolument comme les mouches poursuivent l'animal qu'elles se sont a harnées à tourmenter. (Extrait du rapport de J.-J. Le Roux, officier municipal. — Bibl. nat., mss. fr., 6574).

La Reine, dit encore M. de Ferrières, s'éleva avec force contre la proposition de Rœderer qu'elle trouvait déshonorante. — « Quoi! dit cette princesse, nous sommes donc seuls ici, personne ne peut agir? — Oui, madame, seuls, répond Rœderer, l'action est inutile, la résistance impossible. »

Le Roi, qui ne faisait rien sans consulter la Reine, se décida cependant à suivre le conseil de Rœderer. Alors Marie-Antoinette dit à ce magistrat : « Monsieur, vous répondez de la personne du Roi, — vous répondez de celle de mon fils? — Madame, répliqua Rœderer, nous répondons de mourir à vos côtés, voilà tout ce que nous pouvons garantir. »

M. de Toulongeon fait au sujet du conseil donné au Roi par Rœderer les réflexions suivantes (1):

« Il était digne et convenable à un magistrat populaire d'éviter l'effusion du sang de ses concitoyens, il était beau et humain, et d'une politique vraiment philanthropique, d'éloigner le Roi du lieu du combat, pour empêcher le combat; mais alors on ne peut concevoir quel oubli ou quel motif y fit laisser les combattants : renonçant à la défense du Roi, comment s'obstina-t-on à la défense de sa demeure, qui n'était plus qu'un poste sans importance? Le sang justement ménagé pour la défense du monarque ne devait pas être prodigué pour la défense de ses meubles. »

Il paraît que M. de Toulongeon n'était pas initié dans ce mystère d'iniquités. Ce n'était pas pour la défense des meubles qu'on se battait, mais contre l'insurrection que la Cour voulait maîtriser, pour assassiner ensuite tous ceux qui avaient pris quelque part à la Révolution.

Le Roi, quoique plusieurs écrivains aient dit le contraire, n'était point accompagné de sa famille en se rendant à l'Assemblée (2). Il se plaça sur un fauteuil, à côté du président, et dit : « Je viens, Messieurs, parmi vous, pour éviter un grand crime; je me croirai toujours en sûreté au milieu des représentants de la nation. »

Vergniaud qui présidait, en l'absence de Merlet, qui ne parut pas dans tout le cours de cette journée, répondit : « L'assemblée connaît ses devoirs, elle saura périr à son poste, s'il le faut, pour faire respecter toutes les autorités constituées. »

Sur l'observation d'un membre que l'Assemblée ne pouvait pas délibérer en présence du Roi, Louis XVI se retira dans la loge du Logographe, située derrière le bureau du président et des secrétaires. En entrant dans cette loge, le Roi témoigna le désir de conserver auprès de lui l'escorte des grenadiers des Filles-Saint-

(1) Tome II, page 245.

(2) Le roi n'était point avec sa familles en entrant dans la salle des séances de l'Assemblée législative. Rœderer a expliqué qu'il y eut de l'engorgement dans le couloir qui empêcha la reine et son fils, qu'elle ne voulait pas quitter, d'avancer et de suivre le roi. Choudieu en a conclu que le Roi n'était point avec sa famille " en se rendant à l'Assemblée ". Mais ce n'est là qu'une opinion hasardée. (N. d l'Ed.).

Thomas qui l'avaient accompagné. Mais l'Assemblée, qui n'avait aucune confiance dans ce corps, ne voulut pas le permettre. Quelques ministres seulement formaient la suite du Roi et restèrent dans la salle.

Je ne puis me dispenser de remarquer que cette séparation momentanée du Roi et de la Reine ne pouvait être qu'une perfidie concertée entre eux, et j'incline d'autant plus à le croire que, dans toutes les autres circonstances critiques de la Révolution, Louis XVI avait constamment déclaré ne vouloir pas se séparer de la Reine et du Dauphin. En se rendant à l'Assemblée, il espérait paralyser ses délibérations et, en laissant la Reine au Château, il comptait sur son énergie pour encourager les troupes à une défense rigoureuse. Car il ne faut pas croire qu'en quittant le Château il eût donné l'ordre de n'opposer aucune résistance.

J'ai déjà dit que la famille royale avait été accueillie très froidement par les bataillons réunis dans le jardin des Tuileries. Elle ne se présenta ni devant les bataillons des fédérés bretons et marseillais qui étaient arrivés des premiers et qui s'étaient déjà avancés dans les cours, ni devant les bataillons du faubourg Saint-Antoine, qui avaient pris position sur le Carrousel ; ceux du faubourg Saint-Marceau s'étaient emparés de tous les passages sur la Seine, pour intercepter la communication avec le faubourg Saint-Germain, dont on se défiait.

Un jeune écrivain qui n'était pas encore né le 10 août 1792, M. Roche, (1) a dit, dans son histoire de la Révolution, page 167, que Rœderer fit proclamer la loi martiale et donner l'ordre aux troupes de repousser la force par la force. Cet écrivain a sans doute copié cette assertion dans l'Histoire de M. de Ferrières, qui affirme de plus, page 185, que Rœderer somma trois fois les Suisses et la garde nationale de défendre la personne du Roi et de repousser la force par la force, ce qui n'est pas vraisemblable, puisque Rœderer invitait le Roi à se réfugier au sein du Corps législatif, attendu que toute défense était impossible.

D'ailleurs, il n'était pas dans les attributions du procureur général, syndic du département, de proclamer la loi martiale et de faire les sommations.

D'autres historiens ont dit que Pétion avait donné à Mandat,

(1) Achille Roche (1801-1834) fut à vingt ans le secrétaire de Benjamin Constant ; il publia son histoire de la Révolution en 1825 dans la Bibliothèque du XIXe siècle, elle en compose le tome 49. On lui doit la rédaction définitive et l'édition des *Mémoires de R. Levasseur (de la Sarthe) ex-conventionnel*, qu'il fit paraître en 1829, du vivant de Levasseur, en quatre vol. chez Rapilly. La justice de Charles X voulut voir dans ces mémoires favorables à l'esprit légal de la Révolution, une apologie « de l'anarchie et de la terreur ». Achille Roche fut donc poursuivi en police correctionnelle comme « destructeur de la morale et des lois » et condamné le 19 février 1830, à quatre mois de prison et à 1,000 francs d'amende. Mais l'esprit de la Révolution ne tarda pas à prendre sa revanche. (N. de l'Éd.)

commandant la garde nationale de service au château, l'ordre écrit de repousser la force par la force, et que ce dernier avait été assassiné en arrivant à l'Hôtel de Ville, où il n'avait été mandé que pour l'empêcher d'exécuter cet ordre. Mais cette version n'est pas plus vraisemblable que celle qui précède, car si Pétion avait comme maire de Paris le droit de repousser un rassemblement quelconque, ce n'était qu'après l'avoir sommé trois fois de se dissoudre et non pas sur un simple ordre signé de lui. D'ailleurs, Pétion, qui avait été mandé à la barre de l'Assemblée, pour le faire sortir du château où il était en quelque sorte prisonnier, n'a point paru à l'Hôtel de Ville dans la journée du 10, et la nouvelle municipalité qui s'était formée dans la nuit ne pouvait pas savoir si Pétion avait ou non donné par écrit un pareil ordre.

Une autre question, à laquelle d'autres historiens paraissent attacher de l'importance, est celle de savoir quels ont été les agresseurs.

M. Thiers dit positivement qu'on ne sait pas de quel côté est venue l'agression. M. de Toulongeon, tome II, page 250, dit : « Par une manœuvre singulière, quelques hommes, précédés d'un officier municipal, pénétrèrent à l'entrée du vestibule, et avec des piques à crochet, tirèrent à eux quatre ou cinq factionnaires suisses et les désarmèrent. La foule s'approcha et ces cinq prisonniers furent tués. L'officier suisse fit faire feu. »

MM. Lacretelle et Peltier — mais ce dernier était à Londres, — racontent le même fait avec des variantes. Suivant eux, ce ne fut pas dans le vestibule, mais dans le grand escalier que cinq factionnaires furent tirés avec des crochets et massacrés ensuite, et qu'alors les capitaines Turler (1) et Castelberg *exécutèrent l'ordre de repousser la force par la force.* Ils ne disent pas par qui avait été donné cet ordre (2).

Tous ceux qui ont connu la construction du grand escalier doivent savoir qu'en supposant que cinq factionnaires fussent placés sur cet escalier, il était impossible de les atteindre autrement qu'en les attaquant en face, et comme il est à présumer qu'ils étaient placés par échelons, il faut supposer que les plus éloignés même se seraient laissé atteindre, avec de longs crochets, sans se défendre, sans tirer un seul coup de fusil, et que deux patients capitaines se seraient trouvés là tout exprès pour les venger en donnant l'ordre de faire feu.

M Dulaure, qui accueille bénévolement ces versions et qui voit partout de nombreux agents de l'étranger, se demande à lui-même : « Quels étaient ces individus armés de piques et de crochets qui,

(1) Turler pour Durler. (N. de l'Ed.)

(2) On sait de l'aveu même de J.-J. Le Roux que cet ordre fut donné par écrit à M. de la Chesnaye, chef de légion, auquel M. Mandat avait remis le commandement général de la garde nationale, et qu'il était signé des officiers municipaux J.-J. Le Roux et Philibert Borie (N. de l'Ed.).

suivant M. Peltier, n'étaient pas des Marseillais, mais des sans-culottes ? Ces individus qui surviennent dans le moment où l'on se réconcilie, où l'on dépose les armes, semblent n'être intervenus que pour arrêter ce généreux élan, que pour souffler le feu de la discorde prêt à s'éteindre. Ne seraient-ils pas du nombre de ces hommes féroces qui, si souvent, ont souillé la Révolution par leurs excès sanguinaires ? Quel était cet officier municipal ou cet homme portant une écharpe, dont on ne dit pas le nom ?

« Ne serait-il pas un de ces nombreux agents que le ministère anglais payait pour désoler la France et sa capitale, pour déshonorer la Révolution et la faire détester ? Je n'ose pas prononcer sur une matière aussi délicate, mais, je l'avoue, j'incline pour l'affirmative. »

Il n'est pas besoin d'inventer des fables pour atténuer l'agression des Suisses, et si j'ai rapporté ces versions, ce n'est que pour en faire sentir toute l'absurdité. Mais parlons de ce que j'ai vu :

Les fédérés bretons et marseillais étaient arrivés les premiers et s'étaient avancés jusque dans la cour des princes. J'étais en ce moment sur le Carrousel, où j'avais cru devoir me rendre pour juger les choses par moi-même parce que cela rentrait dans mes fonctions, comme membre du Comité militaire chargé de la surveillance des postes placés autour de la salle des séances du Corps législatif.

On eut un instant l'espoir que les choses s'arrangeraient sans effusion de sang. A l'approche des fédérés les Suisses placés aux fenêtres du palais crièrent : *Vive la nation !* et jetèrent même des cartouches pour prouver qu'ils n'en voulaient pas faire usage contre les citoyens ; quelques-uns descendirent dans les cours pour fraterniser avec les fédérés ; déjà l'on s'embrassait en signe de réconciliation, lorsqu'un feu roulant partit des fenêtres du Château et renversa un grand nombre de Marseillais qui étaient les plus avancés et qui étaient loin de s'attendre à pareille trahison ; des balles parvinrent jusque vers le Carrousel, et Perrin des Vosges, que j'y avais rencontré et qui était à côté de moi, eut son chapeau traversé. Je puis assurer que le premier coup de fusil est parti des fenêtres du château. Dans le premier moment de surprise, quelque hésitation se manifesta dans les rangs, et les fédérés battirent en retraite jusqu'à la place du Carrousel : mais cette hésitation ne fut pas de longue durée, et renforcés par quelques bataillons du faubourg Saint-Antoine, ils marchèrent au pas de charge, et la baïonnette en avant ; et c'est alors que la fusillade s'est engagée sur le grand escalier, et dans un instant les fédérés sont restés maîtres du château. Un grand carnage en a été la suite, et il n'est échappé que ceux qui ont pu fuir par la galerie qui communique avec le Louvre, et qui se sont sauvés par le jardin de l'Infante.

Ne jugeant plus ma présence nécessaire sur le Carrousel, puisque

le combat était engagé dans l'intérieur du Château, je rentrai à l'Assemblée où le Roi venait d'arriver (1).

M. Dulaure, qui, le plus souvent raconte lui aussi sur la foi des autres, dit, dans ses *esquisses historiques* des *principaux événements de la Révolution française* (t. II, p. 150), que la place du Carrousel fut entièrement évacuée par les Marseillais et que le capitaine Turler profita de cette déroute pour les poursuivre jusqu'au Pont-Neuf (2).

(1) Tout ce qui fut trouvé dans le Château fut passé au fil de l'épée. Ceux qui étaient réunis aux faux Suisses, qui occupaient la galerie des tableaux, se sauvèrent par le jardin de l'Infante où Santerre avait oublié de placer un poste.

Le reste des Suisses ayant Bachmann pour chef se retira en assez bon ordre par le jardin des Tuileries et se dirigea sur l'Assemblée. Instruit de ce mouvement, je rentrais avec Ducos de la Gironde dans l'Assemblée par la terrasse des Feuillants et je n'eus que le temps de rassembler à la hâte quelques-uns des grenadiers qui formaient notre garde et dont j'avais la direction comme membre du comité militaire de l'Assemblée chargé de la surveillance de la force armée; je me plaçai sur les marches de l'escalier pour en défendre l'entrée.

Peu d'instants après, arriva Bachmann, l'épée à la main, suivi de sa troupe. « Monsieur, lui dis-je, vous êtes déjà coupable d'avoir violé l'enceinte de l'Assemblée, mais vous ne parviendrez jusqu'à elle qu'après nous avoir passé sur le corps. » Chabot et un autre membre du Comité de sûreté générale, dont je ne me rappelle pas le nom, placés de chaque côté de la rampe crièrent à Bachmann en lui présentant chacun un pistolet qu'il était mort s'il faisait un pas de plus. — « Monsieur, me dit alors Bachmann, je sais tout le respect que je dois à l'Assemblée, mais, comme militaire, j'ai reçu l'ordre du Roi de me rendre près de sa personne et je ne me retirerai que lorsque le Roi me l'aura ordonné. »

Au même instant, d'Abancourt ministre de la guerre, averti par les généraux Wietinghof et Menou, qui avaient suivi le Roi, et qui s'étaient placés au milieu de nous, accourut pour savoir la cause du tumulte qui se passait dans l'escalier. Sur l'observation que je lui fis que Bachmann ne voulait se retirer que sur un ordre écrit de la main du Roi, d'Abancourt retourna vers le monarque et revint de suite avec l'ordre écrit que demandait Bachmann.

Pendant ces pourparlers, qui ne durèrent cependant que quelques minutes, les fédérés et les gardes nationaux étaient sortis du Château à la poursuite des Suisses, et Bachmann, qui croyait pouvoir faire sa retraite par le pont tournant, se trouva entre deux feux parce qu'une pièce de canon y avait été placée avec un bataillon de garde-nationale.

Bachmann fut forcé de se rendre à discrétion avec une partie de sa troupe ; mais l'autre partie, au lieu de le suivre, jeta bas ses armes et se réfugia dans l'église des Feuillants, dont nous fîmes, Chabot et moi, ouvrir les portes pour soustraire les Suisses à la fureur du peuple qui commençait à arriver du côté de la place Vendôme. (*Papiers de l'Auteur.*)

(2) Textuellement ;

« Cette cour (des Tuileries) et cette place (du Carrousel) furent en un instant presque entièrement vides d'assaillants.

« Le capitaine Turler profite de cette déroute momentanée, et, à la tête de cent vingt Suisses s'empare de deux pièces de canon dont il ne peut se servir faute des ustensiles nécessaires. Il s'avance jusque sur la place du Carrousel, etc. »

M. Peltier (*Dernier tableau de Paris, Londres 1794*), parle de « la multitude des fuyards qui s'étaient jetés à corps perdu par toutes les issues en poussant des cris affreux », et raconte comment les Suisses de Turler *nettoyèrent le Carrousel* et *tuèrent prodigieusement.* (N. de l'Ed.)

Et encore :

« Au premier coup de canon, le Roi dit : J'avais défendu de tirer. Aussitôt il expédia M. d'Hervilly pour ordonner aux Suisses de se replier sur les troupes rangées autour de l'Assemblée. Cet officier arriva au moment où les Suisses de Turler, après avoir poursuivi les assaillants rentraient du Carrousel dans les cours des Tuileries. Ces Suisses, au nombre de cent environ, furent conduits au corps-de-garde de l'emplacement des Feuillants et, sur l'ordre de leurs officiers, y déposèrent leurs armes. Ces officiers au nombre de douze, recueillis par le Corps législatif, furent mis en sûreté dans les salles du comité des inspecteurs. »

A qui fera-t-on croire que la place du Carrousel fut entièrement évacuée par les Marseillais et que le capitaine Turler, avec cent Suisses seulement, les poursuivit jusqu'au Pont-Neuf, lorsqu'il est constant que les Marseillais pouvaient être soutenus par les Bretons et par les nombreux bataillons des faubourgs, en bataille sur cette place, et qui n'étaient pas composés d'hommes à reculer devant une troupe aussi faible ?

Le Roi n'a point dit, en entendant le premier coup de canon *j'avais défendu de tirer* — et je puis attester au contraire que je l'ai vu saisir le fusil d'un de nos grenadiers, qui étaient de faction à la porte de la loge du Logographe. Il se croyait si sûr de la victoire !... Je venais de rentrer dans l'Assemblée et placé près de la tribune en face de la loge du Logographe, je puis assurer que personne ne s'est approché du Roi et que ni M. d'Hervilly, ni qui que ce soit, n'a pu recevoir l'ordre de faire cesser le feu.

Il est également impossible de croire que le capitaine Turler, qu'on suppose être rentré triomphant aux Tuileries, ait reçu l'ordre de venir rejoindre le Roi avec cent hommes et qu'il ait abandonné les autres Suisses au plus fort du combat, pour venir déposer les armes dans le corps-de-garde des Feuillants; car, si le Roi eût réellement donné l'ordre à M. d'Hervilly de faire cesser le feu, ce n'était pas seulement au capitaine Turler que cet ordre devait être transmis, mais au commandant en chef qui n'était pas M. Turler.

Quant aux officiers sauvés par le Corps législatif, il n'est pas plus vrai de dire qu'il y en eut douze que de dire comme M. Lacretelle, qu'ils étaient dix-sept. Aucun Suisse ne fut conduit le 10 août au Palais-Bourbon. Ce fut seulement le 11, vers midi, qu'on y conduisit les Suisses qui avaient abandonné le major Bachmann.

Je relèverai maintenant quelques inexactitudes passées dans l'histoire, et qui se trouvent dans l'écrit de M. Rœderer, intitulé *Chronique de cinquante jours*.

M. Rœderer dit, à la page 371, qu'une députation de l'Assemblée nationale vint au-devant du Roi, dans le jardin, à environ vingt-cinq pas de la terrasse, et que le président lui dit : « Sire, l'Assemblée

empressée de concourir à votre sûreté, vous offre, et à votre famille, un asile dans son sein. »

Si une députation est allée au devant du Roi dans le jardin, elle n'y était certainement pas autorisée par l'Assemblée. Il est vrai que M. Rœderer écrit trois pages plus loin : (1)

« Voyant que le parti paraissait pris et concerté d'attendre au château même les événements, je proposai au conseil du département d'aller, nous, à l'Assemblée nationale lui faire connaître les derniers avis que nous recevions et remettre l'affaire à sa sagesse. L'on goûta cette proposition et nous nous mîmes en marche pour nous rendre à l'assemblée. Comme nous étions parvenus devant le café de la terrasse des Feuillants, nous rencontrâmes les deux ministres qui revenaient. — *Messieurs, nous dirent ils, où allez-vous? — A l'Assemblée. — Et quoi faire? — Lui demander son assistance, une députation, ou d'appeler le Roi et sa famille dans son enceinte. — Eh! nous venons de faire la même demande très inutilement. Elle nous a à peine écoutés...* Ces réflexions suspendirent notre marche. »

Ainsi, comme on le voit, M. Rœderer n'est pas d'accord avec lui-même, et si les ministres n'ont pu obtenir que l'Assemblée envoyât une députation vers le Roi, comment peut-il dire qu'une députation est venue au devant du Roi dans le jardin?

Page 373 : « Le Roi, la famille royale et les ministres se placèrent sur les sièges destinés au ministres. »

J'ai déjà dit que j'avais vu le Roi assis sur un fauteuil à côté du président et je répète que la Reine et sa suite n'étaient point avec lui. Il est vrai que la famille royale arriva peu de temps après accompagnée de madame de Tourzel et de madame de Lamballe. Je demandai même le nom de ces dernières, car je ne les connaissais pas.

On ne les plaça pas sur les bancs des ministres, mais dans l'espace destiné aux pétitionnaires, sur des sièges qu'on y avait disposés; la famille royale n'y resta que quelques instants, parce que la Reine ayant demandé à rejoindre le Roi, elle fut de suite conduite dans la loge du Logographe.

J'ignore si M. Rœderer a accompagné la famille royale à son arrivée à l'Assemblée, mais je ne l'ai vu nulle part, si ce n'est quelques heures plus tard à la barre de l'Assemblée, où il est venu, à la tête des membres du département, lui faire part des événements qui venaient de se consommer et qu'elle connaissait déjà.

Quelques reproches peu fondés ont été faits à Santerre parce qu'à l'époque où ces histoires ont été imprimées on était sûr d'être écouté favorablement en disant du mal de lui.

(1) Non pas trois pages plus loin, ce qui est une façon de parler, mais à la page 364. (N. de l'Éd.)

Les uns ont dit que Westermann qui s'était transporté au faubourg, ayant trouvé Santerre en train d'inviter les bataillons à ne pas marcher sur le Château, lequel, disait-il, était en force, lui avait porté l'épée sur la poitrine en s'écriant que les Marseillais étaient au Carrousel, et qu'alors il n'y eut plus à balancer, et que Santerre se mit en marche.

D'autres ont assuré que Santerre n'avait paru au Carrousel que pour demander aux Marseillais la remise de leurs canons que réclamait la municipalité et que, ces canons lui ayant été refusés, il n'avait plus reparu.

Quoique je ne fusse point au faubourg Saint-Antoine lorsque les bataillons se sont mis en marche, je ne crois pas que Westermann qui était alsacien, et peu connu dans les faubourgs, eût pu avoir assez d'influence pour faire marcher les bataillons si Santerre eût été d'un avis contraire; mais je puis assurer que le 10 août, dès sept heures du matin, j'ai rencontré Santerre, qui plaçait un bataillon des faubourgs à la porte du Louvre par laquelle on arrive au premier salon des tableaux et que je lui fis observer qu'il y avait d'autres issues qu'il était essentiel de surveiller, soit dans la cour du Louvre, soit dans le jardin de l'Infante, ce qu'il ne fit pas, parce que d'autres soins l'appelèrent sans doute ailleurs. S'il eût suivi mon avis, ni les nobles défenseurs du Roi, ni les gardes déguisés en Suisses ne se fussent sauvés par là.

Je puis également assurer que j'ai vu quelques instants après, Santerre causant sur la place du Carrousel avec les officiers marseillais et bretons et qu'il n'a point réclamé leurs canons pour les conduire à la municipalité; ce qui eût été ridicule de sa part parce que la municipalité en avait suffisamment à sa disposition et que les fédérés n'étaient pas gens à livrer leurs canons au moment où le combat allait s'engager. Santerre était encore sur la place avec les bataillons des faubourgs, lorsque les premiers coups de fusil sont partis du Château. J'ignore ce qu'il est devenu le reste de la journée.

A peine le combat était-il fini que le major Bachmann, suivi d'une centaine de Suisses à peu près, a fait sa retraite sur le Corps législatif. Parvenu par la terrasse des Feuillants jusqu'à l'escalier par lequel on entrait de ce côté dans la salle, je me suis présenté au haut de cet escalier pour lui en disputer l'entrée, ayant derrière moi vingt-cinq ou trente grenadiers que je commandais comme membre du Comité militaire, chargé en cette qualité de la surveillance des postes. « Monsieur, lui ai-je dit, vous êtes déjà très coupable d'avoir violé l'enceinte du Corps législatif et je vous préviens que vous ne parviendrez jusqu'à lui qu'en nous passant sur le corps. » Au même instant, deux de mes collègues, dont l'un était Chabot et l'autre Merlin de Thionville, s'étaient placés à moitié de la rampe de l'escalier, et lui dirent en lui présentant un pistolet chacun de leur côté *qu'il était mort s'il faisait un pas de*

plus. Alors Bachmann nous répondit, en posant à terre la pointe de son épée, *que personne ne respectait plus que lui l'Assemblée, mais qu'ayant reçu l'ordre du Roi de se rendre près de lui il ne pouvait se retirer que lorsqu'il en aurait reçu l'ordre de la bouche du Roi ou par un écrit signé de lui*.

Ces pourparlers durent nécessairement faire quelque bruit, et le ministre de la guerre d'Abancourt, qui était au banc des ministres, étant venu pour en connaître la cause, se rendit ausitôt vers le Roi qui, n'ayant plus rien à espérer, signa l'ordre qu'on demandait. Bachmann se retira de suite. Je ne pourrais pas assurer que le premier ordre donné à Bachmannn de se rendre auprès de la personne du Roi eût pour but de faire main basse sur les députés présents; mais comme il coïncide parfaitement avec ce que j'ai dit plus haut, à savoir que j'avais été prévenu que tel était le projet de la Cour, je persiste à croire que s'il n'a pas été mis à exécution, c'est parce que les Suisses n'ont pas été victorieux.

Bachmann ayant voulu faire sa retraite par le pont tournant fut environné de toutes parts dans le jardin, et abandonné par une partie des Suisses qui l'accompagnaient; il fut contraint de mettre bas les armes et fait prisonnier.

Les Suisses qui l'avaient accompagné se replièrent sur l'Assemblée, portant des mouchoirs blancs au haut de leurs fusils qu'ils déposèrent dans les corridors. Nous vînmes au devant d'eux, Chabot et moi, et les fîmes entrer dans l'église des Feuillants, sans trop prévoir comment nous pourrions les en faire sortir et les soustraire à la fureur du peuple. Et ce ne fut que le 11 que nous pûmes les délivrer.

PIERRE CHOUDIEU



Petite Gazette d'Art

L'Art des Salons

II

En dépit de tout ce qu'on a pu dire et redire pour marquer les défauts et les vices inhérents à l'institution des Salons annuels et accuser sa déchéance, il faut, pour de multiples raisons, s'arrêter un temps assez long à considérer celui du Champ de Mars. Quand ce ne serait d'abord que pour le talent qui s'y dépense et une trentaine au moins d'œuvres qu'on y rencontre et qui sont tout à fait remarquables.

D'ailleurs il n'est pas contestable que la *Société Nationale* a pris à l'autre la plupart des artistes français contemporains les mieux doués; qu'à leur effort déjà plus intéressant, même s'il se ralentit et paresse, s'ajoute chaque année celui des plus jeunes et des nouveaux venus les plus favorisés de talent, qui y apportent des préoccupations fraîches, tandis qu'achèvent de se dessécher aux Champs-Élysées des traditions moins vieilles que très vite vieillies.

Enfin un concours notable d'étrangers qu'attire en ce pays la g oire de son art plastique qui est universelle, viennent au Champ de Mars chercher une consécration et témoignent qu'il en peut encore dispenser.

Sans compter quelques illustres ou superbes exceptions, on aperçoit qu'un ensemble de forces vives galvanisent toute la production artistique et déterminent des mouvements de sens divers, mais enfin un mouvement où se décèlent d'année en année les évolutions lentes d'une mode. Elle peut être de qualité plus ou moins relevée, durable ou éphémère. Il se peut que son action reste superficielle. Elle n'en constitue pas moins un phénomène, qu'on ne peut observer sérieusement aux Champs-Elysées, et qui, par le talent même des artistes qui figurent ici, se trouve doué d'une importance, et du degré de fait social parvient au rang d'événement esthétique. Or, il s'en faut que la mode soit un phénomène négligeable. C'est la forme et l'aspect changeant de toute activité. Toujours elle contient quelque chose de profond qu'on peut discerner; jusqu'en ses excès, elle enferme et vêt l'âme d'une époque et son essence, le style, seul monument qui demeure et à quoi elle aura, peut-être inutilement, mais fait cortège. A son empire, par ainsi glorieux, nul n'échappe, même les plus grands qui la dédaignent : ceux-là la déterminent.

Le choix de quelques observations générales de ce genre que n'auront inspirées que les meilleurs morceaux, valent sans doute infiniment plus qu'un tardif et fastidieux examen du détail. Ce qu'il faut dire d'un petit nombre d'œuvres exceptionnelles y suffira, semble-t-il, en tant que complément.

Les envois de sculpture, en nombre trop restreint pour autorise

des conclusions très générales. témoignent surtout, sauf que quelques uns s'attardent à des formules périmées, de l'influence considérable de M. Rodin.

Très peu osant imiter sa puissance monumentale, on observe surtout un souci d'achever ou d'accentuer des morceaux et celui aussi de polir et de raffiner des patines où se reconnaît encore principalement, parmi ce qu'on appelle les objets d'art, le souvenir de l'effort de Carriès.

M. Rodin s'étant surtout libéré d'un reste roidi de traditions académiques, pour puiser lui, à nouveau, à la tradition de sculpture française en ce qu'elle a d'essentiel, et laisser faire à l'entrain et la fougue de ses dons, ce sont ces libertés qu'on voit bien qu'il a conquises pour les autres. A proportion de leur talent, ceux-ci en profitent ingénieusement ou descendent jusqu'à ne lui emprunter qu'une manière.

Des premiers, parmi les sculpteurs récents, le premier peut-être, M. Rodin rejeta la poursuite d'un stupide trompe l'œil : il arrive que sa préoccupation des pures qualités sculpturales, beautés abstraites, a condamné du même coup le recours à l'aide de l'insipide et coupable modelage.

M. Meunier, qui est un maître aussi, communiqua une part de l'audace, commune à présent, qu'il y eut à réhabiliter les groupements, les figures populaires, accuser le relief du vêtement contemporain, voire de la blouse. On a perdu le respect fétichiste des plis de robes antiques et la chair s'éploie et s'anime nue vraiment, de s'être dévêtue de la froideur et de la sécheresse où se raidissait sa majesté. On perçoit de tous côtés le souci non plus d'emprunter pour l'œuvre et le morceau la noblesse du sujet ou celle que donne au modèle sa condition, mais une autre infiniment plus haute que ces maîtres surent ne devoir qu'à la qualité de l'exécution.

Voilà qui s'applique aussi bien à l'art délicieux d'ingéniosité de cette surprenante Mlle Claudel, qu'aux dons remarquables de M. Bourdelle qui ont trouvé cette année des expressions très diverses ; aux accents, aux reliefs de M. Niederhausen, qui envoie une charmante statuette ; aux efforts par où débute Mlle Carpeaux dont un buste de femme se fait remarquer; même à la grâce où se meut l'élégance si consciencieuse de M. Fix Masseau; même au ravissant ballet que groupent en une vitrine les séduisantes danseuses de M. Carabin. Ces mêmes considérations, d'autres aussi, plus particulières, se représentent à propos de M. Baffier, de M. Jacques qui est un sculpteur de figures sinon de monuments et dont seulement les essais de polychromie n'ont pas trouvé pour les guider assez de goût; d'un beau buste de paysan de M. Dalou; d'un petit groupe en bronze, de M. Maignan. A propos des envois si divers où toujours se reconnaissent les dons prodigieux de M. Charpentier.

Il faudrait encore, après avoir rendu justice à certaines maquettes de M. Agathon Léonard, à une étude de M. Reymond de Broutelles,

mettre à part à la fois un très curieux monument de M. Hansen Jacobsen qui évoque rudement ce qui s'est dit plus haut (1) au sujet d'une recherche de l'accent et d'un goût hautain de l'horrible et du terrible, et deux petits bas-reliefs de M. Durousseau dont la discrétion jolie, si pleine de goût, est délicate et charmante.

Restent les envois de M. Meunier demeuré pareil à lui-même, un beau bas-relief, un buste superbe; reste le fragment du très beau, du très noble monument que M. Bartholomé dédie aux morts et dont il sera plus à propos de parler quand il aura pris sa place dans l'ensemble. Reste enfin le groupe admirable que M. Rodin dresse superbement à la gloire d'Hugo et qui est bien le monument qu'elle devait attendre.

On ne pouvait imaginer rien qui fût plus colossal, plus puissant, monumental, bloc d'un plus bel élan, plus approprié à son objet, d'une plus sûre maîtrise. C'est une œuvre qui non seulement domine toute l'exposition, mais même efface l'éclat et le charme des autres envois, de morceaux tels que cette *Cariatide*, ce groupe de *l'Amour et Psyché* qui sont de très purs chefs-d'œuvre. On ne peut plus d'écrire le monument de Victor Hugo ni même s'attarder à un commentaire. Pour marquer à la fois l'originalité profonde d'une conception sortie entière d'un cerveau miraculeux qui avait banni tout souvenir pour ne garder que l'image de son modèle et méditer sur sa vie et ses écrits, et la maîtrise d'une exécution digne du plus admirable ouvrier, capable de réaliser un monument conforme à la place occupée par son modèle, à la qualité de son génie, une comparaison s'impose qu'on entendit formuler. Cependant il faut une connaissance aussi avertie de la sculpture de tous les temps et particulièrement de l'admirable sculpture française que de l'œuvre de son plus récent maître, pour former l'approfondir : « Rodin a fait pour Victor Hugo ce que Houdon, pour Voltaire. »

On a placé parmi les objets d'art une vitrine de grès émaillés qui révèle en M. Maillol un sculpteur doué merveilleusement, dont la grâce subtile est capable des plus exquis raffinements, mais, qui, pour loin qu'ils parviennent, obéissent toujours aux injonctions d'un goût sévère dont la pureté est admirable. Déjà l'on avait vu de M. Maillol de très belles tapisseries et des bois fort joliment fouillés. On savait à son honneur qu'il avait été le premier peut-être à oser aborder hors des déplorables manufactures, un art glorieux. On peut encore admirer de lui cette année une tapisserie. C'est un artisan et un artiste à mettre tout à fait hors de pair.

M. Ranson avec deux tapisseries, une surtout dont le décor bleu a une belle intensité, M. Rippl-Ronaï avec d'ingénieuses et jolies broderies méritent à ses côtés de figurer en bonne place.

Mais, ayant loué tel ou tel de son effort et salué les morceaux les plus réussis qu'on doit surtout à M. Charpentier, l'admirable artisan,

(1) *Petite Gazette d'Art* du 1er mai.

à la subtilité de M. Roche qui comme lui applique de tant de façons la grâce charmante, l'aisance qui le servent, et dont par exemple la girouette est délicieuse et tout à fait bien venue; à MM. Nocq, Herold, Masseau, Mme Morel; rendu hommage à la pléïade de potiers et de céramistes qui, depuis la découverte de l'art japonais et sur les pas de Carriès, continuent de forcer les caprices du feu à d'admirables collaborations; après s'être laissé ravir par la vitrine de M. Kœpping, et, faute de pouvoir examiner les objets un à un, on peut résumer quelques observations.

On voit que, entre la camelotte, les joujoux piteux et tous les diminutifs de peinture ou de sculpture, dont l'habileté même, si loin qu'elle se pousse, demeure sans intérêt, se poursuit la recherche à la fois d'objets usuels dont la création absorbe l'effort de quelques artistes qui consentent à redevenir des artisans et la tentation d'instaurer une Renaissance de l'art décoratif dans un pays qui a perdu la gloire d'en fournir, comme il a fait durant des siècles, les formules au reste du monde.

Les efforts, divers, ici, qui ne parviennent à créer un style ni même une mode, sauf cette anglomanie où ils piétinent, oscillent entre la restauration des formes anciennes - - même en ce sens ceux de M. Roche, si séduisants soient-ils, sont d'avance condamnés à ne du moins rien vivifier — et la recherche plus rationnelle de formes nouvelles appropriées à nos besoins: en ce sens au contraire les résultats, même infimes, obtenus, permettent quelque espoir.

Avant de décourager les artisans de bonne volonté à constater la pauvreté des progrès où il parviennent si péniblement, il faut songer au miracle que c'est non seulement de créer de toutes pièces une seule forme, mais surtout à tout ce qui formidablement empêche aujourd'hui, chez nous, l'éclosion d'un tel miracle, dans une société vieille déjà de tant de siècles, aussi infiniment compliquée, où se confondent des mœurs et des coutumes innombrables qui s'enchevêtrent et où une science, qui a retourné le sol, vulgarise les créations de tous les pays et de tout les temps.

A propos de la peinture et des arts qui s'y rattachent, on est conduit à refaire cette année les mêmes observations qu'inspirait l'exposition de l'an passé.

L'évolution lentement s'accentué.

D'une part s'accuse l'influence de la peinture anglaise, tant de celle du dix-huitième et du commencement de ce siècle, que de sa forme la plus récente et, si l'on peut dire, américanisée, dont l'inspirateur si universellement élu est M. Whistler (au dernier moment ses environs ont manqué cette année). Il nes erait peut être pas juste le lui imputer toutes les contorsions où se tourmente le particulier souci d'élégance de ses disciples, mais on peut du moins en faire remonter jusqu'à lui l'origine. De même les harmonies si raffinées et subtiles où surtout éclate sa maîtrise ont conduit peu à peu à ces

sortes de lavis, d'enveloppes qui ne sont plus que superficielles et creuses et dont le goût est si général.

Déjà cette mode, qui se propage et qui atténue tout éclat, assourdit toutes les gammes, contribue à assombrir la plupart des toiles.

D'autres influences, diverses celles-ci, mais pormi lesquelles se distingue particulièrement celle de M. Gustave Moreau qui a formé d'excellents élèves, surtout parmi ceux qui renoncent à l'imiter, s'y ajoutent, qui en réaction peut-être contre le glorieux mouvement dit impressionniste, ramènent délibérement la plus jeune génération à une manière sombre chaque jour plus en faveur.

C'est de quoi mener à de séduisantes méditations sur la conception du progrès dans les arts plastiques, mais dont il faut ici se garder.

Il faut bien se borner à conseiller d'instructives comparaisons entre ce que furent, par exemple, les salons des années 80 où se vulgarisaient les conquêtes impressionnistes et celui-ci où ne demeure de leur glorieux effort que la hantise d'une élégance et d'une aisance, de tradition très nationale, où personne ne parvient plus guère, et la victoire demeurée au sujet plastique sur le sujet littéraire ou d'illustration.

Et pour se limiter enfin aux œuvres cette année, à des titres divers, tout à fait exceptionnelles, il faut citer un très beau tableau de M. Carrière, qui, sans doute, par le choix du sujet, emprunte déjà à une très riche littérature, à une histoire séculaire, un afflux considérable d'ém tion qu'il détourne à son profit, mais qu'il a le mérite secret d'évoquer tout entier. Il serait d'un puissant intérêt d'agiter à son propos la question de savoir si les très pures et primordiales qualités plastiques, voire sculpturales, qu'il atteste, font tout son mérite et s'il ne s'y mêle une plus secrète magie, qui, par des moyens plastiques, suscitant des émotions qui ne sont qu'intellectuelles, serait effectivement évocatoire.

C'est en place d'honneur qu'on a mis cette année les envois de M. Maurice Denis. Ainsi se trouve très justement et heureusement mis en lumière l'effort si méritoire de ce vaillant artiste. Il convient surtout de s'arrêter cette année à ce qu'il y a de particulièrement nouveau dans son apport et moins même à ce portrait charmant d'une jeune fille conçu en manière de triptyque où se nuancent des attitudes variées d'un seul modèle, qu'au portrait de M. et Mme M. D. Ce n'est plus seulement le charme dont l'artiste est coutumier et une si séduisante gravité qu'on retrouve ici, c'est encore une fort belle combinaison de formes et un très savant agencement de lignes, de contours où peut-être le peintre se trouve sacrifié au dessinateur, mais qui à coup sûr déjà classe l'auteur — son feuillage évoque glorieusement Poussin — dans cette lignée d'artistes admirables où brille le génie d'Ingres.

Sans doute, on pourrait citer encore beaucoup de noms, et, par exemple, marquer que M. Raffaëlli, comme M. Blanche, comme

M. Helleu, comme M. La Gandara, M. Brandgwyn, M. Thaulow, M. Lerolle, M. Lebourg, M. Lomont, demeurent, suivant leurs ressources, pareils à eux-mêmes, que M. Jeanniot se surpasse cette année; entre tous leurs compatriotes marquer ses préférences pour la gravité consciencieuse et le sérieux de M. Hawkins et les jolies natures mortes claires, fragiles, et les paysages de M. Childe-Hassam; entre les nouveaux venus signaler les plus doués qui paraissent être, outre M. Bussy, déjà très connu des lecteurs de ce recueil, M. Martel, MM. Bréal, Marguеré, M. Flandrin dont un portrait de jeune homme à la théière bleue est tout à fait sympathique, enfin M. Richon Brunet qu'on avait déjà remarqué l'an dernier; tandis qu'on parle de qualités plus particulièrement picturales, se permettre de faire des réserves sur les envois de M. Cottet, dont aucune œuvre n'est indifférente mais qui paraît paraît moins bien inspiré cette année que de coutume, et rappeler en même temps qu'on demande à présenter quelques objections, combien de fois on eut l'occasion de saluer ici même en M. Cottet un des rares peintres qui soient, et que c'est un éloge, le plus beau de tous, qu'il continue de mériter.

On ne peut malheureusement trouver la place de motiver les sympathies vives qu'inspirent les envois de M. Coffinières de Nordeck, si aigu, peintre par endroits, naïf à la fois et ingénieux, tout à fait intéressant.

Il faudrait enfin faire une place tout à fait à part à trois jeunes peintres, MM. Piet, Simon, Evenepoel.

Les marchés de M. Piet où volent des bonnets blancs sont de forts jolis tableaux où se distinguent des morceaux excellents.

M. Simon paraît encore en progrès sur les envois précédents et son tableau de la sacristie est plus que remarquable, c'est un très bon tableau.

Quant à M. Evenepoel dont tous les envois sont intéressants encore que tous ne se valent point, suffira-t-il de dire à sa gloire que son *Caveau du Soleil d'or* paraît, de tous les tableaux sans exception exposés cette année au Champ de Mars, celui qui mérite le mieux, au plus profond sens du terme, d'être appelé un tableau, encore un fort joli tableau qui ne déparerait aucune collection s sévèrement choisie fût-elle.

THADÉE NATANSON

Aux Salons

Une fois encore seront justifiées les plaisanteries coutumières sur l'habituel délaissement où se trouvent les salles consacrées à l'architecture dans les Salons. Cependant le vide paraît moins sensible au Champ-de-Mars qu'aux Champs-Elysées où, présentés de suite, sans transition, d'énormes châssis étonnent le public et l'effarent; tandis que l'agencement du Champ-de-Mars amène le visiteur qui suit les objets d'art, l'ameublement, devant les châssis voisins où son attention surprise est obligée de se repaître. Puis, quoiqu'au Palais de l'Industrie (est-ce nécessité ou stratagème?) la section d'architecture serve de passage entre les salles de Peinture et de Gravure, il semble que les promeneurs y circulent plus indifférents, ravis d'un peu de solitude et de fraîcheur, reposoir enfin! pour les yeux qui, pouvant avouer leur lassitude demeurent mi-clos, dans une volupté franche.

A quoi bon, d'ailleurs, médire du public, alors que la plupart des œuvres exposées ne sont que les simples images des maisons qui bordent nos rues? Seuls, les plans présentent un intérêt, amusent par leurs dispositions ingénieuses, des difficultés vaincues; mais le public les trouve trop savants, assommants, n'ayant pas pour ce linéaire la curieuse passion de Stendhal.

Quant aux façades! Qu'en dire? Sortez, — et levez la tête: vous apercevrez tous les styles se confondre, se mêler en une masse désespérément terne et confuse. En ce Salon, vous lèverez peut-être le nez moins haut, mais vous constaterez que l'imagination de ses architectes est aussi basse, et vraiment ils sont ici, sans excuse, car, libérés de la commande, d'un goût, d'un style imposés, n'était-ce pas l'occasion de produire librement, suivant leur fantaisie, leurs tendances; et de chercher des formes nouvelles, la suite de notre art architectural depuis un siècle interrompu, la demeure qui réponde à nos visions contemporaines, à nos coutumes présentes et qui soit l'abri synthétique où se déroulent nos joies, nos douleurs et nos rêves.

Hélas! en cette exposition nulle tentative ne se risque. Aussi bien, la copie des chefs-d'œuvre passés satisfait-elle complètement ses architectes? — Nous ne le pensons pas et ce serait dommage. — Pourtant quel regret de voir tant d'intelligence et de talent gaspillés, annihilés, puisqu'ils ne sont pas soumis à ce désir de vouloir mieux, de vouloir autre, à cette petite fièvre audacieuse qui permet de concevoir, d'oser et de créer.

Ces réflexions faites témoignons du mérite de certains projets exposés. M. Marcel a dépensé beaucoup de patience dans ses

rendus d'une *Salle de Fêtes japonaise*, qui conserve malgré tout un aspect article de Paris qui est, sans doute, pour son propriétaire sa qualité la plus précieuse.

La plupart des aquarelles montrent des dons très réels et séduisent. Nous avons remarqué notamment : l'*Eglise de Longpont* de M. Chatelain, des *Vues de Meaux* de M. Deslignières, d'autres encore de MM. Hista, Lavirotte.

M. Moyeux, dans des dessins qu'il intitule : *Fantaisies architecturales*, nous présente les caprices d'un esprit imaginatif. Ce sont de brèves notations de rêveries qui intéressent et plaisent.

M. Guillaume, à côté de son monument à Watteau, expose le *Projet d'un monument à élever à la tragédienne Hippolyte Clairon*. Il y a là la compréhension heureuse d'une époque, son charme, un peu précieux et comme lassé que l'exécution ne trahit point.

Quant à M. Denby, il a voulu nous montrer Bruges. Aussi a-t-il exécuté une détestable aquarelle reproduisant sa gare, affreuse bâtisse du gothique le plus moderne. Georges Rodenbach a consacré des chefs-d'œuvre à glorifier Bruges, le mystère de ses canaux la féerie de son silence. M. Denby n'y a vu que sa gare et son chemin de fer. Son excuse serait de n'y être resté qu'entre deux trains. et félicitons-nous de cette circonstance qui lui en a fait épargner les beautés et toi surtout! délicieuse petite chapelle du Saint-Sang.

—

Nous nous trouvons au Champ-de-Mars devant des châssis moins nombreux ; mais ici, l'effort des architectes ne s'exerce pas uniquement sur des surfaces de Whatman, puisque la plupart des meubles environnants ont été exécutés d'après leurs données et qu'ils témoignent de leur désir d'être tels que ces « maîtres de l'œuvre » anciens à qui incombait, suivant Viollet-le-Duc, « tout ce qui constituait l'immeuble et le meuble d'un bâtiment, depuis les fondations jusqu'aux tapisseries, aux flambeaux, aux menus objets mobiliers. »

Ce qui frappe, en cette exposition, le visiteur le moins attentif, c'est l'absence complète de pastiches, le mépris des formules usées, cette recherche commune du renouvellement d'un art qui prouve ce que peut, malgré des tempéraments dissemblables, une minorité enthousiaste et volontaire.

Certes, nous connaissons les objections présentables, et qu'en architecture il ne suffit point qu'il y ait création personnelle, mais qu'il faut encore, pour qu'un édifice soit réellement de son époque, que ses piliers reposent sur le cœur même de la foule ; et qu'ainsi seulement, il pourra subsister comme son témoignage anonyme.

Un siècle produit donc l'architecture qu'il mérite, au contraire des autres arts qui ne sont, le plus souvent, que des cris de révolte contre lui. Mais, pourquoi ne s'élèverait-il pas demain une usine merveilleuse, une halle immense, dont les arceaux hardis inaugureraient des courbes nouvelles de beauté ! Puis, en admettant que

notre époque manque de l'unité, de la cohésion nécessaires pour produire le chef-d'œuvre attendu, des artistes doivent-ils s'en désintéresser s'ils comprennent combien toute œuvre est la résultante d'un grand effort continu.

Il y aurait à discuter longuement sur ce Salon du Champ-de-Mars et ses diverses tentatives. C'est ainsi que dans la salle où l'on voit le projet de M. de Baudot : *Restaurant pour l'Exposition de 1900,* intéressant par sa conception originale et neuve qui nous libère de la brasserie à petits carreaux et de la taverne flamande, M. Garas expose : *Un Temple à la musique pure, à Beethoven.* Nous voici en face d'une œuvre haute et grave et l'on sent que pour M. Garas, les neuf symphonies sont autant de divinités chantantes et que leurs thèmes principaux, inscrits en marge de son temple, forment un nouveau chemin de la croix. Une notice que nous ne pouvons reproduire, souligne les intentions de cette œuvre abstruse que son auteur a exécutée avec le soin pieux qu'autrefois les artistes mettaient à enluminer des évangiles.

C'est également une œuvre religieuse que nous présente M. Frantz Jourdain, mais conçue pour une religion présente; et cette *Chapelle des Sœurs ursulines* nous console de toutes les horreurs écloses au quartier Saint-Sulpice. Voici enfin un sanctuaire calme et frais, très simple avec ses charpentes apparentes, très pur avec le motif clair de ses murailles et qui semble bien élevé au seul Dieu de bonté dont Verlaine parlait.

M. Guillemonat, outre de curieux cartons pour vitraux, expose avec le maître Bigot une cheminée en grès fort belle. M. Provensal, à côté d'une poétique fiction : *Notre-Dame des Flots*, montre un projet de mairie qui prouve que tout en se limitant à un programme donné, un architecte peut encore faire une œuvre intéressante. Le *Soubassement de salle à manger* et la *Frise pour chambre de jeune fille*, de M. Francis Jourdain, nous donnent un témoignage nouveau de son talent souple, chercheur, capricieux.

MM. Benouville et Guimard, le premier avec sa *Cheminée* et ses *Lambris de salle à manger;* le second avec son *Intérieur* où se trouvent une cheminée et une bibliothèque ravissantes, nous montrent quels heureux novateurs ils savent être.

Le boudoir dont les meubles et les menus objets sont dus à la collaboration de MM. Plumet, Charpentier, Aubert et Henry Nocq est d'une intimité et d'une grâce charmantes.

Enfin, il sied de louanger également : le beau *Maître-Autel*, de M. Paul Gout, les envois de MM. Tony et Pierre Selmersheim, le bahut de M. Gardelle et les vitraux exécutés par M. Gaudin, d'après des cartons de MM. Merson et Grasset.

OCTAVE RAQUIN

Notes dramatiques

Eldorado : *Hop-Frog*, action dramatique en deux tableaux de MM. George Vanor et Henri Brémontier. — **L'Œuvre** : *Ton Sang*, tragédie contemporaine en quatre actes de M. Henry Bataille.

Le *Hop-Frog* d'E. Poe fournissait à MM. Vanor et Brémontier un tableau saisissant: celui où le bouffon, pour se venger du roi qui a insulté son amie Tripetta, lui conseille de se déguiser en singe et le fait cuire au milieu de ses sept ministres, aggravant de ce tragique bûcher humain la magnificence et l'horreur d'une fête costumée et parée. Hop-Frog, nain bossu, est le fantaisiste de la Cour ; son esprit subtil défraie d'inventions plus ou moins baroques la monotonie de l'existence royale. On escompte ses trouvailles burlesques; on attend de sa fertile imagination du divertissement imprévu et de la joie inédite. Il est celui qui fait rire et s'esclaffer. Que pourrait-on craindre de cet infirme? Or cet infirme a une âme véhémente, capable de pensées vengeresses; et son imagination clémente qui consentit à tant de mascarades pour divertir les lourds imbéciles qui lui commandent s'atteste impitoyable en cette nuit justicière, où elle mûrit l'expiation.

On comprend que les auteurs aient éprouvé la tentation de porter à la scène ce tableau saisissant; mais ils ont compris qu'il ne pouvait se suffire et qu'il était indispensable de le rattacher à une action dramatique dont il éclatât comme le dénouement fabuleux ; aussi ont-ils modifié la fable poesque et présenté dans un tableau antécédent l'histoire vraisemblable de Hop Frog avant sa crise incendiaire. Hop-Frog aurait été fait prisonnier par les reîtres auxquels commande son roi ; il aurait fait partie du même butin que Tripetta, (devenue Stellina) pour laquelle sa pauvre âme de disgracié aurait immédiatement ressenti une infinie tendresse; elle, en butte aux outrages des ruffians, serait venue en un instinctif besoin de protection vers ce singulier protecteur, et de leur commune misère serait né un amour d'exception, sorte d'alliance sacrée de deux âmes humiliées contre toute la cohue hautaine.

Hop-Frog est choisi par le roi comme bouffon ; Stellina lui plaît et sera sa maîtresse. Telles sont les circonstances qui justifient le drame et la cuisson finale. — Il y a bien du mouvement et du pittoresque dans le premier tableau ; le second m'a moins plu qui exigeait des machinistes une collaboration plus effective et plus heureuse. Il ne faut pas se dissimuler que la mort du roi parmi les flammes (!) du lustre est une très insuffisante traduction scénique du conte d'E. Poe ; et d'autre part, on se rend compte des difficultés sans nombre auxquelles auteurs et metteurs en scène se sont heurtés. Les pouvait-on surmonter? Il est à craindre que non. On est forcé au théâtre, pour donner l'illusion de l'embrasement, de se servir de pauvres feux bengaliques et autres inventions artificières

sans grand éclat. Il en résulte que l'impression reçue est très inférieure à l'impression escomptée et que l'on éprouve une nécessaire déception. Mais ces regrets ne contiennent aucune critique latente à l'endroit des auteurs; il est fâcheux seulement que notre machinerie théâtrale soit à ce point insuffisante et qu'un théâtre comme l'Eldorado puisse tout juste rivaliser avec les foraines splendeurs du théâtre Cochery.

Les auteurs ont fait de Hop-Frog un muet, sans qu'il y eût nécessité, semble-t-il. Je crains même qu'à s'imposer de faire mimer le rôle ils n'aient perdu d'importants et de légitimes effets. Hop-Frog est un révolté, une victime impatiente du despotisme royal ; à un moment donné, il est à bout de résistance et casse tout ; mais, chemin faisant, l'amertume de ses ironies ou la violence de ses répliques eussent permis à son âme des soulagements efficaces. En outre son originalité eût à différentes reprises trouvé matière à s'attester : sa personnalité se fût accusée avec force et Hop-Frog se fût distingué des autres monstres illustres épris de filles délicates, des Caliban, des Triboulet et des Quasimodo. Réduit à la pantomime, il ne peut exprimer que des sentiments très généraux ; il n'est plus qu'un pauvre être quelconque amoureux d'une jolie fille et dont la vengeance extraordinaire ne laisse pas de déconcerter. Cinq minutes auparavant, ivre d'amour, affolé de vin, il levait sur le roi un poignard décisif : pourquoi n'est-ce pas à ce moment qu'il l'assassine et pourquoi recourt-il à des procédés si compliqués ? Le Hop-Frog d'E. Poe avait une raison: il lui fallait se venger simultanément du roi et de sept ministres et jamais il n'eût pu accomplir une vengeance si copieuse s'il n'eût eu l'idée ingénieuse et formidable du bûcher collectif.

Cette objection formulée, il convient de reconnaître le soin extrême avec lequel MM. Vanor et Brémontier ont écrit ces deux tableaux ; il sied aussi de les féliciter grandement d'avoir choisi un sujet de cet ordre. Il était hérissé de difficultés de toute nature ; ils les ont presque toutes surmontées et victorieusement. La qualité de leur œuvre s'atteste d'autant mieux dans cette soirée qu'elle était précédée d'une niaise opérette, vue cent fois, mille fois ouïe et suivie d'un vaudeville, mon Dieu ! drôle, oui, si l'on veut.

Le vieux Taillade mime le rôle de Hop-Frog; il a des minutes admirables et d'autres fâcheuses, d'un art si conventionnel et lointain; mais on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de respect pour ce consciencieux et noble comédien, capable à son âge d'un pareil et si méritoire effort. A côté de lui, Mévisto joue trop en charge le rôle du roi. Rablet est un Olfus amusant et Zeller un Wolff formidable. — Stellina, c'est Mlle Rose Syma qui a des qualités, c'est assez probable, mais dont les qualités sont plus insupportables, cela est presque certain, que chez d'autres tels défauts classés. Stellina petite étoile, toute petite étoile...

M. H. Bataille écrit, en manière de préface à *Ton sang*, la tragédie contemporaine que vient de représenter le théâtre de l'Œuvre les quelques lignes suivantes qui me paraissent mériter d'être retenues : « *Ce qui ne nous empêche pas d'avoir la ferme confiance que, laborieusement, viendra à son tour le théâtre des poètes, ceux-là qui sauront extraire de l'exacte réalité de la vie moderne, âmes et choses, la poésie profonde qu'elle recèle et dont ces poètes qui s'éveillent en la gravité du siècle pénètreront intimement le mystère. Pour eux la sensation s'en fera plus mordante et plus douloureuse; donc, ils seront ceux qui en parleront le mieux... Les poètes presseront de plus près le sens des choses quotidiennes et se pencheront d'heure en heure plus attentivement sur le cœur même et le sang de la vie.* »

Ce théâtre qu'il rêve pour l'avenir, un avenir prochain sans doute et auquel son effort ne sera pas étranger, M. Bataille vient d'en tenter un essai digne d'un vif intérêt. A chaque moment, son œuvre attaque *les Choses quotidiennes*, les interroge, les presse, s'efforce d'en dégager le sens mystérieux ; et ce travail d'interprétation par qui les faits deviennent des signes et les êtres des symboles confère à cette *tragédie* une haute qualité poétique. Dans les menues circonstances qui composent l'événement très simple d'un départ ou d'un séjour dans un hôtel ou d'une sieste près d'une usine il discerne des concordances, des coïncidences, des relations d'une nature particulière, qui, réunies et groupées, prennent une force singulière, une étonnante valeur significative, une autorité imprévue d'expression. Dans les deux premiers actes de *Ton Sang*, ces passages frappent qui sont d'un extrême bonheur d'évocation ; et il est seulement à regretter que le sens de la mesure manque parfois à M. Bataille, qu'il ne sache pas se restreindre dans le développement de ces intuitions et qu'il se laisse aller à les traiter un peu en couplets et selon le mode lyrique.

S'il est vrai que la tragédie d'autrefois s'efforçait de traduire scéniquement les fatalités qui pèsent sur l'humanité et la précipitent aux catastrophes, l'œuvre de M. Bataille est bien une tragédie qui met en lumière les confuses nécessités organiques et psychologiques, la ligue des fatalités internes et externes contre qui se débattent en vain les individus désarmés. Et c'est un conflit gravement tragique que celui de Daniel et de Maxime, frères que la nature partiale n'a pas également favorisés dans le don de la vie et qui, tous deux épris d'une jeune fille aveugle, l'*exploitent* avec la même âpreté et ont la même volonté avide d'être par elle plus *vivants* et plus *heureux*. A l'un elle donne son corps et son cœur ; à l'autre son sang qui le ressuscite et tous deux l'accableront, l'injurieront, la maltraiteront et seront infiniment malheureux, parce qu'en somme — et c'est là la haute moralité de l'œuvre — ils ont commis le crime essentiel qui est, sous prétexte d'amour, de voler

la vie d'autrui au lieu de donner la sienne. Tout ce qu'il peut y avoir de fatalité pesante dans les devoirs artificiels et bourreaux qui naissent de la famille et de la solidarité de sang, M. Bataille l'a fortement traduit dans cette très belle et neuve scène du second acte où la grand'mère contraint Marthe de rompre avec Maxime et force la malheureuse fille aveugle à dicter dans les sanglots la lettre qui brise sa vie.

Très certainement les deux derniers actes ne sont pas de la qualité des premiers ; et l'on peut aussi reprocher à M. Bataille certaines habiletés gênantes et des effets un peu gros, sinon grossiers, comme celui de la valse lamentable qui termine l'acte troisième; et l'on serait en droit également de se révolter contre l'horrible impression physique qui vous angoisse au cours de cette tragédie maladive, bien plus étreignante qu'émouvante; et l'on pourrait exprimer le regret que tant d'heureuses imaginations scéniques soient gâtées par un mauvais goût choquant dont l'écriture elle-même est souvent entachée. Mais ces réserves ne feront point qu'il n'y ait dans *Ton sang* de rares qualités d'écrivain, de poète dramatique et lyrique et nous sommes heureux qu'à diverses reprises le public de l'*Œuvre* les ait saluées d'applaudissement chaleureux.

Mlle Bady a créé de la façon la plus remarquable le très difficile personnage de Marthe et cette artiste, qu'on pouvait craindre sèche, a été au contraire douloureusement touchante. M. de Max, son principal partenaire, a eu des moments admirables, mais dans les deux derniers actes sa fébrilité excessive a paru un peu fatigante. M. Barbier a très honorablement tenu le rôle fort périlleux de Maxime, et Mme Samary, convenablement celui de la grand'mère. N'oublions pas Mlle Hedvig Morre, que nous voyons trop rarement.

COOLUS

Un peu de finance

La Bourse s'est convaincue de l'imminence d'une solution; elle veut croire malgré tout à l'apaisement prochain du conflit gréco-turc, et repousse toute appréhension des complications que pourra entraîner le règlement de la question d'Orient.

Cet optimisme semblera peut-être exagéré et il serait bon qu'on rappelât à la spéculation les dangers qu'elle court en exagérant, comme elle le fait, la hausse générale des fonds d'Etat. Il est certain, malheureusement, qu'on ne voudrait pas écouter la voix de la raison.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, aucun danger réel ne se présente; le marché est fort peu chargé, la hausse se fait par des opérations à primes, et le public n'y participe que fort peu. Il se fait aussi des arbitrages avec les places étrangères, dont le règlement pourrait réserver quelques ennuis. Si les vendeurs du dehors livraient du titre.

La hausse s'étend à tous les fonds d'Etats; le 3 0/0 français, l'Italien, l'Extérieure d'Espagne et les fonds turcs se partagent les faveurs de la spéculation,

On ne pourrait donner une raison sérieuse de la reprise de la rente italienne : il n'existe vraiment dans la situation financière de l'Italie aucune amélioration la justifiant. De même les fonds ottomans sont à des cours qui exemptent trop rapidement des réformes financières, des réorganisations qui seront longues et difficiles à obtenir. La rente espagnole est encore soumise à des éventualités, à des surprises du côté de Cuba et des Philippines.

De tout cela on n'a cure, et l'on monte parce qu'il faut monter, parce que, sans hauts cours, le public ne consent pas à faire des affaires et que, sans affaires les intermédiaires ne couvrent pas leurs frais. Il y a donc unité de vues en Bourse pour pousser à la roue, et des syndicats apportent leur secours au mouvement.

En dehors des fonds d'Etat, ce sont les actions des Chemins de fer français qui sont en vogue, l'épargne et la spéculation sont d'accord pour relever ces valeurs. On ne peut qu'approuver la justesse de l'appréciation des capitaux touchant la bonne situation des grandes compagnies. Le placement est sérieux, mais il ne faudrait non plus rien exagérer.

Les valeurs industrielles, surtout les valeurs métallurgiques, ont des demandes très suivies du portefeuille : on croit à une période très fructueuse pour les grandes usines françaises. Les conditions générales du commerce donneraient raison à ces prévisions.

En fin de semaine le marché des Mines d'or s'est brusquement réveillé; les mines à dividendes ont été enlevées avec beaucoup d'entrain, puis on s'est remis à pousser les valeurs spéculatives.

Il ne paraît pas qu'il y ait là autre chose qu'un feu de paille : le mieux serait de ne pas s'y brûler.

G.

Le Gérant : L. DENNERY.

Le Fardeau de la Liberté

COMÉDIE EN UN ACTE (1)

La scène représente une avenue spacieuse, à Paris, dans le quartier des Invalides. Au fond, un décor de rue ou d'avenue : murs de monuments publics ou maisons sans lumière. A droite un hôtel garni, à gauche un marchand d'habits.

SCÈNE I

PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

(Deux gardiens de la paix entrent par la droite.)

PREMIER AGENT

Fais bien attention d'écouter à ce que je te dis, Francis. Tu n'as pas assez de méfiance. Méfie-toi au brigadier Lefèvre.

DEUXIÈME AGENT

Crois-tu?

PREMIER AGENT

Si je l'dis, c'est que je l'crois. Si je l'crois, c'est que tu peux m'en croire. Méfie-toi au brigadier Lefèvre. Francis, retiens un peu ce que je te dis : Méfie-toi au Fèvre.

DEUXIÈME AGENT

Il n'est pas mauvais garçon.

PREMIER AGENT

N'en jure pas, Francis, n'en jure pas. Veux-tu, oui ou non, écouter à ce que je dis : Méfie-toi au Fèvre.

DEUXIÈME AGENT

Et que t'a-t-il fait?

PREMIER AGENT

Rien. Mais je m'ai toujours méfié à lui. *(Silence.)*

DEUXIÈME AGENT

Sais-tu que Bèche est pour passer aux brigades?

PREMIER AGENT

On ne me l'a point dit. Mais je m'en doutais. Et veux-tu que je te dise? Çà, c'est encore un coup au brigadier Lefèvre.

DEUXIÈME AGENT

Tu vois du Fèvre partout. *(Silence.)*

(1) Jouée sur le théâtre de l'Œuvre les 14 et 15 mai 1897 par MM. GÉMIER (*Chambolin*), JEHAN ADÈS (*Requin*, marchand d'habits), LUXEUIL (*Petitbondon*, avocat), ZELLER (*Premier agent*), AVERNEZ (*Deuxième agent*), FLANDRES (*Un facteur des postes*), X... (*Le garçon d'hôtel*).

PREMIER AGENT

Sais-tu, Francis, ce que je pense du moment...

DEUXIÈME AGENT, *il s'arrête pour bâiller.*

Et que penses-tu?

PREMIER AGENT

Je pense que du moment je n'aurais point été fâché à rencontrer... une petite demoiselle.

DEUXIÈME AGENT

Qu'en'ferais tu?

PREMIER AGENT

Je saurais qu'en faire. (*Un temps.*) Quand je devrais que la càresser.

(*Ils sortent par la gauche. — Chambolin entre par la droite. Il a des vêtements bourgeois en très mauvais état, déchirés, couverts de taches et de poussière.*)

SCÈNE II

CHAMBOLIN, *seul.*

Décidément, quand on possède quelques mille livres de rente, le séjour de Paris est peu supportable après le Grand-Prix, pendant les mois d'été. J'ajouterai qu'il est moins agréable encore, quand on ne possède que trois francs. Nous sommes aujourd'hui au 28 juin, et il me reste trois francs pour atteindre le mois d'octobre. Or il est douteux qu'il arrive avant trois mois. Il faudra voir passer auparavant juillet, août et septembre, qui sont des mois très ponctuels et qui n'ont pas l'habitude de céder leur tour. En octobre prochain, le contentieux des marchands de marrons ouvrira à nouveau ses bureaux de la rue Coquillière, et j'y retrouverai mon modeste emploi de commis aux écritures : trente francs par semaine, et des places à l'œil pour les Folies-Rambuteau ! D'ici là je devrai m'abstenir des Folies-Rambuteau, et, ce qui est plus grave, de toute nourriture un peu substantielle. Je vais en effet être obligé de composer la plupart de mes revenus... avec l'air du temps, dont les propriétés alimentaires s'affaiblissent de jour en jour... Je n'ai personne à qui m'adresser. Ma grand'mère, qui est morte il y a six mois à Dijon, m'a laissé quelques dettes... Quand j'étais gosse, on me disait qu'il fallait s'adresser à Dieu. Et le fait est qu'il est plein de bonté, quand on a confiance en lui et qu'on ne lui demande rien. Mais dès qu'on vient lui demander quelque chose, l''Invisible... n'est plus jamais visible...Du temps que j'étais riche,les prêtres m'ont enseigné qu'il fallait secourir les pauvres; je ne les ai pas écoutés, parce que je n'étaïs pas pauvre. Ah! que ne suis-je riche, pour venir en aide au pauvre que je suis! *(Il s'asseoit sur un banc.)* Ce qui m'ennuie surtout, c'est la question du couchage. J'ai quitté depuis quatre jours ce petit hôtel meublé que voici. Nous n'avions pas les mêmes idées la patronne et moi, sur les dates de paiement.

C'est toujours ces questions là qui finissent par brouiller les gens. Ah! quelle rosse que ce patron d'hôtel. Comme il m'a humilié! Il n'a eu aucune considération pour moi. Les gens sont comme ça avec moi. Ah! que les hommes sont méchants de ne pas m'aimer autant que je m'aime. Ils ont autant d'indifférence pour moi... que j'en ai pour eux... Ce qui m'ennuie, c'est la question du couchage. Voilà quatre nuits que je passe sur des bancs, que l'on a totalement oublié de carder (*Il s'étend sur le banc.*)

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,

C'est la petite poésie qu'il y avait, quand j'étais petit, dans mon petit livre de poésies. Ce sont les vers de mon enfance, j'en ai d'autres pour mon âge mûr :

Les bancs de la place publique
Pendant bien longtemps, je le crains,
Seront rembourrés de tes crins
O balai de crin symbolique.

Il n'y a même pas de petit accotement de bois, pour reposer sa tête. On est moins bien traité qu'à la salle de police. C'est que les vagabonds se trompent un peu sur la destination de ces bancs; Ils ne sont pas faits pour qu'ils y dorment; les bancs sont faits pour les promeneurs : les petits rentiers y digèrent. Si les vagabonds s'y étendent, c'est par pure tolérance, à l'heure où la société ferme les yeux. (*Il se relève.*) Je ne peux vraiment pas me coucher de si bonne heure. Il n'est pas neuf heures. Je ne tiens pas à passer dans le quartier pour un jeune homme trop rangé. Promenons-nous un peu... Je voudrais tout de même trouver un gîte... Ici c'est un peu haut de plafond; l'hiver, ça doit être difficile à chauffer. Et puis ça manque d'intimité. Il y a des gens qui passent et repassent... Non, c'est stupide à la fin. Il faut que je trouve une combinaison pour passer l'été. Asseyons-nous sur notre lit et réfléchissons... Il me reste bien une ressource à laquelle j'ai déjà songé. J'ai mis au Mont-de-Piété tout ce que j'avais. Je n'ai plus à moi que mes os et ma peau. Le Mont-de-Piété ne prête rien là dessus. Mais il y a tout de même un clou pour les objets de ce genre. Je vais aller passer trois mois à Mazas... On dit que c'est un endroit assez fermé : je m'y ferai présenter par trois magistrats, trois juges au Tribunal de la Seine. Pour ça, il faut que je me soumette à une formalité, et que je commette un délit, oh! un petit délit, car je tiens à ne pas y rester plus de trois mois. A la chute des feuilles, je veux reprendre mon modeste emploi de commis aux écritures. Un délit, un petit délit qui me rapporte trois mois de prison? Qui pourrait m'indiquer ça?... Si j'avais sous la main un petit avocat ou un vieux récidiviste... Il y a justement dans mon hôtel un petit jeune avocat qui vient de prêter serment. Je vais le faire descendre et lui demander son avis sur cette question délicate.

SCÈNE III

CHAMBOLIN, PETITBONDON

CHAMBOLIN (*Il frappe à la porte de l'hôtel.*)

C'est moi, garçon. C'est moi, votre ancien locataire, François Chambolin.

UNE VOIX

Vous désirez?

CHAMBOLIN

Maître Petitbondon est-il à l'hôtel?

UNE VOIX

Je vais voir, monsieur. Il doit être dans sa chambre à travailler.

CHAMBOLIN

Voulez-vous le prier de venir jusqu'ici? C'est pour une affaire urgente. Dites que c'est un client..... (*Revenant à l'avant-scène* :) Maître Petitbondon est un garçon de vingt-un ans qui a prêté serment d'avocat la semaine dernière. C'est un bon petit jeune homme, qui sera ravi d'être consulté. Je n'ai que de faibles tuyaux sur son éloquence. Mais je n'ai pas besoin d'un avocat éloquent; j'ai besoin d'un jurisconsulte, qui me donne un conseil profitable, et qui ne risque pas de me faire acquitter, en me défendant trop bien.

PETITBONDON

Tiens, monsieur Chambolin. Comment allez-vous? C'est vous qui avez besoin de moi?

CHAMBOLIN

Oui, cher maître.

PETITBONDON

Je vais vous faire entrer chez moi.

CHAMBOLIN

Non, cher maître, j'ai des raisons spéciales pour m'abstenir d'entrer dans cette maison. Les gens y sont trop capricieux. Ils vous font bonne figure le 14 du mois; le 16, ils vous témoignent déjà un peu de froideur; et vers le 20, ils ne vous marquent plus aucune amitié. On a tort d'introduire des questions d'argent dans les relations avec les patrons d'hôtel.

PETITBONDON

Et vous désirez?

CHAMBOLIN

Je viens faire appel à votre éloquence, si jeune et déjà si remarquée, pour obtenir trois mois de prison.

PETITBONDON

Pour quel délit?

CHAMBOLIN

Je n'en sais encore rien du tout. Et c'est là-dessus que je solli-

cite vos conseils. Il me faudrait un petit délit, dans les prix doux, pour me faire enfermer à Mazas. Je m'ennuie à Paris où les sommiers sont si durs, et l'air de la rue m'est défendu par la Faculté. Ainsi donc, puisque vous connaissez le code, trouvez-moi un petit délit dont le prix maximum soit six mois de prison. En marchandant un peu, vous obtiendrez trois mois, j'en suis convaincu.

PETITBONDON

Vous êtes un drôle de client.

CHAMBOLIN

Je suis le client rêvé. Je vous consulte non sur le délit commis, mais sur le délit à commettre. Je vous fournis tous les éléments d'une belle plaidoirie. Choisissez le délit qui vous plaira le mieux, le plus juteux pour votre éloquence, celui qui vous permettra d'évoquer mon enfance misérable, mon éducation imparfaite, les mauvais traitements à moi infligés par une marâtre. Dissertation sur un sujet libre. Vous avez là un domaine assez vaste. Choisissez le terreau le plus favorable à la culture de vos lieux communs.

PETITBONDON

Je veux bien, après tout. Je suis un peu nouveau dans la carrière. Je ne sais pas si le conseil de l'ordre et les anciens me verraient d'un bon œil donner des consultations de ce genre, mais ce n'est pas vous qui irez leur raconter cela... Commençons par écarter les plats chers, tels que l'assassinat et le vol. Même un petit vol pourrait vous entraîner trop loin.

CHAMBOLIN

Et puis, il faut me trouver quelque chose de plus facile.

PETITBONDON

De plus facile?

CHAMBOLIN

Mais oui. Le vol est un travail comme un autre, et souvent plus difficile qu'un autre, sans même parler des risques. Avez-vous déjà essayé de voler?

PETITBONDON

Jamais, voyons!

CHAMBOLIN

Hé bien ne parlez pas de ça. Vous avez reçu comme moi une éducation dangereuse. On s'est évertué à vous répéter que c'était très mal d'être un voleur, un escroc, ou simplement de se faire entretenir par les femmes. Alors vous avez pu vous dire à part vous: c'est très mal vraiment, et je ne me résoudrai à voler qu'à la dernière extrémité... mais j'aurai toujours cette petite corde à mon arc, si je suis acculé. Quand je n'aurai plus les moyens d'être honnête, j'aurai la ressource de ne l'être plus. Vous vous êtes figuré qu'il suffisait, pour s'enrichir... que dis-je? pour vivre par le vol, de se débarrasser de quelques scrupules?... Ce serait vraiment trop beau.

Vous n'avez jamais essayé de forcer un coffre-fort?... Hé bien c'est très dur. Et quand on s'est donné beaucoup de mal, savez-vous ce qu'on y trouve, dans les coffres-forts? Des titres nominatifs, rien que des titres nominatifs, et parfois des papiers de famille, des cachets de douches sulfureuses, un livret militaire, et des cartes d'entrée périmées pour l'exposition du cercle Volney... C'est comme pour se faire entretenir par les femmes. Mais, mon cher monsieur, pour trouver une bonne place de souteneur, c'est aussi difficile que d'entrer au Conseil d'Etat.

PETITBONDON

Alors, il faut vous trouver quelque chose de plus facile.

CHAMBOLIN

S'il vous plait.

PETITBONDON

Que diriez-vous du vagabondage? De trois mois à six mois d'emprisonnement.

CHAMBOLIN

Va pour le vagabondage. Je suis vagabond stagiaire depuis quelques jours. Je vais passer vagabond en pied, vagabond officiel. Quelles sont les formalités?

PETITBONDON

Mettez vos plus vieux habits.

CHAMBOLIN

J'ai mis les plus neufs... Mais ce sont les mêmes, entre nous... On dit que Georges Brummel ne voulait jamais mettre d'habits neufs, qu'il faisait porter les siens par ses domestiques, avant de les endosser. Brummel trouverait sans doute que j'ai un peu exagéré ses théories de dandysme. Regardez-moi ce veston, et cet aimable gilet gris, seul survivant d'un complet gris qui eut, ma foi, son heure d'élégance.

PETITBONDON

Hé bien, maintenant, il ne vous reste plus qu'à vagabonder.

CHAMBOLIN

Mais, malheureux, je ne fais que ça depuis quatre jours.

PETITBONDON

Et vous avez rencontré des agents?

CHAMBOLIN

Si j'ai rencontré des flics! Il n'en manque pas. J'en rencontre tous les quarts d'heure.

PETITBONDON

Et ils ne vous disent rien?

CHAMBOLIN

Ils ne sont pas familiers... Non, je ne réussis pas à attirer l'attention des flics; non plus d'ailleurs que celle des gendarmes. Car j'ai

été dans la banlieue, et j'ai rencontré des cognes, avec leur fier bicorne et leur baudrier. Je croyais que les cognes étaient plus communicatifs que les flics, qu'ils demandaient volontiers leurs papiers aux gens, et que ça les flattait de rentrer dans les chefs-lieux de canton, en poussant un vagabond captif, devant leurs solides chevaux. Hé bien, les cognes sont blasés là-dessus. Les cognes me méprisent, eux aussi.

PETITBONDON

J'ai une idée. Les agents et les gendarmes vous ont laissé aller, parce qu'il y a du vagabond en masse en ce moment, et qu'on ne peut leur donner à tous la chasse. Mais vous pourriez vous faire remarquer entre tous les autres vagabonds par un signe distinctif, une belle décoration dont le port illégal vous vaudrait six mois de prison, ou seulement trois mois, car on pourrait vous faire acquitter sur le chef de port illégal : le tribunal, qui est moins dédaigneux que les flics, vous retiendrait sûrement sur le chef de vagabondage.

CHAMBOLIN

Au fait, je vais essayer. J'ai connu un brave homme qui s'est fait condamner pour ça. Je vais me procurer un ruban. Où pourrais-je en trouver?

PETITBONDON

Voyez donc chez le marchand d'habits, s'il n'en trouve pas un après quelque redingote. Il vend aussi de la mercerie d'occasion, et pourra sans doute vous donner dix centimètres de ruban rouge.

CHAMBOLIN

Maître Petitbondon, vous me sauvez la vie, et je vous suis très reconnaissant de la consultation. Qu'est-ce que je vous dois?

PETITBONDON

Oh ! ce n'est rien. Trop heureux de vous être utile...

CHAMBOLIN

Si, si, Je tiens à m'acquitter. Je n'ai d'ailleurs rien à vous donner. Mais je prétends vous devoir quelque chose. Je vous dois quarante francs : quand j'aurai beaucoup d'argent, je vous donnerai quarante francs.

PETITBONDON

Va pour quarante francs. C'est le premier argent que je gagne. Je vais fêter cela en m'offrant un petit souper : avec les quarante francs que vous me devez, je vais me payer un souper... que je devrai au patron de l'hôtel.

(*Il rentre à l'hôtel.*)

SCÈNE IV

CHAMBOLIN *puis* REQUIN

CHAMBOLIN

Procurons-nous donc ce précieux ruban rouge, objet de tant de convoitises. (*Il frappe à l'auvent.*) Monsieur Requin! Monsieur Requin!

UNE VOIX

Qu'y a-t-il?

CHAMBOLIN

Est-ce à scn Excellence Eugène Requin que j'ai l'honneur de parler?

REQUIN

Que me voulez-vous?

CHAMBOLIN

Monsieur Requin, j'aurais un instant d'audience à vous demander.

REQUIN

Une audience?

CHAMBOLIN

Monsieur, mes titres ne vous sont pas connus : permettez que je les rappelle. Né dans la médiocrité, j'y fus élevé, et n'en sortis point. Depuis mon enfance, j'ai rendu de sérieux services à mes contemporains, car je ne leur ai jamais donné l'exemple pernicieux d'une action d'éclat. Par là, je leur ai évité toute exaltation dangereuse. J'ai vu des personnes se noyer dans la mer, et je me suis borné à crier au secours, et à applaudir le courageux sauveteur. Je n'ai jamais fondé d'hospice, jamais je n'ai présidé une société de tir. Je n'ai jamais exposé des produits industriels dans aucune exposition. Je viens donc solliciter de vous, Monsieur Requin, la faveur de porter illégalement et illégitimement le ruban de la légion d'honneur.

REQUIN

Quand vous aurez fini, vous parlerez sérieusement et vous me direz ce qu'il y a pour votre service.

CHAMBOLIN

Monsieur Requin, si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je suis toujours sérieux. Si j'ai l'air de plaisanter sur les choses, ce n'est pas ma faute à moi, c'est les choses qui ont commencé et n'apportent pas autant que moi de gravité dans leur manière d'être. Il me faudrait un peu de ruban rouge pour orner ma boutonnière. Si vous n'avez pas ça tout fait sur un de vos vieux habits, vous trouverez bien quelques centimètres de ruban dans un coin. Je n'hésiterai pas à vous verser vingt centimes pour les droits de chancellerie.

REQUIN

Allez jusqu'à cinquante centimes, et je vous donnerai un ruban, à moi, que j'ai sur mon vêtement d'été, et que je porte un mois par an, à Contrexeville, où je vais pour mes rhumatismes. A Vichy, où Mme Requin va pour son foie, elle exige que j'aie la rosette d'officier.

CHAMBOLIN

Allez, et rapportez-moi ça.

(*Requin entre à gauche.*)

CHAMBOLIN, *seul.*

Je n'ai jamais vu des gens aussi orgueilleux et aussi arrogants que les marchands d'habits. Leur profession est fort décriée. Ils ont l'air de ne pas s'en rendre compte. Ils sont humbles et modestes avec les gens riches, mais c'est pour les besoins de leur commerce. Ils ont en somme une forte estime d'eux-mêmes et un grand mépris pour le reste de l'humanité. (*A Requin qui revient*) : N'est-ce pas monsieur Requin, que lorsque vous portez une fausse décoration à Contrexéville, vous vous imaginez réparer une injustice de la société?

REQUIN

Convenez que la société est bien injuste pour nous. Je vous en parle à vous, car je vois que, malgré votre costume, vous êtes un garçon comme il faut. Quel mal est-ce que nous faisons? Est-ce un crime de vendre de vieux habits?

CHAMBOLIN

Ne faites-vous que ça, monsieur Requin? Ne vous arrive-t-il pas quelquefois, quand l'occasion s'en présente, de prêter de l'argent à des fils de bonne famille?

REQUIN

Si je le fais, c'est, croyez-le bien, à des conditions des plus modérées et honorables.

CHAMBOLIN

Nous les connaissons, vos conditions honorables. Comment, imprudent Requin, vous exploitez les fils de famille! Vous vous enrichissez aux dépens des riches! On ne doit, sachez-le bien, s'enrichir qu'aux dépens des pauvres seulement. Vous vivez de la paresse de votre prochain : c'est de son travail seul que vous devez profiter.

REQUIN

Voilà votre décoration. Mais vous n'allez pas mettre ça sur vos habits! Ils sont en bien mauvais état.

CHAMBOLIN

Pas la peine de les décrier. Ils ne sont pas à vendre, et je n'ai pas l'intention de vous en acheter d'autres.

REQUIN

J'en ai pourtant de bien jolis, tout à fait élégants, et bon marché, qui feraient bien votre affaire.

CHAMBOLIN

Ceux-ci me semblent parfaits et beaucoup plus à mon goût que tout ce que vous pouvez m'offrir. Il y a des endroits où il n'y a pas de doublure. Il y a d'autres endroits où il n'y a que de la doublure. Et voyez là, et voyez là : la doublure et l'étoffe se sont en allées de concert. Elles ont fait place à une ouverture très hygiénique qui laisse passer l'air. Voilà une boutonnière qui n'a pas son bouton. Voilà un bouton qui n'a pas sa boutonnière. Pourquoi faut-il que ce bouton sans boutonnière soit si loin de cette boutonnière sans bouton?

REQUIN

Savez-vous ce qui va arriver? Si vous mettez votre décoration sur ce vilain paletot, vous allez vous faire arrêter.

CHAMBOLIN

J'en accepte l'augure. Regagnez, monsieur Requin, regagnez votre gîte. Moi, je vais chercher le mien. On m'a parlé de quelque chose d'assez confortable dans les environs de la gare de Lyon. Aussitôt installé, aimable Requin, je vous fais signe et nous pendons la crémaillère.

(Exit Requin.)

SCÈNE V

CHAMBOLIN, *seul.*

Ça fait bien, cette décoration. Mais pour que ça soit bien, il faut être jeune, avoir dans mes âges, trente-deux ou trois ans. Plus tard ça n'a plus d'intérêt : on a l'air d'un vieux chef de bureau... Il s'agit maintenant d'attendre les agents. Je vais me placer en pleine lumière, sur ce banc... Les représentants de la force publique ne vont pas tarder à arriver. J'aperçois là-bas, dans l'ombre, de l'ombre plus épaisse, qui bouge... Couchons-nous et attendons... Voilà les flics. Dormons.

SCÈNE VI

PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT, CHAMBOLIN, *étendu sur un banc.*

DEUXIÈME AGENT

Une devinette. Deux filles qui font l'trottoir, se courent l'une après l'autre, se passent repassent et dépassent toujours?

PREMIER AGENT

Dis-moi. Je sais pas deviner. Et ça m'amuse autant que tu me le dises tout d'suite.

. . . .

DEUXIÈME AGENT

Tu la d'vines pas?

PREMIER AGENT

Dis-la moi donc, fourneau. Quand j'te dis que j'suis pas exercé à d'viner.

DEUXIÈME AGENT

Mais tu les as sur toi, fourneau (*Riant.*) C'est tes bottes. C'est les deux bottes du sergent de ville.

PREMIER AGENT, *grave*

Ah! celui-là n'est pas mauvais, Francis. C'en est un bon, celui-là. Tu vas me l'écrire sur un papier. Je veux le rapporter à Sophie.

(*Ils s'approchent du banc.*)

PREMIER AGENT

En voilà un qui fait des heures! S'en paie-t-il de roupiller!

DEUXIÈME AGENT

Il dort dur. Tiens!

PREMIER AGENT

Qu'as-tu?

DEUXIÈME AGENT

Il a la décoration.

PREMIER AGENT

Oui, et la bonne.

DEUXIÈME AGENT

La légion.

(*Ils s'éloignent.*)

PREMIER AGENT

C'est un vieux serviteur de la patrie. Il a dû faire campagne, ce vieux-là. Il a versé son sang sur les champs de bataille.

DEUXIÈME AGENT

Et le voilà dans la purée.

(*Après réflexion* :)

C'est une belle chose tout de même que la légion.

PREMIER AGENT

Oui, ça fait rudement bien sur une tunique. Ah, c'est une belle affaire, que ce ruban rouge!

DEUXIÈME AGENT

Oui, mais y en a bien qui l'ont eu pour de l'argent.

PREMIER AGENT

Hé bien, ça prouve que c'est des gas qui ont de l'argent.

DEUXIÈME AGENT

Et puis, qu'y en a donc que c'est leur femme qui leur a fait obtenir ça, en allant voir les ministres!

PREMIER AGENT

Hé bien, ça prouve encore qu'ils ont une jolie petite bourgeoise, et qui connaît son affaire.

DEUXIÈME AGENT

Et tous ceux qui s'ont fait pistonner par leur député.

PREMIER AGENT

C'est donc qu'ils ont de belles relations. Vois-tu Francis, ça prouve toujours quéqu'chose. Qu'on a du mérite, qu'on a de l'argent, qu'on a une belle petite femme, ou des jolies relations. C'est pour ça qu'il n'en faut point médire et que c'est toujours flatteur.

(*Ils sortent à droite.*)

SCÈNE VII

CHAMBOLIN, *seul*

Ils ne veulent pas de moi. Je ne peux pas leur forcer la main. Je ne peux pourtant pas aller trouver le commissaire, et me constituer prisonnier pour avoir porté illégalement la croix de la légion d'honneur. J'ai encore deux francs cinquante. Je veux les garder le plus longtemps possible et essayer de dormir sur ce banc.

(Il s'étend sur le banc. — Un vieux facteur des postes entre en scène à droite. Tremolo.)

SCÈNE VIII

CHAMBOLIN, LE FACTEUR

LE FACTEUR, *lisant la suscription d'une enveloppe cachetée de rouge*

Monsieur François Chambolin, à l'Hôtel Saint-Adolphe! Où ça peut-i être? Le receveur des postes a vraiment du culot de m'envoyer porter une lettre à c't'heure ici, sous prétexte qu'elle avait été oubliée, je ne sais vraiment comment, à la distribution de cinq heures. Il est fou, ce receveur. Il veut arriver. C'est un garçon qui fait du zèle. *Monsieur François Chambolin à l'hôtel Saint-Adolphe;* Où que ça peut bien être?... Je suis bien dans la rue Duplessis-Bouquet. C'est pas moi qui fait c'te rue-la d'ordinaire... je m'y retrouve pas du tout... Les numéros ne se suivent pas dans c'te rue-la. . P'tête bien qu'on les tire au sort entre les maisons... C'est pourtant bien par ici, nom de nom *(Il va au bec de gaz et aperçoit Chambolin.)* Dites donc, la pratique, vous ne savez pas où c'est, l'Hôtel Saint-Adolphe. J'ai une lettre chargée à y remettre, et j'ignore où ce que ça se trouve.

CHAMBOLIN

Une lettre chargée......

LE FACTEUR

Oui, et une bonne. Valeur déclarée: cinq cents francs.

CHAMBOLIN

Cinq cents francs.....

LE FACTEUR

Hé bien, l'Hôtel Saint-Adolphe, tu ne connais pas ça?

CHAMBOLIN

Cinq cents francs... Tu tiens absolument à remettre cette lettre à son destinataire... Ecoute, vieux, sais-tu ce que tu devrais faire? me passer la lettre chargée et nous partagerions.

LE FACTEUR, *allant vers la gauche.*

Moi qui n'a jamais fait de ces trucs-là, penses-tu, que je vas commencer à cinquante-quatre ans.

CHAMBOLIN

Tu auras été victime d'un faussaire. Le faussaire, c'est moi. Je prends la chose à mon compte.

LE FACTEUR

Fiche-moi un peu la paix et montre-moi l'Hôtel Saint-Adolphe... Ah! la voici. (*Il sonne, puis entre.*) Une lettre chargée...

CHAMBOLIN, *seul*

Ah! Sang Dieu! Je l'avais là tout seul... Personne dans la rue... Je lui aurais mis mon couteau sur le cou... je le forçais à me donner cette lettre... C'était si simple... On ne voit ces choses-la qu'après... Zut, je vais fiche le camp d'ici... (*Il va vers la droite quand s'ouvre la porte de l'hôtel.*)

LE FACTEUR

Vous dites qu'il a quitté l'hôtel depuis quatre jours et que vous ne savez pas où il habite.

LE GARÇON

Ça va être le diable pour le retrouver. Vous seriez venu il y a une demi-heure; il a passé à l'hôtel.

CHAMBOLIN, *se rapprochant.*

Garçon!

LE GARÇON

Mais, le voilà!

LE FACTEUR

Lui!

LE GARÇON

C'est bien lui, M. Chambolin!

LE FACTEUR

Elle est bonne!

CHAMBOLIN

Je te crois qu'elle est bonne! (*Il regarde la lettre.*) La lettre est pour moi! Etude de Mᵉ Godet, notaire à Dijon... Le notaire de feu ma grand'mère... (*Le facteur lui tend la plume.*) La lettre est pour moi! Allons! signons tout de même... Mais, mon ami, je tiens à ce

que tout se passe régulièrement, puisque la lettre est pour moi... Je sais que vous n'avez pas le droit de me la remettre dans la rue... Venez à l'hôtel.

LE FACTEUR

Inutile. Puisqu'on dit que c'est bien vous... (*A demi voix*) Vous êtes toujours disposé à partager ?

CHAMBOLIN

Voilà quarante sous pour vous... Adieu, vieux frère... Déchirons proprement l'enveloppe. Voilà les cinq cents francs. Voyons la lettre du notaire:

Monsieur,

L'actif de la succession de madame Dubousset, votre grand'mère, se trouve considérablement augmenté par la réalisation d'une créance qu'on croyait perdue., et sur laquelle il vous revient quatorze mille cinq cents francs. Venez à Dijon, où votre présence est nécessaire. Vous trouverez ci-inclus cinq cents francs, à votre débit, que j'ai cru bon de vous envoyer au cas où vous seriez embarrassé pour les frais du voyage. (*Il relit la lettre en chantant, avec le plus grand sérieux.*)

Quatorze mille cinq cents francs! (*Bas*) Quatorze mille cinq cents francs! (*Avec éclat*) mille cinq cents francs. Procurons-nous du linge propre et des vêtements confortables. Ces vêtements me sont moins odieux maintenant que je peux m'en payer d'autres. Ça m'est égal qu'on pense que je suis mal vêtu, du moment que j'ai le moyen de me vêtir richement. Cependant leur malpropreté me fait horreur. Je vois des taches de graisse que je n'avais pas remarquées. Allons chez Requin et procurons-nous des habits. Ensuite nous irons prendre un bain, et nous nous mettrons en quête d'un hôtel confortable et pas trop cher cependant. Il ne saurait être question de Mazas, désormais. La liberté est un bien précieux, mais il faut avoir un petit capital d'exploitation pour la cultiver.

(*Il entre chez Requin.*)

SCÈNE IX

PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

(*Les agents entrent par la gauche*)

PREMIER AGENT

As-tu vu le coup, Francis? Quand je te disais qu'il fallait avoir l'œil sus el'Brigadier. On rentre au poste, la tournée finie. Ce gaillard-là nous envoie-t-i pas en tournée supplémentaire!

DEUXIÈME AGENT

C'est pas sa faute, s'il a des ordres, et si les étudiants font du raffut dans Paris.

PREMIER AGENT

Où donc qu'ils font du raffut? Où donc?

DEUXIÈME AGENT

Hé ben oui! Qu'ils en font. On me l'a dit tantôt.

PREMIER AGENT

Mais ils ne vont pas venir de c'côté.

DEUXIÈNÈ AGENT

Et qu'ils se gêneraient donc! Ils ont le député Frapeau qui d'meure pas loin d'ici et où qu'ils viendront faire un ban parçe qu'il a parlé pour eux à la Chambre.

PREMIER AGENT

Ça n'empêche qu'au lieu de rentrer tranquillement près de c'te femme, je vas encore être à poirotter jusqu'à des ménuits. Ah! nom de Dieu! Ça ne se passera pas comme ça. Le brigadier me fait des tours : je vas sûrement me venger.

DEUXIÈME AGENT

Et quoi donc que tu peux lui faire? Te venger?

PREMIER AGENT

Certainement me venger. Mais pas sur lui donc. Quoi tu veux que je lui fasse? Sur le premier étudiant qui m'tombe sur c'te patte. (*Ils sortent à droite.*)

SCÈNE X

CHAMBOLIN, REQUIN

(*Ils sortent ensemble de chez Requin*)

REQUIN

La transformation est faite. Vous avez eu vite fait de trouver chez moi ce qu'il vous fallait, des habits neufs, jamais portés, et très confortables.

CHAMBOLIN

(*Il porte une belle redingote, un chapeau haut de forme et tient à la main une canne à pomme d'argent.*)

Oui, me voilà bien conditionné. Je ne suis plus un vagabond, maintenant: je suis un badaud. Je ne suis plus un rôdeur: je suis un flâneur. Je ne suis plus un feignant: je suis un oisif. (*Il s'asseoit*) On n'est vraiment pas mal sur ces bancs quand il s'agit de s'y asseoir... (*Il se relève précipitamment.*) Pourvu que je n'aille pas y attraper quelque vermine. Dire que j'ai dormi là-dessus, que j'ai failli devenir une gouape... et même quelque chose de pis!

REQUIN

Dieu vous a transformé.

CHAMBOLIN

En m'envoyant de l'argent. L'argent a mis en fuite tous mes mauvais instincts.

REQUIN

Je suis sûr que maintenant que vous avez du bien, vous raisonnez plus sainement, plus clairement. Vous saisissez la différence du bien et du mal.

CHAMBOLIN

Oui, faire le mal, c'est en vouloir à mon bien..... Tant qu'on n'est pas propriétaire, on ne peut pas s'imaginer combien il est ignoble de porter atteinte à la propriété...

REQUIN

Oui, je sais ce que c'est; car je n'ai pas toujours été riche. Mais je savais que je le deviendrais, et j'ai toujours eu un grand respect pour la richesse.

CHAMBOLIN

Tant que les méchants ne s'attaquent pas à nous, on ne voit pas combien ils sont méchants; mais quand ils s'attaquent à notre bien on les voit de face: on voit la cupidité de leurs yeux.

REQUIN

C'est qu'il y en a beaucoup, vous savez, qui rôdent autour de nous et qui en veulent à notre bien, des fripes, des gens sans aveu. Et dès qu'on leur cogne un peu sur les épaules, ils se plaignent...

CHAMBOLIN

Est-ce nous qui sommes allés les chercher?... Nous ne demandons qu'à rester tranquilles, dans notre coin. Que les autres en fassent autant.

REQUIN

Allons, je vous quitte en bonnes dispositions. Vous voilà devenu un véritable honnête homme.

(*Exit Requin.*)

SCÈNE XI

CHAMBOLIN, *seul*

J'appartiens désormais au grand parti des honnêtes gens... Je vais me procurer un lit dans un hôtel propre. Décidément je crois que j'y serais mieux qu'à Mazas. J'ai failli faire connaissance avec cet établissement! Non, ce n'est pas possible: je n'y serais pas entré. Ce n'est pas dans ma destinée. J'ai beau blaguer et faire le fanfaron: je m'arrête aux actes, fatalement. Ce n'est pas possible qu'un garçon comme moi puisse entrer à Mazas (*On entend du bruit à droite à la cantonade.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! des tapageurs! Ça doit être les étudiants qui chahutaient cet après-midi, boulevard Saint-Germain. Ils passent au bout de la rue! Une bagarre! Les agents leur cognent dessus... Oh! les agents sont en nombre! Voilà un étudiant qui les engueule. Qu'est-ce qu'il leur dit?.....

Chopé? Bravo! Il en aura pour ses six mois, il aura beau nier tant qu'il voudra! Ça le dressera... Tiens, cet après-midi je n'ai pas songé à ça, quand je voulais me faire coffrer. J'aurais dû injurier des agents. Hé bien 'je crois que je ne l'aurais pas fait! Ce n'est vraiment pas dans mon caractère. Ah! ces braves agents! Cognent-ils! Non, ce qu'ils cognent! Et tout ça pour cent sous par jour. On devrait leur donner dix francs. On est heureux d'avoir des braves garçons comme ça à son service, pour cogner sur les gouapes! Ils cognent en aveugles, comme des marteaux-pilons *(il rit)*. En voilà un qui vient de moucher un petit gros très proprement. Et c'te femme, une enragée, ils la prennent par les épaules, et demi-tour à gauche! Fouettez-la! Fouettez-la, nom de Dieu! Non, papa, ce qu'ils cognent! En voilà un qui tape avec son sabre-baïonnette. Ils sont bien petits, ces sabres. On devrait leur en donner de grands... Reculons-nous. Nous allons voir passer les fuyards. Je suis aux premières loges.

(*Passent des fuyards en criant.*)

SCÈNE XII

CHAMBOLIN, PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

PREMIER AGENT

Nom de Dieu, Francis. J'en ai mouché deux. Mais il faut que j'en emballe un. Le premier qui m'tombe sur c'te patte, il va payer pour tout le monde.

DEUXIÈME AGENT

En voilà un que je ne veux pas rater. (*Il aborde en courant Chambolin.*)

PREMIER AGENT

Ah! c'est toi, salaud, qui gueulais: « Mort aux vaches! »

DEUXIÈME AGENT

C'est toi qui nous a traités de cochons!

PREMIER AGENT

Ah! tu nous appelles vaches!

DEUXIÈME AGENT

Ah! tu nous appelles cochons!

(*Chambolin fait des signes de dénégation.*)

PREMIER AGENT

Ton affaire est bonne. Tu n'y coupes pas de tes six mois. Si tu ne connais pas Mazas, on t'en montrera le chemin!

RIDEAU

TRISTAN BERNARD

Une Voix d'outre-tombe

A l'aube du jour même où — retours cruels du Destin! — dans le bazar de la Charité, Mme et Mlle de Florès, femme et fille du consul d'Espagne, devaient trouver la mort, ce jour-là, à cinq heures sonnantes du matin, *tra los montes*, sur les glacis de la forteresse de Montjuich, cinq hommes (dont un fou) avaient été fusillés.

Ils avaient passé la nuit en chapelle; la veille, deux d'entre eux s'étaient unis, légalement, avec leurs futures veuves, aussi détenues.

On remarqua qu'ils marchaient avec peine, quoique s'efforçant à garder de la fierté. Ils se nommaient : Tomas Ascheri, Antonio Noguès, José Molas, Juan Alsina. Le dément s'appelait Luis Mas.

Celui-là, vaguement, eut une lueur, recouvra sa fermeté, dit aux soldats : « C'est l'Inquisition, je suis innocent!.. ». Molas commanda : « Feu!... » Tous clamèrent : « Vive l'anarchie! »

C'était sûrement des anarchistes; mais aucun parti n'inscrit à son programme, aujourd'hui, que le délit d'opinion suffise à entraîner la peine capitale. Tous même s'en défendent; répudient cette thèse énergiquement.

Etaient-ce donc des coupables?... A ceci, il sera répondu tout à l'heure par un document d'une telle importance, d'une telle précision, d'un tel caractère, que le doute ne peut plus subsister.

Pour l'instant, volontairement, écartons toute présomption favorable; supposons que ceux-là, les complices qu'on leur attribuait, les suspects incarcérés par la même occasion, présumons tout ce monde criminel à des degrés différents.

Un prévenu est tout de même un homme? Un accusé est tout de même un homme? Quelques charges qui puissent peser sur eux, jusqu'au prononcé du verdict, ils sont « réputés innocents »; jusqu'à l'heure de l'exécution, ils demeurent, sous l'égide, sous la sauvegarde de la loi, personnes « sacrées », sauf au bourreau?

Tel est le résultat du progrès, la conquête de la civilisation, le triomphe des morales transcendantes et des supérieures philosophies.

Le texte l'affirme — mais le fait dément.

Ces prisonniers, ces captifs, furent affreusement torturés. Pour en obtenir des aveux, pour en extraire des révélations, pour en soutirer, surtout, des dénonciations, les procédés les plus atroces furent mis en usage : fustigations, brûlures, arrachement des ongles, déchirement des lèvres, compression des tempes, mutilations sexuelles.

Joseph Thioulouze, Français, endura partie de ces supplices, comme refusant de répondre en espagnol — qu'il ignorait!

A la dernière séance du Conseil de guerre, devant le Président, l'Auditeur, les Juges, le Juge d'instruction, le Fiscal, et la majorité des avocats défenseurs, les faits, énoncés, répétés successivement

par chacun, attestés par les cicatrices récentes, les plaies mal fermées, apparurent d'une évidence si positive, d'une certitude si navrante, d'une gravité si abominable qu'une enquête fut ordonnée.

Comment se fit-elle?... Il n'est point d'*in-pace* qui n'ait quelque fissure : d'entre les pierres des citadelles les plus épaisses, les mieux gardées, des parcelles de vérité filtrent, s'échappent, vont s'abattre vers qui les aimante.

C'est ainsi que par bribes, mais exactement, j'ai su.

La commission nommée pour enquérir était de six membres, sous la présidence du général en chef de Barcelone. Sans autre forme, sans examen ni interrogatoire, elle présenta, dans les cachots, à la signature des plaignants une formule de désistement, prête à l'avance, et dont voici le début :

« Je, soussigné, déclare formellement n'avoir été torturé ni maltraité par aucun de mes gardiens ; je n'ai, au contraire qu'à me louer d'eux : en conséquence, je qualifie de mensonge tout ce que la presse a raconté... etc. »

Malgré l'insistance, promesses, menaces, un seul, affaibli, découragé, parapha le document officiel. Des lettres de Callis, de Juan Ollé, de Luis Molas, sorties en fraude, et que publièrent les Temps Nouveaux, protestèrent au contraire avec énergie ; chacun d'entre eux relatant, par le détail, ce qu'il avait subi, ce qu'il avait souffert.

Le 16 décembre, le médecin du bataillon de Figueras visitait Ascheri, Mas, Noguès, Molas, Sunyer et Callis ; constatait les traces de blessures secrètes, de lésions suppurantes à la bouche et aux poignets chez tous ; des brûlures encore vives sur Noguès ; des troubles mentaux chez Mas. Son rapport, dont copie fut laissée aux intéressés, en fait foi.

Précédemment, le docteur Paz, major de l'artillerie de la place, pansant le pauvre Thioulouze et hanté des barbaries auxquelles il avait été appelé à remédier, disait : « D'autres ont encore plus souffert que vous, ici ! »

Néanmoins, les autorités continuèrent de nier. Pareils maux, prévention si cruelle, semblable avant-goût de l'enfer, ne valurent pas la clémence à qui les avait endurés. Cinq hommes (dont un aliéné, j'y insiste) furent condamnés à mort ; dix à vingt ans, trois à dix ans de bagne (je dirai quelque jour ce qu'en est le régime) ; sept à la déportation dans une enceinte fortifiée ; soixante et un acquittés, c'est-à-dire expulsés et très probablement déportés en des parages aussi insalubres que lointains, Rio-de-Oro, par exemple, déjà désigné, si, complaisantes au désir de M. Canovas, les nations, dites civilisées, se refusaient à les recevoir.

Même s'ils étaient des « malfaiteurs », qui oserait approuver cette justice-là : l'exécution de ce fou, la gehenne rétablie, la torture de ces captifs?

L'Angleterre, la monarchique Angleterre a déjà répondu en ouvrant ses portes.

--

Et s'ils étaient innocents? Toute l'accusation, rappelez-vous-le, repose sur les propos extorqués par le fouet, le fer, et le feu à Tomas Ascheri.

...Oh! la misérable, lamentable petite lettre que voici, tracée à l'encre grise sur le papier si mince, par des yeux qui hésitent et des doigts qui tremblent, tachée, déteinte sous les pleurs!

C'est l'adieu d'Ascheri à sa mère; l'aveu ultime; le *meâ culpâ* qu'il prononce contre soi-même, s'avouant lâche, abattu, brisé, plus coupable d'avoir menti contre ses amis que s'il avait commis réellement l'attentat pour lequel on l'a *injustement* condamné, pour lequel on va *injustement* le tuer; trouvant la honte, la mort, refuges contre la cruauté des hommes; acceptant son destin en expiation de sa faiblesse, — mais innocent, INNOCENT, INNOCENT!

Donc, les autres l'étaient aussi! Innocent, ce malheureux dont on a volé la raison avant que de prendre la vie! Innocents, Molas, Alsina, qui, l'autre matin, tombèrent foudroyés sous les balles! Innocent, Nogués, qu'il fallut trois décharges pour abattre auprès de ses compagnons!

Ecoutez parler le mort:

Oubliettes du Château de Montjuich

Mère bien aimée,

Dans ces quelques lignes qui te parviendront après ma mort, qui est prochaine, vois le dernier adieu de ton fils. Elles sont écrites en secret, et par elles je viens te donner une courte explication de ma conduite. Tu sais bien, chère maman, que j'ai toujours mis en toi ma confiance, et que, même dans les plus grandes fautes de mon enfance, tu sus toujours la vérité; eh! bien, je te jure que je meurs innocent du crime que l'on m'impute.

Mais, diras-tu, pourquoi as-tu avoué le contraire?

Mère, c'est qu'il m'était réservé à moi qui, lorsque je lisais les romans en vogue, comme les Mystères de l'Inquisition, *ne crus jamais qu'un homme pût résister aux tourments que je croyais imaginés par le romancier, il m'était réservé, dis-je, d'en souffrir de si terribles qu'aucune exagération n'est possible. Qu'il te suffise de savoir qu'après avoir été obligé de me promener dans mon oubliette pendant plus de* cent soixante heures, *c'est-à-dire* huit jours et nuits, *sans boire ni manger, puisque la seule nourriture que l'on m'offrit fut une tranche de pain et un morceau de morue sèche que je me gardais bien de toucher tant que je conservais ma connaissance; et, lorsque, ce temps écoulé, je tombais brisé par le manque de sommeil et la fatigue, ne sentant déjà plus les coups de nerf de bœuf ni les piqûres que mes bourreaux me faisaient avec la pointe d'un couteau, pour me tenir éveillé pen-*

dant les dernières quarante-huit heures que je passais en délire; quand je tombais enfin insensible, d'autres terribles tortures commencèrent : tortures sans nom, le fer rouge et les testicules tordus, jusqu'à faire naître chez mes bourreaux la peur de m'avoir tué. Voilà, bonne maman, pourquoi j'avouai et continuerai d'assurer que je suis coupable, et les autres aussi. C'est ce que veulent nos bourreaux qui ont noms : Narcisso Portas, lieutenant de gendarmerie; Botas, caporal; Mayans, gendarme; Parillas, idem; Carreras, idem. Eux le veulent, et je préfère mourir à recommencer à souffrir, aujourd'hui que je suis presque rétabli. Je sais bien que c'est un crime! Mais que veux-tu, j'ai trop souffert. Il ne me reste plus qu'un immense désir de mourir pour leur échapper, quand bien même je devrais entraîner l'humanité entière.

Malgré tout, maman, je voudrais bien te voir pour t'embrasser une dernière fois, toi, l'être que j'ai le plus aimé; mais si ce n'est pas possible. Reçois par cette lettre tous les baisers que ton malheureux fils voudrait te donner en personne. Hélas! je ne puis te dire que mes mains sont nettes de sang, mais comment le dirais-je, si, par ma lâcheté, les inquisiteurs envoient vingt-sept de mes camarades à la mort? Au moins puis-je dire que je crois qu'aucun homme n'aurait pu agir autrement, puisque les cinq qui ont souffert comme moi ont avoué, avec moins de tortures, les mêmes mensonges que moi.

Mère, les paroles me font défaut pour te consoler; mais, puisque toi, plus heureuse que moi, tu crois encore, souviens-toi de la Vierge des douleurs, la Mater dolorosa *au pied de la croix. Mère, moi je ne puis que maudire mes assassins et appeler sur leur tête... le sang de leurs victimes.*

Tu diras à mon père que je l'ai beaucoup aimé, à mes frères et sœurs, tu leur diras aussi que je les ai aimés, et à tous, que je leur demande pardon pour la douleur qu'involontairement je leur cause, et toi, ma douce maman, pardon aussi, pardon à ton malheureux fils qui mourra en prononçant ton nom chéri.

TOMAS ASCHERI.

P.-S. — De tout ce que je pourrai t'écrire, ne crois que cette lettre; tout le reste sera écrit sous les yeux de mes infâmes bourreaux. — TOMAS ASCHERI.

Écrivant en secret, je ne puis être plus long.

Il n'est besoin de rien ajouter à ce testament, à cette confession, dont l'autographe, l'original, d'une authenticité vérifiée, absolue, est actuellement entre mes mains.

L'homme qui s'accuse ainsi ne ment pas, — on a tué des innocents!

SÉVERINE

P. S. — J'apprends que, contrairement à ce qui a été dit, aucune mesure spéciale n'avait été prise, en la circonstance, pour interdire l'accès du territoire français aux soixante et un acquittés de procès de Montjuich, victimes seulement des ordinaires mesures administratives. Et je crois pouvoir espérer qu'elles seront rapportées en faveur de ces acquittés, de ces innocents. S.

BÉATRIX ★ LÉGENDE DU XIIIE SIÈCLE ★ TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU FLAMAND EN FRANCAIS ★



Le poème dont on va lire la traduction est un des nombreux écrits que la piété d'autrefois consacra à célébrer les miracles de la Vierge. Les Flamands le tiennent à juste titre pour l'un des chefs-d'œuvre de leur riche littérature médiévale.

La donnée, fort ancienne, — puisqu'on la trouve déjà dans le Dialogus miraculorum *que* CAESARIUS, *moine d'Heisterbach, près de Kœningswinter, acheva en 1222, — était bien connue du moyen âge.*

On ignore le nom de l'auteur. L'allure générale du vers et certains autres indices semblent montrer qu'il florissait vers la fin du XIIIe *siècle.* WICHMANS *place le miracle de Béatrix dans un couvent brabançon situé près de Louvain.*

Le manuscrit, qui comprend 1038 vers, est à la Bibliothèque Royale de La Haye. JONCKBLOET, *qui l'édita, en fait la description suivante : « Notre légende comprend quatorze feuillets de parchemin, à deux colonnes, chacune de 37 vers. La capitale V qui la commence est dorée et enferme une petite miniature où l'on voit la Sainte Vierge, parée d'une robe rouge, par dessus laquelle un manteau bleu. Son bras gauche porte l'enfant Jésus; la main droite tient une fleur à longue tige. A sa gauche, une religieuse est à genoux, les mains jointes : il semble qu'elle vient*

de franchir une porte. Elle est vêtue d'une robe grise et d'un chaperon ou capuchon noir. Les capitales, à chaque grande division du poème, sont alternativement dorées et bleues : les bleues sont rehaussées d'ornements d'or; les dorées, d'arabesques bleues. Les majuscules, en tête de chaque vers, sont traversées d'un mince trait rouge. L'écriture, belle et fort délicate, est du XIVe *siècle.* »

CHARLES NODIER *a donné de la Légende de Béatrix* (Contes de la Veillée, *pp. 75-97*) *une adaptation, d'après l'hagiographe* BZOVIUS. KAUFMAN *signale une paraphrase espagnole, où* VILLIERS DE L'ISLE-ADAM *paraît avoir puisé la donnée d'une œuvrette intitulée :* Sœur Natalia, *et reproduite dans les* Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà.

—

Le métier d'écrivain me procure peu d'éclat. On me conseille de l'abandonner et de n'y plus dépenser mon esprit.

Néanmoins, pour l'amour de Celle qui fut tout ensemble mère et vierge, j'entreprends le récit d'un beau miracle que Dieu permit, sans doute afin d'honorer Celle qui le nourrit de son lait.

Je commence donc et je dirai en vers l'histoire d'une religieuse. Que Dieu me donne de bien remplir ce dessein et d'accomplir œuvre bonne, tout entière selon la vérité. — Tel le récit que me fit frère Giselbert, moine de l'ordre de Saint Guillaume. Il l'avait trouvé dans ses livres et c'était un homme plein de jours.

La religieuse dont je parle était vertueuse et de conduite pure. Je suis certain qu'aujourd'hui l'on n'en trouverait aucune qui lui fût comparable pour les bonnes mœurs et la modestie. Il ne sied point que je loue chacune des parties de son corps, ni que je décrive sa beauté. Je vous dirai quel fut son emploi durant le long temps que, vivant au cloître, elle porta la robe. Elle était sacristine et je puis certifier que, le jour comme la nuit, elle ne montrait ni lenteur ni paresse. Elle était prompte à l'ouvrage : elle sonnait la cloche de la chapelle, prenait soin des ornements et des lampes et ne manquait pas, au temps marqué, de réveiller tout le couvent.

Cette damoiselle connut la puissance de l'Amour, lequel fait grandes merveilles par tout le monde. Parfois il engendre honte, tourments, souffrances, emportements; il apporte parfois joie et félicité. Du sage, qu'il le veuille ou non, il fait un fou et malgré tout le comble de douleur. Il abat tellement celui-ci qu'il ne sait plus ce qui vaut mieux pour son profit, parler ou se taire. Il terrasse celui-là, qui ne se relève que quand il le permet. Il rend généreux tel qui serait fort aise de garder pour lui ses présents, s'il n'écoutait le conseil de l'Amour. Il est aussi des hommes d'une telle constance qu'ils se partagent toutes choses, grandes et petites que leur envoie l'Amour : bonheur, joie et deuil. Un tel attachement, je le nomme amour fidèle.

Enfin, je ne saurais dire tous les biens et les maux qui dérivent des ruisseaux de l'Amour. Que l'on n'aille donc point condamner la religieuse qui ne put échapper à l'Amour qui la tenait prise en ses rets. Le diable, en effet, cherche sans répit à tenter l'homme : il n'a de cesse ni le jour ni la nuit et il y emploie toutes ses forces.

Par d'abjectes ruses, il s'efforçait d'induire notre religieuse dans la tentation de la chair, en telle manière qu'elle pensa mourir. Elle implorait Dieu, suppliant qu'il la réconfortât de sa grâce. Elle disait : « Je suis accablée d'un tel faix d'amour, je porte une telle blessure, (et il le sait. Celui qui sait tout, Celui pour qui rien n'est secret), que mon mal me fera tomber dans l'égarement. Il faut que je mène une autre vie ; il me faut quitter ce vêtement ».

— Écoutez donc ce qui lui advint ensuite.

Elle dépêcha au jeune homme qu'elle aimait de grand amour un messager muni d'une lettre ; elle priait tendrement qu'il se hâtât de venir à elle, ajoutant qu'il y trouverait avantage. Le messager s'en fut vers la demeure du jeune homme qui reçut et lut la lettre de son amie. Il se réjouit en son cœur et s'empressa d'aller vers elle. Depuis l'âge de douze ans tous deux s'aimaient d'amour en sorte qu'ils souffrirent bien des tourments.

Il gagne à cheval, aussi vite qu'il peut, le cloître où elle demeurait. Il s'asseoit sous la petite fenêtre, n'ayant qu'un ardent désir : entretenir son aimée et la voir s'il se peut. Elle ne se fait guère attendre. Elle vient et elle eût voulu le joindre sous la fenêtre qui était toute close de barreaux de fer.

Longtemps ils demeurent à soupirer : il était dehors, elle était à l'intérieur et un bien puissant amour les consumait. Ils furent ainsi une grande heure et je ne saurais dire combien de fois changea la couleur de leur visage. Elle dit : « O mon ami, ô toi qu'élut mon amour, la peine que je souffre est grande ; dis-moi quelques paroles qui relèvent mon âme. Je suis celle qui a besoin de tes consolations. Le dard de l'amour me perce le cœur. C'est pourquoi je ressens une douleur profonde, et je n'aurai plus de joie avant que tu ne l'aies arraché. »

Il répondit tendrement : « Tu sais, ô ma chère aimée, depuis quand nous nous aimons : depuis tous nos jours. Jamais encore nous n'eûmes le loisir d'échanger un seul baiser. Madame Vénus, la déesse qui mit cet amour en notre âme, puisse Dieu la punir, elle qui permet que deux fleurs si belles se fanent et se flétrissent. Que ne puis-je obtenir de toi que tu quittes cette robe ; que tu me dises un jour où je pourrais t'emmener d'ici ? Je m'en irais tout à l'heure acheter, pour toi, de beaux vêtements de laine fine que je ferais garnir de fourrure, le manteau, la jupe et le corsage. Je ne t'abandonnerais en aucune extrémité. Avec toi, je me veux hasarder au milieu de la vie, partager avec toi la douceur et l'amertume. Reçois ma foi en gage. »

....

« Mon bien-aimé, répondit-elle, je l'accepte volontiers et je veux avec toi aller si loin que personne en ce couvent ne saura notre retraite. Viens le soir de la huitième nuit, et attends-moi là-bas, dans le verger, sous un églantier. Attends-moi là. Je viendrai, car je veux être ta femme et aller où tu voudras. A moins que je ne prenne quelque maladie ou qu'il n'y ait quelque autre grave obstacle, je viendrai bien certainement. Et je désire ardemment que tu sois là, ô mon cher seigneur. »

C'est ainsi qu'ils se promirent l'un à l'autre.

Il prend congé d'elle et gagne l'endroit où l'attend son cheval prêt à être monté. Promptement il se met en selle et suit la route qui s'allonge, parmi les vertes prairies, vers la ville.

Il n'oublie point son aimée. Le lendemain, il s'en va par la ville; il achète du drap bleu et écarlate dont il fait faire un manteau et un chaperon soigneusement confectionnés, une jupe et un corsage, le tout bien doublé. On ne vit jamais fourrures plus belles portées sous ajustements de femme : tous ceux qui les virent les admiraient. Il acquiert aussi une dague, une ceinture et une aumônière, tout cela beau et précieux, et des coiffes et des anneaux d'or et des parures de toute sorte. Il rassemble, en un mot, tous les ornements que peut désirer une épousée. Il prend aussi cinq cents livres d'argent et un soir, dans l'obscurité, secrètement il quitte la ville, ayant chargé toutes ces richesses sur son cheval. Il se dirige vers le cloître, atteint le verger et l'endroit qu'elle avait dit, sous un églantier.

Assis sur l'herbe, il attend la venue de sa bien-aimée.

J'interromps ici son histoire, afin de vous parler d'elle, si belle et si délicate.

A minuit elle sonne matines : l'amour lui faisait grand mal... Lorsque toutes les sœurs du couvent, jeunes et vieilles, ont chanté l'office et regagné le dortoir commun, elle demeure seule dans le chœur et dit les prières qu'elle avait accoutumé de dire. Elle s'agenouille devant l'autel, et, pleine de douleur, elle s'écrie : « O Marie, ma mère au doux nom, voici que mon corps ne peut plus porter cette robe. Vous connaissez le cœur de l'homme que vous voyez à toute heure, et sa nature faible. J'ai jeûné, j'ai prié, je me suis infligé les macérations : toutes mes austérités furent vaines. L'Amour me tient sous ses pieds et il me faut vivre parmi le siècle. Comme il est vrai, ô Seigneur, que vous fûtes crucifié entre deux larrons et qu'on vous étendit sur la croix, comme vous avez réveillé Lazare, cadavre endormi au tombeau, ainsi vous devez savoir ma détresse et me pardonner cette offense. Il me faut tomber en mortel péché. »

Ayant dit, elle quitte le chœur et va vers une image de Notre-Dame. Elle se prosterne en priant, et, sans nulle crainte, elle dit :

« O Marie, nuit et jour je t'invoquai. J'ai mis à tes pieds ma peine et pourtant elle ne s'allège en rien. Je perdrai la raison si je continue de porter cette robe. » Elle détache sa coiffe et la dépose sur l'autel de la Vierge, puis elle ôte ses chaussures. — Ecoutez ce qu'elle fit ensuite. — Elle suspend les clefs de la sacristie devant la statue de Marie, et cela, je le puis assurer, afin qu'on les découvrît aisément si on les recherchait à l'heure de prime. Personne, en effet, ne passe devant une image de la Vierge, sans s'arrêter pour dire un *Ave Maria* avant de poursuivre. C'est pourquoi elle mit là les clefs.

Sa détresse la contraignait à partir. Elle s'éloigne, couverte seulement d'un jupon. Par une petite porte connue d'elle et qu'elle ouvre adroitement, elle sort à la dérobée et sans faire de bruit. Toute tremblante, elle gagne le verger. Le jeune homme la reconnaît et dit : « Bien-aimée, sois sans crainte, c'est ton ami que tu vois. » Elle se prit à rougir, car il la trouvait en jupon, tête nue et nu-pieds. Il dit alors : « O corps merveilleux, les beaux atours et les robes précieuses te conviendraient certainement. Si tu ne t'en irrites point, je vais te les donner sur le champ. » Ils allèrent sous l'églantier et il lui présenta tout ce qui lui était nécessaire. Il s'était bien pourvu. Il lui donna quatre robes : celle qu'elle revêtit était bleue, bien faite et lui seyait bien. Il lui sourit tendrement et dit : « O aimée, combien mieux te sied ce bleu de ciel que la robe grise d'autrefois ! » Elle mit aussi deux bas et deux souliers de cordouan et cela lui seyait mieux que les sandales de jadis. Il lui donna enfin une coiffe de soie blanche, qu'elle ajusta sur sa tête. Puis, tendrement, le jeune homme la baisa sur la bouche. Et comme elle se tenait devant lui, il lui sembla que s'annonçait la splendeur du jour.

Il fut en hâte vers son cheval et la prit sur la selle, devant lui. Ayant chevauché devant eux jusqu'aux premiers feux du jour, ils virent que nul ne les poursuivait. L'Orient commencait de s'éclairer. Elle dit : « O Seigneur, consolation du monde entier, maintenant protégez-nous, car nous en avons besoin. Voici que le jour se lève. Si je ne fuyais avec toi, j'aurais sonné l'office de prime, comme je faisais de coutume au couvent des religieuses. Je me repentirai, je le crains, de cette fuite. Car la fiance du monde est petite, et c'est d'elle néanmoins que j'attends tout mon bonheur. Elle est semblable à celle du rusé marchand qui vend des anneaux d'or faux comme étant d'or véritable. »

« Ah ! que dis-tu, chaste amie ? si jamais je t'abandonne, puisse Dieu me châtier. Où que nous allions, en aucune extrémité, je ne me veux éloigner de toi. La mort inexorable seule nous séparera. Comment peux-tu douter de moi ? Jamais tu n'as éprouvé que je fusse artificieux ou de mauvaise foi. Depuis l'instant où je te vis pour la première fois, jamais en mon cœur je n'aurais pu aimer même une impératrice. Et si j'en étais digne, je ne te quitterais

point pour elle : de cela sois bien certaine. J'ai recueilli cinq cents livres d'argent fin, que j'emporte avec nous ; tu en seras maîtresse, ô aimée. Et, bien que nous allions vers une contrée étrangère, nous passerons sept années sans devoir engager aucun bien. »

Ayant poursuivi leur route, ils atteignirent au matin un bois où les oiseaux se réjouissaient. Ils formaient un tel concert qu'on les entendait de toutes parts, et chacun d'eux chantait selon sa nature. Dans la verte campagne étaient les belles fleurs épanouies, de belles fleurs au doux parfum. Le ciel était éclatant et pur. Il y avait beaucoup d'arbres robustes et bien couronnés de feuillage.

Le jeune homme regarda sa chaste amie qu'il aimait d'amour infini. « S'il te plaît, dit-il, ô aimée, mettons pied à terre et cueillons des fleurs. Cet endroit me semble très beau. Jouons-y donc au jeu d'amour. — Que me dis-tu, répondit-elle, ô manant vilain ? Me coucherai-je sur l'herbe comme une femme misérable qui fait argent de son corps ? Je montrerais peu de pudeur. Si tu n'étais né manant, tu parlerais d'autre sorte. Je puis me dire malheureuse : que Dieu haïsse celui qui dit de telles choses. Ne tiens donc plus ces propos. Écoute les oiseaux des vallons qui chantent et qui se réjouissent : l'attente te sera moins lourde. Quand je serai près de toi, toute nue en un lit bien dressé, fais alors tout ce qui te plaît, tout ce que ton cœur désire. Mais j'ai peine grande de ce que tu m'as proposé. »

Il répondit : « Bien-aimée, ne t'irrite point. C'est Vénus qui m'a conseillé. Que Dieu m'envoie honte et malheur si jamais je te parle encore en tels termes. — Je te pardonne, dit-elle, et tu es mon soutien par-dessus tous les hommes qui vivent sous le ciel. Si le bel Absalon vivait encore, si j'étais sûre de vivre avec lui mille ans de vie amusée et oisive, je ne le souhaiterais point. Je te mets tant au-dessus de tout, que rien de ce qu'on m'offrirait ne ferait que je t'oublie. Si je me trouvais au ciel et que tu fusses sur la terre, je viendrais à toi, certainement. Ne punissez pas, ô mon Dieu, ma parole insensée, car nulle félicité d'ici ne se peut comparer à la moindre des joies du ciel. La plus petite joie y est si parfaite, que l'âme ne désire rien qu'aimer sans fin le Seigneur. Toutes les choses de la terre ne sont que pauvreté et néant, au prix des choses célestes, aucune valeur. Et ils sont sages, ceux qui souffrent en vue de celles-ci. Moi, cependant, j'erre et il me faut tomber en grands péchés. Mais c'est pour toi, mon aimé et mon bel ami. »

C'est ainsi qu'il devisaient, franchissant monts et vallées. Il ne sied point que je dise exactement tout ce qui se passa entre eux. Ils poursuivirent leur chevauchée jusqu'à la porte d'une belle ville, qui s'élevait au fond d'une vallée. L'endroit leur plut. Ils y demeurèrent sept années, menant joyeuse vie et contentant les désirs de la chair. Il leur naquit deux enfants. Au bout de ces sept années, ayant dissipé tout leur argent, il ne leur resta, pour vivre, que les choses qu'ils

avaient apportées. Vêtements, bijoux, cheval, ils vendirent tout à moitié prix. Cela aussi fut bientôt épuisé. Alors ils ne surent que faire pour vivre. La quenouille aurait pu lui donner quelque chose, mais elle ne savait point filer.

Or en ce temps-là, par tout le pays, les viandes, le vin, la bière et les vivres de toute nature enchérirent soudain. Ils endurèrent les privations les plus cruelles, mais ils se fussent laissé mourir plutôt que de mendier leur pain. La misère les éloigna l'un de l'autre, non sans qu'ils ressentissent une grande douleur. L'homme, le premier, rompit la fidélité : il la laissa dans un dénûment profond et regagna son pays. Depuis, leurs yeux ne se revirent plus. Auprès d'elle étaient ses deux enfants, d'une beauté extraordinaire.

Elle dit : « Voici enfin l'épreuve que je n'ai cessé de redouter. Je demeure au milieu des souffrances. Il m'abandonne, celui en qui j'avais mis toute ma foi. Madame Marie, daignez, s'il vous plaît, prier pour moi et mes deux petits, afin que nous ne périssions point par la faim. Que me faut-il faire, misérable femme que je suis? Il me faut me souiller, corps et âme, par une vie de péché. Secourez-moi, Madame Marie. Si je savais filer la quenouille, cela même, en deux semaines, ne me donnerait pas un pain. Ma détresse me contraint de quitter la ville et d'aller par les champs vendre mon corps, pour acheter de quoi vivre. Car jamais je ne pourrai abandonner mes enfants. »

C'est ainsi qu'elle entra dans la vie de péché.

Car je l'affirme, on m'a conté qu'elle alla par le monde, durant sept années, se prostituant, souillée de maints péchés qui lui étaient insupportables. Sa chair, vendue à vil prix, ne tressaillait d'aucune joie ; elle ne se donnait qu'en vue du maigre salaire dont elle nourrissait ses enfants. Que servirait de peindre ici toutes les honteuses et mortelles iniquités dans lesquelles elle demeura quatorze ans?

Jamais pourtant, dans sa douleur et ses larmes, elle n'omit de dire fidèlement, chaque jour, les sept douleurs de Notre-Dame, en l'honneur de la Vierge, afin qu'elle la délivrât de cette vie de scandale qui fut la sienne pendant quatorze années. Je l'affirme en vérité : car elle avait aussi passé sept ans avec l'homme dont elle eut deux enfants et qui l'abandonna dans la privation et dans la profonde détresse... — Je vous ai dit tout cela. Ecoutez ce qui advint ensuite. —

Au bout de quatorze ans, Dieu fit naître en son cœur un tel repentir que certes elle se fût laissé trancher la tête avec un glaive, plutôt que de commettre encore les péchés de jadis. Elle pleurait le jour et la nuit et les larmes de ses yeux ne séchaient plus. « Madame Marie, dit-elle, vous qui avez nourri Dieu, vous qui entre toutes les femmes êtes pareille à une fontaine, ne me dédaignez point dans ma détresse. Je vous prends à témoin, ô Madame. Voyez, je me repens de mes péchés ; voyez la douleur qu'ils me causent. Ils sont

si nombreux que j'ignore où et avec qui je les ai pu commettre. Hélas! que vais-je devenir? Qu'il me faut redouter le Jugement suprême! Car les yeux du Seigneur voient ce qui est caché. Et ce jour-là tous les péchés seront connus, ceux des pauvres et ceux des riches, et toute faute sera punie que l'on n'a point confessée ni rachetée par la pénitence. Je sais tout cela, à n'en point douter, et j'en suis bien effrayée. Si j'allais tous les jours, vêtue d'une haire de laine rude, sans chaussures, me traînant çà et là sur les mains et les pieds, cela même ne pourrait racheter mes iniquités, si vous n'avez pitié de moi, ô Marie. Fontaine de miséricorde, vous avez relevé tant de pécheurs, ainsi que vous fîtes pour Théophile. Il était un des plus grands pécheurs. Il avait vendu au démon son âme et sa vie; il était devenu sa chose. Et cependant, ô Madame, vous l'avez délivré. Moi, je ne suis qu'une pécheresse et une misérable gueuse. Mais, quelle qu'ait été ma vie, souvenez-vous, ô Marie, que jamais je n'omis de prier en votre honneur. Soyez-moi secourable. Je suis une femme qui s'afflige et j'ai grand besoin d'assistance : c'est pourquoi j'ose vous implorer. Vous ne laissez pas sans récompense celui qui chaque jour vous salue, ô Vierge, d'un *Ave Maria*. Ceux qui se plaisent à dire cette prière peuvent être assurés qu'ils en auront avantage. Cette prière vous est si agréable! Vous, Madame, l'épouse du Seigneur, votre fils qui vous cherchait vous envoya un message tel que jamais messager n'en remit à personne. C'est pourquoi il est certain que ces mêmes paroles vous plaisent et que vous exaucez celui qui vous les adresse. Celui-là eût-il même commis les plus grands péchés, vous savez lui apporter le pardon, vous savez le défendre auprès de votre fils. »

C'est ainsi que chaque jour la pécheresse priait et se lamentait. Pauvre, menant ses deux enfants par la main, elle s'en fut de bourg en bourg, vivant d'aumônes. Elle erra si longtemps qu'elle parvint enfin au cloître qui l'avait vue religieuse. C'était le soir, le soleil couché. Elle franchit le seuil d'une veuve et demanda un gîte pour la nuit, par charité. « Je ne puis vraiment vous chasser, dit la veuve, vous et vos petits enfants. Ils paraissent bien las. Reposez-vous, asseyez-vous. Ce que vous donne le Seigneur, je vous le donnerai à mon tour, en l'honneur de sa Sainte-Mère ». Elle demeura donc avec ses enfants. Elle désirait ardemment savoir des nouvelles du cloître. « Dites-moi, bonne hôtesse, ce couvent est-il un couvent de femmes? — Oui, c'en est un, à la vérité et il est riche et puissant. On n'en sait point de pareil. Jamais je n'entendis parler mal des religieuses qui y portent le voile, jamais je n'ouïs les blâmer. »

Et celle qui était là, assise auprès de ses enfants, dit : « Comment pouvez-vous parler en tels termes? On m'a parlé, ces dernières semaines, d'une religieuse d'ici. Si je ne fais erreur, elle devait être sacristine. Celui qui me l'a dit n'est pas menteur. Elle s'enfuit du couvent, quatorze ans déjà passés. Jamais plus on n'apprit rien

d'elle, ni du pays où elle mourut. » La veuve pleine de colère, s'écria : « Vous délirez, je crois. Ne dites plus de telles paroles sur le compte de la sacristine, sans quoi, je vous jette à la porte. Pendant ces quatorze dernières années, elle n'a point laissé ses fonctions, même pour une heure, à moins qu'elle ne fût malade. Il serait plus méchant qu'un chien, celui qui médirait d'elle. Ses pensées sont aussi pures que le furent jamais celles d'une religieuse. Et personne, visitant tous les cloîtres qui sont de l'Elbe à la Gironde, ne trouverait femme menant une vie plus sainte. »

A celle qui avait péché ces paroles semblèrent étonnantes. « Dis-moi, demanda-t-elle, quels furent ses père et mère? La veuve les nomma tous deux et elle connut qu'il s'agissait bien d'elle. Vous savez, ô Seigneur, comme elle pleura la nuit, à sanglots étouffés, agenouillée devant sa couche. Elle s'écriait : « Je n'ai, pour acheter ma grâce, que le repentir de mon cœur. Soyez-moi secourable, ô Madame Marie. Mes iniquités m'affligent au point que si je voyais un four allumé et tout ardent, dont la bouche vomit des flammes, j'y entrerais avec joie si je pouvais ainsi consumer mes fautes. La désespérance vous fait horreur, ô mon Dieu, cela me donne confiance. Je suis celle qui toujours espère le pardon, bien que l'affliction m'accable et m'écrase intérieurement. Aucun pécheur, depuis que vous êtes descendu sur terre, ayant pris la forme humaine et consenti à mourir en croix, ne se perdit pour ses seuls péchés. Celui qui se repent et implore son pardon l'obtient, fût-ce à ses derniers moments, ainsi que montre l'exemple du larron crucifié à votre droite. Ce nous est une consolation de savoir que vous l'avez accueilli comme un juste, et que tout est remis à qui se repent en Dieu, comme fit ce pécheur. Vous lui avez dit : « Ami, tu seras aujourd'hui avec moi en mon royaume ; je te le dis en vérité. » Et dans cet exemple encore, Gisemast le meurtrier ne demanda son pardon qu'à l'instant suprême. Il n'avait rien à vous offrir que le repentir de ses fautes... On ne peut pas plus mesurer la grandeur de votre miséricorde infinie qu'on ne pourrait en un jour épuiser la mer et la mettre à sec. Et comme il n'est, ô Madame, point d'iniquité trop grande pour votre grâce, comment n'y aurais-je point de part, moi que mes péchés accablent? »

Comme elle était en prières, une lassitude gagna tous ses membres et elle s'endormit. Elle eut, dans son sommeil, une vision et crut entendre une voix qui disait : « Femme, tu t'es tant lamentée, que Marie t'a prise en pitié et a daigné implorer ton pardon. Hâte-toi de rentrer au couvent : tu trouveras grande ouverte la même porte que tu passas pour rejoindre ton jeune amant, qui te délaissa dans la privation. Tous tes ajustements, tu les trouveras rangés sur l'autel, voile, robe et chaussures. Tu peux les mettre sans crainte, en rendant grâces à Marie. Les clefs de la sacristie que tu suspendis

devant son image, la nuit de ton départ, elle les a gardées, en sorte que nul, en ces quatorze ans, ne s'est aperçu qu'elles manquassent. Marie t'a en telle affection, qu'elle a pris ta figure pour remplir toutes tes fonctions. Voilà, ô femme, ce qu'a fait pour toi la Reine du Ciel. Elle t'ordonne de rentrer au cloître. Tu trouveras ta couche inoccupée. Et c'est au nom du Seigneur que je te parle. »

Peu après, elle se réveilla. « O Seigneur, Dieu tout-puissant, dit-elle, ne souffrez point que le démon accroisse encore la douleur que j'éprouve. Si je pénètre au couvent et si l'on me prend pour une voleuse, j'en aurai honte plus grande que celle que j'eus lors de ma fuite. Je vous implore, ô Dieu de miséricorde, par le précieux sang jailli de votre côté. Si la voix que je viens d'ouïr m'a parlé pour mon salut, souffrez qu'elle ne se taise point et faites que je l'entende trois fois. Alors, ne doutant plus, je saurai qu'il m'est permis de rentrer au cloître et je pourrai louer Marie et lui rendre grâces sans fin. »

Or, la nuit d'après, elle entendit une voix qui disait : « Femme, tu tardes trop. Retourne dans ton cloître où Dieu saura te consoler. Fais ce que t'ordonne Marie. Je suis son messager. Ne doute plus. »

Ayant ouï une deuxième fois la voix lui commandant de reprendre le voile, elle n'osa pas encore obéir. Et, priant, elle attendit la nuit d'après. « Si je suis, dit-elle, le jouet des Elfes, il faut déjouer les artifices du Méchant. S'il revient cette nuit, couvrez-le, Seigneur, d'une telle confusion qu'il s'enfuie d'ici, impuissant à me nuire. O Marie, soyez-moi favorable. Si c'est vous qui m'envoyez la voix qui m'enjoint de rentrer au cloître, je vous en conjure, par votre divin enfant, permettez qu'elle parle une troisième fois. »

La troisième nuit, elle se réveilla. Elle entendit une puissante voix du ciel, accompagnée d'une vive lumière. La voix disait : « C'est à tort que tu ne suis pas mes ordres, car c'est bien Marie qui te parle par ma voix. Déjà tu as trop tardé. Rentre sans crainte au couvent. Tu trouveras les portes grandes ouvertes ; tu peux entrer où tu veux. Ta robe, tu la verras sur l'autel. »

La voix ayant parlé, la pécheresse, qui s'était mise à genoux, aperçut encore la lumière. Et elle s'écria : « Je ne puis douter davantage. Cette voix vient du Seigneur : c'est la messagère de Marie, je le sais à présent. Elle m'a parlé dans la splendeur et je veux qu'elle soit obéie. Je veux rentrer au couvent, pleine de foi en la miséricorde de Notre-Dame. Mes enfants, je les veux confier au Seigneur qui saura bien prendre soin d'eux. »

Elle se dévêtit, et doucement de ses vêtements elle couvrit les deux petits et les baisa sur la bouche. « Adieu, dit-elle, ô mes enfants. Je vous laisse à la Vierge : qu'elle vous ait en sa garde.

Sans l'ordre de Marie, je ne vous abandonnerais pas pour toutes les richesses de Rome. »

— Ecoutez ce qu'elle fit ensuite. — Pleurante et seule, elle s'en fut vers le cloître. Quand elle entra dans le verger, elle aperçut la porte ouverte. Elle la franchit résolument, et dit : « Soyez bénie, ô Marie. Me voici sauve entre ces murs; que Dieu m'envoie bonne aventure. »

Partout, devant elle, elle trouva les portes ouvertes toutes grandes. Elle pénétra dans la chapelle, murmurant à voix basse : « Seigneur, ô mon Dieu, rendez-moi la robe quittée il y a quatorze ans. Je la laissai sur l'autel, la nuit que je m'enfuis d'ici. » Et — je vous dis la vérité — elle retrouva chaussures, robe et coiffe à l'endroit où elle les avait déposés. Elle se vêtit à la hâte et dit : « O roi du célcste royaume, et vous Marie, vierge sans tache, soyez bénis! Vous êtes, ô Marie, une fleur de vertu. En vos entrailles immaculées, vous avez porté sans douleur un enfant, Notre Seigneur à jamais. Vous fûtes élue entre les femmes. Votre fils créa le ciel et la terre. Votre pouvoir vous vient de Dieu. Vous commandez, étant sa mère, au Seigneur qui est frère des hommes, et lui peut vous nommer sa chère fille. Et vos pouvoirs, unis, ont allégé ma peine. Celui qui vous demande sa grâce, l'obtient, sa prière fût-elle tardive. Votre miséricorde est infinie. Je vivais dans la douleur et l'affliction : par vous, j'entre dans la félicité. Combien ne dois-je pas vous bénir! »

Et elle aperçut en effet les clefs de la sacristie, au pied de la statue de Marie, où elle les avait suspendues. Les ayant mises à sa ceinture, elle pénétra dans le chœur et vit dans chaque coin les lampes allumées. Elle prit les livres d'heures et mit chacun d'eux en sa place, ainsi qu'elle avait coutume autrefois. Puis elle pria que la Vierge la préservât de tout mal et prît soin des enfants qu'elle avait laissés en leur privation, dans la maison de la veuve.

Cependant la nuit s'avançait. L'horloge sonna minuit. Ayant saisi la cloche, elle sonna matines si habilement qu'on l'entendit de partout. Les religieuses qui dormaient se levèrent et descendirent aussitôt du dortoir commun. Aucune d'elles ne soupçonna ce qui s'était passé. Elle demeura donc au couvent sans qu'on lui fît reproches ni remontrances. Marie avait tenu sa place comme si elle eût servi elle-même. Et la pécheresse fut sauvée parce qu'elle avait honoré Notre-Dame, la Vierge divine vénérée, qui jamais ne laisse dans le besoin ceux qui l'aiment.

La damoiselle ayant ainsi repris le voile, je ne veux pas oublier les enfants qu'elle laissa chez la veuve, en grande privation. Ils n'avaient ni argent, ni pain, et je ne saurais dire quelle fut leur désolation lorsqu'ils virent leur mère partie. La veuve, prise d'une grande pitié, s'assit auprès d'eux et dit : « J'irai trouver l'abbesse,

avec ces deux enfants. Dieu fera naître en son cœur la pensée de les bien traiter. » Leur ayant mis leurs vêtements et leurs chaussures, elle les mena au cloître. « Voyez, dit-elle, ô Madame, la détresse de ces deux orphelins. Leur mère misérable les a abandonnés, cette nuit, en ma demeure, et a poursuivi son chemin, vers l'Orient ou l'Occident, je ne sais lequel. Voyez ces pauvres enfants. Volontiers je les assisterais, si je le pouvais. » Et l'abbesse répondit : « Gardez-les. Je saurai vous indemniser et vous ne regretterez point de les avoir recueillis. Qu'on leur fasse la charité, chaque jour, au nom du Seigneur. Envoyez tous les matins querir pour eux vivres et boisson, et, s'il leur manque quelque chose, n'oubliez pas de m'avertir. »

La veuve fut toute joyeuse de cet heureux dénouement, et, emmenant les deux petits, elle en eut grand soin. Et quelle ne fut pas la joie de la mère, qui les avait nourris, qui pour eux avait souffert, lorsqu'elle les sut en bonne sauvegarde, ses enfants laissés en grande privation! Elle n'eut plus pour eux ni crainte ni inquiétude.

Elle menait donc une sainte vie. Pourtant, jour et nuit, elle soupirait en tremblant, car le repentir persistait en elle des grands péchés qu'elle n'osait avouer ni découvrir à aucun homme, même en un endroit clos.

Un jour, vint au cloître un abbé qui de coutume le visitait une fois l'an, afin d'apprendre s'il ne s'était point commis de péché honteux et digne de blâme. Le jour de son arrivée, la pécheresse priait, agenouillée dans le chœur, sentant en elle rudes combats. Le diable l'emplissait toute d'une grande confusion, pour la détourner de s'ouvrir au prêtre de ses lourdes iniquités. Comme elle était en oraison, elle aperçut venant à elle un adolescent vêtu de blanc. Elle vit qu'il avait entre ses bras un enfant qui lui parut mort. Il jetait en l'air une pomme, puis la rattrapait comme pour divertir l'enfant Elle priait et voyait cette image bien distinctement. « Ami, si tu es un envoyé du Ciel, je te prie, au nom du Seigneur, réponds-moi sans feinte. Tu joues avec une pomme rouge pour amuser cet enfant, petit cadavre que tu portes. Ton jeu ne saurait le divertir en rien. — Tu dis vrai, ô femme. Cet enfant ne voit mon jeu en aucune façon, car, étant mort, il ne peut ni voir ni entendre. Dieu, de même, ne sait rien de tes prières ni de ton jeûne. Et toute la peine est vaine que tu prends pour te mortifier. Tu es noyée en une telle multitude d'iniquités que le Seigneur, en son royaume, n'entend point tes prières. Crois-moi, va sans tarder chez l'abbé, ton père, et un à un dis-lui exactement tes péchés. Ne te laisse point tromper par le démon. L'abbé te remettra les iniquités qui te tourmentent. Si, au contraire, tu ne t'ouvres point à lui, Dieu te frappera d'un terrible châtiment. » Ayant dit, l'adolescent disparut et elle ne le vit plus.

Elle avait bien entendu ses paroles. C'est pourquoi, dès le matin, elle fut trouver l'abbé, qu'elle pria de recevoir son exacte confession. L'abbé, homme très sage, dit : « Ma chère sœur, certainement, je ne puis vous refuser. Rentrez donc en vous-même et remémorez-vous tous vos péchés. » S'étant assise aux côtés du saint prêtre, aussitôt elle lui découvrit toute sa vie : elle dit son existence entière, depuis le commencement. Le fol amour qui l'avait prise ; la force des tentations qui l'avaient contrainte, une nuit d'angoisse, de déposer sa robe sur l'autel de la Vierge et de s'enfuir avec un homme ; puis elle parla de ses deux enfants. En un mot, sans rien omettre, elle avoua tout ce qui lui était advenu ; tout ce qu'elle avait en la profondeur de son âme, elle l'énuméra. Sa confession entièrement terminée, le saint père dit : « Je vous remets, ô ma sœur, les péchés qui vous tourmentaient et que vous venez de confesser. Louez et bénissez la Mère de Dieu. » A ces mots, imposant la main sur sa tête, il lui donna l'absolution. Puis il dit : « Je veux en un sermon publier toute votre histoire. Mais je le ferai si bien que nulle part, jamais plus, ni vous ni vos enfants n'en devrez rougir. Il serait injuste de taire un miracle si beau que Dieu fit pour honorer sa mère. Je veux le dire partout, dans l'espoir qu'il convertira bien des pécheurs et leur enseignera à vénérer Notre-Dame. »

Il dit donc à toutes les religieuses, avant son départ, ce qui était advenu à l'une d'elles. Mais elles ne surent à qui, car cela fut tenu secret. Puis l'abbé partit, emmenant les deux enfants. Il leur mit la robe grise et ils devinrent deux hommes justes. Béatrix était le nom de leur mère.

Louez Dieu et louez Marie, la nourrice du Seigneur, qui fit ce si beau miracle et secourut Béatrix en toutes ses misères. Et vous tous, petits et grands qui oyez lire ce récit, priez que Marie nous assiste dans la douce vallée où Dieu viendra s'asseoir pour juger le monde. Amen.

(Traduit par Lucien de Busscher.)

Décomposition

Trouver la vérité — c'est à dire : *approcher* de la vérité — ne serait pas aussi difficile, si nous étions moins lâches. En beaucoup de cas, nous *n'osons* pas rechercher ce qui est vrai.

L'erreur exerce une certaine attraction. Dans notre âme il existe quelque chose que nous pourrions appeler : *horror vacui.* D'habitude nous n'abandonnons pas une erreur sans avoir dûment reçu, à sa place, une autre erreur: Imaginez qu'on ait crié au feu ! Vous sortez pour aider à l'éteindre, ce feu. Non, pour regarder. Non, pour ressentir quelque émotion... Votre journée était si monotone !

Voilà que vous rencontrez quelqu'un qui vous assure qu'il n'y a le feu *nulle part.* Cet homme vous enlève quelque chose. N'est-ce pas que vous ressentez une certaine déception à cette nouvelle ?

Vous voulez résister à cette sensation. Tout en disant : « Ah... tant mieux ! » vous regardez, la main en abat-jour, dans la direction de ce réverbère. Vous regardez en l'air et vous croyez — non, vous *espérez* — voir de la fumée.

Il y a là un petit nuage qui, pour vous faire plaisir, veut bien prendre l'aspect d'une colonne de fumée. Ou bien, un lointain incendie de tourbière donne au ciel un éclat roux... ou bien... non, il n'y a rien, rien, absolument rien qui vous autorise à croire à un incendie, et cependant... tout en disant : « Tant mieux ! » vous demandez enfin :

— Mais... est-ce que peut-être — non, c'est un nuage — mais... est-ce que peut-être quelqu'un serait tombé à l'eau ?

Et si votre interlocuteur vous répond : « Non, pas davantage », vous le trouvez désagréable.

Oui, l'erreur attire. L'histoire du genre humain, comme celle de tout homme en particulier, n'est au fond autre chose qu'une longue lutte entre le vrai et le faux, entre l'erreur et le bon sens, et souvent même qu'une lutte entre plusieurs erreurs.

Tout ce qui *est*, *doit* être. L'erreur aussi est nécessaire. S'il était possible d'atteindre la vérité absolue, il en résulterait une sorte de stagnation qui nous ferait nous endormir, et peut-être nous rendrait incapables d'apprécier le joyau qui nous échut.

C'est précisément à l'erreur et à notre penchant pour les contre-vérités que la vérité emprunte son éclat. Une lumière sans ombre est inimaginable. *Santé* serait un mot vide de sens, s'il n'existait pas de *maladie.* Le *lever* serait impossible, sans un *tomber* ou un *coucher* préalable. Il n'y aurait pas de *plus* pour nous, si nous ne connaissions pas le *minus.* Sans nuit il n'y aurait pas d'aube et sans mal point de bien.

Ce sont justement — ou, du moins, le plus souvent — les conséquences nuisibles d'une erreur qui nous poussent à rechercher la vérité. Et il arrive fréquemment dans nos tentatives, que, tout en ne réussissant pas de la façon que nous nous imaginions — et quand même nous arrivons à une conclusion aussi erronée que celle que nous avions rejetée — au cours de nos recherches vers le mieux nous tombons sur un résultat inattendu qui peut nous être utile. Et, même sans cela, l'effort en soi constitue un bienfaisant exercice.

L'enfant qui s'efforce à atteindre l'horizon pour recueillir les couleurs de l'arc-en-ciel dans sa coquille à couleurs ne parvient pas à *son* but. Mais le but de la Nature est atteint, qui voulait que l'enfant se *mût*. Se mouvoir c'est: observer, penser, vouloir, s'efforcer. C'est, encore une fois : Vivre.

Abel Tasman, au cours de son voyage vers Java, gouvernait, arrivé à une latitude méridionale assez haute, trop longtemps vers l'est : une erreur ! Mais il découvrit la NOUVELLE-HOLLANDE et, sans l'erreur de Tasman, la *Tasmanie* se serait appelée NEW-ENGLAND ou bien aurait emprunté son nom à un saint portugais quelconque. Que cette dénomination ait ou n'ait pas d'importance, n'est pas ici la question.

Le plus beau vers de Malherbe :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses....

est dû à une erreur. On sait que dans le manuscrit il y avait :

Et Rosette a vécu...

Hélas, il n'y a plus de ces typographes !

Le phosphore, qui joue un rôle si considérable dans l'industrie, a été découvert par quelqu'un qui, *errant*, cherchait la pierre philosophale dans les immondices.

Aux erreurs des Grecs sur la divinité nous devons leur si profonde mythologie, et le moine inintelligent qui, au moyen âge, s'imaginait servir son Dieu à copier et à enluminer machinalement bréviaires et livres d'heures fournit parfois, sans savoir ce qu'il transcrivait, la copie de tel document bien autrement intéressant que livre d'heures ou bréviaire.

Oui, l'erreur est nécessaire ! Si la vérité objective — et je ne sais pas si elle existe — nous attirait, toujours, partout, sans contrepoids... si nous pouvions, à l'atteindre, consacrer nos forces tout entières, indivisées, sans en être constamment détournés par notre penchant pour l'erreur, le cycle des fonctions de la Nature serait rompu et, par conséquent, aurait cessé d'être.

La Nature fonctionne par composition et par le *contraire*. Ce dernier procédé est appelé suivant la nature des objets : vieillir, s'user, dépérir, pourrir. Si nous parlons des choses de notre espèce nous appelons cela : *mourir*.— Nous ne faisons pas autre chose.—

Mais tout cela aboutit au *pourrissement*, un mot qui nous choque parce que nous sommes mesquins.

C'est une belle langue, celle qui condense dans ce seul mot : décomposition, ces autres : *vieillir*, *s'user*, *dépérir*, *mourir*, *pourrir*. Ce mot indique *si* parfaitement ce que j'appelais le contraire de « composer » que je commence à sincèrement croire que nos aïeux sanscrits étaient docteurs ès-sciences physiques.

Il faut une certaine dose de savoir — et même proportionnellement à l'état général de la société d'il y a quatre, six ou dix mille ans, une *très forte* dose de savoir — pour se rendre compte qu'à tel objet nauséeusement pourri, qui frappe les sens de la plus déplaisante façon, il n'y ait en vérité *rien de corrompu*; que les parties en ont été désagrégées; que la cohésion en a cessé et que — pour employer une image bien simple — la maison est démolie, *avec conservation des matériaux*.

Pour aussi simple que cette vérité puisse apparaître aux physiciens de notre époque, je prétends néanmoins que le *Peuple* n'est *pas encore* à la hauteur d'une Société qui trouva et employa le mot *décomposition*, c'est-à-dire qui le *comprit*. En vérité, nous avons rétrogradé et le dogme de la résurrection du corps n'a pas été sans y contribuer.

J'ai dit : « Celui qui craint la pourriture est un ennemi de la vie. » Oui ! Et qui se plaint de l'erreur est un ennemi de la vérité. Mais je parle de *la* pourriture et de *l'*erreur.

La vie matérielle est une lutte contre toute pourriture. La vie morale et intellectuelle, une lutte contre toute erreur.

(Il serait curieux que l'on interprétât mes Idées sur la nécessité de l'erreur et de la décomposition comme si je prenais parti pour le mensonge et préférais voir un cadavre que telle fille.

On en est capable.)

MULTATULI

Traduit du néerlandais par ALEXANDRE COHEN.

Marie

XXXVII

Mais d'où provenait donc le luxe de Marie?

Voilà la question qu'on va me poser. Et je ne la vois venir ni sans une certaine anxiété ni même sans mauvaise humeur.

Rien ne me serait au fond plus facile qu'une réponse vague et dont en somme le lecteur se satisferait. Je pourrais dire, par exemple, que Marie avait hérité d'un oncle d'Amérique ou bien qu'elle avait gagné le gros lot à quelque loterie. Je pourrais encore insinuer qu'elle en était venue, comme tant d'autres, à émarger aux fonds secrets : convenez qu'elle y aurait eu au moins autant de droit que la plupart des dames que l'Etat fait vivre en faveur de la poésie.

Pourtant je préfère laisser ignorer les ressources du budget de Marie. Elles ne concernent après tout que sa vie privée. Libre à vous d'imaginer ce que vous voudrez, que peut-être elle volait, qu'elle avait quelque autre moyen aussi peu avouable de se procurer de l'argent. Que si mon lecteur est d'humeur bienveillante, il peut admettre tout simplement que Marie ayant avancé en âge, ses parents — d'ailleurs fortunés, — qui jusque-là avaient été quelque peu chiches, montraient à présent plus de libéralité.

XXXVIII

Peut-être aurais-je dû, me conformant à l'usage des romanciers, dépeindre les parents de Marie, et les présenter au lecteur avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts. A présent il est un peu tard. D'ailleurs pourquoi chagriner ou blesser des gens honorables et qui n'ont rien à voir en mon récit.

En revanche, il est un personnage que je ne puis me dispenser de faire connaître. Je veux parler de l'homme qui faisait à Marie la cour, pour le bon motif.

Un beau jour, Marie m'informa de l'air le plus détaché, et comme s'il se fût agi d'une chose qui lui arrivait journellement, qu'on venait de la demander en mariage. Cependant la démarche lui avait fait impression. Elle avait, avant de donner réponse, exigé le temps de la réflexion et venait prendre mon conseil.

Voir La revue blanche des 1er et 15 mai.

Je connaissais la personne et serais à même de la décrire par le menu. Même je me propose d'en parler tout à l'heure. Mais je com-



mence par avertir le lecteur que la plupart des renseignements que je donnerai seront faux. Aussi bien, convient-il de dire les vrais

noms du personnage, son métier, de donner l'adresse de son tailleur et la description de ses verrues?
Un de mes bons amis, homme délicat, raffiné et qui est un critique très en vue, tient que les auteurs doivent au public des renseignements sur la position sociale des héros qu'ils mettent en scène.
Je dirai donc que la personne qui demandait Marie en mariage était un honorable fabricant. Je fais choix de ce titre parce qu'il assure à celui qu'il désigne toutes les sympathies de mes lecteurs et que je désire traiter avec le plus d'égards possible un pauvre homme qui est en mon pouvoir; que je pourrais, sans le moindre inconvénient pour moi, le tourner en dérision, lui faire jouer le plus vilain rôle. Et puis, ce mot de fabricant, est un des plus élastiques et des plus commodes qui soient. On peut fabriquer des calandres et fabriquer des fromages, de la margarine, des tableaux à l'huile, des journaux et des scandales, des canons comme des nourrices.
Donc le prétendu de Marie était fabricant, ni jeune, ni vieux, du meilleur âge, plein d'avenir, favorisé des meilleures chances.
C'était en somme quelqu'un dont la demande méritait d'être prise en considération.

XXXIX

Après y avoir mûrement réfléchi et avoir pesé les choses, nous tombâmes d'accord qu'il ne fallait point refuser la demande en mariage du fabricant, mais que les fiançailles seraient d'abord tenues secrètes.
Nombre de baisers célébrèrent la résolution et je portai un toast au futur. Puis je tins à Marie ce discours :
« Il faut à présent, Marie, te souvenir qu'aussitôt mariée, après « moi, à ton époux légitime tu devras fidélité, obéissance. Demeure-« lui fidèle aussi longtemps que tu le pourras, même si ton époux « entretient quantité de maîtresses, même si la fidélité te pèse à « garder. Te souvenir que ton devoir est de veiller sur l'honneur de « ton mari : c'est à toi qu'il appartient de faire en sorte qu'il ne re-« çoive publiquement aucune éclaboussure. Retiens que l'infidélité « du mari diffère de celle de la femme en ce qu'elle ne diminue en « rien l'honneur de celle-ci, tandis qu'une femme, notoirement in-« fidèle, rend son mari ridicule. Peut-être n'est-ce qu'absurde et in-« juste, mais il en est ainsi de temps immémorial, et c'est une façon « de voir qui durera aussi longtemps que l'institution même du « mariage. D'ailleurs, elle est peut-être moins ridicule qu'il y paraît « si l'on considère que l'infidélité de la femme porte ses fruits dans « le ménage, celle du mari au dehors. Par ainsi, honte soit à la « femme qui fait son mari cocu.
« Cependant, Marie, les femmes qui, même fidèles, paraissent en « public environnées d'adorateurs, tandis que le mari, comme « un nigaud suit le cortège, ne valent pas mieux que celles qui vé-

« ritablement le trompent. Leur conduite est sans excuse. L'homme
« le plus indigne a encore trop de droits au respect de sa femme
« pour qu'elle ridiculise le nom de ses enfants. »



Tels sont les mémorables propos que je tins à Marie pour le mieux de son futur.

XL

Je ne fus d'abord animé à l'égard du fiancé de Marie que de sentiments de bienveillance. Il ne me gênait en rien. Un jour devait venir où elle serait à lui. Mais, jusque-là, elle était à moi, et, quand tout serait rompu entre nous... eh bien, elle passerait dans ses bras. Même je lui donnerais, par dessus le marché, ma bénédiction. Mais il arriva que le délire des grandeurs s'empara de l'âme du fabricant et qu'il voulut affirmer ses droits sur Marie. Lui, qui aurait dû se tenir à une attitude humble d'aspirant, commença de vouloir faire acte de légitime autorité.

Il se mit tout à coup à la surveiller, à épier ses faits et gestes; apparut jaloux et méfiant. Même il osa l'espionner et ne craignit pas d'en venir jusqu'à des insinuations, jusqu'à des menaces. Marie y voulut voir la preuve d'un soupçon qu'il commençait d'avoir de nos relations.

Il l'effraya si bien et mit tant de trouble en son esprit qu'elle déclara un jour qu'elle n'osait plus venir chez moi. Elle redoutait son fabricant qui passait pour un homme violent.

C'est où je perdis patience. Je tins à Marie le langage d'un prophète en courroux gourmandant un peuple égaré.

« Qui donc est ton maître? Est-ce lui ou bien est-ce que c'est moi?
« Qui t'a rendue plus heureuse qu'aucune jeune fille au monde?
« Qui t'a menée à la terre promise de l'amour? Marie, Marie,
« vas-tu, infidèle, te détourner de moi, oublier mes bienfaits?
« Pourtant souviens-toi d'une chose : si tu renies les serments que
« tu m'as faits, à moi qui suis ton seigneur, à qui tu appartiens et
« dont tu ne peux te séparer, je te maudirai et te chasserai de
« ma maison. Et le fouet de ma malédiction, tu continueras d'en
« être frappée tous les jours de ta vie. Et maintenant, va, si tu
« veux. Choisis entre le fabricant et moi. »

Quand Marie eut entendu ces paroles et qu'elle se fut bien pénétrée de mon juste courroux, elle pleura amèrement, se reprocha sa faiblesse et me supplia de ne point l'abandonner.

Or, je lui pardonnai et la conduisis, avec tous les honneurs dus, jusqu'à ma couche. Mais mon cœur jura qu'il tirerait vengeance du trop présomptueux fabricant.

XLI

Une biche blanche paît ma prairie. C'est la plus belle d'entre les biches de la forêt et la mieux apprivoisée. Elle mange au creux de ma main et le seul son de ma voix la fait accourir.

Il est aux alentours de mon pré beaucoup d'autres biches. Souvent je les appelle et les invite à manger. Mais elles reconnaissent le passage de la biche blanche et sont inquiètes. Pour moi, sitôt que je distingue les oreilles de ma biche blanche, ses yeux qui brillent dans l'ombre de la forêt, je chasse toutes les autres.

Mon pré appartient à la biche blanche comme elle-même m'ap-

....

partient. Elle vient brouter dans ma main et obéit au moindre de mes gestes.

Ma biche blanche! Elle peut bien jouer en liberté dans la forêt, sur les prairies qui l'avoisinent. Mais, que survienne un chasseur qui s'avise de vouloir l'attraper, l'enlever de mon pré pour la mener sur le sien et lui apprendre à manger dans sa main. Oh! alors, ma biche blanche, je saurai faire valoir mes droits et, chaque fois qu'il croira te tenir, je t'arracherai de ses filets.

Marie, ma biche blanche, sois louée d'avoir gardé ton cœur inébranlable durant ces jours d'épreuves?



XLII

Tu as couru tout ce temps, insoucieuse du danger, entre les pièges de ton fiancé et ma prairie. Il t'a appelée, menacée, mais au moment même où il te croyait dans ses filets, tu t'es sauvée pour venir en courant manger dans la main qui t'appelait.

Ce double jeu ne pesait-il pas à ta conscience ? Certes oui, dès que tu étais loin de moi. Tes lettres en témoignent. Tu me redemandais ta liberté. Ou bien tu sollicitais l'ordre de congédier l'autre.

Mais, quand, revenue près de moi, ta tête reposait sur ma poitrine, ton âme se vidait de remords. Elle oubliait l'angoisse. Tu t'y sentais heureuse et c'est où seulement tu goûtais avec quelque sécurité le seul bonheur que la vie puisse donner. Abandonnés l'un à l'autre, nous ne souhaitions rien ni personne. Que nous impor-

tait le reste du monde ? Ils pouvaient bien batailler, se chamailler, vivre désolés ou joyeux, entredéchirer leurs haines et leurs désespoirs. Nous savions, pour savourer une heure de félicité, un coin paisible dans la vallée de ce monde misérable.
Mais, je me souviens aussi, Marie, du frisson qui t'agitait quand il te fallait me quitter dans la nuit noire, du long regard de ton désespoir muet, prenant congé de mon appartement et de tous ses objets qui t'étaient familiers.
Pourquoi ne me demandais-tu pas de rester ?
Je ne connaissais point encore le doux secret que mon cœur dérobait comme un avare son trésor, ce secret que ton âme devinait, où elle puisait sa force durant ces jours d'épreuve.

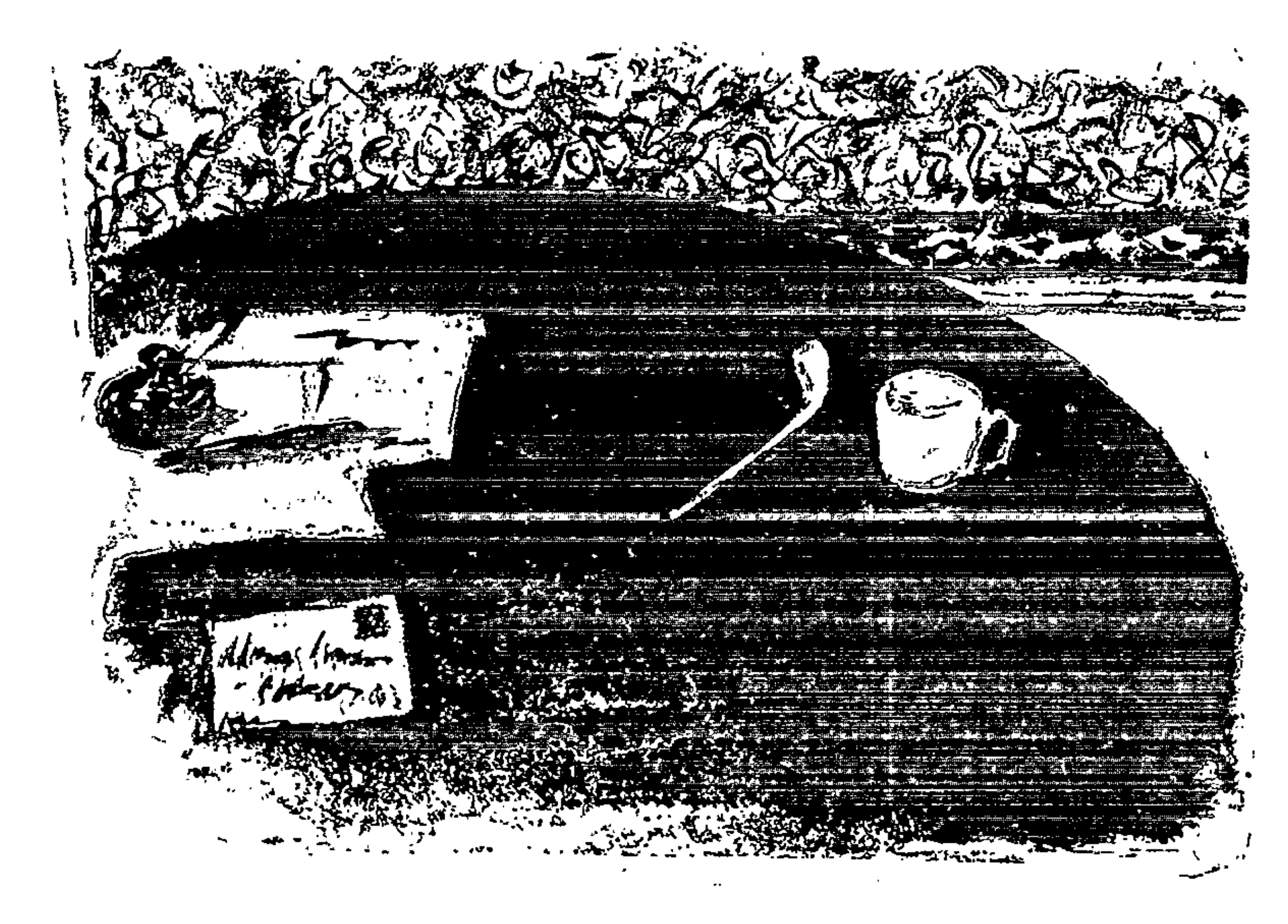
XLIII

Tout ce que je savais, c'est que j'étais comme un roi qui tient dans ses mains le plus précieux trésor. Le trésor était dans mes mains et j'étais, moi, le roi. A ma guise, je pouvais en jouir, je pouvais en faire don. Au gré de mon royal caprice !
Ma fierté contemplait mon trésor, mon orgueil me disait :
« Il est vrai que le trésor est inestimable ; malheur à qui oserait me le prendre ; il est à moi par la grâce de Dieu et je n'en dois compte à personne. Il me plaît, j'ai le désir d'en jouir. Mais demain peut-être mon plaisir sera de le jeter bien loin, car je suis roi et mes coffres sont pleins. »
Je tenais Marie dans mes mains comme un roi orgueilleux, son trésor. Sûr de mes droits souverains, j'aimais jouer avec elle, et la témérité de la laisser aller. Doublement après je jouissais de la reconquérir. Je savais trop qu'au seul mot : « Viens », elle viendrait, « Va », s'en irait.
C'est que j'ignorais encore que le jour viendrait où, anxieux de ma misère, j'oublierais l'orgueil et crierais : « Demeure, mon unique, mon plus rare trésor. »

XLIV

Je tenais dans mes mains mon trésor.
Tard, un soir, je passais devant un grand restaurant. Le premier étage était brillamment éclairé ; par les fenêtres ouvertes passait une musique de danse.
Je me souvins tout à coup que Marie avait été invitée à un bal qui devait justement se donner là. Ainsi elle dansait là-haut, elle dansait avec le fabricant. Lui devait se pavaner, faire le roue à l'entour d'elle pour que chacun pût voir que Marie lui appartenait.
Eh ! Prends bien garde, cher amoureux, voici la vengeance : elle vient. Tu vas être puni d'avoir osé me disputer mon empire sur Marie.

J'entre au café, je demande de l'encre, une plume; j'écris : « Il ne me plaît pas que tu sois plus longtemps avec lui. Prétexte une indis-



position et viens chez moi qui suis malade d'ennui, et du désir de te voir. Si tu m'aimes, viens. »

Un garçon me promit de remettre le billet en mains propres. Je lui donnai son pourboire et rentrai chez moi.

Je parai ma chambre comme pour une fête. J'étais sans inquiétude, je savais qu'elle viendrait. Et, en effet, à peine j'avais terminé mes préparatifs qu'une voiture s'arrêtait à la porte. Par la fenêtre j'en vis descendre une dame vêtue de blanc.

La voilà dans ma chambre, son sein se soulève, sa main comprime son cœur qui bat. Elle est aussi belle qu'un songe. C'est une nymphe vêtue d'écume. La robe est blanche, douce. Elle colle à son corps et pourtant demeure souple et moelleuse comme de l'écume; on la dirait tissée de toiles d'araignée superposées. L'étoffe est si légère, si aérienne, si éthérée que presque on craindrait qu'au moindre contact elle se dissipe.

Oui, Marie m'apparaît vraiment comme une vision de rêve. Elle-même croit qu'elle rêve, promène autour d'elle des yeux étonnés, avoue ne pouvoir comprendre comment elle a fait pour se débarrasser de son fabricant et quitter le bal. Tout ce dont elle se souvienne, c'est qu'elle a reçu une lettre, et n'a pu rester plus longtemps.

Cependant quand la voiture qui avait amené Marie l'eût remportée, j'ouvris la fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit. Les étoiles brillaient au firmament. Mon orgueil royal sourit au ciel étoilé. Il disait : « Marie serait là-haut à danser avec les anges, qu'un signe de moi eût tôt fait de l'en faire descendre. »

XLV

Je vois s'avancer les moralistes experts, leurs lunettes sur le nez, les poches bourrées de leurs livres de préceptes. Ils ont examiné, pesé tout ce que je viens de dire, et les voilà prêts à déclarer que Marie n'est ni plus ni moins qu'une gueuse.

Comment pouvait-elle répondre par une conduite aussi infâme à la conduite de cet excellent homme de fabricant, conforme celle-là aux principes les plus honorables ? S'il lui était impossible absolument de maîtriser ses mauvais penchants, son devoir, clair comme le jour, son devoir étroit n'était-il pas de rompre avec lui ?

Oh ! taupes au soleil, savants diserts, restez donc dans vos souterrains. Vous y pourrez décréter autant de protestations qu'il vous plaira contre le trop d'éclat des fleurs ou la frivolité du chant des oiseaux dont se scandalisent les taupes bien pensantes. Mais n'allez pas peser de vos lourdes maximes sur les tentations, les erreurs où est exposée Marie et sa jeunesse dans le labyrinthe de la vie. Elle était comme le papillon qui voltige.

Les fleurs l'appellent, murmurant: « Viens à moi, beau papillon ». Seule la fleur qu'il préfère, celle où il aime le mieux se poser, dit : « Ne compte pas sur moi. Dans un instant je t'aurai chassé. »

Je sais à présent quel secret espoir Marie dérobait en un coin de son cœur. Mais je sais aussi qu'elle n'osait se régler sur cet espoir, que même elle n'osait se l'avouer. C'est pourquoi les relations qu'elle avait avec moi ne lui paraissaient un bonheur que comme fugitif, accordé pour un instant, un bonheur tellement en dehors du cours ordinaire de la vie qu'elle pouvait se dispenser d'en rendre aucun compte.

Quand il aurait disparu, il lui resterait encore assez de temps pour être l'épouse honnête de son honorable mari.

Voilà pourquoi, se libérant de toute obligation et certaine de son bon droit, elle s'abandonnait à l'harmonie de l'amour.

XLVI

Les auteurs impies disent : « Beau comme le péché. »

Je ne suis pas impie et ne leur donne pas raison. Le péché est hideux. Sa face est contractée, ses lèvres blanches, ses mains tremblantes. Il promène en rampant dans les ténèbres la fausseté, la lâcheté de son regard. Sa bouche expire une haleine fétide dont tous les plaisirs de la vie sont empestés.

Je le connais bien, nous avons été convives à la même table, au même festin. Triste festin ! Le vin y avait le goût de l'absinthe, l'horreur figeait le sourire des lèvres. Le sang se glaçait dans les veines, cependant que des têtes de mort s'entrechoquaient sous prétexte de baisers.

La forme du péché, le signe auquel il se reconnait, c'est la laideur. Si le péché était beau, puisque Marie est belle, il ne serait plus le péché.

XLVII

Je veux à présent, devant mes yeux, chausser mon nez de l'appareil de la morale et puis les fixer sur le fiancé de Marie.
C'était un homme honorable, je le vois parbleu bien. Et je verrais le contraire que je ne le dirais pas. Ne me suis-je pas donné pour tâche de bien parler de lui?
Donc, c'était un homme honorable et c'est hautement que je le loue de ce que ses intentions touchant Marie fussent pures.
Il n'aurait plus manqué qu'elles ne le fussent pas.
Je lui accorde tout à l'exception d'un seul point: ce n'est pas un homme qui se respecte.
Or, je le prouverai.
Il poursuivait de ses assiduités une jeune fille qui ne l'aimait pas. Peut-être est-ce qu'elle lui cachait la vérité? Peut-on savoir ce qu'ils s'étaient dit? Je n'en sais rien. Ce que je sais bien c'est qu'un amoureux est aussi fort pour distinguer entre des paroles d'amour véritables et celles qui ne sont que mensonges, qu'un bijoutier entre des diamants vrais et des faux. La balance dont use l'amour est plus délicate qu'aucune. Elle ne se trompe pas du poids d'une lettre.
Le fiancé de Marie savait qu'elle ne l'aimait pas. Il en était aussi sûr qu'il l'était de l'aimer. Et pourtant il ne la quittait pas. Il lui suffisait des miettes de la table de son cœur.
Eh bien, l'homme qui en agit ainsi n'est pas un homme qui se respecte. Marie est indiscutablement la plus adorable des femmes, et je l'aime. Mais si je savais qu'elle connût ou qu'elle rêvât un bonheur plus grand que celui d'être à moi, je ne voudrais plus la posséder. J'aimerais mieux m'arracher la langue que de mendier son amour. On peut bien empocher dans une besace de mendiant du pain, pas de l'amour. Parvenir aux places, aux titres, aux faveurs et aux présents par la mendicité, à l'amour jamais.
L'homme qui obtient une épouse en mendiant peut tout d'un temps se jucher sur le toit en guise de girouette. Son rôle se bornera dans le mariage à montrer aux amants de sa femme de quel côté souffle le vent.

XLVIII

Je passe en revue tous ces jours écoulés et je les vois défiler devant ma mémoire comme un long cortège de triomphe.
Je m'apparais d'abord dans mon château-fort, tel un aigle dans son aire. Cependant le bruit des armes, le feu du combat m'attirent. Je pars vers la rive ennemie, j'y fais des descentes, je dévaste les

villes, les villages. Je ramène enfin mes navires chargés d'un riche butin et tout mon château s'allume du feu des flambeaux de festins somptueux.

Quels festins! quelles danses! Ce sont luttes sans risques de défaites, fêtes où s'oublie le lendemain.

On rapporte des anciens Vikings que c'est les femmes qu'ils ravissaient qui leur demeuraient le plus dévouées, le plus fidèlement attachées. Rien ne me paraît plus probable. Il n'est pas de femme qui ne rêve d'un brigand qui l'aime, de sa tyrannie, de la violence de bras vigoureux qui l'emporteraient. Je ne crois pas du tout à ces légendes, que content les moines, de jeunes nonnes qui auraient préféré la torture et la mort, voire le suicide, à l'étreinte d'un ravisseur vigoureux. Ce sont des contes bons tout au plus à faire des chansons pour les enfants, mais qui conviennent mal à des cages de jeunes filles d'où les oiseaux sont prêts toujours à prendre leur vol.

Plus j'usais avec Marie de témérité, de folie, plus elle m'aimait. Voyait-elle mon navire approcher de la côte, elle ne s'enfuyait que par jeu. Combien avait plus de charme pour elle de sentir ma violence l'emporter à bord que d'y monter par la passerelle.

XLIX

Les flambeaux du festin sont allumés. J'attends Marie.

Je m'efface contre la muraille, vis-à-vis de l'escalier.

De là, à peine son pied touchera la première marche, je l'entendrai.

D'entendre ce choc chéri, ma pensée se pénètre douceur.

Combien de fois, combien, n'ai-je pas attendu ainsi ce premier signe de sa présence! Pourtant, la même impatience joyeuse fait battre mon cœur.

Ma bien-aimée fillette, si tu pouvais savoir combien je me languis de toi. Tu ne t'en doutes pas. Tu me vois toujours si calme. Tu es loin de pouvoir imaginer l'angoisse infinie qui, aux heures de solitude, trouble le cœur de ton amant. O la plus adorée des bien-aimées, quelle fatuité imbécile m'empêche de te serrer sur ma poitrine, et, plaçant ta main sur mon cœur, de te dire : « Sens-tu comme il bat? Tu crois ton amant un homme calme et froid, et, pourtant, son cœur bat à se rompre chaque fois que tu le quittes, chaque fois qu'il attend ton retour. »

Marie, mon trésor bien-aimé, tu vas tout à l'heure passer le seuil de ma porte et mon cœur orgueilleux te cachera ses angoisses. Je te dirai de belles paroles, mes baisers seront sincères, mais comment me décider à te révéler le trouble de mon cœur? Si seulement je pouvais. Quel bonheur que de l'épancher au moins une fois, ce cœur qui se contracte en geignant de douleur! Qu'il serait doux de pouvoir une fois ouvrir cette poitrine, laisser déborder à flots l'angoisse et l'inquiétude qui l'emplissent, donner libre cours à tous les sentiments qui l'oppriment. Impossible.

Je suis fou, Marie, fou d'orgueil, de vanité, fou d'amour-propre. Je ne peux pas, je n'ose pas...
Des pas retentissent. Je me lève en sursaut. Non c'est un pas pesant qui se traîne. Ce n'est pas le pied léger, le pas rapide de Marie.
Je me rassieds, j'attends. Mais je ne puis reprendre le fil de mes pensées.
Je ne pense plus et ne puis penser qu'à une seule chose : « Pourquoi ne vient-elle pas? »
Jeunes filles qui avez un amant, si vous l'aimez, faites-le pour rien attendre une fois, mais une fois seulement. S'il triomphe de cette épreuve, vous pouvez être sûres qu'il vous aime vraiment. Mais si, une seconde fois, vous le condamnez aux souffrances de cet enfer qu'est l'attente vaine, il vous saura indignes de son amour.
Je suis là à attendre, cependant que les minutes passent comme des secondes sur le cadran de ma pendule. Si je pouvais retenir le temps!
Jamais sa fuite ne m'a paru plus rapide qu'en ce moment où chaque minute emporte une espérance. Mon cœur lutte désespérément pour ne pas succomber. Son zèle est infatigable à forger de nouvelles explications, de nouvelles excuses. « Patience, elle viendra. C'est sûr. Elle aura mal compris. Peut-être qu'elle a été retenue en chemin. »
Les forces commencent de manquer à mon cœur. Mon espérance s'écoule à en mourir, s'écoule à mesure que les heures s'écoulent. Le doute triomphe et l'ironie.
J'accable Marie de malédictions. Je l'appelle la plus misérable et la plus fausse des femmes. Les soupçons les plus hideux m'assaillent, évoquant l'idée de supplices affreux. Il n'est pas de torture si cruelle que je ne veuille faire subir à Marie.
Enfin, je tombe assis sur le bord de mon lit, accablé de désespoir; mes yeux, par la porte ouverte de la salle à manger, fixent la table qui y est dressée, les mets exquis, les vins délicats, l'éclat des lumières.
Je me lève, vais à la fenêtre, que j'ouvre.
Une pluie de printemps, tiède et menue, tombe doucement. Debout, j'appuie mon front à la barre humide de la fenêtre. Ma douleur a perdu son amertume, je ne sens plus que ma fatigue, mais combien je me sens fatigué! Mon cœur est sec. J'aspire avec délices l'humidité douce de l'air. Ma fatigue se mue en la douceur d'une tristesse tranquille. Si tu venais en ce moment, Marie, certainement je ne te ferais aucun mal.
Ma joue contre ta joue, je te confierais, dans la douceur de printemps d'une atmosphère où fond tout ce qui fut dur et gelé, le tendre secret de mon cœur, qui enfin commence de m'apparaître.
Mais je me retourne et souris de remarquer que les flambeaux brûlent toujours sur la table joyeusement servie. Lentement, je les éteins l'un après l'autre. Et longtemps après, je demeure encore

assis dans l'obscurité, sans penser, sans souffrir, sans désir comme sans exigence. Je ne démêle en moi que l'humilité de vouloir être bon pour Marie.

L



Le matin, l'explication et Marie m'arrivèrent ensemble. Les troubles nuages de la nuit en un instant furent dissipés.

L'explication était des plus naturelles. seule une malencontreuse circonstance avait empêché qu'elle me parvînt à temps.
Combien j'avais été fou ! j'avais eu peur que Marie m'eût abandonné et plus que jamais elle était à moi. Une joie intense emplit mon âme. Toutes mes angoisses étaient oubliées. Je n'avais aucune blessure, la victoire une fois de plus avait mené mes drapeaux.

Ah ! Marie, si tu m'avais vu la veille au soir. Maintenant je te paraissais sûr de moi, tranquille et souriant comme toujours. J'avais à te regarder l'air le plus banalement amical, l'air d'un homme qui prenait la chose pour ce qu'elle était : une méprise fâcheuse.
Mon rôle, est-ce que je ne le jouais pas bien ? Pouvais-tu deviner qu'il y eût au fond quelque chose que je cherchais à te cacher ? Ne sentais tu pas, à mon étreinte, que mon bonheur était plus grand que je n'osais l'avouer ?
Est-ce que ton regard ne trahit pas ta pensée, quand ayant remarqué les bougies à moitié consumées sur la table encore servie, ton sourire me reprocha : « Voilà que de nouveau tu t'es encore couché tard..... »
A ma réponse : « Oui, c'est que j'avais un travail pressé », est-ce bien sincèrement et sans aucune arrière-pensée malicieuse que tu ajoutas sans y insister : « Sans doute, rien ne t'aurait tenu si tard éveillé, si ce n'est un travail pressé.»

LI

Je veux espérer qu'aux yeux de mon lecteur l'histoire de mes amours avec Marie commence de prendre plus franche tournure. Le fait est qu'elle touche à sa fin, que les parenthèses bientôt y seront devenues tout à fait inutiles.
Cependant il me faut encore une fois m'interrompre. C'est que je distingue nombre de visages où grimace quelque mépris, où paraissent d'autres mauvais sentiments que je souhaiterais écarter.
Ce sont les saints de plus fraîche date, les ascètes glabres de la poésie qui d'un air d'inexprimable mépris regardent ce confrère attardé à chanter, sur un mode aussi vieillot, les femmes et l'amour. Mieux que lui il comprennent les devoirs de la poésie moderne.
Sur la voie de longues et filandreuses épithètes, ils se hissent jusqu'aux étoiles, entament avec Notre Seigneur une conversation et puis redescendent parmi nous nous servir leurs célestes *interviews* avec toute la profondeur dont sont capables leurs cerveaux dont l'obscurité est nuageuse.

Leurs poèmes sont traités de façon que chacun comprenne aisément que la poésie ne s'exprime pas en termes ordinaires ou qui aient cours parmi les mortels. Aussi ceux-là seuls sont poètes qui dédaignent de traiter un sujet aussi vulgaire que l'histoire de deux amoureux.

Ces jeunes poètes de notre temps ont fait cette considérable découverte qu'ils sont d'une pâte trop fine pour l'employer à l'amour. L'amour les avilirait. Il détourne leur pensée des conceptions élevées. Il souillerait leurs âmes candides dont déjà, à ce qu'ils croient, le ciel se pourlèche et qu'il lui tarde d'appeler au séjour des bienheureux.

Laissons ces grandes âmes monter vers les astres et s'y évaporer. Les belles filles de notre planète ne les pleureront pas. Et si jamais ils redescendent dénigrer l'accouplement des sexes (c'est comme on appelle l'amour dans les régions étoilées) la plus misérable fille des rues saura bien leur apprendre que deux yeux de femme enferment plus de poésie que toutes les étoiles fixes.

Sur quoi je reprends l'histoire de Marie.

PETER NANSEN

(Traduit du dano-norvégien par Gaudard de Vinci.)



Dessins de PIERRE BONNARD.

René Maizeroy

I

René Maizeroy est messin, comme Paul Verlaine. Il est vrai que Verlaine naquit à Metz un peu par hasard, et parce que son père, officier du génie, y garnisonnait alors. Dans ces temps anciens les troupes du génie se partageaient d'habiter tour à tour Metz, Arras et Montpellier. C'est peut-être le sort, dans son acception la plus simple, un tour de rôle de garnison, qui ne voulut pas que Paul Verlaine naquît à Montpellier et ne fût un peu félibre. Si les choses se fussent prêtées à ce que Verlaine naquît à Arras, il eût été originaire de sa vraie patrie; et le poète le sentait : il s'est trouvé un peu Picard, un peu Ardennais, très Ardennais même, Lorrain jamais. Les poèmes où il parle de sa terre patriale, du pays de son père, du pays de sa mère et, ce qui n'est pas sans importance, du pays de son rêve, nous guident vers les rives plates de la Scarpe et de l'Escaut, non loin du berceau de Marceline Desbordes-Valmore, près des bois pressés de l'Argonne, vers une large Meuse coulant dans la plaine vaste, mais non point vers la vieille forteresse de la Moselle, jadis si pittoresque pourtant, avant qu'elle ne soit devenue l'actuelle caserne-brasserie qu'elle est toute.

Verlaine ne s'en est souvenu, de ce berceau, et de ses années de jeunesse, qu'au début de ses Confessions. Il y a là une vivace peinture des rues claires, un peu vides, pavées de cailloux hérissés ou hostiles où les militaires et les élèves de l'Ecole d'artillerie passaient des années de province. Les écrivains n'y naquirent pas à foison. On cite Sewrin, le farceur à la mode du Premier Empire, le continuateur de d'Allainval en la joyeuse création de Jocrisse, un auteur comique qui fut célèbre autant que M. Sardou; et on ne cite pas assez un esthéticien de premier ordre, le comte Durutte, dont les travaux sur la musique sont admirés d'une élite, mais non point la musique même. Le porteur de lyre indiscuté de la ville est Ambroise Thomas, gloire ailleurs contestée. Et puis, s'il fallait énumérer les célébrités de Metz, ce seraient des aéronautes et des maréchaux, des inventeurs d'obus et autres choses bruyantes et nocives, et en plus de beaux vitraillistes.

Est-ce à dire que le pays messin soit terre avare et de beauté précaire, où les cerveaux d'enfants artistes ne peuvent emmagasiner la beauté qu'ils restitueront plus tard sous forme de poèmes ou de drames ou de romans. Point du tout. La Moselle, large et claire, couleur d'acier, serpente en entourant de bras vifs et même pressés, des îles plates, couleur d'émeraude, prairies unies qu'ocellent les larges taches des beaux bœufs. Elle sait se perdre en des criques charmantes et ombreuses, où son peu de profondeur laisse voir des cailloux polis, ou bien elle s'enfuit derrière de légers ri-

deaux de roseaux. En son grand bras, elle traîne de longues flottaisons de bois, et heurte d'un vif remous des piles moussues de pont. De ses rives partent de gracieux villages qui se répandent en vergers, et qui escaladent de leurs vignes des collines en pierre sèche. Il n'a manqué à ces coteaux qu'un poète local, qu'un vigneron lyrique, pour que les noms des villages favorisés de treilles devinssent célèbres.

A Metz, une vieille citadelle à la Vauban descend vers la rivière en glacis et en remuements de terre gazonnée. Le pittoresque parapet de l'Esplanade regarde un vaste horizon de collines et le lointain sentier bleuâtre et tortueux de la rivière. Sur cette esplanade Nerval s'est arrêté, et a dû s'accouder au capricieux balcon sur l'eau et la plaine. Il y trouva sans doute une de ses meilleures nouvelles. Et si le reste de la ville est un peu le lacis étroit de rues comprimées dans la ceinture des murailles, l'esplanade est bien un rêvoir de poète avec sa large perspective et ses hautes allées silencieuses de marronniers.

Non, ce n'est point le pays qui s'oppose à un développement poétique. Il y eut même une efflorescence de chansons populaires et un peu de poésies locales, dont les curieux pourront trouver l'indication aux travaux de M. de Puymaigre. C'est un peu l'art d'un *border*, d'une marche entre pays longuement ennemis. Peu de notes bachiques, des chants de jeunes filles fort peu, sauf couplets d'aubade et de fiançailles, mais des chansons de route, mais des retours de soldats et aussi des départs pour la guerre ; il s'y ajoute quelques poèmes de lettrés, scènes spéciales en dialecte messin; mais ce mouvement n'aboutit pas, car ce pays fut un de ceux qui ressentirent le plus les biens et les maux de la centralisation.

Ce fut un pays de militaires et de fonctionnaires, tous, les yeux tournés vers Paris et vers le service de l'Etat. Personne, parmi ces gens de guerre ou d'administration n'envisageait d'autre carrière pour les siens que l'administration ou la guerre. L'uniforme et la désinvolture des élèves de l'Ecole d'artillerie fascinaient les jeunes gens, et leur montraient dans un mirage Saint-Cyr ou Polytechnique. Et Maizeroy fit comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, et ce fut d'abord un officier de cavalerie. Ce trait le classe assez typique parmi ceux de sa ville, et l'unit aux générations précédentes d'un lien intime. Il fut comme eux un homme d'action, et plus tard seulement ce fut un écrivain, et au début un écrivain militaire. Et alors Paris le prit, et il ne faut plus chercher en lui d'atavismes littéraires. Il devint, dès qu'il eut écrit *les Malchanceux*, un recueil de nouvelles qui sont chansons de route, départ et retour de soldats etc..., un peintre de la vie de Paris.

II.

La production de René Maizeroy fut nombreuse et inégale, et tous ses livres, romans ou recueils de contes brefs, ne sont pas d'un semblable intérêt, quoiqu'on y trouve toujours une phrase correcte et pimpante avec d'heureuses surprises de métaphores et des traits nets comme d'une conversation hardie, nette, elliptique, transportée toute vive au papier. Il fut un peu l'inventeur de ces petits drames serrés qu'un clubman conte en laissant s'éteindre un cigare, en en rallumant un autre pendant le court silence de l'émotion qui prend ses interlocuteurs. Chemin faisant, il avait donné une étude de vie de province, *le Boulet*, et un joli roman, très délicat, très senti, très frissonnant, très ému, *l'Adorée*. Mais il a surtout donné sa mesure dans ses deux derniers livres, *En Volupté* et *Joujou*.

En Volupté conte comment la délicieuse marquise d'Albenive, chassée d'un Paris de fanfreluches, de fêtes, d'art charmant, d'un Paris tout jonché de tapis clairs à gaies fleurettes, s'enfuit à Venise, lorsque les gros sabots de la Révolution vinrent déchirer de leurs clous ces tapis, et que l'on jura très fort tout près des boudoirs chuchotants. Mais lorsque des têtes passèrent au bout des piques, et que le Chevalier fut incarcéré en attendant la régulière guillotine, la jeune femme quitta tout, et le repos et la sûreté, pour revenir à travers mille dangers retrouver le Chevalier. Sa traversée vers Marseille est tracée d'une touche charmante, et son arrivée à Paris, et sa rencontre d'un Conventionnel vertueux, de la fantaisie amoureuse de qui elle obtient vite la grâce d'aller rejoindre intacte son ami, pour le revoir quelques brèves heures et mourir. Et dans ce roman, le tragique s'amalgame, sobre, à l'aimable. Le ton est du temps. La résurrection de ces âmes légères et braves est parfaite. Le tragique est net, soudain et bref comme la chiquenaude de la guillotine, et c'est pourtant sur un sourire mouillé que se ferme ce livre, quoique aux dernières pages, apparaisse la mort rouge de la Terreur.

C'est dans une note aussi sobre, aussi dramatique, mais plus moderne que se passe *Joujou*, que s'émeut, parmi les joliesses du décor et les tendresses de la passion, l'héroïne Liette Rameyls, surnommée Joujou, parce qu'elle est un charmant et sensitif bibelot, avant d'éclore au long des pages, femme aimante et aimée. Je ne veux pas raconter un livre aussi connu. Le peintre du Paris gai, élégant, du Paris de printemps et d'été qu'est Maizeroy, le descripteur de ce Paris de luxe clair, calme et espacé, qui commence à la Madeleine, remonte de tous ses attelages vernis et nickelés les rampes des Champs-Elysées, et va s'épanouir au Bois, parmi les corbeilles d'arbres et de fleurs, en son flot bariolé de mails, de buggies, de cabs, de bicyclettes, de cavaliers et d'amazones jusqu'à la scintillante tache des lacs, a pu s'y donner toute carrière.

De plus Maizeroy a su nous traduire toute une vie de ce petit monde

qui babille par là, si fixé à ces maisons blanches qu'il y semble autochtone, et nous le détailler brièvement en une fresque mobile et jolie d'une fête de charité. C'est dans la gaieté d'une après-midi de fête, remplie de toutes les frivoles et gentes imaginations de Parisienne, dans cette griserie des serres trop pleines, et de tous les sens et de toutes les âmes émoustillés par la petite fièvre de tout ce mouvement désintéressé, pour rien, pour le plaisir, et même pour la charité, qu'il fait éclore, résultante de toutes ces élégances mêmes, l'âme de Liette Rameyls, devenant une amoureuse, et qu'il nous montre la torture étreignant un pauvre infirme qui voit toute cette festivité et qui en souffre.

Car en face, au milieu même de toutes ces élégances et de tout ce bonheur, l'auteur a dessiné la sombre figure de celui qui en mourra le fils malheureux et disgrâcié du fêtard marié trop tard, et de la Parisienne qui court trop longtemps, lacée, serrée et inlassée, à tous les plaisirs, alors qu'elle devrait toute appartenir aux promesses de ses flancs. Si la face gaie du livre, et les parfums de Paris, et les bonnes odeurs de la joie sont fixés en belles phrases coquettes comme de jolis couplets, la face sombre, le contraste, la partie douloureuse de ce roman n'en est pas moins vivement abordée. Ah! ce n'est pas longuement et pesamment développé en thèse; telle n'est point la manière de Maizeroy. Tout cela est net, strict, conté d'une voix qui parfois s'étend en largeur, décrit longuement, et presque chante, mais conté bref. Voici la joie des uns et la douleur des autres, vous voyez qu'elles s'engendrent l'une l'autre : ceci est gai, ceci est tragique. — Concluez.

Et c'est cette manière vive, ferme, acérée, simple qui assure à René Maizeroy sa haute place parmi les modernes conteurs qui ont souci d'être mieux que de simples conteurs.

GUSTAVE KAHN

L'Inimitable

ROMAN

PROLOGUE

(*Suite*)

Son cœur? Il se rappela les paroles de la vieille femme vitriolée. Il ratiocina: « J'ai un cœur. Je le sens là qui s'inquiète, qui a mal, sous les pattes chaudes de mon chat. » Il ajouta: « J'ai un cœur. J'ai un cœur. » Et ce furent des paroles dont il se berça, une douceur dont il se cuirassa contre la pluie qui se remit à tomber, contre la ville qui sembla s'étendre devant sa lassitude, contre le chat qui s'exaspéra. « J'ai un cœur. J'ai un cœur. » Les maisons se succédèrent, se rassemblèrent, les coins de rue se firent pareils aux coins de rue et les arbres jaunissaient, monotones. « J'ai un cœur, j'ai un cœur. » Il monta un perron inattendu et apprit d'une concierge que M. Eck était à son lycée. Encore un espoir qui s'envolait. Eck, son professeur de rhétorique, celui qui avait déformé son style, celui qui avait désarticulé et désossé son esthétique, celui qui avait appris à son esprit toutes les acrobaties et tous les sauts périlleux, Eck était parti! Il n'était pas là pour recueillir le chat, parmi des paradoxes et des calembours. « J'ai un cœur. J'ai un cœur. » André arrivait à la place de la Bastille. Il traversa la Seine, monta le boulevard Saint-Michel, s'arrêta, caressa sa bête, monta, monta, monta encore. « J'ai un cœur. J'ai un cœur. » Il chantait ça maintenant sur l'air de: « *La belle digue digue* ».

Chez — l'troquet! chez — l'troquet!

Le lion de Belfort se levait, luisant sous l'averse; la gare de Sceaux s'enfonçait, claire, avec des ambitions de mystère. André entra dans une profonde maison du boulevard Saint-Jacques où grouillait de la famille à lui.

Des gens gentils, complaisants et tristes. Des filles et des filles vinrent, l'embrassèrent, embrassèrent son chat, une petite femme noire le plaignit, l'oncle Marcel le considéra (longs yeux étonnés des rigueurs de la vie) et André remporta son chat, dans l'infini.

Il commençait à se décourager. Il n'avait guère parcouru Paris qu'une fois et demie en longueur et une fois en largeur, il ne lui avait guère plu dessus que trois heures ou quatre, mais c'était déjà beaucoup. Le boulevard Saint-Jacques lui sembla sinistre; le lion de Belfort, de loin, s'étira vers lui, sans héroïsme; André prit la plus proche rue transversale, la plus étroite et la plus sombre et descendit, en une hâte de fuir sa famille, de fuir son dernier échec.

Voir La revue blanche du 15 mai.

Son refrain s'accrochait à ses dents comme de la mauvaise viande mal mastiquée; il disait: « J'ai... un cœur, j'ai... un cœur » comme il se serait avoué : « J'ai... la gale, j'ai... la gale », la bouche s'irritait d'un goût de poils de chat qui piquent et qui s'obstinent; il découvrait de l'amertume à la pluie, à la rue, aux numéros des maisons. Tout était désert et désolé, tout ne se peuplait, ne s'animait que des mouvements du petit chat, sous le veston. Et André tomba sur les grilles du Luxembourg. Des allées, des arbres, un paysage mouillé et las, des marbres humides, c'était un instant de repos. D'ailleurs on a le droit d'avoir un chat sur ses genoux dans un jardin et de jouer avec lui à la poupée.

André joua.

Assis sur un banc, il pétrit sa bête entre ses doigts, la regarda dans les yeux : « Ecoute, dit-il, voilà un petit moment que tu t'ennuies avec moi. Et bientôt nous serons ennuyés tous deux de ne plus nous ennuyer ensemble. Je vais te plaquer salement, mon pauvre ami. J'aurai tout fait pour éviter ce lâchage, mais il y a les choses et la fatalité. Et puis il me restera un chat, — moi. Je suis plus chat que toi. Je suis chien aussi. Tu ne te rappelles pas (car tu n'étais pas né), j'ai ameuté des chiens dans la rue, en parlant leur langue sans la comprendre, furieusement, languissamment, en une tendresse ululante, en une douleur crispée au tour. Tu m'as entendu miauler et ça ne t'a pas épaté parce que tu me connaissais, parce que, avant toi, ta mère ne s'y était pas laissé prendre, me connaissant si bien! mais des chats en des rues se sont enfuis à ma voix et sont revenus, ont rôdé autour de mon appel et leurs yeux ont brillé vers mes yeux, ont cherché en moi le chat et sont restés là, se demandant pourquoi j'étais moins sot que les autres hommes, étant plus bête qu'eux.

« Je suis une bête, mon ami, la bête qui griffe, qui mord, qui se tord, qui saute, qui gambade et qui rue : je possède l'art des hurlements inhumains et je le possède de naissance, j'ai eu des rêves de bête et des désirs de bête, je n'ai découvert personne avec qui causer, les chiens ayant des termes spéciaux pour traiter d'éthique et les hommes n'aboyant qu'en secret. Je te fais ces confidences, petit, avant de te quitter. Tu devais être mon confesseur muet, mon complice impuissant, tu devais être le tranquille compagnon de mes luttes, le témoin serein de mon inquiétude, mon âme avec du poil dessus. Tu connais mon secret et mon avenir (que je ne connais pas) pour avoir dormi sur mon cœur, pour l'avoir égratigné et pour ne pas savoir dire les mots des hommes. Tu garderas ces secrets dans ta vie, dans ta vie de petit chat : ça ne te gênera pas pour chercher à manger, pour chercher à ronronner. Te souviendras-tu de moi, de ma longue marche? Te rappelleras-tu que, enfant sans gîte, je t'ai cherché un gîte? D'ailleurs je te rencontrerais dans quelques mois, dans quelques jours, que je ne te reconnaîtrais pas! Ah! mon pauvre enfant! mon pauvre enfant, adieu! »

. . . .

Il l'embrassa d'un baiser fou, long, éternel, en une étreinte passionnée, puis il le posa à terre et marcha sans se retourner.

Il se retourna après dix pas.

Le chat l'avait suivi et le regardait d'un tel regard que le cœur d'André s'amollit désespérément : « Ah ! ma pauvre bête, tu m'as compris ! Ah ! tu m'aimes ! Ah ! tu ne veux pas me quitter : tu ne me quitteras pas. » Il prit le chat, lava ses pattes tachées de boue et le remit sur sa poitrine.

C'était l'heure où les écoliers sortent de l'école et vont exercer par la ville leur malice et lâcheté.

Un enfant passait devant les grilles du Luxembourg; il vit le jeune homme ramasser le chat et il trouva ça très bien : « C'est pour toi boulotter ce soir », dit-il à André. André ne sourit pas : « Cochon », dit-il. Et en même temps cette méprise, la pensée qu'un jour peut-être, et bientôt, il aurait faim, faim à manger du chat et d'un chat aimé, la pensée de l'injustice des hommes, la fatigue, la colère, tout l'affola, tout l'emplit d'une furie. Il courut, se précipita entre des voitures, le chat grognant et amical pourtant, il heurta des femmes et des filles, buta contre la gare Montparnasse, s'enragea de cette nouvelle erreur, escalada un tramway, retraversa la place de la Bastille, envahit à lui tout seul le domicile de son professeur Eck qu'il rencontra cette fois et s'écria, prophétique : « Voici un chat, un chat qui... » Tranquille, Eck le calma : « Ah ! un chat ! dit-il, fermant le discours. C'est bien : posez-le là. Et venez m'aider à faire ma thèse. » André posa le chat qui se secoua et s'enfuit et, pour oublier sa lassitude, ouvrit des in-quarto du XVIe siècle. Ce fut une halte, une halte seulement.

André causa, regarda jouer une petite fille, toucha des reliures familières, tâcha à dîner et à se rassurer. Le soir s'amoncela. A onze heures, M. Eck, ayant réfléchi, déclara ne pas pouvoir se charger du chat. André essuya les condoléances de Mme Eck et retourna avenue de Tourville. Des becs de gaz, des églises sombres, des fontaines Wallace tremblaient par la rue Saint-Antoine. Et la rue de Rivoli déchiquetée lourdement par l'Hôtel de Ville, sinistrement par la tour Saint-Jacques, s'offrait ensuite, régulière et mélancolique à la mélancolie du jeune homme. Les omnibus, les tramways, se suivaient avec des désirs de fantaisie, les lanternes rouges et jaunes s'élançaient contre des lanternes vertes, entre des maisons blanches et des maisons moins blanches. Le Louvre fit le gros dos, longuement, sous un ciel bas. Et, derrière une grille, le sec Coligny de pierre, s'apitoya sur le petit chat et sur André, pèlerin de la sécheresse impitoyable. Il allait, le pèlerin, vite, vite, il était tard. Des arcades s'ouvrirent et se refermèrent, monotones, comme la lunette de la guillotine, le Théâtre Français, les feux de l'avenue de l'Opéra disparurent dans le Carrousel (ou en face) et la rue de Rivoli s'éternisa.

Des filles, de temps en temps, contenaient leurs hanches molles

et cherchaient des hommes parmi les messieurs : André eut quelques attaques de roman russe et se demanda s'il allait prier une de ces filles de pleurer avec lui. Le souvenir d'une plaisanterie facile l'empêcha d'être ridicule : comment parler d'un chat à une prostituée ? Il se rua vers son destin, galopa toute l'étendue de la place de la Concorde et s'arrêta, haletant, au milieu de l'Esplanade des Invalides : c'était la pleine nuit, c'étaient des arbres noirs et c'était la pauvre façade du monument de gloire où un tombeau feint de dormir sous les agonies souriantes des soldats d'avant-hier. André — c'était vraiment une habitude — se laissa choir sur un banc. Ah ! qu'allait-il arriver ? Des larmes lui montaient aux yeux. Le chat glissa à terre et hésita : André eut la tentation de s'enfuir, de l'abandonner. Mais non ! il valait mieux laisser à d'autres le soin de l'abandonner. D'ailleurs il était à la porte de son oncle. Il empoigna sa bête à tâtons et rentra.

Ça ne traîna pas. Le vieil oncle qui attendait, qui ne s'était pas couché, pour attendre, haussa les épaules sobrement. La tante, folle de dédain, affirma, en un coup de génie, qu'elle allait porter le chat à Mme Gott — une brave dame qui avait douze chats ou treize — et, toute dignité cessante, femme d'un chevalier de la Légion d'honneur, dame née avec un chapeau sur la tête, s'en fut, en cheveux, par la nuit, perdre le chat au coin de la rue la plus proche.

André restait stupide, les pieds blessés en des chaussettes pourries. Puis il se mit à pleurer. Et il pleura pour un mois, pour un an, pour un siècle. Sa tante revint, il pleurait. Les deux vieux furent très bien : ils voulurent d'abord consoler leur neveu, puis baissèrent la lampe et allèrent se coucher. Et André pleura, pleura. Il pleura toutes les larmes que Paris lui coûterait, toutes les larmes que la méchanceté des hommes désirerait, plus tard, il pleura sa lassitude, la gentillesse qu'aurait eue le petit chat, il pleura sur la femme vitriolée, sur Eck, sur Kiki, il pleura pour lui, pour les femmes qui l'aimeraient, pour les femmes qui le feraient souffrir, pour ses amis, pour ses ennemis, pour son étoile et sur son étoile, et s'endormit, spasmodique, au rythme de ses sanglots.

FIN DU PROLOGUE.

ERNEST LA JEUNESSE

(A suivre.)

Les Cubains au bagne de Ceuta

Là férocité canoviste, déchaînée contre les Cubains aussi bien que contre les Philippins et les démocrates d'Espagne, s'en donne à cœur-joie dans les bagnes où sont envoyés tant de malheureux, coupables de vouloir leur patrie libre. L'inquisition la plus sauvage s'exerce dans les *presidios* africains, notamment dans celui de Ceuta, où près de cinq cents Cubains sont enfermés. Mon respectable ami le docteur Betancès, délégué à Paris du gouvernement cubain, a bien voulu m'envoyer, pour que j'en prenne note, force documents authentiques qui ne laissent nul doute à cet égard. Ces documents montrent comment M. Canovas se venge sur les vaincus, les blessés et les prisonniers de l'insuccès de son compère, le général Weyler.

Un grand nombre de *politiques* cubains sont arrivés à Ceuta après une pérégrination de quelques mois à travers les hôpitaux, les forteresses et les prisons de Cuba et de l'Espagne. Lorsqu'ils parvinrent en Afrique, ils n'avaient plus ni costume, ni linge, ni chaussures, et on s'abstint de leur fournir même l'uniforme réglementaire. Pour que ces détenus, dont quelques-uns appartiennent aux principales familles de la Grande Antille, puissent couvrir leur nudité, ils devront attendre des envois d'Amérique, si encore ces envois ne sont pas interceptés par les autorités espagnoles.

Parmi eux sont nombreux les blessés et les mutilés. « C'est une honte, écrit n des gardiens, qu'on ait envoyé au bagne des prisonniers de guerre ramassés sur le champ de bataille parmi les morts et les blessés, des gens qui arrivent ici appuyés sur des béquilles et qu'on a condamnés aux travaux forcés à perpétuité. »

Les prisonniers ont dû organiser eux-mêmes le service sanitaire, car le seul médecin qu'on leur permette de consulter est un misérable dont plusieurs témoignages attestent l'infamie (1). Ce *patriote* refuse tout secours aux malades cubains, il insulte cyniquement ceux qui vont à l'hôpital et ne rédige jamais une ordonnance. « Franchement, dit-il aux malheureux qui le consultent, je ne sais comment vous osez venir me trouver. Ne savez-vous pas qu'on vous a envoyés ici pour que vous y trouviez la mort? Je dois contribuer à ce qu'on en finisse avec la *manigua* ! »

(1) En Espagne, la férocité de nos tyranneaux n'a d'égale que leur sottise : ce qui explique que leur surveillance soit souvent illusoire et que tant de lettres écrites par des prisonniers aient pu passer en contrebande et arriver à destination. D'ailleurs, les geôliers ou les gardiens, eux-mêmes écœurés, se chargent parfois de dévoiler les turpitudes dont ils sont témoins. Quoi qu'il en soit, un prisonnier parvient souvent à donner de ses nouvelles au dehors : j'ai pu m'en convaincre par expérience.

Les prisonniers cubains forment trois groupes à Ceuta: les déportés, les condamnés et les *nanigos*.

Le premier groupe se compose de séparatistes pacifiques; légalement ils sont innocents, puisque le gouvernement de Cuba n'est pas parvenu à réunir contre eux des preuves suffisantes pour les traduire devant ses tribunaux, peu exigeants pourtant en matière de preuves. En vertu de la loi d'Ordre public en vigueur dans la Grande Antille, on ne pouvait que les obliger à changer de domicile et les envoyer à une distance de plus de cent kilomètres. De fait, on les a envoyés à seize cents lieues de leur résidence, et leur changement de domicile s'est transformé en une relégation dans une enceinte fortifiée. On les force à vivre prisonniers dans le fort de Hacho, et on les traite bien plus cruellement que les déportés de droit commun. Non contente de restreindre le cercle dans lequel meurent ces victimes de l'arbitraire, l'autorité a cherché la manière de rendre leur sort plus intolérable encore, en les soumettant à toutes les vexations.

Pour un rien, pour un caprice, on les soufflette et on les bâtonne. Voici le dernier exploit de l'autorité, raconté par un témoin oculaire: Deux déportés furent, par caprice, arrêtés par un gardien qui les conduisit à la prévention, en leur disant: « Ainsi donc, vous vous moquez de moi, hein? » Et il leur administra un coup de fouet. Le sergent vint qui leur en donna autant, puis le capitaine: « Ah! vous vous moquez des soldats! » et il les roua de coups. Nul prétexte à cette iniquité, qui se renouvelle à tout moment.

Les condamnés, au nombre de deux cent cinquante environ, sont confondus avec les détenus de droit commun, dans une des dépendances du bagne, au fort de Hacho.

Les observations qu'on leur fait sont toujours accompagnées d'injures, de soufflets ou de coups de bâton. A la moindre faute, on les roue de coups et on leur met aux pieds une lourde chaîne, ou bien on les attache *en blanca* (1).

L'alimentation consiste en une livre de pain noir et, deux fois par jour, une écuelle de *rancho* (2) de si mauvaise qualité et en quantité si insuffisante qu'il est impossible à un homme d'appétit moyen de ne pas avoir faim une demi-heure après le repas. Et malheur à qui se plaint ou réclame. *En blanca* immédiatement.

Les condamnés sont sous la dépendance de contremaîtres appelés *cabos de vara* (caporaux de verge), industrieusement choisis parmi les criminels qui ont le plus d'aptitudes à la cruauté et à la dénonciation. Ceci me fait songer à l'étrange opinion que devaient avoir

(1) Ce châtiment consiste à enchaîner le patient au mur du cachot par le pied et par le haut du corps. La chaîne a un peu plus d'un mètre. C'est dans ces conditions que l'homme doit s'asseoir, se coucher sur le sol — car il n'a pas de paillasse — manger et pourvoir à toutes ses nécessités, et cela pendant des mois entiers.

(2) Le *rancho* est une soupe de haricots, pois chiches (garbanzos) et lard rance.

de moi les autorités barcelonaises quand, l'été dernier, elles me nommèrent *capataz* ou *cabo de vara* de la salle n° 1 du Pont, à Montjuich.

Au point de vue moral, nulle humiliation n'est épargnée aux Cubains *politicos*. La menace est constante, l'injure leur est prodiguée sans mesure. A tel point que les soldats eux-mêmes en sont arrivés à avoir pitié des Cubains. Quelques-uns ont même avoué qu'on les poussait à leur tirer des coups de fusil ou à les tuer à coups de baïonnette, même sans motif. J'ai pu observer des sentiments analogues chez quelques soldats en garnison à Montjuich.

Les *nanigos* fort peu nombreux — une trentaine — sont des déportés de situation spéciale, insignifiants en politique, punis parce qu'ils sont cubains, tout simplement. Le prétexte est le vagabondage. On les tient pour des individus de « mauvaise vie » et on profite de la suspension des garanties individuelles à Cuba, pour les faire partir du pays, dans la crainte qu'ils n'aillent grossir les rangs des insurgés. Ils n'ont été condamnés par aucun tribunal; c'est par mesure administrative qu'on les a envoyés au bagne. On est si dur pour eux qu'on les a rendus intéressants.

Quant aux scènes auxquelles les forçats cubains, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, sont obligés d'assister dans les salles ou *brigadas*, il faudrait l'habileté de l'auteur du *Festin de Trimalcion* pour essayer de décrire les ébats du joli monde que la terminologie en usage à Ceuta divise et désigne ainsi : *honradas* (honnêtes... ou à peu près), *reservadas* (réservées) et *busconas* (chercheuses).

Ces Cubains qu'on martyrise au bagne de Ceuta ont pour seul crime d'avoir aimé la liberté ou défendu l'indépendance de leur patrie. Il importe de protester contre la férocité du gouvernement espagnol, qui contraste si tristement avec la conduite chevaleresque d'Aranguren et de tant de chefs insurgés.

Londres, 23 mai 1897.

F. Tarrida del Marmol

L'ombre ardente

RÉSURRECTION

Seul, aux heures crépusculaires,
Cœur épris des temps légendaires,
Je vais rôder auprès des flots.

Là, devant l'espace sans borne,
Au pied de la falaise morne,
J'évoque au bruit de mes sanglots

L'essaim blond des Voluptés mortes,
Jadis enivrantes et fortes,
Lis aussitôt fanés qu'éclos.

Pareilles à de mauvais anges,
Les Voluptés, filles étranges,
Surgissent, lentes visions.

La lèvre pâle et les yeux fixes,
Yeux profonds et troublants de nixes,
Le dos moiré de froids rayons

L'essaim des Voluptés se dresse,
Versant dans leur morne caresse
L'âpre vin des Tentations.

Le reflet du passé les baigne
Et sur leur flanc troué, qui saigne,
Je reconnais mon sang vermeil :

Le sang des jeunes espérances,
Que depuis vingt ans de souffrances
N'a pas étanché leur sommeil,

Sang bleu des gloires éclipsées,
Sang rouge des amours brisées,
Au sang des mutilés pareil.

Tant qu'une lueur d'incendie
Brûle au large, l'ombre hardie
Des Voluptés, troupeau vainqueur,

Me torturant au bord du gouffre,
Saigne avec mon sang, pleure et souffre
Avec les larmes de mon cœur.

Mais la calme lune immortelle
Au ciel plus clair apparaît-elle,
Le groupe implacable et moqueur

Blémit au bord des lames creuses,
S'enfonce, et les mains douloureuses
Se dissolvent en battant l'air;

Et sous la lune éblouissante,
Le froid de l'ombre bleuissante
Pénétrant mon âme et ma chair,

Je ramène au cher et vieux gîte,
Mère; où ton cœur aimant s'agite,
Un fils plus triste et moins amer.

ÉLÉVATION

Fidèle à ma morne habitude,
Dans l'âpre et fauve solitude
De sable et de granits amers,

Hier, au pied de la falaise,
J'errais sous un soleil de braise
Saignant à l'horizon des mers.

J'attendais l'heure où, formes lentes,
L'essaim des Voluptés sanglantes
Surgit pour moi du fond des airs;

Et déjà par lourdes spirales
Avec des soupirs et des râles
Le groupe évoqué par mes vœux

Se détachait, blême et tragique,
Au-dessus du cercle magique
Empli de plaintes et d'aveux.

Quand te voyant, rouge épouvante,
Parmi ces mortes, toi vivante,
Je sentis frémir mes cheveux.

Froide et les chairs décolorées
Parmi les ombres implorées
C'était bien toi. Tes grands yeux morts,

Emplis d'une angoisse éternelle,
Appuyaient sur moi leur prunelle
Obsédante comme un remords.

Un spasme entr'ouvrait tes dents froides
Et tordait, gonflant tes seins roides,
Comme un cep ardent ton beau corps.

Du fond de l'abîme arrachée,
Ombre farouche effarouchée,
Tu grondais et râlais tout bas

Des plaintes sourdes, des reproches
Sourds comme un écho dans les roches,
Bas comme un bruit lointain de pas!

Parmi les tortures poignantes
Des mornes Voluptés saignantes
Toi, pourtant, tu ne saignais pas!

Ta chair exempte de blessures,
Ta chair où les chaudes morsures
N'ont jamais appuyé leurs dents

Fleurissait, intacte et livide
Et, les pieds crispés dans le vide,
Tu râlais sous les ciels ardents!

Et je compris, ô misérable,
Que la plaie atroce et durable
Est celle qui saigne en dedans;

Que la plaie étalée est lâche,
Mais que la blessure qu'on cache,
Comme un sinistre et sombre enfant.

La douleur qui creuse la joue,
Que l'œil hautain jamais n'avoue
Et dont on meurt en étouffant,

Que celle-là seule est la vraie
Et que l'autre est la folle ivraie,
Auprès de l'épi triomphant!

L'ENCENSOIR

Pour Barbey d'Aurevilly.

Au pied d'un Christ énorme à la plaie obsédante
Et rouge, idole peinte au front drapé de noir,
L'encensoir exhalait, comme un mystique espoir,
Sa fumée en spirale et sa prière ardente.

Et voici qu'une voix bêla, grêle et stridente,
Et, sous la croix sinistre étant venu m'asseoir,
Je vis que cette voix sortait de l'encensoir
Dont elle était le râle et comme l'âpre andante.

Et l'Encensoir râlait: « Si je brûle et j'expie,
La faute en est à toi, Dieu menteur, Christ impie,
Qui d'un stérile espoir as consumé ma chair,

Et puis te refusant à mes désirs de braise,
M'as jeté, cœur en cendre, à la morne fournaise
Où ton Ciel sans amour souffre, éternel enfer. »

JEAN LORRAIN

Notes dramatiques

Théâtre de l'Œuvre. — *Le Fils de l'Abbesse*, thèse en trois actes et quatre tableaux de M. AMBROISE HERDEY; *le Fardeau de la Liberté*, pièce en un acte de M. TRISTAN BERNARD.

Lugné-Poe doit certainement à Tristan Bernard une reconnaissance vivace; car, sans *le Fardeau de la Liberté* dont l'irrespectueuse ironie détendit les plus contractés, la dernière soirée de l'Œuvre eût été des plus fâcheuses et, je le crains, de nature à compromettre l'avenir de ce théâtre si important et, disons plus, si nécessaire. *Le Fils de l'Abbesse*, thèse en trois actes et quatre tableaux de M. Ambroise Herdey n'est pas seulement une œuvre dramatique parfaitement mauvaise, c'est encore et surtout la pièce que *jamais* l'Œuvre n'aurait dû monter. Sinon que signifient tous les spectacles antérieurs salués d'enthousiasmes si fervides, *Un Ennemi du Peuple*, *le Chariot de terre cuite*, la seconde partie d'*Au delà des forces?* Si différentes que soient ces œuvres, n'ont-elles pas en commun la même volonté de réclamer pour l'individu la plus grande liberté possible, la même ardeur de protestation contre toutes atteintes à son indépendance?

Cela est si vrai que divers spectateurs (peu perspicaces, convenons-en, car les intentions de M. Herdey sont limpides) se sont mépris sur la portée de certaines périodes et ont naïvement acclamé comme versets de l'évangile futur telles tirades de sombre immoralité que l'auteur dévouait à la détestation des masses. Les masses manquent de flair, pauvre M. Herdey; les ayant voulu convertir, il advint que vous les pervertîtes! Elles crurent que vous les prêchiez pour votre compte en exaltant la vieille éthique du plaisir direct et de la jouissance brutale et elles s'ampoulèrent les paumes à vous applaudir. Mais de moins épais auditeurs discernaient votre thèse insidieuse et protestaient avec raison contre les regrettables encouragements que certains zélés, plutôt myopes, vous prodiguaient. Il y eut donc du tumulte et quelque houle; il serait vraiment injuste d'en rendre le public responsable; cette fois, ce n'est pas lui qui a commencé.

Les abonnés du théâtre de l'Œuvre ont peut-être quelque droit à manifester leur satisfaction ou leur mécontentement. S'ils sont ravis de soutenir une entreprise de cet intérêt qui, cette année, a mérité toute sympathie en montant *Peer Gynt*, les deux parties d'*Au-delà des Forces* et même cet étrange et incohérent *Ubu*, faut-il s'étonner qu'ils fassent une singulière grimace lorsqu'on leur sert cette inqualifiable *thèse* en trois soutenances et quatre fameux coups de rasoir? Est-ce bien à l'Œuvre que nous devions assister à cette médiocre aventure de voir bafouer par un apprenti

dramaturge sans talent *l'Abbesse de Jouarre* — et la philosophie de Renan? Pouvions-nous nous attendre à ce qu'un jour ce théâtre de toutes les audaces, surveillé par toutes les préfectures policières, fermé même au moment d'*Ames solitaires* par ordre supérieur, nous assènerait pendant trois heures une pièce violemment réactionnaire, cléricale, traîtresse à tous nos intérêts, nos sentiments, nos idées?

Il est vraiment admirable que même l'on ait pu s'y méprendre! Il paraît — telle est la vue psychologique qui gardera de la rouille d'oubli le nom de M. Herdey — il paraît qu'un jeune homme intelligent, élevé par une mère très intelligente selon la morale naturelle (entendez : toute morale non déduite d'une théologie et particulièrement de la théologie chrétienne), arrivé à l'âge de vingt ans, nécessairement violera sa sœur, assassinera son beau-père, trahira son pays, trahira même les traîtres avec qui il a déserté et finirait par violer *ou* assassiner, voire violer *et* assassiner si noble et propre mère si cette estimable dame, d'un tardif et vengeur poignard, ne mettait fin à des jours si délicieusement employés. Ce véridique résumé du *Fils de l'Abbesse* me justifie de n'y point insister davantage. Plaignons les acteurs qui ont dû mener la chose jusqu'au bout, Mlle Suzanne Auclaire, charmante en Juliette La Fresnais, Luxeuil un peu trop illuminé en Roméo d'Arcy, Mme Bender qui sobrement a défendu le rôle de Julie-Constance, l'abbesse coupable (ah! bien coupable!), et enfin La Bruyère, très honorable dans le rôle périlleux du général La Fresnais.

La soirée se terminait — heureusement! — par un acte de Tristan Bernard : *le Fardeau de la Liberté*. Il a obtenu un succès des plus vifs et, par certains côtés, de représailles. Ici enfin plus d'équivoque possible : l'ironie est bonne démolisseuse et dans les plâtras conventionnels pénètre profondément sa pointe acérée; chaque phrase tombe en pic. Dans cet acte d'une portée supérieure aux précédentes pièces du même auteur que l'Œuvre et l'Odéon nous donnèrent, nous retrouvons cette philosophie sérieuse et forte qui avait, il y a quelques années, fait du *Chasseur de chevelures* le seul organe possible pour gens affranchis des préjugés sociaux.

Sous une forme narquoise, parfois d'une simplicité tout aimable, Chambolin, le citoyen qu'écrase le faix détesté de sa liberté (la liberté nue, dépouillée de tout numéraire, eau sans sucre, pain sans beurre), énonce un certain nombre de réflexions marquées au coin du plus déterminé bon sens, lumineuses mille fois plus que toutes fontaines colorées, vérités qu'avec un peu de bonne foi les plus engraissés proprios et les soutiens les plus piliers de l'ordre social reconnaîtraient d'évidence et seulement paradoxales d'apparence, pour ce qu'elles heurtent un système savant d'habitudes et d'opinions harmoniques dont les éducateurs prirent soin de munir la plupart des cervelles bourgeoises. De ce point de vue, la scène de

Chambolin et de Requin est particulièrement savoureuse. Parmi les actuels humoristes, il n'en est pas dont la fantaisie soit plus que celle de Tristan Bernard voisine de la réalité dont elle est le commentaire ironique. Elle excelle à mettre en lumière les contradictions constantes qu'il y a entre nos actes, nos sentiments et les conventions de tout ordre auxquelles nous nous soumettons, et à démasquer l'admirable concert des *hypocrisies sociales*, organisées comme institutions d'Etat, parce qu'elles sont à l'Etat de première nécessité pour assurer ses institutions.

Mais au cours de ce petit acte si plein de choses, et qui atteste en son auteur une des âmes les moins crédules, les moins dociles aux formules toutes faites, les plus libres de juger en toute indépendance, le plaisir d'entendre dire leur fait aux faits, une bonne fois, sans ambages ni réticences et même sans remords (car ce sont les faits, n'est-ce-pas? qui ont commencé), ce plaisir à la *Candide* n'est pas le seul qu'on ressente; on éprouve aussi la très-grande satisfaction d'ouïr une œuvre scénique aussi libre en son développement qu'en ses idées, aussi dépouillée de conventions extérieures que de préjugés intellectuels, recourant éperdument au monologue pour s'interrompre à bon escient en appelant à la rescousse des personnages très généraux comme Requin ou maître Petitbondon, l'Usurier chand d'habits et l'Avocat sans cause, ou des personnages très impersonnels, presque fictifs d'être à ce point abstraits, anonymes, mécaniques, rouages sociaux : *les Agents* et *le Facteur*... Composition des plus heureuses et qui rappelle singulièrement les procédés moliéresques du *Mariage forcé*, où, d'un portant cogné, gicle un soudain Pancrace ou un impromptu Marphurius — et plus lointainement la libre comédie du moyen âge et de la Renaissance, la farce de maître *Pathelin*, par exemple, et toutes les scènes du rôle de Panurge dans l'admirable bouffonnerie à sens profond de Rabelais.

C'est de cette tradition classique que me paraît relever le petit acte de T. Bernard, excellente satire qui raille les choses et non les gens, s'attaque aux idées, non aux personnes, signale toutes les absurdités, les injustices, les sots principes, les ridicules et arbitraires conceptions sur quoi s'édifie la morale sociale courante et que, faute d'y regarder attentivement ou seulement d'y songer (on est si volontiers distrait, faute de reconnaître que la distraction n'est guère qu'une forme évasive de l'égoïsme!), les plus intelligents acceptent et les meilleurs sanctionnent de leur indolence complice! *Le Fardeau de la Liberté* est des trois pièces en un acte écrites par Tristan Bernard celle qui s'accorde le mieux aux plus significatifs de ses contes, aux plus impitoyablement logiques de ses fantaisies; elle transporte sur la scène les procédés de *déformation du réel* qui signalent parmi tous les produits de l'humour contemporain les historiettes et les nouvelles de T. Bernard, homme narquois et sage, d'une belle logique, d'un tel bon sens, d'une telle sûreté de déduction dans les inventions les plus apparemment folles. S'il écrit jamais

des contes hurluberlu, ils auront la belle loufoquerie abstraite des hautes constructions mathématiques.

A mon sens, sauf par Gémier qui a été parfait d'humour, de finesse, de rosserie acide et, aux moments opportuns, de simplicité, ce petit acte a été joué dans un mouvement beaucoup trop lent. Les agents ont paru empotés outre mesure, Requin, fouinard sans autorité, le facteur plus empêtré et gauche qu'il n'eût été nécssaire. Seul des comparses, le garçon de l'hôtel Saint-Adolphe coule dans l'entrebâillement de la porte une silhouette amusante.

—

Cette quinzaine a vu naître une tragédie qui voudrait être drame et n'est que tragédie. Cette chose tragique s'est effectuée à la Comédie-Française et s'intitule : *Frédégonde*. Elle est venue de Boulogne-sur-Mer pour divertir Paris-sur-Seine. C'est de la centralisation, de la meilleure, évidemment.

—

De Belgique nous revient M. Krauss qui eut d'éclatants succès brabançons et que M. Baduel propose aux gens de Lutèce. M. Krauss a du talent et fera un bon acteur de drame. Mais est-ce une idée très heureuse que de l'avoir fait débuter dans ce *Don César de Bazan* qu'il y a six mois à peine... oui, et où malgré tout il n'éclipse pas le vieux Coq.

—

Signalons, rue Charras, l'ouverture du *Petit-Théâtre* dont madame Judith Gautier est à la fois le poète et l'impresario. Après en avoir longtemps charmé ses intimes, elle consent aujourd'hui à rendre publiques les représentations de son incomparable troupe pupazzique. Dans de délicieux décors, les minutieuses figurines et les statuettes menues, exquisement atournées, *remuèrent*, pour les grandes personnes très blasées, le mystère très naïf de Th. Gautier où le diable enfin se réhabilite après tant d'années d'injuste discrédit. Et ce fut charmant, touchant, presque évangélique, poème, musiques et voix.

COOLUS

Les Livres

PAUL ADAM : *La Bataille d Uhde.* — CAMILLE MAUCLAIR : *L'Orient Vierge.*— ROBERT SCHEFFER: *Le Prince Narcisse.* — JEANNE MARNI : *Les Enfants qu'elles ont.* — PICARD-DESTELAN : *Mon Droit.*

Le général Raxi, après la bataille de Magenta, fut chargé d'opérer, par le lac de Côme et la haute Adda, une diversion en Valteline. Pendant cette courte campagne, que termine la prise d'Uhde, Paul Adam imagine son journal intime de général en chef.

On se souvient que Fabrice del Dongo, s'étant échappé de sa prison, et grâce à l'amitié touchante d'une cantinière, assista à la bataille de Waterloo. Son grand souci fut désormais de savoir s'il avait réellement vu la bataille, et il faut avouer qu'il n'avait pas vu grand'chose. C'est un chapitre de *la Chartreuse* qui peut sembler en lui-même un peu surfait. Mais il fut original, et il est justement célèbre, Stendhal ayant marqué pour la première fois qu'un soldat n'a pas des batailles une notion aussi claire que les historiens qui l'expliqueront plus tard avec texte, plans et cartes. **La Bataille d'Uhde** est née d'un effort exactement inverse. Et la nouveauté de M. Adam, n'est-ce pas d'avoir évoqué le premier, au lieu du soldat isolé qui voit peu, et qui le conte, le général, le chef responsable et conscient, celui pour qui l'infinie dispersion du combat n'est vraiment qu'un plan sur une carte, celui dont la pensée domine et absorbe une armée au point d'en faire son âme et sa science multipliées, les membres nombreux de sa volonté ?

Ce dessein peut surprendre chez M. Adam qui semble plus souvent enclin à fragmenter les tableaux qu'à les enclore dans une unité abstraite, et l'analyse plutôt que la synthèse semblerait le goût dominant de son esprit. Ici, les mille accidents sont enfermés dans le plan qui l'engage et l'armée entière est symbolisée par le chef qui la conduit. Mais quel admirable sujet de psychologie, et quelle admirable étude !

Raxi ne connaît plus dans son armée qu'un instrument et un moyen; tous ces hommes qui défilent ou qui combattent s'agitent au moindre mouvement de sa volonté. Il n'a plus qu'une notion brève et inutile de leur existence individuelle; les spectacles les plus pitoyables ne l'émeuvent que d'une pitié rapide et sans effet Il sent son armée lui obéir comme le geste à la pensée. Il la conduit, il l'anime, il la possède; il la fait agir avec la science vigilante d'une propriété sans amour. Mais le chef si puissant sur les hommes que disciplinent son autorité et sa raison, voit à chaque moment son plan heurter et fléchir contre les plus minces circonstances. Avec quelle aisance sa pensée a absorbé tous ses hommes; et elle est impuissante à dominer, à prévoir même les plus légers caprices du hasard. Raxi pourtant n'est pas un sabreur, ni un soldat d'Afrique.

Ce n'est pas le chef imprudent et fastueux qui mène l'assaut avec des panaches, mais un artilleur, un stratégiste froid, soucieux des cartes, des étapes et de l'intendance. Il est parti avec un plan pondéré et bien mûri, sachant son but et sûr d'y mener son armée. Et cependant, dès le premier jour, le voici déconcerté par une escarmouche. La bataille de Piazza s'engagera sans qu'il l'ait voulue ni pressentie. Au col de San Marco, enfermé avec ses aides de camp dans une misérable cahute, il hésitera longtemps à comprendre s'il est vaincu ou triomphant : « Je fis étendre une de mes cartes, et reportai au crayon rouge les indications d'Arbom, celles du Sarde, celles du Dragon. Tout à coup je m'aperçus que la bataille était gagnée... » Il acheva son dessein en enlevant le camp retranché d'Uhde, clef du Tyrol autrichien. Mais c'est la défaite d'un lieutenant, une panique de zouaves mitraillés qui passent, le hasard de leur déroute heurtant la cavalerie ennemie, qui assurent ironiquement sa victoire.

A ces récits de guerre, M. Adam a mêlé discrètement une histoire intime. Elle s'exprime dans des lettres brèves et rares, épinglées par Raxi au manuscrit de son journal et qui lui parviennent souvent aux instants les plus difficiles de sa campagne. C'était encore un beau sujet. Dans quelle mesure les émotions de sa vie privée peuvent-elles affecter le chef responsable de tant d'hommes, modifier sa pensée et ses résolutions? Mais je dois dire que ce sujet me paraît à peine effleuré, et ces incidents passionnels me semblent même ici presque inutiles. M. Adam a fait de son héros, un ambitieux égoïste et calculateur que les plus graves événements personnels ne troublent pas et émeuvent à peine. En revanche les tableaux confus et multiples d'une armée en campagne, d'une armée qui marche, qui se repose et qui combat ont été sentis et retracés avec une vie intense et frémissante. La vie, c'est bien le don essentiel de M. Adam, l'exaltation et la diversité de la vie, dans son agitation, dans sa diffusion, dans sa spontanéité, je dirai même dans son lyrisme. Ces tableaux émouvants et divers sont variés par une observation forte, pénétrante et extrêmement simple, qui parfois se fait sentir dans un détail frappant et bien choisi, parfois s'exprime et se développe, prend une forme didactique et philosophique, et achève par un art de sévérité et de réflexion l'ensemble lyrique et descriptif de ce beau livre.

Je dirai que souvent il fait songer à *Guerre et Paix*, et je crois que M. Adam ne voudrait pas d'un plus bel éloge. Tout ici est plus visuel, plus poétique, plus exprimé et assurément *la Bataille d'Uhde* reste au-dessous du chef-d'œuvre prodigieux de Tolstoï par la profondeur et la substance. Mais bien souvent l'une fait songer à l'autre, et sans que rien choque dans cette comparaison. J'ai revu Koutouzov dans la campagne de Russie, inerte, négligeant les ordres, soutenu seulement par sa foi religieuse dans la patrie. J'ai revu Bagration à Hochstetten, qui, à ses lieutenants, aux aides de camp

accourus, se garde bien de donner des ordres précis, répond par des monosyllabes, et cherche uniquement à leur faire partager sa confiance et son courage par la fermeté de son attitude et de ses regards. Raxi ne les vaut ni l'un ni l'autre ; il est médiocre et attentif. Il représente une autre armée, plus froide et plus méthodique, plus présomptueuse dans sa science, mais sans grandeur.

Comment dire maintenant les sentiments que nous inspirent la richesse et la fécondité vraiment inouïe de M. Adam quand nous le voyons, trois mois à peine après *l'Année de Clarisse*, publier ce livre si différent, mais au moins égal. Il m'a donné un plaisir enfantin par l'amour des stratégies, voisin du jeu des soldats de plomb, auquel je pourrais m'amuser encore — et par le plaisir de suivre sur les figures le mouvement des combats qu'on décrit. Il peut donner à chacun un plaisir plus sérieux et plus légitime par le charme de l'imagination, par l'attraction des événements fictifs, cohérents et vraisemblables. On y trouvera tout cela, et bien d'autres choses encore que je n'ai pas pu ou pas su exprimer. Tous les tableaux y émeuvent ; les plus menus personnages y sont vrais, frappants et distinctifs. L'ensemble en est harmonieux et limpide. C'est un très beau livre, et que j'admire. Peut-être me reste-t-il un léger sentiment que M. Adam vaut encore davantage, qu'il pourrait forcer de plus près les apparences de la vie, surtout qu'il pourrait voir plus profondément et pénétrer plus loin. Mais combien, dans ses derniers livres, il a gagné déjà en unité, en force de composition. Et comme nous sentons se rapprocher de nous les grandes œuvres qu'il faut qu'il nous donne.

—

L'Orient Vierge de M. Camille Mauclair est encore une construction d'événements imaginaires, mais lointains ceux-là, plus larges et plus amples. C'est une des épopées de l'avenir. M. Mauclair imagine que, dans deux siècles, l'Europe unifiée veuille se délivrer du péril jaune. Et son dictateur, Claude Laigle, la mène en guerre contre l'Asie pour sauvegarder l'unité de sa pensée et de sa civilisation. Nous avons vu des guerres d'intérêts ou d'instinct. Voici une guerre de rêve ou plutôt de pensée.

Mais Claude Laigle, parvenu au cœur de l'Inde, s'arrête aux plateaux du Pâmir qui sont le berceau des races vivantes, et là, dans ce cœur vierge de l'Orient, guidé par l'amour et par la raison de l'admirable Hérodia, il sent revivre en lui l'instinct des races primitives et redevient oriental. Il s'aperçoit que les instincts des vieilles sociétés européennes ont survécu à leurs révolutions, et que l'Europe unifiée par l'anarchie, cette confédération germano-latine dont il fut le dictateur tout puissant, n'est encore que foi étroite dans la science, amour de la hiérarchie sociale, de l'unité et du militarisme. Il hait désormais l'Europe. Il préfère cet Orient qu'il voulut anéantir. Et il meurt, frappé par ses lieutenants qu'il

a trahis, frappé surtout par la conscience, par le remords de son erreur.

C'est ici, dit M. Mauclair, dans sa préface, l'histoire d'une énergie de second ordre, d'une énergie purement active, et dès lors condamnée à ne savoir que faire de ses succès. C'est surtout l'histoire de quelqu'un qui a mal raisonné, qui s'en est aperçu trop tard, mais qui aurait dû s'en apercevoir plus vite. La confusion entre l'Inde et la Chine était grossière, ni l'histoire, ni l'ethnologie ne la justifient, l'Inde ayant souffert autant et plus que l'Europe des invasions tartares ou mogoles. Voilà à mon gré, le défaut capital du roman de M. Mauclair. Je ne lui reproche pas une erreur de fait, mais les doutes de son héros, le revirement psychologique dont M. Mauclair a voulu faire une tragique péripétie, et, selon sa préface, l'essence même du livre, me paraissent grossiers et sans profondeur.

L'Orient Vierge de M. Mauclair est pourtant un livre fort attachant par la nouveauté du dessein, par l'ardeur et la richesse de l'exécution. Mais pourquoi les livres de M. Mauclair donnent-ils toujours l'impression d'un travail scolaire très bien réussi plutôt que d'une œuvre originale. C'est une impression peut-être fausse ; je l'espère en tout cas passagère, et je serais fâché qu'en cette remarque on vît une dureté. Mais dans *l'Orient Vierge* l'imitation de plusieurs maîtres paraît sensible et fréquente. Le verbalisme d'ailleurs en est trop souvent sans lyrisme et les formules sans rigueur. Faut-il dire aussi que l'abus de certains mots, tels que mentalité, cérébralité, devient insupportable au même degré que les alérions, les guivres, et les panaches d'autrefois ? Cette défroque psychologique n'est pas d'un meilleur aloi que le décrochez-moi-ça néo-parnassien et symbolique. Je n'ai pas besoin d'ajouter, malgré ces remarques, que le roman de M. Mauclair est hors de comparaison avec la majorité des livres qui paraissent, mais il est loin d'être encore ce qu'on peut espérer de M. Mauclair.

—

Les lecteurs de La revue blanche ont certainement gardé un souvenir trouble et aigu de ce **Prince Narcisse** qui parut ici même, et qu'aujourd'hui M. Robert Scheffer publie en volume. C'est le plus étrange, le plus ambigu et le plus habile des récits. Cette âme équivoque, complexe, et en somme parfaitement désagréable, de rastaquouère orgueilleux et érotomane y est développée avec une fermeté et une largeur de récit, presque paradoxales en un tel sujet. L'amusement de ce livre, c'est que, pour expliquer et pour analyser son prince Mitrophane, M. Scheffer prenne l'allure grave, scientifique et régulière d'un biologiste ou d'un métaphysicien. Les nouvelles, dont M. Scheffer, pour compléter son volume, a accompagné *le Prince Narcisse* sont également neuves, troublantes et habiles. Cela fait un singulier volume, agréable, énervant et grave, qui donne une impression confuse d'étude de psychologie comparée, de chronique médicale, et de poème étranger traduit.

Les Enfants qu'elles ont, de Mme Jeanne Marni, est un livre infiniment spirituel et agréable. C'est toujours la littérature *Vie Parisienne*, mais Mme Marni est toujours légère et spirituelle, parfois grave, jamais ennuyeuse. Ce n'est pas un livre qu'il faille ouvrir et lire d'une traite, mais on ne regrettera jamais de l'avoir ouvert. Les types en sont beaucoup moins limités, et l'esprit moins uniforme qu'on ne pourrait le penser. Naturellement, il serait excessif, comme le titre y induirait, d'y voir une portée philosophique. La portée n'y est pas, mais la prétention non plus. Et c'est bien meilleur, mais bien meilleur que du Lavedan.

—

On sait les démêlés retentissants de M. Picard-Destelan avec les plus hautes autorités de la marine. Dans un livre récent, **Mon Droit,** il en expose les origines et les phases. C'est un livre presque touchant par l'accent de la sincérité et la douleur de l'injustice. L'injustice est ce que l'homme supporte avec le moins de patience; elle lui est plus sensible que la souffrance ou la misère. C'est pourquoi il en sort aisément comme une émotion tragique, que le livre de M. Picard-Destelan, bien que diffus et affaibli par quelques longueurs, suggère parfois.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

ROMAN. — Léon Frapié : *L'Institutrice de Province*, Fasquelle. — André Valdès : *La Fille des Grèves*, Fasquelle. — Emile Zola : *La Terre* (120e mille, avec dix-huit lithographies de H.-G. Ibels), Fasquelle. — Catulle Mendès : *Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge*, Fasquelle. — André Lichtenberger : *Contes héroïques*, Fischbacher. — Léon Cladel : *Juive-Errante*, Ollendorff. — Henriette Bezançon : *Bas bleu*, Plon. — Maurice Leblanc : *Armelle et Claude*, Ollendorff. — Aymeric Prince : *Lucienne*, Stock. — Eugène de la Queyssie : *Acte de raison*, Plon. — Paul Adam : *La bataille d'Uhde*, Ollendorff. — Ad. van Bever : *Contes de Poupées*, Bibl. de l'Association. — Alfred Jarry : *Les Jours et les Nuits (roman d'un déserteur)*, Mercure de France. — Armand Charpentier : *L'Initiateur*, Ollendorff. — Charles Epry : *Fantoches! Fantoches!* Soc. lib. d'édit. des Gens de Lettres. — Jacques Duchange : *Le Dégoût*, Ollendorff. — Léon Charpentier : *Don de fée*, Ollendorff. — Jean de la Vaudère : *Les Sataniques*, Ollendorff. — Jean Lorrain : *Contes pour lire à la chandelle*, Mercure de France. — Louis Lumet : *Conversations avec Idéa*, Fernand Clerget. — Paul et Victor Margueritte : *Le Carnaval de Nice*, Plon. — Félicien Champsaur : *La Glaneuse*, Simonis Empis. — Champol ; *La Conquête du bonheur*, Plon. — Remy de Gourmont : *Les Chevaux de Diomède*, Mercure de France. — Jean de Tinan : *Penses-tu réussir?* Mercure de France. — André Gide : *Les Nourritures terrestres*, Mercure de France. — Maurice Vaucaire : *Chipette ou la Dame frivole*, Fasquelle.

POÉSIE. — Léopold Dauphin : *Raisins bleus et gris* (avec avant-dire de Stéphane Mallarmé), Vanier. — Tola Dorian : *Roses remontantes*, Ollendorff. — Lucien Lambert : *Fleurs sylvestres*, Vanier. — Georges Rency et Henri Van de Putte : *Les Heures harmonieuses*, le Coq Rouge. — Francis Jammes : *La Naissance du Poète*, Le Coq Rouge. — René Ghil : *L'Ordre altruiste* (vol. III), Bibl. de l'Association. — Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre*, chez l'auteur. — Edouard Quet : *Plaintes du Cœur*, Vanier. — Frédéric de Neufville : *Le Jeu sanglant*, Lemerre.

— Charles Lang : *En flânant*, Genève, Eggimann. — Henri Rouger : *Poèmes fabuleux*. — Jean Viollis : *L'Emoi*, Toulouse, L'Effort. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Les Douleurs cadettes*, Perrin. — Raoul Lafagette : *Symphonies pyrénéennes*, suivies de : *Aux Pyrénées* (pages posthumes), par Mme Raoul d'Espaignol-Lafagette, Lemerre. — Fernand Rivet : *Les Adorations*, chez l'auteur. — Gustave Kahn : *Premiers Poèmes* (avec préface inédite sur le vers libre), Mercure de France. — Gustave Kahn : *Le Livre d'Images*, Mercure de France. — J. Strada : *Pascal et Descartes* (*la France mère de la Pensée moderne par la méthode évidentiste*), Ollendorff. — Marcel Réja : *la Vie héroïque*, Mercure de France. — Rachele Botti-Binda : *Raggi ed Ombre*, Firenze, Barbèra.

Divers. — Edmond Picard : *Discours sur le Renouveau au Théâtre*, Bruxelles, Veuve Ferd. Larcier et Paul Lacomblez. — Henry Maubel et James Vandrunen : *Octave Pirmez*, Ixelles-Bruxelles, G.-J. Huysmans. — Georges Renard : *Critique de combat* (3e série), Société lib. d'Edit. des Gens de Lettres. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine* (1884-1896), Mercure de France. — François Ayme : *Une éducation impériale, Guillaume II*, L.-Henry May. — G. Molinari : *La Viriculture*, Guillaumin. — X... : *Le Drame suprême*, Bruxelles, Kistemaeckers. — Georges Renard : *Socialisme intégral*, Giard et Brière. — Edouard Romberg : *Le Journalisme à Gand en 1815*, Guillaumin. — Dr Antoine Cros : *Les Nouvelles Formules du Matérialisme*, Carré et Naud. — Henri Ramin : *Impressions d'Allemagne*, Firmin-Didot. — John Grand-Carteret : *La Crète devant l'image*, L.-Henry May. — Maurice Prou : *La Gaule mérovingienne*, L.-Henry May. — Edmond Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, Firmin-Didot. — Léo Rouanet (trad.) : *Intermèdes espagnols du XVIIe siècle*, A. Charles. — A. Gennadios : *La Grèce Moderne* (trad. Louis Ménard), Libr. de l'Art Indépendant. — André Ruijters : *La Musique et la Vie*, Bruxelles, Lacomblez. — Dr. L. Mariupolsky : *Zur Geschichte des Entwicklungsbegriffs*, Berne, Steiger. — Général comte Fleury : *Souvenirs* (tome I, 1837-1859), Plon. — M. Nettlau ; *Bibliographie de l'anarchie* (avec préface d'Elisée Reclus), P.-V. Stock. — *Paris-Parisien, 1897*, Ollendorff. — Camille Léger : *La Liberté intégrale, esquisse d'une théorie républicaine des lois*, Félix Alcan. — *Le Nu ancien et moderne*, Didier et Méricant. — F. Jollivet-Castelot : *Comment on devient alchimiste* (préface de Papus), Chamuel. — Charles Buet : *Grands hommes en robe de chambre*, Soc. libre d'édit. des Gens de lettres. — Urbain Gohier : *L'Armée nouvelle*, Stock. — Tristan Bernard : *Allez, Messieurs!* un acte, Ollendorff. — N. Chmerkine : *Les Conséquences de l'Antisémitisme en Russie*, Guillaumin. — Robert de la Sizeranne : *Ruskin et la Religion de la Beauté*, Hachette. — Victor Bérard : *En Macédoine*, Calmann Lévy. — Minka de Czobel : *La Migration de l'âme* (traduction de Melchior de Polignac), Ollendorff. — Robinet de Cléry : *En Tyrol*, Ollendorff. — *1871, Enquête sur la Commune* (avec quinze portraits par Félix Vallotton), La revue blanche. — Mars : *Mesdames les Cyclistes* (album), Plon. — Jean Grave : *L'Individu et la Société*, P.-V. Stock. — Albert Soubies : *Almanach des Spectacles* (*1896*). — Serge Basset : *Vers le Sabbat*, un acte, Chamuel. — Un témoin impartial : *Paul Verlaine et ses contemporains*, Bib. de l'Association. — E. de Rostand : *La Samaritaine*, Fasquelle. — Pedro-Emilio Coll. : *Palabras...* Caracas, Imprenta Bolivar. — Bac (100 dessins de) : *Les Maîtresses*, Simonis Empis.

Nouveaux périodiques. — *L'Humanité nouvelle*, Paris, rue Lafayette, 120. — *La Diplomatie*, Paris, boul. Haussmann, 50. — *Para as Crianças*, Setubal. — *La Nouvelle Revue Parisienne*, Paris, rue Condorcet, 36. — *Albania*, revue mensuelle albanaise, Bruxelles, rue Saint-Bernard, 87.

Petite Gazette d'Art

Entre mille réflexions où incline la très intéressante exposition de portraits de femmes et d'enfants, ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts, il faut choisir.

Le portrait est sans doute, beaucoup plus encore que le paysage, un genre bien à part entre les diverses sortes de peinture. A mesure que dans l'histoire de toutes les écoles s'est perdue la naïveté primitive pour tant de grands peintres qu'on se rappelle y avoir réussi ou seulement s'y être complu — car sans le modèle on manque d'un élément important d'appréciation et ne reste plus qu'un tableau — combien y ont échoué, même ont évité de s'y essayer. Presque on pourrait arriver, sans doute avec quelque parti pris, à vérifier que ceux qui paraissent avoir davantage réfléchi aux ressources comme aux principes et aux règles de leur métier, ont eu le plus de peine à accorder la conception du portrait au reste des idées qu'ils s'étaient faites. Qu'il s'en faut que les meilleurs peintres — je ne dis pas dessinateurs — aient été les meilleurs portraitistes, au moins aient astreint leurs dons à figurer les physionomies les plus caractéristiques, les expressions les plus significatives. Que c'est tout autre chose qu'un bon portrait et un bon tableau et que si, par aventure, un seul objet mérite les deux épithètes, déjà ceux à qui ne convient que l'une d'elles, sont assez rares.

C'est du moins un ordre de réflexions, qu'il faut se borner à indiquer, où se découvriraient les raisons pourquoi quelques-uns des mieux doués parmi les peintres récents se gardent d'une entreprise qu'ils n'ont pas tort de juger périlleuse et d'ailleurs inutile à la gloire qu'ils ambitionneraient.

Mais encore, en accordant que les peintres ici représentés poursuivaient outre un objet d'art l'expression de quelques signes particuliers, dont il n'est pas aisé de rendre compte, et qu'on désigne la ressemblance du modèle, reste à ne considérer tous ces portraits que comme autant de tableaux dont les sujets, même de peinture, auraient beaucoup d'analogie.

C'est assez pour distinguer, entre tant d'artistes de grand mérite, un homme admirable dont les œuvres peintes sont en France très rares, dont la valeur est prodigieuse, dont on voit vite que l'influence fut sur les peintres français, comme sur les Anglais, considérable. Ce serait assez déjà pour cette exposition que de nous avoir fourni le moyen de nous familiariser avec le génie de Goya dont elle nous montre trois spécimens très différents.

On s'est accordé généralement à célébrer le triomphe des portraitistes anglais et même à établir, entre eux et les peintres français qui les avoisinent, un parallèle tout à leur avantage.

Il eût importé d'abord de restituer aux maîtres français, principa-

lement à ceux du dix-huitième, sans parler des Flamands ni des Espagnols, à une grâce autrement aisée, à un charme fait de qualités autrement rares, sa part considérable d'invention. Et puis d'examiner ces séductions qui ont ravi le plus grand nombre. Sans doute il eût fallu persister à rendre hommage à l'habileté, si l'on veut la virtuosité, à l'éclat même superficiel d'un Lawrence ou d'un Hopner, à l'élégance, même un peu vulgaire et comme apprise, à la grâce qui paraît bientôt creuse d'un Gainsborough ou d'un Reynolds. Encore qu'on évite d'accuser leurs séductions d'être d'assez mauvais aloi, il paraît difficile de soutenir qu'ils laissent rien à envier à ce qui se révèle ici même de la personnalité si vivement marquée, aux qualités profondes d'Ingres ou de David, et par exemple, sans parler de la grâce suprême ni de l'aisance magistrale d'un Fragonard ou d'un Boucher, d'un portraitiste tel que La Tour ou du peintre qu'est Chardin.

C'est enfin un sujet, et non le moins curieux, de réflexions que l'entêtement de ce pays-ci ou du moins, dans ce pays, du monde académique ou de celui auquel appartiennent les organisateurs de cette exposition, l'entêtement à ne vouloir reconnaître pour continuateurs des hommes qu'on vient de dire, que des Winterhalter, des Chaplin, des Ricard, des Delaunay, des Cabanel ou des Meissonier.

—

Il faut aller admirer au Champ de Mars le très beau carton que M. Puvis de Chavannes vient d'achever et qu'il destine au Panthéon.

Sa maîtrise déploie à l'aise ses belles qualités dans cette composition qui nous promet un noble et superbe pendant à la *Jeunesse de sainte Geneviève*, une œuvre qui humiliera les collaborateurs insuffisants qui ont pris à M. Puvis de Chavannes une place qui lui appartenait toute entière de par le droit de son génie.

L'exemple de Rude à l'Arc de Triomphe n'a pas profité à l'Administration des Beaux-Arts plus qu'aucun exemple ne profitera jamais à aucune.

—

La Société des Aquarellistes français dont l'exposition vient de s'ouvrir, 72, avenue des Champs-Elysées n'a changé que son local.

On sent autant de lassitude de ses productions que des plaisanteries qu'il siérait d'y accorder.

Seul ou presque M. Simon y fait œuvre de peintre.

—

Si l'on ne peut parler cette fois, ni de l'exposition de M. Anquetin, ouverte au restaurant Cubat, ni de celle de M. Rippl-Ronaï, dans les magasins de M. Bing, et qui sont fort intéressantes, ni de l'admirable exposition rétrospective et de la très curieuse exposition moderne de céramique, installées au Champ de Mars, on ne saurait trop vivement engager le lecteur d'aller aux unes et aux autres s'instruire et se réjouir.

Thadée Natanson

Un peu de finance

Les valeurs des Mines d'or et les fonds ottomans se partagent les faveurs du marché. Leur hausse s'est à peine ralentie au moment de la liquidation de Londres, elle est assez confirmée pour qu'on puisse croire à sa durée.

Il est permis de se demander si la reprise des valeurs sud-africaines est logique, si elle repose sur quelque fait nouveau qui aurait modifié la situation des Compagnies minières, qui donnerait l'espérance de rémunérations plus exactes pour les actionnaires.

Jusqu'à présent on ne voit rien de sûr.

Une suite des causes invoquées pour créer la dernière réaction de ces titres, la crainte d'un conflit entre l'Angleterre et le Transvaal, semble écartée, pour un temps tout au moins. Aucune amélioration n'est survenue dans la gestion industrielle ou financière des Mines du Rand. La main d'œuvre a été réduite, la main d'œuvre seulement, et les grands chefs continuent à émarger les sommes que l'on sait, des centaines de mille livres. Les tripotages ne cessent pas. La Consolidated Goldfield double son capital, l'East-Rand prépare tout doucement une nouvelle émission. Pour être juste il faut reconnaître que les rendements sont satisfaisants; mais ni la Goldfield, ni l'East-Rand ne possèdent de titres de mines vraiment productives.

Cette hausse n'a pour point de départ qu'une position de place qui a permis d'étrangler le vendeur à découvert : on peut être certain que les meneurs du marché anglais ont su se retourner.

La hausse des fonds ottomans se défendrait mieux : il faudrait cependant ne pas pousser à l'extrême l'optimisme.

La Turquie a prouvé une vitalité qu'on ne lui soupçonnait pas, non par ses victoires trop faciles, mais par son organisation, et au point de vue financier par une régularité inattendue des rentrées de l'impôt pendant la période des troubles et de la guerre.

Mais maintenant comment le règlement des comptes va-t-il se passer? Là est la grosse question, on l'oublie trop. Il est douteux que l'Europe puisse imposer aujourd'hui des réformes qu'on lui refusait avant la guerre, et ces réformes sont nécessaires. Les surprises sont à craindre.

En dehors de ces valeurs de spéculation, la fermeté est générale : les titres des chemins de fer surtout sont très recherchés. Les augmentations continues des recettes, l'amélioration de la situation des Compagnies attirent à leurs actions susceptibles, mieux que les obligations, de plus values importantes. Ce mouvement paraît devoir persister.

On achète aussi des actions des Sociétés de Crédit : escompterait-on un retour des grands établissements à des habitudes d'activité bien oubliées? Croit-on à de grosses opérations prochaines? Ceux-là sont bien rares qui sont dans le secret, si secret il y a, et rien jusqu'ici ne fait penser qu'on s'occupe d'autre chose, dans la haute finance, que d'écouler quelques stocks de papiers embarrassants. Ce serait, en somme, de bonne besogne, et peut-être, le nettoyage une fois opéré, serait-on plus à l'aise pour songer à l'avenir.

G.

Le Gérant : L. Dennery.

L'enfant malade

PIÈCE EN QUATRE ACTES DONT UN PROLOGUE (1)

PERSONNAGES

JEAN, GEORGES, HENRI, DESAULNAYES, GERMAINE, Mme DESAULNAYES

ACTE Ier

Très élégante vérandah, au bord de la mer. En été, deux heures de l'après-midi. Jean, au lever du rideau, se balance dans un fauteuil d'osier tout en feuilletant des journaux (la Vie Parisienne *entre autres*). *Entrée brusque d'Henri.*

SCÈNE I

HENRI, JEAN

HENRI

Ah ! je te trouve enfin !

JEAN

Enfin ! mais je ne me cachais point, il me semble. Je viens assez souvent siester dans cet aimable coin !

HENRI

Sans doute tu aimes à philosopher en favorisant d'un excellent cigare digestion et spéculation; mais aujourd'hui je craignais que tu n'eusses planté là métaphysique et havane pour prendre part à la *grande excursion.*

JEAN

Tu me calomniais. Les expéditions collectives ne sont guère mon fait. D'ailleurs, je suis trop paresseux pour trouver quelque plaisir à escalader des falaises, fût-ce en compagnie.

HENRI

Aussi voyant que tu te dispensais d'assister à la petite fête, me suis-je esquivé le plus adroitement que j'ai pu. Sans toi, ce n'eût pas été tenable !

JEAN

Menteur ! Avoue donc que je n'étais pas la seule personne dont l'absence...

HENRI

Oh ! il ne manquait que les Desaulnayes... Madame tient à ses effets de bain, monsieur à son whist... et mademoiselle Germaine...

(1) Représentée par le Cercle des Escholiers, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, par MM. Grand, Gémier, Merville, Zeller et Mmes Mellot et Maupin.

JEAN, *railleur.*

Que cela, cher petit, que cela!

HENRI

Explique-toi. On ne blague pas les gens par logogriphes.

JEAN

A quoi bon! T'imagines-tu que je connaisse tes états d'âme élégiaques mieux que toi-même?

HENRI, *vivement.*

Insinuerais-tu que je suis épris de Germaine?

JEAN

« Insinuerais-tu » est un savoureux euphémisme. Insinuer! quand il est si simple de constater! J'ai peut-être des yeux trop attentifs, mais, à coup sûr, les tiens manquent de discrétion.

HENRI

Quoi! parce que je la trouve jolie, séduisante, ce que j'avoue d'ailleurs sans fausse honte.

JEAN

Il n'y a fichtre pas là de quoi être honteux. Tu es pincé, voilà tout; cela n'a rien de tragique ni de déshonorant. Tu n'es pas le premier à qui pareille mésaventure arrive. De ton côté: jeunesse, fortune, intelligence! (salue!); du sien: fortune, jeunesse, grâce et beauté! (souris!). Enfin! vous serez des fiancés assortis, mon cher! et dans six mois d'assortis époux. Fleurs, encens, ténors de l'Opéra-Comique, soli de violoncelle, la prière de *Moïse* ou le prélude de *Lohengrin*, effets de fracs et reflets d'épaules, voilà le menu pour avril; nouveau et pas banal!!

JEAN

Galope, mon très cher! Je crains bien que tu n'en sois pour tes frais de rhétorique.

HENRI

Parbleu! on craint toujours dans ces cas-là... par modestie, par fausse modestie, d'ailleurs; c'est une crainte classique, classée, cataloguée: *la frousse du parfait amant*; tous les psychologues te l'analyseront en se jouant. Ne pas craindre serait de la fatuité, mon cher petit!

HENRI, *absorbé.*

Non!... Il y autre chose malheureusement. (*Brusque.*) As-tu des nouvelles de Georges?

JEAN

Oui, il m'a écrit hier; il se grise un peu et travaille beaucoup.

HENRI

Tu es bien sûr de ne pas intervertir l'ordre des adverbes?

JEAN

Très sûr! Il vient de mettre en musique deux complaintes de Laforgue. Ce doit être très bien. Georges a un rare talent.

HENRI

Oui, un talent... rare.

JEAN

Tais-toi, je ne veux pas qu'on débine Georges; je maintiens qu'il a du talent; s'il ne le montre pas plus souvent, c'est pour ne pas humilier les autres, je pense; et puis il a du cœur et sans intermittence, ce qui est rare aussi! Aïe! notre Desaulnayes.

SCÈNE II

LES MÊMES, DESAULNAYES

DESAULNAYES

Ah! les malins! ils laissent les autres se rôtir au grand soleil des excursions, pendant qu'ils digèrent mollement à l'ombre de cette vérandah. Ah! les malins! D'ailleurs nous sommes collègues en abstention!

HENRI

Pristi! que voilà donc une jolie phrase! Desaulnayes, votre philosophie et vous, êtes des choses admirables!

DESAULNAYES

Je ne suis qu'un homme de bon sens, voilà tout. J'ai du bon sens comme tout le monde, et je m'en sers...

HENRI

Comme personne... Madame Desaulnayes?...

DESAULNAYES

Doit terminer sa toilette...

HENRI

La seconde, sans doute, celle de trois à six.

DESAULNAYES

Probablement; c'est une femme d'ordre qui varie ses robes selon la lumière; elle les nuance...

HENRI

Atmosphériquement.

DESAULNAYES

Si vous voulez. (*A Jean*) Dites-donc, êtes-vous ici encore pour longtemps?

JEAN

Que sais je? mais je ne crois pas.

DESAULNAYES

Diantre? Vous allez consterner nos hôtes! On vous escompte jusqu'à l'automne.

JEAN

De la pousse à la chute des feuilles: mazette, ce serait abusif, de ma part si je consentais, de la leur s'ils insistaient.

DESAULNAYES

C'est que vous savez... sur les plages, on est oisif; temps à tuer; alors on potine!

JEAN

Ah! bah! et que dit-on, cher ami? Je vous écoute presque avec intérêt.

DESAULNAYES

Chut! il paraîtrait mon cher Jean, que vous revenez fort à leur fille.

JEAN

Très drôle, très ingénieux! Oh! le galet inspire! mais vous devez confondre!

DESAULNAYES

Confondre! J'ai trente ans de Bourse, deux cents carnets où sont notées centime par centime les fluctuations des rentes internationales, sans compter les soubresauts des mines d'or, et vous m'accusez de confondre! Je me serais déjà ruiné, mon cher, à ce jeu-là; mais si vous tenez absolument à ce que j'aie confondu, parfait! Je suis bon bougre, vous savez, je veux tout ce que l'on veut.

JEAN

C'est singulier! J'aurais plutôt cru...

DESAULNAYES, *se tournant vers Henri*

Oui, moi aussi, plutôt! (*Il lui serre la main.*) On jabote, voilà; empêcherons-nous dames, damoiseaux et damoiselles de jaboter? Non!... Alors!

JEAN

Ce sont là de niais racontars, sans valeur...

DESAULNAYES

C'est précisément ce que j'en pensais. (*Prenant un livre.*) Comme ceci, tenez!

HENRI

Et cela, c'est? (*Il lit le titre.*) *La Terre Promise*! Peste, vous blasphémez Bourget? Que vous a donc fait le psychologue en or qui n'est ni toc ni maillechort?

DESAULNAYES

Il m'a fait que sa psychologie m'horripile, et avec lui le monde qui a une psychologie et après lui tous ceux qui nous rasent psycho-

ligiquement! Ah! si vous croyez par hasard que les mots m'épatent!

HENRI

Les chiffres ont plus de succès, sans doute.

DESAULNAYES

Ils ne m'épatent pas davantage; mais au moins ils m'intéressent; on sait ce que c'est qu'un chiffre; ça veut dire, ça représente quelque chose, tandis qu'un mot!... Bon pour les o'clocks de nos femmes.

JEAN

Quelle verve pour un homme qui nie la psychologie!

DESAULNAYES

Voyons! avec ce ventre!

JEAN, *riant*

Il est vrai, ce serait contradictoire. Alors vos lectures, homme pansu?

DESAULNAYES

Zola! Au moins celui-là à la bonne heure! Il vit, il fait vivre! Il vous campe des gars bien d'aplomb!

HENRI

Et des garces bien en chair; on peut tripoter.

DESAULNAYES

Soit! j'aime mieux cela que les pécores à morphine... vapeurs... etc.

JEAN

Que ne vous faites-vous critique littéraire, Desaulnayes! Je vous crois la vocation; vous en avez déjà la première qualité, la seule indispensable.

DESAULNAYES, *gaillard.*

Ohé! ohé! Laquelle, s'il vous plaît?

JEAN

L'intolérance, mon gros ami.

DESAULNAYES

Si l'on peut dire! Moi, un vieux libéral, un jeune radical...

JEAN

Pas possible!... mes compliments... vous devez être ambitieux.

DESAULNAYES

Ambitieux! mais je me fiche de la politique comme du reste; vous le savez bien; je ne me sens vivre qu'à la Bourse...

HENRI

La bourse et la vie, alors! Feriez-vous fi d'une bonne table par hasard?

DESAULNAYES

Non certes, mais je m'en passe.

HENRI

Et d'une jolie femme?

DESAULNAYES

Oh! les femmes! il n'y en a pas qui puissent se vanter de m'avoir fait rater une multiplication.

HENRI

Peut-être même vous y ont-elles aidé?

DESAULNAYES

Peuh! Peuh!

HENRI

Tant mieux! je respire. Mme Desaulnayes...

DESAULNAYES

Ma femme est une perle, voilà mon opinion.

HENRI

Métaphorique, mais synthétique! Est-ce pour cela que vous venez tous les ans à la mer? pélerinage au pays natal?

DESAULNAYES

Blaguez, mes agneaux! ma femme a trois qualités: les seules que je requière d'une femme; elle s'habille avec chic; elle sait recevoir.

HENRI

Et troisièmement?

DESAULNAYES

Elle ne m'aime pas. Ce qui est fort nécessaire à ma tranquillité d'esprit et même à mon hygiène...

HENRI

Et vous êtes heureux?

DESAULNAYES

Plantureusement. (*Il se lève.*) A ce soir; le whist me réclame.

HENRI

Baignerez-vous votre bonheur, aujourd'hui?

DESAULNAYES

Peut-être sur les cinq heures. (*Il sort.*)

SCÈNE III

JEAN, HENRI

HENRI

Ce Desaulnayes est une joie!

JEAN

La joie fait peur!

HENRI

Non ! il m'épanouit! Un peu le naturel du melon selon Bernardin ! La nature lui a donné des côtes pour être découpé entre amis. Il est heureux, tu vois! Aucun souci ! une âme d'un reposé ! Un lac !

JEAN

D'huile, n'est-ce pas? Chapitre : De la félicité des corps gras. Plaignons les maigres !

HENRI

Remarque toutefois qu'il a des qualités! Sa façon de comprendre l'association conjugale n'est pas d'un idiot. Il n'a pas l'air de se douter que sa femme...

JEAN

Se douter! oh! que non, pas si bête ! Il est sûr, archi-sûr! il préfère cela ! Pourvu que sa femme continue à s'habiller avec chic, à recevoir avec bonne grâce...

HENRI

Et à ne l'aimer point...

JEAN

Triple mandat dont elle s'acquitte avec une conscience au-dessus de tout éloge ! Puisqu'il *sait*, pourquoi *ferait-il semblant* de savoir? C'est bien superflu. Il est d'ailleurs homme à se découvrir de la sympathie pour l'ami qui consent à distraire sa femme pen dant qu'il griffonne ses algèbres ou cartonne avec un mort.

HENRI

Alors tu es dans ses papiers?

JEAN

Petits et grands, pêle-mêle avec l'Ottoman et le Consolidé anglais.

HENRI

Cela ne t'humilie pas? (*Jean remue la tête négativement.*) Et sa femme, voyons? Au physique, un peu une femme de Mars ou des Bac, page de milieu de la Vie Parisienne. (*Il prend le numéro sur la table.*) Cela, hein? Estomac proéminent!

JEAN

Tu exagères. Une jolie ligne pectorale, un peu renflée, voilà tout.

HENRI

Et au moral?

JEAN

La perle qu'il a annoncée ! Un orient incapable de se désorienter, même à la longue !... C'est une incomparable associée.

HENRI

Pour qui?

JEAN

Pour nous deux, Desaulnayes et moi. Elle a le même tempérament que son mari! C'est probablement pour cela qu'ils se repous

sent les électricités de même nom... Femme de tête bien organisée, excellente organisatrice; tient sa comptabilité amoureuse comme un grand livre, en partie double, exemplairement, pas une rature, pas une tâche d'encre, le tout écrit de sa plus belle ronde.

HENRI

Encore heureux qu'elle n'ait pas choisi la bâtarde !

JEAN

Et elle fait l'amour comme la preuve par neuf, avec une tranquillité...

HENRI

C'est-à-dire...

JEAN

Ni tempérament, ni vice; aucune sensibilité; beaucoup d'ordre dans les idées, dans peu d'idées ; satisfait, en s'offrant un amant, un désir tout naturel: celui de ne pas faire exception dans le monde qui cote, fricote et boursicote. Et puis il faut bien tuer les après-midi avant les visites !

HENRI

Les three o'clock!

JEAN

Et voilà, le secret de notre intrigue, qui, d'ailleurs est o fficielle et n'a jamais intrigué personne. Lui, sorti des valeurs, adore fauteuil, pipe et pantoufles; il est très papa Poirier et très Joséphin Soulary. Tout bonheur que la main n'atteint pas... pour l'atteindre il croise ses grosses pattes sur son abdomen, à la Renan. Il est sûr ainsi d'encercler de la joie. (*Un temps.*) Voici l'épisode : — Première entrevue; après les cigares, il va ronronner au coin du feu et me laisse seul avec sa femme qui pianotait. Miousic: je fais un brin de cour miousic; on me tend toute la main gauche : — Seconde entrevue... l'irrévocable était consommé. Depuis ce jour, c'est la plus régulière des maîtresses, une distinguée fonctionnaire; toutes les fois que je lui offre un cadeau, il me semble que je lui donne de l'avancement. Demain nous nous quitterions avec la plus réciproque ingratitude, dénouement que nous envisageons sans peur et que nous accepterions sans nous accabler de reproches. C'est l'idéal.

HENRI

Tu es donc satisfait de cette liaison... arithmétique?

JEAN

Ravi. Il ne faut pas médire des nombres, mon cher; il n'est pas d'harmonie sans eux.

HENRI

Toute ta chance est au fond de n'être ni un sensuel ni un sentimental..

JEAN

C'est une chance en effet cela, et que tu n'as pas, mon ami. Je te

sais capable d'exaltations, d'emballement et de folies! Peut-être même te félicites-tu d'être ainsi, et te crois-tu mieux doué pour le bonheur qu'un autre moins passionné? Mais ces choses ne se discutent pas. Pour moi, Mme Desaulnayes satisfait toutes mes aspirations romanesques et je m'accommode si bien de cet amour... administratif que, la sachant ici, je n'ai pas hésité à devenir l'hôte des parents de Germaine dont jusqu'ici j'avais toujours décliné les offres pressantes.

HENRI

Tu espères, sans doute, que ce pacte d'affaires ne sera jamais rompu?

JEAN

Jamais? Oh! je n'ignore pas la malice du grand Tout; cependant aussi longtemps qu'il consentira... Vois-tu mon cher Henri; avec l'intelligence que l'on veut bien me reconnaître, j'avoue avoir peur des femmes, parce que je les comprends mal ou, plus exactement, parce que je ne les comprends pas. Elles sont trop *différentes*. Celles en qui je vois clair, comme Mme Desaulnayes, n'ont évidemment rien de bien mystérieux; le regard se promène aisément dans leur psychologie. Mais aussi, ce sont des erreurs de la nature; elle a voulu leur épargner le service militaire, voilà tout. Les autres, ah! les autres sont de petites créatures ambiguës et le plus perspicace en est pour ses frais d'analyse. Leurs âmes énigmatiques me déconcertent et j'admire nos romanciers qui en ont disserté comme s'ils y étaient allé voir. Il m'apparaît confusément que ce sont des êtres instinctifs qui ne savent trop ni quand ils veulent ni ce qu'ils veulent, vagues automates à qui manque toute clairvoyance intérieure et que meuvent tyranniquement leurs désirs, d'ailleurs contradictoires d'heure en heure. Ou mieux, car ce sont choses vivantes et qui souffrent, je les considère un peu comme des enfants qui ont besoin d'être guidés et doucement traités quand ils se trompent, un peu comme des malades à qui nous devons des tendresses d'attention, des ménagements infinis, de la pitié et du pardon. Je félicite l'exceptionnelle et virile nature de Mme Desaulnayes de m'épargner ces réflexions mélancoliques.

HENRI

Allons donc! Ce sont les névrosées, les détraquées, les morphinomanes que tu décris là!...

JEAN

Eh! non!... Certaines prennent volontiers ces noms pour dissimuler la tare originelle; mais en ces malades aiguës s'exagère seulement la malade normale qu'est toute femme. Rappelle-toi ce qu'en dit Michelet; rappelle-toi les vers de Vigny :

> Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
> La femme, enfant malade...

Comme au poète, la femme m'apparaît un être douloureux et souf-

frant pour qui nous devons avoir, toujours prêtes, de l'indulgence et des paroles de bonté! Si peu de ses gestes sont volontaires! La confiance seule serait digne de nous; et d'elle, il nous faut toujours nous défier. Elle nous trompe, elle nous ment, elle nous trahit et nos pleurs la laissent indifférente, car c'est malgré elle qu'elle les fait couler. Elle se sent irresponsable; elle est un agent de la nature; elle subit des nécessités; ses actions ne sont pas *ses* actions, n'émanent point de sa volonté, ne réalisent pas ses pensées personnelles, mais manifestent les lois éternelles du monde qui, par elle, élabore l'avenir. Aussi ses gestes sont-ils des signes mystérieux, ses regards énigmatiques comme des symboles, et les hommes qui les ont crus simples sont déçus et désespèrent. Ce sont alors des cris de colère, des coups de folie, des coups de feu; certaines brutes se précipitent sur la petite malade et la maltraitent et l'assassinent, parce qu'ils ne la comprennent pas victime, sacrifiée, éternellement sacrifiée, irresponsable de tout ce qui se commet par elle, contre qui nos colères sont injustes, presque criminelles, et à qui nous devrions seulement d'infinies piétés et des caresses de consolation.

HENRI

Estimes-tu que Germaine soit telle?

JEAN

Je le crains. Je sais que tu l'aimes et pourtant je te dois toute ma pensée; j'ai peu causé avec elle; pourtant ses gestes, ses attitudes, ses regards m'en ont plus appris que tous les discours du monde; c'est une petite créature charmante, mais violente et passionnée, capable de résolutions excessives et qui rendra très malheureux l'homme qui s'éprendra d'elle et la voudra heureuse.

HENRI, *vivement*

Accepterais-tu d'être cet homme?

JEAN

Demande-moi si je désire expressément devenir malheureux. D'ailleurs...

HENRI

D'ailleurs! Ah! pas de paroles de condoléance! Tu sais qu'elle ne m'aime pas?

JEAN

Je sais?

HENRI

Il est impossible que tu n'aies pas remarqué!

JEAN

Si peu impossible que j'ignore où tu veux en venir.

HENRI

Pourquoi donc la fuis-tu, alors!

JEAN

Je ne la fuis pas. Je l'évite pour les raisons que j'ai dites.

HENRI

Des raisons toutes générales?

JEAN

Uniquement.
(*Silence.*)

HENRI, *brusquement*

Alors tu ne crois pas aux propos de Desaulnayes?

JEAN

Quels propos? Il n'a rien dit, ce me semble, qui valût d'être retenu.

HENRI

Il a rapporté qu'on la prétend éprise de toi.

JEAN

Cancans de plage.

HENRI

Pardon, vérités.

JEAN

Tu me stupéfies! Cette gamine amoureuse de moi! Mais je ne lui ai pas adressé deux fois la parole; je ne la regarde jamais, enfin...

HENRI

Enfin, qu'est-ce que cela prouve? Je la regarde, moi, je lui parle le plus que je peux, et elle ne m'aime pas, voilà ce qui est certain, tandis que toi...

JEAN

Mais, encore une fois, des preuves, pour l'amour de Dieu, une seule! Ce sont les parents sans doute qui s'efforcent d'accréditer ce bruit. Ne suis-je pas un parti? Physique pas trop lézardé; réputation pas trop démolie; rentes pas trop avariées. Il est logique que ces gens me décrètent leur gendre par anticipation, selon leur cœur. Mais, selon celui de Germaine, allons donc! Où a-t-on pu prendre qu'elle m'aimait?

HENRI

Tout le monde s'en est aperçu, sauf toi! Si elle n'est pas allée à cette excursion aujourd'hui, c'est qu'elle a su que tu restais ici. Tu la crois sur la plage, peut-être! Non; elle est là, tout près, aux alentours. Elle n'ose t'aborder, mais elle rôde autour de toi, inquiète, anxieuse, heureuse sans doute de t'entrevoir et troublée à la fois. Va! je l'ai assez observée! Dès que tu entres, elle devient tout autre; elle ne cause plus; ses lèvres tremblent, ses mains aussi sont frissonnantes; elle te regarde à la dérobée timidement, et fiévreusement; il arrive même que l'émotion soit trop forte et alors elle cherche à s'échapper pour n'avoir plus à se contraindre. Ne sont-ce

pas là des signes décisifs ? Tu es aimé, aimé malgré toi peut-être, d'une jeune fille que j'aime moi, et qui ne m'aime pas.. pour le moment. Que comptes-tu faire ?

JEAN

Mon ami, ma présence ici n'a rien d'indispensable, et, comme il y a une chance au moins pour qu'en la prolongeant, des événements fâcheux pour tous se produisent, je décide séance tenante de ne pas compromettre plus longtemps ma tranquillité.

HENRI

C'est le seul parti raisonnable, le seul loyal aussi.

JEAN

Le seul surtout dont s'accommode mon égoïsme, je me sens un médiocre goût à devenir le héros d'une aventure romanesque ! Ah ! mais non ! Ce n'est pas à mon âge que l'on commence ce genre de plaisanteries ! La maîtresse que le ciel m'a permise est parfaite. Je m'y tiens. Toute liaison plus absorbante me serait insupportable. Tu vois si je suis en humeur de me marier ! Ce n'est pas que je fasse grand cas de mon indépendance et de ma liberté ! Mais j'ai des projets de voyage et peut-être d'études qu'une femme ne manquerait pas de contrarier. Alors...

HENRI

Alors?

JEAN

Je partirai demain, pour éviter toute surprise et des épisodes ; le temps de préparer quelques prétextes plausibles, de façon à déconcerter toute résistance...

HENRI

Merci, mon ami, jamais ce mot n'a eu plus pleinement son sens ; car c'est agir là en ami.

JEAN

En homme avisé, plutôt. Tu me dois, je te jure, le minimum de reconnaissance.

HENRI

On vient. (*Regardant.*) Tiens ! Madame Desaulnayes. Annonce lui...

JEAN

Ah ! diable, je l'avais oubliée.

HENRI

Je vous laisse ; tu as l'imagination inventive ! Je suis sans crainte ! (*Il sort sans avoir été vu par Mme Desaulnayes qui entre par la galerie.*)

SCÈNE IV

JEAN, MADAME DESAULNAYES

MADAME DESAULNAYES

Vous êtes seul?

JEAN

Oui, ma chère amie, tout seul, abandonné du genre humain. Si nous n'aviez pas eu pitié de ma solitude, je me mourais d'ennui. (*Il lui baise la main.*)

MADAME DESAULNAYES

Mais j'avais cru entendre parler?

JEAN

Vous aviez bien cru. Si vous tenez à être documentée, je vous apprendrai qu'il y avait ici quelqu'un avec moi.

MADAME DESAULNAYES

Et qui, je vous prie?

JEAN

Oh ! oh! me feriez-vous l'honneur d'un semblant de jalousie?

MADAME DESAULNAYES

Peut-être !

JEAN

Il se passerait donc des choses graves. Je vous demande, dans ce cas, la permission de réfléchir, avant de répondre.

MADAME DESAULNAYES

Il ne se passe rien que de très naturel. Je veux bien être compromise, je ne veux pas être ridicule.

JEAN

Et comment cela, je vous prie?

MADAME DESAULNAYES

Bien simplement. Il suffit que vous en courtisiez une autre à mon insu.

JEAN

Vous m'affligez, positivement! comment! vous ne me connaissez pas mieux encore?

MADAME DESAULNAYES

Avec qui causiez-vous donc quand je suis arrivée? Avec cette petite pimbèche de Germaine, je présume.

JEAN

Vous présumez à la légère. Que vous a d'ailleurs fait cette jeune fille pour que vous la traitiez aussi hostilement?

MADAME DESAULNAYES

Oh ! rien! Elle ne sera pas contente que vous ne l'ayez épousée, voilà tout!

JEAN

Comment! vous aussi!

MADAME DESAULNAYES

Vous voyez bien! Je ne suis pas la seule qui ait remarqué!

JEAN

Rassurez-vous donc, ma chère amie. Je causais avec Henri.

MADAME DESAULNAYES

Vrai?

JEAN, *agacé*

Ah! J'ajouterai que nous avons eu la visite de votre noble époux.

MADAME DESAULNAYES

Il allait bien?

JEAN

Mais oui! Je l'ai trouvé d'un luxuriant! — Vous ne l'avez donc pas encore vu?

MADAME DESAULNAYES

Non, il a passé la nuit au cercle et j'ai déjeuné chez les Montigny.

JEAN

Figurez-vous que lui et nous, avons causé... psychologie.

MADAME DESAULNAYES

Peste! vous vous mettez bien! Et il s'en est tiré?

JEAN

A merveille! Il ne s'y était pas mis!

MADAME DESAULNAYES

Chut!

JEAN

Qu'est-ce?

MADAME DESAULNAYES, *brusquement*

On marche là, à côté, dans la salle de billard; on nous écoute.

JEAN

Impossible! tout le monde est sorti.

MADAME DESAULNAYES

Je vous dis que je suis certaine.

JEAN

Ah! J'en aurai le cœur net! (*Il court vivement soulever la portière; bruit de porte fermée.*)

MADAME DESAULNAYES

Vous entendez?...

JEAN

Oui, mais je n'ai vu personne!

MADAME DESAULNAYES

Bon! C'est Germaine! Soyez-en assuré! Elle devient d'une audace, cette petite, et encombrante! Vraiment! C'est à n'y plus tenir!

JEAN, *sèchement*

Auriez-vous des nerfs, par hasard? Ce serait une innovation malheureuse. Entre nous, je vous trouve plaisante, ma chère amie. Germaine est peut-être mal élevée, mais enfin elle est chez elle; et l'on a toujours le droit d'être mal élevé chez soi; si quelqu'un encombre ici, c'est plutôt nous, ce me semble. Qu'en pensez-vous?

MADAME DESAULNAYES

Je pense que vous m'agacez singulièrement aujourd'hui.

JEAN

Vous me flattez. Je ne me croyais point ce pouvoir.

MADAME DESAULNAYES

Eh bien, vous l'avez. On vous verra demain?

JEAN

Eheu!..

MADAME DESAULNAYES

A votre aise! Quand l'ère des caprices sera close, vous voudrez bien m'en aviser.

JEAN

Il ne s'agit pas de craprice, ma chère, je ne serai plus ici demain.

MADAME DESAULNAYES

Et où serez-vous?

JEAN

A Paris, très vraisemblablement!

MADAME DESAULNAYES

Qu'allez-vous y faire, à Paris?

JEAN

Me reposer, me reposer de la mer qui me fatigue.

MADAME DESAULNAYES

Et vous n'avez pas honte de me laisser seule au milieu de tous ces imbéciles? Monsieur a besoin de distraction! Il me plante là! Ah! les hommes sont de fiers égoïstes!

JEAN

Mais non! La mer m'ennuie. Est-ce une raison pour que je vous en prive? Dès que vous en aurez assez, rejoignez-moi; le plus tôt sera le mieux. Mais décemment, je ne puis vous proposer de partir demain avec moi. Ce serait de l'indiscrétion! Je vous sais encore trop de toilettes inédites.

MADAME DESAULNAYES

C'est sérieux, ce départ?

JEAN

Très !

MADAME DESAULNAYES

Et qu'en pensent vos hôtes ?

JEAN

Rien encore. Ils l'ignorent, mais ils en penseront ce qu'il leur plaira.

MADAME DESAULAYES

A merveille, je vous avertis, moi, que je reste ici jusque fin septembre. A bon entendeur!..

JEAN

Salut... mais adieu. Pardonnez-moi, chère amie, cette impertinente séparation; elle est nécessaire pour tous deux.

MADAME DESAULNAYE

Ce n'est au moins pas une rupture dissimulée ?

JEAN

Décidément, vous tenez à me calommier aujourd'hui. De vous à moi, vous le savez, la franchise est plus qu'une politesse. C'est une clause de notre contrat. (*Il lui baise la main; elle se retire. Jean, seul, réfléchit quelques instants, assis dans le fauteuil, puis se lève, marche de long en large, et va pour sortir. Au même moment entre Germaine.*)

SCÈNE V

JEAN, GERMAINE

(*Jean salue et fait mine de s'éloigner.*)

GERMAINE, *à voix basse.*

Monsieur Jean!

JEAN

Mademoiselle !

GERMAINE

Vous ne voulez pas rester une minute? Vous êtes pressé de vous en aller? je vous fais fuir?..

JEAN

Le pouvez-vous penser, mademoiselle?.. Je suis attendu par quelques amis, je les rejoignais. Ma fuite, puisque vous avez employé ce mot, n'était pas intentionnelle.

GERMAINE

Alors vous consentiriez à causer quelques instants avec moi?

JEAN

Mais très volontiers. En doutiez-vous ?
(*Ils s'asseyent.*)

GERMAINE

Un peu. Il m'avait semblé que vous m'évitiez, que vous ne vouliez pas vous laisser approcher! Je tenais tant à le savoir! Aussi quand j'ai appris que vous n'alliez pas à cette excursion, j'ai pensé que, dans la journée, je trouverais bien l'occasion de vous parler. J'ai prétexté une violente migraine au moment du départ et je suis restée. Mais tous vos amis sont venus, M. Henri, les Desaulnayes, et j'ai dû attendre jusqu'à ce moment.

JEAN

C'était donc vous qui étiez dans la salle de billard tout à l'heure? Vous nous écoutiez?

GERMAINE, *rougissante, prête à pleurer.*

Oui! Vous m'en voulez?

JEAN

Je ne vous en veux pas. Mais ce que vous avez fait là n'est pas très... délicat. Remarquez que nous sommes vos hôtes! Vous avez moins que personne le droit de chercher à surprendre nos secrets.

GERMAINE

C'est vrai! Oh! je suis honteuse et malheureuse! Mais cela a été plus fort que moi! Je n'ai pas pu résister! et maintenant... vous voilà fâché contre moi! je le sens.

JEAN

Mais non! mais non! Ne vous agitez pas ainsi. Il n'y a rien là de très grave. C'est simplement peu convenable, comme d'ailleurs, tenez, il ne le serait guère que notre conversation se prolongeât.

GERMAINE

Vous trouvez?

JEAN

Ce n'est pas moi qui trouve, c'est le monde, c'est vous-même au fond.

GERMAINE

Je croyais que vous méprisiez le monde et ses préjugés stupides.

JEAN

Il se peut. Mais en admettant que j'aie des raisons et même raison de penser ainsi, s'ensuit-il que vous ayez droit à la même liberté?

GERMAINE

Je le crois. (*Jean se lève.*) Vous me quittez?

JEAN

J'admire très sincèrement, mademoiselle, l'indépendance de votre nature; mais, en ce qui me concerne, je ne puis consentir à ce que nous manquions aux convenances... ensemble!

GERMAINE, *avec véhémence.*

Vous osez parler de convenances! Les observiez-vous tout à

l'heure quand vous causiez ici en tête à tête avec Mme Desaulnayes? Croyez-vous que je sois une sotte? En quoi est-il plus répréhensible de parler à une jeune fille qu'à une femme mariée!... surtout...

JEAN

Vous me forcez décidément à me retirer.

GERMAINE, *suppliante.*

Non, ne partez pas. J'ai trop de choses à vous dire. Il y a si longtemps que j'attends cette heure. J'ai tant besoin de vous parler. Autorisez-moi un instant à vous questionner loyalement, comme si j'étais l'un de vos amis. Ma demande est étrange, je le sais, mais ne la repoussez pas. Il est *nécessaire* que je sache. Répondez-moi franchement, je vous en conjure. Aimez-vous Mme Desaulnayes?

JEAN, *interdit, puis souriant.*

Comment voulez-vous qu'elle ne me soit pas sympathique? Mme Desaulnayes est une charmante femme, mariée à l'un de mes plus anciens amis.

GERMAINE

Ah! pourquoi cette ironie avec moi? si déplaisante, si déplacée? Puisqu'il faut que je sache, vous dis-je!... L'aimez-vous?

JEAN

Cet enfantillage a trop duré. Brisons là.

GERMAINE

Elle est votre maîtresse, pourtant, niez-le donc!

JEAN

Mais, je vous prie, qu'elle soit ou non ce que vous osez dire, en quoi cela vous regarde-t-il?

GERMAINE, *atterrée.*

C'est vrai! Vous ne m'aimez même pas assez pour comprendre en quoi cela peut me regarder. (*Elle tombe sur une chaise en pleurant. Brusquement.*) Vous partez demain?

JEAN

Non. J'en ai eu l'intention, mais j'ai changé d'avis.

GERMAINE, *doucement.*

Ne me mentez pas. J'ai bien entendu tout à l'heure... Et pourquoi ce départ imprévu?

JEAN

D'importantes affaires me rappellent à Paris.

GERMAINE, *tristement.*

Vous en êtes bien sûr?

JEAN, *souriant.*

A moins que vous ne soyez mieux informée de mes affaires que moi-même.

GERMAINE

Vous n'avez pas d'autres raisons de hâter votre départ?

JEAN

Je n'en ai pas d'autres à vous donner.

GERMAINE

Vous le croyez difficile à trouver, le vrai motif?

JEAN

Oui, sincèrement, je le crois.

GERMAINE

Et pourtant je le connais ; je souffre assez de le connaître. C'est moi qui vous fais fuir, car cette fois, c'est une fuite véritable !... Je vous fais peur, avouez-le.

JEAN

Mon Dieu ! je ne vous savais pas si terrifiante !... Quel grand danger puis-je donc courir auprès de vous?

GERMAINE

Pourquoi badiner en ce moment? Tenez-vous donc à me faire mal ?

JEAN

Voyons, qu'y a-t-il ? que se passe-t-il de si extraordinaire ? Vos yeux sont fiévreux, vos mains agitées? Germaine, seriez-vous souffrante ?

GERMAINE

Oui, très souffrante.

JEAN

Attendez, alors...

GERMAINE, *avec véhémence.*

Non, rien ! Tenez, laissez-moi, vous êtes un homme dur, méchant. Je vous exècre. Vous semblez prendre plaisir à me torturer. Je ne sais plus maintenant ce que je voulais tout à l'heure; vous me troublez, vous me découragez. Allez vous-én !

JEAN

Là, je m'en vais, calmez-vous... (*il fait mine de s'éloigner*).

GERMAINE *vivement.*

Ah ! êtes-vous assez heureux que je vous congédie ! Eh bien, non ! je ne veux pas que vous partiez encore; il faut d'abord que vous sachiez tout ; après, vous partirez et pour toujours, si vous voulez. Ah ! vous êtes cruel, mon ami ; vous jouez un jeu sans pitié. Vous me demandez si je souffre ? Oui, je souffre, et depuis longtemps, depuis que je vous connais; je souffre de vous, parce que je vous aime, oh ! mon Dieu ! (*Elle éclate en sanglots*) et que vous ne m'aimez pas et que vous ne m'aimerez jamais. Je sens que je vous suis indifférente; je ne compte pas; que suis-je pour vous? une

petite fille sans importance à qui l'on fait en passant l'aumône d'un regard! Ah! que ne me détestez-vous? Je compterais au moins dans votre vie! Mais non, rien, pas même cela!

JEAN

Voyons! ne vous exaltez pas ainsi. Je pense très souvent à vous au contraire; je cause de vous aussi avec Henri, qui vous aime, lui!

GERMAINE

Mais il doit bien voir que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais, que je n'aime que vous! Pourquoi m'importune-t-il de son amour? Où que j'aille, je le rencontre; toujours ce regard suppliant qui m'obsède; dites-lui donc qu'il ne pense plus à moi, qu'il m'est impossible de l'aimer, qu'il s'en aille plutôt!

JEAN

Comme vous le traitez durement, vous qui m'accusez d'être sans pitié.

GERMAINE

Oh! ne m'accablez pas! c'est vrai, mais m'avez-vous épargnée? Au moins lui, il n'aura pas eu comme moi la douleur d'une humiliation inutile.

JEAN

Voyons, ma chère Germaine, soyez raisonnable; en vérité, vous me bouleversez; j'en arrive presque à me sentir des remords, comme si j'étais coupable d'une mauvaise action! Mais enfin, il n'y a rien là d'irrémédiable. Il faut seulement vous dominer, avoir la volonté de guérir, d'oublier! Un amour si récent ne peut être bien vivace. Vous en triompherez certainement. Ayez un peu de courage; cela ne peut pas durer.

GERMAINE, *bas.*

Vous êtes sûr?

JEAN

Je suppose, car j'aurais dû vous dire que je n'ai jamais aimé; et je suis attristé et douloureusement ému de vous avoir inspiré un sentiment que je suis incapable... oui, incapable d'éprouver; je puis avoir, j'ai pour vous une très vive sympathie. Mais je vous mentirais si je vous laissais croire qu'un jour...

GERMAINE

Qu'en savez-vous? Suis-je donc laide et repoussante à ce point qu'on puisse être sûr de ne m'aimer jamais? Je me croyais belle; et d'ailleurs n'ai-je pas pour moi la force même de mon amour qui conquerrait le vôtre peu à peu! Cela vous paraît impossible?

JEAN

Non, sans doute... mais je crains que vous me jugiez d'après vous et c'est peut-être ce qui vous égare.

GERMAINE

Oui, oui, c'est entendu, je le sais, vous l'avez déjà dit ! Vous ne m'aimez pas; pourquoi le répéter? c'est une parole très blessante. Certes je n'avais pas espéré que vous m'aimeriez tout de suite, mais que peut-être plus tard, dans l'avenir... J'attendais des paroles douces au moins; j'avais tant besoin d'être consolée... Mais non, vous me repoussez brutalement, lâchement, et c'est fini; cette fois, c'est fini, je le sens, je le sais, nous ne nous reverrons plus; vous avez trop peur de vous retrouver devant moi; vous craignez trop pour votre tranquillité; tous ces cris vous irritent, ils ne vous émeuvent pas; vous ne pouvez être ému ! Vous ne sentez rien; vous êtes un homme supérieur! Quelqu'un peut souffrir à côté de vous! Est-ce que cela compte? Et moi qui avais eu la folie d'espérer que peut-être mes larmes vous toucheraient, feraient qu'au moins vous me tendriez la main pour me soutenir et m'assurer de votre pitié!

JEAN, *lui donnant la main, et très doucement.*

Ma pitié! oh! ma chère Germaine, toute la tendresse, toute la compassion que peut contenir une âme d'homme parlent en ce moment pour vous dans la mienne et si l'amour naissait d'elles, je vous aimerais déjà profondément. Vous êtes mon amie, une amie durement éprouvée, et votre souffrance me trouble, dont, malgré tout, je me sens un peu responsable. Vous croyez que je ne suis pas ému parce que je ne verse pas de larmes? Votre présence ici, près de moi qui voudrais vous consoler, qui ne sais, m'est, plus que tout au monde, émouvante. Hélas! comment vous sauver de vous-même? Que puis-je pour vous? Si vous aimer dépendait de ma volonté, je m'y efforcerais pour vous rendre heureuse; mais croyez-vous que cela se puisse? Parlez; qu'attendez-vous de moi?

GERMAINE, *abattue.*

Rien, puisque vous ne m'aimerez jamais.

JEAN

Laissez-moi vous parler doucement, avec précaution. Je ménagerai votre âme qui est affligée. Germaine, vous vous trompez, je pense. Je ne puis croire que vous m'aimiez tel que je suis. Vous aimez en moi quelqu'un de chimérique et d'imaginaire qui n'est pas moi. Vous me connaissez mal. Je suis un homme orgueilleux et méprisant, qui se complaît aux méditations un peu tristes. Je vous rendrais malheureuse. Je ne sais pas aimer comme vous désirez être aimée. J'ai une disposition d'esprit fâcheuse, un goût dont vous vous offenseriez pour l'ironie. Je ne suis pas de ceux qui se consacrent à une femme; vous souffririez, mon amie, de me sentir si loin de votre tendresse, peut-être à réfléchir sur elle au lieu de m'en enivrer simplement. Oubliez-moi donc, ma chère Germaine. A votre âge, cela ne peut être impossible! De plus jeunes, de plus séduisants s'éprendront de votre beauté. Votre jeunesse est trop

précieuse pour se confier à des mains qui ne seraient pas passionnées. Oubliez-moi !

GERMAINE

Oublier ! Ah ! le mot terrible de celui qui n'aime pas ! Vous croyez donc que je le puis, oublier ! Vous croyez sans doute qu'il n'y a qu'à le vouloir, comme si l'on faisait exprès d'aimer ! Non, tenez ! ne dites plus rien ! Je ne veux plus de ces paroles glacées et raisonnables qui m'exaspèrent ! vous avez raison, mille fois raison ! Mais qu'ai-je à faire de toute votre sagesse ?... Me donnera-t-elle ce que je désire ?... m'apportera-t-elle les joies que j'attends ? Taisez-vous ! ce ne sont pas les mots qui remédient à de telles angoisses ; Des lèvres qui aimeraient m'auraient déjà consolée. (*Interdite.*) Qu'ai-je dit ? quelles paroles m'ont échappé ? Ne suis-je plus maîtresse de mes pensées, de mes actes ! Quelque chose de plus fort que moi lutte en moi contre moi-même pour me jeter vers vous. Ah ! n'ayez pas la lâcheté de fuir, de m'abandonner ; ne partez pas, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Je vous aime, je me donne à vous ; faites de moi ce que vous voudrez.

JEAN

Germaine ! Devenez-vous folle ? Songez-y ! tout autre que moi...

GERMAINE

Hélas ! que n'est-ce un autre que vous ? Celui-là m'eût aimée et rendue heureuse. Il eût été doux et bon pour moi ; il m'aurait prise entre ses bras et bercée ! Que sais-je ? Ah ! Je ne sais rien, je ne sais plus... Pauvre, pauvre ! Puis-je vivre maintenant ? A quoi bon ? Vous parti, où aller ? Vous emportez mon âme avec vous ! Où me sauver ? Où me sauver de votre souvenir ? Où me sauver de moi-même ? Où me reprendre, me ressaisir ? Ah ! Dieu ! que faire ? Et vous pensez que je supporterai cela ? Vous croyez que je vais vivre cette vie d'horreur, de regrets et d'angoisse ? (*Changeant de ton.*) Mais qu'est-ce que tout cela vous fait en somme ? Vous n'en êtes pas responsable. Il n'y a rien là de votre faute. Allez-vous-en. Vous êtes libre. Qui vous retient ?.. Vous savez ce que vous vouliez savoir. Qui vous arrête ? (*Gravement.*) Moi aussi je sais ce que je voulais savoir et comment on peut oublier.

JEAN, *la regardant dans les yeux.*

Germaine ! Germaine ! Vous songeriez ?

GERMAINE, *égarée*

Je ne songe qu'à me délivrer ! J'ai assez souffert ! Je ne veux plus être malheureuse. Adieu. (*Elle s'élance vers la porte.*)

JEAN, *la retenant.*

Germaine, écoutez ! Je viens d'éprouver les plus violentes émotions de ma vie. J'ignorais, il y a une heure, jusqu'où la pitié en moi pouvait atteindre ; je le sais maintenant. Vous êtes un être souffrant,

exalté et maladif, capable d'un acte de désespoir, qui serait le remords et la misère de ma vie. Vous ne le commettrez pas. Puisque je puis vous sauver, dès ce moment, je le veux. Désormais mon bonheur me passionnera moins que le vôtre. Vous, c'est toute votre raison d'être d'être heureuse ; moi, je puis être malheureux, j'ai mes heures de revanche ! (*Un temps.*) Germaine, ces dernières paroles sont décisives ; elles vous livrent mon âme toute entière. Vous venez peut-être de changer ma vie avec quelques larmes et des cris de passion. Je ne veux pas être en ce monde la cause volontaire d'une douleur qui dure. Je vous donne ma vie pour que vous respectiez la vôtre et qu'elle vous soit désormais sacrée. Vous serez ma femme, si vous le voulez, et quand vous le voudrez, Germaine. Je m'efforcerai de vous rendre heureuse ; j'apprendrai à vous aimer. Je vous promets, quoi qu'il arrive, une grande bonté et quelque clairvoyance. Je vous serai un ami sûr, capable à tout le moins d'un dévouement absolu. Vous pourrez avoir confiance en moi. De ce jour, je me considère comme lié envers vous. (*Un temps.*) Je vais partir ce soir même, mais je vous engage ma parole de revenir quand vous le désirerez. Réfléchissez encore, Germaine, réfléchissez bien. Et maintenant, adieu ! (*Il sort après lui avoir serré longuement la main. Elle reste assise, accablée d'émotion.*)

RIDEAU

(*A suivre*)

ROMAIN COOLUS

En 1815

[Les documents suivants, extraits des papiers de Choudieu, précisent l'attitude de celui-ci dans un temps difficile et nous font connaître l'état d'une ville frontière après Waterloo. Par décret impérial du 12 avril 1815, Choudieu avait été nommé commissaire extraordinaire de police à la résidence de Dunkerque. Son traitement devait être de 13,000 francs, sur quoi il ne toucha rien, à la faveur des événements.]

Proclamation aux officiers et préposés des douanes françaises à Turcoing, Neuville et autres communes voisines.

Les hostilités sont commencées; dans peu d'instants les troupes alliées, vengeresses des crimes de Bonaparte, vont pénétrer sur le territoire de notre patrie. Aussi, dans nos communes, une avant-garde française les précédera. Réfléchissez pendant ce peu d'instants à la conduite que vous allez tenir.

Continuerez-vous à servir l'homme qui fait le malheur de notre patrie et qui vous rend misérables vous-mêmes, ou si, vous tenant tranquillement à votre poste, vous vous rangerez dès qu'ils paraîtront à nos drapeaux blancs, les seuls qui puissent sauver la France, lui rendre la paix, lui concilier l'estime et l'amitié des autres peuples?

Plusieurs de vos camarades ont déjà porté leur hommage au roi, il les a accueillis avec bonté; ils ont été distingués. Il en sera de même de vous si vous vous ralliez de suite à nous.

Ainsi, en vous conduisant avec honneur, vous assurerez encore votre sort à venir.

Malheur, au contraire, à qui persistera dans la rébellion contre son roi; rien ne pourra le sauver de la haine des alliés.

Mais, j'aime à le croire, vous vous souviendrez que vous êtes Français. En vous ralliant courageusement à nous, vous aurez bien mérité du roi et de la patrie, vous contribuerez à une tâche qu'il vaut mieux remplir que de laisser remplir aux alliés seuls.

Courtray, 17 juin 1815.

L'officier supérieur, commissaire du roi de France et de Navarre, à Courtray.

Le chevalier DE BERTTINO-RIZE,
Major de cavalerie, officier de l'état-major de S. A. R.

Il est enjoint à Monsieur le commissaire Lefebvre de se tenir en permanence à son bureau et de me rendre compte d'heure en heure, soit verbalement, soit par écrit, de tout ce qui se passe en ville.

A Dunkerque, le 25 juin 1815.

Le lieutenant extraordinaire de police,
CHOUDIEU.

25 juin 1815
à neuf heures du matin.

J'ai lieu de m'étonner que vous n'ayez rien remarqué de fâcheux dans la journée d'hier quant à l'esprit public. Vous aurez la bonté de vous rendre chez moi à la réception de cette lettre pour m'expliquer de vive voix ce que vous entendez *maintenant* par esprit public. Il faut que je sache si les hommes qui doivent m'aider dans la tâche difficile que j'ai à remplir jouent sur des mots et si je dois connaître la vérité.

Le lieutenant extraordinaire de police,
CHOUDIEU

Le lieutenant extraordinaire de police au général Lenoir, commandant d'armée.

Mon général,

Depuis que la générale a battu, j'ai fait mon devoir. Je connais les agitateurs; malheureusement, on en trouvera parmi les hommes les plus distingués de la ville...

Dunkerque, le 26 juin 1815.

Le lieutenant extraordinaire de police au contre-amiral l'Hermite, préfet maritime.

Mon général,

Dans les circonstances critiques où nous sommes placés, j'ai invoqué l'autorité militaire pour faire respecter la mienne méconnue depuis 48 heures.

J'ai l'honneur de vous adresser copie de la lettre que je viens d'écrire à M. le lieutenant général, comte Leval, gouverneur.

Je connais toutes les difficultés résultant de la position dans laquelle je me trouve; je n'ai aucune inquiétude pour ce qui me concerne, mais je dois faire respecter mon caractère; je puis succomber dans cette lutte, mais mon honneur restera intact et je le mets sous la sauvegarde de tous ceux qui aiment la patrie.

CHOUDIEU

Dunkerque, le 26 juin 1815.

Le lieutenant général de police à M. le lieutenant général, comte Leval, gouverneur de Dunkerque.

Monsieur le gouverneur,

Dans une ville en état de siège, toutes les autorités civiles sont subordonnées à l'autorité militaire. Jusqu'ici, je crois avoir rempli mes devoirs, soit en prenant vos ordres, soit en vous rendant compte de tout ce qui concernait mes attributions.

Depuis quarante-huit heures, l'autorité qui m'est confiée est paralysée par la force d'inertie. La vôtre même n'est pas respectée, car le commissaire de police que vous avez nommé le 21 de ce mois

. . . .

et qui a été installé le 22 n'est plus reconnu par la municipalité; le 23 elle a pris un arrêté qui n'en reconnaît qu'un seul. L'ancien commissaire de police Lefebvre a refusé formellement de communiquer avec moi, et depuis trente-six heures je peux le regarder comme réfractaire à tous les ordres que je lui ai donnés.

Dans cet état de choses, je dois avoir recours à votre autorité, soit pour faire respecter celle qui m'est déléguée, soit pour m'ordonner de la cesser et me mettre ainsi à l'abri de toute responsabilité. Je ne la crains pas cette responsabilité, et je crois avoir prouvé que j'avais le courage de faire mon devoir jusqu'au bout; mais si je ne puis rien comme fonctionnaire public, que je puisse au moins quelque chose comme citoyen.

En conséquence, je demande, Monsieur le gouverneur, qu'il me soit délivré des armes pour moi et pour cinq personnes qui m'accompagnent et qui sont prêtes à prouver que le sang français coule dans leurs veines.

J'ai l'honneur d'être, etc.
CHOUDIEU

Monsieur le lieutenant extraordinaire de police,

Je vous prie, Monsieur le commissaire, de vouloir bien me faire le plaisir de venir chez moi pour que nous puissions conférer sur la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire.

Recevez l'assurance de ma parfaite considération.

Le lieutenant général,
Cte LEVAL

26 juin 1815.

Monsieur et cher Collègue,

Je n'ai point reçu de nouvelle de notre collègue de Lille et j'ignore même qu'il existe un commissaire à Lille parce qu'il ne m'a pas fait fait l'honneur de communiquer avec moi.

Je me trouve dans une position extrêmement critique; dans ma lettre d'hier je vous ai fait part de tout ce qui se passait autour de moi en vous priant de mettre ma dépêche à la poste. Aujourd'hui ma position n'a point changé. Tout est incertain. Les généraux ne trahiront point je l'espère, mais je ne dois pas attendre qu'ils provoquent l'élan national; je puis dire que je suis seul dans Dunkerque. J'y périrai ou les couleurs nationales seront respectées, et je n'ai rien à vous dire de plus. Si demain vous ne recevez pas de mes nouvelles, soyez certain que votre collègue n'existera plus et que les couleurs nationales auront été foulées aux pieds. — Je n'ai point de force physique à opposer, cependant s'il se trouve de braves gens qui veuillent se réunir à nous, nous ne baisserons pas pavillon; je suis fonctionnaire public, si je succombe, je le ferai avec honneur.

Salut et amitié.

Le lieutenant extraordinaire de police,
CHOUDIEU.

Boulogne, le 26 juin 1815.

Monsieur et cher Collègue,

J'ai reçu avec votre lettre d'hier, votre dépêche pour le ministre. Je lui ferai passer demain par la poste, à moins que je ne sois dans le cas de l'envoyer par estafette, ce qui est très possible.

Nous n'avons pas reçu de courrier de Lille, notre ligne télégraphique est coupée sans qu'on sache encore si c'est par quelque partisan, ou par des gens du pays. Le 24 on a enlevé près d'Abbeville les dépêches de Dunkerque, Calais et Boulogne. Ce vol a été fait par quatre hommes armés dont deux à cheval, la manière dont ils se sont avancés n'annoncent pas des gens du peuple. Si vous aviez quelque chose d'intéressant par ce courrier, vous feriez prudemment de l'expédier par duplicata, c'est ce que j'ai fait.

Nos royalistes s'attendaient à voir ce matin le drapeau blanc arboré à Boulogne ce soir, ils tremblent. J'en ai fait enlever un qui avait été placé sur le clocher d'un village, quelques cocardes blanches ont paru dans un autre, mais momentanément.

Nous avons ici depuis hier M. Cotto, il a expédié un parlementaire, on lui prépare un paquebot.

Salut amical.
(Sans signature).

Dunkerque, le 27 juin 1815.

Le lieutenant extraordinaire de police
à Monsieur le lieutenant général Comte Leval

Monsieur le Gouverneur,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier du refus qu'a fait le commissaire de police Lefebvre, de communiquer avec moi. Aujourd'hui je mets sous vos yeux, copie des lettres que je lui ai écrites, et la seule réponse qui m'ait été faite, elle est du 24. Vous jugerez entre lui et moi. Je crois de mon devoir de vous prévenir Monsieur le Gouverneur, que les esprits sont agités ce matin, comme ils l'étaient hier, et que l'heure de l'arrivée du courrier est toujours celle qu'on indique pour arborer le drapeau blanc. Je suis toujours sans armes dans le moment présent et je crois en avoir besoin pour ma sûreté personnelle. J'ai l'honneur d'être, etc.

28 juin 1815,
à dix heures du matin.

A Monsieur le lieutenant général Comte Leval, gouverneur

Monsieur le Gouverneur,

Vous avez été convaincu qu'avec du courage et de l'énergie on en imposait à tous les agitateurs : un seul poste de 26 hommes a désarmé près de deux cents déserteurs. Depuis cinq jours, je n'ai cessé de dire que l'hésitation enhardissait la malveillance. Je

regrette que le sang français ait coulé par des mains françaises; mais vous seriez responsable, je le serais moi-même, si nous ne prenions pas des mesures sévères contre la désertion. Toute l'autorité est dans vos mains, la mienne est paralysée depuis le 24 par les autorités qui me sont subordonnées. Vous en avez eu la preuve complète le 26. Rien n'est perdu, il est ici beaucoup d'hommes prêts à défendre l'indépendance nationale ; vous les rallierez, je l'espère, autour de vous. Je ne connais point d'autre autorité que la vôtre; mais il faut que vous la fassiez respecter. Pour ma responsabilité je demande que la peine de mort soit à l'instant prononcée contre tout déserteur et contre tout provocateur à la désertion. Je ne doute point de vos sentiments, et en vous faisant connaître les miens, je rends hommage à votre courage, à votre fermeté.

Le moment d'agir est arrivé, vous me trouverez prêt à vous seconder par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Je ne balance point à me prononcer. L'empereur Napoléon m'a placé aux avant-postes comme lieutenant extraordinaire de police, je soutiendrai l'autorité de son fils parce qu'elle est reconnue par la nation, je suis prêt à prouver que le courage d'un fonctionnaire public, peut aussi avoir quelque mérite dans les dangers de la patrie. J'en entrainerai plus d'un par mon exemple.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Gouverneur, etc.

CHOUDIEU

Paris, le novembre 1836.

Monsieur et ancien compagnon d'infortune (1),

J'ai reçu de vos nouvelles avec d'autant plus de plaisir, qu'à ma rentrée en France, un de nos compatriotes, qui, à la vérité, habite Paris depuis plus de trente ans, m'avait assuré que vous n'étiez plus de ce monde.

Je vous félicite d'avoir repris votre ancien état, et de vous être procuré des moyens d'existence qui vous rendent indépendant ; cela vaut beaucoup mieux, à mon avis, que les meilleures places salariées qui dépendent presque toujours du caprice d'un supérieur ou des événements qui, depuis plus de quarante ans, se succèdent avec une rapidité effrayante pour tous ceux qui, comme moi, n'ont d'autre ambition que de finir tranquillement leur carrière.

J'ai rassemblé les débris de ma fortune, et au moyen de placement à rente viagère et d'une modique pension que le gouvernement de juillet m'a octroyée, je suis comme vous au-dessus des besoins, et puis quelquefois offrir un modeste repas, au petit nombre d'amis qui me restent, et à vous, si vos affaires vous rappelaient à Paris.

Vous demandez si je renonce à visiter notre ville. J'en aurais bien le désir ; mais dans l'état où paraît être l'opinion publique, je re-

(1) M. Blordier.

cute devant un pareil voyage, qui m'a déjà procuré deux fois le triste avantage de me trouver vis-à-vis d'anciens chefs vendéens ou chouans. Il est vrai que je n'ai pas eu à m'en plaindre, mais cela ne suffit pas. Il n'y aura jamais entre eux et moi que des relations peu agréables.

Vous savez peut-être que je m'occupe d'écrire des Mémoires; vous me ferez plaisir de me faire connaître de quelle manière vous avez été traité à Dunkerque, après votre arrestation ; car si vous l'avez été aussi mal que moi, cela vaut bien la peine que j'en parle pour faire connaître la mansuétude la Restauration.

Selon toutes les apparences, vous ne savez pas qu'aussitôt que vous fûtes sorti avec Thévenet, Drouard et autres, je fus assailli dans mon domicile où j'étais resté seul avec un garde municipal, par vingt-cinq ou trente gardes nationaux, dont un seul, le fils d'Hovet, entra dans mon cabinet sous prétexte de me parler d'affaires et me plaçant un pistolet sur la poitrine me dit que j'étais son prisonnier. — *C'est toi coquin*, lui répondis-je, *en lui arrachant son arme et le saisissant au collet*, qui es le mien. A ses cris, les gardes nationaux qui étaient restés dans l'antichambre, se précipitent sur moi et, tout en parant leurs coups de ma main, je reçois six blessures. Ensuite, tout couvert de sang, je suis entraîné à la municipalité où je trouve le nommé *Maire*, commandant de la garde qui, *d'une main tremblante*, me communique l'ordre de mon arrestation, signé *Leval*. Je lis tranquillement cet ordre et en le lui remettant je lui dis : *Ce n'est pas sans raison que votre main tremble, car vous avez fait une mauvaise action*, mais la mienne ne tremble pas. La seconde nuit, après mon arrestation, d'autres hommes armés se précipitent sur moi, me garrottent et me portent dans un fiacre sans prononcer d'autres paroles si ce n'est que *j'étais mort si je prononçais un seul mot*. Ensuite on me promène dans cet état pendant plusieurs heures, pour me déposer dans le fort Louis où on m'a laissé ignorer si j'étais en France ou en Belgique, car tout ce qui m'entourait ne parlait que flamand.

De là, j'ai été transféré à la citadelle de Lille, où Bourmont voulait me faire fusiller pour avoir paralysé le zèle des défenseurs de la légitimité, comme depuis le général Charau l'a été par jugement d'un conseil de guerre présidé par le général Évain, notre compatriote ; mais c'est là ce qui m'a sauvé ; car j'ai trouvé moyen de faire parvenir une lettre à *Fouché* qui, en homme adroit, a de suite donné l'ordre à Bourmont de me mettre en liberté *afin que je puisse à Paris rendre compte de ma conduite*.

Salut et amitié,
CHOUDIEU

Pour copie conforme :
VICTOR BARRUCAND

Daphné

Foule écrasante chez Lady Adélaïde Christy-Baillie. Lady Adélaïde vient de présenter sa petite-fille à la reine. Daphné est rayonnante, debout au milieu du petit terrain ménagé autour d'elle par l'étendue de la queue de sa robe. Un monde essoufflé glisse et se presse et suffoque, accru de moment en moment; on n'annonce presque plus; les domestiques lancent des noms estropiés, d'une voix féroce et entêtée. Les invités ont vraiment l'air de faire ce qu'ils sont venu faire, — admirer la débutante, lui poser les questions d'usage : s'il y avait beaucoup de monde; s'il faisait très chaud, très froid; si elle avait remarqué telle tête ridicule. Dans un coin un jeune homme, hypnotisé ou scandalisé, ou bien tous les deux, donne une attention soigneuse et hébétée à ce que lui débite une beauté de mil huit cent quarante; elle parle, la vieille dame, elle boude, elle regarde autour d'elle, elle fait semblant de dormir, elle s'ennuie, elle bâille sans pudeur, elle ramasse son mouchoir qui n'est pas tombé. Lui, toujours solide, respectueux, se demande s'il retrouvera jamais son chapeau en bas; de temps en temps il entrevoit une tasse qu'on a posée négligemment par terre près d'un canapé; il s'étonne, premièrement que personne n'y mette le pied; et puis, que cette tasse puisse se trouver là, car le thé est servi dans la salle à manger.

La foule en face se dissipe un peu. Il dit :

« — Qu'elle est belle ! » La vieille dame tressaille; soudain elle retrouve l'agilité de ses soixante ans, s'empare de son face-à-main et regarde de tous côtés avec la conviction d'une marionnette.

« — Qui ? qui est belle ?

— Daphné.

— Oh ! » Elle sourit très doucement, pour elle seule; puis, soumise, elle regarde sincèrement du côté de la belle Daphné. Ils restent comme cela, tous les deux, pendant trente secondes, à con templer la belle Daphné. Elle parait dans sa robe de cour, non pas, comme la plupart des jeunes filles, ensevelie dans la magnificence, mais plus grande, plus forte qu'à l'ordinaire. Elle se tient droite, insouciante puisque sûre de ses perfections; sa coiffure est précise, presque sévère, sans autre extravagance que les plumes blanches de rigueur à la cour d'Angleterre. Ses traits semblent réaliser le type antique que recherche son temps. A la vérité, elle n'était pas du tout grecque; car, il faut bien le dire, les types antiques sont morts comme les pierres qui les donnent à la postérité. Quand ils se revêtent de chair par quelque hasard il faut également des fouilles pour les retrouver. Seulement, la figure de Daphné rassemblait dans une perfection criarde toutes les variantes des traits

qu'on a l'habitude d'appeler grecs. Le jour ambré des lampes contribuait à cette illusion, à laquelle d'ailleurs l'ensemble de sa personne prêtait quelque vraisemblance. Ce qu'elle avait sans doute était un air, un maintien, vraiment païens. La regardant sans hypocrisie, on pouvait la comparer sans affectation à quelque belle femme des Niam-Niams dans ce quelque chose qu'elle avait de naïvement sauvage, à une Chinoise noble dans ce qu'elle avait d'innocemment cruel.

La vieille dame, qui passait pour presque aveugle, eut un moment l'air de garder son secret; puis, comme son expression n'etait évidemment pas aperçue par le jeune homme, elle dit :

« — Vous n'ignorez pas... »

Il se retourne d'un mouvement brusque, ce qui rassure la vieille dame.

« — Vous n'ignorez pas ce qui est arrivé à la mère de Daphné? »

— Mais, tout à fait!

— Vraiment?

— Je vous assure.

— Je la vois, la pauvre petite, comme si elle était ici. Elle n'était pas du tout dans le genre de sa fille; plus belle je ne dis pas; plus idéale peut-être. C'était la fille unique du général sir Jaspar... (Le jeune homme n'entendit ni le nom de famille du général, ni l'insigne compliment qu'il avait fait à son interlocutrice.) C'était la plus suave créature imaginable, et assurément elle faisait un beau mariage. On regardait le mari comme le plus excellent parti de l'année. Vous ne vous souvenez pas, naturellement, mais c'était vers lui qu'allaient toutes les belles espérances. D'abord il était énormément riche, et puis très doué; il avait beaucoup d'esprit et son éloquence l'avait rendu célèbre dès hors d'Oxford. Il venait d'être élu, à vingt-cinq ans, par le borough de N..., et son oncle était chef du gouvernement.

« Le sort avait si bien assorti les futurs parents de Daphné que l'envie même se taisait, et les indifférents les considéraient avec bienveillance. Ce mariage était un des événements de la saison... j'y fus invitée... On aurait dit deux enfants, et pourtant on savait bien qu'il devait aller très loin; il le savait aussi; on le lui disait sans cesse. Au cours de son premier succès social et politique, il avait trouvé bon de tomber amoureux de la plus jolie héritière disponible. On était frappé de la parfaite convenance; on applaudissait franchement; quoi de plus naturel? Pendant cinq semaines ils se virent tous les jours de huit heures du soir à trois heures du matin. Le reste du temps il s'occupait de travaux plus ou moins gigantesques, d'affaires politiques et financières, et d'un petit emploi parlementaire qu'on lui avait donné pour accoutumer le public à son importance. Pour lui la lune de miel fut des vacances; pour elle, je crois, la réalisation d'une vocation; elle était sûrement

persuadée que, dans la personne de son mari, un trésor public, national, était confié à ses soins. Elle envisagea les devoirs (elle aurait dit les privilèges) d'une femme envers son mari d'une façon exacte et dévouée, un peu comme Lady Burton les a arrêtés à l'époque de son mariage : ne jamais le contrarier, ne jamais l'interroger, ne jamais donner de conseil... C'était lui qui devait être l'admiré, le recherché ; son rôle à elle était d'être la femme d'un homme de génie, trop heureuse et presque ignorée.

« Ils quittèrent Londres pour se rendre à une maison de campagne du mari dans le comté de Warwickshire, accompagnés seulement de deux domestiques. Le père de Daphné imagina d'échapper en même temps au monde politique et à tout le train de sa vie ordinaire. Jamais encore il n'avait été seul, même pour une journée. Là-bas, l'accueil « vieux style » qu'on leur fit ne fut allégé d'aucun de ses inconvénients. Ils descendirent d'une drôle de petite voiture à poney à la grille du parc, en remarquant que le mur n'existait plus.

« Le mari se rappelait à peine cette propriété. De temps en temps ils rencontraient de vrais paysans qui s'écartaient à vingt pas, et de là leur faisaient des grimaces, l'instrument agricole à la main. Elle les remerciait avec un sourire que sa bonté naturelle et sa joie exagéraient un peu. Le jeune parlementaire les regardait avec curiosité ; car, à la Chambre des Communes, le paysan était son cheval de bataille. Au perron de la maison, bâtie par un ministre d'Elisabeth, une dame en tablier blanc avait peur de rappeler à monsieur qu'elle avait eu l'honneur de le gronder étant petit, et un enfant offrit à madame une belle salade de roses et d'œillets. Ils eurent l'envie de faire le tour de la maison, il faisait si beau. Dans une cour, de beaux chiens dansaient et se battaient de joie, un faisan doré cherchait des grains et s'éloigna doucement quand on tendit vers lui la main ; la dame en tablier blanc rougit pour lui. Soudain ils remarquèrent un grand cerf qui les regardait fixement par-dessus un mur bas. Lorsqu'ils tournèrent les yeux vers lui, au lieu de s'enfuir il pencha la tête comme s'il voulait les inciter à s'approcher pour une caresse. On leur proposa pour le dîner des plats dont les noms seuls les auraient désespérés à Londres.

« Les corneilles les réveillèrent de fort bonne heure. Ils souriaient en se disant : C'est ce que nous sommes venus chercher. Ils parlaient même de descendre demander du lait à quelque vache complaisante.

« Et se figurer que cela se fait à la maison !...

« Ils rôdaient autour de la maison, non pas comme des maîtres, mais plutôt comme des enfants échappés. Ils faisaient tomber des prunes en agitant sournoisement les arbres. Ils marchaient sur des fraises pour arracher des pêches pas encore mûres ; il n'entra pas dans leur tête que l'espalier avait été visité récemment pour fournir leur dessert de la veille. Ils s'accoutumèrent bientôt à cette vie

simple. Ils goûtèrent les plaisirs de la campagne comme ils sont, et non pas comme ils paraissent être aux gens de la ville. Le mari fit une observation qu'il crut bien au-delà de l'intelligence politique, et aussi belle qu'audacieuse; c'était sur les tendances démocratiques de l'amour. En développant ses propres sensations, il devina que si on aime réellement, le parlementaire est plus frère du policeman qu'on ne l'aurait cru avant d'en faire l'expérience. On les voyait marcher se tenant par la main, appuya-t-elle, en ayant l'air de se formaliser de ce qu'elle disait.

« Il n'y avait qu'une chose de triste dans leur vie. Toutes les après-midi, le déjeuner à peine fini, le mari se retirait. Il donnait le bras à sa femme et la conduisait au salon. Là, il lui cherchait le livre qu'elle lisait, sa corbeille à ouvrage; il lui recommandait d'être sage et s'échappait. Elle attendait, pour pleurer, qu'il fût sorti; puis, comme il n'y avait rien à faire, elle se préparait à deux bonnes heures d'attente. Elle cousait, elle écrivait, elle pressait le front contre la vitre; ses larmes y laissaient deux ronds humides. Surtout, que faisait-il là-haut? Il travaillait. C'était là tout ce qu'elle daignait se donner pour réponse. Elle récapitulait toutes les résolutions qu'elle avait prises touchant sa conduite envers lui; et alors son mari revenait, et son chagrin se cachait jusqu'au lendemain. Une après-midi très chaude — tout s'était passé comme de coutume — un silence lourd régnait sur toute la maison; elle restait seule et silencieuse, elle aussi, dans le salon dont les stores étaient baissés. Tout à coup, il y eut un grand tapage dans la cour; les chiens aboyèrent, on parlait très haut. Elle entendit marcher à côté; elle ouvrit la porte et demanda ce que c'était.

« Une dépêche pour monsieur.

« Le repos du château avait été troublé si subitement par l'arrivée du courrier à cheval qu'elle se mit en tête que la dépêche devait être importante. Elle la prit pour la lui apporter. Elle monte l'escalier. Elle ignore dans quelle chambre au juste son mari travaille à cette heure. »

La vieille dame baisse un peu la voix.

« — Ce n'est pas très joli, dit-elle, ce que je vais vous raconter; mais, puisque j'ai commencé...

« ... Elle traverse les galeries, un peu confuse de ne savoir où le trouver du premier coup. Elle est sur le point de sonner pour questionner un domestique, quand elle croit entendre un bruit léger; elle lève le loquet d'une porte. Il était là, hélas!... Ah, mon Dieu, cela devait être horrible à voir, horrible et idiot! Elle reste stupéfaite. Le mari tourne la tête; il reste interdit, consterné lui aussi; il sourit avec effroi et tâche de cacher, en écartant les dix doigts, ce qui, sur la table, devant lui, la comble d'horreur.

« C'est bien dégoûtant... pauvre petite femme... il avait devant lui... je ne sais pas comment m'exprimer... Il paraît qu'il collectionnait depuis longtemps des écorces de citron; puis tous les jours

à cette heure évidemment... il en faisait une pulpe immonde, avec laquelle il était en train de façonner une série infinie de boules, dont les plus grandes étaient grosses comme des prunes et les plus petites comme des noyaux de cerises.

« ... Il n'est mort que cinq ans plus tard, complètement idiot. »

La vieille dame prenait un air de n'avoir rien dit d'extraordinaire. A travers son face-à-main elle regardait de nouveau Daphné. Le jeune homme la regardait aussi.

Maintenant la pièce était presque déserte. La débutante était encore debout. Elle était lasse de se demander quand devait finir la torture qu'elle subissait. Sa taille avec diminué sous la fatigue, ses épaules s'arrondissaient, sa coiffure perdait ses lignes, et les plumes, résistant à la décomposition générale, prenaient une allure baroque. Les muscles de sa figure devenaient rigides, le nez, aquilin. Le poids de la mâchoire humiliait la bouche si fière auparavant; les yeux étaient fixes et ternes.

« — C'est vrai, dit la vieille dame, elle est bien belle. »

JOHN GRAY

A la barre

A Barcelone, à la suite d'un attentat monstrueux et que je réprouve énergiquement — ceci soit dit une fois pour toutes — de nombreux innocents ont été poursuivis, emprisonnés, torturés ou assassinés.

On ne peut pas ressusciter les morts, mais on peut réhabiliter leur mémoire injustement outragée ; on ne peut pas rendre à la tendresse de leurs familles les malheureuses victimes qui n'existent plus, mais on peut laver leur nom d'une tache. On peut, enfin, rendre la liberté aux innocents qu'on a envoyés pourrir dans d'immondes cachots.

Voici bientôt un an que je me livre en secret et avec constance à une enquête minutieuse. Depuis quelques jours seulement j'ai réussi à éclaircir tous les points obscurs. Sans être juge d'instruction, sans avoir eu besoin d'employer la torture, je suis à même d'opposer au procès mensonger des Marzo et des Portas un nouveau procès, logique et réel, où les anciennes victimes apparaîtront forcément comme des accusateurs, les anciens accusateurs comme des inculpés.

L'auteur de l'odieux attentat de la rue Cambios Nuevos de Barcelone n'a jamais été au pouvoir du juge Marzo. Ce n'est pas à moi de le dénoncer, moins encore à le livrer de la justice. Mais j'affirme — et j'entends prouver l'exactitude de mes affirmations :

1° Que l'auteur de l'attentat, un anarchiste exalté qui prétendait n'avoir agi que pour venger les torturés de 1893 et les fusillés de 1894, n'a jamais été entre les mains de la justice ;

2° Que ledit auteur a déclaré à plusieurs personnes qu'il ne se livrait pas aux autorités espagnoles parce qu'il voyait bien que cela ne sauverait pas les non-coupables, puisque la fausse déclaration d'Ascheri, se reconnaissant auteur de l'attentat, n'empêchait pas d'autres innocents d'être tourmentés. « Je serais un torturé et un fusillé de plus, dit-il. Ce n'est pas la peine » ;

3° Que les bombes dont M. Marzo n'a pu établir l'origine, avaient été fabriquées, ainsi que beaucoup d'autres, par un ouvrier nommé Momo, qui travaillait dans une fabrique de San Martin de Provensals et qui mourut il y a quelque temps en fabricant des explosifs. Ces bombes, Momo les vendait, vides, au prix de 11 fr. 50 chacune;

4° Que les déclarations qui ont servi de base au monstrueux pro-

cès de Montjuich sont fausses et qu'elles ont été arrachées par la torture ou par la menace de tourments inquisitoriaux.

Après tout ce qui a été dit et écrit à ce sujet, ce que je viens d'affirmer n'aurait qu'une importance relative si je n'étais pas disposé à le prouver à mes risques et périls.

Malheureusement, le verdict des juges militaires de Madrid, émanant d'une cour suprême, n'admet point d'appel *légal*. Je me suis donc entretenu de cette affaire, à Londres, avec l'honorable M. Massingham, directeur du Daily Chronicle qui n'a point hésité, après avoir pris connaissance des documents que je mis entre ses mains, à s'associer à une œuvre toute de justice et d'humanité. Nous avons cru qu'il était nécessaire, vu l'impossibilité de s'adresser à un tribunal d'appel, de constituer un ou plusieurs jurys d'honneur devant lesquels je soutiendrais mes affirmations, avec preuves et témoignages à l'appui.

Je laisse à M. Massingham — qui s'est déjà occupé de cette affaire dans son journal, le 3 de ce mois — le soin de proposer les personnes qui devront former le jury londonien. Je m'occuperai plus tard de la constitution d'un jury *impartial* à Madrid. Pour le moment, je propose comme membres du jury d'honneur, à Paris, les personnes suivantes :

M. Henri Rochefort, directeur de l'Intransigeant.

M. Paul de Cassagnac, directeur de l'Autorité.

M. Édouard Drumont, directeur de la Libre Parole.

M. Georges Clemenceau, directeur de la Justice,

M. Alexandre Natanson, directeur de La revue blanche.

Ces personnes, de l'honorabilité et de la bonne foi desquelles on ne peut douter, appartiennent à des écoles diverses : un socialiste, un monarchiste, un catholique, un radical et un indépendant. M. de Cassagnac est, d'ailleurs, grand-cordon de Charles III et grand-croix d'Isabelle la Catholique; la reine Isabelle est la marraine de ses deux enfants.

Il appartient à M. Canovas de dire si la composition de ce jury ne lui paraît pas présenter de suffisantes garanties d'honorabilité. S'il ne récuse pas les hommes que je viens d'énumérer, je citerai à comparaître devant ce premier jury d'honneur, personnellement ou par délégation, MM. Canovas del Castillo, président du conseil des ministres d'Espagne; Enrique Marzo, lieutenant-colonel de l'armée espagnole; Narciso Portas, lieutenant de la gendarmerie et chef de la police judiciaire de Barcelone; Botas, caporal de la gendarmerie; Manuel Carreras, Tiburcio Estorqui, Félix Carral, Rafael Mayans, Cirilo Ruiz, Leandro Lopez, gendarmes, qui ont toléré, ordonné ou exécuté des tortures dans le but de faire condamner des innocents.

Je m'engage, si ce jury ou, plus tard, les autres jurys déclarent

mes accusations mal fondées, à me constituer prisonnier à Madrid pour subir le châtiment que la loi inflige aux calomniateurs.

Ce n'est plus une personne, c'est l'opinion publique justement alarmée, qui, à différentes reprises, a demandé des explications sur cette ténébreuse affaire. Si ceux que je gratifie du nom d'inquisiteurs modernes veulent faire croire qu'ils ne sont point coupables, ils peuvent me remercier de leur fournir l'occasion de se réhabiliter devant l'Espagne qu'ils déshonorent et devant l'humanité qu'ils outragent.

TARRIDA DEL MARMOL

Marie

LII

Mon pouls me donna de l'inquiétude.

Quelles substances étrangères se sont mêlées à mon sang pour le vicier. Il me semble que du feu court dans mes veines, la fièvre trouble ma tête. Je suis en proie à une angoisse perpétuelle.

Le jour elle use mes forces au point que je demeure des heures entières à regarder devant moi sans penser. La nuit quand, bien tard, j'ai réussi enfin à m'endormir, elle vient sonner à mes oreilles, m'éveiller en sursaut, prêt à crier.

J'ai honte de ma faiblesse, mais, encore moins qu'à personne, je voudrais l'avouer à Marie.

D'ailleurs Marie aurait, elle-même, besoin qu'on la soutînt : elle a perdu sa gaîté.

C'est dans deux mois qu'elle doit épouser son fabricant.

La dernière fois qu'elle est venue me voir, elle s'est mise à pleurer. Je tâchai d'être fort et mes paroles s'ingénièrent à lui donner courage. Il y a longtemps que nous savions qu'elle se marierait un jour. Mon calme, mes plaisanteries parvinrent enfin à sécher ses larmes.

Elle me donna raison, se mit à plaisanter comme moi et convint de ses enfantillages. Mais moi, à lui voir retrouver sa gaîté, je posai le verre que je tenais à la main, d'un geste si violent, qu'il vola en éclats.

Marie me considéra tout étonnée, sans rien dire, et je partis à rire aux éclats.

J'eus peur qu'elle eût démêlé ma folie et m'efforçai de paraître plus gai que jamais. Elle n'en fut pas moins étonnée. Toutefois, au moment de partir, elle me dit : « Comme tu as été gai aujourd'hui ! »

Je n'osai lui demande si vraiment elle le croyait.

Voir *La revue blanche* des 1er et 15 mai et du 1er juin.

C'est qu'en effet je suis fou.
Je me porte bien, mon pouls est régulier. Je mange, je bois et mes amis que je continue de fréquenter ne me découvrent rien d'extraordinaire. Mon visage ne porte trace d'aucun malaise, mes yeux sont clairs. Cependant mes veines sont en feu et je vois danser des flammes rouges. Je suis agité, inquiet et quand l'angoisse m'étreint à nouveau le cœur, je souhaiterais mourir.
Sais-tu bien, Marie, pourquoi la nuit passée, je me suis dressé en sursaut, pourquoi j'ai allumé toutes les lumières?
Tu venais de prononcer *son* nom et ma main convulsivement t'avait serrée à la gorge.
S'il se fût trouvé à portée, *lui*, mon cœur l'eût écouté râler avec délices et je me serais délecté de distinguer en ses yeux les affres de l'agonie.

LIII

La jalousie me rend fou
A quoi me servirait donc la banalité de lâches propos?
Fou, je l'étais déjà de consentir sans émotion que Marie se préparât à en épouser un autre.
Je me croyais clairvoyant. Ce fut l'orgueil qui m'aveugla; je me croyais un Dieu, maître à son gré de sa destinée, un Zeus, qui se contente de goûter à la beauté d'Alcmène et puis la pousse dans les bras d'Amphitryon; dont le calme olympien bénit en souriant leurs embrassements.
Pauvre Zeus qui ignorais la jalousie insatiable; dont le sang divin gardait son invariable tiédeur, coulait sans jamais se précipiter. Tu jouis à présent au ciel de la félicité que jadis tu connus sur terre.
Mais nous, le seul moyen que nous ayons de parvenir à la félicité, c'est l'ivresse. Pour obtenir le ciel, il nous faut le conquérir de force. Pour la première fois de ma vie, je suis sage, je découvre que le bonheur ne se rencontre pas au hasard des coupes. Pour y goûter il en faut vider une jusqu'à la dernière goutte.
Alignez-moi cent coupes, emplissez-les du plus généreux vin : je ne toucherai à aucune. La seule qui me convienne, c'est Marie. Son amour est mon vin et je ne consentirai d'en céder une goutte à personne.

LIV

Elle serait à lui!
Toute la beauté, tous les charmes que j'ai évoqués, que mon amour fit éclore, qu'il épanouit, porteraient pour lui leurs fleurs. C'est sa table que le sourire de Marie, éclairerait, de sa vie qu'il ferait une fête perpétuelle. Tes baisers, Marie, peupleraient son sommeil de doux songes, ta jeune ardeur animerait son travail; de sa vie tout

ton être ferait un perpétuel été, radieux de ta chaleur, paré de ta douceur, de ta gaîté.

Il serait le témoin de ses joies, de ses pleurs, c'est à son oreille qu'elle confierait ses chagrins comme son bonheur. A quoi bon là-dessus m'illusionner? A quoi bon me mentir? Il faut bien qu'il en soit ainsi dès le jour qu'elle lui aura appartenu. Elle aura beau dire que non, que jamais, jamais, elle ne pourra lui être ce qu'elle me fut; beau, le croire même. Elle est jeune et ne le déteste pas. D'ailleurs, peut-elle se refuser au droit de son époux? Et l'homme à qui une femme se donne, serait moins qu'une brute, s'il ne savait faire jaillir la flamme qu'elle recèle. Tout le reste n'est qu'une conséquence. Dès qu'elle aura connu le bonheur entre ses bras, reconnaissante elle s'abandonnera toute, mettra en lui sa confiance entière.

Ensemble ils s'assiéront au crépuscule, et elle sur ses genoux. Il l'interrogera sur moi et elle me trahira, parce qu'une femme dit toujours à l'homme sur les genoux de qui elle est assise, qu'elle en a aimé un autre plus que lui. Elle lui fera sur moi tous les méchants contes qu'il aura plaisir à entendre. Des baisers les feront sans peine venir à ses lèvres et quand il se sera blasé de leur piment, elle en viendra à m'imputer toutes les infamies du monde.

En me promenant je distinguerai de la lumière dans leur chambre et je pourrai les suivre, à table, au salon, la voir sur ses genoux... Les lumières s'éteindront... la voici à son miroir qui jette ses bras nus au cou de l'autre...

Quoi! Cela se pourrait! Elle serait à lui. A lui qui n'a sur elle d'autre droit que celui qu'il tient de moi! Eh! quoi? sachant que désormais elle m'est indispensable, j'irais sottement la lui offrir? Voler mon trésor pour enrichir le sien?

Non... et pourtant... Puis-je la retenir? Aujourd'hui, peut-être. Mais demain? Qui donc peut prévoir ce que son cœur dira demain?

LV

Car enfin, demain, qui sait si le palais enchanté aura subsisté? Aujourd'hui cette femme, qui est à toi, est tout ce que tu aimes; sans elle la vie ne te vaut plus d'être vécue. Pour la garder, tu lutterais jusqu'à la mort. A tes yeux elle rayonne de tout l'éclat, de tout le charme, de toute la grâce de la jeunesse et de la beauté. C'est ton soleil. Que ce soleil vienne à disparaître et c'est autour de toi la nuit.

Mais, hier, penses-y bien. Qu'était-elle pour toi, hier? Un aimable passe-temps. Une belle maîtresse, plus belle peut-être et plus chère qu'une autre, et pourtant guère plus qu'un amusement, le jouet du moment, passe-temps plus éphémère que l'été.

Quelqu'un t'eût dit hier que pour cette femme tu donnerais ta vie, tu lui aurais ri au nez, tu aurais protesté que rien n'était plus loin de ta pensée.

Est-ce donc qu'elle était moins désirable, moins bonne, moins éprise? Non certes, elle n'a pas changé. C'est toi qui l'apprécies autrement. L'or est resté l'or et sa beauté pareille. Mais il a fallu le poinçon de la frappe pour lui donner toute sa valeur. Que demain on fasse choix d'un autre métal pour en battre monnaie, celui-là sera oublié ou ne sera plus qu'un ornement.

Aujourd'hui ton poinçon a consacré Marie le plus précieux métal. Mais es-tu sûr que demain elle ne redevienne ce qu'elle était hier, un amusement, le jouet du moment, un aimable passe-temps, plus éphémère que l'été?

Comment faire pour prouver que non?

LVI

Voici venir la dernière nuit, notre dernière nuit.

Encore quelques heures et Marie partira pour une autre ville, passer quelque temps près d'une tante qu'elle a. N'en reviendra plus que pour se marier.

Je ne la reverrai plus que la femme d'un autre. Autrefois, c'eût été différent. Son mariage eût eu lieu au temps où je commençais seulement d'apprendre à la connaître, qu'il ne nous eût pas séparés à ce point. Plutôt il eût fouetté mon désir de conquête. Mais, à présent, ni la conquête, ni le butin à faire sur le rivage étranger ne me tentent. Je ne me soucie plus de troubler la paix, le bonheur d'un autre. Ma foi au bonheur, ma fierté, je les ai perdues. Je tiendrais le bonheur dans ma main que je n'y croirais pas encore; je manquerais autant d'audace que de force pour le retenir.

La nuit nous enveloppa.

Tout était silence, solennel.

Nous étions couchés, nous tenant la main, et suivions chacun nos pensées, les yeux ouverts dans les ténèbres.

Ta petite main toute chaude, Marie, ne bougeait dans la mienne, comme peureuse d'agiter le silence. Il me semblait que nous venions de prendre notre vol et planions, portés par un éploi d'ailes, très loin de la douleur et des regrets, dans une région où les ténèbres n'ont plus rien qui effraie, où le sommeil ne connaît plus de rêves, où les heures passent sans qu'on les puisse compter.

Longtemps, nous reposâmes ainsi. Je le sais pour avoir entendu plusieurs fois sonner l'horloge d'une église. Je distinguais chaque coup, mais sans me rendre compte qu'il marquait la fuite du temps. Enfin je perçus la voix de Marie comme venue de très loin. Il me parut qu'elle me parvenait portée par les ondes du silence et disait: « Voilà sans doute ce qu'est l'après la mort ». C'était précisément à quoi je venais de songer et je répondis, — ma propre voix me paraissant parvenir d'aussi loin: « — Oui, voilà sans doute ce qu'est l'après la mort ». Et le silence se referma. Je sentis la main de Marie étreindre la mienne plus fort, tandis que nous nous élevions

dans les sphères. De nouveau, j'entendis la voix de Marie disant: « — Volontiers je mourrais avec toi. » La même pensée était venue à mon esprit et je répondis: « — Quand nous serons las, nous mourrons ensemble. Me promets-tu de me suivre quand je te le demanderai? » Elle se contenta de serrer ma main plus fort. Cependant nous n'échangeâmes plus une parole jusqu'au moment où la lumière pâle du matin nous fût venue, au travers des ténèbres de la nuit, annoncer l'heure douloureuse de la séparation.

Cependant il arriva que cette nuit-là Babylone fut réduite en cendres.

LVII

Marie est partie, et moi je me suis reclus.
Depuis son départ, je n'ai pas mis les pieds dehors. Qu'irais-je faire par les rues? Je ne l'y rencontrerais pas. Donc, je m'enferme. A ma porte, j'ai cloué un carton qui me dit en voyage. Je ne mens pas: mon âme, tout mon être sont partis suivre Marie.
Le premier jour de ma réclusion, j'ai plus d'une fois entendu des pas et la voix des visiteurs arrêtés à ma porte, et perçu qu'ils s'éloignaient. A présent il ne vient plus personne me demander : on me croit parti.
Ainsi je me retrouve seul dans mon appartement désert. Je m'y sens enveloppé du souvenir de Marie et c'est lui qui dicte les pages de ce livre.
Ce n'est pas un récit étudié ni conforme aux règles. Ce sont quelques feuilles détachées d'une histoire d'amour. Pour la dire, il suffit d'être amoureux. Mon effort révèle comment j'ai appris un art aussi simple, mais qui cependant exige quelque apprentissage.

LVIII

Marie, ma bien-aimée Marie, regarde c'est un pécheur repentant qui à tes pieds se prosterne. Son repentir, durable. Autrefois, jamais content, jamais satisfait, il ne demande plus que la permission de s'asseoir à tes pieds pour contempler la douceur de ton visage. Lui qui fut un maître impérieux, à présent, il t'implore. C'était un amoureux sceptique, il ne jure plus que par ton nom.
Marie, l'amour dispense tous les biens. Oh! source inépuisable de félicité, être ainsi à tes pieds et rencontrer ton regard, c'est déjà le bonheur!
Marie, figure de tendresse et de douceur, pureté céleste, toi, dont l'âme, comme une blanche colombe, s'évade d'un corps brûlant d'a-

- - - - - - - - - - - - - - -

mour, je te bénis pour m'avoir appris à connaître ce bonheur divin qu'est l'amour terrestre.

LIX



Marie vient de m'écrire :

« La ville où je suis, mon cher ami, est grande et belle. Les œuvres « d'art, les parcs superbes y abondent. La vie d'une foule l'anime, « les yeux y rencontrent à chaque pas des surprises. Ce ne sont que « théâtres, salles de concert, restaurants élégants et des cafés et des « pâtisseries. On me témoigne infiniment d'amabilité et je ne fais « que passer d'un lieu de plaisir à un autre. Le soir on me mène « aux plus beaux spectacles. Pourtant, si tu me demandais d'entrer « en plus de détails sur la vie que je mène, je ne pourrais, malgré « la meilleure volonté, te satisfaire. Je vois une foule de gens, quan- « tité de choses défiler et ne me souviens de rien. Il me tarde uni- « quement que le soir tombe et d'être seule.

« C'est alors que je tâche à me recueillir et que j'essaye de revivre « cette nuit, cette dernière nuit que nous avons passée ensemble. « Mais on fait trop de bruit dans les rues de cette grande ville, et « ce bruit monte jusqu'à moi, comme la rumeur d'un peuple révolté, « tumulte où je distingue à tout moment les coups de fouets et les « cris des cochers.

« D'abord, j'en fus effrayée. Ces coups me faisaient souffrir et je « m'enfonçais en tremblant sous mes couvertures. Mais j'en suis « venue à penser que si c'était toi qui me maltraitas, je n'en « ressentirais aucune souffrance. De ta main, volontiers, je mour- « rais.

« Te souviens-tu de ce que nous nous sommes dit durant cette « dernière nuit ?

« Vois-tu, mon bien-aimé, j'étais sérieuse. Ma promesse, dès avant « notre séparation, j'eusse voulu la tenir. »

LX



J'étais debout sur la plate-forme du wagon.
Toute la nuit je m'y suis tenu, enveloppé de mon manteau.
J'ai vu les ombres du soir s'élever lentement du fond des vallées, monter aux flancs des coteaux jusqu'à ce que tout eût sombré dans les ténèbres. A présent, le jour va reparaître, déjà une lueur pâle commence de poindre à l'horizon. Emporté par la machine, dont, de ma place, j'entends, sourds, mais distincts, se précipiter les battements, comme ceux de mon cœur, le train roule à toute vitesse vers la grande ville étrangère.
Quelle inquiétude m'a tenu debout toute la nuit?
A l'angoisse de quelles questions mon cœur attendait-il une réponse, cependant que je me tenais ainsi, morne et silencieux, les yeux ouverts et fixes dans les ténèbres?
Je ne peux pourtant plus mettre en doute l'amour de Marie, ni le mien.
Cependant, mon cœur bat à mesure que j'approche du lieu de notre rendez-vous. C'est que la question qui m'angoisse est celle-ci : N'allons-nous pas nous rencontrer étrangers l'un à l'autre?
Car la Marie au devant de qui je cours n'est plus la Marie d'autrefois. Ce n'est plus l'amoureuse enfant qui, jadis, se jetait, insouciante, dans mes bras; ce n'est plus la maîtresse ni l'amie, gaie toujours, toujours docile, ma conquête, mon butin. Ou plutôt elle est bien encore tout cela, mais avec quelque chose de plus, de plus grand, de plus élevé. C'est une autre personne dont je n'avais fait jusqu'ici que soupçonner la présence et qui, à la fin, se trouve être cette *madone mystique* qu'inconsciemment j'adorais en elle.
Et elle, est-ce qu'elle me reconnaîtra bien, me retrouvera-t-elle tel qu'elle m'a connu? Je l'ai gagnée en jouant, conquise depuis, l'épée à la main ; mais la vie n'était encore pour nous qu'une ronde joyeuse. A présent, voici que je reviens à elle, grave et désarmé. Il ne s'agit plus d'une ronde, il s'agit de la vie. Autrefois, orgueilleux comme un riche, je me satisfaisais de peu ; à présent, aussi humble qu'un pauvre peut-être, je viens demander tout.

. . . .

Le train nous emporte à toute vitesse vers l'aube qui blanchit. Tout à coup, d'épaisses ténèbres nous enveloppent. Avec un bruit assourdissant c'est un tunnel que le train traverse. L'obscurité m'angoisse, mes oreilles tintent. Je me cramponne en chancelant à la balustrade de la plate-forme. Il me semble que jamais ce tunnel ne prendra fin. A tâtons, je cherche la poignée de la porte pour rentrer dans le compartiment éclairé, quand, apparition soudaine, le soleil jaillit. Son disque embrasé n'éclaire encore que d'une lumière indécise l'herbe des plaines et les champs de blé qui ondoient, étincelants de la rosée du matin.

Clarté bénie du jour, je fléchis le genou devant toi. Un élan de ma reconnaissance te rend grâces d'avoir mis un terme aux angoisses de cette nuit et m'avoir rendu, avant que s'achève mon voyage, ma foi en Marie.

LXI

C'est le soleil d'or des rencontres où finit l'absence qui brille là-haut.

C'est le cristal des larmes du revoir dont luisent les vallées silencieuses.

Eperdus, étonnés, nous voici l'un devant l'autre. Ni une parole, ni une question, ni une réponse. Au plus, trouvons-nous la force de tomber aux bras l'un de l'autre, pleurant de joie de nous revoir, unis dans le bonheur, étreints dans l'allégresse du jour nouveau qui se lève.

En vérité, n'est-ce pas un rêve? Est-ce bien toi? Bien moi? Nous nous regardons, hochons la tête, un peu incrédules. Et pourtant, il nous semble qu'à présent seulement, nous nous connaissons l'un l'autre. Car c'est là la véritable merveille : notre rencontre est ce qu'elle fut si souvent, une rencontre de rêve en plein bonheur, à peine reconnu. Seulement, voici qu'à présent le rêve se réalise.

Et toi, mon enfant, aux yeux de qui rayonnait la joie intérieure, tu entoures mon cou de tes bras et me dis :

— Ce que je n'ai jamais cessé d'espérer, mon bien-aimé, arrive au dernier moment, mais il n'est pas encore trop tard, car tu ne peux plus te le cacher, tu.....

Je t'interromps. — Aussi vrai que je t'ai caché plus de choses que je ne t'en ai révélées, je t'aime, chère enfant, je t'aime comme jamais je n'ai aimé, comme je n'aimerai jamais. Tu es bien celle avec qui je voudrais mourir, oui mourir, mais pas avant d'avoir vécu, vécu beaucoup, vécu longtemps. Oui, sans doute, j'ai désiré tes caresses et ton amour, mais davantage encore d'autres choses qui sont toi aussi : ton cœur fidèle et ton dévouement, tes pensées hautes, tes pensées pures, tes paroles si douces et ton doux sourire qui me dispensait sa tiédeur aux heures de doute et ressemble au soleil quand

il dissipe les brumes matinales, l'étreinte de ta main où je puisais de la force au long du chemin.
Or, tandis que je lui parlais, Marie se prit à pleurer, pleurer, parce qu'elle comprenait que je disais vrai et qu'elle était heureuse.

LXII

Je suis assis et Marie sur mes genoux, quand je sens que quelqu'un me tire par la manche. D'un ton bourru, je demande :
— Qui donc vient me déranger ainsi?
Une voix murmure à mon oreille : « Ce sont vos lecteurs qui m'envoient vers vous. Votre livre qui, d'abord, était abominable, se laisse voir enfin sous un meilleur jour. Quelques-uns même, parmi nous, ont les larmes aux yeux. Cependant, nous craignons encore de vous voir au dernier moment quitter tout à coup le chemin de la vertu. Au nom du ciel, votre intention est bien, n'est-ce pas, d'épouser Marie? Souvenez-vous que vous venez de l'arracher aux bras de son fiancé et que cet homme respectable avait à son endroit les intentions les plus pures.
— Messieurs les Censeurs, vous n'avez plus rien à craindre. Et toi, ma douce Marie, retourne-toi pour assurer nos lectrices qu'elles peuvent en toute tranquillité de conscience nous laisser seuls. »

LXIII

Debout, derrière l'autel, se dresse l'évêque en costume de fête, aussi éblouissant que les candélabres qui l'éclairent. Dans leurs niches emplies d'ombre, les dignes et patientes statues de marbre blanc ont l'air plus grave qu'à l'ordinaire. A l'orgue est le vieux maître en calotte de soie. Une grand' croix brille sur sa poitrine.
Sur les bancs se pressent des jeunes femmes, des jeunes hommes, tous de l'âge où l'on aime. Chacun, à la main, tient des fleurs : celles des jeunes femmes sont blanches, des jeunes hommes, rouges. Ils sont rangés par couples, mariant les bouquets blancs aux rouges. Tous fixent la porte de la sacristie où douze vieux prêtres, dont le sourire est bienveillant, costumés de velours noir attendent sur un double rang de six.
L'organiste prélude et puis les sons vibrants et doux de l'orgue retentissent sous les voûtes profondes. L'assemblée tout entière est debout.
Les lourdes portes de chêne de la sacristie s'ouvrent à deux battants, versant un flot de lumière éclatante, et Marie paraît, parée de sa blanche toilette de mariée au long voile blanc, les yeux baissés, apparition radieuse. Il semble qu'elle rayonne comme un soleil de beauté, de bonheur céleste,
Un murmure d'admiration se propage par toute l'église, l'évêque

se retourne, sur son nez assujettit ses lunettes d'or et voyant entrer Marie s'avance au devant d'elle, la salue et la conduit jusqu'à l'autel. Jeunes gens et jeunes filles versent des roses sur son passage.

Quelques fleurs que retiennent les plis de son voile la font sourire. Cependant le vieil organiste s'arrête de jouer et se penche à la balustrade de la galerie : au travers des ogives sculptées passent et se pressent les visages de combien d'anges aux regards curieux...

... Et Marie m'est donnée avec des paroles tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament et je l'emmène, suivi par l'évêque, les deux prêtres et tous les jeunes couples de nos témoins, cependant que le vieil organiste qui continue de jouer d'une main, de l'autre nous fait un signe d'adieu.

Dehors attend la voiture attelée de chevaux blancs. Nous y montons pour nous rendre chez moi... chez nous. Et les cloches joyeusement s'ébranlent.

LXIV

Ah ! oui, belles cloches, sonnez, sonnez encore ! Anges et chérubins réjouissez-vous ! Une âme est sauvée !

C'était une âme endurcie, une âme vautrée dans le péché et qui ne connaissait pas le remords, même de nom.

Sonnez, cloches joyeuses, carillonnez à toute volée ! Anges, faites retentir des chants d'allégresse ! C'était un grand pécheur que celui qui vient de se sauver.

Mais qui donc a sauvé cette âme ? Qui, converti ce pécheur endurci ? C'est une femme menue, une femme toute faible, qui, elle aussi, avait ses péchés. Mais elle puisait quelque force dans sa foi. C'est cette foi qui l'a conservée pure et bonne, cette foi encore qui l'a sauvé, lui. Sonnez, sonnez plus fort, la voici qui vient et avec lui. Pourquoi ne vient-il pas seul ? Pourquoi lui faut-il s'appuyer sur elle ?

Parce qu'il est encore faible, parce qu'encore il arrive que son pied trébuche. Cependant, ne craignez rien, il réussira, soutenu qu'il est par la foi robuste de cette femme.

Hélas ! voilà qu'il faiblit, le voilà qui s'affaisse. Et elle n'a pas la force de le relever, de le soutenir.

Sonnez pourtant, cloches joyeuses, chants d'allégresse, retentissez. Fortifiez cette femme toute faible. Et pour qu'il se ranime, lui, proclamez bien fort le nom de la bien-aimée : Marie ! Marie !

Quel est le nom de cette sainte femme ? C'est Marie, oui, Marie. Répétez-le bien haut.

Voyez. Il relève la tête. Sa volonté triomphe. Les voici, les mains unies. Mais silence ! Il parle. Que dit cette âme qu'on vient de sauver ? Cloches, arrêtez-vous. Anges, qu'on se taise. Ecoutez les paroles qu'il laisse au monde des pécheurs, à ce monde qu'il vient de quitter.

Il prononce le nom de Marie.

Et il fait bien. Mais il parle encore. L'avez-vous entendu ? Anges, vos chants d'allégresse, et que sonnent encore bien haut les cloches d'airain. Il vient de prononcer des paroles qui expliquent le mystère.

« Par beaucoup, à l'Unique. »

PETER NANSEN

Traduit du dano-norvégien par Gaudard de Vinci.

FIN



Dessins de PIERRE BONNARD

D'Algérie

M. Elie Reclus nous apporte quelques documents sur des faits auxquels La revue blanche *se trouve mêlée. Il n'y a pas, voulons-nous croire, à les prendre au tragique, mais on peut les goûter pour leur comique bien spécial, — un comique judiciaire.*

I

Tarzout, par Ténès, Algérie.

Monsieur le Directeur de La revue blanche,

Ainsi que vous pouvez le voir par la citation d'huissier ci-jointe, Ramsont, Vernet et votre serviteur, sommes poursuivis en justice pour avoir affiché une feuille de papier rouge provoquant le public à s'abonner au journal le Père Peinard et contenant, sur la Commune de 1871, des appréciations qu'on lira plus loin. Le factum, imprimé à Paris et dûment déposé au Parquet de la Seine qui l'avait accepté sans observation, fut par moi remis à Ramsont, lequel, conjointement avec Vernet, employé aux Ponts et Chaussées, le placarda sur un platane, dans une rue de Ténès; bien entendu, après y avoir apposé un timbre de dix centimes.

Arrive la force publique. Vernet et Ramsont furent saisis et jetés en prison où ils subirent les honneurs habituels en pareil cas; ceux de la mensuration, par exemple, bien que leur individualité fût indubitable et que leurs parents soient avantageusement connus dans la localité. Tandis que Vernet et Ramsont étaient au secret, on perquisitionna à leur domicile, on fit main basse sur leur correspondance privée. On ne fut pas longtemps à découvrir que j'étais plus coupable que les camarades, puisque je leur avais remis la malencontreuse affiche.

Contre le trio inculpé, M. le Procureur de la République, près le Tribunal correctionnel siégeant le 6 mai à Orléansville, demanda l'application des fameuses lois dites « de Sûreté Générale », — d'ordinaire, cela se prononce autrement.

Maîtres David et D'Apreval, nos avocats, s'étonnèrent qu'un affichage non délictueux à Paris, devînt un acte criminel dans la si modeste ville de Ténès; ils admirèrent qu'une invitation à prendre des abonnements pût être comprise comme une invitation au meurtre, au pillage à l'incendie et à tous autres crimes pour lesquels le Procureur de la République exigeait plusieurs années de cachot à répartir entre les inculpés. Que si ce que l'affiche disait de la Commune motivait cet émoi, les défenseurs ne comprenaient point que ledit Procureur réservât les trésors de sa sévérité à de petits, tous petits Algériens. Ils exhibèrent La revue blanche, numéros du 15 mars et du 1er avril, contenant les récits et appré-

4

ciations de plusieurs témoins, d'après lesquels la Commune fut un gouvernement honnête, même le plus honnête des gouvernements. Quelques-uns regrettaient même qu'elle eût été si peu révolutionnaire... Nos avocats demandèrent et même exigèrent, avec tout le sérieux voulu, que les signataires des dépositions inscrites dans La revue blanche, écrivains renommés, personnages influents, tels que Rochefort, Lockroy, Ranc, etc., fussent requis de s'asseoir sur le banc d'infamie, conjointement avec les dénommés Ramsont, André Reclus et Vernet, afin de s'entendre absoudre ou condamner par les juges siégeant à Orléansville.

La plaidoirie entendue, les Messieurs du tribunal prirent huit jours pour réfléchir. Tête reposée, ils acquittèrent les trois accusés qui s'en félicitaient encore quand M. le Procureur de la République signifia qu'il avait fait appel du jugement prononcé. Il insiste et n'en veut démordre, il entend punir ceux qui pensent, ceux qui disent que la Commune de Paris fut autre chose qu'un ramassis de malfaiteurs. Il tire à son gré la moralité des événements politiques ; il entend, ce fonctionnaire, imposer aux siècles son appréciation et libeller l'histoire sur registres d'écrou.

Il se pourrait donc que les signataires des dépositions insérées dans La revue blanche fussent inquiétés par la cour d'appel d'Alger. Certes nous serions désolés qu'un loyal témoignage leur occasionnât quelque désagrément de l'autre côté de la Méditerranée.

Pourtant, nos défenseurs, mes complices et moi, pensions qu'il suffisait de prononcer quelques-uns de leurs illustres noms pour être mis hors de cause. Et ce ne fut certainement point par malveillance que la sympathique Revue blanche fut par nous signalée à l'attention du parquet.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc...

André Reclus

II

L'an mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, le 22 mai,

A la requête de M. le Procureur général près la cour d'appel d'Alger, qui élit domicile en son parquet, rue de Constantine, à Alger, au Palais de justice.

Je, Aristide Saint-Martin, huissier près la Justice de Paix de Ténès, y demeurant, soussigné,

Ai assigné Reclus André Jacques, âgé de 36 ans, cultivateur demeurant au douar Baach (lieu dit Ouled Boufrid), canton de Ténès, arrondissement d'Orléansville, en son domicile, parlant à sa personne,

A comparaître le jeudi, premier juillet prochain (1897) à huit heures du matin et jours suivants, s'il y a lieu, à l'audience et par

devant la cour d'appel d'Alger, chambre des appels correctionnels, sis au Palais de Justice de ladite ville, à Alger, rue de Constantine, pour :

Voir statuer sur l'appel a minima relevé par le ministère public d'un jugement rendu le 13 mai 1897, par le Tribunal correctionnel d'Orléansville qui a acquitté Reclus de la poursuite dirigée contre lui, pour avoir provoqué Ramsont et Vernet au délit qui leur est reproché, en leur donnant des instructions, et en leur fournissant un placard pour le commettre, lequel délit consiste en ce qu'ils ont à Ténès, canton dudit arrondissement d'Orléansville, le 20 mars 1897, dans un but de propagande anarchiste, par un placard exposé aux regards publics, fait l'apologie des crimes de meurtre, de pillage, d'incendie ou de vol commis lors de l'insurrection de 1871,

Lequel placard commençant par ces mots:

« Le Père Peinard au populo : Voici le 18 mars qui rapplique... »

Finissant par ces mots :

« Ce placard ne peut être affiché que revêtu d'un timbre d'affiche « de six centimes.

« Imprimerie Ch. Favier, 120, rue Lafayette, Paris, »

Contient le passage suivant :

« Voici le 18 mars qui rapplique...

« Des journées pareilles, jours de triomphe populaire, y en a « fichtre pas épais le long de l'histoire...

« Et les Parisiens, confiants dans leurs chefs, au lieu d'agir, firent « le poireau, et on ne marcha pas sur Versailles. Et on monta la « garde, devant les coffres de la Banque. Le résultat de ce manque de jugeotte fut désastreux...

« Heureusement ils germent, les fistons qui, espérons-le, ne « bouderont pas à la besogne, et seront plus à la hauteur que le « furent les vieux. Ceux-là ne s'en rapporteront plus à l'autorité « pour réaliser une société meilleure ; quand ça sera le moment de « se montrer, ils marcheront crânement, et, avant toute chose, ils « s'arrangeront en dehors de ce gouvernement.....

« Bons bougres, pour vous rincer l'œil et vous décrasser les « boyaux de la tête, chaque dimanche, payez-vous le Père « Peinard, réflecs hebdomadaires d'nn gniaf. Le caneton est en « vente partout et contre deux ronds. »

Faits prévus et punis par les articles 59 et 60 du Code pénal, par les lois du 29 juillet 1881, art. 23 et 24, du 12 décembre 1893, article unique, du 28 juillet, articles 1 et 4.

Se voir condamner aux peines portées par la loi et aux frais dont acte, et pour que ledit sieur Reclus n'en ignore, je lui ai laissé cette copie.

Coût : 20 fr. 60.

III

Conclusions *pour MM. Reclus, Ramsont et Vernet, par Mes Edouard David et d'Apreval.*

Plaise au tribunal :

Attendu que les concluants versent aux débats les numéros des 15 mars et 1er avril 1897 d'une publication périodique ayant pour titre La revue blanche publiée à Paris, rue Laffitte, no 1, sous la gérance de M. L. Dennery et imprimé également à Paris à l'imprimerie Alcan-Lévy, 24 rue Chauchat, laquelle parvient régulièrement dans l'arrondissement judiciaire d'Orléansville, où elle compte plusieurs abonnés ;

Attendu que ces numéros contiennent sous forme d'interviews l'opinion émise, *postérieurement à la promulgation des lois des 12 mars 1893 et 28 juillet 1894* sur les événements de la Commune par de nombreux publicistes ou hommes politiques au nombre desquels MM. Henri Rochefort, etc., etc. (Suivent les noms) ;

Attendu que si le placard, dont l'affichage est reproché aux requérants constitue, ainsi que le soutient l'accusation, une apologie, judiciairement répréhensible, des crimes de meurtre, pillage, incendie et vol, dont la loi a entendu réprimer l'approbation, *a fortiori* en est-il de même des écrits plus haut indiqués dont le fond, sinon la forme, est le même que celui du placard incriminé, dont la publicité est beaucoup plus grande et dont la portée est beaucoup plus considérable en raison même de la notoriété de leurs auteurs;

Attendu que ces écrits sont contenus dans une publication qui parvient par la voie de l'abonnement dans l'arrondissement judiciaire d'Orléansville, circonstance qui rend leurs auteurs, éditeurs et imprimeurs justiciables du tribunal de céans.

Par ces motifs :

Donner acte aux concluants de ce qu'ils versent aux débats les numéros des 15 mars et 1er avril 1897 de La revue blanche, de ce que les écrits qui y sont contenus sont parfaitement connus de M. le procureur de la République et qu'aucune poursuite n'est entamée contre leurs auteurs, éditeurs ou imprimeurs, par M. le procureur de la République près le tribunal de céans.

Le Retour

Voici la pauvre ville aimée où j'ai vécu !
Le fleuve énorme y roule encore ses eaux bleues
Dont la chanson rappelle au voyageur vaincu
Les chemins de l'exil, les heures et les lieues !

O les chemins, les longs chemins vers l'avenir !
Comme j'en ai suivi la fuite parallèle
Impatient du but qui dut m'appartenir
Et que mon espérance a vu fuir devant elle !...

Voici la triste ville aimée et ses vieux murs
Où la mélancolie, hélas ! se perpétue
Dans le profil des toits découpés sur l'azur
Des « voix chères » du temps passé « qui se sont tues ! »

L'inflexible hasard des chemins m'y ramène ;
Comme au jour du départ le fleuve y roule en paix,
Là-bas, vers de lointains et fertiles domaines
La joyeuse chanson de ses flots doux et frais.

Comme au jour du départ les maisons y sourient,
Vénérables sous leurs larges toits familiers
A ceux qui vont là-bas — rêvant une patrie ! —
Chercher des horizons de gloire où s'éveiller.

O le fleuve joyeux et les vieilles maisons !
Je me souviens de leur tacite connivence.
Je me souviens de la promesse qu'ils nous ont
Faite d'une prochaine et sûre récompense !

Ils célébraient l'exil comme une délivrance.
Ils disaient : « Regardez l'espace illimité
Qui s'ouvre à votre paresseuse indifférence :
Il est votre domaine à tout jamais : Partez ! »

Mensonge! la promesse est déçue et voici
Le triste voyageur que je suis revenu
Avec ses souvenirs fidèles et précis
Et ses yeux douloureux d'avoir vu l'inconnu.

Mensonge! les maisons et le fleuve ont trahi
L'espérance de ceux qui, partis en chantant,
N'ont jamais rencontré qu'un miroir du pays
Et rentrent fatigués d'avoir marché longtemps!

Mensonge! la Cité aux vieux murs a menti
A ceux que ses conseils conduisaient vers la gloire
Et que voici, désespérés d'être partis,
Qui meurent d'avoir fait le voyage illusoire!

—

C'est ici la Maison telle encor qu'autrefois:
C'est la Maison de mon enfance et de mes rêves
Avec son vieux tilleul tutélaire et son toit
Qui verdit au milieu des choses qui s'achèvent.

C'est la Maison que je n'ai jamais oubliée;
Elle cache la tendresse dont elle est pleine,
Mais, sur le toit, comme une écharpe dépliée
L'adorable passé exhale son haleine!

Je me souviens!... je sais!... j'ai vu toutes ces choses!...
Et la fuite légère et vague des fumées
Qui montent dans le ciel... la paix... les portes closes...
Et l'appel maternel et clair des voix aimées...

Ce sont elles, les chères voix de mon enfance!
Elles m'appellent dans les coins du vieux jardin!
Elles sont là, plus près, plus loin! Et leurs silences
Semblent ici ou là m'interroger soudain!

O la Maison de mon enfance et de mes rêves,
Je suis le voyageur désabusé qui viens
Sachant trop tard, hélas! le prix des heures brèves,
Reprendre sur ton seuil le reste de son bien!

Me voici, appauvri de tous les jours enfuis,
Mais fidèle, du moins, aux voix qui me réclament
Près de ce toit hospitalier, — tel que je suis,
Dans la limite étroite et sûre de mon âme.

La vaine expérience acquise au long des routes
N'a pas modifié ce cœur que tu connais:
C'est lui comme autrefois plein d'amour et, sans doute,
Fier de mourir enfin du mal dont il saignait!

Oui! si les longs chemins et leur poussière infâme,
Si les convoitises qui guettent le passant
Ont souillé mes pieds nus et meurtris, ma pauvre âme
Et mon cœur ne sont pas indignes de mon sang!

...Salut à la suprême étape que j'achève,
Chère Maison de mon enfance évanouie;
Je t'apporte la cendre tiède de mes rêves,
Je t'apporte ce qui me reste de ma vie!

MATHIAS MORHARDT



Lettre à B... (1)

On a dit qu'une bonne critique sur un poème devait être écrite par un critique qui ne fût pas poète lui-même. Je sens que cela est faux, selon *votre* idée, et la *mienne*, de la poésie — moins poète est le critique, moins juste est la critique : et inversement. A ce compte-là, et étant donné qu'il y a peu de B... dans le monde, je serais aussi honteux de la bonne opinion du monde que fier de la vôtre. Un autre que vous ferait observer : « Shakespeare est en possession de la bonne opinion du monde et cependant Shakespeare est un grand poète. Il semble que le monde juge correctement ; et pourquoi seriez-vous honteux de son jugement favorable ? » La difficulté est dans l'interprétation du mot « jugement » ou « opinion ». L'opinion est celle du monde, certes, mais elle appartient au monde comme un livre appartient à celui qui l'achète : il n'a pas écrit le livre, mais il est sien : ils n'ont pas produit l'opinion, mais elle est leur. Un sot, par exemple, tient Shakespeare pour un grand poète — et pourtant le sot n'a jamais lu Shakespeare. Mais le voisin du sot, qui est un pas au-dessus dans les Andes de l'esprit ; dont la tête (c'est-à-dire sa pensée la plus élevée) est trop loin au-dessus du sot pour qu'il la voie ou la comprenne, mais dont les pieds (et par-là j'entends ses

(1) Imprimé, avec la note suivante, dans le second volume du Southern Literary Messenger (1835) : « Ces passages détachés sont une partie de la préface d'un petit volume, imprimé il y a quelques années, et qui n'a pas été mis dans le commerce. Ils ont de la vigueur et beaucoup d'originalité, — mais naturellement nous ne pouvons assumer toutes les opinions de l'auteur. » (J.-H. Ingram).

actions journalières) sont assez près pour être discernés, et qui par là établit sa supériorité, *sinon* toujours cachée, — le voisin affirme que Shakespeare est un grand poète; le sot le croit, et c'est dorénavant son opinion. Cette opinion même du voisin a été recueillie de la même manière, d'un qui était au-dessus de lui, et ainsi de suite, en remontant toujours, jusqu'à quelques esprits doués, agenouillés autour du sommet et contemplant face à face le maître esprit qui surmonte le pinacle...

Vous savez quel est le grand obstacle qui barre le chemin des écrivains américains. Ils sont lus, s'ils le sont aucunement, de préférence à l'ensemble des esprits cultivés et consacrés du monde entier. Je dis consacrés, car il en est de la littérature comme des institutions ou des esprits — un nom consacré est la mouvance d'un état ou la possession d'un trône. D'ailleurs, il faut croire que les livres, comme leurs auteurs, s'améliorent à voyager —la mer traversée est pour nous une si grande distinction! Nos antiquaires remplacent le temps par la distance; nos petits maîtres eux-mêmes ne regardent que le titre, ou les mots magiques qui s'épèlent: Paris, Londres ou Gênes, sont justement autant de lettres de recommandation...

Je signalais tout à l'heure une erreur répandue au sujet de la critique. Je pense qu'en voici une autre: l'opinion qu'aucun poète ne peut former un jugement correct de ses œuvres. J'ai fait remarquer plus haut que la justesse d'une critique sur une poésie était en proportion du talent poétique. Donc un mauvais poète, sans conteste, ferait une critique sans justesse, et son amour-propre, infailliblement, inclinera en sa faveur son petit jugement; mais un poète, qui est en effet un poète, ne peut manquer, je pense, de faire une bonne critique, parce que ce qu'il perdra par son amour-propre il le regagnera par sa connaissance intime du sujet; bref, nous avons plus d'exemples de critiques fausses que de critiques justes, quand les auteurs se critiquent eux-mêmes, simplement parce que nous avons plus de mauvais poètes que de bons. Il y a naturellement beaucoup d'objections contre ce que j'ai dit: Milton est un grand exemple là contre: mais son opinion sur le *Paradis reconquis* n'est pas du tout avérée. Par quelles circonstances vulgaires les hommes sont souvent amenés à affirmer ce qu'en réalité ils ne croient pas! Peut-être un mot distrait est-il descendu jusqu'à la postérité. Mais en réalité, le *Paradis reconquis* est peu inférieur, s'il l'est, au *Paradis perdu*, et il n'est supposé l'être que parce que les hommes n'aiment pas les poèmes épiques, quoiqu'ils affirment le contraire et, que, lisant ceux de Milton dans leur ordre naturel, ils sont trop excédés par la lecture du premier pour prendre aucun plaisir au second.

J'ose affirmer que Milton préférait *Comus* à l'un et l'autre — et ce faisant — il avait raison...

En parlant de poésie, il ne sera pas hors de propos de nous occuper un peu de la plus singulière hérésie des temps modernes

— l'hérésie de ceux que l'on appelle, très sottement, les Lakistes.

Il y a quelques années, j'ai été amené, dans une occasion semblable à celle d'aujourd'hui, à écrire une réfutation formelle de leurs doctrines; ce serait maintenant surérogatoire. Le sage doit s'incliner devant la sagesse d'hommes comme Coleridge et Southey, qui, n'étant que sages, ont ri de théories poétiques si prosaïquement pratiquées.

Aristote, avec une assurance singulière, a déclaré la poésie le plus philosophique de tous les écrits.

Mais il fallait un Wordsworth pour la déclarer le plus métaphysique. Il semble penser que la fin de la poésie est, ou doit être, l'instruction. Cependant c'est un truisme que la fin de notre existence est le bonheur; donc la fin de toute partie isolée de notre existence, de toute chose en rapport avec notre existence, doit être le bonheur. Par conséquent la fin de l'instruction doit être le bonheur, et bonheur est un autre nom du plaisir; donc la fin de l'instruction doit être le plaisir et nous voyons que l'opinion ci-dessus mentionnée implique précisément le contraire.

Continuons : *ceteris paribus*, celui qui fait plaisir est de plus d'importance pour les hommes, ses compagnons, que celui qui instruit, puisque l'essentiel est d'être heureux, et le plaisir le but même, tandis que l'instruction n'est qu'un moyen de l'atteindre.

Alors je ne vois pas de raison pour que nos poètes métaphysiciens s'empennent (1) à ce point de l'utilité de leurs œuvres, à moins qu'ils ne fassent allusion à l'instruction en vue de l'éternité; en ce cas, un respect sincère pour leur piété ne me permettrait pas d'exprimer mon dédain pour leur intelligence; dédain qu'il m'est difficile de cacher puisque ces écrivains ont professé qu'ils n'étaient compris que du petit nombre, tandis que c'est la multitude qui a besoin du salut. Tout cela me fait penser au diable dans *Melmoth*, qui travaille infatigablement pendant trois volumes in-octavo pour consommer la perte d'une ou deux âmes, tandis que le premier diable venu en aurait démoli deux ou trois milliers...

En face des subtilités qui voudraient faire de la poésie une étude — non une passion —, il faut que le métaphysicien raisonne —, mais il faut que le poète proteste. Cependant Wordsworth et Coleridge sont des hommes d'âge, l'un, noyé dans la contemplation de sa jeunesse, l'autre, un géant pour l'intelligence et le savoir. La méfiance qui me pousse à attaquer leur autorité, j'en serais profondément désespéré, si du fond du cœur je ne sentais que l'instruction n'a pas grand'chose à faire avec l'imagination, l'intelligence avec les passions, ou l'âge avec la poésie...

> Les bagatelles, comme fétus, flottent à la surface,
> Celui qui veut trouver des perles doit plonger au fond.

Ces vers ont été la cause de bien des méprises. Pour ce qui est

(1) Plume themselves.

des grandes vérités, les hommes se trompent plus souvent en les cherchant au fond, qu'à la surface; plus profonds sont les abîmes sans fin où l'on cherche la sagesse, que les visibles palais où on la découvre. Les anciens n'avaient pas tout à fait raison en cachant la déesse dans un puits; témoin la lumière que Bacon a jeté sur la philosophie, témoin les principes de notre foi divine — le mécanisme par lequel la simplicité d'un enfant peut équipoller la sagesse d'un homme.

Nous voyons un exemple de la facilité d'erreur de Coleridge dans sa *Biographia literaria*, qu'il présente comme ses opinions et sa vie littéraires, mais en fait qui est un traité *de omni scibili et quibusdam aliis*. Il se trompe à cause de sa profondeur même, et nous avons un exemple naturel de son erreur dans la façon de contempler les étoiles. Celui qui les examine directement et intensément voit l'étoile, il est vrai, mais c'est l'étoile sans un rayon, tandis que celui qui la voit moins curieusement a conscience de tout ce qui fait l'étoile utile pour nous, ici-bas : son éclat et sa beauté...

Pour Wordsworth, je n'ai pas confiance en lui. J'admets qu'il eut dans sa jeunesse la sensibilité d'un poète, car il y a des lueurs d'extrême délicatesse dans ses écrits (et la délicatesse est le royaume même du poète, son Eldorado), mais ils ont l'apparence d'un jour meilleur remémoré, et des lueurs, au plus; ce n'est pas là l'évidence d'une flamme poétique et actuelle — nous savons que quelques fleurs éparses jaillissent chaque jour des crevasses des glaciers.

On peut le blâmer d'avoir consumé sa jeunesse avec l'idée fixe de faire des vers dans son âge mûr. En développant son jugement, il a affadi l'éclat qui devait le révéler. Donc, son jugement est trop correct. Cela peut n'être pas compris, — mais les vieux Goths de Germanie l'auraient compris, dont l'usage était de débattre les matières importantes pour l'Etat deux fois, une fois ivres, une fois à jeun : à jeun afin que la forme soit sans défaut : ivres, de crainte que la vigueur ne leur manquât.

Les longues et obscures discussions où il essaye de faire admirer sa poésie par notre raison sont très peu en sa faveur. Il y a des quantités d'assertions comme celles-ci (j'ai ouvert un volume au hasard) : — « Du génie, la seule preuve est l'acte de faire bien ce qui doit être fait, et ce qui n'a jamais été fait auparavant. » — En vérité ? il s'ensuit donc que, en faisant ce qu'il n'est *pas* digne de faire, ou ce qui a déjà été fait, on ne fait preuve d'aucun génie. Cependant le picking (1) des poches est un acte indigne, les poches ont été vidées depuis un temps immémorial et Barrington, le pick-pocket, en tant que génie, aurait trouvé dur d'être comparé à William Wordsworth, le poète.

(1) Cueillette, becquetage.

De plus, au point de vue du mérite de tels ou tels poèmes, qu'ils soient d'Ossian ou de Mac Pherson est de peu d'importance; et cependant, pour prouver leur nullité, **M.** W. a dépensé de longues pages en controverses. *Tantaene animis ?* De grands esprits peuvent-ils descendre à de telles absurdités? Mais voici pis encore : pour démolir tous les arguments en faveur de ces poèmes, il traîne triomphalement un passage dans l'abomination duquel il espère que le lecteur sympathisera avec lui. C'est le commencement du poème épique *Temora*. « Les flots bleus d'Ullin roulaient dans la lumière ; les collines vertes étaient couvertes de jour; les arbres secouaient sous la brise leurs têtes sombres. » Et ces images, — ces images splendides et pourtant simples, où tout est vivant et peint avec de l'immortalité, — ces images, William Wordsworth, l'auteur de *Peter Bell*, les a *choisies* pour son mépris. Nous regarderons ce qu'il a de mieux à nous offrir, de son crû. D'abord :

Et tantôt elle est à la tête du poney
Et tantôt elle est à la queue du poney,
De ce côté tantôt, tantôt de celui-ci,
Et presque l'étouffant de son bonheur
Betty versa quelques tristes larmes :
Elle caressait çà et là le poney.
Elle ne savait pas : heureuse Betty Foy !
O Johnny! qu'importe le docteur!

Puis :

La rosée tombait ferme, les étoiles commençaient à scintiller.
J'entendis une voix qui disait : « Bois, jolie créature, bois. »
Et, regardant par dessus la haie, devant moi j'aperçus
Un agneau des montagnes, blanc de neige, avec une jeune fille à côté de lui.
Aucun autre mouton n'était là, l'agneau était tout seul
Et par une frêle corde il était attaché à une pierre.

Certes, nous ne doutons pas que tout ceci ne soit vrai; nous le croyons, en vérité, nous le croyons, M. W. Est-ce la sympathie pour le mouton que vous voulez susciter? J'aime les moutons du fond de mon cœur...

Mais il y a des cas, cher B..., il y a des cas où même Wordsworth est raisonnable. Stamboul même finira, a-t-on dit, et les sottises les plus désastreuses auront un terme. Voici un extrait de sa préface :

« Ceux qui ont l'habitude de la phraséologie des auteurs modernes, s'ils peuvent lire leurs livres jusqu'à la fin (impossible!) auront sans doute à lutter contre une impresssion de maladresse (ha! ha ! ha!); ils chercheront autour d'eux la poésie (ha! ha! ha! ha!) et seront conduits à se demander à la suite de quelle espèce de politesse de tels attentats se sont permis de s'appeler de ce nom » (ha! ha! ha! ha! ha!).

Mais que M. W. ne se désespère pas. Il a donné l'immortalité à une voiture, et l'abeille Sophocle a transmis à l'éternité un orteil malade et illustré une tragédie avec un chœur de dindons... (1)

(1) *Philoctète* et *Méléagre* (tragédie perdue) : Cf. Poe, *Marginalia*, XII.

De Coleridge, je ne puis parler qu'avec respect. Son intelligence souveraine! sa puissance géante! Il est une preuve de plus que « la plupart des sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas dans ce qu'elles nient ». Il a emprisonné ses propres idées dans cette barrière même qu'il élevait contre celle des autres. Il est lamentable de penser qu'un tel esprit se soit enseveli dans la métaphysique et, comme les Nyctanthes, ait prodigué son parfum pour la nuit seule. En lisant ses poésies, je tremble comme quelqu'un debout sur un volcan, conscient des ténèbres qui s'échappent du cratère, et du feu et de l'éclat qui roulent au-dessous de lui.

Qu'est la Poésie? — Poésie — Cette idée protéiforme, avec ses appellations aussi nombreuses que Corcyre neuf fois nommée! « Donnez-moi », demandais-je à un scholar, il y a quelque temps, « donnez-moi une définition de la poésie ». « Très volontiers », et il alla à sa bibliothèque, m'apporta un Dr Johnson, et m'accabla d'une définition. Ombre de l'immortel Shakespeare! Je m'imagine le renfrognement de vos yeux spirituels, en face du sacrilège de cette bouffonne Ursa Major. Penser à la poésie, cher B..., puis penser aux docteur Samuel Johnson! Penser à tout ce qui est aérien et féerique, puis penser à tout ce qui est hideux et pesant; penser à cette énorme masse, l'éléphant, et puis — et puis penser à *La Tempête* — au *Songe d'une nuit d'Eté* — à Prospero — à Oberon — et à Titania...

Un poème, dans ma pensée, est opposé à une œuvre de science, parce qu'il a pour but *immédiat* le plaisir, et non la vérité; à un roman, parce qu'il a pour objet un plaisir *indéfini* au lieu d'un *défini*; et il est un poème pour autant que ce but est atteint; le roman présente des images visibles avec des sensations définies, le poème avec des sensations indéfinies, et pour cela la musique est *essentielle*, puisque la compréhension du charme des sons est notre conception la plus indéfinie. La musique, combinée avec une idée agréable, est la poésie; la musique sans cette idée est la musique pure; l'idée sans la musique est la prose, par sa définitivité même.

Que signifient, à quoi bon les injures contre ceux qui n'ont pas la musique dans l'âme?...

En somme, dans ce long galimatias, mon cher B..., j'ai, ce que vous comprenez sans doute, manifesté pour les poètes métaphyciens, *en tant que* poètes, le plus souverain mépris. Qu'ils aient des partisans ne prouve rien.

Pas un prince de l'Inde n'a dans son palais
Plus de suite qu'un voleur au gibet.

EDGAR ALLAN POE

Traduit par PHILIPPE E. DALLY.

L'Anarchisme chrétien

LUC (I); MATTHIEU (V et VI); LUC (XII, VI, XVI, XIII, XX, XVIII); RÉVILLOUT. (*Essai sur le Droit égyptien*); SALVIEN (*de Gubernatione Dei*); LABITTE (*la Démocratie au temps de la Ligue* et *Introduction*).

L'Evangile de Jésus « Fils du Dieu vivant » contient un dogme, une morale, une doctrine sociale : ce dogme est celui de l'affranchissement; cette morale est individualiste; cette doctrine sociale est un anarchisme. L'anarchisme est sorti de la Bonne Nouvelle pour rayonner sur le monde.

L'anarchisme chrétien est en germe dans les prophéties bibliques, et dans Job. Tous déplorent la subversion de l'ancien communisme établi par le Deutéronome, alors que les terres passaient de mains en mains par des allottissements périodiques; tous enregistrent les plaintes des pauvres opprimés par les rois et la noblesse de Jérusalem; tous appellent avec de furieux et exaltés désirs le règne de l'éternelle justice, alors qu'il n'y aura plus ni guerriers ni riches.

Et le Messie est venu pour apaiser ceux qui ont faim et soif de la justice. Quel hymne de révolte que celui qui salue son avènement! Est-ce bien la douce Marie de Nazareth qui pousse ces cris de sauvage enthousiasme : « Il a dispersé les superbes par une pensée de son cœur. Il a jeté bas de leur trône les puissants, et il a élevé les humbles! Il a rempli de biens les affamés, et il a renvoyé vides les riches! » Et quand donc se réalisera cette promesse pourtant temporelle du sermon de la Montagne : « Heureux les doux, car ils possèderont la terre! »

Mais j'ai hâte de passer à des déclarations plus précises, plus formelles! Sur la propriété, la justice humaine, les pouvoirs sociaux, que décide le Messie?

Théoriquement, en déclarant que, pour la satisfaction de nos besoins corporels, la Providence en a usé envers nous comme envers les passereaux, les corbeaux ou les lis, le Messie spécifie que tout est à tous. Est-ce qu'il y a propriété chez les oiseaux du ciel? « Ils n'amassent pas dans les greniers! », dit-il très clairement; et si certains n'avaient pas toujours à l'esprit cette préoccupation : « Que mangerons-nous? que boirons-nous? », tous pourraient en paix attendre l'accomplissement certain de cette parole du Christ : « Ne soyez point inquiets du lendemain! Votre Père sait que vous avez besoin de manger, de boire et de vous vêtir! » Et comme il finissait cet admirable discours sur lequel on n'a pas assez réfléchi, un imbécile s'approcha du Messie et lui demanda d'obliger son frère à partager leur bien indivis; et Jésus, surpris

d'être si mal compris, repoussa l'homme en disant tristement : « Mon ami, crois-tu que je sois venu ici pour faire vos partages ». Au reste, il prêchait d'exemple : ce « saint de Dieu » par excellence se vantait de « n'avoir pas une pierre où reposer sa tête », il partageait la bourse de ceux qui se disaient ses disciples, s'invitait parfois à souper, comme il fit chez Zachée, le péager, et, mieux encore, quand ces ressources lui manquaient, il cueillait des épis sur sa route, les broyait lui-même et mangeait ainsi, comme un chemineau.

Je passe les apostrophes terribles contre les riches, et même la parabole des ouvriers de la onzième heure, admirable commentaire de la formule libertaire : « A chacun selon ses besoins », parce que tout cela est trop connu, mais je veux m'arrêter un peu plus sur la plus mal comprise des paraboles, la parabole presque suspecte qu'on n'ose pas expliquer (bien que l'Eglise en ait imposé la lecture à la messe), parce qu'il faut se placer à un point de vue qui nous paraît inadmissible; je veux parler de la parabole de « l'Econome infidèle », qui, ne pouvant plus vivre du bien de son maître, dont on lui retire la gestion, se hâte d'en faire part aux pauvres débiteurs de ce maître. Il y a là toute une théorie de la propriété : celui qui possède est toujours cet économe larron, puisqu'il usurpe à son profit une partie de ce qui, en principe, appartient à tous; et qui ne saisira l'analogie de cette parabole avec la fameuse formule de Proud'hon? Mais comment ce larron pourra-t-il échapper à l'effrayante malédiction qui frappe le mauvais riche, malédiction si inévitable que le Messie supplie Joseph d'Arimathie, qu'il aime, d'abandonner tous ses biens pour avoir la certitude de s'y soustraire. Le « Fils de l'Homme » indique en ces termes le remède : « Faites-vous des amis avec les biens d'iniquité! » (ils le sont tous) (1). A cette condition seulement d'être partagée avec les pauvres, la propriété est supportable. Voilà qui nous mène bien loin des définitions modernes empruntées aux jurisconsultes de Rome.

Je ne sais si le mépris du Messie pour la justice humaine n'est pas encore plus extraordinaire. Il y a, dans Luc, une épisode bien caractéristique. On vient raconter à Jésus que des Galiléens ont été mis à mort pour avoir commis un assassinat, et l'« Oint du Seigneur » s'écrie :

« Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que les autres, parce qu'ils ont ainsi souffert? Point du tout. Si vous ne pratiquez la justice, vous serez tous également coupables », le juge sur son siège comme le pauvre bougre affalé à son banc, entre deux soldats.

Voyons, maintenant, l'attitude du Messie en face des autorités constituées. Il ne donne guère l'exemple du respect, appelant Hérode « un renard », refusant de répondre à Pilate, et ne consentant à payer l'impôt que « pour ne pas faire de scandale ». On affirme du

(1) Et ailleurs : « Prêtez sans rien espérer ».

moins que son enseignement est très favorable aux puissances, en se basant sur le : « Rendez à César ce qui est de César ». Mais qu'est-ce donc qui est « de César »? Dans l'admirable tragédie d'Ibsen sur Julien, l'empereur sophiste, Grégoire de Nazianze, est amené à reconnaître qu'il n'y a rien qui ne relève de Dieu ; en sorte que César est un rouage inutile, tout au plus, comme l'entendait Paul, l'apôtre, une verge destinée à éprouver la patience des chrétiens et à les forcer à se replier sur eux-mêmes. Quel sens précis donnerons-nous à la parole du Christ? Elle s'éclaire par l'examen de la circonstance où elle fut prononcée. On montrait à Jésus une pièce de monnaie à l'effigie de Tibère et on lui demandait s'il fallait verser aux percepteurs impériaux une partie de cette monnaie que l'Auguste assumait la charge de frapper : « Mais, puisque c'est lui qui fabrique cette monnaie », répond le Christ, « payez-le donc de sa peine », c'est-à-dire, d'une façon générale : « si les autorités constituées vous rendent des services, payez ces services. » Et voilà tout. Cette belle et simple définition des autorités légitimes est rendue plus sensible, je dirai même éclatante, et sans contestation possible, dans cette autre parole si admirable : « Les rois des nations les dominent, et c'est le plus fort qui est le premier. Mais il n'en sera pas ainsi chez vous : Le premier de tous sera celui qui rendra le plus de services aux autres. » Je m'empresse de convenir qu'à cette condition-là il n'y aurait pas beaucoup de gouvernements qui seraient légitimes. Et ce n'est pas sans raison que le Messie avait dit au début de sa prédication : « Croyez-vous que je sois venu apporter la paix au monde? Détrompez-vous! Je suis venu jeter un glaive dans le monde et allumer un incendie! »

On prétendra, peut-être, que l'anarchisme chrétien est demeuré enseveli dans l'Evangile, sans que personne se souciât d'aller l'y chercher pour le mettre en pratique. Grave erreur! Cette doctrine a été, est, et sera celle de l'Eglise, et il ne faut pas, pour le démontrer, secouer la poussière des temps oubliés.

Tout le monde sait que les premiers chrétiens appliquaient à la lettre les doctrines sociales de l'évangile : communauté des biens, repas communs (dont parle l'apôtre Paul). Ils avaient fini par s'affranchir complètement de l'Etat, soumettant leurs différends à l'arbitrage de la conscience publique, par application de cette parole : « Reprenez-vous entre frères, ou devant l'assemblée »; mais ce qui était plus grave, ils méprisaient la patrie et refusaient le service militaire. Aussi n'est-il pas si étonnant que Tacite les ait traités d'« ennemis du genre humain », entendons « de la Société romaine ». Ce qui est certainement moins connu, c'est la persistance de l'anarchisme pratique jusqu'au ve siècle de l'ère. Après le triomphe de Constantin, il y eut un épanouissement du communisme extraordinaire: les riches partageaient leurs biens par indivis avec des hommes libres pauvres, des clients, des esclaves affranchis. Les consortia (c'était le nom de ces singulières communautés) se multiplièrent

partout et Constantin les sanctionna juridiquement, leur accorda une sorte de personnalité civile. Il fallut toute la réaction si funeste de l'empereur Julien pour briser ces tentatives si intéressantes de révolution sociale qui né reparurent plus dans la suite.

Quant aux refus de service militaire, aux fuites dans les forêts et aux jacqueries nazaréennes qui en étaient la suite, elles se prolongèrent jusqu'à l'invasion des Barbares. Les Bagaudes, presque tous chrétiens terrorisèrent la société romaine du milieu de IIIe siècle à Maximien qui leur fit une guerre d'extermination atroce. Ils reparurent sous Julien, empereur, et cinquante ans plus tard, Salvien, le « Guide des évêques », plaignait les répressions horribles dont ils avaient été victimes. Tous les Bagaudes ne pratiquaient pas la plus pure charité chrétienne et on ne saurait les présenter comme des exemples de sainteté; mais Sébastien, condamné à mort pour refus d'obéissance, le légion thébaine égorgée par Maximien, pour n'avoir point voulu marcher contre les Bagaudes, sont considérés par l'Eglise comme des martyrs.

La révolution chrétienne fût arrêtée en Occident par Julien et les Barbares; en Orient, le mouvement continua plus longtemps. Il est bien remarquable à noter que : orthodoxie et démocratie semblaient alors synonymes; Athanase d'Alexandrie et l'admirable Jean Chrysostôme nous paraissent comme des tribuns populaires; en lutte constante avec le pouvoir et les hautes classes, et finalement martyrisés d'une façon inouïe par les camarillas impériales, comme Chrysostôme enlevé en pleine émeute et traîné durant trois ans de cachots en cachots, jusqu'à ce qu'il mourût d'épuisement. Au contraire les hérétiques, un Arius, un Nestorius, un Dioscore sont toujours zélés pour l'empereur, et entourés de satellites armés contre le peuple. Le mouvement ne put être considéré comme définitivement avorté que lorsque le schisme eût absorbé définitivement l'Eglise d'Orient dans l'Empire.

Retournons à l'Eglise d'Occident et considérons son action à travers le moyen-âge, dès qu'elle se fut remise du grand choc des Barbares. Je ne veux parler ni des doctrines politiques de Thomas d'Aquin sur la souveraineté du peuple, ni des essais communistes de François d'Assise et de ses disciples; mais de l'action de la Papauté depuis Hildebrand.

Il ne s'agit pas de faire du paradoxe en prêtant à tel ou tel pape des préoccupations sociales qui n'étaient ni dans le caractère des hommes, ni dans l'esprit du temps, et que la nécessité des circonstances urgentes interdisait à des chefs d'entreprises, obligés de veiller à la fois à l'Occident et à l'Orient; mais je veux faire saisir la direction générale imprimée par Grégoire VII à ce parti catholique du moyen-âge, plus tard guelfe, qu'il avait fait éclore par son prodigieux génie du milieu du chaos des brutalités, des tyrannies et des ignorances féodales. Depuis 1087, c'est au nom du pouvoir spirituel opposé au pouvoir temporel que les moines et la plèbe

guelfes se révoltent, chassent les riches et les nobles, battent les armées impériales des Henri IV, des Barberousse et des Frédéric II, couvrent l'Italie de ces petites communes qui furent en somme ce qu'on n'a jamais imaginé de mieux comme organisations politiques d'une démocratie, et l'Allemagne de ces villes libres dont la réaction nobliaire de la Réforme devait commencer la décadence. C'était en somme un temps glorieux pour la Papauté que celui où les cardinaux de Grégoire IX capturés par la flotte républicaine après la défaite de la Melloria étaient chargés de chaînes comme des galériens et où, Grégoire IX mort de désespoir, Innocent IV s'enfuyait à travers l'Italie, traqué par les sbires impériaux. Après ces luttes formidables, l'Empire fut abattu et Boniface VIII s'attaqua à Philippe-le-Bel, tyran de son peuple. Comment douter que si le vieillard d'Anagni avait pu exorciser ce revenant de l'Empire romain, la France fût devenue libre comme l'Italie l'était, comme l'Allemagne allait l'être et qu'un siècle plus tard, la Commune triomphait par toute l'Europe. Mais Boniface fut écrasé et ce fut l'Etat Royal qui trompha sur l'Europe ? Alors vinrent les papes d'Avignon, la « captivité de Babylone ». Mais la tradition libertaire ne fut pas interrompue pour cela. Dans l'essai de révolution sociale du XVe siècle, les prédicateurs cabochiens jouèrent un grand rôle (1) : Jacques Legrand déclare que « les tailles ne servent à rien et que le roi est vêtu du sang et des larmes du peuple », et Eustache Pavilly préside un club dans sa cellule de carme, place Maubert. Un peu après, Savonarole établit pour un temps l'égalité évangélique à Florence et son entreprise, malgré l'accident de sa condamnation, a paru si peu contraire à la doctrine de l'Eglise que Benoit XIV en 1751, l'a mis au nombre des serviteurs de Dieu. Enfin, en 1525, à la veille de la Réforme, Guillaume Pépin, moine orthodoxe, déclare que la Royauté est l'œuvre du diable et de la bêtise populaire. Nous sentons déjà quelque chose du grand souffle de la Ligue.

En général, le peuple n'agit pas par lui-même : ou il suit l'impulsion de quelque individualité puissante, ou il se débat dans les stériles convulsions d'une Jacquerie sans but. Deux seuls événements font exception à cette loi fatale de l'histoire : la Commune antichrétienne de 1871 et la Commune catholique de 1588. Rien de plus mal connu et cependant de plus intéressant que cette Révolution de 1588 qui commença par une émeute des ouvriers de Saint-Séverin qui ne voulurent pas laisser arrêter un prédicateur anti-royaliste, et organisa une Commune de cinquante-quatre hommes du peuple dont sept prédicateurs. Tous les principes sociaux furent attaqués et remis en question. Etrange époque où le prédicateur Trahy faisait un crime à l'évêque Amyot de cette parole : « En tout état de gouvernement il faut qu'il y ait quelques-uns qui commandent et d'autres qui obéissent », et le faisait chasser d'Auxerre par les

(1) A noter que, par tradition, dans le grand schisme d'Occident, ils penchaient plutôt pour le Pape de Rome.

vignerons; où le curé Boucher, l'évêque Rose et le moine Garin prêchaient sans relâche la démagogie la plus radicale et réclamaien sans cesse la suppression des noblesses et des magistratures en présence d'un légat du pape. Mais cette plèbe communeuse de Paris qui avait su mourir si héroïquement de faim lors du siège de 1590 ne put se défendre contre les intrigues de Henry IV et il ne resta de ce mouvement extraordinaire qu'un souvenir d'immense ébranlement social contre lequel s'acharna l'histoire officielle.

La Commune de 1588-1594 a été jusqu'ici le dernier effort de l'anarchisme chrétien. Mais il ne faut pas s'imaginer que la tradition en ait péri corps et biens dans l'église. Le XVIIe siècle, encore tout épouvanté des fureurs de la Ligue, n'en a pas moins retenti de l'apostrophe de Bourdaloue contre les richesses injustes, si connue qu'il n'est besoin que de la rappeler, et de cet extraordinaire sermon où Bossuet déclare que l'Eglise est la « cité des pauvres », et que les riches n'y sont admis qu'à la condition d'être leurs serviteurs (1).

En notre temps où l'Eglise a la prétention de reprendre son rôle social, il serait étrange qu'elle ne retrouvât pas la tradition évangélique. Et elle l'a retrouvée. Déjà le pape Léon XIII, par sa théorie du juste salaire, applique purement et simplement la féconde maxime : « A chacun selon ses besoins », et il s'est trouvé un prédicateur (2) pour déclarer qu'il se vantait de ce qu'on l'appelait révolutionnaire, car ce lui était « une assurance d'être resté dans la vraie tradition de l'Eglise et de l'Evangile ». Voilà qui déjà s'écarte singulièrement des tendances réactionnaires si désolantes du début de ce siècle. Et ce n'est que le commencement. Quand on dirait tout le mal possible de l'Eglise, on ne pourrait lui refuser une extrême rigueur à tirer les déductions logiques des principes qu'elle a posés. Il suffit qu'une fois elle ait renoué la tradition évangélique pour qu'elle reprenne, et cette fois toute entière, la route de Savonarole. Puisqu'elle s'occupe de sociologie, elle doit être anarchiste, mettons libertaire, si elle aime mieux. Elle le sera.

ALBERT DELACOUR

(1) Et aussi un fragment de sermon sur les pauvres qui est certainement l'exposé le plus saisissant, le plus lumineux et le plus rigoureusement logique de l'anarchisme chrétien.

(2) L'abbé Vignot : *La Vie pour les autres.*

Notes dramatiques

I

Les Escholiers : *L'Enfant Malade*, pièce en 4 actes de M. Romain Coolus

La nouvelle pièce de Romain Coolus a été représentée par les Escholiers, sur la scène des Bouffes-Parisiens, avec un extrême succès. Ce ne serait pas assez de dire qu'elle a fait un grand plaisir; elle a touché, elle a ému; elle a saisi un public disparate d'une émotion profonde et commune. L'émotion, est-il rien de plus rare au théâtre ?

Je me réserve de commenter, dans ma chronique des Livres, l'œuvre de M. Coolus quand elle paraîtra en librairie. Je ne veux pas, aujourd'hui que La revue blanche en commence la publication, gâter le plaisir de surprise qu'auront à la lire les personnes qui ne l'ont pas vu jouer.

Je ferai seulement, à propos de la représentation de *l'Enfant Malade* deux remarques un peu particulières, mais qui ne vont pas sans affliger. Et d'abord, combien nous nous méprenons, combien Coolus lui-même, optimiste et joyeux, se méprend ici dans ses notes bi-mensuelles! L'éducation théâtrale du public français n'a point fait de progrès comme nous l'avons cru; où l'on en fut, nous en sommes; et même dans une salle d'invités, ce qui devrait assujettir au moins à une attention plus confiante, même dans une salle de choix, d'élite, comme le fut malgré tout celle de *l'Enfant Malade*, on sent, à travers l'émotion et l'enthousiasme, l'habitude invincible et le préjugé immobile. Certains mots du troisième acte, le dénoûment tout entier ont paru surprendre quelques spectateurs. Des propos narquois, étouffés, il est vrai, sous les applaudissements, ont salué de notre ironie séculaire le mari qui, après quelques mois d'infidélité et d'absence, reprend sa femme au foyer commun! N'est-ce pas étonnant, n'est-ce pas désolant de penser qu'un public de première reste encore gouailleur ou étonné devant une situation normale, simple, élémentaire? Mais le public, aujourd'hui comme toujours, n'est sensible qu'aux situations, aux péripéties et aux tours d'adresse. Au mélodrame franc ou au mélodrame bâtard des Dumas se limite son goût du théâtre sérieux. J'y réfléchis, et l'histoire des échecs et des fours au théâtre depuis vingt ans est à pleurer. Public de snobs ou de sots qui ne sait pas écouter et voir ce qu'on lui montre, qui ne se livre pas, qui n'a jamais une émotion sincère, un cri intelligent ou naturel!

... Ma seconde remarque, que tout le monde avait aux lèvres en quittant la salle, c'est de m'étonner comment un théâtre régulier, quotidien, voire subventionné, a pu ne pas monter *l'Enfant Malade*. Ce manque de tact et la puissance de non-découverte que

révèlent les directeurs et les lecteurs est prodigieuse. Est-il intelligible, dans la situation que tient littérairement Coolus, avec de bonnes amitiés et d'innombrables sympathies, qu'il n'ait pu faire accepter une pièce, qui, noble, émouvante, forte de bout en bout, atteint en plusieurs scènes jusqu'au chef-d'œuvre ? Je sais que nulle part peut-être, il ne l'eût vu monter avec autant de sympathie et presque d'amour qu'aux *Escholiers*. Mais ces deux belles soirées ont été bientôt passées... Pourtant, même chez M. Claretie, *l'Enfant Malade* eût-il trouvé de pareils interprètes ? Mlle Maupin et M. Zeller ont tenu avec justesse ou avec gaîté les personnages de second plan. M. Merville a fait saillir du rôle d'Henri une émotion un peu rude, mais simple et forte. M. Gémier a apporté dans le rôle de Georges les inépuisables ressources d'un talent sûr, savoureux et intelligent qui sait se renouveler chaque jour, s'adapter à toutes les intentions, pénétrer ou deviner les plus secrètes nuances d'un caractère. On sent dans chacune de ses créations nouvelles à quel point le jeu de M. Gémier est une collaboration. M. Grand, sous un des personnages les plus lourds et les plus difficiles qui soient au théâtre, n'a pas faibli ; à peine pourrait-on se plaindre qu'il ait forcé quelques effets et généralement accentué le ton de son rôle. Mais c'était bien difficile. Et pour Mlle Marthe Mellot je ne trouve pas de mot qui ne paraisse faible et fade, auprès de l'émotion dont, à maintes reprises, elle a secoué la salle entière. Ceux qui la connaissaient n'ont pas été surpris ; ils ont vu seulement se confirmer d'un trait nouveau leur affection et leur admiration ; ceux qui ne la connaissaient pas lui sont conquis désormais. De la plus belle voix qu'on puisse entendre au théâtre, d'une voix profonde, poignante et frémissante, elle a fait sentir toutes les nuances et toutes les émotions de la vérité. Elle a été vivante et vraie ; la vie imaginaire d'un rôle s'exprimait dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, plus juste, plus détaillée, plus réelle que la réalité ! Je ne sais qu'ajouter. L'auteur lui avait beaucoup donné, et elle a rendu davantage. Elle a été admirable.

LÉON BLUM

II

Gymnase : *Rosine*, comédie en quatre actes de M. A. CAPUS, — **Porte-Saint-Martin** : *Les Mystères de Paris*, drame en cinq actes de M. E. BLUM.

Le Gymnase, après la très distinguée *Carrière* de M. Abel Hermant, vient de représenter une comédie de Capus, *Rosine*, qui est une œuvre exquise et forte, infiniment spirituelle et, ce qui est mieux, généreuse. Nous y retrouvons toutes ces belles qualités d'ironie qui font le charme et la saveur de ses romans et de ses articles; mais cette ironie ne se contente pas de faire rire, elle fait réfléchir et penser, parce qu'elle est protestataire et dissimule, sous

une bonhomie dédaigneuse, une vivace indignation qui refuse de se manifester en violence, d'abord parce que ce pourrait être ridicule, mais surtout parce que l'auteur est un homme avisé qui sait la colère inutile et le cri généralement sans écho.

Avec flegme, avec des mots à l'emporte-pièce, avec des réticences opportunes, il proteste, et son espoir est qu'à la longue ses protestations d'entre les dents finiront par être entendues des oreilles les plus béotiennes. Il adopte, je pense, l'attitude de ce merveilleux Desclos, à qui les injustices, les méchancetés, les vilenies de tout ordre paraissent d'un *comique supérieur* et qui, désabusé de pas mal de choses, sinon de tout, ne le sera jamais de la bonté, et traitera avec bienveillance les exploités, les éprouvés, les vaincus. Cette tendresse de l'auteur pour ceux que la vie a humiliés et atterrés éclate à tout instant dans cette comédie charmante et lui conquiert dès l'abord de méritoires sympathies.

Mais elle atteste encore, pour ceux que n'enchante pas autant que nous la qualité sentimentale d'une œuvre, un observateur rare et un peintre infiniment précis de nos mœurs. Dans les courts articles humoristiques que nous donne Capus, je distingue le souci constant du fait, de l'actualité toute chaude, de l'événement immédiat, mais seulement dans la mesure où le fait a une signification *morale*, contient un enseignement, est un document sur les façons de penser et d'agir des contemporains. Comme les autres humoristes, qui sont essentiellement des *fantaisistes*, des *inventeurs d'histoires*, Capus ne s'applique pas à combiner des éléments très disparates dont la juxtaposition inespérée, improbable, force le rire et longtemps amuse nos oisivetés. Il reçoit de la réalité, de la vie stagnante ou courante, la matière de ses réflexions ironiques et il en imagine un commentaire narquois. Mais la qualité de son imagination étant, ce semble, particulièrement psychologique, il campe, autour du fait, divers bonshommes qu'il est logique d'y impliquer et *fait* la scène qui, à propos de tout, est à faire. C'est pourquoi naturellement ses articles prennent la forme dialoguée, celle qui, le mieux, permet de manifester des caractères.

Récemment Capus s'amusait à des variations railleuses sur le sens de la formule *bien parisien*. Car, n'est-ce pas? il y a une infinité de choses bien parisiennes et dont il est savoureux de mettre en valeur l'ineptie, l'insignifiance et le manque total d'intérêt. Des sentiments bien parisiens sont pour la plupart de jolies variétés d'égoïsme, de puffisme, snobisme, cynisme, et autres affections en *isme* dont se délecte le moraliste.

Mais l'homme en son fond est identique et ne reçoit des milieux que des modifications de surface. Desclos dit : c'est *bien province*, et la comédie de Capus élucide impitoyablement la psychologie bien provinciale. Là les difficultés du vivre s'aggravent; les gens y sont les uns pour les autres des espions d'abord, des censeurs ensuite, des geôliers toujours. Au moins, à Paris, l'égoïsme et la

méchanceté s'atténuent d'indifférence. Chacun s'intéresse trop à soi et aux besognes quotidiennes pour s'hypnotiser sur les faits et gestes des autres. Le *jem'enfoutisme* général conduit doucement à l'indulgence et chacun, ayant beaucoup à faire oublier, veut bien ignorer, ne pas remarquer ou ne pas se souvenir. La Province n'a pas de ces complaisances; elle a trop de temps à perdre ou, si l'on veut, à tuer; elle a aussi à se venger de l'ennui dense qui pèse sur elle. Son premier mouvement est de détester ceux et celles qui font mine de vivre et de vouloir être heureux autrement qu'elle n'autorise; ce sont des prisonniers qui s'évadent; ce sont des déserteurs; elle les exècre et leur fait payer chèrement, dès qu'elle le peut, ce qu'il y a de subversif dans tout bonheur différent; d'où la haine qu'inspirent les femmes qui ont des amants ou les jeunes filles qui furent impatientes. On ne leur pardonne pas de s'être libérées des conventions tacites et de se développer selon leur nature ou mieux la nature. On ne leur découvre pas d'excuse; on escamote les circonstances atténuantes; on les accable sous le poids de ce qu'on appelle *leur faute*; on les lapide de regards méprisants; en un mot on leur rend la vie impossible. Leur salut est dans la fuite et pour elles le seul espoir de vie heureuse leur est offert par Paris.

Il en va de même des jeunes gens qui ne sont pas des éleveurs, des industriels, des fermiers ou des hobereaux de campagne. La province ne permet pas à leur activité de se déployer fructueusement; eussent-ils des trésors d'ingéniosité dans l'esprit, ils sont condamnés à piétiner, stérilisés par l'ennui et l'hostilité ambiante, enragés de leur impuissance. Pour les soutenir, la perspective d'une vie médiocre, monotone, miteuse, parmi les jalousies, les potins et les médisances !

S'ils sont avisés, eux aussi devront s'évader, gagner Paris où la multiplicité des activités en concurrence surchauffée a créé une infinité de professions mal définies, ignorées des âges précédents (courtage, publicité, reportage, etc.), mais dont on vit et dont on fait vivre. Capus, dans ses romans et dans *Rosine*, s'atteste très conscient des exigences et de la *nouveauté* de la vie moderne; et je vous recommande à ce point de vue l'excellente scène du 2 entre Georges (Maury) et Pagelet (Lerand).

Ces réflexions sommaires laissent au moins entrevoir la haute portée sociale et morale de la comédie de Capus. C'est, ce me semble, par là surtout qu'elle intéressera et conquerra le public. Car l'anecdote sur laquelle elle repose est un peu mince et, si habilement qu'elle soit développée, elle n'apparaît pas très originale · aussi le troisième acte, qu'elle occupe entièrement, est-il des quatre le moins captivant ; mais le dernier est excellent et il s'y trouve une scène supérieure : celle où le vieux Desclos reçoit de son fils Georges la confidence de son amour pour Rosine et du projet qu'ils ont formé de fuir la province et d'aller vivre à Paris. Desclos sait que c'est une sottise et qu'ils s'aimeront mal à s'aimer dans la

gêne ; et que ce sera très fâcheux à tous points de vue et qu'ils seront très malheureux ; mais il n'insiste pas et même, avec un exquis sourire trop renseigné, il consent à croire qu'il y a des veines improbables et que ces veines leur sont réservées ; il les aide comme il peut et les laisse s'échapper, en philosophe résigné qui a compris l'inutilité de l'effort et qu'on ne s'insurge pas contre sa destinée. Certains s'imaginent la faire ; de moins naïfs reconnaissent qu'on la subit.

Tout ce rôle de Desclos, conduit avec une extrême sûreté de main, a ravi le public ; il a été pour Boisselot l'occasion d'un triomphe. Il est impossible de vivre plus complètement, plus minutieusement un personnage qu'il ne fait. C'est une très belle création. A côté de lui, il faut citer Maury, Lérand et surtout Numès, fort divertissant et finement plaisant dans le rôle d'Hélion.

Celui de Rosine est peut-être insuffisamment développé, au moins dans les deux premiers actes ; elle ne s'impose pas et il entre beaucoup de bonne volonté gratuite dans la sympathie que nous lui accordons dès l'abord. Mme Valdey l'a tenu très honorablement dans les trois premiers actes et remarquablement au dernier. Elle n'était pas, ce semble, au physique du moins, la femme du rôle.

A côté d'elle Mme Hélion, le personnage ingrat et difficile à faire accepter, a été tenu d'une façon tout à fait heureuse par Mlle Suzanne Avril qui a fait preuve, particulièrement au troisième acte, de très sérieuses qualités de composition. Mme Daynes-Grassot est une Lucie Buteau très pittoresque et Mme Caron une Louison des plus avenantes. En somme, gros succès littéraire pour le Gymnase et Capus.

—

Les Mystères de Paris sont pour presque tous sans mystère, comme le bocage automnal. Mais Pipelet, Cabrion, la Chouette et le Tortillard sont des types classiques qu'il est divertissant de retrouver. Et puis la scène finale, la mort de la Chouette, est de quelque effet sur les âmes impressionnables. Il convient donc de revoir cette mélodramaturgie de Süe ernestisée par Blum, d'autant que Mme Honorine et Desjardins l'interprètent remarquablement.

COOLUS

Petite Gazette d'Art

Encore un admirablé portrait, peint par M. Renoir, qu'il faut aller considérer, toujours dans les galeries de MM. Durand-Ruel. Il y est accroché depuis peu. Le modèle fut Mlle Samary dont l'enjouement, ouvrant la chair des lèvres sur des dents éblouissantes, eut à la Comédie-Française une notoriété qui dure.

La jeune femme qui était petite, de corps trapu, est représentée en une robe à traîne blanc rose. Une de ces robes dont le décolleté carré, et le flot inattendu de queue, comme étranger à la jupe collante, commencent de ne plus paraître ridicules. Une main gantée tient un éventail. A toute cette blancheur rosée s'accorde la délicatesse de la tête blonde où vivent les yeux et davantage le sourire. Hors d'une potiche de cuivre une plante verte diapre le fond qui est sombre. La fragilité comme la tendresse des nuances blanches, rosies, vaporeuses, légères, dont est faite la robe, la carnation, puisent dans ce fond une force et il préserve leur fraîcheur que vingt ans n'ont fait qu'amoureusement argenter.

Peut-être que la dame au bouquet de roses et de lilas fait tort à sa voisine. Mais, à coup sûr, il n'y avait, au quai Malaquais, aucun portrait de femme, y compris les plus illustres anglais, même les ancêtres, dont celui-ci procède, qui n'eût risqué beaucoup à se comparer à sa séduction.

Chaque jour et cette fois on se persuade plus fort que M. Renoir est le plus grand peintre qu'on ait vu en France depuis Delacroix et Corot. A quelques-uns, dont le nombre grossit, cette constatation paraît une banalité, mais il n'en manque pas qu'elle ferait rire. Il faut que ceux-ci se hâtent : avant très peu d'années, il ne sera même plus permis d'en sourire. Au surplus, ils seront vengés; dans le même temps, qui est proche, il est à craindre que la plupart de ceux qui auront imposé à la foule la gloire d'un Renoir, seront près d'avoir perdu le don de distinguer sainement entre les nouveau venus.

—

Pour atténuer le tort qu'on craindrait de faire à M. Anquetin en parlant de lui aussitôt après M. Renoir, ne suffirait-il pas d'abord de publier que M. Renoir apprécie le mérite de M. Anquetin et même qu'il se plaît à le vanter ?

M. Anquetin vient de présenter au public une cinquantaine de peintures, considérables quelques-unes, et autant de dessins et d'études qui représentent une bonne part de tout ce qu'il a exécuté depuis 1889. Le catalogue de l'exposition témoigne d'ailleurs du soin, louable, de guider méthodiquement, année par année, le visiteur curieux de suivre l'évolution d'un talent qui s'est épris d'objets très divers.

Outre la séduction, le spectacle de ces deux vastes salles

qu'emplit une œuvre dont le plus ancien morceau ne date pas de plus de huit ans, est bien fait pour surprendre, et de combien de manières.

On a bientôt fait de reconnaître à M. Anquetin un talent de peinture peu commun, de le féliciter d'une curiosité dont les admirations inspirent infiniment de sympathie, qu'elle déchiffre Manet et ses contemporains après s'être laissé charmer aux plus troublantes théories récentes, se pénètre de Delacroix, des procédés de décoration de l'ancienne école de Fontainebleau, ou se complaise aux inimitables maîtres de l'Italie.

D'ailleurs le don de M. Anquetin a été assez fort pour résister à l'influence de ceux près de qui il s'est instruit et il parvient, est-ce seulement parce qu'il n'accorde qu'un temps à chacun de ses modèles? à maintenir son originalité.

L'étonnement vient ensuite de son entrain, de sa fougue au travail et de l'acharnement de son labeur. On admire qu'un tel homme ait pu rester si longtemps à l'abri de la tentation d'exposer, pour arriver à ce groupement prodigieux.

Mais la plus forte impression qu'il laisse, quand on a eu le temps de s'habituer à sa verve, qui, encore qu'elle s'abandonne parfois, le plus souvent est très heureusement inspirée, la plus forte impression qu'il laisse, il la doit surtout à ses admirables qualités de décorateur. La preuve est faite, il est capable, et ce n'est pas peu dire, d'emplir de formes peintes, voire de sculptures, d'énormes surfaces. Si même il doit lui arriver de s'y relâcher d'une sévérité dont il a su souvent accepter la règle, une ampleur dont il a le secret et des accords même un peu généraux, mais toujours harmonieux, lui feront pardonner.

Le coloriste délicieux qui est en lui a fait ses preuves le premier, mais ce n'est pas à dire qu'il ait disparu, il s'est modifié et l'élan du décorateur l'emporte.

La facilité, ce qu'on demanderait d'appeler l'excès de dons de M. Anquetin pourrait faire craindre que déjà son œuvre soit en quelque sorte achevée. Or elle vaut assez pour qu'on ne regrette de la voir arrêtée. Mais, outre qu'elle est déjà considérable, il faut tenir compte qu'il sait s'imposer le labeur et pour se rassurer songer combien le peintre est épris de son métier. Furieusement.

Que si l'on ne distingue pas dans l'œuvre de M. Anquetin le point de départ de ce quelque chose qui viendra, du moins on accordera que c'est un plaisir vif, et qui se suffit, que de compter toutes les belles choses qui dignement aboutissent à son talent, y fleurissent et sans doute s'épanouiront.

—

Combien il est plus aisé de louer M. Anquetin de ce qu'il a su donner déjà toute sa mesure que de faire entendre à un peintre tel que M. Rippl-Ronaï, sans ôter à la très grande estime qu'on a de son talent, qu'il paraît, momentanément, mais qu'il paraît comme

détourné ou empêché de produire tous les dons que quelques-unes de ses œuvres révélaient ou dont quelques-unes encore témoignent.

On veut bien que le cas de l'un et de l'autre soient fort différents.

M. Ronaï ne présente qu'un petit nombre d'œuvres importantes parmi beaucoup d'essais, de notations, de croquis, d'esquisses, sans compter de forts jolies et originales broderies. Peut-être est-ce seulement de n'avoir pas assez bien calculé le rapport des unes aux autres qui a nui à l'aspect d'ensemble. Il faudra donc accuser au moins la présentation.

Et encore, il suffirait, pour louer le talent de M. Ronaï autant qu'il convient, de vanter à la fois l'élégance qui lui est naturelle et les efforts où il s'astreint pour ne s'en point contenter, lui résister et devoir son mérite à des qualités plus hautes, des recherches rares. Il séduit aisément, mais il lui faut une satisfaction plus complète, plus réfléchie.

D'ailleurs, lui-même fait comprendre les exigences de ceux qui l'apprécient. Il a placé, ce dont il faut lui savoir gré, parmi les autres, un tableau qui est parfait, et qui impose des restrictions aux louanges qu'on souhaiterait donner aux autres. C'est ce même tableau, cette admirable vieille en robe brune, assise devant une cheminée où est posé un petit vase fleuri, la vieille au visage si pâle et ridé où se tend un œil qui luit, ce même tableau qui l'a fait distinguer et aimer au Champ-de-Mars par quelques amateurs et des peintres français de sa génération. C'est un tableau où rien n'est à reprendre, un portrait dont on pourrait longuement commenter les mérites.

Cependant il faut peut-être féliciter M. Ronaï, qui, en quelques autres scènes d'intimité, portraits sérieux, silhouettes élégantes, natures mortes, est près d'atteindre en des objets très différents au point où il est parvenu une fois, d'avoir préféré tenter en d'autres sens des efforts toujours méritoires, toujours intéressants, mais dont les résultats étaient hasardeux. Au lieu de se répéter, quand bien même, en se répétant, il n'eût couru de risque que de répéter un morceau excellent, de tout premier ordre.

—

Il importe de retenir, cette quinzaine, une date qui a son importance dans l'histoire de la peinture française contemporaine.

Le musée de Berlin vient d'acquérir un paysage important de M. Cézanne.

Le prix n'est pas considérable, mais cela est indifférent.

Ne suffit-il pas qu'en 1897 une administration étrangère ait acquis un tableau dont aucun des musées de ce pays-ci n'eût voulu, même à titre de don, en cette même année 1897?

On consentirait naturellement que les bureaux qui nous gouvernent et le public en sa majorité, dont ils dépendent, n'aient encore aucun goût, même simulé, pour les œuvres de M. Cézanne. Mais

on peut à bon droit s'étonner qu'ils tiennent aussi peu de compte, ne fût-ce que pour l'éducation historique de la foule, d'un homme qu'à la fois M. Renoir, M. Degas, M. Monet, M. Pissarro, M. Sisley, M. Gauguin et tant de jeunes hommes doués, tiennent en très haute estime. Non moins que, quand les bureaux ont fini par accepter deux des tableaux de ce peintre, parmi tous ceux qui leur étaient offerts, ils les aient placés moins bien qu'un tableau de Norbert Gœneutte.

THADÉE NATANSON

Mémento bibliographique

ROMAN. — Henri Ouvré : *Sur les marches du temple, récits grecs*, Perrin. — Henri Ardel : *Renée Orlis*, Plon. — Ernest Hugny : *Les Mères pratiques*, G. Havard fils. — Camille Pert : *La Camarade*, H. Simonis Empis. — Georges Ohnet : *Le Curé de Favières*, Ollendorff. — Jules Mary : *Amour d'enfant, amour d'homme*, Didier et Méricant. — Xavier de Maistre : *La Jeune Sibérienne*, nouvelle édition, Didier et Méricant. — Carlos Reyles : *El Extrano*, Madrid, Ricardo Fé — Hugues Rebell : *La Nichina*, Mercure de France. — Philippe Chaperon : *Fille de Légende*, Lemerre. — Jean Misène : *Marthe Aubernon*, Fasquelle.

POÉSIE — Georges Ramaekers : *L'Hymnaire du Printemps*, Bruxelles, La Lutte — Louis Tiercelin : *Sur la harpe (1886-1896)*, Lemerre. — Henry J. M. Levey : *Le Pavillon ou la Saison de Thomas W. Lance* (préface d'Ernest La Jeunesse), L'Aube. — Henri Ghéon : *Chansons d'aube*, Mercure de France. — Marc Lafargue : *Le Jardin d'où l'on voit la Vie*, L'Effort. — Julien Sermet : *Les Courtes Joies*, Joubert. — Sébastien Charles Leconte : *L'Esprit qui passe*, Mercure de France. — John E. Nau-Torquet : *Au seuil de l'Espoir*, Vanier.

THÉATRE. — G. Fabius de Champville : *Le Choix*, monologue, F. de Launay. — Shakespeare : *Œuvres*, traduction de Jules Lermina, illustrations d'A. Robida (fascicule n° 1), L. Boulanger. — Berthe Reynold (Dolor) : *L'Éternel Pierrot*, un acte en vers, Vanier.

VOYAGES. — Marie-Anne de Bovet : *La Jeune Grèce*, L. Henry May.

SOCIOLOGIE. — Maurice Charnay : *Contre la Banque de France*, Librairie socialiste. — Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes, de Paris : *Misère et Mortalité*, Temps Nouveaux et Librairie socialiste. — F. Domela Nieuwenhuis : *Le Socialisme en danger* (préface d'Elisée Reclus), P.-V. Stock. — F. Tarrida del Marmol : *Les Inquisiteurs d'Espagne* (préface de Charles Malato), P.-V. Stock.

CRITIQUE. — Nerthal : *L'Anneau du Nibelung, l'Or dans un drame wagnérien*, Charles. — Rufino Blanco Fombona : *Alfredo de Musset*, Caracas, tipografia El Cojo. — *A Catulle Mendès, Soirée offerte par les jeunes écrivains le 22 avril 1897*, Imp. Maretheux.

LINGUISTIQUE. — A.-B. de Liptay : *Une langue universelle est-elle possible ?* Paris, chez l'auteur.

NOUVEAUX PERIODIQUES. — *La Revue*, Paris, rue de Grenelle, 188.

TABLE

DU

TOME XII

Premier semestre de 1897.

ILLUSTRATIONS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.

OCTOBRE 1968